
AGM

BIOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE

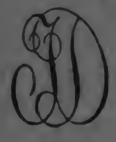
DES PAYS-BAS,

PAR

Delvenne, père.

INSTITUTEUR A GLONS, PROVINCE DE LIÉGE.

TOME SECOND.



LIÉGE,

J. DESOER, IMPRIMEUR LIBRAIRE, PLACE SAINT-LAMBERT.

1829.

BIOGRAPHIE

DU

ROYAUME DES PAYS-BAS,

ANCIENNE ET MODERNE.

BIOGRAPHIE

DU

ROYAUME DES PAYS-BAS,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DES BELGES ET DES HOLLANDAIS QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENS, LEURS VERTUS, OU LEURS CRIMES, EXTRAITE D'UN GRAND NOMBRE D'AUTEURS ANCIENS ET MODERNES, ET AUGMENTÉE DE BEAUCOUP D'ARTICLES QUI NE SE TROUVENT RAPPORTÉS DANS AUCUNE BIOGRAPHIE;

Par Delvenne, père,

INSTITUTEUR A GLONS, PROVINCE DE LIÉGE.

Et pius est patriæ facta referre labor.
OVIDE.

TOME SECOND.



LIÉGE,
J. DESOER, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, PLACE SAINT-LAMBERT.

1829.

BIOGRAPHIE

DU

ROYAUME DES PAYS-BAS,

ANCIENNE ET MODERNE.

KAAU-BOERHAAVE (Abraham), naquit à La Haye, en 1713, de Jacques Kaau, docteur en droit et en médecine, et de Marguerite, sœur du célèbre Herman Boerhaave. Il se rendit en 1733 à Leyde, où il étudia la médecine. Kaau perdit subitement l'ouïe en 1736 : cette infirmité le rendit très-incommode dans la société, mais ne l'empêcha pas de se distinguer par le talent de la parole. Ses succès lui valurent une médaille, que les curateurs de l'université firent frapper en son honneur. Il fut admis au doctorat en 1738, et bientôt après il joignit à son nom celui de Boerhaave, ainsi que son oncle l'avait souhaité de son vivant, n'ayant point d'enfant mâle. Il fut appelé en 1740 à Pétersbourg en qualité de médecin de la cour impériale. En 1743, il obtint la dignité de conseiller-d'état, et en 1748, celle de premier médecin, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Moscou le 7 octobre 1753. On a de lui plusieurs Mémoires insérés dans les Novi Commentarii de l'académie de Pétersbourg. Il a composé, en outre, cinq ouvrages, dont le principal a pour titre : *Perspiratio dicta Hippocratis per universum corpus anatomiæ illustrata*, Leyde 1738, in-8°. Kaau prétend dans ce traité que toutes les parties du corps humain qui sont pourvues d'épiderme transpirent; et l'épiderme, selon lui, ne se trouve pas seulement sur la peau, mais tapisse tous les viscères creux.

KABEL (Adrien Van der), peintre de paysages et de marines, et graveur à l'eau-forte, naquit en 1631, à Riswyck près La Haye, province de Hollande méridionale. Après avoir fait le voyage d'Italie, il fixa son séjour à Lyon. Ses tableaux sont fort estimés : le caractère de son talent se rapproche beaucoup plus de celui des Carrache, de Salvator Rosa, du Benedetto, et autres maîtres italiens, que de celui des peintres hollandais. Sa manière est large; ses figures sont dessinées avec beaucoup de correction, ses animaux traités avec goût et vérité; car il dessinait presque toujours chaque objet d'après nature avant de le transporter sur la toile. Sa couleur a un ton un peu triste et rem-

bruni : cependant elle ne manque pas de vigueur ; et la teinte sombre qui défigure ses ouvrages, et qui ne fait qu'augmenter tous les jours, ne doit s'attribuer qu'à la mauvaise qualité des couleurs qu'il employait. Lorsqu'il produisait quelqu'ouvrage négligé, il affectait de le louer beaucoup ; mais lorsqu'il avait soigné un tableau, il gardait le silence, et l'abandonnait à son propre mérite. Cet artiste a gravé avec beaucoup de goût et d'esprit plusieurs paysages parmi lesquels on distingue surtout un St.-Jérôme et un St.-Bruno au milieu d'un désert. Ses desseins, soit à la plume, soit à la mine de plomb, sont faits avec une facilité singulière et exécutés d'une manière large et hardie. Après une vie assez crapuleuse, Van der Kabel mourut à Lyon en 1695.

KALF (Guillaume), peintre, naquit à Amsterdam en 1630. Il eut pour maître Henri Pot, peintre d'histoire et de portraits; mais il ne suivit pas la même carrière. Il s'adonna d'abord à la peinture de genre, dans laquelle les artistes hollandais ont acquis une juste réputation : il y aurait même obtenu de grands succès; mais persuadé que dans les arts il n'est aucune carrière à dédaigner, lorsqu'on y marche le premier, il se mit à peindre des fruits, des vases d'or et d'argent, des nacres et autres objets de nature morte. Il surpassa bientôt tous les artistes qui avant lui s'étaient exercés dans le même genre : ses tableaux furent recherchés des amateurs ; et, comme au talent de la peinture il joignait une belle figure, un esprit vif et gai, et assez d'instruction pour n'être déplacé nulle part, il était reçu avec plaisir dans les meilleures sociétés, où il brillait surtout par le talent particulier qu'il avait de conter. Ce qui fait le mérite des ouvrages du genre auquel Kalf s'était adonné, c'est l'heureuse disposition et le bon choix des objets, la richesse des accessoires et la vérité de l'imitation ; et l'on peut dire qu'il possède à un degré éminent toutes ces qualités. On cite particulièrement comme son chef-d'œuvre un tableau qu'il peignit à Amsterdam et qui représente des vases et un melon coupé en deux ; il est difficile de rien voir de plus vrai et qui soit peint avec plus de vigueur. Quoique ses ouvrages soient très-répandus en Flandre et en Hollande, le Musée royal de France n'en possédait aucun du second genre adopté par l'auteur ; mais on y remarque un de sa première manière, représentant l'Intérieur d'une cuisine, où l'on voit entassés des légumes et divers ustensiles ; on aperçoit une servante sur les marches d'un escalier, dans le fond un homme et une femme près d'une cheminée. Le Musée royal de France a possédé deux autres tableaux de Kalf du même genre, désignés sous les noms du Camouflet et de la Ménagère en repos. Ils ont été repris par la Prusse en 1815. J. Louis a gravé, d'après ce maître, un Ménage rustique, où un paysan prépare un porc, et une paysanne fait du boudin; et Bazan, le Bénédicité hollandais, et la Batteuse de beurre. Kalf mourut le 30 juin 1693, à l'âge de 63 ans, des suites d'une chute qu'il fit en passant sur un pont.

KALRAAT (Abraham Van),

peintre et sculpteur, naquit à Dordrecht, province de Hollande méridionale, en 1643. Son père était sculpteur, et le destinait à suivre la même carrière. Il le mit chez les frères Emile et Samuel Hulp, qui, à cette époque, exerçaient leur art avec distinction. Tant que son père vécut, et pour ne point contrarier ses intentions, Kalraat cultiva la sculpture; mais lorsqu'il vint à le perdre, il abandonna entièrement cet art, afin de se livrer à la peinture pour laquelle il avait toujours eu un goût de prédilection. Il fit quelques tableaux de figures; et quoique la pratique de la sculpture eût dû lui donner une connaissance plus approfondie de la science du dessin, ses tableaux, en ce genre, ne se distinguent pas d'une manière bien particulière : aussi n'est-ce que dans les tableaux de fleurs et de fruits qu'il acquit et qu'il mérita de la réputation. Son pinceau a de la fraîcheur et de la légèreté; et l'effet de ses tableaux, quoique plein de vigueur, est harmonieux. — Kalraat (Bernard Van), peintre, frère du précédent, naquit à Dordrecht en 1650. Il reçut de son frère Abraham les premières notions du dessin : il entra ensuite dans l'atelier d'Albert Cuyp. Séduit par la manière de ce maître, il chercha d'abord à l'imiter; mais il eut bientôt le bon esprit d'apercevoir combien il est difficile, non-seulement d'égaler, mais même d'approcher les maîtres qui, en se créant un genre, l'ont porté à la perfection. Il vit que la nature était une source inépuisable de beautés et de richesses, propre à féconder le génie des artistes et à leur inspirer des ouvrages d'un vrai mérite. Le succès que Zaftleven avait obtenu en peignant quelques vues du Rhin, lui donna l'idée de travailler dans le même genre. Kalraat était sur les lieux; chaque jour il venait contempler les bords de ce fleuve, et, plein des beautés qu'il y découvrait, il les transporta sur la toile avec le plus grand succès. Ces paysages, qui lui ont fait un nom, sont d'un beau fini; les figures et les animaux dont il les a enrichis, sont peints avec esprit et finesse : sa touche est vraie, et son coloris d'un bon ton.

KAMPEN (Jacob Van), peintre d'histoire de Harlem, né en 1658. Ses figures sont de grandeur naturelle, placées et dessinées parfaitement; son coloris est admirable.

KASTEELE (Pierre-Léonard Van de), de la province de Hollande, fut d'abord pensionnaire de la ville de Harlem, et ensuite, après la révolution de 1795, membre de la convention nationale, qu'il a même présidée, et dans laquelle il prononça souvent des discours pleins de raison et d'éloquence. Sous Louis Napoléon, il fut à la tête de la commision de l'arriéré des finances, et mourut en 1811. On a de lui des poésies qui sont estimées en Hollande, une traduction métrique d'Ossian, qui a réuni les suffrages des partisans de ce genre, 1793. Il n'en a paru que le premier volume, qui est précédé d'une longue préface, dans laquelle l'auteur traite avec beaucoup de sagacité la question de savoir si les vers mesurés, dans le genre des anciens Grecs et Romains, peuvent être introduits

avec succès dans la poésie hollandaise, opinion dans laquelle il soutient l'affirmative. On lui doit encore une bonne traduction de plusieurs Odes de Klopstock et de Wieland, 1798, 1 vol. in-8°.

KATE (LAMBERT TEN), théologien hollandais, a laissé un nom honoré dans la littérature de son pays, pour avoir le premier débrouillé le cahos de la grammaire de sa langue maternelle, dans un ouvrage en deux volumes in-4°., intitulé : Aenleiding, etc., c'est-à-dire, Introduction à la connaissance de la langue hollandaise, Amsterdam 1723. Les analogies de cette langue, son véritable système étymologique, ses difficultés grammaticales, y sont établis, discutés, éclaircis avec beaucoup d'ordre et de méthode, et d'après les meilleurs principes : il a frayé la route à tous ceux qui, après lui, ont mieux mérité de cet idiome. M. Ypey, dans son Histoire de la langue hollandaise, excellent livre qui a paru à Utrecht en 1812, un vol. in-8°., se plaît à rendre à Ten Kate cette justice, qu'au surplus personne ne lui a contestée. Dès 1710, Kate avait publié à Amsterdam, sous le voile de l'anonyme, une Dissertation préliminaire sur les rapports de la langue gothique et de la langue hollandaise, in-4°. Il est encore auteur d'une Vie de Jésus-Christ, en forme de concordance des quatre évangélistes, aussi en langue hollandaise; et d'un Mémoire sur le beau idéal dans les arts de la peinture, de la sculpture et de la poésie, en tête de la traduction hollandaise du Traité de la peinture et de la sculpture de Richarson. Un riche cabinet qu'il laissa après lui, atteste son goût pour les arts d'imitation, passion favorite de ses compatriotes. — Gérard Ten Kate, né à Zutphen, province de Gueldre, en 1699, mort en 1749, professeur en théologie à Harderwyck, après l'avoir été à Lingen et à Deventer, a trouvé un panégyriste dans Charles-Conrad Reitz. Nous ne connaissons de lui que l'Epistola ad Leonardum Offerhausium, in qua dubiorum et difficilium quorumdam e prophetis locorum explicatio evangelicæ historicæ congruens traditur, insérée dans les Spicilegia historico-chronologica d'Offerhaus, Groningue 1739, in-4°., pp. 557-889.

KEESSEL (DIONYSIUS-GODEFRIDUS VAN DER), professeur de jurisprudence à l'université de Leyde, naquit le 22 septembre 1738, à Deventer, province d'Over-Yssel, où son père était ministre des protestans réformés. Après avoir fait de bonnes études à l'athénée de sa ville natale, il alla à l'université de Leyde pour y étudier la jurisprudence, et y fréquenta pendant cinq ans les leçons des savans professeurs qui y enseignaient cette science. Ayant obtenu le grade de docteur en droit, il s'établit comme avocat à La Haye et y pratiqua avec beaucoup de succès. Nommé professeur en droit à l'université de Groningue en 1762, n'étant âgé que de 24 ans, il y enseigna la jurisprudence pendant sept années consécutives, jusqu'à ce qu'il fut appelé, en 1771, à la chaire de droit à l'université de Leyde, établissement qu'il honora par ses talens et son érudition. Il a formé plusieurs élèves qui ont illustré leurs noms dans la carrière du droit et de la

politique. Guillaume Ier., notre roi actuel, fut son disciple, et fit toujours le plus grand cas de son respectable maître, qu'il a nommé membre de l'ordre du Lion belgique. On a de lui : Dissertatio inauguralis de usucapione partus et fœtus rei furtivæ, 1761. — Oratio qua disquiritur an capita illa juris romani quæ in usu hodie non esse dicuntur, in academiis doceri expediat, Groningue 1762. — Oratio de legislatorum belgarum in recipiende jure romano prudentia, Lugd.-Bat. 1770. — Oratio de amore patriæ in juventute belgica excitanda prudenterque dirigenda, 1774. — Oratio de æquitate judicantium, optimo turbatæ reipublicæ remedio, 1786. — Oratio de studio juris civilis ad bonos mores formandos et virtutem colendam optissimo, 1790. — Oratio de advocato christiano, 1792. — Theses selectæ de juris hollandici et zelandici, 1800, in-4°. Cet ouvrage, publié à l'usage de ses disciples, est un très-savant commentaire sur l'Introduction au droit hollandais par H. Grotius. Il a légué à l'académie de Leyde les observations ultérieures qu'il a faites sur ce livre du célèbre jurisconsulte hollandais. Il est mort en 1816.

KEMPHER (Gérard), humaniste et poète, était pro-recteur de l'école latine d'Alckmaer, province de Hollande septentrionale, et florissait pendant la première moitié du 18e. siècle. On lui attribue communément la belle édition des Poetæ latini rei venaticæ scriptores et bucolici antiqui, qui a paru à Leyde et à La Haye, 1728, in-4°.; mais il n'a fourni à cette édition que des observations assez étendues sur les trois premières Eglogues de Calpurnius. On a de lui, en hollandais : 1°. Une Traduction d'Anacréon en vers, 1726; 2°. Un Recueil d'Idilles; 3°. Une tragédie intulée : Hélène en Egypte, imitée d'Euripide, 1737. Il a encore publié la Chronique d'Egmond, ou Annales des princes-abbés d'Egmond, écrite en latin par frère Jean de Leyde, carme, traduite en hollandais par Corneille Van Herck, revue et continuée par Gérard Kempher, Alckmaer 1732, in-4°.

KERCKHOVE (Jean-Polyander Van der), théologien hollandais, originaire d'une famille distinguée de Gand, naquit à Metz, le 26 mars 1568, et dans sa première jeunesse, partagea la vie errante des auteurs de ses jours, persécutés et proscrits pour leur attachement aux principes de la réformation. Ayant commencé ses études à Brême et à Heidelberg, il fut, à l'âge de vingt ans, envoyé à Genève pour les achever, sous Théodore de Beze et Antoine Lafaye. Successivement pasteur à Leyde et à Dordrecht, il professait en même temps dans cette dernière ville la logique et la morale. La chaire de théologie, vacante à Leyde depuis le mois d'octobre 1609 par la mort de Jacques Arminius, lui fut offerte un an après par les curateurs de cette célèbre université, et il la remplit avec distinction pendant l'espace de trente-cinq ans. Il assista en 1618 et 1619, au fameux synode de Dordrecht, et il fut l'un de ceux que l'on chargea d'en dresser les Canons. Il y fut aussi nommé membre de la commission qui révisa la traduction hollandaise de la Bible, faite par ordre

des Etats-Généraux. Il était, pour la huitième fois, recteur de l'université de Leyde, quand il y mourut, le 4 février 1646. Frédéric Spanheim prononça son oraison funèbre, et Jean Van den Kerckhove, son fils unique, seigneur de Heenvliet, lui a érigé un beau monument dans l'église de St.-Pierre. Il a laissé, outre un certain nombre d'ouvrages de théologie polémique et ascétique : 1°. Accord des passages de la Sainte-Ecriture, qui semblent de prime-abord être contraires les uns aux autres. 2°. Theses logicæ atque ethicæ, 1602. 3°. Les Actes mémorables des Grecs, recueillis en bas-allemand par André Demaître et traduits en français par J. Polyander, 1602, in-8°. (Voy. sur cet ouvrage le Dictionnaire histor. de Prosper Marchand, tome I, page 104, colonne 2, et la continuation du Dictionnaire histor. allemand de Jöcher, par Adelung, au mot André Demetrius). 4°. Judicium et consilium de comæ et vestium usu et abusu, Amsterdam 1644, in-12. 5°. Quelques poésies latines éparses, publiées à Heidelberg et à Genève.

KERCKRING (Théodore), médecin du 17e. siècle, naquit à Amsterdam, d'une famille protestante originaire de Lubeck. Ce ne fut qu'à 18 ans qu'il commença l'étude du latin, avec Benoît Spinosa, sous François Van Ende, qu'on disait athée. Quoique Kerckring eût épousé la fille de son maître, loin d'adopter ses opinions, il embrassa la religion catholique, et passa en France. Peut-être est-ce à la haine que provoqua ce changement, qu'il faut attribuer en partie les anecdotes scandaleuses qui circulèrent sur son compte. On disait qu'il avait causé la mort de sa première femme pour en épouser la sœur, et qu'il avait profité des travaux et des observations des autres pour établir sa réputation. Haller prétend que Ruysch faisait les préparations anatomiques de Kerckring, et que Pechlin lui prêta sa plume. Il paraît cependant ne pas avoir manqué de talens : il fit des observations très-intéressantes sur la formation des os et sur celle du fœtus ; il avait à cet effet disséqué plus de 70 fœtus, classés d'après leur âge. Haller et Soemmering sont pourtant d'avis qu'il s'est souvent trompé sur l'âge qu'il leur suppose. Il fut l'un des défenseurs du système des générations par les germes et par les œufs ; matière sur laquelle on disputait encore beaucoup de son temps. On lui attribue aussi la découverte d'un moyen de liquéfier le succin sans lui faire perdre sa transparence, et il s'en servit pour conserver ses préparations anatomiques. Il se moquait de ceux qui cherchaient à introduire les explications mathématiques dans la médecine. En 1678, Kerckring alla demeurer à Hambourg avec le titre de résident du grand-duc de Toscane, et c'est-là qu'il mourut, le 2 novembre 1693, laissant une grande collection de pièces d'anatomie, qui restèrent longtemps entre les mains de ses héritiers. Il jouissait d'une grande célébrité, et fut membre de la société royale de Londres. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivans : 1°. Spicilegium anatomicum continens observationum anatomicarum centuriam unam, necnon osteogeniam fœtuum, in qua quid

cuique ossiculo singulis accedat mensibus, quidque decedat, et in eo per varia immutetur tempora, accuratissime oculis subjicitur, Amsterdam, 1670 et 1673, in-4°. Les figures de la dernière édition sont un peu plus exactes; mais Haller doute de la justesse de plusieurs de ses cent observations. 2°. Anthropogenia ichnographia, sive conformatio fœtus ab ovo usque ad ossificationis principia, in supplementum osteogeniæ fœtuum, Amsterdam 1671, in-4°., avec figures, et Paris, 1672. 3°. Il a aussi traduit en latin le Char triomphal de l'antimoine, par Basile Valentin, Amsterdam, 1661, in-12. Ses Œuvres anatomiques se trouvent réunies dans un volume imprimé à Leyde, en 1717, in-4°.

KERKHERDERE (Jean-Gérard), né vers 1678 à Fauquemont, dans la province de Limbourg, à deux lieues de Maestricht, fit de bonnes études dans cette dernière ville, étudia la philosophie et la théologie à Louvain, se consacra à l'étude des langues savantes, de la critique sacrée et de l'antiquité; enseigna les belles-lettres pendant plusieurs années, donna des leçons d'histoire au collége des Trois-Langues, fut fait historiographe de l'empereur Joseph Ier. en 1708, et mourut le 16 mars 1738. On a de lui: 1°. Systema apocalypticum, Louvain 1708, in-12: c'était comme un essai d'un ouvrage plus considérable qu'il intitula: De monarchia Romæ paganæ secundum concordiam inter sanctos prophetas Danielem et Joannem: consequens historia a monarchiæ conditoribus usque ad urbis et imperii ruinam. Accessit series historiæ apocalypticæ, Louvain 1727, in-12. 2°. Prodromus Danielicus, sive novi conatus historici, critici, in celeberrimas difficultates historiæ Veteris-Testamenti, monarchiarum Asiæ, etc., ac præcipue in Danielem prophetam, Louvain 1711, in-12. L'érudition est répandue à pleine main dans ces deux ouvrages; les hypothèses qu'on y propose ont de grandes vraisemblances, et jettent beaucoup de jour sur les difficultés historiques, chronologiques et géographiques de l'Ecriture-Sainte. 3°. De situ paradisi terrestris, Louvain 1731, in-12. Il place le paradis terrestre un peu au-dessus de la Babylonie, prend pour le Phison le bras occidental de l'Euphrate jusqu'à son embouchure, et pour le Gehon le bras oriental du même fleuve depuis la ville de Cippara, où il se mêle à un bras du Tigre jusqu'à l'embouchure du même Tigre, près de la ville et l'île de Charax: ce système différent de celui de Huet est peut-être aussi probable. (Voyez EUPHRATE, TIGRE, OXUS, PARADIS TERRESTRE, dans le dictionnaire géog.) Kerkherdere a fait précéder ce traité du Conatus novus de Cepha reprehenso, où il soutient que ce Céphas est différent de St.-Pierre. On trouve encore dans ce volume une dissertation sur le nombre des années que le sauveur a instruit le peuple, et une autre intitulée: De Cepha ter correpto. 4°. Grammatica latina, Louvain 1706, in-12 de 117 pages, où il y a plus d'érudition qui dans la plupart des grammaires, même volumineuses. 5°. Un grand nombre de poésies latines, qui lui assurent une place distinguée sur le

Parnasse. 6°. Plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres : Quatuor ætates, qui, s'il avait été imprimé, aurait pu éclaircir plusieurs endroits de la Genèse ; Opus quatuor monarchiarum, auquel le Monarchia Romæ paganæ devait servir de 4e. partie. Un traité des LXX semaines de Daniel, qui était entre les mains du censeur lorsque l'auteur mourut.

KERKHOVE (Joseph van den), peintre, naquit à Bruges, province de Flandre occidentale, en 1669, et eut pour maître Erasme Quillyn, le père ; il se distingua dans cette école par ses progrès et sa grande application. Persuadé que la vue de divers pays ne peut que contribuer à développer les talens d'un artiste, il se détermina, jeune encore, à voyager ; mais il n'alla cependant pas plus loin que la France. L'école de Paris jouissait à cette époque d'une grande célébrité ; il s'arrêta dans cette ville, où il obtint l'estime des premiers artistes, et fut employé à divers travaux importans. Cependant l'amour de la patrie l'ayant rappelé à Bruges, il y peignit quinze tableaux de la vie de J.-C., pour l'église des jacobins de cette ville ; il peignit également le tableau du maître-autel de la chapelle de Ste.-Rose. Bruges possédait encore de Kerkhove, dans l'église collégiale de St.-Sauveur, quatre tableaux représentant les Œuvres de miséricorde ; dans la chapelle de la Boucherie, une Résurrection de J.-C., et dans l'église des Carmes, une Circoncision du Sauveur. Il fut ensuite chargé d'exécuter le plafond de l'hôtel-de-ville d'Ostende. Cette grande et belle composition représente le Conseil des Dieux ; la disposition en est savante, ingénieuse, et d'une belle exécution. Ce tableau fut généralement admiré, et les Sœurs-Noires de cette ville demandèrent à Kerkhove, pour le maître autel de leur église, un tableau, où il a représenté le Martyre de St.-Laurent. Enfin, le succès avec lequel il avait peint quelques-uns de ses amis, engagea un grand nombre de personnes à lui demander leur portrait. Le séjour de cet artiste en France, ne put lui faire perdre la manière de son maître. Sa couleur est chaude, et son dessin ne manque pas de correction ; sa composition est noble et grandiose ; on n'y remarque rien d'inutile ; la perspective linéaire en est bien entendue ; et ses fonds sont enrichis d'une architecture pleine de bon goût. Kerkhove était tellement zélé pour les progrès de son art, que, jaloux d'en propager l'étude, il conçut le projet d'établir à Bruges une académie de peinture. Il communiqua son dessein au peintre Devenède, son ami intime, et les deux artistes obtinrent des magistrats la permission de fonder l'établissement dont ils avaient conçu l'idée. Kerkhove en fut nommé le premier directeur ; mais il ne jouit pas longtemps de cette place ; il mourut en 1724, regretté sous le double rapport des mœurs et du talent.

KESSEL (Jean van), peintre, naquit à Anvers en 1626. Il s'étudia particulièrement à imiter la manière de Breughel-de-Velours, et parvint presque à l'égaler. Fidèle imitateur de la nature, il cherchait à en rendre les beautés

les plus délicates et les plus fugitives : il avait pour principe de faire des études des mêmes objets dans les différentes saisons de l'année et aux diverses heures du jour; il les dessinait, il les peignait même, et le plus souvent encore il les modelait. Alors, quand il voulait faire un tableau, il recourait à ses études, et c'est ainsi qu'il est parvenu à mettre tant de précision et de vérité dans l'imitation des oiseaux, des insectes, des fleurs et des plantes. Ses tableaux étaient peints avec intelligence; mais le fini qu'il leur donnait, dégénère quelquefois en sécheresse. On ne peut faire toutefois ce reproche aux trois tableaux qu'il exécuta pour le comte de Carlisle, et que ce seigneur avait placés dans sa terre d'Yorkshire. Ces tableaux qui ont six pieds de long sur cinq de hauteur, étonnent par la perfection avec laquelle l'artiste a imité les fleurs, les plantes et les reptiles qu'il y a représentés. Tout y porte l'empreinte de la perfection, soit dans le choix des fleurs, soit dans leur disposition, soit dans la manière vive et brillante dont elles sont peintes. Il a représenté également les quatre élémens; et ces tableaux ont une telle perfection dans leur genre, que plusieurs connaisseurs les ont attribués à Breughel-de-Velours. Le Musée royal de France possède deux tableaux de ce maître. L'un représente une guirlande de fleurs et de fruits ornant un cartouche, au bas duquel sont réunis des poissons et des oiseaux, produit de la pêche et de la chasse. Au milieu se trouve un médaillon de la main de Teniers, où sont deux jeunes gens, dont l'un souffle des bulles de savon. Le second tableau est également une guirlande de fleurs, entourant un médaillon peint par Franck le-jeune, et qui représente la Vierge, l'Enfant-Jésus et deux Anges. Il mourut à Anvers en 1724. Son portrait, par Erasme Quellinus, a été gravé par Alexandre Voet, jeune.

KESSEL (Ferdinand Van), fils du précédent, également peintre, naquit à Anvers en 1660. Elève d'un père artiste habile qui ne voulut point forcer son inclination, mais qui se contenta de cultiver ses heureuses dispositions, il fit bientôt des progrès rapides; et la vue de ses tableaux inspira une telle estime à Jean Sobieski, roi de Pologne, que ce monarque fit construire un cabinet uniquement destiné à recevoir les ouvrages de Ferdinand. Il donna ordre à son résident près des Provinces-Unies, d'engager Van Kessel à ne travailler que pour lui. L'artiste, flatté d'une pareille distinction, se rendit à Breda, où se trouvait le résident, et se mit sur-le-champ à l'ouvrage. Il peignit d'abord sur cuivre les quatre Elémens. L'Air était représenté par un enfant porté sur un aigle et entouré d'un nombre infini d'oiseaux de toute espèce; la Terre, par un enfant appuyé sur un lion, ayant autour de lui les fruits, les fleurs, les plantes et les animaux les plus remarquables; le Feu, par un enfant qui admire des armes de toutes formes, rassemblées auprès de lui; enfin l'Eau, par un enfant au bord de la mer, appuyé sur une conque marine et ayant à ses côtés toutes sortes de coquilles, de madrépores, de pétrifications, ainsi qu'une multitude de poissons de tous les genres. Il exé-

cuta ensuite les Quatre parties du monde, distinguant chacune d'elles par un grand nombre de figures, d'animaux, de plantes et autres objets qui leur sont particuliers. Comme il aurait fallu faire des études immenses pour représenter d'après nature la plupart des objets que renfermaient ces tableaux, Ferdinand trouva un grand secours dans les dessins innombrables que son père avait faits avec tant de soin et de recherches, et sut se les approprier par la manière dont il en fit usage. On a cru devoir entrer dans quelques détails sur ces tableaux, parce qu'ils font connaître la manière de ce peintre, et que d'ailleurs ils n'existent plus. Le cabinet où ils étaient exposés, fut consumé par un incendie, et, avec lui, périrent quelques autres tableaux du même maître, que le roi Jean Sobieski y avait également réunis. Ce prince en eut un tel regret, qu'il engagea Van Kessel à les refaire; ce que l'artiste entreprit volontiers. Sobieski l'en récompensa dignement, et lui envoya des lettres de noblesse pour lui et pour ses descendants; il lui offrit en même temps un logement à la Cour, avec le titre de son premier peintre. Van Kessel eut la sagesse de préférer la vie paisible qu'il menait dans sa patrie, aux honneurs qu'on lui offrait; il s'excusa sur ses infirmités et la faiblesse de sa santé, et le roi agréa ses excuses. Lorsque le roi Guillaume fut parvenu au trône d'Angleterre, il chargea Van Kessel de peindre un plafond au château de Bréda. L'intendant du prince, qui était dévoué à la maison d'Autriche, conseilla à l'artiste d'y peindre un aigle entouré de divers oiseaux qui lui rendent hommage comme à leur souverain : dans les ornements de la corniche, il lui fit peindre également d'autres animaux qui, sous autant d'emblèmes, semblaient faire connaître que tous les princes de l'Europe étaient soumis à l'Autriche, représentée par l'aigle. Van Kessel eut la simplicité de peindre ces tableaux sans en soupçonner l'allusion. Lorsque le roi vint les voir, il ne put s'empêcher d'en témoigner son mécontentement à son intendant, qui s'excusa en avançant qu'il voyait pour la première fois l'ouvrage de Van Kessel. Guillaume parut d'abord satisfait de cette excuse; mais, par la suite, il ordonna au peintre de changer ce plafond. Van Kessel joignait à une grande facilité une assiduité extrême au travail : c'est ce qui explique comment, malgré le soin avec lequel il finissait ses tableaux, il a pu en laisser un si grand nombre. Il peignait avec un égal succès le paysage, les plantes, les fleurs, les fruits et les animaux; son dessin était correct, sa couleur agréable, et dans ce genre de peinture il a surpassé même son père. Il ne réussissait point également dans la figure; aussi presque toutes celles que l'on voit dans ses tableaux ont été peintes par Eykens, Maes, Van Opstal et Beset. Parmi les tableaux les plus estimés de ce maître, on cite les Quatre parties du monde, qui faisaient partie de la galerie de Dusseldorf, et qui sont différentes de celles qu'on a citées plus haut, ainsi qu'un tableau de fleurs, où l'on remarque trois figures. Le Musée du Louvre, à Paris, possédait de ce maître un tableau représentant un lièvre mort et des racines : il

a été repris par le duc de Brunswick en août 1815. Van Kessel mourut dans un âge assez avancé, après avoir été horriblement tourmenté de la goutte. On ignore l'année de sa mort.

KESSEL (Jean Van), neveu du précédent, peintre et dessinateur, naquit à Anvers en 1684. Admirateur de Téniers, il suivit les traces de ce maître, qu'il eut fini par égaler, si sa conduite eût répondu à ses dispositions; mais adonné à la passion du vin, ce funeste défaut éteignit peu à peu toutes ses facultés, et mit un obstacle insurmontable à ses progrès. Doué d'une étonnante facilité pour dessiner d'après nature, il se rendit à Paris, où les amateurs s'empressèrent à l'envi de lui demander des tableaux. Il y représentait d'ordinaire des fêtes de village, des intérieurs de ferme, de ménage, et tout ce qu'il avait remarqué de piquant dans la vie des villageois. Il traçait en même temps une foule de dessins dans le même genre, et qui, tous, sont remarquables par la finesse, l'esprit et le caractère. Malgré son inconduite, il était parvenu à amasser une fortune assez considérable. Il revint à Anvers, et il eut bientôt tout dissipé. Il épousa une femme qui, loin de contribuer à améliorer son sort, ne fit que l'aggraver; car elle partageait tous les vices de son mari. Enfin la fortune voulut le favoriser une seconde fois, en faisant tomber entre ses mains l'héritage de son oncle Ferdinand. Jean se hâta de se rendre à Bréda avec sa femme, pour y jouir des biens qui venaient de lui échoir en partage. Il y trouva une belle maison, renfermant une précieuse collection de tableaux et de dessins de différents maîtres, notamment d'artistes hollandais, ainsi que de nombreux recueils complets d'estampes des graveurs les plus habiles d'Italie, de France et d'Allemagne. Dès ce moment, Van Kessel dédaigna le genre qui lui avait fait une réputation : son amour-propre lui persuada qu'il réussirait également dans le portrait; mais le succès fut loin de répondre à ses prétentions. Alors il se livra de nouveau à son premier genre de vie, et après avoir dissipé tous ses biens par ses extravagances, il mourut dans la misère, et tellement oublié, qu'on ignore l'époque de sa mort. Ce n'est que par ses premiers ouvrages que ce peintre s'est fait connaître. Les tableaux et les dessins qu'il fit à cette époque lui ont acquis une réputation méritée que n'ont pu lui faire perdre les portraits qu'il peignit dans la suite. Le Musée du Louvre ne renferme aucun tableau du premier temps de ce maître; mais il possédait deux portraits peints par lui, représentant Philippe IV et son page, et un général à cheval. Ces deux tableaux, provenant d'Espagne, ont été rendus en 1815 à S. M. C.

KESSEL (Théodore Van), graveur à l'eau-forte et au burin, naquit en Hollande vers 1620. On présume qu'il était de la même famille que les artistes précédens. Le nombre des gravures de Théodore est assez considérable. Ce sont en général des eaux-fortes; l'exécution en est ferme et libre : mais on lui reproche de manquer de précision et de correction dans le nu de ses figures. Il a gravé d'après quelques maîtres italiens, tels que

le Guide, le Titien, le Giorgion, Ann. Carrache, etc.; mais c'est surtout à reproduire les ouvrages de Rubens qu'il a consacré son burin. Dans la galerie de l'archiduc Léopold à Bruxelles, connue sous le nom de Cabinet de Téniers, on trouve plusieurs pièces de Van Kessel. Enfin il existe de cet artiste un petit volume in-fol. de vases et d'ornemens en compartimens, publié à Utrecht, et gravé d'après les dessins d'Adam Viane. Toutes les planches sont marquées d'un A et d'un V entrelacés, monogramme de l'inventeur, et des lettres initiales du graveur T. V. K. F. Cet artiste florissait dans les Pays-Bas en 1650. On ignore l'époque de sa mort.

KETEL (Corneille), peintre, naquit à Gouda (Hollande méridionale) en 1548. Son goût pour la peinture se manifesta dès son enfance; à l'âge de 12 ans, il commença à prendre les premières leçons de son art chez un de ses oncles, peintre assez estimé, mais qui cependant s'occupa de préférence à lui donner des connaissances dans les belles-lettres. A dix-huit ans, il entra chez Blocklandt, peintre de Delft, d'où, après un séjour d'une année, il se rendit à Paris. De cette ville il alla à Fontainebleau, où Jérôme Franck, Franzen de Mayer et Denis d'Utrecht, ses compatriotes, étaient occupés aux peintures du château. Ces trois artistes l'accueillirent favorablement, l'adjoignirent à leurs travaux; et, sous leur direction, il fit des progrès qui les étonnèrent eux-mêmes : mais son séjour en France ne fut pas de longue durée. Charles IX et sa cour s'étaient rendus à Fontainebleau; et Ketel, comme protestant, eut ordre de quitter le royaume. Il revint en Hollande, avec l'intention de revoir la France lorsque les troubles qui déchiraient cette belle contrée auraient cessé. Il resta six ans à Gouda, trouvant peu de ressources dans ses travaux. L'espoir d'améliorer son sort le conduisit en Angleterre. Arrivé à Londres, un sculpteur-architecte, qui avait connu son oncle, le reçut avec bonté, le fit connaître et lui procura bientôt de nombreux travaux, particulièrement des portraits. En 1578, Ketel peignit la reine Elisabeth, le comte d'Oxford, et les principaux personnages de la cour. Il exécuta, à cette époque un grand tableau, représentant la Force domptée par la sagesse, qui fut donné au chancelier Christophe Hatten, et qui existe encore en Angleterre. En 1581, il revint à Amsterdam, où il continua de peintre le portrait. C'est alors qu'il fit un tableau célèbre où il a représenté en entier la compagnie des arquebusiers, ayant en tête leur capitaine Hermann Rodenborg Beths; il s'y est peint lui-même de profil. Ce tableau placé dans la galerie du Mail, est remarquable par la vérité, la vigueur, et le naturel des têtes, la beauté du coloris, et l'imitation parfaite des étoffes et des autres accessoires. Le succès de ce tableau engagea en 1589, la compagnie de St.-Sébastien, ou confrérie de l'Arc, à lui demander un tableau du même genre qu'il exécuta avec un égal succès et la même perfection. Il peignit les artistes et les amateurs de son temps les plus renommés, sous la figure de J.-C. et des apôtres. Parmi ces portraits, celui de Henri Keyser tient le premier rang. Le

mérite de Ketel était généralement reconnu ; sa réputation était si étendue, qu'il pouvait à peine suffire à toutes les demandes qui lui étaient adressées. Tout autre artiste eut été satisfait ; mais, soit par une bizarrerie que l'on a peine à concevoir, soit par l'espoir d'augmenter encore sa réputation, il se mit, sur la fin de sa vie, à peindre en se servant de ses doigts, au lieu de pinceau. Il commença par son portrait, et il en fit plusieurs en ce genre avec le plus grand succès. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces ouvrages, c'est la franchise et la pureté avec lesquelles ils sont exécutés. Encouragé par ce premier succès, Ketel se servit de procédés plus extraordinaires encore. Il abandonna presque entièrement l'usage de pinceaux, et les remplaça par les doigts de sa main gauche et de ses pieds. Il disait qu'il s'était mis à peindre avec ses pieds, pour prouver qu'avec du génie, il n'est pas d'instrument dont un artiste habile ne puisse se servir avec succès. Cette remarque peut être vraie; mais comme la bonté d'un ouvrage de peinture ne consiste pas seulement dans le mérite de la difficulté vaincue, mais dans la vérité de l'imitation, tout procédé qui facilitera cette imitation sera préférable aux moyens qui n'ont d'autre but que de créer de nouveaux obstacles pour l'artiste. Ce qui prouve cette vérité, c'est qu'aucun de ses disciples n'a suivi sa méthode. Le seul d'entre eux qui se soit fait une réputation, est Isaac Oseryn, de Copenhague, qui resta trois ans chez lui, d'où il se rendit à Venise et à Rome, et qui mourut fort jeune au service du roi de Danemarck, dont il n'eut même pas le temps de terminer le portrait. Ketel peignit également l'histoire, le portrait, l'architecture ; il modelait en terre et en cire; il était poète, et ornait ses tableaux d'emblèmes et d'inscriptions. Les estampes gravées d'après ses tableaux, dénotent qu'il composait avec esprit; mais on ne peut se dissimuler que le dessin en est défectueux, ce qui a dû nuire au succès de ses ouvrages. Il mourut dans les premières années du 17e. siècle.

KETELAER (Nicolas), et Gérard de Leempt, son associé, sont comptés parmi les plus anciens imprimeurs de la Hollande. Ils étaient établis à Utrecht, à la fin du 15e. siècle. Un seul livre porte leur nom; c'est la première édition du Scholastica historia super Novum Testamentum 1473, in-fol. La similitude des caractères fait attribuer aux mêmes imprimeurs l'édition princeps de l'Historia ecclesiastica d'Eusèbe 1474, in-fol., et plusieurs autres ouvrages, tous sans date, tels que : Alexandri Magni liber de præliis, in-fol., qu'on croit de 1473 ; et Th. à Kempis defuncti opera, in-fol. qu'on regarde généralement comme étant de 1474 : mais il est à remarquer que dans ce dernier volume on ne trouve pas le livre De Imitatione Christi. On ignore l'époque de la mort de Ketelaer et de Leempt.

KEUCHEN (Robert), critique, historien, jurisconsulte et poète, né dans la province de Gueldre et professeur à Amsterdam, s'est fait surtout connaître par une édition de Frontin (Amsterdam 1661, in-8o.), que l'on recherche en-

core aujourd'hui, parce qu'elle contient tout ce qui nous reste des œuvres de ce Romain : son livre des Stratagèmes militaires, et ses Traités sur les aqueducs de Rome, sur les limites et sur les colonies. Les notes en sont nombreuses, mais ne doivent pas faire grand honneur à Keuchen, s'il faut s'en rapporter au jugement d'Oudendorp : « Je n'ai pas cru, » dit Oudendorp, dans la préface » de son édition des Stratagèmes » de Frontin, qu'il fut très-utile » de réimprimer les remarques de » Keuchen, parce qu'on peut se » les procurer aisément ; et je me » suis d'ailleurs aperçu qu'elles » sont en très-grande partie dé» robées à Schriverius, à Casau» bon, à Saumaise et à d'autres » célèbres critiques, ou si fri» voles et si pleines d'ignorance, » que c'eût été abuser du loisir » des lecteurs, que de les re» mettre sous leurs yeux. » Au devant de cette édition de Frontin, Keuchen a fait imprimer plusieurs pièces de vers, composées en son honneur par ses amis. On y apprend qu'il était un homme incomparable, et de plus, qu'il avait déjà donné une édition de Cornelius Nepos, et publié un poème intitulé Anglia triumphans, dans lequel il célébrait les succès de Charles II, replacé sur le trône d'Angleterre. Les muses latines reçurent de lui plus d'un hommage ; il a laissé, 1°. sous le titre de Musæ juveniles, un recueil de vers latins dont Morhof parle en ces termes : « Le style des Musæ » juveniles de Keuchen est ex» trêmement négligé, et quelque» fois la quantité des syllabes » n'est pas observée : ce n'est » pourtant pas un ouvrage mé» prisable. » 2°. Gallia, seu poematum heroicorum libri II, adressé à Louis XIV, Arnheim 1640, in-4°. Le roi lui donna une preuve de sa munificence, dans ce mandat que la vanité du poète a transmis à la postérité : « Garde de » mon trésor royal, M. Etienne » Schannot, sieur de Bartillat, » payez comptant au nommé Ro» bert Keuquène, la somme de » 300 livres, de laquelle je lui ai » fait don. Fait à Paris, 21 avril » 1669, Louis, et plus bas, Tel» lier. » L'auteur qui à cette époque était à Paris, trace, dans une pièce intitulée Gallia triumphans, l'histoire de la ville de Paris, la succession des rois de France depuis Pharamond jusqu'à Louis XIV, etc. ; c'est cette pièce qui lui fut payée cent écus. Il décrit, dans les autres, les principaux monuments de la capitale, le Louvre, le Luxembourg, les statues équestres de Henri IV et de Louis XIII, les tombeaux de St.-Denis, etc. Keuchen, dans la préface de son Frontin, promettait une édition de Serenus Sammonicus ; elle parut à Amsterdam en 1662, in-8°., accompagnée d'un ample commentaire, que Burman a reproduit en entier dans sa Collection des Poetæ latini minores. Ce que Burman dit de ce travail mérite d'être rapporté : « Je me rappelle » que l'illustre Grævius, qui avait » connu Keuchen de fort près, » m'a souvent raconté que les sa» vants du temps étaient sûrs qu'il » avait pris tout ce que ses notes » avaient d'estimable, dans les pa» piers de son grand-père, Rob. » Keuchen, consul à Wesel, et » premier médecin de l'électeur de » Brandebourg. J'ai moi-même dé» couvert dans son commentaire

» d'insignes larcins, et j'en ai fait » l'observation en plus d'un en- » droit... Quoiqu'il en soit, ces re- » marques offrent des preuves fré- » quentes d'érudition. » On a encore de Keuchen un livre intitulé : Antoninus Pius, Amsterdam 1667, in-12. Ce sont des Excursions politiques sur la vie d'Antonin le-pieux, auxquelles l'auteur a joint un Parallèle de Richelieu et de Mazarin.

KEUCHENIUS (Pierre), théologien hollandais, né à Bois-le-Duc, province de Brabant septentrional, en 1654, mort pasteur de l'église réformée, à Arnheim, en 1691, a fait preuve de ses connaissances philosophiques, en publiant à Amsterdam 1689, in-8°. : Annotationum pars prior in IV Evangelia et acta Apostolorum. Le savant professeur de Leyde, Jean Alberti, a fait imprimer, longtemps après la mort de Keuchenius, ses recommandables Annotata in omnes novi Testamenti libros, Leyde 1755, in-8°.

KEULEN (Ludolphe Van), géomètre hollandais, ainsi appelé, parce qu'il était originaire de Cologne, enseigna les mathématiques à Bréda, puis à Amsterdam. Il acquit une grande célébrité par l'approximation qu'il a donnée du rapport du diamètre du cercle à la circonférence. Il l'emporte de beaucoup à cet égard, dit Montucla, sur Archimède, Metius, Viète et Adrianus Romanus qui s'étaient évertués à resserrer de plus en plus les limites de ce rapport, que Keulen poussa jusqu'à trente-cinq décimales. Il mourut à Leyde en 1610, et fut inhumé dans l'église St.-Pierre, où il a un tombeau sur lequel il a fait graver sa principale découverte. On a de lui : 1°. De Circulo et adscriptis (en hollandais), Delft 1596, in-fol., et traduit en latin par Snellius 1619, in-4°. On y trouve les calculs de Van Keulen sur le cercle, travail qui annonce plus de courage et de patience que de génie. 2°. Fundamenta arithmetica et geometrica, traduit en latin par Snellius, Leyde 1615, in-4°. L'original hollandais a été réimprimé à Leyde 1716, in-fol. 3°. Zetemata (seu problemata) geometrica. Keulen était un habile analyste, et maniait l'algèbre avec beaucoup de dextérité (Voy. Montucla, Histoire des mathématiciens, tom. 2, pag. 6.). — Jean Van Keulen, hydrographe hollandais, mort au commencement du 18e. siècle, est avantageusement connu par son édition de l'Atlas intitulée : Le Nouveau grand illuminant Flambeau de la mer, par Jean Van Loo et Nicolas-Jean Voogt, Amsterdam 1687, 5 vol. in-fol. C'était l'ouvrage de ce genre le plus complet, et le plus exact qu'on eût encore vu : le succès qu'il obtint, engagea Keulen à redoubler de soins pour le perfectionner, et il y ajouta en 1699, un supplément sous ce titre : Le grand nouvel Atlas de la mer, ou Monde aquatique ; il contient cent-soixante cartes, dont plusieurs nouvelles, et les autres corrigées d'après les découvertes les plus récentes. Cette double collection a conservé longtemps un prix assez élevé ; mais elle n'est plus recherchée aujourd'hui. — Gérard Van Keulen donna aussi en 1728, un Flambeau de la mer, divisé en quatre parties.

KEULEN (Jansons Van), pein-

tre hollandais, naquit en 1580. On ignore le lieu de sa naissance et le nom de son maître; on sait seulement qu'il fut employé à la cour de Charles Ier., roi d'Angleterre, et qu'il y demeura pendant une partie du règne de ce prince. Les troubles qui agitaient le royaume effrayèrent Van Keulen : il aimait la tranquillité, et malgré les avantages qu'il aurait pu trouver en Angleterre, où il était connu, il préféra revenir s'établir à La Haye. Son talent cependant le fit bientôt sortir de la foule des artistes; et le magistrat de la ville le chargea, en 1647, d'exécuter, dans le genre de Ravestein, un tableau où il représenta les portraits en pied du bourgmestre et des échevins de la ville à cette époque. Ce tableau, composé de 14 figures de grandeur naturelle, fut placé en regard de celui de Ravestein; et quoiqu'il lui soit inférieur, on convient cependant qu'il justifie le choix qui avait été fait de Van Keulen pour l'exécuter. Cet artiste mourut en 1656.

KEY (Guillaume), peintre, naquit à Bréda (Brabant septentrional) en 1520. Il entra dans l'école de Lambert Lombard, et fut le condisciple de Franc-Floris. Si ses compositions ont moins de feu que celles de ce dernier peintre, il a manifesté un grand talent pour l'imitation vraie et sentie de la nature; son pinceau a de la douceur et du moelleux; ses sujets sont composés avec sagesse, et son coloris est agréable. Ses tableaux furent recherchés par les amateurs et payés fort cher; et comme les demandes qu'il recevait étaient très-multipliées, il parvint à amasser une fortune considérable, dont il faisait le plus noble usage. Doué d'une figure aimable et distinguée, il aimait à se faire remarquer par la recherche de ses habits et le luxe de sa maison. La sagesse de sa conduite et l'économie qu'il apportait dans toutes ses dépenses lui permirent de se livrer à tous les plaisirs honnêtes de la vie. Il avait été chargé par la maison de ville d'Anvers, de peindre un tableau représentant les portraits en pied, de grandeur naturelle, de tous les magistrats de cette ville; le haut du tableau était orné d'une gloire, où l'on voyait Jésus-Christ environné d'un chœur d'esprits célestes. Cet ouvrage remarquable périt dans l'incendie qui consuma en 1576 l'hôtel-de-ville d'Anvers. Il fit le portrait du cardinal de Granvelle, qui l'en récompensa généreusement. Enfin sur le bruit de sa réputation, le duc d'Albe l'appela près de lui pour lui commander son portrait. Tandis que Key s'occupait de cet ouvrage, il entendit le duc d'Albe concerter avec les juges la mort du comte d'Egmont et de quelques autres seigneurs, dont le duc voulait faire un exemple. L'artiste en conçut une telle épouvante, qu'en rentrant chez lui il tomba malade, et mourut le 5 juin 1568, le jour même de l'exécution des comtes d'Egmont et de Horn. Quelques auteurs prétendent que sa mort arriva quelques jours auparavant, causée par la seule frayeur que lui inspira la physionomie du duc d'Albe. Key avait été admis à l'académie d'Anvers en 1540. Le Musée du Louvre possédait un portrait d'homme peint par Key, provenant de la galerie de Vienne. Il a été repris en 1815 par l'Autriche.

KICK (CORNEILLE), peintre de fleurs, naquit à Amsterdam, en 1635, d'un peintre, suivant Houbraken; d'un sculpteur, selon Weyermans. On ignore le nom du maître auquel il dut les premiers principes de son art. Il se distingua d'abord dans le portrait. Ses ouvrages étaient finis de la manière la plus précieuse, et il aurait acquis dans ce genre la réputation la plus étendue; mais il vit les tableaux de fleurs de Deheem, dont la perfection le frappa; et, jaloux de l'égaler, il abandonna le portrait pour se livrer exclusivement à la peinture des fleurs. Le succès répondit à son attente; et ses nouveaux ouvrages, recherchés de tous les amateurs, lui procurèrent une fortune considérable. Les richesses que lui avaient acquises ses talens lui permirent d'aspirer à la main de la fille d'un M. Spaarog, bourgeois d'Amsterdam riche et très-considéré. Il eut en dot un fort beau jardin, renommé par la quantité et la beauté des fleurs qu'on y cultivait. Kick avait toujours eu le penchant le plus décidé à la paresse : il s'y abandonna dès-lors entièrement. Admirateur de la nature, son plus grand plaisir était d'aller de ville en ville, de campagne en campagne pour y contempler tout ce qu'il croyait digne d'être vu, sans songer à le reproduire sur la toile. On a peine cependant à concilier cette aversion pour le travail avec le fini extraordinaire qu'il donnait à ses ouvrages; et c'est à ce double motif qu'il faut attribuer la rareté et la cherté du petit nombre de ceux qu'il a composés. Il peignait les fleurs d'une manière admirable, particulièrement les tulipes et les jacinthes; sa couleur était fraîche, sa manière facile, et son pinceau plein de douceur et de délicatesse. L'époque de sa mort est incertaine.

KIERINGS (ALEXANDRE), peintre-paysagiste hollandais, naquit à Utrecht en 1590. Cet artiste, d'un talent très-distingué, n'est guère connu cependant hors de sa patrie, où ses tableaux même sont très-rares. La touche de ses arbres est admirable, mais trop uniforme, et elle manque en général d'effet. Ses paysages sont peu variés, ce qu'il faut attribuer à sa manière de peindre, dans laquelle il poussait l'imitation de la nature et l'exactitude jusqu'à rendre les fibres les plus délicates des bois et des écorces des arbres. Une attention scrupuleuse lui avait fait découvrir dans ces objets des tons qui échappent à une observation légère; et le soin qu'il mettait à les rendre, augmentait la vérité de ses tableaux. Sa manière de peindre le feuiller des arbres lui est propre, et l'on en reconnaît sans peine les diverses espèces. Ses devants sont piquans, et le grand fini de ses ouvrages ne leur donne point de sécheresse. Comme il avait moins de talent pour peindre la figure que pour les autres parties de son art, il s'associait ordinairement à Poelembourg, auquel il laissait le soin d'orner ses tableaux de figures touchées avec esprit. On connaît peu de tableaux de Kierings que ce dernier artiste n'ait embellis de cette manière.

KILIAN ou VAN KIEL (CORNEILLE), né à Duffel, près de Malines, province d'Anvers, avant le milieu du 16e. siècle, mort dans un âge avancé en 1607, fut pen-

dant cinquante ans correcteur de l'imprimerie de Plantin, qui dut une partie de sa gloire à son attention scrupuleuse. Nous avons de lui : 1°. Etymologicon linguæ teutonicæ, Anvers 1599, in-8°. C'est un dictionnaire flamand-latin, le premier qui ait été fait avec soin; Juste-Lipse en a parlé avec éloge. L'auteur y compare les mots teutoniques avec ceux des langues italienne, française, espagnole, anglaise, grecque et latine, qui ont quelque ressemblance, pour en découvrir les étymologies. 2°. Solitudo, sive vitæ fœminarum anachoretarum, carmine elegiaco explanatæ, in-fol. C'est un recueil d'estampes avec un quatrain au bas de chacune. Il a fait un grand nombre d'épigrammes latines; une des plus heureuses est une apologie des correcteurs d'imprimerie contre les auteurs, qui se trouve dans le Theatrum vitæ humanæ de Beyerlinck, tome 7.

KIMEDONCIUS (Jacques), flamand, aurait dû être compté par Baille parmi les enfans célèbres et parmi les traducteurs latins; car, mort vers 1597, à l'âge de moins de 18 ans, il avait déjà traduit du grec en latin ce qui nous reste des ouvrages de Théophylacte Simocatta, ainsi que les tableaux de Philostrate, les lettres d'Alciphron, etc. Nous ne croyons pas qu'il en ait été publié aucun autre que le Théophylacte; et encore cette publication fut-elle posthume, et due aux soins de Jean Gruter, Leyde, chez Commelin, 1598, in-12. La traduction est suivie de corrections (castigationes) du jeune savant sur le texte de son auteur. En prouvant ce qu'il aurait pu faire un jour, elles rendent plus déplorable sa perte prématurée. Il n'est guère possible que ce Kimedoncius soit le même qu'un Jacques Kimedoncius, né dans la Campine flamande, et professeur de théologie à Heidelberg, place qu'il dut quitter en 1577, pour avoir embrassé la réformation. Celui-ci se retira d'abord à Neustadt, puis à Gand, et en 1584 à Flessingue, d'où, l'année suivante, il devint pasteur de l'église protestante de Middelbourg. Rappelé en 1589 à Heidelberg, il y mourut le 26 novembre 1596. S. Schwab, qui donne tous ces détails dans son Quatuor sæculorum syllabus rectorum qui ab anno 1386 ad ann. 1786, in academia heidelbergensi magistratum gesserunt (Heidelberg 1786, in-4°., part. I, pp. 177 et 192), donne aussi la liste de ses ouvrages théologiques; mais nous pensons que c'est par erreur qu'il lui attribue la traduction du Théophylacte, puisque Gruter, qui en fut l'éditeur, dit positivement que le traducteur mourut âgé de 17 ans, 9 mois et 8 jours, quoiqu'il n'indique pas l'année de sa mort. Fabricius paraît supposer que le professeur était le père du traducteur de Théophylacte (Bibl. græc., T. VI, page 283, édit. de 1714); il est remarquable que Sweert, Foppens, Paquot ni Saxius ne disent rien de Kimedoncius.

KINSCHOT (Henri de), naquit en 1541 à Turnhout, province d'Anvers, d'une famille distinguée et originaire de Gand. Après avoir étudié le droit à Louvain et à Paris, il se forma à la pratique du barreau à Bruxelles, sous son on-

cle maternel Jean Gevartius. Digne d'un tel maître, il fut à son tour, pendant 40 ans, l'oracle de la jurisprudence. Une profonde instruction se réunissait chez lui aux qualités morales les plus précieuses : probité, désintéressement, amour des pauvres, absence de toute autre ambition que celle du bien. Il mourut en septembre 1608, dans la 67e. année de son âge. Il a laissé un monument de son expérience consommée en fait de pratique, dans ses Responsa sive consilia juris, suivis de sept petits traités sur des matières de jurisprudence, ouvrage qui n'a paru qu'en 1633, par les soins de Valère André, in-folio. — Kinschot (François-Henri de), fils du précédent, naquit à Bruxelles en 1579 ou 1580, et y mourut le 3 mai 1654. Il fut successivement conseiller d'état du roi d'Espagne, trésorier-général de ses domaines et finances dans les Pays-Bas et en Bourgogne, et grand-chancelier de Brabant. Il a considérablement augmenté les Responsa juris de son père, réimprimés par Valère André, Bruxelles 1654, in-fol. — Kinschot (Gaspar de), issu de la même famille, naquit à La Haye, le 29 septembre 1622. Après avoir fait de bonnes études en droit à Utrecht et à Leyde, il voyagea en Allemagne, en Suisse et en France. De retour dans sa patrie en 1646, il fut nommé l'un des sept députés composant l'ambassade des états-généraux au traité de paix de Westphalie, et s'y distingua également par ses talens et son amabilité. Doué d'une figure agréable (témoin cette moitié du distique placé sous son portrait :

Pectore qui Musas, charites circumtulit ore),

il paraît avoir été d'une complexion délicate. Déjà en 1644 il se plaint de sa poitrine, et il célèbre sa convalescence d'une maladie dangereuse. Sa santé fut souvent altérée à Munster. Son retour à La Haye parut la rétablir ; mais une rechute l'emporta le 29 décembre 1649, dans la 27e. année de son âge. Dès sa première jeunesse, les Muses latines furent son délassement favori. Le chant du Cygne fut pour lui une belle pièce de vers alexandrins sur les ides d'octobre, jour consacré par la naissance de Virgile. Ses Poemata n'ont paru qu'en 1685, à La Haye, in-12. C'était le bon temps de la poésie latine en Hollande, et Kinschot y figure avec honneur. Le recueil divisé en quatre livres, se compose de poésies sacrées, d'élégies et idylles, de pièces historiques, de mélanges. Quelques-unes de ces productions avaient déjà paru à la suite des Poemata de Nicolas Heinsius, Amsterdam 1666. — Kinschot (Nicolas de), autre fils de Henri, né à Delft (Hollande méridionale), en 1584, mort conseiller pensionnaire de cette ville en 1666, avait succédé à Hugues de Groot (Grotius) comme fiscal de Hollande ; et, dans des temps difficiles, il se signala par sa sagesse et sa modération. Il avait hérité des goûts littéraires de son père, et n'avait encore que seize ans quand il prononça un discours imprimé à La Haye, 1600, in-4°., sous le titre de Oratio panegyrica de rebus à Mauritio principe Auriaco gestis. — Roland de Kinschot, cousin des précédens, cultivait aussi la poésie latine. On trouve de lui deux pièces frappées au bon coin, et datées, l'une de 1667, l'autre

de 1672, dans les Deliciæ poeticæ de Van Santen (Fascic. VIII, pag. 360 et 362).

KLERCK (Henri de), peintre et poète flamand, naquit à Bruxelles vers l'année 1570. Entré dans l'école de Martin de Vos, il s'appliqua particulièrement à suivre le genre de son maître. Egalement habile dans l'histoire et le paysage, il acquit bientôt, dans sa ville natale, une réputation que les ouvrages qu'on lui confia ne firent qu'affermir. Un grand nombre d'églises de Bruxelles s'enrichirent de ses productions, parmi lesquelles on remarque un Christ sur la croix, qu'il fit pour l'église de Notre-Dame du Sablon; une Résurrection de Jésus-Christ, placée à Notre-Dame de la chapelle; une Annonciation, dans l'église de Sainte-Gudule; St.-Nicolas faisant l'aumone aux pauvres, aux Annonciades; et le Martyre de St.-André, au convent de Ste.-Élisabeth. Henri de Klerck s'associait assez souvent à Jean Breughel, et ornait les tableaux de celui-ci de figures de nymphes, touchées avec esprit. Parmi les ouvrages contemporains qu'il avait enrichis de ses figures, on remarquait, dans la chapelle de Ste.-Anne de l'église de Ste-Gudule, un paysage de Montper. Il peignait également, dans le genre du camaïeu, des tableaux qui sont estimés. Ses ouvrages, en général, sont composés avec esprit, et l'on ne peut douter que le talent qu'il avait pour la poésie, et qui l'a placé au rang des bons poètes de sa nation, n'ait contribué en grande partie au mérite de ses compositions. Ces deux arts offrent, il est vrai, des procédés différens dans l'exécution; mais il est certain qu'un esprit éclairé par l'étude et la pratique des lettres, évite la plupart des écueils que n'a que trop signalés l'ignorance de tant d'artistes, d'ailleurs justement célèbres, qui ne connaissaient que leur art. M. Greuter a gravé, d'après Henri de Klerck, le tableau représentant la Résurrection de Jésus-Christ.

KLOPPENBURG (Jean), savant théologien hollandais du 17e. siècle, naquit à Amsterdam en 1592. Après avoir fait de bonnes études, il voyagea en Hollande, en Allemagne, en Suisse et en France. Il devint ensuite ministre dans plusieurs églises, et enfin professeur de théologie à Franeker, où il mourut en 1652. Ses ouvrages ont été imprimés à Amsterdam, en 2 vol. in-4°., en latin.

KLUIT (Adrien), historien et publiciste hollandais, naquit à Dordrecht, province de Hollande méridionale, le 9 février 1735. Après avoir fini ses humanités dans sa ville natale, il fut envoyé par ses parens à l'académie d'Utrecht pour y étudier la médecine; mais son goût dominant pour la littérature ancienne, ainsi que pour l'histoire, eut bientôt changé cette destination. Il trouva d'excellens maîtres dans Wesseling et Saxius, et se signala parmi leurs disciples. Ayant terminé ses études, il fut successivement appelé aux fonctions du préceptorat et du rectorat dans les écoles dites latines de Rotterdam, de La Haye, d'Alckmaer et de Middelbourg. Le magistrat de cette dernière cité ne tarda pas d'ajouter à son titre de recteur celui de lecteur en éloquence et en langue grecque;

et, en 1776, ce titre fut encore changé en celui de professeur, l'apogée de l'ambition littéraire en Hollande. Kluit trouva à Middelbourg des facilités pour sa recherche favorite des anciens monumens de l'histoire de sa patrie, soit par la proximité de la province de Zélande avec le Brabant et la Flandre, où il fit quelques excursions, soit par l'accès qui lui fut accordé aux archives de la ville et de la province, archives dont il débrouilla le chaos, et qu'il classa dans un ordre inconnu avant lui. Enfin les curateurs de l'université de Leyde le nommèrent professeur d'archéologie hollandaise et d'histoire diplomatique en 1779; et il prit possession de sa nouvelle chaire par un discours sur le droit qu'avaient eu les Hollandais d'abjurer la domination de Philippe II, leur légitime souverain et maître, discours qui devint le sujet d'une polémique intéressante. En 1785, Kluit publia un ouvrage en langue hollandaise, intitulé : La souveraineté des Etats de Hollande, maintenue contre la moderne doctrine de la souveraineté du peuple; et en 1793, un écrit sous ce titre : Les droits de l'homme consacrés par la constitution hollandaise. En 1794, il mit au jour un coup-d'œil sur les intérêts du commerce hollandais. Ces publications successives étaient trop peu conformes aux opinions du jour pour ne pas attirer à leur auteur quelque disgrâce signalée. En 1795, il fut destitué de sa chaire, ce qui ne l'empêcha pas de continuer avec zèle ses leçons particulières, ainsi que la profession publique de sa doctrine dans divers ouvrages, jusqu'à ce qu'enfin, sous d'autres auspices, il se vit réintégré dans sa dignité professorale, le 6 février 1802. En 1806, on créa pour lui une chaire de statistique du royaume de Hollande. Comblé de la considération que lui méritaient ses connaissances, ses travaux et ses qualités personnelles, il étendit ainsi sa carrière honorée jusqu'à la déplorable catastrophe qui frappa la ville de Leyde le 12 janvier 1807. Le bateau chargé de poudre qui, vers le soir, fit une si funeste explosion, était amarré au quai devant la maison de Kluit, et ce savant professeur fut enseveli avec son épouse sous les ruines de leur demeure. Ce ne fut que le cinquième jour après cet épouvantable désastre, que les cadavres mutilés des deux époux furent tirés de dessous les décombres et déposés ensuite à Catwick-sur-mer, dans une commune sépulture. La perte de la bibliothèque, des recueils et des manuscrits de Kluit, ne fut pas la moins à regretter dans le nombre de tant d'autres : son fils unique, directeur de la poste aux lettres à Leyde, n'en a recueilli que d'informes lambeaux. L'infortuné vieillard était près d'atteindre la soixante-douzième année de son âge. Peu de carrières littéraires ont été plus actives, plus laborieuses, plus honorables que la sienne. La critique sacrée, l'étude de l'histoire et de la diplomatique, la philologie hollandaise, la remplirent presque entière; et il en avait fait, surtout dans son premier âge son délassement favori. Il serait trop long d'énumérer toutes les productions de sa plume. Nous nous bornerons à en faire connaître les principales, et nous les présenterons dans l'ordre chronologique où elles ont paru, en passant sous silence celles que

nous avons déjà mentionnées ; 1°. Vindiciæ articuli in Novo-Testamento, en cinq parties, Utrecht 1768-1771, in-8°.; cette production avait particulièrement pour objet d'éclaircir un passage difficile de l'évangile selon St.-Luc, chap. II, v. 2. 2°. Un Traité sur les LXXII semaines de Daniel, sous le titre de Vaticinium de Messia duce primarium, Middelbourg 1771, in-8°. 3°. Historia critica comitatus Hollandiæ et Zelandiæ, ibid. 1777-1782, 2 tom. en 4 parties in-4°., histoire pleine de recherches nouvelles et intéressantes. 4°. Une nouvelle édition, considérablement enrichie, d'un ouvrage classique pour la connaissance de la langue hollandaise, la Table alphabétique des genres des substantifs hollandais par David Van Hoogstraten; Kluit en avait déjà donné une édition en 1759. 5°. La réfutation d'un ouvrage de Bent sur les antiquités hollandaises. 6°. Economie politique de la Hollande; c'est une statistique pleine d'érudition et de sagacité, de toutes les parties de l'administration hollandaise, y compris ses colonies. 7°. Histoire de l'administration politique de la Hollande jusqu'en 1795, Amsterdam 1802-1805, 5 vol. in-8°.; cet ouvrage mit le sceau à la réputation de Kluit : il y recherche dans quel sens les États de Hollande ont constamment été sous le gouvernement républicain, les légitimes représentans souverains de la nation. 8°. Différens discours académiques : Pro imperatore Juliano apostata; Pro Mythica; De superstitiosissimo atque perniciosissimo in templis et urbibus sepeliendi ritu ; De eo quod nimium est in studio juris publici universalis, sive de damnis ex abusu juris publici universalis in omnem societatem redundantibus, etc. 9°. Différens opuscules ou traités élémentaires pour ses cours, tels que : Primæ lineæ collegii diplomatico-historico-politici, sistentes vetus jus publicum Belgicum historici enarratum, Leyde 1780, in-8°. — Index chronologicus, sive Prodromus ad primas lineas historiæ fœderum Belgii fœderati, ib. 1789, in-8°. — Historia fœderum Belgii fœderati, Pars II; ibid. 1790 et 1791. 10°. De nombreux Mémoires, lettres, discours, soit anonymes ou signés de son nom, dans différens recueils, et spécialement dans les Œuvres de la société de philologie hollandaise, fondée à Leyde, et dont il a été un des membres les plus anciens et les plus utiles. 11°. Des thèses ou dissertations sur différents points d'histoire et d'antiquité hollandaises, consécutivement soutenues par ses disciples : elles sont au nombre de seize et n'ont pas encore été recueillies au complet. La traduction hollandaise de ces thèses a été arrêtée par le malheur des temps au second volume; il serait intéressant de la reprendre et de l'achever.

KOEBERGER (Venceslas), peintre d'Anvers, naquit vers le milieu du 16e. siècle. Il entra dans l'école de Martin de Vos, qui jouissait à cette époque de la réputation la plus étendue. De Vos se plut à cultiver les rares dispositions d'un élève qui promettait de lui faire honneur. Venceslas s'efforça de répondre à tant de soins, quoique cependant on puisse attribuer ses effets moins à la reconnaissance qu'à l'amour dont il fut

atteint pour la fille de son maître. N'ayant pu lui faire partager ses sentimens, il résolut de quitter sa patrie, et de voyager en Italie, dans l'espoir que l'absence et le temps le guériraient de sa passion. Il se rendit d'abord à Rome, puis à Naples, où il fut accueilli par un peintre son compatriote, nommé Franck, établi dans cette ville, où il avait acquis beaucoup de réputation. Franck avait une fille dont la beauté surpassait celle de toutes les Napolitaines de son âge; Venceslas ne put la voir sans en devenir épris: il oublia son premier amour, et plus heureux que dans son pays, il fut payé de retour et reçut la main de celle qu'il aimait. Ce nouveau lien le retint en Italie, et fut avantageux pour son talent. Entouré de tant de chefs-d'œuvre, il fit de nouveaux progrès, et sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe. A l'étude de la peinture il joignit celle des monumens antiques en tout genre, et devint un des architectes et des antiquaires les plus habiles de ce temps. Cependant les artistes ses compatriotes, jaloux de posséder parmi eux un homme aussi distingué, l'invitèrent plusieurs fois de la manière la plus pressante, à revenir se fixer à Anvers. Sur son refus, on le chargea de peindre un tableau pour la confrérie de Saint-Sébastien. Il fit alors un tableau représentant le Martyre de ce saint, et l'envoya en Flandre. Le succès en fut général; mais ce succès éveilla l'envie, et quelques jours après on trouva le tableau mutilé. Deux têtes de femme, placées sur le devant, avaient été coupées et emportées. Aucun peintre d'Anvers n'osa se charger de réparer ce dommage; le tableau fut renvoyé à Naples, et l'auteur refit les deux têtes qui avaient disparu. Depuis ce moment, les invitations pour le rappeler dans sa patrie furent plus fréquentes que jamais. Il ne put résister à tant d'instances; il quitta enfin l'Italie, et revint à Anvers. L'archiduc Albert lui ayant conféré le titre de son peintre, il alla se fixer à Bruxelles, où il s'acquit l'estime générale, non-seulement comme peintre et comme architecte, mais comme savant et comme poète. Le célèbre Peïresc vint exprès à Bruxelles pour examiner la belle suite de médailles impériales que Koeberger avait formée en Italie, et pour s'éclairer de ses lumières. Le savant fut tellement satisfait des connaissances et des procédés de l'artiste, qu'ils contractèrent ensemble une amitié qui dura toute leur vie. L'archiduc Albert confia à Koeberger la conduite des eaux et les travaux qu'il faisait exécuter pour l'embellissement du château de Terveere, près Bruxelles. Parmi les monumens les plus remarquables de cette ville, élevés sur ses plans, on distingue particulièrement l'église de Notre-Dame de Montaigu, qu'il fit construire à l'instar de Saint-Pierre de Rome. Il orna en outre de ses peintures tous ceux des édifices de Bruxelles, dont il fut l'architecte. Outre le tableau du Martyre de Saint-Sébastien, cité ci-dessus, et qu'on voyait dans l'église de Notre-Dame d'Anvers, les traités avaient cédé à la France un autre tableau du même maître, représentant le Christ détaché de la croix et soutenu par des Anges, tandis que la Vierge lui baise les mains. Ces deux tableaux, d'abord transportés à Pa-

ris, avaient été donnés au Musée de Nancy; ils ont été repris en 1815 par notre auguste souverain. Le Musée de Toulouse possédait de Koeberger un Christ présenté au peuple, provenant de la galerie de Brunswick. Ce tableau a été également repris en 1815. Gas. Huberti a gravé, d'après ce peintre, le Christ au tombeau, pleuré par les Saintes femmes. Son portrait, peint par Van Dyck, a été gravé par Lucas Vorsterman.

KOECK (Pierre), peintre, architecte et graveur en bois, naquit à Alost province de Flandre orientale, en 1490. Barent Van Orley, de Bruxelles, jouissait en ce temps d'une réputation justement acquise: Koeck entra dans son école; et l'exemple et les préceptes d'un aussi habile maître développèrent en peu de temps son génie et ses talens. Jaloux de faire encore de plus grands progrès dans son art, il se rendit en Italie, où la vue des chefs-d'œuvre de l'antique acheva de perfectionner sa manière, déjà supérieure à celle des artistes ses compatriotes. Le désir de revoir sa patrie le rappela au bout de quelques années à Bruxelles. A son retour, on essaya de le fixer dans sa ville natale, dont on le nomma peintre et architecte avec une pension. Il alla donc à Alost, et s'y maria; mais ayant perdu sa femme quelque temps après, le séjour de cette ville lui devint insupportable, et il revint à Bruxelles. Il venait de se former dans cette ville une compagnie de marchands, dont le projet était d'établir en Turquie une manufacture de tapisseries. On engagea Koeck à peindre les modèles; l'artiste y consentit, et se rendit à Constantinople avec les marchands, pour se mettre à la tête des ouvriers et y diriger les travaux. Mais, malgré le zèle de Koeck et la beauté de ses modèles, son entreprise ne put réussir: il lui fut impossible de vaincre les préjugés des Turcs contre les arts de l'Europe; et le grand-seigneur lui ayant refusé sa protection, il fut obligé de quitter la Turquie après un an de séjour. Il avait profité de ce temps pour dessiner la ville et ses environs, et pour apprendre la langue turque. Il consigna, dans sept grands dessins, la connaissance qu'il avait acquise des mœurs et des usages de ce peuple. Koeck, de retour dans sa patrie, grava lui-même ces dessins en taille de bois, et en sept planches qui, jointes ensemble, forment une longue estampe semblable à une frise. Sur une tablette qui règne le long de la première planche, on lit cette inscription en mauvais français: *Les mœurs et fachom de faire des Turcz avecq les régions y appartenantes, ont esté contrefaictz par Pierre Koeck, d'Alost, lui estant en Turquie, l'an de Jésus-Christ M. DXXXIII, lequel aussi de sa propre main a pourtraset ces figures duysantes à l'impression d'ycelles*; et sur une tablette de la dernière planche, on lit cette autre inscription: *Marie Ver Hulst, veuve dudit Pierre d'Alost, trespassé en l'an M. DL. a fait imprimer les dict figures, Soubz grace et privilége d'impérialle majesté en l'an M. CCCCCLIII.* Ces compositions ont été gravées de nouveau sur bois en sept planches différentes; elles représentent: 1°. La marche du Grand-Seigneur avec ses janissaires;

2°. Suite du Grand-Seigneur à la promenade; 3°. Noce turque avec les danses du pays; 4°. Funérailles des Turcs; 5°. Fêtes de la nouvelle lune; 6°. Repas des Turcs; 7°. Manière de voyager et de faire la guerre des Turcs. Dans ce dernier dessin, l'artiste s'est représenté habillé à la turque, tenant un arc à la main. Les figures de ces compositions sont d'un excellent choix; les fonds en sont riches et bien entendus, et font valoir les devants d'une manière piquante. Ce seul ouvrage suffirait pour assurer la réputation de Koeck, si les tableaux et les beaux portraits sortis de son pinceau ne l'avaient établie d'une manière incontestable. De retour à Bruxelles, après son voyage en Turquie, il épousa en secondes noces Marie Ver-Hulst, dont il eut une fille, qui se maria par la suite avec Pierre Breughels le-Vieux, son disciple. En 1549, il publia plusieurs traités d'architecture, de géométrie et de perspective, et contribua ainsi, dans son pays, aux progrès de ces arts. Il traduisit en flamand les Œuvres de Vitruve et celles de Serlio; et, ce qui est digne de remarque, c'est que cette dernière traduction, quoique fidèle, a, dit-on, le mérite d'être plus claire que l'original italien. L'empereur Charles-Quint le nomma son premier peintre. Il mourut à Anvers avec ce titre en 1550. Après sa mort, sa veuve publia la suite de ses Œuvres sur l'architecture. Il eut un fils naturel, nommé Paul Van-Aelst, qui avait du talent pour peindre des fleurs dans des vases de verre. Ses tableaux se faisaient distinguer par une extrême propreté et un grand fini. Il copiait avec un égal succès les ouvrages de Jean Mabuse. On ignore l'année de sa mort, qui eut lieu à Anvers. On sait que sa veuve se remaria à Gilles de Coominxloo, peintre habile.

KOEN (Gisbert), né à Harlingen, province de Frise, mourut à trente ans, au mois d'avril 1767. Il avait donné l'année précédente une édition du Traité de Grégoire de Corinthe sur les Dialectes de la langue grecque : ce seul ouvrage lui a mérité une place parmi les plus habiles philologues. Le célèbre Valckenaer avait été son maître. Les notes de Koen ont été réimprimées en entier dans la nouvelle et excellente édition de Grégoire de Corinthe, donnée à Leipsig, en 1809, par M. Schœfer.

KOENIG (Samuel), savant philosophe et mathématicien, fut professeur de philosophie à Franeker, et ensuite à La Haye, où il devint bibliothécaire du Stathouder, et où il mourut le 21 juillet 1757. Il avait enseigné les mathématiques à la marquise du Châtelet, au château de Cirey, pendant deux ans. Mais rien ne l'a rendu plus fameux que sa dispute avec M. de Maupertuis. Kœnig revendiqua pour Leibnitz, la découverte que s'attribuait Maupertuis du principe de la moindre action, et citait une lettre de ce philosophe, dans laquelle il disait avoir remarqué que dans les modifications du mouvement, l'action devient ordinairement un maximum ou un minimum. Maupertuis fit sommer son adversaire par l'Académie de Berlin de montrer cette lettre de Leibnitz; l'original ne se trouvant pas, Kœnig fut condamné par l'Académie, qui le rejeta de son sein.

On a de lui plusieurs ouvrages estimés.

KOENIG (Daniel), frère du précédent, mourut à Rotterdam en 1727, à l'âge de 22 ans, des coups qu'il avait reçus de la populace à Franeker, qui, quelques mois auparavant, sur ce qu'il parlait français, le prit pour un espion de la France, et l'eût mis en pièces, si le sénat académique ne lui eût, avec beaucoup de peine, sauvé la vie. On a de ce dernier la traduction latine des Tables que le docteur Charles Arbuthnot publia en 1727 sur les monnaies, etc., des anciens. Elle était finie et presqu'entièrement imprimée, lorsqu'une mort prématurée l'enleva, comme nous l'avons dit; mais elle ne parut qu'en 1756, in-4°., par les soins de M. Reitz, professeur à Utrecht, qui l'a enrichie d'une préface curieuse et très-intéressante.

KOERTHEN (Jeanne), femme de Henri Bloïck, née à Amsterdam en 1650, morte en 1715, réussissait à jeter en cire des statues et des fruits, à graver sur le verre, à peindre en détrempe; mais elle excellait principalement dans la découpure. Tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle le rendait avec ses ciseaux. Elle exécutait des paysages, des marines, des animaux, des fleurs et des portraits d'une ressemblance parfaite. Ses ouvrages sont d'un goût de dessin très-correct; on ne peut mieux les comparer qu'à la manière de graver de Mellan. En les collant sur du papier noir, le vide de la coupe représentait les traits comme du burin ou de la plume. C'est peut-être là l'origine de ces portraits grossièrement découpés, dont la folie succéda parmi nous à celle des pantins.

KOETS (Roelof), peintre de portraits, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, le 16 janvier 1655, reçut de son père les premières leçons de son art; mais Gérard Terburg devint son maître; et Koets surpassa bientôt tous ses condisciples. Terburg en ayant fait publiquement l'aveu, les autres élèves en conçurent une telle jalousie, que le jeune peintre, pour éviter les effets qui pouvaient en résulter, fut obligé, d'après les conseils mêmes de son maître, de quitter l'atelier. Koets avait alors dix-huit ans. Il résolut d'étudier uniquement la nature, convaincu qu'on ne peut s'égarer en suivant une semblable route. Le comte de Dalwigh le connut, et le fit connaître au prince Henri Casimir, stathouder de la Frise, qui l'accueillit à sa cour, et se fit peindre plusieurs fois par lui, ainsi que son épouse et ses enfants. Peintre excellent, Koets était encore un musicien distingué, et ce double talent lui procurait l'entrée des meilleurs sociétés. Dans la Gueldre, il peignit le roi Guillaume, et un grand nombre d'Anglais et d'Allemands distingués qui se trouvaient au château du Loo, à la suite du roi. Il se rendit ensuite à La Haye, où il exécuta également un nombre infini de portraits. Il était doué d'une telle facilité, que, seul, et sans le secours d'aucun élève, il a peint plus de cinq mille portraits. Tous cependant sont bien terminés; et l'on en vante le dessin, le naturel, la couleur, le choix des poses et l'excellence des accessoires. Mais

comme il était extrêmement laborieux, et que, depuis dix-huit ans jusqu'à soixante-dix, il ne cessa d'être employé, on conçoit facilement le grand nombre de portraits sortis de son pinceau. Dans un âge aussi avancé, il se trouva mal en essayant de fixer sur la toile les traits d'un bourgmestre de Deventer; on le ramena chez lui fort incommodé, et il mourut dans sa ville natale, le 25 juin 1725.

KOLYN (Nicolas, vulgairement Klaas), est mentionné par Foppens dans sa Bibliotheca Belgica, tome II, page 913, comme un moine bénédictin de l'abbaye d'Egmond, près de Harlem, ayant vécu pendant la seconde moitié du XIIe. siècle, et laissé en langue flamande une chronique rimée, de onze à douze cents vers, des premiers comtes de Hollande, jusqu'à l'an 1156. Cette chronique, que le savant Gérard Dumbard, secrétaire de la ville de Deventer, publia dans le premier volume de ses Analecta Belgica, Deventer 1719, in-8°., fit grand bruit parmi les littérateurs Hollandais à l'époque de son apparition. Corneille Van Alkemade, commis aux octrois de la ville de Rotterdam, amateur enthousiaste de tout ce qui concernait l'histoire et les antiquités de sa patrie, et auteur ou éditeur de plusieurs ouvrages sur le même objet, s'était annoncé le premier comme possesseur de ce trésor littéraire. Il consentit à en communiquer une partie à Antoine Mathæus, qui enrichit de cette curiosité le neuvième vol. de ses Analecta Belgica en 1709. La Chronique entière avait vu le jour pour la première fois, dans le Recueil de Dumbar sus-mentionné. Enfin Gérard Van Loon en donna une édition soignée et accompagnée d'un Commentaire, à La Haye, en 1745, in-fol. Cette Chronique rimée obtint d'abord en Hollande une confiance presque générale. Jean Wagenaar partagea ce sentiment, et se servit de Klaas Kolyn comme d'un monument authentique, dans la première édition de sa belle Histoire de Hollande, en 21 vol. in-8°. Balthasar Huidecoper fut le premier qui soupçonna et qui constata l'imposture. Détrompé comme lui, Wagenaar inséra dans le troisième vol. des Œuvres de la société philologique hollandaise de Leyde, pag. 201-236, un Mémoire où il déduit avec force les motifs en faveur du rejet de ce prétendu monument historique, dont il ne s'est plus étayé depuis, et qui est aujourd'hui entièrement décrédité en Hollande. Il est bien avéré qu'Alkemade lui-même avait été mystifié avec cette chronique; mais on en ignore le véritable fabricateur, qui, en même temps qu'il a dû être un homme doué de connaissances et de talent, s'est donné bien de la peine sans que l'on voie trop pourquoi. On a porté quelques soupçons sur un avocat de Bois-le-Duc, nommé Henri Graham, mais bien plus sur un graveur en taille-douce de Harlem, nommé Regnier de Graaf, le même qui fit connaître et vendit le manuscrit à Alkemade. M. de Vries, dans son Histoire de la poésie hollandaise a eu bien raison de passer sous silence le Klaas Kolyn. Dans son Histoire de la langue hollandaise, M. Ypey en a fait justice, pag. 322 et suiv. M. l'archiviste Van Wyn a jeté

quelque nouveau jour sur l'historique de cette imposture dans son Recueil intitulé : Loisirs domestiques (Huiszittend leeven), n°. 2, pag. 129-213, Amsterdam 1801, in-8°.

KONING (PIERRE, etc.), peintre et orfèvre, naquit à Anvers vers l'année 1590. Il se livra d'abord à l'orfèvrerie, et doué naturellement d'un esprit vif, intelligent et prompt, il se distingua tellement dans cet art, qu'il surpassa bientôt tous les autres artistes de son pays, par le fini de ses ouvrages et le bon goût avec lequel il assortissait les pierres précieuses. Des circonstances particulières l'ayant engagé à s'établir dans la ville d'Amsterdam avec toute sa famille, il se livra au goût qu'il avait toujours eu pour la peinture, et apprit à manier le pinceau; il acquit bientôt une manière franche, et qui ne se sentait en rien de l'âge déjà avancé auquel il avait commencé à pratiquer cet art. Bientôt il fut accablé de tous côtés de demandes, soit d'objets d'orfévrerie, dont il n'avait point abandonné la pratique, soit de portraits dans lesquels il savait réunir la ressemblance, la beauté des tons et le naturel de la pose. Les portraits de Koning sont rares, et l'on n'en trouve guère qu'en Hollande. La galerie de Florence possède le portrait de cet artiste peint par lui-même : il a été gravé dans le Museum Florentinum. Koning mourut dans un âge avancé; on ne sait précisément en quelle année. — Son fils, Salomon Koning, peintre et graveur à la pointe, naquit à Amsterdam en 1609, et apprit de son père les premiers principes du dessin. Celui-ci, trop occupé de ses travaux pour pouvoir donner tous ses soins à l'éducation de son fils, le confia, dès l'âge de 12 ans, aux mains de David Colyn. Sorti de chez ce maître, Salomon suivit les leçons de Vernando, puis celles de Nicolas Moyaert. Cependant, malgré tant de secours, il montra d'abord peu de dispositions et son père désespéra longtemps de ses talens. Abandonné enfin à lui-même, le jeune homme trouva la route qui convenait à son génie, en s'adonnant à l'imitation exacte de la nature, et s'acquit par son talent en ce genre, une des premières réputations parmi les artistes hollandais. Il se distingua également dans l'histoire et dans le portrait. Parmi ses tableaux d'histoire, on cite ceux qui représentent Tarquin et Lucrèce; David et Bethsabée; le désespoir de Judas, et Salomon devant ses faux dieux. Le roi de Danemarck lui confia l'exécution de plusieurs grands tableaux dont il voulait décorer son palais. Ses tableaux de chevalet ne jouissent pas d'une réputation moins méritée, et ses talens lui obtinrent, en 1630, l'honneur d'être admis dans la société des peintres d'Amsterdam. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de Salomon, entièrement dans le goût de Rembrandt et dignes d'être comparés aux beaux ouvrages de ce maître. Le prèmier représentait Joseph expliquant le songe de Pharaon. La composition a un aspect de grandeur et de majesté; l'expression des personnages est dans la nature, l'effet en est mystérieux, et la couleur aimable. Le second a pour sujet l'Adoration des Rois. Il offre les mêmes qualités que le

précédent. Ce tableau provenait du cabinet du Stathouder; il a été repris en 1815 par les Pays-Bas : l'autre provenait de la Prusse; cette puissance l'a également repris en 1815. Comme graveur à la pointe, Koning a imité avec succès la manière de Rembrandt, et les amateurs recherchent avec empressement les estampes de ce genre qu'il a gravées d'après ses compositions. On cite particulièrement : 1°. Un vieillard assis dans un fauteuil, et vu de trois-quarts, les yeux fermés, et les mains jointes et élevées, dans l'attitude d'un homme qui prie; 2°. Un buste de vieillard, vu de trois-quarts, portant une grande barbe et des cheveux frisés; 3°. Enfin, quelques autres portraits de vieillards, tous également remarquables par la délicatesse de la pointe. On ignore l'année de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1663, comme le prouve la date d'un paysage gravé et publié par lui à cette époque. — Corneille Koning ou Coning, dessinateur et graveur à la pointe et au burin, né à Harlem (Hollande septentrionale) vers l'année 1624, s'est fait connaître par une belle suite de portraits, la plupart de grand format, des hommes célèbres du 15e. et du 16e. siècle, parmi lesquels on distinque Laurent Coster, imprimeur de Harlem, et le célèbre Martin Luther. Le burin de tous ces portraits est ferme et savant. — David de Koning, peintre, naquit à Anvers vers 1636. Son père, nommé J. B. Koning, était orfèvre, et lui inspira de bonne heure le goût du dessin. Il entra dans l'éole de Jean Fyt, où il demeura assez long-temps. Il y fit de tels progrès que son maître ne put se défendre d'un peu de jalousie. Koning réussit à s'approprier la manière de Jean Fyt, au point que l'on confondait souvent leurs ouvrages, et que les amateurs y mettaient le même prix. Alors il passa en France, où il prit de nouvelles leçons de Nycasius, qui avait obtenu de Louis XIV le titre de peintre du roi; et après la mort de ce maître, il entra dans l'école de Pierre Boël, où il acheva de se perfectionner. Mais c'était vers l'Italie que tendaient tous ses vœux. Il se mit en route en 1669; il passa par la Bavière, où, pendant trois mois, il fut occupé par ordre de la cour à peindre un cabinet pour l'épouse de l'électeur : il refusa les offres qu'on lui faisait pour le retenir, et il se rendit à Vienne, où il trouva des travaux à exécuter. Enfin il arriva à Rome, le but de ses désirs. Il fut bientôt admis dans la bande académique, où il reçut le nom de Rommelaer, par allusion aux lapins qu'il se plaisait à mettre dans tous ses tableaux. Passionné pour le travail, il fuyait toutes les occasions de se distraire : il ne sortait de son atelier que pour vendre ses ouvrages; et comme ils étaient fort recherchés, et qu'on les lui payait fort cher, il amassa une fortune assez considérable. Le talent de Koning était de représenter des animaux vivans et morts, des fleurs et des fruits, et surtout les oiseaux qu'il excellait à peindre. Sa touche est ferme et facile; sa couleur naturelle et vigoureuse. Parmi les plus beaux tableaux de Koning, on en cite deux qui se trouvent à Bruges, et qui représentent des cygnes vivans, du gibier, des poissons grands comme nature, et un grand tableau d'ani-

maux vivans qu'on admirait dans un cabinet particulier à Gand. Baldinucci, qui avait vu Koning à Rome, cite de lui quatre tableaux qu'il fit en 1679, pour le roi d'Espagne, ainsi que ceux qu'il exécuta pour Louis XIV, pour le duc de Savoie, et pour les rois d'Angleterre et de Portugal. Il mourut à Rome en 17.., après avoir joui d'une existence heureuse et indépendante, et aussi estimé pour la noblesse et la bonté de son caractère que pour ses grands talens. — Jacques Koning, peintre, né vers 1650, reçut les leçons d'Adrien van den Velde, et profita sous ce maître dont il sut imiter la manière. Ses paysages sont peints avec vérité; les figures d'hommes et d'animaux dont il les enrichissait, dénotent une touche légère et spirituelle. Les succès qu'il avait obtenus dans ce genre, l'enhardirent à s'exercer dans l'histoire; il y obtint assez de réputation pour mériter d'être appelé à la cour de Danemarck. On croit qu'il mourut à Copenhague. — N. Koning n'est connu que par un petit portrait en pied de Charles Ier., roi d'Angleterre, peint d'une manière fine et pleine de délicatesse; il fait partie de la collection du Musée du Louvre.

KOOGEN (Léonard Van der), peintre, naquit à Harlem en 1610, d'une famille aisée, et où le goût des arts semblait héréditaire; il fut élève de Jacques Jordaens, et se livra d'abord, mais sans beaucoup de succès, à la peinture en grand : après avoir quitté l'école de ce maître, il retourna dans sa ville natale, et s'y lia d'une étroite amitié avec Corneille Béga. Les deux amis ne passaient point un jour l'un sans l'autre; ils s'encourageaient mutuellement dans leurs travaux : seulement Koogen, maître d'une fortune indépendante, travaillait pour son plaisir, tandis que Béga n'avait d'autre moyen d'existence que ce qu'il retirait de ses ouvrages. Le caractère des deux artistes offrait le même contraste. Rien n'altérait la gaîté de Béga; Koogen, au contraire, aimait la solitude, et ne pouvait vaincre sa timidité. Heureux au milieu de ses parents, il refusa tous les partis qui s'offrirent à lui, et ne voulut jamais se marier. Ses ouvrages méritent d'être recherchés. Il peignait avec intelligence, et son dessin est de bon goût. Il a en outre gravé à l'eau-forte dans le genre de Salvator Rosa; ses gravures, au nombre de quatorze, forment trois Suites assez recherchées, dont la première publiée en 1666, comprend six pièces in-8o., représentant divers groupes de soldats; la seconde et la troisième en contiennent chacune quatre. On peut en voir le détail dans le Manuel des curieux et des amateurs de l'art, par Huber et Roost. Koogen mourut à Harlem en 1681.

KOOTEN (Théodore Van), humaniste et poète latine, né à Leeuwarde, province de Frise, le 22 octobre 1749, fit de bonnes études à Franeker, où il trouva surtout en Jean Schrader, un maître, un modèle et un ami également précieux. Un Specimen emendationum du jeune philologue fut placé par celui-ci à la suite de ses propres Emendationes en 1772. Après avoir été recteur de l'école latine à Campen (en 1772), et à Middelbourg (en 1779),

Kooten succéda enfin, en 1784, à la chaire de son maître, mort vers la fin de 1782. Les agitations politiques de la Hollande lui firent quitter son poste et sa patrie en 1787, quand le parti patriote eut succombé, par le fait de l'invasion prussienne; il suivit en France son ancien collègue et son ami Valckenaer, fils du célèbre helléniste. Sous d'autres auspices il revint en Hollande avec lui en 1795, et il y obtint une place honorable dans l'administration publique. Mais M. Valckenaer ayant été, quelques années après, nommé à l'ambassade d'Espagne, Van Kooten ne put se résoudre à se séparer de lui; et au retour de l'ambassadeur en Hollande, il l'accompagna encore comme son fidèle Achate. Il ne l'a même plus quitté depuis cette époque, et est mort chez lui, dans une maison de campagne, entre Harlem et Leyde, en 1814. On a de lui : 1°. Incerti auctoris (vulgo Pindari Thebani) epitome Iliados Homericæ, Leyde et Amsterdam 1809, in-8°. L'impression en était commencée depuis 1774 ou 1775. Il n'y manquait plus que la préface en 1785; mais, entraîné par le torrent des circonstances politiques, Van Kooten négligea d'y mettre la dernière main. Ennuyé de tant de lenteur, le libraire Chalmot, de Leeuwarde, détruisit au bout d'un grand nombre d'années, l'édition entière. Il n'en resta qu'un seul exemplaire complet entre les mains de Van Kooten. Le soin d'une nouvelle édition abandonné par ce dernier, fut confié à un recteur de l'école latine de Zwoll, nommé Medenbach-Wakker, et, après le départ de *celui-ci* pour le Cap de Bonne-Espérance, à M. Henri Weyting, recteur à Campen, qui termina cette chanceuse entreprise. L'ouvrage enfin n'en a pas été moins sévèrement jugé dans le savant journal allemand de Jéna, des 25, 27 et 29 janvier 1812. L'auteur de cet article en avait rendu compte dans le Mag. Encycl. du mois d'octobre 1810, pag. 455 et suiv. 2°. Deliciæ poeticæ (faisant suite à celle de Van Santen) Fasciculi VII; les trois premiers à Dunkerque, les quatre derniers à Amsterdam 1792-1805, in-8°. Parmi les pièces que Van Kooten a recueillies, il y en a un assez grand nombre de lui-même, et elles ne sont pas le moindre ornement de la collection. Van Kooten avait un talent distingué pour la poésie latine; il réunit le triple mérite de l'élégance, de la correction, de la pureté. Tibulle était le modèle qu'il avait principalement à cœur de suivre. Une pièce intitulée Ad Batavos (1794), et qui est en vers alexandrins (Fasc. IV, pag. 105-113), et une Élégie sur l'inconstance des choses de ce monde (Fasc. VII, pag. 254-260, et datée de 1801), font surtout honneur à sa muse. Il est à désirer qu'on publie le recueil de ses Poemata.

KORNELISZ ou CORNELISZ (Jacques), peintre, était né dans le bourg d'Oost-Sanen, près d'Amsterdam, vers l'année 1470. Fidèle imitateur de la nature, Kornelisz ne faisait rien sans la copier : l'expression de ses figures était vraie, sa composition bien entendue, et sa couleur, quoiqu'un peu crue, ne manquait pas d'effet; mais ce dernier défaut, ainsi qu'une certaine sécheresse dans le dessin, doivent être attribués au

temps où vécut l'artiste. La peinture se sentait encore de son enfance, et les traces du gothique n'étaient pas encore entièrement effacées. Parmi les tableaux les plus remarquables de Kornelisz, on citait une Madeleine au pied de la croix, tenant le Christ mort entre ses bras. Van Mander vantait encore, comme des ouvrages très-recommandables, une circoncision peinte en 1517, et un crucifiement de J.-C., dans lequel on admirait particulièrement le mouvement et l'action des bourreaux étendant avec effort J.-C. sur la croix. Le paysage en avait été peint par son élève, J. Schoorel. La plupart des ouvrages de Kornelisz ayant été détruits durant les guerres de religion, ils sont devenus extrêmement rares. Parmi ceux qui ont été gravés d'après ce maître, on estime surtout 9 planches sur bois, représentant des hommes à cheval; elles sont remarquables par leur singularité. On cite encore une passion de J.-C., gravée sur bois, en 9 planches en rond; et une autre passion, gravée également sur bois, dont la composition est remarquable. Kornelisz mourut à Amsterdam, dans un âge avancé. — Kornelisz (Buis), son frère, fut aussi dans son temps un peintre distingué. — Kornelisz (Dirck-Jacques ou Jacob), fils de Jacques, suivit également la carrière de la peinture. Né en 1497, il se livra au genre du portrait, dans lequel il s'acquit une réputation fondée sur de beaux ouvrages. Quelques-unes des confréries de la milice bourgeoise d'Amsterdam, telles que celles de l'arbalète, de l'arc et du mail, le chargèrent de plusieurs tableaux, dont il orna les lieux où elles tenaient leurs assemblées. Il mourut en 1567.

KOURZ (Frère Paul), récollet, architecte très-habile. Il donna et exécuta le plan du chœur de l'église de la Chartreuse de Liége, qui était un des plus beaux monumens d'architecture du pays, et dont les fondemens avaient été jetés par Dom Liverlo, prieur de cette maison (Voyez son article). Le frère Kourz mourut à Liége en 1733. On lisait dans le couvent des récollets de Liége cette épitaphe : Obiit 12 decembris 1733, F. Paulus Kourz, architectus laicus.

KOUWENBERG (Chrétien Van), peintre d'histoire, naquit à Delft en 1604. Il entra chez Van Es, fameux peintre de fruits, et ne voulut l'abandonner que lorsqu'il se crut en état de voyager utilement. Il passa d'abord en Italie, et c'est par l'étude constante et approfondie des nombreux chefs-d'œuvre que renferme cette contrée qu'il parvint à fortifier son talent et à perfectionner les dispositions naturelles qu'il avait pour le genre historique. Après un séjour prolongé en Italie, il revint à Delft, où il exécuta plusieurs grands tableaux d'histoire d'une belle manière, d'une excellente couleur et d'une correction de dessin remarquable; cette dernière qualité se fait surtout apercevoir dans les parties du nu qui sont peintes avec beaucoup de talent. Le château de Ryswick et celui du Bois près de La Haye, étaient ornés de tableaux de sa main. Après avoir séjourné quelques années à Delft, il alla s'établir à Cologne, où il mourut le

14 juillet 1667, laissant une fortune considérable qu'il devait à ses talens.

KRAFFT (Jean-Louis), dessinateur et graveur à l'eau forte, naquit à Bruxelles vers l'an 1710. En 1730, il publia un livre enrichi de 150 estampes, intitulé: *Trésor des fables choisies des plus excellens mythologistes*. C'est de lui que sont tous les portraits dont est ornée l'Histoire générale de la Maison d'Autriche, qui parut à Bruxelles en trois volumes in-folio en 1744. Enfin Grafft a gravé à l'eau forte, d'après Rubens, les cinq sujets suivans, cité dans le catalogue de l'œuvre de ce maître: 1°. Job sur son fumier. 2°. Jésus-Christ donnant les clefs à saint Pierre. 3°. Jésus-Christ instruisant Nicodème. 4°. Danaé, gravée au trait, d'après le Titien, sur un dessin de Rubens. 5°. Vénus couchée et l'amour, gravé également au trait, d'après le Giorgion, sur un dessin de Rubens. Ces cinq estampes sont rares et recherchées. Krafft a en outre gravé, d'après Van Dyck, D. Teniers, etc. Les épreuves rehaussées de blanc d'une Marine représentant un naufrage, d'après ce dernier maître, grand in-fol, sont d'une très-grande rareté. Krafft mourut vers la fin du 18e. siècle.

KUYCK (Jean Van), peintre sur verre, né à Dordrecht, province de Hollande méridionale, en 1530, est un exemple des malheurs auxquels peut exposer l'esprit de secte ou de parti. Il se livrait à son art, et s'était acquis la réputation d'un des plus habiles peintres sur verre de son temps, lorsqu'il fut accusé d'avoir adopté et de propager des principes contraires à la religion de l'état; il fut arrêté et mis en prison. Il y était déjà depuis longtemps, lorsque Jean Van Drenkwaert Boudewinze, chef de la justice de Dordrecht, crut qu'il avait été assez puni de ses erreurs, et fit tant par ses démarches auprès des autres magistrats, qu'il obtint la grâce de Kuyck. L'artiste pensa qu'il ne pouvait mieux témoigner sa reconnaissance à son libérateur qu'en peignant pour lui le Jugement de Salomon. La tête de Salomon était le portrait de Boudewinze. Mais rien ne put fléchir les ennemis du peintre. On reprocha même en pleine chaire à celui qui l'avait sauvé de ne l'avoir protégé que dans l'espoir de s'enrichir par les ouvrages de Kuyck; et le chef de la justice, intimidé par tant de clameurs, crut devoir condamner le malheureux artiste, qui fut brûlé vif sur le Nieuwerck, à Dordrecht, le 28 mars 1572, laissant une veuve et une fille de sept ans.

KUYP (Jacob), célèbre peintre de paysage, qui fonda l'académie de peinture de Dordrecht en 1643. Son fils Albert prit la même profession et surpassa son père, soit dans la variété, soit dans l'excellence du style.

LAAN (A. Van der), dessinateur, graveur à la pointe et au burin, naquit, à ce qu'on croit, à Utrecht, vers 1690. Cet artiste a séjourné pendant quelque temps à Paris, où il fut employé par des libraires et des marchands d'estampes. Ce qu'il a fait de plus considérable, consiste en une grande suite de paysages, la plupart dans le style héroïque, d'après les dessins de Glauber. Van der Laan a gravé en outre, 1°. le Frontispice historié pour l'Alcoran, de la traduction de Durger, imprimée en 1733; 2°. Laurent Coster de Harlem, inventeur de l'imprimerie; 3°. Chasse burlesque, faite par des nains, in-fol., oblong; 4°. la grande Pêche des baleines, grande marine, avec quantité de navires et de bateaux, d'après Van der Meulen, très-grand in-fol., oblong, en deux planches, etc. Ces planches, et particulièrement les paysages d'après Glauber, sont gravés d'une pointe très-fine, et l'aspect en est brillant; cependant on peut leur reprocher de manquer un peu de précision. On ignore en quelle année mourut ce graveur.

LAAR ou LAER (Pierre Van), dit le Bamboche, peintre hollandais, naquit en 1613 à Laaren, près de Naarden, province de Hollande septentrionale, de parents aisés qui ne négligèrent rien pour son éducation. Un goût invincible pour la peinture se développa chez lui presqu'au sortir de l'enfance, et ses parents ne voulurent point gêner son inclination. On dit qu'il eut pour maître Jean del Campo; mais c'est surtout à son génie qu'il dut son talent. Il résolut de bonne heure de visiter l'Italie; il traversa d'abord la France, et se rendit à Rome, où la beauté du climat le détermina à s'y fixer. Docile aux avis de la critique, il fit de nouveaux progrès, et vit sa réputation s'étendre et le prix de ses ouvrages augmenter chaque jour. Son caractère contribuait encore aux succès qu'il obtint. Plein d'enjouement et de douceur, doué d'un talent distingué pour la musique, il s'était acquis l'estime et l'amitié d'une foule de personnes distinguées et des artistes les plus célèbres de son temps. Le Poussin, Claude Lorrain, Sandrart, formaient sa société journalière; et on les voyait souvent ensemble étudier et dessiner les environs de Rome. Laar était tellement contrefait, que les Italiens lui donnèrent le nom de Bamboche (Bamboccio), qui lui est resté et sous lequel il est le plus généralement connu; mais les qualités de son esprit faisaient oublier ce que pouvait avoir de désagréable la difformité de son corps. Après un séjour de seize ans à Rome, ses parents l'engagèrent instamment à revenir dans sa patrie, où chaque jour ses ouvrages étaient de plus en plus appréciés. Ce ne fut pas sans regret qu'il abandonna l'Italie : mais il crut devoir céder aux vœux de ses parents et de ses compatriotes, et il arriva en 1639 à Amsterdam, d'où il se rendit à Harlem, chez un de ses frères, qui était maître de pension. Bientôt il fut accablé de demandes, et ses ouvrages se vendirent fort cher. Malgré la faiblesse de sa santé, faiblesse qui tenait à sa conformation, Laar avait toujours montré un caractère très-gai; mais sur la fin de sa vie, ses infirmités augmentèrent, sa gaîté disparut, une noire mélancolie s'empara de son esprit, et, devenu insupportable

à lui-même et aux autres, il mourut en 1673, à l'âge de soixante ans. Telle est la manière dont les historiens, les plus dignes de foi, tels que Descamps, d'Argenville, Weyermans et Huber, racontent sa mort. Houbraken, d'après Florent Lecomte, lui donne une autre cause. « Jean de Witte, dit-il, » marchand de tableaux, en avait » demandé un à Laar; le peintre » en fixa le prix à deux cents » florins. De Witte trouva ce prix » exorbitant, et chargea de l'exé- » cution de ce tableau Wouwer- » mans, dont la réputation n'était » point encore formée, et qui, par » ce motif, avait de moins hautes » prétentions. Wouwermans réus- » sit; et, au jugement des artistes, » son ouvrage l'emportait sur ceux » de Laar, par la délicatesse du » pinceau et le précieux du fini. » Dès-lors les tableaux de son ri- » val furent moins recherchés : il » tomba dans l'indigence; et la » préférence dont Wouwermans » était l'objet, lui causa un tel dé- » sespoir, qu'il se précipita dans » un puits où il termina ses jours. » Ce genre de trépas s'accorde peu avec le caractère connu de l'artiste; mais il paraît qu'il était destiné à voir les historiens lui attribuer une mort extraordinaire. De Piles, et quelques autres écrivains, avancent que Laar, en se jetant dans un puits, ne trouva que la juste punition d'un crime qu'il avait commis en Italie. Voici comme ce fait est rapporté. Bamboche, un de ses frères, Jean et André Both, et un cinquième peintre hollandais dont le nom est ignoré, s'étaient réunis un jour de carême dans une maison située au bord du Tibre. Comme ils étaient tous protestants, ils ne croyaient point devoir s'astreindre aux abstinences qu'impose en ces jours de pénitence l'Eglise catholique. Un prêtre qui se trouvait là par hasard, leur fit des remontrances inutiles, et finit par les menacer de l'inquisition. L'épouvante saisit les cinq artistes, et, dans leur frayeur, ils ne crurent pouvoir mieux faire, pour échapper à ses menaces, que de le jeter dans le Tibre, où il se noya. Pour augmenter encore le merveilleux de cette histoire, on ajoute que les cinq meurtriers périrent tous du même genre de mort que leur victime. On a cru devoir rapporter ce conte, parce qu'il se trouve répété sans examen dans des livres assez répandus chez les artistes; mais il suffit d'avoir la plus légère connaissance de la vie du peintre et du caractère des artistes inculpés, pour en sentir toute l'absurdité. Les tableaux de Laar représentent ordinairement des chasses, des pêches, des attaques de voleurs, des fêtes publiques, des divertissements champêtres. La manière dont il a peint les sujets de ce genre, leur a fait donner le nom de Bambochades. Sa composition est animée et pleine de mouvement, son paysage est vrai, son dessin fin, correct et spirituel; sa couleur vigoureuse et transparente, et son génie fertile. Il savait exprimer avec tant de précision les divers accidents de l'atmosphère, que l'on reconnaissait sur-le-champ l'heure du jour qu'il avait voulu peindre. Lorsqu'il avait dessein de faire un tableau, il prenait son violon, et jouait quelques airs en se promenant dans son atelier; il saisissait ensuite ses pinceaux, et se mettait à peindre le tableau que la musique venait de lui inspirer. Il

est peu de cabinets qui ne soient enrichis des ouvrages du Bamboche. Le Musée du Louvre en possède deux, dont l'un représente le Départ de l'hôtellerie, et l'autre une Femme qui trait une chèvre à côté d'un pâtre jouant du chalumeau. Il en existait quatre autres dans la même galerie, l'un provenant de Vienne, et représentant une Bambochade; les trois autres avaient été tirés de la galerie de Hesse-Cassel : ils ont été repris en 1815. L'usage qu'avait cet artiste de peindre sur des toiles imprimées en rouge, ainsi qu'on le fait généralement à Rome, a nui à l'effet de ses tableaux, qui ont poussé au rouge, défaut qui a également endommagé la plupart des tableaux du Poussin. Outre le talent de peintre, Bamboche possédait celui de graveur à l'eau-forte. Il a gravé de cette manière quelques-unes de ses propres compositions estimées des amateurs. Ces pièces sont au nombre de seize, parmi lesquelles on distingue particulièrement une suite de 8 planches, y compris la dédicace, petit in-4°., publié à Rome en 1636, et représentant divers animaux et et sujets champêtres. Les meilleurs graveurs qui aient travaillé d'après Pierre Van Laar, sont Corneille et Jean Visscher, Stapendael, Snyderhof, etc. — Roelant Van Laar, peintre, frère aîné du précédent, naquit également à Laaren, vers 1610; il suivit la carrière de la peinture, et eut le même maître que son frère. Il accompagna celui-ci en Italie, où il peignit dans le même genre; et quoique son talent ne fût pas aussi remarquable que celui de Pierre, il ne laissa pas d'acquérir de la célébrité. Il mourut à Gênes dans un âge peu avancé. Ses ouvrages sont peu connus hors de l'Italie. — N. Van Laar, frère puîné des précédents, étudia comme eux la peinture, et les suivit en Italie. Il périt d'une manière malheureuse, près de Rome, en passant sur un pont de bois qui joint une montagne à une autre. L'âne sur lequel il était monté, broncha, et se précipita avec le jeune Van Laar, dans un torrent rapide et profond, où périt cet artiste, qui promettait de se faire un nom dans l'art qu'il avait embrassé.

LACOURT ou VAN DEN HOVEN (JACQUES ET PIERRE DE). La famille hollandaise de ce nom se distingua au 17e. siècle dans le parti républicain. Après la mort de Guillaume II, en 1680, Jacques de Lacourt fit frapper une médaille, sur laquelle on voyait le prince étendu par terre, et au-dessous de lui ces mots : Vive la liberté. Ce Jacques de Lacourt avait deux petits-fils, dont l'un portait les mêmes nom et prénom : l'autre, Pierre de Lacourt, cité quelquefois sous les noms de Pieter Cornelis ou Emmanuel Van den Hoven, s'est fait connaître par des écrits politiques, où en opposition avec son grand-père, il défend le Stathoudérat : 1°. La Balance politique, Politike Weegschaal (1660), in-8°., réimprimée sous ce titre : Considératien van Staat, ou Réflexions sur les diverses sortes de gouvernement. 2°. Politique reflexien (Amsterdam), in-8°. 3°. L'Histoire du gouvernement des Comtes, ou plutôt la compilation de quelques actes qui y sont relatifs, Historie der-graaflijke Regeering van Holland, ouvrage plein d'erreurs. 4°. L'intérêt de la Hollande, In-

terest van Holland, 1669, in-4°., réimprimé en 1671 sous ce titre : Aanwijzing der heilzame en politique gronden van Holland, et supprimé dans la suite : le célèbre de Witt, lié avec l'auteur, paraît avoir eu part à la composition de ce livre. 5°. Sur le gouvernement des Stathouders en Hollande et West-Frise, De Stadhouderlijke regeering, etc. 6°. La demande publique, Het publick gebed, 1663, 3 vol., et réimprimé en 1707. 7°. L'Histoire de la dignité de comte héréditaire, Het begin en voortgang der erfgraaflijke Bediening. Les écrivains du parti opposé lui reprochèrent une partialité révoltante. Aussi Cuper et d'autres écrivirent contre lui avec beaucoup d'aigreur.

LACOURT (Pierre De), jurisconsulte et savant cultivateur hollandais au commencement du 18e. siècle, était probablement de la même famille que les précédents. Il a contribué aux progrès de l'art du jardinage en Hollande, et il est le premier qui ait trouvé les moyens de cultiver les ananas en Europe. Lacourt ne se livrait à la culture des plantes, tant indigènes qu'étrangères, que par délassement de l'étude des lois; et ce ne fut, dit-il, qu'à la prière d'un personnage du plus haut rang, qu'il se résolut à rédiger ses observations. Il publia en 1737, un ouvrage en hollandais, intitulé : Aenmerkingen over het Aenleggen van Landhuyzen, etc., Leyde 1737, in-4°., avec 15 planches. Ce livre fut traduit en français, sous ce titre : Agréments de la campagne, ou Remarques sur la construction des maisons de campagne, des jardins avec leurs ornements, sur la manière de cultiver les arbres fruitiers et sur les moyens d'avoir des melons en plein air, etc., Leyde 1750, in-4°.; Paris 1752, 3 vol. in-12. On en fit aussi une traduction allemande, Gottingue 1758. Lacourt déposa dans ce livre les résultats des connaissances qu'il avait acquises par cinquante ans d'expérience; car il parle du froid rigoureux de l'année 1684, et cite de nouvelles observations faites en 1733. On y trouve des détails très-utiles sur la culture des arbres fruitiers dans le climat de la Hollande. Il fit aussi des remarques sur les orangers connus en Italie sous le nom de Bizarreries, qui portent des fruits de plusieurs espèces sur la même tige et sur la même branche, et dont quelquefois le même fruit est de deux natures différentes.

LA CROIX (Jacques De), en latin Crucius, né à Delft (Hollande méridionale), vers la fin du 16e. siècle, commença ses études à Leyde, et les finit à l'université de Franeker. De retour dans sa patrie; il se maria, et fut nommé pasteur de l'église réformée, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée vers 1650. La croix était versé dans les langues grecque et latine; il était en correspondance avec Rivet, Saumaise; Vossius et d'autres savants de son temps. Le recueil de ses lettres fut imprimé pour la première fois à Delft, en 1633, in-8°., en quatre livres; il en parut un cinquième en 1650, et un sixième en 1653. La meilleure édition et la plus complète, est celle d'Amsterdam 1661, in-12, elle est intitulée : Mercurius batavus, sive epistolarum opus, monitis theologicis,

ethicis, politicis, œconomicis refertum. Le style des lettres de La Croix est agréable : elles contiennent des réflexions judicieuses et un grand nombre d'anecdotes historiques et littéraires. On a encore de lui des harangues sous ce titre : Suada delphica, sive orationes LXIX; varii argumenti ad usum studiosæ juventutis, Amsterdam 1675, in-12, réimprimées plusieurs fois depuis.

LA CROIX (Claude), jésuite, né en 1652 à St.-André, province de Liége, entra dans la société en 1673, et enseigna la morale à Cologne et à Munster. Il mourut à Cologne le 1er. juin 1714. On ne connaît de lui qu'un Commentaire sur la théologie morale de Busembaum, Cologne 1719, 2 vol. in-fol. Ce commentaire, dont le P. Montauzan donna une nouvelle édition en 1729, fut un des livres qui fournirent le plus aux plaintes des ennemis de la société. Les Jésuites de Paris et de Toulouse le désavouèrent en 1757 : il en avait paru alors une édition qui portait la date de cette année; mais il y a lieu de croire qu'on avait mis seulement un frontispice nouveau. Zaccaria a entrepris de justifier plusieurs des décisions hasardées de ses confrères.

LADMIRAL (Jean), graveur en couleur, naquit à Leyde en 1680. On n'a aucun renseignement certain sur sa vie ni sur le maître auquel il dut les talents qu'il a manifestés dans l'art de la gravure. La grande supériorité avec laquelle il savait représenter, au moyen d'estampes imprimées en couleurs, les diverses parties du corps humain, le fit rechercher par le célèbre anatomiste Ruysch, qui lui confia la gravure des planches dont il a enrichi ses écrits. Ces planches sont très-estimées des connaisseurs. En 1746, Ladmiral publia une collection d'insectes, en vingt-cinq feuilles, qu'il avait été trente ans à rassembler, en parcourant la France, la Hollande et l'Angleterre. On ne connaît point la date de sa mort.

LAENSBERGH (Mathieu), chanoine de St.-Barthélemi de Liége vers l'an 1600, passe pour le premier auteur du fameux Almanach de Liége; c'est du moins une tradition conservée dans la famille de l'imprimeur Bourguignon, héritier et descendant des anciens imprimeurs de cet Almanach, les Straels. Il est possible qu'il y ait eu dans cette collégiale un chanoine de ce nom, qui par le moyen des mathématiques et de l'astronomie, ait prétendu, dans un temps où l'astrologie judiciaire était en vogue, régler le cours des astres et prédire les événements; ce qui, après sa mort, aura engagé le libraire à publier un Almanach sous son nom et avec ses prédictions. On conserve à Liége, chez un amateur, un ancien portrait parfaitement bien dessiné, qu'on croit être celui de l'inventeur du fameux Almanach. Il est assis dans un fauteuil près d'une table, la main gauche appuyée sur une sphère, tenant de la droite, un télescope, ayant à ses pieds différents instruments de mathématiques, etc. Au bas du portrait on lit : D. T. V. Bartholomæi canonicus et philosophiæ professor. Si l'on pouvait déchiffrer les lettres initiales, peut-être aurait-on le nom du véritable au-

teur de l'Almanach; car le nom de Mathieu Laensbergh ne s'est point trouvé dans la liste des chanoines de cette époque. Le plus ancien exemplaire que l'on connaisse du fameux Almanach, est de 1636; mais on n'est pas assuré que ce soit le premier. Il a pour titre : Almanach pour l'an bissextil de N. S. 1636, et supputé par M. Mathieu Laensbergh. On y trouve les douze signes célestes gouvernant le corps humain. On y voit quel est le temps le plus favorable pour couper les cheveux, pour prendre une médecine, etc. Les médecins, fâchés de voir le pronostiqueur liégeois aller sur leurs brisées, ont fait ôter ce morceau assez curieux, dont on aperçoit encore quelques traces dans l'Almanach des bergers, qu'on a joint depuis à celui de Liége. Cela est suivi des pronostications de la prédiction générale sur les variations du temps, et sur les événements.

LAET (Jean de), directeur de la compagnie des Indes, savant dans l'histoire et la géographie, naquit à Anvers, et y mourut en 1649. On a de lui : 1°. Novus orbis, Leyde 1633, in-fol, avec un grand nombre de cartes et de figures qui représentent les animaux, les plantes et les fruits de l'Amérique. Cette description du nouveau monde, en 18 livres, quoique quelquefois inexacte, a beaucoup servi aux géographes. Laet traduisit lui-même son ouvrage en français. Cette version fidèle, mais plate, parut à Leyde en 1640, in-fol., sous le titre d'Histoire du nouveau monde. 2° De gemmis et lapidibus libri duo, Leyde 1647, in-8°. 3°. Respublica Belgarum, in-24, assez exacte; 4°. Gallia, in-24, moins estimée que la précédente. 5°. De regis Hispaniæ regnis et opibus, in-24. 6°. Historia naturalis Brasiliæ G. Pisonis et Georgii Margravii, Leyde 1648, in-fol., avec fig. 7°. Turcici imperii status, in-24. 8°. Persia, seu regni persici status, in-24. 9°. De imperio magni Mogolis, 1631. 10°. Portugallia, 1642. 11°. Respublica Poloniæ, Lithuaniæ, Prussiæ et Livoniæ, 1642. Tous ces petits ouvrages, imprimés chez Elzevier, contiennent une description succincte des différens pays, dont le royaume que le géographe parcourt est composé. On y parle des qualités du climat, des productions du terroir; du génie, de la religion, des mœurs des peuples; du gouvernement civil et politique, de la puissance et des richesses de l'état. Les géographes qui sont venus après Laet ont beaucoup profité de ces ouvrages. On estime beaucoup son édition de Vitruve, avec les notes de Philandre, de Barbaro, de Saumaise, accompagnée de plusieurs Traités de divers auteurs sur la même matière, chez Elzevier, en 1649, in-fol.

LAINEZ (Alexandre), né à Chimay, province de Hainaut, en 1650, se distingua de bonne heure par ses talens pour la poésie et par son goût pour les plaisirs. Après avoir parcouru la Grèce, l'Asie mineure, l'Egypte, la Sicile, l'Italie, la Suisse, il revint dans sa patrie dépourvu de tout; mais ce poète trouva de l'accueil par ses saillies et ses vers qu'il faisait souvent sur-le-champ. Content d'être applaudi à table le

verre à la main, ce poète épicurien ne voulut jamais confier à personne les fruits de sa muse. La plupart des petites pièces qui nous restent de lui, recueillies en 1753, in-8°., ne sont presque que des impromptus. Lainez mourut à Paris en 1710, à 60 ans. Il avait imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, et d'y mourir, pour voir encore une fois lever le soleil (trait imité par J. J. Rousseau, qui fit ouvrir sa fenêtre pour voir encore une fois la belle nature). Sa vie voluptueuse l'avait conduit à ces sentimens. Tous ses écrits n'en sont qu'un trop fidèle tableau. Le choix qu'il avait fait de Pétrone pour le traduire en prose et en vers, marque aussi son penchant. Cette traduction n'a point été imprimée.

LAIRESSE (Renier), peintre, né à Liége vers l'an 1596. Il fut élève de Jean Taulier, dont il épousa la fille. Ses principaux tableaux sont : le Martyre des onze mille Vierges, qu'on voyait dans le couvent des Urselines à Liége; la Résurrection des morts, et le Martyre de Saint-Laurent, que l'on conservait dans l'abbaye de ce nom près de Liége. Le couvent des Augustins de Liége possédait plusieurs tableaux de cet artiste, qui faisaient un des plus beaux ornemens de cette maison. C'est lui qui a peint le plafond de l'église de la Sarte, près de Huy. Les connaisseurs estiment encore la Visitation de Sainte-Elisabeth, qu'il avait faite pour la même église. Mais c'est dans les tableaux entrepris pour des particuliers qu'il déployait le plus de talens. On cite comme des chefs-d'œuvre la Mort de Sénèque et l'Enlèvement d'Hélène. Il montra encore un autre talent, qu'il cultiva avec le plus grand succès : il eut l'art de rendre sur le bois le jaspe rouge, le marbre blanc et celui des carrières du pays; il était parvenu à les imiter avec tant de naturel, que ceux qui y portaient la main y étaient trompés. L'église du Val-Benoit, près Liége, en était décorée. Il mourut en 1667, âgé de près de 70 ans. Il laissa des fils héritiers de ses talens.

LAIRESSE (Renier), fils du précédent. Son inclination le porta à peindre en petit des fruits, des fleurs et des oiseaux, et c'était en effet le genre pour lequel la nature l'avait fait. Ses petits tableaux sont considérés comme des jolies miniatures. Le prince Maximilien-Henri de Bavière, prince-évêque de Liége et électeur de Cologne, en fut si content qu'il l'envoya à Rome avec une pension : il y resta deux ans, et vint se fixer à Bonn, où il travailla pour son protecteur Maximilien-Henri. Tous ses plus beaux ouvrages périrent dans le bombardement de cette ville, en 1691. On ignore l'année de sa mort.

LAIRESSE (Jacques), frère du précédent. Il alla se fixer en Hollande avec son frère Jean, pour y rejoindre leur frère Gérard, qui s'y était réfugié. C'est dans les fleurs surtout que Jacques a excellé. Il a aussi peint une vingtaine de portraits très-achevés, comme le porte le manuscrit cité par M. de Villenfagne. Il avait fait également un Ange-gardien pour les Jésuites de Liége.

LAIRESSE (Jean), frère des précédens. Il cultiva, comme Jacques, non-seulement la peinture,

mais la poésie, la musique et l'art théâtral. Il réussissait surtout à peindre les insectes.

LAIRESSE (Ernest), autre frère des précédens. Il réussit dans la peinture des animaux.

LAIRESSE (Gérard), frère des précédens, né à Liége en 1640. C'est le plus célèbre des fils de Renier. Il avait l'esprit cultivé; la poésie et la musique firent tour à tour son amusement, et la peinture son occupation. Son père fut son maître dans le dessin : dès l'âge de 15 ans, il réussissait à peindre les portraits. Il gagnait de l'argent avec beaucoup de facilité, et le dépensait de même. Sa jeunesse fut très-orageuse; l'amour en fit le plaisir et le tourment. Il eut beaucoup d'aventures. Ayant dangereusement blessé une de ses maîtresses, qui, à la vérité, l'avait attaqué avec fureur, parce qu'il ne voulait pas l'épouser, il fut obligé de quitter sa patrie, et se réfugia en Hollande. Il excellait dans les grandes compositions. Doué d'un génie heureux, il avait autant de fécondité dans l'invention que de facilité dans l'exécution. Ses idées étaient belles et élevées. L'Assomption qui était à la cathédrale de Liége, la Conversion et le Baptême de Saint-Augustin, qui étaient aux Urselines, ont fait l'admiration des connaisseurs. On estimait également un tableau représentant la Descente d'Orphée aux enfers. Il mourut à Amsterdam en 1711. Lairesse, étant devenu aveugle à 50 ans, se consola de ce malheur en présidant à des conférences sur la peinture, et en dictant en hollandais toute sa théorie. Ces leçons, recueillies avec soin par ses auditeurs et ses disciples, forment un traité complet de peinture, dont M. Jeanson a donné une traduction française sous le titre de Grand livre des peintres, Paris 1787, 2 vol. in-4°. On y trouve aussi les principes du dessin, qui avaient été imprimés long-temps avant. Lairesse a laissé beaucoup d'estampes gravées à l'eau-forte. On a gravé d'après ce maître. Lairesse fut père de trois fils, dont deux furent ses élèves dans son art.

LAIRVELS (Servais), né à Soignies en Hainaut, l'an 1560, abbé de Sainte-Marie-aux-Bois, et réformateur de l'ordre de Prémontré, fit approuver sa réforme par Louis XIII, qui lui permit de l'introduire dans les monastères de son royaume, et par les papes Paul V et Grégoire XV. L'abbé Lairvels eut la consolation de voir revivre en France, comme en Lorraine, l'esprit de pauvreté, de charité, d'humilité et de mortification, qui anima les premiers disciples de Saint-Norbert. Il mourut à l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois en 1631, après avoir publié quelques ouvrages de piété, écrits d'une manière diffuse : 1°. Statuts de la réforme de l'ordre de Prémontré; 2°. Catéchisme des novices; 3°. L'Optique des réguliers de l'ordre des Augustins, etc.

LAIT ou LAET (Gaspar de), né à Loon ou Borchloon, province de Limbourg, étudia les mathématiques avec assez de succès, et s'adonna ensuite à la médecine. Ce fut à Louvain qu'il prit le bonnet de docteur en 1512. On ignore les circonstances du reste de sa vie; on conjecture seulement qu'il en passa les dernières années à Rouen, ou dans quelqu'autre ville

de France. Il n'a publié que des espèces d'Almanachs; l'un à Louvain en 1540, l'autre à Rouen, en 1551.

LALAIN (Jacques de), surnommé le bon chevalier, naquit vers 1421 dans le château de Lalain, ou Lalaing, dans la province de Hainaut, d'une des plus illustres familles de la province. Ses parens lui inspirèrent de bonne heure des sentimens dignes de sa naissance; il apprit le latin et le français, se rendit en même temps adroit aux exercices du corps, car il n'avait d'autre plaisir que la chasse. Le duc de Clèves ayant vu Jacques si gentil, le demanda à ses parens pour lui servir d'écuyer, et l'emmena à la cour du duc de Bourgogne, son oncle, alors à Bruxelles. Jacques ne tarda pas à s'y distinguer par son adresse dans les joûtes et les tournois, et il obtint l'affection du bon duc Philippe, qui le conduisit au siége de Luxembourg (1443), où il se signala par un grand nombre de faits d'armes. Il suivit ce prince à Nancy, où était alors le roi de France (Charles VI), et ayant obtenu la permission de paraître au tournoi qui y fut célébré, il resta vainqueur de tous les chevaliers qui combattirent contre lui. Sa bonne mine relevait singulièrement sa vaillance, et avec cela il était respectueux envers les dames, humble, courtois, débonnaire, tellement qu'on ne pouvait guère s'empêcher de l'aimer. Il cherchait toutes les occasions de faire briller sa valeur, et à cette époque elles ne manquaient pas. Dans un assaut d'armes qui eut lieu à Gand en 1445, il combattit à pied et à cheval deux chevaliers étrangers, et sortit de cette double lutte avec avantage. Il se présenta alors devant le duc, son seigneur, et le requit, dans la forme accoutumée, de lui donner l'ordre de chevalerie, ce que le duc lui octroya sur-le-champ. Bientôt après il se mit à la recherche des aventures, et il visita la France, l'Espagne, le Portugal, recevant partout un gracieux accueil, mais ne trouvant personne qui voulût combattre contre lui. Cependant un chevalier espagnol nommé D. Diégo de Gusman osa se présenter pour entrer en lice contre ce redoutable champion. Ce combat eut lieu à Valladolid (1446), en présence de toute la cour d'Espagne; Jacques y fit merveilles de sa lance et de sa hache, et finit par désarmer son adversaire. Au retour de son voyage, ayant appris qu'il y avait en Écosse un chevalier très-valeureux nommé James Douglas, il lui dépêcha un hérault pour le prier de lui accorder l'honneur de rompre une lance avec lui: sur sa réponse, il s'embarqua avec deux compagnons, et arriva au jour fixé dans la ville d'Edimbourg. On décida que les trois chevaliers combattraient ensemble contre trois Ecossais; mais Lalain eut en tête, comme il l'avait désiré, le fameux Douglas, et il se servit si à-propos tantôt de sa lance, antôt de son épée, qu'il remporta avec ses compagnons tout l'honneur de la journée. Lalain profita de l'occasion pour visiter l'Angleterre, et revint ensuite en Flandre, où la renommée de ses exploits l'avait précédé. Peu après, il demanda congé au duc de terminer le cours de ses aventures chevaleresques par un pas à la Fontaine des Pleurs, près de St.-Laurent-Lès-Challon, qu'il s'obligeait de soutenir pendant un

an contre tous les nobles hommes qui s'y présenteraient. Dans cet espace de temps, il rompit un bon nombre de lances : lorsque le temps fut arrivé, il distribua de grands présens aux chevaliers qui avaient combattu contre lui, et les ayant réunis à un festin dans la ville de Challon, il prit congé d'eux, et alla visiter à Rome les tombeaux des saints apôtres. Lorsqu'il eut satisfait sa dévotion, il se rendit à Naples, où il rencontra le duc de Clèves qui revenait de Jérusalem, et il retourna dans sa compagnie en Hainaut. Dans ce temps-là (1451), le duc de Bourgogne tenait à Mons le chapitre de l'Ordre de la Toison d'Or, et Lalain s'y étant présenté fut élu tout d'une voix chevalier : il fut presqu'aussitôt obligé de retourner à Rome avec l'ambassade que le bon duc envoyait au pape pour le consulter sur les moyens les plus propres à arrêter les progrès des Turcs qui semblaient menacer toute la chrétienté. La révolte des Gantois fournit bientôt après à Lalain l'occasion de signaler son courage. Les rebelles ayant pris quelques villes peu importantes, crurent pouvoir s'emparer avec la même facilité d'Audenarde dont la garnison était très-foible. Mais Simon de Lalain, oncle de Jacques, s'étant jeté dans la ville avec des hommes déterminés, la mit en état d'attendre des secours. A cette nouvelle, Jacques demanda l'un des premiers à marcher, il atteignit les rebelles sous les murs d'Audenarde, et s'étant mis à leur poursuite avec quelques cavaliers, il en fit une grande déconfiture. Lalain se trouva ensuite à la bataille de Rupelmonde, et dans d'autres combats où il signala sa valeur. Avec une poignée d'hommes il chassa devant lui les rebelles et leur reprit plusieurs villes; enfin par le commandement du duc, il vint mettre le siége devant le fort de Pouckes. Le lendemain, étant allé visiter les travaux, il fut atteint à la tête d'un éclat de bois ou d'une pierre lancée par un Veuglaire (un fauconneau), et expira sur-le-champ, le 3 juillet 1453, à l'âge de 32 ans. « Le duc » de Bourgogne, en apprenant la » mort du bon chevalier, pleura » moult tendrement; il donna l'or- » dre de presser le siége avec vi- » gueur, et ayant emporté le fort » d'assaut, il fit tout justement » pendre et étrangler ceux qui » étaient dedans, à part six, dont » l'un était ladre, et les autres » cinq, jeunes enfans. » L'Histoire de Jacques de Lalain a été imprimée par Georges Chatelain à Bruxelles, 1634, in-4°. C'est Jules Chifflet qui en est l'éditeur : elle est écrite avec naïveté et renferme de précieux détails sur les usages de la chevalerie au 15e. siècle. — Lalain (George de), comte de Renneberg, de la même famille, se distingua dans les guerres des Pays-Bas au 16e. siècle. Il embrassa d'abord le parti des confédérés hollandais, fut nommé en 1576 gouverneur de la Frise, et deux ans après chef du conseil des finances; mais séduit par les promesses de Philippe II, roi d'Espagne, il abandonna les rangs où il avait servi avec distinction, et devint même l'un des ennemis les plus acharnés des confédérés sur lesquels il remporta quelques avantages. Il mourut le 22 juillet 1581.

LAMBERGEN (Tibère) né en 1717, étudia la médecine à Frane-

ker, province de Frise, et fut élevé au grade de docteur en 1740. Attiré bientôt à Leyde par la réputation des professeurs de cette célèbre université, il se prépara, en suivant leurs leçons, à enseigner les autres lorsque l'occasion s'en présenterait. En 1751 il fut nommé professeur à Franeker, et deux ans après, il alla remplir la chaire de botanique et de médecine pratique à Groningue. On ignore l'époque de sa mort.

LAMBERT (Henri-François), né en 1729, au village de Wegnez, près de Verviers, province de Liége, et mort à Hodimont en 1813, était un bon arpenteur et un excellent arithméticien. Il a publié l'Arithmétique raisonnée ou Nouveau traité d'arithmétique tant spéculative que pratique, in-12, Liége 1772. Il a laissé en manuscrits, plusieurs ouvrages sur les Changes, sur les Tables de logarithmes, sur la fabrication des Tapis de tables, serviettes, etc.

LAMBERT, capitaine hollandais, eut le commandement de la flotte que les Etats-Généraux envoyèrent en 1614 contre les Algériens : s'étant d'abord emparé de deux vaisseaux corsaires, et ayant mis 223 pirates à la chaine, il se présenta devant Alger, demandant les prisonniers hollandais; sur le refus qu'on lui en fit, il fit jeter ses prisonniers dans la mer où les fit pendre au haut du mât, et leva ensuite l'ancre; et après avoir fait une nouvelle prise, il revint devant Alger pour faire la même chose; mais cette fois-ci, les Algériens aimèrent mieux échanger les prisonniers hollandais contre les Algériens qu'il avait pris.

LAMBERT (Saint), évêque de Maestricht, sa patrie, vers 670, fut chassé de son siége après la mort de Childeric, l'an 674, par le barbare Ebroïn, qui mourut 7 ans après. Lambert, rétabli sur le trône épiscopal par Pepin d'Héristal l'an 681, convertit un grand nombre d'infidèles, adoucit leur férocité et fut tué en 709 par Dodon (suivant les Bollandistes, et en 696 ou 697 selon d'autres) à cause de la liberté avec laquelle il reprit Pepin, qui menait une vie scandaleuse avec Alpaïs. Dodon était parent de cette concubine. Son martyre arriva à Liége, qui n'était qu'un petit village et qui devint par cet événement une ville considérable, la dévotion des fidèles y ayant attiré beaucoup de peuples. Saint-Hubert fut son successeur.

LAMBERT, surnommé le Bègue à cause de la difficulté de sa prononciation, mourut 1177, à son retour de Rome, où Raoul, évêque de Liége, l'avait envoyé. Ce fut lui qui institua les béguines des Pays-Bas; établissement fort répandu dans ces provinces, et qui est de la plus grande utilité à la religion et à la société en assurant des moyens de vertu et de subsistance à une multitude de filles, sans leur ôter la liberté de rentrer dans le siècle. Plusieurs auteurs attribuent l'institution des béguines à Sainte-Bègue; on peut voir les raisons de cette attribution dans la Diplomat. belgica de Foppens, tome 2, page 948.

LAMBERTUS PARVUS, écrivain liégeois du 12e. siècle. Il est auteur d'une Chronique qui finit à l'an 1194, et qui a été conti-

nuée par Reinier (Reinerus), moine de Saint-Jacques à Liége. Lambert est souvent cité dans Chapeauville.

LAMI (Bernard), prêtre de l'oratoire, né à Mons en Hainaut d'une famille noble. Son zèle pour la philosophie de Descartes lui fit des ennemis. On a de lui : 1°. Des Elémens de mathématiques, 2 vol. in-12; 2°. Un Traité de l'équilibre; 3°. Un Traité de perspective; 4°. Un Traité de la grandeur en général; 5°. l'Art de parler, avec des réflexions sur l'art poétique; 6°. De Tabernaculo fœderis lib. VII, 1720, in-fol., avec figures; 7°. Comment. in harmoniam sive concordiam quatuor Evangelistarum, 2 vol. in-4°. Il mourut à Rome en 1715.

LAMPSON (Dominique), peintre et poète, né à Bruges, province de Flandre occidentale, 1532, s'attacha au célèbre cardinal Polus, le suivit en Angleterre, et se retira à Liége, après la mort de ce prélat en 1558. Il fut successivement secrétaire des évêques-princes Robert de Berg, Gérard de Groesbeck et Ernest de Bavière. Malgré ses occupations, il trouva le loisir de prendre avec fruit des leçons de peinture de Lambert Lombart. Par reconnaissance il écrivit la vie de ce peintre, qui fut publiée à Bruges par Hubert Goltzius en 1565. Il célébra aussi en vers latins les peintres les plus renommés des Pays-Bas. Il mourut à Liége en 1599. Il est enterré dans l'église collégiale (aujourd'hui succursale) de Saint-Denis, de la même ville.

LAMSBERGEN (Jacques), fils d'un prédicateur évangélique, auteur de plusieurs ouvrages sur les mathématiques, qui eurent beaucoup de succès, et connu par la haine qu'il portait à Tycho-Brahé et à Kepler, naquit à Ter-Goes, province de Zélande vers l'an 1590. Il se distingua, non-seulement par ses connaissances en philosophie, mais encore par celles qu'il avait en médecine, dont il était docteur. Après avoir rempli les premières places du gouvernement à Middelbourg, il mourut en 1657. Le seul ouvrage qu'il ait laissé sur l'art de guérir a pour titre : Disputatio epistolaris et scholastica de Moscho adversus medicos Mittelburgenses, Middelbourg 1613, in-8°.

LAMZWEERDE (Jean-Baptiste de), admis en 1668 dans le collége des médecins d'Amsterdam, quitta cette ville vers l'an 1683, pour aller remplir une chaire de professeur extraordinaire à Cologne. Ennemi juré de Descartes, il condamnait sans exception tout ce que ce grand philosophe n'avait pas emprunté de Platon, d'Aristote et de Galien. On lui doit une traduction hollandaise du Traité de Willis sur les muscles, Amsterdam 1667, in-12, et une édition de l'Arsenal de Scultet, Amsterdam 1672, in-8°.; Leyde 1693, in-8°.; Amsterdam 1741, in-8°., augmentée de cent trois observations prises à Pierre de Marchettis. Il a en outre publié plusieurs autres ouvrages.

LANCRINCK (Prosper-Henri), excellent peintre, né vers 1628 à Anvers. Etant allé en Angleterre, il y trouva pour protecteur l'amiral Spray, à la recommandation duquel beaucoup de seigneurs l'employèrent. Il peignait le paysage. Il mourut de débauche en 1692.

LANGENDYK (Pierre), poète hollandais, historiographe d'Harlem, sa patrie, y mourut dans un hospice, en 1735, âgé de soixante-treize ans. Doué d'un esprit naturel qui ne fut point cultivé par l'éducation, il lutta presque toute sa vie contre le besoin. Signalé par cette sorte d'esprit que les Anglais appellent humour, il s'est jeté trop souvent dans le burlesque ou même le bouffon. Dès l'âge de seize ans, il composa sa comédie de Don Quichotte aux Noces de Gamache, qu'il a perfectionné depuis, et qui est restée au théâtre. Il en a écrit plusieurs autres, et toutes originales, telles que Krelis Louwen, ou la Noce Villageoise; les Mathématiciens; le Hableur, ou le Gascon, etc. Ses épigrammes ne sont pas sans sel; mais ce sel est parfois un peu gros. Son Enée Endimanché est une imitation du quatrième livre de l'Enéide, à la manière de Scarron. Etant facteur d'une chambre de rhétoriciens, il y produisait, d'office, une pièce chaque année; la réunion de ces pièces a formé ses Comtes de Hollande, espèce de poème historique; il a imité du français la tragédie de Jules César et Caton. La collection de ses œuvres forme 4 vol. in-4°.

LANGHE, ou LANGIUS (Charles), né à Gand, ou selon d'autres à Bruxelles. Il fut chanoine de Saint-Lambert, et fut considéré comme enfant de Liége, puisqu'il y passa sa vie et y finit ses jours. Il était très-versé dans le grec et le latin : il cultiva la poésie avec succès, et Baillet, dans ses Jugemens des savans, l'a mis au rang des plus judicieux critiques de son siècle. Il a laissé des Commentaires sur Plaute et sur les Offices de Cicéron, ainsi que plusieurs pièces de vers. Il a également laissé un grand nombre de manuscrits. Il était étroitement lié avec Juste Lipse, qui prenait son logement chez lui quand il venait à Liége. Langhe mourut dans cette ville le 29 juillet 1573, dans un âge peu avancé.

LANG-JEAN (Remi), peintre, natif de Bruxelles, mort en 1671, fut le meilleur des élèves de Van Dyck. Il forma sa manière sur celle de son maître, et il a assez bien saisi son coloris; mais il n'a pu atteindre à la même finesse de dessin. On voit peu de tableaux de chevalet de Lang-Jean. Ses principaux ouvrages sont des objets de dévotion, peints en grand.

LANGLOIS (Michel), poète latin assez distingué pour le temps où il a vécu, était né vers le milieu du 15e. siècle à Beaumont, province du Hainaut. Passionné pour la littérature, il alla à Paris entendre les leçons des professeurs les plus estimés, et il se disposait à visiter l'Italie et la Grèce, lorsqu'ayant perdu toute sa fortune par un incendie, il entra comme professeur dans une des écoles de Paris. Il fut ensuite pourvu d'une cure au diocèse de Térouane; mais il paraît qu'il n'exerça pas longtemps les fonctions ecclésiastiques. Il accompagna en Italie le cardinal de Luxembourg son protecteur; et en 1505 il était à Pavie, logé chez le neveu de ce prélat : il profita de son séjour en cette ville pour étudier le droit et y fit de grands progrès. Il retourna à Paris dans le courant de l'année 1506, et, dès l'année suivante, il y ouvrit une école de jurispru-

dence qui fut très-fréquentée. Le silence des contemporains fait conjecturer que Langlois mourut peu de temps après. On a de lui : *Varia Opuscula*, Pavie 1505, 1507, in-4°. : à la suite de la dédicace on trouve une longue lettre qui contient des particularités curieuses. Les opuscules renfermés dans ce volume sont au nombre de quatorze, entre lesquels ont doit distinguer deux églogues et un poëme : *De mutatione studiorum*. Dom Liron a donné un article intéressant sur Langlois, dans ses *Singularités historiques* (tom. III, pag. 251). On en retrouve une analyse assez étendue dans le Moréri de 1759.

LANNOY (Charles de), d'une des plus illustres maisons de Flandre, fut chevalier de la Toison-d'or en 1516, gouverneur de Tournay en 1521, et vice-roi de Naples pour l'empereur Charles-Quint, en 1522. Il eut le commandement-général des armées de ce prince après la mort de Prosper Colonne, en 1523. Il s'immortalisa à la journée de Pavie, en 1525, où François Ier. fut fait prisonnier. On sait que ce prince ne voulut se rendre qu'au vice-roi. « M. Lannoy, lui dit-il en italien, voilà » l'épée d'un roi qui mérite d'être » loué, puisqu'avant que de la » rendre, il s'en est servi pour ré- » pandre le sang de plusieurs des » vôtres. » Cela était vrai ; et le roi avait un peu trop profité de la certitude où il était que les impériaux ne voulaient pas le tuer, pour en tuer lui-même très-inutilement et impunément plusieurs qui cherchaient à le faire prisonnier. Aussi Lannoy, en prenant son épée et lui en donnant une autre, lui dit : « Je prie Votre Ma- » jesté d'agréer que je lui donne la » mienne, qui a épargné le sang » de plusieurs des vôtres. » Le généreux Lannoy traita toujours François Ier. en roi. Craignant que ses troupes n'entreprissent de se saisir de la personne de ce prince, pour s'assurer de leur paiement, il le fit mener dans le château de Pizzighitone. Ensuite, pour l'engager à passer en Espagne, il lui dit qu'il pourrait s'aboucher avec l'empereur, et qu'ils s'accorderaient facilement ensemble, lui promettant qu'au cas qu'ils ne pussent convenir, il le ramènerait en Italie. Le traité ayant été fait entre Charles-Quint et François Ier., ce fut Lannoy qui conduisit le roi près de Fontarabie, sur le bord de la rivière de Bidassoa, qui sépare la France de l'Espagne. L'empereur Charles-Quint lui donna la principauté de Sulmone, le comté d'Ast et celui de la Roche en Ardennes. Il mourut à Gaëte en 1527, d'une fièvre ardente qui l'emporta en quatre jours. Lannoy était un général réfléchi, mesuré, capable de décider la victoire par ses talens militaires autant que par son courage. Propre au cabinet comme à un champ de bataille, il savait traiter une négociation et ménager une affaire.

LANNOY (Julienne-Cornélie baronne de), a pris un rang distingué parmi les poètes hollandais. Née à Bréda (Brabant septentrional) en 1738, elle y est morte à l'âge de 44 ans, après s'être fait redouter pendant plusieurs années dans tous les concours poétiques, où fréquemment elle enlevait la palme. La nature l'avait créée poète, et elle cultiva son talent par l'étude des littérature anglaise

et française, et même par celle de l'ancienne Rome. Elle unit dans ses œuvres la verve, l'originalité et l'élégance; son talent s'est signalé dans l'épître, dans la satire, et surtout dans l'ode. Nous avons aussi d'elle trois tragédies en cinq actes qui ont eu un succès mérité et soutenu sur le théâtre d'Amsterdam, savoir : Léon-le-Grand, 1767, in-12; le Siége de Harlem 1770, et Cléopâtre, 1776. Elle avait publié de son vivant deux volumes de ses poésies (ses tragédies non comprises), Leyde 1780, in-8°.; et M. Bilderdijk en a publié un de posthumes en 1783, in-8°. Le même éditeur avait annoncé un recueil de poésies françaises de mademoiselle de Lannoy; mais ce projet est resté sans exécution.

LANSBERGHE (Philippe), mathématicien, né dans la province de Zélande en 1561, fut pendant quelque temps ministre à Anvers. Cette ville étant rentrée sous l'obéissance de Philippe II, le 17 août 1585, il se vit obligé de chercher un asyle dans les Provinces-Unies. Il y fut ministre à Ter-Goes, et se retira sur la fin de ses jours à Middelbourg, où il mourut en 1632, à 71 ans. On a de lui : 1°. Une Chronologie sacrée, Middelbourg 1645, in-4°.; 2°. Progymnasmata astronomiæ restitutæ, 1629, in-4°.; 3°. Commentarius in motum terræ, dans le précédent. Il s'y déclare pour le système de Copernic. 4°. Tabulæ motuum celestium perpetuæ, Middelbourg 1633, in-fol. On dit qu'il travailla 40 ans à ces tables. 5°. Introductio in quadrantem tum astronomicum, tum geometricum, etc., Middelbourg 1633, in-fol. 6°. Horologiographia nova, etc. Tous ces ouvrages ont été réunis à Middelbourg, 1663, in-fol.

LANSBERGHE (Jacques), fils du précédent, s'appliqua aussi aux mathématiques, et publia une Apologie des ouvrages de son père, Middelbourg 1633, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jacques Lansberghe, connu par une Description de la ville de Hulst, La Haye 1687, in-8°.

LANSBERGHE (N.), habile ingénieur hollandais, qui publia la nouvelle manière de fortifier les places, La Haye 1712, in-4°. Cet ouvrage est curieux par la nouveauté du système que l'auteur y propose, et par la critique qu'il y fait des places qui paraissent les mieux fortifiées.

LAPIDE (Cornelius A), ou Van Den Steen, en français Corneille de la Pierre, docte et pieux jésuite, naquit à Bucold, village de la province de Limbourg. Orateur éloquent, aussi profond dans la philosophie et la théologie que versé dans l'histoire, il joignait à ces connaissances celles du grec et de l'hébreu. Il professa, pendant plus de vingt ans, cette dernière langue avec beaucoup de célébrité. Il fit ensuite à Rome, pendant plusieurs années, des leçons sur l'Ecriture-Sainte, dans lesquelles il s'attachait particulièrement au sens littéral. Ce laborieux professeur était d'une santé délicate et d'une très-petite stature. Il fut souvent appelé à l'honneur de haranguer le pape. On raconte que, dans une de ces occasions, ayant commencé son discours à genoux, et le Saint-Père lui ayant

dit de se lever, sa petite taille, après qu'il eut obéi, fit croire au souverain pontife qu'il était resté dans la même posture, en sorte que le Pape réitéra l'invitation. Cornelius ayant compris la cause de ce nouvel ordre, dit avec modestie : Beatissime Pater, ipse fecit nos, et non ipsi nos. Ce savant jésuite mourut à Rome, le 12 mars 1637. Il a laissé des commentaires fort estimés sur tous les livres de la Bible : celui sur les Psaumes est demeuré imparfait; tous les autres ont paru séparément à Anvers de 1618 à 1642, et ont été souvent réimprimés à Paris et à Lyon. On les a réunis en 16 volumes in-fol., Venise 1711; Lyon 1732.

LAROON (Marcel), peintre hollandais, né à La Haye en 1653, suivit son père en Angleterre. Il dessinait correctement, et réussissait parfaitement dans les draperies. Il excellait surtout à copier les tableaux des grands maîtres. Il mourut en 1705.

LASSUS (Orland), célèbre musicien du 16e. siècle, né à Mons en Hainaut en 1520, et mort à Munich le 15 juin 1593, était le premier homme de son art, dans un temps où la musique n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. Il fit briller ses talens dans les cours de France, d'Angleterre, de Bavière, etc., fut maître de musique à Naples, et chef et maître de la chapelle de Saint-Jean de Latran à Rome. On a de lui un grand nombre de pièces de musique sur des sujets sacrés et profanes, sous le titre de Mélanges d'Orlando Lassus, Paris 1576; et continuation des Mélanges 1584. On doute de l'existence des autres ouvrages que lui attribuent communément les bibliographes, tels que Theatrum musices; Patrocinium musarum; Motetorum et madrigalium libri; Liber missarum, etc. Ses contemporains le vantèrent comme la merveille de son siècle, et le mirent au-dessus d'Orphée et d'Amphion. Un poète a dit de lui :

Hic ille est Lassus lassum qui recreat orbem,
Discordemque sua copulat harmonia.

LASTMAN (Pierre), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Harlem, en 1581 suivant Huber et Rost, et en 1562 selon Descamps, qui s'appuie du témoignage de Van Mander. Il fut élève de Corneille Corneliz; et, après avoir profité des leçons de ce maître, il alla en 1604, se perfectionner à Rome où il obtint beaucoup de succès. De retour dans sa patrie, il vit sa réputation s'accroître; et ses talens furent célébrés dans plusieurs pièces de vers composées en son honneur par des poètes hollandais ses contemporains : mais ce qui a établi sa réputation de la manière la plus solide, c'est la gloire d'avoir été l'un des maîtres de Rembrandt. Ses tableaux, d'une belle composition et d'une bonne manière sont rares. Il a gravé à la pointe, d'après ses compositions, un petit nombre de pièces d'un bon goût et de la plus grande rareté, entre autres, Judas et Thamar; la scène se passe dans un vaste et beau paysage. Au haut, dans le lointain, on lit, entre les tailles, les lettres P. L., qui étaient la marque de l'artiste. On ignore en quelle année il mourut. — Nicolas Lastman, ou Nicola di Petri, son fils, né à

Harlem en 1619, cultiva, comme son père, la peinture et la gravure. Il a gravé, d'après un tableau de son père, le Christ au Jardin des Olives, grand in-folio; d'après Jean Pinas, son maître, St.-Pierre délivré de prison, pour servir de pendant à la précédente gravure; le Martyre de St.-Pierre, d'après le Guide, et enfin le Samaritain charitable, estampe très-peu connue et qui mérite bien de l'être par la beauté de son exécution.

LATOMUS ou MASSON (Jacques), savant théologien scolastique, né à Cambron, province de Hainaut, vers 1475, était docteur de Louvain, chanoine de Saint-Pierre de la même ville et de la cathédrale de Cambray, et inquisiteur de la foi. Il écrivit contre Luther, et fut l'un des meilleurs controversistes de son temps. Il mourut en 1544. Tous ses ouvrages furent recueillis et donnés au public en 1550, in-fol. Les luthériens furent si sensibles aux coups que leur porta Latomus, qu'ils le déchirèrent de son vivant et après sa mort par des satires, des romans, et par les termes les plus injurieux.

LATOMUS (Jacques), neveu du précédent, né à Cambron au commencement du 16e. siècle, chanoine de St.-Pierre à Louvain, mort le 29 juillet 1596, s'était appliqué à la poésie latine, et a donné Psalmi omnes Davidis in carmen conversi, Anvers 1587, in-8o. Buchanan et le père Commire l'ont surpassé dans ce genre.

LATOMUS (Barthélemi), né à Arlon, dans le grand-duché de Luxembourg, en 1485, fut un des hommes les plus versés dans les belles-lettres de son siècle. Il professa la rhétorique à Cologne, fut principal du collége de Fribourg en Brisgau, et passa ensuite à Paris, où François Ier. le nomma l'an 1534 pour remplir le premier une chaire d'éloquence latine dans le Collége de France qu'il venait d'établir. Sur la fin de la même année, les sacramentaires ayant eu l'audace d'afficher des écrits insolens contre l'auguste sacrement de nos autels et contre le roi, on en accusa les Allemands qui étaient à Paris, et on se souleva contre eux indistinctement. Latomus craignit d'être enveloppé dans ce soulèvement; mais François Ier. ayant fait faire une exacte recherche des auteurs de ces libelles, trouva qu'ils étaient tous Français : il y en eut au moins vingt-quatre qui périrent par le dernier supplice. Latomus enseigna jusqu'à l'an 1542 avec distinction, puis il se retira à Coblentz, où il fut fait conseiller de l'électeur de Trèves. Martin Bucer et autres l'attaquèrent dans sa retraite; il se retira de ces disputes avec honneur, et en homme bien instruit de sa religion. La réputation qu'il se fit par ses ouvrages de controverse, engagea Charles-Quint à l'envoyer au colloque de Ratisbonne, tenu en 1546, pour y assister en qualité d'auditeur du côté des catholiques. Il mourut à Coblentz en 1566. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de littérature, entre autres des Notes sur une grande partie des ouvrages de Cicéron. Ces notes ont été rassemblées dans une édition de Cicéron, donnée par Jean Oporin, Bâle 1553, in-fo.

LATOMUS (JEAN), chanoine régulier de Windesheim, prieur du monastère du Thrône, près d'Herenthals, province d'Anvers, mort en 1578, était administrateur-général de sa congrégation. C'est en cette qualité qu'ayant visité la maison de sainte Agnès, près Zwoll, supprimée pour doter le nouvel évêché de Deventer, érigé par Pie IV, à la prière de Philippe II, il sauva de la destruction le fameux manuscrit de la main de Kempis, où se trouvent les quatre livres de l'Imitation (Voy. Kempis). Latomus apporta ce manuscrit à Anvers, où il le donna, en 1577, à l'imprimeur J. Beller, son ami, traducteur français de l'Imitation. Celui-ci en fit don, à son tour, aux jésuites de cette ville, en faveur de ses fils, religieux de la société; mais il eut soin d'en tirer du recteur du collége, George Duras, une copie certifiée exacte, dont Balthasar Beller, son fils, publia une édition en 1616. Cette édition, qui a dû représenter matériellement le manuscrit, n'est connue que par le jésuite Rosweyde, éditeur lui-même, mais éditeur critique et partial. Après la suppression des jésuites en Flandre, le manuscrit de Kempis a passé avec le cabinet des Bollandistes au monastère de Tongerloo, supprimé ensuite par Joseph II, et l'on ne sait depuis ce que ce même manuscrit est devenu.

LAURENT, ancien peintre liégeois du 15me. siècle. Il vivait en 1482. Si cet artiste, ainsi que ceux de son temps, ne peut pas être placé au premier rang, c'est que l'art était encore dans l'enfance; mais ce serait une injustice de condamner leur nom à l'oubli, puis qu'enfin il y a quelque gloire à faire les premiers pas et à ouvrir la carrière.

LAURENT, DE LIÉGE, religieux bénédictin du monastère de Saint-Laurent, près de Liége, d'où il tire son nom, passa de là dans le monastère de St.-Vannes à Verdun, et composa une Chronique des évêques de Verdun et des abbés de St.-Vannes, depuis l'an 1040 jusqu'en 1144, insérée dans le 12e. tome du Spicilége de dom d'Achery, et dans le 1er. tome de l'Histoire de Lorraine de dom Calmet.

LAURENT (PIERRE-JOSEPH), célèbre mécanicien, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né dans la province de Flandre occidentale en 1715, eut, dès sa tendre enfance, le goût de la mécanique. Il construisait une machine hydraulique à l'âge de huit ans. A celui de vingt-un, il opéra d'utiles desséchemens dans la Flandre et le Hainaut. Ces succès lui valurent la direction des canaux de ces provinces. Une machine pour lever la grille de l'Escaut, le chariot destiné à conduire à Valenciennes la statue de bronze de Louis XV, et un bras artificiel fait pour un soldat, donnèrent une haute idée de ses talens; mais ce qui mit le comble à sa réputation, fut l'idée d'un canal souterain pour joindre la Somme à l'Escaut. Il en fit exécuter une portion pour modèle; elle excita l'admiration de Joseph II, qui vint la visiter. Voltaire appelle ce travail un chef-d'œuvre inoui : l'abbé Delille l'a célébré dans ses vers. Cet homme habile mourut

en 1773. Sa sublime entreprise a trouvé beaucoup de contradicteurs; peut-être demeurera-t-elle en projet; mais elle n'en éternisera pas moins son auteur.

LAUWERS (Nicolas et Conrad), frères, ont été d'habiles graveurs, nés en Hollande au commencement du 17e. siècle. On a du premier le Concert de Ste. Cécile; une Assemblée de joueurs, d'après Seghers, dont le pendant est le Reniement de Saint Pierre, gravé d'après le même maître, par Bolswert. On a du second Elie et l'Ange, Philémon et Baucis, le Baptême des Nègres.

LEDAIN (Olivier). Voyez DAIN.

LEDROU (Pierre-Lambert), natif de Huy, province de Liége, religieux augustin, docteur de Louvain, professa la théologie dans l'Université de cette ville avec beaucoup de réputation. Innocent XI, instruit de son mérite, le fit venir à Rome et lui donna la préfecture du collége de la Propagande. Les papes Alexandre VIII, Innocent XII et Clément XI, n'eurent pas moins d'estime pour lui. Innocent le nomma à l'évêché in partibus de Porphyre. Ayant eu quelque désagrément à l'occasion de l'affaire du P. Quesnel, dans laquelle il avait été nommé consulteur, il se retira à Liége avec la qualité de vicaire-général de ce diocèse. Il y mourut le 6 mai 1721 à 81 ans. On a de lui quatre Dissertations sur la contrition et l'attrition, Rome 1707, et Munich 1708.

LEDUC (Jean), peintre, naquit à La Haye en 1639, et fut élève de Paul Potter. Il imita heureusement la manière de son maître; et ses tableaux ainsi que ses dessins sont recherchés des amateurs, mais ils sont fort rares; car quoique les talents de Leduc lui eussent obtenu, en 1671, la place de directeur de l'Académie de peinture de La Haye, il s'engagea comme enseigne, parvint au grade de capitaine, et depuis ce moment négligea tout-à-fait les pinceaux et le crayon. Il avait également cultivé la gravure. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de Leduc : l'un représente l'intérieur d'un corps-de-garde; le second, connu sous le nom d'une Scène de voleurs, serait peut-être mieux nommé une Scène d'avant-garde. Les militaires qu'on y voit n'ont point l'air de voleurs; il semblerait plutôt que ce sont des officiers qui interrogent une femme sur la position de l'ennemi. Ces deux tableaux sont peints avec finesse et légèreté; l'action en est vraie et bien entendue, et les personnages ne manquent pas de noblesse : enfin l'on reconnaît dans le choix des sujets le penchant de l'artiste pour la carrière militaire.

LEEPE (Jean-Antoine Van der), célèbre peintre, né à Bruges, province de Flandre occidentale, en 1664; son genre était le paysage. On a de lui des marines, des calmes, des tempêtes. Il mourut en 1720.

LEEU (Gérard), se fit une grande réputation dans le 15e. siècle par son imprimerie qu'il établit vers 1477 à Gouda en Hollande, et qu'il transporta vers 1484 à Anvers, où il mourut l'an 1492. Il sortit un grand nom-

bre de livres de ses presses. C'était un homme qui avait beaucoup de connaissances.

LEEUW (Gabriel Van der), peintre né à Dordrecht (Hollande méridionale), en 1643, peignait les animaux avec beaucoup de vérité, surtout des troupeaux de bœufs, de brebis et d'autre bétail. Il mourut en 1688. Son frère Pierre exerçait le même art avec succès.

LEEUVEN (Simon Van), jurisconsulte hollandais, né à Leyde en 1625, exerça long-temps la profession d'avocat avec beaucoup de réputation dans sa ville natale, et mourut à La Haye le 13 janvier 1682. Il était versé dans le droit romain, mais encore mieux dans celui de son pays. Ses ouvrages seraient estimés plus qu'ils ne le sont, s'il avait mieux possédé les belles-lettres. Il a donné : 1°. Pratique à l'usage des notaires, en hollandais, etc., Rotterdam 1741, 2 vol. in-8°. 2°. Censura forensis, Leyde 1741, 2 vol. in-fol. 3°. Une édition du Corps du droit civil, grec et latin, avec des notes d'un grand nombre de savans, Leyde 1663, in-fol., belle édition. 4°. De origine et progressu juris civilis romani, 1672, in-8°. 5°. Description de la ville et de l'Université de Leyde, en Hollandais, Leyde 1672. 6°. Traité de l'origine, des usages, etc., des anciens Bataves, en hollandais, La Haye 1685, in-fol., etc.

LEFEBVRE, jeune peintre belge, né à Visé, province de Liége, élève de David, se fit remarquer par plusieurs ouvrages qui promettaient un talent distingué, s'il n'avait été victime d'une mort prématurée, que l'on attribua principalement à un travail excessif qui avait épuisé ses forces. On distingue parmi les compositions de ce jeune artiste le portrait en pied du roi des Pays-Bas. Ce tableau, largement peint, est d'un bel effet et d'une touche moelleuse; le dessin en est très-correct et la pose pleine de noblesse. Lefebvre avait fait une étude particulière du style de Rubens et de Paul Véronèse; il reproduisait avec succès les principales qualités de ces grands maîtres.

LEGIPONT (Dom Olivier), bénédictin de la congrégation de Bursfeld, naquit à Soiron, village de la province de Liége, le 1er. décembre 1698. Ses études furent des plus brillantes; et, le 1er. mars 1720, il entra dans l'abbaye de St. Martin de Cologne, prit le grade de licencié dans l'Université de cette ville, et professa la philosophie dans son monastère, dont il devint prieur. Ayant étudié le droit il l'enseigna à ses co-religieux par une méthode nouvelle et facile. Doué d'une pénétration rare, d'une mémoire prodigieuse, et infatigable dans le travail, dom Olivier parcourut presque toutes les branches des sciences et de la littérature, même des arts; il était philosophe, historien, canoniste, politique, jurisconsulte, théologien, helléniste, latiniste, bibliographe, philologue, numismate, orateur, poète, peintre, musicien, et connaissait plusieurs langues modernes. Il se lia d'amitié avec dom Bernard Pèse, célèbre religieux de l'abbaye de Molk, qui lui inspira son goût pour les re-

cherches savantes. Il visita les bibliothéques et les chartriers de l'Allemagne, où il puisa la connaissance de monumens littéraires et historiques jusqu'alors inconnus. Il mit en œuvre plusieurs archives et bibliothéques dont il dressa les catalogues. Ce savant religieux mourut à l'abbaye de St.-Maximin de Trèves le 16 juin 1758, âgé de 60 ans. Dom Jean-François de la congrégation de St.-Maur, donne dans sa Bibliothéque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoist, la liste des ouvrages de Dom Olivier, dont dix-neuf ont été publiés et cinquante-un restés inédits. Nous citerons les plus connus : 1°. Bibliographiæ benedictinæ conspectus, Mayence 1738. 2°. Monasticum moguntianum, sive succincta monasteriorum in episcopatu moguntino notitia, Prague 1746, in-4°. 3°. Dissertationes philologico-bibliographicæ de ordinanda et ornanda bibliotheca, etc., Nuremberg 1726, in-4°. 4°. Introductio ad studium numismatum Romanorum pro illustri juventute, Wurtzbourg 1757, in-8°. 5°. Sacræ meteopaleas coloniensis antiquitas et prærogativæ adversus illius gloriæ æmulos asserta, Cologne 1748. 6°. Notum anonesmi submissaque mediorum insinuatio pro seminario benedictino, una cum academia nobilium, Heidelbergæ eligendo, coloniæ in seminario, 1748, in-8°.; Methodus studiorum, Ratisbonne 1752. 7°. Systema engendæ societatis litterariæ, etc., Vienne et Wurtzbourg 1754; Kempton 1758, in-8°. 8°. Historia rei litterariæ ordinis sancti Benedicti, in quatuor partes distributa, etc., Vienne et Wurtzbourg 1754. 9°. Une nouvelle Bibliographia benedictina, etc., 12 vol. in-fol.

LEGROS DE SAINT-MARTIN (Albert), adjudant-général républicain, né à Corbay, dans le Brabant, était militaire au moment des troubles de la Belgique en 1787; il y figura d'une manière remarquable dans l'armée insurrectionnelle, passa en France après la chute du parti patriotique, et fut employé en qualité d'adjudant-général à l'armée du Nord. Il s'y conduisit avec beaucoup de bravoure; mais, pris par les Autrichiens, le 17 août 1793, il fut considéré par eux comme transfuge, attendu qu'il avait servi sous leurs drapeaux, et fusillé sur les remparts de Valenciennes. La Convention accorda une pension à sa veuve, et décréta que son nom serait inscrit sur la colonne à élever au Panthéon en l'honneur des braves morts pour la patrie.

LEMAIRE (Jacques), navigateur hollandais, devenu célèbre par la découverte du détroit qui porte son nom, était fils d'un négociant très-entreprenant nommé Isaac Lemaire, habitant d'Egmont, près d'Alkmar. Les lettres-patentes accordées par les Etats-Généraux à la compagnie des Indes-Orientales, défendaient à tous les sujets des Provinces-Unies de passer au-dessus du cap de Bonne-Espérance, et même dans le détroit de Magellan, pour aller aux Indes, ou dans les pays connus et non connus, situés hors des limites du grand Océan Atlantique. Cette défense, au lieu d'arrêter les spéculateurs, donna une nouvelle activité à leur industrie. Les esprits se tournèrent d'abord vers

les moyens d'éluder la loi : ensuite on imagina de chercher à pénétrer par une nouvelle route dans le grand Océan ou la Mer du Sud. La première idée en est due à Isaac Lemaire, père de celui dont il s'agit. Il en fit part à Cornelis Schouten, navigateur très-expérimenté, qui avait fait plusieurs voyages aux Indes Orientales, et qui était animé du désir de faire de nouvelles découvertes. Celui-ci s'était persuadé, non sans raison, que le continent de l'Amérique devait se terminer au-delà de la Terre de Feu, que l'on savait entrecoupée d'un grand nombre de canaux. Tous les deux se flattèrent de pouvoir éluder le privilége de la compagnie, en prenant cette route nouvelle, qui n'avait pu être spécifiée dans les lettres-patentes de leurs hautes puissances. Isaac Lemaire se chargea de la moitié des frais de l'expédition ; l'autre moitié fut partagée entre divers négocians dont les noms ont été conservés, et qui, pour la plupart, exerçaient alors les premières charges municipales de la ville de Hoorn. Ils prirent tous, avec Isaac Lemaire et Jacques son fils, le titre de directeurs de la nouvelle association. Schouten s'intéressa dans cette entreprise, et fut chargé d'équiper le vaisseau la Concorde, de trois cent soixante tonneaux avec soixante-cinq hommes d'équipage et vingt-neuf pièces de canons de petit calibre. On arma également un petit bâtiment dont on nous a laissé ignorer le tonnage et même le nom. La destination de ces bâtimens fut tenue secrète ; les officiers et marins qui voulurent faire cette campagne prirent l'engagement illimité d'aller partout où on les conduirait. Schouten commanda la Concorde, et Jacques Lemaire s'y embarqua comme directeur-général de l'association. Il devait présider en cette qualité tous les conseils. La prééminence qu'elle lui donnait explique pourquoi, n'étant que négociant, il a partagé avec Schouten une gloire qui ne semble réservée qu'à des navigateurs de profession. Il est cependant juste de dire que Lemaire passait pour un homme expérimenté et d'une grande intelligence dans l'art de la navigation. Nous ne pouvons donc plus le considérer comme un simple subrécargue. L'expédition fut armée dans le port de Hoorn; elle se rendit ensuite dans la rade du Texel, d'où l'on mit à la voile le 14 juin 1615. Les vaisseaux qui, dans ces premiers temps, allaient sur les côtes de l'Amérique méridionale, avaient coutume de filer le long des côtes d'Afrique, jusqu'à la rivière de Sierra-Leone. La Concorde suivit la route commune, et relâcha près de l'embouchure de cette rivière. Elle en partit le 1er octobre, et, le 6 décembre suivant, prit connaissance du port Désiré, situé à environ cent lieues au nord du détroit de Magellan. Le mauvais temps retint pendant plusieurs jours les deux bâtimens à l'entrée du port; ils y coururent de grands dangers. Le plus petit faillit se perdre; il s'échoua et demeura pendant toute une marée à sec et couché sur le côté. La mer montant le remit à flot sans accident ; mais il n'y resta pas long-temps. Tandis que, suivant l'usage, on chauffait sa carène avant de travailler à réparer les dommages qu'il avait reçus, le feu se communiqua aux cor-

dages, et le bâtiment fut consumé en présence des ouvriers et des équipages, qui firent de vains efforts pour le sauver. La Concorde, qui restait ainsi seule, avait reçu un choc violent près de la flottaison, peu de temps après qu'elle eût quitté la côte d'Afrique; elle laissa le port Désiré le 13 janvier 1616, et se dirigea vers le sud sans s'éloigner de la côte. Le 24, elle avait dépassé le détroit de Magellan, et se trouvait près de l'extrémité orientale de la Terre de Feu. Enfin, lorsqu'on fut parvenu à cette extrémité, on découvrit dans l'Est une autre masse de terre très-élevée qui reçut le nom de Terre des Etats, et l'on vit un beau canal ouvert au sud, dans lequel la Concorde passa le 24 janvier 1616. On vit aussi, en sortant de ce canal, la côte de la terre de Feu se diriger vers l'ouest, et l'on s'attendit à trouver incessamment l'extrémité du continent. Cette terre fut prolongée à une assez grande distance, mais de manière à n'être pas perdue de vue. Enfin, après avoir découvert les deux îles Barnevelt, la Concorde doubla le cap le plus avancé vers le sud. C'est le premier bâtiment qui soit entré dans le Grand Océan, après avoir contourné le continent entier de l'Amérique. Le cap qui en marque l'extrémité est connu sous le nom de cap Horn que lui donnèrent alors les Hollandais. Le conseil de l'expédition s'assembla pour consacrer par un acte un si heureux succès. Jacques Lemaire réclama l'honneur de donner son nom au détroit dans lequel on avait passé avant de doubler le cap Horn; ce qui fut accordé. L'historien du voyage se contente d'observer que ce détroit aurait été nommé avec plus de raison détroit de Schouten, du nom de celui qui avait dirigé la navigation. Au reste cette découverte n'offre de remarquable que la conception qui l'a fait entreprendre, et ne peut être comparée à celle de Magellan; mais elle nous a montré la route qui mène le plus promptement et avec le moins de danger dans la Mer du Sud. C'est un service dont l'influence se fait sentir tous les jours, et s'offre à chaque instant à la reconnaissance des navigateurs. Le nom de Lemaire, gravé sur ce passage, perpétue la gloire qu'il s'est acquise, et ce nom est à présent consacré en géographie. Les deux navigateurs se dirigèrent ensuite sur l'île de Juan Fernandès, où ils tentèrent de relâcher; mais ayant été repoussés par les vents et les courans, ils firent route pour traverser le grand Océan. La première terre dont ils eurent connaissance fut une petite île déserte que Magellan avait également vue, et qu'ils nommèrent Ile des chiens. Il est à remarquer que les Hollandais et ce célèbre navigateur, en traversant le parage où se trouve cette suite presque continuelle d'îles et d'écueils qui, au sud de la ligne, forment une espèce de ceinture autour du globe, aient précisément passé entre les principaux groupes où les îles sont le plus clair semées, et qu'ils n'en aient découvert qu'un bien petit nombre. La Concorde fit route à l'ouest, en quittant l'Ile des Chiens et passa dans la partie nord de l'archipel dangereux où l'on découvrit les îles Sans-Fond, Waterland et des Mouches. La route de l'ouest mena ensuite entre l'Archipel des Iles des Amis, et celui

des Iles des Navigateurs où l'on vit quatre autres petites îles qui conservent les noms qui leur furent donnés. Ce sont les îles des Traitres, de Good Hope (Bonne Espérance), des Cocos et de Hoorn. On reconnaît dans les habitans qui communiquèrent avec les Hollandais quelques-uns des habitudes des insulaires des Iles des Amis, et des traces de la férocité de ceux des Iles des Navigateurs. Le 12 juin 1616, Schouten se croyoit à mille six cent soixante lieues de quinze au degré, des côtes du Pérou, c'est-à-dire par environ 170° de longitude orientale, méridien de Paris. Il jugea qu'il serait dangereux de continuer la route de l'ouest, et qu'il fallait remonter vers le nord, afin de passer au nord de la Nouvelle-Guinée. Le conseil s'assembla, et la route qu'il proposait fut adoptée. On ne tarda pas à voir les îles qui sont aux environs de la Nouvelle-Irlande; on passa dans le nord, et probablement en vue de plusieurs îles de l'Amirauté, des Mille-Iles. Enfin la terre de la Nouvelle-Guinée fut serrée d'assez près, jusqu'à un cap peu éloigné des Moluques, que l'on appela cap de Bonne-Espérance. Le nom de Schouten fut donné à une île assez grande située à l'est de ce cap, et elle le conserve encore aujourd'hui. La Concorde vint ensuite dans les Moluques, en faisant le tour de Gilolo par le nord. Lemaire et Schouten y furent bien accueillis par leurs compatriotes. Ils quittèrent bientôt ces îles, et vinrent mouiller dans la rade de Iacatra, aujourd'hui Batavia, le 23 octobre 1616, seize mois après avoir quitté le Texel. C'est ici que *se termine* cette expédition qui a ouvert une nouvelle route à la navigation; le succès en fut si heureux, que les Hollandais ne perdirent que trois hommes pendant un si long voyage. L'un était le frère de Lemaire, et un autre celui de Schouten. La suite des événements fit connaître que l'on s'était flatté en vain d'éluder le privilége de la compagnie des Indes-Orientales. Peters Coen, qui depuis a fondé Batavia et qui était, à leur arrivée, président du conseil des Indes, mit leur bâtiment en séquestre, et leur donna les moyens de retourner en Hollande, et d'y aller plaider leur cause. Lemaire et Schouten s'embarquèrent sur le vaisseau l'Amsterdam commandé par l'amiral Spilberg, qui revenait également dans sa patrie : cet amiral était parti du Texel le 8 août 1614, avec six vaisseaux, et les avait conduits aux Moluques en traversant le Grand Océan, mais il avait passé par le détroit de Magellan, seule route qui fût alors connue. La flotte mit à la voile le 14 décembre 1616. Lemaire mourut le 31 du même mois. On ne connaît aucune particularité de sa vie privée. La seule relation originale que nous ayons du voyage qui porte son nom et celui de Schouten, a été écrite par Aris Classen, embarqué en qualité de commis sur le petit bâtiment, et qui passa à bord de la Concorde, après que celui-là eût été brûlé. L'auteur du voyage de Spilberg dit que Lemaire fut regretté dans sa patrie. Nous ignorons aussi les circonstances particulières de la vie de Schouten; mais le nom de ces deux navigateurs doit être conservé dans l'histoire. La relation de Classen a été traduite en latin; une ver-

sion française se trouve dans le tome VIII du Recueil des voyages de la compagnie des Indes-Orientales de Hollande : de Brosses en a donné un précis dans l'Histoire des terres australes.

LEMENS (BALTHASAR VAN), peintre d'histoire, né à Anvers en 1637, s'établit à Londres, où il mourut en 1704. Sa touche est libre, sa composition facile, et ses figures élégantes.

LEMMENS (LIÉVIN), plus connu sous le nom de Lemnius, vint au monde le 20 mai 1505, à Ziriczée, province de Zélande. Il commença ses humanités dans sa ville natale, les acheva à Gand, et se rendit ensuite à Louvain, pour s'y perfectionner dans les belles-lettres; mais en même temps il s'appliqua à l'étude de la médecine et de la théologie. De retour à Ziriczée en 1527, il y pratiqua l'art de guérir avec tant de succès, que sa réputation ne tarda pas à s'étendre dans toute l'Europe. Cependant il ne suivit pas cette carrière jusqu'à la fin de ses jours, car ayant eu le chagrin de perdre sa femme qu'il aimait beaucoup, il se fit prêtre, et fut pourvu d'un canonicat. La mort l'enleva le 1er. juillet 1568. On a de lui : 1°. De occultis naturæ miraculis, in-8°. : ouvrage curieux et savant pour le temps où il parut. 2°. De astrologia, in-8°. 3°. De plantis biblicis, Francfort 1591, in-12. Lemmens est le premier qui ait traité des plantes, dont il est fait mention dans l'Ecriture, mais il en parle d'une manière assez superficielle et inexacte; Scheuchzer a mieux fait dans sa Physica sacra. On a donné un Recueil des ouvrages de Lemmens, Francfort 1628, auquel on a ajouté le traité De Gemmis de Rueus. Les ouvrages de Lemmens, remarquables par un style qui ne manque ni de force ni d'élégance, ont joui d'une grande vogue, mais ils sont aujourd'hui dépouillés de presque tout l'intérêt qu'ils pouvaient avoir aux yeux de ses contemporains.

LEMMENS (GUILLAUME), fils du précédent, naquit à Ziriczée, vers l'an 1530, et s'appliqua de bonne heure à la médecine. Marchant sur les traces de son père, il ne tarda pas à se distinguer tellement que le roi de Suède Eric XIV, l'appela à sa cour, où il lui accorda toute sa confiance, et le combla de bontés. Tant de faveur devint fatale à Lemmens qui fut jeté en prison et étranglé en 1568, lorsque son protecteur lui-même fut précipité du trône par Jean III. Nous n'avons de lui qu'un Opuscule tendant à prouver que l'éducation a plus d'influence que le climat sur le développement des facultés intellectuelles.

LEMORT (JACQUES), fils d'un pharmacien de Harlem, vint au monde en cette ville, le 13 octobre 1650. Comme son père désirait de voir lui embrasser l'état ecclésiastique, il étudia la théologie à Leyde, après avoir fini son cours d'humanités et de philosophie ; mais trois années de suite consacrées à la science divine, ne purent vaincre l'éloignement qu'il se sentait pour elle, de sorte qu'il prit enfin le parti d'y renoncer. S'étant alors mis en pension chez un habile chimiste d'Amsterdam, il fréquenta assidûment son labo-

ratoire; mais cet homme mourut l'année suivante, et Lemort revint à Leyde, où il continua de se livrer à la chimie : il forma même, en 1692, un laboratoire, dans lequel affluèrent les curieux. Quelque temps après, il ouvrit une boutique d'apothicaire, et se mit à donner des leçons tant sur la pharmacie et la chimie que sur la médecine théorique et pratique. Ses cours attirèrent un assez grand concours d'élèves pour exciter la jalousie des professeurs de l'université, qui le firent interdire et condamner à une amende. Ce fut pour se soustraire à leurs persécutions qu'il alla prendre le bonnet doctoral à Utrecht. La haine s'attacha encore à toutes ses démarches; cependant il parvint à en triompher, car il obtint, en 1702, une chaire de chimie qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er. mars 1718. Ce médecin n'estimait que la chimie, condamnant hautement les mathématiques, comme inutiles, méprisant Hippocrate et Galien, et rejetant avec dédain tout ce qu'on avait tenté jusqu'à lui pour expliquer les phénomènes de la nature. Sa doctrine avait fait une telle impression sur l'esprit de ses élèves, qu'il ne fallut pas moins que l'autorité de son successeur, Boerhaave, pour la faire oublier. Il passe pour le premier qui ait enseigné à préparer le Protochlorure de mercure sans sublimé corrosif. Il a donné plusieurs ouvrages sur la chimie.

LENNEP (Jean-Daniel Van), né en 1724, à Leuwarde, province de Frise, publia en 1747, comme témoignage de ses progrès dans les lettres savantes, une édition du poème de Coluthus, auquel il joignit des notes pleines de goût et d'une érudition élégante et choisie. Il obtint, vers 1752, la chaire de littérature grecque et latine dans l'université de Groningue, qu'il quitta en 1768, pour passer dans celle de Franeker, où il succédait à Gisbert Koen. Valckenaer, qui avait été son maître, et qui a consacré quelques pages à sa mémoire, dit qu'il fut pendant quinze ans professeur à Groningue, Magna cum laude. Il faut peut-être diminuer quelque chose de cet éloge donné par l'amitié dans les premiers momens d'une perte douloureuse. Lennep était un homme fort instruit, ses ouvrages le prouvent; mais il ne paraît pas avoir été un excellent professeur. C'était (nous écrit-on sur la foi d'un professeur qui avait été son confrère à Groningue), « C'était un » homme fort aimable, un savant » fort instruit; mais donner des le» çons était pour lui un supplice. Il » soupirait toujours après le retour » des vacances, et en voyait arriver » la fin avec regret. Avec de telles » dispositions, qui, peut-être, » étaient l'effet de sa constitution » faible et valétudinaire, tout sa» vant qu'il était, il ne pouvait » guère former de bons disciples : » aussi pas un homme tant soit » peu célèbre n'est sorti de son » école, excepté Scheidius. » Et encore faut-il observer que Scheidius est surtout connu comme orientaliste. Lennep, à qui ce mauvais état de sa santé avait rendu nécessaire l'usage des eaux d'Aix-la-Chapelle, y mourut le 6 février 1771, sans avoir pu mettre la dernière main à une édition des Lettres de Phalaris que Valckenaer acheva avec les matériaux qu'il avait lais-

sés, dont N. G. Schroeder fit les tables, et qui, après de longs délais, parut enfin en 1777. Cette édition fait le plus grand honneur à Lennep, et nous paraît son véritable titre de gloire, toutefois après ses Observations sur l'analogie de la langue grecque et ses Étymologies grecques, que Scheidius a publiées après sa mort; Utrecht 1790, 3 vol. in-8°. Quoique la doctrine de l'analogie ait reçu, sous la plume de Lennep, une extension abusive, ces deux traités n'en sont pas moins des productions très-marquantes et d'une utilité reelle. Lennep avait, dès 1752, fait connaître quelques-unes de ses pensées sur cette matière, dans un discours académique sur l'analogie des langues prouvée par les actes analogiques de l'esprit. Un autre discours académique de Lennep, sur la sublimité de style dans les écrivains du Nouveau-Testament, a fourni à Klotz le sujet d'une critique sévère, mais juste, que l'on peut chercher dans le second volume de ses Acta litteraria.

LENS ou LENSEI (Arnoul de), naquit au village de Bel-OEil; près Ath, dans le Hainaut. Après avoir fait un voyage dans les Pays-Bas, il passa en Moscovie, devint médecin du Czar, et périt à Moscou, lorsque cette ville fut brûlée l'an 1575 par les Tartares. Nous avons de lui une introduction aux élémens de géométrie d'Euclide, imprimée à Anvers sous ce titre : Isagoge in geometrica Elementa Euclidis.

LENS (Jean de), frère du précédent, chanoine de Tournay, et professeur de théologie à Louvain. Il mourut en 1593. Il a laissé plusieurs ouvrages de controverse. Il fut un de ceux qui composèrent en 1588, la censure de l'université de Louvain contre Lessius sur la doctrine de la grâce. Il se distingua plus louablement contre Baïus, et composa, par ordre de la faculté de théologie, une formule de doctrine contraire aux propositions de ce novateur.

LÉONARDI (Hubert), religieux de l'ordre des Carmes, profès du couvent de la ville de Liége, dans laquelle vraisemblablement il est né : on a du moins lieu de croire qu'il était originaire du pays de Liége, si nous nous en rapportons à Du Boulai. Il enseigna longtemps la philosophie et la théologie avant d'entrer en religion; mais il est difficile d'accorder ceci avec les faits suivans. Jean Soreth, général des Carmes, présidant en 1456 au chapitre de l'ordre qui se tenait à Paris, le nomma pour enseigner la théologie en cette ville, au couvent de la place Maubert. Dix ans après, il prit le bonnet de docteur en Sorbonne. Christophe de Martignon, successeur de Soreth, le nomma par lettres-patentes, datées d'Asti le 18 mai 1472, régent de l'étude du couvent de Liége. Il séjournait déjà en cette ville l'an 1468 et jouissait d'une grande autorité. Louis de Bourbon, évêque de Liége, le choisit, l'an 1474, pour faire les fonctions de suffragant avec Libert, évêque de Beryth. Le P. Hubert fut sacré sous le titre d'évêque de Darie (en Mésopotamie), titre qu'il changea le 6 juillet 1469 en celui d'évêque de Bethléem; mais le 3 décembre de l'an 1492, il reprit le premier; nous igno-

rons la cause de ces changemens. L'an 1484, il présida le mercredi avant le quatrième dimanche de carême, avec le grand-prévôt de Lalaing et le grand-custode Conrardi, à un synode tenu dans l'église de Notre-Dame-aux-Fonts à Liége. L'année suivante, Louis de Bourbon ayant été impitoyablement massacré, Jean de Horne lui succéda. Hubert, évêque de Darie, continua pendant son épiscopat à exercer les fonctions de suffragant de Liége; il fut en même temps inquisiteur de la foi dans toute l'étendue de ce vaste diocèse jusqu'à sa mort, qui peut être arrivée, suivant Paquot, vers l'an 1496. Ce prélat fut enterré devant le maître-autel des Carmes-en-Isles à Liége. C'était un homme savant et habile dans la science des divines écritures, également versé dans la littérature profane, doué d'un esprit éminent et d'une brillante énonciation. Il est l'auteur des ouvrages suivans : 1°. Des commentaires sur l'Evangile de St.-Luc, et sur Le maître des sentences, tous les deux partagés en quatre livres. 2°. Un traité de l'Immunité ecclésiastique, et un autre sur Persée, fils de Jupiter, l'un et l'autre divisés en trois livres. Il serait difficile de deviner l'objet du dernier de ces traités. 3°. Un Traité sur le gouvernement des princes, en 3 vol. 4°. Une Histoire généalogique des nobles Francs et de leurs gestes, qu'il dédia à Louis de Bourbon, évêque de Liége, où probablement il aura adopté toutes les fables en vogue de son temps. 5°. Un Carême, que Trithème qualifie de notable; plusieurs Sermons, et d'autres ouvrages qu'on ne nomme pas. Mais l'ouvrage dont on paraît avoir fait le plus de cas, c'est celui intitulé: Contra Hæreticos Nivellenses, ou Réfutation des erreurs des hérétiques de Nivelle. Il le composa en 1494, suivant le P. Fisen, qui l'appelle un ouvrage très-docte. Il renferme XXVIII propositions principales, opposées à autant d'erreurs enseignées par les hérétiques en question.

LÉONIN, ou LEEW (Elbert ou Engelbert), de l'île de Bommel, dans la Gueldre, enseigna le droit à Louvain avec un succès extraordinaire. Il eut la confiance la plus intime du prince d'Orange, qui l'employa beaucoup dans l'établissement des Provinces-Unies. Léonin fut chancelier de Gueldre après le départ de l'archiduc Mathias en 1581, et l'un des ambassadeurs que les Etats envoyèrent à Henri III, roi de France. Cet habile politique mourut à Arnheim en 1598, à 79 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entr'autres : 1°. Centuria conciliorum, Anvers 1584, in-fol. 2°. Emendationum septem libri, Arnheim 1610, in-4°. Les jurisconsultes se sont beaucoup servis autrefois de ces deux productions.

LÉOPARD (Paul), humaniste d'Isemberg, près de Furnes, province de Flandre occidentale, aima mieux passer sa vie dans un petit collége à Bergues-Saint-Vinox, que d'accepter une chaire de professeur royal en grec qu'on lui offrit à Paris. Il mourut en 1567, à 57 ans. On a de lui en latin des Remarques critiques, divisées en vingt livres. Les dix premiers ont été imprimés à Anvers 1568, in-4°. Les dix derniers ont paru pour la première fois en 1604 dans le 3e. vol. du Fax artium de Gruter. On

convient généralement que ces Remarques sont pleines de savoir, de bon sens et de bon goût. Il a donné encore une Traduction fidèle de quelques Vies de Plutarque, Anvers 1556, in-8°.

LERNUTIUS (Jean), poète né à Bruges en 1545, après avoir achevé ses études voulut connaître les principales Universités de France, d'Italie et d'Allemagne; il entreprit ce voyage avec Juste-Lipse. De retour dans son pays, malgré les embarras de quelques charges dont il fut honoré, il n'abandonna point les muses, dont il faisait ses délices; il mourut le 29 septembre 1619. On a recueilli ses poésies sous ce titre: Jani Lernutii, Basia, Ocelli, et alia poemata, Leyde, Elzevier, 1612. Elles lui assurent un rang parmi les bons poètes latins.

LEROY (Jacques), baron du Saint-Empire, naquit à Bruxelles le 29 octobre 1633. Sa famille, originaire de France, avait suivi en Flandre le duc de Bourgogne Philippe-le-Bon, lorsque ce prince y établit sa cour, au quinzième siècle. Il fréquenta dans sa jeunesse les plus fameuses universités de l'Europe; et après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il s'empressa de revenir dans sa patrie, où le bruit de ses succès l'avait devancé. Son père lui résigna aussitôt la charge de conseiller des finances; et il y joignit quelque temps après, celle de surintendant du commerce. Le marquis de Caracène, gouverneur des Pays-Bas, l'envoya en Espagne auprès du roi Philippe IV, pour lui rendre compte de la situation de ces provinces; et Leroy s'acquitta de cette commission délicate avec beaucoup de prudence. Quelques désagrémens que lui fit éprouver dans la suite le nouveau gouverneur, le marquis de Castel-Rodrigo, le déterminèrent à se démettre de ses emplois, et il se retira près d'Anvers dans une de ses terres, où il consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il mourut à Lierre, province d'Anvers, le 7 octobre 1719, âgé de 86 ans. On a de lui plusieurs ouvrages estimables, presque tous relatifs à l'histoire des Pays-Bas, dont il avait fait une étude approfondie. Les principaux sont: 1°. Notitia marchionatus S. Rom. imperii, hoc est, urbis et agri Antuerpiensi, oppidorum, dominiorum, monasteriorum castellorumque sub eo, etc. Amsterdam 1678, in-fol., avec fig. 2°. Topographia historica Gallo-Brabantina qua romanorum oppida, municipia et dominia illustrantur, ibid. 1692, in-4°. avec de belles gravures. 3°. Chronicon Balduini Avennensis, sive Historia genealogica comitum Hannoniæ aliorumque principum, primum edita et notis historicis illustrata, Anvers 1693, in-4°. Cette chronique de Baudouin d'Avesnes est importante, et les notes du savant éditeur y ajoutent un nouveau prix. 4°. Castella et prætoria nobilium Brabantiæ Cænobiaque celebriora, ibid. 1696, in-f°.-max. Ce rare volume se compose de onze feuillets de texte, en comprenant le titre et le faux-titre, et de Gravures au nombre de cent dix-huit, en comptant un frontispice gravé, sur autant de feuilles ou de demi-feuilles. Il y a des exemplaires, avec l'indication: Anvers, H. Thieullier, 1694; ils doivent être préférés pour la beauté des épreuves. On

peut consulter sur cet ouvrage, dont il a été fait plusieurs éditions ou tirages, le Manuel du libraire, par M. Brunet, tom. III, pag. 157. 5°. l'Erection de toutes les terres, seigneuries et familles titrées du Brabant, prouvée par des extraits des lettres-patentes, tirés des originaux, Leyde 1699, ou Amsterdam 1705, in-f°.; très-bon ouvrage généalogique. Bayle aurait désiré que chaque province en eût un pareil. 6°. Le grand théâtre sacré du duché de Brabant, contenant la description de toutes les églises, etc.; La Haye 1729 ou 1734, 2 tom. en 4 parties in-f°., et le grand théâtre profane contenant la description du pays de Brabant, ibid. 1730, in-f°. Ces deux ouvrages qui ne doivent pas être séparés, sont encore recherchés pour les gravures. On ne citera plus du baron Leroy, que la Description d'une agathe du cabinet du roi de France, représentant l'apothéose d'Auguste, Amsterdam 1683, in-f°. en latin. On peut consulter pour plus de détails les Mémoires de Nicéron, tom. XXXVII.

LESCAILLE (Jacques), poète et imprimeur hollandais, fit des vers heureux, et donna des éditions très-nettes et très-exactes. L'empereur Léopold l'honora en 1663 de la couronne poétique. Il mourut en 1677, à 67 ans.

LESCAILLE (Catherine), surnommée la Sapho hollandaise et la dixième muse, était fille du précédent. Elle surpassa son père par ses vers. Le libraire Rauck, son beau-frère, recueillit ses poésies en 1728. On trouve dans cette collection plusieurs Tragédies qu'on ne doit pas juger à la rigueur. Les règles y sont souvent violées; mais on y aperçoit de temps en temps des étincelles de génie. Elle mourut en 1711, à 62 ans.

LESSIUS (Léonard), jésuite, né à Brecht, village près d'Anvers, en 1554, est célèbre parmi les théologiens par son Traité De jure et justitia, que l'on accusa de relâchement, et par celui De potestate summi pontificis, que l'on taxa d'ultramontanisme: ils furent l'un et l'autre proscrits par les parlemens de France. Il mourut en 1623.

LEUMONT (Thiry de), peintre sur verre, né à Liége ou dans les environs, dans le courant du quinzième siècle, était un artiste très-renommé dans son genre. Il mourut dans un âge très-avancé.

LEUSDEN (Jean), naquit à Utrecht en 1624, fut professeur d'hébreu dans sa patrie, et s'y acquit avec justice une grande réputation. Il mourut en 1699, à 75 ans. Quoique cet écrivain n'ait point fait de nouvelles découvertes dans la critique grammaticale, il la connaissait bien et il enseignait avec autant de clarté que de méthode. On a de lui plusieurs ouvrages estimés: 1°. Onomasticon sacrum, Utrecht 1684, in-8°. 2°. Clavis hebraica et philologica Veteris-Testamenti 1683, in-4°. 3°. Novi-Testamenti clavis græca, cum annotationibus philologicis, 1672, in-8°. 4°. Compendium biblicum Veteris-Testamenti, 1688, in-8°. 5°. Compendium græcum Novi-Testamenti, dont la plus ample édition est celle de Londres en 1688, in-12. 6°. Philologus hebræus, 1695, in-4°. 7°. Phi-

lologus hebræo-græcus, 1695, in-4°. 8°. Philologus hebræo-mixtus, 1699, in-4°. 9°. Des Notes sur Jonas, Joël et Ozée, etc. 10°. C'est à lui qu'on est redevable des éditions correctes de Bochart, de Lighfoot et de la Synopse, des Critiques de Polus. 11°. On lui doit aussi la meilleure édition de la Bible d'Athias, imprimée à Amsterdam, en 2 vol. in-8°., 1705, et du Nouveau-Testament syriaque, 1708, 2 vol. in-4°. — Rodolphe Leusden, son fils, a donné une édition du Nouveau-Testament grec.

LEUW ou LEEUW (Guillaume De), graveur à l'eau forte, naquit à Anvers en 1600. Il fut élève de Soutman; mais il n'adopta point la manière pointillée de son maître; il remplaça les points par des tailles courtes et méplates qui donnent à ses gravures l'effet le plus pittoresque, avec une force et une couleur propres à reproduire les peintres coloristes; aussi a-t-il consacré en grande partie son burin à Rubens et à Rembrandt. Cependant il savait changer de procédé suivant l'artiste qu'il avait à traduire : ainsi, quand il voulut graver une suite de grands paysages d'après Adrien Nieulant, il grava les fonds et les ciels d'une pointe si fine, que sa gravure imite le lavis. Il marquait ses estampes des lettres initiales de son nom, ou de son chiffre composé d'un W et d'une L entrelacés. Les pièces qu'il a gravées d'après Rubens, sont : 1°. Loth et ses filles. 2°. Daniel dans la fosse aux lions. Les belles épreuves de ces deux estampes, grand in-folio, en travers, sont avant le nom de Daniel. 3°. La Vierge de douleurs. 4°. Le martyre de Ste.-Catherine, deux belles gravures in-folio, très-rares. 5°. Les quatre grandes chasses de Rubens, les mêmes qu'a gravées Soutman; savoir : La chasse au lion, au loup, au sanglier, au crocodile et à l'hippopotame, très-grand in-folio. Il a gravé d'après Rembrandt, Le vieux Tobie et sa femme, morceau d'un très-bon goût et d'un grand effet; les premières épreuves ne portent pas l'adresse de Clément de Jongh; — David jouant de la harpe devant Saül; les premières épreuves sont sous l'adresse de F. de Wit. — Portrait de la femme de Rembrandt, etc. Tous ces morceaux sont très-recherchés, et de la plus grande rareté. Les quatre grands paysages qu'il a gravés, d'après Nieulant, représentant des vues de Tyrol : ils sont également rares et se font remarquer par leur savante exécution. — Jean de Leeuw, graveur à la pointe et au burin, né à La Haye, vers 1660, grava, de concert avec Jean Lamswelt, les portraits qui se trouvent dans l'histoire de Louis XIII, par Levassor. On ne croit pas qu'il ait gravé autre chose que des portraits. On cite de lui en ce genre ceux de Ch. Niellius, docteur en théologie, remarquable par la finesse du burin; de Jacques-Guillaume Himhof, sénateur de Nuremberg, de Joseph-Jules Scaliger, et du duc de Marlborough, avec la devise : Veni, vidi, vici; grand in-fol. — Deux peintres hollandais du même nom, acquirent quelque célébrité vers la fin du dix-septième siècle.

LEUWENHOECK (Antoine), ou LEEUWENHOECK, comme l'é-

crivent les Hollandais, naturaliste célèbre, naquit à Delft (Hollande méridionale) en 1632, et mourut le 26 août 1723. Le talent tout particulier qu'il avait pour tailler des verres propres à la fabrication des microscopes et des lunettes, lui fit d'abord une réputation par la supériorité des instrumens qu'il construisait : il en acquit ensuite une plus grande comme physiologiste et comme anatomiste, par la variété de ses recherches sur la structure intime des diverses parties du corps humain. Ses travaux et observations microscopiques sont en si grand nombre qu'il serait impossible d'en donner un détail exact : nous ne ferons mention que de ses principales recherches. Les antagonistes de Harvey, auteur de la découverte de la circulation du sang, opposaient à la doctrine de ce grand homme, que si ce fluide passait directement des artères dans les veines, il ne pouvait nourrir les parties qu'il traverse. La question était indécise, et Leuwenhoeck, communiqua en 1686, à la Société royale de Londres, un mémoire dans lequel il croyait avoir découvert, contre l'opinion de Harvey, que le passage du sang n'était pas immédiat des artères aux veines. Cependant en 1690, ayant scrupuleusement examiné les parties avec son microscope perfectionné, il découvrit et démontra, jusqu'à l'évidence, la continuité des artères avec les veines; il se refusa même d'admettre aucune division entre les vaisseaux capillaires, parce que, disait-il, il est impossible de déterminer où finissent les artères, et où commencent les veines. A cette époque, la théorie chimique qui dominait en médecine, établissait comme certaine la fermentation du sang : Leuwenhoeck combattit victorieusement cette hypothèse, en lui opposant ses expériences microscopiques, d'où il résultait qu'il n'existe point de bulles d'air dans les vaisseaux sanguins, phénomène qui devrait avoir lieu, si le sang fermentait. Cet expérimentateur dirigea aussi ses recherches sur la forme des globules sanguins que Malpighi avait déjà aperçus. Leuwenhoeck constata que ces globules sont ovales, aplatis, composés de six petits cônes qui nagent dans le serum, et qui, pris séparément, ne réfléchissent pas la couleur rouge, mais qui, par leur réunion, communiquent au sang les qualités physiques qu'on lui connaît. Cette découverte servit de base à la théorie de Boerhaave sur l'inflammation. Leuwenhoeck établissait, pour justifier son système, que les vaisseaux capillaires rouges partent d'autres vaisseaux, où la circulation du sang a lieu hors de l'influence du cœur, et où ce liquide paraît blanc, parce que ses globules sont divisés, pour s'accommoder à la ténuité des canaux dont il s'agit. L'expérience ultérieure a fait justice de ses idées sur la composition physique du sang; mais ses observations sur la structure des vaisseaux capillaires ont été reconnues exactes par les anatomistes les plus éclairés. Le cerveau et les nerfs furent aussi le sujet des recherches de Leuwenhoeck : il prétendit que la substance corticale est entièrement vasculaire, que les vaisseaux qui la composent sont cinq cent-douze fois plus petits que les vaisseaux capillaires

les plus déliés, et que les globules qui composent le fluide contenu dans les vaisseaux de la substance corticale, sont trente-six fois plus petits que ceux dont le sang rouge est formé. Enfin, il crut voir, dans ses recherches microscopiques, que chacun de ces globules est entouré d'un réseau très-fin de vaisseaux et de fibres. De nouvelles expériences lui firent modifier ses idées en 1717; et il prétendit alors que le cerveau est d'une structure fibreuse, et que les vaisseaux sanguins serpentent entre les fibres qui composent cet organe. La science n'a tiré aucun profit de ces derniers travaux, plus propres à l'embrouiller qu'à l'éclairer. Leuwenhoeck étudia la structure du cristallin, et décrivit, avec exactitude, la disposition des lames qui composent cette partie de l'organe de la vue; il joignit d'assez bonnes figures à sa description. On a beaucoup parlé de sa découverte des animalcules qu'il aperçut dans le sperme. Il décrivit longuement ces petits corps, et supposa que, parvenus dans l'utérus, ils irritent cet organe, attirent l'œuf, et communiquent la vie à l'embrion qu'il renferme. Benj. Martin a contesté ces observations, dont on peut voir le détail dans l'Histoire naturelle de Buffon. Leuwenhoeck employa toute sa vie, qui fut fort longue, à faire des observations et des expériences anatomiques; et il ne lui manqua, pour en obtenir des résultats plus nombreux, que cette érudition et cette sagacité convenables, pour discerner ce qui est vrai de ce qui n'est qu'apparent. C'est ainsi que souvent il crut voir ce qui n'existait point, et qu'il persista dans son erreur. On peut citer, parmi ses paradoxes, l'opinion qu'il a soutenue que la tunique des intestins, que les anatomistes de son temps nommaient Villosa, est musculeuse. Il a aussi soutenu que la pulsation était due aux veines et non pas aux artères. Le Czar Pierre-le-Grand se montra l'admirateur de Leuwenhoeck. Ce prince, passant devant Delft en 1698, lui envoya deux de ses gentilshommes le prier de venir le visiter, et d'apporter ses admirables microscopes. Il lui fit même dire qu'il serait allé le voir dans sa demeure, s'il n'avait voulu se dérober à la foule. Le physicien, après avoir montré ses instruments à l'empereur, lui fit voir le phénomène curieux de la circulation du sang dans la queue d'une anguille. Leuwenhoeck communiquait tous ses mémoires à la société royale de Londres qui en enrichissait les Transactions philosophiques. Ils ont aussi été imprimés pour la plupart séparément; et en hollandais, à Delft et à Leyde. Une main étrangère a traduit en latin toutes les compositions de cet homme célèbre, sous le titre d'Arcana naturæ delecta, Delft 1695-96-97 et 99, 4 vol. in-4°.; réimprimés à Leyde en 1719; et avec les épitres de l'auteur, 1722.

LEW (Barbe de Heze), naquit à Louvain, province de Brabant méridional, en 1532. Son père professeur du droit civil en l'Université de cette ville, lui donna une éducation soignée, et fit naître en elle le goût des sciences. Elle épousa un savant professeur, portant aussi le nom de Lew, et connu par plusieurs ouvrages de jurisprudence; elle l'aida dans la

composition de plusieurs de ses écrits, et tout ce qui sortit d'elle annonça un très-grand savoir; elle n'eut pas moins de vertus que de connaissances, et après une carrière honorable, prolongée jusqu'à 102 ans, elle mourut à Bruxelles en 1634. Son mari était du nombre des ambassadeurs qui furent envoyés à Henri III, roi de France, par le gouvernement des Provinces-Unies.

LEYDE (Jean de), roi des Anabaptistes, naquit vers la fin du 15e. siècle. Le véritable nom de cet homme extraordinaire qui, né de parens obscurs, sut se créer un trône, était Bockels ou Bockelson. Fils d'un bailli de La Haye, mais ayant perdu ses parens dans son enfance, il fut élevé à Leyde, et forcé d'apprendre le métier de tailleur. Cependant ses dispositions naturelles suppléèrent au défaut d'instruction; il se dégoûta d'un état pour lequel il ne se sentait pas né, entra dans le commerce, passa quatre ans en Angleterre, visita la Flandre, Lisbonne, Lubeck, revint à Leyde, y épousa la veuve d'un batelier, et établit une petite auberge. Ses goûts continuèrent de l'entraîner vers une carrière plus élevée. Tout en faisant le métier d'aubergiste, il se livrait à la littérature, composait des pièces de vers et de théâtre, tenait école de poésie, jouait la comédie, et disputait sur la Bible avec une érudition et une facilité surprenantes. Sa petite auberge fut le rendez-vous des poètes et d'une société fort joyeuse. On y jouait, riait, dansait et disputait sans cesse. Ce fut une école de plaisir et peut-être d'instruction; mais elle n'enrichit pas le maître de la maison qui portait ses vues plus loin, et voulait jouer un rôle plus sérieux. L'esprit de la réformation avait fait fermenter les têtes en Allemagne et en Hollande : le vertige réformateur s'était emparé de la secte des Anabaptistes, qui, non contens de propager leur doctrine, décriaient celles des autres cultes et déclamaient en fanatiques contre les dogmes des catholiques et des protestans. Ils soulevèrent plusieurs villes de la Hollande, et commencèrent à gagner de l'influence dans la Westphalie. A Munster, où les autorités municipales, depuis long-temps en querelle avec leur évêque, s'étaient déclarées en faveur du protestantisme, quelques prédicateurs anabaptistes, d'abord réduits au silence à cause de leur hardiesse, finirent par l'emporter sur les prédicateurs protestans, et par entraîner plusieurs magistrats. Bockels, ayant entendu vanter leurs talens comme orateurs, voulut les entendre : la curiosité et la mobilité naturelle de son esprit furent probablement les seuls motifs qui lui firent abandonner sa femme et son auberge pour se rendre à Munster. Il y arriva en 1533, écouta les prédicateurs anabaptistes; leur fanatisme le gagna; il étudia leur doctrine, et la prêcha ensuite avec toute la chaleur d'un fervent néophite. Il ne revint en Hollande que pour prêcher et disputer, et dès le commencement de l'année suivante, il reparut à Munster avec l'anabaptiste Mathison. Tous deux, revêtus d'un costume étrange, furent annoncés par des prédicateurs de leur secte comme des prophètes envoyés de Dieu pour déjouer les projets des

infidèles. Quelques jours après, Jean de Leyde et l'anabaptiste Knipperdolling parcoururent les rues en criant : Faites pénitence : la vengeance du père céleste approche! Effrayé de ces cris lugubres, le peuple accourut en foule pour se faire rebaptiser : le nombre des fanatiques augmenta de jour en jour; il y eut des inspirations, des visions, des scènes convulsionnaires. Les catholiques et les protestans, voyant la frénésie de la secte rivale, se tinrent sur leurs gardes, et se fortifièrent dans un quartier de la ville. Le prince-évêque, ayant perdu toute son autorité, rassemblait des troupes pour assiéger les habitans et réduire les protestants et les anabaptistes. Les prédications sinistres redoublèrent dans la ville à mesure que le danger croissait; les femmes prêchèrent la pénitence avec plus de fanatisme encore que les hommes : tous les cerveaux étaient ébranlés, et l'autorité de Jean de Leyde, qui se distinguait par une élocution facile, et imposait par un maintien théâtral, augmentait chaque jour. Le prince de Waldeck, évêque de Munster, vint mettre le siége devant la ville, après avoir enrôlé des troupes auxquelles il avait promis la moitié du butin lors du sac de Munster, en se réservant l'autre moitié. Ceux des habitans qui lui étaient le plus dévoués, quittèrent la ville. Les anabaptistes étant alors maîtres de la place, se préparèrent à une vigoureuse résistance. Dans la première fureur, ils pillèrent les églises, et brûlèrent tous les livres et les manuscrits qu'ils purent saisir. Après ces actes de violence, ils préparèrent les moyens de défense, formèrent un gouvernement composé de douze vieillards, qu'ils nommèrent les anciens du nouvel Israël et d'un prophète chargé d'annoncer leurs ordres au peuple. Ce rôle échut à Jean de Leyde. Les douze anciens publièrent une sorte de constitution. Les vivres furent tous déposés dans des magasins communs, les habitans furent armés, les fortifications furent réparées et améliorées, et quelques-uns de ceux qui désapprouvèrent les mesures prises par ces fanatiques, furent mis à mort. Les assiégeans, de leur côté, ne firent grâce à aucun des anabaptistes qui tombèrent en leur pouvoir. Tout en se défendant avec courage, Jean et ses collègues prêchaient la pénitence; ils prescrivaient la plus grande sobriété, et en même temps ils autorisaient la polygamie, au grand scandale des vrais fidèles. Bientôt un prophète anabaptiste annonça que Dieu avait élu Jean pour roi du nouvel Israël, et le fils de Bockels fut oint et proclamé roi des anabaptistes. Le nouveau souverain se forma une garde de vingt-huit trabans, une cour et même un sérail. Après la mort de sa première femme, qui avait été exécutée dans une émeute de la nouvelle secte à Leyde, il avait épousé la veuve du prophète Mathison. Celle-ci fut proclamée reine, et douze à quinze autres femmes lui furent subordonnées. Un téméraire ayant osé blâmer cette polygamie, eut aussitôt la tête tranchée. Les armes du nouveau roi étaient un globe percé par deux glaives et surmonté d'une croix. On frappa plusieurs médailles; l'une représentait le roi en grand costume; une autre avec cette légende : Un seul Dieu, une

seule foi, un seul baptême, 1534, à Munster. En vain le prince-évêque chercha-t-il à soulever le peuple contre ce nouveau maître : vigilant et actif, Jean de Leyde déjoua tous ses efforts. Au milieu des plaisirs auxquels il se livrait, il sut contenir par la terreur le peuple que la famine commençait à pousser au désespoir ; le moindre signe de défection était puni de mort : on prétend même qu'il fit subir le dernier supplice à une de ses femmes pour s'être refusée à cohabiter plus long-temps avec lui. Il envoya des missionnaires dans les autres villes de l'évêché afin de les gagner pour la nouvelle secte; mais Waldeck les fit saisir et exécuter avec tous ceux qui s'étaient fait rebaptiser. Jean de Leyde envoya enfin des émissaires en Hollande pour obtenir des secours. Plusieurs tentatives furent faites par les anabaptistes hollandais afin de saisir l'autorité et de faire cause commune avec leurs frères de Munster ; mais elles échouèrent entièrement. Depuis plus de six mois le siége traînait en longueur lorsque dans une nuit orageuse du mois de juin 1535, une partie des troupes épiscopales fut introduite par trahison dans la ville. Les anabaptistes se retranchèrent derrière des poutres et des charriots dans la place publique, et périrent la plupart en combattant. Jean de Leyde fut arrêté dans une tour. Deux de ses compagnons furent également pris vivans, et conduits dans un des forts de l'évêché. La ville fut abandonnée au pillage ; et pendant huit jours, les soldats s'y livrèrent aux plus affreux excès : tous les habitans que l'on soupçonnait d'avoir penché pour la nouvelle doctrine, furent massacrés; et comme les anabaptistes passaient pour avoir généralement le teint blême, il suffisait d'être pâle pour devenir victime de la soldatesque. La vengeance de Waldeck fut si cruelle, que la diète de Worms s'intéressa pour les malheureux habitans de Munster, et prit des mesures pour mettre fin aux exécutions. Au mois de janvier 1536, Jean de Leyde et ses deux complices furent tirés de la prison et conduits sur la place publique : après avoir été tenaillés pendant plus d'une heure avec des tenailles ardentes, on leur plongea un poignard dans le cœur ; ensuite on suspendit leurs corps dans des cages de fer au clocher de l'église Saint-Lambert. Ces cages y sont encore ; et les instrumens du supplice sont demeurés suspendus devant l'hôtel-de-ville. Telle fut la fin d'une révolution qui, chez un peuple d'un caractère plus enthousiaste que les habitans de la Westphalie, aurait pu changer la face de l'Allemagne, et fonder l'empire d'une secte qui depuis est tombée dans l'obscurité. Jean de Leyde avait probablement, comme Mahomet, commencé à se faire illusion à lui-même avant de séduire les autres : il croyait à l'inspiration divine, et en vertu de sa mission, il voulut s'élever un trône. Dévôt et voluptueux, humble et rempli d'ambition, ce fut par le fanatisme plus que par ses talens qu'il s'empara du pouvoir : cependant il fit preuve d'un caractère peu commun en parvenant à diriger ainsi ce fanatisme dans son intérêt, et à s'ériger en despote sur une secte qui était née dans le républicanisme. On montre encore à Munster le lieu où était son harem : son

portrait est à la bibliothèque du chapitre de la cathédrale; il y a aussi deux portraits de Jean de Leyde et de sa femme, peints par Floris. Tous les ans une procession du clergé de la cathédrale rappelait à cette ville la chute de l'anabaptisme et le triomphe de l'autorité épiscopale. On jouait de temps à autre sur le théâtre de Munster une mauvaise tragédie dont Jean était le héros. Ses aventures font aussi le fonds d'un roman médiocre, imprimé à Leipzig. Kersembroick a écrit en latin, et Catron, en français, l'Histoire des troubles de l'anabaptisme.

LEYDE (Lucas Dammesz, dit Lucas de), célèbre graveur et peintre, né à Leyde en 1494, reçut les premières leçons de dessin de son père Hugues Jacobs, peintre assez médiocre, et passa dans l'école de Corneille Engelbrechtsen. Mais Lucas était né pour ne rien devoir qu'à lui-même. Il n'avait que neuf ans, et il s'était rendu familiers tous les genres de peinture, sur verre, en détrempe et à l'huile. Il peignait avec un égal talent le paysage et le portrait. En vain sa mère, craignant pour sa santé, voulait le détourner du travail; il passait les nuits entières à étudier. Il ne faisait rien sans copier la nature, et ne fréquentait, des jeunes gens de son âge, que ceux qui avaient les mêmes goûts que lui. A douze ans il peignit, en détrempe, l'Histoire de Saint-Hubert; et ce tableau eut un succès universel. Ne se bornant pas à la peinture, il apprit la gravure à la pointe chez un armurier qui faisait mordre à l'eau-forte des ornemens sur des cuirasses, et c'est chez un orfèvre qu'il se perfectionna dans la gravure au burin. Bientôt il surpassa tous les artistes en ce genre, et rivalisa avec Albert Durer lui-même. A l'âge de quatorze ans, il grava une estampe représentant Mahomet dans un état d'ivresse, égorgeant le moine Sergius. Cette estampe, datée de 1508, est la première pièce de Lucas dont l'époque soit déterminée; mais comme elle est très-bien gravée et que le dessin même en est assez correct, il y a lieu de croire qu'il en avait gravé beaucoup d'autres avant d'en venir à ce point. L'art de la gravure lui doit une de ses parties les plus essentielles, la magie du clair-obscur. Il est vrai qu'il a depuis été surpassé dans cette même partie; mais il lui reste le mérite d'avoir conçu le premier l'idée d'affaiblir les teintes relativement aux distances. C'est une époque remarquable dans l'art, et Vasari a dit: « Ses sujets » historiques sont d'une grande va- » riété, et il a su éviter la confu- » sion; il a surpassé Albert Durer » dans la composition; il a plus » approfondi que ce dernier toutes » les règles qui tiennent à cette » partie de l'art. A peine la pein- » ture pourrait-elle, par ses cou- » leurs, faire mieux sentir la pers- » pective aérienne. Les peintres » mêmes ont puisé, dans ses gra- » vures, les principes de leur art.» Lucas prenait un soin particulier de ses épreuves, et la tache la plus légère suffisait pour les lui faire détruire. La réputation de cet artiste s'étendit surtout en Italie. A peine Albert Durer eut-il vu les premières productions de notre graveur hollandais, qu'il conçut pour lui la plus haute estime: il fit le voyage de Leyde pour le connaître; et, dès qu'ils se furent

vus, ces deux artistes se lièrent d'une amitié qui ne fut interrompue que par la mort. Animés d'une noble émulation, Albert et Lucas se communiquaient leurs lumières, choisissaient quelquefois les mêmes sujets, et les traitaient chacun à leur manière. Pendant qu'Albert était à Leyde, les deux amis, en témoignage de l'amitié et de l'estime qu'ils s'étaient vouées, se peignirent réciproquement sur un même panneau. Toujours jaloux d'acquérir de nouvelles connaissances, Lucas conçut le projet de visiter les artistes les plus renommés des Pays-Bas. Il fit ce voyage à grands frais, donnant des fêtes aux peintres dans toutes les villes qu'il traversait. Il avait fait équiper un vaisseau à ses dépens, et attiré par la réputation dont jouissait alors Jean de Mabuse, il se rendit à Middelbourg, où résidait ce peintre, et se lia avec lui d'une étroite amitié. Ils visitèrent ensemble les villes de Gand, de Malines, d'Anvers, et tous deux rivalisèrent de dépense et de générosité. Mais ce voyage fut loin d'être heureux pour Lucas. Il revint malade à Leyde, non sans soupçon d'avoir été empoisonné par des rivaux jaloux. Frappé de cette idée, il ne jouit plus d'un seul instant de repos : toujours accablé de son mal, il ne quitta presque point le lit pendant les dernières années de sa vie. Toutefois, il avait trouvé le moyen d'y peindre et d'y graver, et c'est dans ce travail seulement qu'il trouvait quelque distraction à ses maux. Cependant, l'opinion la plus générale n'attribue les infirmités et la mort prématurée de Lucas qu'à la *délicatesse* de son tempérament, encore augmentée par son extrême application au travail. Quelques heures avant sa mort, il travaillait encore à sa dernière planche qui représente une Pallas. Sentant approcher sa fin, il voulut jouir encore une fois de la vue du soleil, se fit transporter à l'air, et mourut en 1533, âgé de 39 ans. Il s'était marié fort jeune, et n'eut de son mariage qu'une fille. Quand on réfléchit au peu de temps qu'a vécu cet artiste, et à la maladie qui le réduisit à garder le lit pendant les derniers temps de sa vie, on est étonné de la quantité de tableaux qu'il a laissés en tout genre, sur verre, en détrempe, à l'huile, et l'étonnement redouble, lorsque l'on considère que le nombre de planches qu'il a gravées, soit au burin, soit à l'eau-forte, monte à cent soixante-douze, sans compter une vingtaine de tailles de bois, gravées sur ses dessins, et qui portent son chiffre. Comme peintre, Lucas de Leyde peut passer pour le plus grand artiste que la Flandre ait eu de son temps. Ses tableaux sont bien peints et d'une touche large, quoique finie; la couleur en est d'une extrême fraîcheur. C'est surtout dans la peinture des femmes qu'il déploie toute la délicatesse de son pinceau. Dans le paysage, les arbres, les ciels et les fabriques sont peints avec finesse et légèreté. En général, ses compositions sont belles, riches, variées et sans confusion. Cependant son dessin, quoique correct, manque de moelleux, et pêche par une imitation trop minutieuse de la nature. D'un autre côté, ses figures se détachent trop sèchement sur les fonds, ce qui leur donne un air un peu dur. Les teintes ne se fondant pas d'un ton assez dégradé, les couleurs semblent parfois trop

crues; mais ce défaut doit être plutôt attribué à la manière dont on peignait du temps de Lucas, qu'à la nature même de son talent. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : l'un représente la Descente de croix, composition de neuf figures ; l'autre une Salutation angélique. Il possédait aussi un portrait de Lucas de Leyde, peint par lui-même ; Saint Jérôme dans le désert ; Hérodiade portant dans un bassin la tête de Saint Jean-Baptiste ; un Portrait de femme en prière ; un Portrait d'homme dans la même attitude, tous deux peints sur bois ; la Fontaine de Jouvence, paysage avec figures. Les deux premiers ont été rendus à la Prusse en 1814 ; les quatre autres ont été repris en 1815 par le duc de Brunswick, ainsi que les trois dessins suivans : le Dévouement de Curtius ; la Femme adultère ; un Homme armé d'un arc et d'une flèche. Les dessins de Lucas de Leyde sont terminés à la plume : le travail en est fin et délicat ; les hachures sont croisées en différens sens. Il y en a quelques-uns lavés au bistre, relevés avec du blanc au pinceau, hachés de la même manière que s'ils étaient faits à la plume. On les reconnaît facilement au caractère des draperies, aux airs de tête, à l'art et à l'esprit de la touche. Ses estampes, déjà payées fort cher de son vivant, n'ont fait qu'augmenter de valeur. Il est très-rare d'en rencontrer de bonnes épreuves, et elles sont encore plus difficiles à réunir que celles d'Albert Durer. M. Bartsch, garde de la bibliothéque de Vienne, a publié un catalogue raisonné des cent soixante-douze pièces dont se compose l'œuvre de Lucas de Leyde. On peut y voir le détail et le prix des divers ouvrages de cet artiste. Le Manuel des amateurs de l'art, de Huber et Rost, en contient une nomenclature assez étendue : on se bornera ici à parler des pièces qui, par la perfection du travail, ou les anecdotes auxquelles elles ont donné lieu, méritent une attention particulière. 1°. Abraham renvoyant Agar, in-fol. Cette pièce, une des premières de l'artiste, est d'une extrême rareté ; on la croit gravée en 1508. 2°. L'Adoration des Mages, grand in-fol. Cette estampe, une des plus considérables de l'œuvre de Lucas, est datée de 1513 ; elle a été regravée par H. Goltzius, avec peu de différence, et on la met au nombre des six chefs-d'œuvre de ce dernier graveur. 3°. Jésus-Christ présenté au peuple ou le grand Ecce Homo, grand in-fol. en travers. Cette riche composition contient plus de cent figures. C'est une des pièces capitales de Lucas ; on y admire la convenance des caractères, l'ordonnance de la composition, et surtout l'intelligence avec laquelle les différens plans sont dégradés : elle porte la date de 1510 ; l'artiste n'avait alors que seize ans. 4°. Jésus-Christ entre les deux larrons ; très-belle estampe grand in-folio en travers, presque aussi riche de composition que la précédente, puis qu'elle contient quatre-vingt-dix figures. Les bonnes épreuves de cette pièce, une des plus parfaites de l'œuvre de Lucas, sont excessivement rares ; elle est datée de 1517. Le retour de l'Enfant prodigue : cette pièce que l'on croit gravée en 1510, est admirable par l'intelligence avec laquelle les lointains sont exécutés. 6°. St.-

Christophe dans l'eau portant l'Enfant-Jésus sur ses épaules, en s'appuyant avec force sur une grosse branche d'arbre. Cette petite estampe in-12, une des meilleures de l'artiste, paraît avoir été gravée en 1521. La même année, Albert Durer avait exécuté le même sujet; et l'on présume que les deux estampes ont été faites en concurrence. 7°. Marie-Madeleine se livrant aux plaisirs du monde : cette estampe est célèbre sous le nom de la Danse de la Madeleine. La scène se passe dans un riche paysage, et l'action en est triple. Au milieu est la Madeleine, la tête ceinte de l'auréole, donnant la main à un homme avec lequel elle danse au son d'une flûte et d'un tambourin; elle est environnée de plusieurs groupes des deux sexes. Vers le fond, la Madeleine, la tête toujours ceinte de l'auréole, poursuit un cerf à la tête d'une troupe de chasseurs à pied et à cheval : enfin, vers le sommet d'un roc élevé, on voit l'âme de la Madeleine ravie au ciel par quatre anges. Cette belle pièce, qui date de 1519, est une des plus recherchées et des plus rares de l'œuvre de Lucas. 8°. Le poète Virgile suspendu dans un panier hors d'une fenêtre, par une courtisanne, qui, pour se venger de quelques propos qu'il avait tenus sur son compte, l'expose ainsi à la risée des passans. Ce sujet est tiré d'une vie apocryphe de Virgile, fort goûtée du temps de Lucas. L'estampe est gravée avec le plus grand art; la manière en est plus vive et plus brillante que dans les autres ouvrages de l'artiste. Albert Durer fut tellement frappé de sa perfection, qu'il conçut le dessein d'en publier une qui pût rivaliser avec celle de Lucas; et c'est à cette concurrence que l'on doit sa fameuse estampe connue sous le nom de Cheval de la Mort. 9°. Uylenspiegel ou l'Espiégle, estampe fameuse, dont on ne connaît que cinq ou six épreuves. 10°. Portrait de l'empereur Maximilien Ier., à mi-corps. Il est ajusté à la mode du temps, en cheveux plats et coiffé d'un grand chapeau. Lucas le peignit, lorsque cet empereur vint à Leyde; mais il ne grava ce portrait qu'en 1520, un an après la mort du prince. C'est la pièce la plus considérable qu'il ait gravée de la sorte; c'est aussi un de ses plus beaux ouvrages et un des plus rares. Lucas marquait ses estampes de la lettre L, quelquefois à rebours, et les datait le plus souvent de l'année de leur composition. La galerie de Florence possède le portrait de cet artiste, peint par lui-même; il l'a gravé à l'eau-forte, et on lit au bas : Effigies Lucæ Leidensis, propria manu incid.

LEYDE (Philippe de), né d'une famille noble de cette ville, fut conseiller de Guillaume de Bavière, comte de Hollande, puis grand-vicaire et chanoine d'Utrecht où il mourut en 1380. On a de lui : De reipublicæ cura, et sorte principantis, et nonnulli alii tractatus, Leyde 1516, in-folio, et Amsterdam 1701, in-4°., avec la vie de l'auteur. Ce qu'il a écrit sur le gouvernement civil ne vaut pas ce qu'il dit du gouvernement domestique. Il avait professé le droit à Orléans et à Paris, et laissa d'autres ouvrages, oubliés aujourd'hui.

LEYDECKER (Melchior), théologien calviniste, né à Middelbourg province de Zélande, en 1652,

professeur de théologie à Utrecht en 1678, mort en 1721 à 69 ans, était un homme dur et passionné, qui ne savait réprimer ni sa langue, ni sa plume. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition, mais qui manquent souvent de critique. Les principaux sont: 1°. Traité de la république des Hébreux, 2 vol. in-folio, Amsterdam 1714 et 1716: recueil curieux, semé d'anecdotes sur le judaïsme moderne. Il y a joint une réfutation de l'Archéologie de Burnet. Ce traité de la république des Hébreux n'a pas fait oublier celui de Sigonius sur la même matière. 2°. Un Commentaire latin sur le Catéchisme de Heidelberg. 3°. Une Dissertation contre le Monde enchanté de Becker. 4°. Une Analyse de l'Ecriture, avec la méthode de prêcher. 5°. Une Histoire du jansénisme, Utrecht 1695, in-8°. 6°. Fax veritatis, Leyde 1677, in-8°. 7°. La continuation de l'Histoire ecclésiastique de Hornius, Francfort 1704, in-8°. 8°. Histoire de l'église d'Afrique, in-4°. 9°. Synopsis controversiarum de fœdere. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style assez dur.

LEYDEN (Jean-Gerbrand de), ainsi nommé parce qu'il était de la ville de ce nom, se fit carme, s'appliqua avec une grande assiduité à toutes les fonctions de la vie apostolique, et consacra ses momens de loisir à l'étude de l'histoire de son pays. Il mourut l'an 1504. On a de lui: 1°. Chronicon Hollandiæ comitum et episcoporum Ultrajectensium, a S. Willebrordo ad annum 1417, Francfort 1520, in-folio. 2°. Chronicon Egmondanum, sive Annales abbatum Egmondensium, publié par Antoine Mathieu, Leyde 1698, in-4°. On lui attribue une Histoire de l'ordre des Carmes; ce n'est qu'une répétition de celle d'Arnold Bostius.

LEYSSENS (N.), peintre d'histoire d'Anvers, né en 1661 et mort en 1720, habitait Rome où il excellait. La tendresse filiale le fit revenir dans son pays pour y être utile à son père avancé en âge.

LHERMITE (Jacques), navigateur hollandais, commandait la flotte de onze vaisseaux expédiés par les Etats-Généraux le 29 avril 1623, pour attaquer le Pérou. La traversée fut longue et pénible: le séjour que l'on fit dans une baie de la Terre-de-Feu, donna occasion de reconnaître que cette terre est coupée par un grand nombre de canaux. Lhermite épuisé par une maladie de langueur, qui depuis plusieurs mois le mettait hors d'état d'agir, mourut devant le Callao, le 2 juillet 1624. On avait donné son nom à une petite isle du Sud de la Terre-de-Feu, et dont le fameux cap Horn forme la pointe la plus méridionale.

LIBERME (Jacques de), peintre Liégeois du commencement du 16e. siècle (Voyez Horne, Léonard).

LIBERT, docteur en théologie de l'ordre des FF.-Prêcheurs, évêque de Vallis Compratensis, fut suffragant d'Engilbert de la Marck, évêque de Liége. Il mourut le 20 août 1361, et fut enterré dans la vieille église des religieux de son ordre à Liége.

LIBERT ou LIETBERT, religieux de l'ordre de St.-François, fut choisi en 1472, par Louis de Bourbon, évêque de Liége, pour succéder à Jean de Dertheren dans la dignité de suffragant, sous le titre d'évêque de Baryth ou Barut, en Phénicie. Ce prélat était, sans doute, un homme de grand mérite, car il semblerait qu'il eut été membre de l'université de Louvain. Pendant son séjour dans cette dernière ville, Libert prêchait souvent au peuple (ce qui ferait croire qu'il était originairement flamand); il le fit avec tant d'agrément, qu'on le nommait en langue du pays Bisschop liebbeken, c'est-à-dire l'Aimable évêque; c'est Montanus qui rapporte cette anecdote d'après le docteur Hunnæus. Libert vivait encore en 1501, puisqu'en cette année il fit imprimer à Anvers un in-folio, sous le titre de Collectio de crucibus quæ hoc tempore apparuerunt. Il serait sans doute curieux de voir de quoi cet auteur a rempli cet in-folio. Du reste on ignore l'année précise de sa mort.

LIBOY (LOUIS-FRANÇOIS-ROSSIUS DE), reçut une éducation soignée dans le monastère du Val-des-Ecoliers à Liége, sa patrie, lequel, après que les chanoines-réguliers de la congrégation de France y eurent établi la réforme en 1667, devint comme un séminaire, et donna d'excellens sujets à l'église et à l'état. Le père de Louis-François, était Louis Rossius de Liboy, ancien bourgmestre de la cité de Liége, mort le 11 janvier 1702, lequel ayant embrassé l'état ecclésiastique, se vit dès 1691 chanoine de la cathédrale avec quatre de ses fils, pendant plusieurs années, et c'est une chose très-rare et même sans exemple, de voir un père qui, seul avec ses enfans, aurait pu faire l'office entier tant à l'autel qu'au chœur. Le suffragant Blavier étant souvent, à cause de son grand âge, empêché d'exercer les fonctions épiscopales, Joseph-Clément de Bavière, prince-évêque de Liége, lui donna, en 1696, un coadjuteur dans la personne dudit Louis-François-Rossius de Liboy, chanoine de la cathédrale et prévôt de la collégiale de Saint-Jean-Evangéliste, qui fut sacré sous le titre d'évêque de Thermopole, sous la métropole de Césarée en Cappadoce. Le prince-évêque Joseph-Clément étant mort, Rossius de Liboy fut confirmé, le 14 novembre 1723, comme suffragant par le chapitre, ainsi que par le successeur du défunt, Georges-Louis de Bergh, qu'il ordonna diacre le 27 juillet 1724, prêtre le 17 décembre suivant, et évêque le 31 du même mois. Rossius de Liboy mourut le 25 novembre 1728, après avoir rempli dignement les fonctions de l'épiscopat pendant le long espace de 32 ans.

LIEMACKER (NICOLAS DE), surnommé Roose, peintre renommé, naquit à Gand en 1576, fut élève de Guéraer et d'Otto-Venius, et rivalisa de talent avec Rubens, qui savait l'apprécier. Il travailla plusieurs années à la cour du prince-évêque de Paderborn. Il s'établit ensuite à Gand, et y exécuta d'excellens tableaux qui ornent la plus grande partie des églises de cette ville. La confrérie de St. Michel avait demandé Rubens pour peindre une chute des Anges; mais cet

habile artiste conseilla de choisir Roose. « Quand on possède une » rose si belle, dit-il, on peut se » passer des fleurs étrangères. » Ce tableau qui existe dans la paroisse de St. Michel, passe pour un de ses chefs-d'œuvre. Parmi ses autres ouvrages, on cite un St. Nicolas dans l'église de ce nom, le plafond d'une chapelle de l'église de St. Bavon, et un tableau d'autel représentant la Vierge avec l'enfant Jésus au milieu d'une gloire de Saints. Il a reproduit ce même sujet dans l'église des Bernardines. Roose avait un grand talent pour la composition, était bon dessinateur, et se distinguait surtout par l'expression de ses figures ; il péchait cependant quelquefois par trop de noir dans ses ombres, et trop de rouge dans ses chairs. Il eut toujours des mœurs pures, et mourut en 1646.

LIEVENS ou LIVENS ou LYVYNS (Jean), peintre et graveur, né à Leyde en 1607, fut successivement élève de George Van Schooten et de Pierre Lustman : à douze ans, il copia si parfaitement deux tableaux de Corn. Van Harlem, représentant Héraclite et Démocrite, qu'on eut de la peine à distinguer les copies des originaux. A l'âge de 20 ans, il fit un tableau de grandeur naturelle, représentant un écolier qui lit à la clarté d'un feu de tourbes : ce tableau fut admiré. Le prince d'Orange l'acheta, et en fit don à l'ambassadeur d'Angleterre, qui le présenta au roi. Lievens ayant appris le cas qu'on faisait de ses talens en Angleterre, s'y rendit vers l'année 1630, et y fut chargé de peindre toute la famille royale. A son retour sur le continent, il s'établit à Anvers où il épousa la fille de Michel Collins, habile sculpteur. Alors il s'adonna entièrement au genre historique, composa un nombre considérable de grands tableaux, et réussit également dans le portrait. Parmi les tableaux de ce dernier genre qu'on lui doit, on cite ceux de Ruyter et de Tromp, qu'il avait faits pour la maison de ville d'Amsterdam. On voit dans le Musée du Louvre, un tableau de Lievens, représentant la Visitation de la Vierge, qui est un des plus précieux morceaux de cette belle collection. Ce Musée possédait encore du même maître une Tête de vieillard à longue barbe; le sacrifice d'Abraham, tableau vraiment admirable, d'un effet et d'une vérité magiques, qui, ainsi que le précédent, avait été tiré de la galerie de Brunswick; et une autre Tête de vieillard, portant une longue barbe, une toque noire, et les mains appuyées sur un bâton : ce dernier provenait du Piémont. Tous trois ont été repris en 1815. Il y avait dans la galerie de Saint-Cloud, une seconde Visitation de Lievens, qui a été volée à la même époque. Lievens ne s'est pas moins distingué dans la gravure au burin, et dans celle à l'eau-forte, où il s'est montré le digne émule de Rembrandt, son contemporain. Sa manière de graver obtint par des procédés différens que ceux de ce maître, des effets également pittoresques : il sait ménager avec tant d'habileté le clair-obscur, qu'il en résulte toujours l'effet le plus piquant. Lievens dessine plus correctement que Rembrandt, mais ce dernier a une manière de graver qui a plus de couleur. Les hachures de Lievens sont ordinaire-

ment si serrées, que l'eau-forte en confond quelquefois les traits, comme on peut le remarquer dans les devants de sa gravure, représentant la résurrection du Lazare. Il ne paraît pas s'être jamais servi de la pointe sèche; mais il faisait un fréquent usage du burin pour donner plus de force à ses gravures. C'est avec le burin qu'il a entièrement retouché sa planche de St. Jérôme nu, assis dans une grotte, dont on connaît trois épreuves, qui diffèrent entre elles, soit par la grandeur, soit par les retouches. Deux de ses plus belles pièces, les portraits de Daniel Heinsius, et de Jacques Gouter, musicien anglais, sont presque entièrement gravées au burin. La manière dont elles sont exécutées est pleine d'effet, et parfaitement dans le goût de l'eau-forte. M. Adam Bartsch, à la fin de son Catalogue raisonné de l'OEuvre de Rembrandt, a donné celui de l'OEuvre de Lievens. Il porte le nombre des pièces à 66, dont 6 sont douteuses.

LIGNE (Charles-Joseph prince de), né à Bruxelles en 1735, d'une famille des Pays-Bas, dont l'illustration remonte au quinzième siècle, et qui depuis ce temps n'a pas cessé de se distinguer dans les armes, eut pour père et pour aïeul deux feld-maréchaux au service d'Autriche. Son goût, autant que l'exemple de ses ancêtres, l'entraîna dès sa plus tendre jeunesse dans la même carrière. Il rapporte qu'à huit ans il avait déjà été témoin d'une bataille, qu'il s'était trouvé dans une ville assiégée, et que, des fenêtres du château de Bel-OEil, il avait vu trois sièges. A un âge encore plus tendre, les vieux dragons du régiment de son père, le portant sur leurs genoux, lui avaient raconté les campagnes du prince Eugène, et leurs récits ne s'effacèrent jamais de sa mémoire. A quinze ans, il était convenu avec un capitaine du régiment français de Royal-Vaisseau, en garnison à Condé, que si la guerre éclatait, il s'échapperait de la maison paternelle et s'enrôlerait dans sa compagnie sous un nom supposé, ne voulant devoir sa fortune qu'à son propre mérite; et dans son impatience il répétait sans cesse ce vers de Voltaire :

Rose et Fabert ont ainsi commencé.

Enfin, on lui permit d'entrer au service, en 1752 : il obtint un drapeau dans le régiment de son père, et le brevet de capitaine au bout de quatre ans. Ce fut en cette qualité qu'il fit sa première campagne en 1757. Son enthousiasme militaire était alors au plus haut degré. Il se distingua dans plusieurs occasions, notamment à Breslau et à Leuthen, où il prit le commandement de son bataillon, en l'absence du major, quoiqu'il fût le plus jeune capitaine. Il se trouva en 1758, à la victoire de Hochkirchen, s'empara d'un poste important, et reçut pour récompense le grade de colonel : ce fut en cette qualité que le jeune prince de Ligne déploya la valeur la plus brillante dans les dernières campagnes de cette guerre de sept ans, dont il a peint les principaux événemens, à sa manière, avec des couleurs toujours piquantes et originales. Devenu général-major à l'époque du couronnement de Joseph II, il inspira une grande confiance à ce prince aimable et spirituel, et il eut l'honneur de l'accompagner à son entrevue avec Frédéric II, en 1770. On trouve

dans sa correspondance des détails très-curieux sur le caractère des deux souverains, et sur les différentes circonstances de cette entrevue. L'année suivante, il devint lieutenant-général et propriétaire d'un régiment d'infanterie. Dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, il commanda l'avant-garde de Laudon; et cette campagne quoiqu'elle n'ait pas été marquée par de grands événemens, ajouta beaucoup à sa réputation militaire : mais la paix qui devint ensuite presque générale, ne lui permettant plus de se livrer à son humeur guerrière, il tourna d'un autre côté l'activité de son esprit, et perfectionna ses études par la lecture et par des voyages en Italie, en Suisse et surtout en France. Son caractère aimable et chevaleresque convenait parfaitement aux mœurs de ce dernier pays; et il eut de grands succès à Versailles, où il avait déjà paru avec beaucoup d'éclat, en 1759, lorsqu'il y fut envoyé pour faire part à Louis XV de la victoire de Maxen. Dans ce dernier voyage, la reine Marie-Antoinette l'accueillit avec beaucoup de bonté; et, dans plusieurs passages de ses écrits, il a rendu hommage de la manière la plus touchante aux vertus de cette princesse. Ce fut à cette cour qu'il connut la marquise de Coigny, l'une des femmes les plus spirituelles de ce temps-là; il lui adressa ensuite, des rives du Borysthène, des lettres qui forment une des parties les plus remarquables de la correspondance imprimée dans ses OEuvres. On y trouve à chaque ligne l'expression du regret qu'il éprouve de vivre loin des Français; et lorsque les premières nouvelles de leurs désordres politiques lui parviennent, il s'en afflige sincèrement, et redoute pour eux des malheurs plus grands, avec une prévoyance que l'avenir n'a que trop justifiée. Le prince de Ligne était alors chargé d'une mission importante en Russie. Dès l'année 1782, il avait été envoyé auprès de Catherine; les grâces de son esprit, autant que sa belle et noble physionomie, lui avaient fait obtenir des succès de plus d'un genre auprès de cette souveraine. Elle le nomma feld-maréchal, lui donna une terre en Crimée, et lui permit de l'accompagner lorsqu'elle se rendit dans cette contrée avec Joseph II. La description de ce fameux voyage, qu'il a consignée dans sa correspondance, les portraits qu'il y a tracés des grands personnages qu'il vit alors de si près, sont d'une originalité aussi ingénieuse que piquante. En 1788, Joseph II lui donna le grade de général d'artillerie, et l'envoya, muni d'instructions militaires et diplomatiques, auprès du prince Potemkin, qui faisait le siége d'Oczakow. Il eut une grande part aux périls de cette difficile opération, et les rapports qu'il en transmit à son souverain, le portrait du général russe qu'il traça dans sa correspondance, sont regardés comme une des parties les plus curieuses de ses écrits. L'année suivante, il vint prendre le commandement d'un corps de l'armée autrichienne, et partager avec Laudon la gloire de la prise de Belgrade. Ce fut là le terme de ses travaux militaires : la mort de Joseph II l'éloigna pour toujours du commandement, auquel l'appelaient son rang, son expérience, autant que sa valeur. Ce monarque

l'avait traité avec une confiance extrême, et dont il se montra fort reconnaissant. Personne n'a répandu sur la tombe de Joseph II, plus de larmes que le prince de Ligne. Il ne se dissimula pas la perte qu'il avait faite, et les regrets qu'il témoigna, ne durent pas contribuer à le rendre agréable à Léopold, dont le système était d'écarter tous ceux que son prédécesseur avait le plus estimés et favorisés. La révolte des Pays-Bas servit encore de motif ou de prétexte pour éloigner de plus en plus le prince de Ligne. Toute sa fortune et toutes ses affections devaient le lier à cette contrée, où l'un de ses fils s'était rangé du parti des rebelles. Joseph II, qui l'avait d'abord fort injustement soupçonné, appréciait si bien son généreux dévouement, et sentait tellement les motifs qu'il aurait eus pour abandonner sa cause, qu'il lui dit, à son lit de mort: « Je vous remercie de votre fidé» lité; allez aux Pays-Bas; faites» les revenir à leur souverain, et » si vous ne le pouvez, restez-y: » ne me sacrifiez pas vos intérêts; » vous avez des enfans. » Le prince de Ligne n'était nullement disposé à suivre un pareil avis; car aucun grand seigneur de la Belgique ne montra plus d'éloignement pour le parti de la rébellion, dont on sait d'ailleurs que les opinions religieuses furent un des principaux motifs: sa ferveur, sous ce rapport, n'était pas assez grande pour lui mettre les armes à la main, et d'un autre côté son caractère connu eût inspiré peu de confiance aux Flamands. Cependant leur chef, Vandernoot, lui écrivit pour le déterminer à se réunir à eux. La réponse du prince ne fut pas équivoque; il lui conseilla de se soumettre à l'instant, pour éviter une mauvaise fin; et lorsqu'il se rendit dans cette contrée, après la répression des troubles, pour y présider les états du Hainaut, il parla encore plus clairement à cette assemblée, dans une séance qu'il a ainsi raconté lui-même: « Je » trouvai encore un reste d'ai» greur et d'indépendance qui » me donna de l'humeur: j'en » témoignai un jour plus qu'à » l'ordinaire dans une assem» blée de mes pères conscrits; et » voyant qu'on me la rendait, » je leur dis que, si je n'avais pas » été en Krimée avec l'empereur » Joseph et l'impératrice de Russie, » lorsque leur sotte rébellion écla» ta, je l'aurais arrêtée, d'abord » en leur parlant en concitoyen » fidèle, zélé et raisonnable, et » ensuite, si je n'avais pas réussi, » en général autrichien, à coups » de canon sans boulet, mais qui » les eussent fait mourir de peur. » Le prince de Ligne ne rentra pas alors pour long-temps dans la jouissance de ses biens en Belgique: l'invasion des Français vint presque aussitôt l'en priver encore; et cette perte de la plus grande partie de sa fortune, que ses prodigalités avaient déjà fort altérée, fut précédée d'un chagrin encore plus cuisant, occasionné par la mort de son fils aîné, jeune homme si distingué par sa valeur et par son noble caractère, qu'il aimait si tendrement, et qui périt sur le champ de bataille, dans la fameuse expédition des Prussiens en Champagne, le 14 septembre 1792. Rien ne put consoler le prince de Ligne de cette perte cruelle; et on l'y voit revenir à

chaque page de ses écrits. Depuis cette fatale époque, où il perdit en même temps, sa fortune et l'objet de ses plus tendres affections, il reçut d'ailleurs bien peu de consolations et de dédommagements. Après la mort de Laudon et de Lascy, il se trouvait, sans aucun doute, au premier rang de l'armée autrichienne : aucun de ceux qui l'ont commandée après lui n'avait autant de droits à la confiance du souverain; et les revers qu'elle a éprouvés, n'ont pas justifié l'oubli dans lequel il fut laissé. Cet oubli empoisonna les dernières années de sa vie, et il n'a pas pu dissimuler le chagrin qu'il en ressentit : « Je suis mort » avec Joseph II, » disait-il souvent. Cependant l'empereur François le nomma, en 1807, capitaine des trabans de sa garde et feld-maréchal en 1808. On le consulta quelquefois sur les opérations militaires; et il ne cessa pas de présider le conseil de l'ordre de Marie-Thérèse dont il avait été nommé commandeur après la prise de Belgrade. Il reçut encore, vers la même époque, quelques dédommagements de fortune; il les dut surtout à son mérite personnel et à l'intervention de la France, qu'il affectionna toujours avec tant de prédilection. Ne pouvant plus mettre à profit dans le commandement des armées, ses longues observations sur l'art de la guerre, il s'était mis à composer des livres où se peint admirablement sa passion pour les armés. On y trouve, comme dans toutes ses productions, un manque absolu d'ordre et de méthode; car, ainsi qu'il le dit lui-même, « il écrit les choses à » mesure qu'elles lui viennent dans » la pensée : » mais ses pensées lui viennent souvent d'une manière fort-irrégulière, décousue, incohérente, et il les rend avec une excessive prolixité, sans même se donner la peine d'être correct et d'éviter les fautes de langue. Si l'on ne consulte que ses écrits, ses principes de tactique ne paraissent pas fort-positifs, ni bien déterminés : mais il avait fait la guerre si long-temps et dans tant de pays, il avait été témoin d'un si grand nombre d'événements, que les militaires peuvent puiser dans ses ouvrages des leçons très-utiles; ces leçons leur sont d'ailleurs présentées sous une forme toujours piquante et originale. Aucun général en Autriche n'a su inspirer plus d'enthousiasme à ses troupes; et il dut surtout cet avantage à son humeur chevaleresque, à sa valeur brillante, à ses libéralités, et à ses bons mots qui étaient répétés de rang en rang, et qui le rendaient l'idole du peuple et des soldats. Ces avantages eussent été bien précieux dans les dernières guerres; et la cour de Vienne avait enfin paru le comprendre, lorsqu'il fut question, en 1796, de lui donner le commandement de l'armée d'Italie; mais le ressentiment de Thugut parvint encore à l'en éloigner. Ce ministre avait été l'objet de ses épigrammes, et cette manie des beaux esprits fut plus d'une fois nuisible au prince de Ligne. On rencontre dans la collection trop volumineuse de ses œuvres, beaucoup de traits piquans et d'anecdotes curieuses; mais tout cela est noyé dans un déluge de réflexions inutiles. Il n'a pas prétendu écrire sa vie ni ses mémoires : cependant ce n'est guère que sous ce rapport que l'on

peut trouver de l'intérêt dans ses écrits ; et l'on ne doit pas y chercher autre chose que des anecdotes relatives aux événemens dont il fut le témoin, et à tant de grands personnages qu'il a vus de si près. Quel homme aurait pu dire comme lui ? « Les bontés paternelles du » bon, du respectable François Ier, » maternelles de la grande Marie-» Thérèse, et quelquefois presque » fraternelles de l'immortel Jo-» seph II ; la confiance entière du » maréchal Lascy, et presque en-» tière du maréchal Laudon ; la » société intime de l'adorable reine » de France ; l'intimité de Cathe-» rine-la-Grande, mon accès chez » elle presque à toutes les heures ; » les bontés distinguées du Grand-» Frédéric rendraient mes mé-» moires bien intéressans. » Ainsi le prince de Ligne ne croyait pas avoir écrits des mémoires ; et cependant la collection de ses œuvres militaires et sentimentaires, comme il les appelle, ne peut guère être considérée comme autre chose. Il a fait des vers dans beaucoup de circonstances de sa vie, et surtout pour ses nombreuses aventures de galanterie qui se prolongèrent bien au-delà du terme ordinaire, et portèrent quelquefois atteinte à sa dignité. Ses poésies, tout au plus supportables dans les circonstances où elles furent composées, n'auraient pas dû être publiées. Son Essai sur les jardins et sur sa terre de Bel-Œil est une des parties les plus soignées de ses écrits. Le caractère du prince de Ligne devait être moins apprécié en Allemagne, et sur-tout en Autriche, que dans tout autre pays : cependant il s'y était fait de nombreux amis, et il y eut des admirateurs enthousiastes. Les étrangers les plus distingués par leur rang et leur esprit ne manquèrent jamais de le visiter, et tous le quittaient pénétrés d'admiration pour la grâce, l'esprit et la politesse qui donnaient tant de charme à sa société. Les Français sur-tout le recherchaient avec empressement, séduits par l'aimable prévention qu'il montra toujours pour eux. Il vivait encore à la fin de 1814, dans le moment où Vienne vit se réunir dans ses murs le congrès des rois de l'Europe : tous se firent un devoir de lui rendre hommage, et quoiqu'il fût arrivé près du terme de sa vie, quoique dès-lors sa santé parût très-chancelante, on retrouvait encore en lui cette vivacité d'esprit, cette intarissable gaîté qui n'avaient pas cessé de le distinguer ; et à cette époque, comme autrefois, ses saillies et ses bons mots furent partout répétés. Voyant les souverains occupés de bals et de fêtes de tous les genres, il disait : « Le » congrès danse, il ne marche pas ; » quand il aura épuisé tous les » genres de spectacles, je lui don-» nerai celui de l'enterrement d'un » feld-maréchal. » Cette promesse ne fut que trop fidèlement accomplie, et le prince de Ligne termina sa longue carrière le 13 décembre 1814. Mourant sans fortune, et voulant néanmoins, selon l'usage, laisser un legs à sa compagnie de trabans, il lui donna la collection de ses manuscrits, qu'il évaluait à cent mille florins. Ses héritiers, qui n'y mettaient pas le même prix, la vendirent à un libraire pour une somme modique ; mais le comte de Colloredo, son successeur dans le commandement des trabans, réclama

contre cette vente, dans les intérêts de sa compagnie. On crut d'abord que cet incident empêcherait la publication de ces manuscrits; cependant les OEuvres posthumes du prince de Ligne ont paru en 1817 à Vienne et à Dresde, 6 vol. in-8°. La collection de ses œuvres avait été publiée par lui dans les mêmes villes, en 1807, 30 vol. in-12, divisés en deux parties, dont la première comprend le Coup-d'œil sur Bel-OEil et sur une grande partie des Jardins de l'Europe; Dialogues des morts; Lettres à Eulalie sur le théâtre; Mes écarts ou Ma tête en liberté; Mélange de poésies; Pièces de théâtre; Mémoires sur le comte de Bonneval, sur la correspondance de Laharpe, etc. La seconde partie, sous le titre d'OEuvres militaires et sentimentaires, comprend : Préjugés et fantaisies militaires; Mémoires sur les campagnes du prince Louis de Bade, sur les campagnes du comte de Bussy-Rabutin, sur la guerre des Turcs, sur les deux maréchaux de Lascy, sur Frédéric II; Instruction du roi de Prusse à ses officiers; Journal de la guerre de sept ans; de sept mois en 1778, et de sept jours aux Pays-Bas en 1784; Mémoire sur les généraux de la guerre de trente ans; Relation de ma campagne de 1788 à 1789; Catalogue raisonné des livres militaires de ma bibliothéque. Les deux derniers volumes contiennent des OEuvres mêlées en prose et en vers. L'espèce de culte que le prince de Ligne avait voué à la mémoire du prince Eugène, lui fit publier, en 1809, un ouvrage de sa composition, sous le titre de Vie du prince Eugène de Savoie, écrite par lui-même. Ceux des lecteurs qui connaissaient la manière du prince de Ligne ne purent se méprendre à cette petite fraude; mais ils admirèrent l'esprit et l'art avec lesquels il avait su se mettre à la place d'un grand homme. Imprimé d'abord en Allemagne, cet ouvrage le fut deux fois à Paris dans la même année. On a beaucoup écrit sur le prince de Ligne, même de son vivant. Mme. de Staël, qui avait été singulièrement frappée des grâces de son esprit, publia en 1809 : Lettres et pensées du maréchal prince de Ligne, 1 vol. in-8°. Ce recueil est principalement extrait de la correspondance où Mme. de Staël a trouvé facilement de quoi justifier son admiration. On peut seulement lui reprocher d'y avoir placé des opinions et des jugemens que l'auteur avait dès-lors rétractés. MM. de Propiac et Malte-Brun ont aussi donné des extraits des ouvrages du prince de Ligne. Il fut si mécontent de tous ces recueils ou extraits, qu'il s'en plaignit hautement, et qu'il voulait en faire imprimer un autre lui-même; mais la mort ne lui donna pas le temps de réaliser ce projet.

LILLE (Chrétien-Evrard de), né à La Haye en 1724, fut reçu en 1756 docteur en médecine à Leyde, où il avait fait ses études. Quelque-temps après il obtint la chaire de médecine et de chirurgie que Camper avait tant illustrée à Groningue, et il sut s'y distinguer par ses talens et son zèle. On a de lui : Tractatus de palpitatione cordis, quam præcedit præcisa cordis historia physiologica, cuique pro coronide addita sunt monita quædam generalia de

arteriarum pulsus intermissione; Zwoll 1755, in-8°.

LIMBORCH (PHILIPPE DE), théologien remontrant, né à Amsterdam en 1635, d'une bonne famille, fut ministre à Gouda en 1657, puis à Amsterdam en 1667. Il obtint la même année en cette ville la chaire de théologie, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1712, à 79 ans. Il était grand partisan de la tolérance. Jean Le Clerc en fait un grand éloge. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont: 1°. Amica collatio de veritate religionis christianæ cum erudito judæo, in-12; l'édition de Gouda, in-4°., 1687, n'est pas commune. On en a fait une à Bâle, in-8°., 1740. Le juif avec lequel Limborch eut cette conférence, est Isaac Orobio de Séville. 2°. Un Cours complet de théologie, 1715, Amsterdam, in-fol. 3°. Historia inquisitionis, Amsterdam 1692, in-fol.; il l'a tirée des ouvrages mêmes des inquisiteurs. On a encore de Limborch des Sermons. Le P. Nicéron dit qu'ils sont méthodiques, solides et édifiants. Il a aussi publié la plupart des éditions des ouvrages d'Episcopius, son grand-oncle maternel, des écrits duquel il avait hérité.

LIMBORCH (HENDRICK ou HENRI VAN), peintre de genre, né à La Haye en 1680, fut élève de Vander Werff. Il peignait dans le goût de son maître, et dessinait correctement; mais son ton de couleur est plus noir et moins suave. Cet artiste est connu par deux tableaux qu'a possédés le Musée du Louvre, dont l'un représente le repos de la Sainte Famille à la porte d'un palais, dont le maître, richement vêtu, adresse la parole à la Vierge; et l'autre, les Plaisirs de l'âge d'or. Un troisième tableau représentant les Sept Œuvres de miséricorde, que l'on attribuait à ce maître, et qui provenait de la galerie de Cassel, a été rendu en 1815, aux commissaires du landgrave. Limborch est connu, comme graveur, par une grande estampe in-folio, gravée au burin, en 1706, dont le sujet est Hercule jetant Lychas à la mer. Ce peintre mourut en 1758.

LIMBOURG (ROBERT DE), docteur en médecine, membre de l'académie de Bruxelles, né à Theux, bourg de la province de Liége, le 1er. décembre 1731, d'une famille qui, depuis près de trois siècles, a produit plusieurs médecins très-versés dans leur profession. Il se fit de l'étude un plaisir plutôt qu'une occupation, et s'arrêta particulièrement sur l'histoire naturelle. Etant sur le point de partir pour Montpellier afin d'y faire ses études en médecine, il publia une Dissertation sur ce sujet: Quelle est l'influence de l'air sur les végétaux? que l'académie des belles-lettres, sciences et arts de Bordeaux, avait proposé pour la seconde fois; et l'an 1757, il remporta le prix. Après avoir demeuré quelque temps à Montpellier, il fut reçu docteur en médecine le 12 août 1760. Associé, en 1773, à l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, il composa diverses Dissertations qui ont été insérées dans les Mémoires de cette compagnie; une autre où il propose des vues sur l'hydraulique, a été présentée à l'Académie des sciences de Paris, qui en fit

une mention honorable, en invitant l'auteur à la perfectionner ultérieurement. Il avait rassemblé un cabinet d'histoire naturelle qui, sans être vaste, ni en apparence fort précieux, contenait des objets remarquables et propres à fixer l'œil d'un observateur. Il est mort dans l'endroit qui l'a vu naître, le 20 février de l'an 1792.

LIMBOURG (Jean-Philippe de), médecin, et comme le précédent, né à Theux en 1726. Il a joui à juste titre d'une grande réputation comme médecin pendant sa longue carrière. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : Nouveaux amusemens de Spa. Il prétend, comme beaucoup d'autres écrivains, que c'est des eaux de Spa qu'il est question dans le fameux passage de Pline le naturaliste : Tongri, civitas Galliæ, fontem habet insignem. M. de Villenfagne a entrepris de prouver que Pline n'a voulu et n'a pu désigner que la source qui existe encore près des remparts de Tongres. Ses raisons sont si décisives, qu'il paraît avoir décidé la question en faveur du dernier endroit. Le docteur Limbourg est mort en 1811.

LIMIERS (Henri-Philippe de), l'un des plus infatigables écrivains de son temps, était né en Hollande, vers la fin du dix-septième siècle, de parens français réfugiés pour cause de religion. On ignore les particularités de sa vie; il mourut en 1725 à Utrecht, dans un âge peu avancé. Il rédigeait depuis quelque temps la Gazette de cette ville, la plus mauvaise de toutes celles qui paraissaient en Hollande; et, dit l'abbé Lenglet, il reçut, plus d'une fois des réprimandes des Etats-Généraux pour quelques impertinences qu'il y avait insérées. On connaît de lui : 1°. L'Histoire du règne de Louis XIV, où l'on trouve une recherche exacte des intrigues de cette cour, dans les principaux états de l'Europe, Amsterdam 1717, 7 vol. in-12; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, ib. 1719, 12 vol. in-12; Rouen 1720, 2 vol. in-4°. Ce n'est qu'une mauvaise compilation d'articles de gazettes. Limiers se vantait de n'avoir mis que sept mois à composer cet ouvrage : cela ne m'étonne pas, dit Lenglet; il faudrait encore moins de temps pour en faire un pareil. 2°. Annales de l'histoire de la monarchie de France, depuis son établissement; Amsterdam 1721, in-fol., fig. 3°. Abrégé chronologique de l'histoire de France, pour les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, Amsterdam 1720, 2 vol. in-12; ibid. 1724, in-fol.; Trévoux 1727, 2 vol.; ibid. 1728, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4°. C'est une suite de l'abrégé de l'Histoire de France, par Mézeray, et le 3e. vol. contient la vie de cet historien, par Larroque. 4°. Histoire de Charles XII, roi de Suède, Amsterdam 1721, 6 vol. in-12. 5°. Histoire de l'institut des sciences et des arts établi à Bologne en 1712, Amsterdam 1723, in-8°. fig. 6°. Une Traduction des comédies de Plaute, 1719, 10 vol. in-12. Il a eu le bon esprit de conserver la traduction de l'Amphytrion, de l'Epidicus et du Rudens, par madame Dacier, et celle des Captifs, par Coste. La version des seize autres pièces du comique latin, est de Limiers : quoique plus supportable que

celle de Guendeville, elle n'en est pas moins très-défectueuse, et ne peut que faire sentir la nécessité d'une nouvelle version, promise et attendue depuis si long-temps : chaque pièce est précédée d'un examen et accompagnée de notes. Le dixième volume contient les fragmens de Plaute. 7°. Une traduction de l'ouvrage latin de Philippe Stosch, intitulé : Pierres antiques gravées, sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms, etc., Amsterdam 1724, petit in-fol, fig. Elle est pleine de contre-sens et d'explications absurdes. Prosper Marchand en a relevé quelques-unes dans son Dictionnaire critique, art. Archelaüs, tom. Ier., page 59, 8°. Des notes et des remarques pour l'intelligence du poëme de Télémaque ; dans les éditions d'Amsterdam, Hofhout 1719, 1725, in-12. « Ces remarques sont satiriques, et par » cette raison elles ont été réimprimées fort souvent, quoiqu'il » soit certain que Fénélon n'a jamais eu l'idée de faire des portraits satiriques dans Télémaque. » M. Barbier dit que Limiers eut part à la grande Bibliothéque ecclésiastique (Magna Bibliotheca ecclesiastica), dont il n'a paru qu'un volume, comprenant la lettre A., Cologne 1734, in-fol. (Voy. le Dict. des anonymes, n°. 12,355). Enfin il a laissé manuscrit : Histoire du temps, ou Mémoires de diverses cours, sur les matières les plus importantes de la politique, six vol. in-4°. Il annonçait cet ouvrage comme terminé, en 1725.

LIN (Hans van), peintre de *genre*, *surnommé* Stilheid, né en *Hollande*, florissait vers le milieu du 17e. siècle. Il excellait dans les tableaux de bataille ; et aucun peintre hollandais, Wouwermans excepté, ne peut lui être comparé pour le talent de peindre les chevaux. Le seul historien qui ait parlé de van Lin, est Houbraken. Il en fait un grand éloge ; mais il se trompe en l'appelant Jean van Lint. Tous les tableaux connus de cet artiste portent le nom de Hans van Lin. Le Musée du Louvre a possédé un de ses tableaux, représentant une bataille dans des rochers, qui était un des plus beaux ornemens de la galerie de Brunswick : il a été repris en 1815. C. F. Boëtius a gravé en 1766, d'après van Lin, une estampe représentant un bâtiment devant lequel sont trois mulets et plusieurs hommes.

LINDANUS (Guillaume), né à Dordrecht, province de Hollande méridionale, en 1525, fut professeur d'Ecriture-Sainte à Dillingen, puis grand-vicaire du diocèse d'Utrecht, et inquisiteur de la foi dans la Hollande et dans la Frise. Philippe II, roi d'Espagne, le nomma à l'évêché de Ruremonde en 1562, qui venait d'être érigé. Il y eut beaucoup à souffrir dans le temps des troubles. Il fit deux voyages à Rome, se fit estimer du pape Grégoire XIII, fut transféré à l'évêché de Gand en 1588, et mourut trois mois après, à 63 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : 1°. De optimo genere interpretandi scripturas, Cologne 1558, in-8°. 2°. Tabulæ analyticæ omnium hærescon hujus sæculi. 3°. Panoplia evangelica, Cologne 1590, in-fol. 4°. Psalterium vetus, amendis 600 repurgatum et de græco atque he-

braico fontibus illustratum, Anvers. 5°. Grand nombre d'écrits de controverse. On lui doit aussi une édition de la messe apostolique faussement attribuée à Saint-Pierre : elle parut, accompagnée d'une apologie et de commentaires, à Anvers, en 1588, in-8°., et à Paris, en 1595. La première édition est la moins commune. Ce prélat éclairé possédait les langues, les pères, et l'antiquité sacrée et profane. Sa vie a été écrite par Havensius dans son ouvrage : De erectione novorum in Belgio episcopatuum, et on a donné le catalogue de ses ouvrages, Bois-le-Duc 1584, in-8°.

LINDEBORN (Jean), né à Deventer, province d'Over-Yssel, vers 1630, fut curé à Utrecht, et provicaire de l'évêché de Deventer. Il remplit toutes les fonctions d'un pasteur zélé, pendant 40 ans, sans cesser de donner ses moments de loisir à l'étude. Il mourut le 5 août 1696. Il était fort versé dans la théologie et les sciences qui y ont rapport. Il avait aussi de grandes connaissances dans l'histoire profane. Nous avons de lui : 1°. Historia, seu notitia episcopatus Daventriensis, Cologne 1670, in-12, estimée. 2°. Tractatus de efficacia sacrificiarum quæ obtulit lex divino-mosaica, Anvers 1677, in-12. 3°. Notæ catecheticæ in baptismatis, pœnitentiæ, extremæ unctionis, ordinis, matrimonii sacramenta, Cologne 1675-1684, 5 vol. in-12, savants et curieux. 4°. Explication littérale des circonstances de la passion de Notre-Seigneur, Cologne 1684-1690, 3 vol. in-12.

LINDEN (Antoine-Henri), médecin hollandais, naquit vers l'an 1570, dans la province de Frise, on ignore dans quel endroit précisément. A l'âge de 17 ans, il se fit inscrire au nombre des étudiants à Franeker, où il se proposait d'apprendre la théologie; mais au bout de quelque temps, il changea d'avis, suivit la carrière de la médecine, et obtint les honneurs du doctorat en 1608. Depuis lors il partagea son temps entre l'exercice de l'art de guérir et la direction du collége d'Enckhuysen, dont il avait été nommé recteur. La réputation qu'il acquit bientôt comme praticien, le fit appeler à Amsterdam, où, après un séjour de huit années, il mourut en 1635. Aucun des nombreux ouvrages qu'il avait composés n'a obtenu les honneurs de l'impression.

LINDEN (Jean-Antonide Van Der), fils du précédent, naquit le 13 janvier 1609, à Enckhuysen, province de Hollande septentrionale, et fut élevé avec beaucoup de soin au collége de cette ville. Il alla ensuite étudier à Leyde, où, après avoir terminé ses cours de philosophie, il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la médecine. Ce ne fut cependant pas dans cette université, mais bien à Franeker, qu'il reçut le bonnet doctoral. Son père, qui résidait alors à Amsterdam, l'appela auprès de lui, et ce fut sous les yeux de ce guide éclairé, qu'Antonide débuta dans la pratique de l'art de guérir. Les succès qu'il obtint furent si remarquables, qu'on lui offrit une chaire à Franeker. Ayant accepté cet emploi, il le remplit honorablement pendant douze ans. Il mourut le 5 mai 1664, à Leyde, où il avait été nommé professeur en 1661.

Van der Linden a laissé plusieurs ouvrages excellents sur l'art de guérir.

LINDENER (N.), hollandaise, connue sous le nom de Zouteland, qui était celui de son premier mari, épousa en secondes noces Boisson ingénieur du roi. Après avoir quitté le calvinisme pour embrasser la religion catholique, elle publia un ouvrage intitulé : La Babylone démasquée, 1727, in-12. C'est un dialogue entre deux dames sur les motifs qui doivent engager à renoncer aux sectes séparées de la communion romaine. Mme. Lindener a aussi traduit les Mémoires de Jean de Witt, 1709. — Les Mémoires de la famille et de Mme. De***, sur la république de Hollande, 1710. — La Vie et la mort des deux frères de Witt. — Les voyages du nouveau monde. — L'introduction aux médicaments de Hollande, de Jean de Beiverwyck.

LINSCHOTEN (Jean Hugues Van), voyageur hollandais, né à Harlem en 1563, s'embarqua au Texel le 6 décembre 1579, pour aller à Séville, où deux de ses frères étaient établis. Il se rendit ensuite à Lisbonne avec un seigneur allemand; entra au service de Vincent de Fonseca, nommé archevêque de Goa, et partit en 1583, pour cette résidence, où il resta plusieurs années, et où il observa les mœurs des habitants et les productions du pays. Après la mort de l'archevêque en 1589, il retourna en Portugal, puis en Hollande. A peine y avait-il achevé la relation de son voyage, et commencé à jouir de l'entretien de ses amis, qu'on le choisit pour faire partie de l'expédition que les Hollandais envoyaient pour découvrir un passage à la Chine par le Nord-Est. Il fut nommé de la part du Stathouder et des directeurs de l'entreprise, commis-général de la flotte. « Le projet était » de mon goût, dit-il lui-même, » et conforme à mon inclination : » ainsi sans faire attention au péril » auquel on s'expose dans cette » navigation parmi les glaces, je » l'entrepris pour le bien de ma » patrie et pour ma propre satis- » faction. Ma fonction était de » tenir un journal de tout, et je » m'en suis acquitté aussi exac- » tement qu'il se puisse, écrivant » jour par jour et heure par heure, » tout ce qui nous arrivait, et » tout ce qui s'est passé dans le » voyage, sans prendre parti ni » pour ni contre. » La flotte de trois vaisseaux, sous les ordres de Nay, Brandt et Barentz, partit du Texel le 5 juin 1594, et le 22 juillet, on était au détroit de Waigats. On navigua le long de la nouvelle Zemble, sans trouver ni havre ni passe : les glaces qui empêchaient d'avancer s'étant dispersées, on fit quarante lieues dans la mer de Tartarie jusqu'à l'embouchure de l'Oby. Les Hollandais, ayant vu la mer à peu près ouverte, pensèrent qu'elle devait s'étendre jusqu'à la Chine, au Japon et aux pays circonvoisins; la vue de la côte qui fuyait au Sud-Est, les confirma dans cette idée. « Cependant, ajoute Linschoten, nous » n'avancions pas que cela fût avec » la dernière certitude, le vent » contraire qui nous fit prendre » le large, nous ayant empêché » de nous éclaircir davantage. » Enfin les gros temps, les brumes, les glaces forcèrent à rebrousser

chemin le 11 août; et le 15 septembre, Linschoten revit Enckhuysen. Il fut un de ceux que l'on chargea d'aller à La Haye présenter au Stathouder et à Barneveldt, grand pensionnaire, le rapport du voyage. En remettant cette relation avec les dessins et les cartes, il fit entendre qu'eu égard à de si heureux commencements, le passage lui paraissait très-possible. Examen fait de son rapport, on décida une nouvelle expédition, forte de sept bâtiments; les mêmes chefs la commandèrent, et Heemskerk leur fut adjoint. On quitta le Texel le 2 juillet 1595; le 19 août, les Hollandais étaient devant le détroit de Waygatz, encore obstrué par les glaces. Ayant reconnu l'impossibilité de les franchir, ils firent voile le 15 septembre, pour la Hollande. Linschoten fixa son séjour à Enckhuysen, et mourut en 1633. On a de lui en hollandais : 1°. Itinéraire, Voyage ou Navigation aux Indes orientales du Portugal, comprenant une relation abrégée de ces pays, et des côtes maritimes, etc.; Amsterdam 1596, in-fol. cart. et fig.; ibid. 1614, 1623, in-fol.; traduit en latin par l'auteur, La Haye 1599, in-fol.; Amsterdam 1614, in-fol.; traduit en anglais, Londres 1598, in-fol., et en français, sous ce titre : Histoire de la Navigation de J. H. de Linschoten, hollandais, aux Indes-Orientales, contenant diverses descriptions des lieux jusques à présent découverts par les Portugais; observations des coutumes et singularités de delà et autres déclarations, avec annotations de B. Paludanus, docteur en médecine, sur la matière des plantes et épiceries, etc., Amsterdam 1610, in-fol.; ibid. 1619-38, in-fol. Toutes ces traductions sont également enrichies de cartes et de figures copiées sur l'édition originale. Celle-ci contient de plus : 1°. Description de la côte de Guinée, Congo, Angola et autres pays maritimes d'Afrique, etc., suivie d'une Description des Indes-Orientales. 2°. Le grand Routier de mer, contenant une instruction des routes et cours qu'il convient tenir en la navigation des Indes-Orientales, et un voyage de la côte du Brésil, des Antilles, etc. 3°. Extrait authentique et somme de toutes les rentes, domaines, impôts, tributs, dixièmes, etc., des rois d'Espagne, par tous les royaumes, avec une briève déclaration de la puissance et origine des rois de Portugal. Le long séjour de Linschoten à Goa, et ses rapports avec des hommes en place, avec des savans et des voyageurs, l'avaient mis à portée de se procurer des renseignemens exacts sur les mœurs et les productions des Indes-Orientales. Quoique son livre soit ancien, il peut encore être utile; il offre le tableau fidèle des possessions portugaises dans les Indes à la fin du seizième siècle. On y voit les causes de la décadence de leur empire dans l'Orient. Quoiqu'il n'ait paru qu'après le départ de la première expédition des Hollandais pour les Indes, on ne peut douter que sa lecture n'ait contribué à leur en faire entreprendre de nouvelles; et il est très-possible que pendant que l'auteur mettait ses matériaux en ordre, il ait, par ses entretiens, favorisé l'exécution du projet de Houtman. Le Routier des Indes, a, pendant long-temps, joui du

plus grand crédit parmi les marins; et ils ont reconnu que, pour aller de Firando, dans le Japon, à Batavia, c'était un guide extrêmement sûr. Il contient beaucoup de descriptions et des extraits des voyages intéressans. Ces divers morceaux, à l'exception de la description de la Guinée, ne se trouvent pas dans la première édition de la traduction française, qui est souvent inexacte : en revanche elle offre les notes de Paludanus, que l'on voit aussi dans toutes les éditions subséquentes, soit de l'original, soit des traductions. La traduction latine contient encore un abrégé des voyages de Linschoten au Nord. 2°. Voyage ou navigation au Nord, le long de la Norwège, du Cap-Nord, de la Laponie, du Vinnland, de la Russie, de la Mer-Blanche, etc., par le détroit de Nassau, jusque devant le fleuve Oby, dans les années 1594 et 1595; Francker 1601, in-fol., avec fig. Cette relation n'offre que le journal du navire sur lequel Linschoten était embarqué. Gérard de Veer, qui était du second voyage, publia le journal des autres bâtimens. Linschoten donne des détails intéressans sur les mœurs des Samoïèdes, sur la Nouvelle Zemble, et la côte du continent qui lui est opposée. On trouve son journal dans le premier volume du Recueil des voyages au Nord. Les frères De Bry ont inséré la totalité de l'ouvrage de Linschoten sur les Indes, dans la seconde, la troisième et la quatrième partie des Petits voyages; mais ils l'ont partagé et distribué dans un ordre qui n'était pas le sien. Ils ont aussi placé dans leur recueil, un traité de sa description de la Guinée. Quoique l'auteur eût mis lui-même sa relation en latin, il en ont fait faire une nouvelle version, à laquelle ils ont employé deux traducteurs qui ont quelquefois mal compris le texte, et d'autres fois s'en sont trop écartés. De plus, l'édition de De Bry est, suivant l'observation de Camus, gâtée par de nombreuses fautes d'impression.

LINT (Peter van) peintre d'histoire et de portraits d'Anvers, né en 1609, se rendit à Rome pour y suivre les grands maîtres et y étudia les chefs-d'œuvre. Il devint fort habile. Le cardinal d'Ostie l'employa sept ans de suite, sans lui permettre de travailler pour aucune autre personne. Après un séjour de dix ans en Italie, il revint à Anvers, où il s'enrichit, et jouit d'une considération méritée. Hendrick Van Lint, renommé par ses belles vues des environs de Rome, était son parent (Voyez l'article suivant.).

LINT (Henri van), peintre flamand, se rendit en Italie vers 1710, et reçut le surnom de Studio dans la bande académique de Rome : il peignait le paysage et les intérieurs; ses ouvrages, en général, sentent la palette. Le Musée du Louvre possédait de ce maître un intérieur d'église, qui a été repris par la Prusse en 1815. Van Lint a aussi gravé à l'eau forte avec talent. On connaît de lui une très-belle estampe in-fol., représentant le Temple de la Sibylle à Tivoli; le paysage, qui offre un site montagneux et boisé, est d'une composition très-riche.

LIPSE (Juste), né à Isque près de Bruxelles (Brabant méridional), en 1547, annonça dès l'enfance un

esprit très-précoce : à neuf ans il avait fait des poëmes ; à douze, des discours : il enseigna avec applaudissemens l'histoire à Leyde et les belles-lettres à Louvain, et il eut pour auditeurs l'archiduc Albert et l'infante Isabelle, avec toute leur cour. Les ouvrages de sa jeunesse sont mieux écrits que ceux de ses dernières années. Il avait pris Tacite pour modèle ; mais le désir de saisir la manière de ce grand écrivain le jeta dans le défaut que reproche Horace aux écrivains qui ont la prétention d'être concis : en voulant être court, il devint obscur. Son style âpre, sautillant, précieux, ne représente pas mal Tacite travesti. Tous ses ouvrages ont été recueillis en 6 vol. in-fol. ; Anvers 1739, collection peu intéressante, reléguée au fond des grandes bibliothèques, où les savans vont quelquefois la feuilleter pour vérifier un point d'antiquité ; car c'est dans cette partie qu'il est le plus estimable. Son traité De militia romana, par exemple, est très-propre à faciliter l'intelligence des historiens romains ; mais son Traité de politique n'est qu'une compilation très-indigeste, sans vues, sans profondeur, et, pour ainsi dire, sans idées : c'est néanmoins celui de ses ouvrages, auquel l'auteur donnait la préférence. Il mourut à Louvain, en 1606, à 58 ans.

LIPSIUS (David), médecin, de la province du Brabant méridional, alla faire ses études médicales en Allemagne, et prit le grade de docteur à Heidelberg. Il florissait à la fin du 16e. siècle et au commencement du 17e. On lui doit, outre une édition augmentée du Diarium medicum, c'est-à-dire de Bromatologie de Barth. Hubner, Jéna 1607, in-8o., plusieurs autres ouvrages.

LIVERLO (Lambert de) fils de Walter Liverlo, ancienne famille de Liége, et de Jeanne des Fossés, était amateur et protecteur éclairé des arts. C'était comme un goût inné dans cette famille. La plupart des églises de Liége étaient décorées de tableaux, que Walter avait fait faire par les meilleurs peintres liégeois. Lambert était un des plus jeunes fils de Walter. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint chanoine de Liége, archidiacre de la Hesbaye et prévôt du chapitre de Fosses. Le prince Maximilien-Henri le choisit pour son chancelier dans des temps difficiles, et l'employa dans plusieurs négociations importantes, tant avec les ministres de France qu'avec ceux de Hollande. Louis XIV sut distinguer Liverlo, et lui accorda son estime. Ses ancêtres avaient commencé une précieuse collection de tableaux, qu'il augmenta et qu'il enrichit de beaucoup d'autres des maîtres les plus renommés de son temps. Il indiquait lui-même les sujets et les distribuait aux artistes, d'après leur genre et leurs forces, qu'il connaissait. Cette superbe collection amassée avec tant de frais et de soins, fut dispersée et perdue pour le pays : la famille de Liverlo fut éteinte vers l'an 1750. Son dernier rejeton épousa une demoiselle de la famille de Vanbuel, dont il n'eut point d'enfans, et il lui laissa sa grande fortune et son riche cabinet. Cette veuve épousa un officier français, qui vendit tous ces précieux tableaux. C'est M. de Villenfagne qui a recueilli tous ces détails qui ne sont pas indifférens à l'histoire des arts.

LIVERLO (Gilles de), frère du précédent, prieur de la grande Chartreuse de Liége. Il était, dit Loyens, grand architecte. C'est lui, en effet, qui jeta les fondemens du cloître et de l'église de cette maison, qui fut achevée au commencement du 18e. siècle. C'est encore lui qui, d'après le même auteur, acheta les douze colonnes de marbre qui servaient de soutien au chœur, dont le frère Koursz avait donné et exécuté le plan. Liverlo mourut en 1667.

LIVINÉIUS (Jean), natif de Dendermonde, province de Flandre orientale, était originaire de Gand. Levinus Torrentius, évêque d'Anvers, son oncle maternel, lui inspira le goût de la littérature sacrée. Étant allé à Rome, il y trouva les savans cardinaux Guillaume Sirlet et Antoine Caraffa, qui l'associèrent à leur travail sur la Bible des Septante, qui parut en 1587, sous l'autorité de Sixte V. Il profita de son séjour à Rome pour tirer des copies de divers manuscrits grecs de la bibliothéque du Vatican et de quelques autres. Livinéius a donné des versions de quelques Opuscules des pères grecs, qu'il a accompagnées de notes qui prouvent qu'il était bon critique, mais son latin est dur. Il fut ensuite chanoine et chantre d'Anvers et y travailla avec Guillaume Cantérus à examiner et à confronter quelques manuscrits de la version des Septante, et leurs observations servirent à la partie grecque de la Polyglotte de Plantin. Il y mourut en 1599, d'après son épitaphe, âgé de 52 ans. Nous avons de lui une première édition latine et grecque des livres de la virginité de Saint-Grégoire de Nysse, et de Saint-Jean-Chrysostôme, qui ont passé toutes les deux dans le Recueil des œuvres de ces deux saints pères, par le père Fronton du Duc. 2°. Panegyrici veteres, Anvers 1599, in-8°. 3°. Une première version des sermons de Saint-Théodore Studite, et des homélies de Saint-Eucher, Anvers 1602, in-8°.

LOER (Thierry), appelé aussi Loérius de Stratis, parce qu'il était natif d'Hoosgtraten, province d'Anvers, se fit chartreux à Cologne, et mourut à Würtzbourg en 1554, après avoir composé sur les hosties miraculeuses conservées à Bruxelles, un ouvrage imprimé à Cologne en 1532, peu de temps après la maladie de la suette, qui avait fait de grands ravages à Bruxelles en 1529. C'est le premier ouvrage qui ait été imprimé sur ces hosties, si célèbres dans la Belgique. Il a pour titre : Præstantissima quædam ex innumeris miracula, quæ Bruxellis, nobili apud Brabantos oppido, circa venerabilem Eucharistiam hactenus multis ab annis ad Christi gloriam fiunt, etc. Quoique jusqu'à présent il ne conste d'aucun imprimé avant cette époque ; le fait historique est supérieurement prouvé, tant par les lettres originales de 1370 (époque du miracle), que par d'autres manuscrits rédigés par des témoins oculaires et contemporains, joints à une constante tradition et un culte non interrompu jusqu'à nos jours. On peut voir la Dissertation historique imprimée à Bruxelles, chez Lemaire, 1790, in-8°., ou le précis qui s'en trouve dans le Journ. hist. et litt., 1er. septembre 1790, p. 7.

LO-LOOZ (le chevalier Robert de), né dans le pays de Liége, vers

1730, fit ses premières armes au service de Suède, où il devint colonel; passa ensuite à celui de France, et se fixa dans ce pays, malgré les offres qui lui furent faites par d'autres puissances. Après avoir été blessé grièvement au siége de Berg-op-Zoom, il fut presque enseveli avec une grande partie de son détachement, dans une fougasse au chemin couvert de Maestricht; fut blessé de nouveau à l'expédition de Ham, en Westphalie, et reçut la croix de Saint-Louis, au siége de Meppen. La guerre terminée, il s'occupa de recherches sur la tactique ancienne et moderne; mais les désagrémens qu'il essuya l'ayant fait renoncer à toute idée de se distinguer dans l'art de la guerre, il se livra tout entier à l'étude de la philosophie. Lo-Looz mourut à Paris, le 16 avril 1786. On a de lui: 1°. Recherches sur l'art militaire, La Haye 1767, in-8°. 2°. Les militaires au-delà du Gange, 1770, 2 vol. in-8°. 3°. Recherches d'antiquités militaires, avec une défense du chevalier de Folard, Paris 1770, in-4°. 4°. Défense du chevalier de Folard, Bouillon 1776, in-8°. 5°. Recherches sur les influences solaires et lunaires, expliquées d'après Moïse et la Bible contre les systèmes de Copernic et de Newton; sur les influences célestes du magnétisme universel, et sur le magnétisme animal, que l'auteur trouve pratiqué de temps immémorial à la Chine; sur l'instrument dit héliopt, inventé par de Sornay pour donner astronomiquement la longitude en mer par le soleil, au méridien, contre le sentiment de Lalande; enfin, sur deux moyens, déduits de faits historiques et d'analogies physiques pour puiser, en pleine mer, de l'eau douce et potable, 4 parties en un vol. in-8°., 1788. Les deux dernières parties sont moins systématiques par leur objet, que les deux premières, traitées hypothétiquement et conçues dans les termes d'une métaphysique qui fait tort aux notions de physique, mêlées aux idées de cosmologie ancienne dont l'auteur s'appuie.

LOM, ou LOMMIUS (JOSSE VAN), savant médecin, né à Buren, province de Gueldre, vers 1500, exerça sa profession principalement à Tournay et à Bruxelles, et mourut vers l'an 1562. Nous avons de lui: 1°. Commentarii de sanitate tuenda, in primum lib. de Re medica C. Celsi, Leyde 1761; 2°. Observationum medicinalium libri tres. On en a fait un grand nombre d'éditions; la plus récente est celle d'Amsterdam 1761, in-12. Il a été traduit deux fois en français, Paris 1712 et 1759; 3°. De curandis febribus, Amsterd. 1761. Le latin de Lommius est pur et élégant. On prétend qu'aucun médecin de son siècle n'a fait mieux connaître les maladies, ni prescrit une pratique plus judicieuse et plus sûre. Ses observations sont sages et solides. En parlant des avantages de la sobriété, il remarque que le précepte que fait l'église de la quarantaine qui a lieu au commencement du printemps est parfaitement conforme aux lois de l'hygiène, et qu'étant observée avec régularité, elle prévient plusieurs maladies. Tous les ouvrages de Lommius ont été imprimés à Amsterdam en 1745 et 1761, 3 vol. in-12.

LOMBARD (LAMBERT), né à Liége en 1506, fils de Grégoire Lombard, bon bourgeois de Liége,

du quartier d'Avroy. La peinture était alors, pour ainsi dire, dans l'enfance. Lambert opéra une révolution dans ce bel art. Il en bannit le ton sec et dur, qui était celui de ce temps, et les routines grossières que réprouvait le bon goût, et ramena ainsi l'art à ses vrais principes. Il y fit de bonne heure de grands progrès, et entreprit plusieurs voyages en Allemagne, en France, surtout en Italie, pour s'y perfectionner. Il ne revint dans sa patrie qu'en 1539. Son principal tableau est le Martyre de Sainte-Barbe, que l'on voyait dans l'église de St.-Barthélemi à Liége. Il avait une espèce de manie: c'était de placer les traits de son visage dans presque tous ses tableaux, comme s'il avait voulu que son portrait tînt lieu de sa signature. Sans parler de tous ces portraits épars, qui étaient en partie des essais de ses élèves, il existait encore à Liége, au 17me. siècle, une douzaine de portraits de ce peintre, tracés sur des morceaux de planche et que l'on regardait comme des originaux. Lombard avait aussi étudié l'architecture en Italie. Sa maison, qui subsiste encore, et qui fait le coin de la rue qui conduisait à l'église de St.-Pierre, actuellement démolie, a été bâtie en 1548 sur son plan et sous sa direction. Elle passait dans le temps pour la plus belle de Liége, et aujourd'hui même encore on en admire la façade, quand on se reporte au temps où elle a été construite. Lombard forma plusieurs élèves, dont les principaux sont Lampson, Ramaye, du Four, François Flor ou Floris, ou Franc-Flore, d'Anvers, qui fut surnommé le Raphaël de la Flandre, et Hubert *Goltzius*, de Malbracht, au duché de Juliers, qui se distingua surtout dans la gravure. On ignore l'année de la mort de Lombard: on croit qu'il vivait encore en 1563; il avait alors près de 60 ans. Lampson, son élève, écrivit sa vie sous ce titre: Lamberti Lombardi apud Eburones pictoris celeberrimi vita, Bruges 1565, in-8°. Est-il à présumer qu'on eût écrit sa vie de son vivant? Or, puisque c'est en 1565 qu'elle a paru, on peut douter s'il vivait encore cette année, comme on le dit. C'est Goltzius, son autre élève, qui a publié cette vie par Lampson, voulant donner un témoignage éclatant de sa reconnaissance pour son maître.

LOMEIER (Jean) ministre de la religion réformée à Zutphen, province de Gueldre, où il naquit en 1636, s'est distingué par son Traité historique et critique des plus célèbres bibliothèques anciennes et modernes, imprimé à Zutphen en 1699, in-12. De tous les livres que nous avons sur cette matière, c'est le plus savant, mais non pas le mieux écrit, et depuis qu'il a été publié, il y aurait bien des additions à faire. Lomeier est mort dans sa patrie en 1699.

LONGUEIL (Christophe de), Longolius, selon Scévole de Sainte-Marthe, était fils naturel d'Antoine de Longueil, fils de Léon, et naquit à Malines, où son père était ambassadeur de la reine Anne de Bretagne, qui l'avait fait déjà son chancelier; selon Érasme (qui l'assure sur la foi de Pierre Longueil, oncle paternel de Christophe), il était Hollandais et né à Schoonhoven; il montra de bonne heure beaucoup d'esprit et de mémoire, et embrassa toutes les parties de la

littérature : antiquités, langues, droit civil, droit canon, médecine, théologie. Le succès avec lequel il exerça à Paris la profession de jurisconsulte lui valut une charge de conseiller au parlement. Il fut professeur de droit à Poitiers. Pour donner encore plus d'étendue à son génie, il parcourut l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse, où il fut retenu captif par le peuple, irrité contre les Français vainqueurs à la bataille de Marignan, qui venait de se donner. Il mourut à Padoue, en 1522, à 34 ans. On a de lui des Epîtres et des Harangues, avec sa Vie par le cardinal Polus, Florence 1524, in-4°.; Paris 1733, in-8°. La diction en est pure et élégante; mais le fond n'en est pas toujours assez fourni. Il était du nombre des savans qui imitaient avec succès le style de Cicéron. Dans ses premières productions, il a peut-être trop accordé à une imagination abondante et vigoureuse; mais le jugement et la réflexion réparèrent bientôt cet abus de richesse. L'auteur de la vie du cardinal Polus fait de Longolius le plus grand éloge, et l'on ne peut disconvenir que cet éloge ne soit bien mérité.

LONGUEIL, ou LONGOLIUS (Gilbert de), né à Utrecht en 1507, fut médecin de Hermann, archevêque de Cologne, et mourut en cette dernière ville en 1543. Comme il avait paru attaché au luthéranisme, on ne voulut pas l'enterrer à Cologne, et ses amis furent obligés de transporter son corps à Bonn. On a de lui : 1°. Lexicon græco-latinum, in-8°., Cologne 1533. 2°. Des Remarques sur Ovide, Plaute, Cornélius Népos, Cicéron, Laurent Valla, etc., Cologne, 4 vol. in-8°. 3°. Une Traduction latine de plusieurs opuscules de Plutarque, Cologne 1542, in-8°. 4°. Une Version latine du deuxième concile de Nicée. 5°. Une édition grecque, avec des notes, de la Vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate, Cologne 1532, in-8°. 6°. Dialogus de avibus et earumdem nominibus græcis, latinis et germanicis, Cologne 1544, in-8°.

LONHIENNE (Pierre-Godefroid), né à Verviers, province de Liége, le 20 mai 1750, était doué d'un esprit observateur, d'un jugement sûr; il compléta, dans les universités d'Allemagne, des études qui le placèrent au rang des hommes distingués. Son goût le porta vers la carrière des armes. En 1774, il entra en qualité de cadet dans le régiment de Biland-dragon-Wallon, au service de Hollande. En peu temps il y parvint au grade de capitaine, et sut se concilier l'estime de ses chefs et l'affection de ses camarades. Lors de la révolution liégeoise, ses compatriotes réclamèrent le secours de ses talens et de son patriotisme; ils obtinrent du stadhouder qu'il passerait des rangs de son armée sous les drapeaux de son pays. Ce souverain lui donna une marque flatteuse de satisfaction en lui conservant le grade de capitaine au service des provinces-unies, tandis qu'il recevait celui de lieutenant-colonel des chasseurs liégeois. Les finances du pays ne suffisant pas, dans ce moment de troubles, à tous les besoins publics, il employa une partie de sa fortune et de celle de sa famille à l'équipement du corps qu'il commandait. Le pays de Liége ayant été conquis, Lonhienne conduisit

son régiment en France, où il fut licencié. Revenu dans sa patrie, il reçut une nouvelle marque de la confiance du gouvernement hollandais, qui le nomma son consul dans le pays de Liége. L'estime générale et son patriotisme désintéressé, le placèrent depuis à la tête des députations envoyées à différentes époques auprès des souverains. Jusqu'à l'entrée des alliés, il a été commandant de la garde nationale. En 1815, il fut choisi comme mandataire de la représentation nationale, au couronnement de notre auguste monarque. Son âge avancé et surtout une vive oppression de poitrine, suite d'une blessure reçue pendant qu'il était au service, l'obligèrent de se retirer du conseil de régence de la ville de Liége, dont il faisait partie, et l'empêchèrent d'accepter dans la suite d'autres fonctions qui lui furent offertes à diverses reprises. Lonhienne sentait, protégeait vivement toute idée généreuse, tout projet utile; son nom figure en tête de toutes les souscriptions avantageuses à son pays; toujours il y prenait part pour des sommes assez fortes, il alliait aux vertus de l'homme public, les vertus privées et les qualités brillantes qui font le charme de la société. En 1801, il épousa Mlle. Benjamin de Heusy, qui réunisait une éducation peu commune, un esprit éclairé à une connaissance distinguée et à toutes les qualités privées qui font une épouse accomplie. Jamais lien ne fut mieux assorti; une heureuse sympathie les portait également à secourir les infortunés. Cette union fut trop tôt rompue par la mort de Madame Lonhienne, dont la perte amère fut pour son époux une source continuelle de regrets, qu'il ne tempérait que par des actes de bienfaisance. Lonhienne est mort à Liége, le 26 novembre 1827, et il a légué aux hospices de cette ville le tiers d'une fortune considérable qu'il avait si noblement employée pendant sa vie : l'homme de bien meurt comme il a vécu.

LOON (Théodore van), peintre d'histoire et de portraits, né à Bruxelles en 1630. Plusieurs de ses tableaux ornent les églises et les palais de Rome et de Venise.

LOOS (Corneille), né à Gouda, province de Hollande septentrionale, vers 1546, et chanoine de cette ville selon Valère-André, quoiqu'il ne conste nullement qu'il y ait eu une collégiale, se retira à Mayence pendant les troubles de sa patrie. Sa façon de penser sur les sorciers, dont il niait la réalité, lui causa des chagrins. Il s'en ouvrait dans ses conversations, et travaillait à établir son sentiment dans un livre, lorsqu'il fut emprisonné. Il se rétracta pour avoir sa liberté; mais ayant de nouveau enseigné son opinion, il fut arrêté. Il sortit cependant encore de prison, et il y aurait été mis une troisième fois, si la mort ne l'eût enlevé à Bruxelles en 1595. Il blâmait ouvertement la pratique des exorcismes, aussi ancienne que l'église qui l'approuve. On a de Loos : 1°. De tumultuosa Belgarum seditione sedanda, Mayence 1582, in-8°. 2°. Annotationes in Ferum super Joannem; il y relève plusieurs fautes de Ferus. 3°. Illustrium Germaniæ scriptorum catalogus, Mayence 1581, in-12. C'est une notice de 89 écrivains belges fort sèche et peu exacte. 4°. Institutionum sacræ theologiæ libri IV,

Mayence, in-12; c'est un abrégé de Melchior Canus; et plusieurs ouvrages de controverse et de piété.

LOOSJES (ADRIEN), auteur hollandais, né en 1761, s'établit à Harlem comme libraire, et y publia un grand nombre d'ouvrages de sa composition, en vers et en prose, que des sentimens purs et vrais, une imagination féconde, et le talent de tracer des tableaux frais et gracieux, ont fait accueillir de ses compatriotes, quoiqu'il n'y règne pas toujours ce goût sûr et cette correction qui, distinguant les grands écrivains, assurent la durée de leurs productions. Voici la nomenclature des principaux ouvrages qu'il a composés : La bataille de Nieuport, drame héroïque. Emilie de Nassau, tragédie, 1786. Gewaarts et Gyzeslar, drame 1786. François de Borsselen et Jacqueline de Bavière, 1791. Corneille le Centurion, 1792. Charlotte de Bourbon, roman historique sous la forme dramatique, 1792. Coucy et Jacqueline, roman, 1793. Hugues Grotius et Maria de Reigersbergen, 1798. Contemplations des quatre âges de l'homme, 1798, avec fig. Lucius Junius Brutus, 1798. Marcus Junius Brutus, 1799. Les Bataves, 1799. Louise de Coligny, roman historique dialogué, 1803, qui inspire de l'intérêt, mais dont le style n'est pas exempt de trivialité. Jean de Witt, roman historique, dans le même genre que le précédent, 1805. Histoire de Susanne Bronkhorst, roman, 1805, 6 vol. in-8°. Dans cet écrit il a tâché d'imiter le célèbre Richardson, auquel il est cependant resté bien inférieur sous plusieurs rapports; mais malgré quelques caractères qui y sont peints avec des couleurs trop fortes, malgré des situations invraisemblables, des scènes qui ne reproduisent pas fidèlement la nature, et des négligences de style, on lit avec plaisir cette production originale, à cause du génie inventeur de l'écrivain, de la variété des caractères, de la manière agréable dont il a enchaîné les événemens et tracé ses personnages; la morale, d'ailleurs, en est très-pure; c'est un roman qui ne peut corrompre le cœur. La vie de Maurice Lynslager, histoire d'une famille hollandaise du 17e. siècle, 1808, 4 vol. in-8°., l'un des romans les plus estimés de Loosjes. Contes Moraux, 1804, 3 vol. in-8°. Dernière campagne de Ruiter, pièce de vers dont on fait cas. Histoire du sieur Reinoud Jean van Goldstein tot Scherpenzeel, histoire hollandaise de la fin du 18e. siècle, 1810, 4 vol in-8°. Amélia Fabricius, ou le désastre de Delft (1654), tragédie dans laquelle on trouve quelques beaux vers, qui n'ont cependant pas suffi pour assurer le succès de cette pièce. Loosjes fut ardent républicain, et en donna une preuve éclatante par la pétition qu'il rédigea et adressa revêtue de sa signature et de celles de plusieurs autres habitans de Harlem, en 1806, au corps-législatif de la république batave. Les signataires demandaient que ce corps protestât contre l'anéantissement de la forme républicaine du gouvernement, à la tête duquel se trouvait alors le grand pensionnaire Schimmelpenninck, et contre sa transformation en royaume, projetée par Napoléon. Quoique cette demande patriotique n'eût pas de suite, n'ayant pas été appuyée par d'autres villes, elle n'en fait pas moins honneur aux

pétitionnaires, et surtout à Loosjes qui en fut le principal auteur. Il est mort à Harlem le 28 février 1818, à l'âge d'environ 57 ans. M. Peerlkamp a publié, en 1818, une brochure dans laquelle il examine les talens littéraires de cet auteur; et sa veuve a ouvert ensuite une souscription pour les poésies posthumes de son époux, qui forment 2 volumes in-8°.

LOTEN, peintre, né en Hollande, mort à Londres en 1681, réussissait à peintre les fôrets; les montagnes de Suisse étaient ses modèles. Ses ouvrages sont en grand nombre en Angleterre.

LOUP (Remacle le), de Spa, province de Liége, contemporain de Dagly. Il s'est distingué dans les paysages et les perspectives. C'est lui qui a dessiné et gravé les vues des villes et des châteaux insérés dans les Délices du pays de Liége. Il eût un fils, nommé Antoine, qui a réussi, ainsi que son père, dans les paysages tracés à l'encre de la Chine.

LOUVREX (Mathias-Guillaume de), né à Liége en 1665, d'une ancienne famille patricienne, rendit à sa patrie des services importans dans les divers emplois qu'il occupa, et se distingua extraordinairement par ses connaissances dans le droit civil et canonique. Les avocats des nations voisines le consultaient fréquemment, surtout dans les matières bénéficiales, et ses décisions étaient ordinairement suivies comme des règles sûres. L'illustre Fénélon ayant appris que, dans un procès, Louvrex défendait la cause de son adversaire, voulut lire son mémoire, et après l'avoir lu, non content de se désister de ses prétentions, lui envoya la collection de ses ouvrages avec une lettre remplie des sentimens de la plus grande estime, et lui demanda son amitié. Doué de la mémoire la plus heureuse, il connaissait non-seulement tous les livres d'une très-ample bibliothéque, mais désignait souvent l'endroit du passage dont il avait besoin: par ce moyen, après avoir perdu entièrement la vue, il ne cessa de dicter avec la même présence d'esprit qu'auparavant. Il mourut à Liége le 13 septembre 1734, estimé autant par la simplicité de ses mœurs, sa modestie, son désintéressement et sa charité envers les pauvres, que par sa profonde science. Nous avons de lui : 1°. Des Dissertations canoniques sur l'origine, l'élection, les devoirs et les droits des prévôts et des doyens des églises cathédrales et collégiales, en latin, Liége 1729, in-fol. 2°. Recueil contenant les édits du pays de Liége et du comté de Looz, les priviléges accordés par les empereurs, les concordats et traités faits avec les puissances voisines, 3 vol. in-fol. avec des notes utiles et savantes, Liége 1714-1735. On en a donné une édition augmentée par les soins de Baudouin Hodin, Liége 1751, 4 vol. in-fol. 3°. D'excellentes notes sur l'ouvrage de Charles de Méan, intitulé : Observationes et res judicatæ, etc. (Voyez MÉAN). 4°. Le 3°. vol. de l'Historia leodiensis, avec de Crassier. Voyez FOULON.

LOYENS (Jean-Guillaume), jurisconsulte né à Liége. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : Recueil héraldique des bourgmestres de Liége etc., 1720, in-fol. Cet

ouvrage donne la généalogie de tous les bourgmestres de cette ville, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1719, et comprend les principaux événemens qui se sont passés de leur temps.

LUBBERT (Sibrand), docteur protestant dans l'université d'Heidelberg, né dans la province de Frise, vers 1556, devint professeur à Franeker, où il mourut en 1625. On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui prouvent que c'était un esprit querelleur et tracassier, qui se plaisait à attaquer tout le monde. Il écrivit contre les protestans avec la même fureur que contre les catholiques. Grotius, Arminius, Gretzer, Bellarmin, etc., furent l'objet de ses déclamations et de ses sophismes. Scaliger, qui trouvait en lui un autre lui-même, le regardait comme un savant.

LUBLINK (Jean), né à Amsterdam en 1735, a enrichi la littérature hollandaise de plusieurs ouvrages principalement en prose, qui se recommandent sous le rapport du bon goût et du style. On a de lui une excellente traduction en prose des Nuits d'Young, avec des notes dont il a paru une seconde édition à Amsterdam en 1785, 4 vol. in-8°. Il a traduit du même poète anglais sept satires ainsi qu'un poème intitulé l'Ambition, Amsterdam 1763, 1 vol in-8°. On lui doit aussi une bonne traduction des Saisons de Thomson, Amsterdam 1787, in-8°. Il a encore traduit les Leçons de morale de Gellert, dont la deuxième édition a été publiée à Amsterdam en 1772, 2 vol. in-8°. Il a aussi coopéré à la traduction en vers hollandais des Fables du même auteur, qui est très-estimée. On peut joindre à ces traductions de l'allemand les suivantes : Le Tombeau, la Résurrection et le Jugement dernier de Daniel, Amsterdam 1772, in-8°. Voyage de Stolberg en Allemagne, Suisse, Italie et Sicile, Amsterdam 1798. De l'importance de la religion pour l'homme, Amsterdam 1803, in-8°. On a encore de lui une traduction de trois sermons de Vernule, Amsterdam 1771, in-8°. ; un recueil de cinquante cantiques, en partie traduits et en partie originaux, publiés en 1813, in-8°. ; ils sont estimés. Trois volumes de discours et mémoires sur des sujets religieux, philosophiques et littéraires, Amsterdam 1794, in-8°. Correspondance, Amsterdam 1803, in-8°. Après la révolution de 1795, Lublink a siégé pendant quelque temps, dans le corps législatif de la république batave, et s'y est distingué par la libéralité et la modération de ses sentimens. Quelques années avant sa mort, qui eut lieu à Utrecht, au mois de novembre 1816, il eut le malheur de devenir aveugle : il continua cependant à travailler avec assiduité.

LUCAS de LEYDE, peintre et graveur, né en 1494, apporta en naissant un goût décidé pour la peinture, et il le perfectionna par une grande application. A 12 ans il fit un tableau estimé des connaisseurs. Ses talens lui acquirent l'estime de plusieurs célèbres artistes, et particulièrement d'Albert Durer, qui vint exprès en Hollande pour le voir. S'étant imaginé, au retour d'un voyage de Flandre, qu'on l'avait empoisonné, il passa sex six dernières années dans un état languissant, et presque toujours couché. Il ne cessa pas pour

cela de peindre et de graver. Je veux, disait-il, que mon lit me soit un lit d'honneur. Il mourut en 1533, à 39 ans. Ses figures ont beaucoup d'expression, ses attitudes sont naturelles, et il a un bon ton dans le choix de ses couleurs; mais il n'a pas jeté assez de variété dans ses têtes, ses draperies ne sont pas bien entendues, son dessin est incorrect, et son pinceau n'est pas assez moelleux.

LUCAS BRUGENSIS (François), ou LUC DE BRUGES, licencié en théologie à Louvain, et doyen de l'église de Saint-Omer, mourut en 1619, à 70 ans. Il possédait les langues grecque, hébraïque, syriaque, et chaldaïque. On a de lui : 1°. L'Itinéraire de J.-C. tiré des quatre évangélistes. 2°. Commentaires sur les évangiles. 3°. Usage de la Paraphrase chaldaïque de la Bible. 4°. Remarques sur les corrections les plus notables des Bibles latines. 5°. Notes critiques sur les exemplaires des Bibles latines et les variantes. 6°. Notes sur les variantes des évangiles, tant du texte grec que du latin. Tous ces ouvrages, imprimés plusieurs fois séparément, ont été recueillis avec ordre à Leyde, 1712, 5 vol. in-fol. 7°. Des Concordances de la Bible selon la vulgate de Sixte V. Hubert Phalésius, bénédictin de l'abbaye d'Afflighem, mort en 1638, dans le Brabant, l'avait corrigée et augmentée, et une meilleure édition en fut donnée à Anvers en 1642, in-fol. Hugues de Saint-Cher est l'inventeur de cet ouvrage si utile pour trouver sans peine tel passage de l'écriture que l'on souhaite. 8°. Instructions pour les confesseurs. 9°. Des sermons et oraisons funèbres, Anvers, in-8°.

LUPUS (Chrétien), ainsi nommé parce que son nom de famille Wolf signifie loup, religieux augustin né à Ypres, province de Flandre occidentale, en 1612, enseigna la philosophie à Cologne, puis la théologie à Louvain, avec un succès distingué. Il exerça ensuite les premières charges de son ordre dans sa province. Le pape Clément IX voulut lui donner un évêché, avec l'intendance de sa sacristie; mais le P. Lupus, préférant l'étude et le repos à l'esclavage brillant des dignités, refusa constamment l'un et l'autre. Innocent XI et le grand-duc de Toscane lui donnèrent aussi des marques publiques de leur estime. Il fut pendant quelque temps favorable aux Jansénisme; mais il se détacha de ce parti, et mourut ensuite à Louvain, en 1681, à 70 ans. Il s'était fait lui-même une épitaphe, dans laquelle il disait modestement qu'il était « Dignus nomine reque Lupus. . . Indignus non re, sed solo nomine doctor. » On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont : 1°. De savans Commentaires sur l'histoire et sur les canons des Conciles, 1665-1673, 5 vol. in-4°. 2°. Un Traité des appels au Saint-Siége, in-4°. . contre Quesnel. On y trouve une bonne réfutation faite d'avance d'un fameux compilateur de nos jours (Hontheim), qui a étrangement défiguré cette matière comme bien d'autres. 3°. Un Traité sur la contrition, Louvain 1666, in-4°., aussi savant que solide. 4°. Recueil de lettres et de monumens concernant les Conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, Louvain 1682, 2 vol. in-4°., avec des notes. 5°. Un recueil des lettres de Saint-Thomas de Cantorbéry, précédées de sa vie,

Bruxelles 1682, 2 vol. in-4°. 6°. Un commentaire sur les Proscriptions de Tertullien, Bruxelles 1675, in-4°. 7°. Opuscula posthuma, publiées par le P. Guillaume Wynants du même ordre, Bruxelles 1690, in-4°. Ce recueil renferme plusieurs dissertations, entre autres sur la simonie des monastères contre van Espen, sur l'ancienne discipline de la milice chrétienne, sur l'exposition du St.-Sacrement, sur le droit des réguliers de prêcher contre Steyart, etc. 8°. De l'origine des ermites, des clercs et des religieuses de l'ordre de Saint-Augustin, Douay 1651, in-8°., etc. Ces ouvrages, écrits en latin, sont remplis d'érudition. Ils ont été réunis à Venise en 4 vol. in-fol., 1724, par le P. Thomas Philippino de Ravenne, du même ordre. On les a aussi en 12 vol. in-4°.

LUTMA (Janus ou Jean), dessinateur et orfévre d'Amsterdam, né en 1609, fut surnommé le jeune, pour le distinguer de son père, également nommé Janus, et qui exerçait l'art de l'orfévrerie. Le jeune Lutma est connu par des gravures à l'eau-forte estimées des connaisseurs. Elles sont exécutées avec goût, et l'artiste, dans quelques-unes, a su combiner avec adresse la pointe et la manière noire. Parmi les pièces qu'il a gravées dans ce goût, on distingue une grande fontaine avec des statues, et la colonne Trajane, datées de 1656. Il a aussi gravé, dans le style de Rembrandt, deux portraits très-estimés. Le premier est celui de son père, presque vu de face, vêtu d'une robe doublée d'hermine, tenant d'une main un porte-crayon, et de l'autre des lunettes, avec la date de 1656. Le second est le sien propre ; il est vu de face, assis devant une table, le porte-crayon à la main, et dessinant. Le large chapeau dont il est coiffé, forme sur son visage une ombre de l'effet le plus piquant. Ce morceau est très-rare. Mais ce qui a surtout fondé la réputation de ce graveur, ce sont quelques planches dans lesquelles il s'est servi du ciselet au lieu du burin. Ce genre de gravure est appelé Opus mallei, ouvrage fait au maillet. Il a gravé dans cette manière quatre portraits en bustes antiques, très-recherchés, et dont les belles épreuves sont fort rares. Ce sont : 1°. Janus Lutma père, avec l'inscription Posteritati. 2°. Janus Lutma jeune : Ne te quæsiveris ultra. 3°. Vondelius : Olor batavus. 4°. Et P. C. Hooft : Alter Tacitus. Cet artiste vivait encore en 1681. Son père était mort en 1669. Jacques Lutma, de la même famille, a gravé un grand cartouche qui renferme trois portraits de Lutma, et qui porte cette inscription : Jean Lutma d'Oude inv.-Jacques Lutma fecit aqua forti et exc.

LUYCKEN (Jean), dessinateur, graveur à l'eau-forte, d'Amsterdam, né en 1649, étudia la peinture sous la direction de Martin Zaagmoelen ; mais se sentant plus de dispositions pour la gravure, il s'adonna entièrement à ce dernier art. Il avait sacrifié aux Muses dans sa jeunesse, et publié un volume de poésies un peu libres, sous le titre de la Lyre batave, qu'il fit ensuite d'inutiles efforts pour supprimer, étant alors animé de sentimens religieux fort éloignés de ceux d'un pareil genre. Ses estampes se font remarquer par une fécondité de génie, une intelligence

et une facilité peu communes. Le nombre de ses ouvrages est extrêmement considérable. On en compte plus de 200, parmi lesquels on fait un cas particulier de sa grande Bible, que Pierre Martin a publiée en 2 vol. in-fol. On y trouve d'excellentes figures, exécutées d'une manière pleine de hardiesse. Ces deux volumes renferment 62 planches. Luycken est encore l'auteur de plusieurs livres de dévotion, que les gravures dont il les a ornés font rechercher. Presque toutes ses compositions sont faites d'après ses propres dessins; et si le travail de son burin répondait à l'abondance et à la richesse de ses compositions, peu d'artistes pourraient lui être comparés : mais ses planches manquent quelquefois d'accord et de variété dans les tons. On se contentera de citer : 1°. Théâtre des Martyrs depuis J.-C. jusqu'aux supplices pour cause de religion des temps modernes; suite intéressante composée de 105 feuilles in-4°.; l'édition française, en 116 planches in-4°., est moins estimée. 2°. L'Assassinat de Henri IV sur le Pont-Neuf. 3°. La Fuite des réformés à la révocation de l'édit de Nantes. 4°. Et enfin la Saint-Barthélemi, ou la Mort de l'amiral Coligny, grand in-fol. en travers, de deux feuilles, pièce capitale de Luycken. Cet artiste que l'on peut regarder comme le Leclerc de la Hollande, mourut à Amsterdam en 1712. Gaspar Luycken, son fils et son disciple, né à Amsterdam en 1660, fut employé par les libraires de Hollande, et quoique inférieur à son père, on recherche cependant les livres qu'il a ornés de ses gravures. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Saint-François Xavier prêchant l'évangile devant l'empereur du Japon 2°. Les Jésuites missionnaires obtenant audience de l'empereur de la Chine. 3°. Le Miracle des Cinq-Pains. 4°. Les douze Mois de l'année. 5°. Les quatre Saisons. 6°. Et le Grand Cabinet romain, frontispice du Cabinet des médailles romaines, in-fol. Gaspar mourut à Amsterdam, avant son père.

LUYTS (JEAN), philosophe et astronome, né dans la province de Hollande septentrionale en 1655, fut professeur de physique et de mathématiques à Utrecht, depuis 1677 jusqu'à sa mort, arrivée le 12 mars 1721. Il a donné : 1°. Astronomica institutio, Utrecht 1689, in-4°. Il y rejette le système de Copernic. On y voit un grand nombre d'observations astronomiques, curieuses et utiles, expliquées d'une manière laconique, alliée à beaucoup de clarté. 2°. Introductio ad geographiam novam et veterem, avec beaucoup de cartes, 1692, in-4°., estimée.

LUZAC (ÉLIE), philosophe et jurisconsulte hollandais, né le 19 octobre 1723, à Noordwick, près de Leyde, d'une famille réfugiée, originaire de Bergerac, étudia la littérature ancienne à Leyde sous Hemsterhuis, et les sciences mathématiques sous Musschenbroek et Lulofs, avant de s'y livrer à l'étude du droit. Le système philosophique que Wolff venait d'accréditer en Allemagne, trouva, dans le jeune Luzac un zélé partisan, et lui fit contracter l'habitude de ce raisonnement méthodique et serré qui caractérise ses écrits. En quittant l'académie, sans avoir encore pris ses degrés, il se voua à l'état de libraire-imprimeur et il imprima lui-même, en 1749,

sa dissertation intitulée : Disquisitio politico-moralis ; num civis innocens iræ hostis longe potioris juste permitti possit, ut exitium totius civitatis evitetur ? in-8°. Déjà sa profession d'imprimeur l'avait compromis d'une manière sérieuse. L'Homme-machine de la Mettrie étant sorti de ses presses sans nom d'auteur en 1748, cette publication lui attira des persécutions. Il se défendit dans son Homme plus que machine, Londres (Leyde) 1748, et dans son Essai sur la liberté de produire ses sentimens (au pays libre, pour le bien public, avec privilége de tous les véritables philosophes). L'orage s'étant calmé au bout d'un séjour de deux ans que Luzac fit à Gottingue, il joignit, après son retour, la profession d'avocat à celle d'imprimeur, et publia : Specimen juris inaugurale, de modo procedendi extra ordinem in causis criminalibus. Il fut plus avocat consultant que plaidant, et l'on recourait principalement à lui pour des questions de commerce et de droit public. Les États de Hollande délibérèrent, en 1766, sur l'établissement d'une censure de la presse. Un mémoire, publié par Luzac, détermina le rejet de cette mesure. Il fut question, en 1788, du droit de la compagnie des Indes-Orientales de s'opposer aux entreprises particulières des négocians sur les ports du Bengale et de la côte de Coromandel, occupés par les Anglais. Luzac combattit les prétentions exclusives de la compagie, et il posa les limites de son octroi, eu égard aux circonstances non moins qu'aux principes. Le poste de greffier de la cour des domaines du stathouder, ayant été offert à Luzac, il le sollicita et l'obtint pour un de ses amis, préférant pour lui-même l'indépendance et un loisir convenable à ses études favorites. Le premier traité de philosophie que publia Luzac parut à Berlin en 1753 sous ce titre : Le Bonheur, ou Nouveau Système de jurisprudence naturelle. On le dit extrêmement remarquable ; mais il est difficile à trouver. En 1756, il mit au jour ses Recherches sur quelques principes des connaissances humaines, Gottingue et Leyde : la grande question de l'origine des idées y est exposée d'une manière lumineuse, et la lecture de cet ouvrage est également faite pour intéresser ceux qui voudront examiner si la nouvelle doctrine du phénomène et de la différence entre le monde intelligible et le monde sensible appartient exclusivement à Kant. En 1759, Luzac entreprit, en langue hollandaise, la rédaction d'une feuille périodique destinée à rendre compte des ouvrages qui s'imprimaient, tant en Hollande que dans l'étranger. Ce journal (intitulé Nederlandsche Letter-Courant) avait pour devise : Nec temere nec timide ; il paraissait deux fois par semaine, et, continué jusqu'à la fin de 1763, il forme une collection de quarante volumes. Luzac a fourni, depuis, des articles à la Bibliothéque impartiale et à la Bibliothéque des sciences, journaux français publiés en Hollande. C'est à lui que sont dues les Remarques philosophiques et politiques d'un anonyme sur l'esprit des lois, dans l'édition des Œuvres de Montesquieu, Amsterdam et Leipzig 1765, 6 vol in-12. Admirateur du génie de l'illustre président, il regrette de le voir livré à une recherche d'esprit et à un goût pour l'antithèse peu di-

gnes de lui, et peu compatibles avec la gravité de son sujet. Les paradoxes de J.-J. Rousseau furent jugés bien plus sévèrement encore par notre auteur dans la Lettre anonyme à Mr. J. J. Rousseau, Paris 1766, et dans sa seconde lettre, ibid. 1767. La doctrine du Sens moral, telle que l'enseignaient les Anglais Shaftesbury, Hutcheson, Fordyce, trouva en Luzac un ardent antagoniste. Dès 1761, il avait développé ses idées sur les principes moraux dans un Mémoire sur le perfectionnement de la morale par la révélation, imprimé à Leyde dans le premier vol. des Mémoires du Legs de Stolp, et, dix ans après, il remania cette matière dans la Correspondance (*hollandaise*) de Philagathos et *de Philalèthes*, sur la doctrine du sens moral, Utrecht 1771, in-8o. En 1772, il donna en français ses Institutions du droit de la nature et des gens de Wolff : ses additions et ses notes ont rendu ce livre vraiment classique. Il voulait renchérir sur Wolff, en réunissant dans un vaste cadre tous les élémens de la philosophie et les principaux développemens dont il la jugeait susceptible; mais cet ouvrage n'a paru que partiellement sous ce titre : Du Droit naturel, civil et politique, en forme d'entretiens, Amsterdam 1802. Il est à désirer que la continuation ne demeure pas inédite. Lorsque le temps vint où les agitations politiques et la manie révolutionnaire succédèrent, en Hollande, aux discussions théorétiques qui l'avaient peut-être hâté, Luzac ne se *montra* point dans le rang des no*vateurs*, et il s'efforça de faire en*tendre la* voix de la sagesse et de la *modération*. Tel fut le but de ses Annales belgiques, qui parurent en hollandais, de 1772 à 1776, et qui forment 13 vol. in-12. Ce n'était pas le moyen de se populariser, et il ne tarda pas à voir son nom journellement déchiré dans les plus virulentes diatribes. La qualification d'orangiste, opposée à celle de patriote, était alors de toutes la plus odieuse. Luzac ne pensait pas que le stathoudérat fût incompatible avec la liberté publique : il n'en fallait pas davantage pour qu'il se vît en butte à toute la haine de l'esprit de parti, ordinairement non moins aveugle qu'injuste. Il publia cependant encore un grand ouvrage étranger à ces querelles, qui même n'ont été portées que postérieurement à leur plus haut degré d'exaltation. Cet ouvrage intitulé : La Richesse de la Hollande, parut d'abord en français en 2 vol. in-8o., 1778; l'auteur en soigna lui-même la traduction hollandaise, et l'enrichit de plusieurs améliorations importantes, Leyde 1780, 4 vol. in-8o. C'est une histoire du commerce hollandais, où la théorie et la pratique sont également lumineuses. Un livre d'Accarius de Sérionne, imprimé à Amsterdam 1765, 3 vol. in-12, sous le titre de Commerce de la Hollande, a servi de base à celui de Luzac, qui jugea que cette production laissait trop à désirer. Luzac continua de s'opposer au torrent révolutionnaire dans ses Lettres candides de Regnier Vryaard, Deventer et Zwoll, 4 vol. in-8o., 1781-1784, et dans son Spectateur patriote, 1784-1790, l'un et l'autre en Hollandais. Une Lettre sur le danger de changer la constitution d'un gouvernement, fut son dernier effort dans une lutte que les circonstances rendaient malheu-

reusement trop inégale. Il vécut assez pour voir consommer la ruine d'une constitution qu'il avait défendue avec courage, et il mourut à Leyde dans le courant de l'année 1796. Le professeur Henri-Constantin Cras, d'Amsterdam, lui a consacré un excellent morceau de Biographie dans le Magasin encyclopédique du mois d'août 1813. L'auteur de cet article n'a eu rien de mieux à faire que de le prendre pour guide.

LUZAC (Etienne), né à Leyde en 1706, et mort dans la même ville le 9 janvier 1787, était oncle du précédent, et a mérité que son nom fut transmis à la postérité comme celui d'un des publicistes les plus distingués de son temps. Il s'est montré tel par une feuille périodique intitulée : Nouvelles extraordinaires de divers endroits, mais vulgairement connue sous le nom de Gazette de Leyde, précieux recueil pour l'histoire du dernier siècle, et modèle d'exactitude, de véracité, de sagesse, unique peut-être en son genre. Etienne Luzac s'était voué d'abord à l'état ecclésiastique ; mais ayant, comme son contemporain Boerhaave, changé d'avis, il s'associa à son frère aîné Jean Luzac, imprimeur-libraire à Leyde long-temps avant Élie. Il se chargea en même temps de la rédaction de la Gazette qui existait sous le nom d'Antoine de la Font, et dont, en 1738, il devint propriétaire. Unis d'affection et d'intérêts, les deux frères, chargés l'un de la rédaction, l'autre des soins typographiques et du débit, administrèrent, dans la plus constante harmonie, cet utile établissement. Etienne, mort célibataire, le transmit à ses neveux, Jean à ses fils, et la puissance arbitraire de Napoléon à pu seule en opérer la chute.

LUZAC (Jean), philologue, avocat et publiciste distingué, était neveu d'Étienne et fils de Jean. Né à Leyde le 2 août 1746, il montra dès sa première jeunesse, des dispositions peu communes pour les sciences. Steenstra, lecteur de mathématiques à Leyde, en lui confiant, dans l'âge le plus tendre, la correction des épreuves de ses élémens de géométrie, eut lieu de s'étonner de son exactitude et de sa sagacité. Les occupations de la maison paternelle formèrent de bonne heure Jean Luzac à cette science qu'on a depuis réduite en système sous le nom de statistique. Au sortir de ses classes, il acheva d'étudier le latin et le grec sous les deux illustres coryphées Valckenaer et Ruhnkenius, et il ne fut pas moins heureux en maîtres pour toutes les parties de la jurisprudence. Il prit ses degrés en droit en 1768, et publia à cette occasion Specimen academicum, exhibens observationes nonnullas apologeticas pro jureconsultis romanis ad locum Ciceronis pro Muræna XI-XIII, in-4°. L'académie de Groningue lui offrit, peu de temps après, une chaire de grec, et l'Université de Leyde, deux ans plus tard, celle de droit ; mais il crut devoir refuser l'une et l'autre proposition : il préféra d'aller à La Haye se former au bareau. Après quatre ans de pratique, il revint à Leyde en 1772, et allia la profession d'avocat à celle de collaborateur de la Gazette, dont la rédaction lui fut exclusivement dévolue en 1775. Ce travail assujétissant ne l'empêchait pas de s'occuper avec passion

de la littérature ancienne : la poésie latine était sa récréation favorite. Il correspondait en même temps avec les personnages les plus distingués. L'empereur Léopold, le roi de Pologne Stanislas Poniatowski, des hommes d'état, tels que Hertzberg et Dohm, les fondateurs de la liberté américaine, Washington, Adams, Jefferson, le comblèrent des marques de bienveillance les plus flatteuses. Dans une vie aussi remplie, il osa se charger encore, en 1785, de la chaire de grec, laissée vacante à Leyde par Valckenaer, son parent et son maître ; et il en prit possession par un très-beau discours sur l'érudition, considérée comme la mère nourricière des vertus civiles dans un état libre. Luzac ne demeura pas au-dessous d'une entreprise non moins difficile qu'honorable. A ses leçons publiques il en joignait de particulières, en faveur de ceux de ses élèves chez lesquels il remarquait des dispositions supérieures. Il leur faisait soutenir de savantes thèses ou dissertations de sa composition : celles De ostracismo Atheniensium, et ses Exercitationum academicarum specimen, Tom. II et III, Leyde 1792 et 1793, en font foi. En résignant, en 1795, le rectorat de l'Université de Leyde, fonction annuelle dont il avait été chargé à son tour, il prononça une harangue bien remarquable : De Socrate cive. Il la mit au jour accompagnée de notes pleines d'érudition et de sagacité, qualités trop rarement réunies; et il la dédia à son illustre ami John Adams, qui faisait étudier à Leyde, son fils aîné, sous les auspices de l'auteur. Cette dédicace est elle-même un chef-d'œuvre, et elle offre la preuve de l'intérêt actif que prenait Luzac à la cause des Anglo-Américains, qui fixait alors l'attention universelle. Peu après, il donna lui-même une traduction hollandaise de ce Discours; traduction qu'il enrichit de plusieurs observations nouvelles, et dont il s'est fait une seconde édition en 1795. Les temps devenaient de plus en plus difficiles en Hollande, comme ailleurs. Le gouvernement recourut plus d'une fois aux lumières et à la prudence de Luzac. Mais celui-ci ne put échapper aux suites d'un bouleversement universel. L'ami de la liberté, le plus vrai, le plus éclairé, se vit en butte aux dénigremens des novateurs. Son enseignement de l'Histoire de Hollande, enseignement que, comme Valckenaer son prédécesseur, il réunissait à celui du grec, en fournit le prétexte. Il fut dépouillé de cette partie de ses attributions en 1796; mais on lui laissait la littérature grecque. Luzac refusa de consentir à ce morcellement de ses fonctions. Il fut donc suspendu tout-à-fait; et il nous a laissé l'histoire de cet odieux procès, dans un Recueil de pièces, en langue hollandaise, qui y sont relatives. Enfin, en 1802, il recouvra sa place, avec augmentation de ses anciens honoraires et extension de ses attributions. Washington lui écrivait, avant sa réhabilitation : « Dans des temps de » troubles, pendant que les pas» sions s'agitent, la raison, inca» pable de résister à la tourmente, » se voit entraînée quelque fois » dans les plus déplorables extrê» mes : mais les passions cessent» elles de fermenter, la sagesse a» t-elle recouvré son ascendant, » l'homme qui agit par princi» pes, l'homme qui ne se détourna

» jamais du chemin de la vérité, » de la modération, de la justice, » ne peut manquer de triompher » avec elles. Je me tiens assuré que » tel sera votre sort, s'il ne l'est » déjà. L'Amérique a de grandes » obligations aux écrits et à la con- » duite d'hommes tels que vous. » Un semblable suffrage devait consoler Luzac de bien des injustices, et le venger de bien des intrigues. Il éprouva sans doute ce sentiment. Toutefois il s'affecta de ses chagrins. Antérieurement à la disgrâce dont nous parlons, Luzac, eu égard au surcroît de ses occupations, s'était donné des collaborateurs pour la rédaction de la Gazette. Celui qui lui fut le plus utile, sous ce rapport, a sans doute été M. Cérisier, auteur d'une Histoire de Hollande, et encore vivant aujourd'hui dans le département de Saône-et-Loire. La rédaction de cet estimable journal ayant été interdite à son auteur en 1798, Luzac s'en détacha tout-à-fait deux ans après. Il eut ainsi le loisir de se livrer avec une nouvelle ardeur à ses travaux littéraires. Il s'occupa de ses Lectiones Atticæ, savante apologie de Socrate, contre l'accusation de bigamie dont on a flétri sa mémoire. Ce plaidoyer, très-étendu, est en son genre un morceau unique : nous en devons à un des disciples de l'auteur, M. Sluiter, aujourd'hui professeur de grec à Leyde, la publication posthume, Leyde 1809, in-4°. Dans la même année, on fut redevable à Luzac des Callimachi elegiarum fragmenta, recueillis par Louis-Gaspar Valckenaer, et qui méritaient un éditeur aussi distingué, Leyde, un vol. in-8°. En 1806, il avait déja enrichi la république des lettres d'une autre production inédite de Valckenaer, sa Diatribe de Aristobulo judæo, philosopho peripatetico Alexandrino, in-4°. Il avait communiqué à son disciple M. Sluiter, pour ses Lectiones Andocideæ, des observations inédites de Valckenaer et quelques-unes de son propre fonds sur l'orateur grec, objet de cet ouvrage. D'autres manuscrits de Valckenaer allaient encore devoir le jour à Luzac, lorsque la plus affreuse catastrophe mit prématurément un terme à une aussi utile carrière. Il fut enlevé en l'air et mis en pièces par l'effet de l'explosion d'un bateau chargé de poudre, qui, le 12 janvier 1807, couvrit la ville de Leyde de ruines et de deuil. Tous les amis de la science et de la vertu lui donnèrent de justes regrets. Son collègue, M. le professeur Siegenbeck, lui a consacré une notice biographique où nous avons puisé les matériaux de cet article.

LYDIUS (Jacques), fils de Balthazard, ministre à Dordrecht, et auteur de quelques ouvrages de controverse, succéda à son père dans le ministère, et se fit connaître au 17e. siècle dans la république des lettres par plusieurs livres : 1°. Sermonum connubialium libri duo, in-4°., 1643. C'est un traité des différens usages des nations dans la manière de se marier. 2°. De re militari, in-4°., 1698, publié par van Thil, qui l'enrichit de plusieurs remarques. 3°. Agonostica sacra, etc., Rotterdam 1657, in-12. 4°. Belgium gloriosum, Dordrecht 1668, in-12.

LYÈRE (Adrien de), en latin Lyreus, jésuite flamand, né en 1588 dans la ville d'Anvers, fut reçu en 1608 dans la société, y remplit d'a-

bord les fonctions de recteur à Cassel, en Flandre, et ensuite exerça le ministère de la prédication à Malines et à Bruxelles. Ce fut surtout en cette dernière ville, dans l'église de la Vierge-Marie dite des Sablons, qu'il prêcha, durant trente années, et long-temps seul, les dimanches et les fêtes et le Carême entier. Une dévotion affectueuse et tendre le portait aux associations pieuses. Il y rétablit une confrérie de Saint-Joseph, et en établit une de la Vierge. Il aimait la solitude et la règle. Tout le temps qu'il n'employait point aux offices, il le consacrait à la lecture, et à des ouvrages de piété. Après avoir passé son année jubilaire dans la société, sans cesser de se livrer à la prédication, il finit ses exercices avec sa vie. Epuisé par une fièvre lente, il mourut dans un âge avancé, le 5 septembre 1661. On a de ce bon père les Opuscules spirituels qui suivent : 1°. De præstantia et cultu SS. nominis Mariæ (en flamand), Bruxelles 1638, in-12 : trad. en français par Puget de la Serre, historien de la reine-mère (Marie de Médicis); en espagnol, par le P. André de Saint-Jean, carme déchaussé, en 1640; en allemand, par Pierre Vauters, Cologne 1649. 2°. Via cœli per rosaria (en flamand), Bruxelles 1645. 3°. Trisagion Marianum, sive Trium mundi ordinum cultus, Anvers 1655, in-fol. 4°. De imitatione Christi Jesu patientis, 1655, in-fol. 5°. Apophthegmata sacra S. Ignatii de Loyola, ouvrage posthume, Anvers 1662, in-fol. L'Indiculus asceticorum (Paris 1671, in-4°.), n'a point fait mention d'Adrien de Lyère, quoique le 1er. ouvrage de cet auteur ait été connu par ses différentes traductions.

LYONNET (Pierre), avocat par devant les cours de justice, interprête, maître de patentes et déchiffreur de leurs hautes puissances, titre qu'on lit au frontispice de son Traité de la chenille, mérite de nous arrêter, parce qu'il ne s'est pas moins rendu célèbre comme naturaliste, que comme anatomiste et comme graveur. Issu d'une famille lorraine que l'intolérance religieuse avait forcé de s'expatrier, il naquit le 21 juillet 1707, à Maestricht, province de Limbourg, où son père exerçait les fonctions de pasteur à l'église française de Huesden. Comme on le destinait au ministère évangélique, son éducation fut dirigée dans cette vue ; mais quand il eut à faire lui-même un choix, il préféra l'étude de la jurisprudence à celle de la théologie. Après avoir pris ses grades à Utrecht, et suivi pendant quelque temps le barreau à la Haye il obtint auprès des États-Généraux des Provinces-Unies la place indiquée au commencement de cet article. Comme cette place lui donnait peu d'occupation, il employait ses loisirs à dessiner des objets naturels; c'est ainsi qu'il parvint à former un recueil de dessins coloriés des insectes des environs de la Haye, qui n'a malheureusement pas été publié, car on le dit admirable. Sa première publication consista en remarques sur ces animaux dont il enrichit, en 1742, la traduction française de la Théologie des insectes de Lesser, ouvrage dont le but est de rassembler les preuves nombreuses de la sagesse et de la puissance du créateur qu'offre cette classe d'animaux, et qui devait ainsi plaire à Lyonnet, doué d'un caractère éminemment religieux. Il y joignit même quelques dessins

de sa façon, et enrichit tellement le livre, que Réaumur le jugea digne d'être réimprimé, Paris 1745, 2 vol. in-8. Vers la même époque, après avoir dessiné les figures de l'ouvrage que son ami Trembley devait publier sur le polybe à bras, il entreprit de les graver lui-même, et, pour son coup d'essai, produisit les huit dernières planches, qui ne sont pas moins remarquables par leur délicatesse que par leur exactitude, et elles parurent, avec le traité, en 1744. Un essai aussi heureux encouragea Lyonnet, qui résolut d'appliquer son nouveau talent à perpétuer ses propres observations, et qui, après bien des incertitudes, se fixa enfin à l'anatomie de la chenille qui ronge le bois du saule (Phalæna cossus), sujet qu'il jugea capable de lasser toute autre patience que la sienne. L'ouvrage qui fut le fruit de ses travaux immenses sur un animal aussi petit, a mérité d'être mis au nombre des chefs-d'œuvre les plus étonnans de l'industrie humaine; mais ce qui ne l'est pas moins, et fait honneur à la sensibilité de Lyonnet, c'est que, malgré le nombre prodigieux d'observations qu'il a faites dans les dissections, et le temps qu'exigeait la confection de ses dessins, il assure n'avoir fait périr que huit ou neuf chenilles, et cela en raison de la répugnance qu'il avait à faire souffrir et à détruire des animaux. Ses observations sont si délicates qu'on refuse d'abord d'y ajouter foi, et que, pour gagner la confiance du public, il fut obligé d'en rendre témoins des hommes d'une probité et d'une habileté connues, comme Albinus et Allemand. Un accident qui lui affaiblit la vue vers l'âge de soixante ans, ne lui permit pas de suivre la chenille du saule dans son état de chrysalide et dans celui de papillon : cependant il avait assez avancé ce travail pour qu'on regrette que ses héritiers ne l'aient point rendu public. Il mourut le 10 janvier 1789. L'ouvrage qui a rendu son nom immortel, est intitulé : Traité anatomique de la chenille qui ronge le bois du saule. La Haye 1740, in-4°.; ibid. 1762, in-4°.

MAAS (Dirk), peintre hollandois, né à Harlem, province de Hollande Septentrionale en 1656, excellait à peindre les paysages et les batailles. Il y a un autre peintre du même nom, Arnaud; il peignait des conversations.

MAAS (Nicolas), peintre hollandais, né à Dordrecht (Hollande méridionale), en 1632, est mort à Amsterdam en 1693. Il s'occupait plus de portraits que de tableaux de cabinet; cependant il les composait ingénieusement, et les coloriait avec force.

MACROPEDIUS (George), savant littérateur, né à Gemert, près de Grave (Brabant Septentrional), vers l'an 1475, entra dans l'ordre des Hiéronimites, enseigna les belles-lettres avec une réputation brillante à Bois-le-Duc, à Liége, à Utrecht. Il fut très-suivi; presque tous ceux qui se distinguèrent dans les belles-lettres en Hollande, vers la fin du 16e siècle, étaient

sortis de son école. Il possédait les langues savantes et les mathématiques; à ces connaissances il joignait une piété exemplaire et une grande pureté de mœurs Il mourut à Bois-le-Duc en 1558. On a de lui : 1° Computus ecclesiasticus, Bâle 1591. 3° Calendarium chirometricum, Bâle 1553. 3° Des notes sur l'office divin, pour en faciliter l'intelligence, Bois-le-Duc 1599, in-4°. 4° Grammaire grecque et latine, plusieurs autres ouvrages classiques, et un grand nombre de pièces dramatiques en vers. Son vrai nom est LANGVELDT.

MADDERSTEG (Michel), peintre hollandais né à Amsterdam en 1639, était disciple de Ludolphe Backhuysen; il réussissait dans les marines, et mourut en 1709.

MAERLAND (Jacques van), Flamand, vraisemblablement ainsi nommé du lieu de sa naissance, est surtout connu comme poète chroniqueur. Il florissait au treizième siècle, et il a écrit dans sa langue maternelle. Maerland était un homme d'une rare instruction pour l'époque à laquelle il a vécu, et de la classe des laïcs, alors très-inférieure au clergé sous ce rapport. Le désir d'acquérir des connaissances le conduisit en Italie; Transalpinavit, dit une épitaphe en vers léonins placée sur sa tombe. Son mérite le fit nommer secrétaire ou greffier de la petite ville de Damme, près Bruges, que l'on donne assez communément pour son lieu natal. Florent V, comte de Hollande, le distingua parmi ses contemporains; et regrettant qu'il n'y eût point d'histoire universelle dans l'idiome de son pays, il chargea Maerland du soin de remplir cette lacune. Celui-ci crut ne pas pouvoir mieux faire que de traduire en rimes flamandes le Speculum historiale de Vincent de Beauvais, composé vers 1245. Il se mit à l'ouvrage en 1283, et son entreprise fut terminée avant 1296. Il dédia son livre au comte Florent, son Mécène. Maerland a été nommé à bon droit le père des poètes flamands, l'Ennius hollandais. Il ouvre l'histoire de la poésie hollandaise, dans l'ouvrage de ce nom de M. de Vries, T. I, p. 3-7 (2 vol. in-8°. Amsterdam 1808), et dans la quatrième section de l'histoire de la langue hollandaise, écrite par M. Ypey, 1 vol. in-8°.; Utrecht 1812. Des quatre parties qui composent la chronique rimée de Maerland, il n'y a encore que la première qui ait vu le jour : elle a été publiée à Leyde en 2 vol. in-8°. 1780 et 1785, par MM. Clignet et Steenwinkel, avec une savante préface et de bonnes observations critiques et philologiques. Le reste est attendu avec une juste impatience : déjà l'impression du troisième volume est achevée depuis quelque temps. Tout l'ouvrage pourra former six volumes. Ce n'est pas de cette production seule que Maerland occupa ses loisirs poétiques. Il composa encore : 1° Rymbybel, ou bible rimée, écrite vers 1270. C'est une traduction de l'Historia scholastica de Pierre Comestor. 2° Bestiaire, ou fleurs de la nature; c'est une traduction du Liber rerum d'Albert dit le grand. 3° Vie de Saint-François, traduite du latin de Saint-Bonaventure, général de l'ordre. 4° Fleurs ou sentences d'Aristote, ou le mystère des mystères. Ce sont des leçons d'Aristote à Alexandre, son élève, sur l'art de gouverner et sur celui

de se bien porter, également traduites du latin. 5° La guerre de Troie, ou prophéties flamandes : il en fait mention dans son Miroir historique; mais l'ouvrage, qui était aussi traduit en latin, paraît perdu. 6° Wapen Martyn, ainsi nommé des premières paroles de l'ouvrage : c'est un dialogue entre l'auteur et Martin. Le poète y prend un essor plus élevé que dans ses autres productions; il y fait preuve d'un esprit libéral et cultivé, fort au-dessus de la commune portée de son siècle. Différent en cela des ouvrages précédens qu'on ne connaît qu'en manuscrit : celui-ci a été imprimé à Anvers en 1496; mais il est excessivement rare. 7° On a encore imprimé de notre auteur, à Anvers, en 1480, et réimprimé vers 1550, le Drie gaerden, ou les Trois jardins, également rare. Maerland mourut à Damme en 1300, à l'âge de soixante-cinq ans; et il fut enterré sous le clocher de l'église paroissiale. Une solive de l'hôtel-de-ville de Damme représentait naguère la figure de Maerland en habit de philosophe, la plume à la main, avec un livre ouvert devant lui sur un pupitre. Les continuateurs de la Flandria illustrata de Sanderus, et Foppens dans la Bibliotheca belgica, cherchent à rendre probable l'identité de Maerland avec le facétieux personnage de Tyl Uilespiègle, dont le nom a donné naissance au mot espiègle, et dont la vie, anciennement imprimée en français sous le titre d'Histoire joyeuse et récréative de Tiel Ulespiègle, lequel par aucunes fallaces ne se laissa surprendre ni tromper, fait partie de la Bibliothéque bleue. Voyez aussi Paquot, Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas, T. II, de l'édition in-fol. pag. 99, et Ménage, Dictionn. étymol. au mot Espiègle. Outre les sources que nous avons indiquées, nous avons consulté pour cet article les Soirées historiques et littéraires de M. Van-Wyn, écrites en hollandais; 1 vol. in-8°. Amsterdam 1800.

MAES (Godefroi), peintre d'histoire, né à Anvers en 1660, devint directeur de l'académie dans sa ville natale. Ses peintures sont très-estimées.

MAESTERTIUS (Jacques), né en 1610, à Dendermonde, province de Flandre orientale, mais originaire d'une bonne famille anglaise, du nom de Maisterton, fut distingué parmi les jurisconsultes de son temps, et il professa le droit à l'Université de Leyde depuis 1630 jusqu'à 1657, époque de sa mort. Il avait couronné, par des voyages en France, en Angleterre et en Italie, de bonnes études faites à Bruxelles, à Louvain et à Sedan. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Tractatus de senatus-consulto Vellejano, Leyde 1630, in-8°. 2°. De emptione et venditione, ibid. 3°. Tractatus tres de lege commissoria in pignoribus; de compensationibus et de secundis nuptiis, ibid. 1639, in-8°. 4°. De justitia Romanorum legum libri II, ibid. 1634 et 1647, in-12. De vi ac potestate quam juris gentium conventiones habent ad obligandum, jure populi romani, ibid. 1640, in-4°. L'opinion énoncée dans ces deux ouvrages fut combattue par Cyprien Regnier d'Oflerga. Maestertius avait abandonné la religion catholique pour se faire protestant.

MAETS (Charles-Louis de) fils

d'un théologien d'Utrecht, naquit en cette ville, où il s'adonna tout entier à la chimie. Ayant obtenu, en 1668, la permission d'ouvrir un cours sur cette science, il se fit connaître si avantageusement, qu'au bout de deux années l'université l'admit parmi ses professeurs. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort. Attribuant toutes les maladies à des changemens survenus dans la figure, la grandeur et la situation des particules, ainsi que dans la disposition des pores ou des vaisseaux destinés à les transmettre, il les faisait dépendre d'une obstruction ou d'une compression, et ne voyait rien de plus propre à les guérir que les préparations chimiques. Ses ouvrages, dans lesquels on trouve un mélange bizarre des doctrines mécaniques et chémiatriques, ont pour titre : Prodromus chemiæ rationalis, rationiciis philosophicis, observationibus medidicis, etc., illustratæ. Accedunt animadversiones in librum cui titulus : Collectanea chymica Leidensia, Leyde 1684, in-8°. Chemia rationalis, nec non praxis chymiatrica rationalis. Leyde 1687, in-4°.

MAHI (Bernard), jésuite, né à Namur en 1684, prêcha avec réputation pendant 27 ans dans différentes villes des Pays-Bas. Il prêchait à la cathédrale de Liége, lorsqu'une mort subite l'enleva le 8 avril 1744. Il a donné au public l'histoire du peuple Hébreu jusqu'à la ruine de la synagogue, Liége 1742, 3 vol. in-12. Le style en est trop oratoire.

MAIER (Jean), carme, natif de Geel, village de Brabant, était versé dans le grec et le latin ; il mourut à Anvers en 1577, et laissa des commentaires sur les épîtres de Saint Paul, sur le décalogue, des discours latins et grecs ; mais on croit que ces ouvrages ont été la proie des flammes.

MALAPERT (Charles), poète et mathématicien, né à Mons en Hainaut en 1581, se fit jésuite, enseigna la philosophie à Pont-à-Mousson, alla en Pologne où il fut professeur de mathématiques, et eut ensuite le même emploi à Douay. Philippe IV le demanda pour enseigner cette science à Madrid, dans l'université qu'il venait d'y fonder ; mais il mourut en chemin à Vittoria en Catalogne, le 5 novembre 1630. Il nous a laissé : 1°. des Poésies, imprimées à Anvers en 1634. Sa latinité est pure, sa diction nette ; ses images vives et toujours variées. Il n'a nullement donné dans les jeux de mots et les mauvaises pointes si communes de son temps. 2°. Plusieurs ouvrages concernant les mathématiques, imprimés à Douay, 1620-1633.

MAMERANUS (Henri), né dans le grand-duché de Luxembourg, fut imprimeur à Cologne, au seizième siècle, et cultiva la poésie. Il était aussi versé dans la connaissance des antiquités. On a de lui : 1°. Gratulatorium carmen in Philippi regis Angliæ, etc., adventu in Germaniam (1549), in Angliam (1554), in Belgium (1555). Le Philippe que Mameranus appelle roi d'Angleterre, est Philippe (depuis roi d'Espagne sous le titre de Philippe II), qui, en 1554, épousa Marie, fille de Henri VIII, roi d'Angleterre. 2°. Epithalamium nuptiarum Philippi cum Maria,

Angliæ regina, 1555, in 4°. 3°. De leone et asino, strena, kalendarum januarii anno 1556, ad amicos. 4°. Priscæ monetæ ad hujus nostri temporis diversas aliquot nationum monetas supputatio, Cologne 1551, in-8°., réimprimé dans la collection de Budel. — Nicolas Mameranus, frère de Henri, fit ses études à Emerich dans le duché de Clèves, chez les frères de Saint-Jérôme, autrement les Clercs de la vie commune, et passa sa vie dans le palais des princes et à la Cour de Charles-Quint. C'était un homme gai et plaisant. Dans sa vieillesse il devint le jouet des grands. Il ne paraissait jamais en public sans laurier, parce qu'il était poète lauréat. Valère André, dans la seconde édition de sa Bibliotheca Belgica, lui attribue quelques-uns des ouvrages qu'il avait déjà dit être de son frère, et que nous lui avons laissés. Foppens a répété cette faute; et nous l'indiquons sans la relever. On a encore de Nicolas Mameranus quelques opuscules, et entre autres: 1°. De investitura regalium Mauritio duci Saxoniæ 24 febr. 1548 facta, qu'on trouve dans le tome second des Scriptores rerum germanicarum de Schard. 2° De rebus gestis Caroli quinti, réimprimé dans le même volume. Cette histoire va de 1515 à 1548. 3°. De venatione carmen heroïcum; tous les mots de ce poëme commencent par la lettre C. Mameranus n'a pas même le mérite de l'invention de cette bizarrerie. Dès le neuvième siècle, Hucbald, moine de Saint-Amand, avait composé à la louange de Charles Quint, un poëme tautogramme, imprimé plusieurs fois, et pour la dernière à la page 89 des amusemens philologiques (par M. Peignot, 1808, in-8°.). Tous les mots commencent aussi par un C. C'est encore au retour de la même lettre que se sont asservis Henri Harder dans le Carmen cum cattis certamen carmine compositum currente calamo C. Catulli Caninii, et Martin Hamconius ou Hamkema dans son Certamen catholicorum cum calvinistis (1607 in-4°., 1612 in-4°.). Ce fut la lettre P qu'adopta Placentius ou le Plaisant, de l'ordre des frères-prêcheurs, qui mit au jour un poëme intitulé : Pugna porcorum, imprimé dès 1533 à Anvers, et réimprimé plusieurs fois. Ces inutiles bagatelles ont dû coûter bien de la peine à leurs auteurs, mais n'ont plus de lecteurs depuis long-temps; et elles n'en méritent point.

MAN (Cornelius de), peintre hollandais, né à Delft, province de Hollande méridionale, en 1621, se perfectionna en France et en Italie, étudiant les œuvres des meilleurs maîtres. Après y être resté neuf ans, il revint dans sa patrie, où il acquit une grande célébrité. Il mourut en 1706. Il peignait l'histoire, la conversation et le portrait.

MANDER (Charles Van), peintre, historien et poète, naquit à Meulebèke, près de Courtrai, province de Flandre occidentale, en 1548; ses parens n'épargnèrent rien pour son éducation. Les progrès qu'il fit dans les lettres furent rapides, mais ne l'empêchèrent pas de se livrer à son penchant pour le dessin. Presque au sortir de l'enfance, il manifesta les dispositions qu'il avait pour cet art. Un de ses plaisirs était de dessiner sur les murs de sa chambre les portraits

de ses domestiques. C'étaient des caricatures; mais dans chacune d'elles, il avait saisi le caractère propre du personnage, et l'on ne pouvait méconnaître l'original. Quelquefois il les peignait à l'aquarelle sur un morceau de papier, et les accompagnait de vers pleins de malice et de gaîté. Ses parens secondèrent ses dispositions. Il eût d'abord pour maître Lucas de Heere, peintre et poète également distingué à Gand. Delà il se rendit à Courtrai pour y prendre des leçons de Pierre Vierick; mais ce nouveau maître, cherchant à éviter les maux de la guerre, errait dans la Belgique de ville en ville. Cette vie agitée déplut à Van Mander; il retourna chez ses parens, et se livra entièrement à la poésie: des tragédies et des comédies, jouées avec succès, furent le fruit de ses loisirs. Peintre et poète tout à la fois, il peignait lui-même les décorations de ses pièces, et construisait les machines pour la représentation. On raconte, à ce sujet, qu'ayant voulu, dans le drame de Noé, représenter le déluge, il poussa l'imitation si près de la réalité, et amena sur la scène une telle quantité d'eau, que quelques-uns des spectateurs furent noyés ou sur le point de l'être. Son père combla ses désirs en lui permettant de voyager. Il avait alors vingt-six ans. Il alla d'abord à Rome, et y demeura trois ans. Il y peignit des fresques estimées et des paysages qui lui obtinrent des distinctions honorables du souverain pontife. Après un séjour assez prolongé en Italie, il revint en Allemagne, et se rendit à Vienne d'après les avis de Spranger, son ami. Cependant, malgré tous les efforts que l'on fit pour le retenir dans cette ville et l'attacher au service de l'empereur, Van Mander voulut revoir sa ville natale, où ses compatriotes le reçurent avec l'empressement le plus honorable. C'est alors qu'il peignit les deux tableaux d'Adam et Ève dans le Paradis terrestre, et du déluge, où l'on ne savait qu'admirer le plus de la vérité du paysage, de la vigueur du coloris, ou de l'expression et de la beauté de la composition. Il y avait peu de temps qu'il était marié, lorsque la guerre l'obligea de quitter sa ville, et de fuir à pied avec sa femme et son enfant nouveau-né. Ses domestiques l'accompagnaient escortant plusieurs voitures de meubles. Un parti ennemi les rencontra, massacra les domestiques, pilla les meubles et se disposait à le pendre lui-même, quand un heureux hasard amena près de lui un officier avec lequel il s'était trouvé en Italie. Cet officier le reconnut, tomba sur les brigands avec sa troupe, et fut assez heureux pour sauver la vie de l'artiste. Van Mander avait tout perdu; mais rien ne put le décourager ni altérer sa gaîté. Réfugié à Bruges, il se remit à faire des vers et à peindre avec ardeur. Il commençait à réparer ses pertes, lorsque la peste et les ennemis le chassèrent de nouveau de son asile. Il s'embarqua pour la Hollande, avec sa famille, et vint se fixer à Harlem, où bientôt il fut surchargé d'ouvrage. En société avec Goltzius et Cornille, il y établit une académie, où il introduisit le goût italien. Van Mander peignit en camaïeu plusieurs tableaux, une Passion de Jésus-Christ en 12 pièces, une Fête flamande; St. Jean prêchant dans le désert, etc.

Parmi ses plus belles compositions, on cite particulièrement le portement de croix, l'adoration des mages, et Jacob. Ses paysages sont également estimés; ses arbres sont touchés avec esprit, ainsi que ses figures; la couleur en est bonne et la composition piquante. Seulement, sur la fin de sa vie, il devint un peu maniéré dans ses compositions. En 1604, il se rendit à Amsterdam; mais au bout de deux ans de séjour, il fut atteint d'une maladie que l'ignorance de son médecin rendit mortelle : il expira le 11 mai 1606. On lui fit des obsèques magnifiques; et, pour honorer son talent poétique il fut enseveli avec une couronne de laurier sur la tête. Il laissait une veuve et sept enfans, parmi lesquels, l'aîné, nommé Charles, cultiva aussi, comme son père, la peinture. Après avoir travaillé assez long-temps à Delft, il se rendit en Danemarck, où il fut attaché à la Cour. Parmi les ouvrages littéraires qui ont fait connaître Van Mander le père, comme un des bons écrivains de son temps, on cite particulièrement ses Vies des peintres anciens, italiens et flamands, qu'il a écrites jusqu'en 1604. Les jugemens qu'il porte des artistes dont il écrit la vie, sont en général pleins de raison, et les préceptes qu'il y donne sont excellens. Ses autres ouvrages sont : 1°. La traduction en vers et en prose des poëmes d'Homère, des bucoliques et des géorgiques de Virgile. 2°. La maison de Pan. 3°. Le nouveau-monde, où la découverte de l'Amérique. 4°. Les métamorphoses d'Ovide, avec l'exposition de la fable. Il a de plus composé un grand nombre de vers en flamand; une pièce intitulée Dina, où la ruine de Sichem, qui a souvent été représentée en Flandre; et enfin la Lyre de David, imitation en vers des psaumes du roi-prophète. Van Mander avait formé un grand nombre d'élèves dont quelques-uns, comme Jacques Maertens, Corneille Enghelsen, Fran-Halls, H. Gerrets, etc., ont acquis une réputation méritée.

MANDEVILLE (Bernard de), médecin hollandais, né à Dordrecht, mort à Londres en 1633, à 63 ans, s'est fait un nom malheureusement célèbre par des ouvrages impies et scandaleux. On dit qu'il vivait comme il écrivait, et que sa conduite ne valait pas mieux que ses livres. On a de lui : 1°. Un poëme anglais intitulé : The grumbling hive, c'est-à-dire, l'Essaim d'abeilles murmurant, sur lequel il fit ensuite des Remarques. Il publia le tout à Londres en 1732, in-8°., en anglais, et l'intitula la Fable des abeilles. Il prétend dans cet ouvrage que le luxe et les vices des particuliers tournent au bien et à l'avantage de la société. Il s'oublie jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Ce livre, traduit de l'anglais en français, parut à Londres, en 1740, en 4 vol. in-8°. 2°. Pensées libres sur la religion, qui, aussi bien que sa Fable des abeilles, firent grand bruit dans un temps où l'impiété n'était pas encore si commune qu'elle est devenue depuis. 3°. Recherches sur l'origine de l'honneur et sur l'utilité du christianisme dans la guerre, 1730, in-8°. Il contredit dans ce livre beaucoup d'idées fausses et téméraires qu'il

avait avancées dans sa Fable des abeilles, et il reconnaît la nécessité de la vertu par rapport au bonheur. Van Effen traduisit en français les Pensées libres, La Haye 1723, 1 vol. in-12. Son paradoxe touchant le luxe, a été solidement réfuté par J.-J. Rousseau, et surtout par l'abbé Pluquet, dans son Traité philosophique et politique sur le luxe, Paris 1786.

MANN (A. T.), physicien, littérateur et antiquaire estimable, est né, vers 1740, dans la Flandre autrichienne. Après avoir terminé ses études, il embrassa la vie monastique, et il était, en 1774, prieur de la Chartreuse anglaise de Nieuport. Il fut reçu, cette même année, membre de l'académie que l'impératrice Marie-Thérèse avait fondée peu de temps auparavant à Bruxelles, et se montra fort assidu aux séances, où il lut plusieurs mémoires d'un grand intérêt. Le désir de se consacrer plus particulièrement aux sciences lui fit solliciter sa sécularisation, et il fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Courtray. L'abbé Mann fut envoyé en Angleterre pour examiner les méthodes en usage contre les incendies, et à son retour, il publia un Mémoire très-instructif sur cet objet. Sa vie ne fut qu'une suite de travaux, tous entrepris dans un but d'utilité publique. Il était secrétaire perpétuel de l'académie de cette ville, membre de la société royale de Londres, des académies de Mannheim, Milan, Liége, etc. On a de lui : 1°. Mémoires sur les diverses méthodes inventées jusqu'à présent pour garantir les édifices des incendies, Bruxelles 1778, in-4°.; Lyon 1779, in-8°.; traduit en allemand, Francfort 1790. 2°. Tableau des monnaies, poids et mesures des différentes nations, ibid. 1779; deuxième édition, 1788, in-8°., trad. en italien, Milan 1790, in-4°. 3°. Pour et contre les spectacles, Mons 1782, in-8°. 4°. Description de la ville de Bruxelles et de ses environs, ou état présent tant ecclésiastique que civil, ibid. 1785, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est estimé. 5°. Introduction à la géographie, la politique, etc., 1786, in-8°. 6°. Mémoire sur les grandes gelées et leurs effets, Gand 1792, in-8°. On y trouve les dates des hivers les plus rigoureux. 7°. Une édition du Dictionnaire géographique de Ladvocat, connu sous le nom de Vosgien, 1792, 2 vol. in-8°. 8°. Tables chronologiques de l'Histoire universelle, depuis le commencement de l'année 1700 jusqu'à la paix de 1802, Dresde (Paris, Treuttel) 1804, in-4°. 9°. Principes métaphysiques des êtres et des connaissances, Vienne 1807, in-4°. 10°. Un grand nombre de Mémoires et de Dissertations, dans le recueil de l'académie de Bruxelles, sur la nature du sol, de l'atmosphère et du climat de la Flandre maritime; sur les moyens de parvenir à une théorie complète des météores; sur la congélation de l'eau de la mer; sur l'histoire naturelle de la mer du Nord et la pêche qui s'y fait; sur le feu élémentaire; sur les effets et les phénomènes produits en versant différentes sortes d'huiles sur les eaux; sur la communication qui a existé anciennement entre les mers Noire, Caspienne, Baltique et Blanche; sur les marées aériennes; sur les moyens d'augmenter la population et de perfectionner la culture dans les Pays-Bas; précis de l'histoire naturelle des Pays-Bas

maritimes; sur l'emplacement du port Iécius.

MANSFELD (ERNEST DE), fils naturel de Pierre-Ernest et d'une dame de Malines, fut élevé à Bruxelles dans la religion catholique par son parain, l'archiduc Ernest d'Autriche, et servit utilement le roi d'Espagne dans les Pays-Bas, et l'empereur en Hongrie, avec son frère Charles, comte de Mansfeld. Sa bravoure le fit légitimer par l'empereur Rodolphe II. Mais les charges de son père et les biens qu'il possédait dans les Pays-Bas espagnols, lui ayant été refusés, il embrassa en 1610 le parti des protestans. Devenu l'un des plus dangereux ennemis de la maison d'Autriche, il se mit, l'an 1618, à la tête des révoltés de Bohême, et s'empara de Pilsen en 1619. La défaite de ses troupes en différens combats ne l'empêcha pas de se jeter dans le Palatinat. Il y prit plusieurs places, ravagea l'Alsace, s'empara d'Haguenau, et défit les Bavarois. Enfin il fut entièrement défait lui-même à la bataille de Dessau, au mois d'avril 1626, par le prince de Wallenstein. Ayant cédé au duc de Weimar les troupes qui lui restaient, il voulut passer dans les Etats de Venise; mais il tomba malade dans un village entre Zara et Spalatro, et y rendit le dernier soupir le 20 novembre 1626, à 46 ans. Il ne voulut point mourir dans le lit. Revêtu de ses plus beaux habits, l'épée au côté, il expira droit, appuyé sur deux domestiques. Parmi les actions de ce fameux capitaine et de cet homme singulier, il n'y en a certes pas de plus singulière que celle qu'on va lire. Instruit, à n'en pouvoir douter, que Cazel, celui de ses officiers auquel il se fiait le plus, communiquait le plan de ses projets au chef des Autrichiens, il ne montra ni humeur ni ressentiment; il fit donner au traître 300 rixdales, avec une lettre pour le comte de Buquoy conçue en ces termes : « Cazel étant votre affectionné serviteur, et non pas le » mien, je vous l'envoie, afin que » vous profitiez de ses services. » Ernest passe, avec raison, pour l'un des plus grands généraux de son temps. Jamais capitaine ne fut plus patient, plus infatigable, ni plus endurci au travail, aux veilles, au froid et à la faim. Il mettait des armées sur pied et ravageait les provinces de ses ennemis avec une promptitude presque incroyable. Les Hollandais disaient de lui : Bonus in auxilio, carus in pretio, c'est-à-dire, qu'il rendait de grands services à ceux qui l'employaient, mais qu'il les faisait payer bien cher.

MANSION (COLARD), imprimeur et écrivain du 15e. siècle, était, selon la plus commune opinion, de Bruges (Flandre occidentale), où il a passé presque toute sa vie. On a de lui : 1°. Les Métamorphoses d'Ovide moralisées, traduites en français par Mansion, du latin de Thomas Waleys, Jacobin, et par lui imprimées en 1484, in-fol. 2°. La Pénitence d'Adam, traduite du latin, manuscrit à la bibliothéque du roi de France, n°. 7864. 3°. On lui attribue encore la Traduction de la consolation de Boëce, qu'il imprima en 1477; et du Dialogue des Créatures, Lyon 1483.

MANTÉLIUS (JEAN), né à Hasselt, ville de l'ancien comté de

Looz, aujourd'hui de la province de *Limbourg*, le 23 septembre 1599, se fit Augustin, enseigna les belles-lettres et surtout la rhétorique avec distinction, fut successivement prieur à Anvers, Bruxelles, Ypres, Hasselt, Cologne, visiteur de sa province, et mourut le 23 février 1676. On a de lui : 1°. Hasseletum, Louvain 1663, in-4°. C'est une description de la ville de Hasselt et des environs. 2°. Historiæ Lossensis libri decem; Liége 1717, in-4°. Cette histoire, écrite d'un beau style et mêlée de réflexions agréables, est utile pour l'histoire générale des Pays-Bas. On voit à la fin Stemma comitum Lossentium, par le même auteur; puis une collection de diplômes et une petite description historique des villes du comté de Looz, par Laurent Robyns, avocat de Liége. 3°. Carte de la principauté de Liége et comté de Looz, Amsterdam 1639. Celle du P. le Clerc, jésuite, est beaucoup plus exacte et mieux exécutée. Mantélius a encore fait un grand nombre d'ouvrages ascétiques, écrits en latin d'un style fort poli, et quelques pièces de vers.

MARCA (Jacques-Corneille), bénédictin de l'abbeye du Mont-Blandin, né à Gand, province de Flandre orientale en 1570, cultiva avec succès les belles-lettres, et mourut à Douai l'an 1629. Les bibliographes flamands lui prodiguent beaucoup d'éloges, et on ne peut disconvenir qu'il était bon orateur et encore meilleur poète. Une partie de ses Opuscules a été imprimée à Louvain 1613, in-8°. Ce recueil contient des harangues, des tragédies et un éloge des ducs de *Bourgogne*. On a encore de lui Diarium sanctorum, en vers iambiques, Douai 1628, in-4°.; et Musæ lacrymantes, 1628, in-4°. : ce sont sept tragédies, dont les sujets sont pris de l'Écriture-Sainte.

MARCHANT (Pierre), né à Couvin dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, province de Namur, l'an 1585, se fit récollet, se distingua par sa science et sa régularité, et fut élevé aux premières charges de son ordre. En 1639, il fut fait commissaire-général avec plein pouvoir sur les provinces de son ordre dans l'Allemagne, les Pays-Bas, les îles Britanniques, etc. Il est le fondateur de la province dite de Saint-Joseph, dans la Flandre, et le principal auteur de la réforme des Franciscaines, avec la vénérable sœur Jeanne de Jésus, nommé Neering de Gand; cette congrégation est connue sous le nom de réforme des sœurs Franciscaines de la pénitence de Limbourg, qui fut approuvée par Urbain VIII l'an 1634. Cet homme plein de zèle pour la discipline religieuse, mourut à Gand le 11 novembre 1661. On a de lui: 1°. Expositio litteralis in regulam Sancti-Francisci, Anvers 1631, in-8°. 2°. Tribunale Sacramentale, Gand 1643, 2 vol. in-fol.; et un troisième à Anvers, 1650; théologie aujourd'hui oubliée, qui renferme plusieurs choses plus pieuses que solides, entre autres le traité intitulé, Sanctificatio sancti Josephi in utero, qui a été aussi imprimé séparément et condamné à Rome, le 19 mars 1633, comme il devait l'être de toute raison. 3°. Les constitutions de la congrégation des religieuses qu'il a établies, etc.

MARCHANT (Jacques), frère du précédent, doyen et curé de Couvin sa patrie, s'est distingué

aussi par sa science et sa piété ; on estime encore son Hortus pastorum, ouvrage savant, quoique d'une critique peu sévère, édifiant et utile, et où il y a des choses curieuses, qu'il serait difficile de trouver ailleurs ; et quelques autres traités, recueillis en 1 vol. in-fol. Cologne 1633. Il mourut en 1648.

MARCHIN (Ferdinand comte de), d'une famille liégeoise (quelques auteurs écrivent Marsin), était fils de Jean-Gaspard Ferdinand, qui, après avoir servi dans les troupes françaises, passa au service de l'Espagne et de l'empereur, et mourut en 1673. Son fils Ferdinand, né à Malines en 1656, alla en France après la mort de son père. Il n'avait que 17 ans ; mais il montrait déjà beaucoup d'envie de se signaler. Nommé brigadier de cavalerie, il servit l'an 1690 en Flandre, et fut blessé à la bataille de Fleurus. En 1693, il se trouva à la bataille de Neerwinde, à la prise de Charleroi, et passa ensuite en Italie. Dans la guerre de la succession, il fut employé comme négociateur et comme guerrier. Il était également propre à ces deux emplois, parce qu'il avait du courage, de l'esprit et un sens droit. Louis XIV le nomma en 1701 ambassadeur extraordinaire auprès de Philippe V, roi d'Espagne, qui lui donna sa première audience dans le vaisseau qui le transportait en Italie. Il alla ensuite en Allemagne continuer ses services, sous le duc de Bourgogne, qui lui remit les patentes de maréchal en 1703. Il commanda la retraite de la bataille d'Hochstet en 1704, et y parut plutôt bon officier qu'habile général. Enfin, ayant été envoyé en Italie pour diriger les opérations du duc d'Orléans, suivant les ordres de la cour, il s'exposa au péril en héros à la bataille de Turin, livrée en 1706. Blessé à mort, il fut fait prisonnier. Un chirurgien du duc de Savoie lui coupa la cuisse, et il mourut quelque temps après l'opération, sans avoir été marié. En partant de Versailles pour l'armée, il avait représenté au roi qu'il fallait aller aux ennemis avec toutes les forces réunies, en cas qu'ils parussent devant Turin, et de ne pas les attendre dans les lignes, où l'on ne pouvait mettre que huit mille hommes en bataille. Mais les malheurs de la France avaient rendu le conseil timide, et l'ordre de rester dans les lignes, fut confirmé. Le Français réfugié qui a fait l'histoire du prince Eugène, en 5 vol. in-12, n'a pas rendu assez de justice à Marchin : il lui attribua mal à propos la perte de la bataille ; il se trompe également en disant que le maréchal périt par l'explosion de quelques barils de poudre : n'ayant fait en tout cela que répéter quelques mauvaises compilations de gazettes. Le duc de Saint-Simon parle également de cette affaire d'une manière aussi inexacte qu'injurieuse pour Marchin.

MARCHON (Jean), né dans la province de Liége, dans le courant du seizième siècle, était un habile orfèvre et un bon ciseleur comme Thiry de Bry et Jean Houbar. On ignore l'époque de sa mort.

MARCILE (Théodore), Marsilius, naquit l'an 1548 à Arnheim, province de Gueldre, avec des dispositions heureuses. Ayant achevé ses études à Louvain, il alla à Paris, où il fut fait professeur royal en éloquence. Il y mourut en 1617.

On a de lui : 1°. Historia Strenarum, 1596, in-8°. 2°. Lusus de NEMINE, avec Passeratii NIHIL, Guillimanni ALIQUID, Paris 1597, et Fribourg 1611, in-8°. 3°. Des notes et des remarques savantes sur les Satires de Perse, sur Horace, sur Martial, Catulle, Suétone, Aulu-Gelle, sur les lois des XII tables in-8°, et sur les institutes de Justinien. 4°. Des Dissertations. 5°. Des Harangues, des Poésies, des Hymnes, et d'autres ouvrages savans en latin, pleins de goût et d'un style agréable. Il était si attaché à l'étude, qu'il fut dix ans sans sortir du collége du Plessis, où il enseignait. Il aimait si tendrement les pauvres qu'il ne refusait jamais l'aumône. Pierre Valens a fait un éloge historique de Marcile. L'abbé Goujet a publié la liste de ses ouvrages dans l'Histoire du collége de France, tom. 2, pag. 382 de l'édition in-12.

MARCK (JEAN DE), Marckius, ministre protestant, né à Sneck, dans la Frise, en 1655, fut professeur en théologie à Franeker, puis ministre académique, professeur en théologie et de l'histoire ecclésiastique à Groningue, et passa en 1689 à Leyde, où on lui confia les mêmes emplois. Il y mourut le 30 janvier 1731, et laissa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1°. Des Dissertations contre celle du P. Crasset sur les Sibylles, Franeker 1682, in-8°. 2°. Compendium theologiæ, Amsterdam 1722, in-4°. 3°. Plusieurs écrits contre J. Braunius, son collègue, qui donnait dans le coccéianisme. 4°. Des Commentaires sur les prophètes Aygée, Zacharie et Malachie, Amsterdam 1701, 2 vol. 5°. Sur l'Apocalypse, Utrecht 1699, 2 vol. Il a commenté encore plusieurs autres livres de l'Écriture sainte. 6°. Exercitationes biblicæ, en 8 vol., imprimés séparément et en différens lieux. 7°. Exercitationes miscellaneæ, Amsterdam 1690. Elles roulent sur les hérésies tant anciennes que modernes. On a rassemblé quelques-uns de ses ouvrages théologiques en deux volumes in-4°., Groningue 1748. Tous ces ouvrages prouvent que Jean de Marck était versé dans la science de l'Écriture sainte, des antiquités sacrées; mais ils prouvent aussi qu'il n'avait pas trop de jugement. Il se plaisait à les charger d'un vain étalage d'érudition; son style est obscur et entortillé.

MARÉE (le père VALENTIN), récollet attaché aux couvens de Bolland, de Liége et de Verviers. S'il n'est pas né dans la province de Liége (car on ignore le lieu et l'année de sa naissance), il y a du moins passé la plus grande partie de sa vie. Il vivait dans le 17e. siècle. Il est auteur d'un ouvrage singulier et original, intitulé : Traité des conformités du disciple avec son maître, c'est-à-dire, de St.-François avec Jésus-Christ, en tous les mystères de sa naissance, vie, passion, mort, etc. Il est divisé en 4 parties qui comprennent 3 volumes in-4°. Il est devenu très-rare, et ce ne peut-être que pour celte raison et à cause de sa singularité, qu'il est recherché; car pour le fond, on peut dire qu'il est plus que ridicule, et le style en est si diffus, si suranné, si barbare que la lecture n'en est pas supportable. On voit par l'épître dédicatoire le temps où ce bon père vivait; elle porte la date du 12 septembre 1656. Le second volume porte celle de 1658, et le troisième le nom de l'impri-

meur, Henri Tournay, de Liége, qui publia ce volume en 1660.

MARETS (JOSSE DE), jésuite, né à Anvers en 1589, savant dans la littérature grecque et latine, donna une édition d'Horace avec des notes, qui sont courtes, savantes et judicieuses, et qui facilitent infiniment mieux l'intelligence du texte, que tous les lourds commentaires dans lesquels les savans de ce temps noyaient les auteurs dont ils s'emparaient. Il y a joint à la fin une table très-modique des termes et des phrases d'Horace. Cette édition est de Cologne, 1648. Il mourut le 13 décembre 1637, à 48 ans.

MARGUERITE, fille et héritière de Florent, comte de Hollande, est célèbre par un conte répété par vingt compilateurs, par ceux de ce siècle même. Ayant refusé l'aumône à une femme qu'elle accusa en même temps d'adultère, Dieu la punit en la faisant accoucher, l'an 1276, de 365 enfans, tant garçons que filles. Cette histoire est peinte dans un grand tableau d'un village peu éloigné de La Haye, et à côté du tableau on voit deux grands bassins d'airain sur lesquels on prétend que les 365 enfans furent présentés au baptême. Mais combien de fables ne seraient point attestées, s'il suffisait de citer un tableau en leur faveur? Il y a apparence que ce conte vient de ce qu'on aura dit que Marguerite est accouchée d'autant d'enfans qu'il y a de jours dans l'année; mauvais calembourg qu'on répète encore quelquefois aujourd'hui le dernier jour de l'an, pour désigner l'unité sous l'apparence d'un grand nombre. Du reste, l'efficacité des malédictions et imprécations est une chose incontestable, quoiqu'il soit apparent que jamais elle n'ait eu d'effet si extraordinaire : l'histoire en fournit des preuves sans réplique : l'Écriture sainte dépose également en sa faveur « Maledicentis tibi in amaritudine animæ exaudietur deprecatio illius : exaudiet autem eum qui fecit illum (Eccl. 4.) »

MARGUERITE D'AUTRICHE, princesse célèbre par ses malheurs et par la fermeté de son caractère, ainsi que par l'influence qu'elle a exercée sur les événemens politiques de son temps, était fille de l'empereur Maximilien, et de Marie, héritière de Bourgogne. Elle naquit à Gand (Flandre orientale), en 1480. Par une des conditions du traité d'Arras, elle fut accordée en mariage au Dauphin (Charles VIII), et conduite en France pour y être élevée. La cérémonie de ses fiançailles fut célébrée à Paris, au mois de juillet 1483, avec une grande solennité. Cependant Charles VIII, arrivé au trône, informé que Maximilien avait demandé la main d'Anne, héritière du duché de Bretagne, et ne voulant pas perdre l'occasion de réunir cette belle province à la couronne, épousa lui-même Anne, en 1491, et renvoya Marguerite à son père. Marguerite fut fiancée, en 1497, à l'infant d'Espagne, fils de Ferdinand et d'Isabelle : le vaisseau qu'elle montait pour se rendre près de son nouvel époux, fut accueilli dans la traversée par une violente tempête. Ce fut, dit-on, dans cet instant terrible que la jeune princesse composa l'épitaphe si connue (1), dans laquelle elle plaisante sur son double mariage

(1) Ci-gît Margot, la gente demoiselle,
Qu'eût deux maris, et si mourut pucelle.

qui ne l'empêchera pas de mourir vierge. L'infant mourut au bout de quelques mois; et Marguerite épousa, en 1501, Philibert le Beau, duc de Savoie, qu'elle eut encore la douleur de perdre, après quatre ans de l'union la plus heureuse. Veuve pour la seconde fois, et sans enfant, Marguerite, âgée seulement de vingt-quatre ans, résolut de ne point former de nouveaux liens. Ce fut alors qu'elle prit pour devise, ces mots : Fortune, infortune fors une, qui ont souvent exercé la patience des curieux. Après la mort de Philippe-le-Bel, archiduc d'Autriche, Maximilien fut reconnu, en 1506, tuteur du jeune Charles-Quint, son petit-fils : l'éloignement où il se trouvait des provinces qu'il était appelé à régir, le détermina à nommer Marguerite gouvernante des Pays-Bas; et il lui abandonna, en même temps, la jouissance du comté de Bourgogne et du Charolois. Maximilien, dit Garnier, « ne pouvait faire » choix d'un ministre plus actif » et plus intelligent. Cette prin» cesse, douée d'un génie profond » et dissimulé, élevée dans l'ad» versité, formée au manège à la » cour de Ferdinand, était l'en» nemi le plus dangereux et le plus » opiniâtre que la fortune pût sus» citer à la France (Voy. Hist. de » France, XI, 332, édit in-4°.) » Elle assista en qualité de plénipotentiaire aux conférences de Cambrai, et conclut le traité de 1508 avec le cardinal d'Amboise. Mais elle ne cessa pas de susciter sourdement des ennemis à Louis XII, afin de l'occuper sans cesse, et de l'empêcher de porter obstacle à l'élévation de la maison d'Autriche, qu'elle avait constamment en vue. Elle ne se montra pas moins l'ennemie de François Ier; et ce fut elle qui détermina le roi d'Angleterre à entrer, en 1515, dans une nouvelle ligue contre la France. Marguerite fut assez habile et assez heureuse pour éloigner la guerre de ses frontières : pendant son administration, l'agriculture et les arts firent des progrès remarquables dans les Pays-Bas; et les peuples bénirent celle à qui ils devaient le repos. Elle donna une nouvelle preuve de son habileté dans les négociations, par le traité qu'elle conclut, en 1529, avec la duchesse d'Angoulême (Louise de Savoie), traité si avantageux à l'Autriche et si funeste à la France. Ce fut, pour ainsi dire, le dernier acte de sa vie. Marguerite mourut à Bruxelles le 1er décembre 1530. Les restes de cette princesse furent transportés dans la magnifique église de Brou, près de Bourg en Bresse, qu'elle avait fait construire, et où l'on voit encore son tombeau en marbre blanc, entre ceux de Philibert, son dernier époux, et de Marguerite de Bourbon, mère de ce prince. Marguerite avait l'esprit vif et enjoué; elle aimait les lettres et accueillait les savans : Jean Molinet fut son bibliothécaire. Elle a laissé divers ouvrages en vers et en prose, entre autres, un Discours de sa vie et de ses infortunes. On trouve dans le Mémoire historique sur la bibliothéque de Bruxelles, par de la Serna-Santander (1809, in-8°), des particularités sur la protection qu'accorda Marguerite aux lettres et aux arts. Le recueil manuscrit de ses chansons existe à la bibliothéque du roi de France. Le fameux Corneille Agrippa harangua cette princesse en 1509, au nom de l'université de Dôle, et pro-

nonça son oraison funèbre à Malines. Jean Lemaire de Belges a composé à sa louange la Couronne Margaritique. Fontenelle a choisi Marguerite et l'empereur Adrien pour les interlocuteurs de son Dialogue sur les morts les plus généreuses. Le Recueil des lettres de Louis XII en renferme plusieurs de Marguerite.

MARGUERITE, duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, était fille naturelle de l'empereur Charles V et d'une demoiselle noble de Flandre. Elle fut élevée auprès de Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien Ier, puis auprès de Marie, sœur de Charles V, et veuve de Louis, roi de Hongrie, et fut mariée par l'empereur son père à Alexandre de Médicis, duc de Florence. Après que ce prince eût été assassiné, l'an 1537, on la donna en secondes noces à Octave Farnèse, neveu du pape Paul III. Marguerite ne fut pas contente de ce mariage, et semblait mépriser un mari qui n'était pas encore en âge. Elle disait agréablement à cette occasion, que c'était son destin de n'avoir point de rapport avec ses maris, parce que n'étant qu'une fille de 12 ans, elle avait épousé un homme âgé de 27 ans, et qu'en un âge où elle était déjà femme, on lui donnait un jeune enfant de 13 ans. Octave ayant fait le voyage d'Afrique avec son beau-père, revint après deux ans d'absence, et reçut de Marguerite de grands témoignages de tendresse. Il fut fait en même temps duc de Parme et de Plaisance, et la duchesse accoucha de deux enfans mâles. Elle fut extrêmement aimée des peuples des Pays-Bas, auxquels le roi Philippe II, son frère, la donna pour gouvernante en 1559. Sa maxime était, dit Strada, que la terreur était un mauvais moyen pour s'attacher les Belges et se concilier leurs respects: male apud Belgas terrore veneratio comparatur. Le duc d'Albe étant venu la remplacer en 1567, elle se retira en Italie, et se livra plus particulièrement à la piété, dont elle avait goûté autrefois les douces impressions sous la direction de Saint-Ignace de Loyola. Avant de mourir, elle eut la consolation de voir, l'an 1578, son fils Alexandre de Parme, gouverneur des Pays-Bas après Don Juan d'Autriche, qui avait eu cet emploi après don Louis de Requésens, successeur du duc d'Albe. Marguerite mourut à Ortone dans le royaume de Naples, au mois de janvier 1586 ou 1587. Les historiens parlent très-avantageusement des qualités de cette princesse. Non seulement elle avait un esprit très-supérieur à celui qu'on eût pu supposer dans une personne de son sexe, mais elle avait toute la force corporelle et le courage d'un homme. Elle était si vigoureuse que, quand elle chassait le cerf, elle avait l'habitude de relayer d'autant de chevaux que les plus robustes chasseurs, qui succombaient quelquefois à la fatigue dans de pareilles chasses.

MARIE D'OIGNIES (Sainte), née à Nivelle, province de Brabant méridional, vers 1177, fut mariée à l'âge de 14 ans, et continua les austérités qu'elle était accoutumée de pratiquer dès sa plus tendre jeunesse. Les deux époux distribuèrent d'un commun accord leurs biens aux pauvres et

se consacrèrent au service des lépreux dans une ladrerie nommée Villembrouck, peu éloignée de Nivelle. Au bout de douze ans, fatiguée par l'affluence du peuple que l'éclat de ses vertus y attirait, Marie crut devoir se retirer au prieuré d'Oignies, nouvellement bâti sur la Sambre, et y mourut le 23 juin 1213, à l'âge de 36 ans. Le célèbre Jacques de Vitri, que la réputation de ses vertus avait attiré dans ce désert, a écrit sa vie, qui a été insérée dans Surius et les Acta sanctorum. On en garde le manuscrit à Oignies; Buisseret, évêque de Namur, l'a traduite en français, Louvain 1609, in-12. On en a donné une nouvelle édition corrigée, Namur 1719. Arnauld d'Andilly en a donné aussi une traduction, mais où il a fait plusieurs retranchemens, dont quelques-uns sont raisonnablement motivés.

MARIE DE BRABANT, reine de France, femme de Philippe-le-Hardi, était fille de Henri III, duc de Brabant, et d'Alix de Bourgogne; elle fut conduite en France en 1274, et mariée dans le bois de Vincennes, au mois d'août de la même année. Il y avait à peine deux ans que cette union était formée, lorsque Marie fut accusée d'avoir fait mourir, par le poison, l'aîné des fils que Philippe avait eu d'Isabelle d'Aragon, sa première femme. Pierre La Brosse, chambellan et favori du roi, fut l'auteur de cette accusation. Philippe aimait tendrement son épouse : il voulut, avant de croire au crime, en avoir la preuve convaincante; et il envoya consulter une béguine de Nivelle en Brabant, espèce de sibylle qui se vantait du don de prophétie. La béate garda d'abord un silence obstiné; mais pressée de nouveau de s'expliquer, elle déclara que la reine était innocente, et que le crime avait été commis par un homme qui était tous les jours auprès du roi. C'était assez indiquer le favori : Philippe crut l'oracle; et La Brosse, accusé à son tour, et par des ennemis puissans, du crime réel ou supposé de trahison envers l'état, fut pendu publiquement. Mézerai rapporte que, dans ses premiers mouvemens, le trop crédule Philippe menaça la reine du dernier supplice; et un auteur du temps assure qu'elle aurait couru risque d'être brûlée vive, si son frère Jean, duc de Brabant, n'eût envoyé un chevalier pour justifier son innocence en champ clos; et que l'accusateur suscité par La Brosse n'ayant pas osé soutenir sa calomnie les armes à la main, fut condamné au gibet. Marie mourut le 10 janvier 1321, à Murel, près de Meulan, où elle s'était retirée sur la fin de ses jours. Les cordeliers de Paris eurent son corps, les jacobins son cœur. « Ces » deux couvens, dit Mézerai, se » partageaient alors les reliques » des princes, comme, pendant » leur vie, ils partageaient leurs » faveurs. » Des historiens contemporains représentent Marie comme une princesse instruite, joignant à des grâces touchantes un esprit vif et délicat, aimant la poésie qu'elle cultivait avec succès, accordant aux poètes une honorable protection. Une femme de grande qualité, qui partageait ses douces inclinations, était devenue sa plus intime confidente; elles passaient ensemble une partie de leur temps à faire des vers et à aider de leurs

conseils ceux qui en faisaient. Adenez le Roi, auteur du roman de Cléomades, reconnaît, en tête de cet ouvrage, qu'il doit à Marie et à son amie ce qui s'y trouve de bon; il paraît même qu'elles lui en avaient tracé le plan L'histoire de Marie offrait un fonds suffisant d'intérêt pour un roman historique; aussi n'a-t-on pas manqué de la reproduire sous cette forme. Marie de Brabant, roman de M. Maugenet (anagramme de Menegaut), Paris 1808, 2 vol. in-8°, pèche par l'invraisemblance des caractères et l'invention défectueuse des situations, qui ne compensent pas le naturel et l'élégance de quelques morceaux. Cet auteur a trouvé le secret de charger de notes, qui sont presque toutes des hors-d'œuvre, un demi-volume de son livre, que terminent des poésies fugitives, qui décèlent, autant que sa prose, un écrivain peu exercé. La même histoire a aussi fourni le sujet d'une tragédie.

MARIE DE BOURGOGNE, fille unique de Charles le Téméraire, et d'Isabelle de Bourbon, née à Bruxelles le 13 février 1457, n'était âgée que de vingt-un ans, lorsque, par la mort de son père, elle fut héritière des vastes états de sa maison. Dès que le roi de France, Louis XI, qui formait des prétentions sur diverses parties de cette riche succession, eût appris la mort de Charles, il fit entrer ses troupes dans la Bourgogne, et s'empara des villes situées sur la Somme, qui avaient été engagées au feu duc. Dans cette conjoncture critique, Marie députa vers le roi le fidèle Hugonet, son chancelier, et le brave Imbercourt, qui l'un et l'autre avaient joui de la confiance du feu duc, et auxquels, pour leur malheur, elle accorda la sienne Louis amusa les ambassadeurs, et obtint d'eux l'ordre de remettre Arras entre ses mains. Hugonet et Imbercourt étant retournés à Gand, où ils avaient laissé la princesse, la trouvèrent privée de sa liberté par les habitans de cette ville tumultueuse, qui s'étaient soulevés, et avaient massacré les magistrats nommés par Charles. La fureur du peuple s'était communiquée aux états de Flandre à Gand; et Marie, prisonnière dans son palais, avait reçu d'eux l'ordre de ne rien entreprendre sans l'avis d'un conseil composé de leurs créatures. Cependant Louis XI suivait le cours de ses conquêtes; les Gantois, qui le virent avec inquiétude s'approcher de leur ville, crurent devoir lui faire demander la paix par de nouveaux ambassadeurs. En abordant le roi, ceux-ci l'assurèrent que la princesse, dont on avait forcé le consentement, avait pris la résolution de se gouverner par le conseil des états: « Vous » me trompez ou l'on vous trompe, » leur dit Louis en les interrom- » pant; Hugonet et Imbercourt » seuls ont sa confiance, et je ne » dois traiter qu'avec eux. » Les députés voulant prouver qu'ils étaient autorisés, montrent leurs instructions. Alors le roi, foulant aux pieds toutes les lois de l'honneur, leur fit voir la confirmation de ce qu'il avançait dans la lettre de créance que les conseillers de Marie lui avaient remise; et il ne rougit pas de la leur livrer. Munis de cette pièce, ceux-ci retournent à Gand; et ils la présentent à la princesse, qui demeure confondue en la reconnaissant. Bientôt Hu-

gonet et Imbercourt sont arrêtés; on les accuse de traiter en secret avec les ennemis de l'état, on leur reproche d'avoir entraîné le feu duc dans des guerres injustes et ruineuses, d'avoir vendu la justice, et surtout d'avoir anéanti les privilèges de la ville de Gand. On les applique à la torture, et un tribunal inique les condamne à mort. Vainement ils interjettent appel au parlement de Paris; on ne leur donne que trois heures pour se préparer. Marie, instruite du sort qui les attend, se fait apporter un habit de deuil; et les cheveux épars, elle se rend sur la place où déjà les deux victimes étaient montées sur l'échafaud. Elle conjure le peuple de leur sauver la vie; ses larmes attendrissent les uns et ne font qu'irriter les autres. D'un côté l'on crie Grâce! et de l'autre Vengeance! On était sur le point d'en venir aux mains, lorsque des clameurs barbares étouffèrent les prières de Marie, et firent consommer le sacrifice à ses yeux. Le sang de ces deux fidèles sujets rejaillit presque sur elle. Après avoir poussé un cri perçant, elle tombe évanouie, et on la reporte à demi-morte dans son palais. Louis XI, principal auteur de cette catastrophe, feignit d'en éprouver un violent courroux. Il fit casser la procédure par le parlement de Paris, et prit sous sa protection le fils du malheureux Hugonet. La position cruelle où se trouvait Marie devait la porter promptement à faire choix d'un époux qui fût assez puissant pour la défendre également et contre ses ennemis extérieurs et contre ses sujets révoltés. La main d'une aussi riche héritière ne pouvait manquer d'être recherchée par une foule de princes. Son père avait songé d'abord à l'unir au duc de Berri, frère de Louis XI, puis à Nicolas d'Anjou, duc de Calabre et de Lorraine; enfin, il parut se fixer sur l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, qui, en faveur de ce mariage, devait ériger le duché de Bourgogne en royaume : mais l'un voulait obtenir la dignité royale avant cette union, et l'autre ne voulait la conférer qu'après; ce qui rompit l'engagement que les deux princes avaient contracté. Après la mort de Charles, les états de Flandre pressèrent Marie d'épouser le fils du duc de Clèves, qui avait été élevé à la cour de Bourgogne, et dont le père avait beaucoup d'influence dans le pays. De leur côté, les Gantois révoltés voulurent l'unir au duc titulaire de Gueldre, Adolphe de Nassau; enfin, la princesse était encore recherchée par le comte de Rivers, frère d'Elisabeth, femme du roi d'Angleterre Édouard IV. L'obstacle qui avait empêché le mariage de Marie et de Maximilien, n'existant plus, l'empereur fit de nouveau proposer son fils, par les électeurs de Mayence, de Trèves et de Bavière; qui se rendirent à Gand, accompagnés de l'évêque de Metz. La princesse était prévenue depuis long-temps en faveur de l'archiduc; et lorsque l'évêque, après l'avoir haranguée en français, lui présente une lettre et un anneau que, par ordre de son père, elle avait fait remettre à Maximilien, elle reconnut avec joie les gages de sa tendresse, et témoigna la résolution de remplir sa promesse. En peu de jours, le mariage eut lieu par procureur (avril 1477). Quelques mois après,

Maximilien fit dans la ville de Gand son entrée publique, avec une suite nombreuse et brillante, mais dont les États avaient été obligés de payer tous les frais. Cette union fut heureuse, mais de peu de durée. Prenant le plaisir de la chasse à l'oiseau, Marie se fit, en tombant de cheval, une blessure dangereuse, qu'une excessive pudeur l'empêcha de découvrir, même à son époux. La plaie devint incurable; et au bout de trois semaines (27 mars 1482), cette princesse mourut à Bruges, âgée de vingt-cinq ans. Son corps fut déposé sous un magnifique mosolée, près de celui de Charles. Louis XV considérant, après la prise de Bruges, en 1745, l'un et l'autre monument, dit, en parlant de celui de Marie: Voilà le berceau de toutes nos guerres. Marie était une des plus belles personnes de son temps; elle avait de la bonté, de la douceur et un attachement inviolable à ses devoirs. Habile musicienne, elle aimait et protégeait les beaux-arts. Elle laissa deux enfans, Philippe, père de Charles-Quint, et Marguerite, duchesse de Savoie.

MARIE D'AUTRICHE, reine de Hongrie et de Bohême, petite fille de la précédente, et fille de Philippe, archiduc d'Autriche et roi d'Espagne, et de Jeanne d'Aragon, et sœur des empereurs Charles V et Ferdinand Ier, née à Bruxelles le 13 septembre 1503, épousa en 1521, Louis, roi de Hongrie, qui périt l'an 1526 à la bataille de Mohacz. Cette mort toucha sensiblement la reine, qui depuis ne voulut jamais songer à de secondes noces, quoiqu'elle fût recherchée par plusieurs princes. Son frère, Charles V, lui donna le gouvernement des Pays-Bas, dont elle se chargea en 1531. Elle fit la guerre au roi Henri II; et dans le temps que l'empereur Charles V, son frère, assiégeait Metz, l'an 1552, elle fit diversion d'armes en Picardie. Sa prudence la rendit extrêmement chère aux peuples qu'elle gouverna pendant 24 ans : elle passa en Espagne en 1556, et y mourut en 1558, peu de jours après la mort de Charles V. Érasme lui dédia un livre intitulé : Vidua christiana, imprimé en 1529.

MARIUS (Adrien), chancelier de Gueldre et de Zutphen, né à Malines, province d'Anvers, frère des poètes Jean Second et Nicolas Grudius, mourut à Bruxelles en 1568. Il se fit un nom par son talent pour la poésie latine. On trouve ce qu'il en a fait dans le Recueil de Grudius, de 1612. On a encore de lui Cymba Amoris parmi les poésies de Jean Second.

MARIUS (Léonard), natif de Goës en Zélande, fut docteur et professeur en théologie à Cologne, vicaire-général du chapitre de Harlem, et pasteur du béguinage à Amsterdam. Il se rendit habile dans les langues grecque et hébraïque, et dans l'écriture sainte; il travailla avec zèle et souvent avec succès à la conversion des pécheurs. Il laissa un bon Commentaire sur le Pentateuque, Cologne 1621, in-fol., et la Défense catholique de la hiérarchie ecclésiastique contre Marc-Antoine de Dominis, Cologne 1619. Ces écrits sont en latin : l'auteur mourut à Amsterdam le 18 octobre 1632, à l'âge de 64 ans. On conserve au collége de Sainte Pulchérie, à Lou-

vain, un grand nombre de précieux manuscrits de ce savant sur l'Écriture sainte.

MARNIX (Philippe de), seigneur du Mont-Sainte-Aldegonde, né à Bruxelles en 1538, fut disciple de Calvin à Genève, et se rendit habile dans les langues et dans le droit. A peine de retour aux Pays-Bas, il fut contraint d'en sortir, et il se retira dans le Palatinat, où il fut conseiller ecclésiastique de l'électeur. Mais Charles-Louis Guillaume, prince d'Orange, l'ayant redemandé quelque temps après, l'employa dans différentes affaires. Élu consul d'Anvers, il défendit vainement cette ville contre le duc de Parme, qui s'en rendit maître en 1585. Marnix mourut à Leyde en 1598, à 60 ans, dans le temps qu'il travaillait à une version flamande de la Bible. On a de lui : 1°. Des Thèses de Controverse, Anvers 1580, in-fol. 2°. Une Épître circulaire aux protestans. 3°. Apiarium, sive alvearium romanum, Bois-le-Duc, 1571 : ouvrage où l'on trouve des germes d'athéisme, réfuté victorieusement par Jean Coens, curé à Courtray. 4°. Tableau où on montre la différence entre la religion chrétienne et le papisme, Leyde 1599, in-8. Après la prise d'Anvers, il publia un livre où il comblait d'éloges Alexandre de Parme, et condamnait la rébellion. Aussi depuis ce moment, ne fut-il plus employé par les Hollandais.

MARRE (Jean de), poète hollandais, né à Amsterdam le 21 août 1696, mort dans la même ville le 19 janvier 1763, s'adonna dès l'âge de douze ans, à la navigation, et voyagea dans les Indes orientales; mais il se reposa au bout de vingt-trois années, et, depuis 1731, se livra tout entier, dans sa ville natale, à son goût pour la poésie hollandaise. Dans son dernier voyage, il commença son poème intitulé Batavia, et consacré à la gloire de cette métropole du commerce hollandais dans l'Inde. Il l'a conduit jusqu'à six chants; et il a également tressé une couronne d'honneur pour le Cap-de-Bonne-Espérance. Ces poèmes descriptifs ont le défaut du genre; mais ils font preuve d'un talent estimable, que prouvent également les autres ouvrages de cet auteur, et spécialement ses Considérations sur la sagesse de Dieu dans le gouvernement de l'univers. Ses Mélanges parurent à Amsterdam 1746, in-4°. Le théâtre hollandais lui est redevable de deux tragédies, savoir : Jacqueline de Bavière (1736), et Marcus Curtius (1758), l'une et l'autre en 5 actes; d'une pastorale intitulée la Fête de l'Amour (1741); et d'une pièce séculaire pour la fondation du théâtre d'Amsterdam, dont l'ouverture avait eu lieu le 3 janvier 1638.

MARSILE de Inghen, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un bourg dans la province de Gueldre, fut chanoine et trésorier de Saint-André de Cologne et fondateur du collége de Heidelberg. Il mourut dans cette ville en 1394, après avoir mené une vie extrêmement pénitente. On a de lui des Commentaires sur le Maître des sentences, imprimés à Strasbourg en 1501, in-fol.

MARTEAU (Gilles de), né à

Liége en 1722. C'était un excellent graveur. Il alla s'établir à Paris, où il mourut en 1776. Il est l'inventeur de la méthode de graver dans le goût du crayon. Son estampe représentant Lycurgue blessé dans une sédition, qu'il a faite pour sa réception à l'académie royale de peinture de Paris, donne une haute idée du talent de cet artiste, par le naturel, la force et l'expression qui caractérisent cet ouvrage.

MARTIN MARTENS ET MERTENS (Thierri), né à Asch, grand village près d'Alost, province de Flandre occidentale, fut un des premiers qui cultivèrent l'art de l'imprimerie dans les Pays-Bas, et en particulier à Alost, à Anvers et à Louvain, après l'avoir appris, selon quelques-uns, de Jean de Westphalie, d'Osnabruck : mais plusieurs savans pensent qu'il est aussi ancien imprimeur que Jean de Westphalie, et observent que ses caractères sont trop différens de ceux de Jean, pour en être une imitation. Quoiqu'il en soit, Martin exerça aussi cette profession à Nimègue, et mourut à Alost en 1533, où l'on voit son tombeau dans l'église des Guillelmins, avec une inscription qui commence : Theodorico Martino Alostano, Germaniæ, Galliæ et Belgii hujus proto-chalcographo, etc.; ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, et signifie précisément que Martin a introduit l'imprimerie dans les Pays-Bas et dans quelques contrées voisines Cet imprimeur jouissait de la réputation d'un savant honnête homme. On a de lui, outre les impressions de plusieurs livres, quelques ouvrages de sa composition. Il eut des amis illustres, entre autres, Barland, le célèbre Érasme, et Martin Dorp.

MARTINET (Jean-Florentius), un des plus célèbres naturalistes de la Hollande, naquit à Deurne, province de Brabant septentrional, le 12 août 1729. Son père ministre de la communion des protestans réformés dans ce village, l'envoya à l'âge de 9 ans à Eyndhoven, pour y apprendre les langues grecque et latine; mais son père étant mort quelque temps après, sa mère s'établit à Bois-le-Duc, et c'est dans cette ville que le jeune Martinet continua ses études. Envoyé à l'université de Leyde, il s'y appliqua non-seulement à l'étude de la théologie et des sciences qui y appartiennent, mais il y consacra une grande partie de son temps aux sciences exactes et à la physique. En 1735, il obtint le grade de maître-ès-arts et docteur en philosophie. A cette occasion il soutint publiquement une dissertation sur l'aspiration des insectes. Cet essai eut un grand succès; on en publia une seconde édition ou plutôt une contrefaçon en Allemagne. Dès cette époque il s'appliqua avec une grande assiduité à tout ce qui concerne l'histoire naturelle et la physique, et forma un superbe cabinet dans cette partie. Il fut enfin appelé en 1756, à une cure (Curaast-plaats), celle des villages de Gillekum et Rhenen, dans le voisinage de la petite ville de Leerdam. Après un séjour de quelques mois, il partit de là, en la même qualité, pour Edam, où, pendant 16 ans, il édifia par son savoir et la régularité de sa conduite la communion des protestans réformés, et fut enfin appelé, en 1775, à Zutphen,

où il resta jusqu'à sa mort qui eut lieu le 13 août 1794. On a de lui un Mémoire sur ce qui avait été écrit jusqu'alors (1767) au sujet de l'histoire naturelle de la Hollande, et sur ce qui pouvait encore rester à dire relativement à cette matière. Ce mémoire fut couronné par la société des sciences à Harlem, et se trouve dans les œuvres de cette société. Histoire ecclésiastique des Vaudois, dont une seconde édition augmentée et corrigée parut en 1775. Catéchisme de la nature, 1777, 4 vol. in-8°., excellent ouvrage, dont il parut en peu de temps cinq éditions. Manuel du marin. Histoire universelle, 9 vol. in-8°. Présent à la jeunesse. Manuel national (Vaderlandsche Huisboek). Mémoires et observations sur l'histoire naturelle de la patrie. M. A. Vanden Berg a publié en 1796 une notice sur sa vie. Il était membre de la société hollandaise des sciences et d'autres sociétés savantes de son pays.

MARTINEZ DE WAUQUIER (MATHIAS), grammairien du 17e. siècle, né à Middelbourg en Zélande, fut long-temps correcteur d'imprimerie chez Jean et Balthazar Moret à Anvers, et mourut en 1642. L'exactitude avec laquelle il s'acquitta de son emploi, ne l'empêcha pas de traduire en latin divers ouvrages de piété français et espagnols, et de donner un Dictionnaire latin et grec, français et flamand, Anvers 1632, et Amsterdam 1714.

MARTINY (. . . . . .), né à Herstal, province de Liége, dans la première moitié du 18e. siècle, était un ouvrier intelligent et industrieux. Vers l'année 1774, il avait établi, dans sa patrie, une manufacture de divers objets de quincaillerie et d'éperonnerie, entre autres des mouchettes, des tire-bottes, fourchettes, fléaux de balance, scies, etc. On peut dire qu'il est sorti de cette manufacture des chefs-d'œuvre de poli et de goût. Martiny a laissé plusieurs enfans qui ont hérité de son industrie; car en l'an 10 de la république, des objets fabriqués par eux ont mérité d'être distingués par le jury des arts, et le préfet du département de l'Ourte s'est intéressé à obtenir du gouvernement des encouragemens pour cette famille industrieuse.

MASÉNIUS (JACQUES), jésuite, né à Dalhem, province de Liége, en 1606, se distingua dans sa société par sa littérature et par ses talens. Il professa avec grand applaudissement l'éloquence et la poésie à Cologne, où il mourut le 27 septembre 1681. De tous les ouvrages qu'il donna au public, celui qui a fait le plus de bruit de notre temps, est son poème intitulé : Sarcotis, ou Sarcothea, de 2486 vers latins. Sarcothea est le nom que Masénius donne à la nature humaine, qu'il représente comme la déesse souveraine de tout ce qui porte un corps. La perte de Sarcothée, ou de la nature humaine (c'est-à-dire la chute du premier homme), en est le sujet. Ce poëme a été tiré de l'oubli par M. Lauder, savant écossais, qui a prétendu que Milton avait beaucoup profité de cet ouvrage. Un homme d'esprit a répondu à ce reproche de plagiat, de la manière suivante : « Milton, dit-il, peut avoir imité

» plusieurs morceaux du grand » nombre des poëmes latins faits de » son temps, sur ce sujet : de » l'Adamus exul de Grotius, du » poëme de Masen ou Masénius, » et de beaucoup d'autres, tous » inconnus au commun des lec- » teurs. Il a pu prendre dans le » Tasse la description de l'enfer, » le caractère de Satan, le conseil » des démons. Imiter ainsi, ce n'est » point être plagiaire; c'est lutter, » comme dit Boileau, contre son » original; c'est enrichir sa langue » des beautés des langues étran- » gères, c'est nourrir son génie et » l'accroître du génie des autres; » c'est ressembler à Virgile, qui » imita Homère en l'embellissant. » Quant à ce qui regarde Masénius en particulier, il est vrai que l'on trouve dans son poëme les richesses de l'imagination reunies à celles de la langue romaine, mais le plan de l'ouvrage n'est pas heureusement conçu, et l'exécution a, je ne sais quoi de languissant et de monotone. L'auteur fait à la vérité de très-beaux vers, mais il entasse les mêmes idées sous différens mots, met tableaux sur tableaux, traits sur traits, nuances sur nuances, et épuise son sujet jusqu'à lasser la patience la plus intrépide. C'est un véritable abus des richesses; c'est une imagination féconde qui ne sait s'arrêter. L'accusation de plagiat intentée contre Milton a produit plusieurs écrits rassemblés en un vol. in-12, à Paris, chez Barbon, 1759. L'abbé Dinouart, éditeur de ce recueil, y a ajouté le poème de Masénius, avec une traduction paraphrasée, et les pièces de ce procès. Les autres ouvrages du jésuite sont : 1°. Une espèce d'art poétique, sous le titre de Palæstra eloquentiæ ligatæ, 4 vol. in-12. 2°. Un traité intitulé : Palæstra styli romani. 3°. Anima historiæ, seu vita Caroli V et Ferdinandi, in-4°. 4°. Une édition des Annales de Trèves, de Brouwer, Liége 1670, in-fol. Masénius est auteur des trois derniers livres. 5°. Epitome Annalium Trevirensium, etc., etc., Trèves 1676, in-8°.

MASIUS (André), né à Lennich, près de Bruxelles, province de Brabant méridional, l'an 1516, fut un des plus savans hommes du 16°. siècle. Il fit d'abord de grands progrès dans l'étude de la philosophie et de la jurisprudence, et devint secrétaire de Jean de Wèze, évêque de Constance. Après la mort de cet évêque, il fut envoyé en qualité d'agent à Rome, et profita de son séjour en cette ville pour se rendre habile dans le syriaque. En 1558, il se maria à Clèves, et fut fait conseiller de Guillaume duc de Clèves. Il y mourut le 7 avril 1573, âgé de 57 ans, dans des sentimens vraiment chrétiens. Masius possédait, outre plusieurs langues vivantes, le latin, le grec, l'hébreu, le chaldéen et le syriaque : il était très-versé dans l'histoire et la géographie ancienne, et personne de son temps ne le surpassa ni peut-être même ne l'égala dans la critique sacrée. Sébastien Munster disait que Masius semblait avoir été élevé dans l'ancienne Rome ou dans l'ancienne Jérusalem. On a de lui : 1°. Un Recueil de différentes pièces anciennes et modernes, traduites du Syriaque, Anvers 1569, dans la Bibliothéque des pères de Margarin de la Bigne, et dans les Critici sacri, 2°. édit., tome 2. 2°. Syrorum peculium, Anvers

1571, in-fol. C'est un dictionnaire syriaque. 3°. Grammatica linguæ syricæ, Anvers 1571, in-fol. Arias Montanus ayant prié Masius de contribuer à l'édition de la Polyglotte d'Anvers, il fit ces deux ouvrages qui y ont été insérés. 4°. Un commmentaire sur le livre de Josué, Anvers 1574, in-fol., et dans les Critici sacri de Londres et d'Amsterdam, tome 2. Ce commentaire renferme des choses excellentes. 5° Disputatio de cœna Domini, opposita calvinistarum impiis corruptelis, Anvers 1575. 6°. Des commentaires sur quelques chapitres du Deutéronome, insérés dans les Critici sacri. Il préparait des commentaires sur les livres historiques de l'Écriture, lorsqu'il mourut. Il avait possédé le célèbre *manuscrit* syriaque, écrit en 616, qui passa depuis au savant Daniel Ernest Jablonski. C'est le seul manuscrit connu qui nous ait conservé l'édition donnée par Origène du livre de Josué, et des autres livres historiques suivant l'Ancien Testament. Il est traduit mot à mot sur un exemplaire grec, corrigé de la main d'Eusèbe.

MASIUS (Gisbert), évêque de Bois-le-Duc, mort en 1614, était natif de Bommel, petite ville de la province de Gueldre. Plein d'un zèle vraiment apostolique, il fit fleurir la vertu et la science dans son diocèse, et publia à Cologne en 1613 d'excellentes ordonnances synodales, en latin, réimprimées en 1700 à Louvain, par les soins de Stegart.

MASSÆUS (Chrétien), surnommé Cameracenas, à cause du long séjour qu'il fit à Cambray, naquit à Warneton, province de Flandre occidentale, en 1469. Il entra dans la congrégation des Clercs de la vie commune; enseigna les humanités à Gand; de là se rendit à Cambray, où il exerça le même emploi depuis 1509 jusqu'à sa mort, qui arriva en 1546. Nous avons de lui: 1°. Une Grammaire latine, Anvers 1536, in-4°. Despautère prétendit que Massæus avait pillé dans sa Grammatistica, et le traita fort durement: Massæus lui répondit solidement, mais avec autant de modération que Despautère l'avait attaqué avec emportement. 2°. Chronicorum multiplicis historiæ utriusque Testamenti lib. XX, Anvers 1540, in-fol. Cette chronique est estimée. On dit que l'auteur y employa cinquante ans. Il a mis à la tête un calendrier égyptien, hébraïque, macédonien et romain, qui montre qu'il était versé dans les mathématiques aussi bien que dans l'histoire et les belles-lettres.

MATHIAS a Corona, carme de Liége, mort l'an 1676, âgé de 78 ans, est auteur d'une vaste Théologie en plusieurs vol. in-fol., Liége 1663, aujourd'hui ignorée.

MATTHYS (Gérard), né dans la province de Gueldre, vers l'an 1523, enseigna long-temps le grec à Cologne, où il fut chanoine de la collégiale des douze apôtres, puis chanoine du second rang dans la métropole. Il y mourut le 11 avril 1574. Nous avons de lui: 1°. Des Commentaires sur Aristote, Cologne 1559-1566, 2 vol. in-4°. Son style est pur, aisé et dégagé des vaines subtilités si communes dans les commentaires des péripatéticiens. 2°. Un commentaire

sur l'Épître de saint Paul aux Romains, Cologne 1562.

MATY (Mathieu), célèbre médecin, né en Hollande en 1718, prit le bonnet de docteur à Leyde, et alla s'établir en Angleterre. En 1750, il commença le Journal britannique, qui s'imprimait tous les deux mois à La Haye, et dans lequel il rendait compte des principales productions littéraires qui sortaient des presses anglaises. En 1758, la société royale se l'associa, et en 1765, il succéda au docteur Brich dans la place de secrétaire de cette compagnie. Il était aussi bibliothécaire du Muséum britannique. Il mourut en 1776. On a de lui les Mémoires du comte de Chesterfield, imprimés à la tête des Œuvres mêlées de cet homme célèbre, 2 vol. in-4°.

MATY (Paul-Henri), fils du précédent, né en 1745, sous-bibliothécaire du Muséum britannique, et l'un des secrétaires de la société royale. Quelques désagrémens lui firent remettre cette dernière place. Il mourut en 1787. On a imprimé ses discours.

MAUBURNE (Jean), abbé de Livry, écrivain ascétique, né à Bruxelles vers 1460, apprit d'abord la grammaire, le rituel et le chant, dans l'école de la cathédrale d'Utrecht, d'où il passa probablement au collége de Deventer. Il entra ensuite dans la maison des chanoines réguliers du Mont-Sainte-Agnès, y fit profession, y remplit divers emplois, et s'acquit une réputation par de pieux écrits. On sait que dans l'histoire de la contestation sur l'auteur de l'Imitation de J.-C., le témoignage tiré des écrits de Mauburne a été invoqué comme celui d'un confrère et d'un commensal de Kempis : il est donc à propos de fixer l'époque de son entrée dans cette maison. La chronique du Mont-Sainte-Agnès par Kempis lui-même, qui n'omet aucune admission depuis le prieur jusqu'au dernier des frères-laïcs, ne fait aucune mention de Mauburne, ou du nom de Jean Temporalis, que ce religieux aurait adopté suivant Valère-André. Le continuateur de cette chronique, depuis l'année 1471 où mourut Kempis, jusqu'en 1477 où elle finit, n'en parle pas non plus. Ainsi la prise d'habit de Mauburne a dû être postérieure à cette dernière époque. En effet les auteurs du Gallia christiana disent seulement qu'il eut pour maître de novices, le sous-prieur Reynier, entré fort jeune dans cette maison en 1465 : c'était six ans seulement avant la mort de Kempis, qui, parvenu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, avait survécu à tous ses anciens confrères, si l'on excepte son continuateur, le seul témoin direct, mais qui ne lui est point favorable, et qui eût pu éclairer Mauburne, s'il eût été encore vivant lors de l'entrée en religion de ce dernier. Mauburne n'a donc vu ni Kempis, ni aucun de ses confrères du même temps Il n'a pu connaître que l'exemplaire de l'Imitation transcrit de sa main, et une copie de la chronique de l'ordre de Windesheim, où, à l'occasion de ce manuscrit, il est parlé incidemment de Kempis comme auteur de l'Imitation. Cependant l'ouvrage principal de Mauburne, imprimé à Bâle dès 1491, quoique non avoué par l'auteur, se

répandait. Nicolas de Hacqueville, chanoine de l'église de Paris, et premier président de la cour de parlement, homme zélé pour la discipline religieuse, ayant lu le Rosetum spirituel de Mauburne, et connu l'esprit régulier des chanoines de cette maison, fit demander, et sollicita lui-même, du monastère de l'ordre de Windesheim, l'envoi de Mauburne et de quelques-uns de ses confrères, pour la réforme de plusieurs maisons en France. Soit que Mauburne eût été avec son sous-prieur Reynier, par suite de cette demande en 1497, soit qu'il eût déjà commencé l'œuvre de la réforme, et entrepris son voyage dès 1495, il réforma d'abord l'abbaye de Cisoing, du diocèse de Tournay, ensuite l'abbaye de Saint-Severin, près de Château-Landon, et le prieuré de Saint-Sauveur de Melan, au diocèse de Sens, puis les abbayes de Saint-Evurce d'Orléans, et de Saint-Martin de Nevers. Mais il donna surtout ses soins à la réforme de l'abbaye de Livry, dont il fut nommé prieur, en 1500. Par la cession volontaire de la commende, que lui fit le même de Hacqueville, Mauburne en devint abbé régulier. Non-seulement il s'occupa de réformes, mais il prit part à plusieurs institutions, et il composa, pour l'honneur de son ordre, comme en faveur de la religion, plusieurs opuscules restés manuscrits. Il était lié et correspondait avec François de Paule, le fondateur des Minimes, Geoffroi Boussard, chancelier de l'église de Paris, Pierre de Bruges, recteur du collége de Sainte-Barbe, et son ancien confrère, et peut-être son condisciple Erasme, qui lui adressa plusieurs lettres. Les fatigues causées par son zèle religieux, lui ayant occasioné une maladie grave, il fut transporté à Paris, où il mourut en 1502. Suivant les auteurs de la Gallia christiana, qui citent une vie de Mauburne, extraite d'un manuscrit de la bibliothéque de Saint-Germain-des-Prés, et conservée à la maison de Sainte-Geneviève, il eut pour successeur, à l'abbaye de Livry, son ancien maître et confrère Reynier. Parmi ses écrits détaillés dans Foppens et dans Fabricius, on citera principalement : 1°. Rosetum exercitiorum spiritualium et sacrarum meditationum, Bâle 1491. Maittaire en indique une édition de 1494, l'une et l'autre anonymes, publiées à l'insu ou sans l'aveu de l'auteur, lequel se plaint de ces éditions informes (et même du titre qui est de la façon des éditeurs), dans le prologue de l'édition posthume, donnée d'après lui dans un meilleur ordre, à Bâle en 1504. Une édition, avec le nom de l'auteur, publiée en 1510, in-fol., de l'imprimerie de Badius, a été minutieusement décrite par Freytag. Deux autres éditions du Rosetum parurent encore, l'une à Milan 1603, corrigée, l'autre revue à Douai 1620, in-fol. Cet ouvrage est (sans en excepter celui de Geyler) le premier en date, imprimé et authentique, où des passages de l'Imitation aient été rapportés, et donnés sous le nom de Kempis. Mais le livre IV y est cité comme étant le IIIe. d'après l'ordre où les livres, comme autant de traités particuliers, se trouvent transcrits dans l'exemplaire de Kempis de 1441 ; ce qui prouve que Mauburne n'avait point connu les manuscrits plus anciens dans lesquels le IVe. livre man-

que, ou bien est ajouté aux trois autres. 2°. De viris illustribus sui ordinis, seu venatorium canonicorum regularium. Cette chronique, restée manuscrite à Saint-Martin de Louvain, semble être un abrégé de la Chronique de Buschius, qui se trouvait dans la même maison, mais qui n'est point autographe. Elle attribue, dans les mêmes termes, à Kempis, le livre : Qui sequitur me (de Imitatione Christi); toutefois en mentionnant l'attribution générale et ancienne de ce livre à maître Jean Gerson. Il en résulte que le témoignage de Mauburne n'ajoute rien à celui qu'on a prêté à Buschius, et que la dénomination de maître Jean Gerson repousse tout autre personnage du nom de Gerson, désigné ainsi dans Moréri, à l'art. Mauburne.

MAUDEN (David), théologien, né à Anvers en 1575, fut prévôt de Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles, et doyen de Saint-Pierre de Bréda. Il mourut à Bruxelles en 1641, dans sa 66e. année : on a de lui, en latin, 1°. Une vie de Tobie, intitulée le Miroir de la vie morale, Anvers 1631, in-fol. 2°. Des Discours moraux sur le Décalogue, Louvain 1625, in-fol. 3°. Apologie des monts de piété, Louvain 1627, in-4°. 4°. L'Aléthologie, ou Explication de la vérité, Bruxelles 1635, in-4°. Cette vérité ne regarde qu'un point historique assez peu important.

MAUGIS (Joseph), né à Namur en 1711, entra dans l'ordre de Saint-Augustin, où il se distingua par sa piété et son savoir. Il enseigna avec réputation la théologie dans l'université de Louvain, où il mourut en 1780. On a de lui plusieurs dissertations imprimées et des traités manuscrits.

MAZURES (Louis des), poëte, né à Tournay, province de Hainaut, au commencement du 16e. siècle, fut premier secrétaire du cardinal de Lorraine en 1547. Après la mort de ce cardinal, il fut appelé à Nancy, où il remplit le même emploi auprès de Charles III, qui l'anoblit en 1553. Des Mazures, de catholique se fit protestant et prédicant. Le duc Charles, informé des désordres qu'il causait, ordonna de le saisir; mais il prit la fuite à temps, et se fit ministre à Metz. On a de lui quelques tragédies saintes, Genève 1566, in-8°., où il n'y a ni régularité dans le plan, ni élégance dans les détails; une traduction de l'Enéide en vers français, Lyon 1560, in-4°. Quoiqu'il se dise saisi de la fureur poétique, sa traduction n'en est pas moins plus froide que glace. On a aussi de lui une traduction, de la même valeur, de quelques psaumes.

MÉAN (Charles de), seigneur d'Atrin, né à Liége en 1604, savant interprète des coutumes et des lois de son pays. Il est auteur d'un ouvrage très-estimé sur le droit civil des liégeois, qui comprend aussi de très-sages observations sur la jurisprudence des nations étrangères. Cet ouvrage a été enrichi de notes savantes par Louvrex, Liége 1740, 8 vol. in-fol. Ce n'est pas seulement par sa profonde science qu'il a illustré son nom; c'est encore par son beau caractère. Dans la sédition qui s'alluma à Liége, en 1646, il avait

été du bourgmestre; mais la faction de Grignoux à qui Méan n'était pas agréable, força les électeurs à lui subtituer le colonel Jaymant. Les Chiroux, au contraire, à qui ce dernier ne plaisait pas, voulaient maintenir Méan. Cette lutte occasiona des scènes meurtrières. Méan, par esprit de paix, et pour mettre fin aux troubles dont il était l'occasion, remit généreusement la clef magistrale à son concurrent. « Je ne veux » pas, dit-il, sacrifier à mon am» bition la vie des bourgeois et » l'intérêt de l'état. » Ce respectable seigneur mourut en 1674.

MÉDINA (Giovani-Battista), peintre fameux, né à Bruxelles en 1660, avait étudié avec soin la manière de Rubens, et avec tant de succès, que ses tableaux sont jugés peu inférieurs à ceux de ce grand maître. Il demeura en Angleterre et en Ecosse pendant plusieurs années. Il mourut en 1711.

MEERBEECK (Adrien Van), né à Anvers en 1563, régenta les humanités à Bornhem et à Alost. Il mourut vers l'an 1627. Il est connu par une chronique universelle, mais principalement des Pays-Bas, depuis l'an 1500 jusqu'en 1620, en flamand, Anvers 1620, in-fol., avec des portraits bien gravés : elle est estimée. Le but de l'auteur est de rétablir la vérité de l'histoire étrangement altérée par certains auteurs et surtout par Emmanuel van Meteren. Meerbeeck a soin de toujours citer ses garans.

MEERMAN (Guillaume), auteur hollandais, fils d'un bourgmestre de Delft, et né dans la dernière moitié du seizième siècle, fit quelques campagnes sur mer, s'adonna ensuite à l'étude, voyagea en 1612, dans les contrées nord-ouest de l'Amérique pour la recherche d'un passage aux Indes-Orientales; et il périt vraisemblament dans cette aventureuse expédition, car on n'a pas eu de ses nouvelles depuis. Il est auteur de l'ouvrage intitulé : Comedia vetus of Bootsmans praetje, 1612, in-4°., réimprimé en 1718 et 1732, Amsterdam, in-8°., avec de savantes notes par G. Van den Hoven, et un glossaire des mots obscurs ou surannés. Il écrivit, vers la même époque, un autre livre (Malle Waegen), qui ne parut que long-temps après, et que l'on trouve dans l'édition de Vanden Hoven, de la Comedia vetus, laquelle est une satire sur les querelles théologiques des Arminiens et des Gomaristes de Hollande, au dix-septième siècle. L'auteur reproche aux réformés d'avoir encore conservé trop de choses du papisme. G. Meerman était marin, comme on l'a dit; et c'est dans les termes et les usages de marine qu'il a pris les principales allégories de son livre.

MEERMAN (Gérard), né à Leyde, province de Hollande méridionale en 1722, de la même famille que le précédent, se fit, dès son jeune âge, remarquer par son savoir. Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il composa son premier ouvrage : son goût pour les lettres ne se démentit jamais depuis; et, malgré les charges qu'il occupa, il trouva le temps de composer divers écrits estimables. Il avait fait plusieurs voyages de 1744 à 1747, lorsqu'à son retour, en

1748, il fut nommé conseiller-pensionnaire de la ville de Rotterdam, place qu'il remplit avec un collègue jusqu'en 1753, et seul jusqu'en 1767, où il s'en démit volontairement. Il avait été, en 1757, envoyé en Angleterre, pour régler quelques différends de commerce qui existaient entre cette puissance et la Hollande. Il était, depuis 1766, conseiller au haut tribunal de la Vénerie de Hollande et de West-Frise, lorsqu'il mourut à Aix-la-Chapelle le 15 décembre 1771. L'empereur lui avait conféré le titre de baron de l'empire. Louis XV, auquel il avait fait présent de quelques manuscrits importans provenant de la bibliothéque des Jésuites, le décora de l'ordre de Saint-Michel, quoiqu'il fut protestant. Grand amateur des livres, Meerman en avait une collection immense et précieuse. Il avait acheté la bibliothéque de François-Paul Chiva, chanoine de l'église de Saint-Jean de Jérusalem, à Valence en Espagne; et ce fut dans ses mains que passèrent, à l'exception d'un très-petit nombre, les manuscrits du collége de Clermont, ou des Jésuites de Paris. Voici la liste des ouvrages de G. Meerman : 1°. Diatriba antiquario-juridica exhibens nonnullas de rebus mancipi et nec mancipi, earumque nuncupatione conjecturas, Leyde 1741, in-4°. 2°. Specimen calculi fluxionalis, 1742, in-4°. 3°. Specimen animadversionum cristicarum in Caii institutiones, Madrid 1743, in-8°.; Paris 1747, in-8°., édition augmentée et réimprimée en 1753, dans le tome septième du Novus Thesaurus juris. 4°. Conspectus novi Thesauri juris civilis et canonici, 1751-54, sept volumes in-fol. Le nombre des pièces contenues dans cette collection, qui n'a ni ordre ni table, est de 108. On trouve la liste de ces pièces, non-seulement dans les dernières éditions de la Bibliotheca juris selecta de Struve, et dans l'Histoire littéraire du droit, par Nettelblad, mais encore dans le catalogue des livres de la bibliothéque d'Orléans. A la tête des divers volumes, sont des préfaces beaucoup moins étendues, moins érudites, et moins instructives que celles du Trésor d'Otton. Mais Meerman a eu le soin utile, le plus souvent négligé par Otton, d'indiquer les dates et les lieux des éditions des ouvrages réimprimés dans son recueil. Un supplément a été publié par Meerman fils (voyez ci-après). 5°. Conspectus novi Thesauri juris civilis et canonici, 1751, in-8°. C'est le programme de l'ouvrage précédent. 6°. Conspectus originum typographicarum, proxime in lucem edendarum 1761, in-8°.; traduit en français par l'abbé Goujet, sous le titre de : Plan du traité des origines typographiques, par M. Meerman 1762, petit in-8°. Le traducteur y a joint quelques notes. 7°. Origines typographicæ, La Haye 1765, deux tomes en un volume in-4°., avec un portrait de l'auteur, gravé par Daullé, un beau portrait de Laurent Coster, par Houbraken, et neuf planches gravées, exécutées avec soin, et qui sont les copies figurées de plusieurs anciens types, lesquels donnent une idée exacte des caractères dont on s'est servi pour exécuter quelques-unes des plus anciennes impressions. Ce savant ouvrage est le plus beau titre littéraire de l'auteur. 8°. Gerardi Meerman et doctorum virorum ad

eum epistolæ atque observationes *de chartæ vulgaris seu lineæ origine*, La Haye 1767, petit in-8°. L'éditeur de ce volume fut Jacques Van Vaassen. L'académie de Gœttingue avait proposé un prix pour rechercher l'origine du papier fait de chiffons de linge. Meerman, après avoir fait imprimer une lettre sur ce sujet dans les Nova acta eruditorum, de septembre 1761, proposa un prix de vingt-cinq ducats sur le même sujet. Le prix fut remporté par G. Mayans, et adjugé en 1763, par l'académie de Gœttingue. Il résulte de ces recherches, que l'on ne connaît point de pièce authentique en papier de chiffons de linge ou toile antérieure au 14e. siècle. Les auteurs dont on trouve des morceaux dans ce volume sont Meerman, J. Ch. Gottsched, Charles-André Baelle, Gerdès, Paul-Daniel Longueil (Longolius), Grég. Mayans, André Coltée Ducarel, H. Cannegieter, H. W. Qualenbrink, J S. Heringen, J. Ph Murray. Meerman a fourni différentes notes à l'Anthologia latina de P. Burmann le neveu; il avait projeté des Antiquitates typographicæ pragmaticæ, qui eussent fait suite à ses Origines typographicæ, ainsi que des Analecta Belgica. Il s'était aussi occupé d'une Historia regum Vandalorum in Africa.

MEERMAN (JEAN), fils unique de Gérard, naquit en 1753. Dès son bas âge, il annonça du goût et des dispositions pour les belles-lettres. Il n'avait que dix ans lorsqu'il traduisit en hollandais le Mariage forcé, de Molière; et cette traduction fut imprimée, toutefois avec quelques corrections de Vass, *maître de l'enfant*. A quatorze ans, il fut envoyé à Leipzig, et admis au nombre des pensionnaires d'Ernesti. Après avoir achevé ses études académiques, il voyagea en Saxe, en Prusse, à Gœttingue, et vint terminer ses études à Leyde, s'y fit recevoir docteur en droit en 1774, visita ensuite la France, l'Italie, l'Allemagne, et plus tard la Grande-Bretagne et l'Irlande. A son retour, il fut nommé échevin de la ville de Leyde, donna sa démission en 1791 et parcourut de nouveau la Prusse, l'Autriche et l'Italie. Il revint dans sa patrie en 1792. De 1797 à 1800, il alla en Danemark, Suède, Norwège, Finlande et Russie. Cette vie active ne l'avait pas empêché de cultiver les lettres. Meerman avait remporté, en 1784, un prix extraordinaire à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris. Sous le règne de Louis Bonaparte, il fut directeur des beaux-arts et de l'instruction publique du royaume de Hollande, et il mérita bien de son pays par le zèle et le succès avec lesquels il remplit cette fonction. Lorsque le conquérant réunit ce pays à la France, Meerman devint comte de l'empire et sénateur : il faisait partie de cette majorité toujours disposée à souscrire à toutes les volontés du maître. Il est mort le 19 août 1815, laissant généreusement à la ville de La Haye, pour être rendue publique, la riche bibliothèque de son père, qu'il avait lui-même beaucoup augmentée. On a de lui : 1°. Specimen juris publici de solutione vinculi quod olim fuit inter sacrum romanum imperium et fœderati Belgii res publicas, Leyde 1774, in-4°. 2°. Supplementum novi Thesauri juris civilis et ca-

nonici, La Haye 1780, in-folio, formant le huitième volume de l'ouvrage de son père. 3°. Discours qui a remporté le prix de l'académie des inscriptions de Paris, sur la question : Comparer ensemble la ligue des Achéens, celle des Suisses et la ligue des Provinces-unies ; développer les causes, l'origine, la nature et l'objet de ces associations politiques, ibid. 1784, in-4°. Discours présenté à l'académie de Châlons-sur-Marne en 1787, sur la question qu'elle avait proposée : Quels sont les meilleurs moyens d'exciter et d'encourager le patriotisme dans une monarchie sans gêner ou affaiblir en rien l'étendue de pouvoir et d'exécution qui est propre à ce genre de gouvernement? Leyde 1789, in-8°. On trouve à la suite le discours de Mathon de la Cour, qui avait remporté le prix. 5°. Histoire de Guillaume, comte de Hollande et roi des Romains, La Haye 1783-97, cinq volumes in-8°., en hollandais : ce livre a été traduit en allemand. 6°. Relations de la Grande-Bretagne et l'Irlande, de l'Autriche, de la Prusse et de la Sicile, 1787-94, cinq parties in-8°., en hollandais. 7°. Relations du Nord et du Nord-est de l'Europe, 1805-1806, 6 vol. in-8°., aussi en hollandais. Dans ces deux importans ouvrages, l'auteur rend compte des observations intéressantes qu'il a faites dans ses divers voyages. 8°. Hugonis Grotii parallelorum publicarum liber tertius de moribus ingenioque populorum Atheniensium, Romanorum, Batavorum, Harlem 1801-1802, trois volumes in-8°., avec le texte hollandais. C'est la première édition du seul livre qui reste de cet ouvrage de Grotius. L'éditeur y a joint une dissertation sur la comédie des Chevaliers d'Aristophane. 9°. Grotii epistolæ ineditæ, 1806, in-8°. 10°. Fragmens de l'histoire du siége et de la prise de Leyde (en 1400), sous Jean de Bavière. 11°. Des preuves de la sagesse divine que fournit l'histoire, Mémoire lu à la société littéraire Diligentia, La Haye 1806, in-8°. de 53 pag. (en holl.) 12°. Sur le redoublement de la voyelle dans la langue hollandaise, ibid. 1806, in-8°. de 65 pag. Combattant sur ce point l'orthographe de M. Siegenbeek, adoptée par le gouvernement et prescrite pour les actes publics, il autorise pour toutes les voyelles le redoublemeut que son adversaire n'admettait que pour l'E et l'O. 13°. Parallèle entre Josias, Antonin le pieux et Henri IV, La Haye 1807, in-8°. (en hollandais). 14°. Montmartre, poème en vers hexamètres hollandais avec une traduction française, Paris 1812. Il existe une édition séparée du texte hollandais. 15°. Discours sur le premier voyage de Pierre-le-Grand, principalement en Hollande, 1812, in-8°. Enfin on lui doit une traduction hollandaise de la Messiade de Klopstock, dans le même mètre que l'original, et ornée de très-belles gravures. Il a laissé en manuscrit et en hollandais : 1°. Mémoires sur Christian II, roi de Danemarck, relativement aux affaires des Pays-Bas. 2°. Mémoires sur Jeanne-d'Arc : l'auteur avait lu ces deux morceaux dans des sociétés littéraires. 3°. Notices et pièces officielles concernant les événemens politiques des années 1801 à 1811. 4°. Notice des événemens qui se sont passés en France en 1814. Il s'occupait de la publication de

l'Histoire des voyages exécutés par l'empereur Charles-Quint, depuis l'an 1514, jusqu'à sa mort, par Jean Vandeness. On a son Éloge, en hollandais, par J. W. te Water (dans les Mémoires de la société de littérature hollandaise de Leyde, in-4°., 3 août 1816, pag. 3-43); en latin, par H. C. Cras (1817, in-8°. de 125 pag., avec un frontispice gravé offrant son portrait) : le même, en français, traduit par M. Krafft (dans les Annales encyclopédiques de Millin, février 1818).

MEGANCK (François-Dominique), né à Menin, province de Flandre occidentale, entra dans l'état ecclésiastique, et devint successivement archiprêtre de Rhynland, pasteur à Schoven et ensuite à Leyde, où il mourut le 12 octobre 1775. Il a eu beaucoup de part aux actes du second concile d'Utrecht en 1763, et à la condamnation qui y fut prononcée contre les erreurs du sieur Pierre le Clerc, sous-diacre du diocèse de Rouen, zélé convulsioniste. Meganck avait fait un ouvrage latin pour défendre les propositions condamnées du père Quesnel, et la réfutation du deuxième chapitre du Traité du Schisme.

MEINDARTS (Pierre-Jean), né à Groningue le 7 novembre 1648, de parens catholiques, embrassa l'état ecclésiastique et fut ordonné prêtre à Dublin, en Irlande. De retour dans les Pays-Bas, il devint curé de Leuwarde, et succéda en 1739 à Van der Croon, archevêque d'Utrecht. Il fut sacré par l'évêque de Babylone; mais il ne reçut pas l'approbation du pape, non plus que le concile qu'il assembla à Utrecht en 1763, dont les actes ont été publiés. Cependant Meindarts sacra un évêque de Harlem et un évêque de Deventer, qui, quoique fort bons catholiques et reconnaissant le pape pour chef visible de l'église, n'en furent pas reconnus pour évêques; mais leur conduite régulière et leur dignité dégagée de faste leur conservèrent un petit troupeau de fidèles. Meindarts mourut à Utrecht le 4 novembre 1767.

MÉLART (Laurent), né à Huy, province de Liége, l'an 1578, devint bourgmestre de cette ville, et consacra ses momens de loisir à l'étude de l'histoire de sa patrie. Les fruits de ses recherches sont consignés dans l'Histoire de la ville et château de Huy et de ses antiquités, avec une Chronologie de ses comtes et des évêques de Liége, qui en sont devenus comtes par la donation qu'en a faite Aufroi ou Ansfride, Liége 1641, in-4°. Il y a assez de critique pour le temps où l'auteur vivait; mais le style en est si suranné, qu'il faut avoir un glossaire pour en comprendre tous les termes.

MÉNARD (François), né à Stellenworf, province de Frise, l'an 1570, alla s'établir à Poitiers, où il fut d'abord professeur d'humanités, puis de droit; il obtint une pension de Louis XIII, et mourut en 1623. Il est connu par les ouvrages suivans : 1°. Regicidium detestatum, quæsitum, præcautum, Poitiers 1610, composé à l'occasion de la mort de Henri IV. Dans cet ouvrage, rempli d'une érudition singulière, il distingue les Gaulois des Français, et prétend que les Angoumoisins appartiennent aux premiers, peuple féroce et barbare.

D'après cette proposition absurde, il les rend tous complices du crime de leur compatriote Ravaillac. Mais ils trouvèrent parmi eux des vengeurs, surtout Victor de Thouard, qui publia son Apologia pro Franco-Gallis, dont l'emportement contre Ménard ne put trouver d'excuse que dans l'injure atroce que ce docteur de Poitiers avait faite à ses compatriotes. 2°. Orationes legitimæ, Poitiers 1614, in-8°. Ce sont des dissertations oratoires sur divers sujets. La première est très-savante, pleine d'imagination, et d'un style élégant; elle a pour objet d'établir ce paradoxe, que la cérémonie pratiquée par les Druides pour cueillir chaque année le gui de chêne, était le symbole de la jurisprudence. 3°. Disputationes de juribus episcoporum, Poitiers 1612, in-8°.; elles annoncent une connaissance fort étendue du droit civil et canonique. 4°. Des Notes sur la vie de Sainte-Radégonde, et sur la Règle de Saint-Cisaire, publiées par Charles Pidoux, Poitiers 1621.

MENNO, appelé Simonis, c'est-à-dire fils de Simon, né en 1496, à Witmaarsum, province de Frise, est fondateur d'une secte à laquelle on a donné son nom, mais qui préfère porter aujourd'hui celui de Téléiobaptistes, parce que le baptême des adultes est au nombre des traits essentiels qui la distinguent. Menno commença par être prêtre catholique, et antagoniste zélé de la doctrine et de la conduite de ces fougueux Anabaptistes, que signalèrent à Munster leurs fanatiques fureurs. S'étant séparé ensuite de la communion de l'Église romaine, il se rapprocha de la doctrine des Anabaptistes en ce qui concerne le baptême, mais sans prendre part à leurs séditieuses extravagances. Il se faisait remarquer bien plutôt par la douceur de son caractère et par la tolérance de ses principes. On lui reproche cependant de l'inconséquence à ce dernier égard, dans l'amertume de son zèle contre Rome. Il mettait beaucoup de soin à l'instruction de ses disciples, qui, de la Frise, se répandirent bientôt dans tous les pays environnans, mais ne tardèrent pas d'introduire un grand nombre de nuances dans les enseignemens du fondateur. L'empereur Charles-Quint étant venu dans les Pays-Bas, en 1540, comprit les Mennonites dans ses édits de proscription. La tête de Menno fut mise à prix; ce qui ne ralentit point son zèle, mais le réduisit à une vie errante et agitée, dont il trouva le terme le 13 janvier 1561, dans une retraite que l'estime et l'amitié lui avaient préparées à Oldeslohe, entre Hambourg et Lubeck. On raconte de lui plusieurs traits de présence d'esprit ou de réserve mentale, tels que celui-ci. Il voyageait sur un chariot de poste, quand la maréchaussée se présente à la voiture, et s'informe si Menno y est. Il demande lui-même un à un, à chaque voyageur, s'il a connaissance que Menno soit au nombre des passagers, et ayant reçu de tous une réponse négative, il répond lui-même: « Ils disent qu'il n'y est pas », et il échappe au danger. Les ouvrages de Menno, presque tous en langue hollandaise, ont été recueillis en un vol. in-fol. et publiés à Amsterdam en 1651. Ils ne sont guère lisibles aujourd'hui. S'il posséda, comme on l'assure, le talent de la parole, il ne posséda pas celui d'écrire; mais il prêchait d'exemple, et cette prédication en vaut bien une autre. Ses

partisans se sont toujours fait remarquer par la sévérité de leurs principes et par la simplicité de leurs mœurs, unies à la tolérance et à la charité évangéliques : ils s'interdisent toutes fonctions de magistrature et ont une espèce d'horreur pour l'état militaire, rien n'étant plus anti-chrétien à leurs yeux, que la guerre : le serment leur est défendu. Ils ont quelques dogmes particuliers, mais qui ne sont plus d'unanime adoption, sur l'incarnation de J.-C., sur la grâce, cette ancienne pomme de discorde, sur le millénarisme, ou le règne de mille ans de J.-C. sur la terre avant la consommation de toutes choses, etc. L'institution à laquelle ils tiennent le plus, est celle du baptême des adultes. Formey et Mosheim, dans leurs Histoires ecclésiastiques, donnent de plus amples détails. Les pays où les Mennonites sont les plus nombreux, sont la Hollande, l'Angleterre et les États-Unis de l'Amérique. Ils ont près de deux cents églises en Hollande, dont cinquante-six en Frise, et ils y sont connus sous le nom de Doopsgesinden en hollandais, ou de Taufgesinnte en allemand. On en trouve dans quelques contrées de l'Allemagne, en Alsace, dans les Vosges (surtout à Salm), et dans l'évêché de Bâle. Leur loyauté et leur intelligence dans la culture des terres leur donnent une certaine considération ; un almanach assez répandu, qui contient divers préceptes d'agriculture et se réimprime chaque année, est intitulé l'Anabaptiste. Bonaparte les avait exemptés de la conscription et s'était borné à exiger d'eux quelques fournitures et des charrois. Les Mennonites ont beaucoup de rapports avec les Baptistes d'Angleterre ou d'Amérique, qui se divisent en un grand nombre de branches.

MERCATOR (Gérard), né à Rupelmonde, dans la Flandre orientale, le 5 mars 1512 (et non à Ruremonde, comme la plupart des biographes le marquent), d'une famille originaire du duché de Juliers, oubliait de manger et de dormir pour s'appliquer à la géographie et aux mathématiques. L'empereur Charles-Quint en faisait un cas particulier, et le duc de Juliers le fit son cosmographe. Abraham Ortelius en fait un grand éloge, et le nomme mathematicorum sui temporis facile princeps ac geographorum nostri seculi coryphæus. Il mourut à Duisbourg en 1594, à 83 ans. On a de lui : 1°. Une Chronologie, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1568, prouvée par les éclipses, et des observations astronomiques, Cologne 1568, et Bâle 1577, in-fol. Onuphre Panvini estimait cet ouvrage. 2°. Des Tables ou descriptions géographiques de toute la terre, auxquelles il donna le nom d'Atlas, Duisbourg 1595, in-4°. Judocus Hondius en a donné une édition, augmentée d'un grand nombre de cartes, Amsterdam 1666. 3°. Harmonia evangelistarum, contre Charles du Moulin, Duisbourg 1592, in-4°. 4°. Un Traité De creatione ac fabrica mundi. Cet ouvrage fut condamné à cause de quelques propositions répréhensibles sur le pêché originel. 5°. Une édition des Tables géographiques de Ptolémée, corrigées, 1589, in-fol. Mercator joignait à la sagacité de l'esprit, la dextérité de la main ; il gravait et enluminait lui-même ses cartes, et faisait ses instrumens de mathématiques. On a aussi de lui des Globes terrestres et célestes.

Gualtère Ghymnius a écrit sa vie. Voyez le jugement que Possevin porte de Mercator et de ses écrits dans sa Bibliothéque choisie, T. 2.

MERCURIEN (Everard), général des Jésuites, né dans un petit village du grand-duché de Luxembourg, dont il porta le nom, étudia à Louvain et s'y avança dans les lettres et la piété. Son zèle pour le salut des âmes lui fit préférer une cure de campagne à un canonicat dans Liége. Depuis il se fit Jésuite à Paris, le 8 septembre 1540, et fut envoyé à Rome l'an 1551. Saint-Ignace, qui vivait encore, en porta un jugement avantageux. Après la mort de Saint-François de Borgia, il fut élu général en 1573, gouverna avec beaucoup de douceur et de prudence, et mourut le premier août 1580. On a de lui une Lettre encyclique adressée aux supérieurs de la société, remplie de sages préceptes.

MERLE (Van), militaire belge, servit avec distinction dans les armées françaises, et fit les campagnes de Prusse, de Pologne et de Russie. Il était parvenu par sa bonne conduite et sa bravoure au grade de général, lorsque les événemens politiques et militaires de 1814 assurèrent l'indépendance de son pays. Il offrit ses services au prince souverain, depuis roi des Pays-Bas, et conserva son grade dans l'armée nationale. Il commandait une division de cavalerie légère à la bataille de Waterloo, où il fut tué d'un boulet.

MERSCH (Van der), né à Menin, province de Flandre occidentale, général en chef des insurgés brabançons, militaire d'une bravoure, d'une activité et d'une intelligence reconnues, suivit d'abord en France sous Chevert, qui le nommait, dit-on, son intrépide Flamand; se distingua à la prise de Prague, et passa ensuite au service de l'empereur, avec le grade de lieutenant-colonel. Fixé à Menin, sa ville natale, il y vivait respecté et estimé, lorsqu'en 1789, les rassemblemens des Brabançons mécontens commencèrent à se former à Bréda. Van der Mersch qui aimait sa patrie et la liberté, ne fut pas le dernier à s'y rendre, et la réputation dont il jouissait le fit désigner par le comité insurrectionnel de cette ville, pour commander le noyau d'armée qui se formait sur le territoire hollandais. L'émigration patriotique devenait à chaque instant plus considérable: la fermentation générale, la mollesse et l'incertitude des mesures prises par le gouvernement autrichien, la division qui existait entre l'autorité civile et l'autorité militaire, tout concourait à accélérer l'explosion. Van der Mersch jugea sainement cette situation des choses; il sentit qu'en de pareilles conjonctures la prudence elle-même prescrivait l'audace, et qu'une démarche hardie rallierait au parti de l'insurrection les hommes qui restaient encore irrésolus en donnant à la fois la mesure du sentiment que les Belges avaient de leur force, et de la faiblesse de leurs ennemis. Il entra sur le territoire brabançon à la tête de quelques centaines d'hommes mal armés, plus mal disciplinés encore, mais animés d'un vif enthousiasme et d'une haine profonde pour les Autrichiens. Un premier succès qu'il obtint à Hoogstraaten près d'Anvers, quoique de peu d'im-

portance, fit sentir au gouvernement la nécessité d'agir avec vigueur, et de détruire cette petite armée qui ne tarderait pas à se grossir d'une foule de mécontens de l'intérieur. Le baron de Schroeder marcha, avec des forces imposantes et de l'artillerie, contre les insurgés, qui s'enfermèrent dans Turnhout. Le commandant autrichien, attribuant cette mesure à leur crainte, pénétra sans précaution dans la ville, jusqu'au centre de laquelle il parvint sans opposition; mais à peine fut-il arrivé sur la place, qu'une grèle de balles parties des fenêtres et des soupiraux des maisons environnantes, porta le désordre et la mort dans les rangs des assaillans. Bientôt Van der Mersch, suivi des *plus déterminés*, et profitant de la confusion produite par cette fusillade, chargea l'ennemi, que cette attaque acheva de rompre, et qui se retira dans le plus grand désordre, abandonnant son artillerie, et laissant le champ de bataille couvert de morts et de blessés. Schoeder fut du nombre de ces derniers. Le résultat de cette affaire accrut extrêmement le courage et les espérances du parti patriotique, tandis qu'il jeta le ministère dans de vives alarmes, que porta au plus haut degré l'occupation de Gand par les révoltés, qui après deux jours de sanglans combats, en chassèrent les Autrichiens commandés par le comte d'Arberg. L'évacuation de Bruxelles fut la suite de cette nouvelle défaite, et Van der Mersch vint dans cette ville, jouir de la reconnaissance de ses concitoyens et de la gloire méritée par l'habileté de sa conduite. Nommé général en chef de l'armée chargée de soutenir l'indépendance qui venait d'être conquise, il mit autant d'activité que de soin dans son organisation, son équipement et son armement. Ses efforts et l'exaltation qui était générale à cette époque, suppléèrent à l'insuffisance des moyens, et en peu de temps Van der Mersch se vit à la tête d'un corps assez nombreux pour faire face aux forces disponibles des Autrichiens. Cette armée se composait de bataillons de volontaires et de quelques régimens soldés, dans lesquels se trouvaient beaucoup d'anciens militaires dont l'exemple et les leçons donnèrent toutes les qualités du soldat à ces troupes, qui rendirent de grands services. C'est particulièrement à elles que furent dus les succès obtenus par Van der Mersch au commencement de la campagne. Mais les événemens qui, à cette époque, avaient lieu dans l'intérieur, eurent une funeste influence sur les événemens militaires. Le congrès chargé de la direction des affaires publiques était généralement composé d'hommes au-dessous d'une semblable mission : un clergé sans lumières, une noblesse sans énergie y paralysaient le bien qu'auraient pu faire les talens et le patriotisme de quelques députés du tiers-état. Enfin, cette assemblée était elle-même dirigée par deux hommes (Van der Noot et Van Eupen), qui n'avaient d'activité que celle de l'intrigue et de zèle que pour leurs intérêts personnels. De honteux lauriers, une dilapidation effrénée consommaient les fonds nécessaires aux dépenses de l'administration et à la solde des troupes. Van der Mersch, témoin de cet état de choses, adressa au gouvernement des plaintes et des réclama-

tions qui ne servirent qu'à le rendre suspect. Justement irrité de la conduite de l'assemblée, il laissa percer dans ses discours l'intention de s'unir à quelques vrais patriotes qui avaient formé le dessein d'arrêter les progrès de cette fatale oligarchie, et que l'on appellait indifféremment démocrates ou Vonckistes, du nom de l'un de leurs principaux chefs. Les meneurs tremblèrent pour leur puissance; ils ne virent d'autre moyen de la conserver que de perdre de si dangereux adversaires, et soulevèrent contre eux le fanatisme de la populace, qui pilla les demeures de plusieurs de ces généreux citoyens, et se livra aux plus odieuses violences contre la personne de quelques-uns d'entre eux. Van der Mersch, instruit de ces crimes, manifesta, avec la franchise qui lui était naturelle, la ferme volonté de les réprimer : et les oligarques avertis de ses desseins résolurent de le prévenir. Cette entreprise était difficile; l'estime dont il jouissait généralement, et surtout l'attachement que les soldats lui portaient, rendait l'emploi de la force difficile et dangereux; on crut devoir commencer par le perdre dans l'opinion. Les secrets agens de van Eupen et de van der Noot réussirent à le rendre suspect aux Brabançons, en insinuant, tantôt qu'il était favorable à la maison d'Autriche, tantôt qu'il voulait opérer une révolution démocratique; et parvinrent ainsi à miner insensiblement ses forces et à le réduire à l'inaction, en lui refusant tout, et rassemblant à grands frais, dans l'intérieur, des forces pour le rival qu'ils voulaient lui opposer. Ce fut le général Schœnfeld, prussien de naissance, qui, à la tête d'un corps nombreux, se dirigea sur Namur, où se trouvait alors van der Mersch, qui avait, à ce qu'on assure, annoncé l'intention de marcher lui-même sur Bruxelles. On vit alors deux armées brabançonnes prêtes à en venir aux mains, et oubliant l'ennemi commun pour se détruire elles-mêmes. Celle de van der Mersch parut d'abord en effet vouloir défendre son général et résister à Schœnfeld qui s'avançait contre lui : mais plusieurs officiers furent gagnés par le rusé prussien. Les émissaires du congrès, en accusant unanimement van der Mersch de trahison, parvinrent à ébranler l'affection que ses soldats lui portaient; et ce général fut arrêté sans coup férir. Fort de son innocence, il se rendit lui-même à Bruxelles pour y être jugé. Les états ne pouvant le convaincre d'aucun crime, l'envoyèrent à la citadelle d'Anvers, en évitant de le faire passer par Malines, où l'on craignait une insurrection en sa faveur. Cet événement devint le signal de la décadence du parti patriotique. L'impéritie et la trahison régnèrent désormais sans obstacles; les soldats, privés d'un chef qu'ils connaissaient, et ayant peu de confiance dans l'étranger qui le remplaçait, ne tardèrent pas à se débander, et bientôt la Belgique retomba sous le pouvoir de l'Autriche. Les amis de van der Mersch avaient tenté plusieurs fois de le délivrer; mais il ne dut sa liberté qu'au retour des troupes autrichiennes dans sa patrie. Il mourut le 14 septembre 1792, dans ses terres, près de Menin, peu de jours avant l'invasion des Français dans ce pays, laissant la réputation d'un bon citoyen et d'un bon militaire. Quelques personnes ont prétendu dans le temps qu'il était mort des suites du poison qui lui avait

été donné pendant sa détention ; mais rien ne paraît donner du poids à cette assertion.

MERULA, ou VAN MERLE (PAUL), né l'an 1558 à Dordrecht, province de Hollande méridionale, se rendit habile dans le droit, dans l'histoire, dans les langues et dans les belles-lettres. Pour donner plus d'étendue à ses connaissances, il voyagea en France, en Italie, en Allemagne et en Angleterre. De retour dans sa patrie, il succéda en 1592, dans la chaire d'histoire de l'université de Leyde, à Juste-Lipse. Les ouvrages de Mérula sont : 1°. Des Commentaires sur les Fragmens d'Ennius, in-4°. 2°. Une Edition de la Vie d'Erasme et de celle de Junius, l'une et l'autre in-4°. 3°. Un ouvrage très-utile pour la géographie, tant ancienne que moderne : Cosmographiæ generalis lib. III et Geographiœ particularis lib. IV, Leyde 1605, in-4°. ; Amsterdam 1636, 6 vol. in-12. Il n'a achevé que l'Espagne, la France et l'Italie. 4°. Manière de procéder en Hollande, etc., en flamand : l'édition la plus complète est celle de Delft 1705, in-4°. 5°. Opera posthuma, 1684, in-4°. : elles contiennent cinq Traités, De sacrificiis Romanorum, De sacerdotibus, De legibus, De comitiis, De præmiis militaribus : ils sont fort savans. 6°. Urbis Romæ delineatio, Leyde 1599. 7°. Histoire universelle, depuis la naissance de J.-C jusqu'à l'an 1200, continuée par son fils jusqu'en 1614, etc., en flamand, Leyde 1627, in-fol. 8°. Dissertatio de maribus. Ce savant mourut à Rostock en 1607, à 49 ans.

MESSIS (QUINTIN), Messius, dit le Maréchal d'Anvers, peintre, mort à Anvers en 1529, à l'âge de 79 ans, exerça jusqu'à l'âge de 20 ans la profession de maréchal ou plutôt de serrurier (ces deux professions étaient alors désignées par un même nom). Passionnément épris de la fille d'un peintre, il la demanda en mariage ; mais le père déclara qu'il ne donnerait sa fille qu'à une personne exerçant son art. Dès ce moment, Messis s'appliqua à dessiner. Le premier tableau qu'il fit fut le portrait de sa maîtresse, qu'il obtint par sa constance et ses talens. Van Mander, son historien, révoque en doute ces anecdotes. Ce peintre ne faisait ordinairement que des demi-figures et des portraits ; son coloris est vigoureux, sa manière très-fine ; mais son pinceau est un peu dur et sec. Il fut enterré à l'entrée de l'église cathédrale, et Lampson mit au bas de son portrait cette inscription : Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem. La plupart des écrivains nomment ce peintre Massys, Mathys ou Mathysis. Nous lui donnons celui de Messis, Messius, d'après une lettre écrite d'Anvers, et collée au dos de son portrait, qui est dans la galerie des peintres de Florence. On l'appelle aussi quelquefois Messcys.

MÉTEREN (EMMANUEL VAN), naquit à Anvers le 9 juillet 1535. Attaché à la religion réformée, il fut obligé de quitter son pays ; il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1612. Il est connu par une Histoire des Pays-Bas, depuis 1500 jusqu'en 1612, imprimée d'abord en latin, 1598, in-fol. ; puis traduite en flamand, augmentée par l'auteur même, et imprimée plusieurs fois depuis en

Hollande; elle a été aussi traduite en allemand et en français. Cette histoire, très-détaillée, fondée sur des pièces originales, est généralement très-estimée. Il dissimule cependant ou il dénature, selon ses préventions, les faitsqui pourraient être défavorables au parti qu'il avait embrassé. Everard Van Reyd, quoique zéléprotestant, ne peut s'empêcher de reprocher à Méteren sa crédulité, ses flatteries et ses dissimulations. Voyez la préface de l'ouvrage de van Reyd, Belli civilis in Belgio gesti historia, 1610, in-fol.

METIUS (Jacques), natif d'Alkmaer, province de Hollande septentrionale, inventa les lunettes d'approche. Il en présenta une aux Etats-Généraux en 1609. On se servait depuis long-temps de tubes à plusieurs tuyaux, pour diriger la vue vers les objets éloignés et en rendre l'aspect plus net. Le père Mabillon assure, dans son voyage d'Italie, qu'il avait vu dans un monastère de son ordre, les OEuvres de Comestor, écrites au 13e. siècle, dans lesquelles on trouve un portrait de Ptolémée, qui contemple les astres avec un tube à quatre tuyaux : mais ces tubes n'étaient point garnis de verre, et c'est Jacques Métius qui le premier a joint les verres aux tubes. Cette invention fut, comme la plupart des découvertes, l'effet d'un heureux hasard : Métius vit des écoliers qui, en se jouant en hiver sur la glace, se servaient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, et qui ayant mis en badinant des morceaux de glace au bout de ces deux tubes, étaient fort étonnés de voir que par ce moyen les objets éloignés se rapprochaient d'eux. L'habile artiste profita de cette observation, et inventa aisément les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfants d'un lunetier de Middelbourg qui donnèrent occasion à cette découverte, en jouant avec des verres dans la boutique de leur père. Quelques-uns néanmoins attribuent la découverte des lunettes d'approche à Drebel : mais il paraît que c'est avec peu de fondement. Voyez l'Histoire des mathématiques, par Montucla, liv. IV, progrès de l'optique, ch. II.

MÉTIUS (Adrien), frère du précédent, né à Alkmaer, le 9 décembre 1571, enseigna les mathématiques en Allemagne avec beaucoup de réputation; mais l'amour de la patrie lui fit quitter cet emploi. Il se fixa à Franeker, où il professa la médecine et la géométrie pendant 38 ans. Il y mourut le 17 septembre 1635. On a de lui divers ouvrages sur les mathématiques : 1°. Doctrinæ sphæricæ lib. V, Francfort 1591. 2°. Astronomiæ universæ institutio, Franeker 1605, in-8°. 3°. Arithmeticæ et geometricæ practica, 1611, in-4°. 4°. De gemino usu utriusque globi, Amsterdam 1611, in-4°. 5°. Geometrices per usum circini nova praxis, 1623, in-8°. C'est un de ceux qui ont paru déterminer avec le plus d'exactitude le rapport du diamètre à la circonférence, qu'il a cru être de 113 à 355.

METKERKE, ou MEETKERCKE (Adolphe), littérateur, historien, philologue et jurisconsulte, né à Bruges (Flandre occidentale), en 1528, mourut à

Londres le 6 octobre 1591. Il travailla aux vies des Césars, aux Médailles de la grande Grèce, et aux Fastes consulaires, publiés par Goltzius. On a encore de lui : 1°. la Traduction de quelques épigrammes de Théocrite en vers latins, Heidelberg 1595, in-8°. De Moschus et Bion, avec des notes, Bruges 1565, in-8°. De veteri ut recta pronuntiatione linguæ græcæ, Anvers 1576, in-12, et dans le Sylloge scriptorum de Sigebert Haverkamp, Leyde 1736.

METZU (Gabriel), peintre hollandais, naquit à Leyde, en 1615. On ignore le nom de son maître; mais il paraît avoir pris pour modèle les ouvrages de Terburg et de Gérard Dow. Une vie sédentaire et une étude constante secondèrent les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature, mais contribuèrent à affaiblir sa santé. Réduit à subir l'opération de la pierre, à l'âge de quarante-trois ans, il mourut quelque temps après, vers 1659, vivement regretté de toute la ville d'Amsterdam. Moins fini que Gérard Dow, plus vrai que Miéris, Metzu est recommandable par un meilleur goût de dessin. Ses sujets sont choisis avec esprit; et rien dans ses figures ne dénote la gêne, ni la froideur. Malgré le soin avec lequel il rend tous les détails, sa touche conserve toute sa liberté; elle est pleine de finesse, quoique large, et sa couleur ajoute encore au mérite de ses tableaux. Ses têtes et ses mains sont dessinées avec soin, et la physionomie de ses figures ne manque point de caractère. Mais c'est surtout par l'harmonie que ses tableaux sont admirables. Il a l'art de détacher une figure sur un fond de la même couleur, sans nuire à l'effet, tant il sait dégrader ses tons, avec vérité, selon leur distance respective. Ce maître est, en ce genre, un des meilleurs modèles que puissent imiter les artistes. Quoique mort à la fleur de l'âge, son travail opiniâtre lui a permis de peindre un grand nombre de tableaux, qui sont tous recherchés, et dont quelques-uns sont d'un prix excessif. Le Musée du Louvre possède les suivans : 1°. Le Portrait de l'amiral Tromp, vu à demi-corps. Cet amiral a le chapeau sur la tête, et une canne à la main. 2°. Un Militaire faisant présenter des rafraîchissemens à une dame. Ce tableau est un des plus précieux de Metzu; il a été gravé plusieurs fois. 3°. Un Chimiste lisant près d'une fenêtre, dont l'extérieur est orné d'une vigne. 4°. Une Femme assise, tenant un pot de bierre et un verre. 5°. Une Cuisinière pelant des pommes. 6°. Le Marché aux herbes d'Amsterdam. Ce dernier est, sans contredit, un des plus beaux qu'il ait produits; toutes les qualités que l'on admire dans ses autres productions, s'y font remarquer au plus haut degré. Sa Femme au corset rouge fut vendue, il y a quelques années, près de huit mille francs : son Marché aux herbes d'Amsterdam est évalué trente-six mille francs.

MEULEN (Antoine-François Van der), peintre de batailles, né à Bruxelles en 1634, d'une famille riche et qui aimait les arts, fut élève de Pierre Snayers : ses progrès furent rapides, et, jeune encore, il égala la réputation de son maître. Il peignait comme lui,

avec un égal succès, le paysage et les batailles. Assidu à l'étude, il acquit de bonne heure cette légèreté de main et cette facilité d'exécution qui sont un des caractères les plus remarquables de son talent. Quelques-unes de ses productions ayant été portées en France, ce fut l'origine de sa fortune. Lebrun les vit, et engagea Colbert à lui commander quelques ouvrages pour sa galerie, et à faire en sorte d'attirer leur auteur en France et de l'y fixer. Vander-Meulen reçut de Colbert les offres les plus avantageuses, et ce peintre consentit à aller à Paris. A son arrivée, il eut le brevet d'une pension de 2000 livres, et fut logé aux Gobelins. Le talent qu'il avait déployé comme peintre de batailles, lui mérita la faveur de Louis XIV, qu'il suivit dans toutes ses campagnes. Chaque jour il recevait les ordres du roi, et il était défrayé de toutes ses dépenses. A la suite d'un monarque victorieux, l'artiste avait à peine un instant de repos; il était sans cesse occupé à dessiner, sur les lieux, les marches, les campemens, les attaques, les grandes actions, et les vues des différentes villes assiégées. C'est cette exactitude dans la représentation des objets dont chaque jour étaient frappés ses yeux, qui a donné à Vander-Meulen un rang éminent parmi les peintres de batailles. De retour à Paris, après les brillantes campagnes de Louis XIV, il resserra encore les nœuds de l'amitié qui l'unissaient à Lebrun, dont il épousa la nièce, et avec lequel il concourut à l'embellissement du château de Versailles. Mais sa nouvelle union, en contribuant à sa fortune, fut une source de chagrins domestiques qui, dit-on, abrégèrent ses jours. On peut regarder Van der Meulen comme un des artistes qui ont mis le plus de vérité dans l'imitation de la nature; il tient le premier rang parmi les peintres de batailles modernes. Sa couleur, sans être vigoureuse, est brillante et vraie. Ses paysages sont d'un bon style; ses lointains et ses ciels sont peints avec transparence et légèreté. Il a surtout un art singulier de grouper ses figures, et il sait tirer le parti le plus heureux des costumes de son temps. Il dessine avec correction : sa touche est franche et hardie; et par le jeu de la lumière et des ombres, il sauve tellement l'uniformité des plans de la plupart de ses tableaux, que même les moins variés sont remarquables par la manière dont il sait en profiter. C'est surtout à l'égard des lignes droites, très-peu pittoresques, de nos batailles modernes, que l'habileté comme l'exactitude qu'il a mise dans cette partie de ses ouvrages, laisse à peine entrevoir les entraves qu'elle donnait à son génie. Outre ses tableaux de batailles, il a peint la plupart des vues des maisons royales. Ces vues, ainsi que celles des villes, offrent un paysage immense; on dirait que ce sont des provinces entières qu'il offre aux regards. La plupart de ses compositions sont enrichies d'épisodes intéressans. Ses portraits n'ont rien de servile; et tout, dans leur mouvement et leur expression, annonce leur caractère et leur emploi. Dans ses simples paysages, le site est toujours tellement vaste et profond, que, lorsqu'il ne peint pas des armées, on dirait qu'il ne peut s'empêcher de leur ré-

server une place. Personne n'a dessiné les chevaux mieux que lui. Lebrun, qui le savait bien, lui confia l'exécution de ceux qu'il a introduits dans les batailles d'Alexandre. Meulen avait composé pour les Gobelins un grand nombre de tableaux qui ont été exécutés plusieurs fois en tapisseries : ces tentures soutiennent la concurrence avec celles qui ont été faites d'après les modèles de Raphael, de Jules Romain et de Lebrun. Les trois réfectoires des invalides sont ornés de ses tableaux, représentant les conquêtes de Louis XIV. On voyait au château de Marli vingt-neuf tableaux de Van der Meulen, peints sur toile: la plupart, depuis la destruction de cette résidence royale, ont été transportés au Musée du Louvre, qui en possède quinze, parmi lesquels on distingue : 1°. L'Entrée de Louis XIV dans une ville conquise; la reine, dans son carrosse, reçoit l'hommage des magistrats. 2° L'Entrée de Louis XIV à Arras; le roi est à cheval, et la reine dans une calèche attelée de six chevaux blancs. 3°. Le Siége de Maestricht; sur le devant, le roi, monté sur un cheval blanc, donne des ordres à ses généraux. Les autres tableaux du Musée, quoique moins considérables que les précédens, n'en sont pas moins précieux et pour l'histoire du temps et par le talent du peintre. Le même établissement possédait encore de ce maître quatre autres tableaux précieux, représentant : 1°. Un Cavalier, le verre à la main, conversant avec une jeune dame occupée à accorder une guitarre. 2°. Un Chasseur le verre à *la main*, 3°. Une Marchande de volaille et de gibier. 4°. Enfin un Cavalier écoutant une jeune personne qui joue d'un instrument à cordes, mais plus occupé cependant de la lettre qu'une autre dame écrit. Ces tableaux qui provenaient du cabinet du Stathouder, ont été repris en 1815. Il existe encore dix autres de ses tableaux des conquêtes de Louis XIV dans le château de Rambouillet; mais quelques-uns ont beaucoup souffert de l'abandon qu'ils ont éprouvé pendant un grand nombre d'années. L'œuvre de cet artiste a été gravé et contient une suite de 152 planches, exécutées par les plus habiles graveurs de son temps, tels que Lepautre, Sylvestre, Huchtenburg, Bonnart, de Hooghe, Van Schuppen, etc. Les mieux rendues sont celles de Baudoins, son élève, qui l'a aidé dans ses ouvrages. Cette suite forme les tomes XVI, XVII et XVIII de la collection d'estampes connue sous le nom de Cabinet du Roi. Son portrait gravé par Van Schuppen, d'après Largillière, se trouve en tête du XVIe. volume. Vander-Meulen fut reçu à l'académie en 1673, et mourut en 1690, à l'âge de 56 ans, laissant deux filles, et un fils, qui embrassa l'état ecclésiastique.

MEURSIUS (Jean), né à Losdun, près de La Haye, en 1579, fit paraître, dès son enfance, des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. Il alla étudier le droit à Orléans avec les fils de Barneveld, qu'il accompagna dans leurs voyages. Ses courses lui donnèrent occasion de connaître les cours des princes de l'Europe, et de converser avec les savans. De retour en Hollande, il obtint la

chaire d'histoire à Leyde en 1610, et ensuite celle de la langue grecque. Sa réputation augmentant de jour en jour, Christiern IV, roi de Danemarck, le fit professeur en histoire et en politique, dans l'université de Sora, le 20 septembre 1625. Meursius remplit cette place avec succès. Ce docte et laborieux écrivain mourut le 20 septembre 1639. On a de lui un grand nombre de savans ouvrages dont plusieurs regardent l'état de l'ancienne Grèce. : 1°. De populis Atticæ. 2°. Atticarum lectionum libri IV. 3°. Archontes athenienses. 4°. Fortuna attica, de Athenarum origine, etc. 5°. De festis Græcorum. Ces différens traités, remplis d'érudition, se trouvent dans le Recueil de Gronovius. 6°. Historia danica, 1630, in-4°. : c'est l'histoire des rois Christiern Ier., Jean et Christiern II. 7°. Un grand nombre de Traductions d'auteurs grecs qu'il a enrichies de notes, entre autres, de l'Histoire romaine de Théodore Metechite; des lettres de Théophylacte; de la Tactique de Constantin Porphyrogenète; de l'Origine de Constantinople de George Codinus, des Harangues des pères grecs qui n'avaient pas encore été publiées, etc., 8°. Une histoire de l'université de Leyde, sous le titre d'Athenæ Batavriæ, 1625, in-4°. 9°. Glossarium græco-barbarum, Leyde 1614, in-4°. 10°. Creta, Cyprus, Rhodus, Amsterdam 1675, in-4°.; c'est une description de ces îles et de leurs antiquités. 11°. Rerum belgicarum liber I, 1612. lib. IV, 1614, in-4°. C'est l'histoire de ce qui s'est passé dans les Pays-Bas sous le duc d'Albe. La première édition ayant déplu à ses concitoyens, et les ayant même irrités au point de le vouloir dépouiller de ses emplois, il en fit une seconde plus ample, où il montra beaucoup de complaisance pour ses critiques; mais sa complaisance ne les appaisa pas. Il voulut la dédier aux États-Généraux; mais ils le refusèrent. Tous les ouvrages de ce savant ont été recueillis à Florence, 1741, en 12 vol. in-fol. D. Guillaume Moller a publié la vie de Meursius, Nuremberg 1732, in-4°. Voyez aussi J. Valérian Schramm, Dissertatio de vita et scriptis Joh. Meursii patris, Leipzig 1715, in-4°.

MEURSIUS (Jean), savant littérateur, fils du précédent, a mérité une place dans la liste des érudits précoces. Il naquit à Leyde, en 1613, et suivit en Danemarck son père nommé professeur à l'université de Sora; il fut enlevé aux lettres, vers 1653, à l'âge de quarante ans. On a de lui : 1°. Majestas veneta, Leyde 1640, in-12. 2°. De tibiis veterum, Sora 1641, in-8°. Cette dissertation, assez curieuse, mais que Larcher trouve encore incomplète, a été insérée par Gronovius, dans le tome VIII du Thesaur. antiquitat. græcarum. 3°. Observationes politico-miscellaneæ, Copenhague 1641, in-8°. 4°. Arboretum sacrum, sive de arborum consecratione, Leyde, Elzevier, 1642, in-12, réimprimé à la suite du poëme des Jardins de Rapin, Leyde 1668, in-12, et Utrecht 1672, in-8°. 5°. De coronis liber singularis, Sora 1653, in-4°., réimprimé à Copenhague, avec le traité de Riccius, De coronatione regia, etc. 6°. Dissertatio apologetica adversus Sam. Maresium, pro dissertatione Marci Zuerii Boxhornii de trapezitis. On ne cite cet ouvrage

que d'après Foppens (Bibl. Belgica), qui n'indique ni le lieu, ni la date de l'impression, ni le format. C'est à tort que l'on a cherché à faire regarder Meursius comme l'auteur des dialogues infâmes, De Arcanis Amoris et Veneris : on sait depuis long-temps que cet ouvrage licentieux est de Chorier, avocat de Grenoble.

MEY (Jean de), docteur en médecine, et professeur de théologie à Middelbourg, né en Zélande, et mort en 1678, à 61 ans, a donné en flamand plusieurs ouvrages dont on a donné la collection à Delft, en 1704, in-fol., et un en latin, sous ce titre : Physiologia sacra, Middelbourg 1661, in-4°. C'est un commentaire sur les objets physiques dont il est parlé dans le Pentateuque.

MEYER (Jacques), historien et littérateur, né le 7 janvier 1491 à Vleteren, près de Bailleul (Flandre occidentale), d'où il avait pris le nom de Baliolanus, s'appliqua à instruire, à Bruges, la jeunesse dans les belles-lettres et dans la piété. Il mourut curé de Blanckenberg, le 5 février 1552. Ses principales productions sont : 1°. Annales rerum flandricarum, Anvers 1561, in-fol. Ces Annales vont jusqu'à l'an 1477. Elles sont estimées ; le style en est aisé, coulant et assez pur. On les a réimprimées dans la collection des Histoires belgiques, Francfort 1580. 2°. Flandricarum rerum decas, Bruges 1531, in-4°, etc. Antoine Meyer neveu, et Philippe Meyer, petit-neveu de Jacques se sont distingués dans les belles-lettres, et ont donné plusieurs pièces de vers.

MEYER (Livinus de), né d'une famille noble de Gand, en 1655, se fit jésuite et se distingua dans la théologie, l'histoire et la poésie. Son poëme sur la colère, divisé en trois livres est généralement estimé des amateurs de la langue de l'ancienne Rome ; on y trouve des vers dignes du siècle d'Auguste. Parmi ses ouvrages théologiques, celui qui a fait le plus de bruit, est une Histoire des congrégations de Auxiliis, contre le P. Jacques-Hyacinthe Serry, Anvers 1705, in-fol. ; elle est diffuse, mais assez exacte, et même aussi impartiale que peuvent l'être ces sortes de relations : il est certain qu'il est plus modéré que l'auteur qu'il réfute. Il a beaucoup écrit contre les apologistes de Quesnel. Il mourut à Louvain le 19 mars 1730, à l'âge de 75 ans.

MEYSSENS (Jean), peintre né à Bruxelles, en 1612, eut pour maitre Van Opstal et Van der Horst. Il se rendit également recommandable comme peintre d'histoire et de portraits. Parmi les tableaux de ce dernier genre, ceux qui lui ont acquis le plus de réputation, sont les portraits du comte Henri de Nassau, de la comtesse de Styrum, et des comtes de Bentheim. Meyssens possédait à un haut degré le talent de la ressemblance. Malgré ses succès dans la peinture, il abandonna la culture de cet art pour se livrer au commerce des estampes, et fut un des directeurs de la société des peintres de La Haye. Il cultiva avec succès la gravure au burin et à l'eau-forte. On a de lui, dans cette dernière manière, une suite de huit portraits de peintres, publiée en 1649, format in-4°, et renfermant ceux de Henri de

Keyser, Guido Reni, François Padoanino, Daniel Seghers, Corneille de Bie, Guillaume de Nieulant, Marie Rutin, femme de Van Dyck, et son propre portrait. Il a gravé en outre, d'après le Titien, une Vierge vue à mi-corps avec l'enfant Jésus debout sur une table, et Méléagre présentant à Antiope la hure du sanglier de Calydon, d'après Rubens. Prosper Marchand, dans son Dictionnaire historique, cite de lui un livre devenu rare, où l'artiste se qualifie de peintre et de vendeur de lard (Speak-Kraemer) : il est intitulé : Images de divers hommes d'esprit qui par leur art et science devraient vivre éternellement et desquels la louange et renommée fait étonner le monde, Anvers 1649, in-fol.; il y a aussi des exemplaires in-4°.

MEYSSENS (Corneille), fils du précédent, né à Anvers en 1646, apprit de son père l'art de la gravure, et alla se perfectionner à Vienne. Il se distingua particulièrement dans le genre du portrait. Un de ses ouvrages les plus considérables est l'in-folio qu'il a publié sous le titre suivant : Effigies imperatorum domus Austriacæ, delineatæ per Joannem Meyssens et æri insculptæ per filium suum, Cornelium Meyssens. C'est à tort que Basan a fait de Corneille le neveu de Jean Meyssens; l'Effigies imperatorum prouve qu'il était son fils.

MIDDELBOURG (Paul-Germain de), appelé de ce nom, parce qu'il était né à Middelbourg en Zélande l'an 1445, enseigna la philosophie et les mathématiques dans son pays. Son savoir lui fit des ennemis qui poussèrent les choses si loin, qu'ils l'obligèrent de quitter son pays. Il fut bien dédommagé de ces mauvais traitemens par l'accueil qu'on lui fit en Italie, où il se fit connaître avantageusement par son éloquence et sa belle latinité. On lui donna une chaire de mathématiques à Padoue, et il fut fait évêque de Fossombrone dans le duché d'Urbin, en 1494. Le zèle de ce prélat et son savoir profond lui acquirent l'estime et l'affection des papes Jules II et Léon X, qui le députèrent pour présider au cinquième concile de Latran, tenu sous le pontificat de ces deux papes. Il sollicita ces deux papes, les cardinaux et les pères du concile, de réformer le calendrier, réformation devenue nécessaire depuis que la précession des équinoxes et l'anticipation des nouvelles lunes, avaient tellement dérangé l'ordre des temps, que l'on célébrait quelquefois la Pâque un mois entier après le terme marqué par le concile de Nicée : mais des besoins plus pressans obligèrent le Saint-Siége de renvoyer cette affaire à un autre temps. Middelbourg s'est rendu célèbre par un traité curieux et assez rare, imprimé à Fossombrone même, en 1513, in-fol., sous ce titre : De recta Paschæ celebratione et de die Passionis J.-C. L'auteur ne s'y borne pas au calendrier romain; il examine aussi ceux des Juifs, des Egyptiens et des Arabes. Il avait fait précéder cet ouvrage de plusieurs lettres sur le temps qu'il faut célébrer la fête de Pâques, qui furent attaquées par Pierre de Rivo, docteur de Louvain. Ce savant évêque mourut à Rome en 1534, âgé de 89 ans.

MIDDENDORP (Jacques), né à Ootmerssum, village de l'Over-Yssel, en 1538, devint chanoine de la métropole et doyen de la collégiale de Saint-André à Cologne, docteur en droit, vice-chancelier de l'université, y enseigna la philosophie, et s'acquit tant de réputation que divers princes le choisirent pour être leur conseiller ordinaire. On a de lui : 1°. *Academiæ celebres in universo terrarum orbe libri II*, Cologne 1567, in-8°.; nouvelle édit., augmentée sous ce titre : *Academiarum celebrium universi orbis libri VIII*, ibid. 1602, 2 part. in-8°. Cet ouvrage a été inséré dans le *Chronicon chronicor.* de Gruter, Francfort 1614. L'auteur y débite beaucoup de fables et d'idées singulières sur les académies, dont il recule l'origine jusqu'au déluge de Noé, et à la prédication des apôtres chargés d'enseigner les nations. 2°. *Historia monastica*, Cologne 1603. 3°. *Sylva originum anachoreticarum*, Cologne 1613, in-8°. Il mourut le 13 janvier 1611.

MIEL (Jean), célèbre peintre flamand, né à Ulœnderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, et mort à Turin en 1664, à 65 ans, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs églises; mais son goût le portait à peindre des Pastorales, des Paysages, des Chasses et des Bambochades. L'Italie, qui a formé tant de grands hommes, a été aussi l'école de Jean Miel. Il se mit sous la discipline d'André Sacchi; mais ayant traité d'une manière grotesque un grand tableau d'histoire que ce maître lui avait confié, il fut obligé de fuir pour éviter sa colère. Son séjour en Lombardie et l'étude qu'il y fit des ouvrages des Carrache et du Corrège perfectionnèrent ses talens. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, attira cet artiste à sa cour, et l'y fixa par ses bienfaits : ce prince le décora du cordon de Saint-Maurice. Le pinceau de Miel est onctueux, son coloris vigoureux et son dessin correct; mais ses têtes manquent de noblesse. On a de lui plusieurs morceaux gravés avec beaucoup de goût. Le Musée royal de France possède quatre tableaux de ce peintre.

MIERIS (François) peintre de genre, naquit à Delft, province de Hollande méridionale, en 1635. Son père, habile orfévre et lapidaire, seconda les dispositions qu'il montrait pour la peinture, dans l'espoir qu'il perfectionnerait encore son art. Mais le jeune Mieris, épris des talens de Gérard Dow, entra dans l'école de ce maître, qui ne tarda pas à le distinguer, et à lui donner le titre de prince de ses élèves. On voulut alors le porter au genre de l'histoire, et lui faire suivre à cet effet, les leçons d'Adrien Van den Tempel; mais sa vocation était prise, et il rentra bientôt chez son ancien maître. Ses premiers ouvrages fixèrent sa réputation : ils furent recherchés, et Sylvius, riche amateur, qui devint par la suite son ami, offrit non-seulement d'acquérir tous les tableaux que ferait Mieris, mais de les prendre au prix que l'on y mettrait. Il fit connaître l'artiste à l'étranger. L'archiduc d'Autriche, pour lequel il avait fait quelques ouvrages, en fut si charmé, qu'il le pressa de venir s'établir à Vienne, lui proposant un prix considérable pour chacun de ses tableaux, outre une

pension de mille rixdalers. Mieris les refusa, sous-prétexte de l'attachement de sa femme pour son pays natal. Ses compatriotes les plus distingués, afin de lui témoigner en quelque sorte leur gratitude d'une semblable préférence, le chargèrent d'un grand nombre d'ouvrages. Le Grand-Duc de Toscane lui commanda plusieurs tableaux, et les paya généreusement. Mieris, par reconnaissance, lui envoya son propre portrait, qui fut placé dans la galerie de Florence. Cependant, quelque parfait que fût cet ouvrage, il ne reçut point l'accueil qu'il semblait mériter; ce que l'on attribua au mécontentement d'un grand seigneur qu'il avait refusé de peindre avant le prince. Mieris se consola facilement de cette injustice. D'ailleurs, son humeur et ses liaisons avec le peintre Joan Steen, lui faisaient oublier tous les soucis. Ils passaient ensemble une partie de la journée, se livrant à la boisson; et si ce vice ne nuisit ni à sa fortune ni à son talent, il abrégea peut-être ses jours. Par un constraste singulier, ce travers dont il donnait l'exemple, il ne pouvait le tolérer dans les autres; et il retira son fils de l'école de Lairesse, par la raison seule que ce peintre vivait peu régulièrement. Cette habitude lui devint enfin funeste. Un soir qu'il rentrait chez lui par une nuit obscure, après s'être livré avec excès à son vice favori, il tomba dans un égoût que des maçons avaient laissé ouvert. A ses cris, un savetier du voisinage vint le sauver d'une mort certaine, et lui prodigua tous les secours qui dépendaient de lui. Le lendemain il sortit de chez son libérateur, non sans avoir bien remarqué la maison: il s'enferma chez lui, et peignit un tableau qu'il porta lui-même au savetier, en le remerciant de ses soins, et en lui disant, s'il voulait se défaire de son tableau, de le remettre à un M. Paats, qui lui en donnerait un bon prix. La femme de l'artisan crut devoir le montrer au bourgmestre, Jacques Maas, chez lequel elle avait servi. Ce connaisseur reconnut aussitôt l'ouvrage de Mieris, et conseilla à cette femme de ne point s'en défaire à moins de huit cents florins, qu'elle n'eut pas de peine à trouver. Cet accident cependant fit faire de sérieuses réflexions à Mieris: il changea de manière de vivre; mais le coup était porté, et, au bout de quelque temps, il mourut, à peine âgé de quarante-six ans, le 12 mars 1681, laissant deux fils, Jean et Guillaume, qui se sont illustrés dans la même carrière. Ce peintre est remarquable par l'extrême fini de ses ouvrages; et, sous ce rapport, il l'emporte même sur Gérard Dow: mais cette manière trop précieuse donne du froid à ses compositions, qui, d'ailleurs, se distinguent par l'esprit et la finesse. Les sujets qu'il a traités sont d'une dimension moins grande que celles de son maître; ce qui lui a permis d'y introduire un plus grand nombre de figures, et de donner plus d'étendue aux scènes qu'il représente. Comme ce maître, il copiait ses modèles avec le verre concave, sans se servir de carreaux, pour les dessiner. Le nombre de ses ouvrages est trop considérable pour les indiquer ici en détail. Il est peu de galeries où l'on n'en trouve quelques-uns. Le Musée du Louvre en possède trois: 1°. Portrait d'un homme vu à mi-corps, enveloppé d'un manteau

rouge. Il a le bras droit appuyé sur un piédestal; auprès de lui est un lévrier. 2°. Une femme à sa toilette, servie par une négresse. 3°. Deux dames vêtues de satin, prenant le thé dans un salon orné de statues. Il existait, dans la même collection, six autres tableaux de ce maître, parmi lesquels était son chef-d'œuvre, représentant un cavalier qui tire l'oreille d'un petit chien placé sur les genoux d'une dame vêtue d'un manteau rouge et d'une jupe bleue. Ce tableau, ainsi que les cinq autres, provenait de la galerie du Stathouder; ils ont été rendus en 1815.

MIERIS (Jean), fils aîné du précédent, naquit à Leyde, en 1660. Il se destina de bonne heure à la peinture; mais voyant que son père et son frère Guillaume, qui, quoique plus jeune que lui, se distinguait déjà, avaient embrassé un genre dans lequel il craignait de ne pouvoir les égaler, il résolut de cultiver la peinture en grand. Son père s'empressa de seconder ses heureuses dispositions, et le dirigea dans ses études : on a vu dans l'article précédent, quel motif l'empêcha de le laisser suivre les leçons de Lairesse; mais il lui fit copier les meilleures productions de ce maître habile, et parvint ainsi à lui former une manière grande et belle. Malheureusement, la santé du jeune artiste ne répondait pas à son ardeur pour le travail. Il était tourmenté de la pierre; et les médecins lui défendirent de travailler assis. Il crut que les voyages lui seraient salutaires. Il se rendit en Allemagne, après la mort de son père; et après y avoir peint quelque temps, il passa en Italie. Il reçut à Florence un accueil distingué qu'il dut, en partie, aux ouvrages de son père. Cependant le Grand-Duc, charmé de ses talens, voulait le retenir à sa cour. Mieris, craignant que sa religion ne fût un obstacle à sa tranquillité, crut devoir le refuser, et partit pour Rome, où ses ouvrages le firent rechercher; son assiduité au travail ayant augmenté son mal, il eut une attaque, à laquelle il succomba le 17 mars 1690. Doué des plus grandes dispositions, le peu d'ouvrages qu'il a laissés font voir jusqu'où il aurait pu s'élever, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à son art. Ce sont des tableaux d'histoire et des portraits qui, quoique peints d'une manière entièrement opposée, n'en dénotent pas moins le plus grand talent.

MIERIS (Guillaume), frère puîné du précédent, naquit à Leyde en 1662. Également élève de son père, il sortait à peine de l'enfance, qu'il annonçait déjà les talens d'un maître consommé. Demeuré orphelin à l'âge de dix-neuf ans, il sentit combien l'étude de la nature pouvait perfectionner son talent. Il s'était d'abord livré au genre dans lequel son père s'est acquis une si juste renommée; mais désespérant de l'égaler, il tenta de se distinguer dans une autre route. Il étudia, avec soin, les ouvrages de Lairesse et des autres fameux peintres d'histoire de son temps; et sans s'écarter des dimensions dans lesquelles il avait travaillé jusqu'alors, il peignit plusieurs sujets historiques : on distingua dans le nombre, un tableau de Renaud endormi dans les bras d'Armide. Cette composition obtint un tel succès, qu'il fut obligé de

la répéter trois fois pour trois personnes différentes. Les légers changemens qu'il y fit, portaient seulement sur les accessoires. On cite encore de cet artiste une sainte famille, un triomphe de Bacchus, un jugement de Pâris, etc. Il peignait avec une égale supériorité le paysage, qu'il enrichissait de figures d'animaux, exécutés avec un fini précieux et une vérité piquante. Il avait un autre talent, plus rare chez les peintres, celui de modeler en terre et en cire; et les morceaux qu'il a exécutés de cette manière, font juger que s'il s'était exclusivement livré à la sculpture, il eût acquis la réputation d'un très-habile artiste. On connaît de lui quatre vases, sur lesquels il avait modelé des bacchanales. Les nymphes, les enfans, les satyres y sont rendus avec un talent extrêmement remarquable; et l'esprit et la facilité avec lesquels ces figures sont touchées, feraient croire que l'artiste avait une longue pratique de l'ébauchoir. Les ouvrages de Mieris lui procurèrent une fortune considérable. Estimé pour ses mœurs et son caractère, il vécut heureux jusqu'à une extrême vieillesse. Il mourut à Leyde, le 24 janvier 1747. Ses ouvrages, comme ceux de son père, se distinguent par le fini de l'exécution, l'harmonie de l'ensemble, et l'exactitude à rendre tous les détails; mais il lui est inférieur pour le dessin, la finesse de la touche et le piquant des effets. Ses compositions sont bien moins entendues; on y remarque moins d'élégance et de naturel dans la distribution des groupes. On recherche cependant ses tableaux. Le Musée du Louvre en possède trois : 1°. Un jeune garçon faisant des bulles de savon près d'une fenêtre. 2°. Le marchand de gibier. 3°. Une cuisinière levant le rideau de sa fenêtre pour y accrocher une volaille. Le Musée possédait encore cinq autres tableaux de ce maître, parmi lesquels on faisait un cas particulier de sa marchande épicière, que l'on mettait au rang des bonnes productions de son père. Ces tableaux qui provenaient de la Hollande, de la galerie de Vienne et de celle de Dusseldorf, ont été rendus en 1815.

MIERIS (François), peintre distingué, comme son grand-père François et son père Guillaume, naquit à Leyde le 24 décembre 1689, et y mourut le 22 octobre 1763. Il ne se borna pas à être l'émule de la gloire paternelle, avec sa palette et son pinceau; mais il s'est, de plus, fait connaître comme savant historiographe et antiquaire. Investigateur passionné des archives et des chartes nationales, il en forma une collection considérable. Un grand nombre d'autres collections particulières furent mises à sa disposition : les états de Hollande et Westfrise lui accordèrent un libre accès au grand dépôt d'archives et de chartes existant à La Haye; plusieurs autres villes, telles que Middelbourg, Ziriczée, etc., imitèrent cet exemple. On doit aux laborieuses recherches de notre antiquaire : 1°. Description des monnaies et des sceaux des évêques d'Utrecht, Leyde 1726, in-8°. Ce savant traité a été imprimé à la suite de l'Histoire des évêques d'Utrecht, par Van Heussen, traduit en hollandais par H. Van Ryn. 2°. Histoire des princes des Pays-Bas, issus des maisons de Bavière, de

Bourgogne et d'Autriche, depuis *Albert*, comte de Hollande, jusqu'à la mort de Charles-Quint, La Haye 1732, 1733 et 1735, 3 vol. in-fol. C'est l'histoire métallique des Pays-Bas, antérieure à l'époque où commence celle de G. van Loon. 3°. Il publia à Leyde, en 1740, une Ancienne chronique de Hollande, dite du Clerc, et restée jusque-là inédite, avec ses remarques et celles de Pierre Scriverius. 4°. De même à Leyde, en 1743, une Petite chonique d'Anvers, depuis 1500 jusqu'en 1574. 5°. Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande; Leyde 1743, à l'occasion d'un ouvrage de Van Loon, intitulé : Démonstration historique que le comté de Hollande a été un fief de l'Empire Germanique. 6°. Grand recueil des chartes de Hollande, de Zélande et de Frise, commençant par les documens les plus anciens, et allant jusqu'à la mort de Jacqueline de Bavière (1436), 4 vol. in-fol.; Leyde 1753, 1754, 1755, 1756. 7°. L'année suivante, 1757, il publia à Leyde : Fidèle narré de la consécration de Nicolas de Castro, comme premier évêque de Middelbourg, en Zélande, l'an 1561, par Quentin Weytsen, appuyé de plusieurs pièces originales et inédites. 8°. Traité sur la manière d'écrire l'histoire, celle de Hollande en particulier (sous le nom de Zographos), Leyde 1757. 9°. Chartes, privilèges, octrois, documens de tout genre de la ville de Leyde, ibid. 1759, in-fol. 10°. Description et Histoire de la ville de Leyde, 2 vol. in-fol., Leyde 1762 et 1770. Interrompu par la mort, dans la composition du 2e volume, il a eu, depuis la page 617, pour continuateur et pour éditeur, Daniel van Alphen, greffier ou syndic de cette ville. Tous ces ouvrages sont écrits en hollandais. Mieris jouissait de la considération la plus flatteuse. Il légua, par son testament, des aumônes aux pauvres de toutes les communions chrétiennes : il appartenait à celle des remontrans.

MILÉ ou MILET (Jean-Francisque), peintre de paysages, naquit à Anvers en 1643, d'un habile tourneur en ivoire, de Dijon. Demeuré orphelin de bonne heure, le jeune Francisque reçut les leçons de Laurent Franck. Il se distingua bientôt comme paysagiste; il dessinait la figure avec plus de correction qui ne le font ordinairement les peintres de ce genre. A dix-huit ans, il épousa la fille de son maître, et sa réputation s'étendit bientôt hors de son pays. Il alla alors à Paris. Le banquier Jabach, qui possédait une riche collection de tableaux, l'attira chez lui, où la vue des ouvrages du Poussin charma tellement le jeune peintre, qu'il chercha désormais à imiter la manière de ce grand maître, ce qui augmenta encore sa réputation. De là, il parcourut la Hollande, la Flandre et l'Angleterre : quelques historiens ajoutent même, mais sans en donner de preuve, qu'il visita l'Italie. De retour de ses courses, et fixé à Paris, il acheta une petite maison près Bagnolet, où il passait tous les momens qu'il pouvait dérober à son art. Il avait été reçu professeur à l'académie de peinture. Il n'était, comme son père, âgé que de trente-sept ans, lorsqu'il mourut, en 1680. On prétend même que plusieurs peintres, jaloux de ses talens, lui firent prendre un breuvage empoisonné

qui altéra sa raison, et abrégea ses jours. Francisque, doué de la mémoire la plus heureuse, et d'une grande facilité d'exécution, se rappelait et représentait sur-le-champ tous les phénomènes de la nature qui l'avaient frappé, ou les beautés qu'il avait remarquées dans les productions des grands maîtres. Mais, quoiqu'en général ses sites soient beaux et choisis avec goût, que son feuiller soit léger et touché avec esprit, et que ses compositions dénotent une imagination pleine de fécondité, on voit trop qu'il abuse de sa facilité, et qu'il ne peint que de pratique : ses effets sont trop égaux; on n'y remarque point ces grands effets de lumière, dans lesquels se décèle le génie des Ruisdael et des Claude Lorrain. Ses dessins qui sont assez communs, offrent les mêmes qualités et les mêmes défauts : tous en général se rassemblent, et l'on sent que la nature l'a rarement inspiré. Ses nombreux ouvrages sont répandus dans toutes les contrées de l'Europe. Il a peint aussi quelques sujets historiques sacrés, parmi lesquels on remarque deux grands morceaux, ornés de paysages, qui décoraient l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris, et dont l'un représentait le Sacrifice d'Abraham; l'autre, Elysée dans le désert. Théodore, un de ses élèves, a gravé d'après lui six grands paysages et seize moyens, et un livre de six paysages en rond; Cœlemans, un Silène entouré de satyres, et trois autres paysages. Lui-même a gravé plusieurs paysages héroïques, recherchés pour l'esprit de la pointe. D'Argenville borne à trois le nombre de ces pièces; mais Huber et Rost le portent à neuf, dont on peut voir le détail dans le Manuel des amateurs de l'art. Francisque laissa deux fils qui cultivèrent également la peinture, mais qui n'ont point atteint à la réputation de leur père.

MINELLIUS (Jean), habile humaniste, né à Rotterdam vers 1625, y enseigna les belles lettres et mourut vers 1683. On a de lui des Notes sur Térence, Salluste, Virgile, Horace, Ovide, Valère-Maxime, etc. La plupart de ces notes ne sont que grammaticales, et expliquent des choses que tout littérateur entend : elles ne peuvent être utiles qu'aux apprentis et aux régens de peu de capacité.

MIRE (Jean le), Miræus, né à Bruxelles le 6 janvier 1560, évêque d'Anvers en 1604, prélat orné de toutes les vertus et de la science, qui font l'honneur de l'épiscopat, fondateur du séminaire d'Anvers et de plusieurs bourses pour de pauvres étudians de Douai, mourut en 1611, après avoir tenu un synode pour la réforme des abus, dont les statuts furent imprimés à Anvers, 1610, et dans les Conciles du P. Labbé.

MIRE (Aubert le), Miræus, neveu du précédent, naquit à Bruxelles en 1573. Albert, archiduc d'Autriche, le fit son premier aumonier et son bibliothécaire. En 1624, il devint doyen de la cathédrale d'Anvers et travailla toute sa vie pour le bien de l'église et de sa patrie. Il mourut à Anvers le 19 octobre 1640, à 67 ans, avec la réputation d'un écrivain actif, curieux, laborieux, et très-érudit, mais qui manque quelquefois d'exactitude et de critique. Baillet, à son ordinaire, en parle trop lestement. « Les écrivains

» qui ont le plus besoin d'indul- » gence, dit un littérateur, sont » presque toujours ceux qui n'en » ont point pour les autres. » On a de lui : 1°. Elogia illustrium Belgii scriptorum, Anvers 1609, in-4°. Ces éloges sont fort courts. 2°. Vita Justi Lipsii. 3°. Chronicon cisterciense, Cologne 1614 On y trouve un Traité de l'origine des béguines. Il leur donne pour fondateur le vénérable Lambert-le-Bègue. 4°. Origines cænobiorum Benedictorum, — Cartusianorum, — ordinum militarium, — Canonicorum regularium, ordinis Carmelitani, — Virginum ordinis B. M. Virginis Annunciatæ, — congregationum Clericorum, — omnium ordinum religiosorum. Ces ouvrages sont superficiels. 5°. Bibliotheca ecclesiastica, 2 vol. in-fol., 1639-1649. C'est une bibliothéque des historiens ecclésiastiques. Le second volume a été publié par Aubert van den Eede son neveu, qui devint évêque d'Anvers. Jean-Albert Fabricius en a donné une nouvelle édition à Hambourg en 1718. 6°. Opera historica et diplomatica, etc C'est un recueil de chartes et de diplômes sur les Pays-Bas. La meilleure édition est celle de 1722, 2 vol. in-fol., par Jean-François Foppens, qui l'a enrichie de notes, de corrections et d'augmentations. Ce recueil a été augmentée de deux volumes de supplément, par le même Foppens, 1734-1748. 7°. Rerum belgicarum chronicon, Anvers 1636, in-fol. 8°. De statu religionis christianæ per totum orbem, Helmstadt 1671. 9°. Notitia episcopatuum orbis christiani, Anvers 1613. 10°. Geographia ecclesiastica. 11°. Chronicon rerum toto orbe gestarum a Christo nato. Cette chronique, tirée d'Eusèbe, de Saint-Jérome de Sigebert et Anselme; moines de Gemblours, est continuée par le Mire depuis 1200 jusqu'à l'an 1608. 12°. Codex regularum et constitutionum clericalium, avec des notes, 1638, in-fol.

MIREVELT (Michel Jaan-Zoon), peintre hollandais, naquit à Delft, province de Hollande méridionale, en 1568. Son père, orfèvre habile, ne négligea rien pour son éducation; dès l'âge de huit ans le jeune Michel était déjà avancé dans le latin, et son écriture était si parfaite, qu'il surpassait tous les maîtres de Delft. Il apprit alors la gravure sous Jérôme Wierix; et à douze ans il avait déjà donné au public les planches d'une Samaritaine, d'une Cène, et d'une Judith, de son invention, qui montraient ce qu'il serait un jour. Antoine Montfort de Bioekland voulut lui enseigner la peinture; et bientôt les ouvrages de l'élève égalèrent ceux du maître. Mirevelt étudia d'abord l'histoire; mais convaincu qu'un peintre, pour atteindre la perfection, ne doit négliger aucune branche de son art, il cultiva également le portrait, le genre et la nature-morte. Lorsqu'il eut ainsi perfectionné ses talens, et que l'on s'attendait à le voir s'élever au rang des peintres d'histoire fameux, l'amour du gain, le détournant des grands travaux, restreignit son genre au portrait. Le talent qu'il y déploya le justifie cependant en quelque sorte. La plupart des souverains de son temps voulurent être peints par lui. Charles Ier, après son mariage avec Henriette-Marie de France, fille d'Henri IV, l'appela en Angleterre. La peste qui éclata, en 1625 à Londres, empêcha

l'artiste de se rendre à cette invitation. L'archiduc Albert se distingua entre tous ses protecteurs; et quoique Mirevelt eût embrassé la secte des Mennonites, ce prince ne cessa de le combler de faveurs : il lui accorda une pension considérable, et lui laissa une entière liberté de conscience. Fixé à Delft, Mirevelt ne quittait cette ville que pour aller à La Haye, où il fut plusieurs fois appelé pour peindre les comtes de Nassau. On regarde comme des ouvrages parfaits les Portraits en petit sur cuivre de Guillaume Maurice Ier; de Philippe et de Frédéric-Henri de Nassau. Il peignit, à diverses reprises, la princesse d'Orange. Sa vogue et sa facilité étaient si prodigieuses, que Sandrart, son historien, évalue ses portraits à plus de dix mille : « Effigies plus quam decies mille confecisse dicitur. » Aussi, pour modérer l'ardeur de ceux qui désiraient être peints par lui, il fixa le prix de ses portraits d'ordinaire grandeur, à cent-cinquante florins, qu'il doublait ou triplait même suivant la dimension et le travail, prix très-considérable pour le temps. Il mourut à Delft, en 1641, laissant deux fils, dont l'aîné, nommé Pierre, se distingua comme peintre de portraits. Les ouvrages de Mirevelt sont rares en France; ils sont remarquables par leur extrême fini : le ton de couleur en est vraiment admirable, le peinceau est frais, la touche recherchée, quoique l'ensemble soit plein d'harmonie; mais ils sont plutôt peints dans la manière d'Holbein, que dans celle de van Dyck. Guillaume Delft, son beau-frère, a gravé, d'après lui, plus de cinquante portraits; Bary, un portrait en petit de Hugues Grotius; et Muller, ceux de Jean Neyen et de Spinola.

MIVION (Nicolas-François), né près de Huy, province de Liége, en 1656. Il abandonna toute autre étude pour se livrer entièrement au dessin, à la gravure et à la ciselure, et il alla à Paris pour s'y perfectionner : il y fut occupé à graver les coins des monnaies du roi. Il revint à Liége vers l'an 1686, et il ne tarda pas à s'y faire une brillante réputation par ses beaux ouvrages, au nombre desquels on peut citer un Saint-Joseph et une Vierge qui étaient à la cathédrale de Liége, ainsi qu'une autre Vierge, qui était dans l'église paroissiale de St.-Adalbert. L'évêque Jean-Louis d'Elderen, qui le protégeait, le nomma son orfévre et le graveur des coins de ses monnaies. Il mourut en 1697. C'est un des orfévres qui ont porté au plus haut degré de perfection l'art de la ciselure.

MODIUS (François), savant jurisconsulte et humaniste flamand, né à Oudenburg, province de Flandre occidentale, en 1586, mort chanoine à Aire, en Artois, l'an 1597, a exercé sa judicieuse critique sur plusieurs des classiques latins, qu'il a publiés ou enrichis de notes, tels que les tacticiens Végèce, Frontin, Élien et Modeste, Cologne 1580, in-8°.; Q. Curce, ibid. 1583, in-8°., Tite-Live, Francfort 1607, in-fol.; Justin, ibid. 1587. On a encore de lui : 1°. Lectionis nov.-antiquæ, Francfort 1584, 8°., et dans le Fax critic. De Gruter. 2°. Octosticha ad singulas cleri romani figuras, suivis d'un petit traité De ordinis ecclesiastici origine, progressu, vestitu, ibid. 1585, in-4°.

3°. Poëmata varia, adressé à son protecteur, Erasme Neustetter, chez lequel il passa trois ans à Wurtzbourg, comme il avait vécu à Cologne dans la famille du comte d'Egmond. 4°. Pandectæ triumphales, sive pomparum, festorum ac solemnium apparatuun, conviviorum, etc., tome 2, Francfort, Feyerabend, 1586, in-fol., et dans le Thesaurus ant. Græc. de Gronovius, tome 11. Foppens indique encore d'autres ouvrages du même auteur, et un manuscrit curieux : Collectanea de rebus, potissimum Flandriæ, que l'on conservait à la bibliothéque de Saint-Omer.

MOERBEGA (Guillaume), né vers l'an 1215 à Moerbeeck, près de Grammont, province de Flandre orientale, se fit dominicain et fut disciple d'Albert-le-Grand. Il devint ensuite chapelain et pénitencier des papes Clément IV et Grégoire X. Celui-ci l'envoya au second concile général de Lyon l'an 1274. Sa science et ses vertus furent récompensées par l'archevêché de Corinthe (alors sous la domination des Vénitiens), et les honneurs du Pallium. Monté sur ce siége, il se consacra entièrement aux devoirs pastoraux et à traduire des livres grecs en latin. On croit qu'il mourut avant la fin du 13e. siècle. On a de lui une Traduction latine du Commentaire de Simplicius sur les livres d'Aristote du ciel et de la terre, Venise 1563, in-fol. Il traduisit tous les ouvrages d'Aristote à la sollicitation de Saint-Thomas. On conserve dans plusieurs bibliothéques cette version manuscrite, de même que la version des ouvrages de Proclus le philosophe, etc. Voyez la Bibliothéque des écrivains de l'ordre de Saint-Dominique, par Echard.

MOLANUS (Jean Vermeulen plus connu sous le nom latin de), docteur et professeur de théologie à Louvain, et censeur royal des livres, né à Lille l'an 1533, dans le temps que son père et sa mère, qui étaient domiciliés à Louvain, étaient allés faire un court séjour en cette ville, réclama toujours Louvain pour sa ville natale et signa constamment Molanus Lovaniensis. Il mourut le 18 septembre 1588, après avoir publié : 1°. Une Edition du Martyrologe d'Usuard, accompagnée 1°. de Notes, 2°. d'un Appendix, 3°. d'un Traité des martyrologes, 4°. d'un Abrégé des Vies des saints des Pays-Bas, 5°. d'une Chronique des mêmes saints, Louvain 1573, in-8°. 2°. Natales sanctorum Belgii, Louvain 1595, in-12. Arnold Raissius, chanoine de Saint-Pierre, à Douay, en a donné une édition plus ample l'an 1626. Les Acta sanctorum Belgii, par l'abbé Ghesquière, ont éminemment rempli le but de cet ouvrage. 3°. Historia sanctarum imaginum et picturarum, pro vero earum usu contra abusu, lib. IV, Louvain 1574, in-8°., et 1771, in-4°., avec des annotations et des supplémens, par Paquot. 4°. De canonicis, Louvain 1670 : ouvrage savant et curieux. 5°. De fide hæreticis servanda, Louvain 1585. 6°. De piis testamentis, 1584, in-12. 7°. Theologiæ practicæ compendium. 8°. Militia sacra ducum Brabantiæ. 9°. Rerum Lovaniensium lib. XII, manuscrit. Tous ces ouvrages montrent que Molanus était très-versé dans l'antiquité ecclésiastique et dans la critique, au moins pour son temps. Baronius fait un grand éloge de ce

docteur dans sa préface du Martyrologe romain. On trouve une liste complète des ouvrages de Molanus dans la Bibl. belgica de Foppens.

MONT (Jean du), né à Liége vers le milieu du quinzième siècle, docteur en théologie, fut nommé en 1505 suffragant de Jean de Horne, évêque-prince de Liége, sous le titre d'évêque de Cyron. Le 9 novembre de la même année, il fit la consécration de l'église des chanoines réguliers de la congrégation de Windesem à Aix-la-Chapelle. Ce prélat était célèbre autant par sa piété que par son savoir. On ignore l'année de sa mort.

MONTÉ (Déodat del), peintre, né à St.-Trond, ancienne ville du pays de Liége, aujourd'hui de la province de Limbourg, en 1581, fut disciple de Rubens, avec lequel il vécut dans une amitié étroite. Ils voyagèrent ensemble en Italie. Son style ressemble à celui de son maître. Il mourut en 1634.

MONTMOUTH (Jacques de), fils naturel de Charles II, né à Rotterdam (Hollande méridionale), en 1649, visita la cour après le rétablissement de la royauté. Son père le créa duc d'Orkney, ensuite de Montmouth, et lui donna l'ordre de la jarretière. Il servit pendant quelque temps en France, à la tête d'un régiment anglais, et montra beaucoup de bravoure. A son retour en Angleterre, il fut envoyé en Écosse pour y appaiser une insurrection. Il osa conspirer contre son père et le duc d'Yorck. Il fut disgracié. Le roi lui pardonna. Il conspira de nouveau après la mort de Charles II, et parut en Angleterre à la tête d'une armée. Il fut défait et décapité sur Tower-Hill en 1685.

MONTPER (Josse), peintre de l'école flamande, né vers l'an 1580, mourut vers le milieu du 17e. siècle. Il a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres flamands. Il a affecté un goût heurté et une sorte de négligence. Cependant il n'y en a point qui fasse plus d'effet à une certaine distance et qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a su dégrader les teintes. Verhagen, célèbre peintre, a adopté cette manière avec de brillans succès. Voyez le Journ. hist. et litt., 1er. août 1788, page 499.

MOONEN (Arnold), théologien hollandais, de la communion réformée, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1644, mort en 1711, exerça le ministère sacré à Deventer, et s'est distingué comme prédicateur, comme poète et comme grammairien. On a de lui: 1°. Quelques volumes de sermons, sur la vocation du patriarche Abraham (Delft 1715, in-4°.), sur la Passion de N. S. J.-C. (Deventer 1702, in-4°.); sur la Prédication de Saint-Paul parmi les Gentils (Delft 1715, in-4°.); sur le XVIIe. chapitre du livre des Actes des Apôtres: la plupart, sinon tous, traduits en allemand. Pierre Francius, bon juge, l'estimait le meilleur prédicateur hollandais de son temps. 2°. Une Grammaire de la langue hollandaise, publiée en 1716 et fréquemment réimprimée. Il n'en avait point paru de comparable avant lui, et elle n'a pas encore cessé d'être le manuel des puristes. 3°. Des Poésies hollandaises, Amsterdam 1700 et

1720, 2 vol. in-4°. Le vieux coryphée du Parnasse batave, Vondel, avait signalé Moonen parmi ceux qui devaient lui succéder. Brandt, Westerbaan, Poot, Broekhuizen, en faisaient grand cas : ce dernier, qui a écrit en latin sous le nom de Broukhusius, célèbre surtout les églogues ou idylles de Moonen dans une fort belle élégie latine, la première du second livre de ses Poëmata (Amsterdam 1711, in-4°.). L'historien de la poésie hollandaise, M. de Vries, (tom. 1, p. 261), ne lui a pas rendu peut-être assez de justice. 4°. Moonen cultivait aussi la poésie latine : ses Poëmata latina ont paru à Groningue, 1716, in-8°.; on y remarque trop de réminiscences.

MOREELSE (PAUL), fameux peintre, né à Utrecht en 1575, fut disciple de Michel Mirevelt, et mourut en 1638.

MORET (JEAN), habile imprimeur d'Anvers, épousa la fille de Plantin, et succéda à son beau père dans son imprimerie. Il mourut en 1610.

MORET (BALTHAZAR), fils du précédent, lui succéda dans cette fameuse imprimerie, et mourut en 1641. Juste-Lipse, à qui il avait été confié dans sa jeunesse, en avait fait un bon littérateur. Ses neveux ont continué de conduire cette fameuse imprimerie, qui est une des plus belles de l'Europe.

MORINGE (GÉRARD), théologien de Bommel, province de Gueldre, fut professeur de théologie dans le monastère de Sainte-Gertrude, à Louvain, puis chanoine et curé de St.-Trond, dans la principauté de Liége, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui : 1°. La vie de St.-Augustin, Anvers 1553, in-8°., et 1644, avec des notes d'Antoine Sanderus. 2°. Celle de St.-Trond, des saints Libère et Euchère, Louvain 1540, in-4°. 3°. Celle du pape Adrien VI, Louvain 1536, in-4°.; et dans les Analectes historiques d'Adrien VI, par Gaspard Burman, Utrecht 1727. 4°. Commentaire sur l'ecclésiaste, Anvers 1533, in-8°. 5°. Oratio de paupertate ecclesiastica, etc. : tous les écrits de cet auteur sont en latin. On conservait en manuscrit dans le monastère de Saint-Trond : 1°. Vitæ sanctorum Antonii et Guiberti Gemblacensis. 2°. Præcepta vitæ honestæ. 3°. Chronicon Trudonense, depuis l'an 1400. Arnould Wion et le P. Possevin le font moine bénédictin à St.-Trond, et disent qu'il florissait vers 1100 : ils se trompent de même que Corneille Loos qui le confond avec Novio-Magus.

MORO ou MOOR (ANTOINE), peintre, né à Utrecht en 1512, fut élève de Jean Schooreel. Devenu très-habile, surtout dans le genre du portrait, il vit la fortune seconder ses talens. Nommé, par la protection du cardinal de Granvelle, peintre de l'empereur Charles-Quint, il fut envoyé par ce prince en Portugal et en Angleterre, pour y faire les portraits de plusieurs princes. Ayant complètement réussi, il revint en Espagne chargé d'or et de riches présens, et il reçut d'un de ces princes un ordre de chevalerie. Comblé des bontés de Philippe II, successeur de Charles-Quint, vivant même avec lui dans une grande familiarité, une indiscrétion lui fit perdre tous ces avantages. S'étant

permis, un jour que le roi lui avait donné un petit coup sur l'épaule en badinant, de riposter avec son appui-main, il se vit obligé, dans un pays où l'étiquette est très-rigoureuse, de s'éloigner et de revenir dans les Pays-Bas, où le duc d'Albe, qui en était gouverneur, le combla de bienfaits, lui et toute sa famille, pour laquelle il obtint des places et des canonicats. Si Moro s'est rendu célèbre par ses portraits, il a peint aussi des sujets d'histoire fort estimés, entre autres, une Résurrection, qu'on voyait au Musée du Louvre il y a quelques années; un Saint-Pierre et un Saint-Paul, qui étaient dans la collection du prince de Conti. Il y avait aussi deux beaux portraits de ce peintre dans la collection du duc d'Orléans, entre autres, celui de Grotius. Le Musée royal de France possède aujourd'hui trois beaux portraits par Moro : l'un représentant un homme vêtu de rouge, coiffé d'une toque ornée de plumes; un autre, vêtu de noir, la tête nue, la main posée sur une table; et un troisième, aussi vêtu de noir, avec une toque, et tenant des gants. La touche de cet artiste est vigoureuse et ferme, son coloris d'une grande vérité, et l'imitation de la nature parfaite. Moro termina sa carrière à Anvers en 1568.

MORT (Jacques la), chimiste et médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulières sur la chimie, la pharmacie et la médecine à Leyde; en 1702, il y obtint une chaire de chimie qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa mort. Le célèbre Boerhaave le remplaça. On a de La Mort : 1°. Chymia medico-physica, Leyde 1684, in-4°. 2°. Pharmacia medico-physica, 1688, in-12. 3°. Fundamenta nov. antiqua theoriæ medicæ, ad naturæ operas revocata, 1700, in-12, etc. : ouvrages estimés de son temps; mais comme les opérations de la chimie sont perfectionnées, ils ne sont plus d'usage.

MOUCHEROM (Isaac), célèbre peintre de paysages, né à Amsterdam en 1670, passa quelque temps en Italie. Il y dessina d'après nature les plus belles vues. Il mourut à Amsterdam en 1744. Ses tableaux sont très-recherchés.

MUDÉE (Gabriel), jurisconsulte célèbre au 16e siècle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, professeur en droit à Louvain en 1544, y mourut en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit.

MULLER (Jean et Herman), excellens graveurs hollandais. Leur burin est d'une netteté et d'une fermeté admirables. Ils vivaient au commencement du 17e. siècle.

MUNNICKS (Jean) né à Utrecht le 16 octobre 1652, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine et de botanique en 1680, dans sa patrie, emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : 1°. Dissertatio de urinis earumdemque inspectione, Utrecht 1674. 2°. Chirurgia ad praxim hodiernam adornata, Genève 1715, in-4°. Elle a été traduite en flamand et en allemand, quoique ce ne soit qu'une com-

pilation. 3°. De re anatomica, Utrecht 1697, in-4°. C'est un extrait de ce qu'on avait publié de mieux sur l'anatomie. Il est bien écrit. Il a travaillé à la 4e. et à la 5e. partie de l'Hortus malabaricus, 1683-1685, in-fol. Thomas Almeloveen, Jean Casearius et Gaspard Commelin ont eu part à cet ouvrage qui est en 12 vol. in-fol.

MUNNICKS (Winold), médecin hollandais, naquit à Joure, province de Frise, le 4 décembre 1744. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé en France; et il resta deux ans à Bolbec, principalement pour s'y former dans la langue française. Son goût ne tarda pas à se décider pour la médecine; mais avant d'être envoyé dans une université, il fut confié à un habile pharmacien d'Amsterdam, chez lequel il acquit d'utiles connaissances préliminaires en botanique et en chimie. Il était dans sa vingtième année, quand l'académie de Groningue le reçut au nombre de ses élèves. Il y trouva deux hommes distingués, Camper et Van Doeveren, tous les deux célébrés dans les Éloges de Vicq d'Azyr (tom. 1er., pag. 305-332, et tome 3e., pag. 326-333). Il s'attacha surtout au premier, et il finit par en être honoré d'une espèce d'adoption scientifique, réciproquement utile à l'un et à l'autre. Au bout de quatre ans, Munnicks visita l'université de Leyde, et y suivit les leçons de Gaubius, de Van Royen et des Albinus. Il couronna ses études académiques par un nouveau voyage en France. Louis, Nollet, Levret, Senac, Sabatier, Portal, le signalèrent à Paris dans le nombre de leurs élèves. Il vit Lecat à Rouen, Pouteau et Flamand à Lyon; s'arrêta pendant quelque temps à Montpellier, et s'en retourna chez lui par l'Allemagne et la Suisse. Ce ne fut que le 28 avril 1769, qu'il prit ses degrés en médecine à l'université de Leyde, par une savante thèse « sur la maladie vénérienne et sur » ses principaux remèdes, spé- » cialement ceux de Van Swieten » et de Plenck. » Une cruelle épizootie ravageait la Hollande; elle avait particulièrement fixé l'attention de Camper. Van Doeveren et Munnicks formèrent une société pour l'inoculation du mal redouté. L'autorité publique s'intéressa au succès de l'entreprise, dont Munnicks devint l'acteur principal, mais dans laquelle il ne manqua ni de tracasseries, ni de dégoûts. L'issue en fut toutefois aussi honorable que satisfaisante. En 1771, Camper s'étant demis, à l'académie de Groningue, de la partie anatomique et médicale de ses fonctions, elles furent confiées à Munnicks. Il en prit possession, le 19 juin, par un discours latin, « sur les jouissances attachées à » l'anatomie, » et par une leçon inaugurale, « sur les étroits rap- » ports qui existent entre la mé- » canique et l'art de guérir. » Deux ans après, Camper ayant pleinement résigné sa chaire, Munnicks lui succéda tout-à-fait. Mais sa santé ne tarda pas à souffrir de l'excès de travail; et Camper lui conseilla un voyage dans la partie méridionale de la France, pour se refaire de ses fatigues : ce voyage eut l'effet désiré. A son retour, Munnicks se maria, et reprit ses fonctions avec une nouvelle ardeur. En 1784, il concourut pour le prix destiné par l'aca-

démie d'Amiens au meilleur mémoire « sur les causes des hernies » et les moyens de les prévenir » ; et il remporta la couronne. La société royale de médecine de Paris, dont il était correspondant depuis 1780, lui adjugea, à la même époque, le prix sur cette question : « Quels sont en France les » abus à réformer dans l'éducation » physique, etc. ? » Toutes les sociétés savantes semblaient rivaliser pour l'admettre au nombre de leurs membres, quand les effets des troubles politiques de sa patrie l'atteignirent au mois d'octobre 1796. Il conserva cependant une partie de ses attributions, et il supporta l'injustice avec une noble résignation. Ses discours académiques roulent tous sur des sujets bien choisis, et qu'il savait traiter avec autant d'intérêt que de sagesse. Quand on eût créé, dans les Provinces-Unies, des commissions d'administration et de surveillance médicales, celle de Groningue le compta parmi ses membres les plus distingués. Le 8 septembre 1806, il succomba aux suites d'une attaque de paralysie. La part qu'il eut aux travaux de l'illustre Camper n'est pas un des moindres titres qui honorent sa carrière littéraire. Une Notice biographique, ornée de son portrait, publiée en Hollande par son fils, J. Munnicks, docteur en médecine (Groningue 1812, in-8°.), nous a fourni les matériaux de cet article.

MUNTINCK (Henri), botaniste, né à Groningue au commencement du 17e. siècle, parcourut presque toute l'Europe, recherchant partout la connaissance des plus célèbres botanistes. Revenu dans sa patrie, il fit construire à ses dépens un magnifique et vaste jardin qu'il orna de plantes étrangères. Les États le gratifièrent d'une pension pour l'entretien de ce jardin, et on lui donna une chaire de botanique et de chimie à Groningue. Il mourut en 1658. On a de lui Hortus botanicus, Groningue 1646, in-8°.

MUNTINCK (Abraham), fils du précédent, né à Groningue, le 19 juin 1626, fut élevé par son père, et acquit de bonne heure des connaissances fort étendues, tant en botanique que dans la culture des plantes. Après avoir suivi les cours des universités de sa ville natale, de Franeker, d'Utrecht et de Leyde, il passa en France, et y resta deux ans. Ayant pris alors le bonnet doctoral à Angers, il revint dans le sein de sa famille, obtint la chaire que la mort de son père laissa vacante en 1658, et la remplit avec beaucoup de zèle jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 31 janvier 1683. Comme la Hollande était alors le pays le plus renommé pour la culture des plantes, dont elle recevait beaucoup de ses colonies nombreuses, Muntinck eut de grandes facilités pour se perfectionner dans l'étude de la botanique. Il a laissé divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre : Phytographia curiosa, Amsterdam 1711, avec figures, et en 1727, in-fol. Il parut d'abord en hollandais, Leyde 1696, in-fol.; et il fut traduit en latin. C'est la description de 245 planches représentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, etc. On a encore de lui : 1°. De herba britannica, 1681, in-4°., dont les anciens se servaient avec succès

contre le scorbut. Il prétend que *c'est la* patience aquatique qui est la véritable Britannique. 2°. Aloës *historia*, 1680, in-4°. 3°. La véritable culture des plantes, Amsterdam 1672, in-4°., en hollandais. Haller lui reproche d'avoir altéré les noms des plantes, et critique les figures qu'il en a données. Linné a donné son nom à un genre de plantes (Muntingia) de la famille des liliacées.

MURMELLIUS (Jean), de Ruremonde, province de Limbourg, professa les belles-lettres à Cologne, à Munster, à Alekmaer et à Deventer, où il mourut en 1517. Il laissa : 1°. des ouvrages grammaticaux. 2°. Des Commentaires *sur le livre* de la Consolation de Boëce. 3°. Des Commentaires sur quelques lettres de Saint-Jérôme. 4°. Eclogæ, Munster 1504. 5°. Elegiarum moralium lib. V. 6°. De hymnis ecclesiasticis. 7°. Descriptio urbis Monasteriensis versu sapphico, 1502. On a encore de lui des Poèmes, et des Notes sur d'anciens auteurs, in-4°.

MUSCHENBROECK (Pierre de), né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, fut reçu docteur en médecine l'an 1715; mais les sciences exactes l'occupèrent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit Newton, et où il consulta Desaguliers, il revint en Hollande, et y obtint bientôt des places. L'université d'Utrecht était depuis long-temps célèbre pour l'étude du droit; Muschenbroeck y ayant été *nommé* professeur de physique et de mathématiques, la rendit *fameuse* encore pour ces sciences qu'il y enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappela bientôt pour y professer les mêmes sciences, et il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savans, plusieurs académies, et en particulier celles des sciences de Paris et de Londres, se l'associèrent. La culture des lettres, les calculs et les expériences physiques ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On voit dans les expériences qu'il y rapporte, une sagacité peu commune, et dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses Essais de physique, traduits en français par Sigaud de la Fond, et imprimés en 1769, 3 vol. in-4°., sont estimés. L'auteur ne l'était pas moins pour sa candeur et son désintéressement. Ses mœurs étaient simples et pures, et sa conversation enjouée. Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemark, tâchèrent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui : 1°. Tentamina experimentorum, Leyde 1731, in-4°. 2°. Institutiones physicæ, Leyde 1748, in-8°. 3°. Compendium physicæ experimentalis, 1762, in-8°.

MUSIUS (Corneille), ou Muys, né à Delft, province de Hollande méridionale en 1503, se distingua dans les belles-lettres et les langues à Louvain, et les enseigna à Gand. Il accompagna ensuite de jeunes seigneurs à Paris et à Poitiers. De retour dans sa patrie, il fut directeur des religieuses de Sainte-Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zèle pendant 36 ans; dans des momens de loisir, il cultivait les Muses et se fit estimer par sa science, sa probité, son

attachement à la religion et sa charité. Guillaume de la Marck le fit arrêter à Leyde, et épuisa sur ce respectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains et des pieds, et ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illustre savant et chrétien fut attaché à la potence le 10 décembre 1572. On a de lui divers poëmes : 1°. Institutio feminæ christianæ, tirée du dernier chapitre des proverbes. 2°. Odes et quelques Psaumes en vers, Poitiers 1536, in-4°. 3°. De temporum fugacitate, deque sacrorum poematum immortalitate, ibid. 1536, in-4°. Il y donne un abrégé de sa vie. 4°. Imago sapientiæ. 5°. Libellus tumulorum Desiderii Erasmi, Louvain 1536, in-4°. 6°. Encomium solitudinis, Anvers 1566, in-4°. 7°. Des Hymnes. 8°. Un livre de prières, publié par Luc Opmeer, Leyde 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur et clair.

MUYS (Guillaume), médecin, né à Steenwyk dans l'Over-Yssel, le 5 janvier 1682, termina ses humanités au collége de Kempen, et fit son cours de philosophie à Leyde. Il étudia ensuite la médecine, dans la même école, sous Bidloo et Dekkers, et alla prendre le bonnet de docteur à Utrecht. Il pratiquait depuis quelque temps avec succès lorsque l'université de Franeker lui confia une chaire de mathématiques, d'où il passa bientôt à celle de médecine, puis à celle de chimie, et enfin à celle de botanique. La mort mit fin à ses jours le 19 avril 1744. On a de lui : 1°. Elemens de physique, Amsterdam 1711, in-4°. 2°. Des harangues, imprimés séparément. 3°. Opuscules posthumes, 1749, in-4°. On y voit une dissertation intitulée : De virtute seminali, qua plantæ et animalia generi suo propagando sufficiunt. 4°. Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat, Leyde 1741, in-4°., ouvrage profond et élégant : il est précédé d'une longue préface, dont on a une traduction française, intitulée : Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent, Leyde 1750. Il y démontre le merveilleux mécanisme par lequel Dieu a voulu que les espèces des animaux et des plantes se perpétuassent, et convient en même temps de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes.

MYLE (Abraham van der), en latin Mylius, savant hollandais, issu d'une famille de Dordrecht, mais né, le 13 mai 1558, à Saint-Herenberg, province de Zélande, fut ministre du Saint-Evangile à Dordrecht, et y mourut le 27 mars 1637. Il s'est particulièrement occupé de recherches sur l'origine de la langue flamande ou hollandaise, et en a publié le résultat dans son traité De antiquitate linguæ Belgicæ, deque communitate ejusdem cum latina, græca, persica et plerisque aliis, Leyde 1611, in-4°. On a encore de lui : 1°. De migratione populorum et de origine animalium, in-12. 2°. Consolatio super morte Eilardi ab Alma, Heidelberg 1587, in-4°., et 3°. Une pièce de vers hollandais sur la bataille de Lépante, traduite de l'écossais de Jacques roi d'Ecosse. Van der Myle avait eu le projet d'un Glos-

saire de l'ancien flamand; et il est à regretter qu'il ne l'ait pas mis à exécution.

MYN (Hubert van der), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1684, excellait à peindre les fruits et les fleurs : il s'appliqua par la suite à l'histoire et au portrait. Un de ses plus beaux tableaux est le reniement de saint Pierre.

MYTENS (Arnold), peintre, né à Bruxelles en 1541, forma sa manière sur le style de l'école romaine, et peignit plusieurs grands tableaux pour les églises d'Italie. Il mourut en 1602.

NANNI (Pierre), Nannius, né à Alckmaer province de Hollande septentrionale en 1500, enseigna les humanités à Louvain, avec réputation, pendant 18 ans, et obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont : 1°. Des harangues. 2°. Des notes sur quelques auteurs classiques, et sur des traités de quelques pères. 3°. Miscellaneorum decas, Louvain 1548, in-12, et dans le Thesaurus criticus de Gruter. C'est un ouvrage de critique, où il montre des fautes qui se trouvent dans les éditions de plusieurs anciens, et où il tâche d'expliquer des passages obscurs. 4°. Cinq Dialogues des héroïnes, 1541, in-4°. : ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il fut traduit en français, 1550, in-8°. 5°. Des traductions latines d'une partie de Démosthènes, d'Eschine, de Synésius, d'Apollonius, de Plutarque, de Saint Basile, de Saint Chrysostôme, d'Athénagore, et de presque tous les ouvrages de Saint Athanase. Cette dernière version est infidèle. 6°. Une traduction de 15 psaumes en beaux vers latins dans les Psalmi XI, *versibus* expressi de Jacques Latomus, Louvain 1558. L'auteur a su allier les grâces de la poésie à la simplicité majestueuse du texte sacré. 7°. In Cantica Canticorum paraphrases et scholia, Louvain 1554, in-4°. L'auteur a réuni dans sa paraphrase le sens littéral et allégorique; c'est un des meilleurs commentaires qu'on ait sur le Cantique des Cantiques. Il peut être mis à côté de celui de Bossuet. Nanni, critique habile, bon grammairien, poète estimable, n'était qu'un orateur médiocre. Ses ouvrages décèlent un homme qui était versé dans toutes les sciences; ils lui firent une réputation très-étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas; mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractère était modéré, ses mœurs douces et son esprit agréable.

NASSAU (Engelbert de), gouverneur du Brabant, chevalier de la Toison-d'Or, se signala à la bataille de Guinegate, rendit de grands services à l'empereur Maximilien, et mourut à Bréda en 1504. On voit son mausolée dans la grande église de cette ville. C'est un monument qui est vraiment magnifique. Les statues d'Engelbert et de son épouse, Limburge de Baden, sont de Michel-Ange;

expressions pittoresques de la mort, et vrais chefs-d'œuvre en ce genre : de quatre figures latérales, celles de Régulus et de Jules-César sont aussi de ce grand maître, le tout en albâtre gypseux et transparent ; les tables sont de pierres de touche.

NASSAU (Maurice de), prince d'Orange, fils de Guillaume, devint le chef de la république des Provinces-Unies, après la mort de son illustre père, assassiné en 1584, par l'infâme Gérard. Le jeune prince n'avait alors que 18 ans. Nommé capitaine-général, il affermit l'édifice de la république, fondé par son père. Il se rendit maître de Bréda en 1590, de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimègue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, et s'empara de Gertrudenberg l'année suivante. Maurice, couvert de gloire, passa dans les Pays-Bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, et il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. Maurice battit les troupes de l'archiduc Albert en 1597, et se rendit maître de toute la Hollande. En 1600, il fut obligé de lever le siége de Dunkerque ; mais il s'en vengea sur Albert qu'il défit près de Nieuport. Rhinberg, Grave, l'Ecluse, se rendirent à lui les années suivantes. La trève conclue avec les Espagnols étant expirée, Spinola vint mettre le siége devant Bréda en 1624, et réussit à la prendre au bout de six mois, à force de génie, de dépenses et de sang. Le prince Maurice n'ayant pu le chasser de devant cette place, en conçut une telle douleur, qu'il en mourut en 1625. Il avait étudié l'art militaire dans les anciens, et il appliquait à propos les leçons qu'il avait puisées chez eux. Il profita non-seulement des inventions des autres : il inventa lui-même. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la première fois des lunettes à longues vues, des galeries dans les siéges, de l'art d'enfermer les places fortes, de pousser un siége avec plus de vigueur, de défendre mieux et plus long-temps une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnèrent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandant un jour assez indiscrètement quel était le premier capitaine du siècle. — Spinola, répondit-il, est le second ; c'était dire qu'il était le premier, et il l'était effectivement. De peur d'être surpris durant le sommeil, il avait toujours pendant la nuit deux hommes qui veillaient à côté de son lit, et qui avaient soin de le réveiller au moindre besoin. La guerre entre la Hollande et l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration. Il eut pour successeur Frédéric-Henri, son frère.

NATALIS (Jérôme), Jésuite flamand, mort en 1581, connu seulement par un ouvrage assez médiocre, mais qui est recherché à cause des figures dont il est orné. Il est intitulé : Méditationes in Evangeliis totius anni, in-fol., Anvers 1591.

NATALIS (Henri-Noel), graveur liégeois. C'est lui qui a gravé en taille douce le portrait du bourgmestre Laruelle, assassiné en

1637. Ce portrait se trouve dans une relation de ce meurtre, imprimée la même année, et devenue très-rare.

NATALIS (Michel), graveur, né à Liége en 1609, fit dès sa plus tendre jeunesse son amusement du dessin, et s'y rendit très-habile : à l'âge de 11 ans il maniait déjà le burin. Son père, graveur des monnaies, fut son premier maître. Pour se perfectionner il se rendit à Paris et de là à Rome, où il grava sous la direction de Joachim Sandrard, une partie des statues de la galerie Justinienne. On a beaucoup d'estampes de lui d'après le Titien, Rubens, le Poussin, Bertholet-Flémale, et sur ses propres dessins. On estime particulièrement un Saint Bruno et le buste de Saint Lambert. On assure qu'au moment de sa mort en 1670, un courrier arrivait à Liége pour l'informer que Louis XIV lui présentait un logement au Louvre et une pension.

NAVÆUS (Mathias), natif de la Hesbaye dans la province de Liége, fut licencié en théologie, curé de Saint-Pierre à Douay, et ensuite chanoine de l'église de Tournay et censeur des livres; sa régularité et son savoir lui concilièrent une considération générale. Il mourut vers le milieu du 17e. siècle. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Des sermons sur les fêtes de quelques saints, sous le titre de Prælibatio theologica in festa sanctorum, in-4°. 2°. Annotationes in Summæ theologiæ et sacræ scripturæ præcipuas difficultates, in-4°. 3°. Orationes de signi crucis et orationis efficacia, et D. Thomæ Aquinatis laudibus, 1630, in-4°. Il publia aussi Chronicon apparitionum et gestorum sancti Michaelis Archangeli, ouvrage de son oncle Michel Navæus, né à Liége, successivement chanoine et official d'Arras, archidiacre et grand-vicaire de Tournay, mort l'an 1620, âgé de 87 ans, comme il est dit sur son portrait gravé.

NAVÆUS (Joseph), prêtre et chanoine de Saint-Paul de Liége, naquit au village de Viesme, à cinq lieues de cette ville, en 1651, et fit ses premières études avec une distinction remarquable. Il n'eut pas moins de succès en philosophie et en théologie. Il professa pendant quelque temps la poésie dans le collége de la Trinité, à Louvain. Ayant pris le degré de licencié en théologie dans l'université de cette ville, il fut appelé à Liége pour y enseigner la philosophie au séminaire. Quelques-unes des thèses qu'il y fit soutenir sous sa présidence ont été imprimées. Il eut des démêlés assez vifs avec les Jésuites au sujet du séminaire dont ces PP. cherchaient à avoir la direction. En 1699, il prit la défense de Denys, professeur de théologie à Liége, accusé d'enseigner des propositions qui n'étaient point orthodoxes; Denys était alors à Rome. Navæus étant devenu infirme, se démit de son emploi de professeur; c'est alors qu'il fut nommé à un canonicat de la collégiale de Saint-Paul. Il conserva ce bénéfice tant qu'il put en remplir les devoirs, mais ses infirmités se multipliant, il le résigna. Il mourut à Liége, le 10 avril 1705, n'ayant que 54 ans. On a de lui : 1°. Mémoire con-

tenant les raisons pour lesquelles il est très-important de ne pas retirer le séminaire de Liége des mains des théologiens séculiers, et de n'en pas donner la conduite aux PP. Jésuites. Ce mémoire, écrit en latin, fut traduit en français par le P. Quesnel, et imprimé in-4°. et in-12; il n'eut point l'effet que l'auteur en attendait. Les Jésuites prirent possession du séminaire; ce qui donna lieu à un autre écrit de Navæus, intitulé : Deux lettres d'un ecclésiastique de Liége, contenant le récit de l'intrusion violente du P. Sabran, jésuite anglais, dans la présidence du séminaire de Liége ; en latin, 1699. Ces lettres furent aussi traduites en français, in-4°. et in-12. 2°. Epistola apologetica ad auctores et suscriptores resolutionis sacræ (ut ipse quidem existimari volunt), facultatis Lovaniensis ad quæstiones quasdam dogmaticas datæ die 12 septembris 1699, et Lovanii editæ per quosdam sacræ theologiæ studiosos, ex S. L. pro professore suo absente. C'est la défense de Denys citée ci-dessus, et mise sous le nom des étudians en théologie de Louvain. 3°. Sacræ facultatis theologiæ Coloniensis sapientissimum judicium pro doctrina perillustris D. Henrici Denys S. T. licentiati Lovaniensis, in seminario Leodiensi professoris, nec non in ecclesia Leodiensi canonici theologi, adversus ineptias, cavillationes, aberrationes et imposturas doctoris Francisci Martin, in libello cui titulus : REFUTATIO JUSTIFICATIONIS, etc.; vindicatum per christianum ab Irendael, theologum, Marianopoli, 1661, in-4°. Cette pièce fut généralement attribuée à Navæus, qui du moins y eut beaucoup de part. 4°. Le fondement de la conduite à la vie et à la piété chrétienne, selon les principes que la foi nous en donne dans l'Écriture sainte et la doctrine de l'église, livre pieux et estimé, que Navæus composa pendant la retraite à laquelle ses infirmités le condamnaient. Il contribua aux réglemens de l'hôpital des incurables de Liége, et à l'établissement des filles repenties. Ses liaisons intimes avec Arnauld, Quesnel, Opstraet, etc., disent assez qu'il partageait leurs sentimens. (V. Chokier-Surlet, Jean-Ernest.)

NECK (JEAN VAN), peintre hollandais, né à Naarden, province de Hollande septentrionale, en 1635, excellait à peindre le nu. Son chef-d'œuvre est un tableau de Siméon, tenant Jésus-Christ dans ses bras. Il est dans une église d'Amsterdam. Neck mourut en 1714.

NECKER (NOEL-JOSEPH), naquit en Flandre en 1729, et se rendit célèbre par la variété de ses connaissances. Il fut docteur en médecine de l'université de Douay, botaniste de l'électeur palatin, biographe du Palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire du collége de médecine de Nancy. Plusieurs académies savantes le reçurent dans leur sein, telles que celles de Hollande, du Brabant, de Bavière, de Manheim, de Rouen, de Châlons, etc. Il voyagea en France et en Allemagne, et publia les ouvrages suivans : 1°. Deliciæ Gallo-Belgicæ silvestres, seu Tractatus generalis plantarum gallo-belgicarum ad genera relatarum, cum differentiis nominibus trivialibus,

etc., Strasbourg 1768, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qui est la Flore des Pays-Bas, est disposé suivant le système de Linnée, et contient les caractères qui distinguent chaque genre et chaque espèce de plantes, leurs noms communs et pharmaceutiques, les endroits où elles naissent spontanément, leurs propriétés médicinales, avec des observations d'après les lois de la chimie. 2°. Methodus muscorum per classes, ordines, genera ac species, cum synonymis nominibus trivialibus, observationibus digestorum, æriisque figuris illustratorum, Manheim 1775, in-8°. L'auteur, qui avait fait une étude approfondie des mousses, n'en admet qu'une seule classe ou dynastie, qu'il divise en trois ordres, dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination. On doit regarder toutes les mousses comme pérennelles, mais leur germination n'est pas toujours la même; dans les unes elle est fucillée, dans d'autres elle est plumeuse, et dans quelques-unes elle est à simples bourgeons. Cette méthode a été adoptée en Allemagne. L'ouvrage a été réimprimé à Ratisbonne et en Angleterre. 3°. Physiologia muscorum per examen analyticum de corporibus variis naturalibus inter se collatis continuitatem proximamve animalis cum vegetabili concatenationem indicantibus, Manheim, in-8°.; traduit en français avec le titre de Physiologie des corps organisés, ou Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différens règnes de la nature, Bouillon 1775, in-8°. 4°. Éclaircissemens sur la propagation des filicées en général, Manheim 1775, in-4°. 5°. Histoire naturelle du tussilage et du pétasite, pour servir à la phytologie du palatinat du Rhin, des duchés de Juliers et de Berg, ibid. 1779, in-8°. On a imprimé cette dissertation dans le tome 4 des Mémoires de l'académie de Manheim. 6°. Traité sur la mycitologie, ou Discours sur les champignons en général, Manheim 1783, in-8°. 7°. Elementa botanica, genera gemina, species naturales omnium vegetabilium delectorum, eorumque characteres diagnosticos, ac peculiares exhibentia, secundum systema omologium, seu naturale, evulgata cum tabulis separatis, Neuwied-sur-le-Rhin, 1790, 3 vol. in-8°. C'est un traité élémentaire, fruit de dix années de recherches et de méditations. Necker est mort à Manheim le 10 décembre 1793, âgé de 64 ans.

NÉELS (Nicolas), Neelsius, dominicain, né à Campenhout, province de Brabant méridional, docteur en théologie, enseigna cette science avec réputation dans l'université de Douay, et fut provincial de son ordre. On a de lui, en latin, des Commentaires sur la Genèse, le Cantique des Cantiques, les Épitres de Saint-Paul et l'Apocalypse. Il mourut le 29 janvier 1601, âgé de 60 ans, à Gand où on conserve ses ouvrages en manuscrit.

NÉEPS (Pierre), peintre flamand, disciple de Steenwyck. Son genre était la perspective et l'intérieur des églises; il y réussissait de manière à être difficilement égalé. Son fils fut aussi un très-

bon peintre, mais inférieur au père.

NÉERCASSEL (JEAN DE), né à Gorcum (Hollande méridionale), en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la théologie dans le séminaire archiépiscopal à Malines l'an 1652, et dans le collége des ss. Willibrod et Boniface à Cologne, qui était le séminaire de la mission hollandaise, il devint provicaire apostolique. Alexandre VII le nomma, en 1662, coadjuteur de Baudouin Catz, archevêque de Philippes, vicaire apostolique en Hollande, auquel il succéda l'an 1663, sous le titre d'évêque de Castorie. En 1670, il se rendit à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la religion catholique en Hollande. Il fut bien accueilli du pontife, et souscrivit solennellement et avec serment au Formulaire d'Alexandre VII. Il ne s'arrêta guère à Rome, et revint en Hollande. Il mourut à Zwolle en 1686, et eut pour successeur Pierre Codde. On a de lui trois traités latins : le premier sur le culte des saints et de la Sainte-Vierge, Utrecht 1675, traduit en français, Paris 1679, in-8°. ; le second sur la lecture de l'Écriture sainte; et le troisième intitulé : l'Amour pénitent, qui est un traité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. La meilleure édition de l'Amor pœnitens, est celle de 1684 (2 vol. in-12.) Il parut en français, en 1740, en 3 vol. in-12.

NÉESSEN (LAURENT), né à Saint-Trond, province de Limbourg, en 1611, chanoine et théologal de la métropole de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommerait pour professeur que des clercs séculiers. Il mourut en 1679. On a de lui une théologie, Lille 1693, 2 vol. in-fol. Les matières de dogme n'y sont qu'effleurées; plusieurs le trouvent trop sévère sur quelques points de morale.

NÉLIS (CORNEILLE-FRANÇOIS DE), évêque d'Anvers, naquit à Malines, le 5 juin 1736, d'une famille honnête, que ses services avaient fait anoblir par l'impératrice Marie-Thérèse. Il fit ses études à l'université de Louvain, où il remporta le premier prix. Destiné à l'état ecclésiastique, il apprit la théologie, et obtint le grade de docteur dans cette faculté, avec un tel succès, que le même jour l'université le nomma directeur de sa bibliothéque. Bientôt il se fit avantageusement connaître comme écrivain par plusieurs Dissertations qu'il publia sur divers points d'histoire et de morale. Ses talens furent récompensés : le gouvernement autrichien lui donna un canonicat dans la cathédrale de Tournai, dont l'évêque le nomma, ensuite son grand-vicaire. Il présida en cette qualité, et pendant plusieurs années, les états de Tournaisis. Peu de temps après, il devint membre de l'académie des sciences et belles-lettres qu'on établit à Bruxelles. Les jésuites ayant été supprimés en 1767, on lui confia la direction des études, avec le titre de commissaire royal. Il fut choisi, en 1783, pour accompagner l'archiduc Maximilien (depuis électeur de Cologne) dans la visite que fit ce prince des provinces belgiques. Sa conversa-

tion plut à l'archiduc, qui, reconnaissant en outre dans Nélis des vertus et un véritable talent, contribua à lui procurer l'évêché d'Anvers, où il fut installé en 1784. Quoiqu'il dût son élévation à la maison d'Autriche, sa conscience fut alarmée des innovations religieuses que voulait introduire Joseph II. Il s'unit au Jésuite Van-Espen pour s'opposer aux mesures arbitraires de l'empereur, qui troublaient les esprits timorés. Léopold II, successeur de Joseph, calma les troubles des provinces révoltées; mais l'évêque d'Anvers ne jouit point d'un long repos. Il se montra un des plus ardens ennemis de la révolution française dont les démagogues s'étaient fait beaucoup de partisans dans la Belgique. Contraint de quitter son diocèse, en 1794, à l'approche des Français, il se rendit à Parme, où il se retira dans le couvent des Camaldules. Il y mourut le 21 août 1798, à l'âge de soixante-deux ans. Il a laissé, outre les dissertations déjà indiquées : 1°. Eloge funèbre de Marie-Thérèse, jugé supérieur à celui de l'abbé de Boismont. 2°. L'Aveugle de la Montagne, ou Entretiens philosophiques, Parme, Bodoni, 1795. — Deuxième édition, Rome 1796, in-4°. 3°. De Historia Belgica et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio, Parme 1795. Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on en cite un qui a pour titre : Europæ fata, mores, disciplina, etc., ab ineunte seculo XV ad usque finem seculi XVIII. Ce prélat écrivait avec un égal talent en latin et en français, et possédait de vastes connaissances.

NÉMIUS (Jean), né à Bois-le-Duc (Brabant septentrional), vers 1530, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement principal du collége des Apôtres de Nimègue et de celui d'Amsterdam. Il mourut vers 1600, et a laissé : 1°. De imperio et servitute ludi magistri, Nimègue 1551, in-4°. Ce livre est en vers avec des notes. 2°. Orthographiæ ratio et pronuntiandi modus, Anvers 1572, in-8°. 3° Annotationes in sintaxin Erasmi, Anvers 1574, in-8° 4° Tyli Saxonis historia, sive humanæ stultitiæ triumphus, en vers iambes. 5° Parens et noverca, poème, Anvers 1553. 6°. Epitome de conscribendis epistolis, Anvers 1552, in-8°, etc.

NENY (Patrice-Mac), issu d'une ancienne famille d'Irlande, qui s'était réfugiée en Belgique après le renversement du trône des Stuarts, naquit à Bruxelles en 1712. Ses talens furent cultivés avec soin par un père, homme de mérite, que n'avait point abattu le malheur, et qui jouissait d'une grande considération auprès du gouvernement autrichien. Le jeune Patrice suivit avec succès les cours de philosophie et de droit à l'université de Louvain; puis il visita l'Allemagne, l'Italie et la France, pour se perfectionner dans l'étude des langues étrangères. L'esprit observateur dont il était doué se fit remarquer dès-lors, et présagea tout ce qu'il devint par la suite. En 1739, il fut nommé secrétaire des conseils d'état et privé, conseiller privé en 1744, membre du conseil suprême pour les affaires des Pays-Bas à Vienne en 1751, l'un des commissaires pour l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle en 1752, trésorier-général des finances en 1753, chef et pré-

sident du conseil privé en 1757. Il prit la plus grande part à la direction des affaires publiques sous le gouvernement de Marie-Thérèse, qui rendit la Belgique si florissante. Le titre de conseiller d'état intime actuel, le collier de commandeur de l'ordre de Saint-Etienne, et le diplôme de comte, devinrent les récompenses de ses nombreux services. La mort de Marie-Thérèse fut pour lui un coup de foudre. Sa santé même en parut altérée; et les projets d'innovation que s'empressa de manifester l'empereur Joseph, l'engagèrent à solliciter sa retraite, qu'il obtint le 16 mai 1783. Mais il jouit peu des douceurs de la vie privée, et mourut à Bruxelles le 1er. janvier 1784. Le comte de Neny n'était point étranger aux sciences et aux lettres : il se plaisait à leur consacrer ses loisirs; et l'université de Louvain dont il était curateur depuis 1755, lui fut redevable de plusieurs réglemens utiles. Ses Mémoires historiques et politiques sur les Pays-Bas autrichiens, parurent peu de temps après sa mort (vol. in-8o., Neuchâtel, Fauche, 1784), et furent plusieurs fois réimprimés. Cet ouvrage est écrit avec beaucoup d'ordre et de méthode; mais on désirerait dans le style plus d'élégance et d'agrément. Le comte de Neny fut aussi l'éditeur des Décisiones Brabantinæ, du comte de Wynants, son beau-père.

NEY (François), né à Anvers, ou dans la province de Zélande, selon Grotius, fut d'abord élevé dans la religion protestante, qu'il abjura pour embrasser la religion catholique, et devint, en Espagne, général de l'ordre de Saint-François (en 1607). Il fut envoyé en Hollande pour entamer les négociations avec cette république naissante. Robert Watson, dans son Histoire du règne de Philippe III, dépeint ce moine comme un homme « d'un savoir profond, doué d'une » grande intégrité, de talens re- » marquables, et célèbre, surtout, » par son éloquence et son adresse.» Chargé d'une mission difficile, de la part d'un gouvernement dont la faiblesse irritait l'amour-propre, auprès d'une nation nouvelle et fière des avantages qu'elle avait obtenus par sa persévérance sur ses anciens oppresseurs, Ney eu besoin d'un rare talent pour ne pas échouer dans son entreprise. Il fit adopter une suspension d'hostilités, et posa les premières bases du traité qui termina cette longue et sanglante querelle. Ce religieux figure dans l'histoire avec le président Jeannin, chargé par Henri IV, de soutenir les pretentions des Hollandais, et de contrarier les négociations des Espagnols. La victoire navale remportée par Heemskerk et Verhoeve, dans la baie de Gibraltar, sur l'escadre espagnole, commandée par Davila, le 25 de la même année 1607, porta le dernier coup à l'autorité de Philippe. Albert et Isabelle, gouverneurs des Pays-Bas, furent forcés de solliciter, avec instance, la conclusion d'un traité, d'égal à égal, avec ceux qui passaient auparavant pour des sujets rebelles. Le P. Ney obtint une entrevue particulière avec Aarssens, secrétaire des états. Il le remercia de ses bonnes dispositions, au nom des archiducs; et le pria d'accepter pour sa femme, un diamant d'une valeur considérable, en l'assurant qu'Albert et Isabelle, infiniment touchés de ses

bons offices, avaient donné l'ordre de rebâtir, à Bruxelles, sa maison démolie par des ordres antérieurs. Le P. Ney dit encore à Aarssens que le marquis Spinola, général en chef des troupes espagnoles, voulant imiter la munificence des archiducs, avait ajouté à leur don une obligation de cinquante mille couronnes, dont quinze mille étaient payables à vue, et le reste immédiatement après la conclusion de la paix, ou d'une longue trève. Aarssens, qui d'abord avait deviné les motifs de l'entrevue demandée par le P. Ney, s'était concerté d'avance avec le prince Maurice. Il accepta donc, avec une feinte répugnance, le diamant et l'obligation, et remit l'un et l'autre au conseil-d'état, avec un rapport détaillé de toute l'affaire. Ainsi les avances du gouvernement espagnol ne firent que trahir sa faiblesse, et les républicains devinrent plus exigeans. Le P. Ney, revenu de Madrid, où il était allé provoquer de nouvelles instructions qu'il eut beaucoup de peine à obtenir de l'orgueil blessé de Philippe, apporta la ratification des préliminaires exigée impérieusement par les états. Malgré des difficultés sans nombre, après des discussions tout-à-fait humiliantes pour l'Espagne, l'éloquence du fameux Olden Barnevelt, et du P. Ney entraîna tous les suffrages, et les esprits altiers de ces nouveaux républicains s'inclinèrent à la paix. Des commissaires furent nommés de part et d'autre : Ney, Richardot et Verreiken, du côté de l'Espagne; le comte Guillaume de Nassau, le seigneur de Bréderode et sept députés des provinces, de la part des Etats. Le P. Ney fut obligé de faire un nouveau voyage à Madrid, pour arracher une dernière explication à son souverain. Enfin, malgré les efforts combinés de Maurice, du président Jeannin, et de l'ambassadeur d'Angleterre, qui voulaient retarder la paix, elle fut définitivement conclue le 9 avril 1603. On peut dire que le P. Ney fut, pour le cabinet de Madrid, le principal instrument de cette mémorable négociation, qui fixa l'existence politique de la Hollande, et avertit positivement l'Europe de la chute de la puissance espagnole. Après avoir joué un rôle aussi brillant dans les affaires de l'état, le P. Ney borna le reste de sa vie à l'exercice des vertus paisibles de sa profession religieuse : l'époque et le lieu de sa mort sont également ignorés.

NEYN (Pierre de), naquit à Leyde (Hollande méridionale), en 1596, d'un tailleur de pierre, qui le destinait au même métier. Le jeune Neyn l'exerça même pendant plusieurs années; mais son génie l'élevait au-dessus de son état. Avec le faible produit de son travail, il achetait des livres, et il apprit sans maître les mathématiques, l'architecture et la perspective. Il devint tellement habile dans ces sciences, qu'il fut capable de les enseigner publiquement et que les artistes le consultaient avec fruit. Il comptait parmi ses élèves Isaac Vanden-Velde, l'un des meilleurs peintres de son temps. Neyn ne voulut lui donner des leçons qu'à condition que, de son côté, Vanden-Velde lui prêterait des dessins qu'il parvint bientôt à copier avec une rare perfection. Charmé des progrès de son maître, Vanden-Velde lui enseigna le mélange des couleurs et lui prêta quelques bons tableaux pour les

copier. Neyn réussit sans peine, et s'adonna dès-lors presque exclusivement à la peinture; ses tableaux furent recherchés de toute part, et en peu de temps il put s'assurer une existence indépendante. Son mérite lui valut, en 1632, la charge d'architecte de la ville de Leyde, qu'il remplit avec distinction, sans toutefois abandonner la peinture, qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en 1639.

NICOLAS, né dans la province de Liége, chanoine de Saint-Lambert, florissait vers l'an 1120. Il est auteur d'une Vie de Saint-Lambert, insérée au recueil de Chapeauville, tome I, page 371. Elle est extraite d'un manuscrit de la cathédrale de Saint-Lambert.

NIEUHOFF (Jean de), auteur hollandais né vers le commencement du 17e siècle et à qui nous devons une Relation estimée, de son ambassade de la part de la compagnie orientale des Provinces-Unies auprès de l'empereur de la Chine. Cette relation curieuse est en hollandais. Jean le Charpentier en a donné une bonne traduction en français, Leyde 1665, in-fol.; cette édition est rare, et le livre recherché.

NIEULANT (Guillaume), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Anvers en 1584. Roland Savery lui enseigna les élémens de la peinture. Il continua ses études pendant trois ans à Rome, sous Paul Bril. Le faire précieux de ce maître fut d'abord l'objet de son imitation; mais, de retour dans sa patrie, il adopta une manière plus expéditive. Pendant son séjour à Rome, il avait étudié avec assiduité les plus beaux édifices de l'antiquité; il les représentait fidèlement dans la plupart de ses tableaux, qui furent bientôt recherchés de tous les amateurs. Après avoir séjourné quelques années dans sa ville natale, il la quitta pour Amsterdam, où il jouit d'une grande considération jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1635. Le Musée du Louvre possédait de cet artiste un tableau peint sur marbre représentant l'Annonciation de la Vierge, et provenant de la galerie de Vienne; il a été répris, en 1815, par les Autrichiens. Nieulant ne se distingua pas moins comme graveur que comme peintre. Il a gravé à l'eau-forte une suite de 60 paysages, tant de sa composition que de celle de Paul Bril, offrant des sites d'Italie, enrichis de figures et de belles fabriques. Ils sont remarquables sous le rapport pittoresque, et par la bonne entente de la composition; mais on peut reprocher à quelques-uns de ces morceaux une exécution brute et peu agréable. Parmi les pièces les plus remarquables de cette suite, nous citerons trois planches représentant : les Ruines du temple de Junon au Capitole; celles du Temple de Vénus; une Vue de l'arc de Septime Sévère; et la Vue des trois ponts du Tibre, avec une grande partie de la ville de Rome, trois planches en travers, in-fol. Adrien Nieulant, né également à Anvers, se fit une réputation comme peintre de paysages et de marines. Il n'a rien gravé lui-même; mais Peter Nolphe et Guillaume de Leeuw ont donné, d'après ses compositions, une belle suite de pay-

sages. Il mourut à Amsterdam, en 1601.

NIEUPOORT (Guillaume-Henri), écrivain utile et modeste, sur lequel on n'a que peu de renseignemens, naquit en Hollande vers 1670 : il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire ancienne, occupa une chaire à l'académie d'Utrecht, et mourut en cette ville, vers 1730, après avoir publié deux ouvrages faits pour lui assurer un rang distingué parmi les savans qui ont consacré leurs veilles à l'instruction de la jeunesse. Ces deux ouvrages sont : 1° Rituum qui olim apud Romanos obtinuerunt succincta explicatio, Utrecht 1712, 1716 et 1723, in-8°. Cette espèce d'abrégé des antiquités romaines eut un grand succès, que l'auteur sut justifier en profitant des conseils de ses amis, pour améliorer chaque édition. Oth. Reizius le fit réimprimer avec un double appendice et des notes, Utrecht 1734, in-8°. Jean-Daniel Schœpflin ajouta des figures et quelques remarques à l'édition qu'il en donna, Strasbourg 1738, in-8°, et enfin J.-Math. Gesner reproduisit cet ouvrage avec une préface, Berlin 1743, 1750, in-8°; il a été traduit en français par l'abbé Desfontaines, sous ce titre : Explication des cérémonies et coutumes des Romains, Paris 1741, in-12, souv. réimprimé. Cet ouvrage se recommande par le double mérite de la précision et de l'exactitude. 2° Historia reipublicæ et imperii Romanorum, ab urbe condita ad imperium Augusti, contexta ex monumentis veterum, Utrecht 1723, 2 vol. in-8°. Cette histoire est précédée d'une *Dissertation sur les anciens peuples de l'Italie*, et sur l'établissement des Romains dans cette contrée. L'auteur cite les sources où il a puisé, et y renvoie les lecteurs qui désirent plus de détails.

NIEUWENHUYZEN (Jean), s'est acquis une réputation fort honorable par l'établissement de la Société d'utilité publique, société qui existe depuis plus de trente ans, et qui a principalement pour but le perfectionnement de l'instruction primaire et de tout ce qui se rapporte à la civilisation et la morale de la classe indigente. Cette société, dont l'accroissement rapide en a suffisamment prouvé l'utilité, compte maintenant plus de 5000 membres. Nieuwenhuyzen mérite donc, pour le bien qu'il a produit par le projet qu'il forma de l'établissement de cette association, aux progrès de laquelle il a travaillé jusqu'à sa mort, que son nom passe à la postérité. Né en 1724, à Harlem, où son père était ministre de la communion des protestans mennonites, il fut élevé pour l'état de libraire, mais celui-ci n'étant pas de son goût, il s'appliqua à l'étude de la théologie, et fut nommé pasteur de l'église des Mennonites, d'abord à Middelharnuis, ensuite à Aardenburg et enfin à Monnikendam, où il est mort au commencement de l'année 1806, à l'âge de 81 ans. Plusieurs affiliations de cette société ont célébré solennellement sa mémoire, et plusieurs discours prononcés à cette occasion ont été rendus publics. M. Roemer, ministre-prédicateur à Leyde, a donné une notice sur la vie de cet homme respectable; 1806, in-12.

NIEUWENTYT (Bernard), né à Westgraafdyk, province de Hollande septentrionale, l'an 1654, marqua, dès sa première jeunesse, de l'inclination pour les sciences; mais avec le désir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, et il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine et au droit, et ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, et en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célèbre, magistrat habile et équitable. Plus attentif à cultiver les sciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller et bourgmestre de la ville de Purmerende, où il demeurait, sans briguer des emplois qui l'auraient tiré de son cabinet. Ce savant mourut en 1718, à 63 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° un Traité en hollandais, traduit en français par Nogues, sous ce titre : l'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature, Paris 1740, in-4°. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il était moins diffus, et si l'auteur ne se trompait quelquefois dans la détermination de quelques causes finales particulières, est divisé en 3 parties dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des élémens des astres et de leurs divers effets. C'est une espèce de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Être suprême et de ses ouvrages. Il y réfute en même temps les vaines difficultés que des raisonneurs superficiels objectent contre quelques articles de la foi chrétienne, en particulier contre la résurrection des morts. 2° Une Réfutation de Spinosa, in-4°, en hollandais. 3° Analysis infinitorum, Amsterdam 1695, in-4°. 4° Considerationes secundæ circa calculi differentialis principia, Amsterdam 1696, in-4°.

NIEUWLAND (Pierre), poète et mathématicien, remarquable par la précocité de son talent, naquit le 5 novembre 1764, au hameau de Dimmermeer, près d'Amsterdam. Son père, maître charpentier, possédait les connaissances géométriques relatives à sa profession : il avait quelque instruction et des livres. Une mère pieuse s'occupait souvent de lire, devant son enfant, une bible ornée de figures, et récitait les vers qui étaient au bas des estampes, à mesure qu'elles passaient sous ses yeux. Elle fut fort étonnée, un jour, de l'entendre, à l'âge de trois ans, lui répéter ces mêmes vers, en parcourant les estampes qui intéressaient son enfance. A sa cinquième année, il avait lu la bible entière; et, à sept ans, les livres de son père, dont il avait extrait les passages qui fixaient son attention. Frappé des merveilles de l'insectologie, décrites dans les voyages qu'il avait rencontrés, il fit, à cet âge, un poème adressé au créateur, et qui annonçait un contemplatif aussi bien qu'un poète. Porté de génie à l'étude des mathématiques, les premières leçons qu'il reçut dans l'atelier de son père, ne firent que développer ses dispositions. Le maître fut bientôt dépassé par son élève, qui, non-seulement comprenait, mais lui démontrait, à huit ans, le théo-

rème du triangle-rectangle, ou du carré de l'hypothénuse. Le père présenta au professeur Aenée, son fils, qui répondit, tout en jouant, aux questions les plus difficiles. Ce savant lui ayant appliqué la formule du binôme de Newton, l'enfant fit de lui-même les opérations relatives à l'élevation des quantités à une puissance donnée, dès qu'on l'eût mis sur la voie des premiers degrés Un fait étonnant, attesté par Van Swinden, montre la pénétration du jeune élève. Le professeur lui demanda s'il pourrait déterminer le contenu, en pouces cubes, d'une figure en bois qui était sur une horloge. « Donnez-moi une pièce de même bois, » répondit l'enfant; je le réduirai » à un pouce cube, dont je comparerai le poids à celui de la » statue. » La mécanique des langues ne tarda pas à intéresser le jeune Nieuwland. Jérôme de Bosch, littérateur distingué, les lui apprit. Mais il suffisait au génie du disciple d'avoir les premières données d'une science, pour être au fait de la science. Il ne faisait que feuilleter un ouvrage et il en savait le contenu, que jeter les yeux sur les pages d'un sermon, et il en rendait compte. Il en était de même des langues. Il s'attachait d'abord à la théorie d'une langue mère, et en examinant ensuite ce que les autres idiomes avaient de commun, et ce qui les distinguait de la première, il les connaissait suffisamment. De même que dans les hautes mathématiques, où il calculait sans chiffres par la seule force de sa conception, avec la même force d'imagination il composait un poëme en entier. Il savait aussi plier son génie aux formes et aux beautés poétiques des anciens. Avant l'âge de dix-huit ans, il avait traduit, avec une expression vive et fidèle, ce que les poètes grecs et latins ont écrit en beaux vers sur l'état de l'âme après la mort. Les sentimens religieux, dont il devait le germe à une bonne mère et à ses premières lectures, honoraient ses talens précoces; et sa *religiosité*, unie à un naturel plein de douceur et d'affection le faisait chérir et respecter jeune, comme s'il eût eu la maturité d'un vieillard. Quoiqu'il dût sentir sa supériorité, l'idée de ce qu'il devait à Dieu et à ses maîtres, le rendait modeste : il paraissait ignorer ce qu'il valait. Il aimait sa patrie comme il cultivait la science. Un homme puissant voulut l'attirer aux Etats-Unis; il craignait s'il acceptait une place dans l'étranger, d'en priver quelqu'un du pays. Nieuwland méritait d'être heureux dans le sien. Il épousa une femme aimable et spirituelle, Anne Pruyssenaard, mais qui mourut âgée de vingt-deux ans; et une fille qu'elle laissait, ne survécut à sa mère que de deux jours. Nieuwland, sensible et poète, épancha vainement ses regrets dans une élégie pleine de sentimens les plus touchans : il ne put se distraire qu'en s'éloignant, et en s'occupant d'objets nouveaux et plus graves. Il quitta la Hollande et se rendit à Gotha auprès du savant observateur Zach, avec lequel il s'était lié. Là, il s'appliqua aux observations astronomiques. Muni de ces nouvelles connaissances, il revint reprendre son poste chez ses concitoyens. Les belles-lettres partageaient également ses soins : il préparait une édition des fragmens de Musonius, lorsque l'ami-

rauté d'Amsterdam le nomma membre de la commission pour la détermination des longitudes et la construction des cartes hydrographiques. Comme il avait abandonné la poésie, il laissa les belles-lettres pour l'application de l'astronomie à la marine. Nommé en 1789 professeur dans ces deux parties des mathématiques à Amsterdam, il exerça cet emploi pendant six années; la physique et la chimie achevèrent de remplir ses loisirs. Il finit par être appelé, avant l'âge de trente ans, à une triple chaire de physique, de mathématiques et d'astronomie, à l'université de Leyde. Entièrement livré à ses fonctions, il avait pour les élèves, qui affluaient de toutes parts, le zèle éclairé d'un vieux professeur et la sollicitude morale d'un tendre père; mais il leur fut enlevé au moment où, avec sa réputation croissante, l'instruction qu'il répandait ne pouvait que s'étendre et produire l'émulation la plus utile. Il mourut le 14 novembre 1794, à l'âge de trente ans et neuf jours. Ses ouvrages, d'un intérêt plus ou moins sérieux, soit en vers, soit en prose, sont: I. Dissertatio philosophico-critica de Musonio Rufo, philosopho stoïco, Amsterdam 1783, in-4°.; c'est une thèse qu'il soutint sous le savant Wyttenbach. II. Poésies hollandaises, ibid. 1788; une édition plus complète en parut après sa mort, Harlem 1797, in-8°. On y trouve un poème intitulé Orion, et l'Elégie qu'il composa sur la mort de sa femme. III. Verhandeling, etc. (Dissertation sur la construction des octans de Hadley, et sur la détermination des longitudes en mer, par les distances de la lune au soleil et aux étoiles fixes), ibid. 1788, in-8°., en société avec M. Van Swinden. IV. Discours (en hollandais) sur les moyens d'accélérer les progrès de l'art nautique, ibid. 1789, in-4°. V. De ratione disciplinarum cum ratione elegantiorum, quæ vocantur literarum, comparata et ex utrarumque natura illustrata, Leyde 1793, in-4°. VI. Un grand nombre de mémoires ou de traités dont on peut juger l'importance par le titre; la plupart insérés dans les tomes V, VI, VII et VIII du Recueil de la société de La Haye : 1°. De la valeur relative des différentes branches des connaissances humaines. — 2°. De l'état des sciences, comparé à celui des belles-lettres. — 3°. Des moyens d'éclairer le peuple et de rendre plus communs le jugement, le bon esprit et le goût. — 4°. L'Amour de la patrie, regardé comme devoir religieux. 5°. De la sensibilité. 6°. Idées des anciens sur l'état de l'âme après la mort, trad. en partie du latin de Wyttenbach et de Bosch. 7°. Du vrai et du faux génie, trad. du latin de Hottinger. 8°. De l'utilité générale des mathématiques, avec une dissertation De insignibus astronomiæ incrementis, et une autre sur les avantages du perfectionnement de la navigation. 9°. De la forme du globe. 10°. De la séléno-topographie de Schrœter. 11°. De l'orbite des comètes. 12°. De l'augmentation et de la diminution périodique de la lumière de quelques étoiles fixes. 13°. Des moyens de trouver la latitude sur mer, de l'usage des sextans et de l'horizon artificiel. 14°. Des triangles globulaires, et du compas de Leguin. 15°. Du système chimique de Lavoisier, et Recherches physico-

chimiques. VII. L'art de la navigation, tome 1, Amsterdam 1793, in-8°. Le mérite essentiel de ce traité consiste dans la justesse des théories et dans la clarté de leur exposition pratique : la suite n'a pas paru. VIII. Almanach nautique, entrepris par l'ordre de l'amirauté hollandaise, et contenant : 1°. Une traduction du Nautical anglais ; 2°. Une suite de Tables, avec des explications ; 3°. Des traités sur l'usage des instrumens, sur les observations, etc. La rédaction en fut presque entièrement due à Nieuwland, de l'aveu de ses collaborateurs, Van Swinden et Van Keulen. IX. Traité de la méthode de Cornelis Douwes, pour trouver la latitude par deux hauteurs observées en d'autres instans que celui de midi. Cette méthode applicable dans beaucoup de circonstances, a été regardée, pendant un temps, comme un perfectionnement important dans l'astronomie pratique : elle a été publiée en allemand par Bode, dans son calendrier astronomique, Berlin 1793, in-8°. ; et en hollandais, dans les tables de Douwes (Zeemans tafelen), Amsterdam 1800, in-8°. X. Recherches sur la cause physique de l'inclinaison des orbites planétaires, et Méthode de calcul pour ramener ce phénomène au système de la force attractive. La mort interrompit ses recherches et vint arrêter les découvertes du hardi scrutateur d'une loi que Dionis du Séjour n'avait fait que conjecturer. Les premiers résultats de ces recherches ont été consignés dans l'annuaire allemand de Bode, déjà cité. On peut consulter l'oraison funèbre (*Lykrede*) de Nieuwland, lue à la société *Felix Meritis*, par M. Van Swinden, Amsterdam 1795, in-8°. de 172 pag. (en hollandais), et la continuation de l'histoire de Hollande par Wagenaar, tome 52, où l'on trouve son portrait gravé.

NOLLET (Dominique), peintre de paysages et de batailles, naquit à Bruges (Flandre occidentale), en 1640. Il n'avait encore que vingt-sept ans lorsqu'il fut reçu dans la société des peintres de cette ville, et le duc Maximilien de Bavière le chargea de lui former un cabinet de tableaux, dont il le nomma surintendant. Nollet suivit ce prince dans toutes ses disgrâces, et alla avec lui à Paris. Lorsque l'électeur rentra dans ses états, notre artiste l'y accompagna, et ne le quitta plus. A la mort de son protecteur, Nollet retourna à Paris, où il mourut en 1736, âgé de quatre-vingt-seize ans. Cet artiste peignait l'histoire, le paysage et les batailles ; mais c'est dans ce dernier genre que son talent s'est manifesté avec le plus d'éclat. Ses batailles, ses campemens, ses siéges de ville, ses marches d'armées, sont traités avec feu et avec une grande vérité. Son dessin est correct et spirituel ; et sa manière se rapproche de celle de Vander-Meulen, qu'il avait pris pour modèle. Ses paysages jouissent aussi de l'estime des connaisseurs : le feuillé de ses arbres est touché avec esprit et facilité ; ses compositions sont variées, et ses sites choisis avec discernement. Lorsqu'on regarde ses tableaux de près, ils semblent à moitié faits ; la toile ou le panneau semblent à peine couverts : mais, à la distance convenable, on est frappé de l'harmonie et de la chaleur répandue sur tout l'ouvrage. Quoique Nollet

ait résidé plusieurs années à Paris, l'âge avancé dans lequel il alla s'établir en cette ville ne lui permettait plus de travailler; et ses ouvrages sont presque inconnus en France. Parmi les productions les plus distinguées de son pinceau, l'on cite un tableau qui existait dans l'église des Carmes de Bruges, et qui représentait Saint-Louis débarquant à la Terre-Sainte, et reçu par les religieux Carmes.

NOLLIKINS (Joseph-François), né à Anvers, alla s'établir en Angleterre où il peignit des paysages, des conversations, des assemblées d'enfans occupés de jeux. Ses ouvrages sont très-estimés. Il est mort en 1748.

NOLPE (Peter), peintre et graveur hollandais, naquit à La Haye en 1601. Les circonstances de sa vie ne sont pas connues : ses ouvrages, comme peintre, ne le sont pas davantage; et il paraît qu'en ce genre il ne s'éleva pas au-dessus du médiocre. Il n'en est pas de même de ses productions comme graveur; toutes attestent qu'il possédait le génie de cet art. Portrait, histoire, paysage, il a tout exécuté avec l'intelligence la plus parfaite; ses eaux fortes, ainsi que ses planches au burin, jouissent de l'estime des amateurs. Mais celui de ses ouvrages dont on fait le plus de cas, c'est les Huit mois de l'année, publiés depuis sous le titre des Quatre-Saisons et des Quatre Élémens, avec le nom du peintre Peter Potter. Parmi ces mois, celui de mars offre une tempête et celui d'août un Combat de cavalerie, morceaux d'un grand effet et d'une exécution savante. Son œuvre se compose de cinquante-six pièces : on en peut voir le détail dans le Manuel de l'amateur. Cependant on croit devoir mentionner particulièrement la Digue rompue, morceau dont il est très-rare de trouver une belle épreuve, et qui peut passer pour un chef-d'œuvre.

NOMSZ (Jean), poète hollandais, naquit à Amsterdam en 1738. Destiné au commerce, il le quitta afin de se livrer à la littérature dramatique, pour laquelle il avait un talent véritable. Il donna au théâtre d'Amsterdam plus de quarante pièces tant originales que traduites, qui toutes eurent un brillant succès. Nomsz eut à souffrir plusieurs revers de fortune, qu'il ne sut pas supporter avec la constance d'un noble caractère, et il s'abaissa jusqu'à contracter des habitudes indignes de sa réputation littéraire. Lors de la révolution française, il parut en adopter les principes avec chaleur : il s'en montra ensuite ennemi; d'abord enthousiaste de Bonaparte, il détesta ensuite jusqu'à son nom. Cette versalité, une conduite peu réglée, et un esprit mordant lui firent beaucoup d'ennemis qu'il n'eut pas la prudence de ménager. Aussi, tandis qu'on applaudissait ses pièces au théâtre, on le fuyait jusque dans les rues, dans les lieux publics, et il devint enfin un homme tout-à-fait déconsidéré. Cependant, il languissait dans la misère sans que l'administration du théâtre d'Amsterdam, auquel il avait fait beaucoup gagner, vint une seule fois à son secours. Malade, sans ressource, sans asile, il fut obligé, dans sa vieillesse, d'aller à l'hô-

pital, où il mourut en 1803, âgé de 65 ans. Il a laissé : 1°. Guillaume Ier., fondateur de la liberté hollandaise, Amsterdam 1779, in-4°., poëme épique plein de beautés du premier ordre, qui font oublier quelques défauts. 2°. Mélanges, ibid. 1782, in-4°. Ils contiennent des épîtres, des satyres, des contes écrits d'un style rapide, mordant et plein de verve. 3°. Douze Héroïdes patriotiques, ibid. 1785, in-8°., en deux parties. 4°. Tragédies, qui parurent d'abord séparément, à mesure qu'elles étaient jouées, et dont les plus remarquables sont : Fernand-Cortez, Zoroastre, Antoine Hambroek, Kora ou les Péruviens, Barthélemi, Las-Casas, Olden-Barnevelt, Marie de Laling, etc. Quoique dans ses pièces, les règles ne soient pas exactement observées, on y trouve un dialogue vif et naturel, une bonne entente du théâtre, beaucoup d'intérêt et de belles pensées. 5°. Tragédies traduites du français : Soliman II, le comte de Warwick, l'Orphelin de la Chine, Gabrielle de Vergy, Zaïre, Athalie, etc. 6°. Comédies, savoir; les Fougueux, Amour et Amitié contre la mode, Quelqu'un et personne, l'Homme de confiance, le Viel habit, le Tartufe (traduit du français). 7°. Plusieurs traductions en vers, entre autres des fables de la Fontaine, 4 vol. in-8°. Ouvrage en prose. 8°. Monographie de Charles-Quint, de Philippe II, du Duc d'Albe, etc. 9°. Contes moraux qui furent bien accueillis et qui méritaient de l'être; 10°. Mes récréations. 11°. Principes pour l'acteur dramatique et pour le spectateur. 12°. Abdallah, conte dans le genre de Zadig, inséré dans une suite des numéros de la feuille périodique intitulée le Philosophe. Cet infatigable écrivain a coopéré en outre à plusieurs feuilles hebdomadaires de Hollande, qui obtinrent du succès. On trouvera de plus amples détails sur Nomsz dans l'excellente Histoire de la poésie hollandaise, par M. Vries, T. II, pag. 292-297.

NONNIUS (Louis), médecin d'Anvers, au 17e siècle, se signala par son habileté dans son art et par une érudition peu commune. On a de lui : 1° Un excellent Traité intitulé : Diæteticon, sive de re cibaria, Anvers 1645, in-4°. Il y a dans cet ouvrage des choses qui contribuent à l'intelligence des poètes latins. Il y parle des mets qui servaient aux plaisirs des tables des anciens. 2°. Ichthyophagia, sive de piscium esu commentarius, Anvers 1616, in-8°.; ouvrage utile et agréable. Il y fait voir que le poisson est un aliment très-salutaire aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades, et aux gens de faible complexion, parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. Un commentateur de l'Écriture sainte a cru fortifier ces observations par la remarque suivante : Solis piscibus et pane pavit bis populum prodigaliter Christus; et ipse a resurrectione semel partus, non nisi pisce. 3°. Un Commentaire fort étendu en 1 vol. in-fol., 1620, sur les médailles de la Grèce, sur celles de Jules César, d'Auguste et de Tibère. Il contient les deux ouvrages de Goltzius sur le même sujet. 4°. Hispania, sive Populorum, urbium accuratior descriptio, Anvers 1607, in-8° :

description nécessaire pour la connaissance de l'ancienne Espagne. 5°. Un Commentaire sur la Grèce, les Iles, etc., de Goltzius; ouvrage très-savant. 6°. Des Poésies assez faibles. On a encore différens morceaux de ce médecin dans le livre De calculo de Beverwyck, Leyde 1638, in-12.

NOODT (GÉRARD), célèbre jurisconsulte, né à Nimègue, province de Gueldre, en 1647, d'une famille distinguée, commença à se faire connaître par un plaidoyer qui arracha au supplice deux criminels accusés de meurtre. Tout le reste de sa vie, jusqu'à sa mort arrivée le 14 août 1725, à Leyde, où il était professeur en droit, après avoir occupé le même emploi à Nimègue, à Franeker et à Utrecht, fut partagé entre les fonctions de sa place et la composition d'un grand nombre d'ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1735, 2 vol. in-fol., précédés de la vie de l'auteur par Barbeyrac. On y distingue : 1°. Ses quatre livres de Remarques sur le droit, sous le titre modeste de Probabilia juris. 2°. Trois livres De fœnore et usuris, dont la première édition est de 1698, où il se propose de montrer que l'usure n'est point en elle-même contraire au droit naturel et divin. On y trouve une histoire curieuse des progrès de la jurisprudence romaine sur cette matière. 3°. De jure imperii et lege regia; de religione ab imperio, jure gentium, libera, pour prouver que, suivant le droit de la nature et des gens, la religion n'est point soumise à l'autorité humaine. Ces deux ouvrages ont été traduits en français par Barbeyrac, Amsterdam 1707, 1714, in-12, sous le titre du Pouvoir des Souverains et de la Liberté de conscience. 4°. Julius Paulus, sive de partus expositione et noce apud veteres, où il examine en quel temps l'usage barbare qu'avaient les Grecs et les Romains d'exposer et de tuer même les enfans, a été aboli par les lois (V. Bynkershoeck). 5°. Le commencement d'un Commentaire sur les Pandectes, que son grand âge ne lui permit pas de continuer. On a encore de cet auteur, dans l'Irnerius injuria vapulans de Pagenstecher, Groningue 1702, une consultation pour faire voir que le souverain peut donner dispense de mariage entre le veuve d'un oncle maternel et le neveu de cet oncle. Noodt porta dans l'étude du droit l'esprit philosophique et les règles d'une saine critique. Il s'applique, à l'exemple de Cujas, à fixer la leçon et le vrai sens des anciens jurisconsultes, sans se mettre en peine d'accommoder leurs décisions aux usages particuliers, comme le font tant de commentateurs qui ont si étrangement défiguré le droit romain. Jamais homme ne fut moins entêté dans ses sentimens. Lorsque ses élèves s'en éloignaient dans leurs disputes, il leur indiquait lui-même ce qu'ils pouvaient avoir oublié de favorable à leur opinion. Quand il ne trouvait rien de satisfaisant pour certaines questions, il ne décidait point, avouant de bonne foi son ignorance : ce n'est pas ma coutume, disait-il, d'enseigner aux autres ce que j'ignore moi-même. Cependant il avait fait une étude profonde des originaux de la jurisprudence romaine, et des auteurs de l'antiquité qui servent à les éclaircir. Aussi ses écrits peu-

vent-ils être regardés comme une partie très-utile de l'histoire de Rome, surtout pour la connaissance des mœurs et des usages. On voit qu'il avait formé son style sur les auteurs qui aiment à s'exprimer d'une manière concise. Quoique son style soit pur, il faut être familiarisé avec ses modèles, pour l'entendre facilement. Ses vastes connaissances, qui s'étendaient encore aux belles-lettres, à l'histoire, aux langues, à la philosophie, étaient relevées par un grand fonds de religion, de douceur et de droiture. Eloigné de tout esprit de parti, il fuyait les disputes, et savait conserver une modération rare dans les discussions littéraires. C'était d'ailleurs un homme d'une belle physionomie, d'une humeur pacifique, d'une conversation enjouée, et d'une société sûre et officieuse.

NOOMS (Remi), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Amsterdam, vers 1612, de parens sans fortune. Il fut obligé d'embrasser l'état de simple matelot; mais les dispositions qu'il avait pour le dessin surmontèrent tous les obstacles. Tout ce qui frappait ses yeux devenait l'objet de son imitation; et, à force de copier la nature, il acquit la pratique de son art. C'est surtout par son talent à peindre les navires de toutes formes et de toutes grandeurs qu'il se fit distinguer. Il ne traita pas avec moins de supériorité les autres parties de tableaux de marine; et son talent en ce genre lui fit décerner le nom de Zeeman ou le Marin. Sur le bruit de sa réputation, il fut appelé en Prusse, et, pendant son séjour dans ce royaume, il orna de plusieurs de ses tableaux la ville de Berlin et la plupart des maisons royales. De retour dans sa patrie, il continua de se livrer à l'exercice de son art. Il y joignit celui de la gravure à l'eau-forte; et il a exécuté, d'après ses dessins, une foule d'estampes d'une pointe fine et spirituelle, représentant différentes espèces de navires, des combats sur mer, et des paysages ornés de jolies figures et de beaux lointains. Son œuvre, composé de quarante-huit planches, dont on peut voir le détail dans le Manuel de l'amateur, est recherché des connaisseurs; et l'on peut dire qu'il n'y a guère de marines au-dessus des siennes. Les pièces désignées sous le nom de l'Emeute des matelots, du Lazaret des pestiférés hors d'Amsterdam, et de l'Incendie de l'Hôtel-de-Ville, sont rares; les premières épreuves de celle qui représente la Vue de la rivière de l'Amstel, sont aussi très-rares.

NOORT (Olivier Van) navigateur hollandais, né à Utrecht, fut expédié par une compagnie de marchands, pour faire le tour du monde, et attaquer les établissemens espagnols et portugais au-delà des mers. Il partit le 13 septembre 1598, de Rotterdam, avec deux vaisseaux et deux yachts : un pilote anglais, qui avait fait le voyage avec Cavendish, était le seul guide auquel les Hollandais pussent se confier. Arrivé le 9 février devant Rio de Janeiro, Noort essaya de s'en emparer; mais il trouva la place si bien défendue, qu'après y avoir perdu quelques hommes, il s'éloigna. Ce ne fut que le 24 novembre qu'il put entrer dans le détroit de Magellan : le nombre de ses hommes était si réduit, qu'il avait été obligé de brûler un de

ses yachts. Il rencontra, dans le détroit, le bâtiment de son compatriote Sebald de Weert, qui s'était séparé de la flotte de Simon de Cordes; son équipage eut à combattre les sauvages, et perdit du monde; enfin la discorde avait éclaté à un tel point, par les instigations de son vice-amiral, qu'il l'abandonna dans une baie, avec quelques provisions. Le 6 février 1600, Noort entra enfin dans le Grand-Océan, et là son second vaisseau disparut dans une forte brume : il prit plusieurs bâtimens espagnols, en suivant la route le long des côtes du continent de l'Amérique, puis se dirigea vers l'Archipel des Ladrones. Cette navigation parut d'une longueur extrême aux Hollandais, qui ne se faisaient pas une idée de l'immensité de cette mer. Noort fut convaincu, par sa propre expérience, que les habitans des îles des Larrons méritaient le nom qui leur avait été donné; cependant il se pourvut, chez eux, de rafraîchissemens. Il se porta ensuite vers les Philippines, et y perdit un de ses vaisseaux dans un combat avec les Espagnols. Le seul bâtiment qui lui restait étant en mauvais état, il alla se radouber à Borneo, et revint par le cap de Bonne-Espérance, à Rotterdam, le 26 août 1601. La relation de cette expédition fut publiée en hollandais, un vol. in-fol., Rotterdam et Amsterdam, sans date. On en a une traduction française : Descript. du pénible voyage fait autour de l'univers ou globe terrestre, par Sr. Olivier du Nort d'Utrecht, où sont déduites ses étranges aventures et pourtraict au vif en diverses figures, plusieurs cas étranges à lui advenus, qu'il a rencontrés et veus, Amsterdam 1602, 1 vol. in-fol. Ce voyage qui se trouve dans tous les recueils, ne procura aucune découverte.

NOOT (Henri-Charles-Nicolas van der), né à Bruxelles, vers 1730, était fils de l'Amman ou lieutenant de police de cette ville. Sa jeunesse n'eut rien de remarquable, et l'on ne doit regarder que comme un roman tout ce que contient à cet égard l'ouvrage intitulé : Les Masques arrachés, ainsi que sur beaucoup d'autres circonstances de la révolution belgique. Le jeune van der Noot se fit recevoir, après avoir terminé ses études, avocat au conseil de Brabant, et en exerça pendant longtemps les fonctions d'une manière peu propre à le tirer de l'obscurité dans laquelle il resta jusqu'à l'époque où commencèrent les troubles de ce pays. D'un caractère naturellement ardent et porté à l'exaltation, animé d'un zèle, que même ses torts ultérieurs n'empêchent pas de croire véritable pour la constitution et les droits de sa patrie, probablement aussi guidé par l'ambition de jouer un rôle, et pressentant peut-être dès-lors la possibilité de devenir chef de parti, quoiqu'il fût fort loin sans doute de présumer jusqu'où pouvaient le conduire ses premiers pas, van der Noot prit la plume pour combattre le système de réforme projeté par Joseph II, et dont les agens dans les Pays-Bas commençaient déjà l'application. Décrété de prise de corps, il échappa aux poursuites et se réfugia sur le territoire hollandais, où bientôt vinrent le joindre grand nombre d'autres mécontens, parmi lesquels se forma la réunion qui, sous le nom de Comité de Bréda, fut chargé de la direction des en-

treprises destinées à amener la révolution. Van der Noot, que son patriotisme enthousiaste et les persécutions qu'il avait essuyées pour la cause commune rendaient cher et respectable aux partisans de l'insurrection, devint le chef apparent de ce comité ; mais comme on ne tarda pas à reconnaître en lui plus de zèle que de lumières, la véritable suprématie fut bientôt remise entre les mains de quelques autres membres, parmi lesquels se faisait remarquer van Eupen, tandis que l'assemblée entière et les émigrés belges qui arrivaient journellement à Bréda ne cessaient de témoigner à van der Noot une extrême déférence et la plus haute considération. Cependant tout marchait rapidement vers la révolution ; la conduite de l'autorité, mélange de faiblesse et d'arbitraire, la mauvaise foi évidente de quelques-uns de ses agens, les violences commises dans certaines occasions par le militaire, surtout la mésintelligence connue qui existait entre le ministre Trautmansdorff et le commandant des forces autrichiennes dans la Belgique, ne firent qu'accroître la fermentation, qui devint bientôt générale, et il fut aisé de prévoir que l'explosion ne pouvait être éloignée. Les chefs du comité de Bréda jugèrent avec sagacité que, dans de pareilles circonstances, la première tentative hardie des insurgés entraînerait le mouvement national, et le colonel Van der Mersch (voy. ce nom), nommé commandant de l'armée d'insurrection, entra sur le territoire autrichien, à la tête de quelques centaines de jeunes gens, mal armés et sans expérience, mais pleins d'ardeur et de confiance dans leur chef. L'audace même de cette démarche produisit l'effet qu'en attendaient ceux qui l'avaient dirigée, en intimidant l'autorité et lui donnant la conviction que ceux qui s'offraient au péril avec des ressources si faibles en apparence, étaient sûrs de ne pas manquer d'auxiliaires. Des mesures furent prises cependant pour arrêter cette invasion; mais elles furent aussi mal exécutées qu'elles avaient été tardives. Quelques escarmouches aguerrirent promptement la jeunesse patriotique, et l'affaire de Turnhout, où Van der Mersch, par une manœuvre habile, secondée du dévoûment de sa troupe, défit complétement un corps considérable d'autrichiens sous les ordres du baron de Schrœder, acheva d'assurer l'affranchissement des Pays-Bas, que consommèrent les révoltes de Gand et de Bruxelles. A peine la capitale du Brabant fut-elle évacuée par les forces étrangères, que Van der Noot vint y jouir d'un succès dont l'opinion populaire attribuait une grande partie à ses talens et à son patriotisme. Son entrée dans cette ville fut véritablement triomphale : les membres du gouvernement provisoire, les autorités locales, les doyens ou chefs de métiers, suivis de la garde urbaine, connue sous le nom des Cinq sermens, et des volontaires de Bruxelles, étaient allés jusqu'à une grande distance au-devant de Van der Noot, qui s'avançait accompagné des principaux membres du Comité de Bréda, sous l'escorte d'une troupe d'élite de l'armée d'insurrection. Leur arrivée dans la ville excita des sensations qu'il est difficile de retracer ; le bruit des cloches, les décharges réitérées de l'artillerie, les drapeaux et les

branchages dont les fenêtres étaient partout décorées sur le passage du cortége, et surtout l'ivresse d'un peuple qui venait de conquérir sa liberté, et qui s'empressait d'en faire hommage au citoyen qu'il regardait comme l'un des principaux auteurs de ce bienfait, tout s'unissait pour flatter l'orgueil de l'homme sur lequel reposaient tant d'espérances qu'il devait si mal justifier. Une circonstance remarquable signala cette journée de délire. Après un banquet magnifique, auquel assistèrent les principales autorités civiles et militaires de la nouvelle république, ainsi qu'un grand nombre d'habitans, Van der Noot fut conduit au théâtre, où l'on représentait Brutus. Toutes les allusions que présente cette pièce furent saisies avec un enthousiasme facile à concevoir mais lorsque l'acteur chargé du rôle du consul romain débita une tirade qu'il y avait habilement adaptée, et dans laquelle le personnage, animé d'un esprit prophétique, annonçait les hautes destinées promises aux descendans des plus redoutables ennemis que dût rencontrer César, futur oppresseur de la liberté romaine : lorsqu'il prononça surtout ces vers avec toute l'énergie d'un inspiré :

Sur les débris du trône et de la tyrannie,
Du Belge indépendant s'élève le génie,

l'assemblée, par un mouvement électrique, se leva tout entière; les chapeaux furent agités, les sabres étincelèrent, et les voûtes de la salle retentirent pendant plusieurs minutes d'acclamations auxquelles, par une erreur aussi commune qu'elle est funeste, le nom d'un homme se mêlait à celui de la liberté. Au reste, les premiers instans de cette révolution furent ceux d'une joie sans mélange. Peu d'excès avaient suivi le triomphe de la cause nationale; les légers désordres inévitables en pareille conjoncture avaient été sur-le-champ réprimés par le gouvernement provisoire, qui avait eu soin de protéger contre les dangers de l'exaspération populaire les membres de l'ancienne administration. Lorsque les mesures de circonstance les plus urgentes eurent été prises, on s'occupa d'organiser l'état d'une manière stable et régulière. Les états conservèrent dans chaque province la puissance législative, et le pouvoir exécutif fut remis entre les mains d'un congrès, présidé par Van der Noot, avec le titre de Grand-Pensionnaire. On lui adjoignit comme secrétaire Van Eupen, qui ne tarda pas à prendre sur lui l'ascendant que l'adresse et l'hypocrisie obtiennent aisément sur un caractère fougueux joint à un esprit médiocre. La forme de gouvernement alors établie favorisait singulièrement les projets de domination de ces deux hommes. La division par ordres offrait de graves inconvéniens, dans un pays où les uns avaient généralement peu de lumières, et où parmi les autres il se trouvait plusieurs hommes aussi recommandables par leur instruction que par leur patriotisme, se trouvaient placés, à l'égard des premiers, dans une sorte de dépendance aussi humiliante pour eux que nuisible à l'intérêt général. Ils ne tardèrent pas à le sentir : et cette conviction fut l'une des principales causes des troubles dont l'indépendance Belgique fut assaillie dès le berceau, et que vinrent augmenter encore des circonstances étrangères. Les

Français avaient suivi de près les Belges dans le chemin de la liberté : l'assemblée constituante avait commencé ses délibérations, et l'exemple de cette réunion, la plus remarquable sous le rapport des talens et du patriotisme, que la France ait possédée dans tout le cours de sa révolution, ne pouvait être perdu pour les hommes éclairés d'un pays voisin, où l'identité générale de langage et la ressemblance des mœurs devait rendre cette influence très-puissante. Bientôt se forma, dans diverses provinces de la Belgique, une opposition dont les chefs, sous différens noms, tendaient tous au même but : d'apporter à la constitution les modifications nécessitées par les circonstances et la marche des idées politiques. Ce fut surtout à Bruxelles que cette cause fut soutenue avec chaleur dans des écrits, où après avoir dépeint avec énergie la dernière révolution et examiné dans son essence les motifs de l'enthousiasme général qui avait produit ces étonnans résultats, les auteurs concluaient que les temps étant entièrement changés, les institutions devaient changer avec eux, et ajoutaient que l'habit d'un nain ne pouvait convenir à un géant. Ce système était principalement celui d'un comité établi à Bruxelles, et composé pour la plus grande partie, de négocians et d'avocats, auxquels s'étaient joints quelques hommes d'un rang distingué, à qui une raison supérieure à tous les préjugés de caste faisait reconnaître la nécessité de certaines améliorations à un pacte créé pour offrir d'utiles garanties à un peuple sujet de l'étranger, mais insuffisant pour une nation devenue indépendante. L'oligarchie et le fanatisme s'alarmèrent également de ces tentatives, et résolurent de les étouffer dès leur naissance. On opposa les écrits aux écrits : la passion et l'amertume respiraient également dans les uns et dans les autres; mais ceux des opposans se distinguaient de ceux de leurs antagonistes par la vigueur de la logique et la noblesse de l'expression. Les chefs de l'aristo-théocratie jugèrent qu'il fallait employer une arme plus sûre contre ces dangereux adversaires; et cette arme fut la proscription. Bientôt l'on vit des écrits incendiaires désigner aux fureurs de la populace les principaux Vonckistes, ainsi appelés du nom de l'avocat Vonck, un des principaux membres du parti démocratique. Les citoyens les plus respectables, convaincus ou soupçonnés d'appartenir à ce parti, furent insultés, poursuivis, et coururent les plus grands dangers, mais cette honteuse persécution n'ayant point abattu l'énergie des démocrates, on fit succéder les actions aux menaces. Des maisons indiquées par d'atroces placards aux sicaires de l'aristocratie, furent livrées au pillage, et leurs propriétaires n'échappèrent à la mort que par une prompte fuite, ou se virent traînés dans des cachots. Ces moyens de terreur furent eux-mêmes regardés comme insuffisans; il fallait du sang aux fureurs de l'esprit de parti, et le massacre de quelques malheureux, regardés comme coupables de Vonckisme ou d'impiété (ce qui, aux yeux d'une populace ignorante et superstitieuse, était devenu à peu près synonyme), acheva d'intimider quiconque aurait encore osé tenter de lutter

contre l'oligarchie. Les citoyens honnêtes virent ces excès avec indignation, mais avec l'apathie craintive et commune en pareilles circonstances, parmi les habitans aisés des grandes villes. Quelques compagnies de volontaires, plus particulièrement chargées de la sûreté de Bruxelles, manifestèrent seules une énergie qui n'aurait eu besoin que d'être dirigée pour rétablir promptement l'ordre, et faire respecter la vie et les propriétés de tous. Dans diverses occasions, des attroupemens de pillards et d'assassins furent dispersés par la force des armes; mais ces actes de vigueur, suivis d'un succès facile, ne servirent qu'à prouver que ces criminels excès étaient l'ouvrage d'une main puissante, qui ne prenait pas même la peine de se cacher. Il est cependant juste de reconnaître que Vander Noot, qui, comme nous l'avons dit, n'avait depuis long-temps que l'ombre du pouvoir, ne parut point exercer d'influence active sur ces événemens déplorables, et on le vit même, plus d'une fois, ne se servir de son empire illimité sur le peuple que pour en arrêter le cours. Mais s'il ne se montra point sanguinaire, il n'en mérite pas moins le blâme sévère des bons esprits, par la complaisance qu'il mit à s'abandonner aux ridicules hommages par lesquels une multitude aveugle caressait son orgueil. Son buste couronné de fleurs fut porté de rue en rue, au bruit d'une musique triomphale, souvent interrompue par de bruyantes acclamations en l'honneur du père de la patrie : et malheur à qui eût paru ne pas partager ces transports, et refuser de s'incliner devant l'idole! Cependant, tandis qu'un avocat se faisait adorer par les portefaix de Bruxelles, et que, dans l'intérieur, les hommes amis de leur pays, errans ou incarcérés, voyaient s'évanouir les espérances qu'ils avaient conçues pour sa prospérité, la situation des affaires au dehors n'était pas plus rassurante. Les Autrichiens revenus de leur première stupeur, et ayant reçu des renforts considérables, commençaient à réparer leurs revers : l'habileté de Van der Mersch, la bravoure de ses troupes, dont une faible partie seulement avait reçu une organisation régulière, et que d'ailleurs l'impéritie ou les dilapidations du gouvernement laissaient dépourvues des objets les plus nécessaires à l'existence d'une armée, commençaient à ne plus lutter qu'avec désavantage contre les forces aguéries et disciplinées que leur opposait l'ennemi. Irrité du dénûment dans lequel on laissait ses soldats, alarmé sur ses suites inévitables; indigné d'ailleurs des crimes commis à Bruxelles et dans d'autres parties de la Belgique, où l'oligarchie, après une lutte plus ou moins longue, avait également triomphé, Van der Mersch prit, suivant ce qu'on a lieu de croire, la résolution de se servir, pour mettre un terme à tant de désordres, des forces qu'il avait entre les mains : il échoua dans cette tentative (Voy. Van der Mersch), et l'aristocratie put dominer sans opposition. Toutefois son triomphe ne fut pas de longue durée : cette machine politique, mue par l'intrigue et l'ineptie, était, en moins d'une année, parvenue à la décrépitude. Mécontente et découragée, l'armée se débanda; chaque

fonctionnaire sentit qu'il était temps d'abandonner un pouvoir à l'agonie, et tous les ressorts de cette monstrueuse machine se détraquèrent à la fois. Les troupes autrichiennes rentrèrent sans opposition ultérieure, dans les Pays-Bas, et à leur approche, Van der Noot quitta Bruxelles dans la nuit du 1er. au 2 décembre 1790, c'est-à-dire quelques jours avant l'anniversaire de celui qui avait affranchi cette ville de la domination étrangère. On l'accusa d'avoir emporté en fuyant des sommes considérables; mais rien n'a prouvé cette assertion, qu'au contraire la simplicité de sa vie postérieure suffit pour démentir. Il se retira en Hollande, où il demeura inactif jusqu'en janvier 1792; il publia alors une adresse par laquelle il invitait les Belges à s'unir aux Français pour la délivrance de leur patrie. Cette espèce de manifeste eut peu d'influence sur les événemens; le prestige attaché à son nom était détruit sans retour. Il paraît cependant qu'il ne put qu'avec peine reprendre les habitudes de la vie privée, et qu'il espérait trouver dans les circonstances qui eurent lieu à cette époque, l'occasion de jouer un rôle; car, en 1796, se trouvant à Berg-op-Zoom, il fut arrêté, par ordre des autorités françaises, comme prévenu d'actes séditieux, et incarcéré dans la citadelle de Bois-le-Duc, d'où il ne sortit que l'année suivante. Au bout de quelque temps, il revint à Bruxelles, où depuis il a vécu dans une obscurité qui donne à sa grandeur *passée* l'éclat et la rapidité d'un *songe*. Van der Noot est mort à sa campagne à Strombeck, au mois de janvier 1827, dans la 97e année de son âge. On lui a attribué un écrit publié en 1814, après l'entrée des alliés dans la Belgique, et qui avait pour objet le rétablissement de l'ancienne constitution; cet opuscule, quelqu'en fût le véritable auteur, a trouvé l'opinion tout-à-fait changée et n'a été accueilli que par la plus parfaite indifférence.

NOVIOMAGUS (Jean), dont le nom de famille était Bronchorst, né à Nimègue, province de Gueldre, vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Cologne, fut fait recteur de l'école de Deventer, où il parut montrer du penchant pour la réforme, et mourut à Cologne l'an 1570. On a de lui : 1°. Sancti Dionysii Areopagitæ martyrium latine versum. C'est la version d'une pièce apocryphe. 2°. Bedæ Presbyteri opuscula, Cologne 1537, in-fol. C'est un recueil de toutes les œuvres du vénérable Bède sur la physique, sur le calendrier et sur la chronologie, continuée jusqu'à l'an 1531. Cette édition a été faite sur un ancien manuscrit, les notes qui l'accompagnaient sont estimées. 3°. De numeris libri duo, quorum prior logisticen et veterum numerandi consuetudinem, posterior theoremata numerorum complectitur, Paris 1539. 4°. Une version latine de la géographie de Ptolémée, Cologne 1540.

NUCK (Antoine), célèbre anatomiste du dix-septième siècle, était des Pays-Bas. Il exerça d'abord la médecine à La Haye, et passa ensuite à Leyde, où il remplit la chaire d'anatomie et de chirurgie, et parvint à la présidence du collége des chirurgiens. Il

mourut vers 1692, laissant les ouvrages suivans: 1°. De vasis aquosis oculi, Leyde 1685, in-12. 2°. De ductu salivali novo, Leyde 1686, in-12. Ces deux ouvrages ont été réimprimés sous le titre de: Stalographia et ductuum aquosorum anatome nova, Leyde 1690, in-8°. Ibid. 1695, in-8°. Cette description des organes salivaires de l'homme est très-étendue et très-exacte. Nuck y parle d'une nouvelle glande et d'un nouveau canal excréteur, qu'il a trouvés dans plusieurs chiens. 3°. Defensio ductuum aquosorum, necnon fons salivalis novus, hactenus non descriptus. Leyde 1695, in-8°. 4°. Adenographia curiosa, et uteri fœminei anatome nova. Leyde 1692, in-8°. 5°. Operationes et experimenta chirurgica. Leyde 1692, in-8°. Ibid. 1696, in-8°. Iéna 1698, in-8°. Leyde 1714, in-8°. Ibid. 1733, in-8°. Trad. en allemand, Lubeck 1709, in-8°. Ce traité de chirurgie renferme de très-bonnes choses. Il se termine par une dissertation sur la transfusion, et par 4 planches représentant les instrumens de son invention.

NYSTEN (Pierre-Hubert), né à Liége en 1771, fut destiné au bareau par ses parens, mais il préféra la médecine et alla l'étudier à Paris en 1794. Il obtint au concours en 1798, la place d'aide d'anatomie. En 1802, il fut adjoint à la commission médicale envoyée en Espagne pour observer la fièvre jaune. En 1804, il fut chargé d'aller dans le midi de la France rechercher les causes d'une épizootie qui sévissait sur les vers à soie. Hallé se l'adjoignit ensuite dans la rédaction de ses articles d'hygiène et de physique médicale du Dictionnaire des sciences médicales, et le fit nommer médecin de l'hôpital des enfans. Nysten mourut d'apoplexie le 3 mars 1818, regretté des amis nombreux que lui fit la douceur de son caractère, et laissant les ouvrages suivans: 1°. Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge, dans lesquelles, en classant les divers organes sous le rapport de leur excitabilité galvanique, on prouve que le cœur est celui qui conserve le plus longtemps cette propriété. Paris 1803, in-8°. 2°. Recherches sur les maladies des vers à soie. Paris 1808, in-8°. 3°. Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, etc. Paris 1810. Ibid. 1814, in-8°. Ibid. 1824, in-8°., augmenté par M. Bricheteau. 4°. Traité de matière médicale, Paris 1809, 2 vol. in-8°. 5°. Recherches de physiologie et de chimie pathologique pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, Paris 1811, in-8°. La majeure partie de ces recherches offrent un véritable intérêt et sont très-précieuses. 6°. Manuel médical, Paris 1814, in-12. Ibid. 1816, in-8°. Il est à regretter que la carrière de Nysten ait été si courte; il n'est aucun doute qu'il se fut illustré de plus en plus dans l'art utile qu'il avait embrassé et dont il faisait ses délices, et que la société en aurait retiré des fruits aussi solides que précieux.

OEXMELIN (Alexandre-Olivier), voyageur et historien, était probablement flamand d'origine. Il arriva, au mois de juillet 1666, à la Tortue, en Amérique, comme engagé de la compagnie des Indes-Occidentales, et y fut vendu trente écus à un habitant. Ayant servi trois ans, il prit parti avec les flibustiers, et resta dans leur troupe jusqu'en 1674, s'associant à toutes leurs courses. Il profita de l'occasion d'un navire hollandais pour repasser en Europe, remerciant Dieu, dit-il, de l'avoir retiré de ce misérable genre de vie : c'était la première occasion qui s'en présentait. Il fit ensuite trois autres voyages en Amérique, tant avec les Hollandais qu'avec les Espagnols, et il eut le temps d'y acquérir une plus ample connaissance de toutes les choses qu'il avait vues la première fois : il fut présent à la prise de Carthagène, en 1697. Plusieurs passages de son récit donnent lieu de présumer qu'il exerçait la profession de chirurgien. Ses manuscrits étant tombés dans les mains de Frontignières, celui-ci les publia sous ce titre : Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes, contenant ce qu'ils ont fait de plus remarquable, avec la vie, les mœurs et les coutumes des boucaniers, et des habitans de Saint-Domingue et de la Tortue; une description exacte de ces lieux, etc. Paris 1686, 2 vol. in-12. L'éditeur fit imprimer ce livre comme traduit de l'anglais; mais la préface ne dit rien de cette particularité : il n'en est pas question non plus dans une nouvelle édition qui parut à Trévoux, 1744; ibid. 1775, 4 vol. in-12, avec des cartes et des planches. Le tome III contient le Voyage de Raveneau de Lussan à la mer du Sud, et le tome IV, l'Histoire des pirates anglais, ouvrages qui avaient déjà paru séparément. Le ton de vérité qui règne dans les récits d'OExmelin les fait lire avec plaisir. On souhaiterait plus d'ordre dans la narration; mais son livre n'en est pas moins précieux pas les détails qu'il donne sur les flibustiers.

OLBERT, ou ALBERT, né à Lerne près de Thuin, dans l'ancien pays de Liége, aujourd'hui de la province de Hainaut, vers la fin du 10e. siècle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes et enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut ensuite abbé de Gemblours, puis appelé pour être le premier abbé du monastère de Saint-Jacques, que l'on venait d'ériger à Liége, où il mourut l'an 1048. On a de lui : 1°. Un Recueil de canons qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms. 2°. Vie de Saint-Véron, publiée par George Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLBRECHTS (Pierre-Joseph), né le 7 août 1744, à Nederheembeck, province de Brabant méridional, vint habiter Bruxelles, où il exerçait la profession de commerçant à l'époque de la révolution française. Lorsque l'armée républicaine eut occupé la Belgique, il fut porté par le choix de ses concitoyens aux fonctions administratives, et fut nommé membre du conseil municipal, puis président de la

même assemblée. Il remplit ces deux emplois avec autant de zèle que d'intégrité, et sut, dans des circonstances critiques, concilier la sévérité de ses devoirs avec les ménagemens auxquels ses administrés avaient droit : conduite qui lui valut leur estime en même temps que celle du gouvernement. Ils lui en donnèrent des preuves éclatantes, en le nommant à l'unanimité député au corps législatif. Il y fut successivement membre et secrétaire de la commission administrative. Ses lumières et sa probité inspiraient une pleine confiance aux chefs de l'état, qui avaient l'habitude de le consulter sur les intérêts de son département. C'est ainsi que, après le 18 brumaire, le second consul Cambacérès demanda son avis sur la réorganisation des tribunaux de la Dyle, de sorte que Olbrechts contribua essentiellement aux choix judicieux qui furent faits à cette époque, et qui honorèrent la magistrature belgique. Il fut réélu trois fois, et toujours à une grande majorité, député au corps législatif, où il ne négligea aucune occasion d'être utile à ses concitoyens, qui reconnurent constamment en lui, autant d'obligeance que de dévouement à ses devoirs. Lorsque les événemens politiques et militaires eurent séparé la Belgique de la France, il se retira à la campagne, où l'agriculture occupa tous ses loisirs. Il est mort en 1815, laissant de vifs regrets à ceux qui avaient su apprécier en lui les qualités de l'homme public réunies à celles de l'homme privé.

OMMEREN (Richardus Van), recteur de l'école latine d'Amsterdam, naquit en 1758. Doué de beaucoup de goût et d'une profonde connaissance des anciens auteurs classiques, il rendit d'éminens services à la littérature, depuis 1785, époque à laquelle il fut appelé aux fonctions que nous venons de désigner, jusqu'à sa mort arrivée le 6 janvier 1796. Van Ommeren possédait à un degré peu commun le talent d'inspirer à ses élèves l'amour des lettres et surtout de la poésie; aussi est-il sorti de son école beaucoup de disciples qui ont très-honorablement figuré, soit dans cette carrière, soit dans celle de la politique. Nous nous contenterons de citer les noms de MM. Falck, Siegenbeck, Van Lennep et Ten Brink. Van Ommeren a consigné les preuves de son goût et de son érudition dans un excellent Mémoire hollandais sur Horace, publié à Amsterdam en 1789, in-8°. Non content d'inspirer l'amour de la poésie à ses élèves, Van Ommeren était lui-même très-bon poète latin On a de lui en cette langue, Sylvia, 1778, in-8°. Elogium Eyberti de Vry Temminck, Amsterdamensium consulis, Amsterdam 1785, in-4°., et des pièces de vers insérées dans le Courrier des arts et lettres, (Kunsten Letterbode) du 26 mai 1797. On lui doit encore une collection de pièces choisies de divers poètes latins (Anthologia poetica), avec une préface très-bien écrite, Amsterdam 1793, in-12; outre un discours hollandais fort éloquent et plein de verve ainsi que de patriotisme, prononcé le 3 avril 1795, à l'occasion d'une promotion de ses élèves, Amsterdam 1795, in-8°.

OOST (Jacques Van) surnommé le Vieux, peintre d'histoire et de

portraits, naquit à Bruges (Flandre occidentale) en 1600. Annonçant pour la peinture le talent le plus décidé, il se fit connaître à l'âge de vingt-un ans, par un tableau qui fut regardé comme un chef-d'œuvre. Mais sans se laisser aveugler par un pareil succès, il résolut de perfectionner son talent en Italie. Arrivé à Rome, il prit pour guide et pour modèle Annibal Carrache, et sut tellement imiter ce maître, qu'il étonna tous les artistes de Rome. L'amour de la patrie le rappela en Flandre. De retour à Bruges, il fut chargé de travaux considérables. Une longue pratique, une grande assiduité lui avaient donné une telle facilité, que le nombre de ses ouvrages est à peine croyable. La plupart des églises des Pays-Bas en sont enrichies; nous nous bornerons à citer les plus remarquables: 1°. Le Baptême de J.-C., dans l'église de Saint-Sauveur à Bruges. 2°. L'Adoration des Bergers, dans l'église de N.-D. de Gand. 3°. Trois belles copies d'après Van-Dyck, placées dans l'abbaye des Dunes. 4°. Une copie du beau tableau de Rubens, représentant St-François qui reçoit les stygmates. 5°. Une descente de croix, chez les Jésuites de Bruges. 6°. Enfin le tableau qu'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, et qui est l'un des neuf dont il a orné l'abbaye de Saint-Trond : c'est la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, peint en 1658. L'artiste y a figuré le péristyle d'un temple de la plus belle architecture, construit en marbre noir et blanc; l'entrée est masquée par un rideau noir, que soulève un jeune homme, sous les traits duquel l'artiste a représenté son fils. On aperçoit par cette ouverture le Saint-Esprit qui descend sur la vierge et les apôtres. La grande lumière produite par les rayons qui tombent du ciel, soutenue par les oppositions des ombres du portique et de la draperie, en rend les effets surprenans. L'exactitude de la perspective ne le cède en rien à la vigueur et à l'harmonie de la couleur. Le Musée du Louvre possède une des plus belles productions de cet artiste. C'est Saint-Charles Borromée administrant le sacrement de la communion aux pestiférés de Milan. Quoique Van Oost n'ait exécuté que de grands tableaux, ses compositions ne renferment jamais qu'un petit nombre de figures; elles sont disposées avec tant d'art et d'habileté, que l'œil n'en exige pas davantage: la pose en est noble, et les draperies sont jetées avec adresse. Ses chairs sont fraîches et naturelles; son dessin se rapproche beaucoup de celui des Carraches. On distingue plusieurs manières dans ses ouvrages. A son retour d'Italie, il avait coutume de hacher ses lumières; il sentit bientôt que cette pratique était peu favorable, surtout pour les portraits, genre dans lequel il excella. Ses ouvrages, en ce genre, tiennent encore de l'histoire; ce sont des compositions, et non de simples imitations individuelles. Son chef-d'œuvre, en fait de portraits, est dans une des salles de la jurisdiction de Bruges; il représente les Magistrats condamnant à mort un criminel auquel on lit sa sentence. Comme il n'avait pas un grand talent pour peindre le paysage, il confiait ordinairement cette partie de ses tableaux à une main étrangère, ou bien il tâchait d'y introduire des fonds d'architecture, dans

lesquels il brillait. On ne connaît de lui d'autres morceaux de chevalet que des esquisses très-heurtées. Quelques-uns de ses tableaux sont peints avec une finesse de ton et une fonte de couleurs vraiment admirables, tandis que d'autres, au contraire, sont traités de manière à ce que de près toutes les teintes paraissent se confondre, et que de loin elles font le plus grand effet : une particularité remarquable dans l'histoire de ce peintre, c'est que ses dernières productions sont les meilleures. Il mourut à Bruges, en 1671.

OOST (Jean-Jacques Van) surnommé le Jeune, fils du précédent, et son élève, naquit à Bruges, en 1637. Presque au sortir du berceau, il manifesta son goût pour l'art paternel : son père s'empressa de cultiver ses heureuses dispositions, et l'envoya ensuite se perfectionner en Italie. Après une absence de plusieurs années, Jean-Jacques revint à Bruges, et y exécuta plusieurs tableaux, qui établirent solidement sa réputation. Cependant il résolut d'aller se fixer à Paris, où il avait déjà séjourné deux années avant son voyage de Rome, et où il se sentait attiré par l'éclat que jetaient les arts à cette époque dans cette capitale. En passant par Lille, il s'arrêta pour y voir quelques artistes de ses amis : on lui demanda plusieurs portraits, qu'il exécuta d'une manière tellement supérieure, qu'on lui en commanda un grand nombre d'autres; et il se fixa dans cette ville, et s'y maria. Presque toutes les églises de Lille furent ornées de ses tableaux. Parmi les plus remarquables on citait celui du chœur des capucins, représentant l'Enfant Jésus, auquel on présente les instrumens de la Passion; la Résurrection du Lazare, au grand autel de la Madeleine, et enfin le Martyre de sainte Barbe, qui se voyait dans l'église de Saint-Etienne, et qui passait pour le chef-d'œuvre de ce maître. Sa manière se rapporche beaucoup de celle de son père; mais son coloris est plus pâteux, et sa touche plus franche : il drapait de la plus grande manière. Ses compositions, quoique peu abondantes, sont réfléchies, mais jamais froides; ses figures ont beaucoup d'expression, et son dessin, toujours correct, tient du goût de la grande école : sa couleur, pleine de vigueur, produit souvent les plus brillans effets. Il peignait le portrait avec un rare talent; et quoiqu'il y ait eu de l'exagération dans ceux qui ont dit qu'il égalait van Dyck, on ne peut disconvenir qu'aucun de ses contemporains ne lui est comparable dans ce genre. Après un séjour de quarante-un ans à Lille, Van Oost quitta cette ville qui lui était devenue odieuse depuis la mort de sa femme; il mourut à Bruges, le 29 décembre 1713.

OOSTERWICK (Marie Van), peintre de fleurs, naquit à Nootdorp, près de Delft (Hollande méridionale), en 1630. Son père, ministre de la religion réformée, se plut à cultiver les dispositions qu'elle montrait pour la peinture, et la plaça dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre de fleurs. Il n'y eut presque pas d'intervalle entre ses premiers essais et ses productions les plus remarquables. Ses tableaux se répandirent bientôt dans l'étranger, où ils obtinrent le plus grand succès et balancèrent même la réputation

de ceux de son maître. Louis XIV désira obtenir des ouvrages de cette artiste: l'empereur Léopold, Guillaume III, roi d'Angleterre, et le roi de Pologne, ne furent pas moins empressés d'en posséder. Marie Oosterwick peignait avec le fini le plus précieux et une propreté exquise; elle avait appris de son maître l'art d'assortir les fleurs avec goût, et de les grouper de manière à faire valoir mutuellement leurs nuances. Ses tableaux étaient pleins d'harmonie, d'éclat et de fraîcheur. Passionnée pour son art, elle travaillait sans relâche: néanmoins, le soin qu'elle donnait à ses tableaux, ne lui permit pas d'en produire un grand nombre. Ceux qui existent sont du plus grand prix pour les amateurs. Douée de tous les charmes de son sexe, et de l'esprit le plus aimable, elle n'avait d'autre distraction que la société des personnes les plus distinguées de Delft, qu'elle se plaisait à recevoir dans son atelier. Guillaume van Œlst rechercha longtemps sa main; mais le caractère de ce peintre et son inconduite la détournèrent toujours de céder aux instances qu'il lui faisait. Voyant qu'elle aurait bien de la peine à l'éloigner, elle lui imposa l'obligation de travailler chaque jour deux heures de suite pendant un an. L'atelier de ce peintre était situé vis-à-vis de celui de sa maîtresse; elle pouvait voir tout ce qu'il faisait, et ne manquait pas de marquer les jours où il ne travaillait pas. Au bout de l'année, il vint la sommer de tenir sa promesse. Elle lui prouva, en lui montrant son registre, que lui-même, par sa conduite, l'avait dégagée de sa parole; confondu van Œlst n'osa plus revenir. Elle mourut à Eutdam, en 1693.

OPMEER (Pierre), chroniqueur, né en 1526 à Amsterdam, d'une famille praticienne, fit ses premières études avec succès, sous les yeux de ses parens, et alla les continuer à Louvain. Sa mère, qui l'aimait tendrement, ne pouvant supporter son absence, le rappela au bout d'un an, et, pour le fixer tout-à-fait, se hâta de le marier. Opmeer, jouissant d'une fortune qui le rendait indépendant, ne cessa pas de se livrer à son goût pour l'étude; et il s'appliqua successivement à la jurisprudence, à la médecine et à la théologie. Il possédait les meilleurs auteurs latins, au point de pouvoir encore, à l'âge de 70 ans, réciter de mémoire les comédies de Térence ou les Odes d'Horace. Quoiqu'il eût plus de quarante ans quand il se mit à étudier le grec, il en acquit en fort peu de temps une connaissance assez étendue. Les talens et l'érudition d'Opmeer n'égalaient pas la bonté de son cœur. Sa maison était l'asile des malheureux; et les troubles qui désolèrent la Hollande, ne lui fournirent que trop souvent l'occasion de montrer sa générosité. Il mourut à Delft, le 10 novembre 1595. Outre un opuscule ascétique en langue hollandaise, on a de lui: 1°. Assertio historica de officio Missæ. Opmeer y établit que la messe se célébrait déjà à l'époque des premiers conciles généraux. Cet ouvrage fut attaqué par Léon Empacius; et Opmeer lui répondit en s'attachant à démontrer l'insuffisance et la mauvaise foi de ses objections. Cette réponse parut à Anvers, 1570, in-octavo. 2°. Opus chronographicum ab orbe condito continens historiam, icones et elogia summorum pontificum, imperator., regum et viror. illustrium, Anvers 1611, 2 tom. in-fol. Le pre-

mier, qui contient la chronique d'Opmeer, finit à l'année 1582; le second renferme la continuation de Beyerlinck jusqu'à 1611. Ce n'est qu'une compilation assez superficielle; mais on doit savoir gré à l'auteur d'y avoir rassemblé des notices sur les écrivains les plus célèbres depuis la renaissance des lettres, avec leurs médailles gravées sur bois. La réimpression de Cologne, 1625, in-8°. ne contient pas la suite de Beyerlinck; mais on y trouve, 3°. Historia martyrum Goreomensium Hollandiæque. Chaufepié a consacré à Opmeer un article, où il est entré dans de grands détails sur les factions des Cabelliaux et des Hoeckens, à raison du rôle honorable que les ancêtres d'Opmeer y ont joué.

OPSTRAET (Jean), né à Beringhen, province de Limbourg, en 1651, professa d'abord la théologie dans le collége d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Precipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansénius et à Quesnel, le renvoya en 1690 comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, et fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collége du Faucon. Il mourut dans cet emploi en 1720, après avoir reçu les sacremens, moyennant une déclaration générale de soumission à l'église; cependant plusieurs colléges et corps de l'université refusèrent d'assister à son enterrement. Ce savant avait de l'esprit, de la lecture, et écrivait assez bien en latin lorsqu'il le voulait, même en vers, comme on le voit dans quelques satires contre les jésuites; mais souvent il s'accommodait exprès au style, plus précis et moins pur, des scolastiques. Ses lumières l'avaient rendu l'oracle des jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont : 1°. Theses theologicæ, 1706, où l'on trouve ce sarcasme : Missæ non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio. 2°. Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence, contre Steyaërt, in-12. 3°. La vraie doctrine touchant le baptême laborieux, 3 vol. in-12, contre le même. 4°. Instructions théologiques pour les jeunes théologiens. 5°. Le bon Pasteur, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en français, par Hermant, curé de Maltot, près Caen, en 2 vol. in-12. En 1764, l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec différens changemens, corrections et additions : cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg et Vicence. 6°. Le Théologien chrétien, mis en français par Saint-André de Beauchêne, et imprimé à Paris en 1723, sous ce titre : le Directeur d'un jeune théologien, in-12. 7°. Instructions théologiques sur les actions humaines (De actibus humanis), en 3 vol. in-12. 8°. Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique, en 3 vol. in-12. 9°. Traité des lieux théologiques, en 3 vol. in-12. C'est un des plus

estimés. 10°. Dissertation théologique sur la conversion du pécheur. Ce livre a été traduit en français, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Natte, et imprimé plusieurs fois sous ce titre: Idée de la conversion du pécheur. La dernière édition française est de 1732, en 2 vol. in-12, avec un Traité de la confiance chrétienne, plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

ORANGE (GUILLAUME DE NASSAU, PRINCE D'), naquit au château de Dillembourg, en 1533. Il mérite, sans doute, d'occuper ici une place, parce qu'il fut le fondateur de la république de Hollande, et l'un des plus grands hommes des temps modernes. Fils de Julienne de Stolberg et de Guillaume dit le Vieil, comte de Nassau, il fut nourri dans les principes de la réforme. René de Nassau, son cousin, tué au siége de Saint-Dizier, en 1544, l'ayant institué son héritier, il prit le titre de prince d'Orange, auquel il devait donner un nouvel éclat. Guillaume fut élevé à la cour de Charles-Quint et admis à l'intimité de ce monarque, qui, frappé des qualités qu'il annonçait dans un âge si tendre, l'obligeait quelques fois à lui dire son avis sur les matières les plus délicates de la politique, et lui accordait toute sa confiance. En 1554, Charles-Quint le désigna, contre l'avis de son conseil, pour commander l'armée de Flandre, pendant l'absence d'Emanuel Philibert de Savoie; et, malgré son peu d'expérience de la guerre, Guillaume de Nassau tint en échec le duc de Nevers et l'amiral de Coligni, et fortifia sous leurs yeux Philippeville et Charlemont, destinés à défendre le passage de la Meuse. Charles, en résignant à son fils ses états héréditaires, lui recommanda le prince d'Orange, qu'il venait de nommer gouverneur des provinces de Hollande, de Zélande et d'Utrecht. Le jour de son abdication, le vieil empereur se montra en public, appuyé sur le bras de Guillaume, et le combla de marques de tendresse: il le chargea de porter la couronne impériale, dont le prince ne s'acquitta qu'avec regret, et il l'envoya en France, comme otage, pour hâter la conclusion du traité de Cateau-Cambresis. Le prince d'Orange s'aperçut bientôt que Philippe n'avait pas pour lui les sentimens de son père. Les Pays-Bas étaient accablés par les troupes étrangères, que la paix rendait inutiles: les Etats, sur la proposition de Guillaume, en demandèrent le renvoi. Philippe, qui avait besoin de soldats étrangers pour appuyer les changemens qu'il voulait faire, promit d'avoir égard à la demande des Etats, et partit, laissant le gouvernement entre les mains de la duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), à laquelle il enjoignit de ne se conduire que par les avis du cardinal de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé, avec raison, de la préférence accordée à un étrangers, fit partager son mécontentement aux seigneurs flamands; et bientôt des réclamations s'élevaient de tous côtés contre Granvelle, qui, après avoir essayé de faire tête à l'orage, abandonné par la gouvernante, fut obligé de se retirer. Les seigneurs s'étaient flattés qu'en éloignant des affaires un homme aussi habile, ils parviendraient plus aisément à s'emparer de l'autorité; mais ils perdirent cette espérance en apprenant que Philippe lui donnait pour successeur l'in-

flexible duc d'Albe, chargé d'employer la force pour ramener à l'obéissance ceux qui oseraient encore contrarier les vues du monarque. Les mécontens, assemblés à l'hôtel de Culembourg, rédigèrent une protestation contre l'établissement de l'inquisition dans les Pays-Bas, l'érection des nouveaux évêchés, et la réception du concile de Trente dont plusieurs décrets blessaient la liberté de conscience, reconnue par la diète d'Augsbourg; cette protestation fut portée à la gouvernante, par quatre cents gentilshommes, vêtus avec beaucoup de simplicité, et marchant deux à deux dans le plus grand ordre. En les voyant défiler dans la salle d'audience, Berlaimont, l'un des conseillers de la duchesse de Parme, dit tout haut qu'on ne devait avoir aucun égard à la demande de ces gueux, dénomination que les mécontens adoptèrent aussitôt avec enthousiasme, et qui servit à rendre leur cause populaire, Des mouvemens séditieux éclatèrent dans plusieurs villes, où le peuple se porta aux plus grands excès. Le prince d'Orange était d'avis qu'on profitât de cette disposition des esprits pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas : mais la crainte d'attirer sur ces provinces des maux plus grands encore que ceux qu'on prévoyait, ayant fait rejeter cette opinion, il alla chercher un asile en Allemagne, malgré les représentations de ses amis, qui voulaient lui persuader que son devoir était de rester. Sommé de comparaître devant une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il refusa d'obéir, et fut condamné à mort : il appela de cette sentence à Philippe, et réclama l'honneur d'être jugé par lui, en sa qualité de chevalier de la Toison d'or, engageant sa parole de démontrer qu'il était innocent de tous les faits qu'on lui imputait, et qu'il n'avait jamais rien entrepris que pour le bien et l'honneur du pays. Cette démarche n'ayant servi qu'à aigrir davantage Philippe, le prince d'Orange se décida à employer la force pour reprendre les domaines dont on l'avait dépouillé : il leva des troupes, et en confia le commandement à son frère, Louis de Nassau, qui, après avoir remporté quelques avantages sur les lieutenans du duc d'Albe, fut défait par ce capitaine. Ce revers n'ébranla point le prince d'Orange. Après avoir rassemblé une nouvelle armée, plus forte que la première, il pénètre lui-même dans le Brabant, espérant que cette tentative sera appuyée par ses nombreux partisans : mais les villes, effrayées des sanglantes exécutions du duc d'Albe, lui ferment leurs portes; et, sans avoir rencontré une seule fois l'ennemi, il est obligé de licencier son armée, que le pays ne peut plus nourrir. Cette expédition infructueuse avait épuisé toutes ses ressources : il ne garde que douze cents chevaux, et rejoint le duc de Deux-Ponts, qui conduisait des secours au jeune roi de Navarre. Les protestans sont défaits dans le Poitou : Guillaume s'échappe, déguisé en paysan, et regagne avec peine l'Allemagne, où il lève une troisième armée, avec laquelle il rentre dans le Brabant. Il y est reçu comme un libérateur, par les peuples fatigués de la tyrannie du duc d'Albe, et remporte plusieurs avantages sur les Espagnols : mais trompé par la France, qui lui avait promis

des secours, il reçoit, sous les murs de Mons, la nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemi, et se retire sur le Rhin, avec les débris de ses troupes, qu'il ne pouvait plus solder. Tandis que la fortune semblait prendre plaisir à humilier le prince d'Orange, et à déjouer ses plans les mieux conçus, elle préparait, par une autre voie, la ruine des Espagnols, et leur expulsion des Pays-Bas. Quelques mécontens avaient équipé une flotte pour donner la chasse aux bâtimens ennemis qui paraissaient sur les côtes de Flandre. Les corsaires, expulsés des ports d'Angleterre à la demande du duc d'Albe, furent poussés par les vents du côté de la Hollande, et contraints de relâcher dans le port de Brille, dont ils s'emparèrent sans obstacle. La prise de cette ville ranima le courage des Hollandais: ils chassèrent les garnisons espagnoles, et appelèrent le prince d'Orange pour les gouverner. Guillaume, après avoir reçu le serment de fidélité des habitans, les engagea à proscrire entièrement le culte catholique, voulant ainsi rendre impossible toute réconciliation avec les Espagnols. Le duc d'Albe envoya contre les révoltés son fils D. Frédéric de Tolède, qui leur prit Zutphen, Naarden et Harlem, dont il traita les habitans avec une telle cruauté, que les autres villes se déterminèrent à tout souffrir, plutôt que de capituler. La cour d'Espagne rappela enfin le duc d'Albe, et lui donna pour successeur D. Louis de Réquésens, l'un des généraux qui s'étaient le plus distingués au combat de Lépante. Ludovic de Nassau, qui amenait des secours au prince d'Orange, fut surpris par un des lieutenans de D. Louis, près de Nimègue, et périt avec le comte Henri, son frère, en combattant vaillamment. Enflés de cette victoire, les Espagnols pénétrèrent dans la Hollande, en 1575, et vinrent mettre le siége devant Leyde; mais la rupture des digues les força de le lever précipitamment. L'année suivante, ils s'emparèrent de Ziriczée dans la Zélande, que les soldats mutinés abandonnèrent après la mort de leur général. En se retirant, ils pillèrent les villes qu'ils traversaient, entre autres Anvers, où ils commirent tant d'excès, que les provinces restées fidèles à l'Espagne implorèrent le secours du prince d'Orange, pour qu'il les délivrât de cette armée indisciplinée. Ce fut alors que toutes les provinces dressèrent, d'un commun accord, le traité connu sous le nom de paix de Gand, par lequel elles se promettaient de s'entr'aider à délivrer le pays de la servitude des Espagnols et des autres étrangers. La cour d'Espagne fut obligée d'approuver ce traité; et en conséquence on fit disparaître tous les monumens de la sanglante domination du duc d'Albe. L'arrivée de D. Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays-Bas, ne diminua ni l'effervescence du peuple, ni l'exigence des États, qui le forcèrent, en exécution du traité de Gand, de renvoyer les soldats étrangers. D. Juan, qui avait reçu des instructions particulières du roi avant son départ de Madrid, eut l'air de céder; mais il rappela bientôt les Espagnols, et s'empara de vive force de Namur et de Charlemont, où il établit des garnisons étrangères. Les Flamands, furieux d'être joués, appelèrent le prince d'O-

range, et le revêtirent solennellement du titre de gouverneur-général du Brabant. Les seigneurs de ce pays ne virent pas sans jalousie l'autorité concentrée entre les mains de Guillaume. Ils offrirent la place de Gouverneur à l'archiduc Mathias, dans l'espérance de partager le pouvoir avec un prince qui leur serait redevable de son élevation : mais Guillaume, instruit de leurs démarches, alla lui-même au devant de l'archiduc, et gagna si bien sa confiance, que Mathias lui laissa toute l'autorité avec le titre de son lieutenant-général. Les premiers succès que D. Juan avait obtenus, semblaient lui en promettre d'autres, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée. A ce prince succéda Alexandre Farnèse, dont les manières affables et la douceur firent une vive impression sur les Flamands, et qui profita habilement des dissensions occasionées par la différence des cultes pour ramener plusieurs provinces à l'Espagne. Le prince d'Orange, sentant la nécessité d'attacher, par des nœuds plus forts, celles qui avaient embrassé la réforme évangélique, leur fit adopter, le 29 janvier 1579, le fameux traité connu sous le nom de l'Union d'Utrecht, qui devint la base fondamentale du droit public de Hollande. Craignant de ne pouvoir exécuter seul le plan qu'il avait conçu pour l'affranchissement de ces provinces, il rechercha l'appui de la France, et fit proposer au duc d'Alençon la souveraineté des Provinces-unies, sous la condition qu'il respecterait leurs priviléges, et y maintiendrait la liberté de conscience. Philippe, informé des projets du prince d'Orange, crut qu'il en empêcherait l'excution en mettant sa tête à prix, et promit vingt-cinq mille écus à celui qui le lui amènerait mort ou vif. Guillaume répondit aux griefs que le roi d'Espagne lui imputait, par l'Apologie de sa conduite, où il fait voir que c'est l'injustice du roi qui lui a mis les armes à la main, et qu'il ne s'est jamais servi de son autorité que pour repousser l'oppression et affranchir son pays de la tyrannie la plus insupportable : enfin les Etats, assemblés à La Haye, déclarèrent, en 1581, le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et ordonnèrent qu'on leur prêtât serment de fidélité. L'année suivante, le duc d'Alençon fit son entrée à Anvers, où il fut reçu avec une pompe extraordinaire. Les fêtes de sa réception furent troublées par un attentat contre la vie du prince d'Orange, dont on soupçonna les Français de la suite du duc d'Alençon. On reconnut bientôt que l'assassin était un envoyé d'Espagne ; et Guillaume, blessé d'une balle qui lui avait traversé les deux joues, écrivit de sa main un billet pour rassurer les magistrats d'Anvers, et calmer le peuple, qui menaçait de faire main-basse sur les Français. La ridicule entreprise du duc d'Alençon sur cette ville diminua le crédit dont avait joui jusqu'alors le prince d'Orange ; on le soupçonna d'avoir eu connaissance des projets du duc d'Alençon, et de ne s'y être pas opposé : il jugea prudent de se retirer à Delft, où il se croyait plus en sûreté, au milieu des bons Hollandais, contre les sicaires de la cour de Madrid ; c'est cependant en cette ville qu'il fut assassiné par Balthasar Gérard, le 10 juillet 1584, à l'âge de cin-

quante-un ans. Se sentant frappé, il n'eut que le temps de dire ces mots : « Seigneur, ayez pitié de » mon âme et de ce pauvre peuple.» Les funérailles du prince d'Orange furent célébrées avec une pompe dont le burin a perpétué le souvenir. Son fils, Maurice de Nassau, lui éleva un mausolée en marbre dans la principale église de Delft. « Guillaume, dit un historien mo» derne, avait reçu de la nature » tous les talens nécessaires pour » faire une révolution : simple, fa» cile, libéral, accessible, popu» laire, insinuant, il avait su » mériter la confiance et l'estime » des Belges, par toutes les qua» lités propres à gagner le peuple. » Il savait se travestir et se mul» tiplier, pour ainsi dire, sous » toutes les formes, selon les person» nes et les circonstances; habileté » pour traiter les affaires, péné» tration pour prévoir les événe» mens, fermeté pour les maîtriser, » finesse et discernement pour sai» sir les caractères, souplesse pour » les ménager, adresse pour les » manier et les dominer : il diri» gea tous ces avantages vers les » vastes projets que lui suggérait » sa noble ambition (Abrégé de » l'histoire Belgique, par Dewez, » pag. 400). » Le prince d'Orange avait été marié quatre fois; sa première femme fut Anne d'Egmond. Il eut d'Anne de Saxe, sa seconde femme, Maurice, qui lui succéda dans la dignité de stathouder. La troisième, Charlotte de Bourbon de la maison de Montpensier, qui avait été abbesse de Jouarre, lui donna six filles. De la quatrième, Louise, fille de l'amiral de Coligni, et veuve de Téligni, tué à la Saint-Barthélemi, il eut Fréderic-Henri, prince d'Orange, dont l'article suit. L'Histoire de Guillaume de Nassau, avec des notes, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris) 1754, 2 vol. in-12, n'est qu'une réimpression des Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande, par Louis Aubery. Guillaume est le héros de l'ouvrage de Bitaubé, intitulé : Les Bataves, et il a été souvent célébré par les muses hollandaises.

ORANGE (Fréderic-Henri de Nassau, prince d'), stathouder de Hollande, naquit à Delft, le 26 février 1584. Il était au berceau, lorsque son père lui fut enlevé par la main d'un fanatique. Louise de Coligni se hâta de conduire son fils à Lierville, dans le Dunois, où elle demeura onze ans occupée uniquement de son éducation. Au bout de ce temps, elle permit au jeune Fréderic d'aller retrouver son frère Maurice; et ce fut sous ce grand capitaine qu'il fit l'apprentissage de la guerre. Il se trouva à la fameuse bataille de Nieuport, et il contribua au succès de cette journée (voy. Maurice de Nassau). En 1625, il succéda à Maurice, dans la dignité de stathouder; et, ayant pris aussitôt le commandement général des armées hollandaises, il enleva successivement aux Espagnols Oldensel, Grol, Bois-le-Duc, que Maurice avait attaqués deux fois sans pouvoir s'en rendre maître. En 1629, ayant surpris dans Wesel le magasin et le parc de grosse artillerie des Espagnols, il les força d'ajourner tous leurs plans d'attaque. Les états-généraux lui donnèrent une marque éclatante de leur reconnaissance, en accordant à son fils Guillaume, âgé de cinq ans, la survivance de toutes ses charges.

Fréderic prit, en 1632, Ruremonde, Venlo, Strale et Maestricht, où il entra à la vue de trois armées qui s'avançaient au secours de cette place. L'année suivante, il s'empara de Rhinberg, et battit les Espagnols devant le fort Philippine, dont ils levèrent le siége. Il avait senti la nécessité de s'allier avec la France, pour achever de chasser les Espagnols des Pays-Bas. Mais, piqué contre le cardinal de Richelieu, qui l'avait dépouillé de sa principauté d'Orange, il ne seconda pas, comme il l'aurait pu, les généraux français, qui furent obligés d'abandonner leurs conquêtes, faute de munitions et de vivres. En 1637, Fréderic reprit en quatre mois Bréda qui, douze années plus tôt avait coûté tant de sang et d'argent à Ambroise Spinola, l'un des plus grands capitaine de l'Europe. Enfin il ne cessa de remporter des avantages sur les Espagnols, tandis que les amiraux hollandais enlevaient leurs plus belles colonies, ou détruisaient leurs flottes (V. Tromp). Cette suite continuelle de victoires força la cour d'Espagne de reconnaître l'indépendance des provinces-unies. Mais Fréderic n'eut pas la satisfaction de jouir d'une paix achetée par tant de travaux. Il mourut pendant la tenue du congrès de Munster, le 14 mars 1647, et fut inhumé avec pompe. Moins ambitieux et plus habile que Maurice, ce prince n'inspira jamais aucune crainte aux Hollandais. Moins grand général que son frère, il était plus prudent, et fut plus constamment heureux. Avare du sang des soldats, occupé sans cesse de veiller à leurs besoins, il en était chéri comme un père. Doué d'un cractère modeste, timide même, il avait des connaissances très-étendues, et recherchait la société des hommes instruits. Il a laissé des Mémoires estimés (de 1621 à 1646), Amsterdam 1733, in-4°. Isaac Beausobre en fut l'éditeur (Voy. le Diction. des anonymes, par Barbier). La vie du prince Fréderic-Henri a été publiée en Hollande, par J. Commelin, Amsterdam 1651, et traduite en français, ibid. 1656, in-fol. Guillaume, fils de Frédéric-Henri, lui succéda dans la dignité de Stathouder; il mourut, le 6 novembre 1650, de la petite vérole, à l'âge de vingt-quatre ans. Ce prince avait épousé Henriette-Marie, fille de l'infortuné Charles Ier. Il la laissa enceinte d'un fils, qui monta sur le trône d'Angleterre (V. Guillaume III).

ORANGE (Frédéric, Prince d'), second fils du Stathouder, né en 1768. Il déploya de bonne heure des talens militaires, qui lui méritèrent des éloges des généraux les plus expérimentés. Dans la guerre contre la France, il commandait un corps sous les ordres du prince héréditaire, et fut blessé le 13 septembre 1793. Plein de courage et d'intelligence, il continua à se distinguer dans la campagne de 1794; et deux ans après il passa au service d'Autriche en qualité de général-major. Il se signala à la bataille de Wurtzbourg, livrée le 5 septembre 1795. Au siége de Kehl, il repoussa, le 8 octobre, l'ennemi dans la place, après lui avoir fait essuyer une perte considérable. Le 22 novembre tous les postes autrichiens étaient en déroute complète, lorsqu'il arriva à la tête d'une compagnie hongroise. Le prince d'Orange s'élance sur l'ennemi, qui, croyant

que le faible renfort que le prince amenait était une tête de colonne, s'arrête tout-à-coup, et donne ainsi le temps à la réserve d'arriver. Celle-ci attaqua vigoureusement les Français, et les poursuivit jusque dans leurs retranchemens. Ce fut le prince Frédéric qui, le 2 décembre, conduisit la première attaque sous les flèches de Kehl, les emporta d'assaut, et enleva quinze pièces de canon. Il obtint de nouveaux succès en 1797, et on lui confia en avril le commandement d'un camp qui devait couvrir Vienne. Après quelques mois, il passa en Italie, et mourut presque subitement au commencement de la campagne de 1799. Sa perte fut généralement regrettée par l'armée autrichienne, dont il était aimé et estimé autant par ses talens que par la bonté et la douceur de son caractère.

ORLÉANS (Pierre-Joseph d'), jésuite né à Bruges, province de Flandre occidentale, en 1641, est auteur de l'Histoire des révolutions d'Angleterre, de celles d'Espagne, d'une Histoire curieuse de deux conquérans tartares, et de quelques autres ouvrages. Il mourut en 1698.

ORLEY (Bernard Van), peintre, né à Bruxelles, en 1490, quitta la Flandre, fort jeune, pour se rendre en Italie, où il devint élève de Raphaël, qui se plut à cultiver ses heureuses dispositions, et le fit travailler à plusieurs des vastes compositions dont il était chargé. C'est sous la direction d'un tel maître, qu'Orley perfectionna ses talens, et acquit la belle manière qui distingue ses productions. Il fut employé ensuite par Charles-Quint, à peindre de grandes chasses, genre auquel il s'était, pour ainsi dire, adonné exclusivement. Il fit donc, pour ce monarque, plusieurs compositions, parmi lesquelles on admirait surtout une Vue de la forêt de Soignes, où il avait représenté Charles-Quint environné des principaux seigneurs de sa cour. Ces tableaux servirent de cartons pour des tapisseries destinées à orner les palais de l'empereur, des princes de la maison d'Autriche, et de la duchesse de Parme. C'est à cette époque qu'il exécuta son beau tableau du Jugement dernier, placé dans la chapelle des aumôniers à Anvers. Pour parvenir à donner à son ciel cette transparence que l'on y admire, il fit dorer son panneau; et c'est de ce fond qu'il a tiré ses tons chauds et brillans. Il peignit aussi, pour la société des peintres de Malines, un tableau représentant Saint-Luc, faisant le portrait de la Vierge. Comme il importait de conserver cet ouvrage précieux, on le couvrit avec des volets qui furent peints par Michel Coxis. Orley fut ensuite chargé, par le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, de faire les cartons des tapisseries qui devaient servir d'ornement au château de Bréda. Chaque carton comprenait deux figures à cheval, l'une d'homme, l'autre de femme, représentant les aïeux du prince de Nassau. Le dessin était d'une correction remarquable, et d'une fierté digne de l'école d'où l'artiste était sorti. Le prince pour lequel ces cartons avaient été peints, et qui en sentait tout le prix, donna ordre à Jean Jordaens, peintre d'Anvers, établi à Delft, de les copier à l'huile, afin de sauver ces chefs-d'œuvre d'une

destruction inévitable. Cet habile artiste mourut en 1560.

ORLEY (Richard Van), de la famille du précédent, naquit à Bruxelles, en 1652 : il fut élève de son père, paysagiste médiocre, et d'un de ses oncles, qui était entré dans l'ordre des Récollets, et qui ne manquait pas de talent en peinture. Le jeune élève ne tarda pas à surpasser ses deux maîtres; et dès l'âge de seize ans, il se fit une réputation comme peintre en miniature. Mais sentant bientôt combien ce genre lucratif était borné, il s'attacha au dessin, et fit paraître une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Ses fonds sont ornés d'une architecture belle et riche; ils sont remarquables par l'entente de la perspective; ses plans sont décidés, sans embarras et sans équivoque. Vivant d'une manière retirée, et livré sans distraction à son art, il a produit un nombre prodigieux de dessins et de tableaux. Il cultivait les lettres et l'histoire, et avait composé une suite de 68 dessins représentant les Accroissemens successifs de Rome. Il pratiqua aussi la gravure à l'eau-forte. On connaît de lui, en ce genre : 1°. Le Mariage de la Vierge, d'après Luca Giordano. 2°. La Chute des réprouvés, d'après Rubens, et sur un dessin de son frère Jean Orley, très-grand in-fol. Cette pièce est fort estimée. 3°. Bacchus ivre, d'après Rubens. 4°. Les Amours de Vertumne et Pomone, d'après sa composition. 5°. Douze sujets tirés du Pastor fido, de Guarini, d'après lui-même. Cet artiste mourut subitement à Bruxelles, le 26 juin 1732, et fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Gaudence, sous la tombe de Bernard van Orley, l'élève de Raphaël.

ORLEY (Jean Van), frère du précédent, se distingua également comme peintre et comme graveur. Il a fait plusieurs tableaux estimés, pour les églises de Bruxelles, sa ville natale. On a de sa composition vingt-huit sujets tirés du Nouveau-Testament, gravés d'une pointe fine et spirituelle, tant par lui que par son frère, et qui forment un volume in-fol. Le Musée du Louvre possédait de ce dernier maître une Sainte Famille, qui provenait de la galerie de Vienne, et qui a été rendue en 1815.

ORTELL ou OERTEL (Abraham), en latin Ortelius, l'un des restaurateurs de la géographie, naquit en 1527 à Anvers, de parens originaires d'Augsbourg, qui jouissaient d'une grande fortune. Après avoir terminé ses études classiques, entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut les Pays-Bas et une partie de l'Allemagne, avec J. Vivian, négociant de Valenciennes, son ami : il accompagna ensuite Emanuel Méteren, son cousin, en Angleterre et en Irlande; puis visita l'Italie jusqu'à trois fois, et y recueillit des médailles, des bronzes et des antiques, dont il forma l'un des cabinets les plus curieux qu'on eût encore vus dans les Pays-Bas. Son principal soin, dans ses voyages, était d'examiner les inscriptions, pour reconnaître les anciens noms de chaque lieu, et fixer le rapport de l'ancienne géographie à la moderne. A son retour dans sa ville natale, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la géographie, et conçut le premier l'idée de réunir les

cartes publiées jusqu'alors par différens auteurs. Ses talens lui méritèrent l'amitié de ses plus illustres contemporains, entre autres de Gérard Mercator, célèbre géographe, qui, loin d'être jaloux du seul rival qu'il pût redouter, retarda la publication de ses propres cartes pour ne point nuire au débit de celles d'Ortelius. L'Atlas d'Ortelius eut le plus grand succès, et lui valut, en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Exempt d'ambition, il ne sortait que rarement de son cabinet, ouvert à tous les curieux; et il employait ses journées à lire ou à extraire les ouvrages des anciens. Il avait pris pour devise un globe terrestre, avec ces mots : Contemno et orno mente, manu, ce qui peut donner une idée de son mépris pour les choses d'ici bas. Quelques jours avant sa mort, il dit à ses amis qui entouraient son lit : « Je ne laisse rien en cette vie, dont je ne puisse et ne veuille bien me passer. » Ortell mourut le 28 juin 1598, à l'âge de 71 ans. Ses restes furent déposés dans l'église des Prémontrés d'Anvers, où sa sœur lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe de Juste-Lipse, rapportée par une foule d'auteurs. Fr. Sweert a publié le Recueil des vers composés à la louange d'Ortell par les poètes flamands, et l'a fait précéder de sa vie. Teissier, Lor. Crasso, Ghilini, Bullart, Foppens, etc., lui ont consacré des notices. On a de ce géographe, surnommé le Ptolémée de son siècle : 1°. Theatrum orbis terrarum, Anvers 1570, in-fol. C'est l'édition originale de l'Atlas d'Ortelius, le premier qui ait été publié depuis la renaissance des sciences en Europe. Cet ouvrage, dit M. de Macédo, est un monument précieux pour l'histoire de la géographie. Il fera toujours époque dans les annales de la science, parce qu'il a été la base de tous les travaux géographiques entrepris depuis; et il mérite encore d'être consulté, malgré les progrès étonnans que la géographie a faits de nos jours. Il est vrai que les diverses cartes qu'Ortell a publiées, offrent entre elles de nombreuses contradictions qu'il ne s'est nullement mis en peine de concilier, se bornant à peu près au rôle d'éditeur-compilateur. Cet Atlas a été réimprimé un grand nombre de fois, avec des changemens qui en rendent les différentes éditions très-intéressantes pour faire connaître l'état et les progrès de la géographie au seizième siècle. Il a été traduit en italien, en espagnol et en français; et Michel Coignet en a publié un abrégé. 2°. Synonymia geographica, Anvers 1578, in-4°.; c'est un catalogue alphabétique de tous les lieux dont il est parlé dans les anciens auteurs, avec leurs noms modernes et ceux qu'ils ont portés à différentes époques. Ortell revit cet ouvrage, l'augmenta, et en publia une nouvelle édition sous ce titre : Thesaurus geographicus, ibid. 1596, in-fol. Ce dictionnaire laisse sans doute encore beaucoup à désirer; « mais, dit M. de Macedo, nous n'en aurons pas probablement de longtemps un plus complet, pour ce qui concerne la géographie ancienne. » On le consulte encore journellement, et l'on peut dire que c'est surtout dans ce livre qu'Ortelius s'est montré savant géographe. 3°. Theatri orbis terrarum Parergon, sive veteris geographiæ

Tabulæ. Cet Atlas embrasse toute la géographie ancienne, sacrée et profane, et donne même des cartes qu'on peut dire faites entièrement d'imagination, d'après des descriptions poétiques, telles que celles de la vallée de Tempé, de Daphné, faubourg d'Antioche, etc. On le trouve réuni à l'Atlas universel; mais il a été publié séparément, Anvers 1595, 1609, 1624, etc.; et ces différentes éditions, surtout la première, sont assez recherchées des curieux. 4°. Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes, Anvers 1584, in-8°., de 80 pages, avec fig.; réimprimé avec le Voyage de Godefroi Hegenitius, dans la Frise; Leyde 1630, 1661, 1667, petit in-12; et avec quelques Opuscules de Peutinger, Iéna 1684. Jean Vivian, de Valenciennes, homme studieux, dont on a parlé, a eu part à cette relation. 5°. Aurei sæculi imago, in qua Germanorum veterum vita, mores, virtus ac religio, etc. Anvers 1598, in-4°., fig. de Phil. Galle. 6°. Deorum Dearumque capita, e veteribus numismatibus, Anvers 1573, in-4°., et dans le Thesaur. antiq. græc., de Gronovius, tome VII. Le portrait d'Ortell se trouve dans les Elogii d'uomini letterati, de Lor. Crasso, dans l'académie de Bullart, gravé par Boulonnais, et dans la Bibl. Belgica de Foppens.

ORVAL (Gilles d'), né à Liége, l'an 1220, fut ainsi nommé parce qu'il embrassa la profession religieuse à Orval, dans le célèbre monastère de l'ordre de Citeaux réformé, dans le grand-duché de Luxembourg. Il florissait en 1240. Nous avons de lui une Histoire des évêques de Tongres et de Liége, depuis Saint-Materne jusqu'à l'an 1247. Elle fait partie de la collection des historiens de Liége qu'a donné Chapeauville en 1622, tome 2, p. 1.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), naquit à Amsterdam, le 28 juillet 1696. Son père le destinait au commerce; mais les leçons de Hoogstraten, son précepteur, développèrent en lui le goût des lettres, et lui firent sentir que sa vocation naturelle n'était pas pour le négoce et les affaires. Il reçut aussi, dans sa première jeunesse, quelques leçons de grec, du célèbre Hemsterhuys, qui avait, à cette époque, une chaire à l'athénée d'Amsterdam. En 1713, il parut un recueil de poëmes latins, composés par quelques élèves de Hoogstraten; et les vers de d'Orville et de Pierre d'Orville, son frère, s'y faisaient particulièrement remarquer. Deux ans après, d'Orville ayant triomphé de la résistance de son père, alla suivre, à l'université de Leyde, les leçons de Gronovius, et celles de Burmann, qui prédit que son jeune auditeur serait un jour au premier rang des littérateurs. A l'étude des langues classiques, d'Orville joignit celle des langues orientales et de la jurisprudence. Il prit même, en 1721, le degré de docteur en droit, et soutint, à cette occasion, une thèse sur la loi 65, au Digeste, De acquirendo rerum dominio. On ne peut douter qu'il n'eût alors le projet de suivre la carrière du barreau; mais il y renonça bientôt. Quelques leçons de pratique, qu'il alla prendre à La Haye, durent l'attacher plus que jamais à la littérature. D'Orville avait pensé de bonne heure que les voyages lui seraient un

utile moyen d'augmenter ses connaissances; qu'en visitant les grandes bibliothéques de l'Europe, il recueillerait d'amples matériaux pour ses ouvrages futurs; et qu'il profiterait sûrement beaucoup dans la conversation des savans, dont il se proposait de cultiver la société. Un tel moyen de s'instruire n'est pas à la portée de tous ceux qui voudraient l'employer; mais d'Orville était riche. Il parcourut successivement l'Angleterre, la France, les Pays-Bas, l'Italie, l'Allemagne. Partout il se concilia l'amitié des hommes les plus distingués. En Angleterre, il fut lié avec Bentley, Cuningham, Davies, Markland, Chischull, Potter, Wasse, Hutchinson; en France, avec Fraguier, Sévin, Sallier, Chamillard, Boivin, Montfaucon, Tournemine, Bouhier; en Italie, avec Muratori, Tiepolo, Salvini, Gori, Gocchi; en Allemagne, avec Fabricius, Cortius, et Christophe Wolf. On peut deviner, par la nature des liaisons que formait d'Orville, quelle était celle de ses études. L'Anthologie grecque et Théocrite étaient le principal but de ses travaux; mais il s'occupait aussi de tous les auteurs de tous les âges, et collationnait tout ce qu'il rencontrait de manuscrits un peu importans. Les inscriptions, les médailles, enfin tout ce qui tient à l'antiquité, ne l'intéressait pas moins, et entrait dans le plan de ses vastes recherches. De retour en Hollande, vers 1730, il songeait à ne plus vivre que pour les lettres, et à s'occuper dans une heureuse indépendance, de l'emploi des riches matériaux qu'il avait rapportés : mais les magistrats d'Amsterdam dérangèrent ces doux projets d'une vie tranquille et retirée. Les études déclinaient dans l'Athénée illustre; ils crurent, et ne se trompaient pas, que personne ne serait plus propre que d'Orville à leur rendre l'éclat qu'elles avaient perdus, et ils le nommèrent professeur d'humanités. Son discours inaugural est intitulé, De Mercurii cum Musis felici contubernio : sujet ingénieusement choisi; car le savant orateur était né dans une famille de négocians, et il parlait dans une ville dont les habitans cultivent le commerce sans négliger les lettres. Burmann, ayant commencé, en 1732, la publication d'un recueil périodique, intitulé : Miscellaneæ observationes, prit d'Orville pour collaborateur. En 1740, celui-ci, resté seul par la retraite de Burmann, le continua sous le titre de Miscell. observat. criticæ novæ. Les premières observations sont en dix volumes; les secondes, en douze tomes ou quatre volumes. Les morceaux qui, dans ces mélanges, appartiennent à d'Orville, sont ordinairement signés d'un B. La Dissertation sur les inscriptions de Délos, dans le septième volume du premier recueil, et une autre Dissertation sur différentes inscriptions, dans le tome troisième de la seconde collection, sont des morceaux achevés. Maltraité par Corneille de Pauw, d'Orville publia contre lui, en 1737, un ouvrage très-satirique, dont le titre seul suffit pour faire connaître le ton : Critica vannus in inanes Jo. Corn. Pavonis palias. L'érudition prodiguée dans ce livre, l'a sauvé de l'oubli où tombent presque toujours les satires, et surtout les satires des latinistes. De vifs chagrins ranimèrent cet amour du

repos et de la retraite auquel les magistrats d'Amsterdam avaient fait violence; et d'Orville se détermina à donner, en 1742, la démission de sa chaire, dont il conserva le titre et les honneurs. Il put alors se livrer sans obstacle à la composition des grands ouvrages qu'il méditait; mais la mort ne lui laissa pas exécuter la meilleure et la plus importante partie de ses projets. Il mourut de la pierre, le 14 septembre 1751, à l'âge de 55 ans. Son ouvrage le plus considérable est une édition du roman de Chariton d'Aphrodise (Amsterdam 1750, in-4°.), auquel il a joint un commentaire immense, plein de choses excellentes, mais trop souvent étrangères à l'auteur. Beck, qui l'a fait réimprimer (Leipzig 1783, in-8°.), dit qu'il est indispensable à quiconque veut connaître à fond la nature et le caractère de la langue grecque; et selon Larcher, qui nous a donné une traduction française de Chariton, les remarques de d'Orville doivent être recherchées par toutes les personnes qui ont du goût pour les lettres grecques et latines. Quand d'Orville mourut, l'impression de son voyage en Sicile était commencée; Burmann second en acheva l'édition, et la publia en 1764, sous le titre de Sicula. C'est un ouvrage d'une grande importance littéraire, et qui n'est peut-être pas aussi connu qu'il mérite de l'être. D'Orville était si riche en variantes sur les auteurs anciens, qu'il a fourni des secours à presque tous les philologues de son temps. Les éditions de Joseph, de Lucien, de Diodore de Sicile, de Musée, de Coluthus, de Libanius, d'Aristophane, de Tite-Live, de César, de Virgile, de Lucain, de Suétone, de Frontin, de Pline, prouvent et son érudition, et sa complaisance infinie. Mais ce que d'Orville avait surtout à cœur de publier, et ce qu'on attendait de lui avec le plus d'impatience, c'était l'édition de l'Anthologie grecque et celle de Théocrite. Il avait, pour Théocrite, collationné plus de trente manuscrits; et sur l'Anthologie, il avait recueilli tout ce qu'il était alors possible d'acquérir. Ses papiers sont aujourd'hui en Angleterre; et nous avons l'espérance bien fondée que ses variantes sur Théocrite seront incessamment employées par une main savante. Le catalogue de ses manuscrits, qui font aujourd'hui partie de la bibliothéque Bodléinne, a été imprimé sous ce titre : Codices manuscripti, olim Dorvilliani, qui in bibliotheca Bodleiana apud Oxonienses adservantur, 1806, in-4°. Parmi les travaux de d'Orville, il faut encore compter la magnifique édition qu'il donna, en 1740, des vers latins de Pierre d'Orville, son frère, mort très-jeune, en 1739.

OSSENBEECK (JOSSE ou JEAN VAN), peintre et graveur, né à Rotterdam, en 1627, se rendit fort jeune en Italie, où il passa la plus grande partie de sa vie; c'est pourquoi ses ouvrages sont très-rares dans son pays. Sa manière se rapproche de celle de Pierre de Laar, dit le Bamboche, qu'il avait pris pour modèle. Ses compositions sont piquantes et ingénieuses; ce sont des paysages animés d'une foule de figures, de chevaux et autres animaux, exécutés avec esprit, et disposés avec adresse. Outre le style qu'il avait puisé dans l'école romaine, il ornait ses compositions d'études faites dans cette capitale

des arts, ce qui faisait dire à ses compatriotes qu'il avait transporté Rome dans les Pays-Bas; la plupart de ses tableaux représentent des ruines de temples et d'autres débris des monumens de l'antiquité. Joignant à la force des Italiens, le fini des Flamands, il se plaisait à représenter des foires et des marchés, pour avoir l'occasion d'y introduire ces jolies figures et ces animaux, qu'il peignait avec tant de perfection. Ossenbeeck a travaillé en différentes villes d'Allemagne, à Francfort, à Mayence, à Ratisbonne, et surtout à Vienne, où l'on voit plusieurs de ses productions. Il avait également cultivé la gravure à l'eau-forte. Son œuvre, composé d'environ soixante pièces, dont vingt-sept d'après ses propres dessins, n'offre point partout le même degré de mérite; cependant elles se font toutes remarquer par un style ferme et libre. Les plus estimées sont celles qui offrent une suite de divers animaux, en douze feuilles in-4°, et quelques vues des environs de Rome, dessinées par lui-même; mais surtout une suite de six très-grandes pièces en largeur, tirées de la galerie de Wentzelberg, gravées à l'eau-forte, d'après Salvator Rosa, le Bamboche et Simon Vlieger, et enfin la représentation d'une grande fête exécutée à Vienne, d'après Nic. Van Hoy, pièce très-belle et très-rare. Cet artiste mourut en 1678.

OTHO (Venius), peintre-hollandais, né à Leyde (Hollande méridionale), en 1556, disciple de Frederico Zucchero, excellait dans toutes les parties de la peinture. L'empereur se l'attacha. Il mourut à Bruxelles en 1624. Ses deux frères, Gilbert et Pierre, furent, le premier graveur, et l'autre peintre. Otho fut un des maîtres du célèbre Rubens.

OUDENARDE (Robert Van), peintre, né à Gand (Flandre Occidentale), en 1663, fut successivement élève de Mierlop et de Van Cleef. A l'âge de vingt-deux ans, il se rendit à Rome, où Carle Maratte l'admit à son école, et lui prodigua tous les soins que méritaient ses rares dispositions. Dans ses momens de loisir, il cultivait la gravure à l'eau-forte. Il se permit de graver, par ce procédé, un Mariage de la Vierge, que son maître peignait encore. Cette planche se répandit dans Rome, et Carle Maratte, irrité, chassa Oudenarde de son atelier. L'élève qui n'avait pas eu l'intention d'offenser son maître, fut au désespoir d'une telle animadversion, et il resta pendant six semaines sans toucher à ses pinceaux ou à sa pointe. Maratte, touché de son repentir, et fâché de s'être montré trop sévère, lui pardonna. Un jour qu'il l'avait rencontré sur la place Navone, l'élève lui dit qu'il voulait abandonner entièrement la peinture et la gravure; mais Carle l'en détourna, et l'exhorta fortement à cultiver ces deux arts : « Je vous » conseille seulement, lui dit-il, » de ne faire paraître en public » que des gravures et non des égra» tignures. » Depuis cette époque les deux artistes furent étroitement liés. Oudenarde s'occupa sérieusement de la gravure; et c'est sous les yeux mêmes de Maratte qu'il grava la plupart des compositions de ce maître, recueil précieux et qui fait un des plus beaux ornemens du cabinet d'un

amateur. Il avait étudié avec fruit les langues anciennes; et son talent pour faire des vers latins était tellement connu, que le cardinal Barbarigo le choisit pour graver un recueil de portraits et d'emblèmes relatifs à sa famille, avec des vers latins pour ornement. Cet ouvrage qu'il mit vingt-deux ans à composer et qui renferme 175 planches, ne fut terminé qu'après la mort de l'artiste et du cardinal : ce fut la famille de ce dernier, qui le publia à Padoue en 1762, en un volume grand in-folio, intitulé : Numismata virorum illustrium ex gente Barbariga; fort rare et recherché des curieux. Le cardinal, qui aimait le caractère et le talent d'Oudenarde, lui proposa d'entrer dans les ordres en lui promettant de l'avancement. Cet idée séduisit l'artiste : toutefois, impatient de revoir sa patrie dont il était absent depuis 37 ans, il sollicita de son protecteur la permission d'y retourner. Arrivé à Gand, il fut reçu avec la plus grande distinction par ses compatriotes. Il était cependant sur le point de repartir pour l'Italie, lorsqu'il apprit la mort du cardinal. Libre de tous ses engagemens, il se fixa dans sa ville natale, où il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1743. Également habile dans l'histoire et dans le portrait, il orna de ses tableaux la plupart des églises de Gand Il ne pouvait suffire aux travaux qui lui étaient demandés. Sa manière de peindre et de dessiner tient beaucoup de celle de Maratte. Sa couleur est vigoureuse, sa touche franche et facile, son dessin correct; sa composition est belle, sévère et spirituelle. Dans le portrait, un pinceau flatteur ajoute au charme du coloris. Il a peint, pour l'église des Béguines, Jésus-Christ au milieu des docteurs; et, dans l'église Saint-Jacques, une Sainte-Catherine. Mais son chef-d'œuvre est le tableau dont il a décoré le grand autel des Chartreux, et qui représente une Apparition de Saint-Pierre. Outre vingt-deux pièces, gravées par lui d'après Carle Maratte, on connait d'Oudenarde une foule de portraits et de sujets, dont on peut voir le détail dans le Dictionnaire des Artistes de Heinecken.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protestant, né à Bois-le-Duc (Brabant septentrional), mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays, comme il paraît par les ouvrages qu'il nous a laissés écrits en flamand : 1°. Description de la ville et mairie de Bois-le-Duc, 1670, in-4°. Il y parle avec beaucoup de partialité. 2°. Description de la ville de Heusden, Amsterdam 1743, in-4°.; 3°... De Dordrecht, Harlem, 1670, in-8°. 4°. Origine et antiquité de la ville de Harlem, 1671, in-12. 5°. Antiquités cimbriques, Harlem 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande. 6°. Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande, 1654, in-4°.

OULTREMONT (Charles-Nicolas-Alexandre, Comte d'), issu d'une des plus nobles et des plus anciennes familles du pays de Liége, fut élu le 20 avril 1763, Évêque-Prince de Liége, par le plus grand nombre des tréfonciers-capitu-

lans, tandis que les autres se réunirent en faveur du Prince Clément de Saxe. Ceux-ci firent sur-le-champ leurs protestations contre l'élection du premier, prétendant qu'elle n'était point canonique, et les renouvelèrent en présence du comte de Perghem, commissaire impérial. La contestation ayant été portée à la cour de Rome, la congrégation nommée à ce sujet, confirma, le 21 décembre de la même année, l'élection du comte d'Oultremont qui prit possession de sa nouvelle dignité, le 8 avril 1764. Cette élection fut des plus agréables au peuple liégeois, qui était, on ne peut plus enchanté d'avoir un de ses compatriotes pour Prince-Évêque, et qui en témoigna sa grande satisfaction par de pompeuses réjouissances et des illuminations brillantes. Ce digne et vénérable prélat joignait à une physionomie séduisante et majestueuse, les qualités de cœur les plus sublimes. Il mourut subitement, le 22 octobre 1771, au retour de la chasse, et la nouvelle de sa mort plongea la patrie dans la plus profonde consternation.

OUTREIN (Jean d'), ministre protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie et en antiquités sacrées, dans l'illustre école de Dordrecht, et mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques et philologiques de ce ministre, la plupart en flamand. 1°. Courte esquisse des vérités divines, Amsterdam 1736, in-12, que les protestans ont traduite en différentes langues. 2°. Essai d'emblèmes sacrés, 1700, 2 vol. in-4°. 3°. Plusieurs dissertations sur différens passages de l'Écriture Sainte.

OUTREMEUSE (Jean d'), écrivain liégeois, vivait dans le 14e. siècle. Il est auteur d'une chronique en prose, surchargée de fables, qui ont été répétées par les historiens qui l'ont suivi. Il mourut en 1399. Sa chronique n'a point été imprimée.

OUTREMEUSE (Jean d'), autre écrivain liégeois, vivait aussi dans le 14e. siècle, et était probablement de la même famille que le précédent. Il est pareillement auteur d'une chronique en mauvaises rimes françaises, remplie, comme l'autre, de fables ridicules. Cette chronique qui n'a point non plus été imprimée, était conservée dans la bibliothèque des PP. jésuites de Liége, et elle en a été enlevée par les Français. Il se donne, en tête de son ouvrage le titre de clerc liégeois. Il eut le malheur de se noyer en 1357.

OUTREPONT (Charles-Lambert d'), né à Herve, province de Liége, le 16 septembre 1746, exerça en 1771, la profession d'avocat au conseil souverain de Brabant. En 1780, il publia un ouvrage, alors très-hardi, intitulé: Essai historique sur l'origine des dimes, 1 vol. in-8°. Cet écrit fit beaucoup de bruit, et essuya beaucoup de critique : il fut traduit en anglais et en allemand. Joseph II rendit, le 28 septembre 1784, un édit par lequel il se réservait le droit de prononcer sur la validité des mariages contestés de ses sujets. Les Belges accueillirent mal cette loi, sur laquelle l'em-

pereur engagea d'Outrepont, qui se trouvait alors à Vienne, à écrire un commentaire. Il en fit paraître la première partie, en 1787. Ce fut dans le cours de cette année, que Joseph essaya de substituer dans la Belgique le régime autrichien aux lois du pays, et alluma ainsi une guerre qui ne fut pas favorable à la maison d'Autriche. D'Outrepont, quoiqu'il eût eu à se louer de l'empereur, ne se crut pas moins obligé de défendre la constitution de son pays dans plusieurs brochures qu'il publia successivement. Au milieu de l'effervescence des partis, il fut obligé de se réfugier à Paris, où il resta jusqu'à la fin de 1790, époque de la cessation des troubles de la Belgique. Ami des français, dont il préférait la domination au joug des Autrichiens, il servit les intérêts de la France, qu'il crut être ceux des Belges, lors de la conquête de son pays, en 1792 et 1794. Membre des administrations supérieures, il fut chargé de travailler à la division en départemens; et son travail devint la base de celui qu'adopta la convention nationale. Successivement commissaire du gouvernement près les tribunaux de la Dyle, professeur de législation à l'école centrale du même département; il fut chargé en l'an VI, par le Directoire exécutif, de liquider, près le congrès de Rastadt, la dette publique de la Belgique. Pendant cette mission, il fut élu député au conseil des Cinq-cents. Le premier discours qu'il y prononça, eut pour but de se plaindre de la législation introduite par la loi du 12 brumaire an II, qu'il regardait comme plus favorable à la licence des mœurs qu'au mariage. Ses autres discours furent relatifs à la liberté de la presse, et au projet de rétablissement des clubs, contre lequel il se prononça. Lors du nouveau système de gouvernement, après le 18 brumaire (nov. 1799), d'Outrepont fut nommé, par le sénat-conservateur, juge au tribunal de cassation. Ce magistrat, l'un des élèves les plus distingués de l'université de Louvain, avait beaucoup de connaissances en littérature, en histoire, en jurisprudence, en droit public, et même en astronomie. Il mourut à Paris le 4 mars 1809, laissant plusieurs enfans, dont l'un a fait imprimer, en 1818, un Almanach des Guerriers français pour 1819, in-18.

OUWATER (Albert Van), peintre, naquit à Harlem (Hollande septentrionale), et florissait vers le milieu du quatorzième siècle. La peinture à l'huile venait d'être découverte, et il fut un des premiers artistes de Hollande qui se servirent de ce procédé. Il était le contemporain et le rival de Van Eyck. Il avait peint pour la principale église de Harlem, un tableau qui ornait la chapelle des Pélerins, et qui représentait Saint-Pierre et Saint-Paul, figures grandes comme nature. Au-dessous était peint un paysage dans lequel on voyait des Pélerins, dont les uns se reposaient tandis que les autres préparaient un repas champêtre. Ce tableau, très-remarquable pour le temps où il fut exécuté, présentait des extrémités traitées avec une grande finesse, et des draperies bien entendues. Le paysage sur tout passait pour le meilleur de cette époque, et présageait déjà la perfection à laquelle les

peintres de Harlem devaient porter ce genre. Il avait, dans une Résurrection du Lazare, rendu avec beaucoup d'expression les figures des femmes et des saints. Les fonds étaient enrichis d'une belle architecture. Hemskercke, peintre habile, ne pouvait se lasser d'admirer ce tableau, et de le faire admirer à son fils. Lors de la prise de Harlem, les Espagnols s'en emparèrent, ainsi que de plusieurs autres beaux ouvrages du même maître. Parmi ses élèves, on cite Guérard de Saint-Jean ou de Harlem, qui aurait pu aller encore plus loin que son maître, si la mort ne l'eût ravi à l'âge de vingt-huit ans. Il avait peint une Descente de Croix, considérée comme le chef-d'œuvre du temps, et dont Albert Durer disait qu'il fallait être favorisé de la nature pour parvenir à ce point de perfection.

OVERBEECK (Bonaventure Van), peintre d'Amsterdam, naquit en 1660. Après qu'il eut fini ses études d'une manière très-distinguée, le goût de la peinture s'empara entièrement de lui. On croit qu'il eut Lairesse pour maître. S'étant rendu à Rome, il se livra au travail avec ardeur. Il étudia l'antique, fit mouler les plus belles statues, les dessina pour la plupart, se procura les dessins des morceaux qu'il n'avait pu copier lui-même, et rapporta cette riche collection dans sa patrie Admis dans la troupe académique, il reçut le surnom de Romulus, qu'il conserva. A son retour en Hollande, il se lia plus intimement encore avec Lairesse, qui lui offrit sa maison et sa table, et que rapprochaient de lui les mêmes inclinations. Cet artiste se portait avec la même fougue au travail et au plaisir. Dans un moment de réflexion, Overbeeck reconnut combien la société de Lairesse nuisait à ses travaux; il le quitta, et partit précipitamment pour Rome, accompagné d'un habile peintre à la gouache, nommé Trost, dont il voulait s'aider pour copier exactement les ruines des plus beaux morceaux de l'antiquité. Malheureusement Trost se noya, en se baignant dans le Tibre. Overbeeck se trouvant abandonné à lui seul, l'amour du plaisir reprit le dessus. Enfin, après un séjour de quatre ans à Rome, qui ne fut pas toutefois entièrement perdu pour l'art, il revit la Hollande avec de nouvelles richesses. Toujours inconstant et vagabond, il retourna pour la troisième fois à Rome, dans l'intention de compléter sa collection d'antiquités; mais la Hollande ne tarda pas à l'attirer de nouveau. La Haye lui parut un séjour trop séduisant : il se retira à Scheveningue, et y loua une chambre, où l'on ne pouvait entrer que par une échelle qu'il enlevait après lui pour ne point être distrait dans son travail. C'est là qu'il composa le livre qui a établi sa réputation, et qui fut publié en 1709, après sa mort, par son neveu et son héritier, sous le titre suivant : Reliquiæ antiquæ urbis Romæ, quarum singulas perscrutatus est, ad vivum delineavit, dimensus est, discripsit atque incidit Bonaventura de Overbeke (ou les Restes de l'ancienne Rome, etc.); Amsterdam 1709, grand in-fol., en 3 parties. Chaque partie renferme 50 planches et autant d'articles de texte explicatif. Il avait été d'abord écrit en flamand; il fut ensuite traduit en latin et en français. L'édition

française, formée également de 3 parties in-fol., a été réimprimée en 1763. Lorsqu'Overbeeck eut terminé son ouvrage, et qu'il eut gravé et retouché lui-même toutes les planches, il alla le faire imprimer à Amsterdam : mais ses excès de tout genre avaient usé ses forces physiques; à peine arrivé, il tomba malade. Les médecins fondaient encore quelques espérances sur son âge, lorsqu'il leur dit : Messieurs, ne comptez pas sur mes quarante-six ans ; il faut compter double, car j'ai vécu jour et nuit. C'est avec cette tranquillité d'esprit qu'il rendit le dernier soupir, en 1706. Si le texte de l'ouvrage auquel il doit sa réputation renferme des inexactitudes que les savans ont signalées, les artistes admirent, dans les gravures des planches, la fermeté de la main, la distribution savante de la lumière, et le talent avec lequel elles sont composées.

PAAW (Pierre), appelé en latin Pavius, naquit à Amsterdam en 1564. Il fit ses humanités à Amersfort, les termina dans sa ville natale, et alla ensuite étudier la médecine à Leyde, où il passa quatre ans, au bout desquels il alla suivre les cours de la Faculté de Paris. L'état d'agitation dans lequel était alors la France ne lui ayant pas permis d'y rester longtemps, il passa en Danemarck, s'appliqua beaucoup à l'anatomie dans l'université de Rostock, où il reçut le bonnet de docteur, et se rendit ensuite à Padoue, qu'illustrait le grand Fabrizio d'Aquapendente. De retour à Leyde, il y obtint, en 1589, une chaire qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 1er. août 1617. Il fut surintendant de l'amphithéâtre anatomique et directeur du jardin botanique de cette ville, dans laquelle il cultiva l'un des premiers la science des végétaux et celle de la structure du corps humain. Ses connaissances anatomiques étaient fort étendues, surtout en ostéologie, et l'ouvrage qu'il a laissé sur cette matière renferme plusieurs faits intéressans. Ses écrits sont : 1°. Hortus publicus academiæ Lugduno-Batavæ, ejus ichnographia, descriptio, usus; addito quas habet stirpium numero et nominibus. Leyde 1601, in-12. Ibid. 1603, in-8°. Ibid. 1629, in-8°. 2°. Primitiæ anatomicæ de humani corporis ossibus. Leyde 1615, in-4°. Amsterdam 1623, in-4°. 3°. Succenturiatus anatomicus, seu commentaria in Hippocratem de vulneribus capitis. Leyde 1616, in-4°. 4°. Andreæ Vesalii epitome anatomica. Leyde 1616, in-4°., Amsterdam, 1633, in-4°. 5°. De Valvula intestini epistolæ duæ. Oppenheim 1619, in-4°., avec la première centurie des Lettres de Fabrice de Hilden. L'auteur nie l'existence de la valvule iléo-colique. 6°. De peste tractatus, cum Henrici Florentii ad singuli ejusdem tractatus capita additamentis. Leyde 1636, in-12. 7°. Observationes anatomicæ, dans les centuries III et IV des Histoires anatomiques de T. Barthelin.

PAETZ ou PAATS (Adrien Van), Paetius ou Patius, Hollandais,

avait des talens pour les négociations, dont il donna des preuves en Espagne, où il fut envoyé par les États-Généraux en 1673. Bayle en fait un grand éloge, il le qualifie de grand philosophe, grand théologien, grand jurisconsulte, etc. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une Lettre qui parut en 1685, sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante. On trouve aussi plusieurs de ses Lettres dans le recueil intitulé : Præstantium ac eruditorum epistolæ, Amsterdam 1704, in-fol.

PALFIN (Jean), né à Courtrai, province de Flandre occidentale en 1649, lecteur en chirurgie à Gand, s'est acquis une grande réputation par son savoir et ses ouvrages. Les principaux sont : 1°. Une excellente Ostéologie en flamand, traduite en français, et imprimée à Paris en 1731, in-12. 2°. Une Anatomie du corps humain, traduite par Jean Devaux, savant et habile chirurgien. Boudon, médecin de Vendôme, en donna une édition perfectionnée, Paris 1730, et A. Petit l'enrichit de nouvelles observations, Paris 1755, 2 vol. avec fig. Palfin a encore donné d'autres ouvrages qui ont rapport à son art. La chirurgie lui a en outre de grandes obligations ; il réforma le premier le mode vicieux de suture dont on s'était servi jusqu'alors dans les plaies des instestins, constata que la cataracte est réellement due à l'opacité du cristallin, et inventa un forceps dont on se sert encore aujourd'hui dans quelques accouchemens monstrueux, sous le nom de Tire-tête de Palfin. Il mourut à Gand en 1730, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes de son siècle.

PALUDANUS ou VAN DEN BROECK (Jean), de Malines, professeur en théologie et d'écriture sainte dans l'université de Louvain, chanoine, curé de Saint-Pierre, et archiprêtre du district de la même ville, mourut en 1630, dans la 65e année de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages, pour lesquels le public montra de l'empressement. Les principaux sont : Vindiciæ theologicæ, adversus verbi Dei corruptelas, Anvers, 2 vol. in-8°., 1620. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Écriture sur lesquels on dispute. 2°. Apologeticus Marianus. Il traite des louanges et des prérogatives de la Sainte-Vierge, dans ce livre publié, in-4°., Louvain 1623. 3°. De sancto Ignatio concio sacra, in-8°., ibid., même année. 4°. Officina spiritalis sacris concionibus adaptata, in-4°., Louvain 1624.

PALUDANUS (Bernard), né à Steenwick dans la province d'Over-Issel, en 1550, professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1633, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique. Il avait de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée, et, ce qui vaut encore mieux, une exacte probité. On a de lui divers ouvrages. Le plus connu est un Recueil de notes, dont il a enrichi les voyages maritimes de Linschot, La Haye 1599, in-fol. ; et en français, Amsterdam 1638, in-fol.

PAMELE (Jacques de), Pamelius, né à Bruges en 1536, d'un

conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, se fit un nom par de bons ouvrages. Après avoir acquis beaucoup de connaissances à Louvain et à Paris, il revint dans sa patrie, où il fut chanoine. Son premier soin fut de dresser une belle bibliothéque, de confronter les écrits des saints pères avec d'anciens manuscrits, et de s'appliquer à la critique sacrée. On lui donna ensuite un canonicat de Sainte-Gudule à Bruxelles, et de Saint-Jean à Bois-le-Duc. Les guerres civiles qui affligèrent sa patrie, l'obligèrent de se retirer à Saint-Omer, où l'évêque lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. Philippe II le nomma dans la suite à cet évêché et à la prévôté de l'église de Saint-Sauveur à Utrecht. Ses ouvrages sont : 1°. Liturgica latinorum, Cologne 1571 et 1676, 2 vol. in-4°. : ouvrage curieux et peu commun, qui renferme le rit du Saint-Sacrifice de la messe, observé par les apôtres et les Saints-Pères. 2°. Micrologus de ecclesiasticis observationibus. 3°. Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam, Anvers 1566, in-8°. 4°. Relatio ad Belgii ordines de non admittendis una in republica diversarum religionum exercitiis, Anvers 1589, in-8°. 5°. Une Édition de Saint-Cyprien, Anvers 1568, Paris 1616, in-fol. Cette édition, faite sur divers manuscrits, est accompagnée de notes estimées qui ont passé dans les éditions que Rigault et Pearson ont données de ce Saint-Père. 6°. Une Édition de Tertullien avec des annotations estimées, la vie de ce père, ses erreurs et la réfutation, Anvers 1579, Paris 1635, in-fol. Jean-Louis de la Cerda et Rigault ont profité du travail de Pamélius pour donner les éditions de Tertullien. Il publia le traité de Cassiodore de divinis nominibus. On a encore de lui une nouvelle édition de Raban-Maur, qui parut à Cologne, après sa mort, en 1627, par les soins d'Antoine de Hennin, évêque d'Ypres, 6 tomes en 3 vol. On trouve dans cette édition les Commentaires de Pamélius sur Judith et sur l'Épitre de Saint-Paul à Philémon. Ce savant mourut à Mons en Hainaut, en 1587, à 52 ans, en allant prendre possession de l'évêché de Saint-Omer. Il se fit autant estimer par ses vertus que par ses talens.

PANTIN (Guillaume), né à Thielt, province de Flandre occidentale, au commencement du 16e. siècle, médecin à Bruges, mort en 1583, laissa un savant Commentaire sur le traité de Celse, De re medica, Bâle 1552, in-folio, qui prouve qu'il était versé dans la belle littérature. Il était grand oncle du suivant.

PANTIN (Pierre), aussi de Thielt en Flandre, se rendit habile dans les langues, et les enseigna à Tolède et à Saragosse; il devint ensuite chapelain de Philippe II, chanoine d'Ipres, doyen de Sainte-Gudule à Bruxelles, prévôt de Condé, et mourut à Bruxelles en 1611, à 56 ans. On a de lui : 1°. Des Traductions de plusieurs auteurs et Saints-Pères grecs. 2°. Un Traité de dignitatibus et officiis regni ac domus regiæ Gothorum, dans les Conciles de Loaysa, et dans l'Hispania illustrata, 4 vol. in-fol.; petit traité savant et utile.

PAPEBROCH (Daniel), né à Anvers en 1628, se fit jésuite en 1646, professa les belles-lettres et la philosophie avec beaucoup de succès. Les pères Bollandus et Henschenius, collecteurs des Actes des Saints, l'associèrent à leur immense travail. Il alla à Rome avec Henschenius en 1660, et y amassa une ample collection de matériaux. De retour à Anvers sur la fin de 1662, il se livra sans réserve au travail auquel on l'avait destiné. Il était également propre à rétablir l'histoire dans les faits authentiques, et par sa sagacité et par ses recherches. Il épura la légende des faussetés dont elle fourmillait. Le savant jésuite, ayant à fixer l'origine des carmes, ne crut à aucune chimère. Il la marqua au 12e. siècle; il assigna, d'après Baronius et Bellarmin, le bienheureux Berthold pour premier général de l'ordre. Quelques carmes, qui faisaient remonter leur origine jusqu'à Élie, entrèrent en fureur. Ils inondèrent les Pays-Bas de libelles épouvantables contre Papebroch, et le traitèrent avec ce ton de hauteur qu'un noble allemand prend à l'égard d'un gentilhomme de deux jours. Le Nouvel Ismaël, Le jésuite réduit en poudre, Le jésuite Papebroch, historien conjectural et bombardant, firent beaucoup rire le public. Les descendans d'Élie ne s'en tinrent pas à des brochures. Ils dénoncèrent, en 1690, le P. Papebroch au pape Innocent X et à l'inquisition de Madrid, comme auteur des erreurs grossières qui remplissaient les 14 vol. des Actes des Saints de mars, avril et mai, à la tête desquels on voyait son nom. Quelles étaient ces erreurs? Celles-ci : Il n'est pas certain que la face de J.-C. ait été imprimée sur le mouchoir de sainte Véronique, ni même qu'il y ait jamais eu une sainte de ce nom. Le Mont-Carmel n'était pas anciennement un lieu de dévotion, et les carmes n'ont point eu le prophète Élie pour leur fondateur, etc. Un P. Sébastien de Saint-Paul, carme, avait déjà dévoilé une partie de ces erreurs dans un gros vol. imprimé à Cologne en 1693. Toute l'Europe savante attendait avec impatience le jugement de Rome et de Madrid. L'inquisition d'Espagne prononça enfin, en 1695, son anathème contre les 14 vol. des Actes des Saints. Le triomphe des carmes était complet; mais un incident vint affaiblir leur gloire. Un religieux de la congrégation de Saint-Jean-de-Dieu disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que l'ordre des frères de la charité avait 900 ans de primauté sur celui des carmes. Son raisonnement était tout simple. Abraham a été le premier général des frères de la charité : ce grand patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré, en faisant de sa maison un hôpital. Cependant les jésuites furent admis à se justifier au tribunal de l'inquisition. Le père Papebroch défendit, article par article, les propositions dénoncées au saint-office. Ce tribunal, fatigué de cette affaire, défendit seulement les écrits faits pour et contre; le pape confirma ce sage décret par un bref qui faisait défense de traiter de l'institution primitive et de la succession de l'ordre des carmes par les prophètes Élie et Élisée. Le P. Papebroch continua à travailler à son ouvrage, et à bien mériter de la république des lettres jusqu'à sa mort, arrivée en 1714, à 86 ans. Ce savant laborieux a eu grande

part aux Acta sanctorum des mois de mars, d'avril, de mai et de juin; et les volumes qui contiennent ces mois passent pour les plus exacts et les plus judicieux de cette vaste compilation. Il est auteur du Propylæum ad Acta sanctorum maii, in-fol. C'est un catalogue chronico-historique des souverains pontifes. Les exemplaires qui contiennent l'Histoire des conclaves ont été défendus à Rome. Ses Réponses aux carmes sont en 4 vol. in-4°.

PAPENDRECHT (Corneille-Paul Hoynck Van), né à Dordrecht en 1686, d'une famille noble et illustre, s'engagea dans l'état ecclésiastique, exerça le saint ministère à La Haye, et devint secrétaire du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines. Il exerça cet emploi avec zèle pendant 24 ans, et fut nommé vicaire-général de ce diocèse pendant le voyage que le cardinal fit à Rome. En 1717, il fut pourvu d'un canonicat de la métropole de Malines, admis au nombre des gradués en 1731, et fait archiprêtre de cette église en 1732. Son attention fut toujours tournée vers les devoirs de ses charges; cependant il sut trouver des momens de loisir qu'il consacra à l'étude, surtout de l'histoire ecclésiastique, et à dévoiler toutes les menées d'un certain parti. Epuisé de travaux et accablé de vieillesse, il mourut à Malines le 13 décembre 1753, regretté de tous les bons catholiques. On a de lui : 1°. Historia ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio, Malines 1725, in-fol. C'est une histoire de la petite église, traduite ensuite en flamand et imprimée en cette langue en Hollande, l'an 1728, in-fol. 2°. Six epistolæ, de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectensium, Malines 1729, in-4°. 3°. Specimen eruditionis broedersianæ, Malines 1730, in-4°. C'est l'examen ou la critique d'un ouvrage que Nicolas Broedersen, prêtre schismatique d'Utrecht, avait publié sous ce titre : Tractatus historicus primus de capitulo cathedrali ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ. 4°. Analecta Belgica, La Haye 1743, 6 vol. in-4°. On y trouvera la vie du président Viglius, écrite par lui-même, et d'autres pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes judicieuses et intéressantes de l'éditeur.

PAPIUS (André), né à Gand vers l'an 1547, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par Lévinus Torrentius, son oncle, qui, étant grand-vicaire à Liége, l'appela auprès de lui. Papius devint chanoine de la collégiale de Saint-Martin à Liége, et mourut fort jeune en 1581. On a de lui une traduction en vers latins du livre de Denys d'Alexandrie, De situ Orbis; de celui de Musée, De amore Eros ac Leandri, et une édition de Pricien; le tout accompagné de notes savantes, Anvers 1575, in-8°. On a encore de lui : De harmoniis musicis, Anvers 1581, in-12.

PAQUOT (Jean-Noel), né à Florennes, petite ville du ci-devant pays de Liége, actuellement de la province de Namur. Il fut professeur de langue hébraïque à Louvain, bibliothécaire de l'université, président du collége de Hauterley, et chanoine de Saint-Pierre. L'Impératrice Marie-Thérèse lui donna le titre de son conseiller historiographe en 1762, et il fut

un des premiers membres de la société littéraire de Bruxelles, fondée en 1769, et érigée en académie des sciences et belles-lettres en 1772. Il eut de grands démêlés avec l'université, et se vit forcé de quitter Louvain. Il se réfugia à Bruxelles où le duc d'Aremberg lui donna un honorable asile : il y resta sept à huit ans. Il se retira ensuite à l'abbaye de Gembloux, et se fixa enfin à Liége, où il fut nommé en 1787 professeur d'écriture-sainte. Il mourut à Liége en 1803, à l'âge de 81 ans. Il a donné : 1°. Une édition des Œuvres de Divæus, Louvain 1757, in-fol., enrichies d'une préface, d'une vie de Divæus et des supplémens; 2°. Une édition de l'Histoire générale de l'Europe, depuis la naissance de Charles-Quint jusqu'au 5 juin 1527, par Robert Maquereau, Louvain 1765, in-4°., enrichie de courtes notes pour l'intelligence des termes surannés; 3°. Une édition de l'Epitome commentariorum Guillelmi Estii et Cornelii A Lapide, per Joannem A Gorcum, in omnes epistolas divi Pauli. Paquôt a ajouté à cet abrégé, qui a été réimprimé en 1776, des Vies de Guillaume Estius, de Corneille A Lapide et de Jean de Gorcum. 4°. Une édition du Commentaire sur les psaumes de Muy, avec de petites notes, Louvain 1770, 2 vol. in-4°.; 5°. Une édition de l'Historia SS. imaginum et picturarum pro vero earum usu auctore Molano (Vermeulen); Louvain 1771, in-4°. 6°. Une édition de l'Historiæ Flandriæ synopsis ab anonymo scriptore Flandriæ generosæ titulo circa annum 1162 exhibita, Bruxelles 1781, in-4°., enrichie de notes; 7°. Une édition de l'ouvrage de Danès intitulé : Generalis temporum notio ab orbe condito usque ad annum 1236, in-8°., Louvain 1773; 8°. Une édition de l'Histoire du comté de Namur, par le P. de Marne, Bruxelles 1781, 2 vol. in-8°., avec des petites notes assez peu intéressantes; d'une chronologie des comtes de Namur et d'une vie de l'auteur; 9°. Une édition du Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant, par Jean-François de Vaddère, Bruxelles 1784, 2 vol. in-12. Paquôt en a retouché le style, et a accompagné le texte de notes instructives et intéressantes. Le plus grand ouvrage de Paquôt est celui qui a pour titre : Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liége et de quelques autres contrées voisines, Louvain 1763, 18 vol. in-8°., et 3 vol. in-fol. Cet ouvrage est le fruit de longues et profondes recherches; il est néanmoins peu agréable à lire, mais utile; on regrette seulement qu'il ne soit pas plus complet.

PARCELLES (Jean), peintre de marines, naquit à Leyde vers 1597, et fut élève d'Henri Vroom. Il a excellé à peindre la mer sous tous ses aspects. Pour mieux rendre les tempêtes sur mer, il se plaisait à les étudier; et il s'exposa souvent aux plus grands périls pour rendre son imitation plus parfaite. L'habitude d'étudier la nature lui avait donné la plus grande facilité d'invention : mais il savait retenir son génie dans de justes bornes, et il ne s'écartait jamais de la vérité. Il défia un jour Knipberghen et van Goyen, tous deux habiles peintres de paysages, à qui ferait le mieux un tableau dans le cours de la jour-

née, et en présence d'amis communs. Knipberghen choisit une grande toile pour faire son paysage. Il semblait qu'il prit sur sa palette les ciels, les lointains, les arbres, les rochers tout faits, et qu'il ne fit que les transporter sur la toile. Ce bon tableau fut achevé avant le temps. Van Goyen se contenta d'appliquer sur sa toile du clair, du brun, sans laisser deviner ce qu'il voulait représenter. Bientôt on vit, pour ainsi dire, éclore de ce chaos un ciel léger, des lointains, des fabriques, des hameaux, une chute d'eau, qui s'étendait en rivière, où l'on voyait de nombreuses embarcations, pleines de figures touchées avec finesse: ce tableau heurté avec esprit et d'une excellente couleur, charma les spectateurs. Parcelles suivit une marche toute différente: il resta longtemps à méditer sur le tableau qu'il voulait exécuter sans rien dessiner ni rien peindre; et lorsqu'il eut bien arrêté toutes ses idées, il se mit à peindre avec une extrême rapidité, et, dans le temps prescrit, il eut fini son tableau représentant une marine, qui enleva tous les suffrages. Les productions de deux autres concurrens étaient plus riches de détails; les effets en étaient plus piquans, peut-être: mais l'ouvrage de Parcelles était la nature elle même, et renfermait toutes les parties de la peinture. Cet habile artiste mourut à Leyerdorfs, laissant un fils nommé Jules, qui marcha sur ses traces. On a souvent confondu leurs tableaux, et l'erreur est d'autant plus facile que tous deux les marquaient des lettres J et P. Plusieurs marines du père ont été gravées, Amsterdam, N. J. Visscher, 1620.

PARMENTIER (Antoine), né à Nivelle, dans le Brabant méridional, mort à Namur le 12 mai 1722, docteur en théologie à Louvain, s'est distingué par son zèle pour la foi. On a de lui quelques écrits pour la bulle Unigenitus contre Opstraet et d'autres réfractaires, Louvain 1718, in-8°.

PAS ou PAAS (Crispin de), en latin Passaus, dessinateur et graveur, naquit à Armyde, province de Zélande, vers l'année 1536. Th. Coornhaert lui enseigna le dessin et la gravure. Il exerça son art à Amsterdam, à Cologne, à Londres et à Paris. Pendant son séjour dans cette dernière ville, il publia un Traité de perspective et du dessin, orné de figures de sa composition, et dans lequel il donne les proportions de plusieurs espèces d'animaux, tels que chevaux, lions, ours, tigres, éléphans, moutons, chats, etc., ainsi que de différentes sortes d'oiseaux et de poissons. Dans une préface écrite en français et placée en tête de ce Traité, il rapporte les particularités suivantes sur sa vie: « Dès » ma jeunesse, je me suis adonné » à plusieurs et divers exercices; » mais je me suis particulièrement » attaché à estudier avec les plus » fameux maistres, le sieur Fremi- » net, peintre de S. M. T. C.; le re- » nommé peintre et architecte, » sieur Petro Paulo Rubens, Abra- » ham Bloemart, Paulo Morelson, » peintre et architecte d'Utrecht; » mais plus particulièrement le très » noble seigneur van der Burg, » avec lequel je visitai l'académie, » où étaient les plus illustres hom- » mes du siècle, et l'illustre prince » Maurice, d'heureuse mémoire, » pour enseigner le desseing à l'aca- » démie du sieur Pluvinel, premier » écuyer du roi. » C'est pour ren-

dre témoignage de l'amitié qui le liait avec ce dernier, qu'il orna de ses gravures l'ouvrage qui parut sous ce titre : Le Manége royal, ou Instruction du roi Louis XIII en l'exercice de monter à cheval, par messire Antoine Pluvinel, grand volume in-fol. Les planches représentent les différens exercices du manége, et les portraits de plusieurs personnages de la cour de France. Pas s'est exercé avec un égal succès dans l'histoire et le portrait. C'est pendant son séjour en Angleterre qu'il cultiva plus particulièrement ce dernier genre. Le portrait de Thomas Percy est un des plus beaux qu'il ait gravés : celui de la reine Élisabeth en habits de cérémonie, ne lui cède en rien. En général, tout ce qu'on possède de cet artiste est d'une belle exécution et d'un fini extrêmement précieux. Il était très-laborieux. Outre le Manége royal, son œuvre se compose de plus de cent-quarante pièces, parmi lesquelles sont 40 portraits et plus de 60 pièces de son invention. Parmi celles qu'il a gravées d'autres maîtres, on regarde comme les plus belles, une Suite des quatre Evangélistes, d'après Geldorp Gorcius, et une Suite de quatre paysages montagneux, d'après Breughel-de-Velours.

PAS (Crispin de), dit le jeune, fils aîné du précédent, apprit de lui l'art de la gravure ; il naquit à Utrecht en 1570. On ne connaît de lui qu'un très-petit nombre de pièces, soit qu'il fût mort jeune, soit qu'il eût abandonné de bonne heure la carrière des arts. On regrette qu'il n'ait pas produit un plus grand nombre de planches ; car celles que l'on connaît de lui annonçaient qu'il eût surpassé son père ; ce sont : un Portrait de Jean-Ange Werdenhagen et de Fréderic, électeur palatin, et trois pièces de l'Histoire de Lazare, dont la quatrième a été gravée par son père.

PAS (Guillaume de), second fils de Crispin le vieux, reçut aussi les leçons de son père, dont il parvint à imiter avec succès la manière. Il passa fort jeune en Angleterre, où ses ouvrages eurent le plus grand succès. Le nombre de portraits qu'il a gravés pendant son séjour à Londres, est considérable : presque tous sont d'après Van-Dyck ; et l'étude de ce grand maître lui a donné un style brillant, quoique naturel. Ses portraits, bien que de petite dimension, sont recherchés à cause de la finesse de l'exécution : on cite surtout ceux de Robert, comte d'Essex, et de George Villiers, duc de Buckingham, tous deux à cheval, et celui de Sir Henri Rich, capitaine des gardes, petit in-fol. ovale, d'un beau fini.

PAS (Simon de), troisième fils de Crispin le vieux, naquit à Utrecht, en 1574, et ne se distingua pas moins que ses frères dans l'art de la gravure. Également élève de son père et séduit par les succès que son frère Guillaume avait obtenus en Angleterre, il se rendit dans ce royaume, où Nicolas Hilleard, célèbre peintre en miniature, l'employa pour graver les portraits des différentes personnes de la famille royale. Simon s'y fit une assez grande réputation, qu'il soutint par différentes productions dans des genres divers, tels que sujets de dévotion, frontispices et ornemens de livres. Après un séjour de dix ans en Angleterre, il passa au service du roi de Danemarck. On croit qu'il mourut à Co-

penhague. Ses ouvrages se font remarquer par un burin délicat, conduit avec fermeté et une grande facilité. Il a gravé à l'eau-forte les portraits de quatre ducs de Bourgogne, qui sont très-estimés; on les regarde comme ce que l'eau-forte a produit de plus libre et de plus piquant. Ses deux plus belles pièces sont celles qui représentent les Pélerins d'Emmaüs et une Sainte-Famille, demi-fig., d'après Le Baroche.

PAS (Madeleine de), sœur des précédens, née à Utrecht en 1576, se distingua dans l'art qui a illustré sa famille. Elle reçut, comme ses frères, les leçons de son père; mais elle suivit une autre route, où elle ne s'est pas moins fait estimer : elle n'opérait qu'avec le burin dans un style fini et agréable. C'est surtout d'après Elsheimer qu'elle s'est exercée avec succès. Elle a cherché à imiter la manière du comte de Goudt, et si elle n'est pas parvenue à rendre les effets de clair-obscur d'une manière aussi piquante que cet artiste, elle en dédommage par la douceur du burin et l'harmonie des tons. La manière dont elle a gravé le paysage la place au rang des plus habiles graveurs. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les Vierges sages et les Vierges folles, d'après Elsheimer, estampe rare et belle, de format in-4°., en travers, et deux Paysages, d'après Adrien Willeret, format in-folio.

PASSÆUS (Crispin), savant fleuriste d'Arnheim, province de Gueldre, y a publié en 1607, 1614, 1616 et 1617, les quatre parties de son Hortus Floridus, in-4°., fig. obl.

PATENIER (Joachim), peintre de paysages, naquit vers 1487 à Dinant, province de Namur. Il apprit les premiers élémens de son art à Anvers, et fut reçu à l'académie de peinture de cette ville, vers 1515. Son talent était pour le paysage : ses perspectives sont pleines de charme, ses figures touchées d'une manière exquise et dessinées avec correction. Le feuillé de ses arbres se fait admirer par la légèreté et la netteté de l'exécution; les troncs et les branches semblent avoir toute la liberté de la nature. Ses ouvrages, même de son vivant, jouissaient de la plus grande estime, et étaient payés extrêmement cher. Malheureusement sa conduite était loin d'être en harmonie avec ses talens : livré à tous les excès de l'ivrognerie, il passait la plus grande partie de son temps dans les cabarets, et il avait la coutume de ne prendre ses pinceaux que lorsque le besoin l'y contraignait. Il a peint aussi des batailles avec un esprit extraordinaire. Ses compositions en ce genre sont remplies d'une multitude inconcevable de figures; et chacune d'elles cependant est dessinée avec exactitude, et finie avec le plus grand soin. Sandrart fait mention d'une admirable bataille que Patenier avait peinte et qui appartenait à Melchior Wintgis, à Middelbourg. Lorsqu'Albert Durer vint à Anvers, il fut tellement frappé de la beauté des ouvrages de cet artiste, que, pour lui témoigner l'estime qu'il en faisait, il voulut peindre son portrait. Il a eu pour élève François Mostaert. On peut voir dans Descamps (Vies des peintres flamands, tome I, page 31), le signe dont Patenier marquait ses ta-

bleaux : la bienséance ne nous permet pas de répéter ce qu'il appelle le coin du peintre. Le Musée du Louvre a possédé un tableau de Pateniér, représentant Jésus-Christ baptisé dans le Jourdain; il provenait de la galerie de Munich : il a été rendu en 1815.

PAULUS (PIERRE), homme d'état hollandais, né en 1754, dans la petite ville d'Axel, province de Zélande, entra jeune encore dans les emplois. Son génie trouva dans les fonctions de conseiller et avocat fiscal de l'amirauté de la Meuse, en 1785, l'occasion de se développer de la manière la plus utile à son pays. Lorsque le département de la Meuse lui fut confié, la Hollande était menacée d'une guerre avec l'Angleterre. D'après le système soutenu alors, on ne songeait qu'aux troupes de terre, ce qui avait ruiné la marine. Les circonstances étaient pressantes; Paulus dirigea ce grand ouvrage : il introduisit dans les travaux qui lui étaient confiés, un ordre, une activité, inconnus jusqu'à lui. Son exemple ranima l'amirauté d'Amsterdam, et l'on fut étonné, au bout de deux ans, de voir la marine hollandaise sortir, pour ainsi dire, de ses ruines, forte de 40 vaisseaux de ligne, presque tous de nouvelle construction. Sa conduite était si sage, que, quoiqu'il ne déguisât par ses opinions, les stathoudériens osaient à peine le blâmer. Son intégrité leur imposait. Il fut cependant destitué en 1787, et resta sans fonctions jusqu'à la chute du stathoudérat. Il gémit profondément de l'abandon de la France, et accabla de courageux reproches le ministre chargé de ses intérêts. Souvent il l'avait averti de la marche de l'armée prussienne en demandant à grands cris les troupes promises et jamais envoyées au camp de Givet. Enfin, lorsque tout fut consommé, et que l'ambassadeur anglais eut commandé son éloignement, il alla à Versailles, où il fut accueilli avec distinction. Il y avait porté sa franchise, cet esprit de liberté et d'indépendance qui déguise mal la vérité. Il fit des reproches qu'on écouta sans lui répondre : on lui demanda des renseignemens et des conseils tardifs. Il alla visiter quelques-uns des ports, en jugea les travaux, et quitta la France en disant qu'il se faisait fort de créer une nouvelle marine à cette puissance avec ce que coûtaient les malversations. Paulus eut la douleur de voir arriver en conquérans, dans son pays, les Français qu'il y avait si ardemment appelés comme alliés; et, de même que tous les hommes de son parti, il fut bien cruellement abusé par les promesses de liberté et d'indépendance. En 1795, il présida le premier l'assemblée des représentans provisoires de la Hollande, fut membre du comité de marine, négociateur du traité de paix avec la France, et député de la province de Hollande aux délibérations qui avaient pour objet la convocation d'une assemblée constituante. En remplissant ces fonctions, il fut saisi d'un rhume violent, qui le conduisit en peu de jours au tombeau, le 17 mars 1796. On a de lui différens ouvrages : 1°. Du droit qu'à la province de Zélande de posséder une université, Leyde 1775, in-8°. 2°. Commentaire sur l'union d'Utrecht, Utrecht 1775, 3 vol. in-8°. 3°. Du Stathoudérat, 1773 et 1778,

avec une apologie contre Paul Dortsma, nom supposé, sous lequel l'avait attaqué Jean Barueth, pasteur à Dordrecht. 4°. Disputatio de origine, progressu et solutione nexus feudalis Flandriam inter et Zelandiam, Leyde 1775, in-8°. C'est la thèse que soutint Paulus, lorsqu'il prit ses degrés à l'université de Leyde. 6°. Verhandeling over de vrage, etc., Harlem 1792, in-8°., et 1795, 4°. édition. Cet ouvrage est un exposé du principe de l'égalité politique.

PAUW (Pierre), en latin Pawius, ou Pauwius, médecin, né à Amsterdam en 1564, voyaga en France et en Italie, fut professeur à Rostock, et ensuite, pendant 22 ans, surintendant de l'amphithéâtre anatomique de Leyde : il pratiqua en même temps la médecine dans cette ville, où il mourut le 1er. août 1617. Everard Vorstius prononça dans la même année son Oraison funèbre en latin. Pauw a publié, sur son art et sur la botanique, divers ouvrages qui sont oubliés aujourd'hui, et dont on trouve la liste dans le tome XII des Mém. de Nicéron. Les plus remarquables sont : 1°. Un commentaire sur Vesale, en latin, Leyde 1616, in-4°. 2°. Un Traité de la peste, en latin, Leyde 1636, in-12. 3°. Hortus Lugduno-Batavus 1629, in-8°.

PAUW (Regnier), également distingué comme magistrat et comme diplomate hollandais, naquit à Amsterdam en 1564. Il concourut, par ses services, au triomphe de la réformation dans cette ville et à l'établissement de la compagnie des Indes. Il fut employé dans des négociations importantes avec l'Angleterre en 1613, avec le Danemarck en 1621, et avec la France en 1622. Louis XIII l'anoblit, et le créa chevalier. Semblable honneur lui avait déjà été conféré par le roi d'Angleterre. Pauw était tout dévoué au stathouder Maurice, et il joua, dans le procès d'Olden Barneveldt et de Grotius, un rôle que ne lui ont jamais pardonné les amis de la liberté. A la mort de Maurice, il perdit toute son influence. Il vécut encore dix ans dans la vie privée, harcelé par les épigrammes et les satires de l'archi-poète Vondel, et des partisans de la même cause. Il mourut en 1636. Ses fils, Adrien et Corneille, ont également joué un rôle dans les affaires du temps. — Adrien Pauw, grande pensionnaire de Hollande en 1631, remplit successivement des missions et des ambassades en France, en Angleterre, en Danemarck, et auprès des villes anséatiques. Plénipotentiaire à la paix de Munster, il s'y distingua par son influence, mal vue des négociateurs français. Envoyé en Angleterre en 1649, il ne put, malgré ses efforts, sauver la vie à l'infortuné Charles I. Il mourut en 1653 ; on peut voir le jugement qu'à porté de lui Wicquefort. Son frère Corneille Pauw, né en 1593, se signala par les services qu'il rendit au commerce de sa patrie, dans les échelles du Levant; il fut deux fois consul-général à Alep. En 1631, il fut envoyé en Suède auprès de Gustave-Adolphe, qui le créa chevalier de la Toison-d'Or. Les Stathouders Fréderic-Henri et Guillaume II, princes d'Orange, l'honorèrent également de leur confiance.

PAUW (Jean-Corneille de), philologue hollandais, né à Utrecht vers la fin du dix-septième siècle, y fut chanoine de Saint-Jean

(titre absolument sans application et sans fonctions ecclésiastiques aujourd'hui), et il y cultiva avec soin la littérature ancienne. Il fut éditeur de l'Enchiridion d'Héphestion, Utrecht 1727, in-4°.; de Philé, de Animalibus, ibid. 1730, in-4°.; d'Anacréon, ibid. 1732, in-8°.; d'Horeapollon, 1727, in-8°.; de Quintus Calaber, Leyde 1733, in-8°.; des Caractères de Théophraste, Utrecht 1737, in-8°.; des Lettres d'Aristénète, ibid. in-8°., 1739; de Phrynicus, ibid. 1739, in-4°.; d'Eschyle, La Haye 1745, 2 vol. in-4°.; et il donna en 1748, des notes sur Pindare. En 1711, il prit, sous le nom de Philargyrius Cantabrigiensis, la défense de Jean Leclerc (Clericus), dont Richard Bentley, sous le nom de Phileleutherus Lipsiensis, avait attaqué les corrections sur les Fragmens de Ménandre et de Philémon. On a encore de lui : Diatribe de alea veterum, à l'occasion d'une épigramme d'Agathias le scholastique. Jacques-Philippe d'Orville a fort mal traité Pauw dans sa Critica Vannus in inanes Pavonis paleas, Amsterdam 1737, volume de 6 à 700 pages, in-4°., devenu l'occasion d'une polémique acharnée, où de part et d'autre on a oublié d'être honnête et juste. Les amis et les partisans de d'Orville épousaient sa querelle. Le célèbre Toup n'a point partagé le mépris que certains écrivains ont témoigné pour notre auteur. Voyez ses Emendationes ad Juidam. Chardon de la Rochette observe aussi qu'on a eu tort de traiter Pauw d'homme médiocrement savant; mais il lui reproche son peu de modestie et ses formes dures et tranchantes (*Mél. de crit. et de philol.*, tom. III, p. 345). Pauw est venu un peu trop tard pour trouver place dans le Trajectum eruditum de Gaspar Burman; nous n'avons pas mieux réussi à découvrir la date de sa mort que celle de sa naissance. Guillaume Pauw, conseiller à la haute-cour de justice à La Haye, est auteur d'observations sur le droit romain (Varia juris civilis capita, 2e. édition, Halle 1737, in-8°.) citée avec beaucoup d'éloge par Pierre Burman le second, dans les notes sur l'Anthologie latine, tom. II, p. 370. Nous ne connaissons pas autrement ni le livre ni l'auteur.

PAUW (Corneille de), chanoine de Xanten, au duché de Clèves, savant écrivain et philosophe paradoxal du dix-huitième siècle, né à Amsterdam, en 1739, de la même famille que les précédens, était petit-neveu, par sa mère, du grand-pensionnaire de Witt. Issu de pareils ancêtres, il n'est pas étonnant qu'il en ait hérité le goût de l'indépendance, et qu'il ait montré des idées libérales, non pas celles qu'étala dans Paris, son neveu le baron de Clootz, dit Anacharsis, mais les idées fondées sur la bonne foi, qui peuvent le mieux assurer aux peuples et aux souverains leur félicité réciproque, et qu'il serait fâcheux de ne pouvoir appeler du nom de libérales, parce que cette épithète est devenue synonyme de révolutionnaires. De bonne heure orphelin, le jeune Pauw fut envoyé à Liége où il avait des parens. Un chanoine de la cathédrale prit soin de son éducation, et vit avec un grand plaisir ses progrès dans les études. Il favorisa le penchant de ce jeune homme pour les sciences, et l'adressant à quel-

ques membres distingués de l'académie de Gottingue, qui le prirent en amitié, et lui procurèrent tous les moyens de s'instruire. De retour à Liége, le bon chanoine, dans l'intention de lui laisser son bénéfice, engagea Pauw à embrasser l'état ecclésiastique. Celui-ci, par reconnaissance, ne s'y refusa point, et devint sous-diacre. Il s'en tint, toutefois, à ce degré de la hiérarchie. Sur ces entrefaites, le prince-évêque de Liége, ayant quelque contestation avec le roi de Prusse, chercha un bon négociateur pour la défense de ses droits à la cour de Berlin. On lui désigna Pauw; et celui-ci, arrivé à Berlin, plut en effet au grand Frédéric, et le différend fut bientôt arrangé. Ce prince apprécia d'abord le mérite de l'envoyé de Liége. Charmé de son esprit, de son savoir et de sa philosophie, il ne négligea rien, pendant huit mois qu'il le retint à Potsdam, pour l'engager à se fixer près de lui. Il lui offrit une pension de trois mille francs, une des premières places dans son académie, des bénéfices; enfin il le tenta même par l'expectative de l'évêché de Breslau. Mais rien ne put séduire le sous-diacre philosophe. Au bout de quelques mois, dit-il, dans une de ses lettres, le son du tambour et le bruit continuel des armes et des bâtons, m'inspirèrent une telle mélancolie, que j'en perdis tout-à-fait le sommeil. Il préférait aux honneurs et aux richesses, une retraite paisible, et l'aurea mediocritas d'Horace Peut-être voyait-il, avec plus de sagacité que d'autres gens de lettres attirés à la même cour, ce qu'il avait à y craindre de la jalousie et des intrigues des courtisans et de la faveur inconstante du monarque. Il borna son ambition à jouir d'un canonicat dans la petite ville de Xanten, non loin de son beau-frère, le baron de Clootz, qui résidait dans les environs. C'est là qu'il put se livrer à sa passion pour les lettres et pour les sciences. Il y acheva ses Recherches sur les Américains, avant d'avoir atteint sa trentième année, ce qui parut étrange aux hommes instruits, en raison de la variété et de l'étendue des connaissances que suppose un tel ouvrage. Il fut lu avidement dans toute l'Europe, et fut l'objet d'une foule de critiques. On traita de paradoxal un livre où l'on voyait un jeune homme combattre, avec tant de force, des idées assez généralement reçues d'après les relations des voyageurs. Diderot et d'Alembert, jugeant bien autrement de l'ouvrage et de l'auteur, engagèrent Pauw à les seconder dans le supplément à l'Encyclopédie; et en effet il l'enrichit de plusieurs articles. En 1774, parurent ses Recherches sur les Egyptiens et les Chinois : elles lui attirèrent de nouvelles critiques, surtout de la part des partisans des jésuites, qui ne virent pas, sans indignation, le peu de cas qu'il faisait des Lettres édifiantes. Des Français résidant à Canton voulurent avoir cet ouvrage de Corneille de Pauw; et nous avons vu d'eux quelques Mémoires qui confirment presque en tout ses opinions sur les Chinois. Long-temps après, il donna les Recherches sur les Grecs, livre non moins savant et curieux que les précédens, où l'on apprend, entre autres choses, qu'il y a beaucoup à rabattre de la haute idée qu'on se forme or-

dinairement des Lacédémoniens. Après la publication de ce livre, il entreprit des Recherches sur les anciens Germains. Elles furent, pendant dix ans, le principal objet de ses travaux; il se disposait à les publier, lorsqu'il apprit que M. Smith, de Manheim, venait de mettre au jour les premiers volumes d'un traité sur le même sujet : il désira de le voir complet, pour juger si le sien n'en deviendrait pas tout-à-fait inutile; mais la révolution française vint l'obliger à renoncer à ses études et à tout ce qui avait fait jusqu'alors le charme de sa vie. La subversion d'un pays qu'il aimait le consterna; elle rendit bien déplorables les dix dernières années de son existence, et causa sa fin prématurée. Il se vit pressé entre deux partis acharnés l'un contre l'autre et jaloux de mettre ce savant et laborieux écrivain de leur côté. Ennemi de tous les excès, il se flatta de pouvoir conserver quelque tranquillité en restant complètement neutre entre ces partis : les uns le revendiquaient comme leur compatriote, comme ecclésiastique, comme un auteur estimé, faisant honneur à sa patrie; les autres qui se croyaient philosophes en bouleversant la France, comptaient sur lui comme philosophe, comme écrivain français et partisan des idées nouvelles. Mais il ne voulut jamais se départir de son plan de neutralité. Qu'en arriva-t-il? c'est qu'il se rendit suspect à tous, et dut craindre la vengeance des uns ou des autres. Le directoire de Paris, qui voulait en faire son commissaire dans le pays de Clèves, alors envahi par ses troupes, fut piqué du refus qu'il lui opposa. Il y avait, sans doute, du danger à résister à de telles volontés, et le philosophe de Xanten ne se le dissimulait pas : d'un autre côté, plusieurs de ses compatriotes et de ses voisins, le supposant incliné pour les Français, se défiaient de lui chaque jour de plus en plus. Enfin, des chagrins domestiques vinrent se joindre à tant d'autres désagrémens. Son neveu, le baron de Clootz, venait d'être égorgé à Paris avec appareil, et par ceux-mêmes dont il s'était fait le complice. Pauw, plus accablé à la vue de tant de crimes et de tant de malheurs qu'alarmé de son propre péril, tomba dans une mélancolie profonde; il dépérit insensiblement, et mourut à Xanten, le 7 juillet 1799, à l'âge de soixante ans. Il fut, dans tous le cours de sa vie, un modèle de simplicité, de modération, de régularité. Personne, sans le connaître intimement, n'eût soupçonné en lui tant de savoir et de profondeur d'esprit. Quelque temps avant sa mort, dans l'excès de sa tristesse, il avait brûlé tous ses papiers, entre lesquels on doit regretter particulièrement les Recherches sur les Germains. C'est une perte réelle pour quiconque préfère dans ses lectures le solide et l'utile à ce qui n'est qu'agréable. Pauw, dans ses discussions, est toujours plus occupé du fond que de la forme. Son style, quoiqu'énergique et souvent éloquent, n'a point le naturel et la pureté des bons écrivains français. On y rencontre assez souvent des tournures qui ont quelque chose d'étranger, et qui, la première fois, étonnent le lecteur, sans toutefois le choquer ni l'arrêter; car, loin d'obscurcir le sens, elles tendent à

l'exprimer plus qu'il n'est nécessaire, par une certaine redondance de mots superflus. Au reste on est bientôt accoutumé à ce style; et l'attention, entraînée par la pensée de l'auteur, aperçoit à peine la manière dont il l'exprime. C'est l'importance et la variété des sujets qu'il a traités, la profondeur et la sagacité qu'il a su mettre dans leur discussion, qui assignent à cet auteur un rang distingué dans la république des lettres. On lui a fait des reproches auxquels l'intérêt de l'amour-propre et la jalousie nous paraîssent avoir eu quelque part. On a dit que ses ouvrages, dont plusieurs savants ont réfuté les assertions, n'étaient que des systèmes ingénieux, remplis de brillants paradoxes; qu'en citant des passages d'anciens auteurs grecs ou latins, il en dénaturait le vrai sens pour les faire mieux cadrer avec ses vues; que ses décisions étaient trop souvent tranchantes, et sa critique outrée. Il n'y aurait guère moyen, sur ce dernier point, de le disculper entièrement; mais le premier reproche ne nous paraît pas également fondé, et ceux-mêmes qui n'adoptent pas les opinions de Pauw ne peuvent disconvenir qu'il a su les étayer d'un appareil de preuves qui leur donne un grand air de vraisemblance. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Les recherches philosophiques sur les Américains, Berlin, 1768-69, 2 vol. in-8°.; Clèves, 1772, 3 vol. in-8°. Cette dernière édition est fort augmentée, indépendamment de la réponse à Pernety, qui forme le 3e volume, bon morceau de critique qui avait paru en 1770. 2°. Recherches sur les Egyptiens et les Chinois, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°. 3°. Recherches sur les Grecs, Berlin, 1788, 2 vol. in-8°. Quant aux Recherches sur les anciens Germains, nous avons dit qu'elles avaient péri avec ses papiers; il en fut de même d'un poëme didactique sur la langue française en trois chants, dont il avait envoyé un fragment d'environ cinquante vers, à l'auteur de cet article, qu'un bon poète français n'aurait pas désavoués. Ce morceau a été perdu avec d'autres manuscrits dans une des tourmentes de la révolution française. Plusieurs Dissertations de Corneille de Pauw se trouvent dans le Recueil des antiquités de Cassel, tome premier. On a donné à Paris, en 1785, une édition de ces trois grands ouvrages en 7 vol. in-8°. Il est important d'observer que l'éditeur a réimprimé les Recherches sur les Américains d'après la première édition de 1770, n'ayant pas connu apparemment celle de Clèves de 1772, revu et considérablement augmentée par l'auteur. Une espèce d'Ana extrait de ses divers ouvrages, a paru en anglais sous ce titre : Selections from M. Paw, with additions by Daniel Webb, Londres, 1795, in-8°. : voyez en l'extrait dans le Mag. encycl. 1re année, VI, 196.

PAUWELS (Nicolas), né en 1655, curé de Saint-Pierre, président du collége d'Arras, professeur royal du catéchisme à Louvain, sa ville natale, mort en 1713, a donné une Théologie pratique en 5 vol. in-12, Louvain, 1715. Elle est estimée.

PECHLINUS (Jean-Nicolas), né à Leyde, étudia la médecine, et la professa à Kiel, où il fut

premier médecin du duc de Holstein-Gottorp et son bibliothécaire. Il mourut à Stockholm en 1706. On a de lui : 1°. De purgantium medicamentorum facultatibus, 1672, in-8°, réimprimé en 1702; 2°. De æris et alimenti defectu, et de vita sub aquis, 1676, in-8°., à l'occasion d'un jardinier qui resta seize heures sous la glace, et qui fut rappelé à la vie; 3°. De habitu et colore Æthiopum, 1677, in-8°.; 4°. Observationes medicæ, 1691, in-4°., etc

PECK (PIERRE), Peckius, jurisconsulte de Ziriczée en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain, et devint en 1586 conseiller de Malines, où il mourut en 1589. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence, qu'on a recueillis à Anvers en 1647, in-folio.

PECK (PIERRE), fils du précédent, né à Louvain, conseiller de Malines, puis chancelier de Brabant et conseiller d'état, se distingua par sa science et hérita de son père une piété tendre, et un grand zèle pour l'orthodoxie. Ses talens pour les négociations éclatèrent surtout à la cour de France, en Allemagne et en Hollande où il fut envoyé en qualité d'ambassadeur. Il est mort à Bruxelles en 1625, et a laissé Votum pro studiis humanitatis, Anvers.

PELLETIER (GASPARD) médecin de Middelbourg, province de Zélande, s'acquit beaucoup de réputation par la pratique de son art, fut fait échevin, puis conseiller dans sa ville natale, et mourut en 1659. On a de lui Plantarum, tum patriarum, tum exoticarum, in Walachria Zelandiæ insula nascentium, synonyma, Middelbourg 1610, in-8°, rare et recherché.

PELS (ANDRÉ), poète hollandais, mort à Amsterdam, le 3 juillet 1681, fit jouer en 1668, une tragédie et une comédie de sa composition, chacune en trois actes; la première intitulée la Mort de Didon; l'autre, Julfus, nom du principal personnage. Il devint, quelque temps après, l'un des fondateurs et des coryphées d'une société poétique hollandaise, qui avait pris pour devise : Nil volentibus arduum. Cette société a enrichi le théâtre hollandais d'un grand nombre de pièces, la plupart traduites du français : elle était fort attachée aux principes de l'art dramatique professés en France. Elle avait aussi sur la grammaire et l'orthographe hollandaise une théorie très-exigente; et de Vries, dans son Histoire de la poésie holl. (tome 2, page 106), est loin de croire que celle-ci ait eu à se louer de tant de serviles entraves, que les restaurateurs de la poésie hollandaise ont bien fait, selon lui, de secouer de nos jours. Si Pels, dans sa coterie, régentait un peu magistralement les autres, il était également inexorable pour lui-même; et ses entrailles paternelles ne l'ont pas empêché de condamner sa Didon et son Julfus. Il publia, en 1667, une traduction en vers hollandais de l'Art poétique d'Horace, adaptée aux besoins de son pays et de son temps; et quatre ans après, un poème intitulé : L'Usage et l'Abus du Théâtre. Parmi les poètes contemporains, peu satisfaits du rigorisme de Pels, Antonides van der Goes s'est plu à le peindre dans son Satyre Marsyas.

PELTAN ou PELTE (THÉODORE-ANTOINE DE), jésuite, natif du village de ce nom, dans la ci-devant Campine liégeoise, aujourd'hui de la province de Limbourg, enseigna avec beaucoup de réputation les langues grecque et hébraïque et la théologie à Ingolstadt, et mourut à Augsbourg, le 2 mai 1582. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Valère Rotmare dans son Histoire des professeurs de l'université d'Ingolstadt. On a de lui : 1°. Paraphrasis et scholia in Proverbia Salomonis, Anvers 1606, in-4°. 2°. Plusieurs Traités de controverse. 3°. Un grand nombre de traductions du grec en latin : 1°. Du Commentaire d'André de Césarée, évêque de Cappadoce, sur l'Apocalypse, Ingolstadt 1574 ; 2°. Des Actes du premier concile d'Ephèse, avec des notes, ibid. 1604, in-fol. ; 3°. Des Homélies de 17 pères grecs, sur les principales fêtes de l'année, 1579 ; 4°. Des Commentaires de Victor d'Antioche sur saint Marc, de Tite de Rostre, sur saint Luc, dans le tome 4e. de la Bibliothéque des pères ; 5°. Une Chaîne des pères grecs, sur les Proverbes de Salomon, Anvers 1604 ; 6°. De la Paraphrase de saint Grégoire Thaumaturge, sur l'Ecclésiaste avec des notes. Peltan était du petit nombre des savans qui unissent les avantages d'une vaste mémoire à ceux d'un jugement solide, et les richesses de l'érudition à l'exactitude des raisonnemens.

PERIANDER (GILLES), né à Bruxelles vers l'an 1540, s'appliqua principalement aux belles-lettres et passa une grande partie de sa vie à Mayence. Nous avons de lui : 1°. Germania, in qua doctissimorum virorum elogia et judicia continentur, Francfort 1567, in-12. Ce recueil est savant et curieux. 2°. Nobilitas Moguntinæ diocesis, Metropolitanæque Ecclesiæ, Mayence 1568, in-8°., avec figures. Cet ouvrage a reparu dans le 3e. vol. des Annales et scriptores Moguntini, publié en 1727. Ces sont des éloges en vers.

PERIERUS (JEAN), jésuite, natif de Courtray, province de Flandre occidentale, se distingua dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique et mérita d'être associé aux savans hagiographes d'Anvers qui ont écrit les Acta Sanctorum. Il mourut l'an 1762, à 51 ans.

PERIZONIUS (JACQUES), l'un des plus savans philologues et des critiques les plus judicieux dont s'honore la Hollande, était né en 1651, à Dam, dans la province de Groningue. Son père, pasteur et recteur de l'école de cet endroit, ayant été nommé en 1664 professeur de théologie à Deventer, le jeune Perizonius y commença ses études sous Gisbert Cuper, et alla les continuer à Leyde, sous George Grævius. Ses progrès sous ces deux habiles maîtres furent extrêmement rapides, et la mort de son père qui le destinait à lui succéder dans la chaire de théologie, lui ayant permis de se livrer uniquement à l'étude des langues anciennes et de l'histoire, il s'y appliqua avec une nouvelle ardeur. Il reprit, en 1674, ses cours, que la guerre l'avait forcé d'interrompre, et, en les terminant, fut nommé recteur du Gymnase de Delft ; il passa, en 1681, en qualité de professeur d'éloquence et d'histoire, à l'académie

de Franeker, et remplit cette chaire avec une telle distinction, que les curateurs de l'académie augmentèrent plusieurs fois son traitement pour l'attacher à une école dont il soutenait si bien la réputation. Perizonius accepta cependant, en 1693, la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque, à l'académie de Leyde : il y réunit, en 1702, l'enseignement de l'histoire des provinces-unies des Pays-Bas. Ses talens jetaient tous les jours un plus grand éclat; et quoiqu'il remplit avec exactitude tous ses devoirs envers ses élèves, il publiait chaque année de nouveaux écrits qui marquèrent bientôt sa place parmi les plus illustres philologues : mais son assiduité au travail acheva de ruiner sa santé, naturellement délicate; et, après avoir traîné quelque temps une vie languissante, il mourut à Leyde le 6 avril 1715. Ses obsèques furent faites avec la pompe convenable pour un si savant homme. Ant. Schulting y prononça son Oraison funèbre. Le testament de Perizonius contenait un grand nombre de legs à ses amis et aux établissemens littéraires de la ville de Leyde; mais il renfermait aussi des dispositions singulières, qui sembleraient annoncer qu'il n'était pas exempt de la bizarrerie qu'on reproche aux savans. Perizonius, quoique d'un caractère bon et officieux, était susceptible, et aimait la dispute : il eut de vives querelles avec Ulric Huber, professeur en droit à Franeker, sur le sens d'un passage de l'Epitre de Saint-Paul aux habitans de Philippes, 1-13; avec Francius, professeur d'éloquence à Amsterdam; avec Jacq. Gronovius, sur le genre de mort de Judas; avec Jean Leclerc; au sujet de Quinte-Curce; et enfin avec Kuster, sur l'æs grave des anciens. Les ouvrages de Perizonius offrent tous de l'érudition, mais peu d'ordre et de méthode : la liste que Nicéron en a donnée (Mémoires, I et X, 2e part.) est incomplète. Outre de bonnes éditions de la Minerve de F. Sanchez, plus connue sous le nom de Sanctius, des Histoires diverses d'Elien, de l'Histoire de Dictys de Crète, et du Rationarium temporum du P. Petau, on a de lui : 1°. Animadversiones historicæ, in quibus quamplurima in priscis Romanarum rerum sed utriusque linguæ autoribus notantur, multa etiam illustrantur atque emendantur, etc., Amsterdam 1685, in-8°. Cet ouvrage est un trésor d'érudition; Bayle l'apprécie d'un seul mot, en disant qu'il pourrait être nommé l'errata des historiens et des critiques (V. les nouvell. de la Républ. des lettres, juin 1685). 2°. Q. Curtius Rufus in integrum restitutus et vindicatus, etc. Leyde 1703, in-8°. C'est une réponse fort vive aux observations que Leclerc s'était permises sur le style de Quinte-Curce et sur son mérite comme historien, dans son Ars critica. Perizonius y lance aussi quelques traits contre Charpentier, dont il promet de réfuter le traité de l'Excellence de la langue française; et contre Perrault, auquel il ne pouvait pardonner de mettre les modernes au-dessus des anciens. 3° De doctrinæ studiis, nuper post depulsam barbariem diligentissime denuo cultis et desideratis, nunc vero rursus neglectis fere et contemptis, Leyde 1708, in-8°. C'est une apologie de l'érudition, dont on commençait à se moquer,

et des services importans qu'ont rendus aux lettres les savans qui ont passé leur vie à collationner d'anciens manuscrits, à revoir des textes, à préparer enfin des éditions pures et correctes des ouvrages des anciens. 4°. Rerum per Europam sæculo XVI maxime gestarum commentarii historici, ibid. 1710, in-8°.; ce livre n'eut que peu de succès. C'est sur le même plan que David Durand a exécuté son Histoire du seizième siècle, et cet écrivain, qui avait suivi quelque temps les leçons de Périzonius, y a inséré l'Eloge de son maître. 5°. Origines Babylonicæ et Ægyptianæ, Leyde 1711, 2 vol. in-8°., Utrecht 1736, 2 vol. petit in-8°. : cette édition, qui est très-recherchée, a été publiée par Ch. And. Duker, qui l'a fait précéder d'une préface dans laquelle il cherche à venger Périzonius des reproches que lui adresse Mencke dans sa Charlatanerie des savans. Cet ouvrage est rempli de remarques curieuses et intéressantes sur la chronologie des Egyptiens : l'auteur fait bien voir que le chevalier Marsham s'est trompé dans la chronologie qu'il a publiée des anciens rois d'Egypte; il relève également, avec beaucoup de justesse, les erreurs et les contradictions dans lesquelles sont tombés Usher, Capell, le P. Perron, et autres chronologistes; mais il ne remplace point les systèmes qu'il détruit, et laisse le lecteur dans l'incertitude. 6°. Opuscula minora, Orationes atque Dissertationes varii et præstantioris argumenti, Leyde 1740, 2 vol. in-8°. C'est le recueil des Dissertations et des Harangues de Périzonius, parmi lesquelles on en trouve de très-intéressantes. L'éditeur (F. G. Westhoff) l'a fait précé er de la Vie de Périzonius, et du catalogue des manuscrits que ce savant a légués à la bibliothéque de Leyde, où l'on voit son portrait parmi ceux des hommes qui ont répandu le plus d'éclat sur l'académie de cette ville. Le Catalogue des livres de Périzonius a été imprimé sous le titre de Bibliotheca Perizoniana, Leyde 1715, in-8°., avec un avertissement qui contient quelques détails sur ce savant. Sa correspondance littéraire a passé, à la mort de Ruhnkénius, de la bibliothéque de ce savant dans celle de l'université de Leyde. Outre les auteurs déjà cités, on peut encore consulter son Eloge dans l'Histoire critique de la Républ. des lettres, tome IX et X; le Dictionnaire de Chaufépié; Vriemoet, Athenæ Frisiane, 625-40; et Te Water Narratio de rebus academiæ Lugduno-Batavæ Sæculo XVIII prosperis et adversis, Leyde 1802, in-4°.

PERPONCHER (W.-T. DE), écrivain hollandais, sans être théologien de profession, a publié plusieurs bons ouvrages de théologie et de morale, parmi lesquels nous citerons ses observations sur les épîtres de St.-Paul. Il a traduit en hollandais la version du vieux testament par Michaelis, et y a joint des notes de sa façon. On a encore de lui un Recueil de poésies hollandaises, publié à Utrecht en 1808, in-8°. En 1813, il fut un des ôtages envoyé à Paris, par ordre du général Molitor, qui avait alors son quartier-général à Utrecht. Il est mort en cette même ville en 1819, dans un âge très-avancé.

PERSYN (RÉGNIER DE), peintre et graveur d'Amsterdam, a gravé dans le 17e. siècle, une partie de la

galerie Justiniani pendant qu'il était en Italie. On a, outre cela, de lui, Léandre et Héro, des portraits, quelques-uns des douze mois de l'année.

PETERNEEFS (Pierre-Neefs dit en flamand), le plus habile peintre d'intérieurs d'église, né vers 1570, à Anvers, fut élève de Steenwick, père, qui excellait à peindre des lieux obcurs, et des effets de nuit. Quoiqu'il le prit d'abord pour modèle, il s'en écarta depuis, et suivit une manière plus claire, sans cesser d'être naturelle et vraie, en concentrant moins sa lumière, et en se ménageant des oppositions, soit au moyen des masses disposées pour détacher les clairs par les ombres projectées, soit par l'interposition de parties avancées qui rompent la régularité de l'édifice. Les tableaux qu'il a exécutés dans ce ton, également éloigné de la force qui dégénère en dureté, et du ton sec et froid, ou chaud et factice, de plusieurs tableaux modernes du même genre, ont été et sont encore les plus recherchés par ceux qui aiment le vrai et l'harmonieux réunis. On ne peut pousser plus loin, sous ce rapport, la vérité de l'effet, jointe à la précision des détails. Peterneefs s'est attaché surtout à la représentation d'églises gothiques; et ses intérieurs sont devenus, pour la Flandre, des monumens précieux par l'exactitude de l'imitation. Le soin qu'il a eu de les disposer tellement que, de la partie supérieure des nefs principales et latérales, également visibles, la lumière se répande de côté et d'autre sur les parties inférieures qui leur sont subordonnées, fait que toutes se développent et s'étendent; que dans les endroits les plus obscurs tout paraît distinct, et que l'on découvre nettement les plus petits détails. On ne peut trop s'étonner comment les lignes multipliées à l'infini dans l'architecture gothique n'offrent, sous son pinceau, rien de confus ni de monotone; et que le plan perspectif, à cet égard, ne soit jamais choqué, non plus que la perspective aérienne. Entre plusieurs tableaux de ce maître que possède le Musée du Louvre, l'intérieur de la cathédrale d'Anvers, qui, malgré sa dimension au-dessous de la moyenne, fait paraître, d'une manière surprenante, toute la grandeur de l'édifice, est un de ces chefs-d'œuvre qui placent l'auteur au premier rang. Avec une telle habileté, il a pu voir s'offrir à l'envi des maîtres, tels que Teniers, Breughel, Jean Miel, etc., pour peindre les figures de ses tableaux. D'après l'époque où ont vécu quelques-uns de ceux qui l'ont secondé, il dut mourir fort âgé. Il eut un fils qui suivit la même carrière, mais qui lui est resté inférieur, et qu'on a mal-à-propos confondu avec son père.

PETERS (François Lucan), célèbre paysagiste, né à Malines en 1606, était disciple de Gérard Segers. Son mérite le fit connaître de l'archiduc Léopold, qui le garda à son service plusieurs années. Ses tableaux sont rares et chers. Il mourut en 1654.

PETIT (Jean-François le), né dans la province de Hainaut, en 1546, abandonna la religion catholique pour se faire protestant, et se réfugia à Aix-la-Chapelle, où il était encore en 1598. On ignore le lieu et la date de sa mort. On a

de lui : 1°. Une Chronique des Provinces-Unies, Dordrecht 1601, 2 vol. in-fol. Quoiqu'elle ait été réimprimée deux fois en France et traduite en anglais, elle n'est pas des plus exactes. 2° La République de Hollande, ou Description des Provinces-Unies, en flamand, Arnheim 1615, in-4°.

PÉTRÉIUS (Théodore), né à Kempen, dans l'Over-Issel, le 17 avril 1567, se fit chartreux à Cologne, où il mourut le 20 avril 1640, après avoir été élevé à différentes charges dans son ordre. Il employa tous ses momens de loisir à composer ou à traduire divers ouvrages pour la défense de la foi catholique et pour l'honneur de son ordre. Les principaux sont : 1°. Catalogue des écrivains de son ordre; Cologne 1609. 2°. Chronique des papes et des empereurs; Cologne 1626, in-4°.

PÉTRI (Cunerus), né à Duyvendyck en Zélande, reçut sa première éducation à Brouwershaven, étudia en philosophie à Louvain, fut fait pléban de St.-Pierre dans la même ville, et créé docteur en 1560. Il montra constamment une grande aversion contre les nouveautés, et fut un des grands adversaires de Michel Baïus. On le choisit pour être le premier évêque de Leeuwarde, dans la Frise, en 1570; il y tint un synode le 25 avril de la même année, dont les statuts ont été publiés en 1719, dans l'Histoire des évêques de Leeuwarde, par Heussénius. Il y exerça toutes les fonctions d'un bon pasteur jusqu'à la prise de sa ville épiscopale : les calvinistes et les anabaptistes le tinrent prisonnier dans Harlingen, où il eut beaucoup à souffrir pendant deux ans. Il fut ensuite chassé du pays, et se retira à Munster, où il exerça pendant quelque temps les fonctions de suffragant, et finit par enseigner l'Écriture sainte à Cologne, où il mourut le 15 février 1580, à 49 ans. On a de lui plusieurs Traités latins : 1°. . . . . sur le sacrifice de la messe, Louvain 1572; . . . . sur les devoirs d'un prince chrétien, Cologne 1580, in-8°. 3°. . . . . sur l'accord des mérites de J.-C. avec ceux des saints; 4°. . . . . sur le célibat des prêtres; 5°. . . . . sur la grâce, etc.; 6°. . . . . sur les marques de la véritable église, Louvain 1568; et dans la Bibliotheca pontificia de Rocaberti.

PÉTRI (Suffridus), né à Ryntsmaguert, près de Dockum, en Frise, le 13 juin 1527, mort à Cologne le 23 janvier 1597, enseigna les belles-lettres à Erfurt. Il fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal de Granvelle, professeur en droit à Cologne, et historiographe des états de Frise. Les papes Sixte V et Grégoire XIII lui donnèrent des marques d'estime. Il se signala par plusieurs ouvrages. Les principaux sont : 1°. De Frisiorum antiquitate et origine, Cologne 1590, in-8°. 2°. Apologia pro origine Frisiorum, Francfort 1603, in-4°. 3°. De Scriptoribus Frisiæ, 1593, in-8°. Suffridus y donne une notice de 165 écrivains frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 50 premiers, qui ne sont que des personnages imaginaires. Suffridus est assez exact sur les vrais écrivains de Frise; les détails qu'il donne sur un grand nombre sont très-curieux. 4°. Il a donné des Versions en latin d'Athénagore, des trois derniers livres de l'Histoire ecclésiastique de

Sozomène, de quelques livres de Plutarque : toutes ces Versions sont enrichies de notes et de commentaires. 5°. De illustribus ecclesiæ scriptoribus auctores, præcipui veteres, Cologne 1580; c'est une collection précieuse qui a été augmentée par Aubert le Mire et Jean Albert Fabricius. 6°. Gesta pontificum Leodiensium, dans les Gesta, etc.... de Chapeauville, tom. 3. Ce morceau de l'Histoire de Liége va depuis 1389 jusqu'en 1505. Outre ces ouvrages, Suffridus en avait composé un très-grand nombre dont on a sujet de regretter la perte. Il écrivait bien en latin, possédait le grec, était versé dans l'histoire sacrée et profane, dans le droit et la théologie, mais il manquait de critique.

PÉTRI (Barthélemy), docteur et chanoine de Douay, né à Lintre, près de Tirlemont, dans la province de Brabant méridional, enseigna à Louvain, puis à Douay, où il mourut en 1630, à 85 ans. On lui doit : 1°. Le Commonitorium de Vincent de Lérins, avec des savantes notes, Douay 1611 et 1631. 2°. Des Commentaires sur les Actes des apôtres, Douay 1622, in-4°. 3°. L'édition des Œuvres posthumes d'Estius, auxquelles il a ajouté ce qui manquait des Epîtres canoniques de Saint Jean.

PEUTMAN (Pierre), peintre hollandais, né à Rotterdam en 1630, artiste estimable, mais plus remarquable encore par un événement singulier qui eut pour lui des suites funestes. Etant occupé d'un tableau emblématique sur la mort, il se rendit dans une salle de dissection. Il y avait des cadavres, des squelettes suspendus à des fils d'archal, des ossemens, etc. Il s'y endormit. Pendant son sommeil, il survint un tremblement de terre qui le réveilla. Il apperçut les squelettes se mouvoir avec violence. Il en fut si effrayé, qu'il sortit avec précipitation, et revint à son logis hors de lui-même. Quoiqu'on lui expliquât la manière dont cela était arrivé, jamais ses esprits ne se remirent de ce choc. Il mourut peu de temps après.

PHILIPPE de Bonne-Espérance, religieux prémontré, est appelé aussi Philippe de Havinge, nom du village où il était né, et l'Aumônier, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, près de Binche, sous l'abbé Odon, il écrivit vivement à St.-Bernard pour revendiquer le frère Robert, son religieux, que ce saint avait reçu à Clairvaux. Saint Bernard s'en plaignit, et Philippe fut déposé et renvoyé dans une autre abbaye. Il se reconcilia dans la suite avec ce saint, et devint, en 1155, abbé de Bonne-Espérance, où il mourut en 1172. On a de lui : 1°. Des Questions théologiques. 2°. Des Vies et des Eloges de plusieurs saints, et d'autres ouvrages recueillis à Douay, en 1623, in-fol., par le P. Chamart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe était aussi savant que pieux. La vertu et les sciences fleurirent dans son abbaye, et elle fut encore jusque dans ces derniers temps très-recommandable par la régularité de ses religieux, leur hospitalité, leur application aux études sacrées et utiles.

PHILIPS, chanoine de Tongres, province de Limbourg, auteur d'une Vie du cardinal Polus, en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, où le ca-

tholicisme est défendu des imputations que lui ont faites les protestans, a donné lieu à plusieurs réponses de la part des docteurs de l'église anglicane. Philips mourut à Liége en 1774.

PIÉMONT (Nicolas-Opgang, surnommé), paysagiste, né à Amsterdam, en 1659, eut pour maître Martin Saagmolen et Nicolas Molenaer, qu'il parvint à surpasser. Il était devenu amoureux d'une jeune personne, que ses parens donnèrent en mariage à un prétendant mieux partagé des dons de la fortune. Dans son désespoir, le jeune peintre voulait s'arracher la vie : un de ses amis lui conseilla de voyager, pour se distraire de ses chagrins. Piémont suivit ce conseil; il se rendit à Rome, où il se livra à l'étude avec un zèle extrême. Cependant la fortune était loin de le favoriser; et, se trouvant dans l'impossibilité de payer la maîtresse du cabaret où il logeait, il fut contraint de l'épouser afin de s'acquitter envers elle. Alors il se remit au travail avec plus d'ardeur, et parvint à amasser une petite fortune. Sa femme étant morte au bout de 17 ans, il se hâta de revenir dans sa patrie, où il retrouva sa première maîtresse, également veuve : ils se marièrent, et se retirèrent à Vellenhoven, où Piémont mourut quatre ans après, en 1709. Le long séjour que ce peintre avait fait en Italie, fut très-favorable à son talent. Il peignit le paysage avec succès; mais comme il réussissait moins bien dans les figures, il en confiait ordinairement l'exécution à d'autres artistes. Le peu de temps qu'il a vécu en Hollande, explique la rareté de ses tableaux dans sa patrie.

PIERRE (Corneille de la), Cornelius a Lapide, ou corneille cornelissen van den steen, célèbre commentateur de l'Écriture sainte, né à Bockholt, province de Limbourg, en 1566, entra dans la compagnie de Jésus, et s'y consacra à l'étude des langues, des belles-lettres, et surtout à celle de l'Écriture sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain et à Rome, il mourut dans cette dernière ville le 12 mars 1687, âgé de 71 ans, en odeur de sainteté. Son corps fut enterré dans un endroit à part, pour qu'il pût être distingué, au cas qu'il s'agit de sa béatification. Nous avons de lui 10 volumes de Commentaires sur l'Ecriture sainte, pleins d'excellentes choses, mais qui ne sont pas toujours assorties à celle dont il s'agit; le jugement et la critique de l'auteur n'égalaient pas sa vaste érudition. On estime, plus que le reste de ses Commentaires, ce qui regarde le Pentateuque et les Epîtres de Saint Paul. La meilleure édition du corps complet de ses Commentaires est celle d'Anvers, 1681 et années suivantes, 10 vol. in-fol. Tirinus et Ménochius ont fait grand usage de ces Commentaires; ils n'ont fait souvent que les abréger en ôtant tout ce qui est étranger au sens littéral.

PIERSON (Christophe), peintre hollandais, né à La Haye en 1631, étudia sous Barthélemy May Ceny, qu'il accompagna en Allemagne. Il excellait dans les chasses. Il mourut en 1714.

PIERSON (Jean), né en 1731, à Holswert, village de la province de Frise, eut pour maîtres les savans philologues Valkenaer et Lennep, à l'université de Franeker, et

Hemsterhuis à celle de Leyde. Ayant été nommé, en 1755, par les magistrats de Leeuwarde, recteur du Gymnase de cette ville, il prononça, pour son début, dans une séance publique tenue à l'hôtel-de-ville, un discours en vers latins, De laudibus humaniorum litterarum et poëseos, qui prouva à la fois ses grandes connaissances philologiques et ses talens en poésie. Il dut sa place de recteur au seul ouvrage qu'il ait publié : Verisimilium libri duo, Leyde 1752, in-8°. C'est un Recueil de corrections et de conjectures, que l'auteur propose pour la restitution du texte des anciens classiques grecs et latins. Il y a dans ces propositions plusieurs opinions hasardées, et les leçons qu'il veut substituer à celles qui existent, ne sont pas toujours heureuses : mais, au total, son ouvrage est celui d'un bon philologue, qui aurait produit des travaux plus importans, si la mort ne l'eût enlevé aux lettres, en 1759, à l'âge de vingt-neuf ans.

PIET (Baudouin van der), né à Gand en 1546, d'une famille patricienne, fut, à la naissance de l'université de Douay, le premier qui eût le titre de bachelier. Il devint docteur, puis professeur en droit à Douay, et remplit cette place avec distinction. Le conseil de Malines le nomma plusieurs fois pour être un de ses membres ; mais Piet refusa constamment cet honneur, aimant mieux former des juges lui-même. Il fut l'oracle des grands et du peuple jusqu'à sa mort, arrivée à Douay en 1609, à 63 ans. Sa profonde érudition était appuyée sur un jugement très-solide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont : 1°. De fructibus. 2°. De duobus reis. 3°. De emptione et venditione. 4°. De pignoribus et hypothecis. 5°. Responsa juris, sive Consilia.

PIETERS (Gérard), peintre, né à Amsterdam, vers 1580, fut élève de J. Lenards, habile peintre sur verre ; mais les progrès du jeune Pieters furent si rapides, que son maître lui conseilla d'entrer chez un artiste plus savant. Alors il passa dans l'atelier de Corneille Cornelissens, dont il devint bientôt le premier et le plus habile élève. Il suivit pendant deux ans les leçons de ce maître ; et peu satisfait de ses progrès, il se rendit à Harlem où il étudia pendant trois ans les meilleurs modèles que renfermait cette ville. A cette époque, il passait dans le pays pour le peintre qui dessinait le mieux le nu. Cependant il voulut voir l'Italie, et après un court séjour à Anvers, il se rendit à Rome, où il demeura pendant un grand nombre d'années. L'amour de la patrie le ramena en Hollande, et il se fixa dans la ville d'Amsterdam. Il peignit le portrait en petit, des Assemblées ou Conversations. Ses ouvrages étaient bien composés, dessinés avec finesse et correction ; sa couleur était harmonieuse ; et le précieux de l'exécution ne nuisait point à la vérité. Les succès qu'il obtint dans ce genre lui attirèrent de si nombreuses demandes, qu'il ne put se livrer à la peinture historique en grand. Parmi les élèves qu'il forma, on cite Govarts, excellent paysagiste mort fort jeune, et Pierre Lastman.

PIETERS (Bonaventure), peintre, naquit à Anvers en 1614. Ses ouvrages, qui lui méritèrent la réputation du meilleur peintre

de marines de son siècle, représentent ordinairement des Tempêtes, des Ouragans, des Coups de Vent. Il se complaisait dans l'imitation des scènes de mer les plus terribles; et l'exactitude des objets en est si frappante, que la vue de ses tableaux inspire de l'effroi. Les figures de petite dimension, dont il les a enrichis, sont touchées de la manière la plus spirituelle : tout y est d'un fini précieux. Quoiqu'il soit mort jeune, comme il était assidu au travail, il a laissé un grand nombre de tableaux. Ils sont communs en Flandre. Le cabinet du duc Charles de Lorraine, à Bruxelles, en possédait trois de la plus grande beauté, dont deux représentaient des Marines, et le troisième l'Esplanade du château d'Anvers, enrichie d'une foule de figures. Pieters cultiva la poésie avec quelque succès. Il mourut à Anvers, le 25 juillet 1652, et fut enterré à Hobeke, village situé près de cette ville.

PIETERS (Jean), frère du précédent, naquit comme lui à Anvers, en 1625, et cultiva le même genre de peinture. Ses tableaux ne le cèdent en rien à ceux de son frère, pour la vérité de l'imitation, la chaleur, la verve, et l'intelligence de la couleur. L'année de sa mort est ignorée.

PIETERS, né à Anvers, en 1648, fut élève de Pierre Eykens. Les succès précoces qu'il obtint dans cette école lui firent croire qu'il pourrait se tirer d'affaire par lui-même. Dans cet espoir, il se rendit en Angleterre, où ses tableaux d'histoire ne furent point remarqués. Tombé dans la dernière misère, il se vit réduit à la domesticité; mais humilié de cet état, il préféra s'exposer à l'indigence, plutôt que de renoncer à son art. Kneller, ayant vu quelques-uns de ses ouvrages, et voulant profiter de sa position, l'engagea à peindre les habillemens et les accessoires des portraits dont il ne faisait que les têtes : Pieters surpassa tous ceux que Kneller employait pour les mêmes travaux; il dessinait et peignait avec une supériorité qui le fit distinguer. C'est dans ce travail ingrat qu'il consuma plusieurs de ses plus belles années; enfin, rebuté par l'avarice de Kneller, il résolut de se remettre à peindre l'histoire : mais malgré le talent réel qu'il y déploya, il se vit contraint de vendre ses tableaux à quelques amateurs qui abusèrent de sa détresse pour obtenir à bas prix d'excellens ouvrages. Plusieurs peintres rivaux de Kneller, sachant que Pieters ne travaillait plus pour lui, vinrent le solliciter de leur prêter son talent. Il ne négligea point cette fois de mettre à profit l'occasion qui s'offrait à lui : il éleva ses prétentions à mesure que les demandes se multipliaient, et parvint en peu de temps à se rendre indispensable, par le mérite qu'il ajoutait aux productions d'artistes qui, sans son secours, auraient eu peine à se faire connaître; mais il ne put se livrer davantage à la peinture de l'histoire. Cependant, c'est à cette époque qu'il exécuta, d'après Rubens, plusieurs copies si belles, que quelques-unes furent vendues pour les originaux. Il avait imité, d'une manière à tromper les plus habiles connaisseurs, la touche et le coloris de ce grand maître. Peu

scrupuleux sur les moyens de gagner de l'argent, il copia plusieurs dessins de Rubens, et les vendit comme étant de ce peintre. C'est ainsi qu'en retraçant, d'après des estampes de ce même maître, des croquis où il suivait sa manière, il eut l'art de les faire passer pour des esquisses qui ont également séduit les amateurs. Voyant d'un autre côté combien on recherchait en Angleterre les ouvrages, des peintres flamands et hollandais, il se rendait chaque année deux ou trois fois en Hollande, pour y acheter à vil prix, dans les ventes, des tableaux qu'il allait revendre chèrement en Angleterre. On connaît peu de ses tableaux d'histoire; mais ils donnent la meilleure idée de son talent; et la correction de son dessin, la facilité et la franchise de sa touche, sa familiarité avec le coloris et la marche libre de Rubens, font croire que, si sa cupidité et son amour du gain ne l'eussent détourné du genre de l'histoire, il serait devenu un des plus habiles artistes de son siècle. Ce qu'il y a de certain, c'est que les portraits les plus estimés de Kneller, ne tirent leur prix que des draperies et autres accessoires dont Pieters les a embellis.

PIETKIN (Lambert), chanoine de Saint-Materne, dans l'église cathédrale de Liége, musicien distingué. Il a dirigé pendant 35 ans la musique de cette église, et il a porté son art à un degré de perfection auquel ses devanciers n'avaient pas atteint. Il mourut vers l'an 1680, et a été enterré dans le couvent des pauvres Clarisses à Liége.

PIGHIUS (Albert), né à Kempen, petite ville de l'Over-Issel, vers l'an 1490, étudia à Louvain et à Cologne, et prit dans la première université le titre de Bachelier, et dans la seconde celui de docteur. Il était profondément versé dans les mathématiques, dans les matières de théologie et d'antiquité. Il signala son zèle pour la foi par plusieurs ouvrages contre Luther, Mélanchton, Bucer et Calvin. La réputation qu'il se fit à Cologne, s'étendit jusqu'à Rome, où le pape Adrien VI le fit venir vers l'an 1522. Clément VII et Paul III, successeurs d'Adrien, n'eurent pas moins de considération pour Pighius; ils le chargèrent de différentes négociations, pour le bien de la religion, à Worms et à Ratisbonne. Il mourut en 1542 à Utrecht, où il était prévôt de l'église de Saint-Jean-Baptiste. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est intitulé : Assertio hierarchiæ ecclesiasticæ, Cologne, 1572, in-fol. Son style n'est ni aussi pur, ni aussi élégant que celui de Sadolet, avec qui il était en relation, et des autres cicéroniens; mais il est moins barbare que celui des scholastiques de son temps. On a encore de lui un Traité de Gratia et libero hominis arbitrio, contre Calvin, Cologne 1542, in-fol. Il montra dans ses écrits un grand dévouement au saint-siége, peut-être le pousse-t-il même trop loin. On ne peut désavouer qu'il n'ait quelques sentimens singuliers; aussi le cardinal Bona disait en parlant de lui : Caute legendus est, quod non semper solidam tradat doctrinam. Il composa aussi plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : 1°. De ratione paschalis celebrationis

deque restitutione Kalendarii ecclesiastici ; 2°. De æquinoctiorum solsticiorumque inventione. Il éclairait la théorie par la pratique ; il excellait à construire les sphères armillaires.

PIGHIUS (Etienne-Winand), neveu maternel du précédent, dont il emprunta le nom, naquit comme lui à Kempen l'an 1520. Il fit deux voyages en Italie. Au retour de son second voyage, il fut pourvu de la place d'écolâtre dans la collégiale de Zanten, dont il était chanoine. Il y passa le reste de ses jours partagés entre les devoirs de piété et d'étude, et y mourut le 19 octobre 1604. Il n'est personne de son temps qui l'ait surpassé dans la connaissance des antiquités romaines. Juste-Lipse le qualifie : Alter indefessi calami et styli Livius. On a de lui : 1°. Annales de la ville de Rome, en latin, Anvers 1615, 3 vol. in-fol. 2°. Hercules prodicius, Anvers 1587. C'est une description du voyage que Pighius fit en Italie. Elle est pleine d'observations sur les antiquités romaines et germaniques. Il nous a laissé plusieurs autres ouvrages également pleins d'érudition, dont quelques-uns ont été insérés dans les antiquités grecques de Gronovius, T. IX.

PINAS (Jean), peintre, né à Harlem, vers l'an 1596, peignait, avec un égal succès, la figure et le paysage. Il avait parcouru l'Italie, pendant plusieurs années, avec le célèbre paysagiste Pierre Lastman. Son coloris est remarquable par la vigueur du pinceau. On peut lui reprocher d'être un peu forcé, et de tomber quelquefois dans le noir : cependant cette manière ne laisse pas d'avoir des partisans ; et ce n'est pas peu de gloire pour Pinas d'avoir eu Rembrandt pour imitateur. Parmi les tableaux qu'on doit à cet habile artiste, on citait une Histoire de Joseph vendu par ses frères. On y admirait la fermeté du dessin, et l'effet général de toute la composition. Le Musée du Louvre possède de ce maître un dessin à la plume et colorié, représentant un paysage. Son frère Jacques Pinas, ne perfectionna pas son talent en visitant l'Italie ; ce désavantage se fait remarquer dans les tableaux de sa première manière. Mais lorsque Jean fut de retour de cette contrée, il dirigea les travaux de son frère, et l'on met peu de différence entre les productions de ces deux artistes.

PINIUS (Jean), savant jésuite, né à Gand en 1678, a travaillé aux Acta sanctorum, à Anvers, et a enrichi cet ouvrage de plusieurs dissertations estimées. Il mourut le 19 mai 1749.

PIRONET (Nicolas), né à Liége, dans le courant du seizième siècle, était un excellent peintre sur verre. On ignore l'époque de sa mort.

PISON (Guillaume), docteur en médecine, né à Leyde dans le courant du dix-septième siècle, exerça l'art de guérir, d'abord dans sa ville natale, ensuite à Amsterdam. Il accompagna le prince Maurice de Nassau, au Brésil, emmenant avec lui, pour l'aider dans ses recherches deux jeunes Allemands, Marggrav et Kranitz. Après la mort de son protecteur, il passa au service du

grand électeur Frédéric-Guillaume. L'année de sa mort n'est pas connue. On a de lui : Historia naturalis Brasiliæ, in qua non tantum plantæ et animalia, sed et indigenarun morbi et mores describuntur, Leyde 1648, in-fol., réimprimée sous le titre De Indiæ utriusque re naturali et medica, Amsterdam 1658, in-fol.

PITAU (Nicolas), graveur au burin, naquit à Anvers, en 1633 environ. Quelques personnes le font naître à Paris; mais cette assertion n'est appuyée d'aucune preuve. Son père, nommé Jacques, lui enseigna les élémens de la gravure, qu'il cultivait lui-même avec quelque succès. Il paraît que c'est vers 1660 que Nicolas alla à Paris. La manière qu'il adopta fut celle de Jean Poilly; mais il sut donner à ses tailles un style plus mâle et une plus grande vigueur. Le talent supérieur avec lequel il grava plusieurs sujets, donna de lui la plus haute idée. Mais c'est surtout dans la Sainte-Famille que Raphaël avait peinte pour François Ier., et qui est le plus bel ornement du Musée du Louvre, que Pitau mit le comble à sa réputation. « Cette gravure, dit » Watelet, dans son Dictionnaire » des beaux-arts, est un chef- » d'œuvre pour la beauté de l'outil, » la pureté du dessin, la vigueur » et la justesse de l'effet. Le carac- » tère de Raphaël n'a peut-être » jamais été mieux saisi dans au- » cune estampe. L'amateur qui la » préférerait au même tableau, » gravé par Edelinck, pourrait » donner des raisons plausibles de » son choix. » Une des qualités distinctives de ce bel ouvrage, c'est le sentiment de la couleur qui y domine, et qui prouve que Raphaël était dans le cas de donner des leçons aux artistes, même dans cette partie de son art. Parmi les ouvrages assez nombreux que l'on doit au burin de Pitau, on distingue une suite de seize Portraits, au nombre desquels les plus remarquables sont ceux de Saint-François de Sales, d'Olivier Cromwell, de Saint-Vincent de Paul, de Colbert; un portrait anonyme d'un homme à mi-corps, avec des médailles au bas. Les sujets historiques qu'il a gravés d'après différens maîtres, sont au nombre de douze; et, s'ils ne s'élèvent pas à la même hauteur que sa Sainte-Famille, ils suffiraient pour faire la réputation d'un autre artiste. On peut voir le détail de ces divers ouvrages dans le Manuel des amateurs de l'art de Huber et Rost. Pitau mourut à Paris, en 1724, selon Basan, et en 1676, suivant Watelet. Cette dernière date paraît être la plus exacte; car depuis 1670, on ne voit aucune estampe de cet artiste.

PITISCUS (Samuel), né le 30 mars 1636 à Zutphen, province de Gueldre, recteur du collége de cette ville, puis de celui de Saint-Jérôme à Utrecht, y finit ses jours le premier février 1727, âgé de près de 91 ans. On a de lui : 1°. Lexicon antiquitatum romanarum, Leeuwarde, 1713, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé des antiquités grecques et romaines de Grévius et de Gronovius, arrangé selon l'ordre de l'alphabet. L'auteur a pris la peine de vérifier toutes les citations qu'il rapporte. L'abbé Barral en a publié un abrégé en français, en 2 vol. in-8°., Paris 1765. 2°. Des Édi-

tions de plusieurs auteurs latins, avec des notes. 3°. Une Édition des Antiquités romaines de Roisin, Utrecht 1701, in-4°. 4°. Lexicon latino-belgicum, Amsterdam 1725, in-4°. C'est une traduction de celui du P. Tachard. Arnold-Henri Westerhovius en a donné une nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée, Amsterdam 1738, 2 vol. in-4°. Pitiscus était un savant laborieux, plus propre cependant à compiler qu'à écrire. Il manque souvent de goût et de critique.

PLAAT (André-Henri-Jean Van Der), ingénieur et hydraulicien hollandais, né à Grave, province de Brabant septentrional, le 11 février 1761, était parvenu en servant son pays, jusqu'au grade de lieutenant du génie, lorsqu'en 1787, il passa au service de Russie, avec le rang de major dans la même arme. Il se distingua dans la campagne contre les Suédois, en 1788, dans celles contre les Turcs, en 1789, 90 et 91, et reçut trois blessures à la prise d'Ismaïl, en 1790. Il était alors lieutenant-colonel et chef d'un bataillon de grenadiers. Il servit comme volontaire, sous le prince de Galitzin, l'année suivante, et se signala à la défaite du grand-visir Joussouf-Pacha. L'impératrice Catherine le décora de l'ordre de Saint-Vladimir. Il était embarqué sur la flottille qui devait agir contre la forteresse de Braïlow, quand les négociations pacifiques s'ouvrirent, dans le courant de la même année : il y fut honorablement employé; et la paix se fit en 1792. L'impératrice lui accorda une épée d'honneur, portant cette inscription : A la valeur; et il fut nommé colonel-d'infanterie. Ayant passé avec le même grade, dans un corps d'ingénieurs, il se vit chargé de la défense des provinces méridionales de l'empire russe, ainsi que des travaux du port d'Odessa. Il dirigea la construction de Tiraspol sur le Dniester, et d'autres importans ouvrages dans le Chersonnèse Taurique. La cathédrale de Tiraspol reçut en son honneur, par ordre de l'impératrice, le nom d'André Ivanowski (fils de Jean). Son avancement dans l'ordre de Saint-Vladimir, la direction du département du génie dans la Livonie et l'Oestland, l'Estonie, le commandement de Riga, ne furent pas des marques moins éclatantes de la faveur de cette grande princesse. En 1796, Paul I[er]. nomma Van der Plaat général-major. Il eut la permission de faire un voyage dans sa patrie, s'y maria, et obtint, peu après, son congé du service russe. Il vivait dans la retraite, lorsqu'en 1807, le roi Louis Napoléon le nomma inspecteur du Waterstaat (c'est-à-dire, des travaux hydrauliques pour la défense de la Hollande); et, en 1810, la société des sciences de Harlem se l'agrégea comme membre. Lors de la réunion de la Hollande, Napoléon Bonaparte lui confirma les mêmes attributions, sous le titre d'ingénieur en chef du département du Zuiderzée. Mais la Batavie touchait à l'époque de son affranchissement. Vander Plaat fut député auprès des armées alliées, pour accélérer la marche des Russes auxiliaires et des Prussiens. En 1813, le roi règnant le nomma général-major et gouverneur de Bréda. Il défendit avec succès cette place importante contre les généraux Roguet et Lefebvre-Desnouettes, et en fit

lever le siége, le 20 décembre. Le roi le créa chevalier de l'ordre de Guillaume; l'empereur Alexandre, Grand-croix de l'ordre de Sainte-Anne, première classe. Il eut encore de l'avancement au service de sa patrie. A l'époque de la bataille de Waterloo, il était chargé de la défense d'Anvers, sous le titre de gouverneur, et commandant du premier département militaire. Le 16 mars 1816, lors de la nouvelle division militaire du royaume des Pays-Bas, il fut nommé chef du quatrième commandement général. Le 15 février 1819 mit fin, dans la ville d'Anvers, à une carrière aussi pleine et aussi honorable. Ses cendres y reposent dans un caveau de la chapelle du château.

PLACENTIUS ou PLAISANT (Jean), de Saint-Trond, ville de l'ancien pays de Liége, actuellement de la province de Limbourg, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et passa la plus grande partie de sa vie à Maestricht, où on croit qu'il mourut vers l'an 1548. On a de lui : 1°. Catalogus antistitum Leodiensium, Anvers 1529, et Amsterdam 1635, in-24. C'est un abrégé historique des évêques de Tongres et de Liége jusqu'à Érard de la Marck. L'auteur trop crédule adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques. 2°. Un poëme tautogramme, de 360 vers, intitulé : Pugna porcorum, Anvers 1530, in-8°., et dans Nugæ venales, in-12, dont tous les mots commençaient par un P. L'auteur s'y cacha sous le nom de Publius Porcius. Il n'est pas le premier auteur qui se soit amusé aux niaiseries de vers *lettrisés*. Sous Charles-le-Chauve, un Ubaldus ou Hubaldus, bénédictin du monastère de Saint-Amand en Flandre, fit un pareil poëme en l'honneur des chauves, dont les mots commencent par un C. Ils ont été imprimés ensemble à Louvain, 1546.

PLANCHON (Jean-Baptiste-Luc), né à Renaix, province de Flandre orientale, le 5 novembre 1734, fit de bonnes études à l'université de Louvain, et fut admis, en 1758, à la licence dans les écoles de la Faculté de médecine de cette même ville. S'étant rendu à Leuze, petite ville de la province de Hainaut, il y exerça la médecine pendant quelque temps, et passa ensuite au bourg de Péruwelz. En 1767, il se fit aggréger au collége de médecine de Tournai. Depuis cette époque, il fournit plusieurs mémoires intéressans au Journal de médecine. Les principaux roulent sur les suites des couches, sur une Angine gangréneuse qui régna épidémiquement à Peruwelz en 1765 et 1766, sur les Hydropisies, sur les Hémorragies scorbutiques avec éruption pétéchiale, qu'il regardait comme un scorbut aigu, sur un Catarrhe de la vessie, sur les Fièvres intermittentes et éruptives, sur les affections du Foie et du poumon, sur les Epidémies, sur les Vers, sur la Colique, etc. L'académie de Dijon ayant mis au concours la question de savoir dans quels temps des maladies et dans quelles circonstances on doit suivre la méthode rafraîchissante ou l'échauffant, Planchon obtint le second accessit en 1770. La même année l'Académie d'Amiens décerna l'accessit à sa dissertation sur la Fièvre miliaire, qu'il fit imprimer aussitôt après à Tournai.

L'Académie de Dijon l'ayant admis au nombre de ses correspondans, il se montra digne de cet honneur par l'envoi d'un mémoire sur la Médecine agissante et expectante, qui fut couronné en 1776; ce mémoire a paru depuis sous le titre suivant: Le Naturisme, ou la nature considérée dans les maladies et leur traitement conforme à la doctrine et à la pratique d'Hippocrate et de ses sectateurs. Tournai 1778, in-8°.

PLANCIUS (Pierre), théologien hollandais, né en 1552, à Drenoutre, en Flandre, se voua au ministère de l'Eglise réformée. Après avoir étudié en Allemagne et en Angleterre, il prêcha sous la croix (comme on disait alors), dans son pays natal, et fut appelé pasteur à Bruxelles, en 1578. Mais, en 1585, le duc de Parme s'étant emparé de cette ville, Plancius en sortit, déguisé en soldat; et il chercha un refuge en Hollande. Il ne tarda pas à être nommé pasteur de l'église d'Amsterdam. Il signala son zèle pour la doctrine de Calvin par l'acharnement qu'il témoigna en différentes occasions contre les Luthériens, contre Arminius, et contre les partisans de celui-ci, qui se firent connaître sous le nom de Remontrans. Plancius figura, en 1619, au fameux synode de Dordrecht, et s'y vit revêtu de l'honorable commission de réviseur de la nouvelle traduction hollandaise de l'ancien Testament, dans la Bible dite des États. Mais ce qui, bien plus que son intolérante orthodoxie, recommande à la postérité, et spécialement à la reconnaissance des Hollandais, le nom de Pierre Plancius, ce sont les services qu'il a rendus au commerce batave par ses connaissances astronomiques et nautiques. Il fut un des premiers moteurs des expéditions tentées par les Hollandais dans les deux Indes, en 1594, 1595 et 1596. Son nom s'associe, dans ces nobles entreprises, à ceux des célèbres navigateurs Barentz, Heemskerke, Linschoten, Houtman et Lemaire. Plancius paraît leur avoir dressé des cartes de route. L'historien hollandais Wagenaar lui rend cette justice dans son Histoire de Hollande, tome IX, p. 140 et suiv., ainsi que dans son Histoire d'Amsterdam, tom. I, p. 407, et tom. III, p. 219. Les Mémoires du président Jeannin prouvent qu'en 1608 cet illustre négociateur consulta Plancius, dans l'intérêt de la France, sur le même sujet. Il mourut à Amsterdam, le 25 mai 1622, et, contre l'usage hollandais, il ne voulut pas être enterré dans une église. Il vit cinq de ses fils se consacrer, à l'exemple de leur père, au ministère évangélique.

PLANTIN (Christophe), célèbre imprimeur, né à Anvers, en 1555, n'employait que des savans pour surveiller les éditions qui sortaient de ses presses; aussi ces éditions sont-elles estimées : elles procurèrent à Plantin une immense fortune.

PLAT (Josse le), docteur en droit de l'université de Louvain, né à Malines en 1733. Il commença ses études dans sa ville natale, et les acheva à l'université de Louvain. En 1766 il se fit recevoir docteur en droit civil et canonique. Il étudia aussi avec soin les antiquités ecclésiastiques, et s'était

composé dans ce genre une bibliothèque qui contenait des objets curieux. En 1768 l'université de Louvain le nomma à une chaire de droit civil, puis à celle de droit canon en 1774. Dès 1770, il avait fait soutenir une thèse, où il établissait l'indissolubilité du mariage de l'infidèle converti. La thèse de Le Plat fut attaquée par le père Maugis, Augustin de Louvain. Le Plat y répondit par un écrit intitulé Dissertation historico-canonique. Fébronius, van Espen, Riegger et autres devinrent ses guides. Joseph II, qui poursuivait dans les Pays-Bas son plan de réforme religieuse, trouva le Plat très-disposé à favoriser ses intentions. Lors de l'établissement à Louvain d'un séminaire général, de huit professeurs qu'avait la faculté de théologie; six furent destitués, et deux seulement, Le Plat et Marant, furent conservés. On leur adjoignit des hommes qui pensaient comme eux. Cet enseignement n'eut pas le succès qu'on aurait désiré. Il était en contradiction avec les opinions du clergé. Les élèves refusèrent d'assister aux leçons, et Le Plat, en 1787, fut obligé de quitter Louvain, où il craignait d'être maltraité. Il se retira à Maëstricht, d'où il revint recommencer ses leçons, quand il crut pouvoir le faire sans désagrément pour lui; mais on refusa de l'écouter. Le gouvernement autrichien lui fit une pension qui ne lui fut pas long-temps payée. Le docteur se retira alors en Hollande, près de l'abbé Mouton qui y rédigeait les Nouvelles ecclésiastiques. En 1806, il fut nommé professeur de droit romain à Coblentz, et directeur de l'école de droit de cette ville, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 août 1810. On a de lui, outre sa Dissertation historico-canonique : 1°. Une édition du Commentaire de Van Espen sur le nouveau droit canonique, avec une préface assez longue, Louvain 1777, 2 vol. in-8°. 2°. Une édition latine des canons du concile de Trente, avec préface et notes, 1779, in-4°. 3°. Vindiciæ assertorum in praefatione codici concilii Tridentini præmissa, Louvain 1780, in-4°. C'est une réponse aux attaques dirigées contre la préface de son édition du concile de Trente. 4°. Un recueil des actes et pièces relatifs à ce concile, 7 vol. in-4°., de l'imprimerie de l'université. Il contient quantité de documens qui n'avaient jamais vu le jour, et qu'ont fournis les archives du gouvernement belge. 5°. Une édition des Institutions de jurisprudence de Riegger, 1780, 5 vol. in-8°. Il donna la même année un Abrégé de cet ouvrage. 6°. Une édition des Discours de Fleury sur l'Histoire ecclésiastique. 7°. Une Dissertation contre l'autorité des règles de l'index. 8°. Une Dissertation contre ce qu'avait établi dans ses leçons le docteur van de Velde, relativement à la règle IV du concile de Trente sur la lecture de la Bible en langue vulgaire. 9°. Une Dissertation sur le pouvoir d'établir des empêchemens dirimans du mariage, et de l'origine des empêchemens existans, 1782, in-8°. L'auteur s'y prononce en faveur de l'autorité civile. 10°. Lettre d'un théologien canoniste à N. S. P. Pie VI, au sujet de la bulle Auctorem fidei. 11°. Observations sur la déclaration de S. Em. le cardinal archevêque de Malines, touchant l'enseignement du séminaire général

de Louvain, 1789, in-8°. 12°. Supplément au catéchisme de Malines, Saint-Trond, de l'imprimerie archiépiscopale, in-8°.

PLATÉA (Jean de), chanoine et doyen de la collégiale de St.-Jean-Evangéliste à Liége. Il vivait sur la fin du quinzième siècle. C'est à lui qu'on doit la première rédaction du Pawillart. C'est ainsi qu'on nommait à Liége la collection manuscrite des vieilles lois, franchises, paix, etc. Avant que Louvrex eût recueilli son Recueil, le Pawillart de Jean de Platéa avait force de loi dans le pays de Liége.

PLEMP (Corneille, fils de Gisbert), poète latin, né à Amsterdam le 25 août 1574, y mourut vers la fin de 1638, dans les loisirs de la vie privée, après avoir successivement consacré ses études à la médecine et à la jurisprudence. Il avait suivi des cours de cette dernière science, d'abord à Douay, et ensuite à Orléans, où il obtint le grade de licencié. Le barreau de La Haye le compta, pendant quelque temps, au nombre de ses avocats : mais le goût des lettres paraît l'avoir constamment emporté dans son esprit sur celui de la chicane; et, retourné sous le toit paternel, il n'y eut plus guère d'autre occupation. Il a laissé : Poëmata, Amsterdam 1617, in-4°. Ce petit volume se compose : 1°. d'un Poème historique sur sa ville natale, intitulé Amstelodamum : il y exprime quelques regrets de ne pas avoir été admis à consulter les archives de cette ville; 2°. de Quisquiliæ, seu elogiarum libri duo : la qualification qu'il donne à ses élégies, est bien modeste, mais assez vraie : il s'y trouve quelques pièces sur un autre mètre; 3°. d'Emblemata, au nombre de cinquante. 4°. De Tabellæ, ou tableaux et portraits. Gruter n'a rien recueilli de Plemp dans les Deliciæ poëtarum Belgicorum.

PLEMP (Vopisque-Fortuné), médecin qui fut très célèbre dans son siècle, naquit à Amsterdam le 23 décembre 1601, et mourut, le 12 décembre 1671, à Louvain, où la gouvernante des Pays-Bas, l'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie, lui avait fait obtenir une chaire en 1633. A cette époque, il exerçait l'art de guérir dans sa ville natale, où il s'était fixé à son retour d'Italie. Gand, Louvain et Leyde furent successivement le théâtre de ses études, et Bologne celui de sa promotion au grade de docteur. La circulation du sang le compta d'abord au nombre de ses détracteurs; mais il eut l'admirable franchise de combattre sa propre opinion dès qu'il fut convaincu de la vérité de la découverte d'Harvey. Il a donné une autre preuve de sa loyauté dans les idées qu'il publia, en 1653, sur les vaisseaux lactés; car, dès l'instant qu'il aperçut manifestement ces conduits, il n'attribua plus l'absorption du chyle qu'à eux seuls, regarda le canal de Pecquet comme leur tronc commun, et se prononça en faveur du sentiment de ce dernier, qui pensait que le passage rapide des boissons dans l'urine doit s'expliquer par la proximité des capsules surrénales et de la citerne du chyle. Les progrès de l'anatomie et de la physiologie ont renversé à jamais toutes ces hypothèses. Les ouvrages de Plemp sont, outre une traduction hollandaise de l'anatomie de Cabrol (Amsterdam 1648, in-fol.) : 1°.

Verhandeling der Spieren, Amsterdam 1630, in-8°. 2°. Ophthalmographia, sive de oculi fabrica, actione et usu, Amsterdam 1632, in-4°. Louvain 1648, in-fol. Ibid. 1659, in-fol. 3°. Fundamenta seu institutiones medicæ, Louvain 1638, in-4°. Ibid. 1644, in-fol. Ibid. 1653, in-fol. Ibid. 1664, in-fol. Amsterdam 1659, in-4°. 4°. Animadversiones in veram praxin curandæ tertianæ propositam a D. Petro Barba, Louvain 1642, in-4°. 5°. Antimus Coningius Peruviani pulveris defensor, repulsus a Melippo Protymo. Louvain 1655, in-8°. Sous le nom de Protymus, Plemp attaque le jésuite Honoré Fabri, qu'il appelle Coningius. 6°. Avicennæ canonis liber primus et secundus ex arabica lingua in latinam translatus, Louvain 1658, in-fol. 7°. Tractatus de affectibus pilorum et unguium, Louvain 1662, in-4°. 8°. De togatorum valetudine tuenda commentarius, Bruxelles 1670, in-4°. 9°. Munitio fundamentorum medicinæ Vopisci Fortunati Plempii adversus Jacobum Primirosium, Amsterdam 1659, in-4°. 10°. Loimographia, sive tractatus de peste, Amsterdam 1664, in-4°.

PLUYMER (Jean), médiocre poète hollandais, né, à ce qu'il paraît, à Amsterdam, et mort, on ne sait en quelle année, dans la même ville, a laissé 2 volumes in-4°. de Poésies hollandaises, Amsterdam 1691 et 1723, le dernier posthume. C'est d'abord une suite de pièces en l'honneur de Guillaume III, stathouder des Provinces-Unies et roi d'Angleterre, qui témoigna sa satisfaction au poète, par une médaille d'or, que celui-ci paraît avoir fièrement portée à sa boutonnière; puis des vers de circonstance, pour naissance, mariage, etc., selon l'usage commun, en Hollande; quelques poésies érotiques, dans le nombre desquelles il s'en trouvent qui ne manquent pas de facilité ni de grâce; ensuite quelques Prologues pour le théâtre d'Amsterdam, dont Pluymer eut pendant quelque temps la ferme ou l'entreprise; et enfin une tragédie en cinq actes, intitulée Pyrame et Thisbé. Wagenaar, dans son histoire d'Amsterdam, tome III, page 251, dit que Pluymer est auteur de plusieurs autres pièces restées au théâtre; et il cite comme celles qui avaient le plus de vogue, la Couronnée après sa mort; l'Avare; l'Ecole des Jaloux, et Crispin astronome. Ces pièces manquent dans les deux volumes de ses œuvres. Pluymer, ainsi que son ami Antodridès Van der Goes, poète bien supérieur, était un antagoniste ardent de la secte des ultra-puristes, qui aspirait alors à un pouvoir dictatorial dans la littérature hollandaise. L'amitié a inspiré à Brouckhusius et à Francius, des vers latins extrêmement flatteurs pour Pluymer.

POELENBURG (Corneille), peintre hollandais, naquit à Utrecht en 1586, et fut élève d'Abraham Bloemaert. Il quitta de bonne heure cette école pour voyager en Italie. Arrivé à Rome, il imita d'abord la manière d'Elzheimer. Un examen plus approfondi des ouvrages de Raphaël lui ayant découvert de nouvelles perfections, il s'efforça d'acquérir quelques-unes des qualités de ce grand maître; mais il négligea trop la principale, la pureté des formes et la correction du dessin : c'est en effet dans cette partie que ses ouvrages laissent

surtout à désirer. Ses tableaux eurent à Rome un véritable succès. Un grand nombre de cardinaux recherchaient sa société et se plaisaient à le regarder peindre. Malgré la vie agréable qu'il menait en Italie, le désir de revoir sa patrie le ramena néanmoins à Utrecht. Dans sa route, il passa par Florence, où le grand-duc voulut le retenir; mais les promesses de ce prince et les avantages qu'il lui offrait ne purent le décider à rester. Il ne s'arrêta que le temps nécessaire pour exécuter plusieurs tableaux que le grand-duc plaça dans sa galerie. Arrivé dans sa ville natale, ses ouvrages n'eurent pas moins de succès. Rubens, qui à cette époque vint visiter cette ville, logea chez Poelenburg, dont il estimait le talent, et le pria de peindre pour lui quelques tableaux dont il enrichit son cabinet. Un tel suffrage est sans doute le plus bel éloge qu'on puisse faire de l'artiste. Charles Ier. appela Poelenburg à sa cour. Il lui offrit en vain les mêmes avantages que ceux dont Van Dyck jouissait : le peintre préféra revenir dans sa patrie, où il mourut en 1660, se livrant, jusqu'au dernier instant de sa vie, à ses travaux accoutumés. Ce qui distingue la manière de Poelenburg, c'est la suavité et la légèreté de sa touche : le travail s'y fait peu sentir ; ses masses sont larges et franches. Lorsque ses ouvrages étaient secs, il se plaisait à les retoucher, et leur donnait alors le dernier fini. Le choix de ses fonds est fait avec goût; ils sont, en général, embellis par des édifices des environs de Rome : les devans, peints avec la vigueur nécessaire pour servir de repoussoir, sont bien entendus ; la science du clair-obscur est une de ses principales qualités. Ses tableaux sont ordinairement ornés de petites figures de femme, bien coloriées; mais elles sont défectueuses sous le rapport du dessin qui, en général, manque de finesse. Ses paysages offrent les mêmes qualités, et il lui est arrivé souvent d'en faire peindre les animaux et les figures par d'autres peintres plus habiles dans cette partie, et particulièrement par Berghem. Le Musée du Louvre possède cinq tableaux de ce maître : 1°. Un Ange annonçant aux bergers la nativité de J.-C. 2°. Un Paysage dans lequel on voit un homme et une femme qui gardent des animaux. 3°. Un Paysage orné de ruines, et sur le devant trois baigneuses. 4°. Un Paysage, sur le premier plan duquel se trouvent des baigneuses. 5°. Enfin un Paysage orné de ruines, de figures et d'animaux : sur le devant on voit un berger avec son chien. Les dessins de Poelenburg ne sont pas communs ; il les arrêtait d'un trait de plume et les lavait au bistre en y mêlant de l'encre de la chine pour leur donner une teinte violette; la touche de ses arbres est pointillée et pleine d'esprit, ainsi que ses figures. Ses fabriques sont excellentes. En général, ses dessins se font remarquer par leur propreté. Cet artiste mérite d'être compté parmi les peintres qui se sont distingués comme graveurs à l'eau forte. On a de lui quelques paysages exécutés d'une pointe très-spirituelle ; mais les épreuves en sont de la plus grande rareté.

POLIT (Jean), né à Liége vers 1540. Poète latin et français, il ne cultiva les muses que pour se délasser ; c'est à la jurisprudence qu'il

s'adonna particulièrement. Ernest de Bavière, électeur de Cologne et prince de Liége, le choisit pour son historiographe. La nature l'avait doué de beaucoup de feu et d'imagination. Ses poésies latines ont été imprimées à Cologne sous ce titre: Panegyrici ad christiani orbis principes, necnon et Ubiorum, ac Eburonum aulæ priores, familiaresque conscripti, in-4°., 1588; il les a dédiées à Ernest de Bavière. Le poëme le plus considérable de ce recueil est une Histoire de Liége depuis Ambiorix et Cativulve, rois, ou plutôt chefs des Eburons qui résistèrent aux Romains, jusqu'au temps de l'auteur. On ignore l'époque de sa mort.

PONTANUS ou Du Pont (pierre), grammairien de Bruges, fut surnommé l'Aveugle, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 3 ans. Cette disgrâce de la nature ne l'empêcha pas de devenir savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, et publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont: Une Rhétorique et un Traité de l'art de faire des vers. Il y attaque Despautère en quelques endroits. Il est auteur de plusieurs poëmes qui ne montrent pas qu'il a excellé dans ce genre. Pontanus était un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse et de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise et de la vérité. Il dit lui-même qu'il a toujours déclaré la guerre aux voluptés, et recommandé la piété et l'amour de la religion. Il florissait vers le commencement du seizième siècle.

PONTANUS (Roverus), carme, né à Bruxelles, mort en 1567, est connu par un ouvrage intitulé: Rerum memorabilium ab ann. 1500 ad ann. 1560 in rep. christiana gestarum, libri quinque, Cologne 1559, in-folio Cette histoire est en forme d'annales avec des notes.

PONTANUS (Jacques), né à Hermalle, village sur la Meuse entre Liége et Maestricht, mort en 1668, fut censeur des livres à Louvain, et approuva avec beaucoup d'éloges l'Augustinus de Jansénius. Cela lui suscita quelques difficultés; mais il déclara qu'il n'avait approuvé cet ouvrage qu'à cause de la réputation de l'auteur et à la sollicitation des éditeurs, et qu'il était éloigné des sentimens qu'il renfermait. Il donna lieu de soupçonner que sa déclaration n'était pas sincère, puisqu'il approuva dans la suite différens livres pour la défense de Jansénius et la fameuse version du Nouveau-Testament de Mons: ce qui fit que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et le nonce du pape le suspendirent de ses fonctions. On a de lui: Laudatio funebris Joannis Mafii, Monasterii parcensis abbatis, Louvain 1648, in 8°.

PONTANUS (Jean-Isaac), historiographe du roi de Danemarck et de la province de Gueldre, était originaire de Harlem; il naquit à Helsingor, où ses parens étaient allés pour quelques affaires, et mourut à Harderwick en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la philosophie et les mathématiques. Des différens ouvrages dont il a enrichi la littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il se mêlait de poésie; mais il versifiait en dépit d'Apollon, et ses vers, imprimés en 1634, in-12, à Amsterdam, n'étaient que de la prose

mesurée. Il avait fait l'énigme suivante sur un trou, qu'il proposa aux savans :

Dic mihi quid majus fiat, quo plurima demas ?

Scrivénius répondit sur-le-champ:

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont : 1°. Historia urbis et rerum amstelodamensium, in-fol., 1611. 2°. Itinerarium Galliæ Narbonensis, in-12, Leyde 1606. 3°. Rerum danicarum historia, una cum chorographica ejusdem regni urbiumque descriptione, Amsterdam 1631, in-fol. Cette histoire, estimée va jusqu'en 1548. De Westphal, chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second tome de ses Monumenta inedita rerum germanicarum, etc., Leipzig 1740. Cette suite de Pontanus comprend les règnes de Christiern 1er. et des cinq rois suivans : l'éditeur rapporte dans sa préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus. 4°. Disceptationes chorographiæ de Rhenis divortiis atque ostiis et accolis populis adversus Ph. Cluverum, 1617, in-8°.; livre savant et judicieux. 5°. Observationes in tractatum de globis cœlesti et terrestri, auctore Roberto Huesio, Amsterdam 1617, in-4°. 6° Discutiones historicæ, Amsterdam 1737, in-8°. Il y traite principalement de la manière qu'il faut entendre ces mots, la mer libre, et la mer fermée, contre Jean Selden, Anglais. 7°. Historia geldrica, Amsterdam 1639, in-fol., avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en hollandais par Arnold Slichtenhorste, Arnheim 1654, in-fol. 8°. Origines francicæ, in-4°., pleines d'érudition. 9°. Historia ulrica, in-fol. exacte. 10°. La Vie de Frédéric II, roi de Danemarck et de Norwège, publiée en 1737 par Georges Kyrsing, docteur en médecine à Flensbourg.

PONTEAU (Michel), peintre né à Liége, vers l'an 1588, nommé Pontiani par les Italiens. Il eut pour maître de dessin, Bertin Hoyoux. Ses principaux ouvrages sont restés en Italie, où il a passé la plus grande partie de ses jours. On conservait à Liége dans l'église de Saint-Martin-en-île (aujourd'hui démolie) une Sainte Anne, et dans celle des carmes du même quartier, entre autres, un tableau représentant le massacre de quelques religieux de cet ordre. La chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel était aussi ornée de quelques-uns de ses tableaux. Le couvent des sœurs en possédait également. Ponteau demeurait à Liége, dans la rue des Clarisses. Il avait peint sur les fenêtres de sa maison les têtes des empereurs romains. Il mourut vers l'an 1650.

PONTIUS (Paul) ou DU PONT, graveur, né à Anvers, en 1596 environ, fut élève de Lucas Vorsterman; mais c'est aux conseils de Rubens, qui avait pour lui la plus grande amitié, qu'il dut sa supériorité. Ce grand peintre se plaisait à diriger ses travaux, et à s'aider de ses conseils; c'est sous ses yeux que Pontius mit la dernière main à ses plus belles planches. Ce qui distingue éminemment les ouvrages de cet artiste, c'est la précision du dessin, le grandiose du caractère et l'expression des figures : son burin est savant; et c'est par l'art avec le-

quel il sait exprimer toute la magie du clair-obscur, et l'harmonie des tableaux qu'il reproduit, que l'on peut dire qu'il a su faire de la gravure une véritable traduction. Les ouvrages de Rubens sont ceux qu'il a su le mieux rendre; ses travaux en ce genre ne le cèdent point à ceux de Vorsterman et de Bolswert, pour la force et l'effet de l'ensemble, bien que Vorsterman ait plus de délicatesse et de variété, et que Bolswert décèle, dans son exécution, plus de facilité et d'intelligence. Le nombre des ouvrages de Pontius est très-considérable. On connaît de lui : 1°. Trente quatre Portraits d'après Van Dyck, tous de grande dimension. 2°. Onze Portraits également in-folio, d'après Rubens, parmi lesquels ceux du cardinal infant Ferdinand, des marquis de Castel Rodrigo, Cristoval et Manuel, et de la mère de ce dernier, sont d'une grande beauté, et d'une rareté plus grande encore. 3°. Quatre portraits d'après différens maîtres. 4°. Seize sujets historiques, d'après Rubens, parmi lesquels se trouve le chef-d'œuvre de Pontius. C'est le Saint Roch, dont l'original fait partie du Musée du Louvre. On connaît, on admire et l'on recherche également la belle estampe de Tomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase de sang. 5°. Deux Thèses. 6°. Onze sujets d'après différens maîtres. On peut voir le détail de ces différentes planches dans le Manuel des amateurs de l'art de Huber et Rost.

POOL (Rachel van), peintre, née à Amsterdam en 1664, était fille du célèbre anatomiste Ruysch. Son goût pour le dessin se manifesta dès son enfance : on la voyait, sans maître et sans étude, copier les tableaux et les gravures dont les beautés l'avaient frappée. Son père, voulant seconder des dispositions aussi rares, la confia aux soins de Guillaume Van Aelst, célèbre peintre de fleurs et de fruits. En peu d'années la jeune Rachel égala son maître; et, dès ce moment, elle ne voulut plus d'autre guide que la nature. Elle fit de nouveaux progrès, et mérita d'être regardée dans son genre, comme la plus habile artiste de cette époque. Sa réputation se répandit dans toute l'Europe. Renfermée dans son atelier, elle seule paraissait ignorer les succès qu'elle obtenait. Un jeune peintre, nommé Juriaen Van Pool, trouva le moyen de s'introduire chez elle : il avait du talent, il était aimable; il réussit à s'en faire aimer, et l'épousa en 1695; mais les soins du ménage ne détournèrent jamais Rachel de ses travaux favoris. En 1701, elle fut admise, ainsi que son mari, dans la société académique de La Haye, à laquelle elle fit hommage, pour son morceau de réception, d'un tableau très-précieux représentant une Rose blanche, une rouge, un chardon, et d'autres fleurs. Dès ce moment, on voulut avoir de ces productions dans toutes les contrées de l'Europe. L'électeur palatin, Jean-Guillaume, lui envoya, en 1708, le diplôme de peintre de la cour de Dusseldorf. Sa lettre était accompagnée d'une toilette complète et de six flambeaux en argent; et il lui promit en même temps d'être le parrain de son premier enfant. Tous les ouvrages de Rachel furent désormais destinés à son protecteur; et toutes les fois qu'elle fit le voyage de Dusseldorf, elle y fut reçue avec la plus flatteuse distinction. Son talent ne se ressentit point du déclin de l'âge;

et les tableaux qu'elle a peints à quatre-vingts ans sont d'une aussi grande beauté, d'un fini aussi précieux que ceux qu'elle avait faits à trente. Malgré son assiduité au travail, elle avait tellement la perfection en vue, qu'elle peignait avec une extrême lenteur, et qu'elle n'a produit qu'un petit nombre d'ouvrages, comparativement au long temps pendant lequel elle a exercé son art. Ce qui distingue éminemment ses productions, c'est la force et la vérité de son coloris, unies à une heureuse disposition des objets, et au fini le plus achevé. Ses Fleurs, ses Fruits, ses Plantes et ses Insectes, semblent la nature elle-même; et le contraste savant qu'elle sait mettre entre les différens objets, ajoute encore à l'effet de ses tableaux. Elle mourut le 12 octobre 1750.

POOL (Juriaen van), mari de la précédente, né à Amsterdam, en 1666, avait un véritable talent pour le portrait, et obtint aussi la protection de l'électeur palatin. Il fut tellement affligé de la mort de ce prince, arrivée en 1716, qu'il prit dès-lors la résolution de renoncer à la peinture; et au grand regret des amateurs, il s'occupa exclusivement du commerce de dentelles. Il mourut en 1745.

POOL (Mathys ou Mathieu), dessinateur et graveur, naquit à Amsterdam, en 1670. On ne dit pas s'il était de la même famille que le précédent. C'est en France, qu'il alla étudier la gravure. Il y exécuta un grand nombre de pièces, d'après différens maîtres. Il paraîtrait, d'après le style de ses ouvrages, qu'il fut élève de Bernard Picart : c'est du moins cet artiste qu'il semble avoir eu en vue d'imiter. De retour dans sa patrie, il y épousa la fille de Barent Graat, peintre de talent, et grava beaucoup d'après son beau père. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Différentes vues, en dix-huit feuilles, de la rivière d'Amstel, depuis Amsterdam jusqu'au village d'Ouderkerk. 2°. Une Suite de douze Sujets, d'après Rembrandt. 3°. Une Suite de 103 planches portant pour titre : Cabinet de l'art de la sculpture de Van Bossuet, d'après les dessins de B. Graat, 1727, in-fol. 4°. Les Trois grandes représentations burlesques qui se pratiquent à Rome, par les peintres hollandais, lors de la réception d'un membre de la société nommée Schelderbent, d'après les tableaux de Van Wynen, et les dessins de B. Graat.

POOT (Hubert, fils de Corneille), poète hollandais, naquit au hameau d'Abtswoude, près Delft, (Hollande méridionale), le 20 janvier 1689, de bons paysans, qui, selon la portée de leur état, soignèrent son éducation, en lui faisant apprendre à lire, à écrire, à chiffrer, et ne lui destinaient pas dans le monde une condition différente de la leur. Mais la nature l'avait créé poète, et il remplit sa destinée. Adolescent, il cultivait son talent naturel par de faibles essais, par des lectures assorties, et il s'affilia bientôt à une chambre de rhétoriciens, établie dans un village voisin. Le poète contemporain, Antonidès Van der Goes, était plus digne de lui servir de modèle; et Poot se le proposa comme objet d'émulation : mais il reconnut que le style d'Antonidès, habituellement trop tendre et parfois un peu enflé, ne convenait pas à son génie. Il se

mit à étudier les pères de la poésie hollandaise, Vondel et Hoofft; il imita surtout ce dernier dans ses poésies anacréontiques. Ce genre est celui où Poot s'est éminemment distingué : à côté de la bêche et du rateau qu'il ne quitta point, on est étonné de lui trouver une lyre qui rend des sons dignes du chantre de Téos. Le premier Recueil de poésies de Poot, publié à Rotterdam, en 1716, sous le titre de Mélanges, fixa sur l'auteur l'attention et l'estime des connaisseurs : il lui valut des éloges et des encouragemens mérités. On fut frappé de cette imagination riante et féconde, de cette pureté de diction, de cette concision et de cette clarté de style. Une nouvelle édition, soigneusement retouchée, et fort enrichie, parut en 1722. L'année suivante, Poot abandonna son village, et vint s'établir à Delft; mais n'y étant pas tombé dans la meilleure compagnie, il s'en repentit bientôt, et retourna au hameau natal. En 1727, il donna un second volume de ses poésies; il se maria en 1732, et, à l'occasion de son mariage, rétablit son domicile à Delft, où, désormais plus sage sous les auspices de l'expérience et de l'hymen, il mourut néanmoins à l'âge de quarante-cinq ans, le 31 déc. 1733, également regretté sous le double rapport de son caractère et de son talent. Ses poésies posthumes forment le troisième volume de son recueil. On y a réuni un grand nombre d'épitaphes et de complaintes sur sa mort prématurée. La bonne édition des OEuvres de Poot se compose de trois volumes in-4°. (Delft, 1726, 1728 et 1735), enrichis de son portrait, de vignettes et de fleurons. La collection est composée de poésies bibliques, de mélanges, de Poésies érotiques, d'Epithalames, de Complaintes funèbres, d'Idylles, etc. Ses Poésies érotiques, au nombre de vingt-une, ne sont pas le moindre ornement du Recueil. Poot aimait à imiter les anciens, bien qu'il ne les connût que par des traductions. Il tire un grand parti de la mythologie, dont il paraît avoir fait une étude particulière. Il a encore prêté sa plume et les charmes de sa muse à un vaste Recueil d'Emblèmes et d'Allégories, compilé dans César Ripa et autres, intitulé : Grand Théâtre physique et moral, ou Vocabulaire d'anciens emblêmes et allégories, d'Egypte, de Grèce et de Rome, Delft 1743, 3 volumes in-fol. De Vries, dans son Hist. anthologique de la poésie hollandaise, a rendu à Poot une justice éclatante, tom. II, pages 35-56.

POPMA (Ausone de), jurisconsulte, né à Alst, province de Frise, étudia la philosophie à Cologne, et le droit à Louvain. Appliqué à l'étude des lois, il trouva le temps d'enrichir la littérature de travaux estimés, et mourut en 1613, à l'âge de cinquante ans. Voici la liste de ses ouvrages : 1°. Terentii Varronis fragmenta, adjecto conjectaneorum libro, Franeker 1589, in-8°. 2°. Notæ in Varronem de lingua latina et de re rustica. 3°. Notæ in epistolas Ciceronis ad Atticum, 1619. 4°. Notæ in Velleii Paterculi historiam romanam, 1620. 5°. De differentiis verborum libri quatuor, Marbourg 1635, in-8°.; et avec les augmentations d'A.-D. Richter, Leipzig 1747, in-8°. Popma, dans cet ouvrage, précise d'une manière plus sûre

les nuances qui séparent les mots latins dont la signification se rapproche, que ne l'a fait, depuis, Gardin-Dumesnil, dans ses synonymes latins. Celui-ci, trop imitateur de l'abbé Girard, a souvent calqué sur les termes français correspondans les différences qu'il assigne entre les mots latins; ses explications sont plus ingénieuses que solides. J. Chr. Strodtmann a donné dans le recueil de la société latine de Iéna (Acta soc. lat. Ién. tom. II, p. 51-103), un Supplément de cent synonymes omis ou trop peu développés par Popma. 6°. De usu antiquarum locutionum libri duo, Leyde 1608, in-8°. Strasbourg 1618; id., retouché par J. Chr. Messerschmidt, et réuni à l'ouvrage précédent, Dresde 1769, in-8°. 7°. De ordine et usu judiciorum libri res, Arnheim 1617, in-4°. 8°. Fragmenta veterum historicorum latinorum emendata et scholiis illustrata, Amsterdam 1620, 1742, in-8°. Ausone de Popma était le plus jeune de quatre frères, qui, nés dans la même ville, firent les mêmes études à Cologne et à Louvain, sous les yeux de leur mère, demeurée veuve. Tous se créèrent une réputation dans les lettres. Sixte, l'aîné, reçu docteur en droit à Dole, publia un commentaire sur les Institutes de Justinien, et mit au jour, en 1569, une édition de Cornelius Celsus, De arte dicendi. Tite fit paraître Tabulæ in sphæram, et astronomiæ elementa, Cologne 1569, in-4°.; Castigationes in epistolas Ciceronis ad familiares, Anvers 1572, in-16; Notæ in Asconium Pœdianum, Cologne 1578; De operis servorum liber singularis, 1608. Cyprien, mort à Alst, en 1582, à trente-deux ans, publia: Henrici Mediolanensis de controversiis hominis et fortunæ, en vers élégiaques, avec commentaire, Cologne 1570. Voyez Richter (ad Dan.) Programma de vita et scriptis Ausonii à Popma, Annaberg 1746, in-4°.

PORBUS (Pierre) peintre hollandais, né à Gouda, province de Hollande méridionale, vers l'an 1510, vint s'établir à Bruges où il se maria, et où il exécuta le plus grand nombre de ses ouvrages, dont quelques-uns sont mis au rang des plus remarquables de son temps. Son chef-d'œuvre, représentant Saint-Hubert, se voyait dans la grande église de Gouda. Sur les volets, qui depuis furent transportés à Delft, il avait peint divers sujets de la vie de ce saint. Il fut chargé de lever le plan des environs de Bruges. Lorsqu'il eut terminé ce travail, il peignit ce plan en détrempe sur une grande toile. Le dernier ouvrage de ce peintre, dont ses historiens fassent mention, est un Portrait du duc d'Alençon, qu'il fit à Anvers, et qui passait pour le plus beau morceau de ce genre. Porbus mourut en 1583.

PORBUS (François), fils du précédent, né à Bruges, en 1540, fut élève de son père et de Franc-Flore. Il peignait le portrait avec une rare perfection, et manifesta un talent presque égal dans l'histoire et dans la peinture des animaux. Après avoir été reçu membre de l'académie d'Anvers, en 1564, il se disposait à se rendre en Italie pour y étudier les grands modèles; mais ayant épousé la fille de Corneille Flore, frère de son maître, il résolut de ne plus quitter sa

patrie. Parmi les compositions historiques dues à son pinceau, on cite le Baptême de J.-C., qu'il peignit pour le président Viglius : sur les volets il avait représenté la Circoncision et un autre sujet. Son chef-d'œuvre est peut-être le Martyre de Saint-George, qu'il peignit pour une confrérie de Dunkerque. Ce tableau, toutefois, pèche par la multiplicité du sujet, et rappelle ces peintures anciennes où toute la vie du personnage est représentée. On voit d'abord le saint livré au martyre : dans le milieu, il perce le dragon; et dans le fond, il refuse d'adorer les faux dieux. Sur les volets, peints en camaïeu, on voyait le Saint paraissant devant ses juges. Mais si le tableau manque d'unité d'action, on n'en saurait trop louer la couleur toujours vraie, toujours harmonieuse. Le paysage était d'une beauté remarquable. Ce tableau, qui existe toujours dans la chapelle pour laquelle il a été fait, a souffert des restaurations d'un Anglais ignorant, qui a voulu le nettoyer. On connaît encore de Porbus un Paradis terrestre, qui montre avec quelle supériorité il peignait les animaux et le paysage. Mais c'est surtout dans le portrait qu'il sait faire admirer la force et l'harmonie de sa couleur, la facilité et la fermeté de son pinceau. Il mourut en 1580, âgé de quarante ans seulement, des fatigues qu'il s'était données à l'occasion d'une fête célébrée par la ville d'Anvers, où il était enseigne de la milice bourgeoise. Le Musée du Louvre possédait deux tableaux de cet artiste : l'un était un Portrait d'homme, la tête couverte d'une toque, et la barbe fourchue; l'autre, Jésus, à l'âge de douze ans, confondant les docteurs de la loi. Ce dernier était particulièrement estimé. Tous deux ont été rendus en 1815.

PORBUS (François, dit le jeune), fils du précédent, naquit à Anvers en 1570. C'est à tort qu'on l'a dit élève de son père : il n'avait que dix ans lorsque ce dernier mourut; toutefois, il surpassa son père dans le genre même où celui-ci excellait : il n'eut peut-être pas moins de talent dans le genre historique. Après avoir long-temps voyagé pour se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre que renfermaient les plus célèbres galeries de l'Europe, il alla à Paris, où sa renommée l'avait devancé, et où il fut très-occupé à peindre des portraits. Il était peu de cabinets d'amateurs dans lesquels il n'en existât. Pendant son séjour dans cette capitale, il fut chargé de peindre pour l'hôtel-de-ville deux tableaux dont les sujets sont tirés du règne de Louis XIII. L'un représente le Roi, encore enfant, assis sur son trône, et recevant l'hommage des échevins; l'autre retrace la Majorité du roi. Tous les personnages réunis dans ce tableau sont frappans de ressemblance et de vérité; la couleur en est belle et vigoureuse; les draperies sont simples, bien jetées; et ce n'est que dans quelques parties moins importantes que se font encore remarquer les restes de cette roideur à laquelle n'avait point échappé son père, qui la tenait d'Albert Durer. Il avait fait, pour l'église de l'abbaye de Saint-Martin, de Tournai, un de ses meilleurs tableaux, représentant Jésus-Christ en croix entre les deux larrons. Le Musée du Louvre possède six tableaux de ce maître, dont deux d'histoire et quatre por-

traits. Ce sont : 1°. Une Cène, qu'il avait peinte pour l'église de Saint-Leu. Ce tableau est un des plus beaux de ce maître, et l'une des productions les plus précieuses de l'école flamande. 2°. Un St.-François en extase, recevant les stygmates. Il ornait autrefois l'une des chapelles de l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré. 3°. Le portrait en pied de la reine Marie de Médicis, grand tableau sur toile; cette princesse est debout devant son trône; sa robe de velours bleu est parsemée de fleurs de lis d'or et enrichies de pierreries et de perles. 4°. Guillaume du Vair, garde-des-sceaux sous Louis XIII, petit portrait peint sur bois. 5°. Petit portrait en pied de Henri IV; il est debout, ganté et cuirassé; la main droite touche un casque posé sur une table que couvre un tapis de velours rouge. Ce portrait est d'autant plus précieux, qu'il paraît être un des derniers qui aient été faits d'après ce prince; il est remarquable par la finesse des détails et le précieux de l'exécution; cependant il le cède au suivant. 6°. Henri IV, représenté en habit de velours noir, la main posée sur une table couverte d'un tapis rouge orné d'un galon d'or, et la gauche appuyée sur le côté. Ce portrait, dans lequel la petitesse des dimensions n'exclut pas l'étude des moindres détails, a été reproduit un grand nombre de fois par la gravure. La simplicité et le naturel de la pose frappent au premier coup-d'œil, et le mérite de la vérité y est tellement prononcé, que ce portrait a servi et sert encore de type à tous ceux que l'on fait de Henri IV. L'exécution n'en est pas moins admirable, et la finesse du pinceau, la perfection des étoffes, la vie répandue dans toute la figure, font de ce tableau un des ouvrages les plus précieux qui existent. L'air de bonté qui respire sur la physionomie ajoute encore au mérite de la ressemblance. On ne connaît qu'un très-petit nombre de dessins de Fr. Porbus : ce sont des têtes sur vélin, à la pierre noire maniée en tout sens avec un peu de sanguine dans les carnations; ce qui les rend d'une vérité frappante. Ce peintre mourut à Paris en 1622, et fut enterré dans l'église, aujourd'hui détruite, des Petits-Augustins du faubourg Saint-Germain.

PORRÈTE (Marguerite), femme de la province de Hainaut, alla à Paris, où elle composa un livre rempli des erreurs renouvelées par quelques quiétistes modernes. Elle y disait entre autres choses, « qu'une personne anéantie dans » l'amour de son Créateur, peut » satisfaire librement tous les désirs » de la nature, sans crainte d'offenser Dieu. » Elle soutint opiniâtrement cette doctrine, qui la fit condamner à être brûlée en 1310.

PORTLAND (Guillaume Bentink, Comte de); homme d'état et favori de Guillaume III, roi d'Angleterre, descendait d'une famille ancienne et distinguée des Provinces-Unies. Il était fils de Henri Bentink, seigneur de Diepenham, dont le frère avait le grade de général au service des états de Hollande. Guillaume Bentink naquit en 1648, et fut, dans sa jeunesse, attaché en qualité de page au prince Guillaume d'Orange, qui le nomma ensuite gentilhomme de sa chambre. En 1670, il accompagna ce prince en An-

gleterre, et fut reçu, ainsi que lui, docteur en droit à l'université d'Oxford. Le prince d'Orange ayant été attaqué de la petite-vérole en 1675, Bentink ne quitta pas le chevet du lit du prince, tout le temps que dura sa maladie, et lui prodigua les soins les plus touchans. Ce dévouement était d'autant plus remarquable, que Bentink n'avait pas eu encore la petite-vérole, maladie regardée à cette époque non-seulement comme contagieuse, mais comme fort difficile à guérir. Bentink en fut en effet atteint et faillit y succomber. Le prince d'Orange n'oublia jamais cette marque d'attachement, et en conserva toute sa vie une vive reconnaissance. A peine rétabli, Bentink reprit son service auprès de Guillaume, et l'accompagna à l'armée. En 1677, il fut envoyé auprès de Charles II, roi d'Angleterre, pour demander la main de la princesse Marie, fille aînée du duc d'Yorck, depuis Jacques II; il réussit dans cette négociation. Lorsque Jacques II monta sur le trône (février 1684), il demanda aux États-Généraux de faire arrêter le duc de Monmouth, qui se trouvait alors en Hollande et dont il craignait les projets, et de l'envoyer prisonnier en Angleterre. Mais le prince d'Orange, qui désapprouvait cette mesure rigoureuse, chargea secrètement Bentink de se rendre auprès du fils naturel de Charles II, pour offrir à ce seigneur l'argent dont il pourrait avoir besoin, et pour lui proposer de le mettre en état de paraître d'une manière convenable à son rang, s'il voulait faire une campagne en Hongrie. Jacques *II* ayant renouvelé ses instances, le duc de Monmouth fut obligé de s'éloigner, et se détermina à débarquer en Angleterre avec quelques amis qui lui étaient restés fidèles. Bentink fut, à cette occasion, député par le prince d'Orange, pour offrir à son beau-père l'assistance de ses troupes et de sa personne. Cette proposition fut mal accueillie, comme on devait naturellement s'y attendre, et Jacques II déclara à l'envoyé de Guillaume « que leur » commun intérêt demandait que » son gendre ne quittât pas la Hol- » lande. » Lorsque le prince d'Orance eut conçu le projet de faire une descente en Angleterre, Bentink se rendit, par ses ordres, auprès de Frédéric Ier., électeur de Brandebourg, sous prétexte de le complimenter sur son avènement : le but réel de cette mission était de faire connaître à Frédéric l'état des affaires en Angleterre et les projets que Guillaume avait formés, et de s'assurer des dispositions de l'électeur dans le cas où l'on aurait besoin de recourir à son appui. Ce prince s'étant montré favorablement disposé, Guillaume n'hésita plus. Bentink, qui avait été un des instrumens les plus actifs dans les intrigues qui préparèrent le renversement de Jacques II, et qui commandait à cette époque le régiment hollandais des gardes à cheval, possédait toute la confiance du prince d'Orange. Par ses ordres, il fit équiper, avec le plus grand secret, cinq cents vaisseaux de transport, qui furent prêts dans le court espace de trois jours; et le prince s'embarqua sur une frégate de 30 canons, avec son confident. A peine le prince d'Orange fut-il arrivé en Angleterre avec ses troupes et les Anglais qui s'étaient réfugiés au-

près de lui, que l'armée de Jacques II, dont les principaux chefs étaient gagnés, se débanda. Ce malheureux monarque, se voyant abandonné des serviteurs sur la fidélité desquels il avait le plus compté, et même de la princesse Anne sa propre fille, fut réduit à envoyer, par le comte Féversham, un message au prince d'Orange, pour demander d'être autorisé à se retirer à Rochester. Bentink reçut ordre d'arrêter Féversham. Il fut également chargé d'annoncer à Jacques II que Guillaume ne s'opposait pas à ce qu'il se rendit à Rochester, d'où le monarque détrôné s'embarqua ensuite pour la France. Le jour où le prince d'Orange fut proclamé roi d'Angleterre sous le nom de Guillaume III (février 1689), Bentink fut nommé premier lord de la chambre, membre du conseil-privé, et chargé de la cassette particulière. Le 9 avril suivant, il entra à la chambre des pairs avec les titres de baron de Cirencester, vicomte de Woodstock et de comte Portland. C'est sous ce dernier titre qu'il est le plus connu et que nous le désignerons désormais. On attribue en grande partie le gain de la bataille de la Boyne (1er. juillet 1690), où le comte de Portland combattit vaillamment en qualité de lieutenant-général, au conseil qu'il donna au général Douglas, d'entremêler la cavalerie et l'infanterie, afin qu'elles pussent se soutenir réciproquement. Il commandait, au mois d'août suivant, les forces anglaises qui attaquèrent et mirent en déroute les Irlandais, fortement retranchés en avant de Limerick, et contribua à la soumission de l'Irlande. Le comte de Portland assista, avec Guillaume, au congrès tenu à La Haye, au commencement de 1691, et fut employé activement dans toutes les guerres qui précédèrent la paix de Riswick. Pour récompenser ses services, Guillaume III lui fit concession de plusieurs seigneuries dépendant de la principauté de Galles : mais l'aversion que le peuple anglais avait conçue contre le comte de Portland, parce qu'on l'accusait d'avoir cherché à favoriser la Hollande, sa patrie, en faisant adopter des mesures qui devaient porter un préjudice notable au commerce de l'Angleterre, décida la chambre des communes à refuser son approbation à cet acte de munificence. Le roi fut contraint de rapporter sa concession, et il dédommagea son favori en lui faisant don de la maison royale de Théobalds et des terres qui en dépendaient. En 1695, le comte de Portland fut accusé, avec plusieurs autres membres des deux chambres, de s'être laissé corrompre pour favoriser le projet d'établissement de la compagnie des Indes orientales : il résulta de la discussion qui eut lieu à ce sujet, qu'on lui avait bien offert cinquante mille livres sterling, mais qu'il les avait refusées avec indignation. L'année suivante, il fut élu chevalier de l'ordre de la Jarretière, et fait général de la cavalerie en 1697. Il eut, au mois de juin de cette dernière année, plusieurs conférences avec le maréchal de Boufflers, commandant l'armée française, près de Halle, dans un champ qui se trouvait placé entre les deux armées ennemies. Ces deux généraux y arrêtèrent des articles préliminaires qui préparèrent la paix conclue à Riswick au mois de septembre

suivant. Il paraît qu'en 1698, le comte de Portland fut supplanté dans la faveur du roi Guillaume par Van Keppel, qui avait d'abord été page et ensuite secrétaire particulier de ce souverain. Pour mettre un terme aux marques trop fréquentes de la jalousie de Portland, Guillaume l'éloigna par un exil honorable, en le nommant son ambassadeur extraordinaire auprès de la cour de France (janvier 1698). L'envoyé déploya, pour l'entrée solennelle qu'il fit à Paris, une magnificence telle, que la cour de France en fut elle-même étonnée. Peu de jours après avoir eu son audience publique, il se rendit à Versailles, et s'y arrêta quelque temps. Dans un entretien qu'il eut avec Louis XIV, Portland témoigna sa surprise de ce que le roi Jacques II était encore à Saint-Germain. Il fit observer que cette condescendance était une infraction aux promesses faites par le maréchal de Boufflers au roi Guillaume, dans leur conférence en Flandre; et quoique le maréchal niât le fait, Portland insista fort vivement à ce sujet. Louis XIV trancha la difficulté, en disant que, si le prince d'Orange ne cédait pas sur ce point, on renoncerait à toute idée de traiter avec lui. La conduite de l'ambassadeur ayant été désavouée; il n'en fut plus question. Au mois de mars 1698, le comte de Portland ayant parlé, dans une conférence qu'il eut avec MM. de Torcy et de Pompone, du vif désir qu'avait le roi son maître de s'unir étroitement avec Louis XIV, les ministres français crurent devoir lui faire connaître que l'événement le plus capable de troubler la tranquillité de l'Europe, était celui de la mort du roi d'Espagne, dont la santé se trouvait fort délabrée. Suivant ces ministres, il était fort important que les cours de Versailles et de Londres se concertassent sur ce qu'il y aurait à faire dans une pareille conjoncture. Le comte de Portland répondit à ces ouvertures d'une manière générale, et comme il paraissait, ou feignait de paraître peu au fait de la question si délicate qu'il s'agissait de traiter, Louis XIV chargea le comte de Tallard, son ambassadeur à Londres, de s'adresser directement au roi d'Angleterre. Au mois de juillet, Portland revint dans cette ville; mais suivant Smollett, se trouvant totalement éclipsé dans la faveur de son souverain par Van Keppel, qui venait d'être créé comte d'Albemarle, il donna sa démission de tous ses emplois, malgré les instances que Guillaume lui fit à ce sujet. Il ne resta cependant pas long-temps dans l'inaction, et fut employé aux négociations suivies tant en Angleterre qu'en Hollande, pour parvenir à un traité de partage de la monarchie espagnole, au cas où le roi Charles II mourrait sans enfans. Après de longues discussions, les articles furent signés à Loo et Utrecht, en septembre 1698, par le comte de Portland et sir Joseph Williamson, au nom du roi d'Angleterre et par les plénipotentiaires français. Les mêmes plénipotentiaires, et ceux des Provinces-Unies, signèrent à la Haye le traité définitif, le 11 octobre suivant. Le comte de Portland prit part à une convention entre la France, l'Angleterre et les États-Généraux, qui devait être jointe au traité du 11 octobre 1698, dont elle expliquait

ou modifiait quelques articles. La mort du prince électoral de Bavière, arrivée au mois de février 1699, dut amener des changemens dans le traité de partage de la monarchie espagnole, puisqu'il ne restait plus que deux prétendans à cette succession éventuelle. Le comte de Portland, et son beau-frère, le comte de Jersey, furent chargés de suivre, au nom de Guillaume III, la nouvelle négociation qui fut entamée à ce sujet entre les trois puissances qui avaient figuré dans le traité de 1698. Un premier projet, arrêté le 11 juin 1699, fut, après des longs débats, tant à Londres qu'à la Haye, changé en un traité définitif de partage, signé dans la première de ces villes, le 13 mars 1700, et dans la seconde, le 25 du même mois. L'année suivante, la chambre des communes blâma sévèrement les traités de partage conclus avec la France, sans que le parlement en eût eu connaissance. Elle déclara que le comte de Portland, et les autres signataires de ces traités, s'étaient rendus coupables du crime de haute-trahison, etc., et les traduisit devant la chambre-haute pour y être jugés. Mais, par suite de quelques discussions entre les deux chambres, celle des communes ne s'étant pas présentée pour soutenir son accusation, les pairs renvoyèrent de la plainte, le comte de Portland et les autres personnages inculpés. Lorsque Guillaume III fut à toute extrémité, le comte de Portland, qui le quittait rarement, s'étant absenté un instant, fut rappelé par les ordres du prince, qui fit des efforts pour lui parler; mais ne pouvant proférer un seul mot, il prit la main du comte, la pressa sur son cœur avec les marques de la plus vive affection, et expira dans ses bras, le 8 mars 1702. Après la mort de Guillaume, il paraît que Portland revint en Hollande. En 1708, Portland fut envoyé par les États-Généraux pour complimenter le roi de Prusse, qui traversait les Provinces-Unies. A la fin de la même année, il retourna en Angleterre, et ne prit plus aucune part aux affaires publiques jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 23 novembre 1709. Le comte de Portland avait eu de sa première femme, Anne, sœur du comte de Jersey, un fils qui succéda à sa pairie, fut créé duc, et mourut en 1726, capitaine-général et gouverneur de la Jamaïque.

POST (François), peintre et graveur à l'eau-forte, naquit à Harlem, en 1614. Son père, Jean Post, était un peintre sur verre, qui ne manquait pas de talent, et qui dirigea ses premières études. Un de ses frères, architecte de Maurice de Nassau, le fit connaître à ce prince, qui lui commanda plusieurs tableaux. Le mérite qu'il montra dans ses ouvrages, lui valut l'amitié de son protecteur, qui lui accorda une pension, et le prit avec lui dans l'expédition qu'il fit au Brésil en 1636. A son retour, Post exécuta pour le château de Ryckdorp, près de Wassenaer, une suite de tableaux représentant des Vues d'Amérique. Cette collection dénote le plus rare talent. Les sites sont heureusement choisis; un emploi savant des différens arbres de ces contrées, le contraste qu'il établit entre la nature sauvage de ces lieux et la fraîcheur de la végétation,

ajoutent à l'effet général de ses compositions, auxquelles la légèreté admirable de sa touche, la vivacité et la vérité du coloris donnent encore un nouveau prix. Post mourut dans sa ville natale, le 17 février 1680. Il avait aussi cultivé la gravure à l'eau forte, et il existe de lui plusieurs estampes gravées d'une pointe très-spirituelle, entre autres, quatre Vues du Brésil, de format grand in-folio en travers, et datées de 1649, pièces capitales, extrêmement rares.

POSTEL (Henri), jésuite, né le 28 mai 1707 à Binche, petite ville de la province de Hainaut, mourut à Douay le 7 novembre 1788, où il avait professé la philosophie et la théologie pendant un grand nombre d'années, et mis dans ses leçons une solidité, une précision, une clarté qui en ont fait désirer la publication. Il en a donné une partie sous le titre de l'Incrédule conduit à la religion par la voie de la démonstration, Tournay 1772, 2 vol. in-8°. L'élégance et la légèreté du style n'égalent pas la force du raisonnement répandue dans cet ouvrage.

POTTER (Paul), peintre, né à Enkhuysen, province de Hollande septentrionale, en 1625, descendait, par sa grand'mère, de la famille d'Egmont. Son père, nommé Pierre, cultivait la peinture avec un talent médiocre; il serait resté inconnu, s'il n'avait eu son fils pour élève. Le jeune Potter, au sortir de l'enfance, manifesta les plus rares dispositions; à peine âgé de quinze ans, il était déjà compté parmi les plus grands maîtres de sa nation. On connaît plusieurs tableaux exécutés par lui, à cette époque, qui figurent parmi les chefs-d'œuvre du genre. Désirant se livrer à ses travaux avec une plus grande liberté, il quitta la maison paternelle, vint s'établir à La Haye, et prit un logement auprès de l'architecte Balkanende, avec lequel il ne tarda pas à se lier. Il devint amoureux de la fille aînée de son nouvel ami, et la lui demanda en mariage. Celui-ci, qui n'appréciait pas tout le mérite du jeune peintre, rejeta sa demande, en lui disant que celui qui ne savait peindre que des bêtes et non des hommes, n'était pas digne de la fille d'un architecte. Mais toute la ville se déclara pour Potter; et Balkenende, sentant enfin ou feignant de sentir tout ce que valait le peintre, lui donna sa fille en 1650. Depuis cette union, les deux artistes se firent mutuellement valoir, et se procurèrent de nombreux travaux. Bientôt Paul Potter ne put suffire à tout ce qui lui était demandé. C'est à cette époque qu'il exécuta pour la princesse douairière de Zolms, son célèbre tableau connu sous le nom de la Vache qui pisse. Ce tableau, rebuté d'abord par la princesse comme présentant un sujet trop ignoble, ne tarda pas d'être apprécié par les vrais amateurs: après avoir fait, dans ces derniers temps, un des plus beaux ornemens de la galerie de la Malmaison, il est passé en Russie, ayant été acquis par l'empereur Alexandre avec le reste de cette précieuse collection. Malgré la douceur du caractère de Potter, des envieux le forcèrent de quitter La Haye, pour aller habiter Amsterdam. Le bourgmestre de cette ville, nommé Tulp, qui l'y avait attiré, lui retint tous les tableaux qu'il ferait,

et se forma de cette manière, une collection considérable et des plus précieuses. Toujours assidu au travail, la nuit même ne pouvait l'en détourner; et, lorsqu'il avait quitté ses pinceaux, il se mettait à graver (à la lumière) des eaux fortes, d'après les études dont il s'était servi pour peindre. La seule distraction qu'il se permit était la promenade, et encore la faisait-il tourner au profit de son art. Il portait sans cesse avec lui un livre-croquis, et dessinait tout ce qui le frappait, arbres, animaux, plantes, points de vue. Un travail aussi opiniâtre finit par altérer sa santé, et il succomba, le 15 janvier 1654, âgé seulement de vingt-neuf ans. Plus naturel que Berghem, aussi vrai que Vanden Velde, aussi précieux que Carle Dujardin, il les surpasse par d'autres qualités. Les fonds de ses tableaux sont peints avec une perfection rare : ils sont bien entendus, et composés de manière à faire valoir l'objet principal. Ses ciels sont légers et transparens : le feuillé de ses arbres est léger et plein de vérité. Personne ne l'a peut-être égalé dans la manière de rendre le vert des prairies. « Dans son genre, dit » Taillasson, aucun homme n'a été » aussi parfait que lui. Correction » de dessin, force de couleur, justesse de mouvement, énergie » d'exécution, il a tout réuni. C'est » aussi un de ses caractères distinctifs d'avoir su joindre l'énergie à la naïveté. D'autres ont » fait des vaches, des bœufs, des » moutons, bien dessinés, bien » coloriés, bien peints; lui seul a » saisi leur sorte d'expression, leur » physionomie, et jusqu'à leur instinct... Aucun homme, enfin, » n'a prouvé mieux que lui qu'on » peut faire des tableaux intéressans avec peu d'objets. » Si ses petits tableaux ne laisent rien à désirer, ceux d'une grande dimension offrent, avec la même perfection, une vigueur de touche, une perfection de dessin, une force de naturel, qui en augmentent le mérite. C'est là le cachet qui distinguait le fameux tableau du Taureau, de grandeur naturelle, conduit par un berger, qui a fait pendant plus de vingt ans un des plus beaux ornemens du Musée du Louvre, et qui a mérité à son auteur le surnom de Raphaël des animaux : les amateurs ainsi que les ignorans ne pouvaient cesser de l'admirer. Il a été rendu, en 1815, à notre souverain, ainsi que huit autres tableaux du même maître, parmi lesquels, après le précédent le plus remarquable était celui qui représentait une Vache et des Bœufs, dont l'un tacheté de noir et de blanc, paissant dans la prairie. Le Musée du Louvre possède aujourd'hui deux tableaux de cet artiste : 1°. Un Homme apportant à boire à deux chevaux attachés à la porte d'un cabaret. 2°. Trois bœufs et trois moutons dans un pré. Paul Potter n'est pas moins renommé comme graveur à l'eau-forte que comme peintre. Les pièces qu'il a exécutées suivant ce procédé se font admirer par la finesse de la pointe, et la manière badine et pleine d'art avec laquelle elles sont traitées. Pour rendre la peau de ses animaux, il commençait par des tailles courtes et serrées, prolongées seulement dans les ombres. Les travaux de sa pointe sont nets et tellement rapprochés, qu'on n'aperçoit pas les traces du burin qui viennent les fortifier; ses fonds sont légers et

pleins de goût. Les amateurs les recherchent ; mais il ne faut pas les confondre avec les copies qu'en a faites M. de Claussin, amateur, quoique ces dernières ne manquent pas de mérite. Les dessins de Potter offrent les mêmes caractères que ses gravures, et ne sont pas moins recherchés. Ses planches sont au nombre de 17 ; elles ont été vendues ensemble jusqu'à 1547 fr. On peu en voir le détail dans le Manuel de l'amateur d'estampes.

PRATENSIS (Jason), ou a Pratis, médecin hollandais, dont le véritable nom était van de Maersche, naquit à Ziriczée, province de Zélande, de Thomas Pratensis, médecin habile, auteur de quelques poëmes. Il florissait vers le milieu du seizième siècle, et mourut dans sa ville natale le 30 mai 1558, laissant : 1°. Libri duo de urinis, Anvers 1524, in-4°. ; Amsterdam 1657, in-12. 2°. De parturiente et partu liber, Anvers 1527, in-8°. ; Amsterdam 1657, in-12. 3°. Liber de arcenda sterilitate et progignendis liberis, Anvers 1631, in-4°. ; Amsterdam 1657, in-12. 4°. De tuenda valetudine libri IV, Anvers 1538, in-4°. 5°. De cerebri morbis, hoc est omnibus fere curandis, liber, Bâle 1549, in-8°. Tous ces ouvrages sont bien écrits, mais remplis de contes absurdes et d'histoires apocryphes, qui font peu d'honneur au bon sens et au discernement de l'auteur.

PUNT (Jean), graveur, acteur et peintre hollandais, naquit à Amsterdam en 1733. Il s'était déjà fait connaître avantageusement dans la gravure, lorsque, s'étant marié à une fameuse comédienne, Anne-Marie Bruin, il embrassa son art, et devint lui-même un acteur célèbre, rival de Duim ; il excellait dans les grands rôles tragiques. La mort prématurée de sa femme le dégoûta de la scène, et il reprit alors le burin. Il s'occupa à graver les 36 plafonds peints par Rubens pour les quatre galeries de l'eglise des jésuites d'Anvers. Jacob de Witt les avait dessinés six ans avant que ce magnifique édifice fut consumé par les flammes. Cédant aux instances de ses amis, il reparut sur la scène en 1763, et deux ans après il obtint la place lucrative de concierge du théâtre, équivalente à celle de directeur. Dans sa première jeunesse il avait pris des leçons de peinture ; il la cultiva ensuite, et peignit le portrait, le paysage, et même l'histoire : son travail assidu contribuait à le faire vivre dans l'aisance. Il s'était remarié, en 1758, avec Anne Cicot, fille d'un marchand de tableaux, qui avait réveillé en lui le goût de la peinture. Devenu veuf une seconde fois, en 1771, il prit encore une troisième femme, Catherine Fokke, tragédienne renommée. Punt, d'un caractère modeste et doux, avait une bonne réputation, et, lié avec les personnes les plus distinguées, il jouissait du bonheur domestique, quand un accident funeste vint le troubler. La salle de spectacle dont il était concierge fut réduite en cendres ; il y perdit plusieurs tableaux, une grande partie de sa fortune, et à peine lui et son épouse purent se sauver de la fureur des flammes. Cet accident influa sur sa santé ; peu de temps après il devint malade, et mourut en 1774. Il aurait mieux valu pour ce peintre-acteur de n'avoir jamais recherché les applaudissemens de la scène, et de s'être entièrement consacré à

la peinture, art propre à contribuer à sa tranquillité et à sa gloire.

PUTEANUS (Erycius) ou Henri du Puy, ou plutôt van de Putte, né à Venlo, province de Limbourg, en 1574, fut disciple de Juste-Lipse. Il voyagea en Italie et obtint une chaire d'éloquence à Milan. Sa réputation le fit choisir par Philippe III, roi d'Espagne, pour son historiographe. L'archiduc Albert, désirant de le posséder dans les Pays-Bas, lui donna la place de professeur qu'avait Juste-Lipse, le gouvernement de la citadelle de Louvain, et une charge de conseiller d'état. Ces récompenses étaient dues au mérite de Puteanus et aux qualités de son cœur. Il avait autant de modestie que de savoir. C'était un philosophe chrétien, qui, pendant plus de 40 ans s'appliqua avec beaucoup de zèle à former les élèves qui lui étaient confiés, aux belles-lettres, et encore plus à la vertu. Son style n'était pas celui des anciens, c'était celui de Juste-Lipse, son maître. Il mourut à Louvain en 1646, à 72 ans. On a de lui un grand nombre de Traités d'histoire, de rhétorique, de mathématiques, d'antiquités romaines, des poésies. Les principaux sont : 1°. Statera belli et pacis, 1633, in-4°, dans lequel il veut persuader aux Espagnols de faire la paix. On prétend que ses principes pacifiques et la façon dont il les exposa, faillirent l'exposer à des affaires fâcheuses. 2°. Historia insubrica, Leipzig 1678, in-fol. Il reçut en récompense un collier d'or de l'archiduchesse Isabelle. 3°. Theatrum heroïcum imperatorum Austriacorum, etc., Bruxelles 1644, in-fol.; ouvrage superficiel. 4°. Comus, seu de Luxu, traduit en français, par Nicolas Pelloquin, sous le titre de Comus, ou le banquet dissolu des Cimmeriens, Paris 1613, in-12, et une infinité d'autres ouvrages dont plusieurs ont trouvé place dans les Antiquités romaines. Voy. Nicéron, tom. 16.

PUTSCHIUS (Elie), philologue, natif d'Anvers, est compté par Klifeker au nombre des savans précoces. Originaire de Hambourg, et d'une famille patricienne, il naquit le 26 novembre 1580. Ses parens, que des affaires avaient amenés dans les Pays-Bas, ne purent donner aucun soin à sa première éducation. A quatorze ans, il commençait seulement à expliquer les auteurs latins; mais alors, ayant été placé successivement dans les colléges d'Embden et de Hambourg, il y fit, sous d'habiles maîtres, des progrès étonnans dans les langues et la littérature anciennes. Il alla ensuite à Leyde, où il suivit les leçons du savant Jos. Scaliger, qui le distingua bientôt de ses autres élèves, et lui témoigna beaucoup d'affection. Pendant son séjour à Leyde, il fit paraître une édition de Salluste (1602, in-8°.), avec des notes que Jos. Wasse et Sigebert Havercamp ont reproduite dans les belles éditions qu'ils ont publiées de cet historien. L'excessive application de Putschius avait affaibli sa vue : on lui conseilla de voyager. Il parcourut l'Allemagne, s'arrêta quelque temps à Iéna, puis à Leipzig, où il se lia d'une étroite amitié avec Godefroi Jungermann; et Conrad Zeltner conjecture qu'ils furent attachés, comme correcteurs, à l'atelier typographique des Wechel (V. Theatr. viror. eruditor. 449). Putschius s'occupait déjà de ras-

sembler des matériaux pour l'édition qu'il projetait du Recueil des anciens grammairiens, et Jungermann l'aida dans ses laborieuses recherches. L'impression de ce grand ouvrage fut terminée vers la fin de septembre 1605. L'année précédente, notre auteur avait eu la douleur de perdre son frère aîné (Jean Putschius), et il n'avait voulu céder à personne le triste privilége de prononcer son oraison funèbre (Leipzig 1604, in-4°.). Le chagrin et la fatigue l'épuisaient de jour en jour. Putschius, sentant la nécessité de prendre quelque repos, se rendit à Stade, dans le duché de Brême; mais sa santé ne fit que décliner, et il mourut en cette ville, le 9 mars 1606, à l'âge de 25 ans. Son Recueil des grammairiens est *intitulé* : Grammaticæ latinæ auctores antiqui, Hanau, Wechel, 1605, 2 tomes, in-4°. (V. sa description dans le Manuel du libraire par M. Brunet). Ce volume, dédié à Joseph Scaliger, est très-recherché des amateurs; il contient les ouvrages de trente-trois grammairiens, sur lesquels on peut consulter la Biblioth. latina de Fabricius : plusieurs de ces ouvrages étaient inédits, et tous ont été revus et corrigés sur les manuscrits des Bongars, des Pithou, de Douza, de Velser, Gruter, Hoeschel, Ritterhus, etc. Quelque imparfait que soit ce travail, il suffit pour assurer à Putschius une réputation durable, et pour justifier tous les regrets qu'excita sa mort prématurée. Foppens (Biblioth. Belgica) et quelques autres bibliographes citent avec éloge des Élégies de Putschius (Leipzig et Hanau, in-8°.). Conrad Ritterhus a publié la Vie de ce jeune savant, Hambourg 1608, in-4°., ib. 1726, in-8°.

PYNAKER (Adam), peintre hollandais, né en 1621, dans un petit bourg non loin de Delft, qui lui a donné son nom, était fort jeune lorsqu'il fit le voyage d'Italie : il s'arrêta trois ans à Rome, pour y copier les plus beaux tableaux modernes, et les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Il ne passait pas un jour sans visiter la campagne de Rome, pour en dessiner les points de vue les plus pittoresques. Fortifié par un exercice aussi continu de son art, il revint en Hollande et ne tarda pas à y donner des preuves multipliées de son habileté. A l'époque où il revint dans sa patrie, l'usage était d'orner les appartemens de grandes toiles sur lesquelles on peignait des paysages ou des vues de villes. Pynaker, dont le talent était apprécié, fut chargé de décorer de cette manière les premières maisons de la Hollande : mais, au grand regret des amateurs, la mode des tentures en étoffes et des lambris en ménuiserie vint régner à son tour, et les peintures qu'ils remplacèrent, furent reléguées dans les greniers. C'est ainsi qu'on vit disparaître la plus grande partie des productions de Pynaker : heureusement ses tableaux de chevalet sont restés pour conserver sa réputation. C'est dans ces petites compositions qu'il s'est montré habile paysagiste. On distingue la forme et le port des différentes espèces d'arbres : sa couleur est toujours aimable et vraie; ses lointains et ses ciels sont vaporeux; il traite surtout d'une manière supérieure les oppositions et les dégradations entre les divers plans de ses tableaux. Le Musée du Louvre a trois sujets de ce maître : 1°. Une Tour, au pied de laquelle est une barque à l'ancre. Sur le devant,

des passagers débarquent d'une felouque avec leurs bagages. 2°. Paysage dans lequel on voit un muletier arrêté à la porte d'une auberge. 3°. Autre Paysage représentant des villageois qui gardent leurs bestiaux; sur le devant on voit une vache seule. Pynaker mourut en 1673.

PYPERS (Pierre), poète hollandais et député aux états-généraux des Provinces-Unies, est né à Amersfort, province d'Utrecht, le 14 décembre 1749, d'honnêtes bourgeois, qui découvrant dans leur fils un penchant décidé pour les lettres, résolurent de lui donner une éducation analogue à son goût. Le jeune Pypers fut destiné à l'état ecclésiastique; mais comme cet état ne lui plut pas lorsqu'il fut en âge de réfléchir, il en fit l'observation à ses parens, qui ne voulant pas qu'il se vouât à d'autres études qu'à celle de la théologie, ne lui permirent point d'aller fréquenter les leçons des professeurs d'une académie, et le forcèrent par là de prendre un autre parti. Pypers s'adonna alors au commerce; il se rendit à cet effet à Amsterdam et y trouva dans cette carrière une existence honorable. Cependant son goût pour la poésie ne l'ayant pas quitté, il y consacra tous ses momens de loisir. Il travailla principalement pour le théâtre national de cette ville et l'enrichit d'un bon nombre de pièces, pour la plupart traduites du français. Nous en ferons connaître les principales à la fin de cet article. Après la révolution de 1795, Pypers fut d'abord nommé municipal de sa ville natale, puis élu membre des états-provinciaux d'Utrecht, et enfin député par ceux-ci aux états-généraux, qu'il a même présidés. Si dans ces fonctions il ne joua pas un rôle brillant, au moins déploya-t-il un zèle ardent et sincère pour tout ce qui pouvait concourir au bien de son pays. Pypers n'était ni grand orateur ni grand publiciste, mais homme de bien; aussi ne se soutint-il pas dans ce poste élevé. En 1796, il fut nommé contrôleur des douanes à Amsterdam, et peu de temps après son établissement dans cette ville, membre de la municipalité, poste qu'il n'a pas occupé long-temps. En 1805, il quitta cette ville et se retira à la campagne près d'Amersfort, afin de rétablir sa santé; mais à peine y fut-il arrivé qu'il y mourut le 20 juin de cette année. Voici la nomenclature de ses principaux ouvrages: Lausus et Lydia, tragédie originale et peu estimée, 1777. Béverlei, drame, 1781. Zémire et Azor, opéra, 1783. Le comte de Cominge, drame, 1788. La Caravane du Caire, opéra, 1788. La Veuve du Malabar, tragédie, 1786. Félix, opéra, 1790. Étienne, le premier martyr chrétien, tragédie, 1790. Pépin roi des Français, 1790. Poésies nationales, 1784-1789. Poésies diverses, 1780-1790. Euphémia ou le Triomphe de la religion, drame, 1793. Adélaïde de Hongrie, tragédie, 1793. Nephta, reine d'Égypte, tragédie, 1794. Les Amis du collége, comédie de Picard, 1801. Iphigénie en Aulide, tragédie de Racine, 1801. Poésies champêtres ou Géorgiques, sous le titre de Eemlandsch Tempe, 1803, 2 vol. in-8°. La municipalité lui fit pour ces poésies un cadeau en argent accompagné d'une lettre très-flatteuse. Les personnes de goût et les hommes de

lettres qui rendirent compte de cet ouvrage dans les journaux littéraires du pays ne partagèrent pas tout-à-fait l'opinion favorable qu'en avait conçue la municipalité d'Amersfort, et nous avoucrons avec franchise que c'est une production faible, qui se ressent de l'âge de l'auteur. En général, Pypers est plus heureux dans ses traductions que dans ses compositions originales. Son portrait, très-ressemblant, a été inséré dans la continuation de l'histoire de la patrie de Wagenaar.

PYRARD (Henri-François), connu sous le nom d'Abbé Duval-Pyrau, né à Verviers, province de Liége, le 4 octobre 1737, Chevalier de l'Etoile polaire de Suède, conseiller privé du prince de Hesse-Hombourg, docteur en droit et en philosophie de Sorbonne, membre de presque toutes les académies secondaires de l'Allemagne, mort à Heusy, près de Verviers, le 8 juin 1800. M. Barbier, dans son Examen critique et complément des dictionnaires historiques, in-8°, Paris 1820, page 297, donne une liste raisonnée des ouvrages publiés par l'Abbé Duval Pyrau.

PYRARD (François), de la Val, grand oncle du précédent, né à Stembert près Verviers, vers 1570, passa à Saint-Malo, s'y établit, y amassa de la fortune, équipa deux navires avec lesquels il visita le Brésil, les îles Maldives et les Moluques. Après une navigation de dix ans, il revint en France, où il publia la relation des Voyages qu'il avait si péniblement terminés, donna à la France la première idée d'une compagnie des Indes, de laquelle il fut nommé premier armateur. Son voyage est souvent cité par Buffon dans sa Théorie de la terre, et son Histoire naturelle de l'homme; Raynal parle aussi très-avantageusement de Pyrard de la Val. Consultez Boucher de la Richarderie, Bibliothéque universelle des Voyages, 6 vol. in-8°., Paris 1808; Brunet, Manuel du libraire et de l'amateur de livres, 4 vol. in-8°, Paris 1820, tom. 3e, Vie de Jérôme Bignon par l'abbé Peran, in-12. Il est étonnant que les Biographes français ne fassent aucune mention de Pyrard de la Val; il méritait sans doute qu'un article lui fut consacré.

QUACKELBEEN (Guillaume), médecin des Pays-Bas, né à Courtray, province de Flandre occidentale, vivait vers le milieu du seizième siècle. S'étant attaché au célèbre Busbec, il le suivit à Constantinople, où il termina sa carrière. Nous n'avons de lui qu'une lettre à Mattioli, par laquelle il lui annonce l'envoi de plusieurs plantes rares, et qui se trouve dans le troisième livre de la correspondance de cet illustre botaniste.

QUELLIN (Erasme), Quellinus, peintre né à Anvers en 1607, mort dans cette ville l'an 1678, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie, mais son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta

l'école de Rubens, et donna bientôt des preuves de l'excellence de son génie. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître; sa touche est ferme et vigoureuse. Il y a peu de peintres qui aient fait de plus grands tableaux; celui du Paralytique, qu'on voyait dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers, occupait tout le fond de la croisée. On voyait aussi deux de ses plus grandes compositions dans le réfectoire de l'abbaye de Tongerloo. Son imagination vaste, hardie, un peu gigantesque et luxuriante, à force d'ornemens et d'incidens, embrouillait quelquefois les sujets, de manière que du premier abord il n'est pas toujours aisé de les saisir. Il s'est beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. Dans la Description des principaux ouvrages de peinture, sculpture, etc., de la ville d'Anvers, imprimé à Anvers, 1774, il est toujours nommé Quillin : mais on voit Quellinus écrit de sa main sur un dessin qui exprime pittoresquement cette vérité eucharistique : visus, gustus, tactus in te fallitur, sed auditu solo tuto creditur. Il eut un fils nommé Jean-Erasme Quellin, qui n'eut point l'étendue des talens de son père. On voit pourtant quelques tableaux de lui dans différentes villes d'Italie, qui lui font honneur. Son neveu, Artus Quellin, a fait à Anvers sa patrie, des morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles sculptures de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, gravées par Hubert Quellin.

QUENTO (Nicolas), peintre liégeois, florissait dans le courant du quinzième siècle, comme Jean de Meuse; on ne sait rien de particulier sur ses productions, et on ignore la date de sa mort.

QUESNOY (François du), connu sous le nom du Flamand, sculpteur, natif de Bruxelles, mort à Livourne en 1644, âgé de 52 ans, travailla principalement en Italie et dans les Pays-Bas. Les compositions de cet ingénieux artiste sont d'un goût et d'une élégance admirables. Il a fait beaucoup de petits bas-reliefs en bronze, en marbre, en ivoire, etc., et de petites figures en cire, qui représentent, la plupart, des jeux d'enfans, des bacchanales et autres sujets gais, traités avec un art et un esprit exquis. Ils sont fort recherchés des curieux.

QUESNOY (Jérôme du) frère du précédent, excella comme lui dans la sculpture. On voit les chefs-d'œuvre de cet artiste aux Pays-Bas. On admire surtout le mausolée de Triest, évêque de Gand, dans l'église cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux ouvrages de sculpture qui soient dans le pays; il est composé d'une manière grande, exécuté avec correction et finesse. Jérôme, dont les vices égalaient les talens, fut surpris en finissant ce mausolée dans le crime de pédérastie, et brûlé dans la même ville le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses ouvrages se ressentent de la corruption de ses mœurs.

QUEYSEN (Guillaume), chevalier de l'Ordre du Lion-Belgique, naquit à Zwoll, province d'Over-Yssel, le 31 mai 1754. Il suivit

d'abord la carrière du barreau où il se distingua, et fut ensuite nommé membre du conseil municipal de Zwolle. Il fit partie, en 1775, des Etats de la province, qui l'élurent député des Etats-Généraux. Membre de la première convention nationale de la république batave; il s'y montra plus modéré, déploya de grands talens oratoires, et fut de la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution. A la seconde convention nationale, il y fut réélu député et devint membre du comité des affaires étrangères. Queysen se déclara toujours contre les mesures violentes et ne désirait qu'une sage liberté; aussi le parti démagogique ayant pris le dessus, Queysen fut relégué, comme prisonnier d'état, à Horn, où il demeura jusqu'au mois de juin 1798. Le parti oppresseur, ayant à son tour été vaincu, Queysen recouvra sa liberté; mais il ne voulait plus se mêler d'affaires politiques. Cependant les vœux de ses concitoyens lui firent quitter sa retraite : employé pour la troisième fois, il fut nommé membre du directoire exécutif de la république batave jusqu'en 1805, époque de la dissolution de cette assemblée. Lorsque la Hollande fut érigée en royaume par Napoléon, Queysen fut nommé conseiller-d'état par le roi Louis Bonaparte, qui lui confia la direction générale des postes, et lui donna la croix de l'ordre de l'Union. Il était, en 1803, préfet de l'Ost-Frise, pays ajouté au nouveau royaume. Lorsqu'eut lieu la réunion de la Hollande à l'empire français, Bonaparte appela Queysen à Paris, le nomma membre du corps-législatif et commandant de l'ordre de la Réunion. La chute de Napoléon ramena Queysen en Belgique, et lors de la création du royaume des Pays-Bas, en faveur de la maison d'Orange, le roi Guillaume lui conserva son titre de conseiller-d'état et le créa chevalier de l'ordre du Lion-Belgique. Ce monarque ayant formé une commission pour vérifier les lois fondamentales de l'état, Queysen en fit partie. Il se prononça en présence de notre souverain pour la liberté de la presse et la publicité des délibérations de la seconde chambre des Etats-Généraux; et, malgré l'opposition la plus vive, l'opinion de Queysen prévalut. Sa santé s'étant visiblement altérée, Queysen se retira à Zorgvliet, village près de La Haye, où il mourut le 11 avril 1817, âgé de soixante-trois ans, laissant d'honorables souvenirs, autant par ses talens que par une probité à toute épreuve.

QUICKELBERG (Samuel), médecin d'Anvers, passa en Bavière, où il exerça l'art de guérir avec distinction vers le milieu du 16e. siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, un entr'autres dans lequel il donne le plan d'un travail immense qu'il méditait sur tout ce que renferme l'univers, mais que la mort l'empêcha d'exécuter. Cet ouvrage a pour titre : Admonitio et consilium de universo, Munich 1565, in-4°.

RADEMAKER (Gérard), peintre, naquit à Amsterdam, en 1672; son père, habile charpentier, et qui était assez versé dans l'architecture pour en donner publiquement des leçons, voulut qu'il exer-

çât son premier métier avant de se livrer à ce dernier art. Rademaker devint donc charpentier ; mais les momens de loisir que lui laissait sa profession étaient employés à lever des plans, à dessiner des élévations, à étudier la perspective. Tandis qu'il se livrait avec ardeur à ce travail, un habile peintre de portraits, nommé Van Goor, vint apprendre l'architecture chez le père du jeune Rademaker, qui se lia bientôt de la plus vive amitié avec le peintre, et puisa dans son exemple et dans ses conseils le goût le plus décidé pour la peinture. Entraîné par cette nouvelle inclination, il abandonna un beau jour la maison paternelle, et alla se réfugier chez Van Goor, qu'il eut le malheur de perdre au bout de six mois. Mais il sut mettre à profit le peu de temps qu'il vécut avec son ami : les jours, les nuits, tous les instans étaient consacrés au travail, et les progrès qu'il fit furent vraiment merveilleux. La veuve de Van Goor, qui peignait elle-même avec talent, le perfectionna dans son art, et parvint, par son crédit, à le placer auprès de Codde, évêque de Sébaste, pour enseigner le dessin à la nièce de ce prélat, qui l'emmena avec lui à Rome. Pendant un séjour de trois ans dans cette ville, une étude constante des chefs-d'œuvre des grands-maîtres, le mit en état de marcher désormais sans guide. Son protecteur, accusé de jansénisme, ayant été retenu à Rome, Radamaker se vit forcé de revenir seul en Hollande. Arrivé à Amsterdam, il alla trouver son ancienne élève, et ils firent tant par leurs démarches qu'ils engagèrent les Etats de Hollande et la régence d'Amsterdam à écrire à Rome en faveur de l'évêque de Sébaste, qui obtint du Saint-Père la permission de revenir en Hollande. A son retour, le prélat, pour témoigner sa reconnaissance à l'artiste, lui donna sa nièce en mariage. Rademaker avait un véritable génie pour la peinture; son imagination était inépuisable, et sa facilité presque incroyable : néanmoins ses tableaux sont étudiés, et peu de peintres ont possédé mieux que lui la science de l'architecture et de la peinture. Toutes ses productions sont, en général, de vastes machines, parmi lesquelles on cite une vue perspective de l'église de Saint-Pierre de Rome, et surtout le Tableau allégorique de la Régence d'Amsterdam, qu'il a peint dans l'hôtel-de-ville de cette cité. Malgré le nombre considérable de ses tableaux, il en aurait exécuté bien davantage, si une mort prématurée, due en partie à l'excès de ses travaux, ne l'eût enlevé aux arts, en 1711, âgée seulement de trente-huit ans.

RADEMAKER (Abraham), peintre, naquit à Amsterdam, en 1675. On ne dit pas qu'il fût parent du précédent. Son père était un pauvre vitrier, qui lui permit toutefois de cultiver le dessin. Le jeune Abraham se livra à l'étude le jour et la nuit, et se mit à dessiner, à l'encre de la Chine, tout ce qui le frappait. Bientôt après, il peignit à la gouache, et il sut mettre dans ses tableaux une telle vigueur de coloris et une telle hardiesse de pinceau, que ses tableaux paraissaient peints à l'huile. Lorsqu'il fut parvenu à ce degré de perfection, il apprit la perspective et l'architecture, et ses paysages surtout, ornés de fabriques et d'animaux, firent l'admiration générale. Tou-

joursguidé par la nature, son unique maître, il peignit alors à l'huile, et ses ouvrages montrèrent la même perfection et obtinrent le même succès. Ses petits tableaux sont composés avec art, peints avec facilité et avec choix : sa couleur est excellente, et rien n'y décèle cette sécheresse qui se laisse quelquefois apercevoir dans ses tableaux de plus grande dimension. En 1730, il alla se fixer à Harlem, où, deux ans après, il fut reçu membre de la société des peintres de cette ville. Il mourut le 22 janvier 1733. Le Musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, lavé à l'encre de la Chine, qui représente l'Hiver. Il a dessiné et gravé d'une pointe légère un recueil fort curieux des Vues les plus intéressantes des monumens de l'antiquité, répandus dans les Provinces-Unies. Ce Recueil, composé de trois cents estampes, a été publié à Amsterdam, en 1731, en un vol. in-4°. Nicolas Dufour a gravé, d'après Rademaker, deux Vues de la Meuse.

RÆVARDUS (Jacques), jurisconsulte, né à Lisseweghe, près de Bruges, en 1534, professa le droit avec distinction à Douai, et mourut dans sa patrie, en 1568, dans un âge peu avancé. La connaissance qu'il avait des belles-lettres, des antiquités grecques et romaines, fait que ce qu'il a écrit sur la jurisprudence, est lu avec plus de goût et de fruit par les antiquaires que par les jurisconsultes. Ses Œuvres ont été réunies en 2 vol. in-8°., Lyon 1623.

RAGUET (Gilles), né à Namur vers 1666, se rendit fort jeune à Paris, où il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône dite le petit Cîteaux, et l'année suivante au prieuré d'Argenteuil ; il fut du nombre des gens de lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du Gallia christiana le désignent sous le titre de Regis Antescholanus. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui : 1°. Histoire des contestations sur la diplomatique de dom Mabillon, Paris 1708. Il s'y décide en faveur des observations du P. Germon contre le savant bénédictin. 2°. Traduction de la nouvelle Atlantide de Bacon, avec des augmentations, 1702, etc. Il a aussi travaillé au journal des savans depuis 1705 jusqu'en 1721.

RAM (Jean), imprimeur d'Anvers, est auteur d'un Dictionnaire latin, d'après celui de Robert Estienne, et d'un autre, latin et espagnol. Il est mort en 1795.

RAMAYE (Jean), ou plutôt Delle Ramège, peintre liégeois, élève, comme Pierre de Four, de Lambert Lombard, qui leur avait enseigné les principes du dessin. Ce sont ces deux élèves qui ont le mieux imité sa manière. Ramaye avait déjà de la réputation en 1573. Il était en 1583 gouverneur du métier des orfèvres de Liége. Ses tableaux sont devenus rares. Il fut appelé à Paris pour travailler entre autres, à ce qu'il paraît, à l'embellissement de la galerie du Luxembourg ; car l'auteur du manuscrit cité par M. de Villenfagne, dit que Rubens fut le successeur de Ramaye dans cet emploi. A son retour à Liége, au commencement du 17e. siècle, il fut attaqué en

route d'une maladie, qui l'emporta.

RAMOUX (Gilles-Joseph-Évrard), ecclésiastique respectable, né à Liége le 21 janvier 1750. Doué d'un esprit précoce, il entra fort jeune (en 1761), au collége que les jésuites possédaient à Liége. Il s'y distingua par la rapidité de ses succès et par la bonté de son caractère, et remporta constamment les premiers prix. Après ces études préliminaires, il répondit à sa vocation pour l'état ecclésiastique, en suivant, avec le plus grand fruit, les leçons de philosophie et de théologie au séminaire de Liége, où il obtint une bourse au concours. Lorsque la société fameuse dans le sein de laquelle M. Ramoux avait puisé sa première instruction eut été supprimée par le pape Clément XIV, Velbruck, prince-évêque de Liége, qui sentoit tout le prix de bonnes études, s'empressa d'établir un grand collége, destiné à remplacer celui qui avait été jusqu'alors dirigé par les jésuites. Ce prince, juge éclairé du vrai mérite, qu'il recherchait avec ardeur, n'hésita pas à confier à M. Ramoux, bien jeune encore, la place de principal et de professeur de rhétorique. Ce dernier justifia, par son zèle et par ses talens, le choix flatteur du prince-évêque. Il fit fleurir le collége; les esprits les plus prévenus durent reconnaître que les études n'avaient rien perdu de leur force et de leur éclat, en passant dans des mains étrangères à la congrégation puissante qui, pendant deux siècles, les avait dirigées dans presque tous les états catholiques. L'habile professeur s'attacha à former des élèves instruits sans pédanterie, religieux sans fanatisme, dévoués également au prince et à la patrie. Peu de temps après, au commencement de 1779, quelques bons citoyens, qui ne pouvaient rester étrangers au mouvement général de civilisation imprimé alors à toute l'Europe, formèrent le projet de fonder à Liége une Société d'Émulation, dans le but de répandre le goût des lettres et des sciences, de populariser les connaissances utiles, de découvrir et d'encourager les jeunes talens. Le prince Velbruck, qui accueillait avec enthousiasme toutes les idées généreuses et patriotiques, applaudit à cette heureuse création, et pour entourer cette institution naissante de considération et de force, il s'en déclara le protecteur. La Société fut installée solennellement le 2 juin 1779, et le 18 juillet de la même année, M. Ramoux prononça, dans une séance publique, un discours pour l'inauguration du buste du prince protecteur. Il n'a pas cessé, depuis cette époque, d'être inscrit sur le tableau des membres résidans de cette association utile, et de s'intéresser vivement à ses travaux et à ses succès Quelques années plus tard, en 1784, M. Ramoux, qui avait parcouru avec distinction la carrière de l'enseignement, la quitta, pour accepter la cure de Glons, qui lui fut offerte avec des instances si honorables, qu'il ne put la refuser. Dans ces nouvelles fonctions, il déploya un zèle, une activité et une intelligence peu communes. Il ne se contenta pas de donner les secours spirituels à ses paroissiens : il se montra aussi administrateur habile, et magistrat de paix et de concorde. Il tourna d'abord ses

regards vers la salubrité publique et l'industrie. Il détermina les paysans à assainir leurs habitations, et il s'occupa à extirper la mendicité, cette lèpre terrible, qui disparaîtra bientôt de notre royaume par les soins infatiguables d'un jeune prince ami de l'humanité. Il propagea, sur les rives du Jaer, les bienfaits de la vaccine, et la défendit contre ses nombreux ennemis. Il ouvrit une nouvelle source de travail et de prospérité, en montrant aux habitans de Glons et des villages voisins les avantages qu'ils pourraient retirer de la fabrication plus soignée des chapeaux de paille. Ceux-ci dociles à la voix de leur pasteur, dont ils appréciaient la sollicitude paternelle, se sont rendus en peu de temps habiles dans la confection de ces tissus élégans, qui rivalisent déjà avec ceux d'Italie. M. Ramoux parvint aussi, par son influence morale et par la sagesse de ses conseils, à rétablir l'union entre ses paroissiens divisés d'intérêts. Il les détourna de la funeste manie des procès, plus commune encore dans les campagnes que dans les villes : grâce à ses soins, il n'exista plus à Glons un seul débat judiciaire, un an après l'arrivée de ce digne apôtre de l'évangile. Orné de toutes les vertus, plein de charité, animé d'un zèle pur, il s'attachait à gagner les cœurs par la douceur et par les bienfaits, et à les ramener par la persuasion. M. le baron Desmousseaux, alors préfet du département de l'Ourte, l'avait surnommé avec raison le législateur du Jaer. M. Ramoux se contenta toujours de ce titre patriarcal, et n'en ambitionna jamais de plus relevé. Malgré les orages de cette terrible révolution qui avait déplacé les hommes et les choses, il n'abandonna point le troupeau dont la garde lui était confiée. Lorsque le calme fut rétabli, il résista aux prières de M. Desmousseau et de M. l'évêque Zaepfell, qui lui offrirent successivement les cures primaires de St.-Jacques et de St.-Barthélemi à Liége; il leur répondit : « J'ai épousé la cure de » Glons, lorsqu'elle était riche, » et je la garderai pauvre. » Il continua ainsi à faire le bonheur de ses ouailles, qu'il jura de ne jamais quitter. Pour occuper ses loisirs, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, et se livra avec succès à son goût pour l'étude de la botanique. Il aimait aussi à composer des pièces fugitives de poésie latine et française, et des prônes où se montre toute la beauté de son âme. M. Ramoux, son neveu, bourgmestre actuel de la commune de Jemeppe, nous donne l'espoir de faire paraître un choix de ces diverses productions, fruits d'une plume facile et élégante : il n'est aucun doute qu'il sera accueilli favorablement. Enfin M. Ramoux, ce digne et vertueux pasteur, est mort à Glons le 8 janvier 1826, sans douleur, sans peine d'esprit ni de corps, âgé de 76 ans. Il nous a quittés pour une vie meilleure, pour la vie destinée au sage dont

Rien ne trouble la fin; c'est le soir d'un beau jour.

Les regrets universels, les larmes sincères de tous les habitans du canton de Glons, et surtout celles que versent encore journellement sur sa tombe les personnes qui ont eu le bonheur de le connaître,

sont un témoignage frappant et sensible de l'amour et du respect qu'on avait pour sa personne.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Huy, province de Liége, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons d'Écriture-Sainte. Il fut président du collége de Sainte-Anne et du grand collége. Il termina sa vie, le 4 mars 1641. Nous avons de lui un Commentaire sur les quatre Évangiles, qui contient d'excellentes remarques, Louvain 1631,-33,-34, 3 vol. in-4°.

RAMUS (Jean), né à Tergoes, province de Zélande, en 1535, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douay, et mourut le 25 novembre 1578 à Dôle, où il était allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avait offerte. On a de lui : 1°. Une Traduction du grec en latin du Bouclier d'Hercule, poème attribué à Hésiode; cette traduction est insérée dans l'édition de ce poète faite à Bâle. 2°. Commentarii ad regulas juris utriusque, Louvain 1641, in-4°., et quelques autres ouvrages de littérature et de jurisprudence. Ramus était éloquent et méthodique. Il désapprouva hautement l'érection des nouveaux évêchés aux Pays-Bas, et parlait avantageusement de la Pacification de Gand.

RANNEQUIN ou RENNEQUIN; c'est par l'un ou l'autre de ces deux noms qu'on désigne, assez généralement, en France, Sualem Renkin, auteur du projet et constructeur de la célèbre machine de Marli. Renkin, né à Jemeppe, province de Liége, en 1644, était fils d'un charpentier, et suivit la profession de son père. L'exercice pratique de son art fut, à peu de chose près, tout ce que son éducation lui fit acquérir. Le professeur Frédéric Weidler, qui a vécu de son temps, qui a visité et décrit sa machine, peu de temps après sa mort, et qui s'est trouvé en relation avec ses collaborateurs, amis et parens, dit que Renkin ne savait pas, ou savait à peine, lire : mais il était doué d'une intelligence peu commune, et on l'avait, dès sa tendre jeunesse, constamment employé aux charpentes des machines en usage pour les épuisemens des eaux souterraines qui gênent l'exploitation des houillères, des tourbières et des mines de charbon fossile, parties importantes des produits du territoire liégeois. Lorsque Louis XIV eût fait bâtir le château de Versailles, il donna ordre à Colbert d'aviser aux moyens de pourvoir cette demeure royale de l'eau qui lui manquait. On trouva bien, dans les environs de Versailles, pour fournir aux embellissemens des jardins, des eaux supérieures, propres à remplir l'objet particulier de décoration qu'on avait en vue. Les hommes les plus habiles du temps dans la science du nivellement et de la conduite des eaux, furent employés au projet et à l'exécution d'un vaste système d'emmagasinement et de conduite d'eaux, digne de remarque, et qu'il est important de conserver et d'entretenir. Mais ces eaux, qu'on désigne par l'épithète de blanches, considérées relativement à l'hygiène, sont d'une mauvaise qua-

lité; et il fallait, pour suppléer à ce défaut, se procurer de l'eau potable par l'établissement d'un second système hydraulique. Les renseignemens pris par Colbert, d'après les ordres du roi, le déterminèrent à s'adresser au chevalier Deville, Liégeois, propriétaire, dans son pays natal, du château de Modave, où Renkin lui avait fabriqué une machine à élever l'eau, du même genre que celle de Marli, et dont on dit qu'il reste encore des vestiges. Deville et Renkin se rendirent à Paris. Des examens et des opérations préliminaires avaient fait décider que les eaux potables de Versailles seraient fournies par la Seine, et que la prise d'eau serait établie dans le voisinage de Bougival, un peu au-dessous du village de Lachaussée et vis-à-vis Louvecienne. Il restait à trouver les moyens de faire franchir au fluide le seuil établi par la nature, entre les points de dérivation et d'affluence. Le projet de mécanisme fut présenté au ministre, et, pour avoir des données certaines sur la puissance motrice, on exécuta devant le roi, au château de Saint-Germain, un essai en grand de l'effet dont est capable une roue hydraulique, mue par le courant de la Seine, pour élever l'eau prise dans le lit même du fleuve. Le produit obtenu sur la terrasse qui est en face du château, admiré par le roi et par les autres témoins de l'expérience, ne laissa aucun doute sur le succès de la vaste entreprise commencée, en 1675, sous le ministère de Colbert, et terminée, en 1682, sous celui de Louvois. On a mis en question de savoir si la gloire de la conception et de la composition du projet de la machine de Marli appartenait à Deville ou à Renkin. Un portrait du premier, qui a été gravé, porte une inscription qui lui attribue l'invention; mais il est hors de doute qu'il a été seulement le promoteur, le négociateur de l'entreprise auprès du ministère et de la cour. Weidler, qui a recueilli, à cet égard, les renseignemens les plus authentiques, donnés par les contemporains et les coopérateurs de Renkin, dit positivement : ii, autem, qui initiis fabricæ interfuerunt, affirmarunt mihi ad unum omnes, Rannequinium illius verum auctorem et fabricatorem, et Villanum (Deville) commendatorem apud aulam, et veluti ergodioctem extitisse. Il a été inhumé dans l'église de Bougival. Le marbre qui recouvrait sa tombe, déplacé pendant la révolution, se voit maintenant dans une auberge située près de la machine. Il porte une inscription dont voici les premiers mots : « Ci gissent honorables personnes, sieur Rennequin » Sualem, seul inventeur de la » machine de Marli, décédé le » 29 juillet 1708, âgé de soixante- » quatre ans, et dame Marie Rouelle, » son épouse, décédée le 4 mai » 1714, âgée de quatre-vingt- » quatre ans, etc. » Le surplus de l'inscription renferme des fondations pieuses. On peut réunir, à ces diverses autorités, la conduite du gouvernement envers la famille de Renkin, laquelle n'annonce pas qu'on le regardât comme un simple fabricateur ou entrepreneur. Nous avons vu, en 1783, une demoiselle Lamboth, presque centenaire, logée au bâtiment de la machine, et jouissant d'une pension payée sur les fonds affectés à l'entretien de l'établissement :

cette demoiselle était petite-nièce de Renkin, du côté des femmes, et fille de M. Lamboth, inspecteur de la machine, qui devait vraisemblablement sa place à son alliance avec la famille Renkin. Nous allons donner une idée sommaire de la composition de la machine, qui est maintenant entièrement démolie; on en trouve une description dans le second volume de l'Architecture hydraulique de Belidor, copiée par Desaguliers, dans son Cours de physique : mais elle est plus complètement décrite encore dans un Mémoire publié en 1801, avec des planches, et contenant le jugement porté par une commission, dont l'auteur de cet article était rapporteur, sur les pièces d'un concours, ayant pour objet la composition d'une nouvelle machine propre à remplacer l'ancienne. Le barrage qui procure la chute et la force motrice, a été formé entre la rive gauche du fleuve et les atterrissemens où îlots Lalorge et Gauthier réunis. Toute la longueur du fleuve, depuis le port de Marli jusqu'à Bezons, était, avant le dix-septième siècle, presqu'entièrement divisée en deux bras par une suite d'îlots, qui ont été réunis pour ne former qu'une seule digue longitudinale de 10150 mètres (environ deux lieues et demie), et avoir, sur toute cette étendue, une grande partie des eaux de la Seine, exclusivement employée au mouvement de la machine. Par cette opération, on n'a laissé du côté de la rive droite, qu'un canal difficilement praticable à la navigation. Au-dessous de la chute étaient établies quatorze roues hydrauliques de 36 pieds de diamètre chacune, mues par le fluide qui se précipitait du haut de cette chute : ce système de roues mettait en jeu soixante-quatre pompes, prenant immédiatement l'eau du fleuve, et la refoulant à un premier puisard, placé sur le penchant de la montagne; l'eau élevée à ce premier puisard, y était reprise par soixante-dix-neuf pompes, et refoulée une seconde fois jusqu'à un second puisard supérieur au premier; là soixante-dix-huit autres pompes achevaient d'opérer l'ascension de l'eau jusqu'au haut de la tour, dont la plate-forme supérieure est élevée au-dessus des eaux moyennes de la Seine, de 154 mètres 710 (476 pieds), et qui se trouve placée à 1236 mètres (634 toises) de distance horizontale de la machine en rivière, ou du premier mobile. La tour est bâtie à l'origine d'un magnifique aqueduc de 643 mètres (330 toises) de longueur, que l'eau élevée parcourt avec la seule déclivité d'écoulement. Cet aqueduc fournit un très-beau point de vue au pays environnant; mais sa dépense, qui a dû être considérable, n'est motivée en aucune manière, par des raisons hydrauliques. On voit, par ce qui précède, que le produit de la machine était le résultat du travail de deux cent vingt-une pompes placées tant dans le lit du fleuve que dans les deux puisards établis sur le penchant de la montagne (sans parler des pompes auxiliaires, qui n'avaient pour objet que le jeu du mécanisme). Or, la complication apparente de cette machine, son aspect gigantesque, qui a principalement fait sa réputation, tenaient à ce que les deux systèmes de pompes qui reprenaient à mi-côte l'eau refoulée immédiatement de la Seine, ne

pouvaient avoir de mouvement qu'en vertu de la force motrice transmise du point inférieur, du système général, et émanant des eaux mêmes du fleuve. En conséquence, les roues hydrauliques, tournant par l'impulsion de l'eau de ce fleuve, avaient deux fonctions : l'une était de faire mouvoir le système de soixante-quatre pompes fournissant l'eau reprise successivement par les deux systèmes supérieurs; l'autre, de mettre en jeu les longues suites de pièces de communication de mouvement, au moyen desquelles les pompes des deux systèmes supérieurs pouvaient faire leur service; ainsi les pompes du puisard le plus élevé agissaient en vertu d'une impulsion donnée à des distances de ce puisard, l'une verticale de 100 mètres 3/4 (310 pieds), l'autre horizontale, de 671 mètres (344 toises). Cette transmission de mouvement s'opérait par l'intermède de plusieurs couples de chaînes de fer, partant du fleuve et aboutissant aux points où le mouvement devait être transmis; chaque couple avait ses deux chaînes dans un même plan vertical, attachées d'espace en espace, aux extrémités des balanciers, dont les axes de rotation, placés à mi-distance entre les deux chaînes, étaient posés sur des cours de lices établis sur des chevalets. Des manivelles en fer, fixées aux extrémités des axes des roues hydrauliques agissaient sur les chaînes, dans le sens de leur longueur, par l'intermède de pièces de traction et de rotation désignées par les noms de bielles et varlets; et en résultat, lorsque la chaîne supérieure d'une couple était tirée et se mouvoit dans le sens de la descente de la montagne, l'inférieure se mouvoit dans le sens de la montée, et réciproquement; ces allées et venues oscillatoires, qui se répétaient plusieurs fois par minute, produisaient des oscillations correspondantes dans les pièces du mécanisme auxquelles les points supérieurs des chaînes étaient attachés, et par suite l'ascension et la descente des pistons des pompes de reprise des puisards. Ces indications sommaires suffisent pour motiver l'énorme quantité de fer et de bois dont la montagne se trouvait couverte sur une longueur d'environ 700 mètres : les mouvemens bruyans de toutes ces masses dont on ne pouvait pas, sans instruction et sans étude, saisir la correspondance avec le premier mobile, excitaient l'étonnement et l'admiration des hommes étrangers à la science des machines; et cependant le mécanisme, examiné dans ses détails, ne présentait au fond, que des procédés assez simples. Nous devons ajouter que ces procédés étaient connus et employés, dans l'exploitation des mines, plusieurs siècles avant Renkin; on les désignait, en Allemagne, dans les mines du Hartz, etc., par les noms de Feldgestænge (tirailles), et de Kreutze (varlets); les mineurs de Hongrie et de Suède s'en servaient, et en tirent encore un parti fort utile, lorsqu'il s'agit de transmettre la force motrice de l'eau à de grandes distances par-dessus de hautes montagnes : l'application grande et mémorable que Renkin en a faite est le résultat manifeste des connaissances, sur les travaux des mines, que cet homme avait acquises par une longue pratique, mais qui de son temps, n'étaient pas répandues en

France. Il était naturel, d'après la grandeur du système mécanique qu'offrait la montagne de Marli, de supposer qu'une immense quantité d'eau franchissait le sommet de cette montagne : malheureusement les curieux qui avaient le courage de monter au haut de la tour, se trouvaient désenchantés à l'aspect du moindre filet d'eau qui arrivait à l'aqueduc. Nous pensons que les lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître ce produit effectif, et son rapport avec celui qu'on peut obtenir de la force motrice fournie par le bras inférieur de la Seine. D'après les opérations faites, le 21 juin 1794, par l'auteur de cet article, pour parvenir à cette connaissance, la chute du fleuve, au barrage, était de 1 mètre 615 millimètres; et, d'après les méthodes de jaugeage les plus exactes, il a trouvé le volume d'eau qui tombait de cette hauteur, pendant une seconde de temps, égal à 55 mètres cubes 676 millièmes : en calculant, d'après ces données, et avec les réductions convenables, l'effet utile dont serait capable une machine qui mettrait à profit l'énergie entière de la force motrice due à la chute et au volume d'eau qui la franchit, il a reconnu que cette machine pourrait élever au sommet de la tour, ou à 155 mètres de hauteur, 6920 mètres cubes d'eau en vingt-quatre heures. Il conserve le manuscrit autographe d'une vérification de ce calcul, faite par le grand géomètre Lagrange, qui était fort curieux de ces sortes de recherches. Or, d'après les relevés faits sur plusieurs dixaines d'années, le produit effectif moyen de l'ancienne machine n'excédait pas la sixième partie du produit possible, c'est-à-dire, 1150 mètres cubes ou 1,150,000 litres en vingt-quatre heures, quantité très-suffisante pour les besoins privés de 115,000 habitans, dans un pays salubre. On a agité la question de savoir à quel prix monétaire revenait un volume d'eau déterminé, élevé par la machine de Marli; un des auteurs qui ont parlé de cette machine prétend qu'elle faisait acheter l'eau aussi chèrement que du vin, sans cependant rien prononcer sur la qualité de ce vin. La donnée importante, dans une pareille recherche, est le montant du capital primitivement dépensé pour la construction de la machine et pour tous les ouvrages et établissemens auxquels cette construction a donné lieu : mais cette donnée manque absolument, en sorte qu'on ne peut rien statuer sur les intérêts de la première mise de fonds, qui devraient être ajoutés aux frais annuels d'entretien et de régie; ces derniers frais portaient : 1°. Sur les réparations des digues et barrages établis dans le lit de la rivière, entre Bezons et la machine; 2°. Sur les réparations de cette machine elle-même, et de tous les objets compris entre la rivière et la tour, la direction des travaux et du mouvement des eaux; 3°. Sur l'entretien des réservoirs, conduites, fontaines, etc.; existant entre la tour, sur laquelle les eaux sont élevées, et à Versailles même. Nous avons été à portée de savoir à quoi se montait le second de ces trois derniers objets de dépense annuelle : on a reconnu qu'il ajoutait, seul, à tous les autres articles inconnus, neuf deniers six dixièmes, par muid d'eau de huit pieds cubes élevés au haut de la tour; cette

évaluation est applicable aux années antérieures à 1788. Après avoir exposé les résultats des conceptions du génie sans culture, pour surmonter de grandes difficultés, on va dire, en peu de mots, comment ces difficultés ont été récemment vaincues par les moyens que fournit l'état perfectionné des sciences physico-mathématiques. L'immense attirail de mécanisme, de puisards, réservoirs, équipages de pompes établis par Renkin sur le penchant de la montagne de Marly, n'avait d'autre motif que l'impossibilité où il croyait être de faire monter une colonne d'eau depuis la Seine jusqu'au haut de la tour d'un seul jet, c'est-à-dire, par un tuyau unique qui ne fût interrompu nulle part entre ses points extrêmes Ce n'est pas qu'on manquât de la force nécessaire pour refouler une pareille colonne ; cette force aurait été moindre que celle qu'on dépensait avec un mécanisme surchargé de masses inertes ; mais des raisons, tenant en grande partie à la capacité de résistance du fer de fonte, avaient déterminé Renkin à sous-diviser la colonne ascendante : il fallait, par conséquent, appliquer à chaque point de sous-division ou d'interruption un appareil mécanique particulier pour faire continuer à l'eau, qui y arrivait, sa marche ascensionnelle, et les appareils intermédiaires ne pouvaient communiquer que le mouvement qui leur était transmis par l'action inférieure de l'eau du fleuve. De là l'énorme quantité des pièces de mécanisme dont cette transmission était la fonction unique, et qui couvraient la surface du sol sur plus de la moitié de la distance entre la machine inférieure ou le premier mobile, et la tour. Plusieurs essais avaient été faits après la mort de Renkin, et dans le cours du siècle dernier, pour constater la possibilité d'élever l'eau d'un seul jet, depuis le bas de la chute de la machine jusqu'au haut de la tour; par Camus, en 1738; Bockstaller, 1747; Trois, Bossut, Montucla et Deparcieux, en 1775. Ces essais avaient laissé fort indécise la question importante dont on cherchait la solution, et qui n'a été résolue par le fait qu'au commencement du siècle présent. Nous sommes redevables de cet intéressant succès à feu M. Brunet aîné qui, par un hasard singulier, était charpentier comme Renkin, mais qui avait été à portée de recevoir une éducation et une instruction dont son prédécesseur manquait absolument. Les charpentiers, comme Brunet, sont à Paris de gros entrepreneurs, dont plusieurs jouissent d'une fortune considérable : un Mémoire qu'il a publié sur la charpente en fer de la Halle-au-Blé, et plusieurs pièces manuscrites qui restent de lui, attestent qu'il n'était nullement étranger à la géométrie, à la mécanique et à la physique. Il avait choisi pour roue d'essai la quatorzième de la machine, celle qui est tout-à-fait en aval, ou au-dessous du courant par rapport aux autres. Voici ce qui est dit dans un rapport rédigé par l'auteur de cet article comme rapporteur d'une commission où il avait pour collègue MM. Monge et Coulomb, et qui a été lu à la classe des sciences de l'Institut le 16 juin 1806 : il s'agissait d'une visite qu'ils avaient faite de la machine de Marly. « Il est essentiel » d'ajouter que sur les quatre-» vingt-dix pouces de fontainier

» (produit de la machine le jour » de la visite), il y en avait seize » ou dix-huit fournis par la quatorzième roue, qui les refoulait dans » un seul tuyau sans aucune reprise le long de la montagne, et » qui agissait, de cette manière, » depuis quinze jours sans interruption. » Ce fait, qui établit l'antériorité du mécanisme de Brunet, est cité dans un rapport postérieur, du 12 décembre 1814, lu à la même classe des sciences, au nom d'une commission (de MM. de Prony, Carnot et Poisson), chargés de constater les améliorations que MM. Cécile, directeur actuel de la machine, et Martin, artiste mécanicien, avaient faites au mécanisme de Brunet, dont une des principales était d'assurer la continuité du mouvement de l'eau élevée, sans le secours d'un réservoir d'air. Ce sont deux roues ainsi perfectionnées qui, remplaçant les quatorze roues anciennes, font maintenant, et depuis plusieurs années, le service de la fourniture d'eau de Versailles; mais elles ont perdu, en bruit et en aspect, ce qu'elles ont gagné en bonne construction; plus de tirailles, de longues chaînes de fer, de balançoires, de chevalets, etc. La montagne, qui en étoit couverte, s'en trouve tout-à-fait débarassée. Nous ne serions pas étonnés (si l'on connaissait le capital dépensé pour l'établissement de l'ancienne machine et pour la construction du magnifique et inutile aqueduc), de trouver qu'avec une année d'intérêts de ce capital, on aurait pu assurer la fourniture d'eau de Versailles, en employant les moyens mécaniques actuellement connus et mis en pratique; il est vrai qu'un mécanisme simple et silencieux aurait pu échapper à l'attention, à l'admiration du voyageur: nous nous avons plus d'un exemple de l'enthousiasme excité par les produits de l'enfance de l'art, tandis que ceux de sa maturité restent inaperçus. Ajoutons à la digression précédente, sur un point curieux de l'histoire de la mécanique appliquée, que l'élévation, d'un seul jet, des longues colonnes d'eau, a été récemment poussée, en Allemagne, à des hauteurs surprenantes. M. Juncker, ingénieur du corps royal des mines de France, nous a dit avoir vu à Jusang, près de Berchtesgaden, en Bavière, une machine construite, il y a peu d'années par le célèbre Reichenbach, au moyen de laquelle l'eau est élevée d'un seul jet, à une hauteur verticale de douze cent dix-huit pieds du Rhin par une chaîne de tuyaux dont la longueur est de 3,506 pieds. Cette machine est du genre de celles qu'on appelle Machines à colonne d'eau. Les nouvelles roues hydrauliques de MM. Cécile et Martin n'ont que des fonctions provisoires, attendu qu'une machine à vapeur, placée près de la machine hydraulique, et dont la construction est bien avancée, doit fournir de l'eau potable à Versailles. Le bras droit de la Seine, entre Bezons et le port de Marly, va devenir disponible. Un des premiers vœux à former dans une pareille circonstance est celui de l'amélioration de la navigation à laquelle les travaux de Renkin ont fait beaucoup de tort. On pourrait, en conservant aux arts industriels le barrage et la chute existans, franchir cette chute par une écluse, qui serait construite dans l'île, juxtaposée au barrage; on a proposé plusieurs autres projets, sur lesquels on n'a

pris encore aucune détermination définitive.

RAPAERT (François), ou Rapardus, né à Bruges, pratiquait la médecine en cette ville vers le milieu du seizième siècle. Également ennemi de l'astrologie et de l'application des calculs mathématiques aux théories médicales, il s'efforça inutilement de combattre les préjugés de ses contemporains à cet égard. Mais ses efforts furent inutiles, et il ne put surtout guérir le public de son aveugle crédulité aux chimères astrologiques, malgré le talent véritable avec lequel il attaqua ceux qui cherchaient à les propager, entre autres Bruhézius. On a de lui : Magnum et perpetuum almanach à consuetis nugis liberum, adeoque vere medicum, de phlebotomia, de balneis, de purgationibus, etc., certiora præcepta continens, ut merito dici possit vulgarium prognosticon medicorum, empiricorum et medicastrorum flagellum. Anvers 1551, in-12.

RATALLER (George), né d'une famille noble à Leuwarden, province de Frise, en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines, en 1565, et président du conseil d'Utrecht en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un magistrat laborieux et intègre, et d'un savant littérateur. Nous avons de lui : 1°. Sophoclis tragœdiæ latino carminæ redditæ, Anvers 1570, in-12. 2° Euripidis tragœdiæ, 1581, in-12, en vers latins. 3°. Hesiodi opera, Francfort 1546, en vers latins, etc.

RATHLAUW (Jean-Pierre), chirurgien hollandais, né à Amsterdam dans le courant du siècle dernier; fut élève de Saint-Yves et de Ferrein. Il étudia d'une manière spéciale l'art des accouchemens à Paris et à Londres. Lorsqu'à son retour à Amsterdam, il voulut se consacrer à l'exercice de cet art, il éprouva le même sort que Schlichting. Le collége des médecins qui l'examina, n'eut rien à lui reprocher sous le rapport de l'adresse et de l'habileté; mais on lui refusa la permission de pratiquer, parce qu'il avait refusé de vendre un secret dont il était en possession. Cependant Velsen lui ayant fait connaître celui de Roonhuysen, il démontra que l'instrument de ce dernier n'était autre que celui dont Schlichting venait de donner la description, à cela près seulement que les cuillers étaient garnies en maroquin. Dans le même temps il indiqua cet instrument comme convenable surtout pour dégager la tête enclavée. Il décrivit aussi deux autres forceps, l'un à cuillers brisées, l'autre consistant en une plaque d'acier, à l'aide de laquelle on portait deux courrois de cuir derrière la tête de l'enfant pour le tirer à soi. Après cette publication, les magistrats d'Amsterdam lui permirent d'exercer la profession d'accoucheur, ce qui ne l'empêcha pas d'avoir encore de nombreux désagrémens avec ses confrères. Ses ouvrages sont : 1°. Het beroemd geheim in de vroedkunde van R. Roonhuyzen ontdekt en uytgegeven op hooge oordre, Amsterdam 1747, in-8°. 2°. Brief bevattende eenige aanmerkingen op een werk uytgegeven door S. de V. et H. van der Poll, Amsterdam 1754, in-8°. 3°. Verhandeling van de cataracta, derzelve oorzaaken, kentekenen en

gevolgen, en inzonderheit de manier decoperatie. Amsterdam 1752, in-8°. Trad. en français, Paris 1753, in-8°.

RATZ DE LANTHENÉE (LE) gentilhomme liégeois et mathématicien au dix-huitième siècle, est resté si obscur, malgré ces titres, qu'aucun biographe ne donne des détails sur sa vie. La France littéraire, en 1756, lui consacra un article, qui n'a point été conservé dans les éditions de 1759, ni dans les postérieures, de manière qu'on ne connaît point la date de sa mort. Formey n'a fait que copier ce qu'en dit la France littéraire de 1756. On a de Lanthenée : 1° Élémens de géométrie, 1738, in-8°., ouvrage écrit avec une clarté remarquable, et sur lequel on peut voir les Mémoires de Trévoux, mai 1739, p. 415. 2° Lettre à M. de Voltaire sur son écrit intitulé : Réponse aux objections contre la philosophie de Newton, 1739, in-8°. 3°. Examen et réfutation de quelques opinions sur les causes de la réflexion et de la réfraction, répandues dans l'ouvrage de M. de Banières contre la philosophie de Newton, avec un essai sur l'impulsion appliquée aux phénomènes de la lumière, et quelques autres attribués à l'attraction, Paris, Chaubert, 1740, in-8°. de 50 pag. Jean Banières, zélé cartésien, avait publié un volumineux Examen et réfutation des Élémens de la philosophie de Newton, où il disait que chaque corps est enveloppé d'une atmosphère particulière qui produit la réflexion et la réfraction de la lumière. C'est cette opinion que Le Ratz combat dans son Examen : quant à l'Essai sur l'impulsion qui le suit, il déclare que ce sont les idées d'une autre personne, et qu'il n'en est que le rédacteur. 4°. Nouveaux essais de physique, 1750, in-12.

RAU (SEBALD-FOULQUES-JEAN), théologien et orientaliste hollandais, naquit à Utrecht, en 1765. Dès l'âge de quatorze ans, il se fit remarquer par un Discours où il comparait les héros d'Homère avec ceux de l'Arabie. A seize ans, il chanta, en beaux vers latins, sa ville natale ; à dix-huit, il publia Specimen arabicum, continens descriptionem et excerpta libri Ahmedis Teufachii de Gemmis et lapidibus, 1784. Le cours de ses études académiques fini dans les excellentes écoles d'Utrecht et de Leyde, il se consacra à la prédication française. En 1787, il fut nommé pasteur de l'église wallonne de Harderwyck, et, l'année suivante, de celle de Leyde. Il joignit aux fonctions pastorales la chaire de théologie, et, en 1790, à la mort d'Everard Scheidius, la chaire de langues et d'antiquités orientales. Cette dernière nomination, mise à néant en 1795 par suite du changement de régime académique, fut rétablie, en 1799, avec de nouvelles attributions relatives à la poésie et à l'éloquence sacrée. Dans l'après-dinée du 8 janvier 1807, la ville de Leyde fut atteinte d'une catastrophe épouvantable, par l'explosion d'un bateau chargé de poudre, qui eut lieu dans un de ses canaux les plus fréquentés. Le bateau était amarré devant la maison de Rau, laquelle devint en un clin-d'œil avec un grand nombre d'autres, un monceau de ruines et de cendres. Ce professeur n'était pas chez lui dans ce funeste moment ; mais il accourut avec précipitation,

pour tâcher de sauver de dessous les débris, une partie de sa famille qu'il venait de quitter. Il y réussit, du moins pour quelques individus, notamment pour son épouse et le seul enfant qui fut auprès d'elle; mais sa bibliothéque, ses manuscrits (ses Sermons exceptés), son mobilier, tout fut perdu sans ressource. Une heure après, Louis Bonaparte, qui était alors roi de Hollande, étant déjà accouru de La Haye sur cette scène de dévastation, Rau se rendit l'interprète de la douleur publique, et il obtint de généreux secours. Il en fut, en même temps, comblé de distinctions personnelles, et créé chevalier de l'ordre royal de Hollande. Il est des secousses morales que l'on n'éprouve pas impunément; Rau n'a survécu que onze mois au terrible désastre de Leyde. Il mourut le premier décembre 1807. On a de lui, outre les productions déjà citées : 1°. Cinq Discours académiques, qui méritent d'être distingués dans la foule de cette sorte de compositions littéraires, savoir : De eo quod jucundum est in studio theologico, Leyde 1788; De Jesu-Christi ingenio et indole perfectissimis, per comparationem cum ingenio et indole Pauli apostoli illustratis, ibid. 1798; De poëseos Hebraïcæ præ Arabum præstantia, tam veritatis quam divinitatis religionis, in veteri codice sacro traditæ argumento, ibid. 1800; De poeticæ facultatis excellentia et perfectione, spectata in tribus poetarum principibus scriptore Jobi, Homero et Ossiano, ibid. 1800 (Ces deux derniers Discours ont paru ensemble; et le premier est accompagné de savantes notes). De natura optima eloquentiæ sacræ magistra, 1806, in-4°. 2°. Sermons, en 3 volumes, publiés par Josué Teissèdre l'Ange, pasteur à Amsterdam, et auteur d'une très-bonne Oraison funèbre de ce savant, en hollandais. Rau a eu le plus brillant succès dans la carrière de la prédication. A une figure imposante, il alliait un bel organe. Des connaissances étendues se réunissaient, chez lui, à beaucoup d'imagination et de sensibilité. Il laissait pourtant quelque chose à désirer (ce qui n'est pas étonnant) du côté de la diction française. Il tenait de son aïeul et de son père une honorable succession de mérite et de célébrité littéraire. Son père, Sebald Rau, qui lui a survécu, était professeur de langues orientales à Utrecht, et se fit connaître, dès l'âge de 23 ans (en 1747), par une Diatribe De epulo funebri gentibus dando, in-8°.; il a publié un grand nombre d'opuscules philologiques et d'érudition hébraïque, dans quelques-uns desquels il discute les prolégomènes du P. Houbigant.

RAUSIN (Étienne), bourgmestre de Liége. Il est auteur d'un ouvrage intitulé Leodium, etc., et imprimé en 1639, in-4°. Cet ouvrage est principalement consacré à établir les prérogatives et les droits régaliens des princes de Liége. Il est divisé par chapitres. Le commencement est plaisant. L'auteur y fait intervenir les dieux de la fable pour exalter la grandeur de l'église de Liége. M. de Villenfagne, Recherches, tom. 1, p. 464.

RAVESTEIN (Josse), ou Judocus Tiletanus, né à Tielt, province de Flandre occidentale, vers 1506, professeur en théologie et chanoine de Saint-Pierre, à Louvain, as-

sista au concile de Trente, député de Charles-Quint, et au colloque de Worms en 1557. Il mourut à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur était habile controversiste, grand adversaire des erreurs de Baïus, qu'il dénonça à plusieurs évêques et universités, etc. Nous avons de lui : 1°. Une Réfutation de la Confession d'Anvers en latin, Louvain 1567. 2°. Apologie de cette Réfutation, 1568. 3°. Apologie des décrets du concile de Trente touchant les sacremens, Cologne 1607, in-12.

RAVESTEYN (Jean van), peintre naquit à La Haye, vers l'an 1580. On ignore à quel maître il doit cette belle manière qui a fait sa réputation, et qui surpasse tout ce que les autres peintres de portrait avaient offert jusqu'à lui, manière dans laquelle il n'a d'égaux que van Dyck et quelques autres artistes privilégiés. Les trois tableaux dont il a décoré les salles du jardin de l'Arquebuse à La Haye et qui représentent les principaux officiers de cette confrérie, portent la date de 1616 et de 1618. Toutes les figures en sont vivantes et bien groupées, et il a su éviter avec adresse les poses qui auraient paru gênées. C'est à lui que l'on doit également le tableau qui orne l'hôtel-de-ville, et qui représente les onze magistrats en charge durant l'année 1636. Ces grandes compositions passent pour ses chefs-d'œuvre.

RAVESTEYN (Arnauld van), fils du précédent, né à La Haye, en 1615, fut son élève, et se distingua également comme peintre de portraits, quoique avec moins de succès. Héritier d'une fortune considérable, il se contenta d'exercer son art comme un amusement; et c'est à ce motif qu'il faut attribuer la rareté de ses ouvrages. Les portraits qu'il a peints dans la maison du prince de Hesse Philipstadt, entre La Haye et Scheveningue, suffiraient pour faire la réputation d'un artiste. Il fut nommé, en 1661 et 1662, chef ou doyen des peintres de La Haye.

RAVESTEYN (Nicolas van), de la même famille que les précédens, né à Bommel, province de Gueldre, en 1661, se distingua dans la même carrière. A l'âge de quatre-vingts ans, il fit le portrait de son gendre, de sa fille et de ses petits-enfans; et cet ouvrage ne se ressent en rien de la vieillesse. Ses portraits sont, pour la plupart, historiés; le dessin en est de bon goût, le pinceau facile, la couleur fraîche et vigoureuse : ils sont bien posés, et la ressemblance est un de leurs mérites; rien n'y est fait de pratique et l'artiste consultait la nature jusque dans les moindres accessoires. On connaît de lui quelques tableaux d'histoire dignes d'être remarqués. On cite entre autres les Quatre parties du monde, que l'on regarde comme son chef-d'œuvre en ce genre. Il amassa une grande fortune, et mourut le 9 janvier 1750, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

RAVESTEYN (Hubert), peintre en paysages, né à Dordrecht, province de Hollande méridionale, en 1647. Il acquit de la réputation en peignant des Vues, des Foires, des Rassemblemens de peuple, etc.

REGA (Henri-Joseph), naquit a Louvain (Brabant méridional), le

26 avril 1690, étudia la médecine dans cette ville et y fut nommé professeur primaire de la faculté de médecine en 1712. Il alla ensuite à Paris, où il commença son ouvrage sur les sympathies. Rega s'est distingué autant par ses vertus chrétiennes, surtout par sa grande charité à secourir les pauvres, que par sa science. Lorsque ses occupations ne lui laissaient pas le loisir de visiter les malades indigens, il y envoyait d'autres médecins et se faisait rendre compte de l'état où ils les trouvaient. Il était désintéressé et généreux; il fit diverses fondations en faveur des étudians, et enrichit la bibliothèque de sa ville natale. Il fut décoré deux fois du rectorat de l'université. Sa trop grande application le conduisit au tombeau le 22 juillet 1754, âgé de 64 ans. L'archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, l'avait honoré du titre de son médecin. Les ouvrages qu'il a laissés lui ont valu la réputation d'un des syncrétistes les plus sages : 1°. De Sympathia; Harlem 1721, in-12. Leipzig 1762, in-12. Ouvrage savant et qui lui fit une grande réputation. 2°. De urinus tractatus duo, Louvain 1732; Francfort 1761, in-8°. 3°. Accurata methodus medendi per aphorismos proposita, Louvain 1737, in-4°., Cologne 1767, in-4°. 4°. Dissertatio medica de aquis mineralibus fontis Marimontensis, Louvain 1740, etc.

REGIUS ou du Roi (Henri), né à Utrecht en 1598, se rendit habile dans la médecine, et en devint professeur à Utrecht en 1638. Sa passion pour le Cartésianisme lui suscita de fâcheuses affaires de la part de Voëtius et des autres adversaires de Descartes, qui manquèrent de lui faire perdre sa chaire. Si Regius fut un des premiers sectateurs du cartésianisme, il en fut aussi l'un des premiers déserteurs. Descartes ayant refusé d'approuver quelques sentimens particuliers de son disciple, celui-ci renonça aux opinions de son maître. Regius finit sa carrière en 1679. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Physiologia, Utrecht 1641, in-4°. 2°. Fundamenta physices, 1646, in-4°. Il en donna une nouvelle édition sous le titre de Philosophia naturalis, en 1661, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en Français, Utrecht 1686. On accusa Regius d'avoir dérobé à Descartes une copie de son traité des animaux, et de l'avoir ensuite presque toute insérée dans cet ouvrage. 3°. Praxis medica, etc., 1657, in-4°. C'est le meilleur de ses écrits. 4°. Explicatio mentis humanæ, Utrecht 1659, in-4°. 5°. Hortus academicus ultrajectensis. Tous ses ouvrages de médecine ont été réunis et imprimés à Utrecht en 1668, in-4°.

REIDANUS (Évrard), né à Déventer, province d'Over-Yssel vers 1550, fut bourgmestre à Arnheim, député des États-Généraux, et mourut à 51 ans. Il est auteur de l'Origine et suite des guerres des Pays-Bas, etc., depuis 1566 jusqu'en 1601, Amsterdam 1644, in-fol., en hollandais. Il y a beaucoup d'exactitude dans les faits; il s'élève lui-même contre les impostures de Meteren. Cette histoire a été traduite en latin par Denys Vossius, Leyde 1633, in-fol.

REINIER (Reinerus), prieur de Saint-Jacques à Liége, est auteur

d'une Chronique commençant à l'an 1194, où finit celle de Lambert le Petit, et finissant à l'an 1230. On conservait son manuscrit à l'abbaye de Saint-Jacques. Il est souvent cité dans Chapeauville. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

REINIER (Reinerus), moine de Saint-Laurent près de Liége, florissait vers l'an 1130. Il est auteur d'une vie de saint Lambert, insérée au Recueil de Chapeauville, tome 1, p. 411. Celui-ci l'a tirée de deux vieux manuscrits dont l'un se trouvait à l'abbaye de Saint-Laurent, l'autre au couvent des croisiers de Liége. Il a aussi écrit la vie de Walbodon, évêque de Liége.

RELAND (Adrien), né à Ryp, village de la province de Hollande septentrionale, en 1676, d'un ministre de ce village, fit paraître dès son enfance des talens extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences. La chaire de philosophie de Harderwyck ayant vaqué, il y fut nommé, quoiqu'il n'eût que 24 ans. Il la quitta ensuite pour une place de professeur en langues orientales et antiquités ecclésiastiques à Utrecht. La petite-vérole l'emporta le 5 février 1718, à 42 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Une Description de la Palestine, très-savante et très-exacte. L'auteur considère cette province dans les différens états où elle a été. Il publia cet ouvrage sous le titre de Palæstina ex monumentis veteribus illustrata, Utrecht 1714, 2 vol. in-4°. Il a profité des observations que M. Lub avait faites sur les lieux pendant dix-sept ans. 2°. Cinq Dissertations sur les médailles des anciens Hébreux, Utrecht 1709; et plusieurs autres Dissertations sur différens sujets curieux et intéressans, 1706-1708, 3 vol. in-12. Elles décèlent une érudition profonde. 3°. Une Introduction à la Grammaire hébraïque, 1710, in-8°. 4°. Antiquitates sacræ veterum Hebræorum, 1717. Cet ouvrage est écrit avec méthode, mais il est peu solide : on n'y trouve guère que les explications des Talmudistes presque toujours destituées de fondement. 5°. De religione mahumetana, traduit en français par Durand. La seconde édition qui est la plus estimée, est d'Utrecht 1717, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux livres, dont le 1er. contient un abrégé de la croyance des mahométans, traduit d'un manuscrit arabe; et le 2e. les accusations et reproches qu'on leur fait, et sur lesquels il entreprend trop légèrement de les justifier. « C'est, » dit un critique, une de ces apologies dont il est difficile de deviner le but; car l'auteur n'ignorait point qu'il ne persuaderait pas les savans qui connaissaient l'alcoran et le mahométisme à fond, et il semble qu'il y a de la mauvaise foi à vouloir persuader les autres. » Il demande comment, si cette religion était si absurde, tant de nations l'auraient embrassée : le mode de la prédication de Mahomet et la nature de sa doctrine répondent suffisamment à cette question. Reland ne faisait sans doute pas attention que sa demande justifie tout autrement l'idolâtrie que le mahométisme. 6°. De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis, Utrecht 1716. 7°. Une édition d'Epictète, pour lequel

l'éditeur est beaucoup trop prévenu. 8°. Petri Relandi fasti consulares, Utrecht 1715, in-8°. Adrien ne fut que l'éditeur de cet ouvrage, composé par Pierre Reland, son frère, mort vers 1714.

REMBRANDT (Paul), dit Van Ryn, l'un des peintres les plus renommés de l'école hollandaise, naquit en 1606, à peu de distance de Leyde, sur les bords du Rhin (entre les villages de Leyendorp et de Konkerck). Son nom de famille était Gerretsz. Son père, qui s'était enrichi dans l'état de meûnier, voulut lui faire apprendre le latin; mais n'ayant que peu de dispositions pour ce genre d'étude, et montrant plus de gout pour le dessin, le jeune Rembrandt obtint la permission d'entrer dans l'atelier d'un peintre de la ville voisine (Jacques Van Zuaanenburg), chez lequel il resta trois ans. Il se rendit ensuite à Amsterdam, pour y étudier successivement sous Pierre Lastman et Jacques Pinas, qui avaient alors quelque réputation. De retour au moulin de son père, il ne voulut plus avoir d'autre maître que la nature; et il se mit à copier, presque sans choix, tous les objets qui se présentaient à ses regards. Un tableau qu'il composa dans cette campagne, y fit assez de sensation pour piquer la curiosité des gens de la ville. On engagea le jeune peintre à partir pour La Haye, où cet ouvrage lui fut payé cent florins. Puissamment encouragé par ce succès inespéré, Rembrandt fixa son séjour dans la capitale de la Hollande, où, non content de multiplier ses tableaux et ses gravures avec une activité surprenante, il établit une école de peinture, dont il tira le plus grand profit. Ses richesses, néanmoins, ne lui inspiraient pas le désir de se répandre dans la société des hommes éclairés. Il épousa une simple paysanne, et ne vécut habituellement que parmi les gens du bas peuple. Ce n'est pas l'honneur que je cherche, disait-il, c'est le repos d'esprit et la liberté. Il aurait pu ajouter : c'est l'argent; car ce fut surtout sa sordide avarice qui lui imposa l'obligation de fuir le luxe et toutes les occasions de dépense. Ses meilleurs repas ne se composaient que de harengs secs ou de fromage; et peu satisfait de ses économies, il inventait sans cesse de nouveaux moyens pour se procurer des gains plus considérables. On dit qu'en chargeant son fils de vendre ses estampes et ses dessins, dont on faisait grand cas, il exigeait que ce jeune homme feignit de les lui avoir dérobés. D'intelligence avec sa femme, qui partageait son avarice, il s'avisa un jour de quitter Amsterdam, et de se faire passer pour mort. Qu'on se figure l'empressement des amateurs à venir acheter ses ouvrages, dont le prix fut bientôt quadruplé. Au bout de quelque temps, il reparut; et l'on voulut bien ne voir qu'une innocente plaisanterie dans cette ruse qui, de nos jours, sans doute, serait jugée plus sévèrement. Pour se venger de sa lésinerie, ses élèves s'amusaient quelque fois à peindre des pièces de monnaie sur des morceaux de carte, qu'ils répandaient ensuite dans la chambre, et que Rembrandt manquait rarement de ramasser avec un mouvement d'avidité si comique, qu'il finissait par en rire lui-même. Ce fut dans cet état de privations continuelles, et pour ainsi dire d'abjection, que ce grand peintre passa tous le reste de sa vie. Il mourut en 1674, âgé

de soixante-huit ans. Son fils unique, nommé Titus, n'hérita que de ses richesses, et demeura dans l'obscurité. Comme tous les peintres dont l'originalité n'était pas dirigée par un goût très-pur, Rembrandt, loué avec enthousiasme par quelques amateurs, a été durement critiqué par d'autres. Il ne faut chercher dans ses ouvrages ni sévérité de dessin, ni élégance de formes, ni élévation de pensées. L'ignorance absolue du costume historique, et l'habitude de copier exactement la nature dans un pays où elle n'est pas exempte de trivialité, se font sentir jusque dans les tableaux où il a déployé le plus de talent. Il avait, dans son atelier, de vieilles armures, de vieux instrumens, de vieilles étoffes ouvragées, et il disait ironiquement que c'étaient là ses antiques. Mais par combien de qualités supérieures ne balançait-il pas ces défauts de goût! Quelle intelligence du clair-obscur, quelle magie de couleur, quelle naïveté, et quelle force d'expression! Rembrandt est quelque fois comparable aux maîtres de l'école vénitienne, pour la fraîcheur et la vie des carnations. Sa touche lui est si particulière, que l'œil le moins exercé peut la reconnaître. Extrêmement fine et fondue dans quelques parties de ses tableaux, elle est, le plus souvent, heurtée, irrégulière, raboteuse; et il serait permis de croire, comme on l'a dit, qu'il employait souvent le couteau de sa palette au lieu de pinceau, pour marquer plus vivement les points de lumière. On va jusqu'à prétendre, pour donner idée de l'épaisseur de sa couleur, qu'il cherchait plus à modeler qu'à peindre, et qu'il avait fait une fois une tête dont le nez avait presque autant de saillie matérielle que celui du modèle vivant. Aussi avait-il intérêt à répéter chaque jour qu'on ne devait jamais examiner de près l'ouvrage d'un peintre. Un tableau, disait-il, n'est pas fait pour être flairé; l'odeur de l'huile n'est pas saine. Une autre fois il disait, dans le même sens : Je suis peintre et non teinturier. On raconte, enfin, que ne trouvant point un jour le degré de noir dont il devait former une ombre très-épaisse, il creva sa toile d'un coup de poing pour suppléer à l'insuffisance de sa palette; mais, en rapportant cette vieille anecdote, nous sommes loin d'y ajouter foi. Autant sa touche irrégulière perd quelquefois à être vue de près, autant, à une distance convenable, elle est d'un effet harmonieux. Aucun peintre n'a surpassé Rembrandt dans l'art de donner du relief aux objets par le jeu des oppositions, et d'accroître l'intérêt de ses sujets en le concentrant sur un seul point, comme il augmentait l'éclat de ses lumières, en les resserrant dans un petit espace. Il est, pour ainsi dire, de règle en peinture, que le plus grand jour soit dirigé vers le milieu du tableau. Rembrandt a voulu faire mieux : il n'a souvent employé qu'une seule masse de lumière, presque toujours étroite et accidentelle. Son atelier n'était éclairé que par un trou, comme l'est une chambre noire; aussi remarque-t-on, dans presque tous ses ouvrages, que des ombres plus ou moins épaisses couvrent les trois quarts de la toile. Cette méthode a, sans doute, l'avantage de produire des effets piquans; mais elle dégénerait chez Rembrandt en une sorte de pratique habituelle, qu'il eût été dangereux d'imiter. Il a laissé un bon nombre de tableaux d'his-

toire, dont on admire l'ordonnance pittoresque et l'expression, et parmi lesquels il faut distinguer Tobie et sa famille (l'un des chefs-d'œuvre du Musée royal de France). Mais c'est surtout dans le portrait, qu'il parvenait à rendre la nature avec une étonnante vérité. Ayant un jour placé le portrait de sa servante dans l'embrâsure d'une croisée, il eut la satisfaction de voir toutes les personnes du dehors être dupes de l'illusion, au point de trouver très-extraordinaire le silence et l'immobilité de cette fille, ordinairement vive et babillarde. Ce n'est pas seulement comme peintre que Rembrandt s'est rendu célèbre; il est compté au nombre des plus habiles graveurs. La même singularité de travail qu'on remarque dans ses tableaux, se trouve dans ses estampes. Loin de chercher l'éclat et la propreté que donnent à la gravure des tailles parfaitement régulières, il semble n'avoir presque jamais voulu se servir du burin, ou, du moins, il lui préférait la pointe sèche, dont il faisait l'usage le plus libre et le plus original. Rien d'aussi difficile à saisir que sa manière d'employer cet outil et d'en combiner les effets avec ceux d'une eau-forte vive et hardie. Il paraît n'avoir voulu suivre aucune règle; et, malgré cette apparence de désordre, il trouvait presque toujours le moyen de donner à ses estampes les plus égratignées, un aspect très-harmonieux. Quelques-unes d'entre elles portent pour remarque, le nom de Venise et la date de 1636; ce qui fait supposer, qu'en 1636, Rembrandt avait parcouru l'Italie : mais la vérité est, qu'il n'a jamais quitté la Hollande. Son unique but, en gravant ainsi le nom d'une ville éloignée sur quelques-unes de ses planches, était de leur donner plus de prix aux yeux de certains amateurs. Son caractère était aussi bizarre que sa mine et ses mœurs étaient basses. Un jour qu'il s'occupait à peindre toute une famille noble dans un groupe, on vint lui annoncer la mort d'un singe pour lequel il se sentait beaucoup d'affection : il lui prit aussitôt fantaisie de représenter cet animal sur le devant même du tableau; et, malgré le mécontentement des personnes à qui cette singulière apothéose paraissait une offense, il aima mieux remporter chez lui son ouvrage que d'en effacer la figure du singe. Le nombre de ses tableaux, de ses estampes et de ses dessins est si grand, qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'en dresser une liste exacte. Il est peu de collections d'arts en Europe, particulièrement en Hollande et en Angleterre, où l'on ne soit à peu près sûr d'en trouver; et cependant, ses moindres productions conservent toujours, dans le commerce, une valeur assez élevée. De Piles, dans sa balance des peintres, où il divise son plus haut poids en vingt degrés, apprécie de la manière suivante les diverses parties du talent de Rembrandt : composition, 15 degrés; dessin, 6; coloris, 17; expression 12. Il le place ainsi, pour le coloris, à côté de Rubens et de Van Dyk. Gérard Dow, Flinck et Eeckhoutz furent les élèves de Rembrandt. Van Vliet, dans le dix-septième siècle, et, de nos jours, Denon, sont comptés au nombre des graveurs qui ont reproduit le plus spirituellement sa manière d'employer l'eau-forte. Un auteur moderne, Sobry, qui a fait une poétique des arts, dit que Rembrandt est le Shakspeare de la pein-

ture, et Shakspeare, le Rembrandt de la poésie. « Point de goût (dit-il, » en suivant le parallèle), mais tant » de vérité! Point de noblesse, mais » tant de vigueur! Point de grâce, » mais tant de coloris! » Il y a évidemment entre ces deux hommes célèbres un autre rapport non moins sensible: c'est que ni l'un ni l'autre ne se sont fait scrupule d'introduire des trivialités jusque dans les sujets les plus graves; et qu'aimant à travailler sur des fonds noirs, ils ont su en tirer tous deux de grands effets, qu'on pourrait appeler fantasmagoriques. Il est juste d'ajouter néanmoins que Rembrand ne s'est jamais élevé par la pensée à toute la hauteur de Shakspeare.

RENEKIN (Nicolas), musicien, né à Liége, sur la fin du 17e. siècle. Il fut organiste de la collégiale de Saint-Pierre de la même ville. Le plus beau titre de gloire de cet artiste, c'est qu'il développa les dispositions naissantes de Grétry, qui dans ses Mémoires lui donne la qualification de célèbre, et en fait le plus grand éloge. C'était, dit-il, un homme qui avait beaucoup d'esprit, de connaissances et de candeur, il avait l'art d'entraîner son élève par l'intérêt qu'il prenait lui-même à la chose; et je puis dire avec vérité, ajoute l'illustre compositeur, que chaque leçon qu'il me donna pendant deux années, fut pour moi un divertissement. Quel glorieux brevet!

RESSIUS (Rutger), professeur de langue grecque à Louvain, naquit à Maseyck, ville de l'ancienne pricipauté de Liége, maintenant de la province de Limbourg, vers la fin du 15e. siècle. Erasme rend un hommage flatteur à son érudition et à ses mœurs, dans une lettre qu'il écrivit à Jean Robin, doyen de l'église de Malines. Doctior, dit-il, an inveniri possit nescio, certo diligentiorem ac moribus puriorem vix invenias. La France tâcha de l'arracher à cette université par les offres les plus attrayantes, mais ce fut inutilement. Il mourut l'an 1545, après avoir donné des éditions: 1°. Des Institutions du droit des Grecs, par Théophile, Louvain 1536. 2° Des Aphorismes d'Hippocrate 1533. 3°. Des Lois de Platon.

REUTER (Jean), né dans le Grand-Duché de Luxembourg en 1680, se fit jésuite à l'âge de 26 ans. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie, il fut huit ans professeur de théologie morale dans l'université de Trèves. On a fait imprimer ses Leçons à Cologne en 1756. 4 vol. in-8°. Il a encore donné Neoconfessarius practice instructus, livre très-propre à former les jeunes ecclésiastiques. Il mourut à Trèves en 1762.

REUVEN (Pierre), peintre hollandais, né en 1550, disciple de Jordaens, enrichit le palais de Loo, en Hollande, de plusieurs beaux tableaux. Il mourut en 1718.

REUVENS (Jean-Everard), un des premiers jurisconsultes des Pays-Bas, naquit, en 1763, à Harlem. Après avoir fait d'excellentes études à l'Université de Leyde, il donna une preuve distingué de ses progrès en soutenant, en 1784, publiquement, pour être gradué en droit, une dissertation qui a pour titre: De cau-

tione muciana. Il s'établit ensuite comme avocat à La Haye, profession qu'il exerça avec succès pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il fût nommé, en 1795, conseiller à la cour de justice de la province de Hollande. En 1799, il fut placé à la tête de l'ordre judiciaire, sous le titre d'agent de justice. Son zèle et son activité ne tardèrent pas à prouver combien il était propre à remplir ce poste important. Lors du changement opéré dans la forme du gouvernement qui entraîna la suppression de cette place en 1801, il fut appelé à occuper la charge la plus élevée de la hiérarchie judiciaire, celle de président de la haute-cour de justice, place qu'il conserva aussi long-temps que les Provinces-Unies subsistèrent comme république; et lorsqu'en 1806, il fut créé un royaume de Hollande, Reuvens fut aussitôt nommé conseiller-d'état en service extraordinaire, puis président de la première section, et enfin vice-président du même corps. Après la réunion de la Hollande à la France, en 1810, il fut un des présidens de la haute cour d'appel à la Haye; mais la réputation de son mérite ne tarda pas à parvenir aux oreilles des nouveaux gouvernans, et il fut élevé en 1811 à l'emploi très-distingué de conseiller de la cour de cassation, emploi qu'il conserva jusqu'à l'époque où sa patrie recouvra son indépendance. On peut citer comme une preuve de la haute opinion que l'on avait conçu de ses connaissances en matière de droit, les expressions de M. Merlin de Douai, procureur-général près cette cour, lorsqu'il présenta Reuvens à ses collègues : « Messieurs, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter M. Reuvens, l'un des plus grands jurisconsultes d'un pays qui a fourni tant d'hommes distingués dans cette partie. » En effet, cet hommage rendu aux talens n'était point une de ces exagérations polies qu'autorisent les convenances sociales; mais l'expression de la vérité dans la bouche d'un homme qui, lui-même, étant l'ornement de la jurisprudence française, pouvait mieux que personne apprécier la profondeur des connaissances du légiste batave. Celui-ci ne tarda pas à justifier, par un grand nombre de rapports et d'avis extrêmement lumineux, l'attente que l'on avait conçue de lui. Un trait, qui fait infiniment d'honneur à Reuvens, mérite d'être rapporté. Napoléon avait, au commencement de l'année 1813, ordonné la levée d'une garde nationale de 30,000 hommes à Paris. Le 7 février, il fut porté au domicile de Reuvens un billet par lequel il était sommé de venir monter la garde pour le lendemain : comme le billet n'indiquait pas de prénoms, et que par conséquent le père pouvait se l'appliquer tout aussi bien que son fils, pour lequel il était réellement destiné, le conseiller Reuvens ne balança pas un instant; pour sauver son fils, le père s'annonça, malgré son rang et son âge, comme disposé à servir personnellement, s'il ne pouvait se faire remplacer, et fit partir en secret de Paris son fils, qui était d'une constitution trop délicate pour supporter les fatigues attachées au maniement des armes. En 1814, après la prise de Paris, étant retourné dans sa patrie, Reuvens fut d'abord nommé président d'une des sections de la cour d'appel à La Haye. Dans les

différens emplois que ce fonctionnaire a exercés dans sa patrie, il a coopéré à la rédaction de presque tous les codes. Le code criminel pour le royaume de Hollande, qui est presque entièrement son ouvrage réunit les suffrages de tous les juges compétens, et fit obtenir à son auteur la croix de commandeur de l'ordre de l'Union. Le savant professeur van de Kussel, quoique d'un âge très-avancé, prit la peine de composer un nouveau travail sur cette production, et d'en faire l'objet de ses leçons de droit criminel. Membre de la commission chargée de rédiger les projets de codes pour le royaume des Pays-Bas, Reuvens y soutint sa réputation de grand jurisconsulte. Il était en cette qualité à Bruxelles, lorsqu'au mois de juillet 1816, il périt victime d'un événement funeste. A des talens distingués, Reuvens joignait une probité sans tache et une piété éclairée, qui le faisaient généralement estimer et chérir. M. le professeur Te Water a fait son éloge dans l'assemblée de la société de littérature hollandaise à Leyde, en 1817; il a été publié dans les Mémoires de cette société.

REVIUS (Jacques), né à Deventer, province d'Over Yssel, l'an 1586, parcourut presque toute la France, fut ministre en divers lieux de son pays, principal du collége théologique de Leyde en 1642, et y mourut le 15 novembre 1658. Il assista au Synode de Dordrecht, et fut nommé réviseur de la Bible qui porte le nom de cette ville. Il était versé dans les langues savantes, et entendait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. On a de lui: 1°. Belgicarum ecclesiarum doctrina et ordo, grec et latin, Leyde 1623, in-12. 2°. Épitres françaises des personnages illustres et doctes à Scaliger, Harderwyck 1624, in-12. Le principal mérite de ce recueil est sa rareté. 3°. Historia pontificum romanorum, Amsterdam 1632, in-12. 4°. Suarez repurgatus, Leyde 1644, in-4°. 5°. Histoire de Deventer, en latin 1661, in-4°., et quelques autres ouvrages.

REYLOF (Olivier), trésorier de la ville de Gand, où il était né vers 1670, mort le 13 avril 1742, cultiva avec succès les muses latines, et en fit un usage fort louable. Nous avons de lui: 1° Pœmatum libri tres. Continent effectus mirabiles divini amoris, Querelam animæ in inferis detentæ, etc., Gand 1711, in 8°. 2°. Poëmatum libri tres Continent Eglogas sacras et profanas, Dissertationum de piscibus et de ranis, Gand 1732, in-8°. On a recueilli ces différentes productions sous le titre de Opera poëtica, Gand 1738. Il y a de la variété et de l'élégance, et beaucoup de clarté.

RHEEDE (Henri-Adrien-Draakenstein Van), Hollandais d'une naissance illustre, s'est rendu célèbre moins par le zèle et l'habileté avec lesquels il remplit les premiers emplois civils et militaires dans les établissemens de sa patrie aux Indes, que par le soin qu'il a pris de faire connaître les plantes les plus remarquables de cette contrée, dans un des plus magnifiques ouvrages qui eût encore paru, l'Hortus Malabaricus, douze volumes in-folio, publiés de 1678 à 1703, avec 794 planches. Malgré tant de titres à l'illustration, l'on ne connaît de sa vie privée que le peu qui se trouve disséminé dans son ouvrage: ainsi

l'on ignore les dates de sa naissance et de sa mort, et le lieu précis de sa naissance ; on peut conjecturer seulement qu'il était de la province d'Utrecht. Dès l'âge de quatorze ans il quitta la maison paternelle pour s'embarquer, et commencer sa carrière politique, en sorte qu'il fut à portée de parcourir tous les établissemens hollandais dans les deux Mondes. S'il n'eut pas le temps de recevoir l'éducation que demandait sa naissance, il y suppléa par son esprit naturel, qui le portait à observer, avec soin, tous les objets qui le frappaient. S'élevant de grade en grade, il devint gouverneur-général du Malabar. Ce fut avec beaucoup d'activité qu'il remplit cette place éminente, en sorte qu'il parcourut, à différentes reprises, tous les districts qui dépendaient de son commandement. Il ne put traverser sans admiration ces campagnes si variées par leurs productions naturelles : ici des plaines immenses, dont le sol aride et brûlé était cependant couvert d'une abondante végétation ; là, des forêts si diversifiées que, dans leur vaste étendue, on y rencontrait avec peine deux fois le même arbre ; de plus, ils se trouvaient liés entre eux par des lianes dont on ne pouvait démêler les deux extrêmités : d'autres fois, sur un seul tronc d'arbre, on trouvait cinquante parasites, qui le couronnaient d'une verdure étrangère sans nuire à sa végétation. Il entreprit de communiquer à sa patrie quelques-unes des sensations qu'il avait éprouvées à cet aspect, et de faire connaître ces magnifiques végétations ; à cet effet, il employa tout le crédit que lui donnait sa place pour associer à son entreprise tous ceux qu'il crut propres à y concourir : il devint donc un point de réunion pour les élémens les plus hétérogènes en apparence ; tous les préjugés se turent devant lui. D'abord, ayant appris qu'un respectable missionnaire catholique, le père Mathieu de Saint-Joseph, carme déchaussé de Naples, avait des connaissances très-étendues sur les plantes, il mit tout en usage pour le déterminer à quitter sa retraite et à venir s'établir à Cochin, lieu de sa résidence. Quoique sexagénaire, le bon religieux se rendit à ses sollicitations, vers 1673. Cet homme vénérable était passé en Orient, vers 1644, et avait rempli avec zèle tous les devoirs de sa profession dans une grande partie de l'Inde : il avait recueilli avec soin, dans le seul intérêt de l'humanité, tous les remèdes qu'il avait vu employer avec quelque succès ; et, dans ses heures de loisir, il s'occupait à dessiner les plantes dont ils étaient composés. Van Rheede ne lui demanda pas autre chose que de mettre plus de suite dans ses travaux. Le P. Matthieu se prêta de son mieux à ses vues. Pour aider sa mémoire, il avait conservé des feuilles et des fleurs des plantes les plus remarquables : aidé par ce faible secours, son imagination reformait l'ensemble du végétal, que sa main retraçait avec assez de vérité pour le faire reconnaître ; mais on sent bien que les détails devaient manquer : de plus, comme il ne se servait que de la plume pour exécuter ses dessins, il pouvait difficilement en faire ressortir le relief par les ombres. Van Rheede sentit, par lui-même, que ce travail n'atteignait pas son but. Il en était de même des dissertations qui accompagnaient les figures ; elles consistaient presque uniquement dans l'énumération des vertus qu'on at-

tribuait à chaque plante : il fut confirmé dans cette opinion par le célèbre Paul Hermam, qui, lors de son retour en Europe après son voyage à Ceylan, séjourna quelque temps à Cochin. Le bon religieux, avec toute la modestie de son cloître, convint lui-même que son talent était au-dessous de la tâche qu'on lui avait donnée, et s'empressa de retourner à ses travaux apostoliques. On peut prendre une idée de la manière de dessiner du père Matthieu, dans l'histoire des plantes rares de Zanoni, publiée en 1675. Van Rheede le remplaça par un jeune ministre protestant, établi à Cochin, nommé Casearius : ce dernier était initié dans toutes les sciences, excepté justement la botanique : mais Rheede lui inspira son zèle, et, après quelques essais, Casearius finit par faire des discriptions aussi complètes que celles qui étaient usitées à cette époque. Il fallait des dessinateurs; Rheede les trouva parmi les naturels; accoutumés de temps immémorial à copier fidèlement la nature, il ne fallut que les guider pour en créer des peintres habiles. On interrogea aussi les médecins les plus instruits : Dom Manuel Carneiro, interprête du gouvernement, traduisait dans sa propre langue (le portugais) ce que ces Indous lui dictaient en malabare; et le secrétaire du gouvernement, Chrétien Dornep, le retraduisait en latin. C'est par ces différentes filières que passèrent les connaissances recueillies par Rheede sur les plantes de l'Inde. Il était l'âme de cette réunion; mais il ne se contentait pas des ressources qu'il avait autour de lui : il s'en ménageait au loin par les correspondances qu'il entretenait, avec les princes alliés de la compagnie des Indes; il faisait rechercher les plantes les plus rares; on lui en envoyait de soixante lieues, dans toute leur fraîcheur, grâce à la rapidité des courriers. Lui-même, durant les voyages qu'il entreprenait pour son administration, se faisant accompagner par toute la société qu'il avait formée, s'occupait d'acquérir de nouveaux matériaux : pendant les haltes, il engageait les Indiens qui l'accompagnaient, à se répandre aux environs pour y recueillir des plantes; il excitait leur zèle par des prix accordés à ceux qui rapportaient les plus curieuses, et ils étaient tellement animés, que souvent ils rassemblaient, en une journée, plus d'objets qu'on ne pouvait en dessiner et décrire dans un mois. Dès qu'il eut mis en ordre les matériaux qui pouvaient compléter un volume, il le fit passer en Europe pour les publier. Arnold Syen et Jean Commelin, les plus habiles botanistes qu'il y eût alors en Hollande, se chargèrent de surveiller l'impression, et d'y ajouter des notes; le premier volume parut en 1678, sous ce titre : Hortus Indicus Malabaricus, etc. (Jardin du Malabar, contenant les plantes les plus célèbres du royaume de Malabar, avec les noms malabares, arabes et brames). Il est dédié au nom de Rheede et de Casearius, à Jean Matsuyker, gouverneur-général de l'Inde; ainsi le luxe de la végétation indienne se présenta pour la première fois, aux yeux de l'Europe : la scène s'ouvre par le cotier. Le format in-folio parut trop étroit pour le représenter : on employa des planches d'une dimension double, qui sont pliées; et quatre feuilles de même format suffisent à peine pour développer les parties de ce palmier : le volume contient

57 planches consacrées à d'autres arbres aussi curieux, mais moins connus. Rheede fit passer promptement les matériaux d'un second volume. C'était encore Casearius qui l'avait rédigé; mais il venait de mourir à la fleur de l'âge. Le volume contient des arbustes, la plupart ayant des fleurs remarquables par leurs couleurs ou leurs parfums : ils sont décrits et figurés dans cinquante-six planches. Rheede apporta lui-même le troisième volume en Europe : il avait remplacé Casearius par le secrétaire Dornep; mais obligé de quitter Cochin pour venir à Batavia, il y trouva le docteur Ten Rhyne. C'était un très-habile médecin, qui revenait du Japon, où il avait été envoyé par la compagnie des Indes, pour y traiter l'empereur d'une maladie que les médecins du pays avaient jugée incurable. (V. Rhyne.) Il eut part à la rédaction de ce volume et du reste de l'ouvrage. Rheede en fit faire une copie complète pour remplacer, en cas de naufrage, l'original qu'il emportait avec lui, lorsque des affaires subites le forcèrent de revenir en Hollande. Il dédia ce volume, qui parut en 1682, à un des Nabobs alliés de la compagnie des Indes, qu'il nomme Noitville Virola, et dont la famille possédait, depuis deux mille ans, la souveraineté. C'est dans l'avertissement mis en tête de ce volume, que Rheede rend compte des moyens qu'il a employés pour composer son ouvrage : il parle surtout des secours qu'il a tirés des médecins malabares; il en nomme, entre autres, quatre qui l'ont aidé plus spécialement : Itti Achandem, Ranganbetto, Vinaique et Sappu Botto de la caste des Brames. Ils s'en occupèrent de 1673 à 1674. Mais il en rassemblait un plus grand nombre, quand il en trouvait l'occasion : il dit qu'il en a vu jusqu'à quinze réunis, discutant gravement sur le nom ou les propriétés d'une plante. Suivant son plan, ce volume devait être le second, car il continue l'énumération des arbres commencée dans le premier : il débute par le gigantesque Todda Paña, qui met cinquante ans pour acquérir toutes ses dimensions, fleurit pour sa première et dernière fois, et reste accablé sous son immense fructification : douze planches suffisent à peine pour offrir toutes les particularités de se superbe palmier : dans celle qui le représente en son entier, des personnages répandus autour servent d'échelle pour donner une juste idée de son élévation : dans une autre on voit une douzaine d'Indiens abrités par une seule de ses feuilles; d'autres arbres aussi étonnans l'accompagnent comme le jacquier, dont les fruits dépassant souvent le poids de soixante livres, sont suspendus tout le long du tronc. On y reconnaît les figuiers mentionnés déjà par Pline, formant à eux seuls des forêts, et servant d'asile aux gymnosophistes. Le docteur Jean Munichs avait remplacé Arnold Syen, pour la rédaction de l'ouvrage. On voit que Van Rheede éprouvait des difficultés pour sa publication : ses libraires ne se sentant pas en état de l'entreprendre, il était obligé d'y subvenir; et, malgré les grandes places qu'il avait occupées, il avait peine à y suffire. Dans la quatrième, sont réunis les fruits les plus exquis de l'Inde, les manguiers, les limons, le litschi, représentés sur 60 plan-

ches. Dans le cinquième, qui parut en 1685, se trouvent des arbustes dont la plupart n'étaient pas encore connus de nom en Europe, quoique quelques-uns fournissaient depuis long-temps, au commerce, des drogues précieuses : soixante planches. Le sixième, dont la rédaction, abandonnée par Munichs, fut confiée à Th. Janson Almeloven, contient les arbres légumineux, comme les caneficiers, les acacias, les bauhines, des malvacées arborescentes : il parut en 1686 et contient soixante-une figures. A partir du septième, la rédaction appartient à Abraham Pott, qui la continua jusqu'au dernier volume. Il parut, en 1687 : ce volume comprend ces lianes gigantesques qui caractérisent la végétation des tropiques ; parmi les plus utiles se trouvent les poivriers, le bétel, les salsepareilles : d'autres, comme le methonica, sont des plus magnifiques. Le huitième volume, publié en 1688, commence les plantes herbacées ; ce sont les espèces pomifères et grimpantes : elles semblent nous ramener en Europe, car on y trouve les cucurbitacées, différentes espèces de haricots ; mais ce n'est que le plus petit nombre que nous avons pu nous procurer avec beaucoup de peine dans nos jardins, tandis qu'on s'aperçoit, au grand nombre de leurs espèces, et au luxe de leur végétation, qu'elles sont là dans leur pays natal. Le neuvième contient l'énumération des herbes ; il parut en 1689 : quelques-unes sont encore tellement gigantesques, qu'elles sont à l'étroit dans le double in-folio. Telle est une apocynée qui représente un vaste candelabre, ce que Linné a exprimé par le nom de Ceropegia, qu'il a donné au genre qui la comprend. Quant aux autres, ce format devient graduellement mieux proportionné aux objets qui doivent s'y présenter ; mais, comme ils deviennent de plus en plus petits, ils finiraient par être perdus dans l'espace. Il semble que les dessinateurs aient voulu obvier à cet inconvénient, en renforçant de plus en plus les proportions à mesure que les plantes diminuaient ; ce qui les dénature. Cela n'est pas encore bien sensible dans ce volume, car le plus grand nombre est étranger à nos climats ; telles sont les sensitives, et autres légumineuses singulières, qui sont représentées en soixante-sept planches. Mais c'est dans le dixième, publié en 1690, que l'on voit paraître un assez grand nombre de plantes dont le port ne nous est plus étranger ; on y reconnaît les groupes ou familles les plus communes dans nos climats, comme les labiées, les composées. Le onzième nous ramène dans les pays équatoriaux, en débutant par l'ananas ; mais Rheede ne donne pas les moyens de décider la question de son pays natal. Suivent les plantes de la famille des amomées, les aroïdes : par les plantes aquatiques, on revient à des formes connues, comme les nénuphars ; quelques plantes paraissent identiques comme l'acorus des peuples septentrionaux ; mais, par les liserons, on revient au luxe asiatique. Enfin, le douzième volume termine ce superbe ouvrage. Il continue la description des herbes ; là se trouvent ces parasites singulières, telles que plusieurs orchidées de là nommées épidendres, qui n'appartiennent qu'aux tropiques ; des fougères et des gra-

minées. Linné et Haller placent la date de ce volume à 1693; Séguier, Banks, etc., la placent à 1703. Cet ouvrage, dans ses 12 volumes, à 1512 pages, et 794 figures, représentant à peu près un pareil nombre de plantes; car si plusieurs figures, dans les premiers volumes appartiennent à une seule plante, dans les derniers il se trouve plusieurs plantes sur la même planche. Si l'on compare l'ordre dans lequel il est rédigé avec les méthodes auxquelles nous sommes accoutumés, on pourra le juger fort imparfait; mais si nous faisons attention au temps où il a été conçu, nous trouverons que Rheede a montré beaucoup de sagacité dans la manière dont il a détaché les groupes qui composent chaque volume : il paraît que c'est à lui seul qu'on le doit, car formant successivement ceux qu'il employait, il ne pouvait recevoir d'eux que les détails du plan qu'il avait conçu; et c'est au milieu de ses courses qu'il l'avait saisi dans la nature. Ce qui distingue Van Rheede, c'est qu'ayant de grands moyens en puissance et en richesses, il n'en abusait pas pour tourner à son seul avantage les travaux qu'il faisait exécuter. Il ne cherchait que des collaborateurs, avec lesquels il s'empressait de partager toute la gloire qui pouvait provenir du plus beau travail qu'on eût encore publié ; car il fit connaître à l'Europe plus de plantes que les anciens n'en avaient décrit. Il révéla les sources d'où le commerce tirait, de temps immémorial, les aromates et les drogues les plus précieuses : non-seulement il nommait honorablement tous ceux qu'il avait engagés à venir le seconder, et qu'il avait, pour ainsi dire, créés botanistes; il s'empressait de payer, de plus, à leur mémoire le tribut de ses éloges. Jusqu'au dixième volume, il parle en son nom dans des préfaces ou des épitres dédicatoires adressées à ses collaborateurs : dans le onzième, il ne paraît plus que sur le titre; mais dans le douzième, la formule Piæ memoriæ, qui précède son nom, indique qu'il n'existait plus. On ignore l'année et le lieu de sa mort; on sait seulement qu'il était retourné dans l'Inde. Aux douze volumes de l'Hortus Indicus Malabaricus, on ajoute le Flora Malabarica (V. Gasp. Commelin), dont l'avertissement fait voir que Rheede vivait encore en 1696; mais il ne vivait plus en 1703, année où l'on a mis de nouveaux titres aux derniers volumes de l'Hortus Indicus. Ce grand ouvrage, dont le dessin et le texte avaient été achevés en moins de deux années, se publia en quinze ans, et passa dans les mains de plusieurs libraires. La version hollandaise commencée, en 1689, par Abraham Pott, n'alla que jusqu'aux deux premiers volumes; et l'infatigable J. Hill, qui donna, en 1774, le 1er. volume d'une traduction anglaise, n'alla pas plus loin, quoique, pour diminuer les frais de gravure, il l'eût réduit au format in-4°. Plumier a consacré à ce botaniste un genre formé d'un arbre de la famille des Guttifères, et qu'il nomma Van Rheedia, nom que Linné changea en Rheedia.

RHYNE (Guillaume Ten), médecin et naturaliste, naquit à Deventer, province d'Over-Yssel, vers 1640, et fit ses études à Leyde sous le célèbre Dubois de la Boë. Son amour pour les sciences, et ses talens

l'avaient fait connaître avantageusement, quand il fut nommé médecin de la compagnie hollandaise des Indes-Orientales. Il s'embarqua pour sa destination dans les premiers mois de l'année 1673, s'arrêta quelque temps au cap de Bonne-Espérance pour observer les productions du pays et les mœurs des Hottentots, et vint enfin à l'île de Java. Bientôt il ouvrit des cours d'anatomie et de médecine à Batavia, et ayant su inspirer à quelques jeunes gens son goût pour l'histoire naturelle, il fit avec eux, tant dans l'île de Java que dans les autres îles de la Sonde, des herborisations qui produisirent d'abondantes récoltes de plantes inconnues en Europe, où Ten Rhyne les envoya. Dans un voyage qu'il fit au Japon, il traita l'empereur d'une maladie grave, et fut, dit-on, honoré par ce prince du titre de son médecin, circonstance qui est néanmoins contredite par Kœmpfer. A son retour à Batavia, en 1674, Van Rheede (V. ce nom) le prit avec lui pour rédiger son Hortus Malabarius. L'époque de la mort de Ten Rhyne est restée ignorée des biographes. On voit, par le titre de son dernier ouvrage, qu'il était membre du conseil de justice de la compagnie des Indes. Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : 1°. Meditationes in magni Hippocratis textum XXIV de veteri medecina, Leyde 1672, in-12. 2°. Excerpta ex observationibus japonicis de frutice thee, cum fasciculo rariorum plantarum in promontorio Bonæ Spei et Sardanha sinu, anno 1673, collectarum, atque demum ex India, anno 1677, in Europam ad Jacob. Bregnium transmissarum, Dantzig 1678; in-fol.; à la suite du Plantarum exoticarum centuria prima. 3°. Dissertatio de arthritide; Mantissa Schematica de acupunctura. Orationes tres : de chymiæ et botanicæ antiquitate et dignitate; de physiognomia; et de monstris. Singula ipsius auctoris notis illustrata, Londres 1683, in-8°. Sa Dissertation sur la goutte n'offre rien de remarquable : mais l'auteur l'a fait suivre de ses Observations sur le traitement que les Chinois et les Japonois emploient pour cette maladie, et dont il avait été à même de vérifier les heureux effets; c'est, ou la brûlure par le moxa, ou la ponction des parties gonflées, au moyen d'une aiguille d'or et quelquefois d'argent, dont on fait de légères piqûres sur toute la surface tuméfiée. Les 5 figures qui accompagnent cette curieuse Dissertation ont été reproduites par Dujardin, dans le tome 1er. de son Histoire de la chirurgie. 4°. Schediasma de promontorio Bonæ Spei et de Hottentotis, Schafhouse 1686, in-12, de 76 pages. Le Catalogue de Falconet en cite une édit. de Bâle, 1710, in-8°. (V. le Journal des savans, 1741, pag. 345). Cet Opuscule fut publié par Henri Screta, qui l'augmenta de quelques notes : il est divisé en 27 chapitres, précédés du voyage de l'auteur au Cap de Bonne-Espérance. Chaque chapitre traite de quelqu'un des objets les plus dignes de l'attention d'un naturaliste et d'un observateur. La situation du Cap; la zoologie et la botanique; la conformation des Hottentots, leurs mœurs et leurs usages, leur religion, leur gouvernement, leurs industrie, leur médecine et leur langue, y sont décrits séparément, mais d'une manière superficielle et incomplète. L'ouvrage de Ten Rhyne a été traduit en anglais et inséré dans quel-

qu'une de leurs grandes Collections de Voyages; mais il est devenu inutile depuis que Kolbe, Sparmann, Barrow, etc., ont donné sur le Cap de Bonne-Espérance des relations bien plus détaillées.

RICHARD (PAULI-STRAVIUS), originaire de Looz, petite ville de la province de Limbourg. Il fut annobli avec toute sa famille, par un décret de l'empereur Ferdinand III, du 18 mai 1640. Il avait commencé sa carrière par entrer dans l'ordre du Saint-Sauveur, vulgairement appelé de Sainte-Brigite, de la congrégation belgique, duquel il devint président et visiteur apostolique perpétuel : il en fut en même temps le bienfaiteur et le protecteur. Dans la suite il parvint à la dignité de chanoine et d'archidiacre de l'église métropolitaine de Cambrai, et de la cathédrale d'Arras. Le pape Urbain VIII le créa son internonce à la cour de Bruxelles. Tout cela annonce que c'était un homme de mérite. Il fut créé suffragant de Liége en 1641, par l'évêque prince Ferdinand de Bavière, et sacré évêque de Dionysie. Ce digne prélat mourut en 1655, à l'âge de 63 ans, regretté du peuple liégeois dont il s'était concilié la confiance et l'estime.

RICHARD (MARTIN), peintre, né à Anvers en 1591, mourut en 1636, âgé de 45 ans. Il se sentit du goût pour le paysage, fit toutes les études nécessaires pour y réussir et s'y distingua. On estimait ses tableaux, qu'il ornait de belles fabriques. Le célèbre Van Dyck faisait en particulier beaucoup de cas de ce maître, et voulut avoir son portrait. Un jour que Richard s'approcha des fortifications de Namur pour les dessiner, il fut arrêté comme espion; mais il se fit connaître, et obtint sa liberté. Cet estimable artiste est comme une espèce de phénomène de la nature, car il vint au monde avec le bras gauche seulement. Son frère David Richard s'appliqua aussi à la peinture, mais avec moins de succès.

RICHEL (PAUL DE), architecte, né dans la province de Liége, dans le courant du 16e. siècle, donna et exécuta les plans de plusieurs édifices publics, soit pour embellir, soit pour relever les remparts et les portes de la ville de Liége, qui étaient en très-mauvais état dans ce temps. Il s'occupait de la réparation entière de la collégiale de Saint-Martin à Liége, lorsque quelques architectes, jaloux de ses succès l'assassinèrent en 1560. Figulus figulo invidet, dit le proverbe; c'est une vérité de tous les temps, fondée, comme tant d'autres, sur la perversité humaine; mais c'est pousser un peu loin cette jalousie de métier.

RIETMAEKERS (HUBERT-ARNAUD), médecin brabançon du dix-septième siècle, était né à Bréda (Brabant septentrional). Après avoir fait ses études médicales à Louvain, sous Thomas Fyens, il s'établit à Tirlemont, où il avait obtenu le titre de médecin pensionné. On ne connaît ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort, et l'on n'a de lui qu'un ouvrage, intitulé : Tractatus de nephritico dolore, in quo essentia, differentia, causæ, signa et curatio calculi et arenularum explanantur. Louvain 1622, in-4°. Ibid. 1639, in-4°.

Venise 1655, in-12. Ibid. 1664, in-12.

RIOS (Charlotte-Marie de los), naquit à Anvers en 1728. Elle était d'une famille d'origine espagnole qui lui donna une très-bonne éducation; mais privée des biens de la fortune, Charlotte se vit contrainte, pour exister, de se faire institutrice dans sa patrie, et s'y distingua et par ses bonnes mœurs et par ses connaissances. Elle a écrit plusieurs livres sur l'éducation des enfans, et parmi lesquels on remarque : Magasin des enfans, 1774, in-8°. 2°. Abrégé de toutes les sciences, 1776, in 12. 3°. Encyclopédie enfantine, 1780, in-8°. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style pur, mais simple, et à portée de l'intelligence des êtres intéressans pour lesquels ils ont été composés. L'Encyclopédie a été traduite en anglais, Londres 1781. Mademoiselle de los Rios est morte dans sa patrie en juillet 1802.

RIPPERDA (Jean-Guillaume, baron de), célèbre aventurier qui, tour-à-tour protestant et catholique, prit ensuite le turban, et finit par vouloir devenir le fondateur d'une nouvelle secte, était né vers la fin du dix-septième siècle, dans la province de Groningue, d'une famille noble. Il embrassa, dans sa jeunesse, la profession des armes, et parvint assez rapidement au grade de colonel d'un régiment d'infanterie. En 1715, il fut chargé d'une mission à la Cour d'Espagne et s'en acquitta d'une manière distinguée. Ce premier succès éveilla son ambition. Doué de beaucoup d'esprit et d'une imagination vive, il retourna à Madrid, en 1718, avec le dessein de s'y fixer, et s'empressa de faire part au roi Philippe V de divers projets qu'il avait conçus dans l'intérêt de son royaume, et qui devaient y amener la prospérité. La différence de religion pouvant être un obstacle aux vues ambitieuses de Ripperda, il abjura le protestantisme, et obtint sur le champ l'autorisation d'exécuter ses plans, qui consistaient, à ce qu'on croit, dans l'établissement de manufactures dont l'Espagne était privée. Il gagna promptement la confiance du monarque, qui l'admit dans son intimité, le consulta sur les affaires les plus importantes, et, en 1725, le chargea de conclure avec l'empereur un traité d'alliance et de commerce. « Tout était étrange, dit Voltaire, dans cet accord; c'étaient deux maisons ennemies qui s'unissaient sans se fier l'une à l'autre; c'étaient les Anglais, qui, ayant tout fait pour détrôner Philippe V, et lui ayant arraché Minorque et Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité (V. le Précis du siècle de Louis XV, chap. 2). Le service que Ripperda venait de rendre à l'Espagne, fut recompensé par la grandesse : il reçut en même temps le titre de duc, et fut envoyé près de l'empereur, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire du roi catholique. Obligé de céder à l'ascendant de l'ambassadeur de France, il revint à Madrid (décembre 1725), et fut aussitôt créé ministre secrétaire-d'état des affaires étrangères. Bientôt il joignit à ce département l'administration de la guerre et celle des finances. Mais les grands furent indignés de voir le royaume gouverné par un étranger; et Philippe, cédant aux réclamations qui lui venaient de toutes parts, éloigna Ripperda. Il

n'avait sacrifié son favori qu'au désir de rétablir la paix dans sa cour : il lui conserva donc tous ses titres, et lui fit remettre la promesse d'une pension considérable. Mais Ripperda commit l'imprudence, en quittant le palais, de se retirer chez l'ambassadeur anglais Stanhope : ses ennemis présentèrent cette démarche comme une preuve de trahison. Il fut arrêté par ordre du nouveau ministre, et renfermé dans le château de Ségovie, où il resta deux ans : s'étant évadé le 2 septembre 1728, il s'enfuit en Portugal, d'où il trouva les moyens de revenir en Hollande. Il reprit, dans ce pays, l'exercice de la religion réformée, et parut vouloir se faire oublier. La disgrâce éclatante qu'il venait d'éprouver n'avait cependant point diminué son ambition : peut-être même s'était-elle accrue par le désir de se venger des affronts qu'il avait reçus en Espagne. S'étant lié, par hasard, avec l'envoyé de Muley Abdallah, dey de Maroc, il lui fit part de ses projets; et celui-ci lui donna le conseil de passer en Afrique, où ses talens ne pouvaient manquer de lui procurer promptement des honneurs et des richesses. Ripperda se rendit, peu de temps après, à Maroc, et il y fut accueilli comme il l'espérait, par Muley Abdallah, que son envoyé avait prévenu des desseins de notre aventurier. La cour d'Espagne, instruite qu'il excitait les Maures à prendre les armes, le priva de la grandesse et du titre de duc, en 1733. Pour gagner la confiance du dey et jouir de tous les avantages de ses sujets, Ripperda embrassa l'islamisme, et prit le nom d'Osman. Revêtu de la dignité de lieutenant de Muley, il obtint le commandement d'une partie de l'armée des Maures, et remporta d'abord quelques avantages sur les Espagnols : mais battu devant Ceuta, malgré la prudence et la valeur qu'il avait déployées dans cette journée, il encourut, par ce revers, la disgrâce du dey, qui le dépouilla de ses emplois, et le fit enfermer. On conjecture que ce fut dans sa prison qu'il conçut le plan d'un nouveau système religieux, qu'il se flattait de faire goûter au peuple. Pour y parvenir, il exposa ses idées comme de simples doutes. Affectant de parler de Mahomet avec plus de respect que les Musulmans eux-mêmes, il louait aussi Moïse ainsi que les prophètes, pour se concilier les juifs, très-nombreux sur la côte d'Afrique, et Jésus-Christ qu'il présentait comme un personnage éminent par ses vertus, mais qui n'était que le précurseur du Messie. Il appuyait ce système de différens passages tirés de l'Evangile et du Coran : mais tandis qu'il s'occupait de se former des partisans, il reçut, en 1734, l'ordre de quitter Maroc, et chercha un asile à Tétuan, où il mourut, au commencement de novembre 1737, d'une maladie de langueur, causée par le chagrin. On ne trouva dans sa chambre qu'une petite somme d'argent, et quelques effets de peu de valeur, dont le pacha s'empara, suivant la coutume du pays. Il avait eu, dit-on, d'un mariage contracté en Espagne, deux fils, qui se noyèrent sur la côte de Biscaye, en voulant passer en Angleterre. On peut consulter, pour plus de détails, le Mercure de décembre 1737, et le tome 1er. du Journal de l'abbé Prevôt, intitulé : Le Pour et le Contre où il a publié les aven-

tures de Ripperda, d'après la relation d'un capitaine anglais, qui venait de visiter la côte d'Afrique. Voyez la Vie du duc de Ripperda, etc., par M. P. M. B., Amsterdam 1739, 2 vol. in-8°., ouvrage écrit d'une manière intéressante, mais que l'on consulterait avec plus de confiance, si l'auteur avait pris soin de citer les autorités; — Memoirs of the duke of Ripperda, etc., Londres 1739, in-8°. — Vida del duque de Ripperda, Madrid, 1740, 2 vol. in-8°.

RIVIUS (Jean), religieux augustin, né à Louvain en 1599, fils de l'imprimeur Gérard Rivius, fut prieur et provincial dans son ordre, et mourut à Ratisbonne le 1er. novembre 1665. On a de lui : 1°. Une Vie de Saint-Augustin, qui a beaucoup servi à Tirlemont. Rivius l'a puisée dans les écrits de ce père et dans les auteurs contemporains. 2°. Rerum Francicarum decades quatuor, imperium Belgarum exordium, progressus ad annum 1500, Louvain 1651, in-4°. Il n'y flatte point les Français. 3°. Poëmata, Anvers 1629. 4°. Diarium obsidionis Lovaniensis anno 1635, Louvain 1635, in-4°., etc.

RIVO (Raoul a), ou du Ruisseau, né dans le 14e. siècle, à Brée, petite ville de l'ancienne principauté de Liége, aujourd'hui de la province de Limbourg, alla étudier les langues savantes à Rome. Sa science et sa vertu l'élevèrent à la dignité de doyen de l'église collégiale de Tongres. Il fonda le monastère de Corsendonc, et donna aux religieux de cette maison une règle conforme aux anciens canons. Il mourut l'an 1403. On a de lui : 1°. Traité de l'observation des canons, Cologne 1568, Rome 1590, dans la Bibliothéque des pères, tome 6e., édition de Paris, et tome 14e., édition de Cologne. 2°. Histoire des évêques de Liége, depuis l'an 1347 jusqu'à l'an 1389, dans la collection de Chapeauville. 3°. Calendrier ecclésiastique, Louvain 1568. 4°. Martyrologe en vers.

ROBERTI (Jean), jésuite, né à Saint-Hubert en Ardennes, grand-duché de Luxembourg, l'an 1569, enseigna la théologie et l'écriture-sainte à Douay, à Trèves, à Würtzbourg, à Mayence, et mourut à Namur le 14 février 1651. Ses ouvrages prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres, la théologie, la controverse et dans l'histoire ecclésiastique. Les principaux sont : 1°. Dissertatio de superstitione, 1614. 2°. Quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata, græce et latine, Mayence 1615, in-fol. 3°. Tractatus de magnetica vulnerum curatione, Louvain 1616. Le P. Roberty y démontre les impostures de Goclenius, qui prétendait guérir toutes les maladies avec l'aimant. Il fit suivre cette Dissertation de quatre ou cinq autres aussi solides que la première. 4°. Une Dissertation pour prouver que Saint Barthélemi était le même que Nathanaël, Douay 1619, in-4°. 5°. Historia Sancti Huberti, Luxembourg 1621, in-4°. Cette histoire est très-curieuse, et renferme plusieurs dissertations; la plus importante est celle où il parle des guérisons qui se font journellement à Saint-Hubert. Il y examine dans toutes les règles de la plus sévère critique, si les cérémonies qui s'y observent, renferment quelque chose de superstitieux, et il décide qu'elles ne con-

tiennent rien de semblable. Les docteurs de Louvain, entre lesquels était Martin Steyaerts, les approuvèrent par une déclaration du 6 septembre 1690, et les docteurs en médecine de la même Université, le 17 juin 1691. Elles ont encore été approuvées en 1690, par les examinateurs synodaux de Liége, et par Jean-Louis d'Elderen, évêque de la même ville. 6°. *Sanctorum quinquaginta jurisperitorum elogia, contra populare commentum de solo Ivone publicata*, Liége 1632. On est tout surpris d'y trouver au nombre des saints avocats, plusieurs patriarches de l'Ancien-Testament, des rois, des papes, des docteurs de l'église, etc. 7°. *Vita Sancti Lamberti, episcopi Tungrensis, etc., ex antiquis auctoribus et chartis collecta et edita*, Liége 1633, in-12, peu commun.

ROCHES (Jean des), membre de l'académie des sciences de Bruxelles, a donné une Grammaire et un Dictionnaire flamand et français, qui sont assez estimés. Il avait commencé une Histoire des Pays-Bas, qu'il ne put achever, étant mort en 1787, peu de temps après que le premier volume eut paru. Si on en juge par le commencement, la suite de l'ouvrage n'est pas à regretter : on voit que l'auteur écrivait à la hâte, et n'avait ni les connoissances ni l'impartialité nécessaires pour bien écrire les Annales belgiques. Il y a quelques-uns de ses Mémoires dans le Recueil de ceux de l'académie de Bruxelles, où l'on peut trouver quelques assertions qui prêtent à la critique.

ROEPEL (Conrad), peintre, naquit à La Haye en 1679, et fut élève de Constantin Netscher, qui voulait en faire un peintre de portraits; mais Rœpel était d'une constitution extrêmement faible, et on lui ordonna, pour raison de santé, de fixer son séjour dans une campagne dont l'air serait pur. Renfermé dans son jardin, il prit un goût particulier pour dessiner les fleurs, et devint en ce genre un des plus habiles peintres que l'on connaisse. Les plus riches amateurs de fleurs de la Hollande lui envoyaient les plus belles productions de leurs jardins pour lui servir de modèle, et ils achetaient ensuite ses tableaux fort cher. Rœpel avait l'art de distribuer ses fleurs de manière à les faire mutuellement valoir : il les finissait avec soin, et le naturel, la vérité de l'imitation et le brillant de la couleur, ajoutent au mérite de ses autres qualités. Ses succès en ce genre le déterminèrent à s'y livrer exclusivement ; en peu de temps, on ne lui reconnut d'égal que le célèbre Van Huysum. S'étant rendu à la cour de l'électeur Palatin, sur les instances du comte de Schasbergen, il y porta quelques-uns de ses tableaux ; et l'électeur en fut tellement charmé, qu'il les lui acheta, lui en commanda d'autres et lui passa lui-même au cou une chaîne d'or avec une médaille. L'accueil favorable que Roepel avait reçu à Dusseldorf, accrut encore la considération dont il jouissait parmi ses compatriotes ; à son retour à La Haye il trouva le nombre de ses admirateurs augmenté, et put à peine suffire au tableaux qui lui étaient commandés. Il entretenait avec soin, dans son jardin, les plantes, les fruits et les fleurs dont il faisait l'objet de ses tableaux.

C'est là qu'il recevait la visite des personnages les plus distingués, que sa réputation attirait dans ce pays. Cette vie tranquille, jointe à une grande sobriété, prolongea sa carrière bien au-delà de ce qu'aurait pu faire espérer la faiblesse de son tempérament. Malgré le mérite des tableaux de Van Huysum, ceux de Roepel ne sont pas moins recherchés en Hollande, et le prix n'en a jamais baissé. Il avait le titre de directeur de l'académie de La Haye lorsqu'il mourut en 1748.

ROESTRAETEN (Pierre), peintre, naquit à Harlem, en 1627, et fut disciple de François Hals, habile peintre de portraits, dont il devint le gendre, et dont il suivit avec succès le style et la manière. Descamps et d'autres historiens rapportent que Roestraten, ayant appris le sort brillant que Lely, son ami, avait acquis en Angleterre dans le même genre, résolut d'aller chercher fortune dans ce royaume. Il se rendit à Londres, ou Lely, qui était alors dans tout l'éclat de sa réputation, le reçut avec plaisir. Mais la jalousie ne tarda pas à mettre du refroidissement entre les deux artistes; toutefois Lely, ne voulant pas se brouiller entièrement avec un ami dans lequel il pouvait trouver un rival dangereux, lui dit un jour : « Vous avez plusieurs » genres où vous excellez; le por- » trait est le seul qui puisse sou- » tenir mon nom et ma fortune : » pour ne pas vous nuire, aban- » donnez le portrait, et peignez » toute autre chose qu'il vous » plaira; nous serons amis au lieu » d'être rivaux. Je vous promets » que, connu comme je suis, je » vanterai vos ouvrages, et vous » les ferai vendre un grand prix. » L'accord fut conclu, et exécuté de bonne-foi; et Roestraeten, prôné par Lely, vit ses ouvrages recherchés et payés chèrement. C'est alors qu'il se mit à peindre des sujets de nature morte; et, dans ce genre, il n'a été surpassé par personne. Roestraeten mourut à Londres, en 1698. Les objets de son imitation n'ont pas plus de force et d'éclat que ceux qu'il introduit dans ses compositions. Il est impossible de rendre la vaisselle d'or et d'argent avec plus de vérité. Ses tableaux représentent ordinairement des instrumens de musique, des vases de porcelaine, des cristaux, des agates, et autres objets de même nature. La netteté du pinceau, la délicatesse de la couleur, une perfection dans tous les détails dont jusqu'alors on n'avait point eu d'exemple, donnèrent à ses tableaux, pendant qu'il vivait, une valeur très-considérable, qui depuis a un peu d'échu, ce qu'il ne faut pas attribuer au manque de mérite de l'artiste, mais au genre peu intéressant qu'il cultivait.

ROGGE (Corneille), auteur hollandais, est né à Amsterdam en 1761. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont eu du succès dans le temps de leur publication et qu'on lit encore aujourd'hui. Il était ministre des protestans-remontrans ou Arméniens à Leyde, et mourut dans cette ville le 27 août 1806. Son Mémoire sur la véritable nature du christianisme, selon les décisions de Jésus et des apôtres, publié à Rotterdam en 1794, est le premier et un des meilleurs ouvrages de cet auteur. Son traité sur la

suffisance ou l'insuffisance de la preuve intrinsèque de l'origine divine de la doctrine chrétienne remporta, vers cette époque, le prix au concours ouvert par la Société Teylérienne à Harlem. On lui doit encore quelques autres écrits théologiques de moindre importance, et un Recueil de sermons publié après sa mort par M. Westerbaan (en 1807), et précédé d'une notice sur sa vie et ses écrits par l'éditeur. Mais de tous les ouvrages de Rogge, le plus connu et le plus estimé est son Tableau de l'histoire de la dernière révolution dans les Provinces-Unies des Pays-Bas (1795), publié en 1796, 1 vol. in-8°. On peut regarder comme une suite à cet ouvrage l'Histoire de la constitution du peuple batave, publiée par cet auteur en 1799, 1 vol. in-8°.

ROGGEWEEN ou ROGGEVIN (JACOB), né dans la province de Zélande, en 1669, passa de bonne heure à Batavia, où il remplit les fonctions de conseiller de la cour de justice, après avoir navigué quelques années dans l'Inde. Dès 1699, son père avait présenté aux directeurs de la compagnie des Indes-Occidentales un mémoire détaillé sur la découverte des terres australes. Les brouilleries survenues alors entre la Hollande et l'Espagne, empêchèrent le départ de la flotte destinée à cette expédition : elle fut oubliée. Mais Roggeween, auquel son père, en mourant, avait recommandé de ne rien négliger pour l'exécution de son projet, réussit à le faire adopter, et fut même nommé commandant des trois vaisseaux que la compagnie équipa pour cette entreprise. On supposa, dans le temps, qu'il s'agissait de la découverte d'une certaine île d'or, terre merveilleuse que l'on plaçoit à cinquante six degrés de latitude sud : mais il est certain que les idées de Roggeween se portaient vers les terres australes, dont l'existence, à la vérité, n'était pas plus réelle que celle des îles d'or, mais dont la recherche conduisit du moins à d'utiles découvertes. L'escadre mit à la voile, du Texel, le 16 juillet 1721. Parvenue au quarantième degré de latitude sud, un coup de vent sépara le Tienhoven des autres vaisseaux. Par le parallèle du détroit de Magellan, Roggeween découvrit une grande île, qu'il évalua faussement à deux cents lieues de circuit; il lui imposa le nom de Belgique australe : mais cette île n'est autre qu'une des Malouines, découverte quelques années auparavant par des navigateurs de Saint-Malo. Il est juste de remarquer que cet archipel paraît avoir été réellement découvert par Hawkins, le 2 février 1594, et aperçu de nouveau par Sébald de Weert, en 1600 : mais Frézier est le premier qui l'ait reconnu avec quelque détail. Roggeween, après avoir inutilement cherché une terre qu'il nomme Auké S. Magellan par le trentième parallèle, et qui, probablement, n'était autre qu'un souvenir confus de la découverte de Hawkins, passa le détroit de Le Maire, et s'étant élevé dans le sud jusqu'au soixante-deuxième degré et demi, rencontra beaucoup de glaces, qu'il s'imagina devoir appartenir à une terre australe (erreur adoptée par Debrosses). Roggeween se dirigea ensuite vers le nord, longea les côtes du Chili, toucha à l'île Mocha et à celle de Juan

Fernandez, où il trouva le Tienhoven, dont il était séparé depuis trois semaines. L'escadre se mit de suite à la recherche de la terre de Davis: mais si cette recherche fut sans succès, elle eut pour résultat la découverte de l'île de Pâques, faite le 6 avril 1722. Cook et Lapeyrouse l'ont depuis visitée dans le plus grand détail. Le premier incline à penser que cette île est la même que le flibustier Davis assure avoir découverte en 1687. Dalrymple a embrassé cette opinion, qui a été combattue par Fleurieu. Il est difficile de prononcer entre des autorités aussi imposantes: mais l'identité reste au moins douteuse. La relâche de Roggeween à l'île de Pâques fut signalée par un de ces abus de la force, si communs chez les navigateurs européens. La confiance des naturels fut trahie, et leur faiblesse offrit un triomphe facile aux Hollandais, auxquels ils prodiguèrent cependant des vivres et des provisions de toute espèce. Pendant un séjour assez long, Roggeween recueillit, sur cette île nouvelle, et remarquable aux yeux du navigateur par les statues gigantesques qui bordent ses rivages, des observations intéressantes sur son sol, ses produits et les mœurs de ses habitans. Si, en la quittant, l'amiral hollandais eût couru immédiatement à l'ouest, sans incliner vers le nord, il trouvait l'archipel des Amis et des îles de la société, bonheur réservé aux Wallis, aux Cook et aux Bougainville. En s'élevant de quelques degrès au-dessus du parallèle de ces îles, il parvint dans la mer mauvaise de Schouten. C'est dans cette mer qu'il aperçut l'île de Carl Hoff, qu'il ne visita point, et que les vents poussèrent ses vaisseaux au travers d'un groupe d'îles, qu'on ne s'attendait pas à rencontrer : la galère l'Africaine alla se briser sur les rochers qui bordaient le rivage d'une terre a laquelle il donna le nom d'Ile pernicieuse (partie des Paliser de Cook). Il aperçut successivement, dans les mêmes parages, deux autres îles, qu'il nomma l'Aurore et Vesper. En continuant de cingler à l'ouest, entre le 15e. et le 16e. parallèle, il vit tout-a-coup une nouvelle terre; mais en s'approchant, il reconnut que c'était un amas d'îles situées les unes tout près des autres : elles étaient au nombre de six, boisées, et de l'aspect le plus riant. Roggeween courut les plus grands dangers, au milieu de ces îles basses, parsémées d'écueils; et sans le calme qui regnait, ses deux vaisseaux eussent échoués. Ce groupe ou labyrinthe est encore à retrouver; car on ne peut le confondre avec les îles du prince de Galles de Byron (Prince of Wales islands). Trois jours après avoir échappé à ce danger, Roggeween découvrit une nouvelle île, dont les palmiers et la riche verdure annonçaient la fertilité : elle abondait en plantes anti-scorbutiques. Elle reçut le nom d'île de la Récréation, en mémoire des heureux effets qu'avait eus la relâche sur la santé des équipages, alors en proie à toutes les maladies de mer. Indécis sur la route qu'il avait à tenir, il consulta ses officiers, et il fut résolu qu'on gagnerait le nord, et qu'on se rendrait de suite aux Indes-orientales. C'était croiser la route de Quiros, et suivre à peu près celle de Schouten ; par conséquent adopter le plus mauvais parti. Aussi cette navigation ne produisit que la découverte peu importante des

îles de Bauman, et, plus au nord des îles Roggeween, Tienhoven et Groningue. Les géographes anglais ont confondu les Bauman avec l'archipel des navigateurs de Bougainville, erreur savamment réfutée par Fleurieu, qui prouve, jusqu'à l'évidence, la non-identité. Les deux dernières furent considérées par les Hollandais, comme une langue des terres australes; autre erreur qu'il n'est pas besoin de réfuter. Fleurieu, après avoir essayé de déterminer la position de ces îles, les comprend toutes sous le nom d'archipel de Roggeween, et les place entre le 8e. et le 15e. parallèle sud, et les 158 et 160 degrés long. O. du méridien de Paris. Roggeween atteignit, après une longue traversée, les côtes de la Nouvelle-Bretagne, dont il se croyait beaucoup plus près; et il arriva enfin à Batavia, où il se flattait de trouver le repos, et de recevoir le tribut d'éloges que méritaient au moins son zèle et sa persévérance. Mais les officiers de la compagnie, moins humains que les sauvages de la mer du sud, confisquèrent les deux vaisseaux, et jetèrent en prison l'amiral, ses officiers, et les faibles restes des trois équipages que les vagues, les tempêtes et le scorbut avaient épargnés. Ils les accusaient de contravention au privilége de la compagnie, en naviguant dans des mers qu'elle regardait comme son domaine. Roggeween et ses compagnons furent envoyés en Hollande, comme des criminels, et ils y arrivèrent, le 11 juillet 1723. La compagnie d'Occident prit leur défense : elle intenta un procès à la compagnie des Indes-Orientales; et comme il fut prouvé que l'expédition de Roggeween n'était qu'une expédition de découvertes, cette dernière compagnie fut condamnée à tout restituer, et à payer des dommages-intérêts considérables. Roggeween passa le reste de sa vie dans le repos. L'époque de sa mort est inconnue. On voit que la route suivie par ce navigateur fut assez mal choisie. Aussi ne produisit-elle que de petites découvertes, parmi lesquelles l'île de Pâques et les îles Pernicieuses ont seules été retrouvées. L'intérêt de la navigation, dit Fleurieu, dans son savant Examen des découvertes de Roggeween, doit engager à rechercher les autres, notamment les Bauman. Malgré le travail de Fleurieu, leur position est bien incertaine; et il est impossible de l'établir d'une manière satisfaisante, lorsqu'on n'a pour base, soit en allemand, soit en français, que la relation de Behrens, dans laquelle les longitudes sont de véritables énigmes. Si le journal manuscrit de ce voyage, qui paraît avoir été consulté par l'auteur des Vies des gouverneurs hollandais de Batavia, eût été publié, on eût pu y puiser des données plus exactes. La position de l'île de Pâques, comme le remarque Forster, est conforme, à un degré près, à celle que Cook a déterminée; et comme, dans ce journal, on annonce que l'on part du méridien de Ténériffe, rien n'empêche de supposer que c'est de ce méridien que l'on a toujours compté. Quant à Behrens, il est impossible de détermiuer de quel méridien il compte les longitudes. Il faut remarquer aussi qu'il écrivait de mémoire, et qu'il n'était pas marin. On a trois Relations du voyage de Roggeween : une publiée en hollandais, Dort 1728, in-4°., remplie de faits merveilleux et d'erreurs évidentes. La 2e., en allemand, est l'ouvrage de Beh-

rens, natif de Meklenbourg, sergent-major des troupes de l'expédition, Leipzig 1738. La 3e., est une traduction française de la deuxième, La Haye 1739, 2 vol. in-12, sous le titre de : Histoire de l'expédition de trois vaisseaux envoyés par la compagnie des Indes-Occidentales des Provinces-unies, aux Terres australes, en 1721, par de B. (probablement Behrens). Cette narration est simple, et porte le caractère de la vérité. On en trouve un bon extrait dans la collection anglaise de John Harris, édition de 1764, connue sous le titre de Navigantium Bibliotheca, etc., 2 vol. in-fol.

ROGHMAN (Rolland), né à Amsterdam en 1597, est mort en 1686. C'était un célèbre paysagiste hollandais, dont les productions furent très-recherchées.

ROKES (Henri), peintre, surnommé Zorg, naquit à Rotterdam en 1621. Son père était patron de barque, et l'attention avec laquelle il veillait sur les marchandises confiées à ses soins, lui ayant valu le surnom de Zorg, qui signifie soigneux, ce surnom demeura au fils. Le jeune Henri fut d'abord élève de David Téniers, dont il saisit avec bonheur l'admirable coloris. Il suivit ensuite les leçons de Guillaume Breytenweg, qui peignait, dans un genre plus relevé, ce qu'on a appelé des Conversations, et il conserva dans ses compositions quelque chose de la manière de ce maître. Il imita aussi avec succès le style de Brauwer. On cite surtout de lui deux compositions, dont l'une représente une Foire à l'Italienne, sur le devant de laquelle on voit une femme qui étale sa boutique remplie de poulets, de gibier, etc.; l'autre est un Marché aux poissons. Ces deux sujets sont ornés d'une multitude de figures d'une vérité frappante, et qui prouvent que l'artiste ne peignait rien que d'après nature. Mais le plus grand éloge qu'on puisse faire des productions de Rokes, c'est qu'elles se soutiennent avantageusement auprès de celles de Téniers. Malgré les succès qu'il obtenait dans son art, il ne voulut point abandonner la profession de son père, et continua d'être patron de barque. Il ne peignait que dans ses momens de loisir. C'est par cette raison que ses tableaux sont rares, et ne sont pas aussi connus qu'ils mériteraient de l'être. Ce peintre mourut en 1662.

ROMAIN (Adrien), vint au monde à Louvain, le 29 septembre 1541. Après avoir étudié pendant quelque temps l'art de guérir à Cologne, il revint dans sa patrie, d'où il passa ensuite dans les plus célèbres écoles de l'Italie, cultivant à la fois la médecine et les mathématiques. En 1593, il accepta une chaire à Wurtzbourg, et la remplit quelque temps avec zèle; mais ayant perdu sa femme, qu'il aimait beaucoup, il embrassa l'état ecclésiastique. Plus tard il parcourut l'Allemagne et la Pologne, enseigna quelque temps les mathématiques à Zamosk, dans la Russie Rouge, et mourut à Mayence, le 3 mai 1615.

ROMBOUTS (Théodore), peintre, naquit à Anvers, en 1597, et fut élève de Janssens. Il sut très-bien profiter des leçons de cet habile artiste; mais il en emprunta aussi son envie et sa prévention contre Rubens, qu'il s'imagina follement

de pouvoir égaler. Il possédait déjà un talent réel, lorsqu'en 1617, il se rendit en Italie, pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art. Arrivé à Rome, quelques ouvrages le firent connaître, et un seigneur lui commanda, pour sa galerie, une suite de douze sujets tirés de l'Ancien-Testament. Ces nouvelles productions achevèrent d'établir sa réputation; il pouvait à peine suffire aux travaux qui lui étaient commandés. Le grand-duc de Toscane l'ayant appelé à Florence, lui confia l'exécution de plusieurs grandes compositions historiques, qu'il lui paya généreusement, et y ajouta, ce qui est plus précieux pour beaucoup d'artistes, des marques honorables d'estime et d'amitié. Malgré les succès qu'il obtenait en Italie, il voulut revenir en Flandre, et vint habiter Anvers. C'est alors qu'il fit éclater librement la jalousie dont il était animé contre Rubens. Il ne laissait échapper aucune occasion de rabaisser le mérite de son rival, et de manifester la prétention qu'il avait d'aller de pair avec lui. Si ce vil sentiment fait tort à son caractère, il augmenta du moins son talent. Jamais ses ouvrages n'étaient plus soignés, que lorsque son animosité contre Rubens guidait ses pinceaux. C'est à cette disposition de son âme que l'on doit les admirables tableaux qu'il peignit à cette époque, et qui représentent Saint-François recevant les stigmates; le Sacrifice d'Abraham, et Thémis avec ses attributs. Ce dernier qui décore la salle de justice à Gand, frappa d'étonnement Rubens lui-même; et quelques personnes n'ont pas craint d'avancer que, dans plusieurs parties de cette belle composition, Rombouts avait surpassé ce grand peintre. Parmi ses autres productions, on cite encore, avec les plus grands éloges, la Descente de Croix que l'on voit dans l'église de Saint-Bavon, à Gand : composition, exécution, tout y décèle la manière d'un grand maître. Plusieurs autres églises de Flandre sont ornées de ses tableaux. Les qualités qui distinguent les productions de cet artiste sont : la correction du dessin, la force et la beauté de l'expression, la chaleur et la fierté du coloris, la largeur et la facilité de la touche. Il ne se borna pas à vouloir égaler Rubens comme peintre; il voulut l'imiter dans sa magnificence. N'ayant négligé aucun moyen de gagner de l'argent, en peignant soit des décorations de théâtre, soit des scènes de tabagie, de cabarets, de charlatans, grandes comme nature, et qui servaient de tenture d'appartemens, il avait amassé une fortune considérable. Il résolut de construire un palais, et il en jeta les fondemens; mais cet édifice était à peine élevé à moitié, qu'il s'aperçut qu'il avait mal calculé ses moyens, et qu'il ne pouvait aller plus avant. La guerre qui survint, ne lui permit plus de se faire une ressource de ses talens. Il feignit alors que le grand-duc de Toscane le rappelait auprès de lui, et se servit de ce pretexte pour cacher la nécessité où il était de cesser de bâtir : mais le chagrin avait altéré sa santé; et il mourut à Anvers, en 1637, suivant Houbraken; et selon Weyermans en 1640.

RONSS (Bauduin), ou Ronsæus, était de Gand et vivait au 16e. siècle, Ce fut à Louvain qu'il fit son cours d'études médicales, sous Drivère.

Il passa ensuite en Allemagne, en qualité de médecin du duc de Lunebourg. Dans la suite, il revint en Flandre, et pratiqua l'art de guérir à Furnes, puis à Gouda en Hollande, où il termina sa carrière, on ignore à quelle époque. La connaissance approfondie qu'il avait de la langue grecque lui procura quelque célébrité parmi ses contemporains. La postérité l'a jugé plus sévèrement, et n'ayant égard qu'à la crédulité et à la superstition excessive dont il fait preuve dans tous ses ouvrages, l'a rangé parmi les écrivains qui ont arrêté plutôt que favorisé les progrès de l'art.

ROODSEUS (Jean-Albert) Hollandais, né en 1615, peintre de portraits. Son coloris est doux, sa manière pure et animée, ses tableaux finis. Il mourut en 1674.

ROONHUYSEN (Henri de), accoucheur célèbre qui florissait à Amsterdam vers le milieu du 17e. siècle, ne fut pas seulement habile dans l'art des accouchemens; il était encore exercé à la pratique de toutes les opérations. Il a donné, par exemple, les conseils les plus judicieux relativement au bec-de-lièvre. Il prescrivit un des premiers les morailles dont on faisait usage de son temps dans cette opération, et démontra combien sont inutiles et absurdes les incisions des joues que Thévenier a conseillées, afin de rendre le rapprochement des bords de la division plus facile. Il rapporte plusieurs observations d'opérations césariennes pratiquées avec succès; mais l'une d'elles, citée seulement sur la foi d'un domestique, et sans que l'on sache par qui elle a été faite ne mérite aucune confiance. Roonhuysen fit encore usage du couteau à cuiller de Bartisch pour l'extirpation de l'œil. Sa mémoire, comme celle de Rau, est flétrie, dans l'esprit des hommes généreux, par le secret qu'il fit long-temps de son levier. Cet instrument, appliqué par lui avec beaucoup de succès dans le cas d'enclavement de la tête du fœtus aux détroits du bassin, ne fut communiqué qu'à prix d'argent à un petit nombre de praticiens. En 1753, après la mort de De Bruyn, Vischer et Van de Poll, purent enfin en acheter le secret des héritiers de ce praticien, et le rendirent public, vengeant ainsi la nation, que la cupidité de Roonhuysen et de ses successeurs avait déshonorée. Haller prétend que le levier qui porte le nom de Roonhuysen est de Roger, fils de Henri qui fait le sujet de cet article; mais on ignore sur quelle preuve il fonde cette assertion. On a de Roonhuysen les deux ouvrages suivans : Heelkonstige aanmerkingen betreffende gebrecken der Vrouwen. Amsterdam 1663, in-8°. Historische heilkuren. Amsterdam 1672, in-8°. Ce second ouvrage n'est que la suite ou la deuxième partie du premier et contient l'histoire de quarante guérisons de maladies diverses opérées par l'auteur. Ces ouvrages ont été traduits en allemand, Nuremberg 1674, in-8°., et en anglais, Londres 1776, in-8°. On doit aussi à Henri de Roonhuysen une traduction hollandaise du traité de J. Ruff, De tumoribus quibusdam phlegmaticis non naturalibus, ex veteribus et recentioribus collectus, traduction qui parut à Amsterdam, 1662, *in-8°*.

ROORÉ (Jacques de), peintre, né à Anvers, en 1686, fut élève

de Van Opstal. Sa mère, quoique sœur du peintre Thierri Vander Hæge, s'opposa d'abord à l'inclination de son fils, qui parvint enfin à la fléchir; mais ayant eu le malheur de la perdre avant sa majorité, ses tuteurs le forcèrent d'embrasser le métier d'orfèvre : il obéit, mais il ne cessait d'employer à dessiner tous ses momens de loisir. C'est alors que Van Opstal devint son maître. En peu de temps Roore parvint à être un de ses meilleurs élèves, et fut jugé par lui, digne de faire, pour la cour de France, une copie de Saint-Christophe de Rubens. Le jeune artiste s'en tira si bien, que son maître n'eût que peu à retoucher à cet ouvrage. Roore crut dès ce moment pouvoir se livrer à son art, sans autre guide que la nature. Il se fit bientôt connaître par de jolis tableaux dans le genre de Van Orby et de Téniers; il n'avait que dix-neuf ans, lorsqu'il fut admis dans le corps des peintres d'Anvers. Sa fortune commençant à être considérable, il voulut voir l'Italie : il s'était empressé d'accepter l'offre que lui fit Van Lent de lui servir de guide et d'interprète dans ce voyage; mais De Roore, n'étant pas majeur, ne put forcer son tuteur à lui rendre ses comptes, et son projet échoua. Il ne se consola jamais de n'avoir pas vu Rome. A vingt-cinq ans, il peignit, de concert avec Van Opstal, plusieurs tableaux, qui passèrent dans les différentes cours d'Allemagne. Il fut chargé, en même temps, de la peinture du plafond de la trésorerie à l'hôtel-de-ville d'Anvers, d'autres ouvrages du même genre, exécutés par lui à Louvain, à Rotterdam, à La Haye, à Amsterdam et à Leyde, ne firent qu'accroître sa réputation. Vers 1728, il composa, pour M. Fagel, son célèbre tableau du Capitole assiégé par Brennus. En 1740, il peignit, pour Hasselaer, échevin d'Amsterdam, quatre panneaux et le plafond d'une des salles de son hôtel, où il représenta l'Histoire de Pandore : ce plafond, dont le sujet est Pandore au conseil des Dieux, est une vaste machine qui renferme plus de cent figures. Les grandes compositions ne l'empêchaient point de peindre une foule de tableaux de chevalet, que l'on recherchait avec empressement, et qu'on lui payait fort cher. Il possédait un autre talent qui contribua encore à l'enrichir, en restaurant et même en agrandissant les anciennes peintures. Il était impossible de distinguer ce qu'il avait ajouté; et l'on cite cinq tableaux d'Hondekooter, ainsi agrandis, et où l'œil le plus habile ne pourrait connaître les parties rapportées. Il trouva aussi dans le commerce des tableaux, une nouvelle source de richesses. Après avoir été marié deux fois, il mourut sans enfans, le 17 juillet 1747. Ce peintre avait le génie de son art; sa composition est riche et abondante : son dessin manque de finesse et d'élégance, mais il est exact et exempt de mauvais goût, parce qu'il consultait toujours la nature : sa couleur est bonne, et les tableaux de chevalet qu'il a peints sur la fin de sa vie, se font remarquer par un fini plus précieux et moins de crudité dans les tons; ses teintes sont plus locales : ses compositions sont bien entendues, faciles, et brillent par le choix et le sentiment; et l'expression de ses figures est toujours spirituelle et vraie.

ROOS (Jean-Hendrick), peintre hollandais, né à Ottesbourg en 1631. Ses paysages sont d'une beauté exquise et sont fort recherchés. Il mourut en 1685.

ROOS (Philippe), fils de Jean-Hendrick, exerça le même art que son père, qu'il surpassa. Son frère Jean-Melchior, fut pareillement un bon peintre. Ce dernier mourut en 1731, âgé de 72 ans.

ROOSE (Nicolas de Liemacker, connu sous le nom de), peintre d'histoire, né à Gand (Flandre Orientale), en 1575, fut élève de Marc Gueraert, et d'Otto Venius, maître de Rubens. Il se lia d'amitié avec ce dernier, dont les conseils ne lui furent pas sans utilité. Ses progrès rapides l'avaient déjà rendu cher à son maître : après l'avoir dirigé pendant quelques années dans ses études, Venius l'envoya au prince-évêque de Paderborn, qui le chargea de plusieurs tableaux : mais le climat de cette ville étant contraire à sa santé, il revint dans sa patrie, et s'établit à Gand, où sa réputation lui fit obtenir un grand nombre de travaux. Rubens, de retour de Lille, où il avait peint le tableau d'autel de Sainte-Catherine, fut prié, par la confrérie de Saint-Michel à Gand, d'entreprendre une Chute des Anges pour le retable de leur autel. Rubens s'y refusa en disant : Quand on possède une rose aussi belle, on peut se passer de fleurs étrangères. Liemacker peignit, en effet, le sujet demandé, et justifia pleinement la haute idée que Rubens avait de son talent. Cet ouvrage passe pour un des meilleurs de son auteur; et il est peu de tableaux de son temps qui puissent être mis en parallèle : il ornait l'église paroissiale de Saint-Nicolas. Roose avait peint, dans la même église, le charitable Samaritain, et le tableau du maître-autel, représentant Saint-Nicolas élevé à l'épiscopat. Nous citerons encore son tableau du jugement dernier, où il a déployé les richesses d'une imagination féconde; celui du Mystère de la Trinité, où il le cède peu à Rubens pour la vigueur et l'éclat du coloris, etc. Ce peintre, doué d'une imagination vive et d'une extrême facilité, abusait quelquefois de cette dernière qualité pour forcer les ombres de ses tableaux, qui tombent alors dans le noir, et pour donner à ses chairs des tons rouges et outrés, qui ne sont pas dans la nature : mais ces défauts ne se font pas remarquer dans tous ses tableaux; son dessin d'ailleurs ne manque pas de fierté ni de goût. Comme le genre de son talent le portait à exécuter de grandes machines, dont les figures, en général, sont colossales, il a laissé peu de tableaux de chevalet. Il aimait à peindre le nu et négligeait rarement l'occasion de l'introduire dans ses ouvrages. Roose n'eut qu'une fille, qui se fit religieuse dans l'abbaye de Nieuwen-Bossche, et pour le dot de laquelle il composa plusieurs tableaux. Il fut élu deux fois chef ou doyen des peintres de Gand. Il mourut en 1646.

ROSWEIDE (Héribert), jésuite, né à Utrecht en 1569, enseigna la philosophie et la théologie à Douay et à Anvers, avec réputation, et mourut dans cette dernière ville en 1629. La connaissance des antiquités ecclésiasti-

ques brille dans tout ce que nous avons de lui. Ses ouvrages sont : 1°. Une édition de Saint Paulin, avec des notes, 1621. 2°. Une Histoire des vies des pères du désert, Anvers 1628, in-fol. estimée. 3°. Une édition du Martyrologe d'Adon, avec des notes sur l'ancien Martyrologe romain, Anvers 1613, in-fol. 4°. Fasti Sanctorum, Anvers 1607, in-8°. C'est la publication des vies des Saints dont il a trouvé les manuscrits aux Pays-Bas. L'auteur y donne le projet de l'immense compilation des Bollandistes. 5°. Une édition de l'Imitation de J.-C., avec la Vie de Thomas à Kempis, et les raisons qui doivent invinciblement faire attribuer cet inestimable ouvrage à cet auteur, etc., Anvers 1617. 6°. Disputatio de fide hereticis servanda, 1610, in-8°. 7°. Une édition du Pré spirituel de Jean Moschus, avec des notes, 1615, in fol. Il a aussi publié quelques ouvrages en flamand, entre autres: 1°. Vie des Saints, Anvers 1641, 2 vol. 2° Histoire ecclésiastique jusqu'à Urbain VIII, et Histoire de l'église Belgique 1623, 2 vol. in-fol. 3°. Vies des Saintes filles qui ont vécu dans ce siècle, 1642, in-8°.

ROTGANS (Luc), l'un des poètes les plus distingués sur le parnasse hollandais, naquit dans l'aisance, à Amsterdam au mois d'octobre 1645, et perdit, dès son bas âge, les auteurs de ses jours. Une aïeule respectable se chargea de son éducation : l'étude des langues anciennes en fit essentiellement partie ; et les poètes latins eurent pour lui un attrait particulier. Toutefois la guerre de 1672 dont le début fut si alarmant pour la Hollande, lui fit prendre le parti des armes, et il entra au service, comme enseigne. Le peu de chances d'avancement lui fit quitter cette carrière dès 1674, et il s'établit avec ses livres dans une maison de campagne dite Kromwyck, que possédait sa grand' mère sur les bords riants du Vecht, entre Amsterdam et Utrecht. Les Français l'avaient dévastée mais elle ne tarda pas à sortir plus belle de ses ruines. Après la paix de Nimègue, Rotgans fit un voyage à Paris. A son retour, il épousa Anne Adrienne de Sallengre, qu'il perdit en 1689, et qui ne lui laissa que deux filles. Il continua de vivre à la campagne, et trouva sa grande consolation dans le commerce des Muses. On a de lui : 1°. Un poème épique très-estimable, dont le héros est Guillaume III, Stathouder des provinces-unies, et roi d'Angleterre. Ce poème est en huit chants : l'ordonnance en est dans les bonnes règles de l'épopée, ce qui n'empêche pas que la contemporanéité des faits n'en rende la marche un peu trop régulière. L'auteur s'est arrêté à la paix de Ryswick : il a été frustré dans son espérance de conduire son héros au-delà de ce terme. Le mélange des idées du christianisme avec les fictions de la mythologie païenne, a fourni un légitime sujet de reproche. 2°. Deux tragédies originales en cinq actes, qui sont demeurées au théâtre, ou qui du moins y ont joui long-temps d'un succès peu commun ; l'une intitulée : Énée et Turnus, l'autre Scylla. Le sujet en est pris dans le huitième livre des métamorphoses d'Ovide. 3°. Un poème descriptif en deux chants, dans le genre burlesque, sous le titre de la Carmesse ou la Foire Villageoise. 4°. Des poésies mêlées,

publiées après sa mort, par H. Halma, à Leeuwarde, en Frise. On ne peut contester à Rotgans de la verve et de l'imagination. Il entend bien la partie technique de la versification. Son style s'élève quelquefois d'une manière remarquable; mais il offre des inégalités que la critique censure à juste titre. Rotgans mourut à sa campagne de Kromwyck, du fléau de la petite vérole, le 3 novembre 1710.

ROUGEMONT (François), né à Maestricht, province de Limbourg en 1624, se fit jésuite, alla travailler au salut des âmes de la Chine, où il aborda l'an 1659. Pendant la cruelle persécution de 1664, il fut conduit à Pékin, chargé de chaînes, et de là à Canton, où il fut detenu dans une horrible prison, avec la plupart des missionnaires, jusque sur la fin de l'année 1671. Il mourut usé de travaux l'an 1676. Ce missionnaire animé d'un zèle ardent pour la propagation de la foi, s'était concilié l'affection des personnes les plus distinguées de la Chine par ses manières douces et persuasives. Il composa dans sa prison de Canton : Historia Tartarico-Sinica, complectens ab anno 1660 aulicam bellicumque inter Sinas disciplinum; christianæ religionis prospera adversaque, etc., Louvain 1673, in-12. Cette histoire qui va jusqu'à l'an 1668, est écrite avec beaucoup de sincérité : c'est un des meilleurs morceaux de l'histoire chinoise, et vaut seul plus que toutes les chimériques chroniques de cette vaine nation; il a été traduit en portugais par le P. Sébastien Magalhaes sur une copie manuscrite, Lisbonne 1672, in-4°.

ROUSSEAU de RIMOGNE (Jean-Louis), né dans les Pays-Bas autrichiens, en 1720, petit fils de Pierre Rousseau, d'une ancienne famille de Bourgogne, avait des connaissances dans la partie minéralogique qui traite de l'exploitation des mines. Il fut concessionnaire de houillères en France, dans la province de Forez : il eut un privilége pour la recherche du charbon de terre dans le comté de Namur, et l'empereur Joseph II, en récompense des services qu'il avait rendus dans cette partie, lui accorda le titre de baron du Saint-Empire. Il acquit, en 1779, l'ardoisière de Rimogne, en Champagne, qui était sur le point d'être abandonnée par sa mauvaise administration, quoiqu'elle fût une des plus importantes du royaume. Il la fit exploiter d'une manière plus méthodique, fit construire des machines hydrauliques qui la préservèrent de la submersion dont elle était menacée ; la société lui est redevable d'un des plus précieux établissemens de ce genre qu'il y ait en France : il prend chaque jour un nouvel accroissement par les soins de ses fils, au moyen d'un canal souterrain d'environ sept cents toises de longueur, pratiqué en partie dans un caillou extrêmement dur, pour faciliter l'écoulement des eaux, et d'un puits de près de six cents pieds de profondeur, pour effectuer l'extraction de l'ardoise, avec le secours d'une nouvelle machine à vapeur. J. L. Rousseau est mort à Rimogne, le 27 avril 1788.

ROY (Jacques le), baron du Saint-Empire, né à Bruxelles en 1633, mourut à Liesse en 1719, à 86 ans. Il s'est beaucoup occupé de l'histoire de son pays, et ses

travaux nous ont procuré les ouvrages suivans : 1°. Notitia Marchionatus sancti imperii, 1678, in-fol., avec fig. (Anvers et son district). 2°. Topographia Brabantiæ 1692, in-fol. 3°. Castella et prætoria nobilium, 1696, in-fol. 4°. Le Théâtre profane du Brabant, 1730, 2 vol. in-fol., avec fig.

ROYEN (Adrien Van), médecin et botaniste, augmenta considérablement le jardin des plantes de Leyde, dont il fut nommé directeur, après la mort de Boerhaave, en 1738. On a de lui : 1°. Dissertatio botanico-medica inauguralis, de anatome et œconomia plantarum, Leyde 1728, in-4°. L'auteur distingue les corps simples et les corps composés, et divise ceux-ci en corps organiques et corps hydrauliques ou hygrauliques. La plante est un corps hygro-organique. Royen l'examine sous les différens points de vue de la vie, de la coction ou digestion, de l'accroissement ou de la nourriture, qui en est le principe, enfin de la génération, et il décrit successivement les diverses parties des végétaux et leurs fonctions. Il reproduit ici, sans doute, en grande partie les théories de Grew et de Malpighi : ce petit traité, néanmoins renferme des observations propres à l'auteur, et on peut le regarder comme un des plus marquans qui aient paru entre l'époque des deux grands philosophes nommés ci-dessus, et celle de Linné. 2°. Oratio, qua jucunda, utilis ac necessaria medicinæ cultoribus commendatur doctrina botanica, habita 9 maii 1729, cum publicum inst. bot. perlegendi munus in acad. Batav. inchoaret. 3°. De amoribus et connubiis plantarum, carmen elegiacum, Leyde 1732, in-4°. 4°. Floræ Leydensis Prodromus, etc., 1 vol. in-8°., ibid., 1740. Les plantes, partagées en deux grandes coupes, les monocotylédones et les polycotylédones, sont rangées d'après une nouvelle méthode, fondée sur la nature ou l'absence du calice, la réunion ou la distinction des étamines, leurs proportions entre elles, leurs rapports de nombre avec la corolle, etc. La combinaison de ces différentes considérations produit vingt classes : quelques-unes sont entièrement naturelles, ou offrent des rapprochemens que l'état actuel de la science n'admet plus, mais qui pouvaient se justifier à cette époque; par exemple la 2e. (les lis) comprenant presque toute la troisième classe de Jussieu; la troisième (les graminées), avec les cypéracées et les massettes; la 4e. (les amentacées), c'est-à-dire les vrais amentacées et les conifères; la 5e. (les ombellifères), avec les phylis; la 6e, les composées; la 12e. (les fleurs en gueule), composée des angiospermes, gymnospermes, etc., avec les halleria et circæa; la 13e. (les siliqueuses); la 14e. (les columnifères), ou la plupart des malvacées, etc.; la 15e. les légumineuses, auxquelles sont joints le fumaria, et, ce qui mérite d'être remarqué, le polygala. Mais d'autres présentent d'étranges associations : ainsi la 10e. (les fructiflores), comprend le Boerhaavia, des caprifoliacées, quelques rosacées, les campanules, les épilobiennes, l'aristoloche, des rubiacées, etc. Les 16e. 17e. et 18e. se retrouvent presque en entier dans les 8e., 9e., 10e. et 11e. classes de Haller, dont la méthode ne parut que deux ans plus tard. Les cryptanthères (19e.) qui comprennent la 24e. classe de Linné, sont ran-

gées dans la grande division des polycotylédones. Il est encore plus difficile d'expliquer pourquoi Royen y a joint les lythophytes (20e), c'est-à-dire les polypiers flexibles et pierreux. Ces détails suffisent pour faire reconnaître les avantages et les vices de cette méthode. Nous ajouterons seulement que, telle qu'elle est, M. de la Marck la regarde comme supérieure à tout ce qu'on avait publié jusque là dans ce genre (Encycl. Bot. Préf.). La Flore de Leyde, considérée sous le point de vue de l'étude, ne pouvait être fort utile : elle donne les caractères des classes, mais non ceux des genres. Royen adopte les noms génériques de Linné, et cite ses phrases descriptives, mais n'indique point ses noms spécifiques. L'ouvrage est précédé d'une préface intéressante, contenant une histoire succincte de la botanique et l'exposé des principes de la science. 5°. Elegia, cum botanices professionem poneret, 1754. Linné a nommé Royena un genre de la famille des plaqueminiers. Royen (David van), était neveu du précédent, et non son fils, comme le dit Haller. On en trouve la preuve dans l'Oratio de hortis publicis, præstantissimis scientiæ adminiculis, habita 14 junii 1754 (Leyde, in-4°.), lors de son installation dans la chaire de botanique, qu'Adrien venait de quitter, comme nous l'avons dit plus haut.

ROZÉE (Mademoiselle), née à Leyde en 1632, mérite, par la singularité de son talent, une place distinguée parmi les peintres les plus habiles. Au lieu de se servir de couleur de gomme, elle employait des soies de toutes les nuances qu'elle avait épluchées avec le plus grand soin, et qu'elle tenait dans des boîtes séparées. Elle appliquait ensuite ces soies brin à brin sur une étoffe, et savait fondre leurs teintes divers avec tant d'adresse, de patience et de précision, qu'elle parvenait à imiter parfaitement, non-seulement les tons des chairs les plus délicats, mais le paysage et l'architecture. On ignore par quels procédés particulier elle était arrivée à une imitation aussi parfaite de la peinture. On connaît d'elle des portraits exécutés de cette manière, dont la ressemblance était frappante; le travail en était d'une si grande perfection, les soies étaient mélangées avec tant d'adresse, et les tons si artistement fondus, qu'il fallait regarder l'ouvrage de bien près pour s'assurer que ce n'était point une peinture à l'huile. Wegermans et Houbraken citent un petit tableau exécuté par Mlle. Rozée, qui fut vendu 500 florins. Il ne représentait qu'un vieux tronc d'arbre chargé de mousse, et orné encore de quelques feuilles; en haut du tronc une araignée avait tendu sa toile. Le fond était un lointain, et un ciel qui ne laissait rien à désirer pour la couleur et la vérité. Il existe, de cette artiste, dans la galerie de Florence, un tableau que l'on met au nombre des objets les plus précieux que renferme cette collection. Enfin, ses compatriotes, pour exprimer tout à-la-fois la perfection de son talent et l'étonnement que leur causait un genre de peinture aussi extraordinaire, l'avaient surnommée la Magicienne. Elle mourut célibataire, en 1682.

RUBENS (Pierre-Paul), le plus illustre peintre qu'ait produit l'école flamande, originaire d'An-

vers, naquit à Cologne le 29 juin 1577, d'une famille noble. Jean Rubens, son père, était catholique, et il exerça à Anvers, pendant plusieurs années, les premières magistratures. Mais les troubles excités par les sectaires du seizième siècle l'ayant dégoûté du séjour de cette ville, il se transporta à Cologne avec sa femme, et y acheta une maison, devenue célèbre dans la suite par le séjour de la reine Marie de Médicis, qui y mourut en 1643. La mère de Rubens, nommée Marie Pipelingue, eut 7 enfans, dont Pierre-Paul fut le dernier. Destiné d'abord à la robe, il se faisait déjà remarquer par ses progrès, lorsqu'en 1587 son père mourut : sa mère revint habiter Anvers, sa ville natale. Rubens y continua ses études, et fit sa rhétorique d'une manière si distinguée, qu'il parlait et écrivait le latin avec autant de facilité que sa langue maternelle. Il fut alors placé, en qualité de page, chez la comtesse de Lalain, d'une des plus nobles familles de Flandre : mais, malgré les soins que l'on avait pour lui, cette vie lui déplut beaucoup ; et il supplia sa mère de le laisser cultiver la peinture, ce qu'il n'obtint qu'à force d'instances. Il fut admis dans l'école d'Adam Van-Ort. Le caractère brutal et la conduite crapuleuse de ce peintre, inspirèrent bientôt à l'élève un dégoût invincible. Heureusement qu'il trouva dans Otto Venius, qui brillait à cette époque sans rival, ce qu'il désirait sous le rapport des mœurs et des talens. Après quatre ans d'études, il se montra supérieur à ses deux maîtres, et, muni de lettres de recommandation des archiducs Albert et Isabelle, il partit pour l'Italie au mois de mai 1600. Il se rendit d'abord à Venise, pour s'y former sur les ouvrages du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret. Un gentilhomme du duc de Mantoue, logé dans la même maison que Rubens, et frappé de la beauté de ses ouvrages, s'empressa d'en faire le plus grand éloge à son souverain, qui invita sur-le-champ le jeune artiste à venir à Mantoue, où il lui donna le titre de Gentilhomme, et de peintre de la cour. Le duc se plaisait à le voir travailler et à mettre son érudition à l'épreuve : mais Rubens, par ses réponses, acquérait chaque jour de nouveaux titres à la bienveillance de ce prince, qui le choisit pour aller à la cour d'Espagne offrir au roi Philippe III, un carosse magnifique et un superbe attelage de six chevaux napolitains ; et au duc de Lerme, premier ministre, plusieurs objets de grand prix. Rubens s'acquitta de cette mission à l'entière satisfaction des deux cours. Il revint à Mantoue, d'où le duc lui permit de se rendre à Rome, en le chargeant de copier pour lui les plus beaux tableaux de l'école romaine : en même temps, il lui passa au cou une riche chaîne d'or, et le combla de présens. Arrivé à Rome, Rubens se livra tout entier à l'étude, et ne tarda pas à s'y faire connaître. L'archiduc Albert lui commanda trois tableaux pour la chapelle de Sainte-Hélène, qu'il faisait réparer dans l'église de Ste.-Croix de Rome. De Rome, Rubens alla visiter Florence : il y reçut du grand duc l'accueil le plus flatteur, et ce prince voulut avoir le portrait de l'artiste, peint par lui-même, pour en orner la salle des peintres célèbres. Rubens mit à profit son séjour dans cette ville pour y étudier les chefs-d'œuvre de la sculpture antique

que renfermait la galerie, ainsi que ceux qu'avait produits le ciseau de Michel-Ange. Il exécuta, pour le grand-duc, un Héros entre Minerve et Vénus, secouru par le Temps; les Trois Grâces, en grisaille, et un Silène. De Florence, il se rendit à Bologne, pour y voir les ouvrages des Carraches; et il retourna une seconde fois à Venise, guidé par la prédilection qu'il avait pour les grands coloristes de cette école. Ses études, pendant son second séjour dans cette ville, furent plus longues et plus assidues que durant le premier; il acheva de s'y perfectionner dans la partie de l'art qu'il a possédée à un degré aussi éminent. A ses yeux, cependant, l'école romaine devait l'emporter pour le dessin; et il se décida à revenir à Rome. A son arrivée, le pape lui demanda un tableau pour son oratoire de Monte-Cavallo : Rubens peignit, pour satisfaire à cette demande, la Vierge et sainte Anne adorant l'Enfant Jésus. A l'exemple du Saint-Père, les cardinaux Chigi, Rospigliosi, le connétable Colonne, la princesse de Scalamare, les pères de l'Oratoire lui commandèrent plusieurs tableaux. Il fit, pour le premier, le Triomphe du Tibre; pour le second, les Douze Apôtres; pour le connétable Colonne, une Orgie de militaires; pour la princesse, Protée et les Dieux marins à table, servis par trois Néréides; et Vertumne et Pomone. La grotte, les poissons, les fruits, les plantes, les animaux et le paysage, ont été peints par Breughel de Velours. Pour la Chiesa Nuova, ou l'église neuve des pères de l'Oratoire, il fit trois pièces d'autel : l'une placée dans le grand-chœur, représente la Vierge et l'Enfant Jésus adorés par les Anges. L'autre, qu'on voit au second autel, est une Vierge martyre, accompagnée de deux saintes et d'anges. Enfin la troisième a pour sujet : Saint Grégoire-le-Grand, Saint Maurice, Saint Jean-Baptiste et autres Saints. Ce dernier tableau, rempli de noblesse et exécuté d'une manière hardie, rappelle, dans beaucoup de ses parties, l'étude que Rubens avait faite récemment des ouvrages de Paul Véronèse. Ce n'est pas cependant celui qu'il avait primitivement exécuté pour cette place : ayant d'abord mal pris ses mesures, ce tableau se trouva trop haut et trop large; il le refit, et garda pour lui le premier. Quoiqu'il fût en Italie depuis sept ans, il n'avait encore visité ni Milan ni Gènes. Il résolut de voir ces deux villes. A Milan il dessina la fameuse Cène de Léonard de Vinci; et c'est d'après ce dessin rapporté par lui en Flandre, que Witdoock en exécuta la gravure au burin. Il fit, en outre, pour la bibliothéque Ambrosienne, un tableau représentant la Vierge et l'Enfant Jésus, entourés d'un cercle de fleurs, qui ont été peintes par Jean Breughel. Sa réputation l'avait devancé de Gènes; il fut reçu, avec les distinctions les plus flatteuses, par la noblesse et les premiers négocians. Cet accueil, joint à la beauté de la ville et à la douceur du climat qui lui convenait mieux que celui des autres villes d'Italie, y prolongea son séjour. Parmi les tableaux qu'il y exécuta, l'on cite la Circoncision de Jésus-Christ et St.-Ignace guérissant les malades et les estropiés, qu'il fit pour l'église des Jésuites. Il y a déployé tout son génie; et les Génois prétendent que ces deux compositions doivent

être regardées comme le chef-d'œuvre de leur auteur. Pendant qu'il résidait dans cette ville, il entreprit de recueillir les plans des plus beaux palais qu'elle renferme; et, à son retour en Flandre, il fit graver et imprimer cette collection. Au milieu de ses travaux, il apprend tout-à-coup que sa mère est dangereusement malade. Tout cède à cette considération; il prend la poste. Mais en route il reçoit la nouvelle que sa mère a cessé de vivre. Au lieu de se rendre à Anvers, il se retire dans l'abbaye de Saint-Michel, situé près de cette ville; et, pendant un temps assez considérable, il se livre sans distraction à sa douleur, occupé uniquement du soin d'élever un tombeau à sa mère, dont il composa lui-même l'épitaphe, et qu'il décora du tableau précédemment exécuté à Rome, pour la Chiesa Nuova, et qui s'était trouvé trop grand. Lorsque Rubens reparut à Anvers, il reçut l'accueil le plus distingué. Toutefois il se disposait à retourner en Italie, ce climat convenant mieux à sa santé et à ses goûts: mais l'archiduc Albert et son épouse Isabelle ne voulurent point laisser partir cet artiste qui faisait la gloire de son pays; ils l'appelèrent à la cour de Bruxelles, lui donnèrent une pension considérable, et la clef de chambellan. Rubens ne résista point à tant de faveurs; mais il obtint des deux princes la permission de continuer à résider à Anvers, où il pouvait se livrer à ses travaux favoris sans être distrait par le tourbillon de la cour. Arrivé à Anvers, en 1610, il acheta une maison spacieuse qu'il fit rebâtir en grande partie à la romaine et où il déploya la magnificence d'un prince; il orna d'une collection de belles peintures et de précieux morceaux de sculpture antique, une rotonde qu'il avait fait élever exprès entre cour et jardin, et qui était percée de grandes fenêtres cintrées et surmontée d'un dôme. L'atelier qu'il fit également construire n'était pas moins remarquable par son étendue que par la beauté de son escalier. C'est dans cette même année qu'il épousa Isabelle Brant, nièce de la femme de son frère aîné Philippe Rubens, secrétaire de la ville d'Anvers. Le duc Albert voulut tenir sur les fonds de baptême le premier enfant de Rubens, et lui donna son nom. Cependant la renommée de l'artiste éveilla bientôt l'envie. Abraham Jansens et Venceslas Koeberger qui, avant son retour, jouissaient du permier rang parmi les peintres de la Flandre, firent d'abord éclater leur jalousie; le premier porta même à Rubens un défi pittoresque, que celui-ci eut la modestie de refuser. Les archiducs lui demandèrent alors une Sainte-Famille, pour la décoration de leur oratoire: c'était le premier ouvrage qu'on lui eût commandé depuis son retour d'Italie; ce morceau enleva tous les suffrages. Rubens, en sa qualité de Gentilhomme de l'archiduc, s'étant fait admettre dans la confrérie de St.-Ildefonse, exécuta, pour l'autel de la chapelle de l'ordre, le célèbre tableau qui représente la Vierge sur un trône d'or, donnant la chasubre à Saint-Ildefonse, à genoux devant elle. Ce tableau était accompagné de deux volets, sur lesquels étaient peints les portraits, de grandeur naturelle, de l'archiduc Albert et de la princesse Isabelle, en manteau ducal; ces personnages étaient sur un prie Dieu et avaient à leurs cô-

tés leurs saints patrons debout. Sur les revers de ces volets, il avait peint une Sainte-Famille, qui formait une composition particulière lorsqu'ils étaient fermés. Tout est admirable dans ces peintures, tout y est nouveau et unique; la composition, la couleur, le dessin, y sont d'une égale perfection : rien n'y ressent l'imitation des maîtres d'Italie et quelques personnes même mettent ce chef-d'œuvre au-dessus de celui de la Descente de croix. Les volets en bois sur lesquels étaient peints les portraits des archiducs et la Sainte-Famille, se trouvèrent assez épais pour que, par la suite, on entreprit de les scier en deux dans leur épaisseur : cette entreprise réussit parfaitement, et l'on en obtint un tableau qui a été placé dans la même chapelle en face du premier. Quand on vint apporter à Rubens le prix de cet ouvrage, il le refusa, en disant qu'il était assez payé par l'honneur d'avoir été admis dans un corps aussi respectable. Le chancelier d'Amant voulut avoir un tableau pour le monument sépulcral de famille qu'il avait fait ériger dans l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles. Rubens y représenta Jésus-Christ, accompagné de deux apôtres, donnant les clefs à Saint-Pierre. Dans cette composition, il a déployé une finesse de dessin, une grâce dans les airs de tête, et surtout dans la figure du Christ qu'il a rarement portées à un aussi haut degré dans ses autres ouvrages; et elle n'est pas moins remarquable par la distribution des lumières et la science du clair-obscur : malheureusement ce tableau a beaucoup souffert d'une indiscrète restauration. C'est à la même époque que Rubens exécuta la plupart des tableaux qui faisaient l'ornement des principales églises de Bruxelles : aux capucins, c'était le Christ descendu de la croix et reposant sur les genoux de la Vierge, que Saint-François d'Assise semble consoler; tableau qui n'a pas moins souffert que le précédent, et par les mêmes causes; aux Annonciades, une Adoration des Mages; aux Petits-Carmes, une Assomption de la Vierge et une Sainte-Thérèse en extase à l'apparition du Sauveur; aux Jésuites, un Saint-Ignace de Loyola, et un Saint François-Xavier; aux Chartreux, une Assomption de la Vierge, de petite dimension, mais remarquable par la finesse du pinceau, la richesse de la composition, la fraîcheur du coloris et la distribution des lumières; dans l'église paroissiale de Notre-Dame-de-la-Chapelle, une Assomption de la Vierge, un Martyre de Saint-Laurent, et un Christ donnant les clefs à Saint-Pierre : ce dernier avait été donné par Breughel de Velours pour orner le tombeau de son père et de sa mère. L'église dans laquelle se trouvaient ces trois tableaux ayant été fortement endommagée lors du bombardement de Bruxelles, par le maréchal de Villeroi, en 1695, le chapitre vendit les deux premiers à l'électeur Palatin, pour sa galerie de Dusseldorf, afin de subvenir aux réparations de l'église. Le troisième fut également cédé, en 1766, à un amateur d'Amsterdam, nommé Braamcamp. Une des plus belles productions de Rubens, qui se voyait dans l'église Saint-Thomas, et qui représentait Job sur son fumier, écoutant, sans s'émouvoir, les invectives de sa femme, eut un sort plus funeste que les précédens; elle fut consumée avec l'é-

glise, dans le bombardement de la ville; et ce qui augmente le regret de cette perte, c'est la vue de la belle esquisse terminée de ce tableau, peinte par Rubens, qui existe dans la galerie de Manheim, et celle de la gravure rare et précieuse qu'en a faite Luc Wostermans. La ville d'Anvers, que Rubens avait choisie pour son séjour, et qui sans les circonstances du temps, aurait dû être le lieu de sa naissance, ne tarda pas à s'enrichir des fruits de son génie. Le premier ouvrage qu'il exposa en public fut le Christ mis en croix, qu'il peignit pour l'autel du chœur de Sainte-Walburge. Ce tableau, dans lequel il voulut déployer tout ce que lui avait appris l'étude des grands modèles d'Italie, est un de ceux où brillent avec le plus d'éclat la fierté de son génie et la hardiesse de son pinceau; il en est peu où il ait mieux prouvé que la science du dessin ne lui était nullement étrangère. Cet admirable tableau était accompagné de deux volets représentant Sainte-Cathérine et Saint-Éloi. La transparence et l'éclat du coloris, la finesse du dessin, le ton harmonieux et suave de l'ensemble rendaient ces deux volets dignes du tableau principal. Au-dessous de cette vaste composition, Rubens avait peint trois autres petits tableaux divisés en trois compartimens, et représentant : le premier, Sainte-Walburge abandonnée sur une barque au milieu d'une tempête; le second, un Crucifix; et le troisième, Sainte-Catherine ensevelie par des anges. Ces trois petites compositions furent vendues en 1739, pour subvenir à l'érection d'un grand autel en marbre sur lequel fut placé le grand tableau. Dans la même église, on voyait encore une autre de ses productions, représentant Jésus-Christ ressuscité, assis sur son tombeau et foulant la mort à ses pieds. Il ornait le tombeau de la famille de Cockes. Les autres églises d'Anvers ne tardèrent pas à demander à Rubens quelques productions de son pinceau. Un des premiers tableaux qu'il fit pour elles, et dans lequel on aperçoit encore des traces de ses études d'Italie, sous le double rapport du dessin et de la couleur, fut le Père éternel en chappe, tenant le Christ mort sur ses genoux, qu'il exécuta pour les grands-Carmes. Ce tableau, qui a fait partie du Musée du Louvre, a été rendu en 1815. Il fit pour l'abbaye de Saint-Michel, une Adoration des Mages, et le Portrait de l'abbé, avec lequel il était lié. Dans la même église se trouvait le tombeau de Philippe Rubens, son frère aîné, dont il avait peint le portrait, et dont il composa également en latin l'épitaphe que l'on y voit. Au milieu de ces travaux, il perdit Jean Breughel de Velours, qu'il aimait tendrement, et dont il avait souvent employé le pinceau à peindre les fonds de ses tableaux. Il s'offrit volontairement pour être le tuteur des deux filles que laissait Breughel: il lui fit élever, dans l'église de Saint-George, un tombeau, qu'il orna du portrait de son ami, et d'une épitaphe latine. Les Petits-Carmes lui demandèrent aussi pour leur église quelques-uns de ses ouvrages. Rubens fit pour eux une Sainte Thérèse en extase, intercédant auprès de Jésus-Christ pour les âmes du purgatoire; Sainte-Anne enseignant à lire à la Vierge (ce tableau a fait partie du Musée, et a été rendu en 1815); et une Descente de Croix, en petit, re-

marquable, ainsi que les deux tableaux précédens, par le ton argentin du coloris, la profondeur et la vérité de l'expression, et le beau choix des têtes. Les Dominicains eurent bientôt leur tour : il fit pour ces religieux une Institution de l'Eucharistie, que l'on a vue au Musée du Louvre, jusqu'en 1815, et où l'on admirait l'art avec lequel il avait su lier, sans blesser l'harmonie, les groupes nombreux de cardinaux, d'évêques et de docteurs, qui formaient l'ensemble de sa composition; une Flagellation du Christ, qu'on a vue également au Musée, et qui était remarquable par la couleur et l'expression; une Adoration des Bergers, effet de nuit remarquable par la manière dont la scène est éclairée par la lumière des flambeaux; et enfin, une vaste machine, représentant Jésus-Christ la foudre en main, menaçant l'univers, pour lequel la Vierge, à genoux sur les nuages, intercède; au bas du tableau, Saint-François d'Assise, et une foule de cardinaux, d'évêques, de saints et de saintes implorent le Sauveur; Saint-Dominique en couvrant le globe de son manteau, semble vouloir le dérober à la vengeance céleste. Ce tableau, pour l'originalité de la conception, la vigueur et la hardiesse de l'exécution, la fierté des poses, le grandiose du Christ, l'énergie de l'expression, est un des meilleurs de Rubens. Conquis par la France en 1794, il a fait, pendant quelque temps, partie du Musée du Louvre; et il est encore aujourd'hui un des plus beaux ornemens de celui de Lyon. Rubens embellit ensuite de ses ouvrages l'église des Récollets. Il exécuta, pour ces religieux, le Christ en Croix, agonisant entre les deux larrons. La Vierge, la Madeleine, Saint-Jean et les autres disciples sont saisis d'horreur à la vue de Longin perçant d'un coup de lance le côté du divin Sauveur, tandis que l'un des bourreaux rompt les jambes du mauvais larron, toutes dégoûtantes de sang. C'était une des plus étonnantes productions du peintre, autant par l'effet du relief et la vérité des chairs, que par la vigueur et le pathétique de l'expression. Elle a fait partie du Musée du Louvre, et a été rendue en 1815 : avant d'arriver en France, elle avait souffert des restaurations d'un peintre maladroit. On voyait en outre, dans l'église des Récollets d'Anvers, Saint-François d'Assise qui, sentant sa fin approcher, se jette nu hors de son lit, et reçoit, en cet état, les derniers sacremens, tableau que l'on a vu au Louvre, jusqu'en 1815; une esquisse originale de ce grand tableau, que l'on conservait dans l'intérieur du couvent, et dans laquelle les artistes admiraient la légèreté du pinceau et la hardiesse de la touche; la Vierge couronnée par la Trinité; un Christ en croix, que l'on regarde comme une excellente copie, que Rubens avait seulement retouchée, et enfin le tombeau de Nicolas Rockox, son ami, orné d'un tableau représentant l'incrédulité de Saint-Thomas, et de deux volets sur lesquels étaient peints les portraits du donataire et de sa femme. Quelque précieux que soit le tableau principal par la finesse de la peinture, la beauté du coloris et la délicatesse de l'exécution, il le cède cependant en perfection aux deux portraits, qui sont peut-être en ce genre le type de la perfection. Ces admirables ta-

bleaux, qui ont fait partie du Musée du Louvre, ont été rendus en 1815. A cette époque, Rubens se fit connaître par un nouveau genre de talent. Les Jésuites d'Anvers avaient acquis une certaine quantité de marbres noirs, blancs et jaspés, pris par les Espagnols sur un corsaire algérien, et qui étaient destinés à construire une mosquée. Ils voulurent mettre ces matériaux à profit en faisant bâtir une église magnifique ; Rubens fut chargé par eux d'en donner les plans. Tout fut exécuté sur ses dessins : il trouva, dans cette entreprise, une nouvelle occasion de déployer l'étendue de son génie et de faire voir qu'il était aussi habile architecte que grand peintre. Pour achever d'embellir cet édifice, il y peignit trente-six plafonds, qui ont été gravés deux fois, notamment par Preisler, sur les dessins originaux de Rubens. Ces gravures augmentent le regret que fait éprouver la perte de ces peintures, qui ont péri dans un incendie causé, en 1718, par le tonnerre, qui dévora toute l'église, à l'exception du grand chœur, de deux chapelles voûtées en pierre, et du portail. Quatre tableaux de Rubens échappèrent aussi à l'incendie : les deux premiers, destinés, ainsi que deux autres tableaux de Schut et de Seghers, à décorer alternativement le maître-autel, représentaient l'un Saint-Ignace exorcisant un possédé, l'autre, Saint-François-Xavier ressuscitant un mort. Ces deux ouvrages de la plus belle manière du peintre, renferment toutes les qualités par lesquelles se distinguait son talent. Le coloris en est encore aussi frais et aussi brillant que le jour où il y mit la dernière main. Comme on ne les exposait que de temps en temps et jamais ensemble, on avait placé aux côtés de l'autel les esquisses originales, qui suffisaient pour faire apprécier les beautés supérieures des deux tableaux. On voyait, dans la même église, une Assomption de la Vierge, faite pour la cathédrale d'Anvers, mais qui s'était trouvée trop petite. Plus, deux autres productions du même maître, représentant une Annonciation, et la Vierge et Saint-Joseph conduisant l'Enfant-Jésus par la main. La bibliothéque du couvent renfermait un portrait, à la plume de Rubens, exécuté par lui-même, avec une hardiesse et un fini que le plus habile burin ne saurait surpasser; les plans et dessins des différentes parties de l'église; l'esquisse du maître-autel, et plusieurs dessins à la plume des bas-reliefs des chapelles de l'église. Le couvent des Capucins occupa ensuite ses pinceaux. Il peignit pour leur église le Christ en croix, entre les deux larrons, composition différente de celle qu'il avait déjà faite pour les Récollets; un Saint-Pierre et un Saint-Paul, servant de volets pour fermer le chœur, et la Vierge qui apparaît à Saint-François-d'Assise, et lui confie l'Enfant-Jésus : ce tableau qui a fait partie du Musée du Louvre jusqu'en 1815, est plein de vie ; et la figure de l'Enfant-Jésus, qui tend les bras au Saint, remarquable surtout par la vérité du mouvement et la vigueur des carnations. Les Annociades furent moins heureuses; elles n'eurent du peintre qu'un petit tableau représentant le Martyre de Saint-Just, qu'il avait peint, dit-on, lorsqu'il fréquentait encore l'école d'Otto-Venius. C'est absolument le faire et le coloris de ce maître, quoique, dans

quelques parties, on découvre déjà quelques-unes des qualités particulières à Rubens. Cependant l'académie de peinture d'Anvers s'était empressée de l'admettre dans son sein, et, en 1631, après avoir rempli la charge annuelle de doyen, il remit en vigueur l'ancien usage de faire présent d'un fauteuil en maroquin à la salle d'assemblée. Celui qu'il donna, et que l'on conserve avec soin, porte, en lettres, d'or, l'inscription : Petrus-Paulus Rubens, 1631. Il fit en outre, pour les salles de la Société, une Sainte-Famille, remarquable dans plusieurs de ses parties, mais qui ne saurait faire connaître aux élèves toutes les qualités par lesquelles son talent s'est illustré. Smyders ayant été chargé de peindre, pour l'hôtel-de-Ville d'Anvers, un intérieur de cuisine, sur la table de laquelle on voit une grande quantité de gibier, de volaille, de poissons et de fruits, Rubens peignit la figure de cuisinière qui se voit derrière la table. Lorsqu'il se fut décidé à choisir Anvers pour son séjour, son premier soin fut de faire bâtir la maison dont il a été parlé précédemment. Pour en établir les fondemens, il fallut creuser le terrain qui se trouvait au bout de son jardin, et qui était contigu à un autre jardin appartenant à la confrérie de l'Arquebuse : elle lui députa son doyen et quelques-uns de ses chefs, pour se plaindre de ce qu'il avait empiété sur leur propriété, et le sommer de faire combler les fouilles, qui étaient déjà fort avancées. On commençait à s'échauffer de part et d'autre, lorsque Rockox, ami du peintre et doyen de la confrérie, proposa un moyen conciliatoire, en demandant à Rubens, pour leur chapelle, dans la cathédrale d'Anvers, un tableau qui représenterait Saint-Christophe, leur patron, assurant qu'à ce prix, les confrères se désisteraient de tous leurs droits, quoiqu'ils fussent parfaitement fondés. Rubens accepta ; et c'est à cet arrangement que l'on doit le fameux tableaux de la Descente de la Croix, que l'on regarde généralement comme un des chefs-d'œuvre de la peinture. Ce tableau est composé de trois compartimens : celui du milieu représente le Christ que l'on descend de la croix ; les deux autres qui lui servaient de volets, ont pour sujet la Visitation et la Purification. Ces différentes compositions étaient une allusion au mot Christophe (Porte-Christ). Les Arquebusiers ne se contentèrent pas de cette explication, et Rubens voulant les satisfaire, peignit sur les revers des volets un St.-Christophe colossal, portant l'Enfant-Jésus, et accompagné d'un ermite, la lanterne à la main, qui ne formait qu'un tableau, lorsque les deux volets étaient fermés. Après la prise de Bruxelles, en 1695, le maréchal de Villeroi voulut, à tout prix, acquérir ces célèbres tableaux pour Louis XIV : il ne put en obtenir qu'une belle copie, que van Opstal exécuta en 1704. La conquête de la Belgique, en 1792, avait rendu la France maîtresse de ces chefs-d'œuvre, et de la belle esquisse terminée de la Descente de Croix. Après avoir orné, pendant plus de vingt ans, le Musée du Louvre, ils ont été rendus en 1815. La cathédrale d'Anvers possédait un autre chef-d'œuvre de Rubens ; c'était une Assomption de la Vierge, qui, pour la conception, la beauté du coloris, les effets de lumière,

l'expression énergique des apôtres, étonnés du miracle dont ils sont témoins, était mis, par beaucoup de connaisseurs, au-dessus même de la descente de croix : le Musée du Louvre l'a eu également en sa possession jusqu'en 1815. A la gauche du grand chœur se trouvait un petit tableau représentant la Résurrection de Jésus-Christ, et qui ornait le tombeau de Jean-Baptiste Moretus et de sa femme. Les figures de St.-Jean-Baptiste et de Sainte-Martine formaient les volets de ce tableau précieux, qu'on a vu aussi au Musée du Louvre. On admirait encore, dans la même église, le monument d'Alexandre Goubau et de son épouse, dont les portraits à mi-corps accompagnaient une Vierge au milieu des nues, et celui de la famille Michelsens, représentant le Christ déposé de la croix, pleuré par la Vierge, St.-Jean, la Madeleine et Joseph d'Arimathie. La figure de St.-Jean et la Vierge et l'Enfant-Jésus se trouvaient sur les volets de ce tableau, que le Musée du Louvre a aussi possédé. L'église des Augustins n'avait qu'une seule production de Rubens ; mais c'était une des plus belles : elle représente le mariage de Ste.-Catherine. Autour des personnages principaux, sont groupés des Anges, des Saints, des Saintes, dont l'enchaînement est entendu avec la plus rare intelligence : les têtes sont du plus beau choix ; la couleur est forte et vigoureuse, et la touche, quoique d'une grande hardiesse, n'en brille pas moins par sa délicatesse. Enfin cette vaste composition est d'un effet général des plus piquans. La réputation de Rubens, répandue dans toute l'Europe, attira l'attention de la reine Marie de Médicis. Cette princesse résolut de lui confier l'embellissement de son palais du Luxembourg, qu'elle voulait désormais habiter, depuis qu'elle s'était réconciliée avec son fils Louis XIII. En 1620, elle fit inviter Rubens à se rendre à Paris, par l'intervention du baron de Vicq, ambassadeur de l'archiduc Albert à la cour de France. Il y reçut de la reine l'accueil le plus flatteur, et elle lui fit connaître ses intentions, relativement aux travaux qu'elle désirait de lui. Rubens lui soumit ses idées, et demanda seulement la permission d'aller exécuter ces tableaux dans son atelier d'Anvers, le seul où il pût trouver toutes les facilités dont il avait besoin pour un travail aussi considérable. La reine se fit un plaisir d'accueillir sa prière. Pour témoigner sa reconnaissance au baron de Vicq, Rubens, de retour à Anvers, se hâta de lui envoyer un tableau fini avec le plus grand soin, et représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus ; et lorsqu'il retourna à Paris, pour mettre en place les tableaux qu'il avait exécutés pour la reine, il ne fut satisfait que lorsqu'il fut parvenu à faire le portrait du baron et de sa femme. Pendant qu'il s'occupait à placer ses tableaux dans la galerie du Luxembourg, la reine allait souvent le visiter, et le comblait des attentions les plus délicates ; elle lui permit de faire son portrait sous les attributs de Bellone, ainsi que ceux des grands-duc et grande-duchesse de Toscane, François de Médicis et Jeanne d'Autriche, ses père et mère, pour faire suite aux autres morceaux de cette galerie ; elle voulut avoir aussi le portrait de

l'artiste pour le mettre dans son cabinet. Lorsque tout fut en place, la cour admise à voir cette œuvre dont on parlait tant, ne put s'empêcher de témoigner l'admiration que lui faisait éprouver la perfection de l'ouvrage, l'imagination que l'auteur y avait déployée, et la promptitude avec laquelle il avait pu terminer une aussi vaste entreprise. Cette suite de tableaux, qui est un poème tout entier, représente, en vingt-quatre morceaux différens, y compris les trois portraits précédens, l'histoire allégorique de la reine, depuis l'instant de sa naissance, jusqu'à l'époque de sa réconciliation avec son fils. En voici les sujets : I. La destinée de Marie de Médicis. II. Sa naissance à Florence, le 26 avril 1573. III. Son éducation. IV. Henri IV reçoit le portrait de Marie de Médicis. V. Le grand-duc épouse, par procuration, la princesse, sa nièce, au nom du roi. VI. Débarquement de la reine au port de Marseille. L'artiste a introduit dans cette magnifique composition, les divinités de la mer, qui ont protégé la navigation de la princesse. VII. Mariage de Henri IV et de Marie de Médicis, accompli à Lyon, le 9 décembre 1600. La ville de Lyon, assise sur un char traîné par deux lions, lève les regards vers le ciel, et contemple les nouveaux époux qui sont représentés sous les traits de Jupiter et de Junon. Tout est admirable dans ce tableau, l'un des plus frappans de cette collection, et la tête de Henri IV est peut-être le portrait le plus parfait qui existe de ce grand roi. VIII. Naissance de Louis XIII à Fontainebleau, le 27 septembre 1601. Ce tableau a toujours été admiré pour l'expression de douleur, mêlée de joie, qui éclate sur la figure de la reine, et que l'artiste a su rendre avec tant de vérité et de bonheur, qu'elle ne laisse dans l'esprit aucune équivoque. IX. Henri IV part pour la guerre d'Allemagne, et confie à la reine le gouvernement du royaume. X. Couronnement de Marie de Médicis. Dans cette belle composition l'artiste a déployé tous les prestiges de son art ; elle est regardée comme la plus parfaite de cette suite historique, et on la met au nombre des chefs-d'œuvre de Rubens. XI. Apothéose de Henri IV, et régence de Marie de Médicis. La figure du roi, enlevé par le temps et reçu dans l'Olympe ; Bellone et la victoire exprimant leur douleur ; de l'autre côté, la reine sur son trône vêtue de deuil, et les yeux baignés de larmes, sont des figures dont l'expression profonde est rendue avec une énergie à laquelle peu de peintres ont su atteindre. XII. Gouvernement de la reine. XIII. Voyage de Marie de Médicis au Pont-de-Cé. XIV. Echange de la princesse Isabelle de Bourbon, qui doit épouser Philippe IV, et d'Anne d'Autriche, destinée à Louis XIII. XV. Félicité de la régence. XVI. Majorité de Louis XIII. La reine s'enfuit du château de Blois, où son fils l'avait reléguée par le conseil des courtisans. XVIII. Réconciliation de la reine et de son fils. XIX. Conclusion de la paix. XX. Entrevue de Marie de Médicis et de son fils. XXI. Le temps fait triompher la vérité. Si l'on peut blâmer, dans des sujets historiques, l'introduction de l'allégorie, si l'on ne craint pas de dire qu'il est absurde de voir, par exemple,

une figure entièrement nue de Mercure entre deux cardinaux, il faut avouer d'un autre côté, pour être juste, que jamais allégories n'ont été plus claires et plus heureuses que celles que Rubens a introduites dans ces diverses compositions, et qu'elles prouvent tout à-la-fois l'étendue de ses connaissances et la fécondité de son imagination. Quant aux autres qualités qui lui sont particulières, on les y voit toutes réunies, sinon dans chaque morceau, du moins dans un grand nombre d'entre eux et à un assez haut degré pour avoir fait de cette galerie une des suites les plus précieuses qui existent en peinture. Ce qui rend cet ouvrage non moins admirable, c'est le peu de temps que l'artiste mit à l'exécuter, puisqu'il n'y employa que vingt mois au plus : il est vrai qu'il se fit aider par ses élèves, qui ébauchaient ordinairement ses tableaux, et il serait même aisé de désigner ceux où Jordaens a mis la main : mais cette promptitude n'en est pas moins extraordinaire, et c'est une qualité de plus quand elle ne nuit pas à la perfection. La reine, vivement frappée du talent de Rubens, de sa conversation spirituelle, et de ses connaissances en tous genres, exigea de lui une pareille suite de tableaux, destinée à consacrer les hauts faits de Henri IV, son époux, et qui devait être placée dans la galerie parallèle à celle qu'il venait de terminer. Il s'empressa de répondre aux désirs de la reine, et commença les esquisses; mais, avant qu'il les eût terminées, la reine, brouillée de nouveau avec son fils, vint chercher un refuge à la cour de Bruxelles; et l'entreprise de Rubens demeura interrompue : il n'en resta que six grandes esquisses imparfaites, qui furent vendues à la mort de l'artiste. Marie de Médicis, en se rendant à Bruxelles avec son second fils Gaston, duc d'Orléans, était venue réclamer la médiation de l'infante Isabelle, et du roi d'Espagne, entre elle et son fils. L'archiduchesse, qui connaissait la capacité de Rubens, et qui savait le cas particulier qu'en faisait la reine-mère, le choisit pour conduire cette négociation, qui ne put réussir; et la reine, quittant la Belgique, trouva un asile à Cologne, où elle mourut de misère, en 1643, dans la maison même où Rubens était né. Pendant son séjour à Paris, il avait fait connaissance avec le favori du roi d'Angleterre Charles Ier., le duc de Buckingham, qui était venu chercher la princesse Henriette de France, destinée à son souverain. Ce seigneur, instruit de la confiance dont Rubens jouissait auprès de l'archiduchesse Isabelle lui témoigna le désir de voir cesser enfin la mésintelligence qui régnoit depuis si long-temps entre les couronnes d'Espagne et d'Angleterre. Rubens, de retour à Bruxelles, rendit compte de cette ouverture à l'archiduchesse, qui lui ordonna d'entretenir un commerce de lettres avec le duc, tandis que de son côté elle prendrait les ordres du roi d'Espagne. Ces diverses négociations avaient long-temps retenu Rubens à Bruxelles. Buckingham crut qu'il voulait renoncer à la peinture, et lui envoya un connaisseur éclairé, nommé Blondel, pour le déterminer à lui vendre son cabinet. Rubens résista long-temps; mais cédant à l'amitié du duc et à ses instances, il lui vendit sa collection de tableaux et d'an-

tiques, à condition que l'acheteur lui fournirait, à ses frais, des plâtres des statues, bustes et bas-reliefs qui en faisaient partie, et les ferait placer dans l'endroit qu'occupaient les originaux. Rubens, de son côté, remplaça les tableaux par d'autres tableaux; et en peu d'années il eut formé un nouveau cabinet aussi précieux que le premier. Il s'était remis d'ailleurs à la peinture; et le premier de ses nouveaux ouvrages fut une Cène, pour la cathédrale de Malines. Ce tableau, il est vrai, fut ébauché par son élève van Egmont : mais il le retoucha soigneusement; et l'on voit même, en l'examinant avec attention, que le peintre a substitué, dans la figure de Judas, un bras entier à celui que Van Egmont avait peint primitivement. On aperçoit aussi le cachet du maître dans la composition générale et dans l'art avec lequel il a rehaussé la vigueur du coloris par des touches qui n'appartiennent qu'à lui. L'église de Saint Jean, dans la même ville, voulut avoir un de ses ouvrages pour décorer le maître-autel. Il s'empressa de se rendre à cette demande; et il paraît qu'il fut jaloux d'y déployer tout son talent. Le tableau principal représente l'Adoration des Mages. Sur le volet à gauche, est la Décollation de Saint Jean-Baptiste, sur celui à droite, le Martyre de Saint-Jean l'Évangéliste. Les revers de ces deux volets ont en outre pour sujet, Saint Jean-Baptiste dans le désert, et Saint Jean l'Évangéliste dans l'île de Pathmos. Au-dessous de l'autel, se trouvait, à droite, la Résurrection de Jésus-Christ; au milieu, le Christ en croix, et à la gauche l'Adoration des bergers. Ces divers tableaux, tous ébauchés et peints de la main de Rubens, sont exécutés avec une telle finesse et un si grand soin, qu'une miniature ne saurait être terminée avec plus de fini; et cependant il ne mit que dix-huit jours pour achever ces huit tableaux, ainsi que le prouve la quittance originale et le compte que l'on conservait dans la sacristie de l'église. Ils ont fait partie du Musée du Louvre, jusqu'en 1815. L'église de Notre-Dame de Malines possédait un des chefs-d'œuvre de Rubens, la Pêche miraculeuse, qui ornait la chapelle du corps des marchands de poissons. Sur l'un des volets, était le Jeune Tobie et le poisson, et sur l'autre la Pêche du poisson portant le denier du tribut. Au revers étaient les figures de Saint Pierre et de Saint Paul. Le Musée du Louvre a aussi possédé ces trois tableaux jusqu'en 1815. Au-dessus du tabernacle étaient trois autres petits tableaux, représentant Jonas jeté à la mer; Saint Pierre s'enfonçant dans les eaux, et un Christ en croix. C'est dans son château de Steen, et en dix jours seulement, qu'il peignit ces beaux ouvrages, dans lesquels il a mis tout ce qu'il savait : il les peignit seul, parce qu'ordinairement il n'amenait à Steen aucun de ses élèves; il venait simplement s'y délasser de ses travaux, et se livrer sans distraction à la promenade, à la lecture et à l'étude du paysage. Ce château situé à peu de distance de Malines, dans un lieu ombragé de bois et dans un terrain moins uniforme que celui du reste de la Flandre, lui offrait des points de vue variés, et tels qu'il pouvait les désirer pour ses études. Les Augustins possédaient un de ses tableaux représentant

le Mariage de Sainte Catherine, qu'ils vendirent, en 1766, au chevalier Verhulst de Bruxelles. Plusieurs parties de ce tableau ne démentent pas le talent du peintre. Ayant perdu son épouse, en 1626, il la fit inhumer dans le tombeau qu'il avait élevé pour sa mère, dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel; et, pour faire diversion à sa douleur, il résolut de parcourir la Hollande, et d'aller visiter Corneille Poelembourg, qui demeurait à Utrecht, et avec lequel il s'était lié d'amitié pendant son séjour à Rome. Son projet était en même temps de faire connaissance avec les peintres qui, à cette époque, florissaient en Hollande, et d'acquérir de leurs ouvrages. A Gouda, il trouva Sandrart, qui était venu à sa rencontre, et qui lui offrit de l'accompagner dans son voyage. Rubens, qui l'avait pris en amitié pendant son séjour à Rome, accepta son offre avec empressement; et les deux amis se mirent en route pour Utrecht. Leur première visite fut pour Poelembourg, dont Rubens voulut avoir plusieurs paysages. Le lendemain, ils se rendirent chez Gérard Honthorst, qui ébauchait en ce moment un tableau de Diogène, sa lanterne à la main; Rubens fut si charmé de cet ouvrage, qu'il l'acheta, avant même qu'Honthorst l'eût terminé. C'est de cette manière qu'il continua son voyage jusqu'à la Haye, ne traversant aucune ville sans en visiter les artistes, et laissant dans chacune des preuves de son amour pour les arts, de son affection pour ses rivaux, et de sa générosité. Cependant cette tournée pittoresque n'était qu'un prétexte pour cacher le véritable but de son voyage : il avait été chargé, par l'infante Isabelle, de s'insinuer auprès des états-généraux, séants à la Haye, et de tâcher de dissiper quelques difficultés qui s'étaient élevées entre les deux cours. A son retour, il fit, pour la confrérie des Arbalétriers de Lière, son fameux tableau du Martyre de Saint-George, patron de la confrérie. Ce morceau, qui n'est pas d'une grande dimension, fut terminé en peu de jours; mais peut-être Rubens n'a-t-il jamais produit une figure plus parfaite sous le rapport du dessin et de la profondeur de l'expression, que celle du Saint-Martyr. Ce tableau, d'ailleurs, n'est pas moins remarquable par l'heureux enchaînement des groupes, la beauté de la couleur et l'habile distribution des lumières. Rubens, par amitié pour celui qui le lui avait demandé, ne voulut en recevoir que soixante-quinze florins. En 1768, le chevalier Verhulst, de Bruxelles, en offrit cinq mille florins, à la confrérie, qui accepta le marché; mais le bourgmestre et le conseil de la ville, s'étant assemblés, défendirent à la confrérie de livrer ce chef-d'œuvre. Dans une chapelle de la même église, se trouve un autre tableau de Rubens, dont le sujet est l'Apparition de la Vierge à Saint François d'Assise; sur les volets on voit d'un côté, Saint François recevant les stigmates, et de l'autre Sainte Claire en oraison. Ce dernier l'emporte de beaucoup sur les deux autres. Ils avaient été vendus, en 1727, à quatre marchands d'Anvers : le conseil de la ville empêcha la consommation du marché, comme il l'avait fait pour le Saint George. On remarquait, dans l'église des Capucins de la même ville, une Descente de Croix de Rubens, dont plusieurs parties

sont dignes de son talent. La destinée de Rubens était de se voir quelquefois arraché aux arts par la politique. Le roi d'Espagne, Philippe IV, avait été informé de ses entretiens avec le duc de Buckingham, relativement aux moyens de rétablir la paix entre les deux couronnes; il voulut y donner suite, et la princesse Isabelle crut ne pas pouvoir choisir un plus habile agent que Rubens lui-même: elle le charga donc de se rendre à Madrid, avec des instructions secrètes, pour continuer cette négociation. Il y arriva au mois de septembre 1627. Le roi le reçut dans son cabinet, avec beaucoup de distinction. Rubens exposa l'objet de sa mission à Philippe IV, qui fut satisfait de sa manière de s'exprimer. Les entrevues subséquentes que le monarque eut avec l'artiste, et dans lesquelles il le consulta sur des affaires d'état étrangères à sa mission, ne firent que le confirmer dans la haute opinion qu'il avait de lui. Le duc d'Olivarès en porta le même jugement, et détermina le roi à faire expédier à Rubens les patentes de secrétaire du conseil-privé de l'archiduchesse Isabelle. Son séjour à Madrid ne fut pas sans fruit pour son art. Le roi le chargea de copier les deux tableaux du Titien, représentant l'Enlèvement d'Europe et le Bain de Diane, dont il voulait donner les originaux au prince de Galles, qui en avait paru charmé lorsqu'il était venu en Espagne pour épouser l'infante: mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, les originaux et les copies sont restés à Madrid. Dans l'intervalle, Rubens entretenait une correspondance avec son ami Gevaerts, secrétaire de la ville d'Anvers, auquel il avait confié le soin de diriger l'éducation de ses deux fils. Il lui disait: « Albertulum meum vobis commendo, non ut illum in oratorio, sed museo vestro colloces. » Tandis qu'il était à la cour de Madrid, le roi de Portugal, désirant connaître un artiste dont la renommée occupait toute l'Europe, lui fit dire de se trouver, sur la frontière, à sa maison royale de Villa-Viciosa. Rubens se rendit à cette invitation. Une foule de seigneurs espagnols, curieux de voir la cour de Portugal, lui demandèrent la permission de l'accompagner. Lorsque cette troupe nombreuse et brillante approcha du lieu du rendez-vous, le roi de Portugal, qui craignait, sans doute, d'avoir à défrayer tant d'hôtes, envoya un de ses gentilshommes à Rubens pour l'informer que S. M. avait été forcée de retourner en toute hâte à Lisbonne, et lui offrir, de sa part, une bourse de cinquante pistoles pour les dépenses de son voyage. Tout le monde fut surpris de cette déclaration inattendue; et Rubens dit à l'envoyé: « Je vous prie, Monsieur, de présenter mes très-humbles respects à S. M.; je m'étais empressé d'obéir à son invitation: je regrette de ne pouvoir prendre moi-même les ordres dont elle aurait voulu m'honorer. Quant au motif de mon voyage, je la prie d'être convaincue que je n'y ai point été déterminé par l'appat d'un présent de cinquante pistoles, puisque j'en avais apporté mille avec moi pour ma dépense et celle de ces Messieurs qui m'accompagnent, pendant notre séjour à Villa-Viciosa. » Et il reprit aussitôt la route de Madrid. Enfin, après un séjour de dix-huit mois

dans cette ville, le roi lui fit remettre ses instructions et ses lettres de créance pour la cour de Londres, et lui fit présent, à son départ, d'une bague enrichie de superbes diamans, et de six magnifiques chevaux andalous. De retour à Bruxelles, Rubens communiqua ses instructions à l'archiduchesse; et, après avoir pris ses ordres, il s'embarqua pour l'Angleterre Lorsqu'il arriva à Londres, le duc de Buckingham était mort depuis un an : ne voulant pas faire connaître immédiatement le sujet de sa mission, Rubens tâcha, sous un prétexte quelconque, d'avoir une entrevue avec le chancelier Cottington; son art lui en fournit le moyen. Le ministre, frappé de ses manières, en parla au roi, qui voulut le voir. Le monarque lui donna audience dans son cabinet, et l'interrogea sur son pays, sur son art, sur le motif de son voyage en Angleterre : Rubens satisfit à tout, sans toutefois se découvrir entièrement; et le roi, charmé des talens de ce peintre célèbre, désira être peint par lui. Pendant qu'il travaillait à ce portrait, le roi lui parla de nouveau des difficultés qui existaient entre les deux cours de Londres et de Madrid, et des moyens de terminer la guerre. Alors Rubens, s'expliquant plus ouvertement, lui dit qu'il avait à ce sujet des instructions de Philippe IV, et qu'il serait très-honoré, si Sa Majesté consentait à le reconnaître comme négociateur. Le monarque répondit que le roi d'Espagne ne pouvait envoyer quelqu'un qui lui fût plus agréable : il le mit en rapport avec le chancelier, et au bout de deux mois de conférences, les bases du traité de paix furent arrêtées à la satisfaction des deux parties. Charles Ier., pour lui témoigner son estime, le créa chevalier en plein parlement, quoique l'usage fût de faire cette cérémonie dans une salle du palais de White-Hall. Il lui fit présent, en outre de l'épée enrichie de diamans, avec laquelle il l'avait reçu chevalier, et ajouta à ses armes un canton chargé d'un lion d'or. Lorsque Rubens vint prendre congé de S. M., elle tira de son doigt une bague enrichie d'un superbe diamant, qu'elle lui donna, ainsi que le cordon de son chapeau, qui valait plus de dix mille écus, et lui mit au cou une riche chaîne en or, ornée de son portrait, que le peintre ne cessa de porter qu'à sa mort. Ses négociations n'avaient pas tellement absorbé ses momens, qu'il ne trouvât encore le temps de peindre. Il fit, à la demande du roi, neuf grandes pièces et un plafond pour la salle des ambassadeurs au palais de White-Hall, et y représenta les actions principales du règne de Jacques Ier., depuis son avénement au trône d'Angleterre. Il fit en outre le portrait de Charles Ier., sous la figure de Saint-George à cheval. La femme que le Saint délivre du dragon, était le portrait de la reine. Il fit en outre, une Assomption de la Vierge, pour le comte d'Arundel. Enfin il exécuta, pour le roi une suite de huit tableaux tirés de l'Histoire d'Achille, qui furent reproduits ensuite en tapisserie. Rubens, de retour à Bruxelles, rendit compte de sa mission à l'archiduchesse, et se hâta de retourner à Madrid où le roi le reçut avec les plus grands honneurs; il lui donna la clef d'or, confirma le titre de chevalier que lui avait décerné le roi d'Angleterre, et le congédia comblé de ri-

ches présens avec de nouvelles instructions relatives à la mésintelligence qui règnait entre l'archiduchesse Isabelle et les états de Hollande. De retour dans les Pays-Bas, Rubens regagna promptement sa maison d'Anvers, pour se délasser de ses missions diplomatiques, en reprenant ses travaux accoutumés. Ce fut alors qu'il épousa sa seconde femme, Hélène Froment (1630). Le supérieur de l'abbaye d'Afflighem lui demanda un tableau d'autel, que Rubens exécuta en seize jours, et qui représentait le Christ succombant sous le poids de sa croix. Cette vaste composition est une des plus belles qu'ait produites son pinceau : il n'a jamais porté plus loin, que dans la tête du Christ, le pathétique et la double expression des souffrances de l'homme, et de la résignation du Sauveur. Lorsque ce tableau fut terminé, les religieux firent quelques difficultés sur le prix, prétendant que le peintre avait mis trop peu de temps à l'exécuter pour que le tableau valût ce qu'il en demandait. Rubens, afin de mettre un terme à leurs plaintes, promit de peindre un grand tableau pour leur réfectoire, il leur en donna même l'esquisse, qui représente les Miracles de Saint-Benoit. Le doyen, et les chefs de la confrérie de Saint-Roch d'Alost desirèrent aussi un tableau pour leur chapelle. Ce tableau, qui représente Saint-Roch guérissant les pestiférés, passe pour un des plus parfaits qui soient sortis du pinceau de Rubens, et pour un des plus beaux qu'ait produits l'école flamande. Il fut cependant achevé en huit jours; et Rubens fut si charmé de la facilité avec laquelle les membres de la confrérie lui payèrent le prix de ce bel ouvrage, que, voulant reconnaître leur procédé, il leur fit don, pour leur autel, de trois petits tableaux, représentant un Ange qui guérit Saint-Roch de la peste, Saint-Roch en prison et un Christ en croix. Il est à regretter que le tableau principal ait beaucoup souffert des restaurations d'un peintre ignorant qui lui a enlevé une partie de son éclat. Ce tableau, qu'on a vu au Musée du Louvre, a été rendu en 1815. La ville de Gand s'enrichit également des ouvrages de Rubens. Dans l'église de Saint-Bavon, il peignit le Saint titulaire, distribuant ses aumônes aux pauvres. Ce tableau a si cruellement souffert des outrages des restaurateurs, qu'il est impossible aujourd'hui d'en apprécier la beauté. Un autre tableau plus célèbre, représentant le Martyre de Saint-Liévin, ornait l'église des jésuites. Cette composition, dont le sujet est horrible (il représente un saint dont on arrache les entrailles, au moyen d'un cylindre), n'en offre pas moins une des plus belles conceptions du peintre. Lorsque Joseph II supprima une partie des maisons religieuses des Pays-Bas, Louis XVI fit acheter ce tableau, qui fut longtemps un des ornemens du cabinet du roi. Pendant que la France possédait les chefs-d'œuvre de Rubens, on voulut dédommager la Belgique des pertes qu'elle avait faites en ce genre, et l'on donna le Martyre de Saint-Liévin au Musée de Bruxelles, dans lequel il est resté. L'idée que Rubens avait développée dans son tableau des Dominicains d'Anvers, en peignant J.-C. la foudre à la main, menaçant les pécheurs, lui parut mériter d'être reproduite ; il répéta le même sujet pour les Dominicains

de Gand, avec quelques changemens dans la composition (Ce tableau passa en France après la conquête de la Belgique et fut donné, quelques années après, au Musée de Bruxelles). Rubens fit, pour la même église deux tableaux dont l'un représentait la Madeleine mourante assistée par des Anges, et l'autre St.-François d'Assise recevant les stigmates. Les villes de Bruges, de Tournai, de Namur, de Lille, de Berg-St.-Winoc et de Saint-Omer, voulurent avoir de ses tableaux, et malgré les demandes multipliées qu'il recevait de toutes parts, sa facilité prodigieuse, son amour pour son art, et son obligeance sans bornes, lui rendaient tout possible. Il est vrai que, depuis un grand nombre d'années, il mettait à profit les talens des nombreux élèves qu'il formait, en les chargeant d'ébaucher ses ouvrages, auxquels il lui suffisait ensuite de donner le cachet du maître par quelques-unes de ces touches qui révèlent un homme supérieur. Peu de mois s'étaient écoulés depuis que, de retour de la cour de Madrid, il se livrait à ses travaux favoris, lorsque l'archiduchesse Isabelle réclama ses services et le chargea d'une commission secrète auprès des états de Hollande qui lui faisaient la guerre, et dont les progrès commençaient à l'alarmer. Rubens se rendit à La Haye, sous prétexte d'acheter des tableaux, et eut en secret quelques conférences avec le prince Maurice de Nassau : sa négociation aurait réussi, sans la mort inattendue du prince, arrivée le 23 avril 1625. Rubens avait cependant préparé les voies; et les nouveaux négociateurs que l'archiduchesse envoya quelque temps après en Hollande, n'eurent qu'à suivre les conseils de leur prédécesseur, mais, jaloux de s'attribuer à eux seuls la gloire de cette paix, ils intriguèrent si bien auprès des ministres de la princesse, que Rubens fut rappellé à Bruxelles. La mort d'Isabelle, qui survint quelque temps après, lui fut d'autant plus sensible que l'archiduchesse n'avait jamais cessé de l'honorer d'une estime et d'une affection particulières. Le roi d'Espagne Philippe IV, devenu, par la mort de sa tante Isabelle, possesseur des Pays-Bas, en confia le gouvernement à son frère unique, le prince Ferdinand, au commencement de 1634. Mais avant de prendre possession de son gouvernement, Ferdinand fut envoyé, par le roi, à la tête d'une armée espagnole, pour appuyer les Autrichiens que menaçaient les Suédois et la ligue des princes d'Allemagne. Les ennemis furent complètement défaits à Noërdlingue. Quand, après cette victoire, le prince Ferdinand vint enfin à Bruxelles, Rubens se rendit auprès de lui, pour le complimenter, et reçut de ce prince, qui déjà l'avait apprécié pendant ses deux voyages à Madrid, l'accueil le plus honorable. Au commencement de 1625, le conseil municipal d'Anvers, instruit que Ferdinand viendrait visiter la ville au mois de mai suivant, donna aussitôt les ordres nécessaires pour le recevoir de la manière la plus solennelle. Rubens fut chargé de toute la partie des décorations; et jamais peut-être son génie ne déploya tant de puissance que dans cette occasion : architecte, peintre, décorateur, poète, il sembla se multiplier pour répondre aux vues de ses concitoyens. Onze arcs triomphaux, tous plus remarqua-

bles les uns que les autres par la richesse et la variété de l'ordonnance, la beauté de l'architecture, la profusion des ornemens, l'heureux emploi de l'allégorie, l'esprit et l'à-propos des inscriptions, et surtout la magnificence des nombreux tableaux dont il enrichit ces monumens, que la gravure a heureusement préservés d'une entière destruction : tout prouve qu'il n'y avait rien que l'on ne dût attendre de son génie. On a conservé cinq des grandes esquisses qui ornaient ces arcs de triomphe ; ce sont celles qui représentent : I. Le Mariage de Philippe-le-beau, fils de l'empereur Maximilien, avec la princesse Jeanne d'Aragon. II. La Bataille de Noërdlingue, gagnée par l'archiduc Ferdinand. III. Les Trophées de la Victoire de Calloo, près d'Anvers, remportée par le même prince. IV. Jason s'emparant de la Toison d'or. V. Hercule vainqueur du dragon des Hespérides. Les deux derniers ornaient l'arc triomphal érigé devant l'hôtel de la monnaie. Ces cinq esquisses avaient été transportées à Paris, après la conquête de la Belgique : elles ont été rendues en 1815. Rubens ne put jouir du triomphe que devaient lui procurer tant de conceptions brillantes. Lorsque Ferdinand fit son entrée dans Anvers, l'artiste se trouvait retenu chez lui par un accès de goutte, qui ne lui permettait pas même de marcher : mais le prince vint lui rendre visite dans sa maison, l'entretint pendant plusieurs heures, et ne voulut point le quitter sans avoir admiré tout ce que sa demeure renfermait de précieux pour les arts. Ce n'était pas le seul souverain qui lui eût donné de pareilles marques de considération. La reine-mère, Marie de Médicis, pendant son séjour en Flandre, était venue voir l'atelier de l'artiste dont le génie avait embelli son palais de Luxembourg. L'archiduc Albert, la princesse Isabelle, lui avaient témoigné les mêmes égards ; il n'était pas un personnage de quelque importance qui ne se fît un devoir de venir rendre hommage à ses talens. Cet empressement d'ailleurs était justifié par le caractère personnel de Rubens : magnifique, généreux, bienfaisant, étranger à l'envie, il faisait le plus noble usage des biens considérables que son pinceau lui avait procurés. Les nombreux élèves qu'il se plaisait à former, trouvaient en lui un père plutôt qu'un maître. Jordaens, David Teniers, Van Thulden et une foule d'autres peintres fameux, qu'il eut pour elèves, et parmi lesquels Van Dyck doit tenir le premier rang, suffiraient pour la renommée de tout autre artiste. En vain l'a-t-on accusé d'avoir été jaloux de Van Dyck : le conseil qu'il lui donna d'aller se perfectionner en Italie, le présent qu'il lui fit d'un magnifique cheval à son départ, prouvent l'absurdité de ce reproche. Son esprit, toujours tourmenté du besoin de produire, n'avait pas un moment d'oisiveté. Lorsque Rubens ne peignait pas, il lisait, dans leur langue qu'il parlait avec autant de facilité que la sienne, les poètes et les historiens latins. Le français, l'anglais, l'espagnol, l'italien, ne lui étaient pas moins familiers. En peignant, il avait encore auprès de lui une personne qui lui lisait des passages de Plutarque, de Tite-Live, de Tacite, d'Homère et de Virgile, ou les ouvrages qui avaient du rapport au sujet qu'il exécutait. Les seules distractions qu'il se per-

mit étaient, dans les beaux jours, de faire le tour des remparts ou une promenade aux environs de la ville, sur un magnifique cheval d'Espagne. Il aimait passionnément les chevaux; il en entretenait toujours quelques-uns de fort beaux, dans ses écuries, pour les monter, ou pour s'en servir comme de modèles. Chaque année, il allait aussi passer une partie de la belle saison dans sa seigneurie de Steen, près de Malines, où il se livrait au plaisir de la chasse et de la pêche, sans négliger l'exercice de son art : il y trouvait au contraire une ressource pour l'étude des paysages qu'il devait introduire dans ses tableaux. Sa table, quoique servie avec délicatesse, l'était sans profusion; il aimait à y réunir des amis, et à se livrer avec eux à une joie qui ne dégénérait jamais en excès. Enfin l'éducation de ses enfans était une des occupations les plus importantes de sa vie. De sa première femme, il avait eu deux fils (Albert et Nicolas). Il eut cinq enfans de la seconde : François, qui fut membre du conseil souverain de Brabant; Claire-Eugénie, mariée à Philippe Van Paris, seigneur de Merxhem; Élisabeth, qui épousa N. Lunden; Constance-Albertine, qui embrassa l'état religieux, et Pierre-Paul, le plus jeune, qui se fit prêtre. Malgré une vie réglée et exempte d'excès, Rubens fut attaqué, vers l'année 1634, de violens accès de goutte, qui le détournèrent de ses travaux, et qui, redoublant pendant ses deux dernières années, ne lui permirent plus de tenir le pinceau. Enfin il mourut par une goutte remontée, le 30 mai 1640. Sa veuve lui fit ériger un riche mausolée, dans l'église de Saint-Jacques d'Anvers, et l'orna d'un tableau du défunt, où sont figurés la Vierge et l'Enfant-Jésus, auxquels Saint-Jérôme, Saint-George, etc., présentent les deux femmes de Rubens, qui s'est peint lui-même sous la figure de Saint-George. Transporté à Paris en 1794, ce tableau a été donné, par la suite, au Musée de Bruxelles. La collection précieuse de tableaux, d'antiquités et d'objets d'art, à la formation de laquelle Rubens avait consacré une partie de sa fortune et de sa vie, fut vendue après lui; la plupart des souverains de l'Europe s'empressèrent d'en enrichir leurs cabinets. Il serait impossible de citer tous les ouvrages dus au pinceau de ce grand artiste. Toutefois, outre ceux que l'on a déjà cités, on ne saurait se dispenser de faire mention de l'Histoire de Constantin, en douze tableaux; de celle de Décius, en huit, et de onze grandes Chasses, parmi lesquelles on admire les deux Chasses aux lions, notamment celle où l'on voit quatre hommes à cheval, dont un renversé, et trois hommes combattant à pied; la Chasse au sanglier, celle au crocodile, et enfin celle aux lions et aux tigres. Pour donner une idée de sa prodigieuse facilité, il suffira de dire que ses ouvrages connus par la gravure, s'élèvent à treize cent dix morceaux : si l'on y ajoute ceux qui n'ont point été gravés, et qui se trouvent disséminés dans une multitude de cabinets particuliers, on peut, sans exagération, porter ce nombre à plus de quinze cents. Il peignit l'histoire, le portrait, le paysage, les fruits, les fleurs, les animaux; et il était habile dans tous les genres. Il inventait facilement, et exécutait avec la même célérité. On l'a vu souvent faire,

sans s'arrêter, plusieurs esquisses du même sujet et toutes différentes. Il aimait les vastes compositions, dans lesquelles il pouvait se déployer tout entier. Il possédait au suprême degré cette fougue qui se manifeste par des effets qui frappent d'étonnement. Il semblait que ses figures, que ses groupes, sortissent tout formés de son cerveau pour se retracer sur la toile. Ce qui facilitait encore la rapidité de son exécution, c'est que, ne se laissant point ralentir par la recherche qu'exige la pureté du contour, que ne dessinant pas même, la plupart du temps, le trait de ses figures, il pouvait se livrer à toute l'impétuosité de sa pensée, et la reproduire avec la même chaleur qu'il l'avait conçue; mais il ne faudrait pas en conclure qu'il fût un dessinateur médiocre. Son dessin qui a de la grandeur, est plein de facilité. Il connoissait l'anatomie : mais la science cédait, chez lui, à l'impétuosité de la conception. L'expression forte et profonde des passions convenait à la nature de son talent; il a su les rendre avec vérité et énergie. C'est principalement comme coloriste qu'il a mérité sa gloire. Son suprême mérite consiste dans le grandiose de l'effet, dans l'enthousiasme et la variété de la composition. Il est le premier des peintres d'apparat; jamais artiste n'a poussé aussi loin que lui, sous ce rapport, la puissance de l'art. Il a plus d'expression que le Titien, il est plus brillant que le Corrége. Si l'on doit réserver dans la peinture le premier rang à Raphaël et à Michel-Ange, pour les qualités supérieures qui les distinguent, Rubens peut être mis en parallèle, pour celles dans lesquelles il brille, avec les peintres de génie qui se rapprochent le plus de ces deux lumières de l'art. Outre les vingt-quatre tableaux de la galerie du Luxembourg, qui font aujourd'hui partie du Musée du Louvre, cet établissement possède du même maître : I. La Fuite de Loth et de ses filles. II. L'Adoration des Mages. III. La Fuite en Égypte, effet de clair de lune; tableau de chevalet. IV. La Vierge et l'Enfant Jésus, sur des nuages, entourés de groupes d'enfans; tableau connu sous le nom de la Vierge aux Anges. V. Le Denier de César. VI. Jésus en croix, pleuré par la Vierge, Saint Jean et la Madeleine. VII. Le Triomphe de la Religion, tableau dont les figures sont demi-colossales. VIII. Thomyris, reine des Scythes, faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase plein de sang. IX. Diogène, la lanterne en main, cherchant un homme. X. Portrait de Jean Richardot, faussement attribué à Van-Dyck. XI. Portrait d'une dame de la famille Boonen : elle tient une cordelière en filigrane. XII. Portrait d'Élisabeth de Bourbon, fille d'Henri IV, et femme de Philippe IV, roi d'Espagne, elle est assise et tient un bouquet de roses. XIII. Portrait d'une femme avec deux enfans. Ce morceau, que l'on dit représenter la seconde femme de Rubens et deux de ses enfans, n'est qu'en partie ébauché. XIV. Kermesse ou fête de Village; ce tableau a été fait pour montrer à David Téniers l'enthousiasme et la verve avec lesquels devaient être exécutés les sujets de ce genre. XV. L'Arc en Ciel, paysage. XVI. Paysage, effet de soleil; à droite un moulin à vent; dans le coin à gauche, un filet tendu pour prendre des

oiseaux. XVII. Enfin, un Tournoi près des fossés d'un château. Ce dernier tableau a été sur le point d'être détruit dans les derniers jours du mois d'avril 1824. Un fou, car il est impossible de le qualifier autrement, croyant avoir à se venger d'une injustice, a trouvé le moyen de lancer de l'eau-forte sur ce tableau : heureusement qu'il n'a pas réussi, et les restaurateurs du Musée sont parvenus à réparer en partie le mal qu'avait souffert cet ouvrage dont les artistes faisaient grand cas. Il représentait un tournoi où deux chevaliers luttent l'un contre l'autre. L'acharnement des deux combattans était rendu d'une manière aussi vraie qu'énergique; le paysage et le ciel offraient aussi une grande beauté. Dans la galerie d'Apollon, se remarquent les neuf dessins suivans de Rubens : I. L'Adoration des Bergers dessin au crayon noir, lavé et rehaussé de blanc. II. L'adoration des Mages, dessin en largeur aux trois crayons, lavé et retouché a la gouache. III. L'Adoration des Mages, dessin en hauteur aux trois crayons, et retouché au lavis. IV. Le Christ mort, assis sur son tombeau, et soutenu par sa mère. La plaie de son côté attire l'attention de deux anges, et Madeleine examine avec douleur les clous qui attachaient son maître sur la croix; dessin aux trois crayons, retouché à la gouache. V. Saint François recevant les stigmates, dessin au crayon noir, lavé et rehaussé de blanc. VI. Saint Ignace de Loyola, guérissant des possédés, dessin aux crayons noir et blanc, retouché à la gouache. VII. Saint François-Xavier guérissant des malades au Japon, dessin au crayon noir, lavé et rehaussé de blanc. VIII. Pallas défend une femme et un enfant que Mars veut immoler à sa fureur, esquisse peinte. IX. La chasse aux lions, dessin au crayon noir, lavé et rehaussé de blanc. Mais les richesses du Musée en tableaux de ce maître, ont été bien plus considérables. Il en a possédé cinquante-un autres, que l'on a indiqués, en grande partie, dans le cours de cet article, en désignant ceux qui ont été rendus en 1815. Parmi les ouvrages de Rubens que la France a également perdus à cette époque, et qui jouissent d'une grande réputation, on doit citer ceux qui provenaient de la galerie de Florence. Le premier, que l'on connaît sous le nom des quatre philosophes, et qui offrait les Portraits de Grotius, de Juste-Lipse et de Philippe et de Pierre-Paul Rubens; le second, qui est une allégorie des ravages de la guerre, et les deux autres, des Paysages, dont l'un est une Vue de Cadix, où le peintre a représenté l'arrivée d'Ulysse chez les Phéaciens, et l'autre une Vue des environs de Malines. Les musées formés dans les départemens possèdent de ce peintre les tableaux suivans : celui de Lyon, l'Adoration des rois, et le Christ foudroyant le monde; celui de Nancy, Jonas jeté à la mer, Saint Pierre marchant sur les eaux et la Transfiguration; celui de Lille, la Madeleine soutenue par les anges; celui de Toulouse, le Christ entre les deux larrons; celui de Dijon, l'Entrée dans Jérusalem, La Cène, la Vierge, l'Enfant-Jésus et Saint François; celui de Bordeaux, le Martyre de Saint George; celui de Marseille, la Résurrection, l'Adoration des bergers, et une

Généalogie qui lui est simplement attribuée; celui de Tours, l'Épitaphe de la famille Joubau, et Mars, Vénus et l'Amour, au milieu d'un trophée d'armes; celui de Grenoble, Saint Ambroise, Saint George, et Sainte Scolastique; celui de Nantes, Saint François soutenu par des anges. A l'exemple de beaucoup de grands peintres, Rubens s'est amusé à graver à l'eau-forte plusieurs pièces de sa composition, qui sont aujourd'hui de la plus grande rareté; Ce sont: I. Saint François d'Assise recevant les stigmates, avec le seul nom de Rubens, in-4°. II. La Madeleine qui s'arrache les cheveux, sans nom de graveur, in-4°. III. Sainte Catherine, vierge et martyre; P.-P. Rubens fecit, in-fol.; belle pièce, destinée pour être exécutée en plafond. IV. Une femme avec un panier pendu au bras, et tenant une chandelle, à laquelle un jeune garçon veut allumer la sienne, in-fol. Rubens, ayant gravé cette estampe à l'eau-forte, fit tirer un certain nombre d'épreuves, puis la fit terminer au burin, par quelques-uns de ses graveurs. V. Portrait d'un ministre anglais, petit buste oval, marqué P.-P. Rubens fecit. Les graveurs qui se sont exercés d'après ce maître, sont Wosterman, Witdouk, Bolswert, et surtout Paul Pontius, dont il se plut lui-même à diriger les talens. La Galerie du Luxembourg, gravée sous la direction de De Sève, et publiée, en 1808, in-fol., est moins estimée que celle qui fut publiée en 1710, sur les dessins de Nattier, 27 pièces in-fol. Les Tableaux (de Rubens) de l'église des Jésuites d'Anvers, ont été gravés par Punt, Amsterdam 1751, in-fol. Enfin Hodges a donné l'Œuvre de Rubens et de van Dyck, ib. 1804-1808, in-folio de 96 pl., avec les portraits des deux artistes. Rubens a publié : I. Un Opuscule sous le titre suivant: Petri Pauli Rubenii de imitatione statuarum græcarum schediasma. II. Un livre à dessiner, contenant vingt morceaux, y compris le titre, le tout gravé par P. Pontius. III. Théorie de la figure humaine, considérée dans ses principes, traduite du latin, avec 44 pl. gravées par P. Avoline, Paris 1773, gr. in-4°. On y a joint une deuxième partie de Principes de dessin, avec 95 pl. IV. Palazzi antichi e moderni di Genova raccolti e designati da P.-P. Rubens, Anvers 1622, in-fol., avec 139 pl., en deux parties. Cet ouvrage a été réimprimé en 1652, 1653 et 1708. Une lettre inédite de ce maître a été insérée dans les Mélanges de Chardon-la-Rochette, II, 184-197. Le catalogue des estampes gravées d'après lui, a été publié par R. Hecquet, Paris 1751, in-12. Une partie de ses cartons fut mise en vente à Rome, en 1799, par le peintre Bury. Enfin sa vie a été écrite par J.-F.-M. Michel, Bruxelles 1771, 8°., avec un portrait. Les recherches sont exactes.

RUBENS (Albert), savant archéologue, l'un des fils du peintre dont on vient de lire l'article, naquit, en 1614, à Anvers. Il eut pour parrain l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas. A l'exemple de Philippe Rubens son oncle (v. l'art. suiv.), il se passionna de bonne heure pour l'antiquité et fit de rapides progrès dans les langues, l'histoire et la numismatique. Nommé secrétaire d'état à Bruxelles, il refusa tous les autres emplois qui lui furent offerts,

pour se livrer plus tranquillement à son goût pour l'étude. Environné de l'estime publique, chéri des grands, et jouissant d'ailleurs d'une fortune indépendante, il coulait des jours heureux, au milieu de ses livres et de ses amis : mais son bonheur fut empoisonné par un événement déplorable. Un fils, l'unique fruit de son mariage, et qu'il aimait avec tendresse, fut mordu à la main par une petite chienne ; il mourut quelques jours après, dans un accès d'hydrophobie. La mère ne put supporter un coup aussi terrible ; et Rubens, miné par une fièvre lente, suivit au tombeau les deux êtres qui l'attachaient à la vie, le 1er. octobre 1657. Il n'était âgé que de quarante-trois ans. Prévoyant sa fin prochaine, il avait confié ses manuscrits à Gevastius, son ami le plus intime, pour les mettre en ordre et les publier. Celui-ci crut devoir les communiquer à Gronovius et à Grævius; et ce dernier fut l'éditeur du Recueil des dissertations d'Albert Rubens, qui parut à Anvers 1665, in-4°., sous ce titre : De re vestiaria veterum, præcipue de lato clavo libri duo. Ce volume contient en outre : Diatribe de gemma Tiberiana ; De Gemma Augusta ; De urbibus Neocoris ; De nummo Augusti qui inscribitur : Aria recepta ; De natali die Cæsaris Augusti ; Ad Gothofrid. Wendelinum epistolæ tres. Octave Ferrari, piqué de ce que Rubens avait travaillé sur un sujet qu'il se flattait d'avoir épuisé, critiqua vivement son traité De re vestiaria ; mais Grævius a justifié Rubens de la plupart des reproches de Ferrari, dans la préface du tome VI du Thesaur. antiquitat. romanar., où il a réuni les ouvrages des deux archéologues. Les autres dissertations de Rubens ont été recueillies dans le tome XI du même recueil. Elles offrent toutes de l'intérêt pour les antiquaires ; mais les deux plus curieuses sont celles qui ont pour objet les grandes agates-onyx conservées, l'une dans le cabinet du roi de France, et l'autre dans celui de l'empereur à Vienne. La première, suivant Rubens, représente l'apothéose d'Auguste, avec les princes et princesses de sa famille, et la seconde la famille impériale sous Tibère. Celle-ci, donnée d'abord aux religieuses de Poissi, comme relique, par Philippe-le-Bel, qui l'avait eue des chevaliers de St.-Jean de Jérusalem, fut achetée, dit-on, douze mille ducats d'or, par l'empereur Rodolphe II (Voyez la Bibl. glyptographe de Murz, 254-70, et les différens auteurs qu'il a cités). Rubens avait composé, dans sa jeunesse, un nouveau Commentaire sur les médailles des empereurs romains du cabinet du duc de Croy-Arschot, gravées par Jacq. Bie ou Bye. Ce Commentaire, attribué long-temps à Gevertius, quoi qu'il n'en soit que l'éditeur, fut imprimé à Anvers 1654, in-f. ; et Laur. Berger en a donné une seconde édition, corrigée et augmentée, Berlin 1700. On a aussi de Rubens: De vita Fl. Mantii Theodori V.C. liber, Utrecht 1694, in-12, publié par Grævius. Enfin on trouve, dans le Sylloge epistolarum de Burman (II, 749-62), deux lettres d'Albert Rubens, à Nicolas Heinsius, contenant des notes et un certain nombre de variantes sur les textes de Claudien et d'Ovide, dont celui-ci préparait les éditions.

RUBENS (Philippe), philolo-

gue, était frère aîné du peintre célèbre qui porte le même nom. Il naquit à Cologne, en 1574, et fit ses études au gymnase d'Anvers, avec beaucoup de succès. A peine eut-il terminé ses cours, que le président Richardot le choisit pour son secrétaire, et le chargea de surveiller l'éducation de ses enfans. Il suivit avec eux les leçons du célèbre Juste-Lipse, et accompagna l'aîné (Guillaume) dans son voyage d'Italie. Pendant son séjour à Rome, il reçut le laurier doctoral de la faculté de droit. De retour dans les Pays-Bas, avec son élève, en 1604, il se rendit près de Juste-Lipse, qui le pressa d'embrasser la carrière de l'enseignement : mais il désirait visiter encore une fois l'Italie, et il retourna peu de temps après à Rome, où le cardinal Ascagne Colonne le fit son bibliothécaire. En 1609, il fut rappelé par le sénat d'Anvers, pour succéder à Boschius dans la place de secrétaire d'état. Une mort prématurée l'enleva dans cette ville, le 28 août 1611, à l'âge de trente-huit ans, et il fut inhumé dans l'église St-Michel, où l'on voyait son épitaphe, rapportée par Foppens (Bibliotheca Belgica, II, 1044). Philippe Rubens joignait à beaucoup d'érudition des qualités très-estimables. On a de lui : Electorum libri duo, in quibus antiqui ritus, emendationes, censuræ, Anvers 1608, petit in-fol., rare. Snakenburg a tiré de ce volume quelques notes dont il a enrichi son édition de Quinte-Curce, en 1624. Rubens avait découvert, dans la bibliothèque du cardinal Colonne, un manuscrit contenant les homélies de Saint-Astère, évêque d'Amasie, et il les traduisit en latin. Cette version fut publiée par Jean Brants, sous ce titre : S. Asterii episcopi Amasiæ homiliæ, gr. et lat. nunc primum editæ; accedunt carmina Phil. Rubenii, narrationes et epistolæ selectiores, etc., Anvers 1615, in-4°., pag. 284, non compris les prélimin. On trouvera la description de ce rare volume dans l'Apparatus litterarius de Freytag (I, 86-91). Il est précédé d'une vie de Rubens, par l'éditeur. Le Sylloge epistolarum de Burmann contient une seule lettre de Phil. Rubens, tome II, p. 205, elle est adressée à Juste-Lipse, dont il fut constamment l'un des admirateurs, comme on le voit par les vers publiés à la suite des Electa.

RUBRUQUIS (Guillaume de Ruysbroeck, plus connu sous le nom de), était né dans le Brabant, selon Wading (Scriptor. ord. minorum), vers 1230 ; et ayant pris l'habit de St.-François, il partit pour la Terre-Sainte. Louis IX avait envoyé des députés au Khan des Tartares, pour l'engager à embrasser le christianisme. L'orgueilleux Khan ne vit dans la démarche du roi qu'une marque de soumission à l'autorité qu'il s'attribuait sur tous les princes de la terre, et renvoya les députés avec honneur, mais sans donner de réponse satisfaisante sur l'objet de leur mission. (Voyez Mémoire sur les relations politiques des rois de France avec les princes Mongols, par M. Abel Remusat, dans le nouveau Recueil de l'académie des inscriptions, tom. VI). Malgré le mauvais résultat de cette première ambassade, Saint-Louis résolut de hasarder une nouvelle tentative pour introduire les lumières de l'Évangile dans la Tartarie, et choisit

dans cette vue Rubruquis, auquel il associa Barthélemi de Crémone, religieux du même ordre. Pour mettre à couvert l'honneur du roi, les deux missionnaires devaient être censés n'avoir reçu d'ordres que de leurs supérieurs. Ils se rendirent d'Acre à Constantinople, alors soumise aux Français; et Rubruquis, prêchant à Ste.-Sophie, annonça, comme on en était convenu, qu'il allait, dans la Tartarie, travailler à y répandre la foi. Ils s'embarquèrent le 7 mai 1253, sur un bâtiment qui les conduisit à Soldaya. En arrivant dans cette ville, ils furent très-surpris de voir qu'on y savait déjà qu'ils étaient envoyés par St.-Louis. Rubruquis répondit aux questions des curieux d'une manière évasive; et s'étant procuré huit chariots couverts, dont deux devaient servir de lits, et cinq chevaux de selle pour la petite troupe qui se composait des deux religieux, d'un interprète, d'un guide et d'un valet, il poursuivit sa route. Après deux mois de marche dans les steppes qui séparent le Dnieper du Tanaïs, les missionnaires arrivèrent au campement de Scacatay, pour lequel l'empereur de Constantinople leur avait donné des lettres de recommandation. Ils traversèrent ensuite le Tanaïs, pour se rendre près d'un autre khan, Sartak, fils de Batou, qui se trouvait à trois journées en deçà du Volga. Le bruit s'était accrédité dans l'Orient, que Sartak professait le christianisme : mais les missionnaires ne tardèrent pas à reconnaître cette erreur. Dans l'audience qu'il leur accorda, ce prince témoigna la plus grande surprise à la vue d'un crucifix, et l'examina curieusement. Il les reçut d'ailleurs avec beaucoup de bonté, et les fit conduire au campement de Batou, son beau-père. Batou leur ayant donné l'ordre d'expliquer le but de leur voyage, Rubruquis se mit à genoux, et fit à haute voix, une prière pour demander à Dieu la conversion du khan, qui se contenta de sourire; mais les spectateurs battirent des mains et raillèrent cruellement les missionnaires. Batou leur déclara qu'ils ne pouvaient résider dans le pays qu'avec l'autorisation du Khakan ou grand Khan Mangou, et qu'ils devaient en conséquence se tenir prêts à continuer leur route, pour laquelle d'ailleurs on leur fournirait des vivres et des moyens de transport. Les missionnaires suivirent pendant cinq semaines les bords du Volga, presque toujours à pied, manquant souvent de nourriture : le 16 septembre, ils s'éloignèrent de ce fleuve et se dirigèrent sur le Jaïk. On leur donna des vêtemens plus chauds que ceux qu'ils avaient, parce que le froid commençait à se faire sentir, et on leur fournit des chevaux, dont ils ne changeaient que deux ou trois fois par jour, quoiqu'ils fissent au moins trente lieues de France. Ils ne vécurent, pendant toute la route, que de millet cuit à l'eau et de lait aigre de jument, que les Tartares nommaient koismos : le soir on leur donnait un peu de viande. Ils arrivèrent, le 27 décembre, au campement de Mangou; et, le 1er. janvier 1254, ils furent conduits à la tente de Khakhan, dans laquelle ils entrèrent nus pieds. Rubruquis s'excusa de n'avoir point apporté de présens; et après avoir déclaré qu'il n'avait entrepris le voyage que parce qu'il croyait que Sartak était chrétien, il demanda la permission de rester dans le pays jusqu'au retour d'une

saison plus favorable. Mangou accueillit les missionnaires, leur accorda deux mois pour se reposer, et donna l'ordre de pourvoir à tous leurs besoins. Ils suivirent ce prince à Karakoroum, où il se rendit vers le milieu de mars, et furent admis plusieurs fois à son audience. Le grand Khan se plaisait à les questionner sur les usages et mœurs des Francs, leurs richesses, leur religion, etc.; il voulut qu'ils disputassent en sa présence avec des prêtres nestoriens et des imams qui se trouvaient à sa cour : mais, faute d'un bon interprète, toutes ces conférences furent sans aucun résultat. Enfin, il leur fit expédier une lettre pour le roi de France, chargea ses officiers de subvenir aux besoins des missionnaires pendant leur voyage, et les congédia. Le P. Barthélemy de Crémone n'ayant point voulu repasser par le désert pour retourner au campement de Batou, Rubruquis partit seul avec un guide et un valet. Il était en marche depuis deux mois quand il rencontra Sartak, qui se rendait à la cour de Mangou. Ce prince revit avec plaisir le missionnaire, et lui fit présent de deux habits, l'un pour lui-même, et l'autre pour le roi de France : Rubruquis les envoya tous les deux à Saint-Louis. Arrivé dans le camp de Batou, le 16 septembre, le même jour qu'il en était parti l'année précédente, il s'empressa de lui communiquer la lettre de Mangou au roi de France, comme il en avait l'ordre; et, après avoir suivi ce prince pendant un mois, il obtint enfin la permission de s'éloigner. Il traversa le Caucase, l'Arménie, la Syrie, et arriva, le 15 août 1255, à Tripoli de Syrie. Rubruquis n'ayant pas retrouvé Saint-Louis dans la Terre-Sainte, comme il l'espérait, aurait bien voulu repasser en France, et rendre compte à ce monarque de sa mission : mais son supérieur lui assigna le couvent d'Acre pour sa résidence. Avant de se rendre à sa destination, il adressa au roi une lettre qui contient tous les détails de son voyage. Cette lettre, écrite dans un latin grossier, fut traduite, en partie, en anglais, et publiée par Hakluyt, dans sa collection, tome 1er., p. 71-93. Purchas en fit une nouvelle version, et l'inséra toute entière dans son Recueil, III, p. 1; elle a été traduite de l'anglais en français par P. Bergeron, qui dit s'être aidé de deux manuscrits latins, Paris 1629, in-8o. : cette version a été reproduite par Van der Aa, dans le Recueil de voyages faits principalement en Tartarie, etc., avec une carte et quatre estampes. L'abbé Prévot en a donné l'extrait dans l'Histoire des Voyages, tome XXVI, édition in-12. La relation de Rubruquis a répandu beaucoup de jour sur la géographie des parties septentrionales de la Tartarie : elle renferme de curieux détails sur les usages des Mongols, et l'auteur mérite de la confiance, parce qu'il est exact et de bonne foi. Ce missionnaire, que J. Pits croyait anglais, vivait encore en 1293.

RUE (Pierre de la), conseiller en la cour des comptes du comité de Zélande pour la ville de Middelbourg, naquit dans cette ville, en 1695. Il consacra ses veilles à des recherches sur les hommes de lettres, d'état et d'épée, qu'a produits la Zélande; elles sont consignées dans deux ouvrages, qu'il nous a laissés en langue hollandaise : 1o. La Zélande littéraire, divisée en 3 parties, savoir : écrivains, savans

et artistes, Middelbourg 1734, in-4°. Il en a donné une seconde édition, corrigée et augmentée, ibid. 1741. Il a réuni, à cette dernière, un petit Recueil d'épigrammes ou d'inscriptions en vers, sur les villes et bourgs de la Zélande, qu'il avait fait tirer à un très-petit nombre d'exemplaires, en 1731. 2°. La Zélande politique et militaire, Middelbourg 1736, in-4°. La Rue cultivait aussi la poésie hollandaise; et de Vries en fait mention dans son Histoire des poëtes hollandais, tom. II, p. 123. On a de lui un Recueil contenant des amplifications rimées du Symbole des Apôtres et de l'Oraison dominicale; la traduction des Sonnets de Drelincourt; des poésies édifiantes, bibliques, etc.

RUISDAEL (Jacques), célèbre peintre de paysage et de marine, naquit à Harlem (Hollande Septentrionale), en 1636. Son père, qui était ébéniste, voulut lui donner un état plus relevé que le sien : il lui fit étudier les langues anciennes, la médecine et la chirurgie; et Ruisdael se serait distingué dans cette carrière, si son goût pour la peinture ne l'en eût détourné. S'il faut en croire Houbraken, il avait déjà fait plusieurs opérations brillantes avant d'avoir commencé à peindre; mais il est difficile de concilier cette assertion avec la date de ses premiers ouvrages. On connaît de lui des tableaux qu'il peignit à l'âge de douze ans, avec une si grande perfection, que des artistes consommés en furent étonnés; et ce n'est pas dans un âge aussi tendre que l'on peut être un habile opérateur. Quoi qu'il en soit, le talent de Berghem séduisit Ruisdael; il rechercha cet artiste, dont l'esprit d'imitation eut tant de rapports avec le sien : l'étude qu'il fit de ses ouvrages, de sa manière et de ses procédés, lui fut extrêmement utile; et la nature acheva d'en faire le premier peintre de paysage local qui ait existé. Ses sites, ses arbres, ses ciels, ses eaux, ses gazons, tout était pris dans la nature, quel que fut le sujet qu'il traitât. Plusieurs écrivains ont avancé que lui et Berghem ont acquis ce goût esquis, cette variété de tons, cette vérité qui distingue leurs ouvrages, en parcourant l'Italie : cependant il est certain que Ruisdael ne s'est jamais éloigné de la Hollande; et il n'est pas prouvé que Berghem l'ait quittée. On voit néanmoins percer dans les compositions de ce dernier maître, un certain goût de composition où se fait sentir le séjour d'Italie, ainsi que la connaissance des maîtres de ce pays. Il existe dans la collection du Musée du Louvre un tableau, représentant les environs de Nice, qui prouverait du moins qu'il a voyagé. Il n'en est pas de même de Ruisdael : rien ne sent l'imitation étrangère dans ses tableaux; ce sont les sites, les eaux, les campagnes, le ciel de son pays, ou pour mieux dire, c'est la nature elle-même, dans toute sa vérité et sa force, et aussi variée qu'elle peut l'être sous un climat et des aspects monotones comme ceux de la Hollande. Les sujets que son pinceau reproduisait de préférence, sont de vastes plaines traversées par une rivière; de légères collines avec quelques chutes d'eau, une cabane au bord d'un grand chemin, entourée d'arbres; des ciels obscurcis par des nuages que perce un rayon de soleil. Un bois épais que coupe une route sur laquelle s'acheminent des bergers et leurs troupeaux, des

voyageurs, des villageois; enfin des ports et des rivages de mer, où des digues, des jetées et le mouvement des flots, rompent l'uniformité de l'horizon sous un ciel nébuleux. Comme Ruisdael ne dessinait pas la figure avec autant de perfection que le paysage, il empruntait la main de Wouvermans, de Van den Velde, de Van Ostade, et surtout de Berghem, pour exécuter celles qu'il introduisait dans ses compositions. Plusieurs de ses tableaux jouissent d'une grande réputation. On cite entre autres sa chasse au cerf qui existe dans la galerie du roi de Saxe, à Dresde. Jamais peut-être ce sujet n'a été traité avec plus de vérité et d'énergie. On ne voit que la forêt et le cerf près d'être saisi par les chiens; les chasseurs encore inaperçus, ne détournent point l'attention de l'objet principal de l'artiste, qui était de peindre un bois sous l'aspect le plus sauvage et le plus sombre. Le tableau que possède le Musée du Louvre, et qui est connu sous le nom de Coup de Soleil, jouit, dans son genre, d'une célébrité non moins grande: un rayon de soleil, qui perce un ciel orageux, éclaire, en partie, une vaste plaine arrosée par une rivière que traverse un pont, et animée par des moulins à vent. Les figures sont de P. Wouvermans. Jamais, dans ce genre de paysage, l'imitation de la nature n'a été poussée plus loin; et un morceau de ce mérite suffirait seul pour faire la réputation d'un cabinet. Le Musée du Louvre possède trois autres tableaux du même maître, dont l'un représente une Tempête de mer, non moins étonnante de vérité, où les mouvemens produits par les vagues offrent des effets piquans et vigoureux, sans sortir de la nature locale, et sans cesser d'être harmonieux: le second est un paysage au fond duquel on voit un village situé près d'un bois; sur le devant un chemin sabloneux, bordé de plusieurs touffes d'arbres, et sur lequel s'avance un homme suivi de trois chiens: le troisième, est une forêt coupée par une rivière dans laquelle des bestiaux viennent s'abreuver; les figures et les animaux sont peints par Berghem. C'est un des plus précieux tableaux de cette collection, qui en offrait quatre autres, rendus en 1815, représentant: 1°. Des Rochers couverts d'arbres et de masures baignés par un torrent, qui, en se précipitant, forme plusieurs cascades. 2°. et 3°. Deux tableaux où l'on voyait des chutes d'eau à travers des rochers dont la cime est couronnée par des châteaux-forts. 4°. Effet de soleil après la pluie. Le Musée possède aussi quelques dessins au lavis, entre autres un effet de soleil, sujet que ce maître aimait à répéter. Ruisdael a gravé plusieurs eaux-fortes de sa composition. Il y règne une exécution facile et un effet très-pittoresque: en général le travail n'en est pas flatteur pour l'œil; mais ce sont d'excellentes esquisses de la nature: ces eaux-fortes sont au nombre de cinq. Ruisdael n'était pas moins estimable par ses qualités que par ses talens. Pour que rien ne l'empêchât de consacrer tout son talent à soutenir la vieillesse et les infirmités de son père, il ne voulut point se marier: il mourut à Harlem, peu de temps après lui, le 16 novembre 1681. Salomon Ruisdael, frère du précédent, naquit à Harlem, en 1616. Il peignit, comme lui, le paysage; mais il lui est inférieur dans toutes

les parties, et c'est presqu'au nom qu'il porte, qu'il doit sa réputation. Il fut l'élève et le froid imitateur de Schooft et de Van Goyer. Il mourut en 1670, âgé de cinquante-quatre ans.

RUPERT, né dans le territoire d'Ypres, province de Flandre occidentale, embrassa la règle de St.-Bénoit dans l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liége. Il passa de là dans l'abbaye de Saint-Laurent d'Oosbourg, près d'Utrecht, et n'épargna ni veilles, ni application pour s'avancer dans l'intelligence de l'Ecriture-Sainte. Son savoir et sa piété lui acquirent une si grande réputation, que Fréderic, archevêque de Cologne, le tira de son cloître de Liége où il était retourné, pour le faire abbé de Deutz, vis-à-vis de Cologne, en 1113. Il mourut en 1135. Tous ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1638, en 2 vol. in-fol., et à Venise, 4 vol. in-fol., 1748 à 1752. On y trouve: 1°. Des Commentaires sur la plupart des livres de l'Ecriture-Sainte, dans lesquels il se propose de rapporter tout ce qu'ils renferment aux Œuvres des trois personnes de la Trinité. 2°. Un Traité des offices divins, où il traite des cérémonies de l'église, et en rend des raisons mystiques. 3°. Un de la Trinité, et plusieurs autres. 4°. Des Lettres. 5°. Histoire de l'incendie de Deutz. 6°. La Vie de Saint-Héribert, etc. Ce qu'il a écrit touchant l'Histoire des évêques de Liége et des abbés de Saint-Laurent, a été inséré dans l'Amplissima collectio des Bénédictins de Saint-Maur, tomes 4 et 9.

RUSBROCK (JEAN), ainsi appelé du lieu de ce nom, où il naquit, entre Bruxelles et Halle, en 1294, fut le maître le plus célèbre des mystiques de son temps, quoiqu'il soit presque inconnu aujourd'hui. Il quitta, dès l'âge de quinze ans, l'étude des lettres humaines, pour se livrer à un genre de méditation affective, mais élevée, dont il avait puisé le goût dans les livres allégoriques de l'Écriture, et plus encore dans les ouvrages attribués à Saint-Denis l'aréopagite. Ses pieuses spéculations ne lui firent pas néanmoins négliger les exercices pratiques de la religion. Après avoir reçu la prêtrise, il remplit long-temps les fonctions de vicaire de l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles. Dans ce modeste emploi, son zèle le faisait correspondre avec des chefs d'ordre; et il opéra ainsi la réforme de l'abbaye de Saint-Séverin, à Château-Landon, où l'on conservait précieusement plusieurs de ses lettres. Sa piété simple, mais exaltée, donnait à ses écrits un attrait que n'avaient point les productions scolastiques de son siècle. Elle lui acquit des sectateurs dévoués. Devenu sexagénaire, il embrassa lui-même la vie religieuse, en se retirant avec eux à Groendal (Vauvert), où il réforma, s'il ne fonda, un monastère de chanoines réguliers, dont il fut le premier prieur. La grande réputation de sainteté que lui avaient value ses écrits, lui attira la visite de personnages distingués, entre autres de Gérard Groot. Ce fut d'après ses entretiens que celui-ci, trop jeune encore pour avoir pu lui donner des avis, laissa au contraire le monde, et forma une congrégation de frères-clercs, la mère des chanoines réguliers de Windesheim, auxquels ceux de Vauvert, qui avaient été originairement leurs pères, furent

par la suite réunis. Quoique Rusbrock fût peu lettré, et eût acquis simplement, dit Poiret, par la voie de l'expérience, la connaissance de la théologie mystique, on le regardait d'autant plus comme un homme inspiré, qu'il était moins instruit. Au rapport de Henri Pommier son confrère, il avait coutume de noter sur ses tablettes, dans la solitude d'un bon voisin, les pensées qui lui étaient suggérées; et il les dictait, à sa rentrée au monastère. Rusbrock inspirait à son tour ses lecteurs. Suivi de près (dit Bossuet), par Taulère son disciple, il fut imité par Gerlac, et copié par Harphius; et le maître n'eut que trop d'imitateurs qui enchérirent sur lui, en outrant leur modèle. Entouré de vénération, et comblé d'années, Rusbrock, qualifié de contemplatif par excellence, d'illuminé et de divin, s'éteignit le 2 décembre 1381, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Longtemps après, un de ses sectateurs, Thomas de Jésus, carme espagnol, recueillit les actes de sa doctrine et de sa vie, d'après ses biographes Henri Pommier et Marc Mastellin, auteur du Nécrologe de Vauvert, à l'effet d'obtenir de Grégoire XV la béatification de Rusbrock. Mais l'un des écrits principaux de ce mystique, traduit par Gérard Groot lui-même, avait été censuré par Gerson. Cependant sa doctrine, préconisée par Denys le chartreux, louée par Aubert-le-Mire et déclarée hors de toute atteinte par le cardinal Bellarmin, aurait sans doute déterminé une décision favorable, si l'abus qui pouvait résulter des expressions du vénérable auteur, prises dans un sens différent du sien, n'eût sans doute fait craindre de l'autoriser en les consacrant. De ses ouvrages spirituels, écrits dans son propre idiôme, dont plusieurs ont eu des versions particulières, et dont la collection fut traduite par Surius en latin (Cologne, 1552, 1609 et 1692), nous citerons seulement celui De Nuptiis vel de Ornatu Nuptiarum spiritualium, libri 3, qui a été publié en flamand, en latin et en allemand, et qui a donné lieu également à des critiques et à des éloges, suivant qu'il a été différemment interprété. Quoique la contemplation intérieure, selon l'auteur même, doive exclure les images, le titre seul de l'ouvrage annonce les allégories dont il est rempli : tels sont les joyaux donnés en présent, la dot, les fiançailles de l'épouse, le mariage de l'âme unie au verbe ou à l'époux; ce qui au reste peut paraître motivé par les expressions mystérieuses du Cantique des cantiques. Mais un reproche plus sérieux, fait par Gerson à Rusbrock dans une Épitre à un Chartreux, c'est d'avoir, au troisième livre sur l'excellence de la vie contemplative, avancé que l'homme ici-bas, dans l'état de contemplation parfaite, non-seulement voit Dieu par une clarté divine, mais que l'âme elle-même est cette clarté, et qu'elle rentre, transformée et perdue, dans son essence originelle, en ne faisant plus qu'un avec Dieu. L'un des disciples de Rusbrock (Jean Schonove), ayant pris sa défense en expliquant ses intentions, Gerson répondit en lui opposant ces interprétations mêmes, pour prouver que le zèle de l'auteur n'était pas selon la science, puisqu'il employait des expressions qui, entendues littéralement, ne pouvaient qu'égarer des mystiques moins bien intentionnés : c'est en

effet ce qui est arrivé, comme Bossuet l'a remarqué en approuvant les observations du docte chancelier. Il rend d'ailleurs, avec Gerson, justice à Rusbrock, qui condamnait lui-même, dans une secte de contemplatifs de son temps connue sous le nom de bégards et de béguines, l'état passif de quiétude et d'abandon de l'âme ou de l'épouse unie à l'époux. Mais aussi, d'un autre côté, leur assimile-t-il les modernes quiétistes osant s'appuyer, pour justifier leur mysticisme, de l'autorité de ce Rusbrock, qui avait prononcé leur condamnation.

RUTGERS (JEAN), en latin Janus Rutgersius, poète et philologue, mérite une place parmi les érudits précoces (Voyez la Bibl. de Klefeker, 324). Il naquit à Dordrecht, en 1589, de parens nobles. Son premier maître fut le célèbre Vossius, qui cultiva ses dispositions avec le plus grand soin. En 1605, il fut envoyé par ses parens à l'académie de Leyde, où il suivit tour-à-tour les leçons de J. Scaliger, de Dan. Heinsius, qui devint, peu de temps après, son beau-frère, et de Dominique Baudius. Six ans après, il alla en France pour se perfectionner dans la connaissance de la langue grecque, et achever son cours de droit. Il demeura deux ans, tant à Paris, logé chez Fréd. Morel, savant helléniste, qu'à Orléans, où pour obéir à ses parens, il prit sa licence. Rutgers ajouta quelques notes à l'édition d'Horace publiée par Robert Estienne en 1613; mais quoiqu'elles lui eussent mérité de grands éloges, il se repentit, dans la suite, d'avoir cédé trop facilement au plaisir d'étaler son érudition. Il ne revint à Dordrecht que pour assister aux obsèques de sa mère, qu'il aimait tendrement. Ses amis lui conseillèrent de chercher dans le travail une distraction à sa douleur; il se rendit à La Haye, où il se fit recevoir avocat. Peu de temps après, l'ambassadeur de Gustave Adolphe lui proposa la place de conseiller d'état en Suède. Rutgers, à peine âgé de vingt-trois ans, et presqu'inconnu, ne se flattait pas d'obtenir une charge qui est d'ordinaire la récompense de longs services; mais le voyage de Suède devait l'arracher à ses chagrins, et il consentit à suivre l'ambassadeur à Stockholm. Le roi, occupé par la guerre contre les Russes, était alors en Livonie; et Rutgers s'y rendit à la suite du chancelier Oxenstiern, qui conçut une idée très-avantageuse de ses talens et le présenta lui-même à Gustave. Enchanté de l'accueil qu'il reçut de ce prince, il accepta la place de conseiller d'état, et se dévoua tout entier à son service. La connaissance qu'il avait de la Hollande, le fit juger propre à terminer les négociations que la Suède avait entamées avec ce pays; et il fut revêtu du titre d'ambassadeur près des États-Généraux. A son retour à Stockholm, en 1619, le roi lui témoigna sa satisfaction, en le faisant inscrire sur le livre de la noblesse, et en même temps il lui donna un collier d'or d'une valeur considérable. Rutgers, occupé continuellement par des missions en Allemagne, en Bohême et en Danemarck, trouvait encore le loisir de cultiver les lettres. Il était revenu pour la cinquième fois en Hollande, quand il mourut à La Haye, le 26 octobre 1625, à l'âge de trente-six ans. Cette

mort prématurée nous a privés d'ouvrages qui l'auraient placé sans doute au rang des poètes et des critiques les plus estimables dont s'honore la Hollande. Outre une édition des Orationes de D. Baudine, Leyde 1625, in-8°., et des Notes sur Horace, Martial, Apulée, Quinte-Curce, ainsi que sur le Glossaire grec, on a de Rutgers : 1°. Variarum lectionum libri sex, quibus utriusque linguæ scriptores, quà emendantur, qua illustrantur, Leyde 1618, in-4°. Ce recueil d'observations et de remarques philologiques est estimé. 2°. Poëmata, Leyde 1653, in-12, à la suite des Poésies de Nicol. Heinsius, son neveu : il n'y a qu'un petit nombre de pièces, précédées de la Vie de l'auteur, écrite par lui-même, jusqu'à l'année 1623. Cette vie avait déjà paru, par les soins de Guill. de Goïs, un autre de ses neveux, Leyde 1646, in-4°. de 14 pag.; et on l'a insérée dans les vitæ selectæ eruditissimorum virorum, Breslau 1711, in-8°. Niceron en a donné l'extrait dans ses Mémoires, tom. XXXII. 3°. Lectiones Venusinæ; ce sont de nouvelles remarques sur Horace, né, comme l'on sait, à Venuse; elles ont été publiées par Burmann, dans son édit. de ce poète, Utrecht 1699, in-12. Rutgers se proposait de recueillir en quatre livres les observations que lui fournissait une lecture assidue d'Horace; mais à peine a-t-il achevé le premier livre. 4°. Glossarium græcum nunc penitus restitutum, origini suæ vindicatum atque annotationibus illustratum, Wittemberg 1729, in-8°., de 88 pag. Fréd. Strum est l'éditeur de ce petit Glossaire, destiné principalement à éclaircir les Halientiques d'Oppien.

RUTH D'ANS (Paul-Ernest), né à Verviers, ville de la province de Liége, en 1653, d'une famille ancienne, se rendit à Paris et s'attacha à Arnauld, qui fut depuis son conseil et son ami. Il assista à la mort de ce docteur en 1694, et porta son cœur à Port-Royal-des-Champs. Ruth d'Ans ayant été exilé par une lettre de cachet en 1704, se retira aux Pays-Bas. Précipiano, archevêque de Malines, tâcha de l'éloigner; Ruth eut ordre de sortir des Pays-Bas catholiques. Il alla à Rome, où il eut l'adresse de déguiser ses sentimens, et fut assez bien reçu du pape Innocent XII; mais Clément XI l'ayant mieux connu, le déclara, par un bref spécial, inhabile à posséder des bénéfices et des dignités ecclésiastiques. Il parvint cependant à être chanoine de Sainte-Gertrude, à Bruxelles, et doyen de l'église de Tournay, par la protection des Hollandais, alors maîtres de cette ville. Il mourut à Bruxelles en 1728. Il a composé le dixième et le onzième volume de l'Année chrétienne de le Tourneux. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages aujourd'hui oubliés.

RUYSCH (Frédéric), l'un des plus habiles anatomistes qu'ait produits la Hollande, naquit à La Haye, le 23 mars 1638. Son père, qui était secrétaire des États-généraux, descendait d'une famille qui avait occupé, à Amsterdam, les emplois les plus honorables de la magistrature. Le jeune Ruysch, envoyé à l'université de Leyde, pour y compléter ses études, se sentit entraîné de bonne heure vers celle de l'histoire naturelle, de la médecine et de l'anatomie. C'est surtout à cette dernière science

qu'il s'appliqua avec une ardeur infatigable : aussi ne tarda-t-il pas à y faire de grands progrès et des découvertes importantes. Reçu docteur en médecine à Leyde, en 1664, il fut presqu'aussitôt appelé à La Haye, pour concourir à arrêter les progrès d'une peste qui sévissait avec fureur sur les habitans de cette ville. L'année suivante, l'anatomiste Bils (Bilsius), envoyé par le roi d'Espagne, comme professeur à Louvain, étant venu à Leyde, y afficha des prétentions extraordinaires, en rabaissant le mérite des autres anatomistes. Les professeurs Deleboé, et Van Horne, pour réprimer la vanité de cet étranger, empruntèrent le secours de Ruysch. De La Haye, où celui-ci demeurait, il venait à Leyde leur apporter ses préparations, qui étaient soumises aux regards étonnés de Bils; puis il retourna à La Haye, prépara de nouvelles pièces destinées au même usage : et c'est ainsi que furent réduites à leur juste valeur les prétentions de ce gentilhomme charlatan, qui se vantait de conserver, pendant des siècles, aux pièces anatomiques, toute la fraîcheur d'une dissection récente. Promu, en 1665, à la chaire d'anatomie d'Amsterdam, Ruysch ne cessa, pendant plus de soixante ans, de consacrer la plus grande partie de son temps au perfectionnement de la science anatomique, dans laquelle, en effet, il s'est immortalisé pour en avoir reculé les bornes. Swammerdam, qui avait découvert la méthode d'injecter les cadavres avec des cires colorées, ayant renoncé à la culture de l'anatomie pour se jeter dans l'illuminisme de la Bourignon, et ne voulant cependant pas que son secret fût perdu, en donna connaissance à Ruysch, avec lequel il était lié, et qui ne croyait pas, comme son ami, que l'étude anatomique de la créature fut une offense envers le Créateur. Ruysch se servit habilement de cette découverte qu'il perfectionna, et il en obtint des succès qui surpassèrent ses espérances, et qui firent l'admiration de tous les savans. Ses injections furent si heureuses, qu'elle parvenaient jusqu'aux dernières ramifications des vaisseaux capillaires les plus déliés, et que chaque partie injectée conservait un degré de consistance, de souplesse, de couleur, de délicatesse, presque voisin de l'état naturel. Aussi les sujets qu'il préparait, avaient plutôt l'apparence de personnes vivantes que de cadavres. De plus, ses préparations avaient ce grand avantage que, loin de se corrompre et d'exhaler une odeur désagréable, elles n'éprouvaient pas la moindre altération, et n'affectaient nullement l'odorat le plus susceptible, quoique souvent l'anatomiste eût opéré sur des sujets déjà avancés et voisins de la putréfaction. C'est ainsi, par exemple, qu'il entreprit, en 1666, par ordre des États-généraux, d'injecter le corps du vice-amiral anglais Berkley, tué dans une action entre les flottes anglaise et hollandaise, et que ce corps, déjà corrompu, sortit des mains de Ruysch et fut renvoyé en Angleterre aussi habilement préparé, que si c'eût été le cadavre frais d'un enfant, ce qui lui valut, de la part des États-généraux, une récompense digne tout à-la-fois de leur grandeur et du mérite de l'anatomiste. A l'éclat et à la fraîcheur, les préparations

de Ruysch joignaient un degré de solidité tel, que, durant le cours de sa vie, qui fut fort long, il eut la satisfaction de les voir résister à l'injure du temps, et se conserver dans la plus parfaite intégrité : il put ainsi jouir d'un triomphe que la médiocrité jalouse lui avait plusieurs fois si injustement contesté, et qui devint encore plus éclatant lorsqu'il fut remporté sur de vrais savans, entre autres sur Bidloo, son émule, avec lequel il avait eu d'assez vives altercations. Lorsque l'on considère à quel point de perfection Ruysch porta l'art d'injecter, on n'est plus étonné de ses découvertes anatomiques, dont nous exposons ici les principales. Dès 1691, il donne une description très-exacte de l'artère bronchiale, qui à peine avait été entrevue, et il découvre ses fréquentes anastomoses avec l'artère pulmonaire. Quelques années après, il détermine, avec la même exactitude, la structure des valvules qui garnissent les vaisseaux lymphatiques, publie de ces valvules des figures très-bien exécutées, démontre jusqu'à l'évidence le véritable cours de la lymphe, et raconte, à ce sujet, comment il réduisit au silence Louis de Bils, en lui faisant apercevoir plus de deux milles de ces valvules, dont le charlatan s'obstinait à nier l'existence avec des termes de mépris pour ceux qui les jugeaient seulement possibles. Toujours à l'aide de ses inimitables injections, Ruysch parvient à démontrer la structure toute vasculaire du cerveau, que les médecins italiens prétendaient être glanduleuse ; il publie une excellente description de la membrane arachnoïde, et de ses vaisseaux. Puis, s'occupant de la structure des diverses parties de l'œil, il découvre la lame interne de la choroïde, qui depuis a reçu le nom de membrane ruyschienne, et fait voir la texture admirable des vaisseaux qui s'y ramifient; il aperçoit le premier les nerfs ciliaires, et donne une description plus complète et plus exacte des procès ciliaires, et des vaisseaux de la rétine. L'anatomie de l'oreille lui doit aussi la connaissance du périoste des osselets qui entrent dans sa composition, ainsi que des ligamens qui servent à les articuler, etc. A mesure qu'il avançait en âge, Ruysch voyait ses occupations se multiplier : c'est ainsi que, tout en remplissant sa chaire d'anatomie, il exerçait les fonctions de médecin-légiste près les tribunaux, était chargé de l'instruction des sages-femmes, se livrait à la pratique de la médecine, et enfin professait la botanique. Appliqué à cette dernière science, son génie y prit le même essor que dans celle de l'anatomie. Il mit la même adresse à disséquer et à conserver un grand nombre de végétaux exotiques, que le commerce étendu des Hollandais lui fournissait de toutes les régions du globe, et il sut ainsi éterniser les plantes comme les animaux. Son cabinet était fort curieux, et très-riche : ses préparations anatomiques, rangées dans trois salles assez vastes, étaient entremêlées de divers objets d'histoire naturelle, disposés avec beaucoup d'ordre, et le tout était, en quelque sorte, animé par des inscriptions ou des vers tirés des meilleurs poètes latins. Ce cabinet, qui faisait l'admiration de tous les étrangers, était journellement visité par les personnages de la plus haute distinction. Lorsque le Czar

Pierre voyagea en Hollande pour la première fois, en 1698, il fut frappé, transporté, à cette vue, et ne put s'empêcher de baiser avec une sorte de tendresse un petit enfant qui semblait lui sourire. Il ne se lassait point d'admirer toutes les raretés que ce lieu renfermait : il y passait des journées entières ; et, afin de mieux satisfaire son goût pour l'instruction, il acceptait le modeste repas du docteur, et profitait ainsi plus long-temps de ses entretiens. A son second voyage, en 1717, il acheta cette collection, et la fit passer à Pétersbourg, où l'on en conserve encore une partie quoi qu'un grand nombre d'objets ait péri dans la traversée. L'infatigable anatomiste, quoique octogénaire, eut le courage d'en recommencer une autre, qui ne devint pas moins précieuse que la première : ce qui paraîtrait incroyable, si l'on ne savait qu'avec une santé robuste, il donnait peu de temps au sommeil, et ne trouvait de plaisir que dans le travail. Ruych était associé de l'académie des sciences de Paris et de celle de Pétersbourg, de la société royale de Londres et de l'académie des curieux de la nature. Il était nonagénaire, lorsqu'il eut le malheur de se casser la cuisse en tombant : depuis lors il ne pouvait plus marcher sans être soutenu, mais il n'en reste pas moins sain de corps et d'esprit jusqu'en 1731. Il perdit alors promptement toute sa vigueur, et mourut le 22 février, dans sa quatre-vingt-treizième année presqu'accomplie. Peu de temps auparavant, il avait terminé le catalogue de son second cabinet. Si l'on ne peut refuser à Ruysch un vrai génie anatomique, la postérité lui fera toujours le reproche d'avoir enseveli avec lui le secret de ses belles injections; et ce reproche est d'autant plus fondé, que toutes les recherches tentées depuis pour obtenir la même perfection, ont été infructueuses. Ruysch a publié un grand nombre d'ouvrages, dont voici la notice : 1°. Dilucidatio valvularum in vasis lymphaticis et lacteis, cui accesserunt observationes anatomicæ rariores, fig., La Haye 1665, in-8°.; Leyde 1687, in-12, 1720, in-4°., traduit en hollandois par Bidloo. Cet ouvrage, l'un des plus remarquables que Ruysch ait composés, enseigne l'art de découvrir et de préparer les valvules des vaisseaux lactés et lymphatiques ; il contient en outre vingt-six observations de variétés anatomiques. 2°. Observationes anatomico-chirurgicarum centuria ; accedit catalogus rariorum quæ in Musæo Ruyschiano asservantur, Amsterdam 1691, in-4°., fig., 1771, in-4°. traduit en français par Boudon, avec l'anatomie de Palfyn, Paris 1734, in-8°.; recueil rempli de faits curieux. 3°. Responsio ad Godefridi Bidloo libellum, cui nomen vindiciarum inscripsit, Amsterdam 1694, 1721, in-4°. Jaloux de la gloire que Ruysch s'était acquise par ses injections et ses découvertes, Bidloo l'attaqua vivement sur plusieurs points douteux d'anatomie. Cette querelle dans laquelle Ruysch triompha, fut malheureusement semée d'aigreur et d'invectives réciproques, qui devraient être bannies du langage des vrais savans; mais elle eut l'avantage de donner naissance à une série de lettres, au nombre de seize, adressées à Ruysch par plusieurs de ses élèves les plus

distingués, tels que J. Gaubius, A. O. Gœlicke, Ettmuller, Wedel, Vater, etc., et destinées à signaler les erreurs de Bidloo : à chacune de ces lettres est jointe une réponse de Ruysch, pleine de détails instructifs; le tout a été publié avec de belles planches sous ce titre : 4°. Epistolæ anatomicæ problematicæ : les sept premières Epîtres parurent à Amsterdam en 1696, in-4°.; les trois suivantes en 1697, une en 1698, une en 1699, une en 1700, une autre en 1701, une en 1704, et la seizième en 1708 : toutes ces Epîtres ont été publiées séparément, plusieurs ont eu une seconde édition. 5°. Les trésors anatomiques de Ruysch, au nombre de neuf, qui tous renferment des recherches très-approfondies sur la structure des différens organes, furent successivement mis au jour, soit en latin, soit en hollandais, depuis l'année 1701 jusqu'en 1714, Amsterdam, 9 vol. in-4°. 6°. Thesaurus animalium, Amsterdam 1710, in-4°., fig. 7°. Thesaurus magnus et regius, qui est decimus thesaurorum anatomicorum, Amsterdam 1715. in-4°. 8°. Adversariæ anatomico-chirurgico-medica; cet ouvrage est divisé en trois décades, dont la première fut imprimée en 1717, la seconde en 1720, et la troisième en 1728, Amsterdam, in-4°. 9°. De fabrica glandularum in corpore humano : Epistola responsoria ad H. Boerhaave, Leyde 1722, in-4°. 10°. Curæ posteriores, seu Thesaurus anatomicus omnium maximus, Amsterdam 1724, in-4° 11°. Tractatus de musculo in fundo uteri observato, antea a nemine delecto, Amsterdam 1726, in-4°. Dans ce traité qui avait d'abord paru en hollandais en 1725, et que J. C. Bohlius traduisit en latin, Ruysch annonce la découverte d'un muscle utérin destiné à expulser le placenta : mais l'existence de ce muscle n'a été reconnu depuis par aucun anatomiste. 12°. Responsio ad Epistolam Abr. Vater de musculo orbiculari novo in fundo uteri delecto, Amsterdam 1727, in-4°. 13°. Responsio ad Dissertationem epistolicam Bohlii de usu novarum venæ cavæ propaginum in systemate chylopæo, necnon de cortice cerebri, Amsterdam 1727, in-4°. 14°. Curæ renovatæ seu Thesaurus anatomicus post curas posteriores novus, Amsterdam 1728, in-4°. Ce livre que Ruysch fit imprimer à quatre-vingt-dix ans, et qui fut son dernier ouvrage, a principalement pour objet l'anatomie des végétaux. Une édition complète des diverses productions de ce grand anatomiste a été publiée sous ce titre : Opera omnia anatomico-medico-chirurgica, Amsterdam 1737, in-4°., que l'on relie en trois, quatre ou cinq volumes, avec fig. Après la mort de Ruysch, son cabinet fut vendu publiquement : le roi de Pologne consacra vingt mille florins d'Hollande à en racheter une partie, qui était encore conservée à Wittenberg, du temps de Haller. Le peintre Jean Admiraal grava, et fit paraître en 1738 à Amsterdam, des dessins posthumes de Ruysch, représentant divers sujets anatomiques sous leurs couleurs naturelles. Le docteur J. F. Schreiber dans un écrit intitulé : Historia vitæ et meritorum Frederici Ruysch, Amsterdam 1732, in-4°., a fait une exposition méthodique des découvertes de Ruysch, en s'éclairant du flambeau de la critique. Son

éloge a aussi été prononcé par Fontenelles à l'Académie des sciences à Paris.

RUYSCH (Henri), fils du précédent, né à La Haye, se distingua aussi dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie, et dans la botanique, et a donné une édition des Traités de Jean Jonston sur les poissons, les oiseaux, etc., avec des augmentations sous le titre de Theatrum animalium, 1728, 2 vol. in-fol. Il mourut en 1717, après avoir exercé la médecine avec autant de sagacité que de bonheur.

RUYTER (Michel fils d'Adrien), célèbre amiral hollandais, naquit à Flessingue (Zélande), en 1607. Son père, bourgeois de cette ville, lui trouvant des dispositions pour la marine, le fit embarquer comme mousse, dès l'âge de onze ans. Ruyter fut ensuite matelot, puis contre-maître, et ne tarda pas à devenir pilote. Les connaissances et l'activité singulière qu'il déploya dans ces divers emplois, le firent bientôt élever au grade d'officier; et, en 1635, il fut nommé capitaine de vaisseau. Il fit successivement huit campagnes dans les Indes-Occidentales; et, en 1645, on le voit commander, en qualité de contre-amiral, l'escadre envoyée par la Hollande, au secours des Portugais, contre les Espagnols. Deux ans après, il attaqua, devant Salé, cinq grands corsaires algériens, qu'il coula bas. Les Maures, témoins de ce combat donné sous leurs murs voulurent que Ruyter entrât en triomphe dans la ville, monté sur un cheval richement harnaché, et menant à sa suite les capitaines vaincus. La guerre ayant été déclarée entre la Hollande et l'Angleterre, au commencement de 1652, Ruyter fut nommé commandant de l'escadre envoyée contre cette puissance. Le 16 août de cette année, escortant un convoi de cinquante voiles, il rencontra, près de Plymouth, l'escadre aux ordres de sir George Aysene: l'engagement qui eut lieu fut sanglant mais indécis. Ruyter sauva son convoi, les Anglais ayant été si maltraités qu'ils ne purent le poursuivre. En 1653, il commandait une des divisions de l'armée navale de Hollande sous les ordres de Tromp; et il le seconda puissamment dans les trois combats que cet amiral soutint contre l'armée anglaise, commandée par Blake, particulièrement dans celui du 29 novembre 1652, qui eut lieu près de Goodwins. Ruyter, qui réuni à Dewitt, avait été battu, un mois auparavant, par ce même amiral, prit sa revanche dans ce dernier engagement. Ce fut après ce combat que Tromp fit mettre un balai à son grand mât, forfanterie un peu déplacée toutefois; car les Anglais tinrent encore la mer long-temps après cet échec. Les Barbaresques ayant, en 1655, donné de nouveaux sujets de plainte à la Hollande, Ruyter fut chargé de les châtier. Il entra dans la Méditerranée avec trois vaisseaux, détruisit un grand nombre de corsaires d'Alger et de Tunis, et fit pendre le renégat Armand de Dias, qui depuis long-temps s'était rendu fameux par ses cruautés. En 1659, il fut envoyé au secours du roi de Danemarck, qui avait imploré l'assistance des états généraux contre la Suède: il livra deux combats à l'armée navale suédoise, et chaque fois il fut victorieux. Le monarque danois, en récompense de ce ser-

vice, l'anoblit lui et sa famille, et lui accorda une pension. A son retour dans sa patrie, Ruyter fut nommé vice-amiral. En 1664, l'Angleterre et la Hollande ayant résolu de chatier les Barbaresques, Ruyter fut nommé au commandement de l'escadre qui, conjointement avec celle de sir John Lawson, fut chargée de cette expédition. Les états-généraux lui donnèrent ensuite l'ordre d'aller reprendre ceux des établissemens hollandais de la côte d'Afrique dont les Anglais s'étaient emparés en pleine paix. Après s'être approvisionné de vivres et de munitions à Cadix, il fit route pour cette côte : il surprit les Anglais, reprit toutes les anciennes possessions hollandaises, et s'empara même par forme de dédommagement, de quelques-uns des établissemens anglais et d'une grande quantité de leurs bâtimens. Après cette expédition, il fit route pour l'Amérique occidentale : informé que la Barbade était mal approvisionnée, il tenta de s'en emparer; mais il échoua complétement dans cette entreprise. Au mois de février 1665, Charles II déclara la guerre à la Hollande. Ruyter prit le commandement de l'armée, qui fut envoyée contre celle du prince Rupert; et dans les deux engagemens qu'il eut avec cette armée, il ne démentit point son ancienne bravoure. Au commencement de l'année 1666, l'amiral Tromp vint se joindre à Ruyter : le 25 juillet ils attaquèrent l'armée anglaise; mais, cette fois, la fortune trompa leur courage, ils furent battus. Ruyter déploya dans cette action sa valeur ordinaire; mais elle ne put rien contre la supériorité des Anglais, et ce ne fut que par de savantes manœuvres qu'il parvint, après avoir éprouvé des pertes considérables, à sauver une partie de son armée. L'année 1667 vit conclure la paix entre la Hollande et l'Angleterre. Pendant que les envoyés des deux puissances négociaient à Bréda, Ruyter paraît avec son escadre à l'embouchure de la Medway et de la Tamise (16 juin 1667); il rompit la chaîne placée en travers de la première de ces deux rivières, s'empare du port de Shereness, et brûle tous les bâtimens qu'il y trouve. Il fait ensuite voile pour la Tamise, détruit un grand nombre de navires, et répand la terreur jusque dans la capitale de l'Angleterre. Au mois d'avril 1671 la France ayant déclaré la guerre à la Hollande, les états-généraux ordonnèrent l'armement de soixante-douze vaisseaux. Ruyter fut élevé au grade de lieutenant-amiral-général, et on lui confia le commandement de cette flotte. L'armée navale de France, commandée par le comte d'Estrées, se composait de trente vaisseaux; et celle de l'Angleterre, qui était aussi entrée dans cette ligue, était forte de cinquante-trois, sous les ordres du duc d'Yorck. Au mois de juin de l'année suivante, les deux flottes alliées s'étant jointes à l'île de Wight, mirent à la voile pour venir chercher l'armée hollandaise. Elles la trouvèrent quelques jours après, sur les côtes de la Hollande. Les Anglais manœuvrèrent pour attirer Ruyter au combat; mais celui-ci, calculant l'infériorité de ses forces, et le désavantage de sa position, sut l'éviter habilement. L'armée combinée, voyant l'inutilité de ses efforts, retourna à la côte d'Angleterre pour faire de l'eau. Ruyter, informé qu'elle était mouillée à Soults-Bay,

résolut de l'y surprendre. Le vent étant favorable, il appareilla; et le 6 juin, au matin, il se présenta devant la baie. Il y aperçut effectivement les deux escadres réunies : Elles étaient à l'ancre, mais à une grande distance l'une de l'autre, et mouillées trop près de la côte. Ruyter voyant aussitôt le parti qu'il peut tirer de cette mauvaise disposition, attaque vivement l'armée anglaise, qui se trouvait la plus proche de lui, et s'attache particulièrement au vaisseau que montait le duc d'York. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur; mais l'avantage fut du côté des Hollandais. La nuit seule put séparer les combattans. Le lendemain, au point du jour, le comte d'Estrées voulut recommencer le combat; mais le vent, qui avait changé, étant devenu favorable à l'armée combinée, Ruyter ne jugea pas à propos de s'exposer à un second engagement, et il fit route pour la Zélande. Par cette manœuvre, le champ de bataille demeura à l'armée combinée; mais il résulta de cette action, que les côtes de la Hollande furent désormais en sûreté. Au mois de mai de l'année 1673, les États-Généraux furent instruits que le comte d'Estrées, avec une escadre de trente vaisseaux, devait se réunir dans la Manche, à celle des Anglais, commandée par le prince Rupert. Ils résolurent de s'opposer à cette jonction. On arma immédiatement cinquante vaisseaux, et Ruyter en prit le commandement. Cet amiral, dans les trois combats qu'il soutint, les 7, 14 et 23 juin, ne démentit point son ancienne gloire; la bravoure qu'il y montra fut telle, que le comte d'Estrée, écrivant à Colbert, lui disait, « qu'il voudrait avoir payé de sa » vie la gloire que Ruyter venait » d'acquérir ». D'Estrées, ajoute Voltaire, méritait que Ruyter eût ainsi parlé de lui. Toutefois la valeur et la conduite furent tellement égales de tous les côtés, que la victoire resta toujours indécise. La guerre continuant entre la France et la Hollande, Ruyter fut chargé, au mois de juillet 1674, d'une expédition contre la Martinique : elle ne réussit point, et il rentra, quelques mois après, dans le port, ayant perdu environ douze cents hommes dans cette attaque infructueuse. Au commencement de l'année 1675, les habitans de Messine s'étant révoltés contre l'autorité espagnole, implorèrent la protection de la France, qui leur envoya des vaisseaux et des troupes. L'Espagne, de son côté, eut recours aux Hollandais, ses anciens ennemis, mais qu'elle regardait comme les maîtres de la mer. Ruyter fut envoyé, avec vingt-quatre vaisseaux, au secours de Messine, déjà occupée par les Français. Il y trouva un adversaire digne de lui. Duquesne commandait l'armée navale, composée de trente vaisseaux; Ruyter n'en avait que vingt-neuf, en comptant les vaisseaux espagnols qui s'étaient réunis à lui. Les deux armées s'étant rencontrées à trois lieues d'Agousta, par le travers du golfe de Catane, le combat s'engagea entre les deux avant-gardes. Il fut si terrible, qu'en peu d'heures, un grand nombre de vaisseaux était hors de combat de part et d'autre. Celui que montait Ruyter, fut de ce nombre. Lui-même eût, dès le commencement de l'action, le dessus du pied gauche emporté par un éclat de bois, et peu d'instans après, la jambe droite fracassée par un boulet. Il continua cependant

de donner ses ordres jusqu'à la fin du combat; mais voyant cinq de ses vaisseaux près de tomber, avec le sien, au pouvoir des Français, et la plus grande partie des autres hors d'état de combattre, il fit donner le signal de la retraite, et, favorisé par la nuit, il parvint à entrer à Syracuse, où il mourut de ses blessures, le 29 avril 1676. Son cœur fut porté à Amsterdam, et les états-généraux lui firent élever un superbe mausolée. Sa mémoire est encore aujourd'hui dans la plus grande vénération en Hollande. Le conseil d'Espagne lui donna le titre de duc; mais les patentes qui lui en furent expédiées, n'arrivèrent qu'après sa mort. Ses enfans les refusèrent, plus glorieux de porter le nom de Ruyter que d'hériter d'un titre inutile à des républicains. Louis XIV eut assez de grandeur d'âme pour témoigner publiquement des regrets de la perte de cet illustre marin. On lui représenta qu'il était défait d'un ennemi dangereux. Il répondit « qu'on ne pouvait s'em» pêcher d'être sensible à la mort » d'un grand homme. »

RUYVEN (Pierre Van), peintre, naquit en 1650. Il avait déjà donné quelques marques de son talent, lorsque Jacques Jordaens se chargea de l'initier dans tous les secrets de l'art. Sous cet habile maître, Ruyven ne tarda pas d'acquérir une facilité prodigieuse pour la composition et l'exécution. Doué d'une imagination des plus fécondes, il a obtenu un rang très-distingué parmi les peintres d'histoire de son pays. Les plafonds qu'il a exécutés dans le château du Loo, près d'Amsterdam, sont un des plus beaux ornemens de cette résidence, ainsi que les tableaux dont il a décoré plusieurs des appartemens qu'elle renferme. On voit aussi à Leyde un plafond de sa composition, rempli de chaleur, et traité d'une manière grande et facile. Lorsque le roi d'Angleterre Guillaume III fit son entrée à La Haye, Ruyven fut chargé de faire exécuter les arcs de triomphe et les autres embellissemens qui servirent dans les fêtes célébrées à cette occasion. Il y déploya une grande variété d'invention, et beaucoup de goût, et mérita les suffrages universels. Ce peintre tenait de son maître un coloris ferme, brillant et chaud, et une grande liberté de main; mais il avait, de plus que lui, cette noblesse que l'on cherche en vain dans les tableaux de Jordaens. Ses compositions sont variées et abondantes; enfin, il est un des artistes qui ont le mieux soutenu la gloire de l'école hollandaise. Il mourut en 1718.

RYCKHAERT (Martin), peintre de paysages d'Anvers, né en 1691, mort en 1736. Vandyck et d'autres grands peintres estimaient son talent.

RYCKHAERT (David), excellait à peindre des conversations de cabanes, de bergers, de fermes et d'autres scènes champêtres. Il mourut en 1636.

RYCKIUS (Théodore), philologue distingué, naquit en 1640 dans Arnheim, ville capitale de la Gueldre. Après avoir terminé ses études académiques, il visita l'Angleterre, la France, l'Italie, et sut mériter partout l'estime et la bienveillance des savans. Il revint en Hollande en 1671, et fut nommé,

l'année suivante, professeur d'histoire à l'université de Leyde, où ses talents attirèrent un grand concours d'auditeurs. Quelques intrigues le firent suspendre de ses fonctions; mais il ne tarda pas d'être rétabli dans sa chaire (V. la lettre de Grævius, dans le Sylloge de Burmann, IV, 336) : il conserva cette place jusqu'à sa mort, arrivée à Leyde, dans les premiers mois de l'année 1690. Il était âgé de cinquante ans. Heinsius nous apprend que Ryckius projetait une édition de Servius (Voy. le Sylloge, V, 223); mais il paraît qu'il n'a jamais achevé son travail sur ce grammairien. Pendant qu'il était à Rome, en 1669, Ryckius avait obtenu du cardinal Barberini la copie des Notes et Corrections de Lucas Holstenius sur le livre De Urbibus, d'Étienne de Byzance. Il les mit en ordre, et les publia, Leyde, 1679, 1684 ou 1692, in-fol., avec une docte Préface et les Fragments de Scymnus de Chio, accompagnés de la version latine d'Holstenius. Le savant éditeur inséra, dans le même volume, une curieuse Dissertation : De primis Italiæ colonis et Æneæ adventu; et une Harangue : De Gigantibus. Dans la dissertation, Ryckius combat le sentiment de Bochart, qui regardait l'arrivée d'Énée en Italie comme une fable imaginée par les Romains pour relever l'éclat de leur origine. Il y donne des détails intéressants sur l'état de l'Italie et les peuples qui l'habitaient à l'époque du débarquement des Troyens. Il se propose, dans sa Harangue sur les Géants, de montrer que les anciens et les modernes ont exagéré tout ce qu'ils en ont dit, et que la taille de l'homme n'a jamais surpassé six à sept pieds. On doit encore à Ryckius une bonne édition de Tacite, Leyde, 1687, 2 vol. in-12, dont les curieux recherchent surtout les exemplaires en grand papier. Elle est enrichie de notes; et l'on trouve, à la suite, une Harangue de Ryckius, prononcée à l'académie de Leyde, le 3 mai 1679, intitulée : Sejanus, sive de vitâ et morte C. Alii Sejani, dans laquelle il a recueilli tout ce que les historiens rapportent de ce digne favori de Tibère. Une autre Harangue de Ryckius : De Palingenesiâ litterarum in terris nostris, a été réimprimée, Jéna 1703, in-4°. Enfin on trouve de lui six Lettres, parmi les Epistolæ illustrium viror.; dans les Opera posthuma de Pierre Frantz.

RYCQUIUS ou DE RYCKE (Just), littérateur et antiquaire, né à Gand (Flandre orientale), en 1587, aurait mérité une place parmi les enfans célèbres. Ses parens cultivèrent ses dispositions avec le plus grand soin, et l'envoyèrent de bonne heure à Douai faire son cours de droit : mais il préferait à la jurisprudence les lettres et la poésie; et, à l'âge de dix-neuf ans, il publia, sous le titre de Præludia poëtica, le Recueil des amusemens de sa jeunesse. Il visita l'Italie, s'arrêta quelque temps à Rome, pour examiner en détail les restes d'antiquités, et sut profiter de son séjour dans la capitale du monde chrétien pour accroître ses connaissances par la fréquentetion des savans et des littérateurs. Ses talens et la douceur de son caractère lui méritèrent l'amitié du comte Louis Sarego, noble véronais, qui le choisit pour secrétaire, et lui confia la garde de sa bibliothèque. Au bout de quelques années, Rycquius re-

vint en Flandre, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat de la collégiale de Saint-Bavon, à Gand. Malgré les témoignages d'estime qu'il recevait de ses compatriotes, il regrettait toujours l'Italie; et, cédant au désir de revoir encore une fois cette belle contrée, il repassa les Alpes, vers la fin de 1624. Accueilli par les amis qu'il avait laissés à Rome, il fut nommé, sur leur recommandation, professeur à l'académie de Bologne. Il prit possession de sa chaire, en 1627, par un discours qui fut très-applaudi; mais il tomba malade peu de jours après, et mourut le 8 décembre de la même année, à l'âge de quarante ans. On a de Rycquius des Vers, des Harangues, des Panégyriques, dont on trouvera les titres dans la Bibliot. Belgic. de Foppens, pag. 788, et dans les Mémoires de Paquot, III, 188; mais les seuls ouvrages qu'on recherche de lui sont: 1°. Primitiæ epistolicæ ad Italos et Belgos centuria prima, Cologne 1610; Centuria secunda, Louvain 1615, 2 vol. in-8°. 2°. Syntagma de anno sæculari jubilæo et annis solemnibus diversarum nationum, Anvers 1615, in-8°. 3°. De Capitolio Romano veteri commentarius, Gand 1617, in-4°.; Leyde 1669, in-12, fig.: cette jolie édition est due à Jacques Gronovius. L'ouvrage est plein de recherches curieuses; et l'abbé Lenglet Dufresnoy témoigne sa surprise qu'on ne l'ait pas inséré dans le Thesaur. antiquit. Romanarum.

RYSSEN (Léonard) théologien hollandais du 17e. siècle, se servit des lumières qu'il avait puisées dans l'étude de la théologie, pour donner divers Traités sur les matières qui la concernent. Le meilleur que l'on connaisse de lui est contre celui de Beverland: De peccato originali. Ce Traité de Ryssen n'est pas commun, il est intitulé: Justa detestatio libelli Beverlandi, de peccato originali, in-8°., 1680. C'est une bonne réfutation de l'indécent et absurde paradoxe que Beverland avait répété d'après Corneille Agrippa, contraire non-seulement à l'ordre établi pour la reproduction et la perpétuité de l'espèce humaine, mais à la croyance constante de l'église qui a toujours pris dans le sens littéral ce que la Genèse nous apprend de la prévarication du premier homme: Salutem humani generis in ligno crucis constituisti; ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur.

SAC SAD

SACHTLEVEN (Herman), paysagiste de Rotterdam, province de Hollande méridionale, né en 1609, et mort en 1685, était élève de van Goyen. Ses tableaux sont rares et chers. Un autre paysagiste porte le nom de Corneil Sachtleven; mais il est inférieur à Herman.

SADELER (Hans ou Jean), graveur au burin et dessinateur, naquit à Bruxelles en 1550, et fut le chef d'une famille qui s'est rendue célèbre dans l'art de la gravure. Il commença sous la direction de son père, à exercer le métier de damasquineur sur métaux. A l'âge de vingt

ans, il résolut de se livrer à la gravure au burin, se rendit à Anvers, et y publia quelques estampes d'après Vanden-Broeck, qui le firent connaître. Encouragé par ces succès il visita les principales villes d'Allemagne et d'Italie, et laissa dans Cologne, Francfort, Munich, Vérone, Venise, Rome, etc. des preuves incontestables de son habileté. Son séjour en Italie ne contribua pas peu à perfectionner sa manière, et à lui faire perdre la sécheresse qu'il tenait de ses maîtres, et qu'on remarque dans ses premiers ouvrages. A l'exemple de Corneille Cort, il opéra dès-lors avec un instrument plus large, et les estampes qu'il a exécutées de cette manière se font aisément remarquer. Ce sont celles qu'il a gravées, d'après Théodore Bernard, et quelques maîtres italiens. Il montrait une égale habileté dans le portrait, l'histoire et le paysage. Son Œuvre se compose de 12 Portraits; de 8 Suites différentes, parmi lesquelles celle des Ermites est très-recherchée pour la variété des paysages (V. le Manuel du libraire); de quarante-huit morceaux, d'après différens maîtres : parmi ces derniers, on regarde comme les chefs-d'œuvre de cet artiste, le Jugement dernier, d'après Schwartz; les Hommes surpris dans leurs déréglemens par le Déluge, et les Hommes surpris dans leurs déréglemens par le Jugement dernier, deux pendans, d'après Th. Bernard : le Festin du mauvais riche, et le Repas chez Marthe et Marie, joints aux Pelerins d'Emmaüs, gravés par Raphaël Sadeler, sont connus sous le nom des Cuisines de Sadeler. On peut voir le détail de son Œuvre dans le Manuel des amateurs de l'art, de Huber et Rost. Jean mourut à Venise, en 1610, laissant un fils nommé Juste, qui grava dans la manière de son père.

SADELER (Raphael), frère de Jean, naquit à Bruxelles, en 1555. Comme son frère, il abandonna le métier de damasquineur pour se livrer à la gravure. Jean lui servit tout-à-la-fois et de maître et de père; et il s'en fit accompagner dans ses voyages en Allemagne et en Italie. Ils ont plus d'une fois travaillé en commun; mais la grande quantité de travaux auxquels le second s'est livré, a nui quelquefois à leur perfection. Cependant dans ses beaux ouvrages, son travail offre de la propreté, sans sécheresse; et c'est surtout dans les figures qu'il a montré le plus d'habileté : en général les extrémités sont dessinées avec précision et d'une manière correcte. Le travail de la gravure lui ayant affaibli les yeux, il se mit à peindre : mais sa vue s'étant rétablie, il quitta les pinceaux pour reprendre le burin. C'est d'après les peintres flamands, tels que Van Achen, Matthieu Kager, etc., qu'il a principalement travaillé. Son Œuvre, plus nombreux encore que celui de son frère, comprend douze Portraits et soixante-seize morceaux d'histoire ou de paysage, d'après différens maîtres. Ceux qu'on estime le plus sont : Jésus-Christ porté au tombeau; Jésus-Christ dans le tombeau, pleuré par deux anges; la Résurrection du Christ : tous trois d'après Van Achen; et la Bataille de Prague, en huit planches in-folio, pièce extrêmement rare. Cet artiste mourut à Venise, en 1616. Il eut un fils nommé comme lui, Raphaël, et comme lui graveur, mais d'un talent bien inférieur au sien.

SADELER (GILLES), neveu des précédens, naquit à Anvers, en 1570, et apprit la gravure de ses oncles Jean et Raphaël, qu'il eut bientôt égalés. Il les accompagna en Allemagne et en Italie, et grava, dans ce dernier pays, un nombre assez considérable d'estampes d'après les maîtres les plus célèbres de l'école italienne. Son affection pour ses oncles, qui le traitaient comme un fils, dut céder aux instances de l'empereur Rodolphe, qui l'appela à sa cour, alors à Prague, et qui, à son arrivée, lui accorda une pension. Il jouit de la même faveur auprès des empereurs Mathias et Ferdinand II; et ce fut pendant son séjour à Prague, qu'il grava le plus grand nombre de ses estampes. Il surpassa ses oncles par la beauté de son burin, et par un goût de gravure plus analogue à celui de ses originaux. Lorsque le sujet l'exigeait, il gravait du burin le plus fin; mais il savait en même temps se servir de son outil de la manière la plus large et la plus savante, lorsqu'il avait à traiter certains portraits ou des morceaux d'histoire. Sa gravure était pleine de force et de vigueur; et il obtenait les plus grands effets, sans jamais pousser au noir. Il jouit, de son vivant, de toute sa réputation, et reçut le titre de Phénix de la gravure. On pourrait accorder les mêmes éloges à son dessin, s'il n'avait gravé généralement d'après Spranger : les figures mythologiques qui se trouvent dans ses estampes d'après ce maître, ont des formes si bizarres et si contournées, qu'elles tombent presque dans la caricature; mais une partie dans laquelle Sadeler est d'autant plus admirable, que c'est lui, pour ainsi dire, qui l'a créée et conduite à sa perfection, c'est la gravure du portrait. On peut donner le même éloge à ses paysages, genre dans lequel il n'a peut-être pas de rivaux. Watelet s'exprime sur cet artiste de la manière suivante : « On est étonné » du succès avec lequel Sadeler a » gravé le paysage au burin pur : » les vieux troncs d'arbre y sont » exprimés avec la facilité du pin- » ceau ; si leur feuillé ne peut » avoir l'agréable badinage de » l'eau-forte, il en a la légèreté; » les eaux tombantes en cascades, » les roches brisées et menaçantes, » les sombres enfoncemens des fo- » rêts, ne sauraient être mieux » rendus par aucun des procédés » de l'art; les plantes qui ornent » les devans de ses estampes, ont » le port, la forme et la souplesse » de la nature; les fabriques vues » dans le lointain, sont traitées » avec goût. On n'est tenté de » regretter l'eau-forte que pour » les terrasses. » Son Œuvre est très-considérable : on y compte trente portraits, soixante dix-neuf pièces d'après ses propres compositions, parmi lesquelles la salle de Prague, grande pièce en deux feuilles passe pour l'estampe capitale de cet artiste; trente-deux sujets historiques d'après différens maîtres; et quatre-vingt paysages, dont quinze d'après Breughel de Velours; seize d'après Paul Bril; vingt-cinq d'après Rol. Savery; et vingt-quatre d'après Pierre Stevens. On peut en voir le détail dans le Manuel de l'amateur, de Huber et Rost. Ses Antiquités de Rome, Tivoli, Pouzzole, etc., forment cinquante pièces *in-fol.* Sadeler avait cultivé la peinture; et c'est sans doute à cette étude qu'il doit le sentiment de la cou-

leur qu'il a montré dans ses gravures : mais sa réputation comme graveur a absorbé entièrement celle qu'il a pu avoir de son vivant comme peintre. Il mourut à Prague en 1629. Philippe Sadeler, fils du précédent et son élève, ne s'éleva jamais à la hauteur de son père et de ses grands-oncles : à l'exemple de ses cousins, Juste et Raphaël, il a gravé des portraits, des paysages et une infinité de sujets de dévotion. Marc Sadeler, second fils de Gilles, n'a été que l'éditeur de la plupart des ouvrages que son père a gravés à Prague. Laurent Cars a publié à Paris, en 1748, un Recueil en 2 vol. in-fol., contenant plus de cinq cents estampes, d'après Raphaël, Titien, Carrache, Martin Devos, etc., gravées par les frères Sadeler.

SAENREDAM (Jean), célèbre graveur, vivait à la fin du 15e. siècle et au commencement du 16e. Les estampes de ce maître sont très goûtées des curieux. Il a surtout travaillé d'après Goltzius, et il a su allier la douceur avec la fermeté dans sa touche. On désirerait plus de correction dans ses dessins; mais c'est un reproche qu'il doit partager avec la plupart des peintres qu'il a copiés.

SAILLY (Thomas), jésuite, né à Bruxelles vers l'an 1553, accompagna le P. Possevin en Russie. De retour dans sa patrie il jeta les fondemens d'une mission militaire, se donna tout entier à cet emploi, dans lequel il eut infiniment à souffrir, passa presque toute sa vie parmi les soldats et dans les hôpitaux, et mourut à Bruxelles en 1623. Ses travaux continuels ne l'empêchèrent pas de publier un grand nombre d'ouvrages de controverse et de piété.

SAINT-IGNACE (Henri), religieux carme, né à Ath, province de Hainaut, professa pendant plusieurs années la théologie dans les couvens de son ordre. Il est connu par un livre intitulé Ethnica amoris, ou cours complet de théologie morale, qui fut prohibé à Rome en 1714 et 1722. Il est aussi auteur de quelques pamphlets, notamment du Molinisme renversé, dans lequel il se déclara contre les Jésuites. Ce religieux, né dans le 17e. siècle, termina sa carrière vers 1720.

SAINT-MARTIN (Jean de), fils de Humbert le bon bâtard de Bernalmont, qui était marié au village de Haccourt, naquit à Awans près de Liége. Il entra dans l'ordre des carmes, et fut docteur en théologie. Il fut sacré évêque de Jaffa ou Joppé en Palestine, sous la métropole de Césarée, et devint suffragant de l'évêché de Liége, sous Engelbert de la Marck. Jean d'Arkel, successeur d'Engelbert, le continua dans cette dignité. Jean de Saint-Martin était suivant Hemricourt, très-éloquent et agréable en tout ce qu'il faisait. Il termina sa carrière le 24 décembre de l'an 1374, et fut enterré dans le chœur de l'église de son ordre à Liége.

SAINT-VINCENT. (Grégoire de), célèbre géomètre; naquit à Bruges, en 1584. Il alla continuer ses études en Italie; et, ayant embrassé la régle de Saint Ignace, à Rome, à l'âge de vingt ans, il devint l'un des disciples du P. Clavius, et lui succéda dans la chaire de mathématiques. Parmi

ses découvertes, on doit remarquer la symbolisation de la parabole avec la spirale, qu'il reconnut et enseigna, vingt-cinq ans avant que Cavalieri publiât la géométrie des indivisibles, qui ne parut qu'en 1635. Sa réputation comme géomètre s'étendit bientôt dans toute l'Europe. Il fut appelé, par l'empereur Ferdinand II, à Prague; et il se trouvait dans cette ville lorsqu'elle fut attaquée par les Suédois. Le P. Saint-Vincent reçut une blessure grave en allant porter les secours de la religion aux soldats jusque sur le champ de bataille; et il perdit, au sac de Prague, tous ses manuscrits, entre autres, un gros volume sur la quadrature du cercle, qui fut la proie des flammes. Il s'était beaucoup occupé de la recherche de cette quadrature, et c'est en travaillant sur ce fameux problème qu'il recueillit une foule de vérités neuves, qui lui assurent, parmi les géomètres, un rang très-distingué. L'ouvrage qu'il publia sur cette matière, et dont nous parlerons plus bas, contient des aperçus d'une haute importance; mais les raisons dont il appuyait sa prétendue découverte ne poupaient pas soutenir l'examen. Descartes en fit voir la fausseté, dans une lettre qu'il écrivit au P. Mersenne. Ce religieux attaqua le premier la nouvelle solution du problème de la quadrature, dans son livre : Cogitata physico-mathematica, 1648. Trois ans après Huygens, alors fort jeune, réfuta Saint-Vincent dans un livre resté, dit Montucla, comme un modèle de précision et de netteté. Le P. Leotaud, jésuite et bon mathématicien, se joignit aux adversaires de son confrère, qui ne trouva de défenseurs que parmi ses disciples. Dans le nombre, se distinguaient les PP. Sarana et Aynscom. Le premier répliqua très-vivement au P. Mersenne; le second répondit à Huygens et au P. Leotaud, qu'il accusa de n'avoir point compris les raisonnemens de son maître. Le P. Leotaud reprit la plume, et si, par la Cyclomathia, il ne réduisit point au silence les défenseurs imprudens de Saint-Vincent, c'est que la passion finit par se mêler de la querelle. Le roi Philippe IV avait appelé le P. Saint-Vincent en Espagne pour donner des leçons de mathématiques au prince don Juan d'Autriche. Il revint, sur la fin de sa vie, dans les Pays-Bas, et mourut d'apoplexie, à Gand, où il remplissait les fonctions de bibliothécaire, le 27 janvier 1667. On a de lui : 1°. Theses de cometis, 1619, in-4°. Elles sont citées par Lalande, dans la Bibliographie astronomique, page 174. 2°. Theoremata mathematica scientiæ staticæ de ductu ponderum per planitiem recta et obliqua horizontem decussantem, Louvain 1624, in-4°., fig. 3°. Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni, Anvers 1647, in-fol. Suivant Montucla, cet ouvrage est un vrai trésor, une mine riche de vérités géométriques et de découvertes importantes et curieuses. On y trouve une multitude de théorèmes nouveaux sur les propriétés du cercle et de chacune des sections coniques; des moyens sans nombre de carrer la parabole; la mesure absolue de quantité de corps; la formation d'une multitude de nouveaux corps susceptibles de considération géométrique, et qu'il mesure par la méthode Ductus plani in planum;

la symbolisation de la parabole avec la spirale, et enfin plusieurs nouvelles propriétés de l'hyperbole. Cependant Montucla trouve exagérés les éloges dont le P. Castel a comblé Saint-Vincent, dans la préface du calcul intégral, de Stone. 4°. Opus geometricum ad mesolabum per rationum, proportionalitatumque novas proprietates, Gand 1668, in-4°. Cet ouvrage, que l'auteur n'a point terminé, a pour objet le problème de l'invention des deux moyennes proportionnelles continues. On peut consulter, sur le P. Saint-Vincent, l'Histoire des mathématiques, par Montucla, II, 79-84, et la notice biographique, que M. Quetelet lui a consacrée dans les Annales belgiques d'avril 1821, VII, 253.

SALDEN (Guillaume), né à Utrecht, exerça le ministère dans plusieurs églises de Hollande, et enfin dans celle de La Haye, où il mourut en 1694. Ses ouvrages sont: 1°. Otia theologica, in-4°. Ce sont des dissertations sur différents sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament. 2°. Concionator sacer, in-12. 3°. De libris, varioque eorum usu et abusu, Amsterdam, 1668, in-12. Cet auteur avait du jugement et du savoir.

SALLENGRE (Albert-Henri de), conseiller du prince d'Orange, né à La Haye en 1694. Après avoir étudié l'histoire et la philosophie à Leyde, il s'appliqua au droit et soutint publiquement une Thèse contre la coutume de donner la question aux coupables qui s'obstinent à nier leurs crimes. Il alla à Paris après la paix d'Utrecht, voyagea ensuite en Angleterre, et y fut reçu membre de la société de Londres en 1719. De retour à La Haye, il fut attaqué de la petite-vérole, et en mourut à l'âge de 30 ans, le 27 juillet 1723. Ses principaux ouvrages sont: 1°. l'Histoire de Montmaur, professeur royal de langue grecque à Paris 1717, 2 vol. in-12. C'est le recueil des satires enfantées contre ce fameux parasite. 2°. Mémoires de littérature 1715, 2 vol. in-12, continués depuis par le P. Desmolets. 3°. Novus thesaurus antiquitatum romanarum, 1716, 3 vol. in-folio : recueil contenant beaucoup de pièces fugitives qui avaient échappé aux recherches de Grévius. 4°. L'Eloge de l'ivresse 1714, in-12, jeu d'esprit, qui ne doit donner aucune mauvaise idée de ses mœurs. 5°. Une édition des poésies de la Monnoye.

SALM-KIRBOURG (Frédéric Rhingrave de), naquit à Limbourg, ancienne capitale du duché de ce nom, aujourd'hui de la province de Liége, d'une des familles les plus illustres de ce pays, en 1746. Né avec beaucoup d'ambition, il se jeta dans le parti patriote lors de la révolution de la Hollande en 1787, dans l'espoir, dit-on, de chasser le prince d'Orange, et de se mettre à la place de ce Stathouder. Afin d'y parvenir, il se vanta à La Haye qu'il avait beaucoup de crédit à Versailles; et s'étant rendu à cette cour, il persuada qu'il jouissait d'une grande considération en Hollande. Son esprit et ses manières plurent au ministre Calonne, par le moyen duquel il obtint le brevet de maréchal de camp, avec des appointemens de 40 mille livres. Mais, soit que Salm-Kirbourg eût besoin d'argent pour remplir ses projets, soit que, vu l'état des finances de la France, il craignit que ses ap-

pointemens ne lui fussent pas longtemps payés, il osa en demander le capital, et on eut la bonhomie de lui donner 400 mille livres. A son retour en Hollande, il apprit que le parti républicain réclamait la médiation de la France, ce qui, en faisant cesser les troubles, détruisait tous ses desseins. Il dépêcha alors des émissaires à Amsterdam et autres villes, pour y engager les patriotes à s'opposer à tout projet de médiation : il avait conçu l'espoir, en refusant cette médiation, d'être nommé généralissime des armées républicaines, et d'être ainsi investi d'une autorité suprême. Il voyait cependant la nécessité de dissimuler avec le parti du Stathouder, et de crainte qu'il n'eut le dessus, il entretint des intelligences secrètes avec ce parti. Un jour il dit au comte de Callamberg, saxon très-considéré du prince d'Orange : « Croyez au reste, que je n'ai pas » tellement le goût du citron, que » je ne m'accommode très-bien de » l'orange. » D'après ces fausses protestations, on lui confia la défense d'Utrecht, qui avait une garnison de 8,000 hommes, au moment de l'invasion de la Hollande par les Prussiens. Il rendit, sans coup férir, cette place importante, qui aurait pu se défendre longtemps. Une telle conduite le démasqua entièrement vis-à-vis du parti Stathoudérien, et il abandonna en même temps celui qu'il avait juré de servir. S'étant réfugié à Paris, il demeura dans le bel hôtel qu'il avait dans cette ville, embrassa ensuite les principes révolutionnaires, et fut nommé commandant de la garde nationale; mais il ne tarda pas à devenir suspect. Pendant le régime de la terreur, il fut impliqué dans la conspiration (supposée) ourdie dans la maison d'arrêt des Carmes, où on l'avait enfermé. Traduit au tribunal de Goffinhal, il y fut condamné à mort, et exécuté le 23 juillet 1794, âgé de 48 ans. Ses biens furent rendus à sa famille, en vertu d'un décret du 17 septembre 1795.

SAMERIUS (Henri), jésuite, né près de Marche, grand-duché de Luxembourg, fut confesseur de l'infortunée Marie Stuart, puis missionnaire zélé dans sa patrie. Il mourut à Luxembourg en 1610, à 70 ans. Il était très-versé dans l'histoire ecclésiastique, et surtout dans la chronologie. On a de lui : Chronologia sacra ab orbe condito ad christum natum, Anvers 1608, in-fol. Il y relève une infinité de fautes, échappées à différens auteurs.

SAMON, marchand, natif de Soignies, province de Hainaut, vivait sur la fin du 6me. siècle. Les affaires de son commerce l'ayant conduit chez les Esclavons, que les Huns opprimaient alors, il leur persuada de secouer le joug, et montra tant de talent, de valeur et de prudence dans l'exécution de ce projet, que la reconnaissance publique le porta sur le trône. Sa fortune attira dans l'Esclavonie beaucoup d'autres marchands. Quelques-uns d'entr'eux furent volés. Le roi Dagobert Ier. lui en fit porter des plaintes; mais son ambassadeur traita les Esclavons de chiens, et ne ménagea pas plus leur nouveau roi. Ces chiens, lui répondit Samon, mordent les insolens qui manquent de respect à un peuple libre, et au roi que ce peuple a élu librement. Dagobert n'eut

pas à se glorifier de la guerre qui s'ensuivit. Samon gouverna les Esclavons pendant trente-six ans, avec beaucoup de sagesse; il rendit ce peuple heureux au dedans, redoutable au dehors, et l'enrichit par le commerce; il eut, tout à-la-fois ou successivement, douze femmes, dont il laissa vingt-deux fils et quinze filles.

SANDÆUS (Maximilien), né à Amsterdam en 1578, se fit jésuite à Rome en 1597, enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs universités d'Allemagne, passa les dernières années de sa vie à Cologne, et y mourut le 21 juin 1656. Il a donné au public une grande quantité d'ouvrages ascétiques et polémiques, tous écrits en latin, avec ordre, aisance et netteté, mais en trop grand nombre pour être toujours exacts et solides. On a publié le catalogue de ses ouvrages, Cologne 1653, in-4°.

SANDE (Frédéric), célèbre jurisconsulte né à Arnheim, province de Gueldre, vers l'an 1577, bourgmestre de cette ville, conseiller au conseil de Gueldre, avocat fiscal, curateur de l'académie de Harderwyck, ambassadeur de la république de Hollande en plusieurs cours, et enfin député à l'assemblée des États-Généraux à La Haye, lorsqu'il mourut en 1617. On a de lui : 1°. Commentarius in Gelriæ et Zutphaniæ consuetudines feudales, 1637, in-4°. 2°. Commentatio in consuetudinem Gelriæ de effectuatione. Arnheim 1638.

SANDE (Jean), frère du précédent, né à Amsterdam en 1579, professeur de Pandectes à Franeker, conseiller à Leuwarden, mourut en 1638. Ses ouvrages sur le droit, qui avaient d'abord paru séparément, ont été réunis et imprimés avec ceux de son frère Frédéric, Anvers 1674, in-fol. Nous avons encore de lui un Abrégé de l'histoire belgique en hollandais, Amsterdam 1650; traduit en latin, Utrecht 1652, in-12. Les jurisconsultes de Leipzig parlent de Jean Sande en ces termes : Inter celebres Frisiæ jurisconsultos, si non primum, parem certe primo loco meruisse Jeannem Sande; scripta ejus non Belgis tantum sed et apud nos jure quodam suo magni semper æstimata demonstrant, etc. (Acta Lips. 1684, pag. 271).

SANDERUS (Antoine), naquit en 1586, à Anvers, où ses parens se trouvèrent par hasard, car ils étaient de Gand. Il fut curé dans le diocèse de Gand, puis chanoine d'Ypres, écolâtre et pénitencier de Térouane. Il abandonna ces emplois en 1657 pour vaquer plus tranquillement à l'étude. Après avoir mené une vie pure et appliquée, il mourut à Afflighem en 1664, à 77 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Les principaux sont : 1°. Flandria illustrata, 2 vol. in-fol., 1641 à 1644; réimprimée en 1725, 3 vol. in-fol. La première édition de Cologne, réellement d'Amsterdam, fut consumée par les flammes avec l'imprimerie de Jean Bleau : le peu d'exemplaires échappés sont fort recherchés. Van Lom qui a donné la seconde édition, y a ajouté le Hagiologium Flandriæ; de Gandavensibus; de Brugensibus eruditionis fama claris; de Scriptoribus Flandriæ; ouvrages de Sanderus qui avaient été

imprimés séparément. 2°. Chorographia sacra Brabantiæ, Bruxelles 1659, 2 vol. in-fol., et augmentée, La Haye 1726, 3 vol. in-fol. 3°. Bibliotheca belgica manuscripta, Lille 1641, 1644, 2 vol. in-4°. Ce sont les catalogues des manuscrits de la plupart des abbayes de Flandre, de Brabant, de Hainaut et du pays de Liége. 4°. Opuscula minora, Louvain 1651; c'est un recueil de ses poésies, oraisons, etc. 5°. Elogia cardinalium, Louvain 1626, in-4°. 6°. Dissertationes biblicæ, Bruxelles 1650, in-4°. Ces ouvrages prouvent que Sandérus était très-laborieux. Il possédait les langues grecque et latine, et était bon poète et orateur. Il a répandu beaucoup de jour sur l'histoire de sa patrie. L'auteur fit imprimer à ses frais la plupart de ses ouvrages, et ruina sa bourse après avoir ruiné sa santé.

SANDIFORT (Édouard), professeur de médecine à l'université de Leyde, est né à Dordrecht, province de Hollande méridionale, le 14 novembre 1742. Il reçut ses grades en médecine à l'université qu'on vient de nommer, le 19 décembre 1763, et fut nommé, en 1771, professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie. A cette époque, il prononça un discours, qui n'a pas été publié, et qui a pour titre : De optimo anatomico. Professeur ordinaire en 1772, il entra en fonctions par un discours intitulé : De circumspecto cadaverum examine. Il fut enfin, en 1778, nommé professeur de médecine; dès cette époque, il enseigna cette science avec le plus grand succès, et publia un bon nombre d'ouvrages très-recommandables, tant originaux que traduits de langues étrangères; on en trouve la nomenclature exacte dans les Annales de l'académie de Leyde de 1815. Nous nous bornerons à en citer ici les principaux. Voici leurs titres : Bibliothéque de sciences physiques et médicales, La Haye 1765-1775, 11 vol. in-8°. Thesaurus dissertationum, programmatum, aliorumque opusculorum, Leyde 1768-1778, 3 vol. in-4°. avec fig. Observationes Anatomico-pathologicæ, 1778-1781, 4 vol. in-4°. avec fig. Descriptio musculorum hominum, 1781, in-4°. Exercitationes academicæ, 1783-1785, in-4°. Descriptio ossium hominis, 1785. Museum anatomicum academiæ Lugduno-Batavæ, 1793, 2 vol. in-fol., avec fig. M. Sandifort était membre de plusieurs sociétés savantes tant nationales qu'étrangères. Il mourut à Leyde, le 22 février 1814.

SANTEN (Laurent van), philologue et poète latin, né à Amsterdam le 1er. février 1746, fut d'abord destiné à la carrière commerciale, qui était celle de son père; mais son goût l'entraînait vers les études, et son excellent maître Pierre Burman II acheva de l'y décider. Il pensait, à l'exemple de Dorville et de tant d'autres, pouvoir unir les lettres au commerce; mais des revers survenus dans la fortune paternelle le réduisirent (1772) à chercher une ressource dans ce qu'il n'avait regardé que comme agrément. Après avoir fini ses humanités et sa philosophie à Amsterdam, étant allé étudier le droit à Leyde, les circonstances l'obligèrent à s'y faire répétiteur dans cette science. Dès 1767 il avait, avec trois de ses condisciples à l'école de Burman

(Gérard Hooft, Henri-Zacharie Coudere et Lambert Schepper), publié un Recueil de Carmina juvenilia, où l'on distingue ses productions. Il avait déjà fait, en 1766, pour raison de santé, un voyage en Allemagne. Se trouvant à Paris en 1776, il y fit imprimer ses Juvenilia chez P.-Fr.-Amb. Didot, et une 3e. édition a paru en 1782, à Londres, chez Elmly. Le mérite se voit souvent enlever les succès auxquels il a droit. Van Santen l'éprouva manquant consécutivement à Amsterdam une chaire de jurisprudence, et celle de Burman, son maître, démissionnaire. Il cessa d'aspirer à cette distinction littéraire, et il y gagna du côté de l'indépendance. Dans les troubles politiques qui ne tardèrent pas d'agiter les provinces-unies, Van Santen suivit le parti patriote, et ses productions poétiques de ce temps l'attestent. Nommé membre de l'administration municipale de Leyde, il ne s'en conduisit pas moins, dans ses nouvelles fonctions, avec beaucoup de modération et de sagesse. Volontairement rentré dans la vie privée, il se vit, la même année (1795), créé curateur de l'université de Leyde : il a signalé son association au curatorat par deux institutions. C'est principalement à lui qu'on est redevable de l'établissement d'une chaire de littérature et d'éloquence hollandaise, conférée à M. Siegenbeck. Il fit également réunir la numismatique à la chaire de grec, à laquelle fut appelé, mais sans résultat, Emmanuel-Gottlieb Huschke. Ayant inutilement recouru, pour sa santé, aux eaux de Spa, il trouva le terme de sa carrière à Leyde, le 10 avril 1798. Il avait beaucoup travaillé sur Ovide et sur Catulle, et s'était flatté d'en devenir éditeur ; mais le temps lui a manqué. Van Santen aurait pu prendre pour devise : Festina lente. Le catalogue de sa bibliothéque a été publié par S. Van Thoir, sous ce titre : Bibliotheca Santeniana. (Voyez le Magas. encycloped. 6e. année, III, 364). On a de lui, outre ses Juvenilia déjà mentionnés : 1°. Carmina, Utrecht 1780, in-8°. 2°. Propertii elegiarum libri IV, Utrecht 1780, in-4°. Il n'a fait que mettre au jour et achever sur ce poète le travail de Burman, son maître. 3°. Homeri et Callimachi hymnus in Cererem et alia minora Carmina, Leyde 1784, in-8°. 4°. Callimachi Hymnus in Jovem., ibid. 5°. Callimachi hymnus in Apollinem, cum emendationibus ineditis L. C. Valkenærii et interpretatione L. Santenii, Leyde 1787, in-8°. Ces traductions prouvent combien il était familier avec l'original, et combien il avait de facilité à le rendre en vers latins. 6°. Marii Servii Honorati centimatrum, ex vetustissimis exemplaribus correctum, ibid. 1788, in-12. 7°. Valerii Catulli Elegia ad Manlium, ibid. 1788, in-4°. C'est un échantillon de son travail sur Catulle. 8°. Essai sur la partie mécanique de la poésie, en hollandais. 9°. et 10°. Des éditions de Jani Helvetii poëmata, et de Josephi Farsetii, patricii Veneti, carminum libri II ib. 1782 et 1785, in-8°. 11°. Deliciæ poeticæ, fasciculi VIII, ibid. 1783-1796. C'est un Recueil curieux de poésies latines modernes, en partie inédites. Il était sur le point de publier le Terentianus Maurus et le Callimaque; mais il a eu soin que son travail ne fût pas perdu. Son ami M. Jacob-Henri

Hoeufft a publié le Recueil complet de ses poésies latines en 1801, 1 vol. in-8°., et il y a ajouté une biographie étendue que nous avons principalement consultée pour cet article. M. Hoffman Peerlkamp a donné un très-bon article sur Van Santen, dans ses Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt, 1822.

SARASA (Alphonse-Antoine de), jésuite, naquit, en 1618, à Nieuport, province de Flandre occidentale, de parens espagnols. Admis à quinze ans, dans la société, le P. Sarasa fut aussitôt chargé de régenter les humanités au collége de Gand; et il s'acquitta de cet emploi, pendant sept ans, d'une manière brillante. Dès qu'il eut reçu les ordres sacrés, il quitta la carrière de l'enseignement pour celle de la chaire, et s'y donna tout entier, ainsi qu'à la direction des âmes. Cependant l'étude des lettres et de la philosophie occupait ses loisirs. Elève du P. Grégoire de St.-Vincent (v. ce nom), pour les mathématiques, il défendit la solution que son maître avait donnée du fameux problème de la quadrature du cercle. Il mourut au collége d'Anvers, le 5 juillet 1667, à l'âge de quarante-neuf ans. On a de lui : 1°. Ars semper gaudendi, demonstrata ex sola consideratione divinæ providentiæ et per adventuales conciones exposita, Anvers 1664-67, 2 part. in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. L'édition de Jéna, 1740, in-4°., est la quatrième, quoiqu'indiquée seulement comme la troisième, sur le frontispice. Elle fut publiée par J. Ch. Fischer, avec une préface de Jean-Pierre Reuzch, qui contient le plan de l'ouvrage. Erard Weigel en a donné l'abrégé, en allemand, Nuremberg 1687, in-12; et l'ouvrage entier fut traduit dans la même langue, en 1749 : mais c'est l'abrégé de Weigel qu'un anonyme a traduit en français, Strasbourg 1752, in-12; 1764, in-8°.; 1782, 2 tomes in-8°., sous ce titre : l'Art de se tranquilliser dans les événemens de la vie. Leibnitz, Wolf, etc., faisaient le plus grand cas de cet ouvrage, dans lequel l'auteur s'attache à prouver qu'on ne peut être heureux qu'en s'abandonnant entièrement à la providence. On trouve une Notice détaillée sur le père Sarasa, dans les Mémoires de Paquot sur l'histoire littéraire des Pays-Bas, tom. 4, in-12.

SARTON (Dieudonné-Hubert), horloger-mécanicien, et ancien commissaire de la ville de Liége où il est né le 3 novembre 1748. Il eut dès son âge le plus tendre, une prédilection particulière pour tout ce qui concernait la mécanique. Il apprit l'horlogerie sous la surveillance d'un de ses parens; mais bientôt le travail manuel qu'il exerçait dans sa ville natale ne suffit plus à l'élan de son esprit inventif; il forma le projet d'aller étudier cette partie de la mécanique à Paris où il se rendit, et fut reçu avec plaisir, à cause de ses bonnes dispositions, chez Julien Leroy, premier horloger du roi de France, ancien directeur de la société des arts. Il fit sous ce maître des progrès étonnans dans l'art qu'il voulait exercer, et revint ensuite à Liége faire jouir ses concitoyens, ainsi que les étrangers, du fruit de ses études et de ses veilles. La première pièce d'hor-

logerie qu'il inventa et exécuta, fut présentée à S. A. R. le duc Charles de Lorraine, gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens, ce qui lui valut le titre honorable d'horloger-mécanicien de ce prince, qui plaça ce chef-d'œuvre dans son cabinet de physique. Successivement plusieurs pièces de son invention furent présentées et toujours acceptées par le même prince. LL. AA. RR. le duc de Saxe-Teschen et son auguste épouse et d'autres princes voulurent aussi se l'attacher et lui accordèrent le même titre honorable que S. A. R. le duc Charles de Lorraine lui avait donné. A l'avénement du comte Charles de Velbruck à la principauté de Liége, Sarton fut accueilli comme il le méritait par ce prince ami des arts, qui tout en le choisissant pour son premier mécanicien, l'engagea à former le noyau d'une société des sciences qu'il se proposait d'établir (La Société d'Émulation actuelle), ce qu'il accepta avec le plus grand plaisir. Dès-lors son zèle pour tout ce qui avait rapport à son art prit un élan tel que chaque jour y voyait, pour ainsi dire, une nouvelle production de son génie. Nombre de certificats et approbations de l'Académie royale des sciences de Paris, de l'Académie impériale et royale de Bruxelles, de la Société d'Émulation de Liége, de l'Académie anglaise de la même ville, du Comité consultatif des arts et manufactures de Paris, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles, etc., etc., sont des preuves convaincantes de son savoir. A l'âge de 70 ans, il fit part à S. M. le roi des Pays-Bas de plusieurs nouvelles machines de son invention, et dont la munificence royale le récompensa en lui envoyant la décoration de frère de l'ordre du Lion Belgique. Toute sa vie a été employée à donner ses soins à sa nombreuse famille et à l'étude des sciences, et jusqu'à ses derniers momens il ne rêvait qu'aux moyens de porter des améliorations aux arts utiles. Il est décédé dans sa patrie le 18 octobre 1828, âgé de 80 ans. On peut voir dans une petite brochure que Sarton publia en 1822, la description d'une partie de ses inventions.

SART (Corneille du), peintre hollandais, né à Harlem, province de Hollande septentrionale, avait le goût de peindre des fêtes villageoises, et il y réussissait à merveille. Il est mort le 6 octobre 1704.

SAS (Corneille), né à Turnhout, province d'Anvers, l'an 1593, fut successivement professeur en philosophie à Louvain, chanoine de Malines et professeur en théologie dans le séminaire de cette ville, et enfin chanoine, official et vicaire général d'Ypres. Il mourut le 8 novembre 1656, après s'être distingué également par sa piété et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui : 1° Un traité très-instructif, intitulé : Œcumenicum de singularitate clericorum, illorumque cum feminis extraneis vetito contubernio, judicium, Bruxelles 1653, in-4°. Il prétend que les ecclésiastiques ne peuvent ni ne doivent prendre de femmes dans leur maison pour les servir, fussent-elles vieilles. 2° Epitome praxeos virtutum theologicarum, etc., Rome 1632, in-12.

SASBOUTH (ADAM), cordelier, né à Delft (Hollande méridionale) en 1516, d'une famille noble et ancienne, mort à Louvain en 1553, était savant dans la théologie, et dans les langues grecque et hébraïque, et les enseigna dans son ordre. Ses ouvrages ont été imprimés à Cologne, en 1568, in-fol., et 1575. Le plus considérable est un Commentaire sur Isaïe et sur les Épitres de Saint Paul. Michel Vosmerus, son neveu, a écrit la Vie de ce savant et pieux religieux, et a publié une Apologie contre ceux qui ont assuré que les Commentaires que Sasbouth a publiés sont les leçons qu'avait dictées Jean Hasselius son professeur.

SAVERY (ROLAND), peintre de paysages, naquit à Courtrai, province de Flandre Occidentale, en 1576, et fut élève de son père, Jacques Savery, artiste médiocre, qui lui apprit à peindre des animaux, des oiseaux et des poissons. Il avait un frère aîné, qui peignait en détrempe. Roland étudia ce genre; mais le trouvant trop borné, il s'adonna au paysage, dans lequel il acquit une grande réputation. L'empereur Rodolphe ayant vu un de ses tableaux, prit l'artiste à son service, et l'envoya dans le Tyrol, copier les sites les plus remarquables de cette contrée. Savery resta occupé de ce travail pendant deux ans, et revint avec un portefeuille enrichi d'une quantité innombrable d'études précieuses, dessinées soit à la plume et lavées, soit au simple charbon, et qui lui servirent, par la suite, dans tous les tableaux qu'il peignit. Il orna la galerie impériale de Prague, d'une suite de vues, qui ont été gravées par Gilles Sadeler. Une de ses plus belles productions est un paysage d'une étendue immense de pays, dans lequel il a représenté Saint-Jérôme dans le désert, et qui a été gravé par Isaac Major, élève de Sadeler, qui le publia. On vante encore deux de ses tableaux, dont le premier a pour sujet, Orphée qui attire les animaux aux sons de sa lyre, et le second : Une forêt remplie de chevaux sauvages. On admire dans ce dernier les mouvemens, les allures et la vivacité indomptée de ces animaux. Le Musée du Louvre possédait quatre tableaux de ce peintre qui ont été rendus en 1815. Le premier représentait Adam et Eve dans le Paradis terrestre; il appartenait à la Prusse. Les trois autres, dont les sujets étaient : 1°. Un paysage avec des scieurs de bois; 2°. Jésus-Christ sur le Mont Thabor; 3°. La Création, tableau peint sur cuivre, ont été repris par l'Autriche. Les sujets qu'il traitait de préférence étaient des sites du Nord, des Rochers, d'énormes chutes d'eau ornées de sapins. Ses idées sont grandes, ses distributions agréables, ses oppositions bien entendues et rendues avec art. Il dessinait avec esprit et talent les petites figures d'hommes et d'animaux, dont il enrichissait ses compositions; et son exécution avait le fini de celle de Paul Brill et de Breughel de velours. Cependant, quelques-unes de ses productions ne sont pas exemptes de sécheresse; et la couleur bleue y domine un peu trop. Après la mort de l'empereur Rodolphe, Savery revint, en 1612, à Utrecht, où il se plut à cultiver les dispositions de son neveu, et où il mourut en 1639. Jean Savery, neveu et élève du précédent, naquit à Courtrai, vers 1580. Outre

la peinture, il voulut aussi travailler à l'eau-forte, et eut pour maître Hans Bol. Il a gravé, d'après ce procédé, neuf beaux paysages, ornés de fabriques ou de figures, et parmi lesquels on remarque une chasse au cerf, et Samson qui tue un lion. Cet artiste mourut à Amsterdam, où il s'était fixé, et où il a exécuté la majeure partie de ses ouvrages.

SBIEK était un célèbre peintre hollandais, dont les tableaux sont très-rares et très-estimés.

SCALKEN (Godefroid), peintre, né à Dordrecht en 1643, mort à la Haye en 1706, excellait à faire des portraits en petit et des sujets de caprice. Ses tableaux sont ordinairement éclairés par la lumière d'un flambeau ou d'une lampe. Les reflets de la lumière qu'il a savamment distribués, un clair-obscur, dont personne n'a mieux possédé l'intelligence, des teintes parfaitement fondues, des expressions rendues avec beaucoup d'art, donnent un grand prix à ses ouvrages. Scalken était de ces hommes bizarres qui se laissent trop aller à leur humeur libre. On rapporte que faisant à Londres le portrait du roi Guillaume III, il eut la témérité de lui faire tenir la chandelle. Le prince eut la complaisance de s'y prêter et de souffrir patiemment que le suif dégouttât sur ses doigts.

SCHACHT (Charles-Paul), professeur de médecine, de botanique, d'histoire naturelle et de chimie à l'académie de Harderwyck, voyagea en Suisse et en Allemagne pour y perfectionner ses connaissances, et s'établit ensuite à Amsterdam. L'académie de Harderwyck réclama un sujet dont les talens pouvaient lui être si utiles. Il se rendit d'autant plus volontiers à des vœux honorables pour lui, que son père Jean-Herman Schacht était professeur de théologie et d'antiquités sacrées dans la même académie. Mais il fut moissonné à la fleur de son âge. Il mourut âgé de 32 ans, le 31 janvier 1800.

SCHAGEN (Gilles), peintre hollandais, né à Alkmaer, province de Hollande septentrionale, en 1616, alla à Paris, et y jouit d'une haute réputation dans le genre de l'histoire. Il mourut en 1668.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), d'une famille de Franconie, naquit le 23 juillet 1683, à Luxembourg d'un père de médiocre fortune, étudia la jurisprudence à Louvain, et fut avocat au conseil de Malines. Le succès qu'eut son histoire du comte de Mansfeld, imprimée à Luxembourg en 1707, l'attacha à ce genre d'étude. Il embrassa l'état ecclésiastique. Constantin, prince et abbé de Fulda, ayant entrepris d'écrire l'histoire de Fulda, Schannat, pour lui faciliter ce travail, publia plusieurs ouvrages, dont il tira les matériaux des archives de ce monastère. 1°. Vindemiæ litterariæ, hoc est, veterum monumentorum ad Germaniam sacram præcipue spectantium, collectio prima, Fulda et Leipzig, 1723, in-fol. 2°. Corpus traditionum fuldensium, 1724. 3°. Recueil d'anciens documens, pour servir à l'histoire du droit public national des Germains, en allemand, 1726, in-fol. 4°. Diœcesis Fuldensis cum annexa hierarchia 1727,

in-fol. Ce dernier ouvrage fut attaqué par Eckard (ou Eccard) dans ses Animadversiones historiæ et criticæ, Wurtzbourg 1727. Schannat opposa à cette critique: Vindiciæ quorumdam archivi Fuldensis diplomatum, 1728, in-fol. Un autre ayant pris la plume pour soutenir quelques droits des landgraves de Hesse, Schannat lui répondit dans l'Historia Fuldensis, in tres partes divisa, cum codice probationum annexo, 1729, in-fol. Après la mort de Constantin, abbé de Fulda, François-George, électeur de Trèves et évêque de Worms, de la maison des comtes de Schoenborn, invita Schannat à écrire l'Histoire de Worms, qui parut l'an 1732, en deux tomes. La même année, l'archevêque de Prague, comte de Manderscheid-Blanckenheim souhaita que Schannat écrivit sur l'histoire ancienne de l'Eiffel, qui est en partie dans l'archevêché de Trèves et en partie dans le duché de Juliers. Il se chargea de cette tâche, et il aurait été en état de faire imprimer l'histoire de vingt-deux familles de ce pays, au printemps de l'an 1739, si la mort ne l'eût prévenu, étant décédé à Heidelberg le 6 mars de cette année. Il avait aussi formé le dessein de donner la collection des conciles de l'église d'Allemagne, et avait amassé des matériaux qui le conduisaient jusqu'au 13e. siècle. On a imprimé à Francfort-sur-Mein, en 1740, son Histoire abrégée de la maison Palatine. M. de la Barre de Beaumarchais y a joint l'Eloge historique de l'auteur. L'abbé Schannat était lié avec les cardinaux Albani, Quirini et Passionei, et avec plusieurs autres personnes illustres. Il avait autant de modestie que d'érudition.

SCHATEN (Nicolas), jésuite, né dans les Pays-Bas, est célèbre par son Histoire de la Basse-Allemagne, ouvrage regardé comme exact et plein de recherches intéressantes. Il mourut à la fin du dernier siècle.

SCHEELS (Rabode Hermann), en latin Schelius; naquit en 1622, dans la province d'Over-Yssel d'une famille noble. Ce fut à Steinfurt en Westphalie, à Groningue et à Leyde, qu'il fit des études. Il y avait quatre ans que sa famille était dans cette dernière ville, lorsqu'il y perdit son père. Pour compléter son instruction, il visita alors la France et l'Italie. Ferdinand III, grand-duc de Toscane, au service duquel il entra, et qui l'apprécia, voulait le retenir dans ses états; mais Scheels, cédant à la voix de sa mère, revint dans sa patrie. Il s'y livra entièrement à l'étude; et souvent les jours ne suffisant pas à son ardeur. il passait une partie des nuits. Lors de l'assemblée des Etats, en 1651, après la mort de Guillaume, Scheels se rendit à la Haye, comme député de la noblesse de sa province; et il fut nommé Gouverneur d'Ysselmonde. Mais deux mois après, il mourut n'étant âgé que de quarante ans. On a de lui: 1°. Hygini et Polybii de castrametatione Romanorum quæ extant cum notis et animadversionibus, Amsterdam 1660, in-4°. Il y a joint deux Dissertations, De re militari populi Romani. Grævius, qui les a reproduites dans le tome IX de ses Antiquit. Rom., dit qu'elles sont au-dessus de tout éloge. 2°. De libertate publica liber posthumus, 1662, in-12. Schelius y exprime ses sentimens républicains. A la

suite est le discours de Théope Hogers : C. Julium Cæsarem tyrannum fuisse, etc. 3°. Protrepticon de pace et causis belli anglici primi, Deventer 1668, in-12. 4°. De jure imperii liber posthumus, Amsterdam 1671. in-16. Hogers, qui en fut éditeur, y ajouta l'éloge de l'auteur. Scheels avait composé, ou du moins préparé, quelques autres opuscules qui sont tout-à-fait perdus.

SCHEELSTRATE (Emmanuel de), successivement chanoine et chantre d'Anvers sa patrie, garde de la bibliothéque du Vatican, chanoine de St.-Jean de Latran et de St.-Pierre à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1692, à 44 ans; il y jouit de la considération que méritaient ses talens et l'usage qu'il en faisait. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : 1°. Antiquitates ecclesiæ illustratæ, Rome 1692 et 1697, 2 vol. in-fol. 2°. Ecclesia Africana sub primate Carthaginensi, Anvers 1679, in-4°. 3°. Acta Constantiensis concilia, in-4°. 4°. Acta ecclesiæ Orientalis, Rome, 4 vol. in fol. 5°. De disciplina arcani. 6°. Dissertatio de auctoritate patriarchali et metropolitana. Il avait une grande connaissance de l'antiquité ecclésiastique, une sévère orthodoxie, des vues saines et pures. Scheelstrate publia sur l'assemblée du clergé de France en 1682, un écrit dont la 2°. édition de 1740 est particulièrement recherchée.

SCHEID (Everard), en latin Scheidius, philologue d'un rare mérite, en arabe, hébreu, grec et latin, né à Arnheim, province de Gueldre, en 1742, était, depuis 1768, professeur à Harderwyck, lorsqu'à la mort de J.-Alb. Schultens (V. ce nom) il obtint la chaire de littérature orientale à l'université de Leyde; mais il ne remplit que très-peu de temps ce poste honorable, et mourut en 1795. Outre son édition d'Ibn-Doréid, et de la Minerve de Sanchez, on a de lui plusieurs opuscules ou Dissertations, et quelques ouvrages dont la liste est donnée par Sax, dans le tom. VIII de son Onomasticon. Il suffira de citer : 1°. Ad quædam veteris Testamenti loca, Groningue 1764, in-4°. 2°. Ad Canticum Hiskiæ, Leyde 1765, in-4°. C'est un commentaire sur le Cantique d'Ezéchias. 3°. Oratio de fontibus litteraturæ arabicæ, 1767, in-4°. 4°. Dissertatio philologico-exegetica ad Canticum Hiskiæ, Iesaiæ XXXVIII, 9-20, 1768, in-8°. contenant aussi trois discours académiques. 5°. Glossarium arabico-latinum manuale, maximam partem e lexico Goliano excerptum, Leyde 1769, in-4°.; 2°. édition augmentée, ibid. 1787, in-4°., de 286 pag. Ce livre eut un grand succès, parce qu'il n'existait pas d'autre dictionnaire arabe abrégé à la portée des étudians qui n'étaient pas en état de se procurer les grands lexiques de Golius et de Castell. Jacques Scheid l'avait composé en société avec son frère Everard, lorsqu'ils s'exerçaient ensemble à la lecture des auteurs arabes. On en projetait, à Göttingue, en 1786, une édition qui devait être revue par J. D. Michaëlis; mais ce projet n'eut pas de suite, Scheid ayant annoncé, peu de temps après, sa deuxième édition, qui offre en effet diverses améliorations. 6°. Primæ lineæ institutionum, sive speci-

men grammaticæ arabicæ, Leyde 1779, in-4°., de 140 pag. Cette Grammaire arabe, exécutée sur le modèle de la Grammaire hébraïque de Nic. Guill. Schœder, contient des observations intéressantes et peu communes; mais, comme la plupart des autres ouvrages du même auteur (dit Schnurrer), elle est incomplète et s'arrète au 85e. § de Schœder, soit à la 6e. section des verbes. 7°. Opuscula de ratione studii, 1786-92, trois parties in-8°. 8°. L. B. Valkenarii observationes academicæ, et J. D. à Lennep prælectiones academicæ de analogia linguæ græcæ, 1790, in-8°. 9°. J. D. a Lennep etymologicon linguæ græcæ, Utrecht 1790, 2 vol. in-8°. 10°. Oratio de eo quod Schultensius post immortalia erga litteras orientales merita posteris agenda reliquerit, Leyde 1794, in-4°. Scheid avait entrepris une nouvelle version hollandaise de la Bible; mais il paraît que ce travail était peu avancé à la mort de son auteur. Everard Scheid avait aussi commencé, avant 1790, une édition in-4°., du texte arabe, des proverbes de Meydang, et Schnurrer en avait déjà reçu les trois premières feuilles. L'entreprise fut arrêtée par l'éditeur, lorsqu'il apprit que Schultens s'occupait du même travail. Sax ne fait pas mention de ce fragment. On voit aussi dans le catalogue de Langlès (n°. 1103) : Consessus hamadanensis, vulgo dicti Bedial zamaan; e codice. M. S. bibliothecæ fratris sui ejusdemque typis arabicis edidit Jac. Scheidius, in-8°.

SCHELLINGS (Guillaume), peintre de paysage, né à Amsterdam en 1631, cultiva de bonne heure la peinture, et jouissait déjà d'une réputation d'habileté lorsqu'il parcourut la France, l'Angleterre, l'Italie et la Suisse, pour étudier la nature et les chefs-d'œuvre des grands maîtres. En Angleterre, il fit une étude particulière de la forme des vaisseaux, des ports de mer, et de tout ce qui tient à la marine. En Italie, il dessina les restes de l'antiquité, et tout ce qu'il crut propre à enrichir ses compositions. De retour dans sa patrie, il fit voir dans ses ouvrages, outre les qualités qui faisaient rechercher ses premières productions, un perfectionnement qu'ils devaient à ses voyages. On l'accabla de demandes; et chacun voulait enrichir son cabinet de quelques productions de son pinceau. Le tableau que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, est celui dans lequel il a représenté le roi Charles II s'embarquant pour l'Angleterre. La scène est sur le rivage de la mer; la foule qui se presse, les équipages, les chevaux, tout respire, tout vit. Les groupes sont distribués avec jugement, et il y règne du mouvement sans confusion. A l'horizon, on aperçoit la flotte destinée à transporter le monarque. Schellings composait en grand maître; son dessin est correct et plein de finesse; ses tableaux, tous peints en petit, sont terminés avec le fini le plus délicat. Sa couleur a quelque chose de celle de Carle Dujardin; les fonds de paysages se rapprochent de ceux de Lingelback, mais ils sont terminés avec plus d'art. Ce peintre mourut le 11 octobre 1678. Daniel Schellings, son frère et son élève, né à Amsterdam, en 1633, et mort le 18 septembre 1701, a aussi peint avec succès des vues de places et de paysages.

SCHENCK (Martin), se distingua dans les guerres par un grand nombre d'actions d'éclat, en combattant tantôt pour le roi Philippe II, et tantôt pour les hollandois; car rien de plus vénal que ses talens et ses travaux militaires. Il périt dans le Rhin, en 1589, après avoir vainement tenté de se rendre maître de Nimègue. Il ne se battait jamais avec plus de prudence et de succès que lorsqu'il avait bien bu, et n'était jamais plus sûr de garder son secret que lorsqu'il était ivre.

SCHENCK ou SCHENCKIUS (Frédéric), né en 1503, dans les Pays-Bas, de l'ancienne et noble famille de Teutenburg, était président de la chambre impériale de Spire, à l'âge de trente-trois ans. Près de parvenir aux plus hautes dignités, où son mérite et sa naissance l'appelaient, il fut effrayé des dangers de la cour, la quitta pour embrasser l'état ecclésiastique, et fut successivement prévôt de Saint-Pierre d'Utrecht et évêque de cette ville, dont il devint le premier archevêque. Il y mourut, en 1580, après vingt ans d'épiscopat. Ses ouvrages de droit, presque tous insérés dans le Tractatus tractuum, sont : 1°. Trias forensis, Anvers 1528, in-8°. 2°. Progymnasmata fori, imprimé avec son Viridarium conclusionum juridicarum, Halle 1537, in-fol.; Cologne 1589, in-8°. 3°. Tractatus de testibus, Cologne 1577, in-4°. Interpretationes in librostresfeudorum, Cologne 1555. Ses livres de doctrine sont : 1°. Dialogue contre les ivrognes. 2°. Un Traité des devoirs d'un évêque, 1525, in-8°. 3°. De l'usage et de l'ancienneté des saintes images, Anvers 1567, in-8°. Ce dernier ouvrage est d'une grande érudition et le meilleur qu'ait composé l'auteur.

SCHENCKEL (Lambert-Thomas), mnémoniste, né en 1547, à Bois-le-Duc, était fils d'un médecin, qui, pour pouvoir soutenir sa famille, joignait l'enseignement du latin à la pratique de son art. Il apprit de son père les élémens des langues anciennes, et, à dix-sept ans, alla faire son cours de philosophie à Louvain. En 1565, il se rendit à Cologne, dans le dessein d'y perfectionner ses études; mais les troubles qui commençaient à s'étendre de la France et des Pays-Bas en Allemagne, le forcèrent de renoncer à ses projets; et, de retour dans sa patrie, il se décida pour la carrière de l'enseignement. Il professa la grammaire et les humanités dans plusieurs villes, entre autres à Malines, où il exerçait, en 1576, les fonctions de recteur de l'école publique. Ce fut vers ce temps-là qu'il parvint à se créer, d'après les anciens, un système de Mnémonique, ou mémoire artificielle. Cette découverte lui parut un moyen assuré de gloire et de fortune; il quitta bientôt sa chaire pour porter sa méthode dans les pays étrangers. Pendant plus de quarante ans, on le vit parcourir l'Allemagne, la Bohême et les différentes provinces de la France, trouvant partout des disciples empressés de l'entendre. Son cours, composé de dix à douze leçons, coûtait vingt écus que l'on payait d'avance. Il ne le commençait qu'après avoit fait jurer à ses auditeurs un secret inviolable; de son côté s Schenckel leur promettait de lee mettre en état de dicter, en mêm,

temps, à vingt secrétaires sur des matières différentes. Il est difficile de ne pas voir dans cette conduite un vrai charlatan. Cependant il fut honoré des suffrages des évêques d'Arras, Anvers et Liége, et il reçut les attestations les plus flatteuses des universités de Louvain, Douai, Wurtzbourg et de celle de Paris, à laquelle il se fit agréger. Ayant obtenu le privilége exclusif d'enseigner sa méthode en France, il y demeura douze ans, se jouant de la crédulité publique, tantôt annonçant qu'il avait un secret au moyen duquel on pouvait faire de tête les calculs les plus compliqués; et tantôt qu'il enseignerait le latin, dans moins de six mois, à l'élève le plus borné. Malgré toutes ses promesses, Schenckel ne put soutenir sa réputation. Il quitta la France, où il avait cessé de trouver des adeptes, et mourut ignoré, dans une petite ville d'Allemagne, vers 1630, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait publié, dès 1593, à Douai, l'Opuscule auquel il doit une place dans la Biographie : De memoria libri duo, in-8°., de 28 feuillets. Dans le premier livre, il traite des avantages de la mémoire et des moyens de la fortifier. Le second renferme les principes de la mémoire artificielle, d'après Saint-Thomas d'Aquin, Aristote, Quintilien et Cicéron. Cet opuscule, réimprimé à Strasbourg, en 1610, in-12, sous ce titre : Gazophylacium artis memoriæ vel fundamenta artificialis memoriæ, l'a été plus tard, dans le même format, à Rostock, Venise et Lyon, en 1629; et à Francfort, en 1678, in-8°. Cette édition est augmentée de cinq petits traités de mnémonique, attribués à Don Juan d'Autriche, Jérôme Marasioti, Jean Spangenberger, Franç-Mart. Ravellin et Jean Willis. Le traité de Schencke, avait été traduit en français par un anonyme, à Douai, 1593, in-8°.; et par Adrien Le Cuirot, sous ce titre : Le Magazin des sciences, augmenté de l'alphabet de Tritheim, Paris 1623, in-12, rare. Il paraît que tous ceux que Schenckel avait initiés à la méthode mnémonique n'avaient pas le bonheur de la comprendre. Un de ses partisans se chargea de la rendre plus claire, en publiant : Schenckelius detectus, Lyon 1627, in-12 de 178 pag.; et Crisis Jani Phaosphori in quo Schenckelius illustratur, ibid. 1629, in-12 de 76 pag. Le livre et le nom de l'auteur n'en étaient pas moins tombés dans l'oubli, quand le docteur Kluber s'avisa d'en donner une version allemande sous ce titre : Compendium de la mnémonique ou l'art de la mémoire, au commencement du dix-septième siècle, par Schenckel et Sommer, son disciple, trad. du latin, avec une préface et des observations, Erlangen 1804. De nos jours la méthode du mnémoniste flamand, qui ne diffère guère de celle du Père Gesvaldo, général des Franciscains, ni de celle du P. Cosme Rosselli, a été reproduite et perfectionnée en Allemagne, par le baron d'Aretin, et en France par Feinaigle (Voy. ce nom dans la Biogr. des hommes savans, III, 41). Parmi les autres opuscules de Schenckel dont on trouvera les titres dans la Biblioth. belgica de Foppens pag. 802, et dans les Mémoires littéraires de Paquôt, III, 235 et suiv. éd. in-fol., on se contentera de citer : 1°. Tabulæ publicæ Scholæ Michliniensis summam rei scholasticæ complectens, Anvers, Plantin, 1576, in-8°.

2°. Grammaticæ latinæ præceptiones libri tres, ibid. 1582, 1592, in-4°. 3°. Flores et sententiæ insigniores selectæ e Phil. Cominæo, Froissardo, etc., Paris 1606, in-12; Cologne 1615, in-12. 4°. Elegiarum et epigrammatum liber unus, Toulouse 1609, in-12. 5°. Jovianus imperator, sive historia fortunæ adversæ: cum elegiis aliquot, Prague 1617. 6°. Methodus sive declaratio quomodo latina lingua, sex mensium spatio, doceri possit; accessit tractatus de utilitatibus et effectibus artis memoriæ, Strasbourg 1619, in-12.

SCHERMER (Luc), poète hollandais, né à Harlem, en 1688, et moissonné à l'âge de vingt-deux ans, se consolait avec les muses des cruelles douleurs de la pierre. Le Recueil de poésies mêlées qu'il nous a laissé dans sa langue maternelle, prouve à quelle hauteur il n'eût pas manqué de s'élever, s'il avait vécu assez long-temps. Il avait fait d'excellentes études à Leyde; et le goût des anciens se manifeste partout dans ses productions, qui sont en grande partie de genre bucolique. Elles ont été recueillies par Pierre Vlaming, bon littérateur et poète lui-même : il les a enrichies d'une excellente Notice sur Schermer, à qui M. de Vries, dans son Histoire (Anthologique) de la poésie hollandaise (tome II, pag. 31-35), s'est plu aussi à rendre justice.

SCHETZEL ou SCHETZELIUS, ermite célèbre, habitait au 12me. siècle la forêt de Granwald près de Luxembourg, dans laquelle on voit une grotte et une fontaine qui portent son nom. L'auteur de la vie de Saint-Athard, disciple de Saint-Bernard, en raconte des choses admirables, et plusieurs de ces singularités sortent des règles ordinaires des vertus chrétiennes, mais elles tiennent aux circonstances et à la nature des temps.

SCHILDER (Louis de), né à Bruges en 1606, entra chez les jésuites en 1626, enseigna dix-neuf ans la philosophie et la théologie, et mourut dans sa patrie en 1667, après avoir publié un traité sur les sacremens, in-fol. et un petit ouvrage judicieux et utile, de principiis formandæ conscientiæ. Les auteurs de la compilation intitulée Extrait des assertions, etc., lui reprochent le probabilisme, tandis qu'il enseigne formellement le sentiment contraire.

SCHIM (Henri), poète hollandais, né à Maassluis, en 1695, s'est distingué dans le genre religieux et biblique. On a de lui un Recueil de Poésies morales et sacrées, dont fait partie un charmant poëme en trois chants, intitulé : Le Bonheur de la vie champêtre. Il a encore publié : La Gloire de Jésus-Christ et de son Église, et autres poésies bibliques. Il mourut à Maassluis, à l'âge de quarante-sept ans. M. de Vries s'est plu à lui rendre justice, dans son Histoire de la poésie hollandaise, tome II, p. 124-128.

SCHONÆUS (Corneille), né en 1541, à Gouda (Hollande Méridionale), poète latin, a composé des Élégies, des Epigrammes, etc. Mais ce qui l'a fait connaître, ce sont des comédies sacrées, dans lesquelles il a saisi le style de Térence, ouvrages plus estimables encore par

l'intention de l'auteur et la sagesse de ses vues que par l'élégance et la pureté de l'expression. Ceux qui savent apprecier l'heureuse influence des représentations théâtrales sur les mœurs, ne peuvent qu'estimer un travail qui donne à l'esprit et au cœur des jeunes gens une espèce de change qui les attache à des objets innocens, et prévient la recherche ou les regrets de spectacles licencieux. La réputation qu'il acquit, jointe à la régularité de sa conduite, lui procura le rectorat de l'école de Harlem, emploi qu'il exerça avec beaucoup de succès pendant 25 ans. Il y mourut le 23 novembre 1611. Schonæus a été loué par les meilleurs écrivains de son temps. On a donné un grand nombre d'éditions de ses comédies sacrées, sous le titre de Terentius christianus. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1629, Cologne 1652, et Francfort, 1712, 2 vol. in-8°.

SCHOOCKIUS (MARTIN), né à Utrecht en 1614, fut successivement professeur en langues, en éloquence et en histoire, en physique et en logique, à Utrecht, à Deventer, à Groningue, et enfin à Francfort sur l'Oder, où il mourut en 1669, à 55 ans. On a de lui un nombre prodigieux d'ouvrages de critique, de philosophie, de théologie, de littérature, d'histoire, etc., in-12 et in-8°., dans lesquels il ne fait que compiler. Les principaux sont : 1°. Exercitationes variæ, 1663, in-4°., qui ont reparu avec ce titre : Martini Themidis exercitationes, 1688, in-4°. 2°. Des Traités sur le beurre; 3°. sur l'aversion pour le fromage; 4°. sur l'œuf et le poulet; 5°. sur les inondations; 6°. de harengis, seu halecibus; 7°. de signaturis fœtus; 8°. de ciconiis, 9°. de scepticismo; 10°. de sternutatione, 11°. de cerevisia; 12°. Tractatus de traffis; 13°. de statu reipublicæ fœderati Belgii; 14°. de imperio maritimo; 15°. de natura soni; 16°. de nihilo; 17°. de lingua hellenistica; 18° Admiranda methodus novæ philosophiæ, contre Descartes; 19°. des écrits de controverse qui prouvent qu'il entendait mieux les matières de beurre et de fromage que celles de la religion. Vossius, offensé de son humeur satirique, l'appelle tout uniment impudentissima bestia.

SCHOONHOVIUS (FLORENT), poète, né à Gouda en 1594, s'appliqua toute sa vie à la poésie. Il mourut vers l'an 1648, après avoir publié : 1°. Poëmata, Leyde 1613; ce sont des postorales et des odes. 2°. Emblemata, Amsterdam 1618, in-4°. Ces ouvrages lui ont assuré une place parmi les poètes de la classe moyenne.

SCHOONJANS (ANTOINE), peintre, né à Anvers, en 1655, fut placé fort jeune chez Erasme Quillinus. Le désir de se perfectionner lui fit entreprendre le voyage d'Italie, et il se rendit dans cette contrée, en traversant Lyon et Paris, où il laissa quelques ouvrages qui annonçaient son talent. Arrivé a Rome, il se livra à des études sérieuses, et après un séjour de dix années, il visita Vienne, où l'empereur Léopold 1er. lui donna le titre de peintre de son cabinet. Outre les portraits de la famille impériale, et d'une foule de seigneurs, il peignit plusieurs grands tableaux d'autel pour diverses églises de l'Autriche. C'est particulièrement à Vienne que se

voient ses principaux ouvrages. Sa renommée attira dans cette ville une foule d'étrangers, qui, charmés de la beauté de ses peintures, les emportèrent dans leurs pays, et surtout en Angleterre, où Schoonjans fut invité à se rendre. L'empereur lui permit d'aller passer quelque temps à Londres, où il fut accueilli avec le plus vif empressement. A son retour en Allemagne, il s'arrêta quelque temps à la cour de l'Électeur palatin, pour lequel il exécuta plusieurs ouvrages, dont ce prince fut tellement satisfait, qu'il le décora d'une superbe chaîne d'or. Il arriva enfin à Vienne, où il ne cessa d'être accablé de travaux et de faveurs, jusqu'à sa mort, arrivée en 1726.

SCHORUS (Antoine), grammairien, natif d'Hooghstraten, province d'Anvers, embrassa la religion protestante, et mourut à Lausanne en 1552. On a de lui plusieurs ouvrages de grammaire, dont les humanistes venus après lui ont souvent profité sans les citer. Les principaux sont : 1°. Thesaurus ciceronianus, Strasbourg 1570, in-4°. 2°. Phrases linguæ latinæ e Cicerone collectæ, in-8°. Bâle 1550, et Tubingen, 1728. 3°. Ratio discendæ, docendæque linguæ latinæ ac græcæ, in-8°. 4°. Une comédie latine, intitulée : Eusebia, sive Relligio, qu'il fit représenter par ses écoliers, en 1550, à Heidelberg, où il était professeur de belles-lettres; et comme dans cette pièce satirique, il voulait prouver que les grands méconnaissaient la religion, et qu'elle n'était accueillie que par le peuple, l'empereur le fit chasser de la ville. On croit que Henri Schorus, mort vers l'an 1590, connu aussi par divers ouvrages de Grammaire, imprimés à Strasbourg, était le fils d'Antoine Schorus.

SCHOTANUS (Christian), ministre de la religion réformée, né à Scheng, village de la province de Frise, en 1603, fut professeur de langue grecque et d'histoire ecclésiastique, et prédicant à Francker. Il y mourut l'an 1671, après avoir donné : 1°. Description de la Frise, avec fig., 1656, in-4°. 2°. Histoire de la Frise jusqu'en 1558, in-fol. Ces deux ouvrages sont en Flamand. 3°. Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi, Francker 1658, in-12. 4°. Bibliotheca historiæ sacræ Veteris-Testamenti, sive exercitationes sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi 1664, 2 vol. in-fol.

SCHOTANUS (Jean), fils du précédent, né dans la province de Frise, fut professeur de philosophie à Francker, et mourut en 1699. Il a fait des Paraphrases en vers sur les Méditations de Descartes, où il entre en lice avec le savant Huet, et attaque l'ouvrage de ce prélat sur la philosophie cartésienne.

SCHOTT (André), né à Anvers en 1552, fit ses études à Louvain, puis à Paris, où il fut lié d'amitié avec Rusbec et plusieurs savans. Il alla ensuite en Espagne, et emporta au concours une chaire de langue grecque à Salamanque. Antoine Augustin, archevêque de Tarragone, voulut l'avoir auprès de lui; il vécut quelque temps avec ce prélat, se fit ensuite jésuite en 1586 et fut nommé professeur d'éloquence à Rome. Il revint ensuite à Anvers où il enseigna le grec avec réputation jusqu'à sa mort,

arrivée en 1629 dans sa 77e. année. C'était un homme laborieux, franc, généreux, poli, officieux. On a de lui : 1°. Traduction de Photius, imprimée à Paris en 1606, in-fol. ; elle manque d'exactitude et de précision. 2°. La première édition de l'Historia Augusta de Sextus Aurelius, 1579. 3°. Des Éditions de Cornelius Nepos, Francfort 1600, in-fol. ; de Pomponius Méla, Anvers 1582, in-4°. ; de Sénèque l'orateur, avec des supplémens, où il y avait des lacunes, Paris 1606, in-fol. ; de Saint Basile-le-grand, avec des notes, 1616, in-fol. ; des Commentaires sur le Pentateuque de Saint Cyrille, grec et latin ; des Épitres de Saint Isidore de Peluse, grec et latin, Rome 1629, première édition ; des Antiquités romaines de Rosin, avec des additions, Cologne 1645, in-4°. ; des Épitres de Paul Manuce, Cologne 1624 ; des OEuvres de Louis de Grenade, 1628 ; de Sicilia, Magna Græcia, etc., de Hubert Goltzius, avec des notes, 1617, in-fol. ; des Fasti romani du même auteur, 1618, in-fol. ; des OEuvres d'Ennodius, de Claudien Mamert, avec des notes, etc., Tournay 1610. 4°. Vitæ comparatæ Aristotelis et Demosthenis, Augsbourg 1603, in-4°. 5°. Éloge funèbre d'Antoine Augustin archevêque de Tarragone 1686, avec les dialogues de ce prélat, publiées avec des notes, par Etienne Baluze. 6°. De bono silentii religiosorum et sæcularium. 7°. De sacris et catholicis sanctæ Scripturæ interpretibus, Cologne 1618, in-4°. 8°. Adagialia sacra Novi-Testamenti græce et latine, Anvers 1629, in-4°. 9°. Litteræ japonicæ. 10°. Tabulæ rei nummariæ, 1615, in-8°. Cet ouvrage est tiré de Budé, Agricola et Ciacconius. 11°. Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, scriptores, Francfort 1606-1608, 4 vol. in-fol. 12°. De prisca religione ac diis gentium dans l'édition qu'il a donnée des dialogues d'Antoine Augustin, Anvers 1617, in-folio, etc. On lui attribue encore la Bibliothéque d'Espagne, in-4°., en latin ; mais cet ouvrage a été fait seulement sur ses Mémoires. Tous ces écrits sont remarquables par un grand fonds de savoir.

SCHOTT (François), frère du précédent, membre de la régence d'Anvers, sa ville natale, est auteur d'un Itinéraire d'Italie, d'Allemagne, de France et d'Espagne, Vienne 1601, in-8°., il mourut en 1622.

SCHOUTEN (Guillaume Cornélissen), navigateur hollandais, né à Horn, province de Hollande septentrionale, avait fait trois fois le voyage des Indes Orientales, et navigué dans tous les parages en qualité de pilote, de subrecargue et de capitaine. Sa grande expérience détermina Isaac Le Maire à lui communiquer son projet de pénétrer dans le Grand-Océan, par une route différente de celle du détroit de Magellan. Constamment animé du désir de faire de longs voyages, et persuadé comme Le Maire, qu'il existait un autre passage au sud de l'Amérique, Schouten entra volontiers dans l'entreprise ; et il eut le commandement du navire la Concorde, dont il surveilla l'armement. On mit à la voile, le 14 juin 1615. De retour dans sa patrie, en 1617, Schouten obtint quelque réparation du tort qu'on lui avait fait

en saisissant son navire, et il eut la satisfaction de voir ses compatriotes passer par le détroit de Le Maire, pour pénétrer dans le Grand Océan. Il exécuta encore d'autres voyages aux Indes, et il revenait en Europe en 1625, sur le Middelbourg, lorsque le mauvais temps le força d'entrer dans la baie d'Antongil, à la côte orientale de Madagascar, où il mourut. La relation du voyage de Le Maire et de Schouten, écrite par Aris Classen, commis de l'expédition, parut en hollandais sous ce titre : Journal ou Description du merveilleux voyage fait par G. C. Schouten, natif de Horn, dans les années 1615, 1616, 1617, comme (en circumnavigeant le globe terrestre) il a découvert, au sud du détroit de Magellan, un nouveau passage jusque dans la grande mer du sud, ensemble des aventures admirables qui lui sont arrivées en découvrant plusieurs îles et peuples sauvages; Amsterdam 1617, in-4°. avec cartes et figures; plusieurs fois réimprimé avec quelques changemens dans le titre, et traduit en français, Amsterdam 1618-1620; en latin 1619; en allemand, Arnheim 1618. On le trouve dans le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes, dans ceux de Bry et de Purchas, et en abrégé dans toutes les collections de voyages. Cette relation d'une des navigations les plus remarquables offre plus de détails sur les mœurs des habitans des îles découvertes par les Hollandais, qu'on n'en rencontre dans les relations publiées antérieurement. On y trouve aussi des vocabulaires de quelques îles découvertes dans l'expédition. Une île qui a reçu et conservé le nom de Schouten, est située près de la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, par 43'. de latitude sud, et 135° 17', de longitude est. Elle est grande et entourée d'îlots et d'écueils nombreux.

SCHOUTEN (Gautier), voyageur, né à Harlem, s'embarqua au mois d'avril 1658, comme chirurgien, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, et, le 25 octobre, mouilla sur la rade de Batavia. Son désir de parcourir le monde lui fit profiter de toutes les occasions qui s'offrirent de visiter les différens lieux où la compagnie envoyait des expéditions; il alla d'abord à Ternate et Amboine, puis à Célèbes et dans le royaume d'Aracan; il vit Java, Ceylan, assista sur la côte de Malabar, à la prise de Coulan et de Cranganor, en 1662, sur les Portugais, et longea la côte de Coromandel jusqu'à l'embouchure du Gange. Il fit d'inutiles démarches pour être employé dans un voyage au Japon, et vint à Malacca, puis à Pépely et à Ougly, ports des bouches du Gange. Le temps de son engagement était expiré, et son vaisseau étant de retour à Batavia, il commença, en 1664, à éprouver quelque regret de vivre loin de sa patrie. Une flotte richement chargée était prête à mettre à la voile pour l'Europe. Profitant de la considération que ses services lui avaient méritée, il se fit recevoir à bord du vaisseau amiral. La flotte dispersée par une tempête, parvint, le 11 mars 1665, à entrer dans la rade du Cap; et après différentes contrariétés, Schouten prit terre à Amsterdam. On a de lui en hollandais : Voyage aux Indes orientales, où l'on voit plusieurs descriptions de pays, royaumes, îles et villes, siéges et combats sur terre et sur mer, coutumes, ma-

nières, religions de divers peuples, animaux, plantes, fruits et autres curiosités naturelles, Amsterdam 1676, in-4°., avec des figures dessinées par l'auteur; ibid. 1704; traduit en français, ibid. 1708, 2 vol. fig. Il l'a aussi été en allemand, ibid. 1676, folio, fig.; et l'on en trouve des extraits dans la plupart des recueils de voyages. La relation de Schouten est une des plus curieuses que l'on puisse lire; elle contient des particularités précieuses sur les pays que l'auteur a vus. Si les choses ont changé depuis cette époque dans plusieurs endroits, la comparaison de leur état ancien avec leur état actuel n'en est que plus piquante. Le jugement et la bonne foi de l'auteur éclatent dans ses récits et ses descriptions; les peintures y sont vives, les détails intéressans, et il y règne un air de candeur et de sagesse qui plait autant que la variété des aventures. Il s'attache surtout à faire connaître les mœurs et les usages des peuples, et les productions de la nature, notamment dans l'île de Java. Il donne, sur la foi d'autrui, des récits d'événemens dont il n'a pas été témoin, et des descriptions de pays qu'il n'a pas visités; et dans ces cas mêmes il est exact. Schouten (Josse) résident à Siam, donna une description de ce royaume, en 1636, qui fut traduite du Hollandais en Allemand, et insérée à la suite de l'Histoire du Japon, par Caron, Nuremberg 1666, in-8°. On la trouve aussi en français dans le Recueil de Thévenot. Elle est exacte et intéressante. Schouten avait demeuré huit ans à Siam, et il y fit bâtir en 1634 un grand comptoir pour la compagnie des Indes. Appelé ensuite à Batavia, il devint conseiller extraordinaire des Indes, et enfin président du conseil de justice. Convaincu d'un crime infâme, il fut brûlé vif en 1653. On trouve les détails de cette affaire dans les voyages de Tavernier.

SCHRADER (Jean), poète latin, et philologue, naquit en 1721, à Tonnawierde, en Frise, où son père était pasteur de l'Église réformée : il fit ses premières humanités à Leuwarde, d'où il passa, en 1738, à l'académie de Franeker, et ensuite à l'université de Leyde. Heureux de trouver pour maîtres des hommes tels que Hemsterhuys et Pierre Burman le second, Schrader se montra digne de marcher sur leurs traces. Il fut d'abord lecteur d'éloquence et d'histoire à Franeker, en 1744; il y devint professeur extraordinaire en 1748, puis professeur ordinaire. En 1754, ses attributions s'accrurent de la chaire d'histoire de la patrie. Pendant plus de trente ans il forma un grand nombre d'excellens élèves Il mourut à Franeker, à l'âge de soixante-un ans, le 26 nov. 1782. On a de lui : 1°. Musæi Grammatici de Herone et Leandro Carmen, avec des conjectures inédites de Pierre Francius, et ses propres notes, caractérisées par une érudition peu commune à l'âge de 20 ans, Franeker 1742, in-8°. 2°. Observationum liber, ibid. 1761, in-4°. 3°. Liber Emendationum, Leuwarde 1776, in-4°. Une Préface de 60 pages est suivie d'une longue pièce en vers latins, adressée à l'auteur, par Ch. A. Wetstein. Les Emendationes, divisées en treize chapitres, portent sur Catulle, le Culex et le Ciris (qu'il attribue à Virgile), sur Ho-

race, Properce (qui occupe cinq chapitres) et Ovide quatre. Il lui attribue l'Ibis, à l'exception de quelques vers évidemment corrompus. La Préface contient des corrections moins étendues sur vingt autres auteurs grecs ou latins, poètes pour la plupart. Trois tables, qui terminent l'ouvrage, facilitent les recherches. 4°. Carmina, recueillis par Éverard Wassenbergh, Leuwarde 1786, in-8°. On y distingue quelques harangues académiques, telles que : Carmen pro poëtis qui latine scripserunt; Epicedion Gul. Car. Henr. Frisonis; un poème en faveur de l'académie de Franeker, lu en 1773, devant Guillaume V, prince d'Orange. Il n'est guère possible d'être meilleur latiniste que ne l'était Schrader, ni de mieux connaître le mécanisme du vers latin. MM. Hoeufft et Peerlkamp, dans leurs ouvrages sur les poètes latins Belges, se sont plus à l'envi à lui rendre cette justice. 5°. Epistola critica à P. Burman le second, sur le 1er. vol. de son Anthologie latine, et que celui-ci a placée en tête du second vol. Cette lettre offre de nombreuses conjectures et corrections sur les épigrammes recueillies dans la 1re. partie de cet ouvrage. Wyttenbach, dans sa Bibliotheca critica, part. VIII, parle de l'édition que Schrader préparait depuis quelque temps, et qu'à l'époque de sa mort il était près de publier, du poème géographique d'Avianus, intitulé : Descriptio orbis terrarum, sur lequel il faut voir l'Histoire abrégée de la littérat. romaine de M. Schoell, tom. III, pag. 63. Nous ignorons ce qu'est devenu ce travail.

SCHREVELIUS (Corneille) né à Harlem en 1615, fut recteur des écoles d'humanités à Leyde en 1642, et remplit cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 11 septembre 1664. Il a travaillé plus qu'aucun autre aux éditions d'auteurs classiques faites en Hollande, et connues sous le nom de Variorum, qui sont fort belles et correctes, mais souvent chargées de notes qui manquent de goût et de discernement. On a de lui un Lexicon grec et latin, Leyde 1647, in-8°. Les meilleures éditions sont celles d'Amsterdam 1710; Paris 1752, et Dresde 1762. C'est son meilleur ouvrage; on s'en sert dans plusieurs colléges.

SCHREVELIUS (Théodore), père du précédent, né à Harlem, se distingua aussi dans les belles-lettres, fut recteur des colléges de Harlem et de Leyde, et donna une Histoire de la ville de Harlem, en latin, Leyde 1647, in-4°. On ignore l'année de sa naissance, ainsi que celle de sa mort.

SCHROEDER (Nicolas-Guillaume), était un homme fort savant dans les langues orientales, et un membre distingué de l'académie de Groningue. Il mourut en cette ville dans la 77e année de son âge, le 31 mai 1698.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le dix-huitième siècle, naquit en 1686, à Groningue, d'une famille honorable. Destiné par ses parens au ministère évangélique, il joignit à l'étude de la théologie celle du grec et de l'hébreu. Pour se perfectionner dans l'hébreu, il apprit ensuite le chaldaïque et le syriaque, et commença la lecture

des ouvrages des rabbins : il lui manquait encore l'intelligence de l'arabe ; mais persuadé que cette langue offrait des difficultés qu'il ne pourrait surmonter, il n'osait pas s'en occuper. Cependant la lecture de la grammaire d'Erpenius dissipa promptement ses craintes mal fondées ; et comme cela devait arriver, ses progrès dans l'arabe furent d'autant plus rapides, qu'il possédait déjà les dialectes qui s'en rapprochent davantage. A dix-huit ans, il eut avec Gousset une dispute publique, dans laquelle il soutint, contre le sentiment de ce célèbre professeur, que l'étude de l'arabe est indispensable à quiconque veut savoir l'hébreu à fond. Après avoir terminé ses cours académiques, il visita Leyde, où il suivit, pendant près d'un an, les leçons des professeurs les plus distingués. Il se rendit ensuite à Utrecht, pour voir Reland, dont il reçut de sages conseils pour la direction de ses études. Albert lui soumit ses Remarques sur le livre de Job, remarques qu'il appelait l'essai d'un jeune homme; mais Reland montra l'estime qu'il faisait de cet ouvrage, en se chargeant de le publier. De retour à Groningue, en 1708, Schultens fut admis candidat au saint ministère; l'année suivante il prit ses degrés en théologie, et il s'empressa de retourner à Leyde, dans le dessein de s'y livrer avec ardeur au dépouillement des livres et des manuscrits arabes que renferme la bibliothéque de cette ville. Nommé pasteur de l'église de Wassenaar, en 1711, il ne crut pas pouvoir refuser cette vocation : mais son goût le portait vers la carrière de l'enseignement ; et 2 ans après, il quitta sa cure pour la chaire des langues orientales de l'académie de Franeker. Il en prit possession par un discours, dans lequel in indiquait à ses auditeurs les véritables sources où l'on peut étudier l'hébreu. C'était une nouvelle attaque contre le système de Gousset, qui prévalait alors dans les académies protestantes, et dont les conséquences ne pouvaient être que préjudiciables à l'étude des textes sacrés. En effet, ce professeur partant de la supposition que l'hébreu est une langue toute divine, on concluait qu'elle ne peut avoir aucun rapport avec les dialectes purement humains, et qu'on ne doit pas en éclaircir les difficultés avec le secours des autres langues orientales. Ce fut pour combattre ce paradoxe que Schultens composa les Origines hebreæ, ouvrage dans lequel il s'attache à démontrer que la langue enseignée aux hommes par le créateur ne subsiste plus, et que l'hébreu des livres saints, l'arabe, le syriaque et le chaldaïque, sont quatre dérivés de cette langue primitive. Il fortifie cette opinion, en expliquant par les racines de l'arabe une foule de mots et de passages de la Bible, dont le véritable sens avait échappé jusqu'alors aux différens interprètes. L'ouvrage de Schultens fut vivement attaqué par les partisans de Gousset ; mais les plus illustres critiques se déclarèrent en sa faveur, et leur suffrage finit par imposer silence à ses adversaires. La réputation d'Albert fit désirer qu'il fût placé sur un théâtre un peu plus digne de lui. On lui offrit, en 1729, avec la direction du séminaire hollandais, la liberté d'y enseigner les langues orientales, en attendant la vacance de cette chaire à l'académie, et la garde des manuscrits orientaux légués à la bibliothéque de Leyde

par Warnier, ambassadeur des états-généraux à Constantinople. Schultens n'accepta ces offres honorables *que* dans l'espérance de pouvoir contribuer plus utilement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, à ranimer l'étude de la littérature orientale, trop négligée même par les savans. Plusieurs traductions d'ouvrages arabes, et une édition augmentée des rudimens d'Erpenius, signalèrent son arrivée à Leyde. Il y remplissait, depuis trois ans, les fonctions de professeur, sans en avoir ni le titre, ni les appointemens, quand les curateurs de l'académie, touchés de son noble désintéressement, créèrent en sa faveur une nouvelle chaire. Schultens choisit pour le sujet de son discours d'inauguration l'antiquité de la langue arabe, sa pureté et sa liaison avec l'hébreu. Les marques d'estime qu'il venait de recevoir ne firent qu'accroître son ardeur pour les lettres. Dans le dessein de faciliter les progrès de ses nombreux élèves, il composa, pour leur usage, une grammaire hébraïque, mieux distribuée et plus complète que celles dont on se servait dans les écoles. Peu de temps après, il mit au jour une nouvelle version des Proverbes de Salomon, avec une préface, dans laquelle il s'attache à faire voir les défauts du système grammatical des Rabbins. Quoique ce morceau fût un traité complet sur la matière, il y revint encore, dans la préface de la nouvelle édition de la grammaire arabe d'Erpenius. D'autres travaux non moins importans remplissaient tous les momens qu'il ne consacrait pas à ses élèves; mais il se vit forcé de les interrompre pour repousser l'attaque indécente de Reiske, celui de ses disciples à qui il avait prodigué le plus de témoignages d'affection. Reiske, en rendant compte des deux derniers ouvrages de son maître, dans les Acta eruditorum, critiqua vivement sa méthode. Schultens lui répondit par deux lettres adressées à Mencke, directeur de ce journal, et l'on doit l'excuser de n'avoir pas pu dissimuler la peine qu'il éprouvait de l'ingratitude de son disciple. Tout en blâmant la conduite de Reiske à l'égard de son professeur, M. Silvestre de Sacy trouve que ses critiques n'étaient pas sans fondement, et que le système de Schultens pouvait nuire à l'étude solide de la langue arabe. Schultens ne survécut que peu de temps à cette dispute. Il mourut à Leyde, le 26 janvier 1750, à soixante-quatre ans, laissant un fils, héritier de ses talens et de son zèle pour les lettres. Il joignait à une érudition profonde et variée, de la vivacité dans l'esprit, une conception facile, du jugement et de la mémoire: mais il n'a pas toujours rendu exactement les idées des écrivains orientaux. Outre des éditions des Rudimens et de la grammaire arabe d'Erpenius, augmentée d'extraits de l'anthologie arabe; des versions latines des Makamat ou séances d'Hariri, et de la vie de Saladin; l'Oraison funèbre de Boerhaave, son ami, qui lui avait légué ce triste devoir à remplir, et les deux lettres à Mencke, dont on a parlé, on a de Schultens: 1°. Origines hebreæ, sive hebreæ linguæ antiquissima natura et indoles, ex Arabiæ penetralibus revocatæ, Franeker 1724-38, 2 vol. in-4°., auxquels il faut joindre un opuscule: de defectibus hodiernæ linguæ hebreæ, ibid. 1731; nouvelle édit., Leyde 1761, 2 vol. in-4°. 2°. Institutiones ad fundamenta linguæ hebraicæ, quibus via pan-

ditur ad ejusdem analogiam vindicandam et restituendam, Leyde 1737 ou 1756, in-4°. 3°. Commentarius in librum Job, cum nova versione, ibid. 1737, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage suppose dans son auteur une grande connaissance de l'arabe. Ses explications auraient été plus satisfaisantes s'il eût fait la critique de son texte en en corrigeant les défectuosités. Le livre de Job a été traduit en français, sur la version de Schultens, par de Joncourt, Sacrelaire et Allamand, ibid. 1748, in-4°. 4°. Vetus et regia via hebraïzandi contra novam et metaphysicam hodiernam, ibid. 1738, in-4°. Dans cet opuscule, l'auteur répond aux objections de ses adversaires, et prétend démontrer que c'est par l'étude de l'arabe qu'on doit parvenir à la connaissance de l'hébreu. 5°. Excursus tres continentes stricturas ad dissertationem historicam de lingua primæva, etc., ibid. 1739, in-4°. L'auteur a réuni, dans ces opuscules, toutes les nouvelles preuves qu'il avait pu rassembler pour démontrer que la langue primitive n'a pas dû se conserver dans sa pureté après la confusion de Babel, et pour justifier l'emploi des dialectes étrangers dans la correction des textes sacrés. 6°. Monumenta vetustiora Arabiæ, sive specimina quædam illustria, antiquæ historiæ et linguæ ex variis mss. excerpta, ibid. 1740, in-4°. de 71 pag. Parmi ces fragmens de poésie arabe, tirés de citations insérées dans des manuscrits de Novaïri, de Mas'oudi, d'Abou'lfeda, de Hamza, etc., les plus anciens sont celui d'Amrou-ibn et Hareth, que l'auteur croit contemporain de Salomon, et celui de Nouman, dixième roi de la dynastie des Joctanides, qu'il suppose au moins de la même date que Moïse; mais Reiske ne juge pas ces deux morceaux plus anciens que Mahomet. 7°. Proverbia Salomonis cum versione integra et commentario, ibid. 1748, in-4 .; trad. du latin en français, par les auteurs de la Traduction de Job, ibid. 1752, in-4°. Le commentaire, abrégé de G.-J.-L. Vogel, et enrichi de nouvelles remarques critiques, a été publié, Halle 1769; ibid. 1773, in-8°. 8°. Opera minora, animadversiones in Jobum et varia Veter.-Testam. loca; nec non varias dissertationes et orationes complectentia, ibid. 1769, in-4°. Ce Recueil, dont le fils de Schultens fut l'éditeur, ne contient que des opuscules imprimés déjà séparément. Les remarques sur Job avaient été publiées par Reland, Utrecht 1703, in 8°.; et les Observations philologiques sur différens passages de l'Ancien-Testament, par Hemsterhuys, Amsterdam 1709, in-4°. 9°. Sylloge dissertationum philologico-exegeticarum, ibid. 1772-1775, 2 vol. in-4°. C'est un choix de Dissertations soutenues sous la présidence de cet illustre professeur. Tous les ouvrages qu'on vient de citer, sont recherchés par les orientalistes. Schultens a laissé, en manuscrit, des commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien-Testament; une Histoire des Arabes; une Grammaire araméenne, dont plusieurs feuilles étaient imprimées, et enfin un Dictionnaire hébreu, dans lequel, avec le secours de l'arabe et des autres dialectes, il rétablissait le sens des mots dont les racines et la signification sont inconnus. Vriemoet a publié l'éloge de Schultens, dans les Athenæ Frisiacæ, p. 762-71.

SCHULTENS (Jean-Jacques), fils du précédent, naquit à Franeker, province de Frise, en 1716. A l'exemple de son père, qui le dirigea dans ses études, il se destina de bonne heure à la carrière de l'enseignement. Nommé à la chaire de théologie et de langues orientales de l'académie de Herborn, il en prit possession, en 1742, par un discours : De utilitate dialectorum orientalium ad tuendam integritatem codicis hebræi, Leyde 1742, in-4°. Les talens de Schultens le firent appeler à l'académie de Leyde en 1749; il y prononça, pour l'ouverture de son cours, une harangue : De fructibus in theologiam redundantibus ex periliore linguarum orientalium cognitione. Cinq mois après, il eut la douleur de perdre son père, auquel il succéda, en promettant de compléter les travaux qu'il laissait interrompus, et dont la publication était vivement désirée des orientalistes. D'autres occupations ne lui permirent pas de remplir cet engagement. Il donna cependant de nouvelles éditions de quelques-uns des ouvrages de son père, et mourut en 1778, à l'âge de 62 ans, laissant un fils unique, qui soutint avec gloire la réputation de son aïeul.

SCHULTING (Antoine), jurisconsulte, né à Nimègue, le 23 juillet 1659, se destina d'abord à la carrière de l'érudition et de la littérature classique, où ses précepteurs Rycquius et Grævius lui servirent de guides. Il se tourna ensuite vers la jurisprudence, et y eut pour maîtres, à l'université de Leyde, d'abord Bockelman et Voet, et ensuite, quand il eut déjà été promu au doctorat, l'illustre Gérard de Noodt. Après avoir exercé, pendant quelque temps, les fonctions de répétiteur à Leyde, Schulting fut appelé, en 1694, comme professeur à l'académie de Harderwyck, d'où il passa, en 1713, à l'université de Leyde, pour y remplacer Voet, son ancien maître, et devenir le collègue de Noodt, naguère l'objet de son admiration. Les seize dernières années de sa vie furent des années de souffrance et d'infirmité, et il mourut à Leyde le 12 mars 1734. Son collègue Vitriarius prononça son Oraison funèbre. On a de lui : 1°. Dissertationes de recusatione judicis, etc., Franeker 1708, in-4°. 2°. Enarratio partis primæ Digestorum, Leyde 1720, in-8°. 3°. Jurisprudentia antejustiniana, ibid. 1717, in-4° : ouvrage capital, et encore classique, malgré les nouvelles découvertes et les travaux publiés récemment sur le même sujet. 4°. Thesium controversarum, juxta seriem Digestorum, decades C., ibid. 1738, in-8°. 5°. Notæ ad veteres glossas verborum juris in basilicis, dans le troisième volume du Trésor d'Otto. 6°. Quelques harangues académiques.

SCHULTING (Corneille), né à Steenwyck, province d'Over-Yssel, vers l'an 1540, chanoine de Saint-André à Cologne, mort le 23 avril 1604, a donné plusieurs ouvrages, dans lesquels il montre beaucoup de savoir et assez de critique pour le temps où il vivait. Les principaux sont : 1°. Confessio Hieronymiana ex omnibus germanis B. Hieronymi operibus, Cologne 1585, in-fol. 2°. Bibliotheca ecclesiastica, seu commentaria sacra de expositione et illustratione

missalis et breviarii, Cologne 1599, 4 vol. in-fol. 3°. Bibliotheca catholica contra theologiam calvinianam, Cologne 1602, 2 vol. in-4°. 4°. Hierarchica Anacrysis, Cologne 1604, in-fol.

SCHUPPEN (Pierre Van), graveur, naquit à Anvers, en 1623. Elève de Nanteuil, il fut le contemporain et l'émule d'Edelinck. Lorsqu'il se fut fait connaître par ses travaux, Colbert, toujours empressé de saisir tout ce qui pouvait contribuer à la gloire de la France, crut devoir fixer à Paris un artiste aussi recommandable. Van Schuppen était également versé dans l'histoire et le portrait. Comme son maître, il n'a gravé généralement que d'après ses desseins. Sa pureté, le moëlleux et le fini de son burin rendent ses ouvrages précieux. Les portraits qu'il a exécutés sont au nombre de vingt-cinq. Ceux dont on fait un cas particulier, et dont on recherche soigneusement les premières épreuves, sont les Portraits de Mazarin, d'après Mignard; de Louis XIV et du chancelier Séguier, d'après Lebrun; de Van der Meulen, d'après Largillière. Parmi ses pièces historiques, on cite la Vierge à la chaise, d'après Raphaël, et une Sainte-Famille, avec un paysage, d'après Crayer. Van Schuppen mourut à Paris, en 1707.

SCHUT (Corneille), peintre, élève de Rubens, naquit à Anvers en 1600. Ses tableaux sont estimés, et d'une composition ingénieuse. Il en a orné plusieurs églises d'Anvers. Ce maître a gravé quelques sujets à l'eau-forte. On a aussi gravé d'après lui.

SCHUT (Corneille), neveu du précédent, et peintre comme lui, né à Anvers, excella dans le portrait. Il mourut à Séville, en 1676.

SCHUUR, (Théodore Van Der), peintre hollandais, né à la Haye en 1628, étudia à Paris sous Sébastien Bourdon, voyagea en Italie, et revint s'établir dans sa patrie. Il mourut en 1705. Le fond de ses tableaux était ordinairement enrichi de beaux restes d'antiquités grecques ou romaines.

SCHUYL (Florent), professeur d'abord de médecine, puis de botanique, à l'université de Leyde, au dix-septième siècle, a donné une traduction latine du Traité de l'homme de Descartes. Il était grand partisan de Sylvius, dont il soutint les principes avec chaleur, prétendant les retrouver jusque dans Hippocrate. On a de lui: 1°. Catalogus plantarum horti academici Lugduno-Batavi, Leyde 1652, in-12; ibid. 1768, in-12; Heidelberg 1672, in-12. 2°. Dissertatio de angina, Leyde 1669, in-4°. 3°. Pro veteri medicina contra D. Levasseur, Leyde 1670, in-12.

SCHWARTS ou SWARTS (Jean), peintre, naquit à Groningue, vers l'an 1480. Il se distingua également comme peintre d'histoire et de paysage. Si Schorel ne fut pas son maître, c'est du moins la manière de cet artiste qu'il s'efforça d'imiter; et ses ouvrages le rappellent dans beaucoup de points. Il parcourut une partie de l'Italie pour se perfectionner; et un séjour de plusieurs années à Venise ne fut pas sans influence sur son talent. De retour en Hollande, il montra, par son exemple, combien la belle

manière d'Italie l'emportait sur celle qu'avaient adoptée les artistes de son pays; et il fut un de ceux qui contribuèrent à introduire dans les Pays-Bas et la Hollande, le goût Italien. Il demeura à Gouda, en 1522 et 1523. Les ouvrages de ce peintre sont extrêmement rares hors de son pays. On connaît, d'après ses compositions, quelques gravures en bois, représentant : 1°. Jésus-Christ dans la barque, prêchant devant le peuple; 2°. et une suite de cavaliers turcs, armés de flèches et de carquois. Ces estampes sont un témoignage irrécusable des talens du peintre. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître, ce sont : 1°. un payage avec un grand nombre de figures et d'animaux; 2°. un autre paysage d'une composition moins vaste.

SCHYNDAL (Bernard), peintre, né à Harlem en 1559, se plaisait à peindre des bergers, des chaumières, des cabarets, etc. Il mourut en 1616.

SCOOREL (Jean), peintre hollandais, naquit à Schoorel, près d'Alkmaer (Hollande septentrionale), en 1493. Ayant perdu fort jeune son père et sa mère, il fut recueilli par des parens, qui lui firent commencer ses études. Mais il ne put résister au penchant qui l'entraînait vers le dessin. Il ne voyait pas un tableau qu'il n'essayât de le copier. Il s'amusait également à faire avec un canif de petites figures de bois qui étonnaient tout le monde. Ses parens résolurent alors de seconder ses dispositions, et le mirent sous la conduite de Guillaume Corneliz, peintre de Harlem, qui le prit à condition qu'il resterait chez lui pendant trois années, et que, s'il le quittait avant ce temps, Scoorel serait obligé de lui payer une certaine somme d'argent en dédommagement. Ayant ainsi assuré son empire sur son élève, et certain de n'en pouvoir être abandonné, il lui fit supporter tout le poids de son mauvais caractère et de son intempérance. Quoique fort doux et soumis, Scoorel résolut de se soustraire à une aussi fâcheuse position. Un soir que son maître, plus ivre qu'à l'ordinaire, l'avait encore plus maltraité, il enleva, de la bourse de cuir qu'il vit à son côté, l'obligation qu'il avait été forcé de souscrire, et l'ayant déchirée par morceaux, il la jeta dans le canal qui passait sous ses fenêtres. Corneliz s'étant aperçu le lendemain de la perte qu'il avait faite, et craignant que Scoorel n'en profitât pour le quitter, cessa de le maltraiter; et son élève, qui ne demandait pas autre chose, resta près de lui pendant le temps convenu. Il redoubla, au contraire, d'exactitude : tous les jours étaient pour lui des jours de travail; et lorsque l'atelier était fermé, il allait hors de la ville et copiait tous les sujets qui lui paraissaient dignes d'attention. C'est ainsi qu'il se fit une manière à lui, et qu'il est devenu, par sa belle exécution, un des guides les plus sûrs que puissent prendre les autres peintres. Le terme de son esclavage étant arrivé, il se rendit à Amsterdam, et il entra chez Jacques Corneliz, habile dessinateur et coloriste agréable. Les talens de Scoorel frappèrent ce nouveau maître, qui le prit en amitié et le regarda comme son fils. Il avait une fille de douze ans, d'une rare beauté et d'un esprit remarquable; le jeune

artiste en devint épris, et elle répondit à sa passion. Comme Scoorel était encore fort jeune, et qu'il ne se croyait pas assez habile pour se flatter de l'obtenir de son père, il résolut de voyager afin de se perfectionner et de mériter ainsi la main de sa maîtresse. Il partit donc et alla demeurer quelque temps avec Jean de Momper. Mais la mauvaise conduite de ce peintre le dégoûta, et il se rendit à Cologne, puis à Spire, où ayant lié connaissance avec un prêtre qui cultivait l'architecture, il reçut de lui des leçons de cet art, et lui laissa, en retour, quelques tableaux de sa main. Il visita successivement toutes les villes de l'Allemagne où il se trouvait un peintre de renom, et il se serait fixé à Nuremberg, auprès d'Albert Durer, si les troubles excités par les guerres de religion ne l'eussent déterminé à se retirer en Carinthie. Un riche baron de ce pays voulut lui donner une de ses filles en mariage; mais l'amour qu'il conservait pour la jeune Corneliz lui fit rejeter cette offre séduisante. Il se rendit à Venise, où s'étant lié avec un religieux, grand amateur de peinture, il résolut de le suivre à Jérusalem. Il visita les Saints-Lieux, et les dessina avec soin, ainsi que tous les endroits remarquables par où il passait. A son départ, il promit au gardien du Saint-Sépulchre de lui envoyer un de ses ouvrages; et à peine arrivé à Venise, il remplit sa promesse, en lui faisant parvenir un tableau de l'Incrédulité de Saint-Thomas, que l'on voyait encore dans cette église en 1604. Les vues qu'il avait dessinées de la cité sainte, lui servirent dans la plupart des sujets de l'évangile qu'il exécuta par la suite. Après un court séjour à Venise, il s'arrêta à Rome, pour y étudier les restes de l'antiquité et les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange; sa réputation s'étendit avec rapidité. Le cardinal d'Utrecht, son compatriote, ayant été élevé au trône pontifical sous le nom d'Adrien VI, Scoorel fut chargé de divers travaux, entre autres du portrait du pape pour le collége de Louvain, que ce pontife avait fondé. Le pontife étant mort, Scoorel retourna dans sa patrie, où il trouva sa maîtresse mariée. Après avoir donné quelques jours à sa douleur, il peignit, pour l'église cathédrale d'Utrecht, un grand tableau représentant l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Cependant, craignant de se trouver enveloppé dans les troubles qui éclatèrent dans cette ville, il choisit pour son séjour Harlem, où il acheta une maison; et il reçut alors de toutes parts des demandes de tableaux. Les plus remarquables furent un Baptême de Jésus-Christ, où l'on voyait un grand nombre de belles figures nues et un paysage dont la beauté excitait l'admiration de tous les connaisseurs, par la vérité et l'agrément du site; un Christ en croix, pour le maître-autel de la vieille église d'Amsterdam. Quand le roi Philippe II se rendit en Flandre en 1549, il fit acheter les principales productions de Scoorel et les fit transporter en Espagne. Plusieurs autres de ses ouvrages ont été détruits ou brûlés, au grand regret des amateurs, dans les troubles des Pays-Bas, en 1566. Cependant on conservait encore, dans l'abbaye de Marchienne, un beau tableau de lui, représentant le Martyre de St.-Laurent; et dans celle de Saint-Waast, un crucifix recouvert de deux volets également

peints, qui ornait le derrière du maître-autel. Il serait trop long de rapporter tous les ouvrages connus de cet habile artiste. Livré entièrement à son art, exempt de toute ambition, il refusa les offres brillantes que lui faisait François Ier., pour l'attirer en France. Il était habile dans tous les exercices du corps et parlait avec facilité le latin, le français, l'italien et l'allemand. Sur la fin de sa carrière, il devint sujet à de fréquentes attaques de goutte, dont il mourut le 6 décembre 1560. Parmi ses élèves, on cite Antoine Moro, qui fut peintre du roi d'Espagne Philippe II.

SCOUVILLE (Philippe), jésuite, né à Champion, près de Marche, dans le grand-duché de Luxembourg, en 1622, se dévoua entièrement à l'instruction des peuples de cette province et des pays voisins. Doué à un degré supérieur des lumières, du zèle et de la mortification nécessaires à cette importante fonction, sa maxime spéciale était que les prédicateurs et les pasteurs des âmes ne s'appliquaient pas assez à frapper les esprits et à pénétrer les cœurs de l'idée de la divinité; que, faute d'être appuyé sur cette base, tout l'édifice de l'instruction et de la sanctification des hommes portait à faux. « On se fatigue, disait-il, » à inculquer que Dieu ordonne, » que Dieu défend telle chose, qu'il » faut craindre et apaiser son cour- » roux par la pénitence; et en mê- » me temps on oublie de donner » au peuple une connaissance de » Dieu, telle qu'il la faut pour ren- » dre efficaces les leçons qui doi- » vent le rendre meilleur. » C'est de cette grande idée de Dieu, sans cesse répétée et inculquée, gravée en traits vifs et profonds, imprimée par des images vastes et sublimes, qu'il faisait l'âme et le grand mobile de sa prédication, l'appui et la sanction des dogmes et de la morale chrétienne. Aussi ses succès furent-ils immenses, et l'époque de ses courses apostoliques devint celle d'une révolution morale parmi les peuples qui étaient l'objet de ses travaux. Il mourut le 17 novembre 1701, après des fatigues et des peines incroyables; avec plus de satisfaction et de véritable gloire que les conquérans des nations; voyant, au lieu de ruines, le vice et l'ignorance bannis, des hommes instruits et devenus plus chrétiens. Ce qu'il avait de loisir, il l'employa à la composition d'un grand nombre d'ouvrages solides et édifians, qui ont assuré et qui soutiennent encore les fruits de ses travaux. Tels sont: 1°. un Catéchisme en allemand, Cologne 1685, 7 vol. in-8°. C'est un abrégé de théologie dogmatique et morale, d'un excellent usage pour les missionnaires et les curés. 2°. Abrégé du Catéchisme. Ç'a été long-temps le catéchisme du diocèse de Trèves. 3°. Sancta sanctorum sancte tractanda, etc. On a publié sa vie en latin, Coblentz 1703, in-4°.

SCRIBANI (Charles), jésuite, né à Bruxelles, en 1561, était fils d'un gentilhomme italien, venu dans les Pays-Bas à la suite d'Alexandre Farnèse, et qui s'y maria. Les troubles du Brabant décidèrent ses parens à l'envoyer achever ses études à Cologne, et il y fit son cours de philosophie. Ayant résolu d'embrasser la règle de saint Ignace, il se rendit ensuite à Trèves, où il reçut l'habit en 1582. Scri-

bani fut l'un des douze religieux envoyés en Flandre pour travailler à l'établissement de l'Institut, et que les historiens de la société nomment les Douze Apôtres. Après avoir professé la rhétorique à Anvers, et la philosophie à Douai, il passa dans la carrière des emplois, et, pendant vingt-huit ans, remplit successivement avec zèle les fonctions de préfet des classes, de recteur dans différentes villes et enfin de provincial de la Flandre. En cette qualité, le P. Scribani fit deux voyages à Rome, et sut se concilier, avec la bienveillance du pontife, l'estime des principaux membres du sacré collége. La Société lui dut la maison professe d'Anvers, et une église magnifique, le noviciat, le collége de Malines, et beaucoup d'autres établissemens. Doué d'une mémoire étendue, il parlait avec une égale facilité l'espagnol, l'allemand, l'italien, le français et le flamand. Ses talens et son esprit conciliateur lui avaient acquis une influence sans bornes. Pendant quarante ans, il fut l'arbitre de tous les différends qui s'élevaient entre les négocians d'Anvers. De toutes les parties de la Flandre et des Pays-Bas, on recourait à ses lumières, et les princes eux-mêmes ne dédaignaient pas de lui demander des conseils. Malgré le temps que lui dérobaient les consultations, et celui qu'il donnait aux intérêts de la Société, il trouvait le loisir de publier divers écrits. Celui qui fit le plus de bruit dans le temps est l'Amphitheatrum honoris, ouvrage dans lequel il justifie ses confrères des imputations des hérétiques. On apprend, par le Journal de l'Estoile (juin 1605), que cet ouvrage courait à Paris, où il se vendait sous main aux confidens de la Ligue; et que quelques personnes firent de vains efforts pour en empêcher la circulation. Mais ce que répètent tous les dictionnaires, qu'Henri IV en fit remercier l'auteur et lui adressa des lettres de naturalisation, n'est pas vraisemblable. Dans les dernières années de sa vie, le P. Scribani fut affligé d'infirmités graves, qu'il supporta d'une manière héroïque. Il mourut le 24 juin 1629, et fut inhumé dans l'église des Jésuites d'Anvers, où l'on voyait son épitaphe sur une urne de bronze doré. On la trouvera dans la Bibl. Soc. Jesu, dans la Bib. belgica de Foppens, dans les Mémoires de Paquot, etc. Comblé des plus magnifiques éloges par ses confrères et par quelques-uns de ses compatriotes, le P. Scribani serait cependant à peine connu, si son nom ne se rattachait pas à l'histoire de l'établissement de son institut dans la Belgique (Voy. l'Imago primi sæculi soc. Jesu, Anvers 1640, in-fol.) Outre quelques livres ascétiques, parmi lesquels on distingue des Méditations, trad. en français par Phil. Dinet, Paris 1629, in-12, et l'Amour divin, trad. dans la même langue, par le P. Oliva, jés. de Cahors, et quelques ouvrages de controverse entièrement oubliés, on a de lui : 1°. Amphitheatrum honoris, in quo Calvinistarum in soc. Jesu criminationes jugulantur, libri tres; Palæopoli Aduaticorum (Namur), 1605, in-4°.; augmenté d'un 4e livre, ibid. 1605, et d'un 5e., Anvers, Plantin, 1607, in-4°. Cet ouvrage parut sous le nom de Clarius Bonarscius. 2°. Dom. Baudii gnoma commentario illustrata, Leyde (Anvers) 1607,

in-12. Dans ce Commentaire, le P. Scribani s'attache surtout à relever les erreurs échappées à Baudius, sous le rapport religieux. 3°. Antuerpia, Origines Antuerpiensium, Anvers, J. Moretus, 1610, in-4°. La première partie est l'éloge des habitans d'Anvers; la seconde contient des recherches sur l'origine et l'accroissement successif de cette ville. 4°. Politico-christianus, ibid. 1624, in-4°. Cet ouvrage est dédié à Philippe IV, roi d'Espagne. On dit que ce prince aurait voulu que ce livre ne fût connu que de lui seul. L'auteur fit des changemens dans la dédicace et dans l'avis au lecteur; il existe des exemplaires avec la double dédicace. 5°. Veridicus Belgicus seu civilium apud Belgas bellorum initia, progressus, finis optatus, in quam rem remedia a ferro et pace præscripta, etc. Item reformata apocalypsis Batavica, ibid., 1624, in-8°.; 1617, même format. On a le portrait du P. Scribani, gravé dans différentes hauteurs.

SCRIVERIUS (Pierre SCHRYVER, connu sous le nom latin de), poète, historien et philologue, naquit à Harlem, le 12 janvier 1576, de parens aisés. Il eut pour premier instituteur Corneille Schonacus (V. ce nom), et puisa dans ses leçons le goût de la littérature. Ses parens l'envoyèrent, en 1593, à Leyde, pour y faire son cours de droit; mais il ne put jamais vaincre la répugnance que lui inspirait cette étude; et, dès qu'il fut libre, il se hâta d'abandonner le barreau pour se livrer à la culture de l'histoire et des lettres. Il compta bientôt au nombre de ses amis les savans les plus distingués de la Hollande, et justifia l'opinion qu'on avait conçue de ses talens, en donnant de nombreuses éditions, corrigées et enrichies de notes. Le séjour de Leyde lui paraissait préférable à celui de Harlem ou d'Amsterdam, parce qu'il y trouvait plus de ressources pour ses travaux; il s'établit dans cette ville, et s'y maria. Exempt d'ambition et satisfait de sa fortune, il ne voulut jamais accepter aucun emploi; mais on le regardait comme un membre de l'académie, parce qu'il assistait à tous les exercices et qu'il se faisait un plaisir d'y suppléer les professeurs. Maître de ses instans, il les employait tous à l'étude; aussi sa devise était-elle : Legendo et scribendo. Il habitait, l'été, une maison de campagne qu'il a célébrée plusieurs fois dans ses vers, et où il ne recevait que les personnes qui partageaient ses goûts studieux. Doué d'une constitution vigoureuse, il parvint à un âge avancé sans avoir été malade. Il était plus que septuagénaire quand il eût le malheur de perdre la vue. Cet accident l'empêcha de mettre la dernière main à l'histoire des Comtes de Hollande, ouvrage qu'il avait commencé dans sa jeunesse; il ne laissa pas de le livrer à l'impression. Fidèle au culte des muses latines, il continua de faire des vers jusqu'à sa mort, arrivée le 30 avril 1660. Tous les membres de l'académie de Leyde se firent un devoir d'assister à ses funérailles; et Jean-Fréd. Gronovius prononça son oraison funèbre. Comme philologue, indépendamment de ses Notes sur Martial, sur Ausone, et sur le Pervigilium Veneris, on doit à Scriverius des éditions de Vegèce et des autres tacticiens, Leyde

1607, in-4°.; des Poésies de Janus Douza, 1609; de Jos. Scaliger, 1615; de Jean Second, 1619; des Épigrammes de Martial, 1619; des Tragédies de Sénèque, 1620, édition à laquelle on doit réunir le Collectanea veterum tragicorum, publié séparément, la même année par Scriverius; des OEuvres d'Apulée, 1629; enfin des Lettres choisies d'Érasme, précédées de la vie de ce grand écrivain, 1649. Les autres ouvrages de Scrivérius sont: 1°. Des anciens Bataves, par Saxo Grammaticus (en hollandais), Leyde 1606, in-8°. Jacques Duim a publié ce livre sous le nom de Saxo, mais, dit Lenglet-Dufresnoy, on sait que Scriverius en est le véritable auteur. 2°. Batavia illustrata, ibid. 1609, in-4°. C'est le Recueil des anciens historiens de Hollande, dont on trouvera les titres détaillés dans la Méthode d'étudier l'histoire, par Lenglet-Dufresnoy, XIII, pag. 288, édit. de 1772. Il a été réimprimé en 1611, avec des additions, sous ce titre: Inferioris Germaniæ Provinciarum Unitarum antiquitates. 3°. Antiquitatum Batavicarum, Tabularium Hollandiæ, Zelandiæ, ac Noviomagi Gelrici inscriptiones, monumentaque antiqua repræsentans omnia, 1609, in-4°. 4°. Manes Erpeniani cum epicediis variorum, ibid. 1625, in-4°. 5°. Saturnalia sive de usu et abusu tabaci, Harlem 1628, in-8°. 6°. Encomium Laur. Coster Harlemensis primi inventoris artis typographicæ (en holland., ib. 1628, in-4°.; trad. en latin par George Quapner, et inséré dans les Monumenta typographica de J. Chr. Wolf, I, 209-451. Scriverius s'y propose de prouver que Coster imprimait à Harlem dès l'année 1430, et par conséquent qu'il est le véritable inventeur de l'art typographique. 7°. Principes Hollandiæ et Westfrisiæ ab anno 863, et primo comite Theodorico, usque ad ultimum Philippum Hispan. regem, ibid. 1650, grand in-folio, rare. Les portraits dont cet ouvrage est orné en font le principal mérite. Un anonyme en a tiré l'Histoire des comtes de Hollande, La Haye 1664, Paris 1666, in-12. 8°. Commentariolus de statu confederatarum Belgii provinciarum; accessit Pauli Merulæ diatribe ejud. argumente, La Haye 1630, ib. 1657, in-12. 9°. Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ et Ultrajecti (en holland.), Amsterd. 1663, in-4°. 10°. Opera anecdota, philologica et poetica; edente Arn. Henr. Westerhusio, Utrecht 1738, in-4°., vol. rare et recherché. P. Burmann, à la page 2 de la préface de son édit. des Emendationes de Henri de Valois (Amsterdam 1740, in-4°.), condamne avec raison cette manie de publier des œuvres posthumes, que leurs auteurs se fussent bien gardés de publier eux-mêmes, et il fait principalement tomber ce blâme sur la partie philologique ou critique de cet ouvrage; quoi qu'il y ait aussi bien du mélange dans les Anecdota Poetica. Comme poète latin, Scriverius a été bien jugé par M. Peerlkamp, dans ses Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt (Bruxelles 1822, in-8°.), pages 365-369. Joignez-y J. H. Hoeufft, Parnassus Latino Belgicus (Amsterdam 1819, in-8°., p. 114), où ce savant dit qu'il s'abstient, pour l'honneur de Scriverius, de publier un assez grand nombre de ses poésies inédites, qui sont en sa possession. Scriverius avait fait de très-beaux vers latins, pour le por-

trait de Hoogerbeets, compagnon d'Olden Barneveld et de Grotius. Ces vers lui attirèrent des tracasseries que n'avaient point provoquées le stratagème dont il s'était servi en faveur des détenus dans son édition de Jean Second (Voy. ce nom). Scriverius était d'un caractère jovial et caustique. Rien n'est plaisant comme son interrogatoire devant les magistrats de Leyde, nouvellement pris dans les derniers rangs de la société. Un bourgmestre, cordonnier, apostrophe Scriverius, et celui-ci lui répond : « Que vous en semble, » M. le bourgmestre, y a-t-il rien » dans ces vers qui fournisse le » moindre grief contre moi ? » Le bourgmestre, embarrassé, avoue qu'il ne sait pas le latin. Scriverius, s'adressant à un autre : « Pour vous, lui dit-il, vous sa» vez le latin, et vous connaissez » l'homme que je me suis permis » de louer, car vous avez lu long» temps, les pieds sous sa table. » C'était un ancien secrétaire d'Hoogerbeets que cette reconnaissance décontenança tout-à-fait. Scriverius fut condamné à 200 florins d'amende. Il ne voulut les payer que par voie exécutoire. Les huissiers viennent chez lui : sa cuisine n'offre qu'un peu de vieille vaisselle; il les fait monter à sa bibliothéque : « Voilà, dit-il, mes livres, ils m'attirent ce que j'éprouve, car ils m'ont appris à discerner le juste de l'injuste. Cordonnier ou tailleur, je ne serais pas dans le même cas ? » Au même instant un étranger vient lui présenter son Album. Scriverius y dessine une bibliothéque bouleversée, au bas de laquelle il met une mesure de cordonnier, traversée par des faisceaux consulaires, et il y ajoute ce distique de Martial (Epigr. IX, 75) :

Frange leves calamos, et scinde, Thalia, libellos ;
Si dare sudori calcus ista potest.

11°. Des lettres éparses dans les Illustr. viror. epistolæ selectæ, publ. par S. Guill. Méel, dans le Sylloge de Burmann, T. II, et dans divers autres Recueils. Pour dénigrer Baudius, il fit imprimer, en 1638, un Recueil de différentes pièces, sous ce titre : Dominici Baudii amores, ouvrage devenu assez rare. Il y a dans cette collection plusieurs pièces qui ne regardent pas Baudius : 1°. une fescennine, sous le nom du bon Juste-Lipse, et qui est trop libre pour qu'on la croie de cet auteur, l'un des écrivains les plus décens qui aient paru ; 2°. les conseils d'Erasme sur le mariage ; 3°. le Cupido cruci affixus d'Ausone ; 4°. Une pièce ïambique de Thomas Moore, sur la femme dont il faut faire choix, morceau plein d'esprit et de délicatesse ; 5°. Un discours de Daniël Heinsius, si un homme de lettres doit se marier, et dans ce cas, quelle femme il doit prendre ; 6°. Dissertation anonyme. S'il convient qu'un homme de lettres soit célibataire ou marié. Dans toutes ces pièces, le pauvre Baudius est toujours plaisanté, du moins indirectement. Ce critique hardi est le premier qui ait osé avancer que Phèdre n'était pas l'auteur des fables qui portent son nom, dans ses notes sur Martial. Le portrait de Scriverius a été gravé plusieurs fois. On le trouve en petit dans le Theatrum de Freher, pl. 81.

SÉBA (Albert), natif d'Etzéel, province de Frise, membre de l'a-

cadémie des curieux de la nature, est auteur de la description d'un immense recueil sur l'histoire naturelle, qu'il fit imprimer et graver à Amsterdam en 1734, et années suivantes, en 3 vol. in-fol. Les explications sont en latin et en français.

SÉBASTIEN DE SAINT-PAUL, né à Enghien, province de Hainaut, en 1630, carme de l'ancienne observance, mort à Bruxelles le 2 août 1706, est connu par quelques ouvrages où il attaque les Bollandistes qui avaient rejeté quelques opinions touchant l'ordre des carmes, qui ne paraissaient pas trop d'accord avec la saine critique. Le P. Côme de Villiers, son confrère, dans sa Bibliothéque, convient qu'il a violé les règles de la modération et l'honnêteté qui doivent assaisonner ces sortes de disputes.

SECOND (JEAN), poète latin, né à La Haye, le 10 novembre 1511, fils d'un père distingué dans la jurisprudence et dans la haute magistrature, reçut une éducation digne de sa naissance. D'excellens maîtres l'initièrent, dès l'âge le plus tendre, à la connaissance de la littérature ancienne. Il montra aussitôt un goût passionné pour la poésie latine, dans laquelle il eut pour rivaux deux de ses frères, Adrien Marius et Nicolas Grudius, connus avec lui sous le nom de tres fratres Belgæ. Le père de Jean Second, le destinant à la carrière où il s'était illustré lui-même, l'envoya faire son droit sous Alciat, à Bourges. Il y reçut le bonnet de docteur, en 1533. Son maître lui-même et ses meilleurs condisciples le reconduisirent ensuite sur le chemin de Paris, et le quittèrent enfin avec les plus vifs regrets. Il fut de retour à Malines, où résidait alors son père, au mois d'avril de la même année. Partout où passa Jean Second, il vit les hommes les plus marquans, et contracta d'honorables liaisons avec eux. Son goût pour les voyages, joint au désir de se former aux affaires, lui fit accepter, peu après, les fonctions de secrétaire intime de l'archevêque de Tolède. Se faire connaître, c'était pour lui se faire rechercher. L'empereur Charles-Quint l'attacha à sa personne, et il voulut l'emmener dans son expédition contre Tunis en 1534. Il fut aussi question de lui donner une mission importante à la cour de Rome; mais le climat brûlant de l'Afrique avait altéré la santé de Jean Second. Il retourna dans ses foyers, et s'y attacha à la personne de George d'Egmond, évêque d'Utrecht, résidant à Tournai; mais il avait apporté le germe d'une maladie mortelle, à laquelle il succomba à Tournai, le 8 octobre 1536, n'ayant pas encore vingt-cinq ans. Il est peu de célébrités plus étendues et moins contestées que la sienne; et cette célébrité n'est fondée que sur un petit nombre de poésies érotiques dans la langue de l'ancienne Rome. Mais quelle imagination riche et riante! quelle suavité de pinceau! Il rivalise avec les anciens, et rien ne l'égala de son temps. Peut-être abuse-t-il quelquefois de sa facilité, peut-être n'est-il pas exempt de quelque afféterie; mais est-on en droit de lui reprocher quelques taches effacées par tant de beautés, dans un genre qu'il créa en quelque sorte? « Ses Baisers, a dit un

homme de goût, sont les élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné; rien de plus naturel, de plus animé que ses tableaux. On n'a pas à lui reprocher le cynisme de Catulle, mais peut-être qu'il y conduirait. Ses peintures, quoique plus chastes que celles du chantre de Vérone, sont l'expression la plus vive d'une âme qui ne respire que l'amour. » Jean Second cultiva aussi avec beaucoup de succès l'art de la sculpture; il modelait avec une grande perfection, et l'on croit même qu'il sculpta sa Julie. La première édition de ses Poésies latines, qui forment son principal titre à l'immortalité, parut à Utrecht, chez Herman Borculo, en 1541, in-12. Elles ont été réimprimées un grand nombre de fois, et en divers endroits, soit séparément, soit avec d'autres poésies érotiques, comme celles de ses frères Marius et Grudius, de Marulle, etc. Elles viennent d'obtenir, en Hollande, les honneurs du Commentaire. Van Sauten avait déjà eu ce projet. Il voulait faire pour notre poète ce que Pierre Burmann le second avait fait pour Lotichius: indiquer dans son auteur les imitations des anciens, et signaler la manière de les imiter. Ce projet a été réalisé par M. Bosscha fils, dans une nouvelle édition de Jean Second, supérieure à toutes les autres, Leyde 1821, 2 volumes in-8°. Les Poésies de Jean Second se composent de trois livres d'Élégies; de ses Baisers (Basia): ils sont au nombre de dix-neuf, sans compter trois autres pièces y relatives; d'un livre d'Épigrammes; d'un livre de Pièces lyriques ou Odes; de deux livres d'Épitres; d'un livre de Pièces funèbres (Funera), et d'un livre de Sylves ou Mélanges. Tout y est frappé au bon coin; mais les Baisers se recommandent par un mérite supérieur et universellement reconnu. Christ. Adolph. Klotz a fait preuve de mauvais goût en contestant à Jean Second le talent de la poésie lyrique; et il a été bien réfuté par M. Peerlkamp, professeur à Leyde, dans ses Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt, p. 39 et suiv. Dans son article sur notre poète, M. Peerlkamp fait connaître, d'après l'Anti-Klotzius de Pierre Burmann, la véritable raison du nom qu'avait adopté l'auteur des Baisers. Il avait un oncle paternel du nom de Jean; pour se distinguer de lui, il prit celui de Jean Second. Une épitaphe touchante, que la mère, les frères et les sœurs de Jean Second inscrivirent sur sa tombe, dans l'abbaye de Saint-Amand, à Tournai, ne fut point respectée par les iconoclastes, dans leurs fureurs sacrilèges (1566); il paraît qu'elle fut rétablie, ou remplacée, par Charles de Par, successeur de George d'Egmond dans la dignité d'abbé de Saint-Amand: on a lieu de croire qu'elle n'existe plus. Les Poésies de Jean Second ont été traduites en français par Simon, 1786, et par Mirabeau l'aîné, 1796. Ses Baisers ont été traduits ou imités dans plusieurs langues. La traduction que Dorat en a donnée en vers français est faible et pâle. Ce qu'elle laisse à désirer a été accompli par M. Tissot (Paris 1806, in-12). Cet heureux traducteur ne s'est pas borné aux Baisers; il a rendu le même service aux Élégies de notre poète; et le succès qu'il a obtenu n'a point découragé M. Loraux, à qui nous devons aussi une bonne traduction libre, en vers, des Odes,

des Baisers, du premier livre des Élégies et des trois Élégies Solennelles, c'est-à-dire de celles que, tous les ans, au moi de mai, Jean Second consacrait au souvenir de ses premières amours, suivant le vœu qu'il en avait fait (Paris 1812, in-8°.)

SEGHERS (Gérard), peintre, né à Anvers, en 1589, fut élève de Henri Van Balen. Il était encore fort jeune lorsqu'il se rendit à Rome. La vue des chefs-d'œuvre que renferme cette ville le transporta d'admiration : il voulut étudier la manière des différens maîtres, mais sans en adopter aucune particulièrement, et il sut s'en faire une qui n'était réellement celle de personne. Cependant, après quelques essais heureux, il se laissa si fort séduire par la manière de Manfredi, qu'il parvint à l'imiter avec assez d'exactitude pour tromper les plus habiles connaisseurs; ses tableaux furent extrêmement recherchés. Il crut alors qu'il obtiendrait le même succès dans sa patrie; et il revint à Anvers, où le sort qu'éprouvèrent ses premiers ouvrages le détrompa complètement. Ses compatriotes, accoutumés à la peinture claire et brillante de Rubens, ne purent en goûter une qui tenait de l'école du Caravage. Seghers, en homme d'esprit, se décida à prendre le milieu entre le style de Rubens et celui de Manfredi; et ses ouvrages eurent toute la vogue qu'ils méritaient. Il fut chargé d'exécuter, pour l'église de Saint-Jacques, d'Anvers, deux tableaux d'autel, représentant, le premier, Saint-Jves; le second, Saint-Roch; pour l'église des Jésuites, Jésus Christ élevé sur la croix Ce dernier, peint dans le goût du Tintoret, n'était montré que pendant quelques mois de l'année, et alternait. sur le maître-autel, avec deux tableaux de Rubens et de Schut. Aux Carmes, on voit une de ses compositions, si fort dans la manière de Rubens, qu'elle lui a souvent été attribuée. Mais le chef-d'œuvre de Seghers, c'est le Mariage de la Vierge, composition immense, ornant le grand autel de l'église des Carmes déchaussés. On fait grand cas aussi de son tableau représentant le Martyre de Saint-Lievens, qu'on voit dans la cathédrale de Gand, et d'une suite de six sujets tirés de la vie du même saint, placée dans la nef de l'église des Jésuites, de Gand. Doué d'un caractère doux et aimable, rien ne put jamais altérer l'amitié qui unissait Seghers à Rubens et à Van Dyck. Ses ouvrages lui avaient procuré une fortune considérable. Il s'était marié; il n'eut qu'un fils, qui cultiva la peinture, mais qui fut loin de l'égaler. Il mourut à Anvers, en 1651. Le Musée du Louvre possède un tableau de ce maître, représentant Saint-François en extase, soutenu par des anges. Il possédait aussi une Sainte-Famille, du même peintre, provenant de la galerie de Vienne, et qui a été rendue en 1815.

SEGHERS (Daniel), peintre, frère cadet du précédent, né à Anvers, en 1590, prit des leçons de Breughel de Velours, quand ce dernier ne peignait encore que des fleurs, et apprit de lui cette harmonie des couleurs, ce contraste savant des objets, qui font le mérite de ses tableaux. Il embrassa fort jeune la vie religieuse, et entra chez les Jésuites, qui encouragèrent son talent pour la peinture. Il fit, pour l'église qu'ils possédaient aux environs d'Anvers, plusieurs

paysages estimés, où il représenta quelques traits de la vie des saints de son ordre. Il obtint la permission d'aller à Rome; et à son retour, ses tableaux furent sans prix. Le prince d'Orange lui envoya son premier peintre, Thomas Willeborts, pour en obtenir un. Il peignit pour lui un Bouquet de fleurs placé dans un bocal, et accompagné de toutes sortes d'insectes, et lui en fit hommage au nom de son ordre. Ce tableau fut admiré, et le prince envoya à l'auteur un chapelet de dix grains, formé par des oranges en or émaillé, ainsi qu'une palette et des entes de pinceau également en or. Seghers fit alors un second tableau, non moins précieux, qu'il envoya à la princesse d'Orange, qui ne se montra pas moins généreuse que son époux. Ces deux tableaux sont au nombre des plus beaux qu'il ait faits. Ceux qu'il avait peints dans l'église des Jésuites d'Anvers, et parmi lesquels on remarquait un tableau en grand, dans lequel Rubens avait peint la Figure de Saint-Ignace, ont été en partie détruits par le tonnerre. On a conservé son chef-d'œuvre, qui ornait la même église. C'est une Guirlande composée de tout ce que le printemps, l'été, l'automne produisent de fleurs et de fruits les plus rares et les plus précieux. Tout y est du plus beau choix, du fini le plus délicat; et ce qui met le comble à son prix, c'est que Rubens a peint dans le milieu la Vierge et l'Enfant-Jésus, avec une extrême délicatesse. Seghers avait un talent particulier pour peindre les roses rouges et les lis, ainsi que les tiges et les feuilles, particulièrement celles du houx. Sa couleur est belle, légère, transparente; sa touche, large, quoique précieuse; ses bouquets sont bien composés; ses insectes, pleins de vérité. Peu de peintres l'ont égalé dans ce genre. Il mourut en 1660. Le Musée du Louvre a possédé trois tableaux de ce peintre, provenant de la galerie de Vienne, et desquels le milieu de l'un avait été peint par Teniers. Ils ont été rendus en 1815.

SÉNAULT (Jean-François), né à Anvers en 1599 (M. Fromentière, dans son Oraison funèbre, ledit né à Douai, et M. Paquot, Notio temporum, à Paris, d'un secrétaire du roi de France, et zélé ligueur). Le cardinal de Bérulle, instituteur de l'Oratoire, l'attira dans sa congrégation naissante, comme un homme qui en ferait un jour la gloire par ses talens et ses vertus. Après avoir professé les humanités, il se consacra à la chaire, livrée alors au phébus et au galimatias. Il sut lui rendre la dignité et la noblesse qui conviennent à la parole divine. Ses succès en ce genre lui firent offrir des pensions et des évêchés; mais sa modestie les lui fit refuser. Ses confrères l'élurent supérieur de Saint-Magloire, et il s'y conduisit avec tant de douceur et de prudence, qu'ils le mirent à leur tête en 1662. Il exerça la charge de général pendant dix années, avec l'applaudissement et l'amour de ses inférieurs, et mourut à Paris en 1672, à 73 ans. L'abbé Fromentière, depuis évêque d'Aire, prononça son oraison funèbre. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on distingue: 1°. un Traité de l'usage des passions, imprimé plusieurs fois in-4°. et in-12, et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol: ouvrage où l'érudition est unie à la sagesse des principes. L'auteur prouve l'u-

tilité et la nécessité des passions; mais il en montre en même temps la direction et l'objet; il fait admirablement servir la philosophie à la morale, et les arides leçons des anciens sages à la gloire des maximes de l'Evangile, qui seules peuvent leur donner une sanction et de la consistance. 2°. Une Paraphrase de Job, in-8°., qui, en conservant toute la majesté et toute la grandeur de son original, en éclaircit les difficultés. 3°. L'Homme chrétien, in-4°., et l'Homme criminel, aussi in-4°. 4°. Le Monarque, ou les Devoirs du souverain, in-12: ouvrages estimés. 5°. Trois volumes in-8°. de Panégyriques des saints. 6°. Plusieurs Vies des personnes illustres par leur piété.

SENGUERD (Arnaud), né à Amsterdam en 1610, enseigna la philosophie à Utrecht pendant dix ans, et quitta cette université en 1648, pour aller remplir les mêmes fonctions dans sa ville natale, où il succomba le 18 mars 1667. On a de lui divers ouvrages sur toutes les parties de la philosophie; il a aussi laissé les deux suivans, où l'on trouve, dans l'un, une controverse puérile sur le nombre des côtes d'Adam, et dans l'autre, l'histoire douteuse d'un enfant pétrifié, qui fut trouvé dans le bas-ventre seize ans après la conception. Discursus de ostento dolano, Amsterdam 1662, in-12. Osteologia corporis humani, Amsterdam 1662, in-12.

SENGUERD (Wolferd), fils du précédent, naquit aussi à Amsterdam, et fut professeur de philosophie à Leyde. Il a laissé quelques ouvrages, dont les plus intéressans ont pour titre: 1°. Tractatus de tarantula, Leyde 1668, in-12. On y trouve une explication hypothétique de l'influence prétendue de la musique dans le tarentisme. 2°. Inquisitiones experimentales, quibus æris atmospherici natura traditur, Leyde 1690, in-4°. Senguerd rapporte quelques expériences sur la respiration, dans laquelle il s'efforce de prouver que le diaphragme ne sert à rien. 3°. Philosophia naturalis, Leyde 1681, in-4°.; ibid. 1685, in-4°. Fidèle aux principes de Descartes, l'auteur explique la formation du corps animal par la fermentation, dans la partie de ce Manuel de scholastique qui est consacrée à la physiologie. 4°. Rationis et experientiæ connubiam, Rotterdam 1715, in-8°. On y retrouve son Traité sur la respiration et celui sur la tarentule.

SERVAIS (Saint-), évêque de Tongres, transporta son siége épiscopal de cette ville en celle de Maestricht, où ce siége resta jusqu'au 8e. siècle; alors il fut encore transféré à Liége. Il assista, l'an 347, au concile de Sardique, où St.-Athanase fut absous, et au concile de Rimini en 359, où il soutint la foi de Nicée; mais surpris par les Ariens, il signa une confession de foi énoncée d'une manière insidieuse. Dès qu'il connut la fourberie de ces hérétiques, il détesta sa facilité. Il mourut en 384. Il avait composé, dit-on, un ouvrage contre les hérétiques Valentin Marcion, Aëtius, etc., que nous n'avons plus. Quelques critiques prétendent que le siége de Tongres ne fut jamais transporté à Maestricht, quoique, par diverses raisons, les évêques aient fait leur résidence dans cette ville. L'abbé Ghesquière, dans ses Acta sanctorum Belgii, tome 1er., 1783, combat cette opinion, que

la nature de cet ouvrage ne nous permet pas d'approfondir. Il suffit de savoir que les successeurs de St.-Servais, jusqu'à St-Hubert, sont nommés indifféremment évêques de Maestricht ou de Tongres.

SERVILIUS ou KNAEP (Jean), grammairien du 16e. siècle, natif de Weert, dans le comté de Horn, au ci-devant pays de Liége, aujourd'hui de la province de Limbourg, se fixa à Anvers. Il vivait encore l'an 1545. Nous avons de lui : 1o. De Mirandis antiquorum operibus, Lubeck 1600, in-4o., ouvrage superficiel et d'un style pédantesque. 2o. Geldro-Gallica conjuratio in Antverpiam, Anvers 1542, et dans les Scriptores rer. germ. de Freher. 3o. Dictionarium triglotton, latin, grec et flamand, Amsterdam 1600, in-12.

SEWELL (Guillaume), naquit à Amsterdam en 1654, de parens quakers, originaires d'Angleterre. Il étudia la chirurgie, et l'exerça dans sa ville natale. Sewell avait en outre un esprit très-cultivé, possédait le latin et la plupart des langues de l'Europe. Il est mort vers l'an 1720, et a laissé les ouvrages suivans : 1o. Dictionnaire anglais et hollandais, in-4o., qui a eu plusieurs éditions. 2o. Grammaire hollandaise. 3o. Grammaire anglaise et hollandaise, in-12. 4o. Histoire des Juifs, de Josèphe, traduite en hollandais. 5o. Antiquités de Rome, etc. Mais l'ouvrage qui eut le plus de vogue est son Histoire de la formation et des progrès de la société des quakers, Amsterdam 1717. Ce livre est très-estimé par les quakers; on en fit une traduction en anglais, imprimée à Londres en 1719, in-fol.

SIBELIUS (Gaspard), habile théologien hollandais au 17e. siècle, natif de Deventer (Over-Issel), est auteur d'un savant Commentaire sur le Cantique des cantiques, et de plusieurs autres ouvrages, imprimés en 5 vol. in-fol.

SIBRECHTS (Jean), peintre, né à Anvers en 1625, excellait à peintre le paysage et le bétail.

SICCAMA (Sibrand), né à Bolswerd, dans la Frise, vers 1570, était versé dans le droit, l'histoire de sa patrie, et dans les antiquités romaines. Nous avons de lui : 1o. De judicio centum virali, lib. II, Franeker 1596, in-12, et dans les Antiquités romaines de Grévius, tom. 2. 2o. De veteri anno romano Romuli et Numæ Pompilii antitheses. 3o. Fastorum Kalendarium libri duo ex monumentis et numismatibus veterum, ouvrage d'une grande érudition, imprimé à Amsterdam en 1600, in-4o., et dans les Antiquités romaines de Grévius, tom. 8, de même que le précédent. 4o. Antiquæ Frisiorum leges, avec des notes, Franeker 1617, in-4o.

SICHEM (Christophe Van), dessinateur et graveur hollandais, né vers 1580, florissait au commencement du seizième siècle. Elève de Goltzius, il s'est distingué, entre les nombreux disciples de ce maître, par l'exécution vigoureuse de ses tailles de bois. Ses gravures au burin, qui sont en grand nombre, se font remarquer par la propreté et la netteté du travail. Son ouvrage le plus considérable en ce genre est celui qui porte pour titre : Icones hæresiarcarum, consistant en une suite volumineuse de portraits in-4o., représentant

les principaux hérésiarques et réformateurs, et qu'il publia à Amsterdam en 1609, d'après ses dessins. On cite après cet ouvrage une autre suite de portraits in-folio des comtes de Hollande et de Zélande, également exécutés d'après ses dessins. Mais c'est surtout par ses tailles de bois qu'il s'est acquis une réputation. La coupe en est pleine de hardiesse et de vigueur; et souvent il produit les plus grands effets avec peu de travail. Les plus estimées de ses planches sont celles qu'il a gravées d'après son maître Goltzius. Selon Hainecken, il a y eu trois graveurs du nom de Sichem : Christophe, Corneille et Charles. On ne connaît que le premier. L'abbé Marolles, Florent le Comte, et surtout Basan et Papillon ont achevé de porter la confusion dans ce qui concerne ce maître. Ces deux derniers ont parlé d'un Charles-Simon Vichem, qui aurait vécu plus de cent ans, et qui aurait gravé six mille planches. Mais ni Papillon, ni Basan n'en ont pu citer une seule. Ce qui a pu donner lieu à une aussi forte erreur, c'est que Sichem formait son chiffre des lettres C et S, entrelacées dans les deux jambages d'un grand V; et ils auront pris la plus grande lettre pour l'initiale du nom propre du graveur. Parmi ses pièces au burin, les plus remarquables sont : 1°. Le portrait de Calvin en buste, vu de profil et un livre à la main, dans un cadre historié. 2°. L'empereur Charles-Quint, en pied, dans le costume impérial. 3°. La reine d'Angleterre Elisabeth, en pied, revêtue de ses habits royaux. Les plus estimées de ses tailles en bois sont : 1°. Une suite de douze sujets historiques, format in-12. Elle est très-rare. 2°. Judith mettant la tête d'Holopherne dans un sac que lui tient une servante. 3°. Sainte-Cécile touchant de l'orgue : tous deux d'après Goltzius. 4°. Une suite de quatre morceaux représentant les quatre évangélistes, en buste, dans des encadremens d'arabesques, avec un précis de leur vie en hollandais. Ces quatre pièces in-fol., de l'exécution la plus savante, passent pour le chef-d'œuvre de Sichem.

SIGEBERT, moine de l'abbaye de Gemblours, dans le Brabant, enseigna pendant plusieurs années dans le monastère de St.-Vincent, à Metz, et mourut à Gemblours en 1112. Il passait de son temps pour un homme d'esprit, pour un savant universel et un bon poëte; et c'est sans doute la vanité que lui inspiraient ou ses talens et les éloges qu'ils lui attiraient qui lui firent oublier l'esprit de son état. Sigebert est auteur : 1°. d'une Chronique, dont on conservait l'original dans la bibliothéque de Gemblours, et dont la meilleure édition est celle d'Aubert le Mire, Anvers 1608, in-8°. Pistorius l'a insérée dans ses Scriptores germanici, tom. I. Elle commence à l'an 381, où finit celle d'Eusèbe, et va jusqu'à l'an 1113. Elle a été continuée par plusieurs auteurs. 2°. Vie de Saint-Théodoric, évêque, fondateur du monastère de Saint-Vincent à Metz. Leibnitz l'a insérée dans ses Scriptores rerum Brunswicensium. 3°. Vie de Saint-Sigebert, roi, dans Surius et dans le 1er. vol. des Acta Sanct. du mois de février. 4°. Vie de Saint-Guibert, fondateur du monastère de Gemblours, dans Surius, les Acta sanctorum, et dans les Acta de

Mabillon. 5°. Gesta abbatum Gemblacensium, continué par un disciple de Sigebert jusqu'à l'an 1136, dans le Spicilége de D. d'Achery. 6°. De Viris illustribus, Anvers 1639, in-fol., avec des notes par Aubert le Mire, et dans la Bibliothéque de Fabricius, Hambourg 1718, in-fol. On conservait plusieurs ouvrages manuscrits de Sigebert à Gemblours : 1°. Passio sanctæ Luciæ, poëme. 2°. Passio Thebæorum, poëme. 3°. Vita et passio sancti Lamberti. 4°. De jejunio quatuor temporum. 5°. Ecclesiastes versu heroico descriptus, etc. Dans son ouvrage de Viris illustribus, il donne le catalogue de ses productions ; il y en a une intitulée : Apologia ad Henricum imp. contra eos qui calumniabantur missas conjugatorum presbyterorum, ouvrage qui a disparu et qui n'aurait pas dû paraître.

SIMONIS (Pierre), né à Thielt, province de Flandre occidentale, licencié en théologie, fut successivement curé à Courtray, chanoine et premier archiprêtre de Gand, second évêque d'Ypres en 1585, et mourut en 1605, à 66 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres des Harangues et des Sermons, bien écrits en latin; Instructions pastorales, etc.

SIX (Jean), né à Amsterdam, en 1618, d'une famille originaire du Cambrésis, cultiva les muses et les arts, au sein des loisirs que lui laissaient les fonctions de la magistrature municipale. Sa tragédie de Médée est la plus distinguée de ses productions. Il était consulté comme un oracle de goût et de purisme dans sa langue maternelle; Vondel et tous les poëtes du temps l'ont célébré à l'envi. Il fut l'ami et le protecteur de Rembrandt, qui, dans une de ses gravures les plus recherchées (le portrait du bourgmestre), a transmis à la postérité les traits de son Mécène. Jean Six mourut en 1700. Six de Chandelier (Jean), parent du précédent, et né à Amsterdam vers 1610, s'est distingué dans la même carrière. Il voyagea beaucoup, tant pour son commerce que pour sa santé. Il paraît avoir eu pour celle-ci de grandes obligations aux eaux de Spa, qu'il se plaît à célébrer dans ses vers. Il donna, en 1657, le Recueil de ses poésies, où l'on remarque l'Hiver des Amsterdamois. De Bosch en loue le naturel et la force, dans son Histoire de la poésie hollandaise, tome 1, p. 191. On doit aussi à Six une traduction en vers hollandais des Psaumes de David, publiée en 1674, après sa mort.

SIX (Guillaume), était secrétaire de la flotte hollandaise avant 1787. Attaché au parti stadhoudérien, la révolution de cette année lui fit obtenir la place de secrétaire de la direction de la colonie hollandaise de Surinam. Ayant reçu sa démission en 1795, il prit le parti de s'associer à une grande maison de commerce à Amsterdam. Le grand-pensionnaire Schimmelpenninck l'appela au conseil-d'état, et le chargea, avec le vice-amiral Verhuell et autres membres du gouvernement de traiter avec Napoléon sur le projet formé par ce prince de changer la constitution de la république batave, et de placer son frère Louis Bonaparte à la tête de cet état avec le titre de roi de Hollande. Ce prince étant monté au trône que son frère lui avait destiné, confirma Six

dans son poste de conseiller-d'état, et le nomma ensuite son ambassadeur à Pétersbourg. Sous le régime français, Six était intendant-général des domaines de la couronne en Hollande. Il n'eut pas la satisfaction de voir le rétablissement de la maison d'Orange, à laquelle il était tant dévoué, ayant trouvé la mort dans un des canaux d'Amsterdam, peu de temps avant cet événement. Guillaume Six était grand-croix de l'ordre de l'union et officier de la légion-d'honneur.

SIXTE DE HEMMINGA, né à Boleum, province de Frise, en 1532, d'une famille ancienne, et mort vers 1586, s'est fait connaître par un traité judicieux contre l'astrologie judiciaire, intitulé De Astrologia ratione et experientia refutata, Anvers 1583, in-4°.

SLEIDAN (JEAN), né à Schleiden, petite ville du grand-duché de Luxembourg, en 1506, de parens obscurs, passa en France l'an 1517. Ses talens le lièrent avec les trois illustres frères de la maison de Bellay. Après avoir été quelque temps à leur service, il se retira à Strasbourg, où son ami Sturmius lui procura un établissement avantageux. Sleidan fut député en 1545 par les protestans vers le roi d'Angleterre, puis envoyé au concile de Trente. Il fut une des colonnes de son parti. Il mourut luthérien en 1556. On a de lui : 1°. Une histoire en 26 livres, sous ce titre : De statu religionis et reipublicæ Germanorum sub Carolo V, ab anno 1517 ad annum 1555, Strasbourg 1556, in-8°. Le P. Courayer a traduit cet ouvrage en français, Leyde 1767, 3 vol. in-4°. Henri Pantaléon en a donné une version en allemand, et a continué en latin cette histoire jusqu'en 1562. Londorpius y a ajouté trois vol. et une Apologie de cette histoire, Francfort 1610. 2°. De quatuor summis imperiis, 1711, in-8°.; c'est un abrégé de l'Histoire universelle. Gilles Struchius, et Conrard-Samuel Schurzfleisch, professeur de Wittemberg, l'ont continué jusqu'en 1678, et Christian Junker l'a poussé jusqu'à la fin du 17e. siècle. Il a été traduit en français, Paris 1757, in-8°. 3°. Une Traduction en latin des Mémoires de Philippe de Comines, Strasbourg 1545, in-8°. 4°. Abrégé en latin de la Chronique de Froissard, Paris 1562. 5°. Traduction de la Grande monarchie de Claude de Seyssel. Charles-Quint appelait Paul Jove et Sleidan ses menteurs, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et le second trop de mal.

SLINGELANDT (PIERRE VAN), né à Leyde, en 1640, fut élève de Gérard Dow. Doué d'une patience que rien ne pouvait rebuter, il chercha à s'approprier la manière de son maître, et y réussit au point que l'on confondait souvent les œuvres du disciple avec celles du professeur. Il reçut tant d'encouragemens, qu'il résolut de travailler seul; mais comme il voulait rendre avec l'exactitude la plus scrupuleuse jusqu'aux moindres détails, il ne peignait qu'avec une extrême lenteur. Il mit trois ans à terminer les portraits de la famille Meerman, et un mois à faire un rabat de dentelle. C'est ce qui explique le petit nombre de tableaux connus de ce maître. Parmi les plus piquans, on cite : 1°. Une jeune fille tenant par la queue une souris,

qu'un chat s'efforce de saisir. On pourrait compter tous les poils de chacun de ces deux animaux. 2°. Un Matelot ayant sur la tête un bonnet de tricot, dont on distingue toutes les mailles. Cette manie, car c'en est une quand elle est poussée à cet excès, répand dans toutes ses compositions, de la roideur et du froid; et s'il peut être comparé à Gérard Dow, pour la finesse et le précieux du pinceau et pour la bonté de la couleur, il est bien éloigné de son maître pour le mouvement et la chaleur de la composition. Ses figures sont dessinées sans grâce : mais aucun artiste ne l'a surpassé pour le fini; et cette seule qualité, qui, de son vivant, lui avait donné la vogue, est encore celle qui, jointe à la rareté de ses tableaux, les fait rechercher aujourd'hui. Son caractère tranquille et sédentaire était parfaitement en harmonie avec sa manière de peindre; mais sa lenteur dans l'exécution ne lui permit pas de s'enrichir, quoique ses tableaux lui fussent chèrement payés. Le Musée du Louvre en possède trois: 1°. Une dame assise entre ses deux enfans, dont l'un tient un nid d'oiseaux, prête l'oreille à son perroquet, perché sur son bâton, tandis que son mari remet une lettre à un jeune nègre. Ce tableau est un des plus précieux de ce maître. 2°. Portrait d'homme, dans un cadre ovale. 3°. De la Vaisselle, un coffre, un tonneau et divers autres objets de nature morte; tableaux de petite dimension. Le même établissement a possédé un autre tableau de ce maître, représentant une femme à la porte d'un cordonnier, faisant à ce dernier des reproches auxquels il paraît attentif. Ce tableau a été rendu en 1815. Slingelandt mourut le 7 décembre 1691.

SLINGELANDT (Simon Van), fils d'un magistrat du plus grand mérite, et l'ami intime de Jean de Witt, ajouta encore à l'illustration de son nom par les services qu'il rendit à son pays, et, après s'être acquis les respects des cabinets de Vienne, de Londres et de Versailles, fut successivement secrétaire du conseil d'état, trésorier-général des Provinces-Unies, grand-pensionnaire de Hollande, et mourut en 1736, ayant survécu un grand nombre d'années au stadhoudérat de Guillaume III. Il n'inclina point à rétablir cette haute dignité, et vit néanmoins que, sans un chef puissant, l'union belgique manquait d'un des principaux ressorts; mais il ne put jamais découvrir un équivalent au stathoudérat, pour la cimenter, donner de l'énergie à l'exécution, réconcilier les forces et les intérêts divisés. Aucun grand-pensionnaire de Hollande n'eut de plus grands talens, plus de dignité dans le caractère et dans la conduite, plus de connaissance de la constitution et des intérêts de son pays. Il fit de plus grandes choses dans le silence du cabinet, que ceux qui se sont signalés dans le tumulte de la discorde intérieure ou dans les querelles extérieures. On a imprimé en hollandais, Amsterdam 1787, trois volumes de ses écrits politiques, qui contiennent différens discours sur l'ancien gouvernement de Hollande, sur les finances, sur les défauts de la constitution qui a subsisté jusqu'en 1795, et les moyens d'y remédier, sur les causes de sa décadence et la méthode à employer pour rétablir

le gouvernement; enfin sur la nature de l'assemblée des états-généraux, le sujet et la forme de leurs délibérations. Ces trois volumes annoncent une suite; ils sont le résultat des vues, des raisonnemens d'un des plus grands hommes d'état qu'aient produits les Provinces-Unies. Ils portent l'empreinte du savoir et de l'expérience la plus consommée. Peut-être ne sont-ils pas tous également intéressans, hors des limites des Provinces-Unies; mais tous sont l'ouvrage du génie. Il eût été à désirer que les éditeurs les eussent fait précéder d'un Précis de la vie et du caractère de cet homme célèbre, d'un tableau des négociations où il fut engagé, et de la correspondance qu'il eut avec les premiers ministres et les principales personnes en place dans les cours de l'Europe, durant l'espace de temps qui s'écoula entre la guerre de la succession et la pacification de l'Europe en 1733. Sa famille possède de riches matériaux pour un pareil ouvrage. Un des plus savans libraires d'Angleterre offrit à son fils mille guinées pour la correspondance entre son père et le duc de Marlborough. L'offre fut refusée.

SLODTZ (Sébastien), sculpteur, né à Anvers en 1655, se fit un nom parmi les artistes qui contribuèrent à l'embellissement des palais de Louis XIV. Au nombre des ouvrages qui l'ont rendu célèbre, on cite le buste de Titon du Tillet, la statue de St.-Ambroise, qui décore l'église des Invalides et surtout la figure en marbre d'Annibal mesurant au boisseau les anneaux des chevaliers romains tués à la bataille de Cannes, qui est placée près du grand bassin octogone dans le jardin des Tuileries. Si la noblesse de l'expression répondait à la beauté de l'exécution, cette figure ne laisserait rien à désirer. C'est encore un bon ouvrage que son bas-relief des Invalides dont le sujet est Saint-Louis envoyant des missionnaires dans les Indes. Il a exécuté à Versailles le groupe de Protée et d'Aristée, et à Marly la figure de Pomone. Slodtz mourut à Paris en 1726. Sébastien-René Slodtz, fils du précédent, et l'aîné de cinq frères, cultiva aussi la sculpture avec succès.

SLUSE (René-François-Walther, Baron de), mathématicien très-distingué, né à Visé, petite ville de la province de Liége, était frère du cardinal de Sluse, et du baron de ce nom. Il devint abbé d'Amay, chanoine, conseiller et chancelier de Liége, et se fit un nom célèbre par ses connaissances théologiques, physiques et mathématiques. La société royale de Londres le mit au nombre de ses membres. Il eut l'honneur d'être en correspondance avec Pascal. C'en est assez pour en concevoir une haute idée. On trouve une partie de sa correspondance dans les œuvres de l'illustre géomètre, à qui il fit parvenir quelques solutions des problêmes sur la Cycloïde proposés aux géomètres de son temps. Le géomètre liégeois avait une précieuse qualité, qui rehaussait le mérite de sa profonde science; c'est la modestie qui n'est pas toujours l'apanage des savans. On trouve l'éloge de cette belle union de la modestie à la science dans ce que Pascal lui-même disait à Sluse, à propos des géomètres qui veulent se faire hon-

neur des productions des autres : « Pour vous, Monsieur, vous en » êtes éloigné, puisque vous ne » voulez pas même avoir l'honneur » de vos propres inventions; car » je crois que pour faire savoir que » vous avez trouvé, par exemple, » cette parabole, qui est le lien » des dimensions des surfaces des » solides de la roulette autour de » sa base, il faudrait que ce fut » moi qui le disse, aussi bien que » les merveilles de votre nouvelle » analyse et tant d'autres choses » que vous m'avez fait l'honneur » de me communiquer avec cette » bonté que vous avez pour moi, » qui m'engage d'être toute ma » vie, etc. » Cet illustre érudit mourut à Liége, en 1685, à 62 ans. On a de lui un ouvrage encore très-estimé, intitulé : Mosolabium et problemata solida, Liége 1668, in-4°. C'est là qu'il donne cette analyse dont parle Pascal; et Dissertatio de sancto Servatio, episcopo Trajectensi, Liége 1684, in-8°.

SLUSE (Jean-Walther, Baron de), frère du précédent, né comme lui à Visé, l'an 1626. Il fut appelé à Rome, par Jean-Walther Du Château, son oncle, secrétaire des brefs, et de la chambre du pape Alexandre VII, et qui était un des plus zélés protecteurs des Liégeois qui allaient étudier les beaux-arts à Rome. Sluse s'y fit bientôt remarquer par sa science et son ardeur infatigable pour l'étude et le travail. Clément IX le reçut au nombre de ses prélats domestiques; il succéda ensuite aux emplois de son oncle. Le pape l'honora de la plus intime confiance, et le consulta dans les affaires les plus importantes. Innocent XI le décora du chapeau de cardinal en 1686. Il imita son oncle dans son inclination à obliger ses concitoyens, et il se faisait un plaisir de répandre ses faveurs sur tous ceux que le désir de s'instruire et de se perfectionner appelaient en Italie. Sa trop grande application aux devoirs de sa charge et à l'étude, jointe à sa complexion faible, avança la fin de ses jours. Il mourut le 7 juillet 1647. Quelque recommandable qu'il fût par les qualités de l'esprit, il l'était davantage par celles du cœur. Détaché des richesses, il se contenta de son patrimoine et des revenus de sa charge, et refusa constamment tout bénéfice. Les brefs qu'il a dressés sont d'un style vif, et montrent combien il était versé dans la discipline de l'église, l'écriture sainte et les saints pères. Il avait amassé une bibliothèque immense, dont on a imprimé le catalogue en latin, Rome 1690, 5. vol. in-4°., avec le portrait du cardinal.

SLUYS (Jacques Van der), peintre, né à la Haye en 1660. On convient qu'il entendait mieux le coloris que la pureté du dessin. Il mourut en 1736.

SMELLAERTS (Dominique), né à Anvers en 1650, fit ses études avec un succès distingué dans l'université de Louvain, où il enseigna la philosophie et les langues, fut chanoine de la cathédrale de Gand et ensuite d'Anvers, et mourut dans cette dernière ville le 3 mars 1720. Son principal ouvrage est Annotationes in sanctum Jesu-Christi Evangelium, Anvers 1724, in-4°., commentaire écrit d'un style un peu pesant, mais assez pur :

il y a de fort bonnes choses, mais presque rien qu'on ne trouve ailleurs. Il a laissé beaucoup de manuscrits, nommément un Traité en faveur de la validité des ordinations anglaises.

SMET (Henri), né à Alost, province de Flandre orientale, le 29 juin 1537, embrassa la carrière de la médecine, à l'exemple de son père, commença ses études à Louvain, et alla les terminer à Bologne, où il prit le grade de docteur en 1561. A son retour dans les Pays-Bas, il s'établit à Anvers; mais la religion calviniste qu'il professait le mit dans la nécessité de s'expatrier et de se réfugier en Allemagne, où il fut successivement attaché au service du comte de Lippe et à celui de l'électeur palatin, tant à Lemgo qu'à Heidelberg. De là il se rendit à Frankenthal, puis à Neustadt, où il remplit pendant sept ans une chaire de médecine au gymnase, enfin, à Heidelberg, où il avait été nommé professeur de médecine pratique, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mars 1614. Passionné dès sa jeunesse pour la langue grecque et la poésie latine, il a publié quelques ouvrages en vers latins; mais on ne connaît de lui, sur la médecine, que le Traité suivant : Miscellanea medica cum Th. Erasto, H. Brucaco, Lævino Botto, J. Wegero, H. Wegero communicata. Francfort 1611, in-8°. Smet fut l'un des ennemis les plus déclarés de Paracelse, dont il dévoila le charlatanisme et les mensonges. Son ouvrage mérite une attention particulière, à cause du grand nombre d'observations qu'il renferme, et que l'auteur rapporte comme étant les fruits de sa propre expérience.

SMETIUS (Jean-Smith Van Der Ketten, plus connu sous le nom de), historien et antiquaire, était né sur la fin du seizième siècle, dans la province de Gueldre. Après avoir fait ses humanités avec succès, il suivit les leçons du célèbre Pontanus, professeur à Harderwick, et se rendit en France, où il perfectionna ses connaissances sous les plus habiles maîtres. Il entra dans la carrière du ministère évangélique, et fut pourvu, vers le même temps, d'une place de pasteur, et de la chaire de philosophie à Nimègue. Un mariage avantageux qu'il fit bientôt après, acheva de le fixer dans cette ville. Malgré les devoirs que lui imposaient les fonctions dont il était revêtu, Smetius trouva le loisir de cultiver son goût pour les lettres et aussi pour la poésie latine, mais il s'attacha surtout à l'étude des antiquités et parvint à former un cabinet d'antiques, regardé comme l'un des ornemens de Nimègue. Son médailler contenait environ dix mille pièces, dont près de mille étaient encore inédites. Il se faisait un plaisir de montrer ses richesses aux curieux qui s'empressaient de le visiter, et, parlant avec une égale facilité huit ou dix langues, il leur donnait toutes les explications qu'ils pouvaient desirer. Smetius mourut à Nimègue, le 30 mai 1651. Lambert Goris prononça son oraison funèbre. Outre quelques pièces de vers, et des lettres dans différens Recueils, on a de lui : 1°. Oppidum Batavorum seu Noviomagum liber singularis, Amsterdam 1644, in-4°., traduit en hollandais. Dans

cet ouvrage, qui contient des recherches intéressantes sur l'origine des Bataves, Smetius s'efforce de prouver, contre l'opinion de Cluver et d'autres géographes que Nimègue est la ville citée par Tacite (Hist. V, 19). 2°. Thesaurus antiquarius seu Smetianus, sive notitia elegantissimæ supellectilis Romanæ et rarissimæ Pinacothicæ, Amsterdam 1658, in-12. C'est la description de son cabinet; elle a été réimprimée avec des additions par son fils, sous ce titre: Antiquitates Noviomagenses, sive notitia rarissimarum rerum antiquarum quas in veteri Batavorum oppido comparaverunt S. Smitius pater et filius, Nimègue 1678, in-4°. avec 5 pl. Le cabinet de Smitius fut acquis quelque temps après par l'électeur palatin, Jean Guillaume, pour vingt mille flor. Il avait entrepris de former un Recueil de sentences et de Proverbes hollandais, dans le but de prouver que cette nation ne le cède en sagesse à aucun peuple de l'antiquité. Smitius (Jean), fils du précédent, né vers 1630, à Nimègue, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique, et après avoir exercé le pastorat dans Alkmaer, reçut une vocation pour Amsterdam, où il mourut, le 23 mai 1710. Outre une explication de l'Ecclésiaste en hollandais, on a de lui plusieurs ouvrages théologiques dans la même langue, cités par Paquot dans ses Mémoires III, 53, de l'édition in-fol.

SMIDS (Ludolphe), poète hollandais, né à Groningue, en 1649, étudia la médecine à Leyde, et la pratiqua long-temps à Amsterdam, où il mourut le 7 mai 1720. Né catholique, il avait embrassé le protestantisme en 1684. La tragédie de Conradin est la seule dans ses pièces de théâtre, qui reçoive en quelquefois les honneurs de la représentation. Il a écrit en prose hollandaise une Chronique des guerres de son temps, et un Cabinet des Antiquités hollandaises. Il a copieusement enrichi de notes la traduction hollandaise des Œuvres d'Ovide, par Abraham Valentyn, imprimée à Amsterdam, 3 vol. in-4°., 1720, avec des gravures de Sébastien Leclerc.

SMITS (Ludowick), peintre hollandais, né à Dordrecht, en 1655, peignait l'histoire; mais son genre favori était les fruits. Il y excellait, et on lui payait ses tableaux un haut prix. Il y avait néanmoins un défaut dans ses couleurs qui faisait qu'elles s'altéraient. Il mourut en 1695.

SMITS (Dideric), poète hollandais, né à Rotterdam, vers la fin du dix-septième siècle, unissait le goût de la poésie à celui de la musique; et ses vers en ont acquis une douceur, une mélodie, qui ne se font que trop désirer chez un grand nombre de poètes. Il s'était aussi appliqué à une connaissance approfondie de sa langue maternelle. M. de Vries, dans son Histoire de la poésie hollandaise, tome II, pag. 132-148, préfère son poème héroïque du Peuple d'Israël livré au culte idolâtre de Baal-Fégor, à l'épopée tant vantée en Hollande, d'Abraham le patriarche, par Nicolas Hoogvliet. Tout est naturel, riant, aisé, dans les poésies de Smits. Abraham Versteeg en a publié le Recueil, après la mort de ce poète (3 vol. in-4°.), et il l'a enrichi de sa Biographie. La rivière la Rotte, qui a donné son

nom à la ville de Rotterdam, a fourni à Smits le sujet d'un charmant poème descriptif. Il est descendu quelquefois au rôle de traducteur; et l'on distingue, parmi ses Traductions, celle de la Complainte de Moschus sur Bion, celle de l'Épître d'Héloïse à Abailard, par Pope; celle du Poème de Pierre Burmann, sur l'Enthousiasme. Smits, peintre né à Bréda, province de Brabant septentrional, vers l'an 1672, a donné des preuves incontestables de ses grands talens, dans le château d'Hons-Laarsdyck où l'on voit de lui plusieurs beaux plafonds et tableaux d'histoire.

SNAKENBURG (Henri), littérateur hollandais, né à Fauquemont province de Limbourg, en 1674, mort en 1750, à Leyde, où il était recteur de l'école latine, a augmenté la Collection hollandaise des Variorum, par Quinte-Curce, qu'il a publié à Leyde 1724, in-4°., et qui l'a fait connaître comme éditeur laborieux, plutôt que comme judicieux critique. FrançoisdeHaas a publié à Leyde 1753, in-4°., les Poésies hollandaises de Snakenburg assez sévèrement jugées par M. de Vries, dans son Histoire de la poésie hollandaise, tome II, pag. 58 et suiv. Nous avons vu aussi de lui de nombreuses pièces de Vers latins, mais qui ne s'élèvent pas non plus au-dessus du médiocre, et qui n'ont pas été recueillies. Dans des Observations critiques sur l'ouvrage de M. de Vries, que nous venons de citer, on lui reproche d'y avoir passé sous silence Théodore Van Snakenburg, dont on célèbre les productions poétiques, qui se trouvent dans un recueil intitulé: Proeve Van Dichtoefening door A. L. F. et A. P. S., 1731. On y attribue au même de charmans Contes en vers, qu'on lit dans le spectateur hollandais de Van Effen.

SNAYERS (Pierre), peintre d'Anvers, né en 1593, fut élève de Henri Van Balen, et se perfectionna tellement par ses voyages en Italie, qu'on le vit exceller en même temps comme peintre d'histoire, de paysages, de portraits et de batailles. L'archiduc Albert lui accorda, avec le titre de son peintre, une pension considérable, et le chargea de plusieurs ouvrages importans. Les églises de Bruxelles, et les principales maisons de cette ville furent enrichies de ses tableaux. Quelques-unes de ses productions ayant été envoyées en Espagne, elles y obtinrent un si grand succès qu'on lui en demanda beaucoup d'autres, et quelque temps après, le cardinal Infant le nomma son premier peintre. Peu de peintres d'histoire et de paysages l'ont surpassé, et un plus petit nombre encore l'a égalé comme peintre de batailles et de portraits. Il dessinait très-bien, et son coloris rappelait celui de Rubens, qui avait pour lui une estime particulière. Van Dyck n'en faisait pas moins de cas et il peignit son portrait pour être placé dans la collection des peintres les plus illustres de son temps. Le Musée du Louvre a possédé une suite de douze tableaux de batailles de Snayers, représentant les Actions les plus mémorables de l'archiduc Léopold-Guillaume, et du feld-maréchal Piccolomini. Ces tableaux qui provenaient de la galerie impériale de Vienne, ont été rendus à l'Autriche en 1815. Snayers mourut à Bruxelles, en 1670.

SNAYERS (Henri), graveur,

né à Anvers, en 1612, cultiva son art dans cette ville qu'il n'a jamais quitté. Il passe pour un des plus habiles artistes de son temps : ses estampes, d'un travail large et moëlleux, sont du nombre de celles qui ont le mieux rendu l'esprit et la manière de Rubens. On cite entre autres : 1°. Le Portrait de Van Oost, premier maître de Rubens, d'après Jordaens. 2°. Le Prince Rupert, comte palatin du Rhin, d'après Van Dyck. 3°. La Vierge debout tenant l'Enfant Jesus, et apparaissant à Saint-Alanus de Rupé à genoux devant elle, grand in-fol. fort rare, d'après sa propre composition. 4°. La Vierge assise sur une estrade, environnée de plusieurs Saints et Saintes, d'après Rubens. Cette estampe, très-grand in-fol., est une des plus considérables qui aient été gravées d'après ce maître, et les premières épreuves en sont très-rares. 5°. Les Pères et les Docteurs de l'Église discutant sur le mystère de la Transsubstantiation, d'après Rubens. 6°. La Communion de Saint-François d'Assise mourant, soutenu par ses frères d'après le même. 7°. Samson livré aux Philistins par Dalila, d'après Van Dyck.

SNELL DE ROYEN (Rodolphe), Snellius, philosophe hollandais, né à Oudewater (Hollande méridionale) en 1547, fut professeur en hébreu et en mathématiques à Leyde où il mourut en 1613. On a de lui plusieurs ouvrages sur la géométrie, et sur toutes les parties de la philosophie, qui ne sont plus d'aucun usage.

SNELL DE ROYEN (Willebrod), Snellius, fils du précédent, né à Leyde en 1591, succéda à son père en 1613 dans la chaire des mathématiques, et mourut dans sa ville natale en 1626, à 35 ans. C'est lui qui a découvert le premier la vraie loi de la réfraction : découverte qu'il avait faite avant Descartes, comme Huyghens nous l'assure. Il entreprit aussi de mesurer la terre, par une suite de triangles semblable à celle qu'ont employée depuis Picard et Cassini; mais on sait que tous ces mesurages ont jusqu'ici assez mal réussi : la terre ne peut être mesurée sans que l'on sache l'étendue de chaque degré dans la direction du méridien; or cela ne se sait pas : les voyages de divers mathématiciens, leurs calculs et leurs raisonnemens opposés n'ont fait que constater l'incertitude où nous sommes sur ce point (Voyez les Observ. philosoph. pag. 29). Snell est l'auteur d'un grand nombre de savans ouvrages de mathématiques, dont les plus connus sont : l'Eratosthenes Batavus, sive De terræ ambitu, ejusque vera quantitate. 2°. Le Cyclometrium, sive De circuli dimensione, 1621, in-4°. 3°. Tiphis Batavus, sive De navium cursibus et re navali, 1624, in-4°., etc. 4°. Traduction en latin des ouvrages de Stevin, Amsterdam 1608, in-fol. Ils prouvent beaucoup en faveur de ses talens, et l'on y découvre des vues dont des savans plus bruyans que lui se sont fait honneur sans le citer.

SNOY (Renier) né à Ter-Gouw (Hollande méridionale), vers l'an 1477, alla étudier la médecine à Bologne, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il exerça la médecine. Charles-Quint le chargea de quelques commissions auprès de Christiern II, roi de Danemarck, retiré

en Zélande, et à la cour de Jacques IV, roi d'Écosse. Il mourut à Ter-Gouw, le 1er août 1537. On a de lui : 1°. Le Psautier de David avec des paraphrases en latin. Cet ouvrage, quoique imprimé plusieurs fois, et traduit en plusieurs langues, est une preuve que Snoy n'entendait rien dans la critique, ni dans l'antiquité sacrée. 2°. Une Histoire de Hollande en XIII livres, en latin, Rotterdam 1620, in-fol. Swertius l'a insérée dans ses Annales rerum belgicarum. C'est une chronique qui ne renferme guère que des séditions, des batailles et des siéges. Elle finit à l'an 1519. Renier Snoy a encore fait quelques ouvrages sur la morale et la médecine.

SNOY (Lambert), né à Malines, province d'Anvers, en 1574, mort vers l'an 1638, a beaucoup travaillé à l'histoire généalogique des Pays-Bas. Butkens en a profité dans ses Trophées du Brabant.

SNYDERS (François), peintre et graveur, né à Anvers en 1587, mort dans la même ville en 1657, s'était d'abord consacré à peindre uniquement des fruits; mais son goût le porta encore à représenter des animaux : personne ne l'a surpassé en ce genre. Ses chasses, ses paysages et ses tableaux, où il a représenté des cuisines, sont aussi fort estimés. Sa touche est légère et assurée, ses compositions riches et variées, et son intelligence des couleurs donne un grand prix à ses ouvrages. Quand les figures étaient un peu grandes, Snyders avait recours au pinceau de Rubens ou de Jacques Jordaens. Rubens à son tour recourait quelquefois à Snyders, pour peindre le fond de ses tableaux. Les touches de ces grands maîtres se confondent et paraissent être de la même main. Snyders a gravé un livre d'animaux d'une excellente manière ; on a aussi gravé d'après lui.

SNYDERS, en latin Sartorius (Jean), humaniste hollandais, du seizième siècle, né à Amsterdam, savait très-bien le latin, le grec et l'hébreu, et enseigna, dans sa ville natale, cette dernière langue, peu connue de son temps. Il se brouilla avec Crocus, son collègue, pour la divergence de leurs opinions sur la foi et les œuvres. La doctrine de la réformation souriait à Sartorius, témoin le tableau qu'il trace de l'église catholique, dans la préface remarquable de sa Paraphrase des grands et petits prophètes. Cet ouvrage parut sous le nom de Tosarrius, anagramme de Sartorius, à Bâle, chez Opozin, en 1558, in-fol. Snyders finit par embrasser franchement la réforme, ce qui lui attira des tracasseries, et le soumit à une vie errante vers le déclin de sa carrière. Il instruisit la jeunesse, et il prêcha à Nordwick, village peu éloigné de Leyde, où il mourut, en 1567, selon Brandt, dans son Histoire de la réformation des Pays-Bas ; en 1570, selon Wagenaar, dans son Histoire d'Amsterdam. Il avait auparavant prêché à Delft, où on le trouve encore sur la matricule des pasteurs, en 1558. Ce savant concourut honorablement à la restauration de sa langue maternelle, tâche nouvellement entreprise à cette époque. On a de lui : 1°. La Paraphrase des grands et des petits prophètes, dont il a été question. 2°. Grammatica latina. 3°. Centuria syntaxea, Anvers 1530. 4°. Adagiorum chiliades III, en

grec, en latin et en hollandais. C'est par sa traduction hollandaise de ces trois mille proverbes ou locutions proverbiales qu'il paraît avoir surtout bien mérité de la langue hollandaise. Cornel. Schrevelius en a donné une nouvelle édition à Amsterdam, 1670, in-8°. V. Silvula vocabulorum, Anvers 1563.

SOLINGEN (Corneille de), célèbre chirurgien et accoucheur hollandais, florissait à La Haye vers la fin du 17e. siècle. Il acquit une haute réputation par l'exercice de son art, et par les écrits qui sortirent de sa plume. La chirurgie et l'art obstétrical lui sont redevables de plusieurs procédés et instrumens nouveaux. Ses écrits, dans lesquels on trouve aussi quelques faits intéressans d'anatomie pathologique, ont pour titre : Miscellanea chirurgica, Utrecht 1677, in-4°. Embryulcia ofte afhaalinge eenes doden vrages door de hand van den Heelmester, La Haye 1673, in-12. Manuale operation der chirurgie betreffende het ampt en plicht der vroed vrouwen, Amsterdam 1684, in-quarto. Trad. en allemand par T. Peucer, Francfort-sur-l'Oder 1693, in-4°.; Wittemberg 1712, in-4°. Ses œuvres ont été réunies sous le titre suivant : Alle de medicinale en chirurgische Werken, Amsterdam 1698, in-4°.

SOLLERIUS ou SOLLIER (Jean-Baptiste), né à Herseau, village de la province de Flandre occidentale, le 28 février 1669, se fit jésuite, et mourut le 27 juin 1740, après avoir travaillé à l'immense collection des Acta sanctorum. On a de lui un Traité des patriarches d'Alexandrie, et plusieurs autres ouvrages.

SOLVYNS (François-Balthazar), né à Anvers, en 1760, s'appliqua de bonne heure aux beaux arts, et peignit plusieurs marines, entre autres le port d'Ostende, qu'il fit pour le gouverneur des Pays-Bas, et qui est maintenant au palais impérial de Vienne. Il en existe une gravure de grande dimension, par Daudet. Ayant été nommé, à l'âge de seize ans, capitaine du fort Lillo, il passa de là, dans la même qualité, au château de Laeken. A l'époque de la révolution des Pays-Bas, il suivit l'archiduchesse gouvernante en Autriche, où il demeura jusqu'à la mort de cette princesse. Son goût pour les voyages l'ayant alors porté à s'embarquer sur l'escadre de sir Home Popham pour la mer Rouge et la mer des Indes, il dressa des cartes des rivages de la mer rouge, qu'on dit remarquables par leur exactitude; nous ignorons où elles se trouvent; on les chercherait inutilement dans la belle collection du prince Labanoff. Arrivé dans l'Inde, Solvyns résolut d'y rester, et de bien étudier le peuple qui l'habite. Il vécut au milieu des Hindous, et finit par connaître à fond les mœurs et les habitudes de cette nation singulière. Il avait appris à graver, mais il avait peu cultivé cet art. A Calcutta, il entreprit un Recueil de gravures représentant les diverses castes, états et conditions des Hindous. C'est un petit volume in-folio, dont il a fabriqué lui-même le papier. Étant retourné en Europe, il fit naufrage sur les côtes d'Espagne, et ne sauva que ses dessins et ses notes. Il alla s'établir à Paris, avec sa femme, anglaise de naissance, et conçut le projet de publier un ouvrage immense

sur les Hindous, au sujet desquels il n'existait presque rien dans la littérature française que quelques relations de voyage. Il annonça quatre volumes in-folio, avec deux cent quatre-vingt-huit planches coloriées; la publication commença en 1809, et fut achevée trois ans après. L'auteur a gravé lui-même toutes les planches; elles sont mauvaises, sous le rapport de l'art; mais les sujets ont un caractère de fidélité et de vérité, qu'on trouve rarement dans la représentation de sujets étrangers. Les physionomies, les attitudes, les costumes, les usages sont rendus avec une vérité dénuée de tout ornement, et par cela même précieuse. L'auteur a un peu trop multiplié les planches, et à la fin, n'ayant plus d'Hindous à représenter, il y a suppléé par des objets d'histoire naturelle peu importans. Chaque cahier commence par une planche double, qui représente ordinairement une fête sacrée des Hindous, et dont la plupart sont remplies de figures. Elles sont accompagnées d'un texte français et anglais, qui est généralement court et un peu aride, parce que l'auteur n'a voulu y rapporter que ce qu'il avait vu ou appris dans l'Inde. Les Discours préliminaires placés à la tête des quatre volumes, ont été rédigés en grande partie par l'auteur de cet article. Pendant l'impression de cette belle édition, Solvyns en entreprit une autre in-4°., dont il grava également lui-même les planches; mais il n'en publia que quelques cahiers; le texte y est en trois langues (français, anglais et allemand). Cette vaste entreprise, exécutée au milieu des dernières guerres, engloutit la fortune de sa femme, et le jeta dans de grands embarras, dont il s'est ressenti le reste de sa vie. Lorsque la Belgique passa sous le sceptre de la maison d'Orange, Solvyns revint dans sa patrie, et fut nommé capitaine du port d'Anvers. Il annonça une loterie par laquelle devait être vendu le restant de l'édition de son ouvrage; mais elle n'eut pas lieu. Il avait annoncé aussi le projet de publier un Voyage pittoresque aux Indes Orientales et en Chine, décrit en deux cents planches, avec des cartes et un texte explicatif. Il devait encore graver toutes les planches de cet ouvrage; mais il n'en a rien paru. Solvyns est mort à Anvers, le 10 oct. 1824. Sa veuve a annoncé une édit. in-4°. des Hindous; il en a même été distribué un cahier comme échantillon. Par ses entreprises, on peut juger combien Solvyns était laborieux; il avait la mémoire pleine de souvenirs de l'Inde, et sa conversation sur ce chapitre était très-instructive. On a commencé à Leipzig, il y a plusieurs années, une petite édition ou plutôt une faible imitation du grand ouvrage des Hindous, avec un texte du docteur Bergk; nous ignorons si elle a été continuée. Une Notice biographique sur Fr. B. Solvyns, par Ph. L*** (Lesbroussart), a été imprimée récemment à Bruxelles.

SOMEREN (Jean Van), jurisconsulte, naquit à Utrecht, en 1634. Après avoir fait de bonnes études d'humanités et de droit dans sa ville natale, il voyagea en France, et fut reçu, avec une distinction peu commune, docteur en droit à Angers, en 1654. Il revint, en 1662, à Utrecht, où il remplit différentes magistratures jusqu'à

sa mort, arrivée le 20 mars 1706. On a de lui : 1°. Tractatus de jure novercarum, Utrecht 1658, petit in-12. 2°. Tractatus de representatione, ibid. 1676, même format; réimprimés ensemble à Bruxelles, 1719, in-12.

SOMEREN (Corneille Van), né à Dordrecht, en 1593, y pratiqua la médecine, et remplit différentes charges de magistrature, avec une égale distinction. Il y mourut le 11 décembre 1649. La question sur le terme de la vie s'agitait beaucoup de son temps. Les Epistolicæ quæstiones de vitæ termino de Jean Van Beverwyck, Dordrecht 1630, in-12, offrent une Lettre de Van Someren sur cette matière. Il a encore laissé : 1°. Tractatus de variolis et morbillis, cum epistola de renum et vesicæ calculo, ibid. 1641, in-12, traduit en hollandais par Martin Huygens, avec une autre Lettre de notre auteur sur la guérison de la gravelle dans les personnes du sexe. 2°. De unitate, liber singularis, ibid. 1639. 3°. Epistola responsoria de curatione iterati abortus, dans les Epistolicæ quæstiones susdites. 4°. Une Oraison funèbre latine, sur son oncle Guillaume de Bevere, bourgmestre à Dordrecht, ibid. 1636.

SOMEREN (Jean Van), fils du précédent, né à Dordrecht, le 3 juillet 1622, fut docteur en droit, remplit diverses magistratures, et mourut dans sa ville natale le 22 décembre 1676. Il cultivait avec distinction la poésie hollandaise, témoin un Recueil qu'il a laissé, Nimègue 1660, et qu'à honorablement mentionné M. de Vries dans son Histoire de la poésie hollandaise, tom. 1, pag. 223-225. On a encore de lui : 1°. Trois Tragédies en hollandais, savoir : Jules-César, Cléopâtre et Mithridate; 2°. Une Description de la Batavie, en hollandais, Nimègue 1657, in-4°.; 3°. Un Recueil de Consultations, avis, etc.

SOMMALIUS (Henri), pieux et savant jésuite, né à Dinant, province de Namur, vers l'an 1534, mourut à Valenciennes le 30 mars 1619, après avoir travaillé avec beaucoup de zèle au salut des âmes en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il s'appliqua à rechercher les ouvrages de piété pour en donner de bonnes éditions, tels que De imitatione Christi, Soliloquia St.-Augustini, Libri Confessorum du même saint, et plusieurs autres.

SOMPEL (Pierre van), graveur au burin, né à Anvers dans les dernières années du 16e. siècle, fut élève de Soutman, et travailla dans la manière de son maître. Son dessin n'est pas dénué de correction; il rend les extrémités de ses figures avec une précision remarquable, et il traite le nu avec des points d'un travail aussi délicat qu'agréable. Si l'on peut adresser à cet artiste un reproche fondé, c'est de n'avoir pas su exprimer dans ses pièces historiques, et notamment dans celles qu'il a gravées d'après Rubens, la largeur du pinceau de ce grand maître. Les portraits qu'il a exécutés d'après Rubens, Van-Dyck et Soutman, soutiennent la réputation de ses pièces historiques, dont les plus estimées sont : 1°. Le Christ en croix, avec une bordure cintrée par le haut. 2°. Jésus à table avec les pélérins d'Emmaüs, où l'on voit une vieille femme debout,

tenant un verre de vin. 3°. Erichton découvert dans sa corbeille, par Aglaure et ses sœurs. 4°. Ixion trompé par Junon. Ces 4 pièces sont d'après Rubens.

SON (Joris ou Georges van), peintre d'Anvers, né en 1622, se fit une réputation par ses tableaux de fleurs et de fruits, qu'il peignait avec une perfection rare et une grande facilité. Ses ouvrages, quoique nombreux, obtiennent une place distinguée dans le cabinet des amateurs. Son fils, Jean van Son, se fit remarquer dans le même genre, et quoique élève de son père, il le surpassa en ajoutant l'étude exacte et assidue de la nature aux leçons qu'il en avait reçues. Sa réputation se répandit dans les principales cours de l'Europe, qui se disputaient ses ouvrages. Il conçut alors le projet de se rendre en Angleterre, et il fut reçu à Londres de la manière la plus distinguée. Il y peignit une quantité innombrable de tableaux de toutes les dimensions, sans pouvoir satisfaire aux demandes qu'on lui adressait de toutes parts. Malgré la multiplicité de ses travaux, il ne négligeait aucun moyen de rendre ses ouvrages parfaits, et les derniers qu'il exécutait avaient toujours un degré de perfection de plus. Dans ses grands tableaux de fleurs et de fruits, il introduisait ordinairement des tapis de Turquie, des rideaux d'étoffes d'or et d'argent, disposés de manière à donner de l'harmonie et de la richesse à sa composition, et à faire ressortir la fraîcheur et l'éclat des fleurs et des fruits. Cependant rien dans ses tableaux ne sent la recherche ou la convention; c'est la nature elle-même; sa touche est tout à la fois ferme et facile; ses fleurs, qui sont toujours du plus beau choix, sont remarquables par la vérité, l'élégance et la légèreté; et personne ne l'a égalé pour peindre les raisins et les pêches. La perte de sa femme affaiblit sa santé; celle de sa fille, qui mourut quelque temps après, acheva de l'accabler, et le conduisit au tombeau en 1703. Il avait coutume d'ébaucher plusieurs tableaux à la fois, avant d'en terminer un seul. Lorsqu'il mourut, on en trouva un grand nombre ainsi préparés; Weyermans voulut les terminer; mais cette entreprise n'eût pas un grand succès. Les ouvrages de Jean van Son ont été quelquefois confondus avec ceux de son père; mais un examen un peu attentif découvre bientôt leur supériorité.

SONNIUS (François), nommé aussi de Campo ou Vanden Velde, natif d'un petit village de la Campine, nommé Son, dans la province d'Anvers, d'où il prit le nom de Sonnius, reçut le bonnet du docteur à Louvain en 1539. Il fut ensuite nommé chanoine d'Utrecht et inquisiteur de la foi, assista au concile de Trente et au colloque de Worms en 1557. Il fut envoyé à Rome par Philippe II, roi d'Espagne, pour l'érection des nouveaux évêchés dans les Pays-Bas; à son retour il fut nommé évêque de Bois-le-Duc, en 1562, et ensuite évêque d'Anvers (il fut le premier qui occupa ce siége). Il mourut en 1576. On a de lui: 1°. Christianæ institutionis formulæ, Anvers 1571, in-12; 2°. Un Catéchisme flamand, Anvers 1562, in 8°., traduit en latin sous le titre de Demonstrationum religionis christianæ libri III, Anvers 1564, in-4°. Après la mort de l'auteur on y

a ajouté un quatrième livre des sacremens, 1577, etc.

SONOI ou SNOY (Théodoric), lieutenant du prince d'Orange dans la province de Frise, se rendit odieux et exécrable aux honnêtes gens de tous les partis par sa cruauté envers les catholiques. Son fanatisme sanguinaire lui fit inventer des supplices auxquels les Busiris et les Phalaris n'avaient pas songé. Ce monstre mourut dans la province de Groningue, en 1597, à l'âge de 68 ans.

SORBAIT (Paul), né dans la province de Hainaut, fut professeur à Vienne pendant 24 ans, et médecin de la cour impériale. Il mourut en 1691 dans un âge avancé. On a de lui : 1°. Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate, en latin, Vienne 1680, in-4°. 2°. Médecine universelle théorique et pratique, en latin, 1701, in-fol. Cet ouvrage passe généralement pour être utile et solide, quoiqu'il y ait des choses qui, aujourd'hui, paraîtraient au moins singulières. 3°. Concilium medicum, sive Dialogus de peste Viennensi, Vienne 1679, in-12. Cette année est remarquable par la peste qui y emporta, selon Sorbait, 76,921 personnes.

SORGH (Hendrick), peintre hollandais, né à Rotterdam en 1621, fut le premier disciple de Teniers. Il continua d'étudier sous Buytenweg; les objets qu'il préférait étaient des foires et des marchés. Il mourut en 1682.

SOUTMAN (Pierre), peintre et graveur d'Harlem, né vers 1580, fut élève de Rubens, et s'acquit une grande réputation, sous le double rapport de peintre d'histoire et de portrait. La beauté de ses ouvrages le fit rechercher par l'électeur de Brandebourg, qui lui donna le titre de son premier peintre. Il fut ensuite appelé à la cour de Pologne, et s'y fit estimer par ses portraits et ses tableaux d'histoire; mais c'est surtout comme graveur que Soutman s'est rendu célèbre. Il a gravé un nombre assez considérable de pièces, d'après ses propres compositions et celles de différens maîtres. Rubens, en particulier, était son peintre favori; et c'est d'après lui qu'il a exécuté ses plus belles estampes. Elles portent la date de 1626 à 1646, et sont fort avancées à l'eau-forte. « Sa pointe, dit Watelet, est maigre, chacun de ses » traits a peu de mérite, si on les » considère en particulier; quel- » quefois ils sont en désordre; quel- » quefois leur ordre et leur choix » semblent contraires à la théorie » de l'art : mais leur ensemble pro- » duit des estampes qui ont le grand » mérite d'indiquer toujours la » mollesse des chairs et le coloris du » maître d'après lequel elles sont » faites. Il a gravé au burin pur » avec le même avantage et les » mêmes défauts ; mais quelque » genre de gravure qu'il ait choisi, » il s'est toujours montré grand » peintre. » Son genre de gravure a été perfectionné par ses meilleurs élèves, van Sompel, Jean Snyderhoff, Jean Louys, etc. Ses Portraits sont au nombre de huit, et ses pièces historiques de dix-huit, la plupart d'après Rubens. On distingue dans le nombre : 1°. Quatre grandes chasses. 2°. Un Christ en croix, clamans voce magna, dont il est extrêmement rare de trouver de belles épreuves. 3°. Jésus-Christ donnant les clefs à Saint-Pierre,

d'après Raphaël. 4°. La Cène, d'après Léonard de Vinci. Ces deux estampes ont été gravées d'après les dessins que Rubens lui-même en avait faits sur les originaux.

SOYE (PHILIPPE DE), graveur, naquit en Hollande, vers l'an 1538. Elève et compatriote de Corneille Cort, il suivit cet artiste, lorsque celui-ci alla s'établir à Rome, et il y fixa, comme lui, son domicile. Il exécuta un grand nombre d'ouvrages estimés, dans lesquels on remarque, sinon une aussi grande correction de dessin que dans ceux de C. Cort, du moins un burin plus large et plus hardi. Il publia, en 1568, une suite de portraits des papes, en demi-figures, depuis l'an 408 jusqu'à l'époque où il vivait. Joseph Strutt, peintre anglais, auquel on doit un Dict. des artistes, 2 vol. in-4°., trompé par le nom de Sericus et de Sytius, que de Soye prenait dans ses estampes, et qui n'est que la traduction de son véritable nom, en a fait deux personnages différens. Ses principaux ouvrages sont 1°. L'Ange ordonnant à Saint-Joseph de fuir en Egypte, d'après C. Cort. 2°. Saint-François recevant les stigmates, d'après Fréd. Zuccazo. Ces deux pièces sont signées Philippe Soye. 3°. La Vierge avec l'Enfant-Jésus sur ses genoux, connue sous le nom de Vierge au Silence. Sur le prie-dieu, on lit Philip. Sericus, 1566. 4°. Prométhée enchaîné sur le Caucase. Cette gravure, faite d'après le tableau du Titien, qui existe dans le palais du roi, à Madrid, est attribuée, par les connaisseurs, à de Soye, quoiqu'elle porte le nom de C. Cort.

SPAENDONCK (GÉRARD VAN), peintre de fleurs, né à Tilbourg, en Hollande, en 1746, trois ans avant la mort de Van Huysum, dont il était destiné à rappeler le talent, fut élève de Herreyns, peintre habile de fleurs, résidant à Anvers. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il alla chercher à Paris une réputation qu'il n'espérait plus trouver dans sa patrie. Il se fit d'abord connaître comme peintre en miniature, et les ressources que lui procura ce genre de peinture lui permirent de cultiver celui dans lequel il voulait s'illustrer. Il se lia d'amitié avec Watelet, qui, pour le fixer en France, lui fit obtenir en 1774, la survivance de la place de peintre en miniature du roi. Sa grande vogue date de cette époque. Il n'y eut personne à la cour qui n'eût, sur un dessus de boîte, un vase de fleurs de van Spaendonck. Les grands tableaux de fleurs qu'il fit à la même époque attirèrent tous les regards, et l'admiration qu'ils inspirèrent ne connut plus de bornes. Tous les genres de mérite qui avaient fait la réputation des plus célèbres peintres de fleurs se retrouvèrent dans les productions de leur émule. Ils lui obtinrent, en 1781, l'entrée de l'académie de peinture, et depuis lors, il n'y eut pas une exposition au Louvre, sans que Van Spaendonck y fit admirer quelque nouveau chef-d'œuvre. Lorsque la révolution éclata, il trouva dans la place d'administrateur et de professeur d'iconographie au jardin des Plantes, que lui confia le Gouvernement d'alors, un asile où il put exercer sans danger l'art dans lequel il avait mis ses seules jouissances. Il forma d'habiles élèves, auxquels il apprit, non-seulement à copier

la nature avec exactitude, mais à choisir, pour les objets qu'ils imitaient, les formes les plus heureuses et les plus élégantes. Les manufactures, et en particulier celle de porcelaines de Sèvres tirèrent un grand avantage de ses exemples et de ses élèves. Lorsque l'institut fut créé, il fut un des peintres appelés à former le noyau de la classe des beaux arts. Dans toutes les séances il se fit remarquer par son assiduité, par la justesse de ses observations, l'agrément de son esprit, la douceur et l'amabilité d'un caractère parfaitement en harmonie avec le genre de peinture qu'il avait adopté. Peu de peintres de fleurs ont mieux entendu la composition, c'est-à-dire l'art de disposer les objets de manière à les faire valoir mutuellement sans opposition tranchée, et comme la nature elle-même les aurait arrangés. Sa couleur, pleine de fraîcheur et d'harmonie, est fine, légère et transparente; ses accessoires choisis avec goût, et le principal, les fleurs, ne leur est jamais sacrifié. Personne n'a mieux rendu le coloris des roses, le velouté des fruits, la forme et le port des différentes espèces de fleurs. Ses ouvrages sont nombreux, et les plus riches collections se font gloire d'en posséder quelques-uns. Le Musée du Louvre en a quatre : 1°. Un Vase d'albâtre fleuri, sur une console de marbre rouge, contenant des Roses, des Tulipes, des Roses trémières, des Reines-Marguerites, une Impériale, etc. Auprès du vase sont confusément jetés des Ananas et des châtaignes revêtues de leur enveloppe, et une corbeille dans laquelle sont des Pêches, du Muscat noir et des Épis de maïs. 2°. Une Corbeille remplie de fleurs, posée sur un piédestal en marbre. 3°. Des Fleurs, des Pêches et des Raisins. 4°. Une Corbeille remplie de fleurs posées sur un piédestal, avec un bas-relief, peinte en 1789. Ces trois derniers tableaux sont dans la galerie de Saint-Cloud; le premier est le seul qui fasse partie de l'exposition du Musée. Van Spaendonck jouit d'une excellente santé jusque dans la vieillesse la plus avancée. Il mourut presque subitement le 11 mai 1822. M. Hersent fut son successeur à l'institut, où M. Quatremère de Quincy a prononcé son éloge.

SPAEN-LALECQ (Le baron, Guillaume-Anne De), historien hollandais, né le 26 janvier 1750, d'une ancienne famille de la province de Gueldre, fit ses études à l'université d'Utrecht; devint bourgmestre d'Elburg, député aux états-généraux de Hollande en 1774, puis membre du collége de l'amirauté; et prit sa retraite en 1795, pour consacrer tout son temps à la culture des lettres, et plus particulièrement à celle de l'histoire de son pays, qu'il a éclaircie par de nombreuses recherches. Il mourut en avril 1817. On a de lui : 1°. Introduction critique à l'histoire de la Gueldre, Utrecht 1801-1805, 4 vol. in-8°. 2°. Essais historiques et antiquaires, 1805. 3°. Histoire de la province de Gueldre, tome 1er., 1814.

SPIEGEL (Henri, fils de Laurent), poète hollandais, d'une ancienne famille, naquit à Amsterdam, le 11 mars 1549, y reçut une éducation lettrée, et s'étant livré au commerce, y acquit une

fortune considérable. Il alternait ses occupations commerciales avec la culture des lettres; et sa langue maternelle lui eut, quand elle se forma, ou plutôt à l'époque de sa restauration, les obligations les plus importantes. La chambre de rhétoriciens, dont il était membre, devint une espèce d'académie nationale. Les hommes les plus distingués du temps de Spiegel, tels que Roemer (ou Romain), Visscher, Coornhert, Douza et autres, se plaisaient dans sa société ou dans sa correspondance : il faisait pour la bienfaisance, pour les lettres et pour les arts, le plus noble usage de ses richesses. Il était si éloigné de toute ambition, qu'ayant été nommé membre du conseil de l'amirauté de la ville de Hoorn, il se soumit à une assez forte amende au profit des pauvres, plutôt que d'accepter cette charge. La vie privée eut seule des délices pour lui. Il possédait, sur les bords de l'Amstel, une campagne dont le séjour charmait ses loisirs littéraires et philosophiques; mais il devint, au commencement de 1612, la victime de sa tendresse paternelle. Il avait à Alkmaer, des enfans malades de la petite-vérole : comme il ne l'avait pas eue, on l'en éloignait avec soin : il trompa la surveillance, fut atteint de la maladie et en mourut. Son corps, transporté à Amsterdam, y reçut une sépulture modeste au même temple où les amiraux Ruyter et Van Galen obtinrent plus tard d'imposans mausolées, et où Vondel, le coryphée de la poésie hollandaise, ne fut honoré, trois ans après sa mort, que d'une simple épitaphe chronostique. Son principal ouvrage est un poème moral et religieux, sous le titre de : Hertspieghel, ou Miroir du cœur. On peut, sous plus d'un rapport, l'assimiler à l'Essai sur l'homme que Pope a publié un siècle plus tard. Cet ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur à Amsterdam, en 1615. Pierre Vlaming en a donné une édition enrichie d'un bon commentaire et d'une biographie intéressante, Amsterdam 1723, in-8°. Le style en est nerveux et concis; il est riche en images et fort d'expression, mais il manque d'élégance, et souvent de clarté. La partie technique de la versification annonce un progrès remarquable pour le temps. Hoofft et Vondel n'avaient pas encore paru; mais il ne devaient pas tarder à aller bien au-delà. On a surnommé Spiegel l'Ennius hollandais. C'est lui qui fit les frais de la première édition de la Chronique rimée de Mélis ou Émile Stoke, Amsterdam 1591. La préface qu'à la demande de Spiegel, Dousa mit à cette édition, en offre la preuve (V. Stoke).

SPIERINGS (Henri), peintre d'Anvers, né vers l'an 1633, et élève de Paul Bril, montra un talent éminent comme paysagiste. Le séjour qu'il fit en Italie et en France ajouta à la réputation qu'il avait acquise dans son pays. Louis XIV l'honora de sa protection, et Spierings peignit pour ce monarque plusieurs beaux paysages. Sa manière de dessiner était remplie d'agrément; ses arbres d'un excellent choix de forme, sa touche délicate, et son coloris d'un naturel exquis. Il enrichissait les premiers plans de ses compositions d'une grande variété de plantes qu'il copiait toujours d'après nature, et l'en-

semble de ses tableaux plaisait à l'œil, et produisait beaucoup d'effet. Mais ce qui distinguait surtout Spierings, c'était son habileté à imiter le style et la touche des plus fameux peintres, et surtout de Salvator Rosa. Il poussait si loin, à cet égard, le prestige de l'imitation, que les connaisseurs les plus exercés ne pouvaient distinguer ses ouvrages de ceux de ce maître. Après un assez long séjour en France, Spierings se rendit en Italie, et résida pendant plusieurs années à Bologne; à son retour il passa en Angleterre, et fit à Londres plusieurs ouvrages très-recommandables. Il mourut en 1715, dans un âge fort avancé.

SPIERS (Albert Van), peintre, né à Amsterdam en 1666. Son genre était l'histoire. Après avoir suivi les maîtres de l'Italie, il revint à Amsterdam, où il acquit de la réputation et de la fortune. Il mourut en 1718.

SPIGEL (Adrien), médecin, né à Bruxelles, en 1578, s'était distingué par la variété et l'étendue de ses connaissances. Appelé à Padoue pour y professer l'anatomie et la chirurgie, il rédigea ses leçons en corps d'ouvrage, afin de les rendre plus profitables; mais il n'eut pas le temps de les publier, étant mort en 1625, à l'âge de quarante-sept ans, c'est-à-dire dans le moment où il pouvait être le plus utile à la science. Ce ne fut que deux ans après que le fruit de ses travaux parut en latin, par les soins de Liberalis Crema, son gendre, Venise 1627; réimprimé à Amsterdam, 1645, in-fol. La plus grande partie est occupée par un Traité d'anatomie : De humani corporis fabrica, plus recommandable par la rédaction que par les vérités nouvelles qu'il contient, car son principal but était de faciliter l'étude de la science. Cependant on lui attribue quelques découvertes, notamment celle du petit lobe du foie; aussi, par reconnaissance, lui a-t-on fait porter son nom. Dans ce volume, il se trouve un traité beaucoup moins étendu, qui donne peut-être une idée plus complète du talent qu'avait Spigel, pour présenter avec netteté et précision le tableau d'une science; c'est celui qui porte ce titre : In rem herbariam Isagoge, Padoue 1606, in-4°. de 138 pag., dédié à la jeunesse allemande qui venait étudier à Padoue. Enfin il sortit, à Leyde, des presses des Elzévirs, en 1633, in-24; c'est un des plus jolis livres de botanique, et son contenu correspond avec sa perfection typographique; car c'est un excellent tableau de la science, telle qu'elle pouvait être alors. Trois ouvrages de botanique portent ce titre d'Isagoge, qui signifie introduction, et qu'on peut regarder comme autant de chefs-d'œuvre : celui-ci fut le premier; le second est celui de Jungius, qui parut en 1679; et le troisième, celui de Tournefort, en 1700. Celui de Spigel est divisé en deux livres : le premier considère les plantes en elles-mêmes, et le second, les usages qu'on en peut tirer. Il commence par des généralités sur les plantes, la description de leurs parties tant extérieures qu'intérieures. Ici, en général, il prend Théophraste pour guide, en sorte que c'est un resumé de sa doctrine très bien rédigé; mais l'auteur y ajoute souvent quelques particularités qui prouvent qu'il savait observer directement la nature; en-

suite il passe en revue les différens groupes de plantes qui avaient été saisis par les auteurs précédens, comme les Bauhins, et qui étaient les germes de ce qu'on a nommé genre depuis; mais il cherche à les mieux désigner qu'on n'avait fait jusqu'alors. Il tente quelquefois, avec succès, d'appuyer leur distinction sur la structure de leurs parties, notamment des fleurs. Il indique ensuite la marche la plus commode pour parvenir à leur connaissance la plus intime. Il demande entre autres que celui qui vous sert de guide, après vous avoir signalé une plante comme chef d'un des groupes principaux, vous en indique quelques autres qui aient avec elle des rapports, surtout dans la fructification : mais comme des objets aussi variés ne peuvent se graver dans la mémoire qu'en les passant souvent en revue, il indique comme le moyen le plus commode pour y parvenir, de composer un jardin sec ou un herbier. Il décrit les procédés pour réussir dans la dessiccation des plantes: on peut le regarder comme le premier qui les ait enseignés, quoiqu'ils fussent pratiqués depuis long-temps; mais quelques-uns paraissent être le fruit de ses observations. Le second livre, comme nous l'avons dit, est consacré à exposer l'usage des plantes. Il distingue avec précision les médicamens des alimens; il indique les moyens d'employer les facultés des premiers, comme l'odeur et la saveur; il regarde comme chimérique l'opinion assez généralement reçue alors, que l'on pouvait connaître leurs propriétés intérieures par leur aspect extérieur, ce qu'on nommait la signature des plantes; cependant il reconnaît des vertus occultes que l'expérience seule ou une sorte de hasard peut faire découvrir. Il veut qu'on ne néglige aucune indication, même celles des habitans de la campagne; et lui-même, pour mieux s'en instruire, avait parcouru plusieurs cantons d'Italie, déguisé en paysan, afin de gagner leur confiance. Après avoir traité de la diététique, il donne une histoire abrégée de la science, et finit par recommander à ses élèves de composer un Florilegium, c'est-à-dire d'enchaîner toutes les connaissances qu'*ils* pourront acquérir sur les plantes, dans un ordre méthodique, qui leur permette de les retrouver au besoin; il leur conseille surtout de les ranger par la considération du fruit, à l'imitation de Césalpin dont il faisait grand cas. On voit, par ces détails, que Spigel a tracé une route qui devait conduire à d'heureux résultats; mais les avantages ne pouvaient encore en être senties : aussi n'eut-il pas beaucoup de partisans. A peine son nom est-il indiqué par ses successeurs. De même que Tournefort, Linné le range parmi les auteurs qui ont plutôt embrouillé qu'éclairci le sujet qu'ils traitaient. Cependant il a donné le nom de Spigelia, à un genre d'Amérique, dont une des espèces passe pour un des meilleurs vermifuges, ce qui rappelle une dissertation que Spigel avait faite sur la Tænia.

SPILBERG (Adrienne), née à Amsterdam en 1646, apprit de son père les principes de la peinture. Elle peignait au crayon. Elle épousa le fameux peintre Eglon Van der Neer.

SPILBERGEN (Georges de), na-

vigateur hollandais, fut envoyé aux Indes, en 1601, par la compagnie de Zélande. Parti de Veer, le 5 mai, il longea la côte d'Afrique, et en passant devant le Portugal, il attaqua deux vaisseaux portugais, et fut blessé dans l'action. Ayant mouillé dans une baie au nord du cap de Bonne-Espérance, il lui donna le nom de Baie de la Table, d'après la forme d'une montagne voisine ; ce nom est resté. Spilbergen, après avoir touché aux îles Comore, atterit sur les côtes de Ceylan le 28 mai 1602 ; bientôt il entama des négociations avec le roi de l'île, puis il alla voir ce monarque à Candy. Les conjonctures ne pouvaient être plus heureuses pour lui proposer de conclure une alliance contre les Portugais. Spilbergen fut accueilli avec distinction, obtint la permission de bâtir un fort sur la côte, et reçut le titre d'ambassadeur pour traiter avec les États-Généraux des Provinces-Unies, et avec le prince d'Orange. Il fit ensuite voile pour Achem, dans l'île de Sumatra : le roi lui accorda, pour les Hollandais, la faculté de commercer. Spilbergen, ayant laissé dans ce port deux vaisseaux chargés d'acheter du poivre, partit, le 21 septembre, avec des bâtimens anglais pour les îles de Queda ou Poulo-Pinan. Cette petite escadre fit plusieurs prises sur les Portugais, et regagna le port d'Achem. La concurrence des navires français et anglais avait empêché les Hollandais de se procurer beaucoup de poivre; Spilbergen leva l'ancre, et reprit en apparence le chemin de l'Europe ; mais il ne s'avança que jusqu'aux îles Nicobar, et au bout de quelques jours retourna vers Achem. Des présens qu'il fit au roi lui gagnèrent les bonnes grâces de ce prince, et il put charger entièrement son navire de poivre. Sur ces entrefaites, deux vaisseaux hollandais lui apportèrent l'heureuse nouvelle que les deux compagnies des Indes s'étaient réunies pour n'en plus former qu'une seule. Satisfait de sa cargaison, Spilbergen partit pour Bantam, en 1603, ayant eu le plaisir de voir plusieurs Portugais lui demander des passeports pour naviguer dans les mers des Indes : « Ainsi, remar- » que l'auteur du journal de Spil- » bergen, la fierté portugaise, qui » nous avait fait tant de bravades » dans les mers orientales, se vit » abaissée jusqu'à reconnaître le » besoin qu'elle avait de notre pro- » tection. » Spilbergen se hâta de prendre à Bantam quelques arrangemens pour l'intérêt de la Compagnie avec Waarwick, amiral de la flotte, puis fit voile le 30 août. Il mouilla sur la rade de Flessingue, le 26 mai 1604. Le talent que Spilbergen avait déployé dans ce voyage détermina la Compagnie des Indes à lui confier, en 1614, le commandement d'une flotte de six vaisseaux, qui devait aller aux Moluques par le détroit de Magellan. On sortit du Texel le 8 août; on descendit la côte du Brésil, où l'on perdit quelques hommes dans des engagemens avec les Portugais. Enfin, le 7 mars 1615, Spilbergen se trouva en vue du Cap des Vierges. Des tempêtes l'empêchèrent d'approcher de la terre avant le 25; mais alors il essaya inutilement de mouiller près du cap des Vierges. On fut de nouveau obligé de pousser au large : l'équipage, rebuté de tant de contrariétés, éclatait en murmures, et s'écriait qu'il était impossible à de si gros vaisseaux d'entrer dans le détroit ; les uns proposaient d'aller

hiverner dans le port désiré, sur la côte de la Patagonie, d'autres voulaient aller au cap de Bonne-Espérance, et de là aux Indes. Spilbergen, inébranlable, déclara que ses ordres lui enjoignaient de passer par le détroit de Magellan, et qu'il les exécuterait. Déjà il avait donné des preuves de sa fermeté en faisant deux fois punir de mort des mutins. Après d'autres tentatives inutiles, les vents permirent enfin, le 1er. avril, d'entrer dans le détroit. Un navire s'était séparé de la flotte; on ne le revit plus. Le journal rapporte que sur la terre de feu, l'on aperçut un homme de très-grande taille, qui montait sur les rochers pour regarder les vaisseaux. Plus loin, on rencontra des indigènes avec lesquels on eut des rapports d'amitié. Spilbergen donna des noms à divers lieux : le 6 mai on se trouva dans le grand Océan. On communiqua avec les habitans de l'île de la Mocha, puis on commença les hostilités contre les espagnols à l'île Santa-Maria, où l'on brûla le bourg; on tenta des attaques à Valparaiso et à Quintero, et l'on fit plusieurs prises; le 17 juillet les hollandais rencontrèrent sur la côte du Pérou, près de Callao, une escadre de huit vaisseaux. Le combat s'engagea le soir, et continua le jour suivant : trois vaisseaux espagnols furent coulés à fond, les autres, désemparés, prirent la fuite; Spilbergen s'avança ensuite vers le Callao; les batteries des espagnols le contraignirent de s'éloigner; il longea la côte, prit des navires, brûla Païta. Le 10 septembre, il entra dans le port d'Acapulco, sur la côte du Mexique. Le fort le canonna sans lui faire de mal. Les Hollandais, après s'être assurés de la bonne foi des Espagnols, y restèrent huit jours à se ravitailler, et mirent leurs prisonniers en liberté. Plus au nord, Spilbergen eut un engagement avec les Espagnols dans le port de Selagues; enfin le 25 novembre, étant au cap Corrientes, il résolut de faire voile à l'ouest. Le 3 décembre, il fut surpris de rencontrer deux îles, le pilote ne supposant pas qu'il y en eût si avant en pleine mer; le lendemain on eut la vue d'un rocher isolé, par 19°. de latitude nord, et à 55 lieues du continent. Le 6, on découvrit une île située par 18°. 20'.; le 25 janvier 1616, on eut connaissance des Ladrones. Le 10 février, on s'engagea dans le détroit de Manille, on inquiéta les Espagnols. Le 29 avril, on laissa tomber l'ancre dans le port de Ternate. Spilbergen, après avoir visité les îles voisines, fit voile vers Java. Il attérit à Jacatra, le 20 septembre. Durant son séjour dans ce port, on y vit arriver l'Endraght, qui venait de faire le tour du monde, sous la conduite de Le Maire et de Schouten. Le vaisseau de ces navigateurs ayant été confisqué, ils furent embarqués sur celui de Spilbergen, qui partit le 14 décembre; et, le 1er. juillet 1617, il rentra heureusement dans les ports de la Zélande. Le journal du voyage de Spilbergen, rédigé en hollandais par Jean Cornelissen de Mayz, écrivain du vaisseau amiral, parut en latin sous ce titre : Speculum Orientalis Occidentalisque Indiæ navigationum, quarum una Georgii a Spilbergen, altera Jacobi Le Maire auspiciis directa est annis 1614-1618, Leyde 1619, in-4°. oblong, avec cartes et figures; traduit en français, même format, Amsterdam 1621; en allemand, Francfort 1625, in-fol. On trouve aussi cette relation dans les recueils de Debry et de Parchass et dans le

tome VIII des Voyages de la compagnie des Indes. Quoique le voyage de Spilbergen contienne principalement le récit de ses combats contre les Espagnols, et soit rempli de détails minutieux, il offre néanmoins des particularités intéressantes sur l'Amérique et sur les îles des Hollandais dans l'Archipel asiatique. On ne peut lire sans surprise la manière dont le rédacteur s'exprime sur Le Maire et Schouten. « Ces « gens-là, dit-il, pendant leur longue navigation, n'avaient découvert ni de nouvelle terre, ni de nouveaux peuples : ils disaient seulement avoir trouvé un nouveau passage. Quoiqu'il n'y eut pas d'apparence, ces prétendus faiseurs de découvertes, qui se vantaient d'avoir passé par un nouveau détroit, étaient fort étonnés de ce que la flotte de Spilbergen avait terri à Ternate si longtemps avant eux, quoiqu'elle fût composée de six gros vaisseaux, qu'elle eût été souvent retardée, qu'elle eût livré des combats, qu'elle eût relâché, séjourné et trafiqué en tant de ports. » De Brosses observe avec raison qu'on prit ainsi le parti de traiter d'impostures ce que Le Maire et Schouten racontaient de leurs importantes découvertes, afin de colorer de ce prétexte la saisie de leur navire. La vraie cause de ce procédé odieux fut que le navire avait été armé pour le compte de quelques particuliers, et non pour celui de la compagnie. Le premier voyage de Spilbergen dans les Indes contient des renseignemens intéressans sur le commerce des Indes. Il se trouve dans le tome IV du Recueil des voyages de la compagnie.

SPINOSA (Baruch), né à Amsterdam en 1632, était fils d'un juif portugais, marchand de profession. Après avoir étudié la langue latine sous un médecin, il employa quelques années à l'étude de la théologie, et il se consacra ensuite tout entier à celle de la philosophie. Plus il acquérait de connaissances, et plus il se formait de doutes sur le judaïsme, que ses rabbins ne pouvaient résoudre. Sa conduite trop libre à leur égard le brouilla bientôt avec eux. Enfin, un coup de couteau qu'il reçut d'un juif en sortant de la comédie, l'engagea de se séparer tout-à-fait de la communion judaïque. Il embrassa la religion calvinienne, et fréquenta les églises des mennonites ou des arminiens. Ce fut alors qu'il changea son nom juif de Baruch en celui de Benedictus. Quoique soumis extérieurement à l'Évangile, il se contenta d'emprunter le secours de la philosophie pour la recherche de la vérité, et son orgueilleuse présomption le précipita dans le plus affreux abîme. Pour philosopher avec plus de loisir, il abandonna Amsterdam, et se retira à la campagne, où de temps en temps il s'occupait à faire des microscopes et des télescopes. Cette vie cachée lui plut tellement, qu'il ne put s'en détacher, lors même qu'il se fut établi à La Haye. Il était quelquefois trois mois de suite sans sortir de son logis; mais cette solitude était égayée par les visites qu'il recevait des raisonneurs de tout sexe et de toute condition, qui venaient prendre chez lui des leçons d'athéïsme. Spinosa, vieux avant le temps, fut attaqué d'une maladie lente dont il mourut en 1677, âgé de 45 ans. Il était petit, jaunâtre, avait quelque chose de noir dans la physionomie, et por-

tait sur son visage un caractère de réprobation. Ces traits sinistres n'ont rien d'étonnant dans un homme qui a érigé le premier l'athéïsme en système et en un système si déraisonnable et si absurde, que Bayle lui-même n'a trouvé dans le spinosisme que des contradictions, et des hypothèses absolument insoutenables. L'ouvrage de Spinosa qui a fait le plus de bruit est son traité intitulé : Tractatus theologico-politicus, publié in-4°., à Hambourg, en 1670, où il jeta les semences de l'athéïsme qu'il a enseigné hautement dans ses Opera posthuma, imprimées in-4°.; en 1677. Le Tractatus theologico-politicus a été traduit en français, sous trois titres différens, par Saint-Glain. Le but principal de Spinosa a été de détruire toutes les religions, en introduisant l'athéïsme. Il soutient hardiment que Dieu n'est pas un être intelligent, heureux et infiniment parfait; mais que ce n'est autre chose que cette vertu de la nature; qui est répandue dans toutes les créatures. Ce sophiste absurde attribue tout ce qui existe à une aveugle nécessité. Il ne reconnait dans l'univers qu'une seule substance, à qui il donne l'étendue et la pensée pour attributs. Il présente son système sous une forme géométrique. Il donne des définitions, pose des axiomes, déduit des propositions; mais ces prétendues démonstrations ne sont qu'un amas de termes subtils, obscurs, et souvent inintelligibles. Ses raisonnemens sont fondés sur une métaphysique alambiquée, où il se perd, sans savoir ni ce qu'il pense ni ce qu'il dit. Pour affaiblir les preuves de la religion chrétienne, il tâche de déprimer les prédictions des prophètes de l'Ancien-Testament. Il prétend qu'ils ne devaient leurs révélations qu'à une imagination plus forte que celle du commun ; principe absurde qu'il étend jusqu'à Moïse et à J.-C. même; comme si la force de l'imagination pouvait saisir dans l'avenir les choses qui ne tiennent à rien. A la fin de la première partie de son Traité de morale il nie, d'après Lucrèce, « que les yeux soient faits pour » voir, les oreilles pour entendre, » les dents pour mâcher, l'estomac » pour digérer » : il traite de préjugé de l'enfance le sentiment contraire. On peut juger par ce trait de la beauté du génie de ce prétendu philosophe. Spinosa avait un tel désir d'immortaliser son nom, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné : autre vanité dans un athée. On a publié en 1802, à Iéna, le premier volume d'une collection complète des OEuvres de Spinosa.

SPRANGER (Barthélemy), peintre, né à Anvers, en 1546, fut élève de Jean Madyn. Ses parens étaient des négocians estimés, qui, voyant que leur fils, au lieu d'étudier le commerce, ne cessait de couvrir ses livres de dessins et de figures de caprice, ne voulurent pas contrarier son inclination. Après la mort de Madyn, survenue au bout de dix-huit mois, il entra chez Corneille Van Dalen. Ce dernier, riche et paresseux, fit peu d'attention à son élève, qui, s'apercevant d'ailleurs que son nouveau maître était obligé de recourir à Mostaert pour peindre les figures de ses paysages, prit le parti d'apprendre de lui-même à les dessiner. Peu satis-

fait encore, il se rendit à Paris, et se plaça chez Marc, peintre de la reine mère, assez estimé, quoiqu'il ne peignit qu'en détrempe. Marc devint bientôt jaloux de son élève, et lui conseilla d'entrer chez un peintre d'histoire; et comme celui qu'il lui avait indiqué était trop médiocre pour que Spranger pût profiter de ses leçons, il se décida à faire le voyage d'Italie. A son passage à Lyon, on lui demanda un grand nombre d'ouvrages; mais, malgré les avantages qu'on lui offrait dans cette ville, il n'y resta que peu de temps. Arrivé à Milan, sans recommandation et ignorant la langue du pays, il se vit sans ressources au milieu des rigueurs de l'hiver. Il se rendit alors à Parme, et entra chez Suari, élève du Corrège. Une querelle, qu'il eut avec le fils de son maître, l'obligea de s'éloigner au bout de trois mois; il tomba malade; et pour échapper à la misère, il n'eut d'autre ressource, après sa guérison, que de travailler aux arcs de triomphe que l'on érigeait pour l'entrée de la princesse de Portugal. Il résolut de se rendre à Rome: plusieurs paysages, dont l'un représentait une assemblée de Sorcières dans le Colysée, le firent connaître d'une manière si avantageuse, que le cardinal Farnèse l'engagea à demeurer pendant trois ans chez lui, et lui fit peindre une suite de très-beaux paysages à fresque, dans son château de Caprarola. Il le présenta au pape Pie V, qui le prit sous sa protection, le nomma son peintre, et lui accorda un logement au Belvédère. Spranger y peignit sur cuivre un Jugement dernier de six pieds de haut, d'une exécution immense, dans lequel on compte cinq cents figures, et qui ne lui coûta que quatorze mois de travail. Ce tableau servit d'épitaphe pour le tombeau de Pie V. Vasari, jaloux de cette faveur, accusa Spranger de paresse; l'artiste, pour détromper le pontife, exécuta en peu de jours, sur un morceau de cuivre de la grandeur de deux feuilles de papier, un tableau de J.-C. dans le jardin des Olives, dont sa sainteté fut si satisfaite, qu'elle lui demanda les dessins d'une suite de tous les sujets de la Passion, exécutés de la même manière. Spranger, qui n'avait jamais que croqué ses idées au charbon et à la craie, se vit obligé de dessiner à la plume sur du papier bleu, avec un lavis rehaussé de blanc. Il réussit, et parvint à faire douze dessins qui obtinrent le suffrage du pape; il terminait encore le dernier, qui était la Résurrection de Jésus-Christ, lorsque Pie V mourut. Cette mort empêcha l'exécution des tableaux; alors Spranger se mit à peindre en grand, et fit pour l'église de Saint-Louis des Français à Rome, un tableau à l'huile peint sur le mur, et représentant la Vierge dans une gloire, entourée d'un chœur d'anges, et dans le bas, St.-Antoine, St.-Jean Baptiste et Ste.-Elisabeth. Il peignit ensuite sur toile, pour le maître-autel de St.-Jean-Porte-Latine, le martyre de ce Saint. Outre ces grands tableaux, il en fit un nombre considérable de petits, et il en aurait fait davantage si le goût du plaisir ne l'avait souvent emporté chez lui sur celui du travail, auquel il ne se livrait que lorsqu'il était, pour ainsi dire, pressé par le besoin. Il fuyait l'étude, et, pendant tout le temps qu'il passa en Italie, il ne lui arriva pas de dessiner un seul des chefs-d'œuvre de l'antiquité: il

disait qu'il s'en reposait sur sa mémoire, qui en effet était admirable. L'empereur Maximilien II, ayant demandé à Jean de Bologne un peintre et un sculpteur habiles, pour l'exécution de quelques projets qu'il avait formés, ce célèbre artiste lui désigna Jean Mont, son élève, et Spranger, avec lequel il s'était lié pendant son séjour à Rome. Les deux artistes se rendirent à cette invitation en 1575, et l'empereur leur confia l'embellissement de son château de Fasangarten, près de Vienne. La mort de l'empereur, survenue deux ans après, n'interrompit point leurs travaux, et ils furent même chargés, par la ville de Vienne, de l'érection des arcs de triomphe pour l'entrée du nouvel empereur, Rodolphe II. Cet ouvrage, qui surpassait en hauteur les maisons les plus élevées de la ville, fut terminé en vingt-huit jours. Spranger en Jean Mont se virent cependant négligés. Ce dernier, outré d'un pareil oubli, quitta Vienne secrètement, se rendit à Constantinople, et y mourut mahométan. Spranger, de son côté, abandonna également le service de la cour, et se mit à peindre pour le public ce qu'il n'avait pu faire pendant qu'il était attaché à l'empereur. Tout le monde voulait de ses ouvrages. Cependant, l'empereur n'avait point méconnu le mérite de l'artiste : il le rappela auprès de lui, lui accorda de nouvelles faveurs, et y mit le comble, en priant lui-même un des plus riches orfèvres de Vienne de donner sa fille à Spranger, qui l'aimait. Comme la jeune personne n'avait que quatorze ans, le mariage n'eut lieu que dix mois après. Cette alliance, qui enrichissait le peintre, redoubla son ardeur pour son art. Il fit, par ordre de l'empereur, plusieurs tableaux du plus grand prix, tels que le Martyre de St.-Sébastien, dont ce monarque fit présent à l'électeur de Bavière, l'Assomption, St.-Jacques et St.-Erasme en habits d'évêque, etc. Son beau-père étant mort, il fit, pour son épitaphe, une Résurrection de Jésus-Christ que l'on regarde comme un des morceaux les plus précieux qu'il ait exécutés. Pendant dix-sept ans, il ne quitta pas un moment la cour. Son logement était toujours auprès des appartemens de l'empereur, et ce prince avait tant de plaisir à voir peindre Spranger et à s'entretenir avec lui, qu'il ne passait pas un jour sans aller visiter son atelier. En 1588, l'empereur l'anoblit, lui et ses descendans, et lui permit d'ajouter à son nom celui de Van den Schelde. Enfin, après une absence de trente-sept ans, l'empereur le laissa libre d'aller revoir son pays et sa famille, et lui paya généreusement ses frais de voyage. Il fut reçu partout avec distinction. La ville d'Amsterdam lui présenta le vin d'honneur. Les artistes de Harlem se distinguèrent par une réception peut-être encore plus flatteuse, et la société des belles-lettres de cette ville fit composer et représenter, à son intention, une pièce ayant pour titre : les Honneurs de la peinture. Sa ville natale ne fut pas la dernière à célébrer sa gloire. Il retourna enfin à Prague, où il eut le malheur de perdre sa femme et ses enfans, à peu d'années de distance. Frappé ainsi dans ses affections les plus chères, il ne trouva de consolation que dans l'exercice non interrompu de son art, et mourut à

Prague, en 1623, dans un âge fort avancé. On voit, dans ses nombreux tableaux, qu'il a plusieurs fois changé de manière, mais toujours pour l'améliorer; aussi ses derniers ouvrages sont-ils les plus estimés. Il avait une main extrêmement brillante et une grande douceur de pinceau. Mais si d'un côté l'on sait que, malgré le grand nombre de ses productions, il ne s'est jamais fait aider, on voit de l'autre qu'il a peu étudié la nature, et qu'il n'a guère travaillé que d'imagination. Son dessin n'a rien du goût romain, et ses contours manquent de grâce et de naturel. Cependant on doit le regarder comme le chef de cette série de peintres allemands qui, dégoûtés de la manière sèche qui régnait dans leur école, s'efforcèrent, avec plus ou moins de bonheur, d'y introduire le style italien. Le Musée du Louvre a possédé de ce maître six tableaux provenant de la galerie de Vienne, et représentant : 1°. Hercule et Omphale. 2°. Cérès et Neptune. 3°. Le Parnasse, sur marbre. 4°. Vénus et Mercure. 5°. Une Allégorie. 6°. Et son propre Portrait. Ces six tableaux ont été rendus à l'Autriche, en 1815.

STABEN (Henri), peintre flamand, né en 1578, apprit dans son pays les premiers élémens de son art. A peine sorti de l'adolescence, il se rendit en Italie pour se perfectionner. Il choisit Vénise pour séjour, et le Tintoret pour maître; mais l'ayant perdu lorsqu'il n'avait encore que seize ans, il se vit forcé de faire lui-même son éducation. Il peignait en petit, avec une netteté qui tenait du prodige. Ses compositions, mélange heureux du style des Flamands et des Italiens, dénotent le génie de l'invention. Il dessinait avec agrément, et disposait ses figures d'une manière judicieuse. Parmi les ouvrages qui ont établi sa réputation, on cite un petit tableau représentant la galerie d'un amateur, où il a introduit toutes sortes d'objets de curiosité. On voit, sur les murs, un grand nombre de peintures, toutes représentant des objets différens et terminées avec le soin le plus exquis, quoique de la plus petite dimension. Chaque tableau est parfaitement distinct et placé dans son véritable jour; la perspective en est parfaite, et la lumière et la couleur n'en sont pas moins admirables. Staben mourut en 1658.

STADIUS (Jean), né à Loënhout, près d'Anvers en 1527, fut professeur d'histoire à Louvain, et ensuite professeur de mathématiques et d'histoire à Paris, où il mourut en 1579. Joseph Scaliger estimait beaucoup ce savant. On a de lui : 1°. Des Ephémérides, Cologne 1556 et 1570, in-4°. 2°. Tabulæ æquabilis et apparentis motus cœlestium corporum, 1560. 3°. Commentarius in Lucium Florum, Cologne, 1600. Stadius était versé dans l'astronomie; mais il paraît avoir été infatué de l'astrologie judiciaire.

STAEWARTS (Palamède) ou STEVERTS, né à Londres, en 1607, est compté cependant au nombre des peintres les plus distingués qu'ait produits la ville de Delft. Son père, né en Flandre, passait pour le plus habile sculpteur en jaspe, en agathe et autres pierres fines. Il fut appelé à la cour d'Angleterre

par le roi Charles Ier., et y resta plusieurs années, pendant lesquelles Palamède vint au monde; et ce dernier était encore en bas âge lorsque son père le ramena à Delft. Sans autre maître que son génie, il s'essaya dans la peinture; et, en s'efforçant de copier quelques ouvrages d'Isaïe Van den Velde, il acquit une manière et un ton de couleur fort ressemblans à son modèle, tandis que pour l'exécution et le fini, les connaisseurs le trouvent bien supérieurs. Il excellait à représenter des Echoppes de vivandières, des combats de cavalerie et d'infanterie. Le lieu de la scène et ses épisodes sont toujours bien choisis; et il savait exprimer d'une manière toujours heureuse l'ardeur des combattans, la joie des vainqueurs, le désespoir des vaincus et les attitudes des blessés et des mourans. Ses figures néanmoins étaient dessinées dans le goût flamand. Ses compositions sont toujours pleines d'esprit et bien disposées. La nature, dans chaque objet, est rendue avec vérité : la perspective est bien entendue; et ses figures se dégradent parfaitement, selon les différens plans. Ses ciels sont clairs; son pinceau est libre et surtout net, et sa couleur est remarquable par sa légèreté et sa transparence. Il mourut en 1638, âgé seulement de trente-un ans. C'est ce qui a rendu ses tableaux extrêmement rares, et les a soutenus à un prix très-élevé, que justifie d'ailleurs leur mérite. Antoine Palamède Stœwarts, frère aîné du précédent, né à Delft, en 1604, fut un artiste distingué, quoiqu'inférieur à son frère dans toutes les parties de la peinture; car il n'eut ni la délicatesse du pinceau de celui-ci, ni la transparence de sa couleur, ni son expression. Ses figures sont communes et sans choix, quoique observées avec exactitude et rendues avec vérité. Il a peint un nombre prodigieux de sujets représentant des conversations, des joueurs, des concerts dont quelques-uns sont remarquables par le fini. Il a fait aussi beaucoup de Portraits. Il mourut en 1680.

STAIN (Charles-Léopold comte de), général autrichien, né à Bruxelles, le 24 déc. 1729, était fils du baron de Stain, feld-maréchal-lieutenant, mort à Vienne, en 1737. Sa famille avait fourni, depuis les temps les plus reculés, des officiers distingués aux armées impériales. Il fut élevé par les Jésuites dans la célèbre école des jeunes gentilshommes à Tyrnau, et ses progrès y furent rapides. Entré au service, dès l'âge de dix-huit ans, il fit la campagne des Pays-Bas sous Mercy, et prit part à plusieurs batailles jusqu'à la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748. Il entra en campagne comme lieutenant-colonel, dans la guerre de Sept-Ans, et fit preuve, dans plusieurs occasions, sous le commandement de Daun et de Laudon, de connaissances et de bravoure, principalement au siége de Schweidnitz, en 1761. Ce fut lui qui dirigea l'assaut, et il franchit le premier les murs de la ville, fait d'armes que l'impératrice Marie-Thérèse récompensa en lui conférant son ordre. A la bataille de Torgau, un cheval fut tué sous lui. Après la paix de Hubertsbourg, il parvint au grade de major-général, et, en 1773, il fut nommé grand-maître de l'artillerie. L'empereur Joseph II lui conféra, en

1778, dans la guerre de la succession bavaroise, le commandement d'un corps avec lequel il sut, par ses bonnes dispositions, arrêter la marche du duc de Brunswick, près de Jægersdorf. L'empereur lui donna, pour cet exploit, le titre de comte de l'empire. En 1781, Stain fut nommé commandant de la Lombardie, et il se fit remarquer, dans cet emploi, autant par son habileté que par son désintéressement. Ce fut lui qui fit construire la citadelle de Milan. Il resta en Italie jusqu'en 1796, où les progrès des armées françaises le contraignirent de se rendre à Grætz, et de retourner ensuite à Vienne. Son âge le força enfin de prendre sa retraite. Il passa dès-lors une partie de l'année à Vienne, et l'autre dans une de ses terres en Souabe, à Niederstozingen, où il mourut le 5 mars 1809. Dernier rejeton de la famille de Stain, qui possédait en Souabe des terres considérables depuis près de quatre siècles, il avait épousé une fille du duc d'Ursel, qui lui fut enlevée, ainsi qu'un fils qu'elle lui avait donné, par une mort prématurée.

STALBENT (Adrien), peintre d'Anvers, né en 1580, est placé au premier rang des paysagistes flamands. Il se modela sur Breughel-de-Velours; et quoi qu'il ait parfaitement imité la manière de ce maître et que ses paysages soient exécutés avec le fini le plus précieux, son pinceau n'en a pas moins su conserver une touche extrêmement libre et spirituelle; et l'on recherche ses compositions qu'il savait orner de charmantes petites figures. Ses sites sont bien choisis, ainsi que ses arbres. Il imitait la nature dans tout ce qu'il peignait; et le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de faire quelquefois, comme Breughel-de-Velours, ses fonds un peu trop verts. Sa réputation devint universelle, et les Anglais surtout recherchèrent ses tableaux. Le roi Charles II l'appela à sa cour, et lui témoigna une estime particulière. Après un séjour de plusieurs années en Angleterre, où il avait amassé une fortune considérable, il revint à Anvers, et continua d'y cultiver son art jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans; mais les tableaux qu'il peignit dans sa vieillesse ne sont pas comparables à ceux qu'il avait composés dans la force de l'âge. Toutefois les plus faibles suffiraient encore pour établir la réputation d'un peintre. On regarde comme son chef-d'œuvre et comme un des plus beaux paysages connus, une vue de Greenwich. Stalbent a gravé à l'eau-forte, dans un excellent goût, un paysage représentant les ruines d'une grande abbaye d'Angleterre, autour de laquelle on voit de nombreux troupeaux, in-fol., en travers. Il mourut à Anvers en 1660.

STALPART VAN DER WIEL, (Corneille), chirurgien et médecin de la Haye sa patrie, né l'an 1620, mort vers 1668, est connu par un ouvrage intitulé : Observationes rariores medicæ, anatomicæ et chirurgicæ, Leyde 1687 et 1727, 2 vol. in-8°., avec fig. C'est une traduction; l'original est en flamand. Planque l'a traduit en français, Paris 1758, 2 vol. in-12.

STALPART VAN DER WIEL, (Pierre), fils du précédent, né aussi à La Haye, fut reçu docteur

en médecine à Leyde en 1686. On lui doit un petit traité dans lequel il soutient que le fœtus se nourrit par la bouche, et qu'il n'y a pas communication entre la circulation de la mère et la sienne. *De nutritione fœtus exercitatio*. Leyde 1686, in-4°. Cet opuscule a été réimprimé en 1727, avec les observations du père, et traduit aussi en français par Planque.

STANDONCH (Jean), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Malines en 1443, d'une famille obscure, alla achever ses études à Paris, et fut fait régent dans le collége de Sainte-Barbe, puis principal du collége de Montaîgu. Ce dernier collége reprit son ancien lustre, et il en fut regardé comme le second fondateur. Ayant parlé avec trop de liberté sur la répudiation de la reine Jeanne, femme du roi Louis XII, il fut banni du royaume pour deux ans. Il se retira alors à Cambray, où l'évêque, allant partir pour l'Espagne, le fit son vicaire spécial pour tout le diocèse. Standonch retourna à Paris, après le temps de son exil, et continua de faire fleurir la piété et l'étude dans le collége de Montaîgu. Il y établit les clercs nommés les Frères de la vie commune ou de Saint-Jérôme (Voyez Gérard-le-Grand), qui avait déjà ouvert avec succès plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Standonch leur bâtit des maisons à Cambray, Valenciennes, Malines et Louvain. Il dressa des réglemens pour ces maisons. Il mourut au collége de Montaîgu en 1504, après avoir rempli la place de recteur de l'université.

STAPEL (Jean Bodocus de), médecin hollandais, naquit à Amsterdam vers le commencement du 17e. siècle. Son père Engelbert Stapel, premier médecin de cette ville, ne négligea rien pour son éducation, et l'envoya à Leyde pour se perfectionner. Là il prit, sous la direction de Vorstius, beaucoup de goût pour la botanique, et se livra en même temps à l'étude de la langue grecque. Il voulut employer utilement ces deux genres de connaissances en les faisant concourir à une édition des œuvres botaniques laissées par Théophraste. Son travail sur l'histoire des plantes de cet auteur, était terminé lorsqu'il mourut à la fleur de l'âge en 1636. Ce fut donc son père qui remplit près de lui le triste devoir d'éditeur, en publiant *Theophrasti Eresii de historia plantarum libri decem græce et latine*, Amsterdam, chez Henri Laurent 1644, in-fol., de 1200 pages, sans compter la table. Remarquons ici que le texte de la version latine donnée par Heinsius, et que Stapel a reproduite, n'occupe que 200 pages du même format, en sorte donc qu'il se trouve 1000 pages qui sont employées par les commentaires et les notes, car l'auteur s'y montre l'un des plus minutieux commentateurs. A l'occasion du nom de chaque plante citée dans le texte de Théophraste, il rassemble tout ce que les auteurs anciens en ont dit, en sorte que le commentaire pourrait aussi bien appartenir à Dioscoride ou à Pline, car l'auteur trouve le moyen d'y faire intervenir, ne fût-ce qu'en passant, même les plantes dont Théophraste ne fait pas mention. Il n'hésite jamais, pour rapporter à une plante connue de nos jours,

celle de son auteur, et il en donne une figure en bois. Le plus grand nombre ne sont que des copies des auteurs précédens, surtout de l'Ecluse et de Dodoens; mais il en est quelques-unes qu'il produisait pour la première fois, ou dont il complétait le dessin, telles que les plantes que Prosper Alpin avait publiées dans ses plantes exotiques, comme le silphium des anciens. Stapel ajoute la fleur prise sur la plante même qu'il avait cultivée dans son jardin: il la trouve conforme à ce que présente une médaille de la Cyrénaïque; mais il y joint d'autres plantes qui ne pouvaient avoir été connus des anciens, comme quelques-unes de la Virginie, et une sorte de fascicule de plantes du cap de Bonne-Espérance, recueillies par Juste Hern, qui remplissait dans cette contrée les fonctions de pasteur et de médecin: il les avait envoyées à son frère, médecin à Leyde, et celui-ci les communiqua à son ami Stapel, qu'il mit ainsi dans le cas de faire pressentir aux botanistes tout ce qu'ils pouvaient espérer de l'occupation de ce coin de terre par les hollandais. Par leurs soins, elles ne tardèrent pas à venir enrichir les jardins de l'Europe; alors seulement on put en compléter la connaissance. Jusque-là leur forme bizarre pouvait les faire regarder comme chimériques; cependant Stapel s'était hâté de les rapporter, par les noms qu'il leur avait imposés, à des groupes déjà connus. En cela il ne donna pas une grande idée de son habileté en botanique. C'est ainsi que la plus singulière qu'il nomma Fritillaria crassa, fut reconnue comme une espèce du genre apocynum, par Commelin: mais ensuite, Linné démêlant mieux ses caractères particuliers, vit qu'elle devait former un genre, toujours dans la famille des apocynées, et voulut, par le nom de Stapilia, la consacrer à la mémoire de celui qui l'avait indiquée le premier. Il récompensa par là plutôt l'étendue du travail que Stapel avait exécuté, que son mérite réel. On peut croire que s'il fût parvenu à un âge plus avancé, son érudition mieux digérée lui eût fourni les moyens d'être plus utile, peut-être l'aurait-il mieux employée dans les commentaires qu'il avait commencés sur le second ouvrage de Théophraste de causis plantarum, mais les manuscrits qu'il laissa étaient trop imparfaits pour être publiés. Au reste, telle qu'elle est, son Historia plantarum, peut être consultée avec fruit, et grâce à la table qui la termine, on peut facilement y trouver des richesses qui sont répandues dans cette espèce d'encyclopédie botanique. Engelbert Stapel, qui en fut l'éditeur, a de plus, suivant l'usage du temps, réuni diverses pièces de vers faits en l'honneur de son fils. Arnold Corvinus, jurisconsulte célèbre, a écrit la Préface; mais il n'y donne aucune particularité sur l'auteur, en sorte qu'on ne connaît pas même la date de sa naissance.

STASSART (Eustache ou Jean), écoutèle, c'est-à-dire chef de la magistrature municipale de Bruges, se signala dans les fonctions civiles et devint la victime de son dévouement à Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Ayant voulu réprimer la fureur des habitans de Bruges, révoltés contre ce

prince, il fut massacré par le peuple, en 1436, avec un grand nombre de citoyens. Sa veuve reçut de Philippe-le-Bon, une lettre autographe de condoléance sur ce tragique événement. Jean de Stassart son petit-fils, vint se fixer à Bruxelles, fit partie du conseil de cette ville et signa le fameux acte des états de Brabant, en date du 28 juin 1549, concernant la Joyeuse-Entrée. Il avait rendu d'importans services à l'empereur Charles-Quint, pour la répression de la révolte des Gantois en 1539, et dans plusieurs autres circonstances, ce qui lui valut, le 17 novembre 1547, des lettres de confirmation d'ancienne noblesse accordées motu proprio, en ajoutant un aigle au blason de ses armes, avec la devise : Semper fidelis. Pierre de Stassart son second fils, né en 1535, s'occupa très-jeune du droit public et de la constitution du pays, devint conseiller-pensionnaire de la ville de Bruxelles, et sut, dans les temps les plus difficiles, concilier ce qu'il devait à son souverain avec ce qu'exigeait le maintien des privilèges du Brabant. Il a laissé des Mémoires manuscrits sur les principaux événemens dont il fut le témoin. Herman-Louis-Joseph de Stassart, petit-neveu de Pierre, né au château de Briex, en 1612, d'abord cornette, puis capitaine de cuirassiers, fut blessé à la bataille de Rocroi en 1643, se distingua dans plusieurs rencontres, obtint un régiment de cavalerie allemande au service d'Espagne, en 1649, fut armé chevalier par l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, et tué d'un coup de feu, le 16 juillet 1666, à l'attaque de Valenciennes. Son fils aîné, Henri-Ignace-Philippe de Stassart, naquit à Gand en 1640. Ses parens le mirent au collége de Douai, où il fit de bonnes études, et à l'âge de 18 ans, il prit l'habit de jésuite chez ses instituteurs, qui le chargèrent d'une chaire de rhétorique; mais sa santé l'ayant obligé de renoncer à l'enseignement, il obtint la permission de retourner dans sa ville natale, vers l'an 1685, et y mourut le 21 juillet 1691. Il avait composé plusieurs ouvrages de dévotion; celui qui a pour titre : Réflexions sur le Saint Sacrifice de la Messe, est le seul qu'on ait imprimé. La dernière édition, précédée d'une notice biographique par l'abbé Grizar, a paru à Bruxelles, 1777, in-12. Jacques-Joseph, baron de Stassart, petit-neveu du précédent, vit le jour en 1711, à Charleroi, province de Hainaut, où son aïeul Charles-Philippe de Stassart était venu remplir les fonctions de commandant d'armes, vers la fin du dix-septième siècle. Après avoir achevé ses humanités et sa philosophie à Douai, il fit ses études en droit à l'université de Louvain, et fut bientôt considéré comme la principale lumière du barreau belge. Nommé conseiller fiscal du souverain baillage, en 1741, puis, en 1745, conseiller et procureur général au conseil de Namur, il rendit des services essentiels à sa province, surtout au moment de la conquête qu'en firent les armées françaises en 1746. Comme il défendait vivement les intérêts de ses compatriotes contre les prétentions de l'intendant-général des vivres, celui-ci le menaça de l'envoyer à Versailles. « Votre prudence me rassure, répondit le » courageux magistrat, vous vous

» garderez bien de me mettre en » position de faire connaître votre » conduite au roi de France; car » sans doute il s'empresserait d'en » faire justice. » Pour satisfaire, sans qu'il en résultât une nouvelle charge publique, à la contribution de guerre qu'exigeait le maréchal de Saxe, il fit défricher, en les affermant par bail emphytéotique, des landes situées autour de l'abbaye de Salziane, non loin de Namur, et qui furent, en peu d'années, couvertes de jolies habitations. Cet heureux essai l'engagea par la suite (en 1776) à permettre le partage des biens communaux, mais sous la condition d'y bâtir des maisons et de les conserver pendant un certain laps de temps. Le pays de Namur éprouve encore aujoud'hui les excellens résultats de cette mesure, si favorable aux progrès de l'industrie agricole. L'impératrice Marie-Thérèse l'appela en 1757, au conseil privé à Bruxelles, où les affaires les plus épineuses lui furent confiées. Il prépara les projets relatifs aux échanges de territoires avec l'électeur de Trèves, le prince évêque de Liége et la France. Ce fut sur son rapport qu'on interdit au clergé le droit d'acquérir des biens-fonds, et que les monastères les plus riches furent chargés de pensions (sous le nom de pains d'abbaye), en faveur des filles de militaires sans fortune. En 1764, il fut nommé président du conseil de Namur, et bientôt après, conseiller d'état. En 1789, il céda sa présidence à son fils aîné, et conserva la confiance de son souverain pendant l'insurrection belgique; il fut consulté sur le manifeste que publia l'empereur Léopold II, et reçut, comme gage de la bienveillance de ce monarque, un diplome de baron du Saint empire, en 1791. Il supporta courageusement, malgré son grand âge, les fatigues et les ennuis de l'émigration en 1794, rentra dans sa patrie l'année suivante, et passa ses dernières années dans la retraite en philosophe chrétien. Il s'éteignit à l'âge de 90 ans, le 21 mars 1801. Il a laissé plusieurs manuscrits très-intéressans. Jacques-Joseph-Augustin, baron de Stassart-Noirmont, son fils aîné, né à Namur, le 28 août 1737, fit ses études au collège de sa ville natale, puis à l'université de Louvain. Après avoir suivi le barreau pendant quelques années, il devint conseiller au grand conseil de Malines, et réunit à cet emploi celui de préposé du souverain pour toutes les affaires fiscales. Il adopta le système de Joseph II avec chaleur, et courut même des dangers dans une émeute, à la suppression du séminaire épiscopal de Malines en 1788. Il vint occuper la présidence du conseil de Namur, en 1789, s'éloigna l'année suivante, pendant la révolution belgique et quitta de nouveau ses foyers à l'approche des armées françaises, en 1792, puis en 1794. Il passa tout le temps de sa dernière émigration à Vienne, où le gouvernement autrichien le consulta sur diverses affaires. A la fin de 1800, il obtint la permission de revoir sa patrie, et vécut retiré dans ses terres, où tous ses momens se partagèrent entre l'étude et l'agriculture.

STAVELOT (Jean de), Stabulaus, moine de l'abbaye de Saint-Laurent, près de Liége, au 15e. siècle; il est auteur d'une Chronique, finissant en 1449, année

de sa mort. L'abbé de Stavelot, appelé par Placentius, Joannes Lossensis, qui a été témoin oculaire des événemens du règne de l'évêque Louis de Bourbon, a continué la chronique de Stabulaus, avec lequel on le confond ordinairement. On conservait le manuscrit de Stabulaus à l'abbaye de Saint-Laurent.

STEEG ou VERSTEEG (Godefroid); médecin du 16e. siècle, né à Amersford, province d'Utrecht, fut député pendant le siége de cette ville, en 1579, vers le prince d'Orange, de qui il obtint, le 8 mars, des conditions favorables. Il était médecin de l'évêque de Wurtzbourg en 1595, et le fut depuis de l'empereur Rodolphe II.

STEEN (Jean), peintre, naquit à Leyde, en 1636. Son père, qui exerçait l'état de brasseur, ne s'opposa point au goût que Jean Steen témoignait pour la peinture, et le mit successivement sous la direction de Knupfer, de Brawer et de Van Goyen. C'est sous ce dernier maître qu'il fit les plus grands progrès. Ses rares dispositions, la graîté de son caractère, lui obtinrent l'amitié de Van Goyen, qui lui donna sa fille en mariage. Quoique doué des plus rares talents, il ne les regarda pas comme une ressource suffisante pour vivre, et il accepta la proposition que lui faisait son père de lui établir une brasserie à Delft. Mais insouciant pour ses propres affaires, et tout entier à ses plaisirs, il se trouva bientôt ruiné : son père vint plusieurs fois à son secours, sans réussir à le corriger. Steen prit alors le parti de s'établir cabaretier, afin de pouvoir se livrer plus facilement à son goût pour le vin. C'était lui, dit-on, qui, de tous les buveurs qui se rassemblaient dans sa taverne, faisait la plus grande consommation. Lorsque sa cave était vide, il ôtait son enseigne, se renfermait dans son atelier, peignait un ou deux tableaux qu'il vendait, et le prix qu'il en tirait lui servait à acheter de nouveau du vin, qu'il était le premier à boire. Plongé dans une ivresse presque continuelle, on a peine à concevoir comment il a pu porter dans ses ouvrages la correction, la couleur et la vie qui les distinguent. Peu d'artistes ont possédé à un degré aussi éminent la théorie de leur art, et aucun n'en parlait avec autant de talent et de facilité. Les scènes qu'il représentait de préférence étaient des tabagies, des intérieurs de cabarets, des buveurs ivres, des repas de noces, etc. Ses compositions sont parfaitement entendues : il imite la nature dans ses moindres détails. Ce qui n'est pas moins étonnant de sa part, c'est que, dans plusieurs morceaux d'histoire qu'il a exécutés, tels que Moïse frappant le rocher, et la mort d'Ananie et de Saphire, il a montré une science et une correction de dessin, une noblesse et un sentiment qu'on ne s'attendait pas à trouver dans un artiste de son espèce. Il s'est quelquefois mis en scène dans ses tableaux d'une manière originale. Dans un tableau représentant l'appartement d'une femme en couche, on voit la nourrice préparant la bouillie pour le nouveau né, porté dans les bras du vieux mari de l'accouchée. Steen, placé derrière le vieillard, lui fait les cornes pour se moquer de lui. Dans une autre composition, il a peint un paysan, qu'il a mené au cabaret, surpris par sa femme qui le prend par les cheveux, et le frappe

avec une savate, tandis que son enfant pleure et que Steen se pâme de rire. Ce peintre, ayant perdu sa femme, qui le laissait père de six enfans, épousa une veuve qui en avait deux, et qui lui en donna deux autres encore. Ce surcroit de famille augmenta encore une misère qu'il aurait pu cependant éloigner sans peine, s'il avait voulu vaincre son penchant pour l'ivrognerie, et se livrer sans distraction à la peinture; mais il mourut, abruti par le vin, en 1689. Le Musée du Louvre ne possède qu'un seul tableau de ce maître, acquis par le roi de France en 1819, et qui représente un intérieur de fête. C'est une de ses productions les plus faibles. Le même établissement en a eu sept autres, dont trois représentant: 1°. Une grande salle dans laquelle une société nombreuse mange, boit et joue. 2°. Les soins de la basse-cour. 3°. Les plaisirs de chaque âge, qui pouvaient être considérés comme les chefs-d'œuvre de Steen: ils provenaient des Pays-Bas, et ont été rendus en 1815, ainsi que les quatre autres.

STEEN (François Van Den), peintre et graveur d'Anvers, naquit en 1604. Un accident l'ayant privé d'une jambe, il adopta une profession sédentaire et consacra tous ses momens à la pratique de la peinture et de la gravure. Le succès qu'il obtint dans ces deux arts détermina l'archiduc Léopold et l'empereur Ferdinand III à le prendre à leur service: ce dernier prince ajouta même à cette faveur une pension considérable. Van den Steen fut chargé de graver à l'eau forte plusieurs des tableaux du cabinet que l'archiduc avait formé à Bruxelles. Il a en outre exécuté plusieurs pièces d'après différens maîtres. Ses ouvrages sont recherchés. Les portraits qu'il a gravés sont au nombre de quatre, ses sujets historiques s'élèvent à dix-sept. On estime particulièrement ceux dans lesquels il a reproduit trois tableaux de Corrège, qui font partie de la galerie de Vienne, et qui représentent: 1°. L'amour faisant un arc de la massue d'Hercule. 2°. Jupiter et Io. 3°. L'enlèvement de Ganymède. C'est van Hoy qui en a fait les dessins: Bartolozzi les a regravés d'après les dessins de Benedetti. Les trois gravures primitives de Van den Steen ont conservé, dans les ventes, un prix très-élevé.

STEENWYCK (Henri Van) peintre célèbre d'intérieurs, de l'école hollandaise, né à Steenwyck, en 1550, fut élève de Jean de Vries qui lui fit faire de rapides progrès dans la peinture, la perspective et l'architecture. Il débuta par de petits tableaux qui étonnèrent les connaisseurs par leur perfection et la science que le peintre y avait déployées. De Vries, loin d'être jaloux de son élève, se plut à vanter son mérite, et contribua à lui faire vendre très-avantageusement ses ouvrages. Sa fortune commençait à répondre à sa réputation, lorsque les événemens de la guerre l'obligèrent de quitter les Pays-Bas pour se réfugier à Francfort-sur-le-Mein. Il y fut accueilli avec le plus vif empressement; et pour le décider à s'y fixer, on lui proposa un établissement très-avantageux. Il eut des élèves distingués, parmi lesquels on cite les deux Neefs, père et fils, et son propre fils Henri. Le Musée du Louvre a possédé deux tableaux de Steenwyck le père, rendus à la Prusse, en 1815, et qui représen-

tent, le premier, un Appartement gothique dans lequel il avait peint un épisode de l'Ane d'or d'Apulée, et le second, un intérieur de prison, où l'on voit l'Ange délivrant Saint-Pierre. Ce peintre mourut en 1604.

STEENWYCK (Henri Van), fils du précédent, né à Amsterdam, en 1589, fut élève de son père, avec lequel on l'a quelquefois confondu : mais tout en égalant son exactitude et sa vérité dans la perspective, il parvint à le surpasser en adoptant un ton plus clair et plus transparent. Van Dyck, qui faisait le plus grand cas du talent de ce peintre, le produisit à la cour d'Angleterre, où le roi Charles Ier. se plut long-temps à le faire travailler. Steenwyck à peint quelquefois les fonds d'architecture des portraits que faisait Van Dyck, entre autres à ceux du roi Charles Ier. et de la reine Henriette de Bourbon, en 1637. Les deux figures, debout, ont environ un pied de hauteur. Jamais Van Dyck n'a rien fini de plus précieux : c'est un véritable Miéris. Le fond, qui est d'un ton clair et transparent, représente la façade d'une maison royale, d'une belle architecture. Ces deux beaux portraits ont été gravés. C'est à tort que Sandrart et d'autres écrivains ont attribué le fond de ces tableaux à Steenwyck le père, puisque, lorsque ce peintre mourut, Van Dyck n'avait encore que cinq ans. Il amassa en Angleterre une fortune considérable, s'y maria, et y mourut dans un âge peu avancé. Sa veuve, qui avait appris de lui à peindre des perspectives, revint à Amsterdam après la mort de son mari, et y peignit plusieurs ouvrages estimes. Les tableaux de Steenwyck le fils sont rares et recherchés. Le Musée du Louvre en possède trois : 1°. Jésus chez Marthe et Marie ; les figures sont de Corneille Poelenburg. 2°. Intérieur d'une église gothique, consacrée au culte catholique romain. Sur le premier plan, on voit un religieux revêtu d'un surplis, qui converse avec un cavalier, et deux dames. 3°. Vue d'une église dans laquelle un prêtre montre à des curieux le tableau placé sur l'autel. Le même établissement possédait quatre autres de ses tableaux, dont trois, provenant de la galerie de Vienne, représentaient des Intérieurs d'église. Le quatrième, venant de Prusse, était une Vue intérieure d'une église gothique, éclairée par des flambeaux. Sur le devant, on voit un prêtre donnant la bénédiction aux assistans. Ils ont été rendus à l'Autriche et à la Prusse, en 1815. Steenwyck, que quelques historiens ont confondu avec le précédent, naquit, à ce qu'on croit, à Bréda, vers l'an 1640. Il a du moins passé toute sa vie dans cette ville. Il excellait à peindre des sujets de nature morte, et de préférence des emblèmes du peu de durée de la vie. Au milieu d'objets qui indiquent le luxe et le plaisir, il place une tête de mort, une bougie qui s'éteint, ou une bulle de Savon. Ses allégories sont spirituelles ; et ses tableaux d'une belle couleur et d'un bel effet, jouissent encore d'une réputation égale à celle qu'ils avaient du vivant de l'artiste, dont la conduite était loin de répondre aux leçons de morale, qu'il donnait dans ses tableaux ; car, livré toute sa vie à la plus ignoble débauche, il mourut dans une misère profonde.

STELLA (François), peintre, né à Malines, en 1563, apprit de

son père les premiers élémens de son art. En 1576, il suivit à Rome, Martel Ange, qui plus tard se fit jésuite, et devint un habile architecte. Après s'être perfectionné, François revint en France, et s'étant fixé à Lyon, s'y maria, et y exécuta un grand nombre de tableaux qui lui firent de la réputation. Il peignit à fresque, dans l'église des Minimes, entre les pilastres, un Christ de douleur, une Vierge, un Saint-Sébastien, un Saint-Roch, un Saint-François de Paule et un Saint-Antoine. Dans l'église de Saint-Jean, on voit de lui un Christ au tombeau, dans lequel il a introduit son portrait, dans la figure d'un de ceux qui accompagnent le corps du Sauveur. Ce tableau de six pieds de haut sur dix-huit de large, est peint sur bois. Le tableau du grand autel des Célestins, représentant une Descente de croix, est de lui. Enfin il peignit à fresque les Sept Sacremens, dans la sacristie des Cordeliers; et les religieux furent si contens de son ouvrage, qu'outre le prix convenu, ils lui accordèrent, pour lui et ses descendans, le droit de se faire enterrer dans le chœur de leur église, au bas des degrés du grand autel. La plupart des autres églises de Lyon possèdent quelques-unes de ses productions. Il n'avait pas moins de talent pour le paysage, et il aurait été plus loin s'il n'était mort à quarante-deux ans, le 26 octobre 1605. Il fut enterré aux Cordeliers, dans la sépulture qu'ils lui avaient accordée.

STELLART (Prosper), né à Tournay, province de Hainaut vers 1586, se fit augustin, fut prieur, visiteur de la province belgique, fit un voyage en France et en Espagne, se rendit à Rome pour les affaires de son ordre, et mourut à Gaëte dans le royaume de Naples, le 10 août 1626. Il avait de la littérature, mais peu de critique.

STEPHANI (Denys), originaire des Pays-Bas, embrassa l'ordre des carmes dans le couvent de Tirlemont. Après avoir édifié ses confrères par sa piété et son savoir, il fut sacré évêque de Rosse, le 17 octobre 1436. Il exerça les fonctions de sa dignité, à Liége, en qualité de suffragant de Jean de Heinsberg, et ensuite de Louis de Bourbon. Il mourut le 25 octobre 1458. Son corps fut enterré dans l'église de son ordre à Tirlemont, vis-à-vis du maître-autel.

STERBEECK (François Van), ecclésiastique séculier flamand, né à Anvers, en 1631, était chanoine à Hoogh-Part. Il s'occupa beaucoup de jardinage, et par suite il fit une étude particulière des plantes qui pouvaient fournir des alimens. Pour rendre utiles les connaissances qu'il avait acquises dans cette partie, il publia plusieurs ouvrages en langue flamande; le premier, sous ce titre : Verstandingen hovenier, ou le parfait jardinier, 1654, était un traité du jardinage; le second, sous le titre de Kookboek, traité de cuisine, parut en 1668. L'auteur donna en 1680, un ouvrage plus considérable sur la culture des citroniers : Citri cultura of te regeering der uytheemsche boomen, te weten orangen, citrœnen, limœnen, granaten, laurieren, etc.

STERN (Dietrich ou Théodore

Van), graveur et dessinateur hollandais, naquit vers 1500. Les pièces qu'il a gravées, et dont les dates comprennent l'espace de 1520 à 1550, sont en général d'après ses dessins, et représentent des sujets tirés de l'histoire sainte, et des paysages; elles sont de format in-8°. et in-12 : c'est pourquoi les Français rangent ce graveur dans la classe des petits maîtres. Comme ses estampes sont ordinairement marquées des lettres D et V séparées par une étoile, il en a reçu le nom de maître à l'étoile. Il ajoutait ordinairement, à chaque pièce, la date de l'année et du mois dans lesquels il l'avait terminée. Toutes décèlent un talent rare pour l'époque à laquelle il a vécu. Il dessinait très-bien la figure, et ses fonds sont ornés de fabriques qui annoncent un excellent goût d'architecture. Les principales sont : 1°. La pêche miraculeuse. 2°. Jésus marchant sur les eaux. 3°. Saint Pierre près d'enfoncer dans l'eau, appelant Jésus-Christ à son secours. 4°. La tentation de Jésus-Christ. Le diable y est représenté avec des souliers pointus. 5°. Saint Luc faisant le portrait de la Vierge. 6°. La Samaritaine. 7°. Le Déluge universel. Cette estampe est la seule de Stern qui soit in-folio. On y voit, au milieu, un grand arbre et un homme qui sauve ses effets dans une brouette.

STEVART (Pierre), né à Liége, en 1547, enseigna la théologie à Ingolstadt, et y fut fait curé, emploi qu'il remplit très-long-temps avec beaucoup de zèle. Il devint ensuite chanoine de l'église de Liége, et grand-vicaire. Foppens, dans la Bibliotheca belgica, et les lexicographes se trompent sur l'année de la mort et l'âge de Stevart. Il conste par le monument sépulcral qui est dans l'église de Sainte-Walburge (autrefois couvent de religieuses et paroisse en même temps, dont il est le fondateur), qu'il est mort le 27 avril 1624, à 77 ans.

STEVIN (Simon), mathématicien de Bruges (Flandre Occidentale), mort en 1635, fut maître de mathématiques du prince Maurice de Nassau, et intendant des digues de Hollande. On dit qu'il fut l'inventeur des chariots à voiles, dont on s'est quelquefois servi en Hollande. On a de lui : 1°. Un Traité de statique, Leyde 1586, in-4°., en flamand. A la tête de cet ouvrage il y a un discours sur la langue flamande. L'auteur soutient que les langues allemande, française, etc., dérivent du flamand, qui est, selon lui, la langue celtique, et dès-lors la plus ancienne des langues. Il est certain qu'elle contient des mots qui paraissent avoir passé de là dans les idiômes qu'on regarde comme étant de la plus haute antiquité, tels que le grec, le latin, et même l'égyptien. L'on n'en doit pas conclure néanmoins avec Goropius, que ça a été la langue de nos premiers parens. Stevin, était un homme très-instruit et d'un bon jugement.

STEYAERT (Martin), célèbre docteur de Louvain, et un des plus savans théologiens du 17e. siècle, né le 16 avril 1647, à Somerghem, province de Flandre orientale, fut député à Rome en 1675, avec François Viane et Christian Lupus, par sa faculté. Il s'y acquit l'estime d'Innocent XI et des cardinaux,

et fit condamner 65 propositions d'une morale relâchée. De retour à Louvain en 1682, il y rendit compte, dans un discours public, de sa mission. Son amour pour le travail et ses autres qualités lui procurèrent diverses places. Il fut recteur de l'université de Louvain, président du collége de Baïus, puis du grand collége, censeur des livres, chanoine et doyen de Saint-Pierre de Louvain, professeur royal en théologie, vicaire apostolique de Bois-le-Duc, official de Louvain, et conservateur des priviléges de l'université. Il mourut le 17 avril 1701.

STILTING (Jean), né à Wikte-Duurstede, petite ville de la province d'Utrecht, le 24 février 1673, se fit jésuite en 1722, mérita par son érudition d'être mis au nombre des hagiographes d'Anvers, et enrichit d'un grand nombre de Dissertations savantes la célèbre collection des Acta sanctorum. On distingue surtout son Apologie de Saint-Jérôme. Il mourut en 1762.

STOCKADE (Nicolas de helt), peintre d'histoire et de portraits, né à Nimègue, province de Gueldre, en 1614, avait été disciple de Ryccaert; après quoi il était allé en Italie. Ses tableaux sont faits avec goût, et d'une bonne exécution.

STOCKEM (Nicolas de), doyen de la collégiale de Saint-Jean-Évangéliste, à Liége, aimait comme les Liverlo, le dessin et la peinture, et forma une collection précieuse de tableaux, dans laquelle il plaça les meilleures pièces des artistes liégeois. La mort l'enleva au milieu de sa carrière vers 1680. Il laissa sa nombreuse collection à son frère Dom.-Bernard, chartreux, qui, ne sachant pas apprécier le mérite de ces objets précieux, la vendit pour peu de chose à un brocanteur nommé Barthélemi Simonis, mort en 1697. Sa femme et sa fille en firent une vente publique à Bruxelles, et c'est ainsi que cette riche collection fut dispersée et perdue pour les artistes.

STOCKHEM de HEERS (Antoine-Casimir, Baron de), de la noble et illustre famille de ce nom, chanoine de la cathédrale de Liége et de la collégiale de Saint-Martin de la même ville, coadjuteur de l'abbatialité séculière d'Amay, fut choisi par Son Altesse, François-Antoine de Méan, évêque-prince de Liége (aujourd'hui archevêque de Malines), pour être son suffragant. Le même prince-évêque, assisté de MM. les abbés de Saint-Laurent et de Beaurepaire, le sacra, le 12 mai 1793, sous le titre d'évêque de Canope, sous le patriarchat d'Alexandrie, dans la chapelle de son palais épiscopal à Liége. Antoine-Casimir était recommandable non-seulement par sa naissance, par la pureté et la douceur de ses mœurs, mais encore par l'orthodoxie de ses principes, son zèle pour la religion et la rare modestie qui le caractérisait. Par malheur la révolution française priva long-temps le diocèse de Liége de l'exemple de ses rares vertus; et par le nouvel ordre des choses, il se trouva dispensé des fonctions auxquelles il avait été destiné. Ce digne et respectable prélat mourut à Kermpt, province de Limbourg, le 27 août 1811, âgé de 44 ans, pleuré et regretté de tous ceux qui avaient eu l'inestimable avantage de le connaître.

STOCKMANS (Pierre), né à Anvers en 1608, fut successivement professeur en droit à Louvain, conseiller à la cour souveraine de Brabant, assesseur à la chambre mi-partie de Malines, membre du conseil-privé, maître des requêtes, garde des archives, premier intendant de la justice militaire, et souvent député aux diètes de l'empire pour le cercle de Bourgogne; il mourut à Bruxelles, le 7 mai 1671. Stockmans avait publié en 1641, sous le titre de Somnium Hipponense, une fiction où il est transporté en songe, au milieu d'un concile, devant lequel Jansenius est conduit en criminel par des jésuites qui veulent le faire condamner. Mais Saint-Augustin, assisté de Saint-Prosper et de Saint-Fulgence, après avoir examiné les raisons pour et contre, prononce que l'évêque d'Ypres a été le fidèle interprète de sa doctrine.

STOKE (Mélis ou Émile), poète chroniqueur hollandais, florissait à Utrecht sur la fin du treizième et au commencement du quatorzième siècle. Il était prêtre et attaché au comte de Hollande Florent V; c'est à lui qu'il a dédié son ouvrage, qui semble, d'après certains indices, avoir été commencé dès 1283. Cette chronique rimée s'étend depuis le comte Thierri Ier. (885) jusqu'à la mort de Jean II (1305), ou à l'avénement de Guillaume III, auquel l'auteur adresse une allocution remarquable.

STORK (Abraham), peintre hollandais. Son genre était les ports et les vues de mer. Il mourut en 1708. Ses figures petites, mais dessinées avec une grande exactitude, sont nombreuses dans la plupart de ses tableaux, et offrent aux spectateurs beaucoup d'amusement. Il avait un frère qui peignait le paysage, et duquel on a des vues du Rhin; mais il ne valait pas Abraham.

STORM DE GRAVE (Adrien-Guillaume), né le 13 octobre 1763, à Harlem, commença sa carrière militaire par la place de cadet dans le régiment d'Orange, dont son père était lieutenant-colonel. Enseigne en 1780, et lieutenant en 1790, il obtint, dans le courant de cette année, le grade de capitaine au régiment de Brakel, et fit, en cette qualité, les campagnes de Flandre contre les Français. Il fut chargé, au mois de septembre 1794, de la capitulation du fort de Crevecœur près de Bois-le-Duc; il continua de servir sa patrie après la révolution de 1795, fit la campagne d'Allemagne en 1796, et se distingua, en 1799, en Nord-Hollande contre l'armée anglo-russe. Il y fut blessé, le 19 septembre, à l'affaire de St.-Maarten, ce qui ne l'empêcha pas de donner dix jours après, de nouvelles preuves de son courage. Chargé par le général Brune de reprendre la position d'Oudkarspel, il s'en acquitta avec beaucoup d'honneur et reçut de la part du général en chef les marques les plus flatteuses de sa satisfaction. Il fut blessé pour la seconde fois dans la même campagne, à l'affaire de Castricum, le 6 octobre. En 1800, il assista au siége de Wurtzbourg. Major depuis 1799, il fut, en 1805, nommé lieutenant-colonel, et c'est en cette qualité qu'il fit les campagnes d'Autriche et de Prusse dans les années 1806, 1807

et 1808. A peine de retour dans sa patrie, il reçut l'ordre de partir pour l'Espagne, et aussitôt après son arrivée dans ce pays, il fut chargé, par le général Chassé, du commandement de l'avant-garde de l'aile gauche. Ses talens militaires lui firent bientôt obtenir le grade de colonel. Il les déploya de la manière la plus honorable à l'affaire de Messa d'Ibor et à la bataille de Talavera. Mais c'est surtout la brillante défense du cloître de Merida qui le combla de gloire. Livré à lui-même, il s'y défendit avec 300 hommes de différentes nations et n'ayant que six pièces de canon, contre un corps de 5000 insurgés qui l'assiégèrent pendant 31 jours. Maréchal-de-camp en 1810, il commanda une brigade dans la campagne de Zélande. Après la réunion de la Hollande à l'empire français, il fut continué dans son grade, obtint le commandement du département du Rhône et celui de la Loire; partit, en 1812, pour l'armée de Portugal, fut présent aux différentes affaires qui y eurent lieu, fut blessé, et retourna en France, où l'empereur lui confia, au commencement de 1814, le commandement du département du Cantal. Il demanda et obtint sa démission du service de France, après les événemens qui amenèrent la chute de Napoléon, et ne tarda pas à entrer, en conservant son grade, dans l'armée de sa patrie qui venait de recouvrer son indépendance. Le chef du nouveau gouvernement des Pays-Bas appréciant le mérite de cet officier-général, le chargea, au mois de janvier 1815, du commandement du 3e. arrondissement militaire, et le promut, en 1816, au grade de lieutenant-général. Deux mois après cette nomination, il mourut, le 23 janvier 1817, à l'âge de 53 ans. Ce brave officier était décoré des ordres de la réunion et de la légion d'honneur.

STRADAN (Jean) ou STRADANUS, peintre, né à Bruges, en 1536, appartenait à une famille noble connue dans le pays sous le nom de Straet, et qui avait été obligée de s'expatrier au commencement du douzième siècle, accusée d'avoir trempé dans le meurtre de Charles-le-Bon, comte de Flandre. Après avoir appris la peinture dans sa ville natale, Stradanus, voulant se perfectionner, parcourut l'Italie. Arrivé dans cette contrée, il alla d'abord à Rome, où, en étudiant avec soin les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange, il puisa un meilleur goût de composition et une plus grande correction de dessin. Avant de quitter Rome, il peignit, en concurrence avec Daniël de Volterre et François Salviati, quelques-unes des peintures du Belvedère. Il visita ensuite Naples et quelques autres villes d'Italie, dans lesquelles il laissa des preuves de son talent. Mais, séduit par la beauté du pays et les mœurs des habitans, il s'établit à Florence, où Vasari l'employa dans la plupart des travaux dont il était chargé pour orner le palais du duc de Toscane. Il y exécuta un grand nombre de tableaux à fresque et à l'huile. Les conseils d'un pareil maître, et surtout la vue des chefs-d'œuvre qui frappaient ses yeux de toute part, le rendirent un des plus habiles praticiens de l'époque. Parmi ses peintures les plus remarquables, il faut citer le Christ entre deux larrons,

pièce remplie de soldats et de cavaliers d'une dimension plus grande que nature. L'amour de la patrie l'ayant enfin déterminé à revenir en Flandre, il fixa son séjour à Bruges, où il exécuta, pour l'église de l'Annonciation un Christ sur la croix, auquel un des bourreaux présente l'éponge. Cette belle composition, gravée par Philippe Galle, est une preuve de la manière grandiose et savante qu'il avait rapportée d'Italie, et de la science du dessin qu'il y avait acquise. A ces qualités il joignait la couleur, qui est l'apanage des peintres de son pays. Il exécuta à l'imitation de Hemskerke, une suite de compositions tirées des Actes des apôtres; et il y déploya toute l'étendue de son talent. Stradan était membre de l'académie de peinture de Bruges. Malgré sa supérioriété, il fut toujours simple, modeste, et vécut très-retiré. Pour se délasser de ses grands travaux, il se plaisait à peindre de petites compositions d'animaux, de chasses, de batailles, d'une exécution ferme, savante et facile. Il vivait encore en 1604.

STRAETEN (N. VAN DER), peintre hollandais, né en 1680, passait pour un des plus habiles paysagistes. Il voyagea dans les principales villes de l'Europe. Ses mœurs étaient déréglés, et il en fut la victime.

STRECHEIS ou STRECHEUS (ETIENNE), originaire de la ville de Liége. Après y avoir fait ses humanités, il alla étudier la philosophie et la théologie à Louvain, et y fit sa licence. De retour dans sa patrie, il fut pourvu de la cure de Saint-Michel, qu'il administra avec beaucoup de vigilance, et ensuite d'un canonicat de la collégiale de Saint-Pierre, dont il ne fut pas moins assidu à remplir les fonctions. Il enseigna depuis le 1er. septembre 1610, la théologie au séminaire épiscopal. Le prince-évêque de Liége, Ferdinand de Bavière, l'ayant choisi, du vivant même d'André Streignart, pour exercer les fonctions de son suffragant, sous le titre d'évêque de Dionysie; il reçut la consécration épiscopale le 1er. dimanche de carême de l'an 1615, à Cologne, des mains du nonce apostolique résidant en cette ville. L'historien Fisen nous a donné une idée de la vie privée de ce prélat. Elle était toute consacrée à la prière et à la méditation. Pour y vaquer plus librement, il se retirait à Embour, depuis qu'il était devenu prévôt de St.-Jean-Evangéliste, dignité qu'il posséda avec une prébende de la cathédrale, mais dont il employa les revenus à soulager les pauvres et à doter des filles peu aisées. Il mourut le 6 mars 1628, à l'âge de 48 ans, à la suite d'une fièvre maligne. Il fut inhumé dans l'église des Ursulines, rue Hors-Château, à Liége, dont il était le fondateur. Cette église est aujourd'hui convertie en temple de la religion réformée.

STREEK (JURIEN VAN), peintre hollandais, né à Amsterdam en 1632, mort en 1678, peignait admirablement bien le portrait. Il eut un fils, nommé Henri, très-bon peintre d'histoire, qui mourut en 1713, âgé de 54 ans.

STREIGNART ou STRENGNART (ANDRÉ), natif de Liége, profès du couvent des Carmes de cette ville, dont il fut plusieurs années prieur, après avoir enseigné longtemps la théologie. Il fut choisi par

Gérard de Groesbeck, évêque de Liége, pour succéder dans le suffraganat à Grégoire Sylvius, et le pape Grégoire XIII lui assigna, le 28 juin 1578, l'évêché titulaire de Tagaste, dont le défunt avait été revêtu. Gerard de Groesbeck étant mort le 28 décembre 1580, Ernest de Bavière, nouvel évêque-prince de Liége, le confirma dans cette dignité. Ferdinand de Bavière, son successeur, en fit de même. Ce prélat mourut le 17 mai de l'an 1615, après 36 ans d'épiscopat. Il fut enterré dans le chœur de l'église des Carmes-en-Ile, à Liége.

STRICK VAN LINSCHOTEN (P.-H.-A.-T.), poète et auteur hollandais, issu d'une famille noble de la province d'Utrecht, était membre de la première convention nationale batave en 1796, puis fut envoyé de la part de la république à Stuttgard, et demeurait en dernier lieu en Allemagne comme simple particulier. On a de lui : Traduction métrique de 10 Odes d'Horace, Amsterdam 1808, 1 volume in-8°.; Poésies, Amsterdam 1808, 1 vol. in-8°.; Recueil de vers, intitulé : Winterrecepten. On le tient pour l'auteur des Lettres confidentielles sur le royaume des Pays-Bas (Vertraute Briefe), écrites en allemand et publiées en Allemagne, en 1818 sans indication de lieu, ni d'auteur, ni d'éditeur, 3 vol. in-8°. : ouvrage très-hardi. Indépendamment d'une foule d'erreurs, mêlées cependant avec des observations justes et des faits exacts, dignes d'être recueillis pour servir de matériaux à l'histoire de notre temps, il contient sur plusieurs hommes marquans de nos provinces septentrionales, des jugemens souvent inexacts et odieux, dont quelques-uns ont été relevés. Strick van Linschoten est mort à Bologne dans l'été de 1819.

STROM (Chrétien), médecin hollandais du siècle dernier, occupait une chaire à l'université de Harderwyck. Grand partisan des explications mécaniques, il n'épargna rien pour les faire prévaloir et, voulant procurer à ce système l'appui de l'autorité, il s'efforca de démontrer qu'on en trouve des traces dans Hippocrate, qui, suivant lui, avait senti toute l'importance des principes mécaniques dans le traitement des maladies. Cependant l'esprit systématique ne lui fit pas négliger tout-à-fait l'observation, qui seule peut conduire à la connaissance des lois de la nature.

STRUYS (Jean), voyageur hollandais, dont le vrai nom était Janszoon Strauss, parcourut un grand nombre de pays, depuis 1647 jusqu'en 1662. Il s'embarqua d'abord comme aide-voilier, sur un navire qui alla désarmer à Gènes; la république l'acheta, l'équipa, ainsi qu'un autre et les envoya dans l'Inde. Il paraît que c'étaient des espèces de corsaires; celui qui portait Struys fut pris par les Hollandais. Struys accepta du service sur un vaisseau de la compagnie des Indes. Il vit le royaume de Siam, le Japon, Formose, et revint en Hollande, le 1er. septembre 1651. Après s'être reposé quatre ans chez son père, il reprit la mer, et la quitta de nouveau lorsqu'il fut à Livourne; il visita une partie de l'Italie, et s'engagea à Venise dans l'armée navale qui allait combattre les Turcs. Il fut pris plusieurs fois, s'échappa ou fut délivré, parcourut

les îles, les côtes de l'Archipel, et revint, en 1657 à Amsterdam, où il se maria. Il menait une vie tranquille depuis dix ans, lorsqu'il apprit que l'empereur de Moscovie « faisait équiper quelques vaisseaux » à Amsterdam pour aller en Perse, » par la mer Caspienne : il n'y eut, » dit-il, point d'attache qui pût me » retenir. » Monté le 1er. septembre 1668, sur un vaisseau qui fit voile pour la Baltique, il débarqua à Riga, gagna Moscou et arriva par la Moskva, l'Oka et le Volga sous les murs d'Astrakhan. Le 12 juin 1670, la flotte sur laquelle il servait fit voile pour la mer Caspienne. Son bâtiment échoua sur la côte de Daghestan, et il fut fait prisonnier avec ses compagnons. On les mena au Kan ou Tchamkal de Bayance au sud de Tarkou ; il fut vendu à un Persan, changea de maître, et après diverses courses, fut racheté à Chamakié par un Géorgien, ambassadeur du roi de Pologne. Un an après, il paya sa rançon à ce patron, dont il n'avait eu nullement à se louer, le 30 octobre 1671, se joignit à une caravane qui partait pour Ispahan. Il alla ensuite à Chiras, Lar et Gomzon, s'embarqua pour Batavia, et après des aventures sans nombre, il arriva en Hollande, le 7 octobre 1673, et se retira, quelque temps après, dans le Ditmarsch, (pays danois au nord de Hambourg) où il mourut en 1694. Struys avait publié en hollandais, les Mémoires de sa Vie (Voyagien door Moscovien, Tartarien, Oost-Indien; Amsterdam 1677, in-4°. fig.). Ils furent traduits en allemand l'année suivante, ibid., in-fol. ; ils tombèrent entre les mains de Glanius qui les publia en français, sous ce titre : Voyages de Jean Struys en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes, et en plusieurs autres pays étrangers, traduits du flamand, Amsterdam 1681, in-4°., cartes et figures; Lyon 1682, 3 vol. in-12, cartes et fig. Cette relation est d'un homme sans éducation ; cependant on y trouve de bonnes observations sur les îles du cap Vert, Madagascar, Siam, le Japon, l'Archipel, la Russie, le Daghestan et la Perse. La revolte de Stenko-Radzin, chef des Cosaques, contre l'empereur de Russie, y est racontée en détail. Struys se montre parfois crédule, et paraît même vouloir tromper ses lecteurs; par exemple, lorsqu'il raconte son ascension sur le mont Ararat, où il guérit un vieil ermite qui lui fit don d'un morceau des débris de l'arche. La carte de la mer Caspienne est inexacte à un point inconcevable; les figures ne valent pas mieux. On trouve à la fin du troisième volume, la relation du naufrage du Ter-Schelling, vaisseau hollandais.

STURM (Jean), né à Schleiden, dans le grand-duché de Luxembourg, en 1507. Après avoir fait ses premières études à Liége, il se rendit à Louvain, ou Rutger Rescius, professeur de langue grecque, se l'associa pour l'établissement d'une imprimerie grecque. Il alla à Paris en 1529, il y fit des leçons publiques sur les auteurs grecs et latins, et sur la logique, qui eurent beaucoup d'approbateurs; mais son penchant pour le luthéranisme l'obligea de se retirer à Strasbourg en 1537 : il y occupa la chaire que les magistrats lui avaient offerte, et y ouvrit l'année suivante une école qui devint célèbre, et qui, par ses soins, obtint de l'empereur Maximilien II le

titre d'académie en 1566. Les ministres luthériens l'accusèrent d'avoir abandonné le luthéranisme pour embrasser le calvinisme, et parvinrent à le faire dépouiller de ses emplois. Il mourut en 1589, à 82 ans.

STURM (Jean), né à Malines en 1559, médecin et professeur de mathématiques à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique après avoir été marié. Il fut pourvu d'un canonicat dans la métropole de Cambray, obtint une chaire de médecine et une prébende de St.-Pierre à Louvain, où il mourut en 1650.

STYL (Simon), un des auteurs hollandais qui ont le mieux écrit en prose, et qui fut, en même temps, bon poète, est né le 25 février 1731, à Harlingen, province de Frise, où son père était manufacturier. Il s'appliqua d'abord à la littérature ancienne, à l'académie de Franeker, sous les célèbres professeurs Valckenaer et Schrader, et y fit des progrès rapides; mais destiné à être médecin, il partit pour Leyde, afin d'y suivre les cours de médecine et des sciences qui s'y rapportent, des professeurs Albinus, Gaubius et Allemand. Retourné à Franeker, il y fut, en 1754, gradué en médecine, après avoir soutenu une dissertation très-bien écrite de motibus musculorum. Il s'établit alors dans sa ville natale, et y exerça la médecine longtemps avec succès. En 1795, nommé membre des états-provinciaux de la Frise, il fut ensuite député aux états-généraux, et élu, en 1796, membre de la première convention nationale. Il fit alors partie du comité chargé de rédiger le projet d'une nouvelle constitution. M. Styl eut l'honneur d'être nommé rapporteur de cette commission pour présenter son travail à l'assemblée. Il prononça, à cette occasion, un discours aussi sage qu'éloquent. Au mois de septembre 1797, il retourna au sein de sa famille et de ses amis, cultiva les belles-lettres et la poésie, et mourut, dans sa ville natale, le 24 mai 1804, à l'âge de 73 ans, sans avoir jamais été malade, ni membre d'aucune communauté chrétienne, quoi qu'il fût, d'ailleurs, vraiment homme de bien, et chéri de tous les honnêtes gens qui le connaissaient. On a de lui une comédie, intitulée : l'Amant d'après l'art. (De vryer naar de Kunst), il publia cette pièce en 1753, étant encore étudiant à l'université de Leyde; Crispin philosophe, comédie qui parut l'année suivante, et qui a été représentée plusieurs fois avec succès, au théâtre national d'Amsterdam. Les Mitylénois, tragédie dont on a parlé avec éloge, 1768. Plusieurs pièces de vers détachées, parmi lesquelles on distingue celle qui a pour titre : l'Amour de la patrie, et qui est jointe à l'ouvrage qui a fait obtenir à Styl une des places les plus distinguées parmi les prosateurs hollandais, savoir : son Mémoire sur l'origine et l'état florissant des Pays-Bas-Unis, chef-d'œuvre de style, et rempli d'observations aussi justes que profondes, publié pour la première fois en 1774, à la suite de la traduction de l'ouvrage de Turpin, intitulé : Histoire du gouvernement des anciennes républiques, et ensuite séparément en 1778, un vol. in-8°. La vie de Punt, célèbre acteur tragique hollandais, insérée dans le 9e. volume des Vies des hommes

et femmes célèbres de la Hollande. La plus grande partie de cette excellente notice a été composée par Styl, qui fut lui-même très-bon acteur, et qui joua les premiers rôles dans la tragédie et la comédie au théâtre d'amateurs établi en 1762 à Harlingen, principalement par ses soins. Parmi les ouvrages que Styl a laissés, et qui n'ont pas été communiqués au public, il se trouve des pièces de théâtre et des fragmens d'un poëme épique, auquel ce poète travailla pendant plusieurs années, et qui avait pour objet l'empereur Charles V. M. Scheltema a donné une bonne notice sur cet auteur, insérée dans le premier volume de ses Mémoires et dans le Courier des arts et belles-lettres du 7 septembre 1804.

SUAVIUS (Lambert), habile graveur de Liége, fils de Lambert Suavius, sculpteur renommé de son temps. Il florissait vers l'an 1540. Le célèbre Lambert Lombard épousa la sœur de Suavius qu'on a souvent confondu avec Lombard son beau-frère, parce que Suavius a gravé la plupart des dessins de Lombard, dont il savait faire passer toutes les pensées sur le cuivre avec une finesse et une fidélité qui rendaient l'original. On a de Suavius un Recueil de quarante-huit estampes, entre lesquelles on distingue la Résurrection de Lazare, les Douze Apôtres, les Sibylles, Jésus-Christ au tombeau, saint Pierre et saint Jean guérissant le boîteux à la porte du Temple : elles sont d'un très-beau fini.

SUBTERMANS (Juste), d'Anvers, peintre de portraits et d'histoire. On voit dans le palais de Florence un beau tableau de ce maître; représentant l'hommage rendu par les Florentins à Ferdinand II. Il mourut en 1681, âgé de 80 ans.

SUFFRIDIUS PETRI, né à Leeuwarden, province de Frise, en 1527, a écrit les Vies des Evêques de Liége, Jean de Bavière, Jean de Valenrode, Jean de Heinsberg, Louis de Bourbon et Jean de Hornes. Elles sont insérées au tome 3, p. 69, du recueil de Chapeauville, qui les a tirées d'un manuscrit autographe de l'auteur.

SUPERVILLE (Daniel de), né à Rotterdam, le 2 décembre 1696, étudia d'abord la jurisprudence, puis la médecine, dans plusieurs universités des Pays-Bas, notamment à Utrecht, où il prit le bonnet de docteur en 1718. Immédiatement après sa réception, il se mit à voyager et passa en Prusse, où il devint professeur d'anatomie et de chirurgie au Gymnase de Stettin. Son habileté chirurgicale lui valut de grands honneurs civils et académiques. Il s'en lassa cependant, ou plutôt il préféra les avantages plus considérables que lui offrait le margrave de Bayreuth, à la cour duquel il termina sa carrière vers 1770.

SURENHUSIUS (Guillaume), professeur des langues orientales au lycée d'Amsterdam, florissait au commencement du 18me. siècle. Nous lui devons Mischna, sive totius Hebræorum juris, rituum, antiquitatum, ac legum oralium systema, cum clarissimorum rabbinorum Maïmonidis et Bartenoræ commentariis integris, Amsterdam 1698-1703, in-fol., six parties ou trois volumes, avec fig.

SUYDERHOEF (JONAS), graveur hollandais, mort vers la fin du 17e. siècle, s'est plus attaché à mettre dans ses ouvrages un effet pittoresque et piquant, qu'à faire admirer la propreté, la délicatesse de son burin. Une de ses plus belles estampes et la plus considérable, est celle de la Paix de Munster.

SWAMMERDAM (JEAN), célèbre anatomiste, né à Amsterdam, en 1637, reçut le bonnet de docteur en médecine à Leyde en 1667. Il s'appliqua surtout à l'étude du corps humain et des insectes, et parvint à se faire un très-riche cabinet d'histoire naturelle. On lui doit l'invention d'un thermomètre pour apprécier le degré de chaleur dans les animaux. Sur la fin de ses jours il donna dans les mysticités de la Bourignon, alla la joindre dans le Holstein; et à son retour à Amsterdam, il brûla tous ses écrits, vécut dans la retraite et mourut en 1680.

SWANEFELD (HERMAN), paysagiste flamand, né en 1620, d'abord disciple de Gérard Douw, et ensuite de Claude Lorrain. Ses tableaux sont d'une grande beauté. Il les faisait d'après nature. Son plaisir était de parcourir dans le voisinage de Rome, les lieux où se trouvaient quelques restes de monumens anciens. Cette passion pour les lieux solitaires lui avait fait donner le nom d'Hermite d'Italie. Ses ouvrages se vendent très-cher. Il mourut en 1680.

SWEERTS (EMMANUEL), né à Sévenbergen, près de Bréda, cultiva un grand nombre de fleurs et de plantes étrangères, fit dessiner ce qu'il avait de plus rare en ce genre, et composa un recueil qu'il intitula Florilegium, Francfort, 1612, 2 vol. in-fol.; Amsterdam 1647. Ce recueil, plein de planches bien gravées, contient la description en latin, allemand et français, de ce qu'elles représentent.

SWEERTS DE LANDAS (LE BARON JACQUES-THIERRI), lieutenant-général au service des Pays-Bas, est né en 1759, à Gorcum (Hollande méridionale). Il entra au service de son pays, en 1775, en qualité d'enseigne, dans le régiment wallon du général Smissaert, et passa, au mois d'août de cette année, au régiment hollandais des gardes-à-pied, avec le rang de lieutenant. Lieutenant effectif en 1778, ensuite capitaine en 1781, il eut le grade de colonel d'infanterie en 1792, et c'est en cette qualité qu'il fit, sous les ordres du prince héréditaire d'Orange, actuellement roi des Pays-Bas, la campagne de Flandre contre la France, en 1793. Il fut présent aux affaires de Lincelles et Werwick, et se distingua au blocus de Maubeuge et au siège de Landrecies. Grand partisan de la cause de la maison d'Orange, il demanda et obtint sa démission; après la révolution de 1795, et ne rentra au service qu'au mois de juin 1813, époque à laquelle l'empereur Napoléon le nomma colonel commandant du régiment du Texel, place qu'il perdit le 7 octobre suivant, à cause de ses opinions politiques. Le gouvernement provisoire de novembre 1813, ayant créé deux corps d'armée pour soutenir par les armes la cause de l'indépendance nationale, confia le commandement d'un de ces corps à

Sweerts de Landas, avec le grade de général. Tandis que M. de Jonghe, à la tête d'un autre petit corps d'armée, devait observer les mouvemens du général Molitor à Utrecht, le général Sweerts de Landas avait ordre de veiller sur ce que les Français, renfermés dans Gorcum, pouvaient entreprendre de ce côté. Etant parti pour Rotterdam avec son petit corps d'armée qui ne s'élevait pas au-delà de 600 hommes, il y commanda les forces de terre et de mer, lorsque l'amiral Kikkert ne s'était pas encore déclaré pour la cause de l'affranchissement. Par l'attaque qu'il fit sur Helvoetsluys, il accéléra la reddition de cette place et de son port de mer. Le zèle et l'activité que déploya ce brave militaire dans ces momens critiques méritent les plus grands éloges. Ils contribuèrent efficacement à consolider l'œuvre de la révolution. Aussi ses services furent-ils reconnus par le prince souverain des Provinces-Unies, qui, placé à la tête du gouvernement, le confirma dans son grade de général-major, le nomma, au mois de janvier 1814, commandant du deuxième arrondissement militaire, au mois de juin même année, lieutenant-général et commandant du deuxième commandement général, et enfin gouverneur de la résidence de La Haye. Sweerts de Landas était commandeur de l'ordre militaire de Guillaume. Il est mort à La Haye, le 10 mars 1820.

SWERT (François), Swertius, né à Anvers en 1567, et mort dans la même ville en 1629, fut en relation avec presque tous les savans de son temps. Il était versé dans l'histoire belgique, dans les antiquités romaines et la littérature, et donna un grand nombre d'ouvrages.

SWINDEN (Jean-Henri Van), né en 1746 à La Haye, soutint à l'âge de vingt ans une thèse sur l'attraction, à l'académie de Leyde, et fut nommé la même année professeur à celle de Franeker, où il ouvrit ses cours par un Discours : de causis errorum in rebus philosophicis. Dans cette place il s'appliqua à diverses branches des sciences naturelles, surtout au magnétisme, à l'électricité et à la météorologie, avec cette patience minutieuse si nécessaire dans les sciences physiques. Pendant treize ans il observa non-seulement jour par jour, mais presque heure par heure, les variations du baromètre, et dix ans de suite il nota, chaque heure de la journée, les différences de la déviation de l'aiguille aimantée. En 1777, il partagea avec Coulomb le prix décerné par l'académie des sciences à Paris, pour ses recherches sur les aiguilles aimantées et leurs variations. Ce travail de Van Swinden a été inséré dans le tome VIII des Mémoires des savans étrangers 1780. L'année suivante, il obtint une médaille de l'académie de Munich, pour sa Dissertation sur l'analogie de l'électricité et du magnétisme, in-8°. Après avoir professé dix-huit ans à Franeker, il obtint en 1785, la chaire de physique et d'astronomie à l'athénée d'Amsterdam. Il y débuta par un discours : De hypothesibus physicis, quomodo sunt e mente Newtoni intelligendæ. Dans la capitale de la Hollande, il ne se rendit pas moins utile qu'à Franeker : les établissemens publics, les savans, les citoyens, invoquèrent à l'envi ses

lumières et consultèrent son profond savoir. Appelé dans une commission de l'amirauté, il rédigea un Almanach à l'usage des marins, et un Traité sur la fixation de la longitude en mer, lequel a été réimprimé cinq fois : la dernière édition, corrigée et augmentée, est de 1803. Il le fit suivre en 1796, d'un Traité sur deux instrumens, l'octant et le sextant. Le nouveau système décimal introduit en France avait attiré son attention ; il lut à la société Felix meritis, plusieurs dissertations sur ce sujet. Lors de l'organisation de la république batave, il fut appelé au pouvoir exécutif, et en 1798, il reçut avec M. Æneæ, la mission de se rendre à Paris, pour s'entendre avec les savans français sur l'établissement du nouveau système métrique. A son arrivée à Paris, il était déjà si versé dans ce système, qu'il put aisément le mettre à la portée du public. Son rapport fait à l'institut des sciences et arts, le 29 prairial an VII, au nom de la classe mathématique et physique, sur la mesure du méridien de France, et les résultats qui en ont été déduits pour déterminer les bases du nouveau système métrique lu à la séance publique de l'institut, le 1er. messidor an VII, furent insérées dans le Recueil des Mémoires de cette compagnie. Après son retour dans sa patrie, il continua ses travaux sur les poids et mesures, dont l'uniformité lui paraissait, comme au gouvernement français, un objet de la plus haute importance. C'est à lui qu'on attribue le rapport que la première classe de l'institut des Pays-Bas fit sur ce sujet, après 1814, au nouveau gouvernement de ce royaume. L'activité savante de Van Swinden se faisait sentir partout. Il présidait la commission sanitaire d'Amsterdam ; il avait contribué à l'organisation de l'école de marine de la même capitale ; il donnait ses avis à l'institution des aveugles : dans sa vieillesse encore il était membre de la commission pour la rectification du cours des rivières. Il fut nommé en 1803, correspondant de l'institut de France ; il appartenait aux principales sociétés savantes d'Europe, et il en était un membre très-actif. Les Mémoires des académies de Bruxelles et de Turin renferment de lui des observations météorologiques ; il donna, à la première classe de l'institut des Pays-Bas, une Dissertation sur la pression de l'athmosphère ; dans le Recueil de la société hollandaise de Harlem, on a inséré son traité sur le Binome de Newton. Il possédait bien le latin, le hollandais et le français, et il a écrit dans ces trois langues. Van Swinden est mort après une courte maladie, le 9 mars 1823, à l'âge de soixante-seize ans. Il avait eu de sa femme, Sara Riboulot, un fils et trois filles. L'Athénée et la Société Felix meritis, à Amsterdam, le célébrèrent par des hommages publics ; son éloge funèbre prononcé dans la dernière de ces compagnies, par M. Van Lennep, a été publié à Amsterdam, 1824, in-8o., avec la liste des ouvrages de Van Swinden, et une pièce de vers de Harmen Klingin, en son honneur.

SYBRECHT (Jean), peintre de paysage, né à Anvers, voyagea dans sa jeunesse, sur les bords du Rhin et dans le voisinage de ce fleuve, pour y dessiner les vues

les plus agréables. Il passa quelques années en Angleterre, et y mourut vers 1703, âgé de 73 ans.

SYEN (Arnold), médecin hollandais, naquit à Amsterdam, en 1640. Ayant pris un goût très-vif pour la botanique, il parcourut différentes parties de l'Europe, surtout la France, l'Angleterre et l'Allemagne, pour augmenter ses connaissances dans cette science: partout il acquit des amis, en sorte qu'ayant été nommé professeur de botanique à Leyde en 1670, pour remplacer Florent Schuyl, qui venait de mourir, il put établir des correspondances avantageuses pour enrichir le jardin qui lui était confié. Plus de deux cents plantes vinrent augmenter, par ce moyen, le catalogue qu'avait publié son prédécesseur; mais ce n'était rien en comparaison de la moisson qui se préparait dans son propre pays. Le goût des plantes exotiques avait remplacé, parmi les plus riches négocians et administrateurs de la Hollande, celui des fleurs que la mode proscrivait, comme les tulipes, les jacinthes, etc. Les Beverning, les Beaumont, les Fagel, s'empressèrent à l'envi de tirer de leurs possessions des Deux-Indes ce qu'elles avaient de plus rare et de plus beau dans le règne végétal, au point qu'il ne sortait pas, à cette époque, un bâtiment des ports de Hollande, que le capitaine n'eût les instructions les plus détaillées pour rapporter, à quelque prix que ce fût, des plantes vivantes. C'est donc par là que s'introduisit en Europe tout ce que le cap de Bonne-Espérance avait de plus curieux, mais c'était presque au hasard que de pareils collecteurs s'acquittaient de leur commission. Des jardiniers les accompagnaient quelquefois: ils étaient plus en état de faire un choix; mais quelque soin qu'on prit de ces nouveaux habitans dans les serres qu'on leur préparait, la plupart y languissaient sans produire ni fleurs, ni fruits, par conséquent sans donner les moyens de déterminer leurs affinités. Syen jugea qu'il était nécessaire d'envoyer quelqu'un qui pût étudier ces plantes dans tout le cercle de leur végétation; et il détermina Beverning à donner cette mission à un jeune allemand, Paul Hermann; aucun voyageur botaniste ne réalisa mieux les espérances qu'on avait conçues. Partant en 1671, il envoya du cap de Bonne-Espérance, des Indes et de Ceylan, des graines, des bulbes et autres plantes. Syen leur donnait, pour ainsi-dire, une première éducation dans son propre jardin, afin de se mettre au fait de leur culture, pour les déposer plus sûrement dans le jardin botanique; il étudiait aussi tout ce qui concernait leur histoire naturelle. Il comptait en faire part au public; mais comme il ne pouvait assigner l'époque de cette publication, vu les matériaux qui s'accumulaient journellement; loin de les enfouir, il favorisait les efforts que d'autres faisaient pour en profiter, notamment Jacques Breyn. Celui-ci lui en témoigna sa reconnaissance en le qualifiant de son très-illustre Mécène; et Syen le remercia de ce titre par une petite pièce de vers latins qui, suivant l'usage du temps, se trouve en tête des centuries de plantes de cet auteur. Mais une occasion imprévue vint le mettre à portée de jouir de la plus riche moisson de plantes exo-

tiques qu'on eût encore faite. Van Rheede venait d'envoyer de l'Inde le manuscrit du premier volume de son Hortus Malabaricus. Syen fut chargé d'examiner la nomenclature de cet ouvrage, et de la faire concorder avec les noms précédemment établis, c'est-à-dire de démêler les plantes qui se trouvaient présentées pour la première fois, d'avec les anciennes : c'était tout ce qu'on pouvait demander alors, et il s'acquitta de cette commission avec habileté; mais lorsqu'on en attendait la continuation dans les autres volumes, on apprit sa fin prématurée en 1667. Jean Commelin et autres continuèrent ce travail; Paul Hermann vint, au retour de son voyage, en 1680, le remplacer comme professeur, et au moyen des notions qu'il avait recueillies dans ce voyage, il put exécuter les projets formés par son prédécesseur pour faire connaître les richesses végétales des jardins de Hollande.

SYLVIUS ou DU BOIS (François), né à Braine-le-Comte, province de Hainaut, en 1581, chanoine et doyen de Saint-Amé à Douay, professa pendant plus de 30 ans la théologie dans cette ville, où il mourut le 27 février 1649. On a de lui des Commentaires sur la Somme de Saint Thomas, et d'autres savans ouvrages, imprimés à Anvers en 1698, en 6 vol. in-fol.

SYLVIUS (Grégoire), né à Liége, de Baudouin de Scagier, dit Sylvius, compteur des Pauvres-en-Iles. Il embrassa la vie religieuse dans le couvent des Dominicains de Liége, l'an 1519, où il remplit successivement avec distinction les places de professeur et de prieur. L'an 1538, il prit le degré de docteur en théologie, dans l'université de Louvain, et fut ensuite nommé inquisiteur de la foi. Il exerça avec beaucoup de sévérité les fonctions de cette charge critique pendant douze ans. George d'Autriche, Evêque de Liége, le nomma son suffragant en 1551; et le pape lui ayant assigné pour titre l'église de Tagaste en Afrique, il fut sacré évêque, la même année, dans la cathédrale de Liége. Les évêques Robert de Bergh et Gérard de Groesbeck, successeurs de George-Louis le continuèrent dans les fonctions de suffragant. Le 29 avril de l'an 1554, il consacra la nef de l'église cathédrale de Liége, avec les encloîtres et les chapelles. Il fut, suivant Loyens, chanoine de la collégiale de Saint-Paul. Il n'obtint apparemment cette prébende qu'après avoir été promu à la dignité de suffragant. Employé par ses évêques dans les grandes affaires, il s'acquitta toujours honorablement de ses commissions. Mais quelque grandes que fussent ses occupations, rien néanmoins, ne put l'empêcher de se livrer à son zèle pour le salut des âmes. C'était un excellent prédicateur; aussi il ne discontinua point pendant l'espace de plus de quarante ans, de prêcher les Avents et les Carêmes avec distinction. Il ne trouva pas au-dessous de sa dignité d'enseigner la religion à des particuliers même. C'est ainsi qu'en 1575 il instruisit un juif, âgé de 38 ans, et que, sur la demande de l'évêque, il le baptisa avec beaucoup de solennité, sur un amphithéâtre dressé à cet effet dans l'église cathédrale. Cet appareil fait croire qu'on s'était

bien assuré des dispositions de cet israélite. C'est la dernière action de Grégoire que nous connaissions: il termina sa carrière, pleine de mérite et de travaux, le 26 février 1578, à l'âge de 76 ans. Il fut inhumé dans l'église des Dominicains de Liége, dont l'emplacement a pris de nos jours, une toute nouvelle destination.

SYLVIUS (Henri), religieux du couvent des Croisiers de Namur, fut ensuite professeur en théologie et prieur de celui de Liége. Il succéda, par le choix de l'évêque prince de Liége, Ferdinand de Bavière, à Thierri de Grace, dans la dignité de suffragant, sous le titre d'évêque de Dionysie. Il fut sacré l'an 1637, mais il occupa fort peu de temps cette dignité, étant mort en 1640.

SYLVIUS (Lambert), ou VAN DEN BOSH, ou DU BOIS, écrivain hollandais, né vers l'an 1610, à Dordrecht, mort vers l'an 1688, a donné un grand nombre d'ouvrages, plutôt dictés par la faim que par le désir d'être utile; ils sont tous en langue hollandaise.

TACQUET (André), mathématicien, né en 1611, à Anvers, embrassa jeune la règle de Saint-Ignace, et après avoir régenté quelque temps les humanités, fut chargé de l'enseignement des mathématiques. Il professa cette science pendant quinze ans avec beaucoup de succès, et mourut de phthysie dans sa ville natale, le 23 décembre 1660.

TAISNIER (Jean), né à Ath, province de Hainaut en 1509, fut précepteur des pages de l'empereur Charles-Quint; mais cet emploi gênant son goût pour le travail et les talens agréables, il alla se fixer à Cologne, où il fut maître de musique de la chapelle de l'électeur. Il passait pour un habile chiromancien.

TALPA (Pierre), médecin du seizième siècle, né dans la Frise, pratiqua son art dans plusieurs villes de cette province, principalement à Sneeck et à Leuwarden. Sa vie entière fut consacrée à désabuser le public sur le compte des empiriques qui le trompent sans cesse, et sur les ruses grossières desquels il n'ouvre cependant jamais les yeux. Les efforts de Talpa furent inutiles; mais ils lui suggérèrent l'idée d'écrire deux ouvrages dans lesquels il s'attache à prouver qu'il ne suffit pas de l'expérience pour savoir donner à propos les médicamens capables d'opérer la guérison des maladies, et que le succès dépend très-souvent d'une série de raisonnemens qui en déterminent la juste application. Ces deux traités, qui roulent sur le même sujet que celui de Zimmermann, méritent encore d'être lus, quoique très-inférieurs à ce dernier sous tous les rapports.

TANCHELIN, hérésiarque qui dogmatisait à la fin du onzième et au commencement du douzième siècle, était né à Anvers. C'était un simple laïc, d'un esprit fort subtil, et qui ne manquait pas

d'une certaine éloquence. La ville d'Anvers n'avait alors qu'un seul prêtre, de mœurs plus que suspectes. Tanchelin profita de cet abandon pour répandre ses erreurs parmi ses compatriotes. Il agit d'abord secrètement, séduisant les femmes, qui séduisirent leurs maris. Le nombre de ceux qu'il avait induits en erreur, s'étant augmenté, il devint plus hardi, prêcha sa doctrine publiquement, souvent même en pleine campagne. Il marchait avec une pompe royale, environné de gardes qui portaient devant lui un étendard et une épée. L'or brillait sur ses habits et dans sa coiffure : habitu et vestibus deauratis incedens; sa table était splendidement servie. Suivi de trois mille hommes bien armés, il imposait par cet appareil militaire. Ceux qu'il ne gagnait pas par la force de son éloquence, étaient subjugués par la crainte, et malheur à qui lui resistait. Quant à sa doctrine, il ne reconnaissait aucune distinction entre les laïcs et ceux qui avaient reçu les ordres; il comptait pour rien les évêques et les prêtres; il enseignait qu'en lui et ses sectateurs consistait la vraie église; il regardait les temples catholiques comme des lieux de prostitution, et les sacremens comme des profanations; il attaquait surtout l'Eucharistie, disant qu'il était sans vertu, et il niait la présence réelle. A ces impiétés il en joignit beaucoup d'autres, réunissant dans son enseignement les impuretés des gnostiques, les opinions de Béranger sur l'Eucharistie, les erreurs des donatistes, etc. Le peuple l'écoutait comme un oracle. A cette doctrine pernicieuse, Tanchelin joignait les mœurs les plus dépravées, s'abandonnant aux plus honteuses impudicités, abusant des filles en présence de leurs mères, et des femmes au vu et su de leurs maris; et tel était l'état de fascination auquel il avait amené ce malheureux peuple, qu'il parvint à lui faire regarder ce cynisme révoltant comme une œuvre spirituelle, et que celles qui n'avaient pas obtenu cette faveur se trouvaient malheureuses. Tanchelin poussa l'audace jusqu'à s'attribuer la divinité, s'égalant à Jésus-Christ, et disant que comme lui il avait reçu la plénitude du Saint-Esprit. On brûlait de l'encens au pied de ses statues; on lui érigeait des autels; tout ce qu'il avait touché était regardé comme sacré, et l'on buvait comme un spécifique l'eau dans laquelle il s'était baigné. Un jour, en présence d'un peuple nombreux, il se fit apporter une image de la Sainte-Vierge; lui touchant la main et prononçant les paroles du mariage, il déclara qu'il la prenait pour épouse. Puis réclamant les présens de noces, il fit mettre deux coffres, l'un de son côté, l'autre du côté de l'image; et cette multitude s'empressa d'y apporter de nombreuses offrandes, les femmes donnant jusqu'à leurs colliers et leurs pendants d'oreilles. Vers 1105, Tanchelin partit pour Rome en habit de moine, avec un prêtre nommé Evervachier, son zélé partisan. Leur dessein était de porter la corruption jusque dans le centre de la catholicité, ou du moins d'y surprendre des lettres de communion. N'ayant pu y réussir, ils s'en retournaient aux Pays-Bas, dogmatisant en route quand ils en trouvaient l'occasion. Comme ils passaient par Cologne, Frédéric, qui en était archevêque, instruit de leurs menées, les fit arrêter et en-

fermer dans les prisons de l'archevêché. Le clergé d'Utrecht, en ayant été informé, écrivit à Frédéric, le priant de ne point leur rendre la liberté; mais malgré les précautions qu'on prit, ils parvinrent à s'évader. Tanchelin fit une fin digne de sa vie : après avoir infesté les diocèses d'Utrecht et de Cambrai, et répandu sa doctrine dans la Hollandre, le Brabant et une partie de l'Allemagne, il fut tué par un prêtre catholique, qui lui cassa la tête dans le cours d'une navigation.

TANGÉ (PIERRE), graveur hollandais, mort à Amsterdam en 1760, dont on a un Christ mort, d'après Salviati; les joueurs de cartes de Caravage; Tarquin et Lucrèce de L. Jordaens, la Chasteté de Joseph de Cignani, etc.

TAPPER (RUARD), d'Enckhuysen, province de Hollande septentrionale, mort à Bruxelles le 2 mars 1559, à 71 ans, fut docteur de Louvain. Il y enseigna la théologie avec réputation, et y fut fait chancelier de l'Université, doyen de l'église de Saint-Pierre, et inquisiteur de la foi. L'empereur Charles-Quint, et Philippe II, roi d'Espagne, l'employèrent dans les affaires de religion, et il se distingua au concile de Trente l'an 1551.

TASMAN (ABEL-JANSEN), un des plus grands navigateurs du dix-septième siècle, n'a peut-être pas joui de toute la célébrité qu'il méritait, parce que les Hollandais, ses compatriotes, ont négligé de faire connaître les importans services qu'il a rendus à la géographie. Tasman naviguait pour la compagnie des Indes Orientales; sans doute il avait fait preuve de talent, puisque Van Diemen, un des gouverneurs-généraux les plus distingués qui aient géré les affaires de cette société, lui confia en 1642, le commandement d'une expédition destinée à reconnaître l'étendue du continent austral, dont plusieurs navigateurs hollandais avaient découvert diverses portions de la côte occidentale. Le 14 août, Tasman ayant sous ses ordres les navires le Heemskerk et le Zeehaan, partit de Batavia. Il dirigea sa course vers l'île Maurice (île de France), où il relâcha : le 3 octobre, il remit à la voile, et alla d'abord au sud jusqu'au 41me. parallèle, ensuite au sud-est jusqu'au 50me., enfin à l'est. Parvenu à peu-près au 125me. méridien à l'est de Paris, il tourna au nord, et le 24 novembre il découvrit à dix milles, dans l'est, une terre qu'il nomma Van Diemen. Il continua sa route au sud-est, en longeant la côte, doubla l'extrémité méridionale de cette terre, située au sud du 43me. parallèle, essaya inutilement de jeter l'ancre à l'endroit de la baie des tempêtes où se trouve la baie de l'Aventure, de Furneaux; courut un peu au nord-ouest, et le 1er. décembre mouilla dans une grande baie à laquelle il donna le nom de Frédéric-Henri. Marion en a levé le plan en 1772. Le lendemain, il envoya deux canots à terre : le pays était très-haut, bien boisé, abondant en plantes anti-scorbutiques, et bien arrosé; mais on éprouvait beaucoup de difficultés à y faire de l'eau. On n'y avait aperçu aucune créature humaine; toutefois on avait cru entendre des cris et même un bruit assez semblable au son d'une trompette. On avait remarqué, sur deux arbres très-hauts et très-gros, des

entailles qui paraissaient récentes; on avait distingué des traces de bêtes sauvages, et vu des vestiges de feu et de la fumée; le soir il s'en éleva sur différents points; ce qui prouva que le pays était habité. Le 3, Tasman fit dresser, sur le rivage de la baie, un poteau, auquel fut attaché le pavillon de la compagnie; le 5, il appareilla; les vens contraires l'empêchèrent de suivre long-temps la côte au nord; alors il fit voile à l'est, se proposant de tenir cette direction jusqu'à ce qu'il eût rencontré les îles de Salomon. Le 13, étant par 42°. 10′ sud et 169°. 28′ est, il se trouva en vue d'une terre haute et montueuse; il la nomma Staaten-Land (terre des États). Son élévation et sa grande étendue firent penser à Tasman qu'elle appartenait au continent austral : c'est la nouvelle Zélande. Il en longea la côte en s'avançant au nord-est; et le 17 il mouilla, par le 40°. 50′, à l'entrée d'une grande ouverture, qu'il prit pour une baie. Bientôt des insulaires s'avancèrent dans leurs pirogues : ils s'arrêtèrent à une certaine distance, et ne voulurent pas venir à bord, malgré les démonstrations amicales des Hollandais. Il fut décidé qu'on se rapprocherait de la terre; tout-à-coup sept pirogues ramèrent vers les vaisseaux; un canot envoyé du Heemskerk au Zeehaan fut attaqué par les insulaires; trois matelots furent tués, d'autres se sauvèrent à la nage, on les accueillit : les sauvages emportèrent un des hommes tués; lorsqu'on fit feu sur eux, ils étaient déjà hors de la portée du canon. D'après cette funeste aventure, les Hollandais nommèrent ce lieu Mordenaars-bay (baie des assassins); et persuadés qu'ils ne pourraient rien espérer des habitans, ils appareillèrent pour s'éloigner. Vingt-deux pirogues les poursuivirent; on leur tira des coups de fusil qui firent tomber un des sauvages roide mort; les autres se hâtèrent de regagner la terre. La baie des assassins est par 171°. 41′ de longitude est, et 40°. 49′ de latitude sud. Tasman, en la quittant, fut obligé de faire route à l'est-nord-est, et se trouva environné de terre de tous côtés. Le pays lui parut bon et fertile; les vents d'ouest forcés continuant à l'empêcher de faire route au nord pour s'éloigner de la côte, il fut obligé de louvoyer; mais la violence du vent et le mouvement des vagues le contraignirent de venir mouiller dans une baie à l'est de celle des assassins : il la nomma baie de Tasman. Il est évident que la grande baie, à l'entrée de laquelle Tasman avait mouillé, est l'entrée du détroit de Cook, qui divise la Nouvelle-Zélande en deux parties; il s'approcha de la côte nord de ce détroit, dont il nomma une anse baie du Zeehaan. Tasman continuant sa route le long des côtes, se trouva, le 4 janvier 1643, vis-à-vis d'une pointe où la violence du courant qui portait à l'ouest, et la grosseur des lames qui venaient du nord-ouest, lui firent juger que la mer était ouverte en cet endroit, et qu'il devait y trouver un passage : il aperçut à l'ouest un groupe de petites isles qu'il nomma les Trois-Rois, d'après la fête dont on approchait : elles étaient habitées; on ne put y aborder à cause du ressac. Alors Tasman résolut de faire voile à l'est jusqu'au 220e. méridien, ensuite au nord jusqu'au 17e. parallèle sud, puis à l'ouest vers

les isles des Cocos et de Hoorn, de Le Maire et Schouten, afin de s'y procurer des vivres. Le 6 janvier il vit une isle dans le sud à trois lieues de distance; le 8, étant par 172°. de longitude et 32°. de latitudes, la force des lames qui venaient du sud-est lui indiqua qu'il ne devait pas chercher des terres de ce côté. Il tourna donc au nord. Le 19, il découvrit une petite isle haute, escarpée et stérile : elle fut appelée Pylstaart (Paille en queue) à cause des oiseaux de ce nom qui s'y trouvaient en très-grand nombre; le lendemain il eut connaissance de deux autres; le 21 il approcha de la plus septentrionale située par 21°.20′ S. et 186°.29′. E. elle n'était pas très haute. Elle fut nommée Amsterdam, l'autre Middelbourg. Les insulaires apportèrent dans leurs pirogues des cochons, des poules, divers fruits et des racines; ils étaient sans armes, doux et pacifiques, mais voleurs déterminés. Les canots des vaisseaux allèrent à terre. Pendant le séjour que Tasman fit dans la baie où il mouilla, il aperçut à l'est d'autres isles d'une médiocre élévation; le 25 il laissa tomber l'ancre devant celle qui reçut le nom de Rotterdam. Les hollandais furent accueillis aussi amicalement qu'à Amsterdam; les naturels la nommaient Ana-Moka. Amsterdam est Tonga-Tabou, Middelbourg Eoa. Ce sont les principales isles de l'Archipel des Amis. Le 1er. février, Tasman leva l'ancre et fit route au nord, et ensuite à l'ouest. Le 6, étant par 17°. 19′ S. et 182°. 35′ E. Il vit une vingtaine d'isles entourées de récifs et d'écueils; mais comme il était bien pourvu de vivres, il ne se soucia pas de s'y arrêter, il les nomma Isles du prince Guillaume, et Basses du Heemskerk. Ces ilots et ces écueils appartiennent à la partie orientale de l'Archipel des isles Fidji. Tasman est donc le premier qui ait eu connaissance de ce groupe, dont les géographes ne se sont occupés que plus d'un siècle et demi après, lorsque les habitans des iles des Amis en eurent parlé aux navigateurs européens. Les coups de vent et le mauvais temps ayant fait craindre à Tasman de se trouver plus à l'ouest qu'il ne le supposait (car le ciel avait été si couvert qu'il n'avait pu prendre hauteur), et d'être jeté sur une côte inconnue, d'où il lui serait très-difficile de se relever, il prit le parti de se diriger vers le nord jusque dans le voisinage du cinquième parallèle sud, puis de courir à l'ouest sur la Nouvelle-Guinée. Le temps fut pluvieux et embrumé jusqu'au 22 mars; ce jour là Tasman étant par 5° 2′ sud, fut poussé par le vent alisé sur une vingtaine de petites isles nommées Ontong Java par Le Maire et Schouten : il reconnut successivement d'autres isles découvertes par ces navigateurs; on en vit les habitans, qui étaient noirs et avaient l'air féroce. Le 1er. avril, Tasman aperçut la Nouvelle-Guinée (Nouvelle-Irlande) : il longea les côtes, espérant trouver un passage au sud. Le 12, une secousse de tremblement de terre fit croire que les navires avaient touché. Huit jours après, on passa devant l'isle brûlante, dont le volcan jetait des globes de flamme. Parvenu à l'extrémité occidentale de la Nouvelle Guinée, Tasman franchit le détroit qui sépare cette île de Gilolo, puis il se dirigea sur Batavia, où il arriva, après un voyage de dix mois. Le succès de

cette entreprise mémorable engagea Van Diemen à confier à Tasman le commandement d'une seconde expédition, dont l'objet était de reconnaître, avec plus d'exactitude, toute la partie septentrionale de la grande terre dont il venait de découvrir l'extrémité méridionale. Déjà Van Diemen, dès la première année de son gouvernement en 1636, avait expédié deux navires qui n'avaient pu, à cause des vents contraires, parvenir à la Nouvelle-Guinée, en partant de l'ouest. Ils avaient alors fait route au sud, aperçu la terre d'Arnheim, vue pour la première fois en 1606, et découvert une terre, qui fut nommée Van Diemen. On en avait suivi la côte pendant cent vingt milles sans apercevoir un seul habitant. Tasman, chargé de continuer, vers l'ouest la reconnaissance de la côte, eut, pour ce second voyage, les navires le Zeehaan et le Braak. Ses instructions signées par le gouverneur-général, le 29 janvier 1644, lui tracent sa route d'abord le long de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée, puis de ce que l'on regardait comme la côte occidentale de ce pays, et le chargea d'examiner si un passage ne conduit pas à la mer du sud; ce qui fait présumer que l'on ignorait alors à Batavia l'existence du détroit de Torrès. Tasman devait aussi, de la partie nord-est du grand pays dont il avait le premier vu l'extrémité méridionale, aller dans l'ouest le plus loin qu'il pourrait, pour déterminer si les terres de Van Diemen et d'Arnheim étaient ou n'étaient pas des îles. Cette seconde expédition de Tasman s'effectua sans doute aussi heureusement et aussi habilement que la première; mais on en ignore complètement les détails. On ne sait ni la date de son départ ni celle de son retour; et l'on est réduit aux conjectures pour connaître la route qu'il a suivie. Voici la plus vraisemblable : Après avoir, conformément à ses instructions, longé la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée jusqu'au cap Valse, cap que les Anglais ont nommé Welzh, il aura fait route au sud, et reconnu qu'il existait un vaste espace de mer entre cette grande île et la Nouvelle-Hollande; ensuite arrivé à l'extrémité la plus septentrionale de ce continent dans l'est, il aura longé la côte orientale du golfe de Carpentarie jusqu'au fond, puis navigué vers l'ouest tout le long de la côte jusqu'au cap du nord-ouest de la Nouvelle-Hollande, selon ses instructions. Il sera peut-être allé ensuite au sud, en contournant la terre d'Eendraght, jusqu'au tropique du Capricorne. La reconnaissance des terres terminée à ce point, Tasman sera retourné à Batavia. Des fragmens épars dans le recueil de Witsen, apprennent quelques particularités sur ce second voyage. Suivant le témoignage des historiens du temps, la compagnie hollandaise des Indes Orientales jugea que les découvertes faites récemment dans l'hémisphère austral étaient de la plus grande importance, et afin qu'elles ne fussent pas perdues, elle fit tracer et graver la carte de cette partie du monde sur le pavé de la nouvelle maison-de-ville d'Amsterdam. C'est aussi ce que nous apprend Thévenot, qui le premier a reproduit cette carte en 1663, dans le tome Ier. de son recueil; mais on n'y voit pas la route de Tasman, de la Nouvelle-Zélande aux îles des

Amis, parce que sa dimension n'a pas permis d'y placer ces détails : on les trouve dans la carte du recueil de Valentyn, et dans celle qui est jointe à l'ouvrage de Dubois, sur les gouverneurs-généraux de Batavia; mais à d'autres égards ces deux copies ne valent pas celle de Thévenot. Ce savant français est aussi le premier qui ait publié, dans son second volume, le journal de la première expédition de Tasman; il fut traduit en anglais par Dirk Rembrandts; qui avait possédé l'écrit original, et parut avec d'autres voyages, dans la collection de Hook, Londres 1682, in-4°.; dans un autre de 1694, in-8°.; ibid. et 1701, 8°. Valentyn donna postérieurement dans son précieux recueil imprimé en 1725 et 1726, en hollandais, une édition plus détaillée que la précédente, et y joignit plusieurs cartes et des vues; il paraît qu'il avait été à portée de consulter le journal original de Tasman. Les cartes partielles de sa navigation sont un précieux monument de l'exactitude de cet habile marin; elles servent souvent à expliquer ce qu'une lecture attentive fait trouver de vague et d'obscure dans quelques passages de son journal que l'on ne tient pas immédiatement de sa main. Les figures qui sont également copiées sur les dessins de Tasman, représentant la physionomie des peuples qu'il a vus : leur fidélité est constatée par celles de l'atlas de Cook. Al. Dalrymple inséra la traduction de ce journal dans son recueil; et profitant du travail de tous ceux qui l'avaient précédé, y ajouta diverses variantes. Les cartes et les planches données par Valentyn se retrouvent en partie dans la collection de Hondt, La Haye 1749, in-4°. L'éditeur dit qu'il possédait le manuscrit original de Tasman. C'est dans ces recueils qu'ont puisé de Brosse et les autres auteurs qui ont parlé du premier voyage de Tasman. Quant à la seconde expédition de ce navigateur, on n'en trouve le journal nulle part. Cependant un savant avait écrit qu'elle s'était effectuée; car Thévenot, dans son avis préliminaire, s'exprime ainsi : « La Terre australe, qui fait maintenant une cinquième partie du » monde, a été découverte à plusieurs fois : la partie nommée te » Witland, en 1628; la côte que » les Hollandais appellent la Terre » de P. Nuyt, le 16 janvier 1627; » la Terre de Diemen, le 24 novembre 1642; celle qu'ils ont » nommée la Nouvelle-Hollande, » en 1644. » Il finit par dire que presque toutes les côtes de ce pays ont été découvertes. La mémoire du second voyage de Tasman avait été tellement effacée, qu'on attribuait la découverte d'une partie de la côte du nord de la Nouvelle-Hollande à un voyageur imaginaire; c'est ce que l'un des auteurs de cet article a essayé de prouver dans un Mémoire lu à la troisième classe de l'institut de France, le 26 août 1814, et inséré dans le tome II des Nouvelles Annales des Voyages. En rapprochant les noms imposés par Tasman à plusieurs lieux découverts dans son premier voyage, de ceux de plusieurs points de la côte sud du golfe de Carpentarie, il a montré que probablement c'était ce navigateur qui avait également nommé ceux-ci, et que par conséquent il avait fait un second voyage, dont aucun auteur n'avait parlé. Cette conjecture se trouva confirmée, à l'instant où

il terminait son Mémoire. Il lut dans l'ouvrage de Burney sur les Découvertes faites dans le Grand Océan, que Dalrymple avait traduit et fait imprimer, d'après un manuscrit de la bibliothéque de sir J. Banks, les instructions données à Tasman par le gouverneur-général et le conseil de Batavia pour son second voyage, et signées le 29 janvier 1644. Enfin, Flinders, dans l'introduction à son Voyage, parle aussi de ces instructions, et ajoute que Dalrymple a inséré dans sa Collection concerning Papua, cette pièce, qui a fourni plus de documens précis et authentiques sur les premières découvertes des Hollandais dans l'est, que tout ce que le public avait connu précédemment. Ces instructions, observe Flinders, prouvent évidemment que la partie de la Terre australe, comprise entre la terre de Witt et le cap Van Diemen, situé au nord-ouest, était inconnue au gouvernement Hollandais de Batavia, au commencement de 1644. La carte de Thévenot, qui est de 1663, donne la configuration de cette côte, et la joint à la Terre Van-Diemen du nord : mais comme aucun document n'indique qu'elle ait été vue dans l'intervalle de dix-neuf ans qui sépare ces deux dates, on peut conclure que cette côte fut explorée pour la première fois par Tasman. Dampier dit qu'il en a vu la carte, dressée par ce marin; aujourd'hui on n'en peut trouver aucune qui porte son nom. Depuis long-temps le mérite de Tasman, comme navigateur, est justement apprécié : il a contribué par son premier voyage, à faire disparaître l'opinion qui prolongeait indéfiniment au sud et à l'est la terre dont ses compatriotes avaient découvert des parties à l'ouest et au nord; et par sa seconde expédition il a déterminé l'étendue au sud, du grand golfe de Carpentarie. Il a découvert la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande, qu'il avait nommée Terre des États, la portion occidentale du détroit de Cook, l'archipel des Amis, un groupe des îles Fidji et d'autres îles; enfin il est un de ceux qui ont le plus agrandi le domaine de la géographie. Une partie de ses découvertes a été complétée par Cook : celles qui sont relatives à la côte méridionale de la Terre Van-Diemen, l'ont été par le contre-amiral d'Entrecasteaux, dans le voyage à la recherche de la Pérouse. Quoique nous ne possédions en quelque sorte que des fragmens des travaux de Tasman, ils suffisent pour nous faire apprécier ses talens et ses connaissances. Les positions des lieux qu'il a découverts ou reconnus sont partout indiquées avec une précision très-remarquable pour le temps. Les routes qu'il a suivies sont choisies d'après des raisonnemens qui attestent qu'il joignait beaucoup d'expérience à une étude profonde de l'art nautique. Une rivière de la Carpentarie, une île de la Terre Van-Diemen, une baie de la Nouvelle-Zélande (le Blind-Bay de Cook) portent le nom de Tasman. Les cartes offrent souvent, à peu de distance, un autre lieu qui est désigné par le nom de Maria Van-Diemen. Nous avions dit, dans le Mémoire cité précédemment, que c'était une marque de l'attachement de Tasman pour la fille du gouverneur-général. M. G. Moll, professeur à Utrecht, qui a écrit, en hollandais, un Traité sur quelques-unes des pre-

mières navigations des Néerlandais, Amsterdam 1825, in-8°., dit qu'il serait surpris que cette supposition, vraiment française, pût un seul instant sourire à un Néerlandais instruit, puisque, d'après Valentyn, Van-Diemen ne laissa pas d'enfans légitimes. Cependant l'idée est plus britannique que française, puisque Flinders l'a énoncée avant nous. Du reste Van-Diemen peut avoir eu une fille naturelle, et nous avons dit que c'était peut-être une parente de ce gouverneur-général, qui avait inspiré de l'attachement à Tasman. « Mais, ajoute M. Moll, l'histoire des amours de Tasman nous est indifférente. » On en convient sans peine ; mais l'on ne peut s'empêcher de trouver bien extraordinaire l'insouciance des Hollandais pour le plus illustre de leurs navigateurs. « Nous ne sa- » vons que peu de choses sur son » compte, dit M. Moll, sinon » qu'il étoit né à Hoorn, où il » paraît que sa famille existe en- » core. Nous ignorons à quelle » époque il est allé dans l'Inde, » à quelle époque il est revenu » dans sa patrie, et les autres évé- » nemens de sa vie. Dans nos grands » dictionnaires historiques, où l'on » a recueilli avec un soin minutieux » tout ce qui concerne tel ou tel » savant qui n'est pas sorti de son » cabinet, et qui n'est connu que » pour avoir professé à une uni- » versité, ou pour avoir pris part » à des querelles survenues dans » la république des lettres, le » premier navigateur de son temps » n'a pu trouver place. Heureu- » sement que Valentyn nous a fait » connaître quelques circonstances » de la navigation de Tasman ; je » dis heureusement, car Valentyn » même semble n'avoir pas senti » l'importance de ce voyage. Nous » ne connaissons donc de Tasman » que ses voyages et ses décou- » vertes. » Ces travaux suffisent pour lui faire obtenir un rang honorable parmi les plus grands navigateurs. Ceux qui ont parcouru les lieux qu'il avait visités, y ont constaté l'exactitude de ses indications. Sa carte de la Nouvelle-Hollande donne une idée juste de l'ensemble de ce qui était connu de ce grand pays, à l'époque où il termina son second voyage. Cette carte fut pendant long-temps, avec les extraits du voyage, les seuls monumens des navigations de Tasman. Il n'entrait pas dans la politique du gouvernement hollandais de faire des découvertes pour l'intérêt général de la géographie. Voilà pourquoi la relation des expéditions de Tasman ne fut jamais publiée complètement. Il est probable que la compagnie des Indes Orientales n'avait nullement l'intention d'en faire rien paraître. Ce n'est qu'à des hasards heureux qu'on doit la connaissance des extraits des journaux de Tasman. Flinders observe que Dirk Rembrandts paraît avoir omis, dans sa Traduction, une partie des détails nautiques relatifs à la Terre Van-Diemen. Flinders a essayé d'y suppléer par des détails qu'il a tirés d'un journal contenant les opérations quotidiennes faites dans le cours du voyage, et de plus, une suite de trente-huit cartes manuscrites, de vues et de figures. Les expressions : *par moi*, qui reviennent souvent dans cette pièce, et qui sont suivies de la signature Abel Tasman, montrent que si ce n'est pas le journal original de ce navigateur, c'en est

au moins une copie, qui aura probablement été faite à bord du vaisseau, pour le gouverneur-général et le conseil de Batavia. Sir Joseph Banks communiqua obligeamment à Flinders ce document précieux, ainsi qu'une traduction qui en avait été faite en 1776. Les vues et les figures sont vraisemblablement celles qui se trouvent dans Valentyn; car le nombre en est le même. Dans ces derniers temps, des Anglais ont proposé de changer le nom de la terre Van-Diemen, et de lui en substituer un tout britannique; mais la raison et la justice réclament le nom de Tasmanie qui, du reste, commence à être en usage.

TAULIER (Jean), peintre né à Bruxelles où il apprit les premiers élémens du dessin, est regardé comme appartenant en quelque sorte à Liége, parce qu'y ayant été appelé vers l'an 1600, il s'y fixa, en épousant Catherine Dameri, sœur de Simon Dameri, peintre liégeois. Les maisons religieuses de Liége possédaient un grand nombre d'ouvrages de Taulier. Le tableau du maître-autel de l'église collégiale de Saint-Martin était un de ses plus beaux morceaux. Il s'est aussi adonné à la gravure en taille-douce. Il existe encore dans ce genre une Sainte-Famille au bas de laquelle on lit : Joan. Taulier sculp. et excudit, Leodii, anno 1635. Il est mort vers l'an 1640.

TEINTURIER (Jean), célèbre musicien du 15e. siècle, naquit à Nivelles (Brabant méridional). Il embrassa l'état ecclésiastique, et passa presque toute sa vie à étudier le fameux Guido, qui avait le premier, parmi les modernes, donné des règles sur la musique. Il avait un emploi, assez lucratif et honorable dans la grande-église de Nivelles, lorsque Ferdinand d'Arragon, roi de Naples, l'engagea à venir auprès de lui. Il le nomma son chapelain et chantre de l'église royale. Teinturier fit bientôt connaissance avec Gafforio et Garneiro, qui le crurent digne de se l'associer pour établir cette célèbre école de musique dont les progrès ont produit tant de grands maîtres.

TEMPESTE (Pierre-Molyn, surnommé), peintre né à Harlem en 1643, réussissait dans tous les genres, principalement dans les chasses aux sangliers. Dans un voyage qu'il fit à Gênes, une femme avec qui il vivait fut assassinée; il fut soupçonné d'avoir trempé dans ce meurtre, et condamné à une prison perpétuelle, parce qu'il ne se trouva pas de preuves assez convaincantes pour le faire mourir. Lors du bombardement de Gênes en 1684, le doge fit sortir les prisonniers. Molyn put gagner Plaisance, dans le duché de Parme, où il continua de travailler.

TÉNIERS (David), dit le Vieux, peintre flamand, né à Anvers, en 1582, fut d'abord élève de Rubens, et commença par faire de grands tableaux, qui eurent quelque succès; mais s'étant rendu à Rome pour s'y perfectionner dans la peinture historique, il se lia d'amitié avec Adam Elsheimer, dit Tedesco, dont les ouvrages, parfaits dans leur petit genre, avaient alors la vogue; et, loin de s'exercer dans le grand style, comme il en avait le projet, il ne peignit plus guère que des figures de petite proportion. De

retour à Anvers après dix années d'absence, il s'appliqua à peindre la nature flamande, dans toute sa naïveté, et il réussit particulièrement à représenter des scènes villageoises. On a de lui des réunions de buveurs et de fumeurs, des charlatans, des laboratoires de chimie, des intérieurs de ménages rustiques, etc. Le sentiment des mœurs locales et le costume y sont scrupuleusement observés. Son dessin a de la correction; sa touche est ferme et spirituelle; et les amateurs dont le goût est le plus exercé distinguent difficilement ses ouvrages de ceux de son fils, David Téniers, dit le Jeune, qui a néanmoins plus de célébrité (Voyez l'article suivant). C'est ainsi que le tableau du Musée royal à Paris, représentant un joueur de cornemuse, avait été long-temps mis sous le nom de Téniers le Vieux dans les catalogues, et qu'aujourd'hui même les plus habiles connaisseurs sont encore partagés de sentiment à cet égard. Ceux qui se vantent d'une sagacité toute particulière, motivent ainsi la différence qu'ils croient saisir entre les deux Téniers : le père, suivant eux, a un peu moins de finesse dans la touche et de fraîcheur dans le coloris. Ses ordonnances sont moins belles, ses attitudes ne sont pas d'un aussi bon choix; mais, d'un autre côté, il se pourrait bien qu'il l'emportât sur son fils par la force et la chaleur du ton. On sait le degré de confiance que méritent en général ces sortes de parallèles. Les seuls tableaux de Téniers le Jeune, qui ne puissent réellement donner lieu à aucune méprise, sont ceux qu'il fit du vivant de son père; ils portent presque tous cette indication : David Téniers Junior. En dernier résultat, si le peintre qui est l'objet de cet article est placé moins haut que Téniers le Jeune dans l'estime des amateurs, c'est peut-être par l'effet d'un de ces nombreux préjugés dont on s'explique difficilement la cause; et il est certain, du moins, que le père a eu le mérite d'inventer sa manière, dont le fils n'a été ensuite que le très-habile imitateur. Téniers le Vieux mourut dans sa ville natale, en 1649, âgé de 67 ans.

TÉNIERS (David), dit le Jeune, fils et élève du précédent, naquit à Anvers en 1610. Plusieurs biographes prétendent qu'il quitta l'atelier de Téniers le Vieux, pour celui d'Adrien Brauwer, et qu'il reçut même des leçons de Rubens. D'autres ajoutent qu'il fut aussi élève d'Elsheimer; mais ces faits, quoique d'une faible importance, sont niés comme autant d'impostures, par Dezallier-Dargenville, dont l'honneur semble intéressé à prouver que le fils n'eut jamais d'autre maître que son père. La vérité est, qu'à l'époque de ses débuts dans la carrière des arts, Téniers le Jeune imitait alternativement, et avec une merveilleuse habileté, la plupart des peintres de son temps, d'où l'on pouvait en effet conclure qu'il avait alternativement pris de leurs leçons. Ce fut ce talent tout particulier qui établit d'abord sa réputation à Anvers, et le fit surnommer le Protée ou le Singe de la peinture. Se trouvant un jour dans un cabaret du village d'Oyssel, il s'aperçut, au moment de sortir, qu'il n'avait pas de quoi payer sa dépense. Il fit approcher un aveugle qui jouait de la flûte, le peignit,

et eut le bonheur de vendre trois ducats son tableau à un voyageur anglais, qui s'était arrêté dans le cabaret, pour changer de chevaux. Fort heureusement, Téniers sentit d'assez bonne heure la nécessité d'être autre chose qu'un faiseur de pastiches; et, après avoir copié avec une fidélité surprenante toute la galerie de l'archiduc Léopold-Guillaume, après avoir composé une foule de tableaux où la manière du Tintoret et de Rubens était reproduite au point de tromper les yeux les plus exercés, il prit la ferme résolution de ne plus imiter que la nature. C'est de cette époque seulement que date sa véritable gloire. La vie de Téniers fut peu fertile en événemens. La douceur de ses mœurs et la régularité de sa conduite lui valurent l'estime de tous ses compatriotes. L'archiduc Léopold le fit gentilhomme de sa chambre; la reine Christine lui donna son portrait avec une chaîne d'or; le prince D. Juan d'Autriche voulut être son élève; on rapporte même qu'après avoir logé quelques mois chez Téniers, ce prince peignit de sa main un des fils de son hôte. Enfin, le roi d'Espagne, le prince d'Orange, le comte de Fuensaldagna et l'évêque de Gand, l'honorèrent d'une protection qui ne laissa pas d'être utile à ses intérêts. Il n'y eut guère que Louis XIV qui ne sentit point ou ne voulut point apprécier le mérite de ce peintre. Un jour que le valet-de-chambre de ce grand roi venait de placer dans les petits appartemens quelques scènes flamandes de Téniers, le monarque s'écria en les voyant : qu'on enlève tous ces magots. La gravité naturelle, les sentimens élevés de Louis XIV, et son goût prononcé pour le grand dans tous les genres, expliquent suffisamment sa prévention contre des tableaux où il ne voyait que la trop parfaite image d'une nature triviale. Fatigué des nombreuses visites qui l'empêchaient de travailler, Téniers quitta sa ville natale pour se retirer dans le village de Perth, entre Malines et Anvers; il se proposait d'y étudier de plus près les mœurs et les habitudes des paysans qu'il aimait à représenter; mais cette retraite champêtre devint bientôt, à son grand regret, le rendez-vous de toute la noblesse du pays; et il est à remarquer que celui de tous les peintres flamands dont les ouvrages sont les plus populaires fut aussi celui qui vécut le plus habituellement dans les hautes classes de la société. On rapporte que, dans l'espérance de vendre ses tableaux mieux qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors, il se fit un jour passer pour mort, et que, grâce à ce stratagême, dont sa femme et ses enfans étaient complices, il fit un gain considérable; mais bien que cette anecdote ait fourni à MM. Jos. Pain et Bouilly, un vaudeville représenté, en 1800, sous le titre de Téniers, il est permis de la révoquer en doute : on raconte la même chose de Rembrandt, et c'est avec plus de vraisemblance. Avare et même crapuleux, Rembrandt devait être plus capable que Téniers d'employer de pareilles ressources. Aucun peintre ne surpassa, n'égala même Téniers le jeune, pour la facilité et la légèreté du pinceau; aucun n'eut un sentiment plus intime et plus prompt de la vérité. Ce n'est pas seulement la forme grotesque et les costumes des villageois de son pays, qu'il sut ren-

dre dans la perfection; il a peint avec une justesse d'expression et une naïveté admirables, le jeu de leur physionomie, leurs mœurs, leurs passions, leurs caractères individuels, et jusqu'à la moindre des nuances qu'établissait entre ces hommes rustiques la diversité des fortunes et des conditions. Reynolds regrette que Téniers n'ait pas employé à des sujets nobles l'élégance et la précision de son pinceau. Cette observation nous semble mal fondée. Téniers, suivant toute apparence, n'eût été qu'un peintre médiocre dans un genre où cette élégance et cette précision n'auraient jamais pu suppléer au goût inné des belles formes et du grand style. C'est comme si l'on regrettait que Vadé qui versifiait des contes et des vaudevilles grivois avec toute l'élégance du genre, n'eût pas employé son talent à composer un poëme héroïque. La touche de Téniers est vive, légère et spirituelle. Ses tons de couleur sont vrais et riches. Il lui arriva quelquefois de tomber dans le gris, en cherchant plus qu'il ne devait cette harmonie de lumière argentine qu'on avait souvent admirée dans ses ouvrages. Une seule observation que lui fit à ce sujet Rubens l'eut bientôt corrigé de ce léger défaut. Ses paysages, en général, ne sont pas d'un excellent choix, du moins par rapport à la richesse des sites et des perspectives; mais ils ont, au plus haut degré, comme ses figures, le mérite de la vérité locale. On ne saurait trop s'étonner du talent avec lequel il savait y répandre le jour, et faire en quelque sorte sentir la fluidité de l'air. Ses groupes, d'ailleurs, sont liés avec art, son dessin a de la finesse et ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'exactitude. La rapidité de son exécution était prodigieuse. Il y a tel de ses tableaux, les plus estimés, qui ne lui a pas coûté plus d'une journée de travail. Aussi disait-il en riant, que pour rassembler tous ses ouvrages, il faudrait une galerie longue de deux lieues. Les connaisseurs faisaient un cas particulier de ce qu'il appelait ses après-souper. C'étaient de petites compositions qu'il aimait à peindre le soir, comme par délassement, et qui étaient clairs dans toutes les parties. On y admirait surtout l'intelligence avec laquelle il savait détacher tous les objets, exprimer toutes les distances sans aucune des ressources que les peintres ordinaires cherchent dans le jeu des oppositions. Le Musée royal de Paris possède quatorze tableaux de ce maître, parmi lesquels on remarque particulièrement les Œuvres de miséricorde, l'Enfant Prodigue, une Tentation de Saint-Antoine, la Chasse au héron, le Joueur de cornemuse, et la Noce de village. Les autres ouvrages sont répandus avec profusion en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, et cependant ils se soutiennent toujours dans le commerce à un prix très-élevé. Téniers a aussi laissé des dessins au crayon noir, qui sont également recherchés des amateurs. Ceux qu'on voit aujourd'hui à Paris dans la galerie d'Apollon, au Muséum, représentent une fête villageoise et une réunion de fumeurs. Les estampes d'après ce maître sont innombrables. La plupart sont dues à la pointe piquante et spirituelle de Lebas, qui s'était parfaitement pénétré de l'esprit du modèle. Téniers lui-même a gravé

à l'eau-forte quelques-uns de ses tableaux. Une partie de son OEuvre a été publiée sous le titre de Theatrum pictorium, Anvers 1658, 1660, 1684, 245 pl.; et en français, 1755, in-fol., intitulé : Le grand cabinet de tableaux de l'archiduc Léopold-Guillaume, peint par des maîtres italiens, et dessiné par David Téniers. Cet habile peintre mourut à Bruxelles, en 1694, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il avait été nommé Directeur de l'académie d'Anvers, en 1644.

TÉNIERS (Abraham), né à Anvers, frère du précédent, bon peintre, égal à son père et à son frère dans l'expression et la connaissance du clair-obscur, quoique leur inférieur dans le brillant de la touche et la légéreté du pinceau.

TEN-KATE (Lambert), philologue, né à Amsterdam le 23 janvier 1674, et mort célibataire dans la même ville le 14 décembre 1731, est sans contredit celui qui, avec Balthasar Huydecoper (Voyez ce nom), a le mieux mérité du système grammatical et étymologique de la langue hollandaise, en le mettant dans son véritable jour. Jeune, il s'était appliqué à la nouvelle philosophie de Newton, et il ne négligea point non plus les langues savantes; mais sa langue maternelle fixa spécialement son attention, et il s'occupa de son origine et de ses règles avec un zèle infatigable. Le premier fruit de ses travaux parut en 1710, sous le titre de Rapport entre la langue gothique et la langue hollandaise; mais l'ouvrage qui mit le sceau à la réputation de Ten-Kate fut son Introduction à la connaissance de ce qu'il y a de plus relevé dans la langue hollandaise, Amsterdam 1723, 2 vol. in-4°.

TERBURG (Gérard), peintre hollandais, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, en 1608, était fils d'un artiste habile qui lui enseigna son art. Il parcourut l'Allemagne, et se rendit à Rome, où il se fit connaître du comte de Pigoranda, ambassadeur d'Espagne, qui l'emmena à Madrid. Terburg eut les plus grands succès dans cette capitale; il y fit les portraits de toute la famille royale et ceux de la cour. Le roi le créa chevalier, et lui fit présent d'une chaîne d'or, d'une épée, d'une médaille et d'éperons d'argent. Beaucoup de dames lui demandèrent leur portrait, et l'on prétend que sa figure et son esprit séduisans l'entraînèrent dans des intrigues de galanterie qui donnèrent de la jalousie aux Espagnols, si bien qu'il fut obligé de s'éloigner. Il se rendit à Londres, puis à Paris, où il fit beaucoup de portraits qui lui furent payés très-cher. Étant revenu dans sa patrie, il se maria et devint bourgmestre de la ville de Deventer, où il vécut dans l'aisance jusqu'à l'âge de soixante-treize ans, et mourut en 1681. On voit encore de ce maître beaucoup de productions dans différentes galeries. Presque tous les sujets en sont pris dans la vie privée. Il excellait surtout à peindre le satin blanc, et il en a mis dans la plupart de ses tableaux. Le plus remarquable de ses ouvrages est le congrès de Munster, où le peintre s'est représenté lui-même parmi les spectateurs : toutes les figures en sont d'une extrême ressemblance. Ce tableau a été gravé par Suyderhof; cette estampe est très-recherchée.

TERENTIUS (Jean-Gerhard), professeur de langue hébraïque à Franeker, né près de Leuwarden, province de Frise vers 1630, mort fort pauvre en 1677, a publié : 1°. Meditations philologico-hebreæ, Franeker 1654, in-12. 2°. Liber Jobi, chaldaïce, latine et græce cum notis, 1662, in-4°. 3°. Gymnasium chaldaïcum 1664, in-12. 4°. Epitome grammaticæ hebreæ Joannis Buxtorf, 1665, in-12. Terentius donnait aussi dans les fausses vues du massorétisme.

TERWERTON (Augustin), peintre d'histoire, né à La Haye en 1649. Après s'être perfectionné en Italie par l'étude des bons modèles, il revint dans sa patrie, et rendit à l'académie de La Haye son premier lustre. Il fut chargé d'en établir une à Berlin. Il y mourut en 1711, laissant après lui une grande réputation. Il eut deux frères, Elie et Mathieu. Le premier excellait à peindre des fleurs, il mourut en 1724, L'autre peignait des sujets d'histoire qu'il traitait avec beaucoup de jugement. Il mourut en 1735.

THÉROIGNE-DE-MÉRICOURT, femme honteusement célèbre dans la révolution française par sa démagogie et le scandale de ses déréglemens. Elle était née dans le grand-duché de Luxembourg vers 1760, et alla jeune à Paris, où elle se livra au libertinage. Au commencement de la révolution, elle se lia avec plusieurs chefs populaires, qui tirèrent parti de son audace naturelle et d'une espèce d'éloquence qui était accompagnée d'une figure assez agréable. Théroigne se trouva dans la plupart des émeutes et dans celle qui eut lieu à Versailles le 5 et le 6 octobre 1789. Elle contribua beaucoup à corrompre le régiment de Flandre, en conduisant dans les rangs d'autres femmes sans pudeur, dont elle avait la direction, et distribuant aux soldats de l'argent qui venait du foyer de tous les désordres, le Palais-Royal. On l'entendit dans cette occasion vomir mille injures contre la reine. En 1790, elle fut envoyée avec Bouvet-Carrère dans le pays de Liége, afin d'y soulever le peuple ; mais arrêtée en janvier 1791 par les Autrichiens, elle fut conduite à Vienne, où on l'enferma dans une forteresse. Léopold II, sur le rapport que lui firent deux commissaires qui l'avaient interrogée, désira la voir, l'entretint pendant une heure, et, trompé par son repentir, lui fit rendre la liberté, à condition de ne plus reparaître dans ses états. Elle retourna à Paris en janvier 1792, et parut d'abord avoir changé d'opinion. Plusieurs femmes d'une conduite assez équivoque, avaient aussi, à l'imitation des hommes, leurs clubs jacobiniques. C'est dans les tribunes de ces clubs, comme sur la terrasse des Tuileries qu'on entendit Théroigne haranguer la multitude pour l'amener aux principes de la constitution et au modérantisme ; mais les jacobins, qui n'ignoraient pas les services qu'elle avait rendus aux Orléanistes, voulurent en profiter à leur tour. Il ne leur fut pas difficile de la gagner et de l'endoctriner à leur manière. Théroigne oublia bientôt ses sentimens de modération. Dès lors sa démagogie n'eut plus de bornes ; une pique à la main, et à la tête d'une armée de femmes, elle parcourait les rues, et excitait le peuple à la révolte. Dans la funeste journée du 10 août 1792, elle se trouva parmi les factieux, et fit

massacrer dans la cour des Feuillans, Suleau et cinq autres personnes. Elle était en correspondance avec les principaux chefs des jacobins, et notamment avec Robespierre et St.-Just. Cependant l'effervescence continuelle de son sang, causée par l'exaltation de ses idées et par les différentes crises où elle se trouvait, la firent tomber en démence. On la conduisit dans une maison de folles au faubourg Saint-Martin, et de là à la Salpétrière, où elle est morte en 1817. On trouva dans les papiers de Saint-Just une lettre d'elle, sous la date du 26 juillet 1794, dans laquelle on voit le déraisonnement d'une tête égarée.

THIELIN (JEAN-PHILIPPE VAN), célèbre peintre de fleurs, né à Malines en 1618, avait de la fortune; il était seigneur de Cowentburg. L'amour de l'art fut son seul aiguillon. Il prit pour maître Daniel Segers. Il peignait les objets d'après nature, prenant les fleurs dans le moment de leur plus grande beauté, et les groupant avec élégance. Il travailla beaucoup pour le roi d'Espagne. Il était père de trois filles qui se rendirent célèbres par le même talent.

THOMAS DE CATIMPRÉ ou DE CANTINPRÉ (CANTIPRATANUS), né en 1201 à Leeuw-St.-Pierre, près de Brùxelles, fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin, dans l'abbaye de Catimpré, près de Cambray, puis religieux de l'ordre de Saint-Dominique, vers l'an 1232. Il est connu : 1°. Par un Traité des devoirs des sûpérieurs et des inférieurs, publié sous ce titre singulier : Bonum universale de Apibus, ouvrage historique et ascétique. C'est à tort que quelques-uns croient qu'il a été évêque suffragant de Cambray. Ce savant religieux mourut en 1280, et selon quelques-uns en 1263.

THOMAS (HUBERT), natif de Liége, s'appliqua avec succès au droit, devint conseiller intime de Louis électeur palatin, puis secrétaire de Fréderic II, son successeur. Il gagna tellement la confiance de ce prince, qu'il l'envoya en qualité d'ambassadeur à la cour de Charles-Quint, de François Ier., de Henri VIII, et de presque tous les princes d'Italie. Ces emplois ne l'empêchèrent pas de donner au public plusieurs ouvrages, entre-autres : 1°. De l'origine des Tongrois et des Éburons, Strasbourg 1541; Anvers 1650, et dans la collection des écrivains d'Allemagne de Schardius. 2°. Annales ou la Vie de Fréderic II, électeur palatin, Francfort 1624, in-4°. 3°. Une Description des édifices de ce prince. 4°. Des Antiquités d'Heidelberg, etc. Ces ouvrages sont bien écrits en latin, le style de l'auteur est assez pur, élégant et du plus grand intérêt; mais sa critique est peu sûre, il adopte des traditions populaires sans examen. M. de Buffon ne s'en est pas assez défié, en rapportant sur sa parole l'histoire du prétendu port de Tongres, dans un temps où cette ville n'existait pas encore.

THULDEN (THÉODORE VAN), peintre, né à Bois-le-Duc, province de Brabant septentrional, en 1607, fut un des élèves les plus distingués de Rubens, qui le conduisit à Paris lorsqu'il y fut appelé par Marie de Médicis pour peindre la galerie du Luxembourg; et il paraît certain que Van Thulden n'a pas été étranger à l'exécution

de cette grande entreprise. Quoique âgé seulement de vingt-trois ans, il fut chargé de peindre, dans une suite de plusieurs tableaux, l'histoire de Saint-Jean de Matha, fondateur des Mathurins. Mais ces tableaux ayant été repeints depuis presque en entier, ce qui est resté de l'ouvrage du peintre donne seulement l'idée de la composition; on la connaît encore mieux par la gravure qu'il en fit lui-même. Il parcourut une partie de la France et s'arrêta à Fontainebleau pour y étudier les peintures dans lesquelles le Primatice a représenté les aventures d'Ulysse, qu'il grava depuis à l'eau-forte. Il voulait aller à Rome pour se perfectionner; mais ses parens s'opposèrent à son désir, et il se vit forcé de revenir dans les Pays-Bas, où il eût de fréquentes occasions de donner des preuves de talent. Aussi habile dans les tableaux d'histoire que dans la peinture de genre, il préférait cependant les petits sujets, et il a peint des foires et des kermesses, dans le goût de Téniers, qui ne le cèdent en rien à celles de ce peintre. Mais lorsqu'il avait à peindre un sujet historique, il savait agrandir sa manière, et ses tableaux sentaient toujours l'inspiration. Sa facilité n'était cependant qu'apparente : il travaillait avec lenteur et opiniâtreté; c'était à paraître facile que tendaient tous ses efforts. C'est peut-être de tous les élèves de Rubens celui qui, par la grandeur des idées, la manière de composer et de peindre, approche le plus de ce grand maître. Son coloris est moins brillant, et son dessin moins correct; mais il possède au même degré l'intelligence du clair-obscur. Parmi ses tableaux d'histoire les plus remarquables, on cite celui qu'il peignit en 1659, pour les religieuses de Malines appelées Maysen, et qui représente la Vierge dans une gloire faisant couler du lait de son sein sur Saint-Bernard; le Christ à la Colonne; le Martyre de St.-Sébastien; l'Assomption de la Vierge : mais ses deux chefs-d'œuvre sont le Martyre de St.-Adrien, dans l'église de St.-Michel de Gand, et J.-C. recevant sa mère dans le ciel, en présence de la cour céleste, qu'il peignit pour le maître-autel des jésuites à Bruges. Ces deux tableaux rappellent d'une manière si frappante toutes les qualités de Rubens, que beaucoup de connaisseurs les ont attribués à ce maître. On met presque au même rang un tableau de la continence de Scipion, enrichi d'un beau fond d'architecture, qu'il peignit en 1638. Les peintres de paysage et d'architecture, ses contemporains avaient souvent recours à son pinceau pour les personnages de leurs tableaux, et il avait le talent de les orner de figures charmantes. En 1638, il fut nommé directeur de l'académie d'Anvers. Mais après la mort de Rubens, qu'il avait toujours chéri tendrement, le séjour de cette ville lui devint insupportable; et malgré la société des habiles artistes qu'il aimait à fréquenter, il se retira dans sa ville natale, où il mourut en 1676. Il a gravé à l'eau-forte, dans le bon style des peintres, un nombre assez considérable d'estampes, que recherchent les amateurs, et qui sont ordinairement marquées des lettres T. v. T. Ce sont : 1°. Une Sainte-Famille, où l'on voit l'Enfant Jésus jouant avec une colombe. 2°. La Vie de Saint-Jean de Matha, en vingt-quatre feuilles, petit in-fol. d'a-

près les tableaux qu'il avait peints dans le chœur de l'église des Mathurins à Paris. 3°. L'Histoire d'Ulysse, d'après les tableaux exécutés par Niccolo De l'Abbate, sur les dessins du Primatice, à Fontainebleau, en cinquante-huit feuilles petit in-fol. 4°. Les tableaux des arcs-de-triomphe de l'entrée de Ferdinand d'Autriche à Anvers, gravés d'après Rubens, en huit feuilles in-fol. 5°. La Vie de l'Enfant Prodigue, en six feuilles in-8°. Quoique ces estampes portent qu'elles sont gravées d'après Rubens, on sait aujourd'hui que la composition en est de Van Thulden. Le Musée du Louvre possède un tableau de ce maître, qui représente un sujet mystique. Il en a possédé deux autres, dont les sujets étaient une Descente de Croix et une Allégorie sur le retour de la paix. Ils ont été rendus en 1815. On voit du même, au musée d'Angers, une Assomption de la Vierge; à celui de Grenoble, le Père Eternel et J.-C.; à celui du Mans, une Descente du Saint-Esprit, et à celui de Rouen une Adoration des Bergers.

THULDEN (Diodore van), probablement de la même famille que le précédent, et né comme lui à Bois-le-Duc, fut docteur en droit dans l'université de Louvain, et mourut le 19 novembre 1645. On a de lui quelques ouvrages qui sont assez intéressans.

THYSIUS (Antoine), né vers 1603, à Harderwyck, province de Gueldre (Meursius le dit natif d'Anvers, dans Athenæ Batavæ, page 332, édit. 1625), fut professeur en poésie et en éloquence à Leyde, et bibliothécaire de l'université de cette ville : il mourut en 1670. Il s'attacha avec succès à expliquer les anciens auteurs, et donna de bonnes édit., dites des Variorum.

TIARA (Petreus ou Pierre), humaniste et médecin hollandais, naquit, le 15 juillet 1514, à Worcum, en Frise, où il commença ses humanités, et se rendit ensuite à Harlem, où il étudia la logique, les mathématiques et la morale. C'était un de ces esprits privilégiés qui se passent de maîtres, et qui sont capables de tout puiser dans leur propre fond; déjà helléniste et latiniste consommé, il fabriquait lui-même ses instrumens de musique, d'astronomie, de géométrie, et ne demeura même pas étranger à l'art de la peinture. S'étant voué toutefois spécialement à la médecine, il alla l'étudier à Louvain, et visita ensuite l'Allemagne, la France et l'Italie. Créé docteur-médecin dans cette dernière contrée, il vint, au bout de ses voyages, s'établir à Louvain (vers 1553), et y enseigna la langue grecque. En 1560, une académie ayant été fondée à Douai, il y fut appelé à la même chaire; mais son épouse, Frisonne, se déplaisant dans cette ville, il retourna dans sa patrie, et fut bourgmestre à Francker. En 1575, quand on rechercha partout les savans les plus distingués pour la nouvelle université de Leyde, Tiara y fut appelé pour l'enseignement du grec, et il eut l'honneur d'être le premier recteur magnifique de cette grande école. Mais sa province natale le rappela encore une fois dans son sein. Francker ayant fondé une académie en 1585, Tiara en fut un des sept premiers pro-

fesseurs, toujours pour l'enseignement du grec. Il y mourut le 9 février de l'année suivante, dans la soixante-treizième de son âge. Vers la fin de sa vie, ce savant, s'étant un jour présenté à la Sainte Cène, le pasteur refusa de la lui administrer sans une déclaration préalable qui constatait son orthodoxie, vraisemblablement douteuse : il consentit à la faire et fut admis.

TIL (SALOMON VAN), né en 1644 à Weesp, à 2 lieues d'Amsterdam, lia une étroite amitié avec Coccéius, qui le remplit de sa doctrine, et fut ministre en différens endroits, professeur en histoire et en philologie sacrée à Dordrecht en 1684, place qu'il quitta en 1702 pour occuper une chaire de théologie à Leyde. Il mourut à Leyde en 1713.

TILLEMANS (PIERRE), peintre de paysage, né à Anvers, d'où il alla en Angleterre, en 1708. Il y était considéré de tous les grands du royaume, et faisait pour eux des tableaux qui représentaient les vues de leurs châteaux, leurs chasses, leurs courses de chevaux etc. avec une grande perfection. Il mourut en 1734.

TILLI (J. TZERCLAÈS comte de), d'une illustre famille de Bruxelles, et dont le père, Martin Tzerclaès, était sénéchal héréditaire du comté de Namur, porta d'abord l'habit de jésuite, qu'il quitta pour prendre les armes. Après avoir signalé son courage en Hongrie contre les Turcs, il eut le commandement des troupes de Bavière, sous le duc Maximilien. Entré, en 1620, dans la Haute-Autriche, il contribua puissamment au gain de la bataille du Weissemberg, qui fit perdre en un jour au comte palatin Frédéric les états de ses aïeux et ceux que lui-même avait conquis. Mansfeld, un des soutiens de la maison Palatine et des Protestans contre la maison impériale, proscrit par Ferdinand, après la défaite de Prague, avait conservé sa petite armée, malgré la puissance autrichienne, et faisait la guerre en partisan habile. Tilli marche contre lui, en 1621, reprend Pilsen et Thabor, dont il s'était emparé deux ans auparavant, et le force à la retraite sur le Bas-Palatinat. En 1622, il se porte vers Aschaffenbourg, et défait, auprès de cette ville, le prince Christian de Brunswick, surnommé à bon droit, l'ennemi des prêtres, puisqu'il venait de piller l'abbaye de Fulda et toutes les terres ecclésiastiques de cette partie de l'Allemagne. Il ne restait plus que Mansfeld qui pût défendre le Palatinat; et il en était capable, à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de Brunswick, allait jusqu'à 10 mille hommes; mais Frédéric, dans l'espoir d'obtenir de l'empereur Ferdinand des conditions plus favorables, pressa lui-même Brunswick et Mansfeld de l'abandonner. Ces deux chefs errans passent en Lorraine et en Alsace, et cherchent de nouveaux pays à ravager. Alors Ferdinand, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie Tilli victorieux prendre Heidelberg, Manheim et le reste du pays. L'année suivante (1623), Tilli presse le cercle de Basse-Saxe de l'aider. Brunswick et Mansfeld avaient reparu en Allemagne. Le premier s'était d'abord établi dans la Basse-Saxe et ensuite dans la Westphalie. Tilli campe, avec deux mille hommes, dans la Vétéravie et la Hesse; il prend Hirsch-

feld, entre dans Eisfeld, et, malgré la disette qui se manifestait dans son armée, remporte d'assez grands avantages. Enfin, le 26 juillet, il livre bataille dans le pays de Munster, près de l'Ems. Les Protestans sont défaits; et les Croates en font un si horrible massacre, que Tilli lui-même prend pitié d'eux et fait cesser le carnage. Cependant Mansfeld demeurait inébranlable et invincible. Tilli fut obligé de se retirer; mais bientôt Ferdinand lève une nouvelle armée sous Wallenstein, pour occuper la Franconie et la Souabe. Tilli se rend alors maître des passages sur le Weser, prend Hœxter, Hameln, Minden, et ravage les états de Brunswick. Wallenstein le rejoint bientôt, et tous deux obtiennent du cercle de Basse-Saxe que ses troupes seront licenciées, qu'il se soumettra à l'empereur, et que Mansfeld l'évacuera. En 1626, Tilli passe du Weser en Westphalie, et revient ensuite de Paderborn en Hesse pour s'opposer à Brunswick et à Maurice. Il prend plusieurs villes sur la Fulda et la Werra, entre autres Minden. Cette place ayant été sommée de se rendre, et le trompette, porteur de la sommation, ayant été insulté, la ville fut forcée; soldats, bourgeois, femmes, enfans, tout fut égorgé: sur deux mille cinq cents soldats qui composaient la garnison, à peine y en eut-il vingt d'épargnés. Gœttingen avait été pris par capitulation; mais les Danois forcèrent bientôt Tilli à se retirer. Quelques corps de Wallenstein étant venus à son secours, il ne tarda pas à reprendre l'offensive. Alors eut lieu la célèbre bataille de Lutter, près de Wolfenbuttel, dans laquelle Christiern IV, roi de Danemarck, déclaré chef de la ligue, ramena trois fois ses troupes au combat. Enfin les Danois furent complètement battus, et cette défaite parut laisser le Palatin sans ressource; car Mansfeld et le prince de Brunswick ses deux principaux soutiens, étaient morts peu de temps auparavant. Le pape Urbain VIII écrivit à Tilli pour lui exprimer la joie que toute l'église avait d'une victoire si avantageuse aux catholiques. Tilli, poursuivant ses succès, s'empare de Werden et de toutes les places-fortes du pays de Brunswick, Brandenbourg, Raten, Pineberg, etc. Cependant les troupes danoises commettaient beaucoup d'excès dans les états du duc de Lunebourg. Christiern, n'ayant pas voulu accepter, en 1627, les conditions offertes par Tilli et Wallenstein, fut chassé par ces deux généraux, chacun de leur côté, dans le Holstein, puis dans le Schleswig et le Jutland. Tout réussissait à Ferdinand; il jouissait de l'autorité absolue, et rien n'interrompait son bonheur. Le roi de Danemarck s'était pourtant relevé quelques instans, et avait pris, en 1628, plusieurs villes du comté d'Oldenbourg. Tilli y vint de l'Ost-Frise; mais les paysans étant disposés en faveur du roi, les succès furent variés. En 1629, ce général, aussi habile diplomate que guerrier valeureux, fut envoyé à Lubeck, en qualité de plénipotentiaire, pour la conclusion de la paix avec le Danemarck. Dans le même temps, d'épouvantables excès ayant été commis par l'armée de Wallenstein dans le Mecklembourg, l'électeur de Bavière, qui aurait voulu la commander, exigea de Ferdinand la déposition de ce général. L'empereur consentit à cette demande; mais le commandement de

l'armée impériale fut déféré à Tilli. Cependant l'électeur de Saxe se repentait d'avoir aidé à accabler le Palatin, et, de concert avec les autres princes protestans, il engagea secrètement Gustave-Adolphe, roi de Suède, à venir en Allemagne au lieu du roi de Danemarck, dont le secours avait été si inutile. Gustave arrive, en 1631, et se porte, avec 16 mille hommes, sur le Mecklembourg. Tilli marche à sa rencontre et prend Feldberg d'assaut; mais il perd plus de 2 mille hommes à l'attaque de Neu-Brandebourg. Renonçant alors au projet de chasser Gustave de la Poméranie, il laisse tout le nord de la Silésie exposé, et se porte sur Magdebourg. Cependant Gustave menaçait Francfort-sur-l'Oder : Tilli veut secourir cette place; mais bientôt il apprend sa reddition et revient promptement devant Magdebourg. Il resserre cette place de jour en jour, et exige sa soumission avec menaces; elle refuse. Vainement le duc de Holstein et le colonel Wrangel essaient d'inquiéter Tilli : il négocie encore, mais toujours sans succès. Enfin il redouble d'efforts, et le 9 mai Magdebourg est emporté d'assaut et réduit en cendres; les habitans périssent par le fer et les flammes, et leurs corps sont jetés dans l'Elbe : événement horrible et que Schiller a peint des plus vives couleurs. Tilli, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant : il écrit à la Saxe et aux états protestans qu'ils aient à se soumettre franchement à l'empereur et à licencier leurs troupes. Sur le refus de la Saxe, il entre en Thuringue, et y répand la terreur. Bientôt après, il pénètre dans la Hesse. Gustave approche, jette un pont sur l'Elbe à Tangermund, et vent attaquer Magdebourg. Mais Tilli, qui était à Mulhausen, revient sur Magdebourg, et se porte sur la Saxe, faisant sa jonction avec le comte Furstenstein, qui avait 15 mille hommes : il entre dans Mersebourg, et prend Leipzig par capitulation. Cependant l'électeur avait donné à Gustave ses propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipzig. Tilli marche au devant de lui et de l'électeur de Saxe, à une lieue de la ville. Les deux armées étaient, chacune, d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe, nouvellement levées, ne font aucune résistance, et l'électeur lui-même est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur, et *Tilli*, qui jusqu'alors avait été considéré comme le meilleur général de l'Europe, vit s'évanouir cette réputation en présence de Gustave-Adolphe. La bataille se donna le 27 septembre. Tilli, blessé de trois coups de feu et de plusieurs coups de pique à la tête et au bras droit, fuyait dans la Westphalie, avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait, et il ne faisait aucun mouvement pour s'opposer aux progrès de Gustave. Ce prince, après avoir poursuivi les impériaux dans la Franconie, soumit tout le pays, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. L'empereur Ferdinand, déchu tout-à-coup de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours au duc de Wallenstein, qu'il avait privé du généralat, et lui remit le commandement de l'armée, ne laissant plus à Tilli que quelques troupes pour se tenir au moins sur la défensive. Cependant

le roi de Suède avait repassé le Rhin vers la Franconie, au commencement de 1632; Tilli le suit, et attaque Nuremberg, qui lui oppose une défense énergique; mais bientôt il lève le blocus, sans motif apparent, en disant seulement qu'il n'était plus heureux. Il essaie ensuite, sans succès, de dégager Heilbronn, prend la citadelle de Wurtzbourg, et se porte avec vingt mille hommes sur Forckheim, dans l'évêché de Bamberg, qui avait demandé des secours à la Bavière, contre Horn, chef du parti protestant. Gustave ayant ensuite quitté les bords du Rhin pour rentrer en Allemagne, Tilli se retire à son tour sur la Bavière, et se retranche dans la petite ville de Rain sur le Lech, où il était maître d'un bois. Mais Gustave, par des batteries élevées sur l'autre rive, domine et protège l'établissement de ponts sur le Lech. Les Bavarois sont écrasés par l'artillerie et par les arbres que coupent les boulets. Gustave enfin force le passage malgré Tilli, qui tombe blessé mortellement à la cuisse droite. Altringer prend le commandement de l'armée bavaroise, et ordonne la retraite. Tilli fut transporté avec beaucoup de peine à Ingolstadt, où l'on tira quatre esquilles de sa cuisse. Peu de jours après, il mourut, le 30 avril 1632. On a dit qu'avant d'expirer il exprimait des regrets sur le sac de Magdebourg, dont il rejetait tout le blâme sur Pappenheim. Jean de Tilli ne fut point marié.

TILLI (Claude, comte de), de la même famille que le précédent, servit les États-Généraux avec beaucoup de distinction, devint, quoiqu'il fut zélé catholique, général en chef des troupes hollandaises et gouverneur de Maestricht, où il mourut en 1723, après avoir fait diverses donations pieuses et utiles, monumens de sa religion et de son zèle pour le bien public. On voit encore dans cette ville un bel hôtel qui porte son nom.

TINCTOR (Jean), célèbre musicien, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignemens incomplets, était de Nivelle, province de Brabant méridional, suivant Sweert et Foppens (Biblioth. Belgica), et florissait à la fin du quinzième siècle. Dans sa jeunesse il cultiva la science du droit, puisque les deux bibliothécaires qu'on vient de citer lui donnent le titre de jurisconsulte. Ayant embrassé depuis l'état ecclésiastique, il visita l'Italie dans le but de perfectionner son goût pour la musique. Ses talens l'y firent bientôt connaître d'une manière avantageuse; et Ferdinand d'Aragon, roi de Sicile, s'empressa de l'admettre au nombre de ses musiciens. C'est à ce prince que Tinctor a dédié ses Traités sur la musique, dont on conserve le recueil parmi les manuscrits de la bibliothéque San-Salvador à Bologne.

TIRIN (Jacques), jésuite, né à Anvers en 1580, professeur d'Écriture Sainte, premier supérieur de la maison en Hollande, mort le 14 juillet 1636, âgé de 56 ans, est très-connu par un Commentaire sur toute la Bible, en 2 vol. in-fol., imprimé nombre de fois.

TISCHBEIN (Jean-Frédéric-Auguste), naquit à Maestricht, province de Limbourg, le 9 mars 1750, était un peintre distingué.

Il fit ses premières études sous Jean-Henri-Guillaume, son frère, et se rendit à Cassel pour se perfectionner à l'école de son oncle (Jean-Henri Tischbein). Par la protection généreuse du prince de Waldeck, il se vit en état d'aller, pendant sept ans, fréquenter les écoles de France et d'Italie. Le nom de sa famille étant déjà connu à la cour de Naples, la reine se fit peindre par lui et le chargea d'aller à Vienne remettre à sa mère, l'impératrice Marie-Thérèse, le portrait qu'il avait fait. Revenu près de son protecteur, le prince de Waldeck, il fut nommé peintre de sa cour, avec le titre de conseiller. Il passa plus tard en Hollande. Il se trouvait en 1795 à Dessau, et en 1800 il fut nommé professeur et directeur de l'école des beaux-arts à Leipzig. Il mourut à Heidelberg, le 21 juin 1812. Ses portraits sont très-recherchés.

TITELMAN (François), né à Hasselt, ville de la province de Limbourg, vers l'an 1498, se fit récollet à Louvain; ayant ensuite entendu parler de la réforme des capucins, il embrassa ce genre de vie à Rome en 1535, et mourut en odeur de sainteté à Anticoli, le 12 septembre 1537. Il était versé dans les langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Ses écrits sont en grand nombre.

TITSINGH (Isaac), voyageur hollandais, était né à Amsterdam, vers 1740. Il passa de bonne heure aux Indes Orientales, entra dans l'administration de la compagnie, et, par son zèle et son assiduité, parvint à l'emploi de conseiller. Grâce à son tempérament vigoureux et à son humeur égale et enjouée, il brava, pendant dix-sept ans les effets désastreux du climat de Batavia, si funeste aux Européens; il y vit deux fois se renouveler en totalité, par la mort de ses membres, le corps dont il faisait partie. En 1778, il fut envoyé au Japon comme chef du commerce. La guerre qui, de l'Océan Atlantique étendit ses ravages jusqu'aux extrémités les plus orientales de l'Asie, empêcha la compagnie des Indes d'expédier, comme à l'ordinaire, le grand navire qui, de Batavia, va chaque année à Nangasaki. Ainsi Titsingh resta bien plus long-temps que ses prédécesseurs dans la petite île de Desima, où les Hollandais sont à-peu-près prisonniers. Il alla plusieurs fois, comme ambassadeur de la campagnie, à Yédo, saluer le Djogoun ou empereur séculier du Japon; et, par ses manières prévenantes, réussit à se faire des amis chez une nation remplie de défiance pour les Européens, mais moins éloignée qu'on ne le croit communément de leur emprunter des usages qui ne pourraient que lui être avantageux. C'est un fait dont Titsingh eut lieu de se convaincre en plusieurs occasions. Parmi les personnes avec lesquelles il forma une liaison intime, il suffit de citer un prince, beau-père de l'empereur, qui régna de 1780 à 1786. Titsingh, même après qu'il eut quitté le Japon, entretint avec ce personnage éminent et avec d'autres Japonais de distinction une correspondance réglée, qui lui fournit des renseignemens précieux sur un pays si peu connu. Mais tel est l'esprit soupçonneux du gouvernement, que, malgré l'affection toute particulière que l'on témoignait à

Titsingh, durant son séjour à Yédo, en 1782, il ne peut obtenir la permission d'aller, à ses frais, visiter le temple de Nilo, qui est à trois journées de chemin de la capitale, où est la sépulture du chef de la dynastie actuelle régnante, et dont il avait entendu vanter la magnificence. On lui objecta qu'il n'existait point d'exemple d'une pareille faveur. Au mois de novembre 1784, Titsingh partit du Japon, d'où il rapporta une quantité d'objets curieux, et où il avait habilement profité d'une circonstance heureuse, en stipulant avec le gouvernement une augmentation considérable sur les marchandises hollandaises pour un terme de quinze ans. Peu de temps après, il fut nommé gouverneur de Chinchoura, comptoir du Bengale, sur les rives du Gange, à une lieue au-dessus de Chandernagor. Titsingh revint à Batavia. Il y exerçait ses fonctions de conseiller du gouvernement, lorsqu'il fut appelé de nouveau à représenter sa nation, comme ambassadeur, auprès d'un monarque de l'Asie Orientale. Van Braam, chef de la compagnie hollandaise à Canton, désirait depuis long-temps d'aller à Peking, comme envoyé du Stadthouder. Ses premières lettres, adressées, à cet effet, à Batavia, n'ayant pas produit le résultat qu'il en attendait, il en écrivit de plus pressantes; et, pour en assurer le succès, il annonça que les représentans des diverses nations établies à la Chine devaient envoyer complimenter l'empereur sur la soixantième année de son règne. A la même époque, les mandarins de Canton, craignant que les plaintes faites par lord Macartney n'excitassent l'attention de leur souverain, cherchaient de leur côté le moyen de produire à sa cour un Européen qui présentât leur conduite sous un jour favorable, en remerciant le prince des faveurs répandues sur le commerce des étrangers. Van Braam espérait bien être choisi pour chef de l'ambassade; mais il fut trompé dans son attente, ainsi que dans l'espoir d'engager les autres nations européennes à suivre son exemple. Toutes refusèrent, il se vit réduit à n'être que le second. Le Gouvernement de Batavia nomma Titsingh ambassadeur. Il ne pouvait mieux choisir; car où trouver un autre Européen accoutumé, comme lui, aux usages et aux mœurs des Asiastiques, et habitué à traiter avec eux? Après être convenu avec les mandarins de Canton de tout ce qui concernait le cérémonial, il partit de cette ville le 22 novembre 1794. Indépendamment de son adjoint Van Braam, il avait avec lui quatre autres Hollandais et deux Français, MM. Agie et de Guignes. Ce dernier l'accompagnait comme un de ses secrétaires. Les Chinois eux-mêmes avaient demandé, par l'entremise des missionnaires, que deux personnes, parmi les étrangers résidant à Canton et entendant le latin et un peu le chinois, fissent partie de l'ambassade. Elle arriva le 9 janvier 1795 à Peking, après un voyage très-fatigant, fait presque toujours par terre. L'ambassadeur, familiarisé avec le cérémonial des cours de l'Asie Orientale, n'avait fait aucune difficulté, étant à Canton, d'exécuter le salut nommé Keou-Teou. Il eut, ainsi que son collègue, l'occasion de le répéter très-souvent durant son séjour à la cour. Les Européens d'un rang

inférieur en étaient quittes pour un simple salut. Le 12, Titsingh remit ses lettres de créance. Il obtint ensuite d'autres audiences, fut invité à des fêtes et à des divertissemens de la cour; enfin il fut admis dans les jardins d'Yuen-min-yuen. Il ne put pas toujours profiter des marques d'intérêt dont on le comblait; car une indisposition produite par la coutume incommode pour un Européen, d'être sur pied avant le jour, pour aller au palais du prince, l'obligea, plusieurs fois de rester chez lui. Van Braam jouissait alors, avec son fils, du pénible honneur qu'il avait tant convoité. Le 28 février, Titsingh vit pour la dernière fois l'empereur, qui lui recommanda de raconter à ses compatriotes la manière distinguée dont il avait été traité. Le lendemain, il reçut les présens de ce monarque, et sortit de la capitale le 15 mars. Ce fut la veille seulement qu'un des missionnaires français put l'aborder. Titsingh voulait, dès le commencement, converser avec eux, et était déterminé à se plaindre du refus qu'on lui faisait éprouver; mais il en fut détourné. Le retour à Canton se fit en partie par eau. L'ambassadeur fut, en plusieurs endroits, régalé au nom de l'empereur, et en général mieux traité qu'en allant à Peking. Cependant lorsqu'il descendit à terre à Canton, le gouverneur de la ville ni aucun Chinois ne se présenta pour le recevoir. Le 11 mai, l'ambassade fut terminée. Un édit relatif à cette mission et l'exemption de droits pour le navire qui avait amené l'ambassadeur parurent aux Chinois plus que suffisans pour dédommager les Hollandais de leurs dépenses. Titsingh, à son départ de Canton, fut accompagné jusqu'à Macao par trois officiers, parce que si les Chinois traitent lestement les étrangers, qu'ils reçoivent, néanmoins ils veillent à ce qu'il ne leur arrive aucun accident. Après un séjour de trente-trois ans en Asie, Titsingh revit l'Europe. Il y était avantageusement connu de plusieurs savans, et correspondait avec eux, entre autres avec sir W. Marsden, à qui nous devons un ouvrage si important sur Sumatra. Possesseur d'une fortune considérable, Titsingh la fit partager à sa famille. Il s'occupait de mettre en ordre les matériaux nombreux qu'il avait apportés du Japon, et voulait publier le résultat de ses recherches, à la fois en Hollande, dans sa langue maternelle, et à Paris en français. Il allait fréquemment dans cette capitale, et avait même fini par y fixer à peu près son séjour, lorsqu'une maladie aiguë l'emporta en février 1812. Tous ceux qui l'ont connu savent que ses manières franches et loyales et son caractère aimable lui gagnaient l'affection et l'estime. Sa conduite généreuse en Chine et ailleurs lui valut une considération qui, dans ce pays, ne s'accorde pas facilement aux étrangers.

TOLL (Adrien), mort de la peste en 1675 à Leyde, sa patrie, où il était professeur de médecine à l'université, n'a publié aucun ouvrage original. On lui doit seulement des éditions d'anciens écrits, qu'il a augmentées de notes, d'observations ou de commentaires.

TOLLIUS (Corneille), philologue, naquit, vers 1620, à Utrecht.

Son père était lié de l'amitié la plus intime avec Ger. Jean Vossius, qui se chargea de surveiller l'éducation des enfans de son ami, lequel, ne pouvant pas leur laisser de fortune, désirait leur procurer au moins les avantages d'une instruction solide. Corneille acheva ses études classiques à l'académie d'Amsterdam, et sut mériter l'affection de Vossius, qui l'employa comme secrétaire. On lui a reproché, dans la suite, d'avoir gardé des copies des notes qu'il était chargé de transcrire; mais cette accusation n'a pas été prouvée. Nommé professeur extraordinaire à l'académie d'Harderwyck, il obtint en 1648, la chaire d'éloquence et de langue grecque, et prononça, l'année suivante, l'éloge funèbre de Vossius, son bienfaiteur. Il sut captiver la confiance des curateurs de l'académie, et exerça la plus grande influence sur le choix des professeurs. On ignore l'époque de sa mort; mais on sait qu'il n'a pas prolongé sa carrière au delà de 1662.

TOLLIUS (Alexandre), frère cadet du précédent, fit, comme lui, ses études à Amsterdam, et devint correcteur de l'imprimerie de Jean Blaeuw. Il prit soin de la première édition des OEuvres de Ger J. Vossius, 1641, 3 vol. in-4°. Après la mort de ce savant, il écrivit à Isaac Vossius, alors en Suède, de le choisir pour secrétaire; mais Isaac refusa ses services. Alexandre fut attaché, comme professeur, à l'académie d'Harderwyck, où l'on croit qu'il remplaça son frère, et mourut, dans cette ville en 1675. On lui doit l'édition d'Appien, Amsterdam 1670, 2 vol. in-8°., qui fait partie de la collection Variorum.

TOLLIUS (Jacques), philologue et alchimiste, frère des précédens, était né à Inga, province d'Utrecht, vers 1630. Après avoir fait ses premières études à Deventer, il fut envoyé, par son père, à Ger. J. Vossius; mais il reconnut fort mal les soins de ce savant, si, comme on l'en accuse, il abusa de la permission qu'il avait d'entrer dans son cabinet, pour s'emparer d'une partie de son travail sur les auteurs anciens. Vossius étant mort, Tollius revint à Utrecht terminer ses cours. Informé qu'Heinsius était chargé par la reine Christine de visiter l'Italie, il témoigna le plus vif desir de l'accompagner comme secrétaire. Les démarches qu'il fit n'ayant point eu le succès qu'il espérait, il entra en qualité de commis dans la maison de J. Blaeuw, libraire d'Amsterdam; son intelligence et sa fidélité lui méritèrent l'affection de son maître, qui lui fournit les moyens de perfectionner ses connaissances. Tollius, de son côté, s'attacha sincèrement à Blaeuw, mais il ne put résister à la proposition que lui fit Heinsius, de le prendre pour secrétaire. Il partit au mois d'octobre 1662, pour aller rejoindre son nouveau patron à Stockholm. Heinsius s'étant apperçu qu'il gardait des copies de ses notes, le renvoya bientôt; il revint en Hollande, et, quelque temps après, obtint, par le crédit de ses amis, le rectorat du gymnase de Gouda. Dans les loisirs que lui laissait cette place, il étudia la médecine, et il se fit recevoir docteur en 1669. Quelques intrigues, dans lesquelles il se trouva mêlé, lui firent perdre, en 1673, la place de recteur, et il vint habiter Noordwyk, où il donna des

leçons particulières, et exerça l'art de guérir. Trouvant à peine dans ses talens les moyens de subsister, il tenta de rentrer dans la carrière de l'enseignement, et obtint enfin, en 1679, la chaire d'humanités à l'académie de Duysburg. Passionné, depuis quelque temps, pour la recherche de la pierre philosophale, il avait fait diverses expériences sur les métaux, et découvert le secret de donner au cuivre la couleur de l'or. En 1687, il fut chargé, par l'électeur de Brandebourg, de visiter les mines d'Allemagne et d'Italie. Ce voyage lui fournit l'occasion de faire de nouveaux essais, et de recueillir une foule d'observations curieuses sur le règne minéral. Ayant prolongé son séjour en Italie au-delà du terme qui lui avait été fixé, on le soupçonna d'avoir abandonné la Réforme. Ses talens et les recommandations dont il était porteur l'avaient fait accueillir par le cardinal Barberini, qui le logea dans son palais. Il quitta Rome, en 1690, sans prendre congé du cardinal, et se hâta de revenir à Berlin. Ayant trouvé l'électeur prévenu contre lui, il jugea prudent de regagner la Hollande. Forcé de se procurer des ressources, il ouvrit une école à Utrecht; mais comme il avait négligé d'en demander l'autorisation elle fut fermée irrévocablement. Les amis qui lui restaient encore l'abandonnèrent; et Tollius, avec le secret de faire de l'or, mourut dans la misère, le 22 juin 1696.

TOLLIUS (Herman), philologue hollandais, né à Bréda (Brabant septentrional), le 28 février 1742, fit de bonnes études de littérature ancienne et de jurisprudence, à l'université de Leyde, et y fut promu docteur en droit, en 1763. Hemsterhuis et Ruhnkenius l'ayant décidé à suivre la carrière où ils brillaient eux-mêmes au premier rang, Tollius fut appelé, en 1767, à une chaire d'histoire, d'éloquence et de grec, à l'académie de Harderwyck, et il en prit possession par un discours qui eut le plus grand succès, et où il établissait: Etiamnum superesse in græcis litteris ex quo graviores disciplinæ decus ac præsidium cupere possint. Par un exemple alors trop rare parmi les érudits hollandais, il donnait volontairement des cours de langue et de littérature nationale. Profondément affecté, en 1776, de la perte d'une épouse qu'il adorait, il imagina de se distraire de son chagrin en voyageant; et, après en avoir obtenu l'autorisation, il alla à Paris, où il se livra à la recherche des manuscrits de la bibliothèque du roi, et à la fréquentation des savans. Il était occupé de recueillir des matériaux pour l'édition qu'il projetait dès-lors du Lexique d'Apollonius, lorsqu'il reçut avis de sa vocation à l'illustre Athénée d'Amsterdam, pour y remplir la place que venait de laisser vacante Pierre Burmann; et l'ayant acceptée, il prononça à son installation, un discours: De Gerardo Johanne Vossio, perfecto grammatico. En 1784, le stathouder Guillaume V jeta les yeux sur Tollius pour l'éducation de ses enfans; mais ces nouvelles fonctions le firent envelopper dans toutes les disgrâces qui ne tardèrent pas à fondre sur l'auguste maison d'Orange. Il les partagea avec un dévouement parfait; et la famille stathoudérienne l'honora de toute sa confiance. Il en reçut la preuve dans diverses administrations,

gestions et missions dont il fut successivement chargé, et dont l'une le retint en Pologne pendant plusieurs années. Revenu dans sa patrie, Tollius fut nommé en 1809, professeur de statistique et de diplomatie à Leyde. Sa harangue inaugurale traitait De fine statistices quæ vocatur hodiernæ. Au bout de quelque temps, il échangea cette chaire contre celle de littérature grecque et latine, qu'il avait anciennement occupée. Il mourut à Leyde, en 1822; jamais perte ne fut signalée par de plus honorables regrets. Notre souverain l'avait créé chevalier de l'ordre du lion belgique. Il était membre de l'institut royal de Hollande et de plusieurs académies. Dans le temps de sa proscription, il avait refusé de l'emploi en Angleterre, en Allemagne et ailleurs.

TOLVIS ou TONLIAS, où plutôt TOLHUYS (Henri de), religieux carme du couvent de Malines, province d'Anvers. Il devint chapelain du pape Boniface IX, et remplit à Rome l'office de sous-pénitencier. Il fut sacré évêque de Rosse en Dalmatie sous la métropole de Raguse, le 25 mai 1400. Il en fit les fonctions dans le diocèse de Cambrai et dans celui de Liége, en qualité de suffragant de l'évêque prince Jean de Bavière. Ce prélat mourut à Utrecht l'an 1420.

TOMBEUR (Nicolas le), religieux augustin, né à Tirlemont (Brabant méridional) en 1657, licencié en théologie, et définiteur de sa province, mourut à Louvain le 23 mai 1736. On a de lui : 1°. Praxis administrandi sacramenta pœnitentiæ et eucharistiæ, Anvers 1710, augmenté 1712.

TORRENTINO (Laurent), imprimeur, né vers le commencement du seizième siècle, était probablement de Zwoll, province d'Over-Yssel, patrie d'Herman Torrentinus, que l'on croit son parent. Il fut attiré à Florence, par le duc Cosme, qui désirait répandre dans le public les trésors littéraires rassemblés par ses ancêtres dans la bibliothéque des Médicis. Les presses de ce typographe, qui étaient établies dans une rue appelée il Garbo, ne furent en activité qu'en 1547. Negri et Haym se sont trompés en indiquant des éditions antérieures à cette époque. Torrentino, auquel le duc avait accordé l'exemption des gabelles, une gratification de cinq cents écus, et le privilége de vendre exclusivement pendant douze ans chacun des ouvrages qu'il aurait imprimés, faillit être flétri par la main du bourreau. Arrêté dans la nuit du 28 décembre 1556, avec deux poignards sur lui, il fut condamné à trois coups de corde et à une amende de vingt florins d'or : on lui fit grâce de l'estrapade; mais l'année suivante, il éprouva de nouvelles poursuites à cause d'une édition clandestine des commentaires de Sleidan, nouvellement traduits en italien. Il eut besoin de toute la protection des Médicis, pour échapper à la rigueur des lois. En attendant, son nom s'était répandu dans toute l'Italie. Eclipsant la réputation des Giunti et de Busdrago, célèbres typographes de Florence et de Lucques, Torrentino fut invité par Emanuel-Philibert de Savoie à venir fonder une imprimerie en Piémont. Ce prince en avait adressé la demande au duc Cosme, qui ne refusa pas son consente-

ment. Torrentino avait donné toutes les dispositions pour transporter une partie de son établissement à Mondovi, où il s'était fait précéder par son fils Léonard, lorsqu'il mourut en 1583.

TORRENTINUS (Herman), vulgairement Van Beeck, grammairien, né vers le milieu du quinzième siècle, à Zwoll dans l'Over-Yssel, après avoir achevé ses études à Deventer, résolut de se consacrer à l'enseignement, et entra dans la congrégation des clercs de la vie commune, qui possédaient alors plusieurs écoles dans les Pays-Bas. Il professait en 1490, la rhétorique au collége de Groningue, et l'on sait qu'il conserva cet emploi, pendant plusieurs années. L'obligation de venir au secours de sa mère, restée veuve et sans fortune, le força de retourner à Zwoll, où il continua de se livrer à l'enseignement avec beaucoup de zèle, même après avoir perdu la vue. On place la mort de Torrentinus vers 1520. Outre les Scolies sur les Evangiles et les Epîtres de l'année, et des notes sur les hymnes et les proses de l'Eglise, réimprimées un grand nombre de fois, il a publié quelques ouvrages de grammaires supérieurs à ceux dont on se servait alors dans les écoles, et qui durent avoir une utile influence sur les progrès des lettres dans les Pays-Bas.

TORRENTIUS ou VANDER BEKEN (Liévin), prélat belge, humaniste et poète latin, naquit à Gand (Flandre orientale), le 8 mars 1525. Après avoir fait sa philosophie à Louvain, il étudia le droit et reçut le grade de licencié. Pendant ses études dans cette ville, il concourut honorablement à la défense contre un fameux partisan nommé Martin van Rossum, qui fit une tentative inutile pour s'en rendre maître. Torrentius voyagea ensuite en Italie et prit à Bologne le bonnet de docteur. Il fit un séjour de plusieurs années à Rome et s'y concilia les bonnes grâces des hommes les plus distingués, tels que les cardinaux Sirlet et Borromée, Paul Manuce, Fulvius Ursinus, Faërno, etc. De retour dans les Pays-Bas, il s'attacha à George d'Autriche, évêque de Liége, qui le pourvut d'un bon bénéfice. L'expérience des affaires, qu'il avait acquise à Rome, lui procura de nouvelles missions et de nouveaux emplois. En 1576, le roi Philippe II le nomma évêque d'Anvers; mais la situation des Pays-Bas retarda la prise de possession, qui n'eut lieu qu'en 1587. Il venait d'échouer dans une négociation qu'il avait entamée à Cologne, pour faire réformer la pacification conclue dans cette ville en 1584, négociation dont il existe un compte rendu, publié par lui. Ni les soins de son diocèse, ni ses occupations au conseil-d'état, dont il avait été nommé membre, ne purent éteindre sa passion pour les belles-lettres, et il y trouvait son délassement favori. Vers 1594, il fut créé archevêque de Malines; mais il n'avait pas encore reçu ses bulles de la cour de Rome, quand la mort le surprit à Bruxelles, le 26 avril 1595. Il fut enterré dans le chœur de la cathédrale d'Anvers, où l'on voit son mausolée. Torrentius fonda, par son testament, le collège des jésuites de Louvain; sa bibliothèque qui faisait partie de la donation, était estimée à 30,000 florins.

TORRENTIUS (Jean), peintre né à Amsterdam en 1589, déploya, dans ses tableaux en petit, une finesse, un ton de couleur et une grâce qui aurait obtenu l'approbation des connaisseurs, s'il n'avait pas lui-même détruit tout le mérite de ses ouvrages par l'obscénité de ses compositions. Il surpassa, dans les sujets qu'il se plaisait à traiter, même ce que l'on connaît de Pétrone et de l'Arétin. Lorsqu'il commença à se livrer à la peinture, il peignait de préférence des sujets de nature morte, tels que des tables chargées de livres ouverts et fermés, des verres pleins de fleurs, des plumes, des montres, etc. Il représenta ensuite des conversations, qui furent admirées pour la couleur et le charme du peinceau. Tant qu'il se contenta de peindre de cette manière, il trouva, dans le succès de ses ouvrages, la fortune et la considération; mais malheureusement il crut devoir abandonner cette carrière pour peindre des sujets obscènes. Sa conduite et ses mœurs répondaient à la luxure de ses compositions. Il prêchait la communauté des femmes, et présida aux assemblées d'une secte d'Adamites dont les principes de morale religieuse éveillèrent l'attention des magistrats. Averti qu'on cherchait le chef des assemblées que tenait cette secte, il crut qu'il se préserverait du châtiment en niant tout. Il fut arrêté et condamné par les magistrats de la ville de Harlem à subir la question. Il eut la force de résister aux tourmens. On ne put arracher de sa bouche le moindre aveu; mais s'il ne fut pas convaincu d'être le chef de cette secte, les tableaux dans lesquels il avait représenté les orgies abominables auxquelles elle se livrait parurent mériter un châtiment sévère; et il fut condamné à vingt ans de prison. Plusieurs personnages distingués, entre autres l'ambassadeur d'Angleterre, employèrent leur crédit pour obtenir sa liberté. On lui permit de passer en Angleterre, où ses ouvrages eurent un succès qui ne peut préserver l'artiste du mépris que ses mœurs déréglées lui attirèrent. Il revint alors à Amsterdam; mais le souvenir de sa mauvaise conduite subsistait toujours. Il fut obligé de se tenir caché jusqu'à sa mort, qui arriva en 1640. Lorsqu'il eut cessé de vivre, le gouvernement ordonna la recherche de tous ses ouvrages, et fit brûler, par la main du bourreau, tous ceux que l'on put découvrir.

TOUR (Baillet, comte de La), général autrichien, né au château de La Tour, dans le grand-duché de Luxembourg, vers le milieu du dix-huitième siècle, d'une ancienne et noble famille, d'origine française, prit de bonne heure le parti des armes, fit ses premières campagnes dans la guerre de la succession de Bavière, en 1778, contre les Turcs, sous Lasey et Laudon; fut nommé colonel du régiment des dragons de son nom, l'un des plus beaux de l'armée autrichienne, puis général-major. C'est en cette qualité qu'il fut employé, en 1789, par Joseph II, contre les habitans des Pays-Bas révoltés. Ce qu'il devait à ses compatriotes ne l'empêcha pas d'exécuter avec fidélité les ordres de son souverain : il se rendit maître de Charleroi, et par sa fermeté et sa valeur contribua beaucoup au rétablissement de l'ordre dans ces contrées. Mais la révolution de France vint bientôt y causer d'autres troubles; et le général

de La Tour y fut encore employé. Il commandait à Tournay lors de la bataille de Jemmappes, en novembre 1792; et après y avoir soutenu pendant plusieurs jours les efforts de la gauche des Français, il se retira sur le Rhin, rentra dans la Belgique au printemps de l'année suivante, avec le prince de Cobourg, et contribua aux succès de cette campagne, notamment à la bataille de Neerwinden et à l'attaque du camp de Famars. Nommé feld-maréchal lieutenant, il commandait l'aîle gauche de l'armée autrichienne devant Maubeuge; et son corps fut le seul qui obtint des succès à la bataille de Wattignies (16 octobre 1793). Dans les premiers mois de l'année suivante, il se fit encore remarquer par divers exploits près de Landrecies et sur la Sambre; mais lorsque les armées de la coalition abandonnèrent les Pays-Bas, en 1794, le comte de La Tour fut chargé de couvrir leurs mouvemens rétrogrades, d'abord derrière la Meuse, et ensuite derrière le Rhin. Il résista longtemps, sur les hauteurs de Liége; se retira en bon ordre et ne put être entamé lorsqu'il fut attaqué par sa gauche sur l'Ourte, le 18 septembre 1794, et à Duren le 2 octobre suivant. Il fit encore la campagne de 1795, en Franconie, où il conduisait l'arrière-garde devant des forces très-supérieures; mais qui ne purent l'accabler. Nommé Feld-Zeug-Meister ou général d'artillerie, en 1796, il fut chargé, sous l'archiduc Charles, sur le Haut-Rhin, du corps d'armée que le départ de Wurmser pour l'Italie avec l'élite des troupes, ainsi que la défection des Saxons et des Bavarois, qui venaient de faire une paix séparée avec la république française, avaient fort affaibli. La Tour ne put empêcher le passage du fleuve par l'armée de Moreau, et se retira derrière le Lech, après avoir éprouvé divers échecs à Friedberg et Langen-Bruck. Les armées autrichiennes se trouvant alors dans une position concentrique au milieu de l'Allemagne, l'archiduc Charles, leur généralissime, en profita habilement pour attaquer successivement les Français qui avaient commis la faute de séparer leurs efforts. Le général Jourdan fut d'abord repoussé et forcé d'abandonner la Franconie; et toutes les forces impériales s'étant ensuite dirigées vers Moreau, ce général fut obligé d'opérer une retraite qui lui fit le plus grand honneur, et dans laquelle La Tour, qui était chargé de le poursuivre, fut loin de profiter des avantages que lui donnaient la supériorité du nombre et surtout celle de sa cavalerie. Il éprouva même, le 2 octobre, à Biberach, un échec important. L'année suivante (1797), La Tour commandait encore le corps qui fut chargé de disputer à Moreau le passage du Rhin; il n'y réussit pas mieux, et il avait commencé sa retraite sur la Bavière, lorsque les préliminaires de Léoben mirent fin aux hostilités. Il fut alors nommé gouverneur de la Styrie, puis de la Haute-Autriche. En 1806, il présidait le conseil aulique de guerre, lorsqu'il mourut presque subitement à Vienne. Son fils, qui servait sous ses ordres en 1795, fut tué le 27 août, à l'attaque d'une redoute près de Manheim. Son frère, le comte BAILLET, fit, comme lui, les campagnes de la révolution contre les Français, parvint au grade de feld-maréchal-lieutenant, et ayant quitté le service d'Autriche, fut fait lieutenant-général au ser-

vice de France, par Napoléon, puis mis à la retraite après la chute de celui-ci.

TRADESCANT (Jean), naturaliste, né en Hollande, voyagea dans plusieurs pays de l'Europe, et alla s'établir en Angleterre, où il fut jardinier chez le comte de Salisbury, grand trésorier, et le lord Woothou; ensuite il s'embarqua sur une escadre envoyée contre Alger en 1620. Il recueillit des plantes aux Baléares et dans d'autres îles de la Méditerranée, et en enrichit l'Angleterre. A son retour, il établit un jardin à Lambeth, et obtint, en 1629, le brevet de jardinier du roi. Il fut le premier qui forma une collection d'histoire naturelle; on ignore l'année de sa mort : mais elle arriva avant 1656; il paraît qu'il était très-âgé. Jean Tradescant, son fils, voyagea en Virginie, d'où il rapporta entre autres plantes celle qui porte son nom. Il continua la collection commencée par son père; elle était connue alors sous le nom d'Arche de Tradescant, attirait beaucoup de curieux, et était fréquentée par de grands personnages qui contribuèrent à l'augmenter. Tradescant légua son Muséum à Élie Ashmole, et mourut en 1662.

TRIEST (Antoine), prélat belge, né au château d'Auweghem près d'Audenarde, province de Flandre orientale, en 1576, d'une noble et ancienne famille, après avoir fait ses études à Louvain avec beaucoup de distinction, fut évêque de Bruges, en 1616, et ensuite de Gand. Il édifiait également par sa prédication et par son exemple; il signala sa charité envers les pauvres, non moins que son goût pour les lettres et les arts. La science de la botanique avait des attraits particuliers pour lui : il cultivait dans son jardin, appelé Belvédère, beaucoup d'espèces de fleurs et de plantes rares; il institua, à l'église de Saint-Michel, la confrérie de Sainte-Dorothée, où les jardiniers et les fleuristes faisaient, chaque année, une exposition de fleurs, le jour de leur patrone, usage qui s'est maintenu jusqu'à l'entrée des armées françaises, en 1792. Ami de Rubens, de Van-Dyck, de Téniers et de tous les grands artistes de son temps, il se plaisait à les occuper, et il avait dans son palais neuf grandes pièces remplies des plus beaux tableaux. C'est pour lui que Rubens peignit le massacre des Innocens et la conversion de Saint-Paul. Nous avons son portrait peint par Van-Dyck et gravé par Pontius. Duquesnoy fit son buste, ainsi que son mausolée, qu'on voit encore aujourd'hui à l'église de Saint-Bavon. En 1640, un incendie ayant détruit la toiture de cette église, Triest la fit réparer à ses frais, et il pourvut également à la dépense de la charpente du chœur. Cet homme distingué mourut, en 1657, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il légua sa bibliothéque aux carmes déchaussés; des sommes considérables au mont-de-piété, afin que cet établissement pût prêter aux pauvres sans intérêt; d'autres sommes pour l'embellissement de l'église. Enfin le tiers de sa succession fut vendu et distribué, par ses exécuteurs testamentaires, aux pauvres de Gand, auxquels, par une autre de ses fondations, on répartissait, chaque jour, jusqu'à l'invasion des Français, trente

pains, ainsi que, tous les mois, un certain nombre de chemises.

TRIGLAND (Jacques), théologien hollandais, né à Harlem en 1652, fut nommé, en 1686, professeur de théologie à l'université de Leyde, où il fut aussi chargé d'expliquer les antiquités hébraïques. Il était très-estimé de Guillaume, prince d'Orange, qui le nomma deux fois recteur de l'université de Leyde, où il mourut en 1705. Trigland se fit remarquer par son ardeur dans les disputes sur le système de Jacques Arminius et des remontrans. Ses écrits prouvent plus d'érudition que de tolérance.

TRIP (Luc), poète hollandais, né à Groningue, et membre distingué de la magistrature de cette ville, y mourut en 1783. Il a laissé un Recueil de Méditations poétiques sur des sujets religieux, sous le titre de Loisirs utilement employés, Leyde 1774, in-8°. Ce volume, peu considérable, a suffi pour lui assigner un rang très-distingué parmi les poètes de sa nation. Sa verve est riche et féconde. On y regrette quelquefois l'absence d'harmonie et l'emploi d'expressions un peu mystiques. M. de Vries lui a rendu justice dans son Histoire de la poésie hollandaise, tome II, pp. 246-252.

TROMMIUS (Abraham Vander Trom, en latin), savant théologien, naquit à Groningue. Jean Trom, son père, y remplissait une charge municipale, et était un des anciens de l'église. Il fit ses études dans sa ville natale, avec beaucoup de succès; et, suivant l'usage répandu généralement en Hollande, acheva son éducation par les voyages. Après avoir visité l'Allemagne, il s'arrêta quelque temps à Bâle, pour se perfectionner dans la connaissance de l'hébreu, sous la direction de Jean Baxtorf. Il parcourut ensuite la France et l'Angleterre, et à son retour en Hollande, fut nommé pasteur du village de Haren. Il ne quitta ce modeste emploi qu'en 1671, où il vint exercer à Groningue les fonctions du Saint-Ministère, qu'il y remplit pendant quarante-huit ans, avec un zèle que l'âge ne put affaiblir. Peu de temps avant sa mort, l'université de Groningue ayant été rétablie, les professeurs de la faculté de théologie s'empressèrent de lui conférer le titre de docteur, comme une marque de l'estime qu'ils faisaient de ses talens. Trommius mourut en 1719, à quatre-vingt-six ans. C'était un homme de mœurs douces, et fort laborieux. Il avait été marié quatre fois; mais il survécut à tous ses enfans. On doit à Trommius la continuation de la Concordance flamande de la Bible, par Jean Martinius de Dantzick, des Remarques critiques sur la Version des Psaumes en vers flamands, par Pierre Dathenus; et un Catéchisme abrégé, dans la même langue; mais l'ouvrage auquel il doit sa réputation est le suivant : Concordantiæ græcæ versionis, vulgo dictæ LXX Interpretum, cujus voces secundum ordinem elementorum sermonis græci digestæ recensentur, Amsterdam 1718, 2 vol. in-fol.; il y a des exemplaires grand papier.

TROMP (Martin, fils d'Harpert ou d'Harbert), célèbre marin hol-

landais, né à la Brille (Hollande méridionale), en 1597, fit son apprentissage de mer auprès de son père, qui, au combat de Gibraltar, sous l'amiral Heemskerk, commandait une frégate, et qui, quelque temps après, fut tué à son bord dans une action contre un forban anglais, à la côte de Guinée. « Camarades, ne vengerez-vous pas la mort de mon » père? » tel est le cri que ne cessait de pousser Martin, alors âgé de onze ans. Le bâtiment lui-même ayant été pris, il tomba au pouvoir du vainqueur, qui pendant deux ans et demi l'employa comme mousse. Rendu à sa patrie, il était lieutenant à bord d'un vaisseau de ligne, en 1622, et reçut, deux ans après, du prince Maurice, le commandement d'une frégate. En 1629, l'illustre amiral Pit-Hein (V. Hein) ayant passé à bord du bâtiment de Tromp, réputé le meilleur voilier, il y fut tué à côté de lui. Des dégoûts, occasionés par des passe-droits, lui firent, pendant quelque temps, abandonner une carrière où il s'était déjà fait connaître avec tant d'avantage; mais en 1637, on lui rendit de nouveau justice : le stathouder Frédéric-Henri le créa lieutenant-amiral, et lui confia le commandement d'une escadre de onze vaisseaux, avec laquelle il battit les Espagnols, très-supérieurs en nombre, leur prit deux bâtimens et dispersa le reste. Cette victoire lui valut une chaine d'or de la part des états, et l'ordre de Saint-Michel, de la part du roi de France. Tromp continua, dans le cours de cette même campagne, à signaler sa valeur contre les Espagnols, malgré la partialité que l'Angleterre manifestait en leur faveur. Ayant reçu de Hollande des renforts considérables, et sa flotte ayant été successivement portée à soixante-dix bâtimens, il attaqua, le 21 octobre, les Espagnols, devant les Dunes, et, quelques efforts que ceux-ci fissent pour éviter un engagement, il parvint à brûler le vaisseau de l'amiral d'Oquendo, qui sauta en l'air avec quinze cents hommes d'équipage, força un grand nombre de bâtimens à se jeter à la côte, et s'empara de treize galions richement chargés. Peu de temps après cette victoire, la famille de Tromp s'accrut d'une fille, qui reçut au baptême les noms de Anna-Maria-Victoria-Martensis-Harpensis-Trompensis-Dunensis. Cet amiral rendit encore d'importans services à sa patrie, surtout dans les campagnes de 1640 et 1641; mais après l'avénement de Cromwell au protectorat d'Angleterre, l Anglais devint un adversaire plus digne de la vaillance de Tromp. Ce fut lui qui commença les hostilités avec l'amiral Robert Blake, le 20 mai 1652. Tromp avait sous son commandement 42 vaisseaux, et Blake 50 : l'engagement dura quatre heures, et la nuit mit fin au combat, où Tromp perdit 2 vaisseaux. Il éprouva ensuite un plus grand chagrin, ce fut de voir Ruyter et de Wit prendre le commandement des flottes hollandaises et combattre les Anglais. Rappelé au commandement, il eut une nouvelle affaire avec Blake, sur les côtes d'Angleterre, le 3 décembre 1652, prit 2 vaisseaux, et un troisième le lendemain. L'avantage resta complétement aux Hollandais, Blake s'étant retiré vers la Tamise; mais ce combat ne fit que préluder à un autre bien plus acharné. Pendant trois jours consécutifs, c'est-à-dire

du 28 février au 2 mars 1653, Blake et Tromp se mesurèrent de nouveau à la hauteur de Portland et de Bevesier : de part et d'autre on avait environ soixante-dix vaisseaux ; mais ceux des Anglais étaient de plus fort calibre. Ruyter et l'élite des marins bataves secondèrent Tromp ; il eut fort à se plaindre des autres chefs. La flotte marchande, qu'il escortait, ne laissa pas que d'entraver aussi ses opérations. L'ennemi se retira le troisième jour vers les côtes d'Angleterre. Tromp fit entrer la presque totalité de son convoi. La perte des Hollandais fut de neuf vaisseaux, celle des Anglais de six ; mais, leurs équipages étant plus forts, ils perdirent plus de monde. Les Hollandais se hâtèrent de réparer leurs pertes, et le commandement fut encore remis entre les mains de Tromp, qui ne s'en chargea qu'avec répugnance. Il témoigna des inquiétudes sous le rapport de la quantité et de la qualité des bâtimens, et sous celui de l'équipement et des équipages. Toutefois il se dévoua. Un premier combat eut lieu à la hauteur de Nieuport, le douze juin 1653. Richard Deane commandait la flotte anglaise, forte d'environ 100 voiles. Les Hollandais étaient à-peu-près égaux par le nombre, mais non par la force des vaisseaux. Deane fut tué au commencement du combat. L'action dura de onze heures du matin à neuf heures du soir : elle recommença encore le lendemain à la hauteur de Dunkerque. On se fit beaucoup de mal, sans que l'affaire fût décisive. Il y eut une seconde bataille sur les côtes de la Hollande, à la hauteur de Catwyck, le 8 août. Ce jour demeura sans résultat; enfin on recommença le lendemain. Le vice-amiral de Wit avait eu le temps de rejoindre la flotte hollandaise avec son escadre de vingt-sept vaisseaux. Tromp comptait sous son commandement cent-six voiles. L'amiral anglais Monk s'éloigna, Tromp le poursuivit toute la nuit. Le surlendemain il y eut un nouvel engagement. Les Hollandais traversèrent la flotte anglaise; mais Tromp fut tué à son bord, ce qui n'empêcha pas la continuation du combat. Ruyter et Jean Evertszoon firent des prodiges de valeur. La flotte anglaise fut traversée jusqu'à quatre fois; plusieurs de ses bâtimens coulèrent, un sauta en l'air : sa perte fut de huit vaisseaux; celle des Hollandais de dix. De part et d'autre on chanta victoire ; toutefois les Anglais avouèrent qu'elle leur avait coûté cher. Une perte irréparable fut celle de Tromp. Son corps reçut de pompeux honneurs à Delft, et un monument y fut élevé à sa mémoire. On peut voir les médailles frappées en son honneur, dans l'Histoire métallique des Pays-Bas, par Van Loon.

TROMP (Corneille), fils du précédent, né à Rotterdam le 9 septembre 1629, s'illustra dans la même carrière. Son éducation ayant été toute dirigée vers ce but, on le vit, dès l'âge de 21 ans (1650), capitaine de haut-bord dans l'escadre du commandeur Dewildt, qui fut chargé de réprimer l'empereur de Maroc, et le réduisit à conclure un traité dans les intérêts de la Hollande. En 1652, il se trouva à la bataille que Van Galen livra aux Anglais devant Porto-Longone, et il y prit à l'abordage leur vaisseau le Samson : il passa sur ce bâtiment, le sien ayant été

extrêmement maltraité dans le combat, et il eut, peu de temps après, le chagrin de se le voir enlever par surprise, et au mépris du droit des gens dans la rade de Livourne. Le 13 mars de l'année suivante, il se mesura de nouveau avec les Anglais devant Livourne. Van Galen avait sous son commandement seize bâtimens et un brûlot. Les Anglais étaient au nombre de quatorze vaisseaux de plus fort calibre, et de deux brûlots. Tromp s'acharna particulièrement contre le Samson, qui sauta au moment d'être pris à l'abordage. La victoire resta aux Hollandais; mais ils la payèrent cher par la mort de leur amiral Van Galen. Tromp fut promu au grade de contre-amiral. Les affaires du nord de l'Europe ayant donné lieu, en 1656, à un grand déploiement de forces de la part de la Hollande, Obdam, Ruyter et Tromp y figurèrent avec distinction; mais la voix des négociations aplanit les difficultés. Après cette courte campagne, Tromp vécut dans la retraite, et il ne reparut sur le théâtre des événemens qu'en 1662. Envoyé, à cette époque, dans la Méditerranée pour escorter un convoi marchand, il châtia rudement les pirates algériens. Mais de plus graves intérêts ne tardèrent pas à réclamer son activité. Charles II oubliait les obligations qu'il avait eues aux états-généraux pour remonter sur le trône d'Angleterre, et l'on avait de l'inquiétude pour un riche retour attendu de l'Inde. Tromp fut chargé d'en couvrir la rentrée. Ayant sous lui une escadre de vingt-deux vaisseaux, il reconnut la flotte marchande auprès de Taithil; et, sans aucune rencontre hostile, il la conduisit à sa destination. La guerre avec l'Angleterre éclata en 1665. Il y eut, le 13 juillet, une action entre les flottes des deux puissances, chacune forte d'une centaine de vaisseaux de ligne. Le duc d'Yorck commandait celle de l'Angleterre. Wassenaer d'Obdam, avec le grade d'amiral-lieutenant, commandait celle des Etats. L'action fut désastreuse pour la Hollande. Tromp se signala par sa bravoure. Son vaisseau, l'Amour, de quatre-vingt-deux canons, fut extrêmement maltraité. On se préparait à de nouveaux efforts; mais on n'était pas d'accord sur le choix du chef. On rendait justice au courage et à l'expérience de Tromp; mais il était repoussé à cause de son dévouement à la maison d'Orange. Il fut cependant nommé, avec adjonction de trois plénipotentiaires des Etats-Généraux, de Wit, Huygens et Borcel, qui furent chargés de modérer ses pouvoirs. Déjà il était au Texel, à bord de son vaisseau, quand la rentrée de Ruyter, qui arrivait de la côte de Guinée, vint tout déranger. Cet amiral reçut aussitôt le commandement de la flotte. Tromp refusa de servir sous ses ordres; mais il consentit à rester sur la flotte en attendant son rappel. L'escadre hollandaise essuya cette année deux désastres imprévus : ce fut une violente tempête, et une maladie épidémique qui se déclara parmi les équipages. Au commencement de l'année suivante, Tromp obtint d'être transféré de l'amirauté de la Meuse à celle d'Amsterdam, et il reçut le commandement du vaisseau Hollandia, de quatre-vingt-deux canons. Le 1er. juin, la flotte hollandaise, forte de quatre-vingt-cinq vaisseaux, et commandée par Ruyter, mit en mer et se dirigea sur les

côtes d'Angleterre. Le 11, elle eut en vue la flotte anglaise, d'environ quatre-vingt bâtimens, commandés par Albemarle. L'engagement commença vers une heure après-midi, et dura, avec beaucoup d'acharnement, des chances inegales et de courtes interruptions, pendant quatre jours. La perte fut considérable de part et d'autre. Tromp, dans un moment très-critique, fut dégagé par Ruyter, et lui dut son salut. L'issue du combat fut des plus glorieuses pour les armes hollandaises, ce qui n'empêcha pas les Anglais de chanter victoire et de faire de grandes réjouissances, que leur propre historien, l'évêque Burnet, appelle une moquerie de Dieu et un mensonge à la nation (History of his own time, T. I, pag. 229). On se battit de nouveau le 4 et le 5 août; mais Tromp encourut dans cette affaire de graves reproches. Loin de seconder Ruyter, comme il l'aurait dû, il semble avoir joui du danger où il le voyait, et cet amiral ne dut son salut qu'à la plus savante et la plus courageuse retraite. L'avantage que remporta Tromp sur le vice-amiral Smith fut loin de couvrir une faute aussi grave. Le champ de bataille resta aux Anglais, quoiqu'ils eussent perdu quatre vaisseaux, ce qui était le double de la perte des Hollandais. Ruyter se plaignit amèrement de Tromp, qui récrimina sans succès. Les états de Hollande, sur la représentation du grand pensionnaire de Wit, retirèrent à Tromp sa commission de lieutenant-amiral; et il lui fut enjoint de rester provisoirement à la Haye, et défendu, de communiquer avec la flotte. C'est alors que le comte d'Estrades, ambassadeur de France, lui fit des propositions pour passer au service de cette puissance; mais elles ne le tentèrent point. Cependant on ne lui tint pas long-temps rigueur pour l'obligation de résider à La Haye, et il lui fut permis de se retirer dans une maison de plaisance qu'il s'était construite à Gravesand. Cette maison offrait, dans la bizarrerie de son architecture, l'aspect d'un vaisseau de guerre, et elle porte encore aujourd'hui le nom de Trompenburg. Tromp était à La Haye en 1672, à l'époque du massacre des frères de Witt, et il est accusé d'avoir assisté et même applaudi à cette horrible boucherie. La canaille criait: « Vive Tromp! à bas » les De Witt! » Au bout de sept ans de repos il fut rétabli dans ses fonctions (1673) par Guillaume III, la république étant en guerre à la fois avec l'Angleterre et la France. Une réconciliation eut lieu, sous d'imposans auspices, entre Ruyter et Tromp: toutes les personnalités furent sacrifiées au besoin de la patrie. Ruyter eut le commandement de la flotte, forte de 52 vaisseaux de ligne et de 50 autres bâtimens, dont 25 brûlots. La flotte des alliés était de 150 voiles, dont 90 vaisseaux de ligne. On se trouva en présence de l'ennemi, le 7 juin. Le combat s'engagea vers une heure après-midi. Tromp commandait l'avant-garde; il changea de bord jusqu'à trois fois. Dans un moment de détresse, Ruyter vint à son secours et le dégagea. La nuit mit fin au combat. Dix vaisseaux ennemis avaient été brûlés ou coulés à fond. Les Hollandais n'avaient perdu que quelques brûlots, point de navire de haut-bord; ils couchèrent sur le champ de bataille. Le but des alliés, qui était de faire une descente, fut manqué. On se

battit encore le 14 du même mois. L'affaire fut moins grave, mais elle ne finit encore qu'avec le jour. Le alliés se retirèrent le lendemain. Dans les premiers jours de juillet, Ruyter alla défier les alliés, à la hauteur de Harwich; mais le 21 août, une nouvelle bataille s'engagea sur les côtes de Hollande, près du Helder. Tromp eut encore des obligations d'assistance à Ruyter. Celui-ci se battit avec un acharnement extrême contre le prince Robert; les Anglais perdirent quelques bâtimens; les Hollandais n'en perdirent aucun. De part et d'autre, on était fort endommagé; et l'ennemi se retira, le lendemain, vers les côtes d'Angleterre. Les alliés avaient menacé la Hollande d'une descente. Les Etats projetèrent d'en faire une sur les côtes de France, et Tromp fut chargé de l'expédition. Il sortit du Texel, le 17 mai 1674. Les troupes étaient commandées par le comte de Horn, qui, le 23 juin, fit un débarquement à Belle-Isle, mais la forteresse ayant été jugée inattaquable, on se rembarqua. Un nouveau débarquement eut lieu à Noirmoutier, le 3 juillet. On y leva des contributions, etc. De là Tromp alla chercher, à Cadix, un convoi marchand, avec lequel il rentra au Texel. Le roi d'Angleterre ayant témoigné, l'année suivante, un extrême desir de voir Tromp, il se rendit à Londres, où sa présence fut une espèce de triomphe. Le roi le nomma baron, et le combla des distinctions les plus flatteuses. En 1676, les Etats ayant résolu de prêter secours au Danemarck contre la Suède, Tromp fut envoyé à Copenhague avec une flotte. Le roi le décora de l'ordre de l'Eléphant. Peu de jours après son arrivée, la flotte danoise dut au renfort qu'il avait amené une victoire signalée. Il rendit encore d'autres services aux Danois, et retourna auprès du prince d'Orange, qui était dans son camp à St.-Omer. Il fut revêtu du titre de lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies, dignité devenue vacante par la mort de Ruyter. En 1691, Guillaume III lui confia le commandement de la flotte destinée à agir contre la France, mais il mourut à Amsterdam, le 29 mai. Son corps fut transporté à Delft, et solennellement déposé dans le mausolée paternel, le 6 juin. Ses héritiers (il ne laissa point d'enfans) honorèrent sa mémoire d'une médaille, que l'on peut voir dans l'Histoire métallique des Pays-Bas, par Van Loon, tom. IV, pag. 43. Ce même ouvrage en offre une autre, tom. II, pag. 530. Sa vie a été publiée à La Haye, 1694, in-12.

TROND (SAINT), Trudo, pieux et zélé ecclésiastique du 7e. siècle, est un des apôtres du Brabant et du pays de Liége. Il convertit un grand nombre d'idolâtres, car il en restait encore beaucoup dans cette contrée et fonda le monastère qui portait son nom, et autour duquel il se forma successivement une ville. Il fonda encore un autre monastère à Bruges en Flandre, et mourut en 693. Quelques auteurs prétendent qu'il embrassa la vie monastique mais cette opinion ne paraît pas fondée, quoiqu'on puisse le regarder comme un disciple de Saint-Remacle, par la confiance qu'il eut dans les lumières et les leçons de ce saint.

TROOST (CORNEILLE), peintre d'Amsterdam, né en 1697, fut

élève d'Arnold Boonen. Après être resté deux ans et demi dans l'école de ce maître, et s'être rendu familière la peinture à l'huile, au pastel et en détrempe, il se décida à n'en plus avoir d'autre que la nature; et ses premiers ouvrages annoncèrent un talent si éminent, qu'ils excitèrent l'envie de tous ses rivaux: ils se mirent à le décrier, mais le public en jugea tout autrement, et Troost vit ses productions recherchées par tous les amateurs. Il se montra également supérieur dans la peinture historique, dans celle de genre et dans le portrait. L'ouvrage par lequel il fit connaître sa supériorité est un tableau représentant les portraits en pied et de grandeur naturelle des cinq inspecteurs du collége de médecine. La plupart des directeurs des différentes corporations de la ville se firent peindre par lui, et firent placer ces portraits dans les salles de leurs séances. Il peignit aussi les directeurs de l'hospice des orphelins, et ceux de la confrérie des tonneliers. Il fit également deux autres tableaux pour la salle des chirurgiens. On regarde comme son chef-d'œuvre celui dans lequel il a représenté les principaux chirurgiens d'Amsterdam, assis autour d'une table sur laquelle est un cadavre, tandis que le professeur, debout et le scalpel en main, fait une démonstration d'anatomie. Toutes les parties de ce beau tableau méritent des louanges; il y règne une belle harmonie, et le fond clair sur lequel les figures se détachent donne une grande valeur aux objets placés sur le premier plan. On met aussi au nombre de ses productions capitales le portrait de Boerhaave, qui fut placé dans la salle d'anatomie. Ses petits tableaux étaient peut-être plus recherchés encore. Ce sont des scènes familières, tirées en grande partie, des comédies les plus en vogue de son temps, et qui l'ont fait surnommer le Watteau hollandais. La composition en est spirituelle et gaie, quelquefois même un peu libre; mais la touche en est légère et facile, la couleur délicate et transparente. On vante surtout un corps-de-garde où sont assemblés des officiers; la chambre d'une accouchée hollandaise; une dame et un jeune seigneur faisant de la musique; Job sur son fumier; la fille ravie, ou le tuteur trompé; les philosophes, ou la fille échappée; le bureau des paysans à Puytervec; et particulièrement une composition ingénieuse tirée du Tartuffe de Molière. Ses dessins, qui sont nombreux, sont également recherchés: ils sont ordinairement au crayon, et retouchés avec le pinceau. Troost se maria, et eut cinq filles, dont l'une, nommée Sara, peignit le portrait avec un talent remarquable. Il mourut d'une attaque de goutte, le 7 mars 1750. Il a gravé en manière noire les pièces suivantes de sa composition: 1°. buste d'un vieillard à grande barbe, et vu de profil. 2°. Une jeune fille qui dessine à la loupe. 3°. Portrait de Locatelli, peintre de Bergame. 4°. Portrait du poète Vlaming, avec deux vues hollandaises. Les ouvrages de ce peintre ont beaucoup exercé le burin des graveurs; et les estampes faites d'après ses scènes familières sont recherchées à cause de la gaîté et de la vérité qu'il a su faire régner dans ses compositions.

TROYEN (Romboud Van), pein-

tre flamand, mort en 1650, peignait des cavernes, des grottes, des restes d'anciens édifices, qu'il allait chercher aux environs de Rome et dans d'autres parties de l'Italie.

TULP (Nicolas), fils d'un riche négociant d'Amsterdam, naquit le 11 octobre 1593, fut employé pendant quelque temps dans la boutique d'un barbier, mais étudia ensuite la médecine à Leyde. Après avoir pris le grade de docteur, il alla exercer l'art de guérir dans sa ville natale, où pendant plus de cinquante ans, il jouit de la réputation d'un praticien consommé. L'énergie qu'il déploya en 1672, et qui sauva Amsterdam au moment de tomber sous le joug de Louis XIV augmenta encore l'astime de ses concitoyens, qui lui témoignèrent leur reconnaissance en l'élevant successivement à la place d'échevin, puis à celle de bourgmestre. Il mourut en 1674, après avoir publié un Recueil intéressant d'observations, dont le style est pur sans affectation, et concis sans obscurité, et où les objets sont représentés avec ordre et méthode.

TURLOT (Nicolas), licencié en théologie, fut successivement curé, chanoine gradué, archiprêtre et archidiacre de l'église de Namur, ensuite prevôt de la même église, et vicaire-général pendant onze ans. Il mourut le 17 janvier 1651, après avoir rempli ces charges avec toute l'exactitude que l'on peut attendre d'un digne ministre du Seigneur. On a de lui : Trésor de la doctrine chrétienne, Liége 1631, in-4°., en français.

TWISS (Richard), littérateur anglais, naquit à Rotterdam le 16 avril 1747. Son père était un négociant anglais établi depuis longtemps dans cette ville, et fit donner à son fils une éducation soignée. A l'âge de vingt ans, le jeune Twiss quitta Rotterdam et visita à diverses époques l'Angleterre, l'Irlande, la France, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie; et, muni de lettres de recommandation, il fut à même de connaître les hommes alors les plus célèbres, tels que Fréderic 1er. roi de Prusse, J.-J. Rousseau, Voltaire, etc. Le fils de Twiss a publié les détails de l'entrevue de son père avec le philosophe de Ferney. Nous tirons la plupart de ces détails de l'Annual biography and obituary (1822, p. 447), ou Biographie nécrologique. « Le 28 septembre 1768 » (c'est Richard Twiss qui parle), » je visitai la résidence de Voltaire, » située tout près du village de » Ferney. Non loin de sa maison, » il a élevé une petite église, sur la » porte de laquelle est gravée en let- » tres d'or sculptées sur marbre » noir, cette inscription :

Deo erexit Voltaire. MDCCLVI.

» Près de l'église se trouve le théâ- » tre, où l'on n'a pas joué depuis le » mois de mars dernier. Quand je » fus entré dans la maison, je de- » mandai le maître; mais le domes- » tique me refusa la porte, en me » disant qu'il était extrêmement » malade. Je lui écrivis un billet, » et, tandis que je me promenais » dans son jardin, en attendant sa » réponse, je le rencontrai lui-même » dans la cour de son cellier. Son » costume était bizarre : il portait » une vieille perruque sans poudre, » avec un bonnet de drap bleu par » dessus; il avait une robe de chambre » neuve de satin vert, avec une veste » de la même étoffe, ornée de fleurs

» de diverses couleurs ; une culotte » de velours noir et des bas de coton » blancs. Il avait déjà atteint l'âge » de soixante-quinze ans ; il était » courbé, ses yeux bruns me parurent extrêmement expressifs ; il » n'avait plus de dents ; son visage » était fort maigre et pâle, et sa » voix très-faible. Cette église que » j'ai fait bâtir, me dit-il, est l'unique église de l'univers qui soit » dédiée à Dieu seul : toutes les autres sont dédiées aux saints. Pour » moi j'aime mieux bâtir une église » au maître qu'aux valets. Je lui demandai s'il était vrai qu'il y eût » une épitaphe dans l'enceinte de » son église. Non, me répondit-il ; » c'est apparemment de la mienne » qu'on vous a parlé ; mais elle n'y » est pas encore, il n'y a que la place... Sur ma demande s'il y avait » quelque chose de nouveau, il me » dit avec beaucoup de vivacité : » J'ai oui dire que le pape a donné » un parasol et un fusil à chacun de » ses soldats, avec ordre de lui remettre le dernier dans le même » état qu'il l'avait reçu, sous peine » de la loi du talion.... » (On ne sait si cette plate et banale plaisanterie doit être attribuée à Voltaire ou à l'imagination du biographe anglais)... « En entrant dans sa bibliothéque, » poursuit M. Twiss, je vis une superbe édition de la Pucelle d'Orléans ; et sur le dos du volume » étaient gravés ces mots : Ma Jeanne (marque de prédilection » très-naturelle d'un auteur philosophe pour un ouvrage de cette » espèce). Il avait dans sa maison » deux secrétaires, dont l'un probablement n'est qu'un copiste ; » un portier, et deux femmes de » service. Je lui parlai en anglais, » en français, en italien, en allemand, et il me répondit dans ces » mêmes langues. Les meubles de » ses appartemens étaient de bon » goût, et il y avait de fort beaux » tableaux. Je remarquai dans sa » bibliothéque un tigre empaillé. » Il fut extrêmement poli, me prit » sous le bras, en se promenant » avec moi, se plaignit d'être vieux, » et, comme tel, également incapable de donner du plaisir et d'en » éprouver. Je revins à Genève dans » la soirée. Dans la matinée du 30, » je retournai à Ferney, et je trouvai Voltaire jouant aux échecs » avec le curé du lieu. Après une » courte conversation, je le priai » de me donner, comme un souvenir, une ligne de son écriture : » il consentit à ma demande et écrivit en anglais ces paroles... An » Englishman who goes to Italy » leaves men to see pictures. Voltaire. (C'est-à-dire ; un Anglais » qui va en Italie quitte les hommes » pour aller voir des tableaux). En » parlant du docteur Tissot de Lausanne, il dit : Le grand chemin » et le soleil sont les meilleurs remèdes de Tissot. Dans cette seconde visite je remarquai dans sa bibliothéque trois tragédies anglaises : la Cléone, de Dosdeley, le » Caractacus et l'Elfrida, de Masson. » Elles étaient cartonnées ensemble, et sur le dos du volume, on » lisait ces mots : Tragédies barbares. On voyait parmi ses livres » l'édition du Virgile de Baskerville : sa bibliothéque formait cinq » mille volumes environ. Sa maison se composait de cinq pièces » sur la façade, et de deux dans la » profondeur : le tout sur trois étages. Elle était bien distribuée, » élégamment meublée, et ornée de » tentures de velours, de dorures, » d'ouvrages en stuc, de porcelaines et de peintures. Cette fois je

» m'aperçus que sur l'autel de son » église il y avait une figure de » Christ de grandeur naturelle re» couverte d'ornemens dorés. Sur » le mur latéral de l'église, il a » fait élever un monument d'une » pierre blanche et unie. Il me l'in» diqua en disant : il ne manque » que l'inscription. Je pris congé » de Voltaire qui me souhaita bon » voyage en anglais et en italien. » D'après ce récit, où sans doute il y a quelque chose de l'invention du voyageur ou du biographe, on pourrait s'étonner que Voltaire, doué d'un amour propre excessif, consentit à se faire voir comme une curiosité au premier venu, et que, à l'instar d'une marionnete mécanique, il subît une espèce d'examen indiscret, et répondit à toutes les questions qu'on lui faisait. Une chose qui paraîtra plus étonnante encore, c'est que ce même homme, qui pendant presque toute sa vie montra une haine implacable contre la religion chrétienne et ses ministres, eût l'image d'un Christ placée dans l'église qu'il avait fait bâtir, et qu'il eût pour compagnie habituelle un prêtre catholique. Twiss était un habile connaisseur dans tous les arts. Il est mort à Camden-Town, au mois de mai 1821, âgé de soixante-quatorze ans. On a de lui en anglais : 1°. Voyages en Espagne et en Portugal, 1772, 2 vol. in-8°. 2°. Voyage en Irlande 1775, in-8°. Dans cet ouvrage, entraîné par d'injustes préventions, il montre les Irlandais sous un aspect très-défavorable; aussi il excita parmi eux une haine nationale; son nom était si dévoué au mépris, en Irlande, qu'on le plaçait sur les plus vils ustensiles. 3°. Une tournée à Paris, 1792, in-8°. 4°. Anecdotes du jeu des échecs, 1792, in-8°. 5°. Mélanges, 1805, in-octavo.

TYDEMAN (Minard), savant hollandais, né à Zwoll, province d'Over-Yssel, le 20 mars 1741, reçut dans sa ville natale les premiers élémens littéraires, continua ses études à Deventer et à Utrecht, et fut créé docteur en droit dans la dernière de ces académies, en 1762. Il publia une Dissertation De L. Ulpii Marcelli, Jurisconsulti, vita et scriptis; recueillie, comme elle méritait de l'être, dans le premier volume du Thesaurus novus dissertationum, in academiis Belgicis habitarum, par G. Oelrichs. L'année suivante, Tydeman fut nommé recteur et gymnasiarque à Leuwarde, et, en 1765, professeur d'éloquence et de grec à Harderwyck. En 1766, il passa à l'académie d'Utrecht, comme professeur de droit naturel et public, et il y forma des élèves extrêmement distingués. Ses principes politiques peu en harmonie avec ceux qui, en 1786 et 1787, s'accréditèrent spécialement à Utrecht, l'engagèrent à accepter une chaire de jurisprudence à Harderwyck; mais, dès 1788, il alla reprendre à Utrecht ses anciennes fonctions. Une nouvelle carrière ne tarda pas à s'ouvrir pour lui. En 1790, il fut nommé greffier des états de la province d'Over-Issel, et remplit les fonctions de cette place de la manière la plus distinguée, jusqu'au nouvel ordre des choses, que l'année 1795 vit naître en Hollande. Retiré à Campen, il s'y occupa d'éducations particulières jusqu'en 1801, où il transféra son domicile à Leyde. Un emploi analogue à ses goûts lui avait été confié dans cette ville classique : la confection du catalogue

et l'arrangement de la célèbre bibliothèque de son université. Limité d'abord à un certain nombre d'années, cet emploi fut successivement prolongé, et étendu des livres imprimés aux manuscrits. Jamais fonctions ne furent mieux ni plus consciencieusement remplies. En 1813, Tydeman fut reçu parmi les professeurs de cette université; puis en 1815, déclaré émérite, comme septuagénaire, avec conservation de son rang et de ses émolumens. Il se chargea volontairement d'un cours d'antiquités romaines. Le 1er. février 1825 mit fin à son honorable et utile carrière.

TYMÆUS (Jacques), auteur du 15e. siècle, naquit à Amersfort, province d'Utrecht, ce qui lui fit donner le nom de Jacques d'Amersfort. Il prit les ordres et fut préfet du collège de Saint-Laurent. Il était très-profond dans la théologie et occupa la chaire de cette faculté dans l'université de Cologne, où il fut pasteur dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. Il cultiva avec un égal succès les sciences physiques, et il a laissé parmi d'autres ouvrages, deux commentaires sur les traités d'Aristote, savoir : 1°. De generatione et corruptione. 2°. De meteoris; imprimés en un vol., Cologne 1497. Tymæus est mort au commencement du 16e. siècle.

TYPOTIUS (Jacques), de Bruges, et selon quelques-uns de Diest, né d'une bonne famille, enseigna le droit en Italie. Il alla s'établir ensuite à Wurtzbourg, d'où Jean III, roi de Suède, l'appela auprès de lui. Ce prince inconstant et indécis n'ayant pas persisté dans ses dispositions favorables à l'égard de l'ancienne religion, qu'il semblait vouloir rétablir, le fit mettre en prison. Il ne fut élargi que sous Sigismond, en 1594. Typotius se retira ensuite à la cour de l'empereur Rodolphe II, qui le fit son historiographe. Il mourut à Prague en 1601.

TYSSENS (Pierre), né à Anvers en 1625, obtint, comme peintre d'histoire, une si grande réputation, qu'on le mettait presque au même rang que Rubens. L'amour du gain lui fit abandonner ce genre auquel il devait sa célébrité, pour se consacrer au portrait; et toutes les personnes un peu considérables de la Flandre voulurent avoir le leur de sa main. Sa vogue excita l'envie, et ses ennemis dénigrèrent quelques-uns de ses portraits avec un si grand acharnement, qu'il crut devoir revenir au genre historique. Il s'y appliqua avec une nouvelle ardeur, et les ouvrages qu'il produisit purent faire considérer comme un bonheur pour lui, les attaques de ses envieux. Le tableau de l'Assomption, qu'il fit pour l'autel de la Vierge dans l'église de Saint-Jacques d'Anvers, enleva tous les suffrages, et le mit au premier rang des plus habiles peintres de son pays. Il peignit, pour l'église des Carmes, quelques tableaux qui n'eurent pas moins de succès. Celui du maître autel des religieux de Liliendael, à Malines, représentant plusieurs saints et saintes de leur ordre, qui adorent la sainte Trinité et révèrent la Vierge, placée dans une gloire au haut du tableau; le martyre de Ste.-Catherine dans la collégiale de Saint-Martin, à Alost; Saint-Guillaume en extase, chez les Guillelmites, et plusieurs autres ouvrages, qu'il serait trop long de citer, soutinrent sa grande réputation. Peu de pein-

tres de son pays ont eu un aussi grand goût du dessin; sa composition pleine de feu et d'enthousiasme est encore rehaussée par un pinceau sûr et hardi, et une couleur franche et vigoureuse. Il n'est pas moins supérieur par la manière dont il traite le fond de ses tableaux : il s'y montre savant en architecture et en perspective. En 1661, il était directeur de l'académie de peinture d'Anvers. Il mourut en 1692.

TYSSENS (N.), peintre, naquit à Anvers en 1660. On croit qu'il était fils du précédent. Après avoir appris son art en Flandre, il se rendit, jeune encore, en Italie, et séjourna long temps à Rome. Il avait un talent particulier pour peindre des trophées composés de vieilles armures, de mousquets, de damas, de tambours, etc. Il disposait ces différens objets avec beaucoup d'adresse, et les faisait valoir par l'éclat d'une bonne couleur. Arrivé à Rome, un marchand de tableaux l'employa long-temps et sut tirer un parti avantageux de ses ouvrages, dont les artistes faisaient le plus grand cas. De Rome il se rendit à Naples et à Venise, où il étudia le secret de la couleur, et où il vit les artistes rechercher également ses tableaux. Il voulut alors rentrer dans son pays, où le genre de son talent réussit peu. Il se rendit à Dusseldorf, au moment où l'électeur Palatin formait son cabinet : ce prince le chargea d'acheter pour lui les plus beaux tableaux de la Flandre et de la Hollande. Tyssens mit tant d'activité dans cette commission, qu'il eut formé en peu de temps la plus riche collection. Il se maria à Anvers, et résolut de reprendre la peinture; mais voyant que son genre ne réussissait pas, il se mit à peindre des fleurs et des oiseaux. Ses fleurs eurent peu de succès; mais ses oiseaux furent recherchés à l'égal de ceux de Boel et de Hondekoeter. Il passa alors en Angleterre, où il vit ses ouvrages très-estimés, et il y mourut.

TYSSENS (Augustin), peintre d'Anvers, frère du précédent, et né vers l'an 1659, cultiva le paysage avec un talent réel. Ses tableaux représentent ordinairement des troupeaux de moutons, des vaches, des chevaux, etc., dans le goût de Berghem; et les devans sont enrichis de plantes, de ronces, peintes d'après nature : ses figures sont dessinées avec esprit et peintes avec finesse; sa couleur est excellente, et l'ensemble de sa composition est agréable. Il fut directeur de l'académie d'Anvers en 1691.

UILKENS (Jacques-Albert), théologien naturaliste hollandais, né à Wierum, village voisin de Groningue, le 1er. mai 1772, a également bien mérité de l'histoire naturelle et de la religion, en les présentant dans le remarquable rapport qu'elles ont entre elles. Dès son enfance il manifesta un esprit observateur. A l'âge de huit ans, conduit à Groningue, il y commença ses humanités, et, à 17 ans, il y passa aux études académiques, qu'il acheva avec distinction. Il acquit beaucoup de connaissances, auxquelles la plupart des théolo-

giens demeurent assez ordinairement étrangers. Il avait pris, en 1795, le degré de maître-ès-arts, et celui de docteur en philosophie, en soutenant une thèse dont le sujet était la nature de l'athmosphère et son influence sur le règne végétal. Le goût de la retraite s'unissait chez Uilkens à celui de l'observation, et ses premières cures rurales lui permirent assez de se livrer à l'un et à l'autre; il s'habitua à prêcher de méditation, et l'éloquence improvisée lui devint très-familière. En 1796, une société savante ayant proposé pour sujet de prix un Traité élémentaire de physique, il fut couronné, bien qu'il n'eût eu connaissance du concours que huit jours avant la clôture. Ce traité devint d'un usage populaire, et il a été souvent réimprimé. Ses Discours sur les perfections du créateur considérées dans la créature, 4 volumes in-8°., ne lui firent pas moins d'honneur. Le roi ayant créé à l'académie de Groningue une chaire d'économie rurale, Uilkens y fut appelé, et la remplit avec distinction. Sa harangue inaugurale, prononcée le 29 novembre 1815, traitait de l'influence de l'économie rurale sur le bien-être de la Société. En 1819, il publia un Manuel d'économie rurale. Il refusa, en 1822, de passer à l'Université de Leyde. L'année 1825 mit un terme à son utile et honorable carrière. L'institut royal de Hollande, et plusieurs autres sociétés savantes s'étaient associé Uilkens. Son talent pour la parole et sa dextérité dans les expériences donnaient à ses cours une vogue peu commune. On l'appelait à toutes les commissions qui avaient pour objet le bien public.

UITENBOGAARD (Jean), théologien hollandais, de la commune dite des Remontrans, naquit à Utrecht le 11 février 1557. Destiné d'abord au barreau, il gagna si bien la confiance du procureur chez lequel on l'avait placé, que celui-ci ayant eu un voyage à faire à Malines, lui confia sa maison pendant son absence. La peste se déclara à Utrecht, et elle fit de grands ravages dans la maison du procureur : Uitenbogaard demeura à son poste, et il prodigua les plus tendres soins aux victimes du fléau, qui du moins épargna ses jours. Peu de temps après, le greffier de la cour provinciale d'Utrecht jeta les yeux sur lui pour la place de premier clerc ; mais ayant appris qu'il montrait de la propension pour la réforme, et qu'il allait au prêche du curé Duifhuis, il voulut faire de sa fidélité à l'église catholique une condition de cette faveur. Uitenbogaard la refusa à ce prix. Bientôt entièrement décidé à embrasser la réforme, et même à se vouer au ministère sacré, il prit le parti d'aller faire à Genève de nouvelles études. Il y suivit, pendant 4 ans, les leçons de Bèze, de La Faye, de Perrot, se lia avec Bertram, avec Goulart, et revint à Utrecht. L'église réformée de cette ville le nomma pasteur dans son sein : elle était partagée en deux sections, dont l'une, plus attachée à la doctrine calvinienne de la prédestination et à la sévérité de la discipline génevoise, s'appelait le Consistoire; l'autre, moins rigoriste, l'Eglise de St.-Jacques. Uitenbogaard s'attacha à cette dernière. Les circonstances ayant occasioné quelque interruption dans son ministère, le stathouder Maurice le requit pour l'église de La Haye. Il ne put cependant avoir un congé absolu de celle d'Utrecht

qui ne le céda à La Haye que pour deux ans. Les troubles de l'Arminianisme commençaient à prendre couleur : la soi-disante orthodoxie remuait contre lui ciel et terre. Plusieurs fois, dans ces fâcheuses conjonctures, Uitenbogaard fut employé comme pacificateur : on connaissait ses principes, mais on rendait justice à sa droiture, à sa modération. Maurice alors lui portait de l'affection, et il n'assistait plus à d'autres sermons qu'aux siens. Uitenbogaard fut nommé chapelain de la cour, et il donna aussi des soins à l'éducation du prince Fréderic-Henri. En 1599, le sort le désigna pour les fonctions de chapelain à l'armée. C'était une corvée de deux mois, mais Maurice le retint pendant six. Tel qu'on l'avait vu, lors de la peste d'Utrecht, bravant le danger et méprisant la mort, tel il se montra à l'armée, administrant des consolations et distribuant du linge dans les rangs des mourans et des blessés. Un jour qu'il prêchait adossé à un arbre, un coup de canon en abattit la partie supérieure, et le couvrit de branchages : on le crut tué, et, de tous les assistans, il se montra le moins effrayé. De retour à La Haye, il semblait pour toujours affranchi de ces périlleuses fonctions; Maurice les rendit permanentes, et Uitenbogaard dut se détacher de son église de La Haye à l'époque où l'horison religieux de la Hollande se rembrunissait; les querelles d'Arminius et de Gomarus s'envenimaient. Arminius et Uitenbogaard s'étaient trouvés ensemble à Genève, et ils s'y étaient liés d'une étroite amitié : toutefois le sentiment de la vérité pouvait seul faire embrasser à ce dernier la cause de son ami. Il devint une colonne du parti des remontrans, toujours prêt à le défendre de son crédit et de sa plume. Bientôt il fut question de la convocation d'un synode national : Uitenbogaard y donnait la main, mais sous certaines clauses, repoussées par les zélateurs de l'orthodoxie. La lutte fut longue et acharnée ; les querelles de dogme se compliquaient avec les querelles politiques ; et le prince Maurice ayant été gagné par les contre-remontrans, sa bienveillance pour Uitenbogaard ne fut plus la même. En 1610, les Etats-Généraux envoyèrent en France une ambassade extraordinaire, dont celui-ci fut aumônier. Henri IV, à la veille de la funeste catastrophe qui devait terminer ses jours, lui témoigna une considération particulière. Cette mission le mit aussi en rapport avec l'illustre Casaubon, qu'il fut bien aise d'éclairer sur ce qui se passait en Hollande. En 1609, Arminius et Gomarus, accompagnés chacun de quatre théologiens, avaient été admis devant les États de Hollande à une conférence, où l'on pense bien qu'Uitenbogaard joua un rôle important. Cependant son parti se voyait de plus en plus dénigré : on traitait les remontrans de partisans de l'Espagne et des jésuites. On les désignait à la haine du peuple par toutes sortes de moyens. Les plus sinistres pressentimens agitaient le grand-pensionnaire Barneveldt. Dans une visite qu'Uitenbogaard lui fit, le 29 août 1618, il le trouva dans sa bibliothèque, non plus, selon sa coutume, occupé à travailler et à écrire, mais dans une attitude d'abattement remarquable. Uitenbogaard l'exhorta, le consola de son mieux; il lui serra la main, et le quitta profondément

ému. Cet entretien fut le dernier ; l'arrestation du grand-pensionnaire eut lieu une heure après : le 13 mai suivant, il périt sur l'échafaud. Uitenbogaard épargna à l'oppression et à l'intolérance un crime de plus, en quittant La Haye ; il partit pour Anvers, où il reçut l'accueil le plus distingué. Si Spinola et d'autres lui firent des propositions dans l'intérêt de leur cause, on pense bien que ni la conscience ni l'honneur d'Uitenbogaard ne furent compromis. Il se vit au mois de mai suivant, condamné par contumace à un bannissement perpétuel, avec confiscation de ses biens. En 1621, la trêve avec l'Espagne étant expirée, aucune sollicitation, aucune promesse ne put le retenir dans la Belgique ; il partit pour Paris, où les premiers hommes de l'état, Jeannin, Sillery, et même de notables prélats le comblèrent de marques d'intérêt. Il se rendit ensuite à Rouen, où il eut à se louer de l'accueil que lui fit l'archevêque. Ce prélat semblait vouloir préparer un rapprochement dans l'église ; mais Uitenbogaard n'entra pas dans ses vues. Il désirait retourner dans sa patrie, où l'aigreur des partis se calmait. Ce n'était plus Maurice, c'était le sage Frédéric-Henri qui était à la tête des affaires. La femme d'Uitenbogaard, inséparable compagne de ses infortunes, le précéda de sept mois en Hollande. Au mois de décembre 1626, il partit lui-même de Rouen. Arrivé à La Haye, il y consulta quelques jurisconsultes sur la question de savoir s'il lui convenait de s'adresser à la justice pour demander à purger son ban. On fut unanimement de cet avis. Alors il informa de son retour le prince d'Orange, et présenta aux états une requête qui ne fut pas accueillie comme il l'avait espéré ; ce qui le réduisit à voyager de nouveau d'une ville à une autre, n'osant s'arrêter nulle part. En 1629, sa femme obtint la restitution de la maison qu'on lui avait confisquée, et peu de temps après, il put l'habiter ouvertement. Le 15 décembre 1632, jour de solennelles actions de grâces pour les victoires qui venaient de couronner les armes de la république, il risqua de reparaître en chaire ; et les plaintes portées à ce sujet demeurèrent sans effet ; mais elles recommencèrent en 1637. Deux pasteurs de La Haye se présentèrent devant les Etats, soutenant que la foi était en péril, si l'on ne réprimait cette licence. De vifs débats eurent lieu, et il fut décidé enfin à une majorité douteuse, qu'Uitenbogaard ne prêcherait plus. Il se conforma à cette injonction, vivant à La Haye chez lui, et fréquentant les assemblées religieuses de sa communion. Episcopius, son compagnon d'exil, étant mort en 1643, Uitenbogaard, malgré ses quatre-vingt-sept ans, fit le voyage d'Amsterdam, pour lui rendre les derniers honneurs. S'étant approché du cercueil, et ayant touché le front de son ami, il s'écria : « O tête chérie, combien tu cachais de sagesse ! » Il finit sa carrière le 4 septembre 1650. Sa vie a été écrite en latin par Gérard Brandt (1 vol. in-8°., Amsterdam 1720).

ULACQ (ADRIEN), célèbre mathématicien, né à Gand, province de Flandre orientale, a donné : 1°. une Trigonométrie latine, Gouda 1633, in-fol. 2°. Logarithmo-

rum Chiliades centum, 1628, in-fol. traduites en français in-8°., et dont Ozanam a beaucoup profité.

ULSTEN (Théodoric), médecin-poète, de la province de Frise, qui florissait vers la fin du quinzième siècle, et qui termina ses jours à Bois-le-Duc, fut pendant quelque temps physicien de la ville de Nuremberg, si l'on en croit Matthiæ. Il composa plusieurs pièces de vers, parmi lesquelles on distingue celle qui a pour titre: De pharmacandi comprobata ratione libri duo. Nuremberg 1496, in-8°. Bâle 1571, in-8°. A l'édition de Bâle sont annexés les commentaires de Georges Pictorius.

URÉE ou plutôt VRÉE ou WRÉE (Olivier), en latin Uredius, se fit jésuite, et rentra ensuite dans le monde, où il continu de s'appliquer à l'étude des langues savantes et à l'histoire de sa patrie. Il occupa des places distinguées dans la magistrature à Bruges, et mourut en 1652, après avoir été le soutien du pupille et de la veuve.

UROOM (Henri-Corneille), peintre, né à Harlem en 1566, perfectiona ses talens en Italie. S'étant embarqué avec un grand nombre de ses tableaux pour l'Espagne, il eut à essuyer une affreuse tempête qui le jeta sur des côtes presque désertes, et lui enleva tout son trésor pittoresque. Quelques ermites, habitans de ces demeures sauvages, exercèrent envers lui l'hospitalité, et lui fournirent bientôt l'occasion de retourner dans sa patrie. Le peintre, par reconnaissance, fit plusieurs tableaux pour orner leur chapelle. Ce maître avait un rare talent pour représenter des marines et des combats sur mer. L'Angleterre et la Hollande l'occupèrent à consacrer, par son pinceau, les victoires maritimes que ces deux puissances avaient remportées. On exécuta même des tapisseries d'après ses ouvrages. Nous ignorons l'année de sa mort.

UYTTENHOVE (Charles), né à Gand en 1536, fut élevé avec soin par son père, homme distingué par sa vertu et par son éloquence, mais aux soins duquel il ne répondit pas. Envoyé à Paris pour y achever ses études, il s'y lia avec Turnèbe, qui le fit précepteur des trois filles de Jean Morel. De Paris, il passa en Angleterre, où il écrivit en faveur de la reine Elisabeth, teinte du sang des plus zélés défenseurs de la foi catholique. Enfin s'étant retiré à Cologne, il y mourut d'apoplexie en 1600.

VAD VAL

VADDÈRE (Jean-Baptiste de), né à Bruxelles, devint chanoine d'Anderlecht, et mourut le 3 février 1681, après avoir passé une grande partie de sa vie dans les recherches des anciens diplômes et dans l'étude de l'histoire.

VALCKE, (Pierre-François), curé de Rumbecke et doyen rural de Roulers, au diocèse de Bruges, est mort le 23 janvier 1787, à l'âge de 79 ans, après avoir donné dans le cours d'une longue vie, le plus éclatant spectacle de toutes les ver-

tus pastorales, et multiplié non-seulement parmi ses ouailles, mais partout où il a pu avoir accès, les fruits d'un zèle actif, éclairé, charitable.

VALDOR (Jean), graveur, né dans la province de Liége en 1580, a orné quelques livres de piété de ses estampes, et a gravé les portraits de plusieurs hommes illustres.

VALDOR (Jean), était probablement le fils du précédent et graveur comme lui. On a de celui-ci plusieurs estampes. Ce sont ses paysages qui sont les mieux exécutés. On a publié en 1649, les Triomphes de Louis-le-Juste, dont Valdor a publié une partie des planches sur ses propres dessins. Ces gravures furent jugées dignes des inscriptions de la composition du grand Corneille, à qui Louis XIV lui-même écrivit pour l'en charger. Mais Valdor eut la gloire de surpasser dans sa gravure les inscriptions de Corneille.

VALENTYN (François), ministre du St.-Evangile, et voyageur, était né à Dordrecht vers l'année 1660. Il s'attacha, comme ecclésiastique, au service de la compagnie des Indes, et partit le 13 mai 1685 pour Batavia, où il arriva le 30 décembre suivant. Il fut quelque temps prédicateur à Japara; ensuite il alla exercer ses fonctions dans l'isle d'Amboine, où il débarqua le 1er. mai 1686. Aussitôt il étudia le malais, dont les insulaires parlent un dialecte. Il fit des progrès si rapides qu'en quelques mois il fut en état de prêcher dans cette langue. Un nouveau gouverneur, qui voulait avoir un de ses parens près de lui, fit partir Valentyn, malgré sa répugnance, pour Neyra, petite île dépendante de Banda. Cependant l'église des Malais à Amboine était restée sans ministre; Valentyn fut rappelé en 1688. Les bons témoignages qu'on avait rendus de lui (car personne ne prêchait mieux les Malais) avaient engagé le conseil des Indes à augmenter ses appointemens. Dès 1689, il s'occupa de traduire l'Ecriture Sainte en malais vulgaire, qu'il regardait comme le plus utile pour répandre la connaissance de la foi. Il ne négligea pas non plus de recueillir des renseignemens sur l'île qu'il habitait. En 1694, l'affaiblissement de sa santé le força de revenir en Europe, et il se retira dans sa ville natale. Plusieurs des intéressés de la compagnie des Indes l'ayant invité, en 1705, à retourner dans ces contrées, il s'embarqua le 10 mai, et le 18 janvier 1706, le navire surgit à Batavia. Fatigué de son long voyage, Valentyn obtint la permission de se reposer à Java; mais au bout de quelques mois on le fit partir pour un camp établi vers la côte orientale de l'île; puis en 1707, il revit Amboine. Malgré son absence, il n'avait rien perdu de sa facilité à prêcher en malais. Au bout de cinq ans, il demanda la permission de se retirer : le gouverneur lui proposa d'aller à Ternate; Valentyn, dont la santé était chancelante, insista sur ce motif pour qu'on le renvoyât en Europe. Le conseil ecclésiastique lui délivra une attestation contenant le témoignage de son zèle infatigable et de sa connaissance profonde du malais. Malgré ce certificat honorable, Valentyn ne fut pas bien accueilli du gouverneur de Batavia, qui même le desservit en Europe. Il ne revint

dans sa patrie qu'en 1714. Alors il s'occupa de réunir tous les matériaux qu'il avait rassemblés dans les Indes, et il les publia en hollandais sous ce titre : Les Indes orientales anciennes et modernes, comprenant un Traité exact et détaillé de la puissance de la Néerlande dans ces contrées, etc., Dordrecht et Amsterdam 1724-1726, 5 parties, en 8 vol. in-fol., cartes, figures, et le portrait de l'auteur fort bien gravé. On peut appeler cet ouvrage l'Encyclopédie de l'Inde hollandaise.

VALENS (Pierre), dont le vrai nom est Sterck, né à Groningue vers 1570 (et non en 1561, comme l'ont dit Nicéron et Goujet), s'appliqua avec succès à la poésie et à l'éloquence, et à toutes les parties des belles-lettres. Il fit un voyage à Paris, où ses talens lui méritent une place de professeur au collége royal. Il mourut en 1641.

VALÉRIUS (Cornélius), né à Oudewater (et non à Utrecht, comme le prétendent Gaspard Burman et les continuateurs de Moréri), en 1512, professa les belles-lettres dans sa patrie et à Louvain, où il mourut l'an 1578, à 66 ans. Il forma d'excellens disciples. On a de lui une Rhétorique, in-4°.; une Grammaire, in-4°.; une Philosophie, in-fol., écrites avec clarté, et méthode. On a encore de lui d'autres ouvrages.

VALKENAER (Louis-Gaspar), l'un des philologues modernes les plus illustres, naquit en 1715 à Leuwarde, en Frise; il étudia les langues savantes de l'Orient et de l'Occident aux académies de Franeker et de Leyde, et débuta dans la carrière de l'enseignement par l'emploi de co-recteur au gymnase de Campen. Il avait déjà fait preuve d'une érudition peu commune, par 3 publications remarquables dont il sera parlé plus loin. En 1741, il fut appelé à la chaire de grec qu'Hèmsterhuis, son maître, venait de laisser vacante à Franeker, et il y réunit, en 1755, celle des antiquités grecques. En 1766, il passa à l'université de Leyde, où il joignit à la chaire de langue et d'antiquités grecques celle de l'histoire de sa patrie. C'est dans ces fonctions qu'il a fourni la carrière la plus honorable et la plus honorée, formant d'excellens élèves, mais dont un trop grand nombre a été moissonné par une mort précoce, tels que Pierson, Koen, d'Arnaud, Higt. Aussi distingué par la gravité et l'aménité de son caractère, parfois cependant un peu caustique, que par les talens oratoires qu'il déployait à la tribune académique, il fut enlevé aux lettres et à la société le 15 mars 1785, avant d'avoir accompli sa soixantième année. Ses ouvrages imprimés sont en très-grand nombre.

VALKENAER (Jean), fils du précédent, naquit en Hollande, vers 1760, devint professeur de jurisprudence à l'académie de Franeker en Frise, et prit ensuite part aux troubles de 1786 à 1787 contre la maison d'Orange. Dans cette dernière année, il remplaça le professeur Tydeman, partisan du Stathouder, dans la chaire de droit à l'universté d'Utrecht. Il ne la posséda pas long-temps, et au mois de septembre, lorsque l'autorité du prince d'Orange fut rétablie, il fut contraint de s'expatrier avec plusieurs de ses compatriotes. Il alla

s'établir à Paris en 1793, et fut du nombre des députés qui, la même année, présentèrent à la convention nationale une pétition, afin que les armées françaises défendissent la cause des patriotes et expulsassent de la Hollande la maison d'Orange. Ce vœu imprudent fut rempli deux ans après, époque où Valkenaer figura comme un des principaux membres du parti révolutionnaire qui agitait son pays. Pour mieux diriger l'esprit public, il fit paraître un journal intitulé l'Avocat de la Liberté Batave. Il occupa, le 10 octobre 1795, la chaire de droit public, que M. Pestal laissait vacante, et ouvrit ses leçons par un discours De officio civis batavi in republica servata, et fut quatre mois après choisi pour fiscal, dans le procès de M. Spiegel, prisonnier d'état et accusé d'avoir dilapidé le trésor. Valkenaer prouva, dans son rapport, que le prisonnier était innocent, et qu'en tous cas il n'avait agi que d'après les ordres de ses supérieurs. Il conclut cependant à ce que, faute de preuves plus réelles, M. Spiegel fût encore detenu administrativement (Voyez Histoire de la révolution de 1795, par M. Bogge, pag. 431 et suivantes.) Il était déjà sénateur académique lorsque, en 1796, il fut envoyé en Espagne, en qualité d'ambassadeur; il quitta ce pays trois ans après pour s'y rendre encore comme envoyé extraordinaire. Il revint d'Espagne en 1801, reçu d'abord dans sa patrie comme un simple particulier, et passa en Prusse pour traiter de l'emprunt fait en Hollande en faveur de l'Autriche, et hypothéqué sur la Silésie, qu'on avait cédée à la Prusse. Mais cette négociation n'obtint pas de succès. Louis Bonaparte, devenu roi de Hollande, voulant éviter en 1810, l'invasion de ce royaume par les armées françaises envoya Valkenaer auprès de son frère Napoléon, qui ne voulut rien écouter, pour ne pas s'écarter de son système continental. Lorsqu'enfin la Hollande fut incorporée à l'empire français, Valkenaer s'éloigna des affaires, et vivait tantôt à la campagne, tantôt à Amsterdam ou à Harlem, où il est mort en 1821, âgé de soixante-deux ans. Il passait pour être un habile diplomate, avait la décoration de l'Aigle-Rouge de Prusse, et était membre de l'institut des Pays-Bas. Outre les ouvrages déjà cités on a de Valkenaer : 1°. De peculio quasi castrensi veteribus jurisconsultis incognito, ejusque vera origine, Leyde 1780. 2°. De duplici legum quarumdam in Pandectis interpretatione, Leyde 1781. 3°. (avec M. Bavius Worda) Avis juridique dans la cause du Stathouder Guillaume V. ibid 1796.

VALKENBURG (Dirck ou Thierry), peintre, né à Amsterdam en 1675, annonça, presque au sortir de l'enfance, des dispositions si rares pour le dessin, que son père, qui aimait les arts, le mit sous la direction d'un nommé Knilenberg, que l'élève quitta au bout de dix-huit mois, pour suivre les leçons de Melchior Musscher, du bourgmestre Vollenhoven, et enfin de Jean Weeninx. C'est sous ce dernier maître qu'il acheva de former son goût et sa manière. Il parcourut alors la Gueldre et l'Over-Yssel, et vit partout ses portraits et ses tableaux de nature morte extrêmement recherchés. Il résolut alors de passer en Italie; traversa, pour se rendre dans cette contrée,

une partie de l'Allemagne, et dans toutes les villes où il s'arrêta obtint les succès les plus flatteurs. L'évêque d'Eystadt, le prince Louis de Bade, voulurent en vain se l'attacher par les offres les plus brillantes; rien ne put le détourner de son voyage. Arrivé à Vienne, il trouva que sa réputation l'avait devancé; le prince Adam de Lichtenstein désira voir ses ouvrages; l'artiste n'avait alors que le seul tableau auquel il travaillait; il l'envoya encore tout frais au prince qui voulut, à tout prix, le garder, et qui en commanda trois autres, exigeant que le peintre logeât dans son palais et mangeât à sa table. Un accueil aussi flatteur changea les idées de Valkenburg : il renonça à son voyage de Rome, et, comblé de présens, il revint dans sa ville natale, où le roi d'Angleterre, Guillaume III, donna l'ordre à Desmarets, contrôleur de ses bâtimens, de le charger de peindre, dans le palais du Loo, quelques tableaux d'oiseaux rares et étrangers; mais avant que Valkenburg eût commencé ces ouvrages, la mort enleva le prince auquel ils étaient destinés. Le roi de Prusse lui fit offrir de venir dans ses états, avec une pension et le titre de peintre de la cour; mais encore dans toute la chaleur d'un nouveau mariage, Valkenburg refusa, et il ne tarda pas à s'en repentir. La femme qu'il avait épousée fut pour lui, par son caractère, une source de chagrins. Voulant retrouver la paix qu'il avait perdue, il s'embarqua pour Surinam; mais le climat de ce pays était contraire à sa santé : au bout d'un séjour de deux ans, il se vit obligé de revenir en Europe, où il reprit le pinceau; les chagrins et la maladie avaient affaibli son talent, et ses derniers ouvrages furent jugés inférieurs à ceux qui avaient établi sa réputation. Il peignait le portrait avec goût; son coloris était juste et vrai; sa touche franche et vigoureuse, et il avait le mérite de saisir la ressemblance. Mais c'est surtout par ses tableaux de nature morte qu'il obtint la réputation qu'il a conservée. Parmi les plus remarquables, on cite un lièvre mort; des oiseaux morts, avec quelques attributs de chasse; un chat qui tient un coq sous ses pattes, etc. Ses ouvrages sont recherchés. Cet artiste mourut, le 22 janvier 1721, d'une attaque d'apoplexie attribuée à ses chagrins domestiques.

VALLENSIS (André del Vaulx ou), jurisconsulte, né à Andenne province de Namur, en 1569, fut professeur de droit canon à Louvain, où il mourut le 26 décembre 1636. Nous avons de lui : 1°. Une explication des Décrétales dont on a donné un grand nombre d'éditions.

VANAKEN (Joseph), peintre né à Anvers, excellait à peindre les satins, les velours, la dentelle, la broderie, etc. Il mourut en 1749. Il y a un autre Vanaken (Arnold), qui peignait des paysages et des marines.

VAN-BAALE (Henri), littérateur hollandais, naquit en 1782, fit de très-bonnes études à l'université de Leyde, et se fit surtout remarquer comme bon poète. Quoiqu'il possédât plusieurs langues vivantes, il n'écrivit qu'en hollandais. Ses vers ont de la verve, de l'élégance, et sont en général d'un style correct et harmonieux. Outre plusieurs

compositions poétiques, on lui doit deux tragédies, représentées avec un grand succès sur le théâtre d'Amsterdam: elles ont pour titre, l'une; De Saracene, mars 1809; et l'autre Alexander 1816. Van-Baalc était membre de la société littéraire, connue sous le nom de Diversa Séduna, établie à Dordrecht. Il est mort dans cette ville, le 12 février 1822, âgé de quarante ans.

VAN-BEMMELEN (Abraham), savant physicien, né en 1762, à La Haye, où il devint professeur de physique et de mathématiques dans l'établissement dit de Renswoude. Il est mort dans cette ville le 10 août 1822, âgé de cinquante-neuf ans, et a laissé (écrits en hollandais): 1°. Elémens de physique expérimentale, 4 vol. in-8°. 2°. Introduction à l'architecture hydraulique. 3°. Leçons d'algèbre. Ces ouvrages sont très-estimés.

VAN-BUYS, peintre hollandais, du dix-septième siècle, dont les tableaux sont très-estimés en Hollande.

VAN-CEULEN (Ludolphe), mathématicien flamand au commencement du 17e. siècle, a donné au public: 1°. Fundamenta geometriæ, traduits du hollandais en latin par Snellius et imprimés in-4°. en 1615. 2°. De circulo et adscriptis 1619, in-4°. Il y fait de savans et laborieux efforts pour déterminer le rapport du diamètre du cercle et de la circonférence. Son travail est exprimé par les chiffres qu'on a gravés sur sa tombe, qu'on voit dans l'église de Saint-Pierre à Leyde.

VAN-CLEEF, nom de plusieurs peintres flamands d'Anvers. L'un d'eux, nommé Joseph, fut surnommé le Fou, parce que la trop bonne opinion de lui-même le rendit réellement fou: sa famille fut obligée de le faire enfermer. On croit qu'il fut reçu de l'académie d'Anvers en 1511. Dans ses accès de folie, surtout quand on lui avait préféré quelque peintre, même le Titien, sa manie était de déchirer ses productions, ce qui les a rendues fort rares. Henri et Martin, frères, vivaient dans le seizième siècle; Henri réussissait dans le paysage. Martin peignait bien en petit. Gilles, fils de Martin, peignait de même en petit.

VAN-CRAESBEKE (Joseph), peintre, né à Bruxelles en 1608, a peint des tabagies, des querelles de gens ivres, et autres sujets crapuleux, comme il l'était lui-même.

VANDEMBERG (Hubert-Henri), né sur la fin du 16e. siècle, roi et héraut d'armes de la principauté de Liége et du comté de Looz. Il s'appliqua à la science héraldique, rassemblant soigneusement tous les matériaux qu'il put trouver sur les familles nobles, recueillant les inscriptions, les épitaphes, dans les églises, compulsant les archives dans les abbayes, et il parvint ainsi à rassembler un grand nombre d'élémens pour dresser les généalogies d'une quantité considérable de maisons nobles, dont il dessina à la plume les Blasons, les armoiries et les quartiers. Il se disposait à publier cet ouvrage, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'emporta. Après sa mort, ses manuscrits furent vendus pour peu de chose. Ils passèrent ensuite dans la bibliothèque de l'échevin Louvrex, qui les conservait soigneuse-

ment, et c'est ce qui prouve qu'ils avaient leur mérite.

VANDEN-BOSCH (Pierre), jésuite, né à Bruxelles, se distingua dans la société des Bollandistes, et travailla avec un succès marqué à la célèbre collection des Acta sanctorum.

VAN DEN STERRE (Jean-Chrysostôme) savant abbé de St.-Michel d'Anvers, ordre de Prémontré, était né à Bois-le-Duc (Brabant septentrional), en 1591. Il fit ses humanités à Anvers au collége des jésuites, et, après les avoir achevées, embrassa la vie canonique, selon l'institut de Prémontré, dans l'abbaye de Saint-Michel. En faisant profession, il ajouta le nom de Chrysostôme à celui de Jean, qu'il avait reçu au baptême. Il étudia en philosophie dans sa maison, où il y avait de bons professeurs, et alla faire son cours de théologie à l'université de Louvain, dans le collége qu'y avait son ordre. De retour à Anvers, il fut ordonné prêtre, et occupa dans son monastère divers emplois: il en était prieur en 1629. L'abbé de Saint-Michel étant mort cette année au mois de juillet, Van den Sterre fut élu au mois d'octobre pour le remplacer. Il n'avait que 38 ans. L'église et le monastère de Saint-Michel lui durent divers embellissemens, soit par des peintures précieuses, soit par des constructions. Il maintint la discipline, encouragea les études, et donnait lui-même l'exemple de l'assiduité au travail. L'abbé de Prémontré Gosset le nomma son vicaire-général pour la province du Brabant. La vacance du siége abbatial de Prémontré s'étant prolongée pendant plusieurs années après la mort de l'abbé Gosset, à cause de l'élection illégale du cardinal de Richelieu, Urbain VIII continua à l'abbé Van den Sterre, avec le titre de vicaire apostolique, les pouvoirs qu'il avait reçus de son supérieur-général pour tout le temps de la vacance. Van den Sterre mourut dans son abbaye le 28 juillet 1652, avec la réputation d'un prélat vertueux et exemplaire.

VANDERBURCH (François de), archevêque de Cambrai, naquit à Gand, le 26 juillet 1567, d'une des plus illustres familles de Flandre. Une suite d'événemens, désastreux pour sa maison, marqua sa naissance. La guerre civile étendait ses ravages sur les Pays-Bas. Le despotisme de Philippe II, la cruauté du duc d'Albe, et la fermentation qu'excitaient dans les esprits les discussions religieuses, avaient poussé une partie de la population à la révolte. Les partisans de la réforme étaient en butte à la sévérité du gouvernement, et les catholiques romains tombaient victimes des protestans et des rebelles. L'attachement que le père de Vanderburch montrait pour le catholicisme, et sa fermeté inébranlable avaient excité contre lui la haine des mécontens. Sa femme venait de lui donner un fils, le sujet de cet article, lorsqu'il fut tout-à-coup arrêté et traîné en prison : sa maison est pillée, ses domestiques massacrés, sa femme, presque nue, échappe avec peine au danger, et le jeune François Vanderburch arraché des bras de sa mère, et suspendu par les pieds, allait périr victime innocente de la guerre civile, lorsqu'on l'arracha des mains des assassins. Rendu à la liberté, le père de Vanderburch vit de nou-

veau sa maison livrée aux flammes, ses terres ravagées, et fut obligé de fuir avec sa famille, pour éviter de plus grands malheurs. François Vanderburch fut envoyé, avec sa mère, auprès d'un oncle de cette dernière, doyen de la cathédrale d'Utrecht. Après avoir terminé ses humanités sous la direction de son grand-oncle, qui était un savant théologien, aussi recommandable par sa piété que par la douceur de ses mœurs, il continua ses études à l'université de Douai, et les termina à Louvain. Une imagination vive, fortement ébranlée par le spectacle des malheurs qui affligeaient sa famille, et sans doute aussi les inspirations du doyen, lui donnèrent du dégoût pour le monde, et le déterminèrent à entrer dans les ordres, en renonçant ainsi à la carrière des armes, que ses aïeux avaient suivie avec distinction. Retiré à Louvain, il s'y livrait aux travaux de son état, lorsque l'évêque d'Arras l'appela auprès de lui comme vicaire-général. Ce fut avec un vif regret qu'il quitta sa retraite pour aller remplir ses nouvelles fonctions : ses vertus y brillèrent avec tant d'éclat, que l'archevêque de Malines le nomma doyen du chapitre et vicaire-général de la métropole, dignité qu'on eut beaucoup de peine à lui faire accepter, ce qu'il n'aurait même point fait, sans les sollicitations de son père, pour lequel il avait une respectueuse déférence. A sa mort, il se démit de ses emplois et se contenta d'un simple canonicat à Mons, où il vécut trois ans dans l'obscurité. L'évêché de Gand étant devenu vacant, l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, crut ne pouvoir faire mieux que d'y nommer Vanderburch. Cette nomination fut un coup de foudre pour l'humble chanoine : il résista aux instances de l'archiduc, aux sollicitations de l'archevêque de Malines, et ne crut devoir céder que lorsque le St.-Père lui en eut donné l'ordre positif. La guerre civile et les discussions religieuses avaient laissé des traces profondes dans le diocèse qu'il allait administrer. Les esprits y étaient agités de mille manières; et ce qui augmentait encore les difficultés, c'était le relâchement total de la discipline ecclésiastique. Vanderbuch sonda, avec circonspection et sagesse, les plaies qu'il devait guérir : il s'occupa d'abord de la réforme du clergé, et parvint, par son zèle, sa fermeté et sa douceur, à faire renaître l'ordre dans toutes les parties. Les succès qu'il obtint attirèrent sur lui les regards du chapitre de Cambrai, dont le diocèse était en proie aux mêmes désordres qui avaient affligé celui de Gand. Vanderburch fit tous ses efforts pour s'opposer à sa propre élection; mais sa résistance fut bientôt vaincue, lorsqu'il connut l'état déplorable du Cambresis, où la famine et la peste étendaient leurs ravages : il ne résista plus, dès qu'il vit tant de bien à faire et tant de danger à courir. Par ses exhortations et son ton de bonté, de franchise, il eut bientôt ramené l'union et la paix parmi ses diocésains. Il brava tous les périls pour assister les pestiférés et encourager par son exemple tous les citoyens à leur porter secours. D'abondantes pluies, en rafraîchissant la terre, lui rendent sa vigueur; l'air devient plus salubre, la peste et la famine s'éloignent du Cambresis. Par d'abondantes aumônes et des distributions jour-

nalières de pain, Vanderburch soulagea la misère qui régnait dans les villes et dans les campagnes ; il augmenta le nombre des maisons de charité et des hôpitaux, dont il régla l'administration intérieure d'après les principes les plus humains et les plus sages. Les troubles et la licence des temps avaient affaibli l'empire de la morale : l'archevêque, persuadé qu'une éducation religieuse était le plus sûr moyen de faire germer dans les jeunes cœurs l'amour du bien, fonda, à ses frais, une école dominicale, qui subsiste encore, et dans laquelle les enfans indigens de la ville reçoivent une éducation chrétienne; et pour que les parens envoyassent leurs enfans à cette école, il faisait distribuer chaque semaine du pain et de l'argent à ceux dont les enfans suivaient les leçons de l'école dominicale. Vanderburch fonda, peu après, sous le nom de maison de Ste.-Agnès, une institution où cent jeunes filles de familles honnêtes et peu aisées étaient élevées pendant six ans gratuitement. Elles ne quittaient cette demeure qu'avec des moyens de se pourvoir dans le monde; et si, dans le cours de leur carrière, un malheur venait les atteindre, elles y trouvaient toujours un asile, des secours et des consolations. Cet intéressant établissement, qui a donné l'idée de la maison de St.-Cyr, portait cette inscription modeste : Maison de bienfaisance et d'éducation, fondée par Vanderburch, en 1631. Après une vie toute employée en bonnes œuvres, Vanderburch fit un testament, modèle de piété et de bienfaisance, que les habitans de Cambray conservent avec un religieux respect, et il mourut à Mons, dans une visite pastorale, le 23 mars 1644. Son corps fut d'abord inhumé dans l'église des Jésuites; mais la suppression de leur ordre ayant entraîné la démolition de l'église, M. de Fleury, archevêque de Cambray, le fit transporter dans cette ville, en 1779; et ses cendres, déposées à côté de celles de Fénelon, furent dispersées sur la voie publique par les révolutionnaires de 1794.

VANDER HELST (Barthélemy), peintre, né à Harlem en 1613, est un des artistes les plus distingués de l'école hollandaise, et se fit une grande réputation par la manière dont il peignait le portrait. Il ne connut de rival en ce genre que Van Dyck, auquel même il est égal dans les principales parties de l'art. Ses portraits sont composés d'une grande manière. Le dessin, la pose, la couleur, tout en est excellent; et à ce mérite il joignait celui de la ressemblance. Parmi ses productions les plus célèbres, on cite le tableau qui se voit dans la salle du tribunal à la maison de ville d'Amsterdam ; il représente les chefs de la milice bourgeoise se disposant à distribuer le prix de l'arc. Les figures en sont de grandeur naturelle; les chairs, les étoffes, les vases d'or et d'argent y sont peints avec une perfection admirable. Le même tableau, en petit, fait partie du Musée du Louvre, et c'est un des plus précieux de cette magnifique collection. On vante encore le portrait qu'il fit de Constance Reïns et qui a été célébré par le poète hollandais Jean Vos, et le portrait d'un officier, qui faisait partie du cabinet de l'électeur palatin. Outre le tableau cité ci-dessus, le Musée du Louvre en possède deux du même maître, peints

pour servir de pendans ; ce sont : 1°. Un portrait d'homme vêtu de noir. Il a la main gauche sur la poitrine, la droite appuyée sur le côté. 2°. Un portrait de femme. Elle tient son éventail des deux mains. Sur la fin de sa vie, cet artiste épousa une jeune femme, dont il eut un fils qui cultiva la peinture avec succès. Vander Helst est mort à Amsterdam, dans un âge très-avancé.

VANDER HEYDEN (Jean), peintre, né à Gorcum (Hollande méridionale), en 1637, n'eut pour maître qu'un peintre sur verre ; et c'est en étudiant la seule nature qu'il parvint à s'élever au degré de perfection qui a fait sa réputation. Il commençait à dessiner très-exactement les monumens qui le frappaient, portait ensuite ses dessins sur la toile, et ne les terminait jamais sans consulter de nouveau la nature. Il mettait dans ce travail tant d'exactitude et de précision, que l'on pouvait compter presque jusqu'au nombre des briques, et que l'on distinguait les plus petits détails. Ses tableaux furent regardés comme des prodiges de patience ; et les amateurs s'empressaient de les acheter à haut prix. Il peignit alors des sujets plus importans, tels que l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, la Bourse, le Bureau du poids public, l'Eglise Neuve de la même ville, la Bourse de Londres, et le Calvaire, qui représente une vue de Cologne. Cet artiste mourut le 28 septembre 1712, emportant l'estime de tous ses concitoyens, qu'il avait obtenue par sa conduite et par son caractère.

VANDER MEER (Jean), peintre, né à Harlem, en 1628, périt dans un petit voyage de mer en 1691. Il excella à peintre des paysages et des vues de mer qu'il ornait de figures et d'animaux dessinés avec beaucoup de goût. Son frère, né à Harlem en 1650, avait un talent supérieur pour peindre des animaux, surtout des moutons, dont il a représenté la laine avec une grande vérité ; ses figures, ses ciels, ses arbres, sont peints d'une excellente manière.

VANDER NEER (Eglon ou Aart), peintre, naquit à Amsterdam, en 1643, d'Arnoult Vander Neer, bon paysagiste, estimé surtout pour ses clairs de lune, et qui lui donna les premières leçons de son art. Mais le jeune Eglon préférait peindre la figure. Il entra chez Jacques Vanloo, d'Amsterdam, peintre estimé, surtout pour les figures de femmes nues ; il ne tarda pas à se distinguer sous cet habile maître. A vingt ans, il se rendit à Paris, où l'attirait la réputation de l'école française. Le comte de Dona, gouverneur d'Orange, l'employa pendant quatre ans, au bout desquels il revint en Hollande. Arrivé à Amsterdam, il épousa la fille du secrétaire du tribunal de Schietand, qui lui apporta une dot considérable : elle mourut après l'avoir rendu père de seize enfans, et tout son bien se consuma en procès. Il alla s'établir alors à Bruxelles, où ses ouvrages étaient recherchés. Il y contracta un second mariage avec la fille du peintre du Chalet : sa nouvelle épouse peignait très-bien le portrait en miniature, mais elle mourut en lui laissant neuf enfans. Le besoin accabla Vander Neer, et pour faire subsister sa nombreuse famille, il dut s'adonner au paysage qui lui coûtait

moins de temps et de travail que ses tableaux d'histoire. Cependant il se distingua dans ce genre, et ses paysages eurent le plus grand succès. Il se fit également remarquer par ses tableaux de fleurs. Pour avoir des modèles toujours frais, il établit un parterre dans son atelier même, et se construisit un cabinet portatif, dans lequel il prenait pour ainsi-dire la nature sur le fait, et conservait à ses ouvrages cette vie et cet éclat qui font le charme de la nature. Appelé à Dusseldorf, par l'électeur, il se rendit à cette invitation, et après cinq ans de veuvage, il épousa en troisièmes noces la veuve du peintre Breevelt, qui était elle-même très-instruite dans cet art. Vander Neer traitait tous les genres avec une égale perfection. Ses tableaux d'histoire sont bien composés; ses portraits en grand et en petit bien coloriés et touchés avec grâce et finesse. On voit que ses paysages ont été peints d'après nature; les plans en sont vrais, le feuillé d'une touche légère et d'une couleur naturelle. Lorsqu'il enrichit un tableau d'une plante ou d'une fleur, il la finit avec tant de soin, que le travail en paraît froid, et manque d'accord avec le reste du tableau; mais pris séparément, ce travail est admirable. Il a peint des assemblées, qui ne le cèdent en rien à celles de Terburg. Vander Neer fut le maître de Vander Werff. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître. 1°. Paysage, sur le devant duquel on voit des voyageurs et une femme qui conduit une charrette attelée d'un cheval blanc. 2°. Une cuisinière tenant sur le bord d'une fenêtre un baquet où sont des harengs. Le Musée possédait du même, deux tableaux beaucoup plus précieux, représentant, l'un l'Entrée d'un parc où deux jeunes garçons jouent avec un chien et un chat; et l'autre des Enfans s'amusant avec un oiseau guetté par un chat. Ils ont été rendus en 1815 au roi des Pays-Bas. Vander Neer mourut à Dusseldorf en 1703.

VANDER STAETEN (Guillaume), ou STRATENUS, étoit d'Utrecht, où il vint au monde en 1593. La fortune considérable dont jouissait son père, échevin de cette ville, lui offrit de grandes facilités pour se livrer à l'étude des sciences vers lesquelles l'entraînait un goût décidé. La carrière médicale fut celle qu'il embrassa. Devenu médecin d'Utrecht en 1621, il obtint la permission d'enseigner l'anatomie en hollandais; mais à l'époque de la fondation de l'université de cette ville, en 1636, il fut investi de la chaire d'anatomie et de médecine pratique, qu'il remplit honorablement jusqu'à sa mort, arrivée le 6 septembre 1681. L'amour de la patrie lui fit rejeter les offres avantageuses des curateurs de l'université de Leyde pour l'attirer dans cette dernière ville, et ses concitoyens le récompensèrent de son désintéressement en le nommant député aux Etats-Généraux en 1677. On a de lui : 1°. Causæ, signa et medela febrium, comprehensa et proposita septem disputationibus. Utrecht 1640, in-4°. 2°. De fallaci urinarum judicio, Utrecht 1670, in-4°.

VANDER STRAETEN (Ferdinand), né le 9 mars 1771, à Gand, fit de bonnes études au collége de cette ville. Son père, négociant fort instruit, le destinait au commerce,

et les affaires de sa maison le conduisirent plusieurs fois en Angleterre; il s'y appliqua particulièrement à découvrir les causes de la prodigieuse prospérité de ce pays. D'autres voyages en France, en Allemagne, en Hollande, le mirent à même de multiplier ses observations sur les diverses branches de l'économie politique. Fixé dans sa patrie, et débarrassé de ses affaires commerciales, il se livra à l'étude de l'agriculture flamande, et publia le fruit de son expérience, en 1819, sous ce titre : De l'état actuel du royaume des Pays-Bas. Cet ouvrage l'exposa à des poursuites fondées sur ce qu'en prédisant la ruine de l'industrie belgique, il jetait l'alarme dans l'esprit des citoyens. La cour d'assises de Bruxelles le condamna à trois mille florins d'amende, et il essuya encore plusieurs condamnations du même genre pour des articles de son journal, intitulé : L'Ami du roi et de la patrie. Il venait de comparaître devant la cour d'assises, après une détention de deux mois et demi, lorsqu'il mourut subitement, frappé d'un coup d'apoplexie, à Bruxelles, le 2 février 1823. Le second vol. de l'Etat actuel du royaume des Pays-Bas, qui parut en trois parties, de 1820 à 1823, est infiniment supérieur au premier, sous le rapport de la méthode et du style. L'un et l'autre annoncent des connaissances en économie politique.

VANDER ULFT (JACQUES) peintre, naquit à Gorcum (Hollande méridionale) vers 1627. Doué des plus rares dispositions pour son art, il s'y fit un nom par lui-même, et sans qu'on lui connaisse de maître. Il s'appliqua à la peinture sur verre. Les connaissances chimiques dans lesquelles il était versé, et les couleurs qu'il inventa ne le cédaient en rien à celles qu'employaient les deux frères Crabeth; et les vitraux qu'il a peints à Gorcum et dans quelques églises du pays de Gueldre se font remarquer par l'éclat et la vivacité des couleurs. Aussi recommandable par son caractère privé que par son talent, il fut élu bourgmestre, par ses compatriotes, d'une voix unanime; et quoique les soins de sa charge fussent toujours pour lui le premier devoir, il trouvait encore le loisir de cultiver son art favori : mais il ne put, comme il l'avait désiré, aller se perfectionner en Italie; il ne quitta jamais sa ville natale, ce qui paraît d'autant plus surprenant, qu'un grand nombre de ses tableaux représentent des sujets des environs de Rome et de la ville même. Mais c'est en copiant, d'après les estampes, ce que cette ville et l'antique avaient de plus beau, qu'il forma son talent, et qu'il se rendit digne d'obtenir un rang parmi les plus habiles peintres de son pays; et l'on a été jusqu'à douter qu'il eût mieux fait s'il eût eu sous les yeux les objets mêmes qu'il représentait. Il savait saisir avec choix les plus belles formes de l'architecture, et les embellir par des accessoires pleins de goût et d'intérêt. Ses tons de couleur, ménagés avec soin, donnent à ses tableaux des effets presque magiques, surtout lorsqu'il représente des ruines, des monumens antiques. Les figures dont il les orne sont d'un bon goût de dessin, d'un excellent ton de couleur; la touche en est fine, légère et spirituelle, et l'on reconnait, à leur attitude et à leur costume, les diverses nations qu'il a voulu représenter. C'est

surtout dans sa manière de les grouper et de tirer le plus grand parti du clair-obscur, que l'on voit le maître.

VANDER VENNE (Adrien), peintre hollandais, né à Delft (Hollande méridionale), en 1589, prenait ses sujets des basses conditions de la vie. Ses tableaux représentent des mendians, des gens ivres, des danses de paysans, et sont exécutés avec autant de gaîté que de hardiesse.

VANDER VYNCKT (Luc-Jean-Joseph), naquit à Gand le 6 mars 1691, d'une famille originaire de Flandre, et connue dès 1341 : ayant fait ses humanités à Gand et à Tournay, il prit les degrés en droit à l'université de Louvain en 1713. Il voyagea en France, en Italie et en Allemagne, y vit les personnages les plus célèbres de ce temps, et en rapporta des connaissances aussi variées qu'étendues : de retour dans son pays et pourvu d'une place au conseil en Flandre, il en fut pendant plusieurs années vice-président ; on le nomma encore président de l'amirauté et de la chambre des Réningues. Pendant tout le cours de sa longue vie il partagea son temps entre ses fonctions et les lettres. Déguisé quelquefois sous l'habit d'un domestique, il aimait à aller étudier l'esprit public et les mœurs du peuple, au milieu des ouvriers, dans de pauvres cabanes ; là il puisa cette profonde connaissance des hommes qu'on reconnaît à chaque page de son Histoire, surtout quand il sonde les causes des révolutions ; souvent aussi il rapporta de ces promenades obscures des renseignemens qui surprirent ses collègues et servirent quelquefois à débrouiller des affaires compliquées. Il joignait à la plus exacte probité des mœurs douces et une certaine gaîté qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Véritablement attaché à ses amis et éloigné de toute vue d'intérêt et d'ambition, il eut le bonheur rare de jouir pendant le cours de sa vie d'une parfaite tranquillité. En 1769, le comte Cobenzl, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas, voulant ériger une société littéraire, jeta les yeux sur le conseiller Vander Vynckt, dont il connaissait les talens et le zèle : ce vieillard, malgré son âge de 77 ans, entra dans ses vues avec empressement, assista à toutes les séances, et fut un des premiers membres de l'académie impériale et royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Par malheur, peu de temps après, une chute altéra sa santé, ses forces, qu'un bon régime lui avait conservées, diminuèrent insensiblement, et il mourut à Gand le 29 janvier 1779, justement regretté de ses collègues, de sa famille et de ses nombreux amis.

VANDER VYNCKT (Emmanuel-Marie-Jean), fils du précédent, né à Gand, ancien échevin du Haut-Maer, porta la même ardeur au travail que son père, aux ouvrages duquel il fit divers supplémens. Il publia des Recherches estimées sur le pays soumis à son administration (in-fol.). Il mourut octogénaire en 1818.

VANDER WERF (Adrien), peintre, né à Kralimgerambacht, près Rotterdam, en 1659, annonça de bonne heure son goût pour la peinture. A l'âge de neuf ans, au lieu d'écrire comme ses condisci-

ples, il dessinait ses lettres avec exactitude et régularité. On le mit d'abord chez Corneille Piccolett, peintre de portraits, de Rotterdam; puis il entra chez Vander-Neer. Il n'y avait que peu de temps encore qu'il était dans cette école, lorsqu'on y apporta un tableau de François Mieris, pour le faire copier. Vander Werf s'offrit : son maître, ne le croyant pas capable de réussir, chargea un autre élève de cette copie; celui-ci ayant trouvé l'ouvrage au-dessus de ses forces, le tableau revint forcément à Vander Werf, qui s'en tira d'une manière si supérieure, que par la suite la copie a trompé d'habiles connaisseurs, et a souvent passé pour l'original. Dès lors, Corneille Picolett se fit aider par lui dans la plupart de ses ouvrages et le mena à Leyde et à Amsterdam, où il était appelé pour exécuter plusieurs travaux importans. Il n'avait que dix-sept ans quand il quitta son maître. Il fit alors connaissance avec Corneille Brawer, amateur distingué, élève de Rembrandt, qui l'engagea à se rendre à Rotterdam, où il peignit plusieurs portraits en petit qui eurent un succès prodigieux. Il fit pour M. Steen, riche négociant d'Amsterdam, un tableau qui fut la source de sa fortune. L'électeur palatin l'ayant vu, lors d'un voyage qu'il fit incognito dans cette ville, l'acheta, et promit de ne jamais perdre de vue le peintre ni ses ouvrages. En 1687, Vander Werf épousa Marguerite Rees, parente de Gowert Flinck, avec le fils duquel il contracta une étroite amitié. Il puisa dans la riche collection de tableaux, d'estampes et de dessins des plus grands maîtres que possédait son ami, un nouveau goût et de nouvelles connaissances, que perfectionna encore l'étude profonde qu'il fit des beaux plâtres moulés sur l'antique renfermés dans la collection du bourgmestre Six. Il s'essaya alors à peindre en grand. Il entreprit, pour son ami Flinck, la peinture d'un plafond dont le sujet était la Renommée entourée de génies. Les arts étaient représentés dans des médaillons en grisaille, et Cérès et Flore, entourées de guirlandes de fruits et de fleurs. Ce coup d'essai, remarquable par sa belle exécution et par la supériorité avec laquelle l'artiste avait su rendre les différens genres, ajouta infiniment à sa réputation. L'électeur palatin ne l'avait point oublié : dans un voyage que ce prince fit en 1696, avec sa famille et une partie de sa cour, en Hollande, il alla à Rotterdam, pour y voir Vander Werf, auquel il commanda le jugement de Salomon et son portrait, qu'il destinait au grand-duc de Toscane, et lui fit promettre de lui apporter ces deux tableaux à Dusseldorf, aussitôt qu'ils seraient terminés. L'artiste n'y manqua pas; et l'électeur après l'avoir généreusement récompensé, voulut se l'attacher entièrement : mais il ne consentit à s'engager que pour six mois de l'année, moyennant une forte pension. En 1703, il alla présenter lui-même à l'électeur, son Christ porté au tombeau, qui est regardé comme son chef-d'œuvre. Le prince en fut si charmé, qu'il lui commanda quinze sujets de la vie de Jésus-Christ, sur des toiles de deux pieds et demi de haut et vingt-un pouces de large; il annoblit en outre la famille de Vander Werf, celle de sa femme et leurs descendans, le créa chevalier et aug-

menta ses armes d'un quartier des armes électorales. Les titres lui en furent expédiés dans une boîte d'argent, accompagnée d'un portrait du prince, enrichi de diamans d'un grand prix. Vander Werf, en retour, accorda trois mois de plus par année à l'électeur, qui augmenta sa pension, en se réservant seulement le droit de prendre les ouvrages que le peintre ferait dans les trois mois pendant lesquels il était libre, en les payant le même prix que les personnes qui les auraient commandés. C'est pendant ces intervalles de liberté qu'il peignit son tableau de Diane et Calisto, dont il fit présent à sa femme, qui refusa de le céder à aucun prix. Ce morceau fit tant de bruit, que l'électeur écrivit à la femme de l'artiste, pour la prier de le lui céder, si son intention était de s'en défaire. A la réception de cette lettre, Vander Werf et son épouse se hâtèrent de se rendre tous deux à Dusseldorf, et prièrent l'électeur de vouloir bien accepter le don de ce tableau. Le prince força le peintre à recevoir six mille florins, et le lendemain, Mme. Vander Werf trouva chez elle une magnifique toilette tout en argent et deux belles aiguières du même métal. Le duc de Wolfenbuttel, qui visita ce célèbre artiste en 1709, ne récompensa pas avec moins de magnificence l'hommage d'une Magdeleine pénitente. Peu de peintres ont vu leurs tableaux payés si cher de leur vivant, et le mérite de la plupart justifie la vogue qu'ils avaient obtenue. Son assiduité au travail ruina sa santé, et il mourut à Rotterdam le 12 9bre. 1722, laissant à sa veuve une fortune très-considérable.

VANDER WERF (Pierre), frère du précédent et son élève, naquit en 1665, à Kralimgerambacht, près de Rotterdam. Il copia d'abord les tableaux de son frère, qui ensuite lui fit ébaucher ses ouvrages. Enfin, il se hasarda à travailler d'après lui-même, et le succès justifia sa tentative. Cependant on doit convenir que ses meilleures productions sont celles que son frère a retouchées. Il mourut à Rotterdam en 1718. Il avait épousé en 1695, Marie Bosman, élève du chevalier Vander Werf, et qui cultiva la peinture avec quelque succès.

VAN ERKEL (Jean-Chrétien), prêtre hollandais, originaire d'Utrecht, né vers 1654, fit ses études à l'université de Louvain, et y fut reçu licencié en droit. Il suivit, au collége du pape Adrien, dans la même université, les cours de théologie de Gommare Huyghens, président de ce collége. Huyghens était intimement lié avec M. Arnauld et le P. Quesnel; il avait pris la défense de ce dernier. On ne s'étonnera pas que Van Erkel ait été imbu des mêmes principes, et qu'il en ait fait la règle de sa conduite ecclésiastique; aussi fut-il un des plus zélés défenseurs de l'église d'Utrecht. Il eut aussi occasion de voir Van Espen, et de fréquenter beaucoup ce docteur. Ses études achevées, Van Erkel retourna en Hollande, et alla aider, en qualité de secondaire ou vicaire, Nicolas Van-Erkel, son oncle, pasteur de Delft. Cet oncle étant mort, il lui succéda dans le pastorat de Delft. Il devint, par la suite, chanoine, et enfin, après la mort de Van Huessen, auquel il succéda, doyen du chapitre métropolitain d'Utrecht.

Van Erkel a laissé beaucoup d'ouvrages, la plupart pour la défense de l'église de Hollande. Il y fait tous ses efforts pour la disculper de l'imputation de schisme, et pour en soutenir les droits contre les décisions du Saint-Siége. Il mourut le 4 avril 1734, âgé de 80 ans.

VAN EUPEN (Pierre-Jean-Simon), né à Anvers, d'une famille bourgeoise, le 12 novembre 1744, fit ses humanités avec distinction, dans cette ville, et suivit ensuite les cours de philosophie et de théologie à l'université de Louvain. Doué d'un caractère doux et social, d'une élocution facile et de quelque éloquence, il eut de nombreux amis, et s'acquit une grande réputation comme orateur de la chaire; mais quoiqu'il parlât correctement le français, il ne prêcha jamais qu'en langue flamande. Successivement professeur au séminaire épiscopal, curé du bourg de Cunticht, chanoine et grand-pénitencier d'Anvers, il se prononça fortement contre les innovations projetées par l'empereur Joseph II. Depuis long-temps en relation avec Vander Noot, il ne prit néanmoins une part ostensible à la révolution qu'après la victoire remportée par les patriotes sur les Autrichiens à Turnhout. Il y fut poussé par l'évêque d'Anvers, Nélés, et par l'abbé de Tongerloo. D'abord chargé spécialement de négociations avec la Hollande, puis avec les états de Flandre, il ne tarda pas à devenir secrétaire des états de Brabant et du congrès souverain. Il fut, pour ainsi dire, l'âme de la faction aristocratique, et son habileté triompha des entreprises de duc d'Ursel, du comte de la Mark, de Vonck et de Vander Mersch, pour faire prévaloir les principes de la démocratie. Il eut grande part au rejet des propositions pacifiques de l'empereur Léopold. Cependant il dut bientôt s'apercevoir qu'il était dupe du cabinet prussien, et que les Pays-Bas repasseraient sous la domination autrichienne. Il s'enfuit précipitamment de Bruxelles, à l'approche du vainqueur, vers la fin de novembre 1790, et se retira dans la Hollande. Cédant au vif désir de revoir sa patrie, il y revint aussitôt que les Français en eurent fait la conquête, en 1794; mais sa présence alarma l'ombrageuse police des représentans du peuple en mission à Bruxelles. Il fut arrêté comme otage, avec plusieurs notables citoyens, et conduit à la citadelle de Lille, pour répondre de la contribution de guerre de huit millions de francs à laquelle on avait assujetti la ville d'Anvers. Il fut ensuite transféré, sous divers prétextes, à Paris, puis à Bicêtre, d'où il ne sortit que plusieurs mois après la chute de Robespierre. Las enfin d'une dangereuse célébrité, Van-Eupen se retira dans le village de Zutphaas, près d'Utrecht. Il y remplit, pendant l'espace de dix années, les fonctions sacerdotales, et mourut le 14 mai 1804.

VAN HELMONT (Sigres-Jacques), peintre, né à Leyde, en 1683, fut élève de son père Mathieu Van Helmont, connu par de charmans tableaux représentant des boutiques, des laboratoires de chimistes, des marchés à l'italienne, et dont Louis XIV appréciait infiniment les ouvrages. Jacques était si délicat quand il vint au monde, que l'on craignait long-temps pour ses jours. Malgré la faiblesse de sa

santé, il se livra avec tant d'assiduité à l'étude de son art, qu'ayant eu le malheur de perdre son père, dans un âge encore tendre, il se trouva en état de suivre, sans aide, la carrière qu'il avait dessein de parcourir. Ses ouvrages obtinrent une grande vogue, et, surmontant les maux dont il était accablé, il travailla avec une ardeur qui finit par abréger ses jours. Doué d'un véritable génie, sa composition est pleine d'esprit et de noblesse, la marche de ses idées grande et lumineuse, et son dessin correct. Van-Helmont, épuisé par ses travaux, mourut à Bruxelles, le 21 août 1726, âgé de quarante-trois ans.

VAN HOOREBEKE (Charles-Joseph), né à Gand le 24 septembre 1790, fut doué, malgré la faiblesse de sa constitution, d'une grande ardeur pour la botanique et la science du pharmacien, dans lesquelles il se distingua de bonne heure. Il obtint de grands succès et fut admis à l'institut des Pays-Bas. Il est auteur de l'Herbier de la Flandre occidentale, que possède aujourd'hui la société d'agriculture et de botanique de Gand, lequel renferme plus de trois mille plantes spontanées, et devant servir à la rédaction de la Flore belge, pour laquelle Van Hoorebeke prépara d'immenses matériaux demeurés inédits. En reconnaissance de ce travail et des soins qu'il donna à l'établissement du jardin botanique de Gand, ses concitoyens lui ont dédié, sous le nom de Hoorebekia chiloensis, une plante originaire des Cordillières du Chili, qui a fleuri pour la première fois en Europe, au mois d'août 1816. Van-Hoorebeke était aussi modeste qu'instruit. Il se fit distinguer par une rare sagacité et une infatigable persévérance. Il est mort dans sa ville natale, le 25 juillet 1821.

VAN KEULEN (Jean), savant hollandais, s'est fait connaître dans le monde littéraire par le fameux Flambeau de la mer, auquel Jean Van Loon a eu quelque part; traduit en françois par François Silvestre, Amsterdam 1687, 5 vol. in-fol. Il a donné depuis une espèce de supplément de ce livre utile sous le titre du Grand nouvel Atlas de la mer, ou le Monde aquatique 1696, in-fol., 160 cartes. Ce recueil est recherché et peu commun.

VAN LOO (Jacques), tige de cette famille de peintres qui ont rendu le nom de Van Loo si célèbre, naquit à l'Écluse, ville de Hollande, en 1614. Après avoir étudié les élémens de son art dans sa ville natale, il alla se perfectionner à Amsterdam; et lorsque son talent fut entièrement formé, il alla se fixer en France. Pendant son séjour à Amsterdam, il avait cultivé avec succès le genre historique, et s'était fait une grande réputation par sa belle manière de rendre le nu : mais lorsqu'il fut à Paris, il abandonna l'histoire pour se consacrer au portrait, genre dans lequel il montra un véritable talent. Il se fit naturaliser, et en 1663, l'académie de peinture l'admit au nombre de ses membres, sur le portrait de Michel Corneille, le père, peintre et graveur célèbre. Ce portrait, qui fait aujourd'hui partie du Musée du Louvre, rend témoignage du talent du peintre, et surtout de la beauté de son coloris. Cet artiste mourut à Paris en 1670.

VAN LOO (Louis), fils du précédent, naquit à Amsterdam, et alla fort jeune étudier à Paris, où il précéda son père. Plein d'ardeur pour l'étude, et doué de grandes dispositions, il remporta le premier prix à l'académie, et il aurait été admis dans cette compagnie, si ce qu'on appelle une affaire d'honneur ne l'eût obligé d'aller chercher un asile en Savoie. Il se fixa d'abord à Nice, et lorsqu'il put sans danger revenir en France, il s'arrêta dans la ville d'Aix, où il se maria, en 1683. Il passait pour un dessinateur habile, et ses ouvrages à fresque lui ont acquis une grande réputation.

VAN LOON (Gérard), historien et numismatographe hollandais, né à Leyde en 1683, a bien mérité de l'histoire de son pays par les ouvrages suivans, tous publiés en langue hollandaise. 1°. Histoire métallique des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint jusqu'à la paix de Bade en 1716, La Haye 1723, 4 vol. in-folio. Elle est infiniment supérieure à celle de Bizot, et a été traduite en français (par van Effen) ibid., 5 volumes in-folio, 1732-1737. 2°. Histoire ancienne de Hollande, ibid. 1732, 2 vol. in-fol. 3°. Numismatique moderne, ibid. 1734, 1 volume in-folio. 4°. Description de l'ancien gouvernement hollandais, en 6 part., Leyde 1744, in-8°.

VAN NÈVE (François), peintre et graveur à l'eau-forte, né à Anvers en 1627, se forma sur les ouvrages de Rubens et de Van Dyck. Après un séjour de plusieurs années en Italie, l'amour de la patrie le ramena à Anvers, où il ne tarda pas à se mettre en vogue par un grand nombre de beaux ouvrages dans le genre historique. En général, sa composition est chaude, son coloris vigoureux et brillant, et son dessin d'une élégance extraordinaire. Van Nève s'occupa aussi avec beaucoup de succès de la gravure à l'eau-forte.

VAN OBSTAL (Gérard), sculpteur, natif d'Anvers, mourut en 1668, âgé de 73 ans, dans l'exercice de la charge de recteur, dont il avait été pourvu à l'académie royale de peinture et sculpture de Paris. Cet excellent artiste eut une contestation avec une personne qui lui opposait la prescription, pour ne point lui payer son ouvrage; mais Lamoignon, avocat-général, soutint avec beaucoup d'éloquence que les arts libéraux n'étaient pas asservis à la rigueur de cette loi. Van Obstal avait un talent supérieur pour les bas-reliefs; il travaillait admirablement bien l'ivoire.

VAN OORT (Adam), peintre, né à Anvers en 1557, mort dans la même ville en 1641, a peint des sujets d'histoire, le portrait et le paysage. On remarque du génie dans ses compositions. Il était grand coloriste et donnait à ses figures de beaux caractères et une expression vive. Ses tableaux sont recherchés.

VAN-OS, peintre hollandais, naquit en 1744, à Middelharnas, dans la Zélande. Il fut placé chez un vitrier-barbouilleur, pour apprendre son état; mais le jeune Van Os, à l'insu du vitrier, se levait tous les matins dès le point du jour, pour copier des dessins et des estampes qu'il achetait avec

l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs. A l'âge de dix-sept ans, il quitta son patron, et ne trouvant aucun maître capable de l'instruire à son gré, il s'appliqua sans relâche à l'étude de la nature, et plus particulièrement à celle de la marine, s'occupant sans cesse à dessiner et à peindre des vaisseaux. Ayant atteint, en 1769, l'âge de majorité, et devenu maître de l'héritage de ses parens, il vint s'établir à La Haye. Ce fut là que ce jeune artiste devint l'ami du poète Speks, qui lui inspira l'amour des belles-lettres et de la poésie, et fixa son talent, en lui recommandant de peindre des fleurs, art que Van Os a cultivé avec tant de succès. Il se rendit à Amsterdam, pour la première fois, en 1770, et y fut très-bien accueilli par M. Braamcamp, possesseur d'un des plus précieux cabinets de tableaux qui existât en Europe, ainsi que par Ploos, van Amstel, et plusieurs autres amateurs des arts. Ce fut alors qu'il admira les magnifiques tableaux des van Huysum, van den Velde, etc. La vue de tant de chefs-d'œuvre excita de plus en plus son émulation, et lui fit donner à son retour à La Haye, un libre essor à son génie. Peu de temps après on lui commanda deux tableaux de fleurs pour l'impératrice de Russie, et ces deux morceaux, envoyés à Pétersbourg, y furent très-bien appréciés. Van Os épousa, en 1775, Susanne de La Croix, fille d'un peintre en miniature, et il eut de cette union, qui fut très-heureuse, plusieurs enfans; mais il perdit sa femme chérie, et il en conçut un tel chagrin, que son pinceau en parut altéré. Il se livra alors davantage à la poésie, et composa plusieurs morceaux inspirés par une vive douleur, et qui ont été insérés dans divers recueils. Ses tableaux, très-estimés en Hollande, sont répandus dans les cabinets des amateurs, et ses deux fils, artistes distingués, en possèdent un grand nombre. Jean Van Os termina sa carrière en 9bre. 1818.

VAN SOMER (Paul), peintre de portraits, né à Anvers en 1576, résida pendant plusieurs années en Angleterre. Ses portraits sont renommés pour la ressemblance. Il mourut en 1621.

VAN SWIETEN (Gérard), né à Leyde en 1700, de parens catholiques, fut l'élève de Boerhaave, et un élève distingué. Reçu docteur en médecine, il en donna des leçons que l'envie fit cesser, en alléguant sa religion au magistrat. Les Anglais lui offrirent alors un asile et mille livres sterling de pension: mais il aima mieux se rendre à Vienne, où l'impératrice-reine Marie-Thérèse l'appela en 1745, parce qu'il voulait exercer publiquement la religion de ses pères. Il y professa la médecine jusqu'en 1753 avec un succès peu commun. Les étrangers couraient en foule à ses leçons, et l'exactitude avec laquelle il examinait les preuves des aspirans n'en faisait qu'augmenter le nombre. Il pratiquait en même temps qu'il enseignait. L'impératrice l'avait nommé son premier médecin, son bibliothécaire directeur des facultés de médecine des pays héréditaires etc. Cet habile homme mourut en 1772. Le P. Ignace Würtz, jésuite, a fait son éloge funèbre.

VAN UDEN (Lucas), peintre, né à Anvers en 1595, mort vers

l'an 1660, est au rang des plus célèbres paysagistes. Une touche légère, élégante et précise caractérise sa manière. Il donnait beaucoup d'éclat à ses ciels ; les sites de ses paysages sont agréables et variés. La vue se perd dans des lointains qu'il a su représenter; on croit voir les arbres agités par le vent. Le célèbre Rubens l'employait souvent à peindre ses fonds et les paysages de ses tableaux : alors Van Uden prenait le goût et le ton de couleur de ce peintre, en sorte que tout paraissait être du même pinceau.

VAN VITELLI (Gaspard), peintre, né d'une famille originaire d'Italie, à Utrecht en 1647. Il prit les premières leçons de peinture à Hosorn sous Mathias Vetthoes, passa ensuite à Rome, où il demeura plusieurs années, et devint un des plus habiles peintres d'architecture et de paysage. Il parcourut l'Italie, et s'arrêta particulièrement à Venise, Bologne, Milan, Florence etc., où il peignit pour des personnages distingués, les plus belles vues de ces différens pays. Il portait continuellement des conserves, ce qui lui fit donner le surnom de Gaspard aux lunettes. Malgré deux cataractes qui l'incommodaient, il travaillait avec assiduité même dans sa vieillesse. Il subit l'opération, et il y perdit un œil, et alors, ne pouvant mieux faire, il se borna à peindre d'imagination. Il mourut en 1736, âgé de 85 ans, et a laissé plusieurs ouvrages sur l'architecture et la peinture.

VARÉNIUS (Jean), né vers 1462 à Malines, acquit une profonde connaissance des langues grecque et latine, et mourut à Lierre le 11 octobre 1536. Il nous a laissé une syntaxe de la langue grecque, Anvers 1578, une des meilleures qui aient paru dans le 16e. siècle.

VARENIUS (Bernhard Varen, connu sous le nom latinisé de) celui de tous les géographes modernes, qui a le mieux mérité de la science, naquit à Amsterdam, vers le commencement du dix-septième siècle, et y passa une grande partie de sa vie. Il exerça la médecine; mais ce n'est pas comme médecin que Varénius est arrivé à une grande célébrité. Passionné pour l'étude des sciences exactes, particulièrement des mathématiques et de la physique; c'est à celles-ci qu'il se livra avec le plus de persévérance. Varénius ne fit dans ces sciences aucune découverte proprement dite; mais il enta une autre sur celles-ci, et ouvrit en *quelque* sorte une voie nouvelle en cherchant à les appliquer à de nouveaux objets. Des circonstances particulières l'ayant mis en relation avec un grand nombre de navigateurs, ses compatriotes, c'est vers la géographie que se dirigèrent ces applications principalement. Il devint ainsi le créateur de la géographie scientifique.

VARIN (Jean), célèbre sculpteur et graveur, né à Liége en 1604. Le roi Louis XIII lui donna la charge de garde des monnaies de France. Il fit le sceau de l'académie française, où il a représenté le cardinal de Richelieu avec des traits si frappans, que cet ouvrage passa pour un chef-d'œuvre. C'est lui qui grava les poinçons des monnaies quand Louis XIII fit faire la conversion générale de toutes les espèces légères d'or et d'argent. Ce travail lui valut la charge de graveur géné-

ral pour les monnaies. La monnaie frappée pendant la minorité de Louis XIV est aussi de cet habile artiste : il a de plus travaillé à un grand nombre de médailles estimées. « Nous avons égalé, dit Voltaire, les anciens dans les médailles : Varin est le premier qui tira cet art de la médiocrité sur la fin du règne de Louis XIII. » Comme sculpteur, Varin mérite également des éloges. Il a fait le buste de Louis XIV et celui de Richelieu, qui égalent les plus beaux ouvrages des anciens en ce genre. Il mourut à Paris en 1672. On croit qu'il a été empoisonné par des scélérats, qui étaient jaloux de ses talens, et à qui il avait refusé des poinçons de monnaie.

VARNANT ou WARNANT, plus connu sous le nom de Joannes Presbyter, florissait en 1350. Il a écrit les Vies des évêques de Liége, sa patrie, en commençant comme Hocsem, à Henri de Gueldre. Il est souvent cité par Chapeauville, quoiqu'il convienne que son style est tellement barbare et obscur, que très-souvent on devine plutôt qu'on ne comprend ce qu'il a voulu dire. Hocsem lui est sous tous les rapports infiniment préférable.

VEEN (Otto Van), en latin Otto Venius, peintre, naquit à Leyde, en 1556, d'une des premières familles d'Amsterdam. Son éducation répondit au rang qu'il occupait dans la société; et l'on se plut à cultiver les dispositions qu'il manifestait pour le dessin. A l'âge de quinze ans, on le mena à Liége, auprès du cardinal de Groosbeck, alors prince-évêque de cette ville. Il fut reçu avec amitié, et bientôt après envoyé à Rome, avec des lettres de recommandation pour le cardinal Maduccio, qui le plaça dans l'école de Frédéric Zucchéro, lequel tenait à cette époque, le premier rang en Italie. Le maître s'attacha bientôt à son disciple; et en peu de temps le jeune artiste se fit remarquer par des ouvrages qui établirent sa réputation. Après sept années d'une étude assidue, il se rendit en Allemagne, où l'empereur le prit à son service. Les électeurs de Bavière et de Cologne lui firent aussi les offres les plus brillantes pour se l'attacher. L'amour de la patrie l'emporta sur tous les avantages qu'on lui présentait. Il revint dans les Pays-Bas, où il se fixa. Cette contrée était alors gouvernée par le prince de Parme, qui l'honora d'une estime particulière, et lui accorda le titre d'ingénieur en chef et de peintre de la cour d'Espagne, deux places qu'il remplit avec distinction. A la mort de son protecteur, il choisit Anvers pour son séjour, et embellit les églises et les édifices de cette ville d'une foule de tableaux qui sont encore un de ses principaux ornemens. La ville d'Anvers le chargea, à cette époque, des dessins et de la construction des arcs de triomphe qui furent élevés pour l'entrée de l'archiduc Albert. Ce prince fut tellement frappé de la beauté de ces tableaux, qu'il appela Van Veen à Bruxelles, et le nomma intendant de la monnaie, emploi qui ne l'empêcha pas de se livrer à ses travaux ordinaires. Il fit alors le portrait de l'archiduc et celui de l'infante d'Espagne, fille de Philippe II. Ces deux portraits furent donnés à Jacques Ier., roi d'Angleterre, qui y attachait le plus grand prix. Louis XIII voulut en vain l'appeler à sa cour : il ré-

sista aux offres de ce monarque. Van Veen cultivait avec un égal succès l'histoire et le portrait. Gracieux dans ses airs de tête, dessinant exactement, surtout les extrémités, il se fait encore remarquer par le jeu de ses draperies. Historien et poète, il ne se distingua pas moins comme auteur que comme peintre. Mais le plus beau titre d'Otto Van Veen à la reconnaissance de la postérité, c'est d'avoir été le maître de Rubens. Ce peintre mourut à Bruxelles en 1634.

VEEN (GILBERT VAN), frère d'Otto, naquit à Leyde vers 1566 et s'adonna à la gravure au burin. Son style a beaucoup de rapport avec celui de Corneille Cort. A en juger par quelques-unes de ses estampes, il est probable qu'il accompagna son frère en Italie. En 1612, il s'établit à Anvers, où il publia plusieurs ouvrages d'après son frère Otto. Parmi ses portraits, on estime particulièrement ceux d'Ernest, duc de Bavière du sculpteur Jean de Bologne, et d'Alexandre Farnèse. Son chef-d'œuvre est la gravure d'une frise, en cinq feuilles, d'après Balt. Péruzzi, représentant la Promesse de mariage d'Isaac et de Rébecca. L'auteur mourut à Anvers, en 1628.

VEENHUSEN (JEAN), littérateur hollandais, vivait sur la fin du 17e. siècle. Il professa les belles-lettres avec succès, et travailla sur divers auteurs classiques. Les principales éditions que nous lui devons sont celles de Stace et de Pline le jeune, dites de Variorum. Le Stace fut imprimé à Leyde, in-8o., en 1661; et le Pline, en 1669, ibid., aussi in-8o.

VEENINX (JEAN-BAPTISTE), peintre, né à Amsterdam en 1621, mort près d'Utrecht en 1660, avait une facilité étonnante: son pinceau suivait en quelque sorte la rapidité de son génie. Il s'adonna à tous les genres, histoire, portrait, paysage marines, fleurs, animaux.

VELBRUCK (FRANÇOIS-CHARLES, comte de), né le 11 juin 1719, d'une ancienne famille, dans une terre près de Dusseldorf, n'a point été placé par la providence sur un théâtre qui l'ait mis à même d'exercer une grande influence sur son siècle; mais élu prince-évêque de Liége, le 16 janvier 1772, il fit le bonheur d'un demi million d'hommes confiés à ses soins, et son administration mérite d'être citée comme modèle. C'est à ce titre que nous croyons devoir lui consacrer quelques lignes dans cette biographie, et quoiqu'il ne soit point né dans notre royaume, sa mémoire est trop chère aux Liégeois, nos compatriotes, pour le laisser passer sous silence. De nombreux établissemens de bienfaisance, des hospices, des dépôts de mendicité, des écoles, des académies pour l'encouragement des lettres, des sciences et des arts, signalèrent son règne, qui ne dura guère que douze années. Ce prélat mourut à Liége, le 30 avril 1784. Velbruck aimait à s'entourer d'artistes, de gens de lettres, et il avait lui-même l'esprit très-cultivé. La plupart de ses mandemens, entre autres le premier qu'il fit, et dans lequel il développa ses pensées et ses projets, en fournissent des preuves incontestables. Il fut en quelque sorte le créateur de Spa, qui devint bientôt le rendez-vous de toute l'Europe. La Société d'E-

mulation, fondée par lui, plaça son buste dans la salle de ses séances, et son éloge funèbre y fut prononcé par le poète Reynier, secrétaire perpétuel: c'est une brochure in-4°. de dix pages, Liége 1785.

VELDE (Isaïe van den), peintre, naquit à Leyde, vers l'an 1597, et fut élève de Pierre Deneyn. Il se fit une réputation très-distinguée par ses tableaux de batailles. Les sujets qu'il aimait à représenter étaient des rencontres de cavaliers ou des attaques de voleurs. Il cultiva aussi la gravure à l'eau-forte, et l'on a de sa main quatre pièces exécutées avec beaucoup d'intelligence et de fermeté.

VELDE (Jean van den), frère du précédent, naquit à Leyde vers 1598. Il excellait à peindre des paysages, des kermesses, des scènes rustiques; mais c'est comme graveur qu'il est plus spécialement connu. Ses gravures sont remarquables par une grande netteté. Jean vivait encore en 1677.

VELDE (Guillaume van den), surnommé le Vieux, dessinateur, naquit à Leyde en 1610. Fort jeune encore, il embrassa le métier de marin, et fit, en cette qualité, plusieurs voyages sur mer. Quoi qu'il n'eût pour maître que son génie, on vit tout-à-coup sortir de sa main de beaux dessins sur papier, représentant toutes sortes de navires. Entendait-il dire qu'on allait livrer un combat naval, il s'embarquait sans autre but que d'être témoin de l'action et d'en rendre toutes les circonstances avec plus d'exactitude. Les Etats de Hollande firent équiper pour lui une petite frégate, avec ordre au capitaine de se transporter dans toutes les positions que van den Velde lui prescrirait. On le vit alors s'engager dans le fort d'un combat naval, et aller jusqu'au milieu de la flotte ennemie pour examiner ses manœuvres. L'amiral Opdam ne put s'empêcher d'admirer le courage de l'artiste; il l'invita à dîner sur son bord, pendant le combat, et il n'y avait qu'un instant que van den Velde l'avait quitté quand le vaisseau amiral sauta en l'air. En 1666, il fut chargé par les états de dessiner le combat qui eut lieu en vue d'Ostende, entre les flottes anglaise et hollandaise, sous les ordres de Monck et de Ruyter. Chaque mouvement de cette action, qui dura depuis le 11 jusqu'au 14 juin, fut reproduit avec une exactitude si grande, que les Etats purent se servir de ses dessins pour connaître les manœuvres et la conduite des officiers de la flotte. Sa réputation se répandit bientôt dans toute l'Europe. Le roi Charles II l'appela à sa cour, et le prit à son service; et il jouit de la même faveur sous le règne de Jacques II, successeur de ce prince. Il fit pour ces deux monarques, un grand nombre de dessins, où l'on ne saurait trop admirer l'exactitude avec laquelle il a su rendre tout ce que la mer a de majestueux et de terrible. Il dessinait ordinairement sur du papier blanc, sur des toiles imprimées en blanc ou sur des papiers collés sur toile. Jamais personne n'a manié la plume avec autant de facilité, d'art et d'intelligence. Sur la fin de ses jours, il essaya de peindre; mais il fut obligé d'y renoncer. Il mourut à Londres le 16 décembre 1693, et fut enterré dans l'église Saint-Jacques.

VELDE (Guillaume van den), le jeune, fils du précédent, naquit à Amsterdam en 1633. Son père lui apprit à dessiner les marines; mais ayant été appelé à la cour d'Angleterre, il confia, pendant son absence, le jeune Guillaume aux soins de Vlieger, peintre estimé. Van den Velde fut bientôt en état de se passer de maître. Quelques marines qu'il envoya à son père frappèrent ce dernier d'étonnement : il les montra au roi Jacques II, qui s'empressa de faire venir le jeune artiste à sa cour, avec une pension considérable. Les travaux qu'on lui ordonna occupèrent dès-lors tous ses loisirs. Il fut chargé de peindre toutes les actions les plus mémorables des flottes anglaises, pour être placées dans les maisons royales. Sa vogue devint si grande en Angleterre, que, non content de posséder l'artiste, les amateurs firent rechercher à grand prix, sur le continent, tous les tableaux que Van den Velde y avait exécutés; ce qui leur donna une valeur extraordinaire, et les a rendus très-rares. Il fut regardé, de son temps, comme le plus habile peintre de marine que l'on eût vu jusqu'alors, et il a conservé sa réputation. Guillaume Van den Velde mourut fort riche à Londres, le 6 avril 1707.

VELDE (Adrien van den), l'un des plus grands paysagistes qu'ait produits la Hollande, naquit à Amsterdam en 1639. Même avant d'avoir eu des maîtres, il composait déjà des tableaux. Ces rares dispositions décidèrent son père à céder à un penchant auquel il s'était jusqu'alors vivement opposé. Il le plaça chez Wynants, qui fut frappé du goût et de l'exactitude avec lesquels il avait appris de lui-même à dessiner des chèvres, des moutons et des vaches. Sous un aussi habile maître, le jeune Adrien ne tarda pas à faire les progrès les plus rapides. Wynants se plut à lui donner tous les secrets de son art, et lui apprit surtout, ce qui est le point le plus essentiel pour un artiste, à bien étudier la nature. Il n'avait pas borné ses études au seul paysage : il en fit une toute particulière de la figure, ce qui ajouta un grand prix à ses propres ouvrages, et lui permit encore d'en orner les paysages de plusieurs artistes du premier mérite, tels que Ruysdael, Holbema, Moucheron, Vander Heyden, et même de son propre maître, qui, jusqu'à ce qu'il eût reconnu qu'il pouvait sans crainte profiter du talent de son élève, avait employé le pinceau de Wouwermans. Mais quoique Adrien soit surtout connu comme paysagiste et peintre d'animaux, il n'a pas craint de traiter en grand quelques sujets d'histoire; et le succès avec lequel il l'a fait, prouve qu'il n'eût pas moins bien réussi dans ce genre. Van den Velde mourut à Amsterdam le 20 janvier 1672. On a de ce maître un certain nombre d'estampes gravées d'une pointe ferme et spirituelle, et dans lesquelles on retrouve les qualités qui distinguent ses tableaux.

VELTHUYSEN (Lambert), Velthuysius, né à Utrecht en 1622, défendit avec ardeur les opinions de Descartes. Il fut pendant quelques années dans la magistrature d'Utrecht; mais la chaleur excessive avec laquelle il défendit les droits des magistrats aux assemblées ecclésiastiques, le fit déposséder vers

1665. Il vécut depuis dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1685, à 63 ans. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-4°., Rotterdam 1680.

VERBEECQ (PHILIPPE), peintre et graveur à l'eau-forte dans le goût grignoté, naquit en Hollande, vers 1599. Ses ouvrages, comme peintre, sont pour ainsi dire inconnus. Il n'en est pas de même de ses gravures : comme il les exécutait dans un goût qui approchait de celui de Rembrandt, beaucoup d'amateurs ont rangé ses productions parmi celles de ce dernier. Mais la date de sa dernière pièce (1639) preuve que cet artiste était antérieur à Rembrandt.

VERBRUGEN (GASPARD-PIERRE), peintre d'Anvers, est mort dans cette ville en 1720; il travailla longtemps et fructueusement à La Haye, et n'en fut pas plus riche. Sur la fin de sa vie, il passait les jours à se divertir et les nuits à peindre. Il savait grouper avec beaucoup d'art; mais la couleur de ses derniers tableaux n'est pas vraie.

VERDUIN (PIERRE-ADRIEN), chirurgien d'Amsterdam, se rendit célèbre, vers la fin du dix-septième siècle, par la nouvelle méthode d'amputer les membres, qu'il proposa, et qui consistait à conserver un lambeau de chair, avec lequel il recouvrait le moignon, sans lier aucun vaisseau, comprimant plus ou moins le membre, au moyen d'un bandage particulier, afin de prévenir l'hémorrhagie. Cette méthode est décrite dans une brochure qui a pour titre : Dissertatio epistolaris de nova artuum decurtandorum ratione. Amsterdam 1696, in-8°. Trad. en français par Massuet, Paris 1756, in-8°. En hollandais, Amsterdam 1697, in-8°.

VERELST (MADEMOISELLE), née à Anvers en 1680, peignit à Londres chez un oncle qu'elle y avait. On peut bien juger qu'en sa qualité de fille tout ce qu'elle a fait est merveilleux.

VEREYCKEN (GODEFROY), né à Anvers en 1558, s'était rendu habile dans les langues anciennes, ainsi que dans la philosophie de son temps, lorsqu'il passa en France, où on lui procura une place dans un des colléges de Paris. Tandis qu'il y remplissait les fonctions de professeur de philosophie, il consacrait ses loisirs à l'étude de la médecine, de manière qu'après avoir fait des progrès suffisans pour aspirer au doctorat, il alla solliciter ce grade à Toulouse, et l'obtint en 1586. Il ne paraît pas s'être empressé de revenir dans les Pays-Bas après sa promotion, car il ne fut admis qu'en 1591 au nombre des médecins d'Anvers, où il exerça sa profession pendant plus de quarante ans, et contribua beaucoup à la fondation du collége de cette ville. Sur la fin de ses jours, il se retira chez son fils, à Malines, où il mourut le 2 décembre 1635. On n'a de lui qu'un traité qui porte pour titre : De cognitione et conservatione sui, Malines 1625, in-12. Ibid. 1633, in-12.

VERHEYDEN (FRANÇOIS-PIERRE), peintre et sculpteur, naquit à la Haye en 1657. Ayant perdu son père de bonne heure, il fut placé chez Jacques Nomans, sculpteur et architecte du roi Guillaume III, qui se plut à cultiver les rares dispositions que cet enfant montrait

pour le dessin. Il ne tarda pas à se distinguer comme sculpteur; et, en 1671, il modela une partie des figures et des ornemens destinés aux arcs de triomphe qu'érigea la ville de La Haye pour célébrer l'entrée du roi Guillaume dans ses murs. Il fut ensuite chargé, avec le sculpteur Lecoq et un grand nombre de peintres de l'embellissement de la maison royale de Bréda. Les relations continuelles qu'il avait avec ces peintres lui firent naître l'idée de s'essayer dans leur art : après avoir quelque temps travaillé en secret, il leur communiqua ses ouvrages, qui excitèrent leur admiration. Verheyden laissa alors le ciseau pour s'adonner exclusivement à la peinture. On le blâma de vouloir exercer à l'âge de quarante ans, un art qu'il n'avait jamais cultivé, et d'en abandonner un dans lequel il avait obtenu de véritables succès. Sans se laisser détourner par ces reproches il se mit à copier les plus belles productions de Sneyder et d'Hondekœter; puis, se livrant à son propre talent, il surprit tous les artistes en exécutant et en composant lui-même des tableaux d'une vaste dimension, représentant des chasses au cerf, au sanglier, animées par une multitude de chiens, et rendues avec un feu extraordinaire. Il ne réussit pas moins à peindre les volatiles, dans la manière d'Hondekœter. Il mourut à La Haye, le 23 septembre 1711, laissant, d'un premier mariage, six enfans, dont l'aîné, peintre et sculpteur, mourut cinq jours après son père, et dont le plus jeune, nommé Mathieu, exerça la peinture avec succès.

VERHEYEN (Philippe), l'un des plus célèbres anatomistes de son siècle, naquit en 1648, dans le Brabant, et travailla jusqu'à l'âge de vingt-deux ans avec son père, qui était laboureur. Le curé du lieu, remarquant en lui d'heureuses dispositions pour les sciences, l'engagea à commencer ses études. Verheyen s'y livra avec tant d'ardeur, qu'en 1677 il était en théologie se disposant à embrasser l'état ecclésiastique. Mais une inflammation qui survint à une de ses jambes ayant forcé les médecins à l'amputer, il se vit par là exclu de l'état auquel il aspirait, et s'appliqua à l'étude de la médecine, où il eut des succès si remarquables, qu'en 1689 il obtint à l'université de Louvain la chaire d'anatomie, à laquelle on joignit, en 1693, celle de chirurgie. Il mourut dans ces fonctions, le 28 janvier 1710.

VERHOEK (Pierre), peintre et poète hollandais, à peu près également médiocre dans ces deux arts, naquit à Bodegrave le 4 septembre 1633, et mourut le 20 septembre 1702.

VERKOLIE (Jean), peintre, naquit à Amsterdam, en 1650, d'un père serrurier, qui voulait lui faire embrasser son état. Il n'était âgé que de dix ans, lorsqu'une blessure qu'il se fit au pied, et qui menaçait de lui faire perdre la jambe et la vie, le retint au lit pendant trois ans. Pour se distraire, son seul plaisir était de copier des images et des estampes. C'est ainsi qu'il devint peintre. Rendu à la santé, il se mit à lire tous les livres qui traitent de la perspective; et en moins d'un mois, il acquit les connaissances qui lui étaient nécessaires. Alors il forma le projet de

peindre, peignit un nombre considérable de beaux portraits, et essaya aussi quelques morceaux d'histoire, qui firent l'étonnement de tous les connaisseurs, en raison du peu de secours qu'il avait eu pour parvenir à ce degré de perfection. Il est mort à Delft en 1693.

VERKOLIE (Nicolas), fils et élève du précédent, naquit à Amsterdam en 1673. Il ne tarda pas à se faire connaître par plusieurs beaux portraits : bientôt il se hasarda à peindre l'histoire, et le succès avec lequel il se livra à ce genre de peinture lui acquit l'estime de tous les connaisseurs, qui ne balancèrent pas à le préférer à son père. Ses scènes de nuit, d'un effet extraordinaire, sont un ornement, même par les collections les mieux choisies. Outre la peinture à l'huile, il possédait un autre talent, qui lui a mérité une grande réputation : c'était celui avec lequel il dessinait, à l'encre de la Chine, de petits sujets qu'il terminait ensuite à la plume, avec un soin extrême, et qui ont acquis dans les ventes un prix très-élevé, qu'on doit attribuer à leur perfection encore plus qu'à leur rareté. Verkolie, comme son père, a cultivé avec un grand succès la gravure en manière noire; mais il lui est de beaucoup supérieur. Verkolie mourut à Delft le 21 janvier 1746.

VERMANDER (Charles), peintre et poète, né à Meulebeck en Flandre l'an 1548, mort le 11 septembre 1606 à Amsterdam, a fait diverses peintures grotesques et des paysages tant en détrempe qu'à l'huile. C'est lui qu'on chargea à Vienne de faire les arcs de triomphe pour l'entrée de l'empereur Rodolphe. Ce peintre a composé un Traité de Peinture, qui est un poème, auquel on a joint du même auteur : 1°. Explication des Métamorphoses d'Ovide, 2°. des figures de l'antiquité. 3°. Les Vies des plus célèbres peintres modernes, Amsterdam 1618, in-4°. Il a encore donné des traductions de quelques poètes anciens. Tous ces ouvrages sont en flamand. Un de ses fils, nommé aussi Charles, a hérité de l'habileté de son père dans la peinture, qu'il alla pratiquer à Copenhague.

VERMEIREN (Augustin), né en 1656 à Dendermonde (Flandre orientale), entra fort jeune, sous le nom de P. Augustin de Saint-Gommer, au couvent des Carmes de l'ancienne observance, dans sa ville natale, et mourut prieur d'un couvent de son ordre à Bruges, le 6 janvier 1703. Il est auteur du Fabuliste moral, en vers flamands, avec des notes, vol. in-4°., 1710, publié à Gueldre.

VERMEULEN (Corneille), dessinateur et graveur au burin, né à Anvers en 1644, alla se perfectionner à Paris, qui était la première école de gravure de l'Europe : il ne tarda pas à s'y faire distinguer par le talent avec lequel il grava le portrait. Peu d'artistes ont gravé le portrait avec autant de perfection; on estime moins ses sujets historiques : il manque de certaine correction dans le dessin. Ce graveur mourut à Anvers, en 1702.

VERMEYEN (Philippe), théologien et savant médecin, était né dans la province de Brabant méridional. Il fut professeur d'anatomie à Louvain en 1689, et il s'y fit recevoir docteur en médecine. Il mou-

rut en 1710. On a de lui : Corporis humani anatomia, livre qui fut bien accueilli.

VERMEYN (Jean-Cornelis), peintre hollandais, natif de Berwick (Hollande septentrionale). Ses progrès furent si grands que Charles-Quint le prit en affection, et voulut toujours l'avoir avec lui dans ses voyages. Ces occupations ne l'empêchaient pas de cultiver la peinture; il représenta diverses actions de cette guerre, notamment le siége et la vue de Tunis, tableaux estimés, que Charles-Quint fit depuis exécuter en tapisserie. Il avait orné l'abbaye de Saint-Vast, en Flandre, de belles compositions. Vermeyn avait adopté un costume particulier : sa barbe était tellement longue, que lorsqu'il la détachait il pouvait marcher dessus, ce qui lui avait fait donner le sobriquet de Jean de la Barbe. Cet artiste mourut à Bruxelles, en 1559.

VERNULÆUS (Nicolas), né à Robermont dans le grand-duché de Luxembourg, le 10 avril 1583, mort à Louvain vers 1649, obtint une place de professeur à l'université de cette dernière ville, et fut décoré du titre de conseiller et historiographe de l'empereur Ferdinand III. Vernulæus se fit généralement estimer par les qualités du cœur et de l'esprit. Il était assez bon poète, et l'on voit par ses autres ouvrages qui sont en grand nombre, qu'il entendit l'histoire, l'antiquité, la philosophie morale et la politique.

VERSCHAFFELT (le chevalier Pierre de), sculpteur, connu en Italie sous le nom de Pietro Fiammingo, ou Pierre le Flamand, naquit en 1710, à Gand, de parens pauvres. Placé fort jeune chez un sculpteur en bois, et ayant, en peu de temps, surpassé son maître, il alla à Paris, où il étudia sous Bouchardon. De là, il se rendit, en 1737, à Rome, où Bénoit XIV lui confia plusieurs travaux importans, et lui fit faire son buste, puis sa statue en marbre de grandeur naturelle. On trouve à Rome, à Bologne, à Naples, et à Ancône, des productions de Pietro Fiammingo, que les Italiens placent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture moderne. De Rome, Pierre passa à Londres, puis à Manheim pour y occuper la place de directeur de l'académie des beaux-arts, et celle de premier sculpteur de la cour, auxquelles l'électeur l'avait nommé. Il mourut à Manheim, en 1793, âgé de quatre-vingt-trois ans, laissant, à ce que l'on assure des manuscrits précieux sur son art. Voyez la vie du chevalier Verschaffelt (all.), Manheim 1797, in-8°.

VERSCHUURING (Henri), peintre, né à Gorcum (Hollande méridionale), était d'une complexion si faible qu'il ne put suivre la carrière des armes dans laquelle son père s'était distingué; mais presque au sortir du berceau, il manifesta pour le dessin de rares dispositions, que Govertz se plut à développer. De chez ce maître, le jeune Henri passa dans l'école que Jean Both tenait à Utrecht, et ne tarda pas à s'y distinguer. Après un séjour de cinq années en Italie, parfaitement employées, il se mit en route pour revenir en Hollande. Arrivé à Paris, il y rencontra le fils du bourgmestre Marseveen, qui l'engagea à retourner

avec lui à Rome. Après un nouveau séjour de deux ans dans cette ville, il revint définitivement en Hollande. Comme il travaillait avec assiduité, il a beaucoup produit. Tous ses ouvrages rappellent les études qu'il avait faites en Italie. Les compositions dans lesquelles il excelle sont les Batailles, les Attaques de voleurs, le Pillage des villages par des soldats. Le plus remarquable de ses ouvrages représente un Parti bleu qui pille un château. Les habitans de Gorcum, pleins d'estime pour son talent et son caractère, le nommèrent bourgmestre de leur ville; dans cette place, il se fit chérir de tous ses administrés. Ayant été obligé d'entreprendre un petit voyage par mer, une violente tempête submergea son navire à deux lieues de Dordrecht; personne n'échappa à ce naufrage qui eut lieu le 26 avril 1690. On a de ce peintre quatre eaux-fortes gravées avec un sentiment et un esprit qui les rendent extrêmement précieuses. Ce sont: 1° Une Déroute de cavalerie. 2° Un Voyageur en manteau. 3° Le Dogue couché. 4° Le Levrier debout.

VERWEY (Jean), ou Phorbæus, savant humaniste, naquit à Delft, en 1648. Il acheva ses études à Utrecht, sous le célèbre J.-G. Grævius, qui l'aima comme son fils, et dont il reçut, dans la suite, des preuves multipliées d'attachement. Etant entré dans la carrière de l'enseignement, il fut nommé recteur du gymnase de Gouda; mais il ambitionnait de passer sur un plus grand théâtre. On sait que, dès 1678, il fit des démarches pour obtenir le rectorat de Leyde; sa demande fut appuyée vivement par Nicolas Heinsius, son ami; ce ne fut qu'en 1687, qu'il quitta Gouda pour aller occuper à La Haye la place de recteur, et la chaire de langue grecque. Il remplit ce double emploi d'une manière brillante, et mourut en 1692.

VÉSALE (André), naquit à Bruxelles, en 1514, d'un apothicaire attaché au service de la princesse Marguerite, tante de Charles-Quint, et gouvernante des P.-B. Avant Vésale, l'anatomie humaine méritait à peine le nom de science, et c'est à bon droit qu'il en est regardé comme le créateur. Chez les anciens le contact ou même le seul aspect d'un cadavre imprimait une souillure que de nombreuses ablutions et une multitude d'autres pratiques expiatoires pouvaient à peine effacer. Dans le moyen âge, la dissection d'une créature faite à l'image de Dieu passait pour une impiété digne du dernier supplice. Vainement, au temps des républiques italiennes, Mundanus, professeur de médecine à Bologne, offrit, de 1313 à 1318, le spectacle nouveau de trois cadavres humains, publiquement disséqués; le scandale ne se répéta point. Mundanus, lui-même, effrayé par l'édit encore récent du pape Boniface VII, ne tira point de ces dissections tout l'avantage qu'elles semblaient lui promettre. Cependant les ténèbres de la barbarie devinrent par degrés moins épaisses. Les découvertes de la poudre à canon, de l'imprimerie et du Nouveau-Monde, faites en moins d'un siècle, imprimèrent un nouveau cours aux destinées de l'espèce humaine: les chefs de l'Eglise permirent, allèrent même jusqu'à favoriser l'étude de cette partie de l'anatomie, dont la connaissance

est indispensable aux peintres ainsi qu'aux sculpteurs. Protégés par Jules II et Léon X, Michel-Ange, Raphaël d'Urbin, Léonard de Vinci, dessinèrent d'après nature les muscles que la peau seule recouvre; mais cette étude superficielle, suffisante aux beaux-arts, était d'un faible avantage pour la science. Au milieu de ce mouvement général des esprits, qui rend les premières années du seizième siècle si remarquables pour l'observateur, lorsque la doctrine de l'examen venait relever l'esprit humain accablé depuis si longtemps sous le joug de l'autorité, Vesale naquit dans la contrée de l'Europe qui partageait alors avec l'Italie l'avantage d'être la plus riche et la plus éclairée. Destiné par ses parens à l'exercice de la médecine, il se prit d'une telle passion pour l'anatomie, qu'on le voit à Louvain d'abord, puis à Paris, surmontant avec un courage admirable tous les dégoûts et même tous les dangers alors attachés à ce genre de travaux, disputer leur proie aux vautours, pour composer un squelette avec les os des individus condamnés au dernier supplice. Passant des jours entiers soit au cimetière des innocens, soit à la butte de Montfaucon, au milieu des cadavres, il surpassa bientôt son maître Gauthier d'Andernach, qui n'hésita point à confier la publication de ses ouvrages à Vésale, à peine âgé de vingt-cinq ans; c'était en 1538. Voyageant ensuite, et passant de Bâle en Italie, il y fut précédé d'une telle renommée, que les gouvernemens de ce pays s'efforcèrent de l'y retenir par de grands avantages, et qu'il fut chargé d'enseigner publiquement l'anatomie, de 1540 à 1544, d'abord à Pavie, puis à Bologne, et enfin à Pise. C'est dans cet intervalle, en 1543, que parut à Bâle la première édition de sa grande anatomie, avec des planches attribuées dans le temps au Titien. Vésale était à peine âgé de 28 ans, et, selon l'expression de Sénac, il avait découvert un Nouveau-Monde. Pour la première fois en effet les organes de l'homme se trouvèrent décrits, tandis que jusques-là on s'était contenté d'anatomiser les singes, le porc et d'autres animaux réputés semblables à l'homme; aussi l'admiration fut universelle : de toutes parts les élèves accouraient aux lieux où professait Vésale : les maîtres eux-mêmes descendaient de leurs chaires désertes, et venaient grossir la foule de ses auditeurs. Quelques-uns toutefois ne voyaient point sans envie un tel succès : Sylvius, entre autres, sous prétexte de défendre Galien, poursuivit Vésale au milieu de ses triomphes, et soutenant, contre l'évidence, que le célèbre médecin de Pergame avait disséqué des cadavres humains, s'oublia jusqu'à ce misérable jeu de mots, heureusement intraduisible : Vesalium non esse, sed Versanum. Charles-Quint, averti par la renommée, éleva Vésale au poste de son premier médecin, et l'appela près de lui. Enlevé à la science, Vésale quitta l'Italie, et traversant Bâle, gratifia l'école de médecine de cette ville d'un squelette, don alors précieux, conservé depuis avec une vénération religieuse. L'écorce de Kina, nouvellement découverte, avait rendu la santé au puissant monarque; Vésale célébra les vertus du nouveau remède dans une

Lettre publiée à Ratisbonne (1546), ouvrage de critique bien plus que de matière médicale; car les observations relatives à l'écorce de Kina, regardée comme une racine, y tiennent moins de place que sa défense contre ses adversaires, auxquels il prouve sans réplique que les descriptions de Galien ont été faites d'après des singes, et non sur les organes de l'homme. Compagnon de Charles-Quint dans tous ses voyages, Vésale passa au service de Philippe II, lorsque, dégoûté des affaires et du monde, son maître abdiqua l'empire pour finir ses jours dans la solitude. Homme de cour, devenu à-peu-près étranger à l'anatomie, il sortit momentanément d'un trop long sommeil pour répondre à Fallope, dont l'Anatomie, publiée en 1551, renfermait un grand nombre de découvertes, et indiquait plusieurs corrections à faire dans celle de Vésale. Disciple de ce grand maître, Fallope ne s'était point écarté du respect qu'il lui devait. Vésale, en publiant sa défense, parut, il faut l'avouer, au-dessous de lui-même. Cependant riche, puissant et considéré à cette cour de Madrid où affluaient les trésors du Nouveau-Monde, et qui, à cette époque, exerçait sur les autres états de l'Europe une si grande influence, Vésale jouissait de sa gloire et favorisait de tout son crédit l'étude de l'anatomie, autant du moins que cela était possible en Espagne, à côté de l'inquisition et sous un prince tel que Philippe II, lorsqu'une accusation singulière vint le précipiter dans l'abîme du malheur. On prétendit qu'ouvrant le cadavre d'un gentilhomme dans le but de découvrir les causes de sa mort, le cœur avait palpité sous le tranchant du scalpel, crime invraisemblable que la mort devait expier; et, chose inouie, la postérité, comme les contemporains, n'a élevé aucun doute sur la réalité du fait qui donna lieu à cette accusation absurde. L'ignorance, l'envie et la mauvaise foi dénaturèrent le fait en l'exagérant; l'inquisition demanda la mort du coupable, et les prières de Philippe II obtinrent difficilement, dit-on, que la peine fut commuée en un pélerinage à la Terre-Sainte. Vésale s'achemina donc vers Jérusalem de compagnie avec un Malesta, général des troupes de Venise. Ballotté par des fortunes diverses durant ce périlleux voyage, il fut, à son retour, jeté par la tempête sur les côtes de l'île de Zante, où il mourut de faim le 15 octobre 1564. La république de Venise l'appelait à l'université de Padoue, veuve cette même année de Gabriel Fallope, ravi par une mort prématurée; en sorte que s'il fût revenu de son pélerinage, Vésale aurait succédé à son élève dans la chaire d'anatomie de l'université de Padoue, que ces deux grands hommes ont tant illustrée. S'il faut en croire Albinus et Boerhaave, auteurs de l'excellente biographie de Vésale, renfermée dans la préface de la collection complète de ses Œuvres, les moines espagnols lui firent cruellement expier ses éternelles plaisanteries sur leur ignorance, leur costume et leurs mœurs. Les inquisiteurs saisirent avec avidité l'occasion offerte pour se débarrasser d'un savant incommode. Comme Socrate chez les anciens, et tant d'hommes illustres parmi les modernes, Vésale mourut donc victime de cette guerre tantôt sourde et tantôt déclarée, que les

apôtres de l'erreur et du mensonge firent de tout temps aux scrutateurs de la nature et de la vérité.

VIANE ou VIAN (François Van), théologien de Louvain, né à Bruxelles le 3 octobre 1615, étudia au collége du pape Adrien VI, à Louvain, et fut appelé, comme directeur, au séminaire de Malines. Il exerça quelque temps les fonctions du ministère à Bruxelles, et retourna ensuite à Louvain, où il fut fait président du collége du pape. Son zèle dans cette place justifia ce choix. Après l'avoir remplie long-temps avec assiduité, Van Viane donna sa démission, et continua de demeurer dans le collége, sans emploi. En 1677, l'université de Louvain le chargea d'aller à Rome, avec Lupus et Steyaërt, pour y déférer les propositions de morale relâchée, qui furent en effet condamnées en 1679. On approuva aussi des censures, portées à Louvain et à Douai, contre la doctrine de Lessius. Van Viane revint à Louvain, et y mourut le 5 septembre 1693. On a de lui un gros traité latin : De ordine amoris, Louvain 1685, in-8°. ; un autre traité : De gratia, qui n'a pas été imprimé; mais il s'en est répandu de nombreuses copies. Mathieu Van Viane, son frère, aussi théologien, était un homme laborieux et désintéressé, qui refusa les places et les honneurs, pour se livrer à l'étude.

VIGLIUS, célèbre jurisconsulte du seizième siècle, naquit à Zuichem, seigneurie des Pays-Bas, qui appartenait à sa famille; fit ses premières études à Deventer, puis à La Haye, à Leyde et à Louvain. De là il se rendit à Dôle, en Franche-Comté, et s'étant perfectionné dans le droit, il alla recevoir le bonnet de docteur à Valence, en Dauphiné, et parut avec beaucoup d'éclat à Avignon. La renommée d'Alciat l'attira ensuite à Bourges, où cet illustre professeur lui céda sa chaire, lorsqu'il retourna en Italie. Viglius professa pendant deux ans dans cette université, et passa en Allemagne, puis à Padoue, où il fit imprimer ses notes sur le titre des Testamens, et publia à Bâle les Institutes de Justinien, d'après un manuscrit du cardinal Bessarion. Il exerça plusieurs emplois à Munster, à Pise, à Ingolstadt. Il profita de son crédit pour modérer la sévérité du duc d'Albe, et retint par sa douceur plusieurs provinces dans l'obéissance. Touché des malheurs de sa patrie, et du peu de cas que le duc d'Albe faisait de ses conseils, il se fit prêtre, fonda un hôpital dans le lieu de sa naissance, et fit bâtir un beau collége à Louvain. En 1579, il fut fait chanoine de Gand, puis nommé, par Don Juan d'Autriche, gouverneur de Hollande et de Gueldre, président du conseil privé, et chef de l'ordre de la Toison-d'Or ; mais voyant bientôt que ce prince ne faisait pas plus de cas de ses avis que le duc d'Albe, il mourut de chagrin, à Bruxelles en 1577, âgé de soixante-dix ans.

VILLENFAGNE - D'INGIHOUL (Hilarion-Noel, baron de), bourgmestre de Liége en 1791, membre du conseil privé du prince-évêque en 1792, était à l'époque de sa mort, arrivée le 23 janvier 1826, député de l'ordre équestre aux états de la province, l'un des curateurs de l'université de Liége, membre honoraire de la société libre d'E-

mulation de la même ville, de l'institut royal des Pays-Bas et de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles. Villenfagne, né à Liége en juin 1753, appartenait à une famille honorable et ancienne. Il reçut une éducation soignée, et plus littéraire que celle que l'on avait coutume de donner à cette époque à la plupart des gentilshommes liégeois. Ses parens l'envoyèrent ensuite à Reims, pour y achever ses études. Il rapporta de son séjour dans cette ville pleine d'urbanité, et patrie de beaucoup d'hommes de mérite, le goût de la littérature française, et ces manières polies et aisées qu'il a conservées jusqu'à ses derniers momens. De retour dans sa ville natale, il se sentit entraîné par une passion dominante vers les recherches d'érudition, surtout vers celles qui se rattachaient à l'histoire littéraire ou politique de sa patrie. Le premier fruit de ses doctes veilles fut la publication des OEuvres choisies du baron de Walef, poète liégeois qui avait été en relation avec Boileau et les plus beaux esprits de la cour de Louis XIV, et qui, à certains égards, ne méritait pas l'oubli dans lequel il était tombé, même chez ses compatriotes. Villenfagne exhuma avec discernement, de la trop volumineuse collection de Walef, ses meilleures pièces, qu'il fit paraître en 1779, un vol petit in-8º.; il y joignit un discours préliminaire sur la vie et les ouvrages de l'auteur, et une notice des artistes liégeois. La même année, quelques bons citoyens, qui ne pouvaient demeurer indifférens au mouvement imprimé alors à toute l'Europe, fondèrent à Liége, sous la protection du prince-évêque Velbruck, une Société d'émulation, dans le but de répandre le goût des lettres et des sciences, de propager les nouvelles découvertes, de deviner et d'encourager les jeunes talens. Villenfagne, qui fut dès les premiers temps de la Société un de ses membres les plus actifs, lui communiqua beaucoup de Mémoires intéressans, qui furent successivement insérés dans l'Esprit des journaux et qu'il réunit dans ses premiers Mélanges de littérature et d'histoire, imprimés à Liége en 1788, in-8º. Ce recueil renferme, entre autres, trois lettres sur d'anciens poètes français, inconnus aux éditeurs des Annales poétiques; un Essai historique sur la vie du prince Notger, couronné par la Société d'émulation, le 25 février 1785; une Notice sur Jacques de Hemricourt, auteur du Miroir des nobles de Hesbaye; un Essai historique sur les guerres d'Awans et de Waroux au 13e. siècle. Cet épisode des annales liégeoises, pourrait fournir à la plume d'un Walter Scott la matière d'un ouvrage piquant, où l'histoire serait mise en action avec tout l'intérêt du roman, et ce charme indicible que conservent encore aujourd'hui les traditions chevaleresques du moyen âge. Villenfagne qui, par sa position sociale, était appelé à servir son pays dans les emplois de la haute magistrature, ne s'était pas contenté de regarder les lettres comme un simple délassement : il les avait envisagées sous un point de vue plus relevé. S'attachant à démêler tous les fils de la constitution liégeoise, qui, à travers ses obscurités et ses incertitudes, renfermait tant d'élémens de bonheur public, il publia en 1792, pendant qu'il était bourgmestre, ses Recher-

ches historiques sur l'ordre équestre de la principauté de Liége, in-8°. Cet Opuscule savant est très-rare, parce que l'auteur, pour des raisons particulières, ne le mit pas dans le commerce, et se réserva les exemplaires pour les donner à ses amis. On en peut dire autant sur ses Éclaircissemens sur Raes de Dammartin, chevalier français, qu'il fit imprimer in-8°., en 1793, à une époque d'effervescence, où de semblables recherches étaient mal accueillies. Bientôt, la marche rapide de la révolution française, qui atteignait tous les peuples, et l'envahissement du pays de Liége par les troupes républicaines, vinrent arracher Villenfagne à ses paisibles occupations. Pour se soustraire aux persécutions que redoutaient surtout les nobles qui s'étaient prononcés contre le nouvel ordre des choses, il chercha un asile sur la terre étrangère. Il emporta avec lui sa bibliothéque, précieuse par le choix des ouvrages et des éditions. Elle fut la proie d'un incendie, allumé par quelques bombes que les Français lancèrent sur la ville de Dusseldorf. Après le retour de l'ordre et de la paix dans sa patrie, Villenfagne s'empressa d'y rentrer, pour recueillir les débris de sa fortune, et se consacrer à l'éducation de trois enfans en bas âge que lui avait laissés une épouse chérie, trop tôt ravie à sa tendresse. Il se retira dans son château d'Ingihoul-sur-Meuse, près d'un vallon agréable, non loin de l'antique manoir (le château de Ramioul) qu'avait habité Godefroi de Bouillon. Dépouillé, par suite des événemens politiques, d'une partie de son patrimoine, il supporta cette perte sans se plaindre, puisant des consolations dans ses livres et dans ses études. Il mit sous presse, en 1803 son Histoire de Spa, 2 vol. in-8°., où il prouva contre le savant docteur de Limbourg, que Pline, par les mots Fons Tungrorum, a entendu les sources minérales de Tongres, existantes encore aujourd'hui, et qu'il n'a pu désigner celles de Spa, totalement inconnues aux Romains, qui n'avaient pas éprouvé leur vertu et leur efficacité, et auxquelles notre auteur se plaît d'ailleurs à rendre justice. Il a refondu dans ce nouvel écrit, qu'il a peut-être eu tort d'intituler Histoire, ses Recherches historiques sur Spa, insérées à la fin de ses Mélanges, publiés en 1788. Comme les partisans de Spa continuèrent à soutenir leur système avec chaleur, Villenfagne est encore revenu sur ce point dans ses *Mélanges, imprimés* en 1810; on y trouve de nouveaux détails sur Spa, ainsi que dans le second volume de ses Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liége. La palme de cette lutte érudite est définitivement décernée à Villenfagne, depuis que J.-B. Leclerc, ancien correspondant de l'Institut de France, réfugié à Liége, par suite de la loi du 12 janvier 1816, y a publié en 1818, sous le voile de l'anonyme, un petit vol. in-18, court de mots et fort de choses, intitulé: Abrégé de l'Histoire de Spa. Cet homme d'esprit et de goût a simplifié cette question si long-temps controversée, en la dégageant du luxe d'érudition qu'avait prodigué Villenfagne, et il a su intéresser par un style animé, correct et facile. Il a adopté presque toutes les opinions de son guide, dont il a apprécié la sagacité et la patience infatigable. Celui-ci reçut avec reconnaissance

cet hommage rendu à son érudition, et applaudit au zèle et aux lumières de son modeste abréviateur. Leclerc a complété, quoiqu'en la réduisant à de plus petites proportions, la liste de toutes les sources minérales du pays de Liége, qui se trouve dans l'ouvrage de Villenfagne. Ce dernier a mis à la fin du second volume de l'Histoire de Spa une lettre fort curieuse sur deux prophètes (Nostradamus et Mathieu Laensbergh), et une Notice sur Breuché de la Croix, curé de Flémalle, près de Liége, poète et littérateur, omis dans tous les Dictionnaires historiques. Cet écrivain supérieur à l'époque où il composait ses vers (1635-1644), méritait d'être tiré de l'oubli dans lequel tous les biographes l'avaient laissé. Villenfagne donna au public, en 1808, ses Essais critiques sur différens points de l'histoire civile et littéraire de la ci-devant principauté de Liége, 2 vol. in-12. Cet ouvrage renferme, entre autres, des dissertations très-savantes sur les anciens comtes de Looz, de Horne, de Moha, et sur le duché de Bouillon. L'auteur publia, en 1810, un volume in-8°. de nouveaux Mélanges pour servir à l'histoire civile, politique et littéraire du ci-devant pays de Liége. Ils sont remplis de recherches intéressantes et variées, et offrent aux gens du monde une lecture plus attrayante que celle des Essais, qui ne peuvent convenir qu'aux érudits de profession. Enfin, Villenfagne, dont l'âge semblait accroître le zèle et redoubler les forces, mit au jour, en 1817, deux forts volumes in-8°., qui sont le produit de dix années d'un travail pénible et assidu. Ces Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liége, embrassent l'origine, les accroissemens successifs de cet état, le tableau de sa constitution, le récit de ses guerres civiles, enfin des notices sur plusieurs artistes et auteurs de la même nation. Les changemens survenus aux Pays-Bas en 1814 et 1815 ramenèrent Villenfagne sur la scène politique. Depuis l'organisation de la province, il fit constamment partie de la députation des états et du collége des curateurs. Son affabilité, son esprit de justice et son désir d'obliger, le firent chérir de tous ceux qui eurent des relations avec lui, à cause de ses nouvelles fonctions. Redevenu homme public, il resta ce qu'il avait toujours été, bon, modeste, communicatif. Il partagea son temps entre les détails de l'administration et son goût pour l'étude, qui ne l'abandonna qu'avec la vie. Il paya son tribut à l'académie de Bruxelles, dont il était membre depuis sa restauration en 1816, en lui adressant des Recherches sur la découverte du charbon de terre dans la principauté de Liége, insérées au tome second des nouveaux Mémoires de cette compagnie savante. Il publia aussi dans le Courrier de la Meuse, du 21 septembre 1825, une Notice sur un beau manuscrit de la vie de Saint-Hubert, qui a appartenu à Philippe-le-bon, duc de Bourgogne. On a tiré à part quelques exemplaires de cette notice curieuse, formant 8 pages in-8°. On voit, par ce résumé rapide, que la vie de Villenfagne fut laborieusement remplie, et que l'amour de la patrie guida toujours sa plume dans le choix de ses recherches. Il laissa des écrits posthumes, des additions pour ses ouvrages imprimés, et des notes nombreuses, fruits de ses im-

menses lectures. Il travaillait depuis plus de trente ans à une Biographie liégeoise ou éburone, destinée à faire connaître les hommes distingués en tout genre que le pays de Liége a produits. Nous formons des vœux pour que tous ses manuscrits soient remis en des mains sûres et intelligentes, qui se chargent d'en tirer le parti le plus honorable pour sa mémoire, et le plus utile au public.

VILLERS (JEAN-BAPTISTE), né à Clavier, village du grand-duché de Luxembourg en 1669, de parens honnêtes et d'une grande piété, étudia avec beaucoup de succès les humanités à Liége, et la philosophie à Louvain. Il se dévoua entièrement à la sanctification du prochain, et surtout des pauvres, dès l'âge de 17 ans, où il reçut la tonsure cléricale. Les Pays-Bas étant devenus le théâtre de la guerre, il se retira à la campagne pour travailler au salut des soldats. Ayant appris que l'armée française était en marche pour aller assiéger Liége en 1691, il la devança, et entra dans la ville, où sa charité lui fit braver tous les dangers, pour porter partout des secours spirituels et temporels, ce qu'il fit avec une ardeur incroyable, durant le plus affreux bombardement qu'une ville puisse essuyer. En 1710, pendant le siége de Douay, où il était président du séminaire provincial des évêques, il faillit mourir victime de son zèle envers les malades et les blessés, d'une maladie contagieuse qu'il gagna. En même temps qu'il donnait à ses séminaristes des leçons sur les vertus ecclésiastiques, son exemple leur en apprenait la pratique. Aucun état n'échappait à sa sollicitude. Il faisait imprimer en faveur des gens de la campagne des livres d'instruction et de piété, qu'il faisait distribuer avec d'autres secours assortis à toutes sortes de besoins. Il mourut en 1746, après avoir donné aux pauvres tout ce qu'il possédait. Sa vie a été imprimée à Liége en 1774.

VILLERS (GERVAIS-AUGUSTIN DE), né le 28 août 1700, à Huy, province de Liége, fut élevé au collége de Louvain, et, après avoir terminé ses humanités, passa sur les bancs de la faculté de médecine, qui l'admit à la licence en 1725. Au bout de deux ans de pratique à Liége, il fut appelé à Louvain pour y remplir la chaire d'institutes de médecine, dans laquelle il se distingua beaucoup par la solidité de ses connaissances et son élocution facile. La faculté lui accorda le bonnet doctoral en 1733. Sept ans après, il obtint la chaire de langue française, à laquelle il joignit bientôt celle des eaux minérales. Une chute de cheval termina sa carrière, le 3 décembre 1759. On a de lui : 1°. Institutionum medicarum libri duo, complectentes physiologiam et hygieinen. Louvain 1736, in-4°. 2°. Analyse des eaux minérales de Marimont en Hainaut. Louvain 1741, in-12. Supplément 1742, in-12. 3°. Dissertatio medica de hæmorrhoïdibus. Louvain 1748, in-12.

VINGBOONS (PHILIPPE), architecte hollandais du 17°. siècle, s'est rendu célèbre par le grand nombre de beaux édifices qu'il a fait construire dans sa patrie. Ses ouvrages ont été imprimés à La Haye 1736, in-folio.

VINNE (VINCENT VAN DER), né à Harlem en 1629, s'adonna à la

peinture presque au sortir de l'enfance; il n'eut long-temps d'autre maître et d'autres modèles que des estampes qu'il copiait avec le plus grand soin et avec une facilité étonnante. Il s'était lié avec les enfans de François Hals; ses parens se décidèrent à le placer chez cet habile peintre qui, frappé des progrès que le jeune Vander Vinne avait faits sans le secours d'aucun maître, lui donna les conseils les plus encourageans. Il se vit bientôt en état de voyager. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Suisse et la France, et se fixa quelque temps à Paris, et revint à Harlem en 1655. Il s'exerça dans tous les genres de peinture: plafonds, paysages, portraits, enseignes même, il ne dédaignait aucun genre d'ouvrage. Il peignait avec un égal succès l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux en grand et en petit. Il mourut d'apoplexie en 1702.

VINNIUS (Arnold VINNEN, plus connu sous le nom latinisé de), célèbre jurisconsulte hollandais, né en 1588, acheva ses études à Leyde, où il reçut le grade de docteur en droit, et en 1619 fut nommé recteur du collége des humanités à La Haye, place qu'il remplit 14 ans avec zèle. En 1633, il fut pourvu de la chaire du Digeste à Leyde, et se montra l'égal des plus habiles professeurs de l'académie, dont il étendit la réputation dans les pays étrangers. Il mourut le 1er. septembre 1657, à l'âge de 70 ans. Vinnius était très-versé dans les langues grecque et latine, ainsi que dans le droit et les antiquités.

VISSCHER (Roemer ou Romain), poète hollandais, né à Amsterdam en 1547, composa, avec Spiegel et Cornhert (Voyez ces noms), le triumvirat restaurateur de la langue hollandaise, et fut un des prédécesseurs immédiats des deux illustres coryphées du Parnasse hollandais, Hooft et Vondel. Visscher, célébré pour la rondeur et l'enjouement de son caractère, alternait les soins d'un commerce florissant avec le culte des muses; sa maison était le rendez-vous des amis des arts et des lettres. Coster, Brederoô, Victorin se formèrent chez lui. Vondel y produisit sa traduction de la Troade de Sénèque. Hooft se plaisait à communiquer dans cette réunion le fruit si remarquable de son voyage en Italie et de son séjour à Florence. Ce poète brillait en effet dans l'épigramme; il en a beaucoup traduit de Martial. Tout ce qu'il a traduit, soit des poètes de l'antiquité, soit des poètes contemporains, atteste l'étendue et la variété de ses connaissances. Élevé dans l'église catholique, il y demeura fidèle, et mourut en 1620, à Alkmaer.

VISSCHER (Anne), fille aînée du précédent, née à Amsterdam en 1584, fut, ainsi que sa sœur, distinguée par ses connaissances et ses talens. Poète, musicienne, peintre, habile à modeler, à graver, brodant avec une supériorité remarquable, possédant les langues italienne, française et latine, elle fit le charme des dernières années de son père, qu'elle aimait si tendrement que les demandes de mariage les plus brillantes ne purent l'en séparer. Elle se plaisait à retoucher les productions littéraires du vieillard, et elle orna de distiques, souvent remarquables par la concision et l'énergie, le recueil de ses emblèmes. Chez ce peuple si

réfléchi, de joyeuses chansons assaisonnaient, à cette époque éminemment honorable, les repas de l'hospitalité. Anne en composait souvent; et elle les chantait elle-même, à l'égal des Collé, des Panard et des Désaugiers. Les recueils du temps en ont conservé plusieurs. Elle consacra un petit poème à l'honneur du fleuve l'Amstel, qui a donné son nom à la métropole du commerce batave. Grotius fut si content des vers par lesquels elle célébra son évasion du château de Loevestein, qu'il les traduisit en latin. Vondel l'a saluée comme la Sapho hollandaise. Tout le parnasse hollandais la prônait à l'envi. En 1622 elle fit un voyage en Zélande, et des hommages poétiques l'y accueillirent partout. Liée d'amitié avec l'illustre Cats, elle lui dédia sa traduction en vers de quelques psaumes. L'estime et l'affection qu'elle avait pour ce poète paraissent l'avoir décidée à se fixer à Dordrecht, quand il fut nommé conseiller-pensionnaire de cette ville. Elle y épousa un homme de mérite, du nom de Boolh Van Wesel. Devenue veuve, ni ce changement d'état, ni l'éducation d'une famille naissante ne lui firent abandonner le commerce des muses. Ses devoirs peuvent toutefois l'avoir détournée du projet qu'elle avait conçu d'élever un monument poétique à la gloire du père de la patrie, Guillaume de Nassau. Anne eut quelque part au poème de Cats sur les devoirs des vierges; celui-ci l'ayant gratifiée d'un exemplaire de ses emblèmes, elle l'en remercia par des vers empreints de cette touchante piété qui fait le charme d'une pièce solennelle qu'elle composa pour un jour de jeûne. Anne Visscher, à l'exemple de son père, demeura attachée à l'église catholique. Anne mourut le 6 décembre 1651.

VISSCHER (Marie), sœur de la précédente, née à Amsterdam le 25 mars 1594, dut à son aînée une notable partie de son éducation, et devint sa digne émule en connaissances et en talens. Trois mois avant la naissance de Marie, une violente tempête avait occasionné de très-grands dommages au Texel. Le commerce d'Amsterdam et la fortune de Visscher en particulier, s'en étaient ressentis d'une manière fâcheuse. Il donna à sa fille le surnom commémoratif de Tesselschade (Perte au Texel), sous lequel elle s'est spécialement immortalisée. Plus douée des grâces de la figure, Marie touchait, comme sa sœur, la lyre anacréontique. Entre autres productions de ce genre, nous avons d'elle une charmante romance, intitulée : Complainte de Phylis. M. de Vries l'a insérée dans son histoire (anthologique) de la poésie hollandaise (tome 1, page 36 et suiv.). Elle avait entrepris de traduire en vers hollandais la Jérusalem délivrée; et l'on regrette qu'il ne soit rien resté de ce travail, dont on fit, dans le temps, de grands éloges, mais qu'elle ne termina pas. La religion lui inspira aussi des accens dignes d'elle; entre autres, sa pièce intitulée : Marie Madeleine aux pieds de Jésus. En 1623 elle épousa Alard de Krombalg, qui n'est connu que par cette alliance. Tout le Parnasse hollandais retentit de cette union. Un épithalame, composé par Vondel, qui ne manque pas d'y mettre en mouvement tout l'Olympe, se distingue entre les autres. Marie devint veuve en 1634. Gaspar Van

Baerle, plus connu sous le nom de Barlæus, et le chevalier Constantin Huygens, se mirent sur les rangs pour l'engager dans de nouveaux liens. Les poésies latines de Barlæus offrent une suite de pièces, intitulée : Tessalica. Elles sont toutes en l'honneur de l'aimable veuve. Huygens entreprit sérieusement de la gagner à la religion protestante; mais il ne put y réussir, et ce fut peut-être la cause qu'il ne l'épousa point. Ce fut dans le château de Muyden, rendez-vous des hommes les plus distinguées de ce temps, que Marie aimait à se distraire des chagrins de son veuvage. Elle en faisait l'ornement et les délices. Quand Marie de Médicis vint à Amsterdam, en 1639, Tesselschade lui présenta des vers italiens de sa composition. Hooft engagea Barlæus, l'un des commissaires ordonnateurs des fêtes, à ne ménager ni les talens de Marie ni ceux de Françoise Duarte, comme elle digne habituée du château de Muyden, afin que la reine de France retrouvât l'Italie et Florence sur les bords de l'Amstel (voy. Lettres de Hooft, n°. 593). En 1646 un cruel malheur atteignit notre muse. Une étincelle, échappée d'une forge lui entra dans l'œil gauche, et le lui fit perdre. Jamais un accident de cette nature ne fit plus de sensation, et n'exerça davantage l'imagination des poètes. Marie eut le chagrin de survivre à deux filles qu'elle avait eues de son mariage, ainsi qu'à ses amis Hooft et Barlæus. Le premier lui avait dédié son Électre. Rien ne flatta davantage Gérard Brand que la présence de Marie à la représentation de son Torquatus. Elle célébra, en 1648, le plus grand événement du siècle, la paix de Munster. Ce fut le chant du cygne. Elle mourut à Amsterdam le 20 juillet 1649. M. Scheltema a publié à Amsterdam, en 1808, un volume in-8°. sous le titre de : Anne et Marie Tesselschade, filles de Visscher, avec portraits, fac-simile, etc. : ce charmant opuscule a été très-utile pour ces trois articles.

VITRINGA (Campège), orientaliste protestant, naquit en 1659, à Leuwarde (Frise). Son père était greffier du conseil souverain de cette province. Dès l'âge le plus tendre il apprit le grec et l'hébreu ; et il s'y rendit bientôt assez habile pour lire les livres Saints dans les textes originaux. A 16 ans, il alla continuer ses études à Franeker, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. Le désir d'entendre les professeurs de l'académie de Leyde le conduisit ensuite dans cette ville, où il reçut ses grades en 1679. L'année d'après il fut admis au saint ministère, et presque aussitôt pourvu de la chaire de langues orientale à Franeker. En 1682, il obtint celle de théologie, et en 1693, il remplaça Perizonius, avec le titre de professeur d'histoire sacrée. On lui offrit une place plus avantageuse à Leyde, mais il la refusa par attachement pour l'académie où il s'était formé. Il passa les dernières années de sa vie dans un état presque continuel de souffrances, et mourut d'apoplexie, le 31 mars 1722, à l'âge de soixante-trois ans. Albert Schultens, son collègue, prononça son oraison funèbre. Horace Vitringa, fils du précédent, né en 1680, mourut en 1696, avec la réputation d'un savant, (V. la Bibl. erudit. præcoc. de

Kléfeker). Les Remarques qu'il avait laissées sur le Traité des Hébraïsmes de S. Vorst ont été publiées par Lamb. Bos dans les Observationes miscellaneæ, Franeker 1707, in-8°. Campège Vitringa, frère du précédent, né en 1693, à Franeker, y fut reçu docteur en théologie en 1715, et pourvu, l'année suivante, de la chaire de cette faculté. Il mourut le 11 janvier 1723. On a de lui: Epitome theologiæ naturalis, Franeker 1731, in-4°. Des dissertations insérées dans la Bibliothèque de Brême, et recueillies à Franeker, 1731, in-4°., précédées de l'oraison funèbre de l'auteur par Hemsterhuys.

VIVIER (Martin du), né à Liége dans le courant du seizième siècle; était habile orfèvre et bon ciseleur, ses ouvrages étaient fort recherchés.

VIVIER (Jean du), excellent graveur en médailles, né à Liége en 1687. Il se fixa à Paris, où il ne tarda pas à se faire une grande réputation. Il s'y occupa à graver ces superbes médailles qui retracent les grands événemens du siècle de Louis-le-Grand. Correction dans le dessin, hardiesse dans la touche, facilité, vérité, chaleur, telles sont les qualités qui distinguent les ouvrages de cet artiste.

VLAMING (Pierre), né à Amsterdam le 29 mars 1686, cultiva avec succès la littérature ancienne et la poésie hollandaise. L'Idylle était son talent propre. Il publia en 1711, avec son ami Jean-Baptiste Wellekens, un recueil fort estimable sous le titre de Délassemens poétiques. Vlaming consacrait ses loisirs à donner des éditions soignées de bons ouvrages, tels que: 1°. Le Miroir du cœur et autres poésies morales de Spiegel (Henri, fils de Laurent). Il l'enrichit d'un bon commentaire, d'une biographie intéressante et d'une traduction de la Table de Cébès (1723). 2°. La Rhétorique de David Van Hoogstraten (1725). Il donna encore, en 1730, une traduction de l'Arcadie de Sannazar, avec la vie de ce poète, dont il avait déjà publié: Opera latine scripta, conjointement avec d'autres poésies de l'école moderne d'Italie, Amsterdam 1728, in-8°. Il fut l'éditeur de Michaëlis Hospitalis carmina, Amsterdam 1732, in-8°. Vlaming s'était fort occupé d'une Histoire et d'une Description de la ville d'Amsterdam. Il avait recueilli, pour cette entreprise, des matériaux considérables; mais sa mort prématurée, en 1733, en a empêché la publication.

VLERICK (Pierre), peintre, naquit à Courtrai (Flandre occidentale), en 1559. Son père était procureur; mais ayant vu l'inclination que son fils avait pour la peinture, il ne voulut pas le contraindre, et le plaça chez Willem Gorellaert, peintre en détrempe, qu'il quitta bientôt pour entrer chez Charles d'Ypres, dont on vantait partout le dessin et la manière de peindre. Il sut profiter des leçons de ce maître qui cependant, par ses mauvais traitemens, le força bientôt à le quitter. Il revint chez son père qui le reçut durement, et l'obligea d'aller chercher fortune ailleurs. Il se rendit d'abord à Malines, où des peintres en détrempe l'employèrent à peindre des cartouches d'ornemens;

ce genre lui parut trop borné : il partit pour Anvers, où il entra chez Jacques Flore, après avoir copié à l'huile, pour faire voir de quoi il était capable, un tableau du Serpent d'airain. Il résolut bientôt d'aller en Italie, et choisit Venise pour but de son voyage. Le Tintoret le prit en amitié, et faisait un si grand cas de son talent qu'il voulut lui donner la main de sa fille; mais ne se croyant pas assez habile dans son art, Vlerick désirait voir Rome et les autres villes d'Italie : il refusa. A Rome, il se mit à étudier l'antique avec la plus grande assiduité; rien n'échappait à son intelligence, et il dessina à la plume toutes les vues du cours du Tibre avec une liberté qui rappelait la manière de Henri le Clerf. Il peignit aussi dans cette ville plusieurs tableaux à l'huile et en détrempe, qui obtinrent beaucoup de succès, et c'est de lui que sont les figures qui ornent les paysages que Jérôme Maziono peignit à Tivoli pour le pape Pie IV. A Naples, il donna les plus belles vues de Puzzuoli et de ses environs. En quittant l'Italie, il vint enfin se fixer dans son pays, où il reçut de tous les artistes l'accueil que méritaient ses talens. Parmi les tableaux qu'il exécuta depuis son retour, on cite les Quatre Evangélistes, Judith coupant la tête à Holopherne, et un Crucifix entre la Vierge et saint Jean. On reconnaît dans tous ses ouvrages la manière du Tintoret, qu'il n'a jamais abandonnée. Il excellait aussi dans l'architecture et dans la perspective. Il eut pour élève Van Mander et Louis Henri de Courtrai. En 1569, il alla s'établir à Tournay. Il mourut de la peste en 1581, n'ayant pas encore quarante-cinq ans.

VLEUGHELS (Nicolas), peintre flamand, s'est particulièrement attaché à la manière de Paul Véronèse. Ses talens, son esprit et son érudition, qui le mettaient en commerce avec les savans et les artistes, le firent nommer, par le roi de France, directeur de l'académie royale de St.-Luc, établie à Rome, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il mourut dans cette ville en 1737, âgé de 68 ans.

VLIERDEN (Lambert de), né à Hermalle, village situé sur la Meuse, province de Liége, en 1564, fit ses études à Aix-la-Chapelle et à Cologne, et embrassa la profession des armes; mais plusieurs blessures et le malheur d'être fait deux fois prisonnier, le dégoûtèrent d'un état qu'il avait pris sans réflexion. Revenu d'une campagne en Bohême, il chanta en vers latins les exploits de ses compagnons d'armes. On trouve dans le Recueil de ses poésies un poëme plein de feu et d'énergie sur la victoire de Prague, remportée par Ferdinand II, en 1620. Les vues de sa famille l'obligèrent de sacrifier son goût pour la poésie à l'étude des lois. Il y fit de rapides progrès, prit le grade de licencié à Louvain en 1590, et eut des succès brillans au barreau par une éloquence naturelle, une parfaite connaissance des lois et une probité à toute épreuve. Il se retira après avoir fourni au barreau une carrière de quarante-neuf ans, et mourut vers 1640. Ses principaux ouvrages sont : 1°. Des Panégyriques d'Ernest et de Ferdinand de Bavière, successivement princes-évêques de Liége. 2°. De l'Election et du Couronnement de l'empereur Ferdinand, avec quelques autres poë-

mes. 3°. Traité sur les trente-deux tribus des artisans de la ville de Liége. 4°. Les Fastes magistrales de la ville de Liége. 5°. Histoire de la ville de Liége. 6°. Edits et Traités sur les monnaies qui ont été en usage dans le pays de Liége depuis 1477 jusqu'en 1623. 7°. L'Hercule belgique, ou Histoire du comte de Bucquoy. Tous ces ouvrages, écrits en latin, ont été imprimés à Liége.

VLIERDEN (Daniel De), de Bruxelles, fit ses humanités à Louvain, où il fréquenta ensuite les écoles de théologie pendant quatre ans. Mais tout-à-coup il se dégoûta de l'état ecclésiastique, se rendit en Italie, suivit les cours de la Faculté de médecine de Bologne, et prit le grade de docteur en 1543. A son retour dans les Pays-Bas, il se distingua tellement dans sa profession, qu'il fut investi du titre de médecin de la gouvernante-générale, Marie d'Autriche. Outre une consultation sur la goutte, que Garetius a insérée dans son Recueil publié en 1592, il a donné l'opuscule suivant : Epistola ad fratrem qua ostendit medicum non corpori solum, sed et animæ suppetias dare. Bâle 1544, in-4°.

VLIET (Guillaume Van), peintre, né à Delft en 1584, descendait de l'ancienne et noble famille de Vander Voort. Il cultiva d'abord le genre historique, et s'y distingua par une manière large et facile ; mais l'amour du gain le détourna de cette carrière pour lui faire suivre celle du portrait dans laquelle il obtint beaucoup de succès. Il mourut en 1642. — Henri Van Vliet, son neveu et son élève, peignait avec un égal succès l'histoire, le paysage et la perspective. — Jean-George Van Vliet, graveur hollandais, a laissé de très-bonnes estampes, entr'autres : Saint Jérôme dans une caverne, Loth et ses filles, d'après Rembrandt.

VLITIUS (Jean), ou Van Vliet, philologue, dont on ne connaît positivement ni le lieu ni l'année de naissance ; seulement on estime qu'il était âgé de 56 ans quand il mourut à Bréda vers le mois d'avril 1666. Il avait passé ses premières années à La Haye, qui fut peut-être son endroit natal. D'après toutes les indications, il reçut une éducation très-lettrée, cultiva surtout avec un rare succès la littérature ancienne et la poésie latine, et fut lié, non-seulement dans sa patrie, mais encore en Angleterre et en France, avec les hommes les plus distingués. Adry lui a composé au moyen du Sylloge epistolarum de P. Burman le second (Mag. encycl. dec. 1806), une Notice biographique étendue et curieuse, mais que M. Hœufft, dans son Parnassus latino-belgicus, pag. 173, juge remplie de bévues (erroribus scatens). Vlitius fit un voyage en Angleterre pendant l'hiver de 1641. Il s'y livra beaucoup au plaisir de la chasse, avec de jeunes seigneurs lettrés comme lui, et qui se délassaient en lisant les anciens auteurs qui traitent de cet exercice ; tels que Xénophon, Oppien, et surtout Gratius. Ce fut alors qu'il forma le projet d'un travail sur ce dernier. D'Angleterre il passa en France, muni d'excellentes lettres de recommandation, et il vit souvent à Paris Dupuy, de Bouilland, Petau, ainsi que le P. Mersenne, qui faisait un cours sur la théorie de la musique. De

retour dans sa patrie, il s'occupa de son Gratius, que, d'après une lettre qu'il écrivait le 11 avril 1642, il se proposait de donner cum comitibus suis, c'est-à-dire, avec Némésien et Calpurnius; et il publia en 1645, Jani Vlitii venatio novantiqua, Leyde chez Elzevier, in-18 de 491 pages. L'ouvrage était dédié au prince d'Orange. Il dédia à la reine Christine, en 1653, Auctores rei venaticæ antiqui, cum commentariis Jani Vlitii. Vlitius crut devoir offrir un hommage littéraire à la reine Christine, qui, au mois de juin 1651, l'avait décoré d'un ordre de chevalerie; et il s'en acquitta ainsi à peu de frais. En 1647, il avait publié : Quinquatruum Bredanarum descriptio, sive in augurationem Athenæi Arausiaci poëma. Ce poème, inséré dans un petit vol. in-4°. de 287 pages, parmi diverses pièces relatives à l'inauguration de ce collége, y occupe depuis la page 229 jusqu'à la page 264. Ce collége fondé à Bréda, en 1646, par le prince d'Orange, Frédéric-Henri, fut fermé, faute d'auditeurs, vers la fin de 1668. En 1651, le prince d'Orange nomma Vlitius membre de la magistrature de Bréda, avec le titre de greffier. Au mois de décembre de la même année, il eut la mission d'accompagner à Londres, en qualité de secrétaire, l'extraordinaire et infructueuse ambassade des États-Généraux. Des chagrins domestiques multipliés traversèrent ensuite sa carrière. Il perdit successivement trois filles; et après avoir été fort épris de sa femme, il fit divorce avec elle. Nous ne voyons pas ce qu'est devenu un fils qu'il eut, et dont Charles II fut le parrain pendant la retraite de six mois que ce prince fit au château de Bréda (1660). Le divorce de Vlitius l'engagea dans des procès de famille, dont les suites furent très-désastreuses. Il eut la douleur de voir vendre par autorité de justice sa maison, son mobilier, sa bibliothéque; et il ne survécut que peu à tant d'adversités. A peine quelqu'un se présenta, dit Gronovius, pour l'accompagner à sa dernière demeure (Syll. epist., ut supra, tom. III, p. 254). L'érudition de Vlitius était étendue et variée.

VOECHT ou VOECHTIUS (Gilles), historien, né vers la fin du seizième siècle, dans la Campine, petit pays qui dépendait autrefois de l'évêché de Liége, aujourd'hui faisant partie de la province de Limbourg, entra jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de Prémontré, et prononça ses vœux à l'abbaye d'Everbeur (Averbodium). Excité par l'exemple de Godefroi Windelin, son compatriote, dont il reçut d'utiles conseils, il employa ses loisirs à l'étude de l'histoire et des antiquités de son pays. L'estime dont il jouissait parmi ses confrères lui mérita la charge de proviseur, qu'il remplit pendant quarante-cinq ans. Il mourut le 13 juin 1653 à l'abbaye d'Everbeur, où l'on conservait ses ouvrages en manuscrits. Foppens (Bibl. belgica) cite les trois suivans : 1°. Historia episcopatuum totius mundi. 2°. Commentarium de jure abbatum. 3°. De comitatu Lossensi in Tungria et Taxandria. L'abbé Ghesquière a inséré ce dernier ouvrage en partie dans les Acta sanctorum Belgii, I, 299.

VOET (Gisbert), théologien hollandais, signalé par son savoir non moins que par son caractère

intolérant et tracassier, naquit à Heusden (Brabant septentrional), le 3 mars 1593, et fit d'excellentes études à l'université de Leyde. Il exerça le ministère sacré dans sa ville natale jusqu'en 1634, époque où l'illustre école d'Utrecht, qui ne fut convertie en académie que deux ans après, l'appela pour y enseigner la théologie et les langues orientales. Voet fut spécialement contre les Arméniens ou les Remontrans, l'ardent défenseur de l'orthodoxie proclamée au synode de Dordrecht, et toute sa vie fut un combat contre ceux qui, parce qu'ils ne pensaient pas comme lui, lui semblaient des ennemis de la vérité. L'amertume de son zèle s'exhalait surtout contre la personne et la philosophie de Descartes. Cet homme illustre, qui résidait alors à Utrecht, fut traité par Voet, tantôt de jésuite déguisé, tantôt d'athée. Il porta même cette dernière accusation devant le magistrat, et l'on peut voir le détail de ses odieuses persécutions dans la vie de Descartes, par Baillet. L'église romaine avait aussi dans Voet un antagoniste furibond.

VOET (Paul), fils du précédent, né comme son père, à Heusden, le 7 juin 1619, professa successivement à Utrecht la logique, la métaphysique, la langue grecque et le droit civil, et y mourut le 1er. août 1677.

VOET (Daniel), frère du précédent, né à Heusden, le 31 décembre 1629, professa la philosophie à l'académie d'Utrecht, et publia des abrégés de physique, de pneumatique, Meletemata philosophica et Physiologia, sive de rerum natura libri VI, Amsterdam 1661, et avec des notes de Gérard de Vries, Utrecht 1688, in-8°. Il mourut le 26 juillet 1660.

VOET (Jean), fils de Paul, né à Utrecht, le 3 octobre 1647, professa successivement le droit à Herborn, puis à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut le 11 septembre 1714.

VOET (Jean-Eusèbe), poète et médecin hollandais, s'est distingué dans le genre lyrique et sacré. Ses poésies édifiantes parurent à Dordrecht en 1768, in-8°., et elles y ont été réimprimées avec des posthumes, en 1780. On a encore de lui un traité du goût spirituel. Voet était inspecteur des octrois à La Haye, où il mourut en 1778. M. de Vries l'a honorablement mentionné dans son histoire de la poésie hollandaise, T. II, page 238-243, mais il préfère ses premières productions aux dernières, qui, à son avis, sentent un peu trop la lime, et ont un goût de mysticité.

VOLDER (Burcher de), né à Amsterdam le 26 juillet 1643, professeur de philosophie en 1670, puis de mathématiques en 1681, à Leyde, fut un des premiers qui introduisirent la philosophie de Descartes dans l'université de cette ville.

VOLLENHOVE (Jean), docteur en théologie et successivement pasteur de l'église réformée de Zwolle et de La Haye, florissait au dix-septième siècle. Il mérite d'être compté au nombre des bons poètes hollandais. Vondel l'appelait son fils, comme s'il eut espéré d'être continué par lui. Il témoignait seu-

lement du regret qu'il fut ecclésiastique; car il était étrangement prévenu contre les théologiens de l'église réformée. Le plus beau titre de Vollenhove à l'immortalité est un poème intitulé le Triomphe de la croix. D'autres poésies sacrées accompagnent ce chef-d'œuvre de leur auteur. Il a encore publié un recueil de poésies à Amsterdam, 1686, in-4°. On y distingue de belles traductions du latin et du grec. Des sermons de Vollenhove sur la gloire des justes ont paru à Leyde, 1713, in-4°.

VONCK (François), né vers 1735, au village de Lombeck-Sainte-Marie, près Bruxelles, de parens cultivateurs, étudia au collége des Jésuites. Il suivit avec distinction les cours de philosophie et de droit à l'université de Louvain. Ses débuts au barreau de Bruxelles eurent de l'éclat; et son nom figurait parmi ceux des plus habiles jurisconsultes de cette ville, à l'époque où l'empereur Joseph II voulut faire dans ses provinces belgiques des innovations qui éprouvèrent une si vive opposition. Tous les projets du monarque autrichien étaient loin toutefois de déplaire également à Vonck; mais les formes despotiques et le mépris des priviléges de la nation le révoltèrent. Il fit connaître sa manière de voir, dans une brochure flamande qui produisit une grande sensation; et il devint bientôt l'âme d'un comité d'opposition, dont Vander Noot était l'agent avoué. Plus ambicieux, plus ardent et plus propre à remuer les masses, celui-ci, quoique moins instruit et moins habile, acquit plus d'influence. Il se rendit à Bréda, vers 1789, pour y former, sous la protection de la Hollande, le noyau de l'armée patriote, qui parvint, en décembre de la même année, à s'emparer de Bruxelles. Devenu l'idole du peuple, il fit dans cette ville une entrée vraiment triomphale; et Vonck, bien que membre du congrès souverain, négligé par son collègue, son ancien ami, conçut dès-lors un mécontentement qui s'accrut de jour en jour. Partisan des idées démocratiques, qui se fortifièrent encore en lui par l'exemple de ce qui se passait en France, il conçut le projet d'affaiblir le pouvoir de la noblesse et du clergé. Il parvint à faire adopter ses principes, non-seulement par le duc d'Ursel et le prince Auguste d'Aremberg, comte de La Marck, mais encore par le général en chef Vander Mersch. Il croyait l'instant favorable pour rompre en visière à Vander Noot; cependant celui-ci, qui connaissait les plans de ses adversaires, s'était mis en mesure de les déjouer. Il avait obligé Vander Mersch à venir rendre compte de sa conduite à Bruxelles; et Vonck, contraint de chercher précipitamment un refuge à Lille, fut déclaré traître à la patrie. Un voyage qu'il fit alors à Paris lui valut un accueil flatteur de la part de quelques députés célèbres du côté gauche de l'assemblée constituante. C'est l'unique fruit qu'il en retira. De retour à Lille, il publia un Mémoire apologétique, brochure in-8°. Ce livre, dont l'édition presque tout entière, envoyée à Bruxelles, y fut saisie par la police de Vander-Noot, est devenu fort rare. Il contient, au reste, plus de raisonnemens et de dissertations que de faits. Le style en est diffus et peu correct. Quelques mois après le

retour des Autrichiens à Bruxelles, Vonck obtint la permission d'y revenir (1791); et cet homme qui venait de donner son nom à un parti (les Vonckistes), y mourut, l'année suivante, presque entièrement ignoré. D'un caractère noble et désintéressé, mais ennemi de toute contrainte, et se pliant avec peine aux usages de la société, Vonck aimait à passer sa vie au milieu de ses livres et de quelques amis intimes. Il n'avait jamais voulu se soumettre aux liens du mariage.

VONDEL (Juste van den), poète hollandais, né à Cologne, le 17 novembre 1587, mérite une mention d'autant plus distinguée, qu'il est moins connu hors de sa patrie. Bien qu'à la renaissance des lettres, la Hollande ne demeurât point plongée dans un honteux sommeil; bien que l'affranchissement du peuple batave dût éveiller les esprits dans son sein et aiguillonner le génie, bien que des hommes d'un mérite supérieur ne tardassent pas à s'y occuper d'une littérature nationale, et qu'ils eussent déjà déployé de généreux efforts dans cette honorable carrière (Voyez les articles Spiegel, Hoofft, Visscher, Cats, etc.), il manquait un point central pour diriger la commune tendance vers le but d'une noble émulation; il fallait un de ces hommes rares qui, secouant les entraves, sût s'élever au-dessus de la commune portée, et devenir le coryphée du Parnasse hollandais : cet homme fut Vondel. Ses parens appartenaient à la communion des anabaptistes ou des téléiobaptistes (dénomination préférée aujourd'hui). Ils avaient fini les persécutions religieuses en s'établissant dans le commerce de la chapellerie, d'abord à Utrecht, et peu de temps après à Amsterdam. Il faut bien que, dès son adolescence Vondel ait manifesté des dispositions privilégiées pour le commerce des Muses, puisque dans une épître en vers, datée de Florence, 1600, quand il n'avait encore que treize ans, l'illustre Hoofft faisait déjà mention de lui comme d'un jeune adepte qui annonçait ce qu'il deviendroit un jour. Vondel se maria à l'âge de 23 ans, et ce fut sa femme qui se chargea des soins de son commerce de bonneterie, dont lui-même s'occupait fort peu. N'ayant point reçu d'éducation lettrée, il déplorait ce vide, et, à vingt-six ans, il se mit à apprendre le latin, et ensuite le grec. Il s'était déjà familiarisé avec le français. Mais il avait besoin de deux idiômes qui seuls pouvaient l'initier dans les anciens monumens de la science et du goût. En 1612, il publia sa tragi-comédie intitulée : Pascha ou la délivrance d'Israël, production informe, dans le genre de celles des Rhétoriciens du temps, et qu'il condamna à l'oubli, bien qu'elle se trouve recueillie dans le premier volume de son théâtre. Sa tragédie du Sac de Jérusalem, qui vit le jour en 1620, atteste de notables progrès. Mais il prit un tout autre essor dans son Palaméda, en cinq actes, publié cinq ans après. L'indignation l'avait inspiré. Sous le voile assez transparent d'événemens arrivés à l'époque de la guerre de Troie, il y faisait allusion au meurtre judiciaire d'Olden Barnevelt. Il fallut toute la protection dont le magistrat d'Amsterdam couvrit un

citoyen aussi distingué, pour que Vondel ne fût puni de cette licence que par une amende de trois cents florins. Cette disgrâce ne le découragea point, et la cause de la liberté civile et religieuse, l'une et l'autre éminemment compromises dans les événemens de 1619 et de 1620, ne lui en devint que plus chère. Le coup d'état, frappé dans le trop fameux synode de Dordrecht, alluma au plus haut point son courroux patriotique. Il se fit l'apologiste à outrance des Arminiens ou des Remontrans, condamnés au Synode. Le fiel de la Satire coula abondamment de sa plume. Archiloque et Juvénal n'ont rien produit de plus acerbe que sa pièce intitulée l'Étrille, et quelques autres du même genre. Vers 1630, il s'occupait d'un poème épique en douze chants, dont le héros était Constantin-le-Grand. Des chagrins domestiques et la mort d'une épouse très-méritante le lui firent abandonner. En renonçant à ce projet, il détruisit tout son travail. En 1638, il composa sa tragédie de Messaline. La pièce était en répétition, quand des applications malicieuses la firent interdire. Vondel conjura les suites de l'affaire, en livrant son ouvrage aux flammes. L'année suivante, sa tragédie des Vierges (Sainte Ursule et ses onze mille compagnes) offrit la preuve non équivoque de la propension de Vondel pour la doctrine de l'Église catholique, qu'au grand regret de ses amis il embrassa deux deux ans après. Sa Marie Stuart porte la même empreinte, et lui coûta une nouvelle correction judiciaire de cent quatre-vingt flor., en réparation de son langage peu mesuré sur le compte de la reine Élisabeth. Mais nous voici à l'apogée du succès dramatique de Vondel. L'inauguration du nouveau théâtre d'Amsterdam, construit par l'architecte Van Kampen, le même à qui l'on doit le magnifique hôtel-de-ville de cette grande cité (aujourd'hui converti en palais royal), fut pompeusement célébrée, en 1637, par la représentation d'une tragédie de Vondel, dédiée à Grotius, et intitulée : Gisbert d'Amstel, ou le Sac de la ville d'Amsterdam et l'Exil de Gisbert. Le sujet en était pris dans l'histoire de cette ville au treizième siècle, mais les détails en sont essentiellement fictifs. La scène se passe, partie hors de la ville, partie dans l'intérieur, au jour de Noël. L'action commence à trois heures du soir, et se termine dans la matinée du lendemain. Elle est en cinq actes, mêlée de chœurs, et le spectacle, surtout au troizième acte, est d'une magnificence religieuse des plus imposantes. On est à la messe de minuit, dans la riche abbaye des dames de Sainte-Claire. Nous ne croyons pas que, sur aucun théâtre, on puisse citer l'exemple d'un succès national aussi soutenu. Depuis près de deux siècles, Gisbert d'Amstel est toujours resté au théâtre. La langue a changé; le goût a introduit d'autres règles; les usages, les mœurs, la forme du gouvernement ont subi des modifications infinies, et la génération présente applaudit la muse de Vondel, comme la génération contemporaine, comme toutes les générations successives. C'est que le poète a su remuer toutes les cordes sensibles du cœur humain. Ce n'est pas seulement à Amsterdam, c'est partout où l'on cultive en Hollande l'art dramatique, qu'il semble que,

vers la fête de Noël, ce soit un besoin de revoir le Gisbert d'Amstel. Au milieu de la désolation du cinquième acte, le poète porte ses regards dans l'avenir, et il prédit à la ville d'Amsterdam ses hautes destinées, qui se déroulaient déjà avec tant d'éclat, qui en présageaient de plus brillantes encore. Ce moyen, employé avec tant de succès par Virgile, dans l'Enéide, on avait pu le remarquer aussi dans une pièce antérieure de Vondel, dans ses Vierges, où il fut inspiré par son attachement à sa ville natale de Cologne. Les tragédies de ce poète, en grande partie puisées dans l'Histoire-Sainte ou traduites du théâtre grec, ont été recueillies en dix volumes in-4°., Amsterdam 1720 : elles sont au nombre de trente-deux. C'est surtout le théâtre grec qu'il avait pris pour modèle. Il n'y a guère que la moitié de ces pièces qui aient paru sur la scène. Des scrupules religieux, des considérations politiques, en écartèrent les autres. Le Palamède, frappé d'abord d'une proscription si sévère, fut joué jusqu'à trois fois à Amsterdam, en 1665, et une fois à Rotterdam. Il fallait pour cela un changement absolu de système dans les affaires publiques. Les tracasseries d'une direction théâtrale, empoisonnée de jalousie, donnèrent aussi beaucoup de dégoûts à notre poète. Avant de quitter ses tragédies, nous croyons devoir encore une mention spéciale à deux, au Lucifer (1654), et au Jephté (1659). La première, conception éminemment hardie et originale, a pour sujet la chute des mauvais anges ; le lieu de la scène est le ciel. Rien de plus sublime que le chœur des anges (un hymne à la Divinité) à la fin du premier acte. Plusieurs passages de la pièce offrent un rapport remarquable avec le paradis perdu de Milton, qui ne vit le jour que quelques années après. Les clameurs des théologiens firent écarter Lucifer du théâtre, après la seconde représentation. Vondel faisait un cas particulier de son Jephté ; et la manière dont il établit, dans un avant-propos, que toutes les lois de la tragédie y ont été soigneusement observées, prouve l'étude approfondie qu'il en avait faite. Au second acte, une scène entre Jephté et Iffis, sa fille, est de la plus grande beauté. Vondel fut à la fois un grand poète tragique, lyrique et satirique, et nous ne doutons pas que, s'il n'eût abandonné son Constantin, il aurait pu prendre un rang distingué dans l'épopée. De dix volumes de l'édition in-4°. de ses Œuvres, les deux premiers offrent ses Poésies mêlées. Quelle époque, plus que celle où vécut Vondel, a été fertile en grands événemens, féconde en grands hommes ? La liberté naissante déployaient des prodiges par terre et par mer ; de belles institutions, d'utiles établissemens se multipliaient de toutes parts. Vondel célèbre ces hommes, ces événemens, ces institutions, et il est toujours au niveau de son sujet. Il a trois livres de poésies lyriques ; mais est-il des odes plus sublimes que la plupart des chœurs de ses tragédies ? On peut dire que ce genre est à lui. Le second volume, ainsi que le sixième, offrent ses virulentes satires. On peut appliquer aux événemens ecclésiastiques qui se passaient sous ses yeux, et qui ne furent rien moins qu'étrangers à son changement de

religion, le Difficile est satyram non scribere. Ses poésies religieuses ne lui font pas moins d'honneur, surtout ses contemplations sur Dieu et sur la religion, en cinq livres; ses Mystères des autels (le sacrifice de la Messe), en trois livres; sa Traduction des Psaumes. Il a un Recueil d'Héroïdes sacrées, un Poème de Jean-Baptiste, en six livres. Les Emblèmes étaient trop en vogue de son temps pour qu'il s'abstînt de ce genre. Il a traduit Horace en prose, les Métamorphoses d'Ovide en vers, Virgile tout entier en vers et en prose. Vondel a fait faire un pas immense à la langue et à la poésie hollandaise, on peut dire qu'il fut en Hollande le créateur de la langue poétique. Il publia à Amsterdam, en 1650, une Manuduction à la poésie hollandaise. Cette production est appréciée par M. Ypey, dans son Histoire de la langue hollandaise, pag. 464-474. Au milieu de tant d'honorables travaux, Vondel n'eut qu'une existence assez ingrate. La perte d'une épouse éminemment utile à son ménage, la mort d'un fils qu'il chérissait, les désordres ruineux d'un autre fils, abreuvèrent ses jours d'amertume. Il se vit menacé d'une vieillesse indigente, et, pour y échapper, réduit à accepter une chétive place d'employé au Mont-de-Piété d'Amsterdam. Il en supporta les ennuis pendant dix ans, au bout desquels il obtint d'en être déchargé, mais avec conservation de ses honoraires de 650 florins. Ainsi, rendu aux muses encore pour quelques années, il atteignit, le 5 février 1679, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le terme de sa glorieuse carrière. Vondel a laissé une mémoire vénérée, sous le rapport moral comme sous le rapport littéraire. Il était d'un commerce sûr, unissant la sobriété à l'amour du travail; peu expansif en société, et ayant habituellement l'air concentré, il ne se targuait point de son mérite, il aimait à encourager, par une sorte d'adoption, le talent naissant.

VORST ou VORSTIUS (Aelius Éverhard) médecin, naquit en 1565, à Ruremonde, province de Limbourg, d'une famille patricienne. Après avoir achevé ses humanités à Leyde, il fit ses cours de philosophie et de médecine tant à Heidelberg qu'à Cologne, et en 1586 il se rendit à Padoue, pour suivre les leçons de Mercurialis, de Capivacci et de Fabricio d'Aquapendente. La douceur de son caractère, et son application lui méritèrent l'affection de ses maîtres, auxquels, de son côté, il voua le plus tendre attachement. Mercurialis ayant passé de l'académie de Padoue à celle de Bologne, Vorst l'y suivit; et il profita de cette circonstance pour étendre ses connaissances en fréquentant les cours d'Aldrovande et de Tagliacozzi. Conduit à Ferrare par le désir d'entendre Cataneo, premier médecin du duc Alphonse, il en reçut les témoignages d'estime les plus flatteurs, et obtint, sur sa recommandation, la place de médecin de l'évêque d'Anglona, dans la Basilicate. Après la mort de ce prélat, le marquis Pignatelli s'attacha Vorst et le retint un an à Naples, où celui-ci s'occupa d'histoire naturelle et de recherches d'antiquités. Il revit enfin sa famille, après une absence de dix années. Appelé presque aussitôt à Delft pour y pratiquer son art, il s'y lia d'une étroite amitié

avec Gorlæus, antiquaire et possesseur d'un cabinet curieux. Peu de temps après, Jos. Scaliger lui fit obtenir une chaire de médecine, vacante à l'académie de Leyde. En 1609, il remplaça Ch. Léeluse, comme professeur de botanique et directeur du jardin des plantes de l'académie. Il remplit ce double emploi avec un grand zèle, jusqu'à sa mort, arrivée le 22 octobre 1624. P. Cumæus prononça son Oraison funèbre. Vorst avait beaucoup d'érudition, mais il n'a presque rien écrit.

VORST (Adolphe), médecin, fils du précédent, naquit à Delft le 23 novembre 1597. Ayant achevé ses humanités et sa philosophie à Leyde avec beaucoup de succès, il résolut de se consacrer au ministère évangélique; mais il se décida, d'après les conseils de son père, à suivre la carrière médicale. Il fréquenta, pendant sept ans, les cours de l'académie, et visita l'Angleterre, la France et l'Italie, pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savans. Etant à Padoue, il reçut le laurier doctoral (1622) des mains d'Ad. Spigelius. Il habita quelque temps Venise, et revint en Hollande, dans la compagnie d'Ant. Moccenigo, ambassadeur de la république près des États-Généraux. A son arrivée, Moccenigo, dont il avait captivé la bienveillance durant le voyage, le recommanda d'une manière si pressante, que le prince d'Orange le nomma son médecin. En 1624, il obtint à l'académie de Leyde la chaire des institutions médicales; mais son père étant mort, il lui succéda dans celle de botanique, ainsi que dans la direction du jardin des plantes. Il remplit trois fois la place de recteur de l'académie, et mourut le 8 octobre 1663, dans sa soixante-sixième année.

VOS (Martin de), peintre, naquit à Anvers, en 1519, et fut élève de son père nommé Pierre, qui n'était pas sans talent. Après en avoir reçu les premiers principes, il entra dans l'école franc-flamande, où l'habileté de ses condisciples ne fit qu'exciter son émulation et développer ses rares dispositions. Lorsqu'il eut atteint un certain point de perfection, il sentit naître en lui le besoin de voir l'Italie. Rome fut le premier lieu qui l'arrêta, et il y étudia avec assiduité les ouvrages des grands maîtres et les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Séduit enfin par le coloris de l'école vénitienne, il se rendit à Venise où il fit connaissance avec le Tintoret, et sut bientôt gagner son amitié. Ce grand peintre, charmé de la facilité de Vos, l'employa aux paysages de ses tableaux et se fit un plaisir de l'initier dans tous les secrets de la couleur. Sous un tel maître, Vos ne pouvait manquer de faire d'immenses progrès, et bientôt plusieurs portraits qu'il fit pour les Médicis étendirent sa réputation dans toute l'Italie; ses tableaux d'histoire y ajoutèrent encore. S'il eût voulu rester en Italie, il aurait pu y faire une fortune brillante et se placer au premier rang des artistes de son temps; mais l'amour de la patrie le rappelait à Anvers; il y revint, en 1559, et l'académie de peinture de cette ville s'empressa de l'admettre dans son sein. Dès ce moment jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1604, il ne cessa de produire, et ses nom-

breux ouvrages lui acquirent une fortune considérable.

VOS (Jean), poète hollandais; florissait à Amsterdam, sa ville natale, vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut un exemple de tous les écarts où peuvent conduire son imagination sans frein, une verve sans culture et sans goût. A la naissance du théâtre d'Amsterdam, il eut la prétention de rivaliser avec Vondel et Hoofft. Sa tragédie d'Aron et Titus fut jouée en 1641, et eut un succès honteux pour le parterre. Vos ne tarda pas à faire représenter une Médée plus monstrueuse encore. Il donna quelque temps après une farce (Oene), où les mœurs de la plus crapuleuse populace d'Amsterdam étaient peintes au naturel, et qu'il finit par condamner lui-même. Vos était vitrier et dénué de toute éducation littéraire. Il eut assez de vogue comme poète dramatique pour que le magistrat d'Amsterdam le nomma un des six directeurs du théâtre. Il y signala sa jalousie contre ses émules, et en particulier contre Vondel, en les abreuvant de dégoûts, soit par ses intrigues pour éloigner de la scène leurs productions infiniment supérieures aux siennes, soit par la manière dont il les faisait jouer. Il mourut au mois de juillet 1667. Vondel a imité la manière amphigourique de Vos dans l'épitaphe de quatre vers, qu'il lui a faite. Les poésies de celui-ci forment 2 vol. in-4°., Amsterdam 1726. Van Effen, dans son Spectateur hollandais, et De Vries, dans son Histoire de la poésie hollandaise, sans méconnaître ses défauts, le jugent peut-être avec trop d'indulgence.

VOS (Guillaume de), pasteur anabaptiste à Amsterdam, mort dans cette ville, le 8 janvier 1823, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, fut long-temps un des plus redoutables émules dans tous les concours hollandais sur les programmes académiques de philosophie morale et religieuse. La Société des sciences de Harlem le couronna en 1767, pour un Mémoire sur la question : « S'il est permis de tirer » parti de l'ignorance de nos semblables, et dans le cas de l'affir» mative, quand et jusqu'à quel » point?» La société Teylérienne lui adjugea le prix en 1789, en 1791 et en 1793. Il s'agissait de la validité du principe protestant sur les droits de la raison en matières religieuses, des égards que Jésus-Christ et ses apôtres ont pu avoir pour les opinions populaires, des preuves internes et externes de la divinité du christianisme, et des rapports que ces preuves ont entre elles. Le Legatum Stolpianum de Leyde le proclama vainqueur en 1797, sur la diversité des caractères nationaux et sur leurs causes physiques et morales; la société de l'utilité générale (Tot nut van't Algemeen) sur le danger des opinions populaires concernant les horoscopes, l'influence des planètes, etc.; enfin, la société d'Utrecht, sur les moyens de prévenir les duels, etc.

VOSSIUS (Gérard), théologien et littérateur, naquit vers le milieu du seizième siècle, dans le pays de Liége, soit à Hasselt, soit à Borchloen ou Looz. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint protonotaire apostolique et doyen de la collégiale de Tongres. Il était docteur en théologie, et d'ailleurs fort versé dans les littératures

grecque et latine. Pendant un séjour qu'il fit à Rome, il obtint l'estime des cardinaux Sirlet et Caraffa et du pape Grégoire XIII, desquels néanmoins il ne reçut aucun bienfait, à ce que dit son panégyriste Vittorio Rossi. Mais ils lui avaient facilité l'accès des bibliothéques d'Italie : il y recueillit des copies et des extraits de plusieurs ouvrages des pères de l'église. Il mourut à Liége, le 25 mars 1609, et non en 1625, comme le suppose Moréri.

VOSSIUS (Gérard-Jean) littérateur, naquit en 1577 dans le voisinage d'Heidelberg, où s'étaient établis son père Jean Voss, et sa mère Cornélie de Bie, nés, l'un et l'autre, à Ruremonde. Gérard-Jean, orphelin à sept ans, fit ses premières études à Dordrecht. A dix-huit ans, il alla étudier, à Leyde, la littérature grecque. A vingt ans, il publia son premier essai; c'était un panégyrique latin de Maurice de Nassau, qui venait de prendre neuf villes en trois mois. Vossius, après avoir obtenu les grades de maître-ès-arts et de docteur en philosophie, suivit les leçons de théologie et d'hébreu que donnaient à Leyde François Gomar et Luc Trelcatius. Mais il ne tarda point à devenir maître à son tour; il achevait à peine sa vingt-deuxième année, quand on lui confia la direction du collége de Dordrecht. Une chaire de philosohie à Steinfurt fut offerte à Vossius, en 1614 : il préféra la direction du collége théologique qui s'établissait à Leyde, et occupa quatre ans ce poste que la violence des controverses religieuses ne laissait pas de rendre difficile ou périlleux; aussi l'abandonna-t-il en 1618, en acceptant, dans la même ville, une fonction plus paisible et plus conforme à ses goûts, celle de professeur d'éloquence et de chronologie. Quoique Vossius évitât ordinairement de prendre part aux querelles théologiques, son Histoire du pélagianisme, imprimée en 1618, lui suscita des contradicteurs ou plutôt des ennemis. Il avait osé y faire une sorte d'apologie des Remontrans, disciples d'Harmensen ou Arminius. Cette tolérance déplut fort aux Contre-Remontrans ou Gomaristes dont il continuait néanmoins de fréquenter les assemblées religieuses. On lui interdit tout enseignement public ou privé, ce qui lui causait un dommage qu'il évalue, dans une de ses lettres, à six mille livres par an. Heureusement son Historia pelagiana, mieux accueillie en Angleterre, lui avait mérité l'estime du primat Guillaume Laud, la bienveillance de Charles 1er., et un canonicat de Cantorbéry, dont le revenu annuel était de cent livres sterling. Il en jouissait avec la permission expresse de ne pas résider et d'habiter les Pays-Bas. Cependant, chargé, comme on l'a vu, d'une famille nombreuse, il crut devoir recouvrer la faculté d'enseigner, en promettant de modifier ou d'expliquer ce qu'on avait trouvé de répréhensible dans son Histoire de l'hérésie pélagienne. C'est ce qu'il a fait en quelques endroits de son ouvrage sur les historiens latins, publié en 1627. Amsterdam ayant voulu ériger dans ses murs une académie ou université, ce projet excita les réclamations de la ville de Leyde, à laquelle un établissement de ce genre avait été accordé, en considération du long siége soutenu par

elle, en 1574, contre les Espagnols: mais Amsterdam l'emporta; et Vossius y alla prendre, en 1633, possession d'une chaire d'histoire. Cinq ans après il perdit sa fille aînée, Cornélie, dont il loue les talens et raconte la mort dans une lettre à Meursius, datée de 1638. Elle savait le latin, le français, l'italien, l'espagnol: habile musicienne, elle s'était exercée aussi avec succès dans l'art de la peinture; tel était le soin qu'on prenait dès-lors en Hollande de l'éducation des femmes. Cornélie, dans un voyage à Leyde, périt submergée, par l'imprudence d'un conducteur de traîneau. Vossius mit au jour, en 1641, son grand Traité de l'idolâtrie; en 1645, plusieurs écrits théologiques, et mourut le 19 mars 1649. Cinq des fils de Gér. J. Vossius, distingués par les prénoms de Denys, François, Gérard, Matthieu, Isaac, ont laissé des ouvrages. Denys, né à Dordrecht au mois de mars 1606, mourut à Amsterdam, le 25 octobre 1633; il venait d'être appelé à la chaire d'éloquence de Dorpat. François, né à Dordrecht, et mort en 1645, est auteur d'un poème latin, publié en 1640, à Amsterdam, in-fol., et dans lequel est célébrée une victoire navale de l'amiral Tromp. Gérard mourut en 1650, ayant revu et enrichi de notes le Velleius Paterculus imprimé in-12, à Leyde, chez les Elzévirs. Matthieu était en 1638 sur le traîneau submergé près de Leyde; il se précipita trois fois dans les eaux pour sauver les compagnons de son naufrage, mais sa sœur Cornélie n'en sortit qu'ayant déjà perdu la vie. Ce dévoûment est loué par Vossius père, dans la lettre que nous avons citée. Valère André attribue à Matthieu cinq livres d'Annales de la Hollande, mis au jour à Amsterdam, en 1635, in-4°., augmentés depuis par Ant. Borremans, et traduits du latin en flamand par Nic. Borremans.

VOSSIUS (Isaac), littérateur, fils de Gérard-Jean Vossius, naquit à Leyde en 1618. Élève de son père, il fit d'excellentes études, et consacra aux lettres sa vie entière. Il fit, en 1642, un voyage à Rome; il se plaint des difficultés qu'il rencontra à visiter les bibliothèques de cette ville. On lui offrit, en 1649, la chaire que la mort de son père laissait vacante, et à laquelle on aurait attaché un traitement plus considérable: il la refusa, voulant rester maître de tout son temps, et le réserver à des travaux solitaires. Il est étrange qu'étant si jaloux de sa liberté, il se soit mis au service de la reine de Suède, Christine, qui, après avoir entretenu une correspondance avec lui, et l'avoir chargé de commissions littéraires, finit par l'attirer près d'elle: il devint son bibliothécaire et son maître de littérature grecque. En 1670, Vossius passa en Angleterre, où il publia plusieurs ouvrages. Le roi Charles II fit de Vossius un chanoine de Windsor. A la cour de ce prince, et à Londres, notre littérateur eut des relations avec plusieurs personnages distingués, entre lesquels on cite la duchesse de Mazarin et St-Evremond. Il savait presque toutes les langues de l'Europe. Il connaissait les mœurs de tous les peuples et de tous les âges. Isaac, attaqué d'une maladie grave en 1689, mourut à Windsor le 21 février de cette année: ceux qui indiquent le 10 février 1688 suivent le vieux style et ne font com-

mencer 1689 qu'à Pâques. Il laissait une riche bibliothéque, que l'université de Leyde acheta 36 mille fls.

VOSTERMAN (Lucas), graveur hollandais, mort à Anvers au milieu du 17e. siècle. Ses estampes sont très-recherchées, et lui assignent un rang parmi les plus excellens artistes. Il a beaucoup contribué à faire connaître le mérite du célèbre Rubens, et à multiplier ses belles compositions. Il ne faut pas le confondre avec Lucas Vosterman, surnommé le Jeune. C'était le fils du précédent; mais il fut bien inférieur à son père.

VOYS (Ary ou Adrien), peintre, né à Leyde en 1641, était fils d'un organiste célèbre, qui voulut d'abord lui faire suivre la même carrière, mais qui, voyant en lui peu de goût pour la musique et beaucoup de dispositions pour la peinture, l'envoya d'abord à Utrecht, chez Kupfer, qui tenait le premier rang dans cette ville. Le jeune Ary entra, bientôt après, chez Van Tempel, où il se fit une manière particulière, et qui n'appartenait qu'à lui seul. Son assiduité, la sagesse de sa conduite lui méritèrent l'estime générale, et il contracta un mariage extrêmement avantageux. Sa conduite changea totalement alors: il devint inappliqué, et dissipa dans les plaisirs la fortune que sa femme lui avait apportée. Pendant treize années que dura sa nouvelle manière de vivre, il ne fit qu'un seul tableau. Cependant, voyant le besoin qui le menaçait, il se remit avec toute l'ardeur de sa jeunesse à ses premiers travaux, et, ce qui étonna les connaisseurs, ses nouveaux ouvrages ne se ressentirent nullement du long intervalle qu'il avait passé sans travailler. Chacun recherchait ses ouvrages. C'étaient de petits tableaux d'histoire ou des paysages, traités avec le plus grand soin, et ornés de figures qui animaient la composition.

VRÉE ou VREDIUS (Olivier de), historien flamand, naquit, en 1578, à Bruges, d'une famille patricienne. Après avoir achevé ses études, il embrassa la règle de Saint-Ignace, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé sur sa vocation, et étant rentré dans le monde, il fut pourvu d'une charge de magistrature. Versé dans les langues anciennes, et doué d'une ardeur infatigable pour l'étude, il employa ses loisirs aux recherches historiques, et contribua beaucoup à jeter plus de lumières sur l'Histoire de la Flandre. Il mourut à Bruges le 21 mars 1652.

VRIES (Jean Fredeman de), peintre, naquit à Leuwarde, province de Frise, en 1527. Son père, canonnier dans l'armée du général Schenck, lui permit de s'adonner à la peinture. Il fut pendant cinq ans l'élève de Renier Gueretsen, à Amsterdam. Ensuite il étudia sous un autre maître, qui le rendit habile dans la perspective et l'architecture. Devenu un artiste distingué, il se rendit à Anvers, et il fut employé, concurremment avec d'autres peintres, aux travaux des arcs-de-triomphe érigés dans cette ville pour l'entrée de l'empereur Charles-Quint. Il alla ensuite à Malines, où il termina plusieurs beaux morceaux de perspective. Il corrigea quelques ouvrages du même genre, qui avaient

été commencés par Corneille de Vianen, peintre assez habile, mais dont le dessin était lourd et le coloris froid. Le talent de Vries obtint alors l'assentiment général. Ses ouvrages sont répandus dans les Pays-Bas, en Allemagne, en Angleterre, et les amateurs paient fort cher ceux dont on peut constater l'authenticité. Ce qui y ajoute un grand prix, c'est que les meilleurs maîtres de son temps se plaisaient à peindre les figures qu'il y introduisait. On ne doit pas dissimuler toutefois que son style d'architecture est tout-à-fait lourd et sans élégance, et qu'il tient bien plus de l'imitation de ce qu'il avait sans cesse sous les yeux que du beau idéal ou du domaine de l'imagination. Une de ses plus belles compositions existe en Angleterre; elle représente l'intérieur d'une chambre, dans laquelle on a peint d'une manière pleine de délicatesse la salutation angélique. Outre les tableaux nombreux qu'il a peints, il a composé une quantité considérable de dessins d'architecture qui, pour la plupart, ont été gravés, et qui forment 26 ouvrages différens.

VRIES (Martin-Gerritzon de), navigateur hollandais, contribua dans le XVIIe. siècle au progrès de la géographie. En 1643, le conseil des Indes, ayant entendu parler des mines d'or et d'argent du Ieso, terre voisine du Japon, dont on n'avait que des idées confuses, les uns supposant que c'était une île, d'autres qu'elle tenait à la Tartarie, résolut de faire reconnaître cette contrée. Van Diemen, alors gouverneur-général des Indes hollandaises, confia le commandement de cette expédition à Vries, qui montait le Kastricum, dont le pilote était Pierre Willemszon Knechtjens : Vries avait sous ses ordres Henri Corneliszon Schaep, capitaine du Breskens. Un Tartare qui savait le japonais les accompagnait pour leur servir d'interprète. Les instructions portaient que l'on découvrirait les pays au nord du Japon et les côtes de Tartarie jusqu'au 56e. degré de latitude, qu'on y chercherait la rivière de Polisange, dont Marco Polo et d'autres anciens auteurs avaient parlé, et dans le voisinage de laquelle on avait dit qu'étaient Brema, Jangio, Cambalu et Quinsca; enfin on devait dresser des cartes exactes de la navigation. Le 3 février 1643, les deux vaisseaux sortirent de Batavia, et allèrent d'abord à Ternate; ils en partirent au commencement d'avril, en se donnant rendez-vous à la cô e orientale du Japon, dans le cas de séparation. La nuit du 26 mai, un coup de vent, si fréquent dans ces parages, les assaillit près de la pointe sud-est de Niphon, à cinquante-six lieues de Iédo. Jetés sur un banc de sable près d'une île qu'ils nommèrent die Ongelukkig (la Malheureuse), ils ne purent éviter le naufrage qu'en perdant une partie de leurs ancres et de leurs câbles; mais, séparés par cet accident, ils ne purent se rejoindre. Vries, arrivé en longeant la côte orientale du Japon au cap Nambou, sous 39° 45, de latitude, y attendit son compagnon jusqu'au 4 juin; alors le croyant péri, il continua sa route au nord. Le 7, il aborda la terre d'Ieso au cap Eyroen (42°); il la trouva fort relevée et couverte de neige; il vit à 43° plusieurs villages, puis une large baie qu'il nomma de Bonne-Espérance. Les brumes rendaient

la reconnaissance de la côte difficile. Les Hollandais descendaient souvent à terre; les habitans d'Ieso leur parurent fort doux, mais pauvres. La grande quantité de baleines venant du nord que l'on vit dans une baie lui fit donner le nom de ce cétacée, Walfis Boght. Vries rencontra ensuite plusieurs petites îles; il nomma l'une Barbara et les autres Gebroken (entrecoupées). L'extrémité nord-est de Ieso est séparée à 44° 30' d'une terre plus au nord. Celle-ci fut nommée Staaten-Land (Terre des Etats). Elle se dirige du sud-ouest au nord-est. Plusieurs montagnes très-hautes étaient couvertes de neige, quoique l'on fut au mois de juin; la côte est escarpée et tout-à-fait dénuée d'arbres. Parvenus à une ouverture entre les 45 et 46 dégrés, les Hollandais s'y engagèrent et la nommèrent Détroit de Vries; ils y éprouvèrent de violens courans portant surtout au sud, si ce n'est un seul qui va au nord. De ce côté, ils découvrirent la terre de la Compagnie, dont les montagnes très-hautes avaient, comme celles de la terre des Etats, une apparence brillante en plusieurs endroits, probablement à cause des plaques de mica. Le pays parut inhabité; il n'y a que des broussailles d'aunes et de bouleaux; on en prit possession en y plantant un poteau aux armes d'Amsterdam. La mer au nord étant très-houleuse et fort mauvaise, Vries alla au sud, et acosta Ieso par 44° 50'; une montagne haute et pointue fut nommée Pic Antoine. Le pays parut de même nature que sur la côte méridionale; il est plus boisé et plus peuplé; les habitans sont plus policés et plus riches. En suivant les côtes, Vries trouva au-delà du 46e degré un grand golfe, où l'on pêcha plus de dix quintaux de saumon. La côte offre un aspect agréable; les habitans vinrent à bord dans leurs canots; ils avaient des coutelas garnis d'argent et de grands anneaux d'argent à leurs oreilles: ils estimaient beaucoup le fer. Vries doubla ensuite le cap Aniwa (46°), et remonta jusque près du 49e degré, la violence des vents contraires l'ayant empêché d'avancer au nord. Il nomma la pointe de terre voisine Cap Patience ou Keer veer (du retour). On était à la fin de juillet, et cependant la neige couvrait les montagnes; les habitans apportèrent à bord des pelleteries et du saumon. Les vents violens du nord, quoiqu'accompagnés de brumes épaisses et froides, facilitèrent le retour au détroit de Vries: on le franchit le 3 août; le 16 on mouilla dans la baie de Bonne-Espérance, où l'on fit du bois et de l'eau. Des Japonais de Matsmay que Vries y rencontra lui donnèrent des renseignemens sur Ieso, qu'ils désignèrent comme une île. Le 2 septembre, le Kastricum se dirigea vers la côte orientale du Japon, à 37° 30'; il alla droit à l'est et parcourut quatre cent cinquante milles sans apercevoir aucune terre, bien que le temps fût serein. Après cette croisière, Vries attérit au cap Nambou; les Japonais lui montrèrent une carte où ils avaient représenté le pays au nord de leur île, comme s'étendant à cent soixante milles au nord, sans qu'on vît le détroit par où les Hollandais avaient passé. Vries rencontra ensuite le Breskens, et les deux vaisseaux allèrent ensemble à Formose. Quelques-uns de ses gens, qui étaient descendus à terre au cap

Nambou, furent arrêtés et menés prisonniers à Iédo. Ils y trouvèrent le capitaine Schaep et dix hommes de son équipage. Ceux-ci, après avoir éprouvé une seconde tempête, étaient revenus vers la fin de juillet au cap Nambou pour se ravitailler. Les Japonais les attirèrent par surprise dans l'intérieur, puis les conduisirent garrottés à Iédo. Remis en liberté au mois de décembre, ils arrivèrent le 24 juillet à Nangasaki. Ce fut pour remercier l'empereur de sa générosité que les Hollandais lui envoyèrent l'année suivante une ambassade. La navigation du Kastricum est exposée très-succinctement sous le titre de Relation de la découverte de la terre de Iéso, dans le Recueil de Thévenot et dans le tome IV du Recueil des voyages du Nord. Ces deux morceaux sont traduits de l'original hollandais, publié à Amsterdam, en 1646. On la trouve plus détaillée dans le Noord en oost Tartarye de Witsen. C'est de là que Ph. Buache a tiré l'extrait qu'il a inséré dans ses Considérations géographiques et physiques. Buache donne aussi dans ce même ouvrage une carte de l'île de Iéso et de ses environs, dans laquelle cette terre est représentée suivant l'idée qu'on s'en faisait alors, et qui était celle de Vries. La carte réduite d'après celle que les Hollandais avaient publiée, est suivie de Vues des côtes de la terre ou de l'île de Iéso, de celle de la Compagnie et des Etats, dessinées sur les lieux par les Hollandais du vaisseau le Kastricum, en 1643; ces vues sont tirées de l'ouvrage de Witsen. La carte des découvertes de Vries a été reproduite dans l'atlas du voyage de la Peyrouse. Elle présente de graves erreurs, puisque Vries supposait que le Pic Antoine, la baie des Saumons, le cap Aniwa et le cap Patience appartenaient à Iéso. La Peyrouse s'imposa la loi de ne changer aucun des noms donnés par les Hollandais; enfin, il nomma cap Kastricum un cap très-escarpé, qui terminait au Nord-Est la Terre de la compagnie. Le voyageur français lui-même croyait que le canal de Pic séparait Iéso de la Terre des Etats; mais les expéditions des Russes ont fait connaître que le Pic Antoine, d'après lequel ce cap a été nommé, appartient à Kounachir, qui est au Nord-Est de Iéso. Les Russes ont rendu à la Terre des Etats le nom d'Uouroup, que leur donnent les indigènes de l'Archipel des Kouriles. M. de Krusenstern, amiral russe, qui, en 1805, parcourait les parages où Vries avait le premier fait flotter un pavillon européen, a aussi rendu justice à l'habileté de ce navigateur, tout en reconnaissant qu'il avait commis des erreurs graves. Il nomma même une pointe, au Sud du détroit de la Peyrouse, cap Schaep, en mémoire de l'infortuné compagnon de Vries. C'est donc à ce dernier qu'est dû l'honneur d'avoir découvert une partie des côtes de Iéso et de celles de l'île ou presqu'île de Tchoka ou Tarakaï, si improprement nommée Saghalien, enfin les plus méridionales des Kouriles et deux des détroits qui les séparent. Sa relation offre beaucoup de détails curieux sur les mœurs des habitans et sur la nature des pays qu'il a vus. La Peyrouse et Krusenstern en ont reconnu l'exactitude. Buache, qui ne savait pas le hollandais, appelle ce navigateur Martin Uries, parce qu'il ignorait que dans cette langue le V a la valeur

du F. On doit prononcer ce nom comme s'il était écrit Fris. L'exemple de Buache a été suivi par La Peyrouse et d'autres. Les instructions données à Vries se trouvent dans le T. IX des Philosophical transactions.

VROOM (Henri-Corneille), peintre de marines, naquit à Harlem en 1566. Il perdit de bonne heure son père, Henri Vroom, sculpteur habile et renommé pour la coupe des pierres. Sa mère se remaria à Corneille Henrickson, peintre sur fayence, qui enseigna son art au jeune Vroom; mais ce dernier, rebuté par les mauvais traitemens dont l'accablait son beau-père, abandonna la maison paternelle, et vint à Rotterdam, où il espérait se faire connaître. Au bout de quelque temps il se rendit en Espagne, et après être resté environ une année avec un peintre flamand, peu connu, qui résidait à Séville, il le quitta pour visiter l'Italie. Arrivé à Rome, il eut le bonheur de plaire au cardinal de Médicis, qui l'employa pendant deux ans à peindre dans son palais. Il fit alors connaissance avec Paul Bril, dont les conseils lui furent extrêmement utiles. Il parcourut ensuite Venise, Milan, Gênes et les autres principales villes d'Italie, et revint à Harlem, où il fut accablé de demandes d'ouvrages. Voulant accompagner lui-même un convoi de quelques-uns de ses tableaux, qu'il avait peints pour l'Espagne, il s'embarqua, et fut assailli par une tempête violente. Échappé miraculeusement à un naufrage dans lequel le bâtiment qui le portait périt, il retraça avec son pinceau l'accident auquel il venait d'échapper; et le succès qu'obtint ce tableau le décida à peindre dorénavant des marines et des vaisseaux. Sa réputation en ce genre fut bientôt faite, et il peignit dans une suite de dix tableaux les modèles des tapisseries que Spierings fit pour Howard, amiral d'Angleterre, et qui représentaient, jour par jour, les différens accidens du combat naval livré, en 1588, entre les flottes espagnole et anglaise. Quoique ces peintures aient joui d'une grande réputation, on trouve que le dessin des vaisseaux est lourd et sans élégance, que la disposition n'en est pas heureuse. Il se rendit alors en Angleterre, où il reçut un accueil distingué, particulièrement de lord Howard, qui lui fit un riche présent. De retour en Hollande, il composa un tableau représentant le septième jour de la bataille entre les deux flottes d'Angleterre et d'Espagne, qui obtint le suffrage du comte Maurice de Nassau. Il peignit ensuite le départ de la flotte de Zélande et le combat naval qui eut lieu à la vue de Nieuport. Il fit graver ces deux tableaux, et les présenta, ainsi que les estampes, aux Etats et aux principales villes de la république, qui le comblèrent de présens.

VULCANIUS (Bonaventure de Smet, connu sous le nom de), philologue, naquit en 1538, à Bruges. Son père était pensionnaire de cette ville et avait mérité l'amitié d'Erasme, qui loue son éloquence et son érudition. Libre de choisir entre le barreau et la médecine, il restait indécis sur l'état qu'il devait embrasser, lorsque le cardinal Fr. de Mendoza, évêque de Burgos, le demanda pour son homme d'étude. Vulcanius partit pour l'Espagne, en 1559, charmé

de trouver l'occasion de voir un pays dont il avait entendu raconter des merveilles. Le cardinal le fit son secrétaire, son bibliothécaire, et le chargea de traduire en latin les passages des PP. grecs, qu'il se proposait d'employer dans un ouvrage auquel il travaillait. Après la mort de ce prélat (1566), Vulcanius remplit les mêmes fonctions près de son frère, Ferdin. de Mendoza, archidiacre de Tolède. Ferdinand mourut en 1570, et Vulcanius, informé que son père était gravement malade, se hâta de revenir à Bruges; mais il n'eut pas la consolation de recevoir ses derniers embrassemens. Les troubles des Pays-Bas le décidèrent à se retirer à Cologne; où il espérait trouver cette tranquillité, si nécessaire aux personnes studieuses; craignant que cette ville ne devint le théâtre de la guerre, il se rendit à Bâle, puis à Genève, d'où il revint encore à Bâle, s'occupant dans ses loisirs à traduire divers auteurs grecs. Ayant reçu la nouvelle de la mort de sa mère, il fut obligé de revenir à Bruges, pour régler ses affaires; et ayant fixé sa résidence à Anvers, il fut nommé premier recteur de l'école de cette ville. En 1578, Vulcanius obtint le titre de professeur de langue grecque à l'académie de Leyde. Il ne prit possession de cette chaire qu'en 1580, et il la remplit 32 ans, avec un zèle remarquable. Déclaré professeur émérite en 1612, il mourut à Leyde le 9 octobre 1614. Pierre Cunæus prononça son oraison funèbre. Il paraît que Vulcanius avait adopté le système d'indifférence religieuse. Il possédait une belle bibliothéque, et légua tous ses manuscrits à l'académie de Leyde.

VUOERDEN (Michel-Ange, baron de), naquit à Chièvres, petite ville de la province de Hainaut, en 1629, de Martin de Vuoserden, seigneur de Barieux, bailli-gouverneur de Chièvres, et d'Anne Vandercamère. Après avoir fait ses premières études à Mons, il alla suivre les cours de philosophie à l'université de Douai, et y remporta le premier prix du grand concours. La duchesse d'Havré le choisit pour accompagner en Espagne son fils, le marquis de Renty, qui, bientôt dégoûté du monde, embrassa la vie religieuse chez les Carmes de Valenciennes. Vuoerden, privé ainsi de son protecteur, prit du service dans l'armée espagnole, et fit les campagnes des Pays-Bas, en qualité de capitaine. Il s'attacha ensuite au fameux comte de Fuensaldagne, qui l'emmena à Milan, où ils demeurèrent jusqu'à la paix des Pyrénées. Il accompagna encore ce ministre dans son ambassade à Paris, et revint avec lui à Cambrai, où Fuensaldagne mourut en 1662. Le marquis de la Fuente, qui remplaça le comte de Fuensaldagne, détermina Vuoerden à l'aider de ses connaissances diplomatiques, et à le suivre à Paris. Après avoir été souvent employé, et toujours leurré d'espérances vaines par les ministres espagnols, il se retira à Tournay pour y exercer sa charge de grand-bailli des états de cette ville. Lors de la conquête de Tournai, il devint suspect à Turenne, qui se défiait de ses connaissances, comme il le lui avoua dans la suite. On l'envoya en exil; mais on le rappela peu de temps après, à la prière de la reine. Ce fut alors que la cour le combla de faveurs. Nommé successivement chevalier d'honneur au parlement

de Flandre, grand-bailli des états de Lille, commissaire pour les conférences de Courtrai, il s'acquit dans ces fonctions délicates l'estime et la reconnaissance du gouvernement français. Les places qu'il occupa et les brillantes qualités dont il était doué le mirent en relation avec les personnages les plus distingués de la cour de Louis XIV. Le baron de Vuoerden mourut à Lille le 3 août 1699.

WAAJEN, ou WAEYEN (Jean Van der), théologien, appelé quelquefois l'aîné, pour le distinguer de son fils, naquit à Amsterdam le 12 juillet 1639, et commença ses études à Utrecht. Ses parens l'envoyèrent ensuite à l'université d'Heidelberg, d'où il passa successivement à Genève et à Bâle. Revenu dans sa patrie avec le titre de docteur en théologie, il fut placé, en qualité de prédicateur du saint Evangile, à Sparendam, en 1662, et y resta trois ans. Au bout de ce temps, il fut appelé à Leuwarden (1665), et de là dans la ville de Middelbourg (1672). Waeyen était déjà renommé parmi les théologiens de son temps, pour son érudition et son habileté dans les discussions. Les querelles qu'il eut à Middelbourg avec Guillaume Momma achevèrent de le recommander à l'attention des savans : mais elles lui attirèrent des ennemis; et les désagrémens qui en furent la suite le forcèrent à quitter la ville en 1676. Il en fut dédommagé presque aussitôt (1677), par la chaire de théologie et de langue hébraïque de Franeker, qu'il remplit à la satisfaction générale, et à laquelle, trois ans après, il réunit la place de prédicateur de l'université, puis celle d'historiographe des états de Frise. Il résida auprès du prince d'Orange, en qualité de conseiller, et mourut le 4 novembre 1701, avec la réputation d'un des premiers controversistes de la Hollande. Il laissa un assez grand nombre d'ouvrages, tant en latin qu'en hollandais. Jean Van der Waajen ou Waeyen, dit le jeune, fils du précédent, et comme lui docteur et professeur en théologie, naquit, le 20 octobre 1676, à Middelbourg, et fit ses études à Franeker, où il prit ses degrés. Envoyé à Midlum (Frise), en qualité de ministre du Saint-Evangile, il n'y resta qu'un an, et fut rappelé à Franeker, par la mort de son père, auquel il succéda dans les fonctions de prédicateur de l'université. Dès 1701 il avait été nommé professeur extraordinaire de théologie. Il mourut le 9 décembre 1716, n'ayant fait imprimer que sa Thèse de réception.

WACHENDORFF (Everard-Jacques de), professeur de chimie et de botanique à l'université d'Utrecht, mourut dans cette ville vers le milieu du siècle dernier, à l'âge de 56 ans. Il est principalement connu par ses remarques sur la membrane pupillaire, qui porte encore aujourd'hui son nom.

WAEL (Lucas de), peintre, naquit à Anvers en 1591. Son père, Jean de Wael, peintre distingué, né en 1557, dans la même ville, élève de François Fanck, et mort jeune, lui donna les premiers élémens de son art; mais il se perfectionna sous

Breughel de Velours, dont il imita la manière avec succès. Il parcourut, pendant plusieurs années, la France et l'Italie, laissant dans ces deux contrées, et particulièrement à Gênes, des preuves de son talent dans de grands et beaux ouvrages, tant à fresque qu'à l'huile. Il se plaisait à représenter dans ses paysages des rochers escarpés, des chutes d'eaux, des orages.

WAEL (Corneille de), frère du précédent, naquit à Anvers en 1594, et fut aussi l'élève de son père; il se perfectionna successivement sous différens maîtres. Il ne tarda pas à acquérir la réputation d'un excellent paysagiste, et ses tableaux furent très-estimés par le choix des sites, l'entente de la perspective linéaire et aérienne et la perfection de l'exécution. Mais c'est surtout comme peintre de batailles qu'il se fit remarquer. Cependant on doit convenir qu'il n'a jamais su se préserver de certain défaut dans la forme et l'expression de ses figures, ni même dans les costumes. Le désir de se perfectionner l'engagea à suivre son frère dans le voyage que fit ce dernier en Italie; et il eut occasion de donner dans ce pays des preuves fréquentes de son talent.

WAGENAAR (Luc Jansen), habile cartographe du seizième siècle, et l'un des premiers Hollandais qui aient écrit sur la navigation, était né à Enckuisen (Hollande septentrionale), vers l'an 1650, et servit dès son enfance dans la marine marchande. Il était devenu un des pilotes les plus habiles de son pays, lorsqu'il publia en 1577, des cartes représentant le port et la rade d'Enckuisen. Il fit paraître successivement de 1581 à 1585, d'autres cartes représentant des vues et des descriptions de différentes contrées qu'il avait parcourues. Enfin il donna en 1592, sous le titre du Trésor du Navigateur, ou Itinéraire pour toutes les mers, avec les cartes y relatives, Leyde, in-4°., ouvrage qui a été long-temps classique dans la marine hollandaise, et qui est encore estimé. Wagenaar mourut peu de temps après cette publication. Robertson le cite souvent dans son Histoire d'Amérique.

WAGENAAR (Jean), un des plus estimables historiens hollandais des temps modernes, né le 31 octobre 1709, à Amsterdam, entra d'abord dans le comptoir d'un négociant; mais se sentant plus de goût pour les lettres que pour les détails du commerce, il employait tous ses momens de loisir à apprendre différentes langues, étudiait à la fois le grec, l'hébreu, les mathématiques, la philosophie et l'histoire. Pour s'exercer dans les langues vivantes, il traduisit de l'anglais en hollandais et publia, en 1730, les sermons de Tillotson; du français, l'Histoire des papes, par Bruys, et enfin de l'anglais les institutions philosophiques de Martyn. Il se dévoua ensuite exclusivement à l'étude de la langue et de l'histoire des Pays-Bas. En 1739, il fit imprimer les cinq premiers volumes de l'état actuel des Provinces-Unies, auxquels il ajouta, en 1758, le 1er. volume de l'État actuel de la province d'Utrecht. En 1740, il prit part à une discussion théologique, et il déploya beaucoup d'érudition dans un traité qu'il publia sous ce titre : Sur le Baptême des petits enfans. Il s'y montre partisan décidé du baptême des adultes.

Les années 1747 et 48 furent extrêmement orageuses en Hollande; Wagenaar ne s'y montra rien moins que Stadhoudérien, dans deux brochures patriotiques qui firent quelque sensation, et depuis il ne cessa de professer les mêmes principes et de montrer le même zèle pour la cause de la liberté batave, dans tous ses écrits, et particulièrement dans son Histoire de la patrie, comprenant les événemens arrivés dans les Pays-Bas réunis, en particulier en Hollande, depuis les anciens temps jusqu'en 1751. Les deux premiers volumes parurent à Amsterdam, en 1749, in-8°.; et le vingt-unième, en 1760. Cet ouvrage fut traduit en allemand, Leipzig 1756 à 1765; en français, 1757 à 1772, 8 vol. in-4°. Cette dernière ne va que jusqu'à la paix de Münster en 1648. On en a publié des supplémens et une continuation sous le titre de suite de l'Histoire de la patrie, Amsterdam 1788 à 1791, in-8°. Les Hollandais regardent cet ouvrage comme leur meilleure histoire, et comme le plus bel ornement de leur littérature. Du reste, il faut convenir qu'il est plus annaliste qu'historien. Wagenaar en donna une nouvelle édition dans le même nombre de volumes, mais avec quelques corrections importantes, de 1752 à 1759. En 1752, il publia un cours d'instruction sur la manière d'interpréter l'Ecriture Sainte. En 1756, les magistrats d'Amsterdam lui promirent la première place qui viendrait à vaquer, et en attendant, il fut chargé de rédiger le Nederduitsche staats-courant, ou Journal Officiel des Pays-Bas. Il quitta ce travail en 1760. Pendant la guerre de Sept-Ans, les Anglais pressèrent vivement la Hollande de leur fournir un secours de six mille hommes, prétendant qu'il leur était dû par les traités. Wagenaar publia, contre cette prétention plusieurs brochures, soutenant que d'après leurs véritables intérêts, les Hollandais devaient garder une parfaite neutralité, et ses avis prévalurent. En 1757, le célèbre pensionnaire Jean de Witt, attaqué par un nommé Leclerg, fut vengé dans une brochure intitulée : Le caractère de Jean de Witt, peint tel qu'il était. Wagenaar, qui en était l'auteur, fut nommé historiographe en 1758, par le magistrat d'Amsterdam, et en 1760 l'un des secrétaires de la ville. Ces emplois lui ouvrirent toutes les archives, et il en profita pour publier la Description historique d'Amsterdam, 3 vol. in-fol., 1760. En 1768, il se trouva dans une position difficile, d'après les principes auxquels il s'était dévoué, et fut contraint, pour conserver sa place, de publier une brochure, intitulée: Allégresse de la ville d'Amsterdam à l'occasion de la visite faite par S. A. Guillaume, prince d'Orange, stadhouder, et par son épouse, Frédérique-Sophie-Guillelmine, princesse de Prusse, Amsterdam 1768, in-8°. Peu de temps après, il publia son Histoire de l'Eglise, dans le premier siècle, envisagée comme une preuve de la vérité du christianisme. Cet historien mourut le 1er. mars 1773; il était bon, pieux, charitable. On a publié, en 1776, à Amsterdam, une partie de sa correspondance, et l'on y a joint une notice historique suivie d'Opuscules historiques et politiques, 2 vol. in-8°. Il restait encore des manuscrits, d'après lesquels on a fait paraître un mémoire sur la nature,

l'excellence et les bornes de la dignité du stadhoudérat dans les Provinces-Unies, Amsterdam 1787, in-8°.

WAGENHARE ou WAGHENARE (Pierre de), historien et poète latin, né vers 1599, à Nieuport, province de Flandre occidentale, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Prémontré, et prononça ses vœux, en 1617, à l'abbaye Saint-Nicolas de Furnes. L'abbé Dreuvé, son compatriote, ayant établi la même année, un collége à Furnes, Wagenhare fut chargé d'y professer les humanités et fut nommé préfet en 1637. Il remplit ensuite divers emplois, et mourut sous-prieur, le 29 août 1662.

WALCOURT (Etienne de), grammairien, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignemens vagues. On conjecture qu'il était né vers 1540, à Walcourt, petite ville de la province de Namur, dont il prit le nom, suivant un usage assez commun parmi les savans de ce siècle. Il avait une école à Anvers, pour l'enseignement de la langue française. On a de lui deux opuscules : 1° Nouvel A, B, C, contenant plusieurs sentences très-utiles pour apprendre à écrire et pour l'instruction de la jeunesse : le tout en rimes françaises, Anvers 1576, petit in-8°. 2° Recueil ou eslite de plusieurs belles chansons joyeuses, honnêtes et amoureuses, colligées des plus excellens poètes français, ibid. 1576, in-12 de 608 pages. Ces deux ouvrages sont très-rares (Voy. Paquot, Hist. littér. des Pays-Bas, et Brunet, Manuel du libraire, troisième édition).

WALE (Antoine de), en latin WALÆUS, théologien protestant, naquit, en 1573, à Gand, d'une ancienne famille de magistrature. Cette ville ayant ouvert ses portes, en 1584, au duc de Parme, il fut conduit à Middelbourg par son père, que le retour des Espagnols privait de ses emplois et de sa fortune. Il ne put reprendre ses études qu'à seize ans. Il entra à l'école de Middelbourg, où il eut pour professeurs le célèbre Gruter et Murdison, sous lesquels il fit de tels progrès, qu'à la fin du cours scolaire il soutint des discussions publiques sur plusieurs sujets de philosophie, ce qui ne s'était point encore pratiqué à Middelbourg. Lorsqu'il eut ainsi passé six ans, il se rendit à l'académie de Leyde, où il se perfectionna dans les langues latine, grecque et hébraïque, ainsi que dans la philosophie; mais au lieu de s'en tenir aux disputes scolastiques, ou au dire de ses maîtres, il lut tous les écrivains, depuis Aristote et Platon jusqu'à Proclus et Averroès, dans leurs langues maternelles. Il s'appliqua ensuite à la théologie; soutint trois thèses en public, et prononça à huis-clos quelques sermons. Alors, il résolut de voyager pour achever de s'instruire. Paris, Genève, Lausanne, Berne, Bâle et les principales universités de l'Allemagne et de la Hollande le virent tour-à-tour dans leur sein. Après trois ans d'absence, il reparut à Leyde (1602), où on lui offrit aussitôt la place de prédicateur; mais il refusa, par égard pour ses parens qui désiraient le voir fixé près d'eux, et se contenta d'occuper le même poste à Koukerke, village situé dans les environs de Middelbourg. Pendant le siége de Sluys, il fut adjoint

temporairement à Uitenbogaard, prédicateur aulique ordinaire du prince Maurice; la prise de cette ville le força de revenir à Koukerke, où il semblait décidé à passer la plus grande partie de ses jours, quand les sollicitations du conseil ecclésiastique et des habitans de Middelbourg l'obligèrent à s'établir dans cette ville comme huitième pasteur. Il ne tarda pas à s'y acquérir une réputation extraordinaire, et par l'éloquence de ses prédications et par les cours de langue grecque, de philosophie et de théologie qu'il ouvrit publiquement. Le rôle qu'il joua au milieu des dissensions religieuses qui divisaient, en Hollande, l'église réformée, y mit le comble. C'était le temps ou Arminius et Gomar remplissaient les écoles et la chaire évangélique du bruit de leurs disputes sur la prédestination et sur la grâce. Wale se mit à la tête du parti opposé aux Remontrans. Il écrivit d'abord plusieurs lettres à Arminius lui-même; et ce coryphée des Remontrans, après avoir répondu aux premières, finit par garder un silence que lui prescrivait la tournure alarmante de ses discussions théologiques. Wale s'attacha ensuite aux autres chefs de la secte, publia plusieurs écrits relatifs à leur doctrine, et tint avec plusieurs d'entre eux des conférences. Parmi ceux-ci, il eut à combattre Uitenbogaard, son ancien collègue, qui au reste n'avait jamais été son ami. Enfin, il assista, en 1618, avec l'élite des ministres réformés de la Hollande, au synode de Dordrecht, qui le chargea de travailler à la version de la Bible en flamand. On sait qu'immédiatement après la tenue de cette assemblée, Barneveldt, Grotius et les autres chefs des Remontrans furent condamnés au supplice; mais la peine fut commuée pour tous, excepté Barneveld; Wale eut la triste mission de préparer ce grand homme à la mort. Il était loin cependant d'approuver la rigueur que l'on déployait contre les infortunés sectaires; toujours, au contraire, il avait réclamé la tolérance pour l'erreur des partis, et sa modération lui avait acquis l'estime sincère des Remontrans. Il pleura avec Barneveldt, se chargea de porter ses demandes au prince Maurice, et lui offrit, de la part du tribunal, de s'entretenir avec sa femme et ses enfans avant de se rendre à l'échafaud. Il revint ensuite de La Haye, où cette triste scène avait eu lieu, à Dordrecht, puis à Middelbourg. En 1619, il fut *appelé* à Leyde pour y *remplir* une chaire de théologie, et fut admis, dès son arrivée, aux honneurs du doctorat, sans passer par les formalités d'un examen. Pendant les vingt années qu'il exerça ses fonctions, il s'occupa surtout, à la sollicitation des magistrats de Leyde, de battre en ruine la doctrine des Remontrans, et ses leçons contribuèrent à diminuer le nombre des schismatiques. Enfin, il fut nommé recteur de l'académie de Leyde, et mourut le 9 juillet 1639.

WALE (Jean de), médecin, fils du précédent, était né, le 27 décembre 1604, à Koukerke, près de Middelbourg (Zélande), où son père exerçait alors les fonctions du pastorat. Ayant achevé ses humanités et sa philosophie, il s'appliqua tout entier à l'étude de la médecine, et reçut le doctorat, à Leyde, en 1631. Chargé par les curateurs de l'académie d'aller of-

frir à Saumaise la place de professeur en chef que Jos. Scaliger y avait occupée, il s'acquitta de cette mission avec succès. Anatomiste habile, non moins que grand médecin, il se livra surtout aux recherches zootomiques, dans le but de répandre un nouveau jour sur les mystères de la digestion et de la distribution des humeurs. L'un des premiers il se déclara pour le système de la circulation du sang; mais on lui reproche d'avoir essayé de ravir à Harvey l'honneur de cette découverte, en soutenant que la circulation n'a point été complètement inconnue aux anciens, et qu'on en trouve des traces dans leurs écrits. Le titre de professeur extraordinaire, dont il avait été revêtu presque au sortir de l'école, assurait à Wale la première chaire vacante, qu'il attendit jusqu'en 1648; mais il mourut l'année suivante, à 45 ans, regretté de ses élèves et de ses confrères.

WALEF (Blaise-Henri de Corte, baron de), né à Liége, en 1652. Il s'appliqua à la poésie française, pour laquelle il ne manquait pas de dispositions. Doué d'une imagination plutôt exaltée que féconde, il eut l'ambitieuse manie de vouloir atteindre à la poésie la plus élevée, pour laquelle sans doute la nature ne l'avait pas fait. Le genre auquel il paraissait le plus propre était la satire. Boileau, qui certainement n'était pas prodigue d'applaudissemens, n'a pas dédaigné de l'encourager et de l'applaudir. M. de Villenfagne a publié dans ses Mélanges, pag. 273, une lettre du fameux satirique, dans laquelle il dit au baron de Walef, que « ses vers lui ont paru merveilleux; qu'il y trouve de la force et de l'élégance. » La satire qu'il a composée contre sa femme est la meilleure, peut-être la matière y prêtait-elle, et la colère aura valu un Apollon au mari. Ses Œuvres complètes forment 5 vol. in-8°., Liége 1731. M. de Villenfagne en a fait un triage, sous le titre d'OEuvres choisies du baron de Walef, Liége 1779, in-12, chez Lemarié. Il y a joint une notice sur la vie de l'auteur. Il mourut à Liége, le 22 juillet 1734. M. de Villenfagne a donné une notice très-étendue et très-curieuse sur la vie et les ouvrages du baron de Walef, elle est insérée dans ses Mélanges.

WALESCART (Jean), né à Liége sur la fin du 16e. siècle, annonça, dès sa plus tendre jeunesse de si grandes dispositions et une inclination bien prononcée pour la peinture, qu'elles engagèrent son père, qui d'abord le destinait à la profession d'orfèvre, à l'envoyer à Anvers pour y apprendre les premiers élémens de cet art. Il visita ensuite l'Italie à l'exemple de ses compatriotes, il reçut les leçons du Guide, et il parvint au rang des plus habiles peintres. Il mourut en 1675.

WALLENBURCH ou WALENBURCH (Adrien et Pierre de), frères célèbres dans l'histoire de la théologie par leurs talens et leur amitié, naquirent à Rotterdam, d'une des familles les plus honorables de leur province, y firent leurs études, puis voyagèrent en France, où ils s'appliquèrent à la jurisprudence, et reçurent les honneurs du doctorat in utroque. Revenus en Hollande; soit que quelque circonstance leur eût ins-

piré un goût subit pour les sciences ecclésiastiques, soit que la profession d'avocat leur parût incompatible avec l'indépendance que leur assurait une aisance honnête, ils semblèrent renoncer aux avantages de leur titre, pour se livrer uniquement aux études théologiques, et ils s'acquirent en peu de temps une réputation qui ne le cédait point à celle des plus habiles controversistes de la Hollande. Leur intention était d'abord de se fixer à Rotterdam, et d'y bâtir une église à leurs dépens. Mais plusieurs contrariétés les obligèrent de se retirer à Dusseldorf. Dans la suite tous deux furent appelés à Cologne, et s'y distinguèrent non-seulement par des écrits qui eurent bientôt une véritable célébrité, mais encore par des conversions éclatantes, entre autres celle du Landgrave de Hesse et celle de Jacques Roos leur parent. Ils exécutèrent aussi un de leurs projets favoris, en fondant six bourses dans le collége que Sasbold, archevêque d'Utrecht, et Eggius, vicaire-général de Harlem, avaient élevé à Cologne pour les Hollandais au commencement du 17e. siècle, et qui dans la suite (1683) fut transporté à Louvain. Adrien avait été nommé dès son arrivée, chanoine de l'église métropolitaine de Cologne. Quelques années après (1656), il fut député solennellement aux Etats-Généraux de Hollande par l'électeur de Cologne pour les affaires de la ville et du gouvernement de Rhinsberg, et en 1661 sa nomination à l'évêché d'Andrinople, in partibus, le récompensa des services qu'il avait rendus dans cette assemblée; mais bientôt l'état de sa santé le força de se faire remplacer par son frère dans les travaux de l'épiscopat. Les principaux membres du clergé catholique de Hollande l'avaient déjà demandé pour suffragant de l'archevêque Jacques de la Torre, mais celui-ci, tout en reconnaissant les talens d'Adrien, aurait désiré fixer le choix sur Pierre; l'affaire manqua au milieu de toutes ces incertitudes; cependant Adrien obtint un dédommagement et Pierre fut appelé à Mayence, pour y recevoir presque en même temps les titres de chanoine, de doyen de St.-Pierre et d'évêque de Mysie. Il revint aussitôt à Cologne se réunir à son frère qu'accablaient la vieillesse et les infirmités, et que malgré ses soins il eut la douleur de perdre le 11 septembre 1669. Il ne lui survécut que de six ans, et mourut le 21 déc. 1675.

WALLIUS ou VANDE WALLE (Jacques), l'un des meilleurs poëtes latins qu'ait produit la société des Jésuites, naquit en 1599 à Courtrai, province de Flandre occidentale, d'une famille honorable. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, à dix-sept ans, il se dévoua d'abord à la chaire, et fut attaché par ses supérieurs aux missions des Pays-Bas. La culture des lettres n'était pour lui qu'un délassement; et malgré les éloges de ses amis, il resta long-temps persuadé que ses vers ne méritaient point de survivre aux circonstances qui les avaient fait naître. Les instances de Sidronius Hosschius, son confrère, le décidèrent enfin à laisser paraître le recueil de ses productions. Il en offrit la dédicace au pape Alexandre VII, qui l'en remercia par le don d'une médaille d'or. Aucun biographe n'a donné la date de la mort de Wallius; et

c'est par conjecture qu'on la place vers 1680.

WALTHÉRY (Jacques-François), né à Dison, près de Verviers, province de Liége, le 6 mai 1733, de parens honnêtes, mais très-pauvres. Il acquit, sans le secours d'aucun maître, qu'il n'aurait pu payer, la connaissance des langues grecque, latine, et hébraïque, des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Il fut chanoine de Tournay, professeur au collége de ladite ville, et y mourut le 11 mars 1780.

WAMESE ou WAMESIUS (Jean), jurisconsulte, né en 1524 dans le pays de Liége, apprit les lettres latines et grecques dans sa patrie, et se rendit à l'université de Louvain, où il s'appliqua à la jurisprudence, et où il fut reçu docteur en 1553. Deux ans après, il fut appelé à remplir la chaire de droit; ce qui ne l'empêcha pas de suivre en même temps le barreau et d'y acquérir, comme avocat, une réputation d'éloquence. On avait une si haute idée de sa capacité pour toute espèce de sciences ou d'affaires, qu'on disait communément que l'on ne savait s'il devait être professeur, avocat ou ministre. Le vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, envoyé par son frère dans les Pays-Bas pour pacifier les troubles qui commençaient à y éclater, l'appela au conseil d'état. Mais Wamesius, ne voulant point changer de résidence, se refusa toujours aux offres du prince, qui se contenta dans les circonstances les plus épineuses, de lui envoyer demander ses avis. Il mourut en 1590.

WARWICK (Vibrand van), amiral d'une flotte hollandaise, composée de quatorze navires et d'un yacht, partit du Texel le 17 juin 1602, dans le temps ou les Anglais ne dissimulant plus leurs intentions, travaillaient ouvertement à ruiner le commerce des Hollandais dans les Indes. Sa route n'offrait rien d'intéressant jusqu'à l'arrivée à l'île d'Annobon. Un des vaisseaux, y étant abordé avec des propositions de paix et d'amitié, fut reçu par la mousqueterie des Portugais. Dans son indignation, Warwick fit armer 20 chaloupes, et y plaça 400 hommes dont les ennemis ne purent empêcher le débarquement. Cependant après avoir arboré le pavillon rouge, les Portugais se retirèrent derrière leurs retranchemens. Mais n'ayant pu y tenir long-temps, ils s'enfuirent vers les montagnes. Warwick ne s'amusa pas à les poursuivre; il fit brûler sans pitié leurs habitations et ravager leurs campagnes. La navigation fut ensuite assez heureuse jusqu'à Bantam, où l'on établit un comptoir avec dix facteurs. Le réglement que fit alors l'amiral hollandais servit de modèle à ceux qui furent faits ailleurs dans la suite. Quelques-uns des vaisseaux de la flotte ayant enlevé un riche galion portugais, outre l'avantage réel de la prise, on y trouva d'excellentes instructions concernant le commerce de la Chine. L'amiral tourna toutes ses vues de ce côté; et, s'il n'eut pas le bonheur d'ouvrir les ports chinois à sa nation, il jeta du moins les fondemens sur lesquels ses successeurs ont édifié depuis. Ayant richement chargé ses vaisseaux, il partit de Bantam le 6 février 1606, et rentra heureusement au Texel, après un voyage de cinq ans. — Un autre voyageur

hollandais, du même nom, concourut très-efficacement à établir différentes colonies de sa nation dans les Indes, au commencement du dix-septième siècle.

WASSE (Cornélie Wouters, baronne de), née à Bruxelles en 1739, fut mariée de bonne heure au baron de Wasse, et parcourut avec lui une grande partie de l'Europe, non par une vaine curiosité, mais dans le but de perfectionner son éducation, et d'acquérir des connaissances dont son esprit, avide de savoir, semblait éprouver le besoin. Douée d'un caractère élevé, d'un jugement droit et d'un esprit observateur, elle étudia avec fruit la philosophie, les arts, les lois, les mœurs, la langue des différens pays qu'elle visita. Les sciences naturelles, politiques même, ne lui furent point étrangères, et elle y fit des progrès rapides. Savante sans pédantisme, aimable sans ambition de plaire, elle répandait dans la conversation les charmes d'une instruction variée, d'une philosophie douce et enjouée, et d'une exquise sensibilité. Le bonheur ne fut pas toujours son partage. Elle eut à déplorer la perte de son mari, et celle d'une grande partie de sa fortune. Retirée en France, pendant la révolution, et toute communication se trouvant interrompue avec l'Allemagne et l'Angleterre où était le peu de biens qui lui restait, elle se vit réduite à la plus cruelle détresse. Dans la prospérité, les lettres et l'amitié firent le charme de sa vie; dans l'infortune elles furent son refuge et sa consolation. La joie qu'elle ressentit à la nouvelle de la paix générale signée à Amiens, en 1802, fut si vive, qu'elle en mourut, le 3 avril de la même année, à Paris. Marie Wouters, sa sœur, a consigné dans des vers pleins de sensibilité les regrets que lui fit éprouver la mort de Mme. de Wasse.

WASSENAER (Nicolas-Jean de), historien, né dans le seizième siècle à Heusden (Brabant septentrional), se rendit fort habile dans les langues anciennes, et fut quelque temps co-recteur du gymnase de Harlem. Ayant pris ses degrés en médecine, il se fit agréger au collége des médecins d'Amsterdam, et employa les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession, à recueillir des matériaux pour l'histoire. Il mourut vers 1632.

WASSENAER ou WASSENAAR (Gérard Van), jurisconsulte hollandais, né vers 1585 à Utrecht, se distingua parmi les avocats qui fréquentaient le barreau de cette ville, et dut à sa capacité les charges de notaire, de secrétaire et de bibliothécaire du chapitre protestant de St.-Pierre d'Utrecht. Il mourut en 1664, à l'âge de soixante-quinze ans. On a de lui deux ouvrages, écrits dans sa langue maternelle, et qui sont fort estimés des Hollandais : la Pratique judiciaire et la Pratique notariale, 1666, in-4°. La réimpression de 1669, in-4°., est ornée du portrait de l'auteur, avec une inscription en vers, dans laquelle il est qualifié Belgarum Papinianus. Voy. sur ce jurisconsulte les Mémoires littér. des Pays-Bas, par Paquot, édition in-fol., 1, 1, 16.

WASSENAER (Jacques de), amiral des provinces de Hollande et de la Frise orientale, seigneur d'Opdam et d'Hensbrok, était fils d'un marin qui avait porté les mêmes

titres, mais il n'entra lui-même que fort tard dans la marine. Il commença par le service de terre, commanda une compagnie de cavalerie dans les troupes des Provinces-Unies, assista à divers siéges, et se distingua surtout à celui de Maëstricht où, avec cent hommes, il se défendit contre trois compagnies espagnoles, et les repoussa, après leur avoir fait des prisonniers. Il fut ensuite admis au conseil des états de Hollande, obtint le gouvernement de la forteresse de Heusden, ainsi que des citadelles et des forts de Crève-Cœur, Saint-André, Vooret et Hement, et parut avec éclat dans diverses négociations. Les principales furent celles qu'il entama au nom de la province de Hollande près de celles de Gueldre et d'Over-Yssel pour les engager à se séparer de la France, et à faire leur paix avec l'Espagne (1647), et pour délibérer sur les modifications que devait amener dans le gouvernement la mort du prince Guillaume d'Orange. Il alla ensuite dans la Zélande détourner les états de l'idée de confier l'autorité aux enfans mineurs du prince qui venait de mourir. Deux ans après, dans la guerre qui s'éleva entre l'Angleterre, alors asservie au joug de Cromwell, et les Provinces-Unies, il fut nommé pour commander les flottes hollandaises que la mort de Tromp laissait sans chef; et, quoique jusqu'alors il n'eût envisagé le service de mer qu'avec répugnance, il se résigna à ces nouvelles fonctions, dont il s'acquitta même avec honneur. La paix fut conclue peu après; mais il continua de remplir les devoirs d'amiral. En 1657, il fit voile vers le Portugal pour demander satisfaction des offenses commises au Brésil sur les sujets hollandais; et d'après les réponses évasives d'Alphonse II, il attaqua plusieurs vaisseaux et revint en Hollande suivi de vingt-un bâtimens ennemis, qu'il avait forcés de se rendre. Les guerres dont le nord de l'Europe était le théâtre, l'attirèrent ensuite; et en 1658 il alla avec une flotte et une armée au secours du roi de Danemarck pressé par les troupes suédoises. Une bataille sanglante fut livrée, et quoique l'amiral suédois Wrangel eût remporté la victoire, l'habile Hollandais eut l'art de revenir à Copenhague, sans avoir perdu un seul de ses vaisseaux. Il passa ainsi près d'un an dans le Danemarck, puis revint en Hollande en 1659. L'année suivante, lors du retour de Charles II en Angleterre, il fut un de ceux qui le complimentèrent et lui offrirent les félicitations des Provinces-Unies. Mais la guerre s'alluma, en 1665, entre les deux puissances; et dans une des premières batailles qui furent livrées, une étincelle tomba dans la Sainte-Barbe au moment où l'amiral Wassenaer était occupé à donner des ordres; le vaisseau fracassé sauta aussitôt avec tous ceux qu'il contenait, le 4 juillet 1665. Suivant Imhof, qui a composé pour cet amiral une épitaphe magnifique, ce serait lui qui, se voyant pressé par des forces supérieures, et n'envisageant qu'avec indignation la nécessité de se rendre, se serait fait sauter avec tout son équipage. L'amiral Wassenaer avait alors cinquante-cinq ans.

WATERLOO (Antoine), peintre, naquit vers 1618, les uns disent à Amsterdam, les autres à Utrecht, où il demeura pendant

toute sa vie, et dont les environs furent toujours le but et l'objet de ses études. Il eut un talent particulier pour les paysages : Wervix et d'autres peintres habiles ornèrent souvent les siens de figures et d'animaux. Ses tableaux qui sont toujours recherchés, se font remarquer par un coloris gracieux. Ses cieux sont clairs, légers et transparens; ses lointains vaporeux, ses arbres, ses plantes agréablement variés et touchés avec facilité. Il peignait la nature telle qu'il la voyait, sans choix ni discernement; mais son exactitude est si grande, son imitation si parfaite, que ses tableaux plaisent toujours malgré la froideur de sa composition. Une des qualités qu'il a possédées à un degré éminent, c'est la vérité avec laquelle il représentait le passage de la lumière à travers le feuillage et la réflexion des objets dans l'eau. Ses dessins, précieusement finis, sont aussi recherchés que ses tableaux. C'est surtout comme graveur que Waterloo s'est fait une réputation. Il a gravé un grand nombre de paysages tout-à-fait champêtres, dont le principal caractère est une grande simplicité. Le chef-d'œuvre de Waterloo est le paysage agreste, représentant l'Ange du Seigneur, qui montre au jeune Tobie le chemin qu'il doit parcourir. Quoique, même de son vivant, ses ouvrages se vendissent cher, et qu'il tint de ses parens un honnête patrimoine, son inconduite ne put le préserver de la misère, et en 1662 il alla mourir à l'hôpital St.-Job, près d'Utrecht, où il fut enterré. G. Benoît Waterloo de Harlem, mort en 1597, à l'âge de 25 ans, avait cultivé avec succès la poésie latine, et laissa entre autres ouvrages un poème sur les actions de Guillaume de Nassau, et des épigrammes qui ont été insérées dans les Deliciæ poëtarum belgicorum de Grutter.

WAUWERMANS (Philippe), peintre, né à Harlem en 1620, mort dans la même ville en 1668, excella dans les paysages. Il les ornait ordinairement de chasses, de haltes, de campemens d'armées, d'attaques de villages, de petits combats et d'autres sujets dans lesquels il pouvait placer des chevaux, qu'il dessinait dans la dernière perfection. Les tableaux de ce maître, quoiqu'en très-grand nombre, sont remarquables par la beauté du travail, l'élégance, la correction, le tour fin et spirituel des figures, par la fonte, l'accord et la vivacité des couleurs. Pierre et Jean Wauwermans, ses frères, ont peint dans son genre, mais avec moins de succès.

WEENINX (Jean), fils de Jean-Baptiste Weeninx, l'un des plus habiles peintres de son temps, naquit à Amsterdam en 1644, reçut de son père les premières leçons, et fit de tels progrès, qu'ayant eu le malheur de le perdre à l'âge de 16 ans, il n'eut plus besoin d'aucun maître. Il s'appliqua dès-lors avec beaucoup d'ordre à copier les tableaux de son père, et y réussit tellement, qu'il est difficile de distinguer les copies qu'il en fit, des originaux. Il peignit en grand et en petit avec un fini admirable. Ce peintre a tout représenté, les animaux, le paysage, les fleurs, etc. Son dessin est ferme et quelquefois savant.

WEERDT (Adrien de), peintre

de paysage, né à Bruxelles, se rendit fort jeune à Anvers pour y étudier la peinture sous Charles de Queburgh, habile paysagiste. Après avoir mis à profit les leçons de son maître, il revint à Bruxelles, s'enferma chez lui, et se mit à étudier la manière des plus habiles peintres, jusqu'à ce qu'il s'en fût fait une analogue à son talent. Mais un voyage qu'il entreprit en Italie, quelque temps après, donna une nouvelle direction à son talent, et ce fut le Parmesan qui la lui indiqua. Séduit par la grâce et la facilité de ce maître, il parvint non-seulement à l'imiter, mais presque à l'atteindre. De retour à Bruxelles en 1566, il trouva son pays ravagé par la guerre, et se retira avec sa mère à Cologne, où il mourut fort jeune. C'est dans cette ville qu'il se fit connaître par les ouvrages suivans, que les plus habiles artistes ont gravés : Lazare, Ruth et Booz, orné de petits fonds, de l'effet le plus agréable ; la vie de la Vierge; une Nativité, etc. Tous ces sujets sont exécutés dans le goût du Parmesan, et approchent tellement de la perfection de ce maître, qu'au premier coup-d'œil on y est souvent trompé.

WEERDT (Sébald de), navigateur hollandais, fit partie de l'expédition commandée d'abord par Jacques de Mahu, et ensuite par Simon de Cordes, qui partit de l'embouchure de la Meuse, le 27 juin 1598. De Weerdt montait le yacht le Joyeux-Messager, de 150 tonneaux et cent-vingt hommes d'équipage. Au mois de septembre, quand la flotte attaqua l'île Saint-Iago dans l'archipel du Cap-Vert, il fut envoyé à terre avec un détachement, s'établit dans un fort, et contraignit les ennemis à faire des propositions de paix. Le 25, à la mort de l'amiral, il devint capitaine de la Foi, vaisseau de 220 tonneaux. Ayant été envoyé en députation près d'un roi nègre, au cap de Lope Gonzalvez, il échappa, grâce à sa présence d'esprit, à une attaque des indigènes. Arrivée dans le détroit de Magellan, la flotte y fut retenue long-temps par les vents contraires. Le 10 septembre 1599, la Foi et la Fidélité furent séparées du reste de l'escadre; et malgré tous leurs efforts ne purent la rejoindre. La durée et l'incommodité du froid, de l'humidité et de la faim, rebutèrent tellement une partie des matelots, qu'ils feignirent d'être malades pour ne rien faire. De Weerdt parvint par sa fermeté à faire rentrer tout le monde dans le devoir, et déclara en même temps qu'il n'attendait que le retour d'un temps favorable pour continuer sa route vers les Indes orientales. Le 2 décembre il appareilla, mais les tempêtes l'empêchèrent de sortir du détroit. Bientôt son second vaisseau disparut; cependant il ne perdait pas l'espoir de gagner le Grand Océan. Le 16, il rencontra Olivier de Noort et son escadre. Il voulut faire route avec lui; le gros temps y mit obstacle. Enfin, après avoir perdu la plupart de ses embarcations, et se voyant sur le point de manquer absolument de vivres, De Weerdt retourna le 1? janvier 1600 vers l'entrée du détroit, qu'il atteignit le 21. Le 24, on découvrit trois petites îles qui furent nommées îles de Sébald de Weerdt, et par abréviation, les Sébaldines. Le 13 juillet, ce navigateur rentra dans la Meuse, ayant perdu soixante-neuf hommes de son équipage, et en ramenant

seulement trente-six. En 1602, il fut nommé vice-amiral de la flotte de quinze vaisseaux que les deux compagnies réunies expédièrent aux Indes orientales, sous le commandement de Wybrandt van Warwyk. Au mois de mars suivant, il partit avec trois vaisseaux, devant aller à Ceylan, puis à Achem, dans l'île de Sumatra. Il mouilla d'abord dans la baie d'Antongil, sur la côte de Madagascar; le 28 novembre il attérit à Ceylan, où il apprit que son compatriote Spilbergen qui l'avait précédé, avait été bien accueilli. De Weerdt ne fut pas moins favorablement reçu par le roi de Candy. Le roi lui fit cadeau de vingt quintaux de canelle et de seize quintaux de poivre, et chargea ses officiers de reconduire de Weerdt à Matécalo. Deux de ses vaisseaux avaient déjà mis à la voile; il alla les rejoindre, et mouilla le 5 février 1603 sur la rade d'Achim; il y trouva également Spilbergen qui le reconnut pour vice-amiral, et bientôt trois autres vaisseaux vinrent le joindre. Le roi d'Achem lui donna aussi toutes sortes de témoignages de bienveillance, et le pria de l'aider à chasser les Portugais de ses états; mais il ajouta que comme la saison du poivre était passée, il ne prétendait pas retenir les vaisseaux hollandais, et qu'il invitait seulement le vice-amiral à revenir dans quelques mois. Le 31 mars, de Weerdt prit congé du roi, en lui annonçant qu'il allait à Ceylan, et le priant d'envoyer sur sa flotte des ambassadeurs au roi de cette île; ils partirent avec lui le 3 avril. Le 25, de Weerdt, avec ses six vaisseaux, laissa tomber l'ancre dans la rade de Matécalo. Le 30, il descendit à terre avec cent trente hommes bien armés, et alla saluer le vice-roi. Le vice-amiral mit à la voile le 31 juillet, après avoir confirmé aux agens du roi ce qu'on lui mandait dans deux lettres écrites en portugais et en flamand, que s'il avait l'intention d'agir de bonne foi et de livrer la cargaison de deux vaisseaux, il la fit tenir prête, afin qu'ils pussent la prendre quand ils viendraient; mais que s'il agissait avec autant de mauvaise foi que par le passé, on ne manquerait pas de moyens de s'en venger. La relation du voyage de de Weerdt au détroit de Magellan avait été écrite en hollandais par Bernard Jansen; elle fut extraite et traduite en latin par un anonyme, et insérée dans la neuvième partie des grands voyages de Debry, à la suite de l'ouvrage de Joseph Acosta, *sur le nouveau monde*. Les dessins qui l'accompagnent sont faits d'imagination. C'est sur cette version que fut faite la traduction allemande de Gotthard Artus, insérée dans l'édition allemande de Debry. Une traduction française est insérée dans le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes-Orientales, tom. I de l'édition de Hollande; tom. II de celle de Rouen. Le second voyage de de Weerdt se trouve dans la huitième partie des petits Voyages; il a pour auteur Herman de Brie, et forme la seconde partie. On le trouve dans le Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes-Orientales, tom. II, édition de Hollande; tom. IV, édition de Rouen; il est compris dans le morceau intitulé Voyage de quinze vaisseaux hollandais commandés par l'amiral Van Waarwyk. Les Hollandais ont toujours regardé de Weerdt comme un de leurs plus illustres

navigateurs; il tient sa place dans l'ouvrage que M. Moll leur a consacré en 1825. Aucun marin de son temps n'a aussi bien connu que lui le détroit de Magellan, et n'en a donné de meilleurs détails. Les îles Sébaldes sont trois îlots situés au Nord-Ouest des îles Falkland ou Malouines. Le nom de Weerdt a été souvent altéré : de Brosses l'écrit Wert; et Camus, d'après Debry, Veer, orthographe bien plus fautive puisqu'elle change la prononciation du mot.

WEERDT (Gérard de) fit partie de la seconde et de la troisième expédition envoyées, en 1559 et 1596, pour découvrir le passage au nord-est, sous le commandement de Barentsz et Heemskerk. Il écrivit la relation de ces deux voyages d'après ce qu'il avait vu lui-même, et celle du premier d'après le récit des personnes qui s'y étaient trouvées et qui s'étaient engagées dans les expéditions suivantes. Il paraît qu'il occupait un emploi considérable, car son nom figure toujours le second après ceux des chefs. Il avait dressé des cartes des pays ou l'on passe l'hiver, et des parages voisins; ce fut en les considérant et en causant avec lui que Barentsz expira : elles ont été copiées en partie dans le recueil de Debry.

WÉET (Jean de) naquit dans la province de Liége, dans le courant du 15e. siècle; c'était un excellent peintre sur verre, comme Thiry de Leumont, et Nicolas Pironet.

WELLEKENS (Jean-Baptiste), poète hollandais, né à Alost, province de Flandre orientale, le 13 février 1658, fut, dès son enfance, emmené à Amsterdam, où son père faisait le commerce de la draperie, et il mourut en cette ville le 14 mai 1726. Il avait commencé par s'adonner à la peinture, et à l'âge de 18 ans il était parti pour l'Italie, où il séjourna onze ans, cultivant cet art avec succès, et y réunissant celui de la poésie. La muse pastorale avait pour lui des attraits particuliers. A l'imitation de Sannazar, il aimait à faire discourir entre eux les bergers et les pêcheurs. Ses idylles ont beaucoup de naturel et de vérité. En 1687, attaqué d'une paralysie, à Venise, le côté gauche de son corps resta perclus; ce qui, joint à la faiblesse de sa vue, lui fit abandonner la palette et les pinceaux, et le restreignit au commerce des muses. Le séjour de l'Italie parait lui avoir laissé de constans regrets, dont la vie conjugale, au sein de sa patrie, ne put le consoler entièrement. La gravelle et la goutte concoururent à exercer sa patience par leurs douleurs alternées et quelquefois réunies. Vlaming, l'éditeur de Sannazar, a réuni les poésies posthumes de Wellekens aux siennes, dans un volume in-8o, publié à Amsterdam, en 1735. Nous avons encore du premier une traduction en vers de l'Aminte du Tasse, Amsterdam 1715, in-8o. De Vries, dans son Histoire (anthologique) de la poésie hollandaise, s'est plu à rendre justice au talent de Wellekens.

WELLENS (Jacques-Thomas-Joseph), évêque d'Anvers, né dans cette ville en 1726, fit ses études à l'université de Louvain, et y fut reçu docteur en théologie. Devenu évêque de sa ville natale, il se distingua dans ces importantes fonc-

tions par ses lumières, son désintéressement et une véritable philanthropie. Il mourut en 1784, après avoir publié un ouvrage extrêmement utile aux ecclésiastiques, et qui a eu plusieurs éditions, sous ce titre : Exhortationes familiares de vocatione sacrorum ministrorum et variis eorum officiis, Anvers 1777 et 1778, in-8°.

WELSENS (JUST), ou VELSIUS, natif de La Haye (Hollande méridionale), étudia la médecine à Louvain, où il prit le grade de docteur eu 1541. Mais, quelques années après, il abandonna cette ville, par la crainte de l'inquisition, et se retira à Strasbourg où les protestans vivaient tanquilles. Cependant il évita d'embrasser ouvertement leur parti. En 1551, il se rendit à Marbourg, il y fit des leçons publiques pendant plusieurs mois; mais ayant quitté brusquement cette ville, il passa à Cologne, où les magistrats lui accordèrent une chaire de philosophie, dont ses opinions religieuses ne tardèrent pas à le faire dépouiller. Banni même, après avoir subi une détention, il ne fit plus qu'errer d'un lieu à l'autre, et, vers la fin de ses jours, il revint en Hollande, où il se mit à dogmatiser, et prétendit prouver sa mission par des miracles. La régence de Leyde le chassa aussitôt de sa juridiction.

WENDELIN (GODEFROI), né en 1580 à Herck, petite ville de l'ancien comté de Looz, aujourd'hui de la province de Limbourg, voyagea en Italie et en France, professa la philosophie à Digne, et eut pour disciple le célèbre Gassendi; fut ensuite curé à Herck et mourut à Tournay où il était chanoine, en 1660. La philosophie et la jurisprudence partagèrent ses soins. Il fut peut-être le plus habile astronome de son temps. Ericius Puteanus en fait le plus grand éloge dans son livre des Olympiades.

WERDUM (ULRICH VAN), historien hollandais, né au château de Werdum, dans la province de Frise, d'une des meilleures familles de cette contrée, passa les trente-six premières années de sa vie dans les études les plus sérieuses et les plus élevées de la littérature, de la philosophie et de l'histoire. Il se mit ensuite à voyager, parcourut l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, et revint après plusieurs années d'absence dans sa patrie, où il fut nommé conseiller intime de la Frise orientale, et vice-président de la chancellerie et de la chambre. Il mourut le 20 mars 1681, âgé de quarante-neuf ans. On a de lui plusieurs ouvrages importans sur l'histoire de son pays.

WERFF (PIERRE VAN DER), né à Leyde le 14 juin 1529, fils d'un généreux martyr de la liberté de conscience, se rendit éminemment utile à Guillaume de Nassau, dans dans ses premiers efforts pour l'indépendance de la Hollande, soit en se chargeant de missions confidentielles pour recueillir des subsides, soit en établissant des intelligences secrètes sur différens points. Les talens et la probité de Vander Werff lui concilièrent toute la confiance du prince. Il s'en montra digne surtout dans la périlleuse crise de la ville de Leyde, assiégée par les Espagnols, en 1573 et 1574. Ni les intrigues du dedans, ni les menaces du dehors, ni la sédition, ni la famine, ni la peste, n'ébranlèrent la constance et la fermeté du

bourgmestre. Entouré d'une populace mutinée : « Citoyens, dit-il, » je serai fidèle au serment que j'ai » prêté à Dieu et à la patrie. Je n'ai » pas de pain à vous offrir; mais » je dois mourir une fois : que ce » soit par l'ennemi ou par vous, » j'y suis résigné. Si cela peut vous » satisfaire, prenez mon corps, » coupez-le par morceaux, partagez-le entre vous ! . . . . . » Ce langage imposa aux séditieux, et les Espagnols finirent par lever le siége. Maurice, successeur de Guillaume, distingua comme lui le mérite de Vander Werff. Dans les affaires les plus épineuses, l'état recourait à son conseil et à ses services. Vander Werff fut bourgmestre de Leyde jusqu'à douze fois, deux fois député aux états de la province, et il refusa encore deux dignités. Le chœur de l'église de Saint-Pancrace, à Leyde, présente un monument érigé à sa mémoire. L'Histoire métallique des Pays-Bas, par Van Loon, offre deux médailles frappées en son honneur. Te Water l'a dignement célébré dans une Biographie spéciale (en holl.), Leyde 1814, in-8°.

WERP (Charles), jésuite, né vers 1592, en Condroz, province de Liége, et dont la capitale était la ville de Huy, entra dans la compagnie de Jésus à Tournai, en 1612. Son noviciat étant achevé, ses supérieurs l'employèrent dans l'enseignement. Il professa les humanités et la rhétorique en Flandre et en Bohême avec beaucoup de succès, fonctions qu'il continua d'exercer dans sa patrie, lorsque les ordres de ses supérieurs l'y eurent rappelé, et auxquelles il joignit la prédication et les travaux du ministère. Son zèle et sa charité n'avaient pas de bornes, et il n'était point d'obstacles qui l'arrêtassent lorsqu'il y avait du bien à faire ou du mal à réparer. Il en donna la preuve à l'occasion d'une maladie contagieuse qui se déclara à Dinant, ville de la province de Namur. Plusieurs de ses confrères y avaient péri, victimes de leur dévouement en soignant les malades. Cette considération ne détourna point Werp d'aller les remplacer dans ce périlleux ministère. Il brava le danger et ne quitta point la ville que le fléau n'eût cessé. Il aimait les pauvres, et ils étaient l'objet de ses soins les plus affectueux. Pauvre lui-même et humble religieux, n'ayant rien à leur donner, il recueillait les aumônes des personnes riches de sa connaissance, et les distribuait à ses chers indigens. En pourvoyant aux besoins du corps, il ne négligeait pas ceux de l'âme. Ses distributions étaient toujours suivies d'instructions pieuses et d'exortations qui n'étaient pas sans fruit. Il passa douze ans de sa vie occupé de ces soins charitables, dans un hospice destiné à recevoir des pauvres infirmes. S'il lui restait du temps, il l'employait à la culture des lettres, et surtout de la poésie latine, pour laquelle il était doué d'une grande facilité.

WERT, ou WERTH (Jean baron de), l'un des plus célèbres partisans du 17e. siècle, était né en 1594, à Weert, petite ville de la province de Limbourg, dont il prit le nom. Ayant embrassé de bonne heure l'état militaire, il dut à son courage un avancement rapide. Il passa ensuite au service de de la Bavière, et après la mort d'Aldringer, il lui succéda dans

le commandement des troupes bavaroises, et il eut beaucoup de part à la victoire remportée par les impériaux à Nordlingen en 1634. Il marcha ensuite sur Heidelberg, s'empara d'un des faubourgs, et força la ville à capituler; mais n'ayant pu se rendre maître du château, il se retira à l'approche de Bernard de Weimar. L'année suivante, il reprend Spire aux Suédois, obtient sur eux différens succès, et rejoint le duc Charles IV en Lorraine. Gassion lui fait d'abord éprouver un échec; mais il n'en intercepte pas moins les convois de l'armée française, bat son arrière-garde, et lui enlève une partie de ses bagages. La Lorraine était tellement dévastée, qu'il devenait impossible d'y faire subsister une armée; Jean de Wert établit la sienne en Alsace pendant l'hiver. A l'ouverture de la campagne (1636), il se présente devant Liége, qui ne s'était point encore déclarée pour l'empereur; mais tout-à-coup, avec une armée composée d'Allemands, de Hongrois, de Polonais et de Croates, il fond sur la Picardie laissée sans défense. La France crut voir se renouveler les anciennes invasions des barbares. Bientôt il menace Paris, dont les habitans effrayés se réfugient dans les provinces où ils portent l'épouvante. L'entrée de Gallas dans la Bourgogne accroît encore le danger; mais la résistance inattendue qu'il éprouve devant Saint-Jean-de-Losne donne aux Parisiens le temps de se remettre de leur effroi. Dans quelques jours, cinquante mille hommes sont prêts à marcher. Jean de Wert ne jugea pas à propos de hasarder une bataille, et il abandonna la Picardie, emportant un riche butin. En 1637 il enlève aux Suédois Ehrenbreitstein et Hanau, et marche contre le duc de Weimar, qui s'avançait au secours de cette dernière ville. Battu deux fois par ce prince, il est blessé grièvement dans un troisième combat. Dès qu'il est rétabli, Jean de Wert va rejoindre l'armée devant Rhinfeld, et il contribue puissamment à forcer le duc de Weimar d'en lever le siége (1638). Tandis que les impériaux se réjouissent de cette victoire, le duc de Weimar les surprend dans leur camp et fait prisonniers les quatre généraux. Jean de Wert, malgré ses instances pour rester en Allemagne, fut envoyé à Paris, où son arrivée produisit la plus grande joie. Enfermé d'abord au château de Vincennes, il n'eut bientôt d'autre prison que la capitale. Les Parisiens, qu'il avait fait trembler quelques années auparavant, s'empressaient d'aller voir ce redoutable général. Le cardinal de Richelieu lui donna dans son château de Conflans une fête dont le duc d'Orléans fit lui-même les honneurs. A l'exemple du premier ministre, les grands seigneurs se firent un mérite de lui procurer chaque jours de nouveaux divertissemens. La captivité de Jean de Wert dura quatre ans; mais on voit que rien ne fut négligé pour la rendre agréable. Ce ne fut qu'en 1642 qu'il fut échangé contre Horn, général suédois, fait prisonnier à la bataille de Nordlingen. Il reprit sur-le-champ son commandement, et battit le brave Rantzau à Tudlingen. Quelques mécontentemens le décidèrent à passer au service de l'Autriche, et il se signala, en 1646, dans l'armée impériale; mais il ne tarda pas à rejoindre les drapeaux de la Bavière. Après la paix de

Westphalie, il se retira dans une terre qu'il avait obtenue en Bohême pour prix de ses services. Il y mourut épuisé de fatigues le 6 septembre 1652. Son nom resta long-temps populaire en France. Plus de cinquante ans après, on le retrouva encore dans les refrains des chansons. Il y avait un air de trompette qu'on nommait l'air de Jean de Wert. Voyez la Romance de Mlle. l'Héritier, dans le Mercure galant, mai 1702, et le Dict. de Bayle.

WESENBECK (Pierre de), en latin Wesenbecius, dit l'aîné, pour le distinguer d'une autre Pierre Wesenbeck, surnommé le jeune, est le chef d'une célèbre famille de jurisconsultes, et fut lui-même très-habile dans la jurisprudence. Né en 1487, dans les Pays-Bas, il étudia d'abord à Louvain, puis à Paris, et enfin à Anvers, où il se maria à une riche veuve. Il fut ensuite admis au nombre des conseillers de la ville, et se distingua dans ce poste par sa sagesse et par l'étendue de ses lumières. Il mourut le 18 février 1562, universellement regretté, surtout des pauvres, auxquels il distribuait des aumônes considérables. De seize enfans qu'il avait eus de son mariage, trois acquirent comme jurisconsultes la plus haute réputation. André de Wesenbeck, l'aîné, né à Anvers en 1527, fit ses études à Louvain, et s'établit avocat à Bruxelles, où son érudition et son éloquence non moins que la beauté de sa figure et l'amabilité de ses manières lui firent acquérir une clientelle brillante, de la considération et des richesses. Il mourut en 1569, n'étant âgé que de 42 ans. Cette fin prématurée fut attribuée par les uns à l'excès du travail, et par les autres à un poison que lui auraient administré des rivaux envieux de sa gloire. Mathieu de Wesenbeck, frère du précédent, né le 25 octobre 1531, donna dès sa plus tendre enfance des preuves d'une facilité extraordinaire, et fut dès-lors appliqué aux études. A 14 ans, il avait terminé ses cours de latin et de grec, et se rendait à Louvain, pour y apprendre le droit. Reçu licencié en 1550, il partit pour la France, où il resta deux ans pour se perfectionner dans les langues, la littérature et la jurisprudence. Il alla ensuite s'établir en Allemagne, soit parce qu'il croyait y voir plus de ressources pour son étude favorite, soit parce que le protestantisme qu'il avait embrassé en France, et loin de ses parens catholiques, lui causait en Belgique, et au milieu de sa famille, de graves désagrémens. Il fut admis aux honneurs du doctorat à Jéna, et peu de temps après, obtint dans cette ville une chaire de droit, qu'il remplit avec éclat jusqu'en 1569, époque à laquelle il se rendit à l'académie de Wittemberg. Il y enseigna avec non moins de succès, et y jouit d'un peu plus de tranquillité qu'à Jéna, où ses études avaient été presque continuellement troublées par de vaines querelles avec quelques théologiens. Sa réputation, répandue dans toute l'Allemagne, attira sur lui les faveurs de l'électeur Maurice de Saxe, qui le nomma membre du conseil privé, et de l'empereur Maximilien II, qui, par un diplôme daté de Prague, lui confirma en 1571, la noblesse dont il jouissait dans les Pays-Bas, et le nomma noble d'empire. We-

senbeck mourut le 5 juin 1586, dans de grands sentimens de piété, mais sans s'être formellement expliqué sur sa foi. S'il faut en croire son éloge funèbre, imprimé à Wittemberg, 1585, in-4°., il revint au catholicisme qu'il n'avait jamais abjuré complétement, et dont la doctrine avait toujours été l'objet de ses méditations. Ses descendans, au contraire, ont essayé, dans un écrit ex professo, de prouver qu'il était mort fidèle aux principes de l'église luthérienne. Ce problème qui ne peut se résoudre par la lecture de ses écrits, puis qu'aucun ne traite de matières théologiques, et que tous se réfèrent à une époque antérieure au fait présumé, n'a point été suffisamment traité par André Rauchbar et Michel de Perre, qui ont chacun écrit une Vie de Wesenbeck. Plusieurs des ouvrages de ce jurisconsulte sont restés longtemps classiques, et n'ont été effacés que par suite de nouvelles notions que l'on a acquises plus tard sur le droit, et des faits nouveaux dont n'a cessé de s'enrichir l'histoire de la législation.

WESSEL (Jean), en latin Wesselius, savant du quinzième siècle, naquit à Groningue vers l'an 1419. On varie beaucoup sur son nom, que quelques-uns écrivent Basilius ou Wassilius, et que d'autres remplacent par celui de Goesfortius ou Gansefortius. Quelques littérateurs lui ont aussi donné le prénom d'Hermann, mais toutes ces variations, du reste faciles à expliquer, constituent autant d'erreurs (V. Bayle, Dict. crit., art. Wessel, note K). Ayant de bonne heure perdu son père qui était boulanger, il fut élevé gratuitement par la charité d'une dame qui le fit étudier avec son fils unique. Tous deux allèrent ensuite au collége de Zwoll, et Wessel y fit de tels progrès, qu'avant d'avoir fini ses études il fut admis à enseigner publiquement. De là il se rendit à Cologne, où on le soupçonna d'hétérodoxie, mais où il acquit un grand renom comme philosophe et comme théologien. Quelques personnes qui s'intéressaient à son avancement lui conseillèrent même d'aller à Heidelberg pour y donner des leçons de théologie. Mais Wessel en obtempérant à cet avis, ne fit qu'une démarche inutile : les statuts de l'académie n'accordaient le privilége de professer la théologie qu'à ceux qui avaient été promus au doctorat, et l'on ne *conférait* le doctorat qu'aux *ecclésiastiques*. Wessel, décidé à ne point entrer, au moins pour le moment, dans les ordres, abandonna Heidelberg et revint à Cologne, qu'il ne quitta dans la suite que pour se rendre à Louvain et à Paris. La vaine querelle des Réalistes et des Nominalistes, compliquée encore par celle des Formaux, divisait les écoles depuis trois siècles. Le jeune philosophe ne sut point se soustraire à l'empire des arguties scholastiques alors en vogue; il sembla néanmoins en sentir le vide ou du moins l'insuffisance, puisque, après avoir figuré parmi les chefs des deux autres partis, il se décida en faveur du Nominalisme, et que, si dans la suite il ne se prononça pas formellement contre ce système, il l'ébranla cependant par de fortes objections. Le célèbre François de la Rovère, alors général des Frères-Mineurs, et depuis pape sous le nom de Sixte IV, se fit son patron,

l'emmena au Concile de Bâle, et dans la suite lui proposa l'avancement le plus rapide. Aussi avide de science que dédaigneux des richesses et des grandeurs, Wessel se contenta de demander un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec. — « Eh! pourquoi ne demandez-vous pas une mitre ou quelque chose de semblable? s'écria le nouveau pontife. — C'est que je n'en ai pas besoin, répondit Wessel. » Quelque temps après, le savant Hollandais revint dans sa ville natale, et y mourut le 4 octobre 1489. Son orthodoxie était de son vivant un problème, dont, comme de raison, il se gardait bien de donner par trop clairement la solution. Mais on sut à quoi s'en tenir après sa mort, en lisant les nombreux manuscrits qu'il avait composés, partie d'après ses propres idées, partie d'après celles de l'abbé Rupert qui était son auteur favori.

WESTERBAAN (Jacob), seigneur de Brantwyck, préférait les plaisirs des muses aux intrigues, et aux faveurs de la cour. Élève d'Épiscopius, il en avait adopté la doctrine, et comptait au nombre de ses amis, Barneveld, Grotius et ce clergé Remontrant, condamné au synode de Dordrecht. Westerbaan, retiré dans sa belle maison de campagne voisine de La Haye, et appelée Ockenburg, lui a consacré un poème hollandais, qui porte ce nom, La Haye 1654, in-4°. On a de lui une traduction des Psaumes, en vers hollandais, La Haye 1655, in-8°. Il a aussi traduit beaucoup de morceaux de Virgile, d'Ovide, de Juvénal, de Sénèque, de Térence. Quelques-unes de ses pièces érotiques sont charmantes. Il maniait aussi l'épigramme avec talent. Ses Poésies ont été recueillies en 3 vol. in-8°., La Haye 1672. Westerbaan, créé docteur en médecine, avait épousé la veuve d'un des fils d'Olden-Barneveld, Regnier, seigneur de Grœneveld. Quand Vondel eut publié ses Mystères des autels, Westerbaan lança contre lui une satire pleine de sel, sous le titre de Triomphe de la foi de Vondel. Celui-ci, contre son usage, la laissa d'abord sans réplique, et n'y répondit enfin que par une invective en huit vers, peu digne de lui. V. la Vie de Vondel, par Brandt. M. de Vries a bien apprécié le mérite poétique de Westerbaan dans son Hist. de la poésie holl., tom. I, p. 232-241.

WETSTEIN (Charles-Antoine de), né à Amsterdam le 10 avril 1743, cultivait avec une grande supériorité la poésie latine, et a été honorablement cité, à ce titre, par M. Hœufft, dans son Parnassus latino-belgicus, p. 239 et suiv., et par M. Peerlkamp, dans ses Vitæ Belgarum qui latina carmina scipserunt, p. 467-470. Ayant fait de bonnes études à l'université de Leyde, il y fut reçu docteur en droit en 1762, et publia à cette occasion une savante dissertation: De mora, accompagnée d'une élégie d'adieux à la ville de Leyde. Il suivit pendant quelque temps le barreau à La Haye; mais bientôt dégoûté de la chicane, il revint à Leyde se livrer à son étude favorite de la littérature ancienne, et surtout aux muses latines. Sa famille, distinguée dans le commerce de la librairie, habitait la maison où, en 1582, Christophe Plantin avait transporté d'Anvers sa célèbre imprimerie, continuée par Raphelingius, son gendre, qui

s'y maintint jusqu'en 1626. Parmi les savans professeurs de Leyde, Wetstein était particulièrement lié avec l'illustre helléniste Valckenaer, qui a mis un avant-propos à son poème latin de la Délivrance de Leyde. Il a traduit du grec en vers latins, avec un bien rare talent, Hésiode, Théocrite et Coluthus; ces versions ont été réunies par lui, avec quelques autres pièces, dans un volume in-8°., Leyde 1774. Frappé d'aliénation mentale, il est mort le 29 juin 1797, dans une retraite, à Voorbourg près de La Haye.

WEYDE (Roger Van der), peintre, né à Bruxelles vers l'an 1480, fut un des artistes qui commencèrent à perfectionner la peinture dans les Pays-Bas. Il se distingua surtout par l'expression. Vander Weyde peignait avec succès le portrait; plusieurs souverains de son temps voulurent être peints par lui. Il était encore dans toute la force de l'âge, lorsqu'en 1529 il fut atteint d'une épidémie, connue sous le nom de mal anglais, qui ravageait le pays, et il y succomba au bout de quelques jours.

WIARDA (Tilleman Dothias), historien de Frise, était chevalier de l'ordre de Guelphes, et membre de la troisième classe de l'institut royal des Pays-Bas, des académies de Gottingue, de Groningue, etc. Il naquit en 1746, et mourut à Aurich le 7 mars 1826. Ce savant a rendu dans les sciences et les belles-lettres, des services importans à la Frise orientale. On a de lui : 1°. Une Histoire de cette province, qu'il a publiée en dix parties, 1791-1826. 2°. Un Dictionnaire de l'ancien langage frison. 3°. Un ouvrage sur les prénoms et surnoms hollandais. 4°. Un Code de droit public de la Frise orientale, et d'autres ouvrage de jurisprudence.

WIBOLDE, en latin Wiboldus, célèbre abbé de Stavelot, l'un des hommes le plus remarquables du douzième siècle, par les emplois qu'il occupa, et la part qu'il prit aux affaires de son temps, était, à ce qu'on croit, né à Liége, d'une famille distinguée. En 1119, il embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Walcindore, gouvernée par l'abbé Widric, qui le chargea de la direction des études dans le monastère. Les succès qu'il y eut et l'opinion qui se répandit de son savoir, firent souhaiter aux religieux de *Stavelot* de l'avoir parmi eux. Il céda à leurs instances, du consentement de son abbé. Pendant huit ans qu'il demeura à Stavelot, il y rendit de grands services, soit pour le perfectionnement de l'école qui y était établie, soit pour le rétablissement et le maintien des observances régulières. L'abbé de Stavelot étant mort en 1130, Wibolde, qui n'avait que trente-trois ans, fut, le 16 novembre de la même année, élu d'une voix unanime, pour lui succéder. Le 20 avril suivant, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Liége, et entra en possession de l'abbaye. Ce fut alors qu'il put travailler encore avec plus de fruit à rétablir la discipline un peu altérée sous les abbés précédens, et à former une bonne administration spirituelle et temporelle en nommant aux divers emplois des religieux éclairés et capables. Vers ce temps, l'empereur Lothaire étant venu vi-

siter le pape Innocent II, qui était à Liége, alla à Stavelot et s'y arrêta plusieurs jours. Frappé du mérite de l'abbé, après avoir, à sa prière, confirmé les priviléges de l'abbaye, il se l'attacha et l'employa dans diverses affaires. Dès-lors Wibolde se trouva en relation avec tout ce que l'Italie et l'Allemagne avaient de personnages distingués. Il assistait à toutes les diètes, était de tous les conseils. L'empereur voulut qu'il l'accompagnât en Italie, lorsqu'il s'y rendit pour établir sur le trône pontifical Innocent II, et s'opposer aux conquêtes de Roger, comte de Sicile, qui avait embrassé le parti de l'antipape Anuclet. Lothaire, ayant besoin d'une flotte pour l'exécution de ses projets, envoya Wibolde à Naples pour la préparer, et voulut qu'il en prit le commandement. Ce voyage lui procura l'occasion de visiter l'abbaye de Mont-Cassin. Il y trouva la paix troublée à cause de Rainauld de Toscane qui s'en disait abbé, et en exerçait les fonctions, quoique son élévation ne fût pas canonique. Wibolde rendit compte de cette dissension à l'empereur. Rainaud fut déposé; mais le trouble continuant de régner dans l'abbaye, l'empereur voulut que Wibolde en prit le gouvernement, et le fit élire par les religieux. Tous ses efforts pour rétablir l'ordre furent inutiles. Il avait contre lui un parti puissant, soutenu par Roger qui avait reparu après le départ de Lothaire. Wibolde voyant qu'il n'y avait aucun bien à faire, et n'étant pas lui-même en sureté, quitta secrètement le monastère après quarante jours de gouvernement, et chercha à rejoindre l'empereur qui s'était mis en route pour l'Allemagne. Il le trouva mourant au village de Bretten, près de Trente. Wibolde continua d'être employé par Conrad, son successeur, à l'élection duquel il avait contribué. Son crédit s'accrut même sous ce nouvel empereur, et il devint tel, que des princes, des rois, l'empereur de Constantinople, et les souverains pontifes eux-mêmes y avaient recours, pour les affaires qui les concernaient. Son nom se trouve dans la liste des vices-chanceliers de l'empire. En 1144, Wibolde fut invité à se rendre à Corvey ou la Nouvelle Corbie, célèbre et ancienne abbaye de Westphalie, pour donner son avis au sujet de Henri, qui en était abbé, et qu'on accusait de plusieurs crimes. Cet abbé, ayant été convaincu de simonie, fut déposé, et un autre élu pour le remplacer; mais celui-ci étant mort quelque temps après, Wibolde, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome par l'ordre de l'empereur, fut élu abbé de Corvey le 18 janvier 1147. Au mois de mai de la même année, Conrad partant pour la croisade lui confia l'éducation de son fils, nouvellement élu roi des Romains. Peu de temps lui avait suffi pour rétablir l'ordre à Corvey, et rendre à ce monastère son ancien lustre. Il en partit en 1148, pour retourner à Stavelot. La même année, il fut élu abbé de Walcindore; mais il s'excusa et n'accepta point cette nomination. Conrad mourut le 19 février 1152. Sous Frédéric I[er]., son successeur, Wibolde continua de prendre part aux grandes affaires de l'empire; d'assister aux assemblées où elles se traitaient, et d'être chargé de négociations importantes. Cette année même, il

souscrivit au traité de paix entre l'Eglise et l'empire. En 1155, il fut envoyé à Constantinople, vers l'empereur des Grecs. A peine était-il de retour, après avoir heureusement rempli l'objet de sa légation, que Frédéric l'y renvoya pour une autre affaire. Il la termina avec le même succès, et revenait, en 1158, lorsqu'il fut surpris par la mort, à Butélie, ville de la Paphlagonie. Il y expira le 18 juillet de la même année. On croit qu'il avait été empoisonné. Ce prélat, d'une prudence parfaite et d'une rare capacité dans les affaires, a laissé quatre cent quarante-une lettres, monument précieux pour l'histoire civile et religieuse de son temps. Les PP. Dom Martenne et Dom Durand les ont insérées dans leur Amplissima collectio veterum monumentorum.

WICHMANN (Augustin), né à Anvers, à la fin du seizième siècle, après avoir fait de bonnes études, embrassa l'institut de Prémontré à Tongerlo, célèbre abbaye de cet ordre. Lorsqu'il eut prononcé ses vœux, son abbé l'envoya à Louvain, au collége que l'ordre avait dans l'université de cette ville, pour y suivre les cours de philosophie et de théologie, et y prendre des grades. Il s'y distingua par son assiduité à l'étude et par des succès. Ayant obtenu le degré de bachelier en théologie, il revint à Tongerlo, et y enseigna pendant quelque temps. Pourvu ensuite des prieures-cures de Merlo, de Thilborck et de l'archiprêtré d'Helmont, bénéfices dépendans de l'abbaye, il exerça pendant plusieurs années les fonctions pastorales avec beaucoup de zèle. Théodore Werbræken, son abbé, ayant désiré, en 1642, de se donner un coadjuteur, tous les suffrages se réunirent en faveur de Wichmann; et lorsque Werbræken mourut, le 22 juin 1644, il lui succéda. Le 9 juillet suivant, il reçut la bénédiction abbatiale des mains de l'évêque de Bois-le-Duc, et prit possession de l'abbaye. Tout cependant ne fut pas bonheur pour le nouvel abbé. Les annales de l'ordre de Prémontré font mention d'un violent incendie qui éclata à Tongerlo de son temps. L'église du monastère fut réduite en cendres. Ces annales nous apprennent que Wichmann en rebâtit une plus belle que la première, qu'il l'orna de peintures d'un goût exquis, la meubla richement, et la pourvut d'ornemens magnifiques. Il plaça dans le clocher une horloge munie, suivant l'usage du pays, d'un bon carillon, dont le jeu faisait précéder chacune des heures par des airs mélodieux. Tandis qu'il s'occupait de ces réparations, il ne négligeait pas d'autres objets non moins importans. Il cultivait les saintes lettres, et les faisait cultiver par ses religieux. Quoiqu'on n'eût pas cessé de s'en occuper jusqu'alors, leur culture, sous son gouvernement, acquit encore plus de lustre; et beaucoup d'ouvrages remplis de recherches et d'érudition parurent sous ses auspices. Depuis cette époque jusqu'à ces derniers temps, le goût des études hagiographiques qui convient à des établissemens religieux, et qui s'accommode si bien, dit Feller, avec l'étude de la saine théologie et l'exactitude des observances régulières, s'est conservé à Tongerlo, et a pris un nouvel éclat sous le dernier abbé, Godefroi

Hermans. Ce prélat, homme d'un rare mérite, soutint et encouragea ce goût d'une manière particulière. En 1787, et malheureusement un peu trop tard, il trouva l'occasion, et ne la manqua point, d'acquérir le fonds des Bollandistes. Étant parvenu à s'attacher quelques-uns des auteurs de ce grand ouvrage, il conçut le dessein de le faire continuer, en leur adjoignant quelques-uns de ses religieux. Il fit construire exprès une nouvelle salle de bibliothéque, la fournit à grands frais des livres et des documens nécessaires, établit dans son monastère une imprimerie, et ne négligea rien de ce qui pouvait assurer le succès de cette grande entreprise. Le résultat de ses soins fut la publication du tome VI du mois d'octobre, comprenant les 12e., 13e. et 14e. jours de ce mois, et formant le 52e. volume de la collection. Ce volume parut à Tongerlo, en 1794, avec le frontispice commun à tout l'ouvrage et deux belles gravures, la première représentant Pie VI, et l'autre l'abbé Hermans. L'entrée des troupes révolutionnaires dans la Belgique vint interrompre ce beau travail. L'abbé et les religieux, obligés de sortir du monastère, furent dispersés; et ce sanctuaire de la piété et des lettres cessa d'exister. Ce savant abbé mourut à Tongerlo en 1661, bien regretté des siens, après dix-sept ans de prélature, et y fut inhumé.

WICQUEFORT (Abraham de), diplomate, doit à son Traité de l'ambassadeur une réputation si grande, qu'on est surpris de ne pas avoir sur sa personne des renseignemens plus complets. On conjecture qu'il était fils d'un négociant d'Amsterdam, et qu'il naquit en cette ville, vers la fin du seizième siècle. Il s'établit fort jeune en France, et, ayant tourné ses études du côté de la politique, il parvint bientôt à se faire connaître d'une manière avantageuse. L'électeur de Brandebourg le nomma, vers 1626, son résident à Paris; et il remplit ce poste, pendant trente-deux ans avec beaucoup de capacité. L'attachement qu'il portait à la maison de Condé, mais surtout la liberté qu'il prit d'égayer sa correspondance diplomatique par le récit des amours de Louis XIV avec les nièces du cardinal Mazarin, le brouillèrent avec le ministre qui demanda son rappel. Dès que son successeur fut arrivé (1658), il reçut l'ordre de sortir de France; mais comme il différait de jour en jour son départ, sous divers prétextes, il fut mis à la Bastille, et conduit sous une escorte à Calais, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. De Londres il se rendit à La Haye, et il y trouva dans le pensionnaire S. de Witt un zélé protecteur. Mazarin, dit-on, se repentit de s'être privé des talens de Wicquefort, et lui proposa mille écus de traitement pour le tenir au courant des intrigues des ministres étrangers en Hollande. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il vivait dans l'intimité de l'ambassadeur de France d'Estrades. Suivant Amelot de la Houssaye (Mémoires, III, 281), il était tous les jours à la table de ce ministre, où il buvait comme un templier. A la place de résident du duc de Brunswick-Zell, il joignait celle de secrétaire interprète des états de Hollande pour les dépêches étrangères; et il dut, en outre, à la bienveillance de S. de Witt la charge d'historio-

graphe. S'il est vrai que Wicquefort soit l'auteur de l'Avis fidèle aux Hollandais, publié en 1675, son inclination pour la France n'allait pas jusqu'à lui faire sacrifier ses devoirs envers son pays. Cet écrit, qui contient le tableau trop fidèle des excès de tout genre commis par les troupes françaises, contribua beaucoup à sauver la Hollande menacée par les armes victorieuses de Louis XIV. Le service éminent que Wicquefort avait rendu dans cette circonstance ne put lui faire pardonner son attachement à la mémoire de S. de Witt. Ses ennemis l'accusèrent d'avoir communiqué à l'ambassadeur d'Angleterre (Williamson) des papiers importans, qui lui avaient été remis pour les traduire. Arrêté le 25 mars 1676, il fut condamné par arrêt de la cour de justice, du 20 novembre suivant, à une détention perpétuelle. Il composa dans sa prison un Mémoire, non pour se justifier des faits qu'on lui imputait, mais pour prouver qu'en sa qualité de résident du duc de Zell, il n'était point soumis à l'action des tribunaux de Hollande, et que le traitement qu'on lui faisait subir était contraire au droit des gens et aux priviléges des ambassadeurs. Cet écrit fut adressé par son fils au congrès de Nimègue; mais les plénipotentiaires, occupés d'intérêts plus élevés, ne firent entendre aucune réclamation en faveur du malheureux Wicquefort. Il aurait péri dans sa prison, si la tendresse ingénieuse d'une de ses filles ne fût venue à bout de le soustraire à la surveillance de ses gardiens (1er. septembre 1679). Wicquefort chercha d'abord un asile à la cour du duc de Zell; mais fâché de ce que ce prince ne faisait aucune démarche pour le réhabiliter, il quitta brusquement la cour et se retira dans les environs de Zell, où il mourut le 23 février 1682, dans un âge très-avancé. A beaucoup d'esprit naturel il joignait une instruction étendue. Il connaissait presque toutes les langues de l'Europe, qu'il écrivait et parlait avec une égale facilité. Quoique doué d'une activité rare et d'un tact singulier, il manquait de prudence, et c'est à ce défaut qu'on doit attribuer ses malheurs, si l'on ne veut pas en trouver la cause dans la haine des Orangistes. On a de Wicquefort des traductions françaises des voyages d'Olearius et de Mandelslo, de celui de Th. Herbert en Perse et aux Indes orientales, et enfin de l'ambassade de Perse par Figuéroa.

WICQUEFORT (Joachim de), diplomate, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignemens très-incomplets, était, suivant Paquot, frère du précédent (Voyez Mém. pour l'hist. litt. des Pays-Bas). Il est assez remarquable que Joachim ne nomme pas une seule fois dans ses lettres Abraham, avec lequel il devait avoir des relations plus étroites qu'avec ses autres frères, puisqu'ils étaient attachés l'un et l'autre au corps diplomatique, et qu'il parle des deux autres, Samuel et Gaspard. Barlée ou Baërle, l'ami le plus intime de Joachim, s'est amusé à faire son portrait d'une manière bizarre, dans une lettre à Cont. Huygens: « Celui qui vous remettra cette lettre, lui dit-il, est né dans une ville où l'on adore l'argent. Il a été élevé sous Apollon, les Muses et les Grâces; il a sucé le lait de la Vérité, de la Douceur et de la Politesse; il est bon, affable,

obligeant; il a la physionomie ouverte et agréable, quoiqu'il n'ait point de sourcils, etc. » L'éditeur des lettres de Wicquefort annonce dans l'avertissement dont il les a fait précéder, qu'il est inutile de parler de l'auteur « parce que tout » le monde sait qu'il a été un per» sonnage non moins illustre par » son esprit que par ses emplois, » et qu'il entretenait une amitié » très-étroite avec Grotius, Hein» sius, Vossius, etc. » Les lettres de Wicquefort ne peuvent suppléer qu'imparfaitement à la discrétion singulière de son éditeur. Joachim, né vers la fin du seizième siècle à Amsterdam, se livra de bonne heure aux études diplomatiques, et fut employé dans diverses négociations pendant la guerre de Trente-Ans. En 1635, il remplissait la place de résident à Hambourg. Trois ans après, il fit un voyage en France, d'où il retourna bientôt en Allemagne. Il revint en 1639 à Paris, chargé par le duc Bernard de Weimar de passer l'envoi des secours qu'on lui avait promis. Les services que Joachim avait rendus à la France furent récompensés par le cordon de l'ordre de Saint-Michel. Il fut nommé par le landgrave de Hesse son résident près des États-Généraux, et mourut en Hollande vers 1670. On voit dans les lettres de Vossius, recueillies par Burmann dans le Sylloge epistolarum, que Wicquefort aimait les livres et les médailles, et qu'il se faisait un plaisir de communiquer aux savans ses livres et ses manuscrits. Sa collection de médailles grecques fut acquise par Heinsius, pour la reine Christine de Suède. Ce fut long-temps après la mort de Wicquefort qu'on s'avisa de publier le Recueil de ses lettres à Barlée avec les réponses; elles ont été traduites en français par un sieur Plessis ou Duplessis (Plusseus). Il s'en fit trois éditions la même année (1696), l'une latine, l'autre française, et la troisième latine et française. Il n'y a rien d'utile ni de fort agréable dans ces lettres dit le père Bonav. d'Argonne (Mélanges de Vigneul-Marville, T. II, p. 434). Ce jugement n'est pas trop rigoureux. Dans le Recueil des lettres de Grotius, on en trouve 4 adressées à Joachim Wicquefort.

WIER (Jean) dit Piscinarius, né en 1515, à Grave sur la Meuse, province de Brabant septentrional, fit divers voyages, et visita une partie de l'Afrique et de l'Asie. De retour en Europe, il devint médecin du duc de Clèves, place qu'il exerça pendant 30 ans. Il mourut subitement en 1588 à Teklembourg. Ses Œuvres ont été imprimées à Amsterdam en 1660, en un vol. in-4°.

WILDE (Jacques de), savant numismate hollandais, avait réuni vers la fin du dix-septième siècle, à Amsterdam, une bibliothéque et un cabinet d'antiquités et de médailles très-riches. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables sur la science qu'il cultivait avec autant d'érudition que de zèle : 1° Selecta numismata antiqua, Amsterdam 1692, in-4°. 2° Signa antiqua, Amsterdam 1700, in-4°. 3° Gemmæ selectæ antiquæ, Amsterdam 1703, in-4°., avec son portrait. Sa fille, Marie de Wilde, partageait les goûts de son père, et se plaisait à la culture des arts. Elle a gravé à l'eau-forte les Signa antiqua, ornés aussi de son portrait, à l'âge de 17 ans, et même de deux ma-

nières différentes dans des exemplaires divers. La muse latine et la muse hollandaise ont célébré à l'envi Marie de Wilde, et M. Collot d'Escury, dans son ouvrage intitulé Hollands Roem, c'est-à-dire, la gloire de la Hollande (2 vol. in-8°., La Haye 1824), s'est plu aussi à lui rendre justice, t. 1er., pag. 235.

WILDENS (Jean), peintre, naquit à Anvers vers l'an 1584. L'étude de la nature fut sa principale occupation; il l'observait dans ses plus petits détails, et s'efforçait sans cesse de rendre tout ce qui le frappait dans l'aspect d'une riche campagne ou d'un beau ciel. Rubens, auquel ses immenses travaux ne permettaient pas de tout exécuter, savait choisir avec discernement les artistes qu'il croyait dignes de l'aider. Wildens fut un de ceux qu'il employa le plus fréquemment et avec le plus de succès. Ce peintre savait se conformer à toutes les intentions de son guide. Son coloris était toujours en harmonie avec celui de ce grand artiste; sa touche était vague et légère, prononcée et décidée quand le sujet l'exigeait. Aussi Rubens disait-il de Wildens qu'aucun peintre n'entendait mieux que lui l'accord des fontes avec le principal sujet, sans détruire l'harmonie générale, de sorte que tout dans ses tableaux semblait toujours placé par la nécessité. Cet éloge de Wildens est justifié, non seulement par les tableaux qu'il a peints conjointement avec Rubens, mais par ceux qu'il a exécutés seul. Il avait avec les talens de son maître un heureux choix de nature, une exécution, une facilité, une couleur chaude et brillante, et une grande légèreté dans ses ciels et dans ses contours. C'est à tort que l'on a avancé qu'il peignait le portrait, quoiqu'il dessinât bien la figure; il n'en peignait que dans ses paysages, et même il les faisait souvent exécuter par une main étrangère. Parmi ses nombreux tableaux, ceux que l'on peut regarder comme son chef-d'œuvre sont les deux grands paysages qu'il peignit à Anvers pour la Chapelle de Saint-Joseph, dans l'église des religieuses connues sous le nom de Fackis. L'un représente la fuite en Egypte, et l'autre le repos de la Vierge. Les figures peintes par Langre rappellent les beaux ouvrages de Van Dyck, et on ne connaît aucun paysage de Wildens qu'on puisse comparer à ces deux tableaux. Ce peintre mourut à Anvers en 1644.

WILLAERTS (Adam), peintre, naquit à Anvers en 1577. La peinture et la poésie furent l'occupation de toute sa vie, mais c'est surtout comme peintre qu'il s'acquit une réputation méritée. Il excellait à peindre des vues de rivières avec de petites embarcations, des marines de petite dimension, des rivages, des marchés aux poissons, des incendies, des cabanes, des vaisseaux, des barques de pêcheurs remplies de petites figures d'une teinte extrêmemet délicate, et dont les mouvemens naturels et saisis avec intelligence, ajoutent un prix infini à ses compositions. Sa couleur était fine et transparente, mais quelquefois un peu grise, ses têtes bien choisies et ses tableaux bien compris. Malgré le mérite des figures qu'il introduit dans ses ouvrages, on peut leur reprocher d'être prises dans une

nature trop commune, et le temps, qui a fait passer ses tableaux au noir, leur a ôté une partie de leur mérite : il s'était fixé à Utrecht, où il mourut en 1640. Abraham Willaerts, fils du précédent, naquit à Utrecht, en 1613. Après avoir reçu de son père les premiers élémens de la peinture, et s'être perfectionné sous Jean Bylaert, il alla en France, où il entra dans l'école de Vouet. Il acquit, sous ce dernier maître, un talent assez distingué pour mériter d'être attaché, comme peintre, au comte Maurice de Nassau. Lors de l'expédition d'Afrique, il fut embarqué sur la flotte hollandaise en qualité de simple soldat, et il profita des loisirs que lui laissait le service militaire pour peindre les usages et les sites les plus remarquables du pays d'Angelo, où il avait débarqué. De retour de cette expédition, il fut de nouveau employé par le comte Maurice pour lequel il fit plusieurs ouvrages. De Bruxelles, Willaerts alla habiter pendant quelque temps Amresfort, où il fut occupé par l'habile architecte Van Vempres. Il vint enfin se fixer à Utrecht, où il mourut.

WINGHEN (Joseph Van), surnommé le Vieux, peintre, naquit à Bruxelles en 1544, et se rendit fort jeune en Italie, pour se livrer à la peinture. A peine était-il arrivé à Rome, qu'un des princes de l'église le prit sous sa protection, le reçut chez lui, et pendant quatre années le mit à portée d'étudier avec fruit les chefs-d'œuvre que cette ville renferme. Les talens de Winghen lui acquirent une réputation qui le devança dans sa patrie, et lorsqu'il fut de retour à Bruxelles, après une absence de plusieurs années, le duc de Parme, gouverneur des Pays-Bas, charmé de la beauté de ses ouvrages, le prit à son service et lui accorda le titre de son premier peintre. Parmi les ouvrages qui prouvent que cette faveur était méritée, on cite la Cène, qu'il fit pour le maître-autel des frères de la Charité. Le fond d'architecture avait été peint par Paul de Vries. Le désir de voyager ne put retenir Van Winghen au service du duc de Parme, qui lui permit de le quitter, et qui accorda sa place à Otto Venius. En 1584, il était établi à Francfort-sur-le-Mein, où il peignit un tableau allégorique qui fut généralement admiré. Il y avait représenté l'Allemagne sous la figure d'une femme nue et au désespoir, enchaînée à un rocher, et que le Temps veut délivrer, après avoir repoussé la Tyrannie, qui, sous la figure d'un homme armé, foule aux pieds la Religion et ses attributs. Quoique ce peintre fût actif et assidu au travail, le nombre de ses tableaux est aujourd'hui peu considérable, la plupart de ceux qu'il avait peints ayant été détruits ou dispersés par la guerre. Van Winghen mourut à Francfort, en 1603. Jérémie Van Winghen, le jeune, fils du précédent, né à Bruxelles, en 1578, fut d'abord son élève, puis celui de François Badens, à Amsterdam, et se fit de bonne heure une réputation comme coloriste. Cet artiste mour. en 1648. Il se livra presque exclusivement à faire des portraits, genre pour lequel il montra un talent supérieur.

WINSEM ou WINSEMIUS (Pierre Van), historien et poète, tirait son nom d'un village de la province de Frise, berceau de sa famille. Il

naquit, vers 1586, à Leuwarde, où son père exerçait les fonctions de recteur des écoles publiques. Ayant achevé ses humanités, il alla continuer ses études à Franeker. Après s'être perfectionné dans la connaissance du grec, et avoir fait ses cours de logique et de physique, il suivit les leçons de la faculté de médecine, et par son application mérita l'estime de tous les professeurs. De Franeker, Winsem se rendit à Leyde, où il fréquenta les cours de Dan. Heinsius, et de Paul Mérula pour les belles-lettres, de Pierre Pauw, d'Ever. Vorst et d'Oth. Heurnius pour la médecine. Avant de prendre ses grades, il voulut compléter son instruction par des voyages dans les principaux états de l'Europe; mais, arrivé en Saxe, il se laissa persuader d'abandonner la médecine pour la jurisprudence, et fit son cours de droit dans les académies d'Erfurt et d'Iéna. Il visita ensuite plusieurs universités de Suède et de France, et se fit recevoir docteur, en 1611, à la faculté de Caen. De retour à Leuwarde, après une absence de dix ans, il fréquenta le barreau; mais dégoûté bientôt de la profession d'avocat, il prit le parti de se retirer à la campagne, et se livra tout entier à son goût pour la poésie. Les états de Frise, désirant donner une direction utile aux talens de Winsem, lui conférèrent, le 5 décembre 1616, la charge d'historiographe de cette province. En 1636, il fut nommé professeur d'histoire et d'éloquence à l'académie de Franeker; et trois ans après en ayant été désigné recteur, il ne négligea rien pour y rétablir la discipline. Le 31 octobre 1644, Winsem tomba dans une léthargie dont tous les secours de l'art ne purent le tirer; il mourut le 11 novembre, à l'âge d'environ cinquante-huit ans.

WINSEM ou WINSEMIUS (Ménélas) médecin et botaniste, frère du précédent, était né, vers 1591, à Leuwarde. Ayant achevé ses humanités avec succès, il alla continuer ses études à Leyde, et se rendit bientôt fort habile dans l'art de guérir. Après avoir pratiqué quelque temps à Embden, il reçut en 1616 l'invitation de venir professer, à l'académie de Franeker, la médecine, l'anatomie et la botanique. Il remplit cette triple chaire avec un zèle infatigable, et mourut, le 15 mai 1639, à l'âge de quarante-huit ans.

WINTER (Nicolas-Simon Van), poète hollandais, né à Amsterdam en 1718, fut élevé dans le goût des lettres et des muses. Il ne tarda pas à faire preuve d'heureuses dispositions pour la poésie. Sa première production fut un petit poème intitulé Caïn et Albert en 1743; mais il prit un tout autre essor dans son poème de l'Amstel, en six chants, Amsterdam 1755, in-4°. Une imagination riante et féconde, une grande pureté de diction et de style, un rare talent pour le genre descriptif, recommandent cet ouvrage, dont le sujet est le fleuve qui donne son nom à la ville d'Amsterdam. En 1769, Van Winter donna son poème des Saisons, en 4 chants, imité de Thomson, dans lequel il rivalisa honorablement avec son modèle. On doit encore à Van Winter deux tragédies: Monzongo ou l'Esclave royal, et Menzikoff. La première de ces deux productions, très-supérieure à l'autre, est restée au théâtre. Van Winter a publié en 1793, avec les poésies posthumes

de Mme. Van Winter, un recueil de Poésies mêlées, fables, etc.; et ces deux époux ont eu aussi leur part à une excellente traduction des Psaumes de David, connue sous la rubrique de Laus Deo, salus populo, et pour laquelle les poètes de Bosch, Pater, Hartsen, Roullaud, Meyer et Asschenberg furent leurs collaborateurs.

WINTER (Lucrèce-Guillelmine Van), née Van Merken, épouse du précédent, vit le jour à Amsterdam en 1722, et mérite d'être placée au nombre des muses bataves. Elle comptait parmi ses ancêtres Gaspard Barlæus et Gérard Brandt; et elle était proche parente du poète de Haas (François), qui se plut à la diriger par ses conseils. Richement douée d'esprit, d'imagination, et surtout d'une mémoire qui décuplait pour elle les avantages de ses lectures; enfin vivant dans une société littéraire du meilleur choix, elle réunissait tous les avantages. En 1745, elle publia, sous le voile de l'anonyme, sa tragédie d'Artémire, dont le sujet était pris dans Hérodote. Cette pièce, où l'on ne peut méconnaître du talent, donna des espérances. Cependant elle ne l'a pas admise dans son Théâtre. En 1762, parut son poème intitulé l'Utilité des afflictions, en trois chants, suivi de quelques Héroïdes, etc. La morale religieuse ne pouvait avoir un plus digne organe ni un plus touchant interprète. La considération poétique de l'auteur s'accrut encore, quatre ans après, pas son poème de David, en douze chants. S'il ne répond pas à toutes les conditions de l'épopée, il n'en doit pas moins être considéré comme un chef-d'œuvre dans un genre qui en approche. Tous les caractères y sont dessinés de main de maître, et parfaitement soutenus. Les descriptions y sont magnifiques. L'auteur touche la lyre inspirée de son héros d'une manière digne de lui. Aussi le David est-il une des productions les plus nationalisées du Parnasse batave : elle l'est plus, sous certains rapports, que le Germanicus, en seize chants, qui parut en 1779. Le choix du sujet peut avoir nui au succès populaire de Germanicus, d'ailleurs si riche d'invention et de style, mais dont les beautés, d'un genre plus sévère, n'excitent pas le même intérêt de sentiment. L'ambition de Rome, avide de vengeance et de sang contre les peuples de la Germanie, effarouche plutôt qu'elle n'attache; et le dévouement d'un Claudius Civilis ou d'un Arminius pour la cause de la liberté de leurs concitoyens eût été tout autrement national. Au surplus, on ne peut donner trop d'éloges à Germanicus; il mit le sceau à la réputation de son auteur. Il en a paru une traduction française, en prose, à Leyde, in-12. Depuis onze ans, Mlle. Van Merken avait épousé un des grands admirateurs de ses qualités personnelles et de son mérite littéraire, Van Winter, qui lui avait dédié ses Saisons. Il donna beaucoup de soins au poème de Germanicus, et mérite, à ce titre, d'en partager le succès. Mme. Van Winter est auteur de tragédies, non traduites, mais originales, comme le Monzongo et le Menzikoff de son mari. Le théâtre français leur servait de modèle à l'un et à l'autre. Toutes les pièces des deux époux réunies forment deux vol. in-4°., dont le premier contient : 1°. Le Siége de Leyde, par Mme. Van Winter; 2°. Jacob Simonsz de Ryk, par la même; 3°. Monzango ou l'Esclave

royal, par M. Van Winter : c'est un sujet d'imagination, dont le but est d'inspirer de l'aversion pour la traite des noirs; la scène est à Vera-Cruz; 4°. les Camisards, par Mme. Van Winter. Le second volume contient : 1°. Marie de Bourgogne, comtesse de Hollande, par Mme. Van Winter; 2°. Menzikoff, par M. Van Winter : la scène est en Sibérie; 3°. Louise D'Arlac, fille de Dominique de Gourges, par Mme. Van Winter : la scène est dans l'Amérique septentrionale; 4°. Sibylle d'Anjou, femme de Gui de Lusignan, roi de Jérusalem, par la même : la scène est à Jérusalem; 5°. Gélonide, sujet d'imagination, par la même : C'est le triomphe de la tendresse maternelle; il y a des chœurs; la scène est à Athènes. Nous avons déjà fait mention des Œuvres posthumes de Mme. Van Winter, qui mourut à Leyde le 19 avril 1795, dans la soixante-dix-septième année de son âge. Un fils du premier mariage de M. Van Winter, Pierre Van Winter, cultivait également avec succès la poésie hollandaise. On a de lui une traduction en vers des Odes d'Horace, Amsterdam 1804, in-4°.; une traduction en vers de quelques livres de l'Enéide; une de l'Essai sur l'homme de Pope.

WINTER (Jean-Guillaume de), amiral hollandais, entra de bonne heure au service de la marine de son pays, fut lieutenant en 1787, et s'expatria après la révolution qui rétablit l'autorité du Stathouder. Ses opinions politiques n'étant pas en harmonie avec celles du moment, il prit du service dans les armées françaises, se distingua par sa bravoure, et rentra dans sa patrie en 1795, avec le grade de général de brigade, qu'il obtint dans l'armée de Pichegru. Quoiqu'on lui connût des talens militaires, et qu'il eût été sans doute un bon général, ayant fait ses preuves sous un des premiers capitaines de l'Europe, le gouvernement batave lui crut encore plus d'aptitude à la guerre maritime, et le nomma vice-amiral de ses flottes. Il se détermina à cette nomination, d'autant plus aisément que les meilleurs officiers de marine, attachés pour la plupart à la cause du Stathouder, venaient de donner leur démission, ne voulant pas servir le nouveau gouvernement. Après avoir été bloqué long-temps par les Anglais dans le Texel, l'amiral de Winter reçut, vers les premiers jours d'octobre 1797, l'ordre exprès de sortir et d'attaquer l'ennemi. Forcé d'obéir, il mit à la voile : l'affaire s'engaga le 11, et après un combat long et sanglant, dans lequel l'amiral hollandais montra de l'activité et beaucoup de courage, il fut obligé d'abandonner le champ de bataille aux Anglais : lui-même fut fait prisonnier. Au reste, la victoire coûta cher à l'ennemi, et tous les gens impartiaux rendirent justice à De Winter, qui, contraint par le gouvernement de livrer un combat qu'il regardait comme inégal, y déploya autant de zèle que de valeur. On le reçut à Londres avec la distinction qu'on doit aux braves. Echangé par la suite, il conserva une grande influence dans la république batave; mais il est inexact de dire, ainsi qu'on le lit dans une Biographie des contemporains, qu'il aurait, au commencement de 1800, formé le projet de jouer, dans son pays, le même rôle que Bonaparte en France. Le roi Louis Napoléon le créa maréchal et comte de Huissen. De Winter passa au service

de France en 1810, lors de la réunion de la Hollande à l'empire français, et mourut en 1813, à Paris, où il a été enterré avec tous les honneurs dus à son rang. Ses restes ont été déposés au Panthéon.

WISCHER (Théodore), peintre, né à Harlem vers 1650, apprit son art dans l'école de Berghem, et profita beaucoup des leçons d'un aussi bon maître. Il mourut dans la misère à la fin du dix-septième siècle, après un séjour de plus de 25 ans en Italie. Wischer (Corneille), de la même famille, fut un des plus habiles graveurs de son siècle. Wischer (Jean), frère du précédent, a aussi gravé avec quelque succès.

WISSING (William), peintre de portraits, né à Amsterdam en 1656, reçut les leçons de Dodaens, peintre d'histoire à La Haye. Étant passé en Angleterre, il s'attacha, non sans succès, à saisir la manière de Peter Lely, et eut de la vogue après la mort de cet artiste. Charles II et la reine, le duc de Monmouth, Jacques II, et presque toutes les personnes de la cour voulurent avoir leurs portraits de sa main. Il fut quelque temps en concurrence avec Kneller, dont la réputation croissait chaque jour. Jacques II l'envoya en Hollande pour qu'il peignît le prince et la princesse d'Orange. On prétend que lorsqu'une dame se présentait chez cet artiste pour qu'il fît son portrait, s'il la trouvait trop pâle, il la prenait par la main, et la faisait danser jusqu'à ce que son teint s'animât. Il mourut en 1687, n'ayant que trente-un ans.

WISSOCH (Gisbert de), seigneur de Bomi et chanoine de la cathédrale de Liége, s'appliqua à la science héraldique, et fit des recherches immenses sur les familles des évêques et des chanoines de Liége. Son travail comprenait trois siècles, depuis 1350 environ, jusque vers 1650. Il se proposait de le faire imprimer, mais la mort l'empêcha d'exécuter ce projet. Il laissa une partie de ses manuscrits aux Frères Mineurs de Huy, et il fut enterré dans le chœur de leur église.

WIT (Jacques), peintre né à Amsterdam en 1695, eut beaucoup de talent pour le portrait et l'histoire; mais il excella surtout dans le bas-relief. Ses tableaux en ce genre, qu'on voit dans la salle du conseil à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, sont d'une illusion parfaite. Il mourut dans sa patrie en 1754.

WITS ou WITSIUS (Herman), savant théologien protestant, naquit le 12 février 1636 à Enckuysen dans la Nord-Hollande. Son père, membre du conseil de cette ville, est auteur de Méditations pieuses ou Cantiques en flamand. Ses études achevées, il embrassa la carrière évangélique et, depuis 1657, remplit les fonctions du pastorat dans différentes églises, jusqu'en 1675, époque à laquelle il fut nommé professeur de théologie à l'académie de Franeker. Il refusa la chaire qui lui fut offerte à Groningue en 1679; mais, l'année suivante, il remplaça Fr. Burmann à l'académie d'Utrecht. Il accompagna, en qualité de chapelain, les ambassadeurs que les États de Hollande envoyèrent à Jacques II (1685), pour le complimenter sur son avénement au trône d'Angleterre. En 1698, Fréd. Spanheim s'étant demis de sa chaire à l'académie de Leyde, à raison de son grand âge, Wits fut choisi pour lui succéder. Il passa de cette place à celle de recteur du collége théo-

logique, qu'il remplit avec zèle et mourut le 22 octobre 1708, à l'âge de soixante-douze ans. Wits avait une grande érudition, et écrivait bien en latin et en hollandais. Il penchait pour le coccéianisme; mais il ne se déclara jamais pour aucun des partis qui divisaient alors l'église de Hollande.

WITSEN (Nicolas), né à Amsterdam en 1640, joua un rôle important dans la magistrature de cette ville, surtout à l'époque de l'expédition de Guillaume III en Angleterre (1688). L'historien Wagenaar a fait usage des notes tenues par Witsen sur les préparatifs de cette expédition, dont le secret lui avait été confié, et sur les résultats qui en furent les suites immédiates; spécialement sur l'alliance offensive et défensive signée entre l'Angleterre et les États-Généraux le 13 sept. 1689. Witsen y figure plutôt comme un négociateur prudent et consciencieux, que comme un homme doué de l'énergie et de la fermeté qu'exigeaient les circonstances (voy. l'Histoire de la patrie, par Wagenaar, tome XV, pag. 425 et suiv.). Il avait des connaissances peu communes en mathématiques et en mécanique, et il en a fait preuve dans son ouvrage sur la construction ancienne et moderne des vaisseaux (en hollandais) 1671, un vol. in-fol. Witsen se rendit encore utile, sous ce rapport, dans le réglement du pilotage, sur lequel il fut essentiellement consulté. On estime beaucoup sa belle Description de la Tartarie septentrionale et orientale, Amsterdam 1692 et 1705, 2 vol. in-fol., ornés de son portrait à l'âge de trente-six ans. Elle a été réimprimée avec une introduction de Pierre Boddaert, Amsterdam 1785, in-fol. Le dix-huitième volume des Transactions philosophiques contient une lettre de Witsen à Martin Lister sur les ruines de Persépolis. Le czar Pierre-le-Grand l'honorait du plus haut degré de considération et de bienveillance. Voltaire, dans son Histoire de cet autocrate, a consacré à Witsen des lignes honorables. Witsen avait formé un riche cabinet d'antiquités et d'objets curieux sur lequel on peut voir Charles Patin, quatre recueils historiques, Bâle 1673, in-8°., pag. 202. Un bon nombre d'objets de cette collection a passé dans le cabinet de l'université de Leyde (voy. Sax., Onomast., tom. V, pag. 190). M. Scheltema, dans son Staatkundig Nederland (Hollande politique), tom. II, pag. 508, exprime le désir de voir paraître sur un homme aussi distingué une notice, que personne ne pouvait mieux faire que lui. Corneille Witsen, père de Nicolas, et comme lui bourgmestre d'Amsterdam, avait les mêmes goûts littéraires.

WITT (Jean de), fils de Jacob de Witt, bourgmestre de Dordrecht, naquit en 1625 d'une famille noble et ancienne. Après s'être perfectionné dans la jurisprudence, les mathématiques et la théologique, la curiosité porta à voyager dans les cours étrangères. Il s'y fit des amis par les qualités de son cœur et de son esprit. De retour en sa patrie, il s'éleva de grade en grade jusqu'à celui de pensionnaire de Hollande: emploi qu'il exerça dans des temps très-difficiles La guerre avec les Anglais, qui ne fut pas toujours heureuse pour la république, exerça son habileté. Cependant les malheurs de la patrie faisaient désirer un grand Sta-

thouder. Quoique Guillaume III fut encore enfant, on faisait de grands efforts pour l'élever à cette charge. Jean de Witt s'opposait de tout son pouvoir à cette élection, contraire, selon lui, à la liberté de son pays. Cette manière de penser fut la source de ses malheurs. Soupçonné d'être d'intelligence avec l'ennemi, il fut attaqué par quatre assassins qui manquèrent leur coup, et dont l'un fut puni de mort. La crainte d'un pareil danger lui fit demander sa retraite et il l'obtint. Le parti du prince d'Orange ayant prévalu en 1672, dans le temps que la France pressait la Hollande, on accusa Corneille de Witt, frère de Jean, d'avoir voulu faire assassiner ce prince, et on le mit en prison à La Haye. Faute de preuves, il ne put être condamné qu'au bannissement; mais comme il sortait de prison pour satisfaire à sa sentence de bannissement, accompagné de l'ex-pensionnaire, une populace effrenée les massacra tous deux. Ainsi périrent deux frères, dont l'un avait gouverné l'état pendant 19 ans avec vertu, et l'autre l'avait servi de son épée. Jean de Witt s'était signalé autant par ses talens que par sa modération. Il n'avait qu'un laquais et une servante. Il allait à pied dans La Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe, son nom était compté avec les noms des plus puissans rois.

WITTE (Liévin de), peintre, naquit à Gand vers l'an 1510. Il excellait à peindre l'architecture et la perspective. Il finit par peindre l'histoire avec succès, et l'on faisait, de son temps, beaucoup de cas de son tableau représentant la Femme adultère. Ses ouvrages sont rares et estimés.

WITTE (Emmanuel de), peintre d'architecture, naquit à Alkmaer, province de Hollande septentrionale en 1607. Son père, assez bon humaniste et mathématicien, tenait une pension; il voulut diriger lui-même l'éducation de son fils, et lui fit faire d'excellentes études. Mais le jeune Emmanuel avait un penchant décidé pour la peinture. Il entra chez Van Ælst, qui le conduisit à Delft, et il ne tarda pas à s'y distinguer par plusieurs tableaux d'histoire et de beaux portraits. Il vint ensuite habiter Amsterdam, et quitta le genre qu'il avait cultivé jusqu'alors, pour s'adonner uniquement à la peinture de l'architecture. D'un caractère jaloux, inquiet et peu sociable, il ne pouvait vivre avec personne, et ses meilleurs amis n'étaient point à l'abri de son humeur bizarre. Ses plaisanteries étaient parfois si injurieuses, qu'il était impossible de les supporter, et Lairesse, contre lequel il s'en permit un jour une trop forte, fut obligé de le traiter de manière à lui donner plus de retenue. Sa vie est pleine de traits de ce genre; mais il rachetait ce défaut par la beauté de ses ouvrages. Peu de peintres ont représenté des intérieurs d'église avec autant d'art et une intelligence aussi admirable, et personne ne l'a surpassé dans la manière de saisir les jeux de la lumière, et les différents tons de couleur qu'elle reçoit des objets environnans. Il a peint l'intérieur de la plupart des églises d'Amsterdam, sous des aspects différens.

WITTE (Pirre de), peintre, naquit à Anvers en 1620. Il jouit, comme paysagiste, d'une réputation méritée. Ses tableaux sont agréablement composés, d'une cou-

leur aimable, d'une touche légère et pleine de goût. On les payait fort cher de son vivant, et depuis sa mort ils n'ont fait qu'augmenter de prix. On ne croit pas qu'il ait jamais quitté son pays. Son frère, Gaspard de Witte, naquit dans la même ville en 1621. Il se rendit fort jeune en Italie, et y demeura long-temps. A son retour il séjourna en France, où sa réputation l'avait devancé, et où il vit son talent estimé et encouragé. Son succès ne fut pas moins grand dans sa patrie, où il se fixa, après avoir renoncé aux voyages. Il peignait le paysage en petit, et ornait ordinairement sa façade de débris d'architecture, souvenirs de son séjour en Italie. Sa couleur était fine et transparente et le fini de son pinceau ajoutait même encore au vaporeux avec lequel ils étaient peints. Quelques amateurs préfèrent ses tableaux à ceux de son frère Pierre.

WITTE (Gilles de), célèbre théologien janséniste, naquit à Gand en 1648. Il n'avait pas encore achevé ses cours, lorsqu'il eut une dispute très-vive avec le P. Estrix, sur le mode suivi dans les écoles pour l'enseignement de la théologie; depuis il ne cessa de faire une guerre opiniâtre aux jésuites, ses premiers maîtres. Étant allé peu de temps après à Paris, il s'y lia d'une manière intime avec Arnauld, et travailla sous sa direction à perfectionner ses connaissances. De retour dans les Pays-Bas en 1684, il fut nommé doyen et curé de l'église de N.-D. de Malines. Ayant été dénoncé à l'autorité supérieure par trois médecins devant lesquels il avait dit que le pape était soumis aux conciles, il soutint cette opinion dans divers écrits qui tinrent long-temps divisés les théologiens de Hollande. Le nouvel archevêque de Malines, Guillaume de Précipiano, s'étant déclaré contre les jansénistes; de Witte prit à tâche de critiquer toutes les opérations de ce prélat; mais voyant que cette lutte inégale ne pouvait avoir qu'un résultat fâcheux, il donna en 1691 sa démission de sa cure, et retourna à Gand d'où il passa bientôt à Utrecht. Il publia dans cette ville, en 1696, une version flamande du N. Testament. De Witte prit la défense de M. Codde, archevêque d'Utrecht, déposé comme suspect de jansénisme. Il se montra l'un des plus grands adversaires de la bulle Vineam, et soutint que ceux qui signaient le formulaire s'enrolaient par là dans l'armée de l'antéchrist. L'âge ne ralentit point son ardeur pour les disputes. Il se signala par la vivacité de ses attaques contre la bulle Unigenitus, et mourut au milieu des débats qu'elle avait suscités, le 7 avril 1721, à l'âge de 73 ans.

WOLFAERTS (Arthur), peintre, né à Anvers, florissait vers le milieu du dix-septième siècle. Il se fit remarquer parmi les artistes de la Flandre par un esprit ingénieux et plein de noblesse tout à la fois. Il se livra particulièrement à l'histoire. Pour se délasser de ses grands travaux, il s'amusait à peindre, dans le genre de Teniers, de petites compositions remarquables par leur gaîté et leur originalité; par un dessin et un coloris pleins de naturel.

WOLTERS (Henriette), hollandaise, habile dans l'art de peindre les portraits en miniature. Elle mourut en 1741.

WOLZOGEN (Louis Van), en latin Wolzogenius, savant hollandais, né en 1632 à Amersford, appartenait à l'ancienne et illustre famille des barons de Neuhaus. Après avoir commencé ses études sous son père, qui était aussi religieux qu'instruit, et dont Vossius parle avec éloge dans ses lettres (Epist. CCXLI), il alla dans les universités, et y fut admis de bonne heure au ministère évangélique. Mais avant d'accepter aucun emploi, et de débuter dans la carrière de la prédication, il voulut visiter les écoles étrangères, et entendre les principaux professeurs. La France l'attira d'abord, et il s'y perfectionna tellement dans la connaissance de la langue, qu'il parvint à l'écrire avec autant de facilité que s'il eût passé sa vie à Paris. Il se rendit ensuite à Genève, parcourut attentivement la Suisse et l'Allemagne, et fut de retour dans sa patrie vers 1661. On lui confia aussitôt la direction de l'église wallonne de Groningue, que peu après il quitta pour celle de Middelbourg. Mais les habitans ayant refusé de l'admettre à prêcher, il se rendit à Utrecht, où il remplit simultanément les fonctions de ministre de l'église wallonne, et de professeur extraordinaire de l'histoire ecclésiastique (1664-1670). Il obtint ensuite la chaire d'histoire Sainte. Mais il abandonna cette place presque immédiatement après sa nomination, et se rendit à Amsterdam, où on lui assurait à des conditions plus avantageuses les places qu'il occupait à Utrecht. Vainement alors les administrateurs de cette ville lui offrirent pour le retenir l'emploi de syndic. Il partit pour Amsterdam, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 13 novembre 1690, et non 1692, comme le dit le P. Lelong, dans sa Bibliothéque sacrée. La modestie de Wolzogen égalait sa piété et ses talens. La vie de ce théologien se trouve dans l'Éloge funèbre que lui consacra son ami Ysarn (Lud. Wolzogenii Apologia parentalis, Amsterdam 1693, in-8o.), et dans les Lettres sur la vie et les ouvrages de Louis de Wolzogen, Amsterdam 1692, in-12.

WOUTERS (François), peintre, naquit à Lierre, province d'Anvers en 1614, et fut élève de Rubens. Il ne tarda pas à faire, sous cet habile maître, les progrès les plus remarquables; mais il ne se borna pas à peindre l'histoire : il s'adonna aussi au paysage, et n'y montra pas de moins rares dispositions. En 1659, il fut atteint, par une main qui est restée inconnue, d'un coup de pistolet, dont il mourut, âgé de quarante-cinq ans seulement.

WOUWERMANS (Philippe), peintre, naquit à Harlem en 1620, il reçut des leçons de son père Paul Wouwermans, peintre d'histoire moderne, et de Wynout, qui se hâta de rectifier les principes que son élève avait reçus dans l'école paternelle. Le jeune Wouwermans se mit alors à prendre la nature pour modèle, et ne fit plus rien sans la consulter avec un soin scrupuleux. C'est par ce moyen qu'il acquit cette belle manière que l'on admire dans tous ses ouvrages, et particulièrement dans les derniers. Il eut la plus grande peine à se faire connaître. A l'époque où il débuta, Bamboche avait la vogue, et l'on préférait la verve et l'éclat de ses ouvrages au style plus sage et plus vrai de Wouwermans. Ce dernier d'ailleurs, plein de timidité, nui-

sait lui-même à sa propre réputation par un excès de modestie. Il se contentait du prix modique que les marchands lui donnaient de ses ouvrages pour les aller revendre ensuite fort cher à l'étranger. De Witte entre autres, sut tirer avantage de ce commerce. Mais l'humeur difficile de Bamboche fit en faveur de Wouwermans ce que le mérite de ce dernier n'avait pu faire jusqu'à lors. Bamboche avait demandé deux cents florins d'un de ses tableaux à de Witte qui refusa, et chargea Wouwermans de peindre le même sujet, ce qu'il fit avec une si grande supériorité que ses ouvrages commencèrent dès-lors à être recherchés de toutes parts, et enlevés aussitôt que finis. Cette vogue, malheureusement pour lui, il ne l'obtint que vers la fin de sa carrière, et lorsqu'elle ne pouvait plus guère contribuer à sa fortune. Jusqu'à ce moment, livré à des brocanteurs peu délicats qui profitaient de ce qu'il y avait de gênant dans sa position, il travaillait sans relâche pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa nombreuse famille; et cependant, quelle que fût sa détresse, elle ne l'empêcha jamais de terminer tous ses ouvrages avec le même soin que si on les lui avait payés fort cher. C'est cette nécessité de travailler sans relâche qui l'empêcha de quitter sa ville natale, et de profiter de l'avantage de voyager. Quelque temps avant sa mort il fit jeter au feu un coffre rempli de ses dessins et de ses études, en disant: « J'ai été si mal récompensé » de mes travaux que je veux, si je » puis, empêcher que mon fils, sé» duit par la vue d'un de ces des» sins, embrasse une carrière aussi » misérable et aussi incertaine que » celle que j'ai suivie. » Il mourut à Harlem, le 19 mai 1668, à l'âge de quarante-huit ans, ne laissant qu'un seul fils qui se fit chartreux. Ses deux frères, Pierre et Jean, furent ses élèves, et se distinguèrent comme peintres.

WOWER ou VAN WOWEREN, en latin Wowerius (Jean), jurisconsulte. Il naquit en 1576, à Anvers. Après avoir fait ses humanités, il fut envoyé par ses parens à l'académie de Louvain, où il se distingua par ses progrès dans la philosophie et les lettres. Juste Lipse, son maître, conçut pour lui la tendresse d'un père, et ne cessa de lui donner des preuves de son affection. Ayant terminé ses études, il employa trois ans à visiter la France, l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne. De retour en 1602, dans sa ville natale, il fut pourvu d'une charge de membre du conseil. Lipse, avec lequel il avait continué d'entretenir une correspondance suivie, l'institua l'un de ses exécuteurs testamentaires, et lui confia ses manuscrits. Deux ans auparavant, il lui avait adressé l'épitaphe qu'il voulait que l'on mît sur son tombeau. Wower, admis au conseil des finances et de la guerre, mérita l'estime de l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas. Chargé d'une mission à la cour d'Espagne, il fut honoré par le roi Philippe IV du titre de chevalier. Il mourut, le 23 septembre 1635, à cinquante-neuf ans. Outre des éditions de Tacite et de Sénèque, avec les notes de Lipse, et de deux Centuries de Lettres de son maître, on a de Wower plusieurs autres ouvrages.

WYCK (THOMAS), surnommé le Vieux, peintre et graveur à l'eau

forte, naquit à Harlem en 1616. Il excellait à représenter des ports de mer remplis de vaisseaux et fournis de tous les objets qui appartiennent à la marine. Il peignit avec un égal succès des foires, des places publiques, des tréteaux de charlatans, de faiseurs de tours et de bateleurs. Ses intérieurs de laboratoires de chimistes sont traités avec un soin et une exactitude rares. Rien, jusqu'aux moindres détails, n'est négligé par lui. Il a gravé à l'eau-forte, d'une pointe ferme et légère, divers petits sujets qui ne sont pas moins recherchés que ses tableaux. Il se trouvait dans la collection du Marotte quatorze eaux-fortes de Wyck, qui, à la vente de son cabinet d'estampes, ont été payées plus de trois cents francs. Wyck, à son retour d'Italie, s'était fixé à Utrecht; il mourut de la peste qui ravagea cette ville en 1686.

WYCK (Jean), fils du précédent, naquit à Utrecht vers 1645. Elevé par son père, ses premiers tableaux le placèrent au rang des maîtres. Il peignit de préférence des chasses au cerf, au sanglier, etc. Ses tableaux flattent agréablement les yeux, par la noblesse de la composition, le mouvement, l'air de fête qu'il a su y répandre. Jean Wyck demeura plusieurs années à Londres ou dans les villages des environs, toujours occupé. Ses principaux ouvrages, pendant ce séjour, sont: 1°. La Bataille de la Boyne entre Guillaume III et Jacques II. 2°. Le Siége de Namur. Il paraissait avoir pris Wouwermans pour modèle. Ses compositions en petit sont plus estimées que celles en grand, sous le rapport du pinceau et de la couleur. Il mourut à Londres en 1702.

WYERMANN, ou WEYERMANN (Jacques Campo), peintre fameux par ses aventures, naquit à Bréda en 1679. Sa mère, Elisabeth de Saint-Mourel, appelée vulgairement Lys Sint-Mourel, avait servi dans les armées avec distinction; et, après avoir assisté à plusieurs batailles, elle avait eu son congé comme sergent. Elle en portait encore l'habit et la canne. Son fils, à l'âge de dix-huit ans, était excellent peintre en paysages, mais extrêmement débauché. Sa mère l'ayant un jour surpris avec une personne de mauvaise vie, les mit à la porte tous les deux à coups de canne. Le jeune Wyermann se rendit à Anvers pour se perfectionner dans la peinture. De là il alla à Lille avec une jeune personne qu'il avait séduite. Ayant résolu de l'abandonner, il écrivit au père pour lui faire connaître où il retrouverait sa fille. A Paris, il fréquenta les maisons de jeu, et après des aventures honteuses il se rendit en Italie. S'étant arrêté dans un petit endroit à peu de distance de Lyon, il se trouva obligé de partager son lit avec un autre voyageur, et coucha, assurent ses biographes, avec Cartouche, qui, ayant pris confiance dans son caractère, lui proposa d'entrer dans sa bande. Le peintre refusa, et Cartouche, en le quittant, lui donna une bourse pleine de louis et deux balles de plomb qu'il devait montrer s'il venait à être attaqué par la bande. De nouvelles aventures l'attendaient à Rome. Il y trouva Van Dyk; et, comme compatriotes, ils passèrent quatre mois dans le même logement. Mais un enlèvement et d'autres tours forcèrent bientôt Wyermann, qui avait pris le nom de Campo, à

quitter les états de l'église. Il se rendit en Allemagne, et partout il donna de nouvelles preuves qu'il n'oubliait ni les conseils ni les leçons de Cartouche. Il s'occupait en même temps de travaux littéraires. Il commença à La Haye à travailler à sa Biographie des peintres, à son Voyage en Brabant et à quelques autres petits ouvrages qui eurent du succès, parce qu'il savait manier adroitement la satire. Il s'enfuit à Londres avec une riche veuve, qu'il abandonna quand il eut dépensé ce qu'elle avait emporté. Étant revenu en Hollande, il commença à publier son Amsterdammer Harmans, journal dans le genre du Spectateur anglais, qui eut du succès. Ses biographes disent que Pierre-le-Grand, pendant son séjour en Hollande, vint le visiter, qu'il lui proposa de le suivre en Russie, lui offrant la place d'historiographe, avec le titre de conseiller-d'état, et que Wyermann refusa, disant que sa liberté lui était trop chère pour la vendre. Cependant le journaliste n'épargnait pas plus ses amis que ses ennemis; ayant attaqué d'une manière grossière la compagnie des Indes occidentales, il fut tout-à-coup arrêté et condamné pour la vie aux travaux forcés dans la prison de La Haye appelée la Cour de Hollande (1739). Il y mourut en 1747. Parmi ses écrits, nous citerons ses Lebensbeschreibungen der Niederlandschen Kunstschilders, ou Vies des artistes des Pays-Bas, La Haye 1729, 3 vol. in 4°. Voyez Aventures singulières de Jacques Campo Wyermann (holl.), La Haye 1756, et en all., Francfort et Leipzig 1764, in-8°.

WYNANTS (Jean), paysagiste de l'école hollandaise, naquit à Harlem en 1600. Ses ouvrages sont très-recherchés; mais on connaît peu les détails de sa vie. En Hollande même les hommes qui se livrent le plus à l'étude des beaux-arts ignorent l'époque et le lieu de sa mort. Ils savent seulement que la débauche avait usé sa santé, et qu'il fut enlevé à ses amis longtemps avant que l'âge eût affaibli son talent. Ce qu'on raconte de son caractère et du tour de son esprit nous fait, au surplus, supposer que les approches du terme fatal ne durent pas l'épouvanter. Sa gaîté naturelle n'était presque jamais en défaut et la tradition du pays rapporte comme une particularité curieuse, le récit d'un siége burlesque dont il avait tracé et exécuté le plan de la manière la plus *originale. C'était* au sortir d'un *dîner joyeux* : la place-forte consistant en murs de gazon, s'élevait sur un monticule entouré d'eau. Les combattans avaient pour artillerie des séringues. Ils manœuvrèrent si habilement de part et d'autre, et la résistance du fort fut si opiniâtre qu'il ne fallut pas moins de deux heures aux assaillans pour contraindre la garnison à capituler. Les paysages de Wynants sont d'un goût tout particulier, et qui les fait aisément reconnaître. Ce peintre se bornait à l'imitation exacte des sites qu'il avait sous les yeux, mais il avait le talent d'en faire un choix piquant, et il excellait surtout à peindre les chemins sablonneux, les cailloutages entremêlés de mousse, les accidens que présente l'écorce raboteuse des troncs d'arbre. Enfin, on ne peut rien imaginer de plus fini et de plus spirituellement touché que les plantes dont il a orné les devans de ses tableaux. Mais il

ignorait absolument l'art de peindre les figures. La plupart de celles qu'on trouve dans ses compositions sont de ses élèves, Philippe Wouwermans et Adrien vander Velde.

WYNANTZ (le comte GODWIN DE), né à Bruxelles, en 1661, d'une ancienne famille des Pays-Bas, fit ses études dans cette ville, et se livra dès sa jeunesse à l'étude du droit et de la politique. Devenu membre du conseil souverain de Brabant, il se fit remarquer par son zèle et ses connaissances, et fut distingué par l'empereur Charles VI, qui le nomma un de ses conseillers privés. Le comte de Wynantz alla ensuite à Vienne, et il mourut dans cette capitale, en 1732, après avoir rendu de grands services à son souverain, par ses lumières et son dévouement.

WYNPERSSE (JACQUES-THIENS VAN DEN), médecin, né à Groningue le 17 novembre 1761, était fils d'un professeur à l'université de Leyde, auteur de plusieurs livres élémentaires très-estimés. Le jeune Wynpersse fit ses premières études sous les yeux de son père, et se voua de bonne heure aux sciences médicales, surtout à l'anatomie. Reçu docteur en 1783, il composa une dissertation inaugurale, intitulée : De Ankilosi; et dès l'année suivante, il publia une traduction latine de l'ouvrage anglais du docteur Hewson sur les vaisseaux lymphatiques, Leyde, 3 vol. in-8°. Il concourut ensuite pour différens prix académiques, fut couronné en 1786, à Amsterdam, pour un Mémoire sur la jaunisse, et en 1787, à Paris, par la société royale de médecine qui l'admit au nombre de ses membres correspondans, pour un Mémoire sur la maladie appelée muguet, millet ou blanchet. Wynpersse se livrait en même temps avec beaucoup de succès à la pratique médicale, et tout annonçait pour lui une brillante carrière, lorsqu'une mort prématurée vint le frapper, à peine âgé de 28 ans, le 6 avril 1788.

WYTFLIET (CORNEILLE), historien et géographe, né à Louvain vers le milieu du seizième siècle, exerça pendant plusieurs années l'emploi de secrétaire du roi au sénat de Brabant. On a de lui : Descriptionis ptolomaicæ argumentum, sive occidentis notitia, brevi commentario illustrata, Louvain 1598, in-fol., avec cartes; seconde édition augmentée, Douai 1603; Arnheim 1615, in-fol., avec cartes. Ptolémée n'ayant pu faire la description de l'Amérique qui n'était pas encore connue de son temps, Wytfliet voulut donner un supplément à cet ancien géographe, et afin que son travail fut plus utile au public, et y ajouta une notice détaillée sur les pays nouveaux. Ce livre contient la relation de la découverte et de la conquête des divers pays de l'Amérique, et des détails curieux, mais très-succincts, sur leurs habitans et leurs productions. Les cartes sont dressées d'après l'idée qu'on se faisait alors de la forme de ces contrées. Cet ouvrage fut traduit en français sous ce titre : Histoire universelle des Indes orientales, divisée en deux livres, faite en latin, par Antoine Magin : la suite de l'Histoire des Indes orientales : De la conversion des Indiens : aucunes épitres notables du pays du Japon : Discours de la conversion des Indiens occidentaux, ibid.

WYTMAN (Mathieu), peintre, né à Gorcum, province de Hollande méridionale en 1650. Ses tableaux qui représentent des paysages et des conversations, sont précieux. Il mourut en 1689.

XHR

XHROUET (Lt., ou CHROUET), né à Spa, province de Liége, a éminemment brillé dans l'art de tourner. Il exécutait sur les tours qu'il avait inventés, des pièces admirables par leur difficulté et leur finesse. L'empereur François Ier. l'appela à Vienne en 1748, et il y resta pendant six mois. Il y avait conduit son tour, et il donna des leçons de son art à ce prince, qui aimait ce genre d'amusement. Il fut aussi appelé à Bruxelles par le duc Charles de Lorraine, également amateur de ces sortes d'ouvrages. Il exerçait encore son art avec succès à l'âge de 71 ans. Il a laissé un neveu qui a suivi la même carrière, et l'y a au moins égalé.

XHROUET (Joseph), autre artiste de la même famille que le précédent, et né à Spa comme lui, s'est distingué dans la gravure. Le plan du Grand-Marché de Liége, de l'Hôtel-de-Ville et de la fontaine qui est vis-à-vis, lequel se trouve inséré dans les Délices des Pays-Bas, tome Ier., pag. 244, est de cet artiste, et ce plan est pour le moins aussi beau que ceux dont Remacle a surchargé ce recueil. Xhrouet est un nom commun à plusieurs bons artistes ou peintres de Spa.

XHROUET (N.), *docteur en médecine, né à Spa, est auteur d'u Traité sur les eaux de Spa et d'Aix-la-Chapelle, imprimé en 1714.*

YPR

YPRES (Charles), peintre, né dans la ville dont il porte le nom, florissait au commencement du seizième siècle. Il rechercha la manière du Tintoret qu'il rappelle quelquefois dans ses ouvrages. Les dessins qu'il a exécutés sont ordinairement à la plume, et lavés à l'encre de la Chine; un grand nombre de ces dessins a été fait pour les peintres sur verre. D'un caractère mélancolique et jaloux, d'Ypres ne put supporter les plaisanteries que ses amis lui faisaient sur sa femme, et un jour qu'il était réuni avec eux, il se donna un coup de couteau dont mourut peu de temps après en 1564.

ZAC

ZACHT-LEEVEN (Herman), ou SAFT-LEEVEN, peintre, naquit à Rotterdam en 1609. Ses premiers tableaux eurent un succès que ses derniers n'ont point effacé. Si ceux-ci sont recommandables par le beau choix de la nature, les premiers ne le sont pas moins par la simplicité et la vérité de l'imitation. Il traitait de préférence des sujets de paysages connus, qu'il tirait soit des environs d'Utrecht, où il dessinait, soit des bords du Rhin. D'Argenville, dans sa Vie des peintres flamands, avance que Zacht-Leeven a visité l'Italie. Il ne

cite point son autorité, et il paraît certain, au contraire, d'après le témoignage de tous les historiens, que Zacht-Leeven ne quitta jamais les Pays-Bas. Aucun peintre flamand n'a peint avec plus de légèreté les ciels et les lointains. Sa couleur excellente tire encore un nouveau charme du fini de l'exécution et de la douceur du pinceau ; il possède à un rare degré le secret de la perspective aérienne. Il avait l'art de donner de l'intérêt aux vues qui en paraissaient le moins susceptibles ; malgré les accessoires qu'il ajoutait à ses sites, on reconnaissait toujours les lieux qu'il avait voulu représenter. Ses dessins ne sont pas moins recherchés que ses tableaux : ils sont ordinairement exacts et un peu noirs ; ils sont toujours faits d'après nature, et disposés avec intelligence. Herman a gravé d'une pointe légère et spirituelle plusieurs morceaux de sa composition, dont voici les plus intéressans : 1°. Paysages avec des chaumières, et sur le devant des vaches. 2°. Pays montagneux, orné de figures et d'eaux. 3°. Une suite de six paysages, dont le premier est de Winter, et les cinq autres de Zacht-Leeven. 4°. Un paysage avec des éléphans. Cet artiste mourut à Utrecht en 1685.

ZACHT-LEEVEN (Corneille), frère du précédent, naquit à Rotterdam en 1612, et cultiva la peinture avec distinction. Les sujets qu'il peignait de préférence étaient des corps-de garde, des orgies de soldats, des intérieurs de maisons rustiques et de cuisines dans la manière de Téniers. L'exactitude de ses ouvrages en fait le plus grand prix ; il imitait la nature jusque dans les moindres détails. Le fond de ses tableaux militaires est ordinairement orné d'instrumens de guerre, de drapeaux, de tambours, de piques, etc. Un chapeau avec son plumet, posé par terre ou suspendu par un clou à la muraille, et un baudrier brodé en noir, se voient dans la plupart de ses compositions : il les peignit toujours d'après nature, et l'on y remarque autant d'intelligence que de vérité. Il a fait un nombre considérable de dessins exécutés avec beaucoup de propreté et de soin, et que l'on recherche pour les plus belles collections. Van Dyck fit son portrait pour être placé dans la collection des plus habiles peintres de son temps. A l'exemple de son frère, Corneille a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition.

ZANTEN (Jacob van), médecin hollandais, était né vers le milieu du 17e. siècle. Ayant achevé ses premières études avec succès, il suivit en même temps les cours de médecine et de théologie, et reçut le grade de docteur dans cette double faculté. Agrégé au collége des médecins de Harlem, il en fut nommé plusieurs fois doyen ou président. Vers l'année 1707, les mennonites de Harlem l'ayant élu leur pasteur, il en remplit les fonctions sans toutefois renoncer à la pratique de l'art de guérir. On ignore l'époque de sa mort ; mais il vivait encore en 1729.

ZANTFLIET ou SAINTVLIET (Corneille), chroniqueur flamand, était né vers la fin du 14me. siècle, dans la petite ville dont il prit le nom. Ayant embrassé la vie religieuse à l'abbaye de St.-Jacques de Liége, il parvint à la dignité de doyen de l'abbaye de Stavelot,

et mourut vers 1462. Ainsi que la plupart des auteurs de chroniques, Zantfliet commence la sienne à la création du monde, mais ses récits n'offrent quelque intérêt que lorsqu'il est parvenu à l'époque où il peut s'appuyer des traditions ou des témoignages contemporains. Ce motif a déterminé les PP. Martenne et Durand à n'insérer dans l'Amplissima collectio, V, 67, que la partie de cette Chronique qui s'étend de 1230 à 1461. Elle s'y trouve à la suite des chroniques de Lambert Petit (Lamb. Parvus) et de Regner, deux autres religieux de l'abbaye de St.-Jacques, et en forma la continuation.

ZEGERS (Hercule), peintre et graveur flamand, né vers 1625, fut le contemporain de Potter, qu'il a presque égalé par son talent, mais dont il fut loin d'obtenir la réputation pendant sa vie. Ses paysages représentent des points de vue de la plus vaste étendue, et sont extrêmement variés par des oppositions de couleur et de lumière, par les plus beaux effets de perspective. Malgré ces avantages, ils n'eurent aucun succès pendant la vie de l'auteur, et le malheureux Zegers, réduit au plus grand dénuement, se mit à graver des estampes, espérant en trouver plus de débit que de ses tableaux, mais les marchands en offrirent à peine la valeur du cuivre. Outré de cet affront, Zegers leur dit qu'un jour chaque épreuve de ses cuivres serait vendue plus de ducats qu'on ne lui en offrait pour la planche. Cette prédiction s'est réalisée, car, après la mort du graveur on a payé jusqu'à seize ducats une seule épreuve de ses gravures. Il avait trouvé le secret d'imprimer des paysages en couleur sur toile, mais il n'avait pu tirer aucun parti de cette ingénieuse découverte. Tant d'injustice le découragea, il cessa presque entièrement de travailler, et se livra avec un tel excès, qu'il était continuellement ivre, et qu'un jour, en rentrant chez lui dans cet état, il tomba sur son escalier et mourut des suites de cette chute. Samuel Van Hoogstraaten, qui a donné la Vie de cet artiste, n'a pu fixer ni le lieu, ni l'époque de sa naissance. Il se borne faire un grand éloge de son talent.

ZEVECOT ou ZEVECOTIUS (Jacques), poète hollandais, né à Gand en 1604, montra, dès sa plus tendre jeunesse, d'heureuses dispositions pour la littérature. Il s'appliqua d'abord au droit, et suivit pendant quelque temps le barreau, qu'il quitta pour embrasser la règle de St.-Augustin. Il s'y distingua par ses talens et par les poésies latines qu'il mit au jour. En 1624, il partit pour l'Italie, visita presque toute la Toscane; refusa plusieurs emplois à Rome, où l'accueillirent le pape Urbain, les cardinaux Dubourg, Maffei et Cobellut; revint par le Piémont, et s'arrêta quelque temps à Lyon, d'où il repartit pour se rendre à Amiens, et enfin à Gand. Son voyage en Italie avait beaucoup déplu à sa famille. Il paraît qu'à son retour il embrassa les nouvelles opinions; car on le voit à Leyde, sur la fin de 1625, montrer beaucoup de zèle pour ceux qui les professaient, et enfin se faire ouvertement protestant. Cette même année, il donna une nouvelle édition de ses poésies; et l'on trouve dans son Recueil une pièce de vers qui lui fut adressée, à ce sujet,

par Daniel Heinsius, son parent, poète comme lui et savant commentateur. Peu de temps après, il obtint à Harderwyck une chaire d'histoire et d'éloquence, qu'il remplit avec distinction. Il paraît qu'il s'y maria avant l'an 1630; car dans l'élégie 22e. du 3e. livre, il déplore la perte de sa fille Marie, née dans cette année, le treize octobre, et qui y mourut le quatorze août 1635. La dernière édition de ses poésies (Jacobi Zevecotii J. U. D. poëmatum editio ultima, Amsterd., Joann. Janss., 1740, in-12) fut donnée par l'auteur lui-même, qui l'adressa, avec une Épître en vers, aux consuls et sénateurs de la république d'Harderwyck, ainsi qu'à leur secrétaire. Il dit dans cette Épître que toutes ses poésies furent composées avant la mort de sa fille, dont il conserve encore un souvenir douloureux, et il y prononce un adieu éternel aux muses. La douleur, qui avait brisé sa lyre, le conduisit, peu de temps après, au tombeau. Il mourut, le 17 mars 1646, à peine âgé de quarante-deux ans. Marc-Zuer Boxhorn, son ami, lui fit une épitaphe d'après laquelle on serait tenté de croire qu'il fut le premier poète latin de son siècle, si l'on ne savait tout ce qu'il faut rabattre des éloges des contemporains.

ZIESENIS (Anne-Cornélie, née Wattier), célèbre actrice hollandaise, naquit à Rotterdam le 13 avril 1762. Fille d'un maître de danse, français d'origine, elle reçut peu d'éducation, et n'apprit même que très-difficilement à lire. Abandonnée en quelque sorte dès l'enfance, elle dansait et jouait aux osselets dans les rues, lorsque les directeurs du théâtre d'Amsterdam, qui étaient à la recherche de jeunes sujets, distinguèrent ses traits graves, imposans, et véritablement faits pour la scène tragique. C'est en 1780 que la jeune Wattier débuta sur le grand théâtre d'Amsterdam. Elle y fut très-applaudie, et ne tarda pas à être admise à jouer les premiers rôles. C'était dans ceux d'Épicharis, d'Électre, de Sémiramis, d'Andromaque et de Gabrielle de Vergy qu'elle brillait avec le plus d'éclat. Ce qui doit étonner, c'est que sa pénétration était lente et qu'elle était obligée de lire et d'étudier long-temps un rôle avant de le comprendre. Lorsqu'elle l'avait bien appris, elle s'identifiait tellement avec son personnage, qu'il lui était impossible de l'oublier, et qu'elle n'avait jamais besoin de souffleur. N'ayant aucune théorie de son art, elle n'agissait que par inspirations; mais ses inspirations étaient sublimes. Douée d'une âme ardente et passionnée, elle était couverte de sueur toutes les fois qu'elle quittait la scène; et ses nerfs avaient éprouvé une telle commotion, qu'elle restait plusieurs heures sans pouvoir se remettre. Guidée par un tact sûr et fin, elle réussissait très-bien dans la haute comédie; et l'on se souvient de l'avoir vue jouer avec beaucoup de succès le rôle de Dorine dans le Tartufe. On conçoit que la réputation d'un pareil talent dut bientôt s'étendre au-delà des bornes étroites de la Hollande. C'était le premier objet de curiosité pour tous les étrangers qui venaient à Amsterdam. L'ambassadeur Schimmelpenninck contribua beaucoup à la faire connaître à Paris; et lorsque Louis Bonaparte, qui l'en

avait entendu parler, se rendit en Hollande pour y être souverain, sa première pensée fut de voir une telle merveille. Quoiqu'il n'entendit pas un mot de la langue nationale, dans laquelle seule cette actrice pouvait jouer, il fut enchanté de sa pantomime. Napoléon voulut aussi la voir; et, par une bizarrerie sans exemple, il la fit jouer devant lui dans la tragédie de Phèdre, avec Talma, qui débitait son rôle en français, tandis que l'actrice, qui ne savait pas cette langue, lui répondait dans la sienne. Ces représentations valurent à Mlle. Wattier une pension de six mille francs. Elle avait épousé, depuis plusieurs années, M. Ziesenis, architecte, membre de l'institut de Hollande, mais, selon l'usage des comédiens, elle avait continué à porter le nom sous lequel sa réputation s'était faite. Sa santé commençant à s'altérer, elle prit congé du théâtre en 1815, et se retira dans un village près de La Haye, où elle vécut dans l'obscurité jusqu'à sa mort, qui arriva le 23 avril 1827. Son corps fut transporté à La Haye, où il a été enterré dans l'église des réformés. On a, en Hollande, plusieurs notices sur cette actrice, entre autres celle de M. Westerman, qui fut son camarade au grand théâtre d'Amsterdam. Son portrait a été peint, gravé et sculpté par les premiers artistes de cette ville.

ZOEMEREN (Henri de), savant théologien du 15e. siècle, était né vers 1420 dans une petite ville du Brabant, dont il prit le nom, suivant l'usage des savans de cette époque. Ayant achevé ses études à l'université de Paris, il y reçut le grade de docteur en théologie. Le cardinal Bessarion, légat du Saint-Siége à Vienne (1458-60) l'appela près de lui et le chargea d'abréger l'ouvrage d'Occam. En 1460, Zoemeren fut pourvu d'une chaire de théologie à Louvain; il devint ensuite chanoine de Saint-Jean de Bois-le-Duc et doyen de la cathédrale d'Anvers. Dans une dispute qu'il eut avec un de ses collègues (Pierre de Rivo, professeur de philosophie), l'université de Louvain se prononça contre Zoemeren, et le déclara suspect d'hérésie. Il appela de cette sentence à Rome, et se justifia complétement. A peine de retour à Louvain, il tomba malade, et mourut le 14 août 1472.

ZOES, en latin Zoesius (Henri), célèbre jurisconsulte, naquit en 1571, à Amersfort, d'une famille patricienne. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à Louvain où il suivit au collége du Faucon les cours de philosophie de rhétorique et de langue grecque. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence avec tant de zèle et de succès, qu'en 1597 il fut élu par le suffrage unanime de ses condisciples, doyen et fiscal du collége des Bacheliers. Ayant accompagné le jeune comte Christophe Van Etten dans ses voyages en Espagne, il fréquenta quelque temps les cours de l'université de Salamanque, dont il étonna les professeurs par son érudition. De retour à Louvain en 1603, il y prit sa licence, et en 1606 il fut nommé professeur de langue grecque au collége Busleiden. A peine était-il en possession de cette chaire, que l'archiduc Albert le chargea d'expliquer les Institutes à l'université. En 1619, Zoes passa de la chaire des Institutes à celle

des Pandectes, et mourut le 16 février 1627. Ses restes furent déposés dans une des chapelles de l'église St.-Pierre, avec une épitaphe honorable que Foppens a rapportée dans la Bibliotheca Belgica, 468. Les leçons de ce savant professeur, recueillies par ses élèves, ont été publiées après sa mort.

* ZOES (Nicolas), proche parent de Henri, naquit à Amersfort en 1564, et fut d'abord secrétaire de l'évêque de Tournai, Jean de Wendvell, qui le nomma chanoine de sa cathédrale, puis official. En 1603, il fut créé maître des requêtes au grand conseil de Flandre, et en 1615, évêque de Bois-le-Duc. Prélat pieux et instruit, il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle, et mourut le 22 août 1625, à Louvain, où il s'était rendu pour présider à l'organisation du collége de la Trinité, dont il est le fondateur. L'épitaphe qui lui est consacrée est une copie presque littérale de celle de St.-Charles de Milan. On a de ce prélat la vie, en latin, de Jean de Wendvell, Douai 1598, in 8°.

ZOES (Gérard), jésuite, de la même famille que les précédens, né en 1579, à Amersfort, enseigna les humanités dans divers colléges, et traduisit en flamand les ouvrages qu'il crut le plus utile de répandre dans les Pays-Bas. Il mourut à Malines, le 21 sept. 1628.

ZORGDRAGER (Corn.-Gisbert), navigateur hollandais, naquit vers 1650, et partit en 1690, comme capitaine d'un navire expédié à la pêche de la baleine, dans la mer du Groenland. Il paraît qu'il continua pendant plusieurs années à faire ces sortes de voyages. Abraham Moubach publia en hollandais le résultat des travaux de Zorgdrager. Ce livre est intitulé : Progrès florissans de la pêche au Groenland, et Traité de la pêche de la baleine, Amsterdam 1720, in-4°., fig.; La Haye 1727, in-4°., traduit en allemand, avec des additions, entr'autres un extrait de l'ouvrage de Nic. Denis, sur la pêche de la morue, Leipzig 1723, in-4°., fig., seconde édition sous le titre de Description de la pêche de la baleine et des autres pêches du Groenland, Nuremberg 1746, in-4°., fig.; traduit en anglais sous le titre de Tableau du commerce du Groenland et de la pêche de la baleine, Londres 1725, in-4°. « Ma profession pendant plusieurs » années, dit Zorgdrager, ayant » été la pêche au Groenland, je » me crus obligé d'acquérir les » connaissances et l'instruction » qu'elle exigeait. Ainsi, indé- » pendamment de ce que j'appris » par ma propre expérience, je » m'attachai à me bien pénétrer » de tout ce qu'avaient su les capi- » taines les plus expérimentés. Je » parcourus et je lus beaucoup de » journaux de route, d'histoires et » d'annales : je notai très-soigneu- » sement dans mon registre an- » nuel tous les faits remarquables » qui m'étaient arrivés, afin d'a- » voir une idée exacte de mes opé- » rations. » Les travaux de l'auteur lui ayant montré que plusieurs journaux et histoires contenaient des fables, et que les personnes qui avaient fait la pêche au Groenland, n'avaient rien écrit qui pût instruire, il résolut de publier le résultat de ses observations et de ses recherches, afin d'être utile à ses concitoyens et à tous les navigateurs qui feraient la pêche dans

les mers boréales. Son livre, le meilleur qui ait paru sur cette matière, avant les ouvrages du capitaine Scoresby, indique la manière dont le navire expédié à la pêche doit être équipé; les procédés à suivre quand on est arrivé dans les parages où se trouvent les cétacées et les autres habitans de la mer. Il offre des détails précieux sur la température et les météores de l'Océan glacial arctique, sur la formation et la marche des glaces; la description du Groenland, de l'Islande, du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble, de l'île Jean-Mayen, du détroit de Davis etc., des oiseaux et des autres animaux. Les figures ne sont pas mauvaises et les cartes sont bonnes pour le temps où elles ont été dressées. C'est dans cet ouvrage qu'ont puisé les auteurs qui se sont occupés du même sujet.

ZUALLART (Jean), voyageur, était d'Ath en Hainaut. Il nous apprend que se trouvant à Rome en 1585 avec Philippe de Mérode, baron de Frentzen, qu'il avait été chargé d'accompagner dans ses voyages en Italie et en Allemagne, ce dernier lui fit promettre d'aller avec lui partout où il voudrait porter ses pas; puis ayant obtenu sa parole, il lui proposa de faire le voyage de la Terre-Sainte. Zuallart après quelques objections se rendit aux désirs de son pupille, et, afin de tirer un plus grand profit de ses courses, il apprit pendant quatre mois à dessiner. Le 29 juin 1586, Zuallart et Mérode se mirent en route avec deux ecclésiastiques, Dominico Danési, chapelain du pape, Marin Van den Zande, chanoine de Cambray, et d'autres personnes. Après avoir relâché à Tripoli de Syrie, les voyageurs débarquèrent à Jaffa le 25 août : ils visitèrent Jérusalem et Bethléem; le 9 septembre reprirent le chemin de l'Europe, et le 25 novembre rentrèrent dans le port de Venise.

ZUTMAN (Lambert), issu d'une famille originaire de Maestricht, qui vint s'établir à Liége au commencement du 15e. siècle, se distingua dans la sculpture. Il eut deux fils, l'un Lambert, dit Suavius, qui fut aussi sculpteur; l'autre Henri, qui conserva le nom de Zutman, et fut orfèvre et ciseleur. De Lambert, dit Suavius, est né Lambert Suavius, graveur et peintre. Voyez son article au mot Suavius. De Henri Zutman sont nés Lambert et Henri du même nom, qui exercèrent comme leur père, l'orfévrerie avec distinction.

ZUTPHEN (Gérard), vivait au 14e. siècle, et se rendit recommandable par son savoir et sa piété. Il était versé dans les Saintes-Écritures, et aussi savant dans les lettres humaines, qu'aucun homme de son siècle. Il se distingua particulièrement par son zèle pour le maintien et le progrès d'une association pieuse, connue alors sous le nom de Frères de la vie commune. Elle avait été fondée par Gérard Groot ou le Grand, docteur de Paris, et chanoine d'Aix-la-Chapelle et d'Utrecht. Cette société était composée d'hommes qui se réunissaient pour suivre les conseils évangéliques et pratiquer la vie commune, sans toutefois faire de vœux. C'étaient d'abord des écoliers pauvres qui, en faisant leurs études, gagnaient leur vie à transcrire des livres, et mettaient en commun ce qu'ils gagnaient. Par la suite, des gens pieux, qui avaient

de la fortune, en firent partie, et cet institut s'était promptement propagé. Un dominicain saxon, nommé Matthieu Grabon l'attaqua; il prétendit prouver, dans un écrit composé exprès et qu'il présenta au pape Martin V, que personne ne peut méritoirement accomplir les conseils d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, qu'en faisant vœu dans une religion reconnue par l'église. Martin V chargea le cardinal d'Ailly et le chancelier de l'église de Paris, Gerson, pendant le Concile de Constance, d'examiner cet écrit, qui, sur leur rapport, fut condamné. Grabon se rétracta, et la société des Frères de la vie commune continua de prospérer. On ne dit pas que Zutphen se soit agrégé dans cette société, mais il la soutint de ses moyens, et composa pour elle divers écrits.

ZWEERS (Jérôme), poète hollandais, né en 1627, mort en 1696, réussissait particulièrement dans le genre érotique. Il a laissé deux volumes in-4°. de poésies, Amsterdam 1737, publiées par son fils Corneille, qui cultivait également les muses hollandaises. On trouve, dans ce recueil, des Baisers qui peuvent être mis à côté de ceux de Jean Second. Voyez l'Histoire anthologique de la poésie hollandaise, par M. de Vries, T. Ier., pag. 221. Zweers (Philippe), fils de Corneille, était notaire à Amsterdam, et il ne dégénéra point sous le rapport du talent poétique. Il a chanté d'une manière agréable la belle campagne de Scheibeeck, où Vondel persécuté avait dû un asile à l'hospitalité du poète Laurent Bake, et que Gaspard Barlæus avait déjà célébrée dans ses vers. Philippe Zweers est aussi auteur des tragédies de Sémiramis ou la mort de Ninus (Amsterdam 1729), de Scipion (ibid. 1736), et de Mérope, imité de l'italien de Maffei (ibid 1746). La première de ces pièces a joui d'un succès distingué. Philippe Zweers est mort en 1774. Le recueil de ses Poésies a paru à Amst. en 1759, 1 vol. in-4°.

ZYLL (Antoine van), d'Utrecht, théologien remontrant et pasteur à Alckmaer, est mentionné dans le Parnassus latino-belgicus de M. Hœufft. Ce savant a de lui des poésies latines inédites, écrites de 1604 à 1652, et parmi lesquelles se trouve une épigramme intitulée : In tractatum Manassis-Ben-Israël, de resurrectione mortuorum, a me ex hispano latine redditum, 1636, d'où il paraît que les Libri tres de resurrectione mortuorum, de Manassé-Ben-Israël, publiées par lui en latin, à Amsterdam, en 1636, étaient originairement écrits en espagnol, et ont été traduits en latin par Antoine Van Zyll.

ZYPÆUS (Henri van den Zype, en latin), abbé de Saint-André, né en 1577 à Malines, fit ses études avec beaucoup de succès aux universités de Douai et de Louvain. Ayant embrassé la règle de Saint-Benoit à l'abbaye de Saint-Jean d'Ypres, il y remplit quelque temps les fonctions de professeur de théologie et en devint prieur. Les talens qu'il montra dans les différens emplois qui lui furent successivement confiés lui méritèrent l'estime de ses confrères. L'abbaye de Saint-André, près de Bruges, étant venue à vaquer, en 1616, il y fut nommé par le chapitre, et il obtint, en 1623, l'autorisation de joindre la mitre épiscopale aux autres marques de sa dignité. Le nouvel abbé

s'empressa de réparer les dégâts que les Protestans avaient commis dans son abbaye, et il eut le bonheur d'y ramener, en 1632, les religieux qui s'étaient réfugiés à Bruges pendant les troubles. Plein de zèle pour l'ancienne discipline monastique, il travailla sans relâche à la rétablir dans les maisons placées sous son autorité; mais ayant entrepris d'introduire la réforme dans l'abbaye des Dames de Sainte-Godelève, il fut accusé de n'avoir, dans cette occasion, consulté que le désir d'étendre sa juridiction, et se vit forcé de se justifier devant le conseil épiscopal. Charitable envers les pauvres, il leur distribuait, chaque année une partie de ses revenus, et consacrait le reste à l'embellissement de son église, qu'il décora de plusieurs tableaux d'un grand prix. Il mourut le 14 mars 1659, à l'âge de 83 ans, et fut inhumé devant le grand autel, sous un marbre décoré d'une épitaphe, qui est rapportée par Foppens, dans la Biblioth. Belgica, p. 469.

ZYPÆUS (François Van den Zype, en latin), savant canoniste, frère du précédent, naquit en 1578, à Malines, d'une famille patricienne. L'exercice du culte catholique étant alors proscrit de cette ville dont les rebelles s'étaient emparés, ses parens le firent porter à Anvers pour être baptisé. Dès qu'il eut achevé ses humanités, il fut envoyé à l'université de Louvain, et après avoir reçu le grade de maître-ès-arts en philosophie, il se livra tout entier à l'étude de la jurisprudence. Nommé trésorier (fiscus) du collége des Bacheliers, il quitta cette place pour celle de sécrétaire de Jean Lemire, évêque d'Anvers. Il revint, en 1604, à Louvain prendre ses licences. La thèse qu'il soutint à cette occasion lui fit beaucoup d'honneur. Défenseur zélé des droits du souverain pontife et des priviléges de l'Église, il s'acquit l'estime de la plupart des prélats des Pays-Bas, et obtint de nombreux bénéfices. Il mourut grand-vicaire de l'évêché d'Anvers le 4 novembre 1650, à l'âge de 72 ans, laissant la réputation d'un profond jurisconsulte. L'épitaphe placée sur son tombeau, dans l'église Ste.-Marie, est rapportée par Foppens, Biblioth. Belgica, p. 318.

ZYPE (François van den), en latin ZYPÆUS, médecin, naquit à Louvain, et se fit une réputation distinguée vers la fin du dix-septième siècle. Il commença par être lecteur d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles. Le talent qu'il déploya dans ces fonctions lui valut l'estime publique, celle du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, puis la chaire de professeur d'anatomie à l'université de Louvain, sa ville natale. Van den Zype prenait le titre de dépositaire royal de la méthode de Bils pour l'embaumement des cadavres, et il s'en parc à la tête du traité suivant : Fundamenta medicinæ physico-anatomica, Bruxelles 1683, in-12, 1692, in-8o., 1737, in-8o., Lyon 1692, in-8o. Cet ouvrage, écrit pour les élèves, contient des généralités sur la médecine, un abrégé d'hygiène, de pathologie, de séméistique, et enfin des élémens de thérapeutique médico-chirurgicale. Le temps et les progrès de la science lui ont fait perdre sa valeur.

FIN DU TOME II.




JUN

